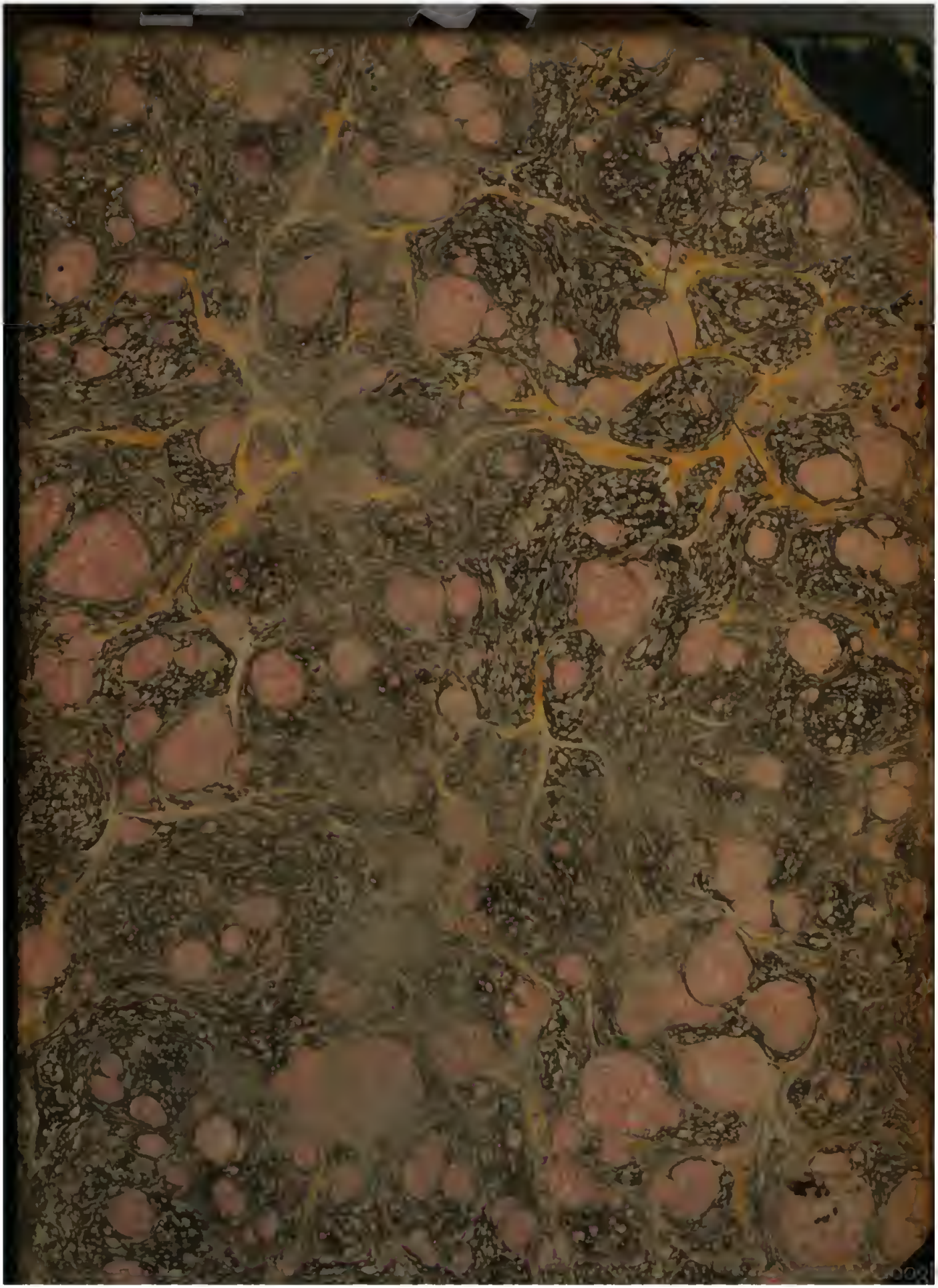


BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

N.° d'inventario 1047/3776
Sala Grande
Scansia A H Palchetto 2
N.° d'ord. 3

Palat. XXXVII-144.

584375

LA MYTHOLOGIE ET LES FABLES EXPLIQUÉES PAR L'HISTOIRE

Par M. l'Abbé BANIER *de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres.*

TOME SECOND.

BIBLIOTECA NACIONAL FONDO PALATINO NAPOLI

A PARIS,

Chez BRIASSON, Libraire, rue ſaint Jacques, à la Science.

M. DCCXXXVIII.

AVEC APPROATION ET PRIVILEGE DU ROI.

ВЕРНУТЬ

TABLE

DES LIVRES ET DES CHAPITRES

Qui compoſent ce ſecond Tome.

Des Dieux des Grecs & des Romains, & des autres Peuples de l'Occident.

AVANT-PROPOS. *pag.* 1.

PREMIERE PARTIE.

Des Dieux des Grecs & des Romains.

LIVRE PREMIER.

Des Dieux du Ciel. 11.

CHAP. I. *Hiſtoire de Jupiter & de ſes Ancêtres.* Ibidem.

ART. I. *Hiſtoire de Jupiter, ſuivant l'opinion la plus ordinaire.* 16.

ART. II. *Hiſtoire de Jupiter & des autres Princes Titans, ſuivant la ſeconde Tradition.* 20.

ART. III. *Explication des Fables que les Poëtes ont mêlées dans l'Hiſtoire qu'on vient de rapporter.* 28.

ART. IV. *Des noms differens de Jupiter.* 61

ART. V. *De quelle maniere on repréſentoit Jupiter, & quel culte on lui rendoit.* 70.

CHAP. II. *Hiſtoire de Junon.* 77.

CHAP. III. *Hiſtoire de Saturne.* 94.

CHAP. IV. *Hiſtoire de Janus.* 101

CHAP. V. *Hiſtoire d'Atlas, des Pleïades ſes filles, d'Heſperus & des Heſperides.* 111.

CHAP. VI. *Hiſtoire de Japet, de Promethée, d'Epimethée & de Pandore.* 117.
CHAP. VII. *Des autres Titans.* 126.
CHAP. VIII. *Où l'on examine en quel temps vivoient Saturne, Jupiter & les autres Titans ; & quand on a commencé à leur rendre les honneurs divins.* 129.
CHAP. IX. *Hiſtoire de Minerve, ou Pallas, & de Bellone.* 132.
CHAP. X. *Hiſtoire de Mars & de la Victoire.* 149.
CHAP. XI. *Hiſtoire de Venus, de Cupidon, de Pſyché & des Graces.* 158.
CHAP. XII. *De Vulcain.* 184.
CHAP. XIII. *Hiſtoire de Mercure.* 191.
CHAP. XIV. *Apollon, le Soleil, Phaëton, les Muſes, &c.* 205.
ART. I. *Le Soleil, nommé Helios par les Grecs.* Ibidem.
ART. II. *Explication de la Fable de Phaëton, des Heliades ſes ſœurs, & de Cygnus.* 210.
CHAP. XV. *Hiſtoire d'Apollon & de Diane.* 218.
CHAP. XVI. *Des Muſes.* 250.
CHAP. XVII. *Hiſtoire de Bacchus,* 256.

LIVRE II.

Des Dieux de la Mer, des Fleuves & des Fontaines. 279.
CHAP. I. *Du culte rendu à l'Eau, & des cauſes qui donnerent lieu à ſon établiſſement.* Ibid.
CHAP. II. *Des differens Sacrifices qu'on offroit aux Dieux des Eaux.* 288.
CHAP. III. *De l'Ocean & de Tethys.* 291.
CHAP. IV. *Neptune & Amphitrite.* 297.
CHAP. V. *Nerée, les Nereïdes, Doris & Triton.* 310.
CHAP. VI. *Protée.* 315.
CHAP. VII. *Phorcys, Saron, Portunus, Matuta, Glaucus & Egeon.* 323.
CHAP. VIII. *Des Nymphes, Dryades, Hamadryades, Napées, Oreades, &c.* 327.
CHAP. IX. *D'Eole & des Vents.* 332.
CHAP. X. *Des Sirenes.* 338.

LIVRE III.

Des Dieux de la Terre. 345.
CHAP. I. *Demogorgon.* 347.
CHAP. II. *De la Terre adorée ſous differens noms.* 349.
CHAP. III. *De Cybele, ou la Mere des Dieux.* 354.
CHAP. IV. *De Veſta & des Veſtales.* 364.
CHAP. V. *Du Dieu Terme.* 367.
CHAP. VI. *Hiſtoire de Flore, de Pomone, de Vertumne & de Priape, Dieux des Jardins & des Vergers.* 370.
CHAP. VII. *De Palès, & de quelques autres Divinités champêtres.* 379.
CHAP. VIII. *Des Satyres, Faunes, Ægypans, &c.* 384.
CHAP. IX. *De Faunus & de Sylvanus.* 389.
CHAP. X. *De Silene & de Midas.* 393.
CHAP. XI. *Des Dieux Lares.* 399.
CHAP. XII. *Des Dieux Penates.* 405.

LIVRE IV.

Des Dieux de l'Enfer. 409.
CHAP. I. *Ce que penſoient les Egyptiens ſur l'état des ames après la mort.* 410.
CHAP. II. *Sentimens des Philoſophes Grecs ſur le même ſujet.* 414.
CHAP. III. *Sentimens des Poëtes.* 416.
CHAP. IV. *Deſcription particuliere de l'Enfer ſuivant les Poëtes.* 423.
CHAP. V. *Que ce que les Grecs ont dit au ſujet des Enfers & des Champs Eliſées, étoit tiré des Pratiques Egyptiennes dont nous avons parlé.* 432.
CHAP. VI. *Charon & Cerbere.* 434.
CHAP. VII. *Des Fleuves d'Enfer.* 439.
CHAP. VIII. *Autres Particularités du Syſteme de l'Enfer des Poëtes.* 443.
CHAP. IX. *Des Juges d'Enfer.* 446.
CHAP. X. *Des Dieux de l'Enfer, Pluton, Cerès, Proſerpine & Cotytto.* 447.

CHAP. XI. *Des myſteres Eleuſiens, & des autres Fêtes de Cerès.* 465.
CHAP. XII. *Plutus, Dieu des Richeſſes.* 473.
CHAP. XIII. *Les Furies.* 476.
CHAP. XIV. *Les Parques, le Deſtin & les Deſtinées.* 484.
CHAP. XV. *Nemeſis ou les Nemeſes, & Adraſtée.* 493.
CHAP. XVI *Des Dieux Manes.* 496.
CHAP. XVII. *Des Divinités de la Nuit, du Sommeil & de la Mort.* 498.
CHAP. XVIII. *Du culte qu'on rendoit aux Dieux des Enfers.* 503.
CHAP. XIX. *Hiſtoire de ceux que les Poëtes ont placés dans le Tartare.* 505.

LIVRE V.

De quelques autres Dieux adorés par les Grecs & les Romains. 521.
CHAP. I. *De quelques Etres, & en particulier des Vertus érigées en Divinités.* 522.
CHAP. II. *Des Etres mauvais, des Paſſions & des Vices érigés en Divinités.* 540.
CHAP. III. *De la bonne & de la mauvaiſe Fortune.* 548.
CHAP. IV. *Des Dieux des Feſtins & de la Joye, Comus & Momus.* 553.
CHAP. V. *Des Dieux de la Médecine & de la Santé, Eſculape, Hygeia, Theleſphore, Jaſo, Panacée, &c.* 555.
CHAP. VI. *De quelques Dieux particuliers aux Grecs & à quelques Peuples de l'Aſie mineure & des Iſles.* 568.
CHAP. VII. *De quelques Dieux particuliers aux Romains.* 582.
CHAP. VIII. *Suite du même ſujet.* 593.
CHAP. IX. *De quelques Dieux particuliers à l'Italie.* 607.

SECONDE PARTIE.

Des Dieux des autres Peuples de l'Europe, ſur-tout de ceux des Gaulois & des Germains. 611

LIVRE VI.

Des Dieux des Gaulois. 612.

CHAP.

Digitized by Google

CHAP. I. *De la Religion des Gaulois.* 613.
CHAP. II. *Des Temples des Gaulois.* 622.
CHAP. III. *Des Miniſtres de la Religion parmi les Gaulois, & ſur-tout des Druydes.* 626.
CHAP. IV. *Des Druydeſſes.* 643.
CHAP. V. *De quelques ſuperſtitions Gauloiſes.* 646.
CHAP. VI. *Des Bas-reliefs déterrés dans le Chœur de l'Egliſe de la Cathedrale de Paris.* 649.
CHAP. VII. *Des Dieux Gaulois que nomme Jules-Ceſar.* 667.
CHAP. VIII. *De quelques autres Dieux Gaulois ; de Penin, Abellio, Dolichenius & Mithras.* 672.
CHAP. IX. *Des autres Dieux honorés dans les Gaules, Berecynthie, Saturne, Pluton, Proſerpine & Bacchus.* 675.
CHAP. X. *Cerès, Proſerpine, Diane & la Lune, Iſis & Teleſphore.* 680.
CHAP. XI. *Autres Divinités Gauloiſes, Villes déifiées, &c.* 684.
CHAP. XII. *Des Déeſſes Meres.* 689.
CHAP. XIII. *Des Dieux des Habitans de la Grande Bretagne.* 698.
CHAP. XIV. *Des Dieux des anciens Iberiens, ou Eſpagnols.* 700.

LIVRE VII.

Des Dieux des Germains. 704
CHAP. I. *Superſtitions des anciens Peuples de la Germanie.* 713.
CHAP. II. *D'Irminſul, Dieu des Saxons.* 717.
CHAP. III. *De la Déeſſe Nehalennia.* 720.
CHAP. IV *Iſis adorée chez les Sueves.* 722.
CHAP. V. *Tuiſton.* 725
CHAP. VI. *De quelques autres Divinités des Germains & des autres Peuples voiſins.* 727.
CHAP. VII. *De quelques Heros des anciens Germains, & des Villes conſacrées aux Dieux.* 729.

Fautes à corriger.

PAGE 42. *ligne* 8. guerres, *liſez* Geants.
Pag. 90. *lign. antepenult.* dit-il, *liſ.* diſent-ils.
Pag. 94. *lign.* 24. Tith, ou Titæa, *liſ.* Tit, ou Titée.
Peg. 97. *lign.* 11. d'autorités, *liſ.* d'autorité.
Pag. 240. *lign.* 30. *Epimelius*, liſ. *Epidelius.*
Pag. 293. *lign. derniere*, celles, *liſ.* ceux.
Pag. 429. *lign.* 29. Egyſte, *liſ.* Egiſte.
Pag. 431. *lign.* 17. Hipolyte, *liſ.* Hippolite.
Pag. 610. *lign.* 1. avouons, *liſ.* avouer.

LA

Digitized by Google

LA MYTHOLOGIE
ET
LES FABLES,
EXPLIQUE'ES PAR L'HISTOIRE.

DES DIEUX DES GRECS, DES ROMAINS, & des autres Peuples de l'Occident.

AVANT PROPOS.

APRE's avoir parlé de la Religion des Peuples d'Aſie, parmi leſquels commença l'Idolâtrie, il eſt temps de paſſer à celle des Peuples de l'Europe où elle pénétra ; & comme les Grecs & les Romains ſont ceux où elle fit le plus de progrès, c'eſt par eux que je dois commencer.

Jamais Religion ne fut chargée d'un plus grand nombre de Dieux que celle de ces deux Peuples, puiſqu'outre ceux

des Orientaux, ils en admirent une infinité d'autres qui leur doivent leur origine, & dont on a déja vû les noms dans le Chapitre où j'ai traité du progrès de l'Idolâtrie : mais avant que d'entreprendre l'Hiſtoire de tous ces Dieux, il eſt néceſſaire de faire quelques réflexions, qui ne ſeront pas inutiles pour la ſuite de cet Ouvrage.

Qu'une partie de l'Aſie mineure, les Iſles de l'Archipel & la Grece, ayent été peuplées d'abord par les deſcendans de Japhet, connu par les Anciens ſous le nom d'Iapet, c'eſt un fait qui n'eſt pas douteux. Comme j'aurai occaſion de m'étendre ſur cet article, lorſque je parlerai des differentes Colonies qui arriverent dans la Grece (1), je me contente de le ſuppoſer ici comme certain. Mais en quel tems y arriverent les deſcendans de ce Patriarche, quelle fut la Religion qu'ils y établirent ? Ce ſont des queſtions qu'on ne ſçauroit décider aujourd'hui. Il ne nous reſte de ces anciens Peuples de la Grece, que des idées vagues & confuſes. On ſçait ſeulement par Diodore de Sicile, que les premiers Grecs étoient très-groſſiers, qu'ils vivoient ſans Loix, ſans Police, & preſque ſans Religion. Errans & vagabonds, ils n'avoient pour demeure que les antres & les forêts, & pour nourriture que le gland, ou pour parler plus juſte, quelques fruits ſauvages, & des herbes : c'eſt le portrait qu'en fait cet Auteur (2).

(1) Au commencement du Tome III.

(2) Liv. I.

On conçoit bien que la Religion de ces premiers habitans de la Grece, étoit comme eux très-groſſiere, & chargée de peu de cérémonies, & qu'ils ne connoiſſoient pas dans ces anciens temps, ce grand nombre de Dieux qu'ils adorerent dans la ſuite. Peut-être même que les premiers qui allerent s'y établir, y porterent la connoiſſance du vrai Dieu, qui ne fut pas auſſi-tôt altérée dans la famille de Japhet, que dans celle de Cham. Ce ne ſont là que des conjectures; mais elles ne ſont pas dénuées de vraiſemblance. Le culte primitif que Noé avoit reçu de ſes ancêtres, ne dura pas longtems, & les Auteurs profanes les plus anciens ne nous laiſſent aucun lieu de douter que les premiers habitans de la Grece & des Iſles voiſines, ne fuſſent plongés dans les ténebres de l'Idolâtrie.

Pour avoir une connoiſſance un peu exacte de leur Religion, il faut l'enviſager ſous differentes faces : 1°. Telle qu'elle étoit du temps de ces premiers habitans, ou du moins au temps que les Pelaſges vinrent s'établir dans la Grece. 2°. Par rapport aux changemens qu'y firent les Colonies d'Egypte & de Phenicie : 3°. Eu égard à ceux qu'y purent faire Homere & Heſiode : 4°. Enfin à ceux qui y furent réellement faits, depuis le tems de Pythagore & des Philoſophes Platoniciens, juſqu'au triomphe que remporta ſur elle le Chriſtianiſme.

1°. Nous ſçavons peu de choſes de la Religion des premiers habitans de la Grece. Herodote eſt le ſeul qui nous en ait conſervé quelque connoiſſance. Cet Auteur (1) dit que les Pelaſges qui étoient venus anciennement s'établir dans la Grece, honoroient leurs Dieux ſans les connoître, & ſans leur avoir donné de noms. « Ils leur ſacrifioient, dit-il, & » avant le ſacrifice ils avoient coutume de faire des invocations & des prieres, & ne donnoient aucun nom ni aucun » ſurnom à leurs Dieux, parce qu'ils ne les ſçavoient pas encore. Au reſte, ils les appelloient du nom général de » Dieux, parce qu'ils croyoient qu'ils gouvernoient & étoient » les maîtres de toutes choſes. Ils ſçurent bien long-temps » après, que les noms des autres Dieux avoient été apportés d'Egypte, mais ils n'apprirent que fort tard le nom de » Bacchus.

(1) Liv. II. Chap. 50. & ſuiv.

» Enſuite ils allerent conſulter l'Oracle de Dodone, qu'on » croit être le plus ancien de ceux de la Grece, & qui par » conſéquent en étoit le ſeul en ce temps-là. Les Pelaſges » ayant donc demandé à l'Oracle, s'ils recevroient les noms » des Dieux qui venoient des Barbares, il leur fut répondu » qu'ils les reçuſſent, & qu'ils s'en ſerviſſent. Ainſi ils ſacrifierent depuis ce temps-là, en invoquant les Dieux par leurs » noms ; & les Grecs enſuite prirent ces mêmes noms des » Pelaſges. Mais de ſçavoir d'où chacun de ces Dieux étoit » venu, s'ils avoient été de tout temps, enfin quelle eſt leur » forme & comment ils ſont faits, c'eſt une choſe qu'on a » ignorée juſqu'ici. »

Le même Auteur avoit dit immédiatement avant les pa-

roles que je viens de rapporter, que les mêmes Pelaſges, avant que de venir dans la Grece, où ils ſe mêlerent avec les Athéniens, avoient demeuré dans l'Iſle de Samothrace, & avoient appris à ces Inſulaires à honorer les Cabires. « Quiconque, dit-il, a quelque connoiſſance des cérémonies » de ces Dieux qu'obſervent auſſi les Samothacres, jugera ſans » doute qu'ils les avoient appriſes des Pelaſges ; car ce Peu- » ple, qui demeura depuis avec les Athéniens, avoit autre- » fois habité la Samothrace, & les Samothraces en avoient » appris les Orgies. »

Ces mêmes Pelaſges, ſuivant notre Auteur, avoient auſſi appris aux Athéniens la maniere obſcene dont ils repréſentoient Mercure ; & ils rendoient de cet uſage des raiſons myſtérieuſes qu'Herodote ne nous apprend pas.

Le même Auteur, dans le Livre que je viens de citer, & dont j'ai extrait ces paſſages, fait encore une remarque au ſujet des Pelaſges. « Preſque tous les noms des Dieux, dit-il, » ſont venus d'Egypte dans la Grece. En effet, j'ai trouvé » que la choſe étoit ainſi, après m'en être informé, ſur ce » que j'avois oui dire qu'on les tenoit des Barbares. Pour » moi je crois qu'ils ſont venus véritablement d'Egypte : mais, » ſi l'on n'y trouve point les noms de Neptune, ni de Caſtor, » ni de Veſta, ou de Themis, ni des Graces, ni des Nereï- » des, ni des autres Dieux, je répondrai ce que répondent » les Egyptiens, qu'ils n'ont jamais oui parler d'eux. Auſſi me » ſemble-t-il que ces Dieux ont pris leurs noms des Pelaſges, » ſi l'on en excepte Neptune, dont ils ont pris le nom des » Libyens ; car il n'y avoit autrefois que les Libyens qui con- » nuſſent Neptune, qu'ils ont de tout temps en vénération. »

Voilà donc les anciens Pelaſges inſtruits par les Barbares, des noms qu'ils devoient donner aux Dieux ; qui inſtruiſent à leur tour la Grece, alors très-ignorante, & qui lui apprennent les noms de ces mêmes Dieux, & les myſteres des Cabires, qu'ils avoient auparavant enſeignés aux Samothraces. C'eſt là tout ce qu'on ſçait de la Religion de la Grece, au temps de l'arrivée des Pelaſges, & de leur établiſſement à Athenes.

Digitized by Google

2°. Le ſecond article que nous devons examiner, ſçavoir, quels changemens les Colonies cauſerent dans l'ancienne Religion de la Grece, eſt déja décidé par le même Auteur, comme on vient de le voir, puiſqu'il aſſûre que tous les Dieux qu'on y adoroit, ſi on en excepte ceux que nous avons nommés après lui, étoient venus d'Egypte. Les Colonies qui en porterent la connoiſſance dans la Grece, n'arriverent pas dans le même temps, ainſi que nous le dirons dans le troiſiéme Tome, & par conſéquent les changemens arrivés dans la Religion des Grecs, furent ſucceſſifs, & ne ſe firent que dans differens ſiecles. Herodote (1) qui paroît avoir examiné avec ſoin l'article que je diſcute, après les exceptions dont j'ai parlé, conclut qu'excepté les Dieux qu'il a nommés, tous les autres étoient venus d'Egypte dans la Grece.

(1) Loc. cit.

Cet Auteur entre enſuite dans quelque détail au ſujet de Bacchus, dont le culte fut porté dans la Béotie par Cadmus & Melampus. « C'eſt lui en effet (il parle de Melampus, fils » d'Amythaon) qui a fait connoître aux Grecs le nom de Bac» chus, & qui leur a enſeigné les cérémonies des ſacrifices » qu'on lui offroit, & à faire la repréſentation de ce Dieu. » Veritablement il ne leur a pas expliqué tout le reſte de ce » myſtere; mais les Sages qui ſont venus après lui, en ont » donné plus de connoiſſance. Melampus a donc inventé cette » repréſentation de Bacchus, & les Grecs qui en ont été » inſtruits, font ſuivant ſes préceptes toutes les choſes qu'on » leur voit faire. Pour moi j'eſtime donc que Melampus étoit » un homme ſçavant, qui s'étoit inſtruit dans l'art de la Di» vination, & qu'il enſeigna aux Grecs pluſieurs choſes qu'il » avoit appriſes lui-même des Egyptiens, & ſur-tout le ſa» crifice de Bacchus, en y apportant toutefois quelque chan» gement: car je ne voudrois pas aſſûrer que tout ce qu'on » fait en Egypte à la fête de ce Dieu, fût ſemblable aux cé» rémonies qu'on y obſerve parmi les Grecs. Je ne dirai pas » non plus que ce ſont les Egyptiens qui ont emprunté des » Grecs, ou cette cérémonie, ou toute autre choſe que ce » ſoit, mais plutôt il me ſemble que Melampus a appris tout » ce qui concerne le culte de Bacchus, de Cadmus & des

» autres Tyriens qui vinrent avec lui de la Phenicie, dans le » pays qu'on appelle aujourd'hui la Béotie ».

Voilà donc le culte de Bacchus, ou Dionyſius, introduit dans la Grece par Cadmus & par Melampus. On ſçait auſſi par d'autres Auteurs que Cecrops avoit porté à Athenes, où il s'établit, le culte de Minerve, honorée dans la ville de Saïs, d'où il étoit parti. Le même Prince, ſi nous en croyons Pauſanias (1), regla le culte des Dieux & les cérémonies de la Religion, avec beaucoup de ſageſſe. Il fut le premier qui appella Jupiter le Dieu ſuprême, ou plutôt, le très-haut (2). Il défendit que l'on ſacrifiât aux Dieux rien qui fût animé, & regla les cérémonies du mariage.

(1) In Arcad.

(2) Υψιστος.

On ne ſçait rien d'auſſi certain, des changemens que purent faire dans l'ancienne Religion des Grecs, les autres chefs de Colonies; mais il n'eſt nullement douteux qu'Inachus, qui y conduiſit la premiere de toutes, Danaüs & les autres, n'y ayent auſſi apporté la connoiſſance & le culte de leurs Dieux. Des chefs de Colonies, pour changer de pays, ne changent pas pour cela de Religion; & lorſqu'ils deviennent les maîtres des contrées où ils vont s'établir, ils cherchent le moyen d'y faire connoître & honorer leurs Dieux. Que s'ils trouvent quelque réſiſtance à y faire recevoir un culte nouveau, comme il arriva à Cadmus, qui voulant introduire celui de Bacchus dans la Béotie, fit naître cette guerre qui coûta la vie à Penthée, & qui l'obligea lui-même à ſe retirer dans l'Illyrie, ils cherchent du moins des temperamens pour ajuſter leur Religion avec celle du pays, juſqu'à ce que devenus les maîtres, ils la rendent la dominante.

Il n'eſt donc nullement douteux que les Colonies d'Egypte & de Phenicie, n'ayent cauſé de grands changemens dans l'ancienne Religion de la Grece. Je parle ici des temps qui ont précedé la guerre de Troye, n'ayant pas deſſein d'examiner preſentement ceux qu'y apporta dans des temps poſterieurs à cet événement, l'introduction de pluſieurs autres Dieux, que differentes conjonctures firent connoître aux Grecs.

3°. Le troiſiéme temps que je conſidere dans la Religion des Grecs, regarde celui où vécurent Homere & Heſiode, leſ-

quels, ſelon Herodote, firent des Théogonies : mais cet article ſe trouve ſuffiſamment expliqué dans ce que j'ai dit au ſujet de la Théogonie des Grecs, où j'ai prouvé que ces deux Poëtes n'avoient point inventé les Fables & les Dieux dont ils font mention, & qu'ils n'avoient fait que ſuivre la Religion établie de leur temps (1). Il me paroît même qu'Herodote ne s'exprime pas nettement, en diſant que ces deux Poëtes avoient fait des Théogonies. Cela eſt exactement vrai d'Heſiode ; pour Homere, il n'y a nulle apparence qu'il ait voulu réduire en ſyſtême ce que les Grecs penſoient de leurs Dieux, s'étant contenté de les nommer & de les employer ſuivant que la conſtitution de ſes Poëmes le lui permettoit. Mais quoique ces deux fameux Poëtes n'ayent pas inventé les Dieux dont ils parlent, il eſt certain qu'ils les firent connoître plus généralement qu'ils ne l'étoient, & qu'ils donnerent lieu, ſurtout Homere, à en faire augmenter le culte, par le ſoin qu'il avoit pris de faire intervenir ces Dieux dans toute occaſion, & de leur donner des intérêts vifs & empreſſés pour ce qui regarde les hommes : ce qui portoit naturellement à les craindre, & à chercher à les appaiſer, lorſqu'on pouvoit les croire irrités.

(1) Voyez l'article de la Théogonie des Grecs.

4°. Le quatriéme temps regarde les Philoſophes Pythagoriciens & Platoniciens, qui pour rendre ſupportable le ſyſtême de la Théologie Grecque, y introduiſirent ces allégories ingénieuſes, qui en diminuoient l'abſurdité ; ce qu'ils croyoient ſurtout devoir leur réuſſir dans les premiers ſiécles du Chriſtianiſme, où les Peres de l'Egliſe attaquoient le Paganiſme avec tant de force. Ces Philoſophes firent en effet de grands changemens dans la Religion reçue de leur remps : mais ce que j'ai dit ſur ce ſujet, au commencement de cet Ouvrage, & en particulier dans les Réflexions générales qu'on trouve à la fin du quatriéme Livre, ſuffit pour éclaircir cet article.

Outre ces changemens ſurvenus en differens temps au ſyſtême de la Religion des Grecs, il en arriva pluſieurs autres, dont je vais examiner les deux principaux. Le premier, c'eſt qu'en recevant les Dieux étrangers, les Grecs leur donnoient d'autres noms, ainſi que je l'ai déja inſinué dans le premier Chapitre, qui ſert d'introduction à la Mythologie. D'anciens

Auteurs nous ont heureuſement avertis de ces changemens: ſans cela, pourrions-nous aujourd'hui connoître l'origine de ces Dieux? Nous ſçavons par Herodote, que l'Apollon des Grecs étoit l'Orus des Egyptiens; Bacchus, ou Dionyſius, leur Oſiris; Hermès, ou Mercure, le Thaut, ou Thot; Pan, leur Mendès; Diane, leur Bubaſte; Demeter, leur Iſis; Zeus ou Jupiter, leur Ammon; Venus ou Aphrodite, leur Aſtarté. Platon nous apprend que Minerve étoit leur Neit: ſelon Sanchoniathon, leur Pluton, ou Dis, étoit le Mouth des Phéniciens; ſi l'on n'aime mieux dire qu'il étoit l'Ephaiſtos des Egyptiens.

Ces changemens de noms étoient ordinaires dans les Apothéoſes, qui donnerent tant de nouveaux Dieux aux Grecs & aux Romains. Les Grecs ne ſe contentoient pas de changer les noms des Dieux qu'ils recevoient d'Egypte & de Phenicie, ils en changeoient auſſi les fonctions, leur donnoient un autre rang que celui qu'ils renoient dans la Theologie des peuples de l'Orient, & en formoient des généalogies de leur façon. Je pourrois en rapporter pluſieurs exemples, mais je me contenterai de ceux de Vulcain & de Minerve. Nous apprenons d'Herodote, que Vulcain tenoit le premier rang parmi les Dieux d'Egypte: les Grecs en firent un fils de Jupiter & de Junon, qui chaſſé du ciel à cauſe de ſa difformité, ſe caſſa la jambe en tombant, & fut obligé pour gagner ſa vie d'exercer dans l'Iſle de Lemnos, l'emploi de Forgeron. En Egypte il étoit mari de Minerve; en Grece on lui donna pour femme Venus, pendant que Minerve y fut regardée comme une Déeſſe vierge. En Egypte, il avoit part au gouvernement du monde; dans la Grece, il ne dominoit que ſur les Forgerons.

2°. J'attribue aux Poëtes poſtérieurs à Homere & à Heſiode, le ſecond changement arrivé dans la Théologie des Grecs; & il faut ſe rappeller ici cette ſource des Fables, où j'ai prouvé qu'ils en avoient introduit un grand nombre qu'on ne connoiſſoit pas avant eux. Comme le caractere de la Poëſie eſt de tout oſer (1), les Poëtes changerent à leur gré les circonſtances des Fables, preſque toutes liées à la Religion, en inventerent

(1) Horat. de Art. Poet.

inventerent de nouvelles, donnerent aux Dieux de nouveaux attributs, en raconterent des avantures inconnues juſqu'à leur temps; & par le trop grand penchant qu'on eut à les croire, le ſyſtême de la Religion dominante ſe trouva chargé d'une infinité d'articles nouveaux. Les exemples de ces changemens que je donnerai dans la ſuite de cette Mythologie, juſtifieront ce que j'ai avancé dans une autre occaſion, que pour bien expliquer les Fables, il faut les prendre dans les Poëtes les plus anciens. Mais un changement bien conſidérable & le moins connu de tous, eſt celui qui dut arriver lorſque les Grecs ceſſerent de rendre aux Aſtres un culte religieux. Quoiqu'on ignore l'hiſtoire de cette ceſſation, elle n'en eſt pas moins réelle. Nous avons prouvé dans le Livre III. ſur l'autorité de Platon, que les Grecs à l'exemple des autres Nations honoroient les Aſtres & les Planetes; & dès le temps de ce Philoſophe, ce culte étoit entierement aboli dans la Grece. Platon ſe plaint même de ce qu'il ne ſubſiſtoit plus, & il paroît qu'il auroit ſouhaité qu'il eût ſubſiſté toujours.

Voici comme je crois que la choſe peut être arrivée. Les Egyptiens qui honoroient auſſi les Aſtres dès l'Antiquité la plus reculée, ayant mis quelques uns de leurs Rois au rang des Dieux, publierent, comme nous l'avons déja dit ailleurs, que leurs ames étoient allé les habiter dans le ciel, ou pour parler plus juſte, dans quelques unes des Planetes; comme, par exemple, celle d'Oſiris dans le Soleil, & celle d'Iſis dans la Lune. Dès-lors ils adreſſerent également leur culte à la Planete & au Heros qui l'habitoit. Cecrops qui fit tant de changemens dans la Religion des Grecs, leur enſeigna apparemment ce point de Theologie, & je ne doute pas que ces mêmes Grecs qui rendoient un culte religieux aux Planetes, par exemple à celle de Saturne, ou de Jupiter, ne l'ayent confondu avec celui des deux Princes de même nom. Puis oubliant bientôt le Dieu phyſique & naturel, ils n'adreſſerent plus leurs vœux qu'aux Dieux animés, & cela dans des temps ſi reculés, qu'il ne paroît pas qu'il reſtât aucun veſtige de l'ancien culte, du vivant de Pythagore. De tous ces changemens ſe forma une nouvelle Religion, dont l'Hiſtoire

fera la matiere de ce volume. Ainſi après avoir développé dans le premier la Mythologie des Orientaux, je vais expoſer celle des Grecs, des Romains & de quelques autres peuples d'Europe, qui en eſt ſi differente, qu'on ne peut preſque pas s'imaginer que l'une ſoit tirée de l'autre. Voici dans quel ordre je traiterai les matieres qui entrent dans ce Volume. Je le diviſe en deux Parties. Je parlerai dans la premiere des Dieux des Grecs & des Romains, & dans la ſeconde de ceux des autres Nations de l'Europe.

PREMIERE PARTIE.

Des Dieux des Grecs & des Romains.

ICI s'ouvre une vaſte carriere, & bien difficile à parcourir. Les Grecs ont mêlé tant de fables dans l'Hiſtoire de leurs Dieux, ils ont tellement défiguré les traditions Orientales, ils ont débité tant de choſes qui ſe détruiſent les unes les autres, qu'il eſt bien mal-aiſé de donner une idée nette de ce qu'ils penſoient de leurs Dieux. Tantôt ce ſont des Eſtres phyſiques, les Aſtres, les Elemens; tantôt des Perſonnages réels qui ont véritablement exiſté: ſouvent le même Dieu eſt l'un & l'autre. Ici ce ſont des générations métaphoriques, là des générations véritables. Tâchons de développer le mieux qu'il ſera poſſible une matiere ſi obſcure.

Comme parmi les différentes diviſions des Dieux du Paganiſme, celle qui les partage en Dieux du Ciel, en Dieux de la Mer, & en Dieux de la Terre & des Enfers, eſt la plus naturelle; c'eſt celle que je ſuivrai, en y ajoutant une derniere claſſe de Divinités ſubalternes, ſur le ſéjour deſquelles les Payens n'avoient pas une idée bien nette.

LIVRE PREMIER.

Des Dieux du Ciel.

QUOIQU'A parler exactement l'Amour fût le premier des Dieux, puiſque Sanchoniathon & Heſiode le font paroître dès la premiere génération; cependant comme ce n'étoit qu'une Divinité purement naturelle, c'eſt-à-dire, l'union des corps confondus dans le chaos, d'où ſortirent toutes les productions de la nature, & que mon deſſein n'eſt pas de m'étendre beaucoup ſur les Dieux naturels, mais ſeulement ſur ceux qu'on appelle animés, je commence, à l'imitation des Poëtes, par Jupiter, regardé par les Grecs & les Romains comme le plus grand des Dieux, & comme le maître du Ciel & de la Terre: *Ab Jove principium*, ainſi que le dit Virgile, après le Poëte Aratus.

CHAPITRE PREMIER.

Hiſtoire de Jupiter & de ſes Ancêtres.

ON EST juſtement effrayé lorſqu'on approfondit l'idée que les Payens s'étoient formée de ce Dieu.

Les Philoſophes, comme on le voit en pluſieurs endroits des Entretiens de Ciceron ſur la nature des Dieux, ne le prennent que pour l'Air le plus pur, ou l'Æther; & Junon ſon épouſe, pour l'Air groſſier qui nous environne. Ceux qui le regardoient comme un Dieu animé, ou comme un de ces

hommes à qui des actions brillantes, & des inventions utiles avoient mérité les honneurs divins ; après l'avoir conſideré comme le maître abſolu des Hommes & des Dieux ; comme un Dieu tout-puiſſant, qui du ſeul mouvement d'un de ſes ſourcils faiſoit trembler l'Olympe, le dégradent enſuite en lui attribuant les actions les plus indignes, & les crimes les plus honteux : c'eſt ſelon eux, un adultere, un inceſtueux, fils ingrat, mari infidele, colere, emporté, vindicatif. Quelle idée avoient donc de la Divinité les Grecs & les Romains, ſi vantés pour la délicateſſe de leur eſprit ? Ce n'étoient, dira-t'on, que les Poëtes qui ont donné cette idée de leur Jupiter ; mais où l'avoient-ils priſe, eux, ſi ce n'eſt, comme on l'a prouvé ailleurs, dans la Theologie de leur temps ? Mais ce qui répand encore une grande obſcurité ſur l'Hiſtoire de ce Dieu, c'eſt qu'il y en a eu pluſieurs du même nom, & qu'on a chargé l'hiſtoire du plus connu, c'eſt-à-dire, de celui qui avoit été Roi de Crete, des avantures des autres.

Les Anciens même ne conviennent pas du nombre de ceux qui avoient porté le nom de Jupiter. Diodore (1) de Sicile, n'en reconnoît que deux. L'un, & en même-tems le plus ancien, étoit ce Prince Atlantide dont j'ai parlé dans la Theogonie (2) des Peuples de ce nom. L'autre qui étoit ſon neveu, & qui devint beaucoup plus célébre que ſon oncle, étoit Roi de Crete, & étendit les limites de ſon Empire juſqu'aux extrémités de l'Europe & de l'Afrique.

(1) L. 1.

(2) T. 1. l. 2.

Cicéron (3) en admet trois. « Ceux qu'on appelle Theologiens, dit-il, content trois Jupiter. Il y en a deux d'Arcadie, l'un fils de l'Æther, & pere de Proſerpine, & de Bacchus : l'autre fils du Ciel, & pete de Minerve, laquelle, dit-on, a inventé la guerre & y préſide. Un troiſiéme né de Saturne, dans l'Iſle de Crete, où l'on fait voir ſon tombeau. »

(3) De nat. Deor. l. 3.

Surquoi nous devons remarquer en paſſant, que parmi les deux Jupiter d'Arcadie, il y en avoit un qui étoit très-ancien. Né de parens obſcurs, il s'éleva, ſe fit connoître par ſes talens, & par le ſoin qu'il prit de polir l'eſprit des Arcadiens, qui menoient alors une vie ſauvage, vivant dans leurs

forêts, uniquement occupés de la chaſſe. Ce Jupiter leur donna des Loix, regla l'état des mariages, leur apprit à honorer les Dieux, & établit des Prêtres pour avoir ſoin de leur culte. Les Arcadiens pleins de reconnoiſſance, pour les bienfaits qu'ils venoient de recevoir, le mirent lui-même au nombre des Dieux; & pour cacher autant qu'ils pourroient ſon origine, ils publierent qu'il étoit fils de l'Æther, c'eſt-à-dire, du Ciel.

Mais ce n'étoient pas là les plus anciens de ceux qui avoient porté le nom de Jupiter; le premier de tous eſt ſans doute le Jupiter Ammon des Libyens, puiſque vraiſemblablement c'étoit Cham que ſon fils Miſraim, ou Meſtraim, mit au rang des Dieux. On ſçait, & nous l'avons dit dans le premier Volume, que ce Patriarche & ſa famille allerent s'établir en Egypte, que l'Ecriture Sainte nomme la Terre de Meſtraim, ou d'Ammon, *No-Ammon.* Le Jupiter Serapis, adoré dans le même pays, eſt auſſi très-ancien, comme nous l'avons prouvé dans l'hiſtoire des Dieux d'Egypte, contre ceux qui prétendoient qu'il n'y avoit été connu que du temps des Ptolemées.

On peut mettre dans le même rang Jupiter Belus, dont nous avons auſſi parlé à l'occaſion du Temple qu'il avoit à Babylone, lequel ſelon Herodote, étoit le Jupiter des Aſſyriens (1). Le Ciel, ſuivant le même Auteur, étoit le Jupiter des anciens Perſes,(2) en quoi ils ne s'accordoient pas avec les Grecs, qui reconnoiſſoient le Ciel ou Uranus, pour le grand pere de leur Jupiter.

(1) Liv. 1. chap. 181.
(2) Liv. 1. ch. 13.

Le Jupiter de Thebes en Egypte, peut encore être mis au nombre des plus anciens, puiſqu'au rapport du même Hiſtorien, ce fut une Prêtreſſe de ce Dieu qui établit le premier Oracle de la Grece. Mais quel étoit ce Jupiter ? Etoit-ce Ammon dont l'une des Prêtreſſes établit auſſi l'Oracle dans la Libye; ou Oſiris? C'eſt ce que l'hiſtoire ne dit pas.

Les Scythes (3) avoient auſſi leur Jupiter, qu'ils appelloient Pappée, & dont la Terre étoit la femme; & dès-là il paroît qu'ils en avoient pris l'idée des Perſes, & qu'il étoit le même que le Ciel.

(3) Herod. liv. 4. ch. 57.

Les Ethiopiens nommoient ce Dieu Aſſabinus, & les Gaulois, ſans parler des autres peuples, Taranus. Nous avons un paſſage de Nonnus qui nous apprend la plûpart de ces noms différens de Jupiter. *Ce Dieu*, dit-il, *eſt appellé Belus ſur l'Euphrate, Ammon dans les ſables de la Libye : on le ſurnomme Apis au bas du Nil, Chronos chez les Arabes, & Zeus chez les Aſſyriens.*

Nous ne prétendons pas donner une liſte complette de tous ceux qui ont porté ce nom, puiſque ſelon Varron, & Euſebe après lui, on pouvoit en compter juſqu'à trois cent; ce qui n'eſt pas difficile à croire, les Anciens nous apprenant que dans les premiers temps la plûpart des Rois prenoient cet auguſte nom; enſorte qu'on ne connoît point de ſiécle avant la priſe de Troye, temps auquel cet uſage ceſſa, où l'on ne trouve un ou pluſieurs Jupiter. De-là vient que tant de peuples differens ſe vantoient que c'étoit parmi eux que Jupiter étoit né, & qu'on montroit pluſieurs monumens qui l'atteſtoient, ainſi que nous le dirons dans la ſuite.

Mais ce qui prouve encore la pluralité des perſonnes qui ont porté le nom de Jupirer, c'eſt que les galanteries qu'on met ſur le compte de celui de Crete, ne ſçauroient convenir à la même perſonne. Les Poëtes les font durer quatre cens ans; car il n'y a pas moins d'intervalle entre la premiere & la derniere des avantures amoureuſes qu'ils en racontent, après quoi ils les font diſparoître abſolument; ſurquoi Seneque raille agréablement (*a*). Diodore de Sicile fait durer ces galanreries ſeize générations, qui font plus de cinq cens ans. Il eſt vrai que nous ne ſçavons pas aſſez l'hiſtoire de ces vieilles avantures pour pouvoir exactement les rapporter à chacun de ces Jupiters; mais ce que nous en ſçavons ſuffit pour prouver qu'elles ne regardent pas la même perſonne. En effet, l'avanture de Niobé fille de Phoronée, doit regarder Jupiter Apis Roi d'Argos, petit-fils d'Inachus, qui vivoit près de dix-huit cens ans avant Jeſus-Chriſt. Celui

(a) *Quid ergo eſt, inquit, quare ſalaciſſimus Jupiter deſierit liberos tollere, utrum ſexagenarius factus eſt, & illi Papia lex fibulam impoſuit? An impetravit jus trium liberorum? An tandem illi venit in mentem, ab alio expectes, alteri quod feceris: & timet ne quis ſibi faciat, quod ipſe Saturno?* Lact. liv. 1. 16.

qui enleva Europe eſt Jupiter Aſterius Roi de Crete, qui regnoit vers le temps de Cadmus, environ l'an 1400. avant la même Ere ; il fut pere de Minos premier du nom. Celui qui, ſelon Diodore de Sicile, eut d'Electre fille d'Atlas, Dardanus, Jaſion & Harmonie, devoit vivre environ 150. ans avant la guerre de Troye, comme nous le dirons dans le Tome troiſiéme en parlant des ancêtres de Priam. Celui qui entra dans la Tour de Danaé, qui devint mere de Perſée, c'eſt le Jupiter Prœtus, oncle de cette Princeſſe, qui vivoit 50. ou 60. ans après Aſterius. Celui qui enleva Ganymede, eſt Jupiter Tantale, qui regnoit l'an 1320. avant Jeſus-Chriſt. Celui qui fut pere d'Hercule, quel qu'il ſoit, vivoit 60. ou 80. ans avant la priſe de Troye. Enfin celui qui eut de Leda, femme de Tyndare Roi de Sparte, les deux Dioſcures Caſtor & Pollux, n'étoit pas fort éloigné de cette même époque (*a*). Souvent même c'étoient les Prêtres de ce Dieu qui ſéduiſoient les femmes dont ils étoient amoureux : ainſi quoique le vrai Jupiter eût eu un grand nombre d'enfans, ayant eu pluſieurs femmes & pluſieurs maîtreſſes, comme on le dira dans la ſuite, on ne doit pas mettre ſur ſon compte tous les enfans dont on dit qu'il étoit le pere.

Cela ſuppoſé, je partagerai en cinq articles tout ce qui regarde l'hiſtoire de Jupiter. Dans le premier, je rapporterai la maniere la plus ordinaire dont on raconte ſon hiſtoire. Dans le ſecond, je traiterai de la tradition que Diodore de Sicile & quelques autres ont ſuivie. Dans le troiſiéme, j'expliquerai les Fables qui ſe trouvent mêlées dans ces deux traditions, & je m'étendrai ſurtout, ſur celle des Géans & des Titans. Dans le quatriéme, je rapporte & j'explique les differens noms qu'on a donnés à Jupiter ; & dans le cinquiéme, les manieres différentes dont on le repreſentoit, & quel étoit le culte qu'on lui rendoit.

(*a*) On mettra plus exactement ces dates dans le Tome III, mais ici plus de préciſion n'étoit pas néceſſaire.

ARTICLE I.

Hiſtoire de Jupiter, ſuivant l'opinion la plus ordinaire.

PRESQUE toute l'Antiquité convient qu'il étoit fils de Saturne & de Rhea. Un Oracle que le Ciel & la Terre avoient rendu, ſelon Apollodore (1), ayant prédit à ſon pere qu'un de ſes enfans lui raviroit la vie & la couronne; ou, ſelon d'autres Auteurs, par la ſuite d'une convention faite avec Titan ſon frere aîné, qui lui avoit cedé l'Empire, mais à condition qu'il feroit perir tous ſes enfans mâles, afin que la ſucceſſion pût revenir un jour à la branche aînée, il les dévoroit, c'eſt-à-dire, il leur ôtoit la vie à meſure qu'ils venoient au monde. Déja Veſta ſa fille aînée, Cerès, Junon, Pluton & Neptune, avoient été dévorés, lorſque Rhea ſe ſentant groſſe, & voulant ſauver ſon enfant, alla faire un voyage dans l'Iſle de Crete (2), où s'étant cachée dans un antre qu'on appelloit Dicté, elle accoucha de Jupirer qu'elle fit nourrir par deux Nymphes du pays, nommées Adraſté & Ida, qu'on appelloit les Meliſſes.

(1) Liv. 1.

(2) Apollod. liv. 1.

Apollodore (3) ajoute que Rhea recommanda l'enfance de Jupiter aux Curetes (4), leſquels danſant autour de l'antre Dicté, faiſoient en frappant leurs boucliers avec leurs lances, un aſſez grand bruit, pour qu'on ne pût entendre les cris de l'enfant. Cependant cette Déeſſe pour tromper ſon mari, qui avoit appris qu'elle étoit accouchée, lui fit avaler une pierre qu'elle avoit emmaillotée; comme ſi ç'eût été ſon enfant. Quand il fut devenu grand, il s'aſſocia, dit Apollodore, (5) avec Metis (*a*), dont le nom veut dire *la Providence*, ce qui ſignifie qu'il marqua beaucoup de prudence dans le reſte des actions de ſa vie. Ce fut d'abord par le conſeil de cette Metis, qu'il fit prendre à ſon pere Saturne un breuvage qui lui fit vomir, premierement la pierre qu'il avoit avalée, & enſuite tous ſes enfans qu'il avoit dévorés. Comme parmi ſes enfans étoient Pluton & Neptune, Jupiter ſe joignit à eux, déclara la guerre à ſon pere & aux Titans ſes parens. Après

(3) Liv. 1.

(4) Ou Dactyles du mont Ida.

(5) Liv. 1.

(*a*) Les Poëtes ont perſonifié cette Vertu, & ont dit qu'elle étoit fille de l'Ocean.

que

que cette guerre eut duré dix ans, la Terre prédit à Jupiter qu'il remporteroit une victoire complette ſur ſes ennemis, s'il pouvoit délivrer ceux des Titans que ſon pere tenoit enfermés dans le Tartare, & les engager à combattre pour lui Il l'entreprit, & ayant tué Campé qui les gardoit, il les délivra de leur priſon. Dans ces entrefaites les Cyclopes donnerent à Jupiter la foudre, qui a été depuis ce temps-là ſon ſymbole le plus ordinaire, à Pluton un caſque, & à Neptune le Trident. Avec ces armes ils vainquirent Saturne; & après que Jupiter l'eut traité préciſement de la même maniere qu'il avoit traité lui-même ſon pere Uranus, il le précipita avec les Titans dans le fond du Tartare, ſous la garde des Hecatonchires, c'eſt-à-dire, des Geans qui avoient cent mains. Ce fut après cette victoire que les trois freres ſe voyant maîtres du monde, le partagerent entr'eux. Jupiter eut pour ſa part le Ciel, Neptune la Mer, & Pluton les Enfers. Xenophon (1) met Chiron au nombre des freres de Jupiter, puiſqu'il étoit fils comme lui de Saturne, mais d'une autre mere, qu'il appelle Naïs, & Pline & Ovide Phillyre; mais il n'en eſt parlé ni dans ce partage ni dans cette guerre.

(1) De Venat. p. 973.

Cependant les Geans, qu'il faut bien diſtinguer des Titans, comme on le prouvera dans la ſuite, reſolus de détrôner Jupiter, entreprirent de l'aſſiéger juſques dans le Ciel, ou l'Olympe, & entaſſerent pour cela le mont Oſſa ſur le Pelion. Jupiter effrayé à la vûe de ces ennemis, appella tous les Dieux & toutes les Déeſſes à ſon ſecours : & comme la Déeſſe Styx, fille de l'Ocean & de Tethys, fut la premiere qui y arriva avec ſes enfans, la Victoire, la Puiſſance, l'Emulation & la Force, Jupiter lui en ſçut ſi bon gré, qu'il ordonna dès-lors que le ſerment qu'on feroit en ſon nom, ſeroit de tous les ſermens le plus inviolable. (*a*)

Voilà de quelle maniere on raconte après Heſiode, (2) cette entrepriſe des Geants; mais Apollodore (3) qui avoit apparemment compilé quelque vieille chronique, entre dans un détail que je ne dois pas omettre. Ces Geants, dit-il, enfans du Ciel & de la Terre, étoient d'une taille monſtrueuſe,

(2) Theog.

(3) Liv. 1.

(*a*) Voyez ci-après l'hiſtoire des Dieux de l'Enfer.

& d'une force proportionnée à cette prodigieuſe hauteur. Ils avoient le regard farouche & effrayant, de longs cheveux, une grande barbe, & paroiſſoient avoir des jambes & des pieds de ſerpens. Leur demeure ordinaire étoit aux Champs Phlegréens, ou ſelon d'autres, auprès de Pallene. Dans l'aſſaut qu'ils donnerent au Ciel, ils lançoient des rochers, des chênes, & d'autres arbres enflammés. Les plus redoutables d'entr'eux étoient Porphyrion, & Alcyonée. Celui-ci devoit être immortel tant qu'il demeureroit dans le lieu de ſa naiſſance. Ce Geant s'étoit déja diſtingué par d'autres entrepriſes, & on croit que c'étoit lui qui avoit amené d'Erythie les bœufs du Soleil.

Ce qui effrayoit le plus Jupiter, c'eſt qu'il y avoit une tradition qui portoit que les Geans étoient invincibles, & qu'aucun des Dieux ne pouvoit leur ôter la vie, à moins qu'ils n'appellaſſent quelque mortel à leur ſecours. Jupiter ayant défendu à l'Aurore, à la Lune, & au Soleil de découvrir ſes deſſeins, devança la Terre qui cherchoit à ſecourir ſes enfans ; & par l'avis de Pallas, fit venir Hercule pour combattre avec lui. Ce Heros à coups de fléches terraſſa pluſieurs fois le redoutable Alcyonée ; mais, comme un autre Antée, dès qu'il touchoit la Terre, il prenoit de nouvelles forces, & ſe relevoit. Pallas le ſaiſiſſant au milieu du corps, le porta au-deſſus du cercle de la Lune, où il expira.

Cependant Porphyrion attaquoit en même temps Hercule & Junon, lorſque pour le vaincre avec plus de facilité, Jupiter uſa d'un ſtratagéme, dont peu de maris s'aviſeroient. Il lui inſpira de tendres ſentimens pour la Déeſſe, & il en devint dans l'inſtant ſi éperdûment amoureux, qu'il alloit lui faire violence, lorſqu'Hercule à coups de fléches, & Jupiter avec ſa foudre lui ôterent la vie.

Ephialte & Otus ſon frere, (*a*) fils de Neptune & d'Iphimedie femme du Geant Aloüs, & qui pour cela ſont nommés les Aloïdes, étoient deux Geants redoutables. Ils en

(*a*) Je parlerai plus au long de ces deux Geans dans l'hiſtoire de Mars, & dans l'article des Enfers.

vouloient ſur-tout au Dieu de la guerre ; mais le premier eut l'œil gauche crevé par les traits d'Apollon, & le droit, par les fléches d'Hercule, & fut ainſi mis hors de combat. Eurytus qui attaqua ce Heros, fut tué avec une branche de chêne, pendant qu'Hecate, ou plûtôt Vulcain terraſſa Clytius avec une maſſe de fer rouge. Encelade voyant les Dieux victorieux, prenoit la fuite, mais Minerve l'arrêta en lui oppoſant l'Iſle de Sicile. Polybotes pourſuivi par Neptune, fuyant à travers les flots de la mer, arriva à l'Iſle de Cos, mais ce Dieu ayant arraché une partie de cette Iſle, en couvrit le corps de ce Geant, d'où fut formée l'Iſle Niſyros. Minerve de ſon côté ayant vaincu le Geant Pallas, l'écorcha, & s'arma de ſa peau. Mercure qui avoit pris le caſque de Pluton, tua le Geant Hippolytus, & Diane celui qui s'appelloit Gration. Les Parques ôterent la vie à Agrius & à Thaon. La Terre irritée de cette victoire, fit un dernier effort, & fit ſortir de ſon ſein le redoutable Typhon, qui ſeul donna plus de peine aux Dieux que tous les autres Geants enſemble. (*a*)

Après la défaite des Titans & des Geans, Jupiter ne ſongea plus qu'à rendre ſes ſujets heureux. Suivant Heſiode il fut marié ſept fois, & il épouſa ſucceſſivement Metis, Themis, Eurynomé, Cerès, Mnemoſyne, Latone, & Junon qui paroît avoir été la derniere de ſes femmes. Ce n'eſt pas que les Mythologues ſoient d'accord ſur cet article, puiſqu'il y en a qui ſoutiennent qu'il n'épouſa Metis que parce que Junon étoit ſtérile. Quoi qu'il en ſoit, il eut de ſes femmes & de ſes Maîtreſſes un grand nombre d'enfans ; & je me diſpenſerois volontiers de les nommer, puiſque, comme on l'a déja dit, ils n'appartiennent pas tous au même Jupiter ; mais comme ils ont été tous, ou preſque tous, mis au rang des Dieux ou des demi-Dieux, & que j'aurai occaſion d'en parler dans la ſuite, il eſt néceſſaire de faire connoître d'un coup d'œil leur origine. Comme pour réuſſir dans ſes galanteries il fit jouer pluſieurs intrigues, c'eſt ce qui donna lieu à tant de métamorphoſes dont parlent les Poëtes, & au ſujet deſquelles

(*a*) Voyez ce qui a été dit de ce Geant dans le livre 6.

je renvoye le Lecteur à la derniere ſource des Fables, où j'en ai donné l'explication.

Métamorphoſé en Cygne il eut Caſtor & Pollux de Leda femme de Tyndare Roi de Sparte. Changé en Taureau il eut Minos & Rhadamanthe d'Europe fille d'Agenor. De Calyſto, Arcas; de Niobé, Pelaſgus; de Lardane, Sarpedon & Argus; d'Alcmene femme d'Amphitryon, Hercule; d'Anthiope, Amphion & Zetés; de Danaé, Perſée; d'Iodame, Deucalion; de Carné, fille d'Eubulus, Britomarte; de la Nymphe Schytinide, Megare; de Protogenie, Æthilie, pere d'Endymion, & Memphis qui dans la ſuite épouſa Lydie; de Toredie, Arceſilas; d'Ora, Colax; de Cyrno, Cyrné; d'Electre, Dardanus; de Thalie, les Dieux Palices; de Garamantis, Hyarbas, Philée & Pilumnus; de Cerès, Proſerpine; de Mnemoſyne, pour laquelle il s'étoit métamorphoſé en Berger, les neuf Muſes; de Junon, Mars; de Maia fille d'Atlas, Mercure; de Latone, Apollon & Diane; de Dione, Venus; de Metis, Minerve; de Semelé fille de Cadmus, Bacchus.

Telle étoit la tradition que la plûpart des Auteurs Grecs avoient ſuivie au ſujet de Jupiter & de ſa famille; mais il y en avoit une autre, non moins ancienne peut-être, & du moins auſſi autoriſée, qu'il eſt néceſſaire de rapporter. Cette tradition qui preſentoit les Princes de la famille de Jupiter, c'eſt-à-dire, les Titans, comme les maîtres d'un grand Empire, nous a été conſervée principalement par Diodore de Sicile, (1) qui l'avoit priſe lui-même dans Evhemere, & qui ſe trouvant conforme à Sanchoniathon, a été miſe dans un beau jour par le Pere dom Pezron (2) qui a ſçu rapprocher pour la ſoutenir, des paſſages épars dans les anciens.

(1) Liv. 3.

(2) Ant. de la langue des Celtes.

ARTICLE II.

Hiſtoire de Jupiter & des Princes Titans, ſuivant la ſeconde Tradition.

LES Scythes deſcendans de Magog, ſecond fils de Japhet, s'établirent d'abord dans les Provinces ſeptentrionales de la

haute Aſie. Partagés dans la ſuite en différentes branches, il y en eut qui occuperent la Margiane, la Bactriane, & la partie la plus orientale de la Sogdiane, pendant que d'autres fixerent leur ſéjour dans l'Iberie & dans l'Albanie, entre la mer Caſpienne & le Pont Euxin. Quoiqu'on ait ſouvent compris ces peuples ſous le nom général de Scythes, ils eurent cependant plus communément celui de *Saques*, *Sacæ*. Chargés d'une multitude d'habitans plus grande que le pays qu'ils habitoient n'en pouvoit contenir, ils ſe mirent en devoir de chercher de nouvelles demeures. L'Armenie, ſelon Strabon, (1) fut la premiere Province ſur laquelle ils ſe jetterent; mais la conquête qu'ils en firent, ne les ayant pas ſatisfaits, ils s'avancerent vers la Cappadoce, & tirant toujours du côté de l'occident, ils s'établirent dans les contrées arroſées par le Thermodon & l'Iris, où, ſelon Stephanus, (2) ils bâtirent la ville d'Acmonie, du nom d'Acmon, fils de Phanée qui étoit leur Chef. L'humeur inquiette d'Acmon, ou plutôt le deſir d'étendre ſes Conquêtes, le porta à entrer dans la Phrygie, où il bâtit auſſi encore une ville à laquelle il donna le nom d'Acmonie; & après s'être rendu maître de la Phenicie & de la Syrie, il mourut pour s'être trop échauffé à la chaſſe, & fut mis au rang des Dieux, ſous le nom de *Très-haut*: C'eſt l'Hypſiſtos de Sanchoniathon, dont nous avons parlé dans l'article de la Theogonie des Pheniciens.

(1) Liv. 11.

(2) Verbo Acmonia.

Urane, dont le nom dans la langue Grecque ſignifie le Ciel, fils & ſucceſſeur d'Acmon, épouſa Titée (*a*), ou la Terre, ſa ſœur, & en eut pluſieurs enfans, qui prirent de leur mere le nom de Titans, nom ſi célebre dans toutes les anciennes Hiſtoires, & qui les a fait regarder comme les enfans de la terre. Comme ces Princes étoient plus grands & plus robuſtes que les autres hommes de leur temps, ou peut-être, comme nous le dirons dans la ſuite, parce qu'ils menoient une vie plus dereglée, ils furent auſſi appellés Geans; & depuis ce temps-là les noms de Titans & de Geans ont ſouvent été confondus, quoiqu'il faille les diſtinguer (*b*).

(*a*) Sanchoniathon l'appelle *Gué*, d'où la Terre a pris ſon nom. Voyez le Frag. T. I. 2.
(*b*) Voyez les réflexions qui ſont à la ſuite de cette Hiſtoire.

Si l'on s'en rapporte à ce que les Anciens ont dit d'Urane, il ne fut ainſi appellé, que par le ſoin qu'il eut de s'appliquer à la ſcience du Ciel, à en connoître la nature, les révolutions, & les divers mouvemens des Aſtres. Les Titans ſes deſcendans, habiles à profiter de tout ce qui pouvoit élever cette illuſtre race, ſaiſirent l'avantage que leur donnoient les noms d'Urane & de ſa femme Titée, pour publier qu'ils étoient les enfans du Ciel & de la Terre; croyant ſe rendre auſſi reſpectables par cette origine, qu'ils étoient redoutables par leur force & par leur valeur.

Urane ſurpaſſa tellement tout ce que ſon pere avoit fait de remarquable, qu'il ſemble avoir preſque effacé dans le ſouvenir de la poſtérité, les noms de ceux dont il deſcendoit. Ce Prince paſſa le Boſphore, porta ſes armes dans la Thrace, & conquit pluſieurs Iſles, entre autres celle de Crete, dont il donna le gouvernement à un de ſes freres, qui eut des enfans mâles qu'on nomma Curetes. Peu contens de tant de conquêtes, Urane ſe jetta rapidement ſur les autres Provinces de l'Europe; pénétra juſqu'en Eſpagne, & paſſant le Détroit qui la ſépare de l'Afrique, il parcourut la côte de cette partie du monde, (1) d'où revenant ſur ſes pas, il alla du côté du Nord de l'Europe, dont il ſoumit tout le pays à ſa puiſſance.

(1) Voyez Diod. liv. 1.

Ce Prince eut pluſieurs enfans, Titan, Oceanus, Hyperion, Iapet, Chronos, ou Saturne, qui devenus grands chercherent à cabaler contre leur pere. Urane informé de leurs menées, les fit tous arrêter, à l'exception d'Oceanus qui lui fut toujours ſoumis. Saturne, ou trop jeune pour avoir été mis en priſon avec ſes freres, ou délivré par ſa mere Titée, rendit la liberté à ſes freres, qui s'étant ſaiſis à leur tour de la perſonne de leur pere, déférerent par reconnoiſſance l'Empire à leur Liberateur. Quelques-uns de ces Titans eurent beau s'oppoſer à la puiſſance naiſſante de Saturne: tout plia; & Urane réduit à la condition d'un particulier, mourut de chagrin, ou, ſi nous nous en rapportons à Sanchoniathon (*a*), de

Chronos ou Saturne.

(*a*) Voyez ſon Fragment, art. de la Theogonie des Phéniciens.

la ſuite d'une opération violente, qui le mettoit hors d'état d'avoir des enfans.

Saturne devenu le maître d'un vaſte Empire, épouſa ſa ſœur Rhea, & prit avec le nom de Roi, la couronne & le diadême. Dans une de ces imprécations que la colere dicte aux peres & aux meres contre un fils ingrat, Urane & Titée annoncerent à Saturne que ſes enfans le traiteroient comme il les avoit traités lui-même; & ce Prince qui regarda cette menace comme une prédiction, les fit tous enfermer ſans aucune diſtinction de ſexe. Rhea indignée de cette cruauté, eut l'adreſſe de ſauver Jupiter, & de l'envoyer ſecrètement de l'Arcadie où elle étoit alors, dans l'Iſle de Crete, où les Curetes ſes oncles l'éleverent dans les antres du mont Ida. Les Poëtes qui ont parlé de cet événement, l'ont enveloppé ſous une fiction, & ont dit que Saturne dévoroit ſes enfans à meſure qu'ils naiſſoient, & que Rhea étant accouchée de Jupiter, avoit preſenté à ſa place une pierre à ſon époux, qui l'avoit avalée.

Cependant les Titans qui ne voyoient qu'avec chagrin la grandeur de Saturne, ſe révolterent contre lui, & s'étant ſaiſis de ſa perſonne, le renfermerent dans une étroite priſon. Jupiter jeune alors & plein de courage, ayant appris cette nouvelle, ſortit de l'Iſle de Crete, défit les Titans, délivra ſon pere, & l'ayant rétabli ſur le trône, s'en retourna victorieux dans le lieu de ſa retraire. Saturne regna enſuite pendant pluſieurs années, ſans que rien troublât ſa tranquillité; mais l'âge l'ayant rendu ſoupçonneux & défiant, il conſulta un Oracle qui lui annonça qu'il avoit tout à craindre du plus jeune de ſes enfans. Il n'en fallut pas davantage à ce Prince pour l'engager à chercher tous les moyens de ſe défaire de Jupiter. Il lui fit dreſſer des embûches qu'il évita heureuſement; mais ſe voyant chaque jour expoſé à de nouveaux dangers, il ſe prépara à une vigoureuſe défenſe, ſuppoſé qu'il fût attaqué ouvertement. Saturne vint en effet dans l'Iſle de Crete, mais il fut trahi par ceux qui la gouvernoient de ſa part, & fut obligé de ſe retirer avec précipitation dans cette partie de la Grece, qui depuis porta le nom de Peloponneſe.

Jupiter l'y ſuivit, & après l'avoir battu une ſeconde fois, il l'obligea d'aller chercher un aſyle en Italie, où il fut reçu par Janus. Les Titans répandus alors dans diverſes contrées de la Grece, jaloux de la puiſſance du nouveau Conquerant, comme ils l'avoient été de celle de ſon pere ; ou ſollicités, comme on le croit, par Saturne lui-même, aſſemblerent des troupes, & lui preſenterent le combat ; mais ayant été défaits, ils allerent ſe cacher dans le fond de l'Eſpagne, où Saturne les ſuivit. Jupiter après avoir délivré de priſon ſes freres & ſes ſœurs, alla chercher les Titans dans le lieu de leur retraite, & les battit enfin pour la derniere fois aux environs du Tarteſſe, & ce fut par cette bataille qu'il termina cette guerre, qui avoit duré dix ans. Saturne ne ſe voyant plus en ſûreté dans un pays où ſon fils étoit le maître, paſſa en Sicile, (1) où il mourut de chagrin, ou de la ſuite d'une opération cruelle, qu'il avoit lui-même fait ſouffrir à ſon pere Urane.

(1) Philoc. apud Clem. Alex.

C'eſt à cette derniere victoire, & à la mort de Saturne que commença le regne de Jupiter. Son véritable nom étoit *Jou*, c'eſt-à-dire *jeune*, pour marquer non-ſeulement qu'il étoit le dernier des enfans de Saturne, mais auſſi qu'il s'étoit extrémement diſtingué par ſes exploits dans ſa jeuneſſe. On ajouta dans la ſuite la qualité de Pere, *pater*, ce qui le fit appeller *Joupater*, & avec un petit adouciſſement, Jupiter. (*a*) Devenu le maître d'un vaſte Empire, il épouſa ſa ſœur, que les Latins nomment *Junon*, & les Grecs *Hera*, ou la Maîtreſſe ; & il ne fit que ſuivre en cela l'exemple de ſon grand-pere & de ſon pere.

Comme il étoit difficile de gouverner ſeul des Etats qui avoient une ſi vaſte étendue, Jupiter les diſtribua en différens gouvernemens. Auſſi apprenons nous de Diodore de Sicile, qu'Atlas gouvernoit les frontieres de l'Afrique. Ce Prince

(*a*) On donne pluſieurs autres étymologies du nom de Jupiter ; mais on ne finiroit pas, ſi on vouloit s'arrêter à toutes ces minuties. On dira ſeulement que Varron dérive ce nom de *Juvan*, ou *Juvans pater*. Les Grecs nomment ce Dieu *Zeus*, & ſouvent on l'appelle *Jovis*, qui eſt le génitif de Jou. Par la qualité de Pere, qu'on lui donnoit, on vouloit marquer ſa ſuperiorité ſur les autres Dieux, de même que par les épithetes d'*Optimus Maximus*, qui étoient devenues une formule, ajoutée à ſon nom.

étoit

étoit fils d'Iapet, & par conſéquent couſin-germain de Jupiter, puiſque Iapet étoit frere de Saturne. Soit donc qu'Atlas ſe fût emparé de ces Provinces éloignées du centre de l'Empire, pendant la guerre des Titans; ſoit qu'il les eût à quelqu'autre titre, il eſt certain que ce fut dans ce pays qu'il s'établit, & où il devint ſi célebre, qu'il donna ſon nom à cette chaîne de Montagnes qui s'étendent juſqu'à la mer, & qu'on appelle aujourd'hui le Mont-Atlas; & à la partie de l'Ocean qui le baigne, nommé l'Ocean Atlantique : mais nous parlerons plus au long de ce Prince, dans un autre endroit.

Nous trouvons auſſi dans les Anciens, que Pluton fut établi Gouverneur des parties Occidentales de l'Empire des Titans, des Gaules & de l'Eſpagne, ainſi que je le dirai dans l'Hiſtoire (1) de ce Dieu. Après la mort de Pluton, ſon Gouvernement fut donné à Mercure, qui s'y rendit très-célebre, & devint la grande Divinité des Celtes. On ignore l'hiſtoire des autres Gouverneurs d'un ſi vaſte Empire : on ſçait ſeulement que Jupiter s'étoit réſervé tout l'Orient; c'eſt-à-dire, la Grece, les Iſles, & cette partie de l'Aſie d'où venoient ſes Ancêtres. (*a*)

(1) Liv. IV. des Dieux de l'Enfer.

Ceux des Anciens qui avoient écrit l'Hiſtoire de l'Iſle de Crete, louoient beaucoup Jupiter pour ſon courage, ſa prudence, ſa juſtice, & pour ſes autres vertus civiles & militaires; & c'étoit de ces Hiſtoriens, dont les Ouvrages ne ſubſiſtent plus, que les Auteurs Grecs avoient tiré ce qu'ils nous apprennent de ce Prince. Peu content de paſſer pour Conquerant, nous dit-on, ils voulut encore être Légiſlateur: il fit en effet des Loix juſtes & équitables, qu'il eut ſoin de faire obſerver pendant ſa vie, en puniſſant ceux qui ne les ſuivoient pas. Il extermina les brigands qui s'étoient cantonnés dans la Theſſalie & dans d'autres Provinces de la Grece; & outre la tranquilité qu'il procura par leur défaite à ſes ſujets, il travailla à ſa propre ſûreté, puiſqu'il avoit établi ſa principale demeure ſur le mont Olympe, qui eſt dans la Theſſalie. C'étoit

(*a*) Dans cette ſeconde tradition il n'eſt point parlé du partage du monde entre les trois freres, il paroit au contraire que Jupiter demeura ſeul maître de l'Empire, & ne donna que des Gouvernemens à ſes freres & à ſes autres parens.

là principalement qu'il tenoit ſa cour, lorſque les affaires ne l'obligeoient pas à s'éloigner. Il alloit auſſi très-ſouvent dans l'Iſle de Crete où il avoit été élevé : heureux s'il n'avoit pas terni ſes belles actions par le trop grand penchant qu'il avoit pour le plaiſir. De là tant d'intrigues amoureuſes, dont on nous a tranſmis l'hiſtoire ſous l'image de ſes métamorphoſes. On a déja expliqué ce qu'on doit penſer de ces changemens imaginaires ; mais toujours eſt-il vrai qu'il n'oublia rien pour réuſſir dans ſes Amours.

Comme il y a eu pluſieurs Princes qui ont porté le nom de Jupiter, ainſi que je l'ai dit, il eſt sûr qu'on a chargé ſon Hiſtoire de toutes les avantures arrivées à ceux qui l'avoient uſurpé; mais il n'eſt pas moins vrai qu'il ſe livra entierement au plaiſir, & que la pudeur des femmes les plus vertueuſes, ne fut pas à l'abri de ſes pourſuites. Ces galanteries trop fréquentes indiſpoſerent ſi fort Junon, qu'elle entra volontiers dans une conjuration qu'on forma contre lui. Il la diſſipa dès qu'il en fut informé ; & ce fut-là le dernier de ſes exploits. Accablé de vieilleſſe il mourut dans l'Iſle de Crete, où ſon tombeau s'eſt vû long-temps près de Gnoſſe, l'une des principales villes de cette Iſle, avec cette Epitaphe : *Ci gît Zan, que l'on nommoit Jupiter.* Il vécut cent vingt ans, & en regna ſoixante-deux depuis la défaite des Titans & la mort de Saturne (1). Les Curetes, qu'Ennius dans ſon Hiſtoire ſacrée appelle ſes fils, quoiqu'ils fuſſent ſes oncles, prirent ſoin de ſes funerailles (2).

(1) Voyez Suidas au mot Ζῆνες.

(2) Ennius, apud Lact. Divin. Inſt. l. 1. c. 11.

L'Empire de Jupiter eut le ſort des grandes Monarchies, & ne put ſe ſoutenir dans l'éclat que lui avoient donné les Princes Titans dont je viens de parler. Après ſa mort ſes Etats furent diviſés en un grand nombre de petits Royaumes, où regnerent quelques-uns de ſes ſucceſſeurs ; mais qui la plûpart nous ſont inconnus. Ce que nous ſçavons de la ſuite de cette hiſtoire, eſt peu conſiderable, & ne merite pas d'être rapporté. L'Iſle de Crete fut la portion de l'Empire des Titans qui ſubſiſta le plus long-temps. Crès fils de Jupiter, y regna après la mort de ſon pere (3), & les Curetes s'y diſtinguerent ſur-tout par le ſoin qu'ils prirent des affaires de la religion.

(3) Ennius ibidem.

Cependant les Anciens nous ont conſervé deux faits qui nous

apprennent que quelques-uns des ſucceſſeurs de ces Princes furent encore puiſſans, depuis la mort des Titans. Le premier eſt que Deucalion, fils de Promethée, & par conſéquent de la race des Titans, s'établit dans la Theſſalie, & que ſes enfans regnerent long-temps dans différentes parties de la Grece: le ſecond, que ce furent les Curetes qui établirent dans le même pays les Jeux Olympiques, qui devinrent ſi célebres dans la ſuite.

Telle eſt l'hiſtoire des Princes Titans, & de Jupiter le plus grand des Dieux des Grecs & des Romains; hiſtoire fondée ſur d'anciennes Traditions, autoriſée par Heſiode, qui décrit au long les générations de cette famille (1), par Callimaque, par Diodore de Sicile (2), par Evhemere, dont Ennius traduiſit l'Ouvrage en Latin, par Sanchoniathon, par Euſebe, par Lactance. On peut ajouter encore que l'Ecriture ſainte donne une grande idée des Titans, puiſque Judith (3) remerciant le Seigneur de la mort d'Holoferne, dit: *Ce n'eſt point un de ces hommes puiſſans qui lui a ôté la vie: ce ne ſont point les fils des Titans, ni les Geans; mais une femme, &c.*

(1) Theog.
(2) Liv. 3.
(3) Ch. 16. v. 6.

Cette ſeconde Tradition eſt comme on voit, beaucoup plus vraiſemblable, & mieux ſoutenue que la premiere; & le Pere Dom Pezron, qui l'a tant fait valoir, n'a fait en cela que ſuivre & lier enſemble les différentes autorités des Anciens qui parlent de la puiſſance des Titans; & s'il eſt tombé dans quelque mépriſe, ce n'eſt pas pour avoir ſi fort exalté la puiſſance de ces Princes, mais pour s'être perſuadé, que les anciens Celtes en deſcendoient en droite ligne, & qu'on parloit encore aujourd'hui la même langue qu'eux dans la baſſe Bretagne, & dans quelques Provinces d'Angleterre.

Je n'ai pas prétendu au reſte, renfermer dans ces deux récits toutes les traditions qui s'étoient répandues dans la Grece au ſujet de Jupiter & des Princes de ſa famille, mais j'ai rapporté celles qui m'ont paru avoir eu le plus de vogue. Car il paroît qu'il y en avoit pluſieurs autres, & Pauſanias (4) remarque judicieuſement qu'on ne finiroit point, ſi on vouloit nommer tous les lieux qui ſe vantoient d'avoir vû naître ce Dieu. Les Meſſeniens ſur-tout diſputoient cet honneur à tous.

(4) In Meſſ. ch. 33.

les autres peuples ; ils nommoient même les Nourrices qui l'avoient élevé, l'une deſquelles avoit donné ſon nom au fleuve Nedis, & l'autre le ſien au mont Ithome. Si on les en croit, dit l'Auteur que je viens de citer, les Cureres ayant dérobé le jeune Jupiter à la cruauté de Saturne, le confierent à ces deux Nymphes, qui prirent ſoin de ſon enfance. Elles avoient coutume de le laver dans une fontaine dont le nom rappelle le ſouvenir de la précaution qu'on avoit eue de le cacher (*a*). C'eſt en memoire de cet événement, dit le même Pauſanias, que l'on porte encore tous les jours de l'eau de cette fontaine dans le Temple de Jupiter *Ithome*.

Quoiqu'il en ſoit, comme ces differentes traditions contiennent pluſieurs fables, je vais tâcher de les expliquer dans l'article ſuivant.

ARTICLE III.

Explication des Fables que les Poëtes ont mêlées dans l'Hiſtoire qu'on vient de rapporter.

LES Poëtes, dont l'objet n'étoit pas de rapporter ſimplement les anciennes traditions qui faiſoient le fondement de leurs Ouvrages, les ont embellies de pluſieurs circonſtances fabuleuſes, ainſi que nous l'avons prouvé au long dans une des ſources des fables. Ce principe ſuppoſé, il eſt évident que plus une hiſtoire étoit ancienne, plus elle étoit ſuſceptible des ornemens de la fiction. C'eſt auſſi ce qui eſt arrivé dans celle qu'on vient de lire, & l'on peut ramener ici la reflexion de Philon de Byblos, qui après avoir rapporté le Fragment de Sanchoniarhon (1), dit fort judicieuſement que « les Grecs, » qui pour la beauté de leur eſprit l'ont emporté ſur toutes les » autres nations, s'étant approprié toutes les anciennes Hiſ» toires, les avoient ornées & exagerées ; que ne cherchant » qu'à divertir dans leurs récits, ils avoient compoſé des fables » agréables, & avoient ainſi renverſé l'Hiſtoire ancienne. C'eſt » de là, continue le même Auteur, qu'Heſiode & les autres

(1) Apud Euſeb. Præp. l. 1, c. 10.

(*a*) Pauſanias dit que cette Fontaine s'appelloit *Clepſydra*, nom compoſé de deux mots grecs κλέπτω, *occulto, je cache*, & de ὕδωρ, *aqua*, de l'eau.

» Cycliques ſi renommés, ont formé ces Théogonies, ces Gi-
» gantomachies, ces Titanomachies, & autres Ouvrages, dans
» leſquels ils ont étouffé la vérité; que nos oreilles accoutu-
» mées dès l'enfance à ces fictions, les ont conſervées; &
» que la vérité, lorſqu'on veut la découvrir, paroît avoir l'air
» du menſonge, pendant que ces narrations fabuleuſes, quel-
» que extravagantes qu'elles ſoient, paſſent pour des faits au-
» thentiques ».

La réflexion de Philon va être juſtifiée dans la ſuite de cet Article.

La premiere fable qu'on a mêlée dans l'Hiſtoire que je viens de raconter, regarde la maniere dont on a dit que Chronos ou Saturne avoit traité ſon pere Urane, & celle dont il avoit été traité lui-même par Jupiter ſon fils. Voici comme s'en explique Sanchoniathon, par rapport à Urane. « Eilus,
» c'eſt-à-dire, Chronos, la trente-deuxiéme année de ſon
» regne s'étant mis en embuſcade contre ſon pere Urane,
» dans une eſpece de vallon, d'un coup de ſabre lui coupa
» les parties: c'étoit entre des fontaines & des rivieres.....
» on montre encore aujourd'hui l'endroit où cela eſt arrivé.

Comme ces anciennes fictions changeoient à meſure qu'elles paſſoient de main en main, Heſiode qui raconte le même fait, en change les circonſtances. « Urane, dit-il, tenoit
» ſes enfans enfermés, & ne leur permettoit pas de voir le
» jour; ce qui affligeoit ſi fort Titée ou la Terre leur mere,
» qu'elle fabriqua une faulx, & Saturne l'ayant priſe, , &
» s'étant mis en embuſcade, ſuprit Urane dans le temps qu'il
» vouloit coucher avec ſa femme, & le mutila. »

Fondement de ce qui a donné lieu à la Fable de la mutilation de Cœlus & de Saturne.

Je ſçais que ceux qui prétendent trouver l'hiſtoire des Patriarches, quoique extrêmement defigurée, dans le Fragment qui nous reſte de Sanchoniathon, & en particulier Abraham dans Chronos ou Saturne, ſoutiennent que cette fable fait alluſion à la Circonciſion, par laquelle ce Patriarche ſe diſtingua lui & ſa famille, des autres peuples qui l'environnoient; & peut-être que leur conjecture n'eſt pas ſans fondement. Mais comme je ſuis perſuadé que le fond de l'hiſtoire des Titans eſt véritable, que ces Princes formerent un grand Empire,

& qu'ils dominerent ſur la terre, pour me ſervir de l'expreſſion même de l'Ecriture ſainte (1), on peut expliquer la Fable que je viens de rapporter, en diſant qu'elle eſt une parabole ſous laquelle on a voulu nous faire entendre que la conduite de Saturne à l'égard de ſon pere Urane, l'avoit fait mourir de chagrin, comme il mourut lui-même par la conduite qu'eut à ſon égard Jupiter ſon fils: ou, ſi l'on veut, & c'eſt une conjecture fort ingénieuſe de M. le Clerc (2), on a voulu nous marquer par-là, que Saturne avoit débauché la plûpart de ceux qui compoſoient le Conſeil de ſon pere, & avoit engagé pluſieurs perſonnes conſiderables, & ſes freres en particulier, à abandonner le parti d'Urane pour s'attacher à lui. Ce qui rend la conjecture de cet Auteur très-probable, c'eſt que le mot qu'employe Heſiode pour marquer le funeſte retranchement dont je viens de parler, peut ſignifier également *Conſilium* & *pudenda* (3). Ainſi les Poëtes Grecs qui liſoient l'Hiſtoire des Titans, dans une langue qu'ils n'entendoient pas aſſez, prirent cette expreſſion dans un ſens qu'elle ne devoit pas avoir. Si on a ajouté au reſte, que c'étoit Titée qui avoit elle-même fait la faulx dont Saturne ſe ſervit, c'eſt que comme elle étoit peu contente d'Urane ſon mari, dont les infidélités l'accabloient de chagrin, elle avoit formé avec Saturne ſon fils une puiſſante conjuration contre lui. Voilà ſans doute ce qui a fait dire à Heſiode que cette Princeſſe avoit mis la faulx qu'elle venoit de fabriquer, entre les mains de ſon fils.

(1) Judith. c. 16.

(2) Remarq. ſur Heſiode.

(3) μήδεα.

Comme Saturne fut traité par Jupiter de la même maniere qu'il avoit traité ſon pere; que celui-ci non ſeulement débaucha ſes troupes & ſes meilleurs amis, mais qu'il le retint priſonnier en Italie, Heſiode le fait mourir du même genre de mort que ſon pere; ce que Sanchoniathon ne dit pas. Pour autoriſer la fable que je viens d'expliquer, on diſoit qu'on avoit trouvé en Sicile, où mourut Saturne, la faulx avec laquelle Jupiter l'avoit mutilé, & que c'étoit d'elle que le Port de Drepane avoit pris ſon nom: mais ce n'eſt-là qu'une nouvelle fiction, comme l'a très-bien remarqué le ſçavant Bochart (4), puiſqu'elle n'eſt fondée que ſur ce que le Port que

(4) Chan. liv. 1.

je viens de nommer, étant d'une figure ovale, à peu près ſemblable à celle d'une faulx, on lui avoit donné le nom de cet outil, qui en langue grecque s'appelle *drepané* (*a*). Que ſi on repreſentoit Saturne avec une faulx à la main, c'étoit ou parce qu'on prenoit ce Dieu pour le temps, qui ravage, qui moiſſonne tout, ou pour nous apprendre qu'il avoit enſeigné aux hommes de ſon temps l'art de cultiver la terre: mais je crois que la premiere explication eſt la plus naturelle, puiſque ſon nom grec *Chronos*, ſignifie le temps.

Ce que ſignifioient les Fables de la priſon de Saturne, & des liens de laine qui l'y tenoient attaché.

J'ai dit dans l'Hiſtoire des Titans, que Saturne pour éviter de tomber entre les mains de ceux qui avoient formé une conjuration contre lui, s'étoit retiré en Italie où il ſe tenoit caché; & je dois ajouter ici que cette retraite donna lieu à deux fables, qu'il faut expliquer. La premiere, que ce Prince y étoit détenu en priſon, mais qu'il n'y étoit attaché qu'avec des liens de laine; la ſeconde, qu'il avoit été précipité par Jupiter ſon fils, dans le fond du Tartare.

Macrobe parlant d'un Temple que Tullus Hoſtilius, après avoir vaincu les Sabins & les Albains, avoit fait conſtruire en l'honneur de Saturne, recherche la raiſon pour laquelle ce Dieu avoit été attaché avec ces liens; & après avoir dit que Verrius Flaccus l'avoit ignorée, il ajoute qu'on trouvoit dans Apollodore que ce Dieu étoit attaché toute l'année avec des liens de laine, mais qu'il les rompoit une fois l'an, au mois de Decembre, où l'on célébroit les Saturnales (*b*). C'eſt de-là, ſelon le même Auteur, que tiroit ſon origine le proverbe qui diſoit que les Dieux avoient des pieds de laine. Cet Auteur explique enſuite la fable qu'on vient de rapporter,

(*a*) Appollonius de Rhodes, dit que c'étoit près de l'Iſle de Corcyre, aujourd'huiCorfou, dans le Golphe Adriatique, qu'avoit été trouvée la faulx dont on vient de parler; mais on ne finiroit pas ſi on vouloit rapporter les traditions differentes qui ſe rencontrent ſur chaque fable.

(*b*) *Cur autem Saturnus ipſe in compedibus viſatur, Verrius Flaccus cauſam ſe ignorare dicit. Verùm mihi Apollodori lectio ſic ſuggerit : Saturnum Apollodorus alligari aut per annum laneo vinculo, & ſolvi ad diem ſibi feſtum; id eſt menſe hoc Decembri : atque inde proverbium ductum, Deos pedes laneos habere.* Macrob. Sat. lib. 1. c. 8.

L'endroit où Apollodore diſoit ce qu'on vient de rapporter, ne ſe trouve pas dans ce qui nous reſte de cet Auteur, dont l'Ouvrage étoit plus ample ſans doute du temps de Macrobe.

en diſant qu'elle marquoit que les grains enfermés dans la terre, où ils étoient détenus par des liens doux & faciles à rompre, en ſortoient & parvenoient à leur maturité au bout de dix mois. Car il eſt vrai, ajoute-t-il, que pendant que les Mythologues chargent de fables l'hiſtoire de ce Dieu, les Phyſiciens ramenent ces fictions à un ſens raiſonnable (*a*).

Pour moi, ſans chercher dans cette fable les myſteres de la Phyſique, je crois qu'elle nous apprend ſimplement, ou que Saturne étoit véritablement libre en Italie, ou que s'il étoit détenu priſonnier, il étoit ſi peu gardé qu'il étoit le maître de ſe procurer la liberté. Il ſe la procura en effet, puiſque nous avons vû dans ſon hiſtoire qu'il ſe retira en Eſpagne, où Jupiter le pourſuivit. Virgile dit auſſi que ce Prince ſortit d'Italie; & l'on peut ajouter foi à ce Poëte, ſi inſtruit des Antiquités de ſon pays. Ce que dit Stace n'eſt pas cependant ſans vraiſemblance, ſçavoir, que Saturne demeura toute ſa vie en Italie, & qu'il ne ſortoit de ſa priſon qu'une fois l'an; circonſtance qui donna lieu à la fête des Saturnales, pendant laquelle les maîtres donnoient la liberté à leurs eſclaves, pour marquer celle dont jouiſſoit Saturne le jour qu'il ſortoit de priſon.

Quoiqu'il en ſoit, Olaüs Rudbek qui a prétendu dans ſon
(1) Ch. 18. Atlantique (1) ramener à l'Hiſtoire de la Suede ſa patrie, preſque toutes les antiquités de la Grece, débite à l'occaſion de ces chaînes de laine dont nous venons de parler, une conjecture qui reſſemble aſſez à celle des Phyſiciens dont parle Macrobe. Il prétend que Saturne étoit le même que *Boreus*, ancien Roi de Suede, & qu'on l'appella Saturne parce que dans l'ancienne langue du pays, *Sad* ou *Sadar* ſignifioit toute ſorte de productions. Que ſi on avoit dit qu'il étoit attaché avec des liens de laine, qu'il ne rompoit que dans une certaine ſaiſon de l'année, au mois de Juillet, c'eſt que les neiges retiennent en Suede les grains dans le ſein de la terre, juſqu'au retour du Soleil, qui venant à fondre ces neiges, tompt

(a) *Significari verò decimo menſe ſemen in utero animatum in vitam grandeſcere, quod donec erumpat in lucem, mollibus naturæ vinculis detinetur. Eſt porrò idem* Χρόνος ὁ Τίτανος. *Saturnum enim in quantum Mythici fictionibus diſtrahunt, in tantum Phyſici ad quamdam veriſimilitudinem revocant.* Idem. 16.

ces

ces liens qui les tenoient attachés, & leur procure la liberté de croître & de meurir. Cet Auteur blâme enſuite Macrobe, d'avoir dit après Apollodore, que Saturne rompit ſes liens au mois de Decembre, temps auquel le Soleil n'a aucune force, comme s'il avoit été obligé de parler de l'Italie, de la même maniere dont cet Auteur parle des pays du Nord.

Quel eſt le fondement de la fable ſelon laquelle Saturne eſt precipité dans le Tartare.

La ſeconde fable que je me ſuis propoſé d'expliquer, eſt tirée d'Heſiode (1), qui dit que Jupiter avoit précipité ſon pere Saturne dans le fond du Tartare. Apollodore ajoute, qu'Uranus avoit uſé de la même violence à l'égard des Geants & des Cyclopes ſes enfans. « Urane leur pere, dit-il, les » jetta liés & garrottés dans le Tartare, qui eſt le lieu le plus » ténébreux des Enfers, & qui eſt auſſi avant dans la terre, » que la terre elle-même eſt éloignée du ciel. Ce fut, ajoute » cet Auteur, dans cette occaſion que Titée indignée du » malheureux ſort de ſes enfans, engagea les autres Titans à » dreſſer des embûches à ſon mari, & qu'elle donna à Sa- » turne le plus jeune de tous ſes fils, cette faulx de diamant » avec laquelle il le mutila. Après cet événement, continue » Apollodore, Saturne aidé des autres Titans, délivra ſes » freres; mais il ne fut pas plûtôt le maître, qu'il les préci- » pita tous dans le Tartare. »

(1) Theog.

Pour pénétrer le ſens de cette fable, il faut ſçavoir que parmi les Grecs les pays ſitués à leur Orient, étoient regardés comme des lieux plus élevés que ceux qui étoient à leur Occident; & que ce fut pour cela qu'ils prirent les premiers pour le Ciel, pendant que les autres furent pris pour l'Enfer. C'eſt ſuivant cette idée qu'ils plaçoient leur Enfer, ou dans l'Eſpagne, ſéjour de Pluton, comme nous le dirons dans ſon Hiſtoire, ou dans l'Italie, & enfin dans l'Epire, ou plutôt dans la Theſprotie, pays ſitués à l'occident de la Grece. Or comme les Titans, dans les differentes conjurations qu'ils formerent tantôt contre Urane, tantôt contre Saturne, avoient été obligés de ſe retirer en Italie & en Eſpagne, les Poëtes publierent qu'ils avoient été précipités dans le fond des Enfers. Mais on doit ajouter encore, que comme leur Tartare étoit pris ſur le Tarteſſe, fleuve d'Eſpagne,

ainſi que je le prouverai dans l'hiſtoire des Dieux de l'Enfer, il n'eſt pas étonnant que les Titans ayant été battus près de ce fleuve, on ait publié qu'ils avoient été précipités dans le fond du Tartare.

Comme Jupiter traita ſon pere de la même maniere que celui-ci avoit traité Urane, cette conduite donna lieu à une nouvelle fiction, qui eſt la ſuite de la premiere; car les fables naiſſent à chaque pas dans l'hiſtoire que j'explique. Je viens de dire que Jupiter, oubliant le ſervice que lui avoient rendu les Titans ſes oncles, & ſes freres, dès qu'il ſe vit le maître de l'Empire qu'il venoit d'uſurper, les jetta pieds & poings liés dans le fond du Tartare (1), ce qui engagea Saturne dans une nouvelle conſpiration. Jupiter embarraſſé, alla conſulter l'Oracle de Themis, qui lui prédit qu'il remporteroit la victoire dès qu'il auroit délivré ſes oncles. Pour exécuter cet Oracle, Jupiter tua de ſa propre main Campé qui en avoit la garde, & leur rendit la liberté. Enſuite de quoi les Cyclopes qui étoient du nombre de ces priſonniers, firent preſent à leur Liberateur, de la foudre, du tonnerre, & des éclairs. Ils donnerent auſſi un Caſque à Pluton, & un Trident à Neptune. Avec ces armes ces trois Princes gagnerent une derniere victoire contre les Titans rebelles, les précipiterent une ſeconde fois dans le Tartare, & de crainte qu'ils ne fuſſent encore délivrés avec la même facilité qu'ils l'avoient été lorſque Jupiter tua Campé, il les mit ſous la garde de ces terribles Geants qui étoient nommés les Hecatonchires, c'eſt-à-dire, qui avoient cent mains.

(1) Apoll. loc. cit.

Quoique ces nouvelles fictions défigurent l'hiſtoire des Titans, elles ne contiennent rien cependant qui la détruiſe, ni qui ne ſoit aiſé à expliquer. Ceux des Titans qui étoient les plus foibles ſe retirerent en Italie ou en Eſpagne, & puis quand on en avoit beſoin, on les rappelloit dans la Grece; & c'étoit là les délivrer de priſon, les retirer du fond du Tartare. Jupiter qui vouloit les tenir éloignés pour toujours, établit de bonnes troupes pour garder les paſſages; & voilà ces Geants à cent mains, c'eſt-à-dire, des Chefs qui avoient chacun cinquante hommes ſous leurs ordres, pour empêcher

que ces Titans, ſi ſouvent rebelles, ne puſſent rien entreprendre déſormais contre Jupiter, maître abſolu de l'Empire de ſon pere & de ſon ayeul. Pour cette Campé, car ſon nom eſt feminin dans Apollodore, que tua Jupiter avant de délivrer ſes oncles & ſes freres, c'eſt une énigme pour moi, & j'ai été ſurpris que Thomas Galle, qui a enrichi le texte de cet Auteur d'excellentes notes, n'en ait point fait ſur ce ſujet.

Quel eſt le ſens de la fable qui dit que c'étoit Neptune qui empêchoit les Titans de ſortir du Tartare où ils étoient détenus priſonniers.

On ajoutoit à la Fable que je viens d'expliquer, que Neptune tenoit les Titans enfermés dans leur priſon, & les empêchoit d'en ſortir; & je crois qu'il ont voulu dire par là que comme ce Prince étoit l'Amiral de la Flotte de Jupiter, & qu'il étoit maître des Ports d'Eſpagne, il tenoit fermés tous les paſſages par où les Titans auroient pû s'échaper.

On m'objectera ſans doute, que Neptune, ainſi que je l'ai dit après Herodote (1), étoit Libyen d'origine; que ſon culte avoit été porté d'Afrique dans la Grece, & que les Libyens le connoiſſoient & l'honoroient de tout temps; & qu'ainſi il n'appartenoit en aucune maniere à la famille des Titans, originaires de l'Aſie; mais ne pourroit-on pas répondre, 1°. Que les Titans furent eux-mêmes très-puiſſans dans l'Afrique, dont ils poſſederent les côtes Occidentales, comme le dit Diodore de Sicile (2), & qu'il n'y a aucune contradiction à dire qu'il étoit lui-même de cette auguſte race, ainſi qu'Atlas qui ſe rendit ſi célébre dans le même pays? Ne peut-on pas penſer que Neptune s'y diſtingua par ſes victoires contre les Titans qui s'y étoient refugiés, & que peut-être il y mourut & fut mis au nombre des Dieux, & honoré d'un culte particulier ſur toutes ces côtes, d'où ce culte paſſa enſuite dans la Grece? Car enfin l'hiſtoire des Titans eſt fort ancienne, & précéde de beaucoup les temps dont parle Herodote, c'eſt-à-dire, celui des Pelaſges qui allerent conſulter l'Oracle de Dodone (*a*). Les autres Titans, comme Saturne & Jupiter furent déifiés dans la Grece même, ou dans l'Iſle de Crete: Neptune le fut dans la Libye, d'où ſon culte paſſa dans la Grece.

(1) Liv. 2.

(2) L. 5.

(*a*) Voyez Herodote Theog. & Lycophron dans ſa Caſſandre.

Mais, 2°. que pourroit-on m'oppoſer quand j'avancerois qu'outre ce Neptune Libyen dont parle Herodote, il y en eut un ſecond du ſang des Titans, qui commandoit la Flotte de Jupiter lorſque ce Prince pourſuivit les Titans rebelles juſqu'au fond de l'Eſpagne, où ils étoient allés ſe cacher? N'y a-t-il pas eu pluſieurs Jupiters, pluſieurs Apollons, pluſieurs Mercures, &c. Ne peut-il pas y avoir eu plus d'un Neptune; & le paſſage d'Herodote, qu'on fait tant valoir, eſt-il excluſif?

Quoiqu'il en ſoit, j'ai dit en parlant de la maniere dont Rhea avoit ſauvé Jupiter, que les Poëtes avoient caché cet événement ſous la fable de cette pierre myſterieuſe que cette Princeſſe avoit préſentée, emmaillotée comme un enfant, à Saturne qui l'avoit avalée. Apollodore qui rapporte cette fiction (1), dit que Jupiter devenu grand, avoit pris pour compagne Metis, fille de l'Ocean, laquelle avoit donné à Saturne un breuvage qui avoit tant de force, qu'il ne l'eut pas plutôt pris, qu'il rejetta d'abord la pierre dont nous venons de parler, puis tous les autres enfans qu'il avoit réellement dévorés, & qui lui furent d'un grand ſecours dans la guerre qu'il eut à ſoutenir contre Jupiter. Dirons-nous avec quelques Sçavans, que cette fable myſtérieuſe n'eſt fondée que ſur ce que Saturne perdoit ſes enfans dans leur bas âge, & que le temps, marqué par ſon nom *Chronos*, les dévoroit, pour ainſi dire, à meſure qu'ils naiſſoient? Mais ſi cette explication avoit lieu, comment ſeroit-il arrivé que ces mêmes enfans l'euſſent ſi bien ſervi dans la guerre que ſon fils lui avoit déclarée? Diſons plutôt avec M. le Clerc (2), dont les conjectures ſont toujours ſi ingénieuſes, que cette fiction avoit pour fondement la coutume qu'avoit Saturne d'éloigner, ou de tenir enfermés ſes enfans, de peur qu'ils ne ſe revoltaſſent un jour contre lui, comme il s'étoit lui-même revolté contre ſon pere; courume fort ancienne, & obſervée encore aujourd'hui parmi les Princes Ortomans, & par d'autres encore. L'Auteur que je viens de citer, pour rendre plus probable cette explication, dit que le même mot Phénicien, *Balah*, peut également ſignifier *enfermer*, ou *dévorer*, & qu'Heſiode

(1) Liv. 1.

(2) Notæ in Heſiod.

qui écrivoit cette Hiſtoire ſur des Memoires Pheniciens, avoit ſuivi la ſignification qui répandoit du merveilleux ſur un fait qui n'avoit rien de fort extraordinaire : mais comme ce Poëte n'étoit pas extrémement exact, lorſqu'il parle d'Urane qui obſervoit la même coutume à l'égard de ſes enfans, il dit ſans équivoque qu'il les tenoit enfermés, & qu'il ne les laiſſoit pas paroître (*a*).

Que ſignifie la pierre que Saturne avala.

Pour ce qui regarde cette pierre que Saturne avala, c'eſt encore une nouvelle fiction, fondée ſur une équivoque du mot *Elben*, qui peut ſignifier également *une pierre* ou *un enfant*. Ainſi au lieu de dire que Rhea ſuppoſa un enfant à la place de Jupiter, que Saturne fit mettre en priſon avec ceux de ſes enfans qu'il tenoit ſi étroitement enfermés, on a mieux aimé ſuppoſer que c'étoit une véritable pierre que Saturne avoit dévorée.

Au reſte, cette pierre devint très-célébre, & fut adorée comme une Divinité, ſi nous en croyons Lactance (*b*). *Le Dieu Terme*, dit-il, *que l'on adoroit ſous la figure d'une borne, n'étoit-il pas cette pierre myſterieuſe que Saturne avoit avalée* ? Les Latins ſuivant le Grammairien Priſcien (1), la nommoient *Abadir*, & les Grecs, ſi nous en croyons Heſychius, *Bætylos*, dénominations dérivées certainement de la langue Hebraïque ou Phenicienne, comme le remarque le ſçavant Bochart (2).

(1) Au mot Βαίτυλος.

(2) Chan. l. 1.

Je devrois m'étendre ici ſur la pierre appellée Bætile; mais que pourrois-je ajouter à la ſçavante Diſſertation de M. Falconnet, qui eſt imprimée dans le VI. Volume des Memoires de l'Académie des Belles Lettres (3), & à ce qu'a dit ſur le même ſujet M. Fourmont (4), dans ſes Réflexions critiques? Je me contenterai donc, en faveur de ceux qui n'aiment pas les longues diſcuſſions, de dire que les Bætyles étoient des pierres qu'on croyoit animées, & que quelques Fanatiques conſultoient comme des Oracles; des eſpeces de Theraphims, comme on peut le juger ſur ce que nous avons dit de

(3) P. 513.

(4) T. 1. p. 162.

(*a*) Dans le premier endroit Heſiode dit : *Atque quidem eos deglutiebat Saturnus magnus.* Verſ. 453. Dans le ſecond : *Eos ut quiſque primum naſcebatur, omnes occultabat, & in lucem non emittebat.* V. 455.

(*b*) *Qui lapidem colunt informem atque rudem, cui nomen eſt Terminus; is eſt quem pro Jove Saturnus ducitur devoraſſe.* Divin. Inſt. l. 1. c. 20.

ces Idoles, en parlant des Divinités connues par les Livres de l'Ecriture Sainte. Ces pierres étoient rondes, & d'une médiocre grandeur, & il étoit facile de les porter ſur ſoi, ou pendues au cou, ou de quelque autre maniere.

Iſidore, ainſi qu'on le voir dans ſa vie, écrite par Damaſcius, diſoit qu'il y avoit des Bætyles de différentes ſortes; que les uns étoient conſacrés à Saturne, d'autres à Jupiter, ou au Soleil, &c (*a*). Leur origine étoit très-ancienne, puiſque, ſi nous en croyons Sanchoniathon, c'étoit Urane qui les avoit inventés. *Le Ciel*, dit cet ancien Auteur, *inventa les Bætyles, fabriqua des pierres animées.* Bochart (1) qui a bien vû que ces pierres animées étoient une pure fiction, croit qu'une équivoque y a donné lieu, & que pour *des pieres oinctes*, comme l'avoit écrit l'Auteur Phenicien, ſon Traducteur Philon mit *des pierres animées*; & ſur ce principe, il croit que la véritable origine des Bætyles vient de cette pierre, ſur laquelle Jacob ayant repoſé la nuit qu'il eut la viſion dont parle l'Ecriture, il l'oignit d'huile à ſon réveil; & depuis ce temps-là ce lieu fut appellé *Bethel*, ou la maiſon de Dieu. Quoique les deux Académiciens que j'ai nommés au commencement de cet article, rejettent la conjecture de Bochart, il a cependant été ſuivi par M. Huet (2), par le Pere Thomaſſin (3), & par d'autres encore.

(1) Chan. l. 2. c. 2.

(2) Prep. Evang. Prop. 4.

(3) Lecture des Poëtes, 2. Part. l. 1. c. 12.

Les Anciens qui ont parlé des Bætyles, comme Priſcien, l'Auteur de l'Etymologicon, & Heſychius, n'en donnent gueres d'autre notion, que comme de la pierre que Saturne avala à la place de Jupiter; & c'eſt ſans doute ce qui a donné lieu au proverbe contre les gens voraces: *Vous avaleriez même un Bætyle* (4). Les Grecs étoient donc perſuadés que c'étoit un Bætyle que Saturne avoit avalé; & comme s'il s'étoit agi dans cette fiction d'une hiſtoire ſérieuſe, dont les moindres circonſtances devoient être conſervées avec ſoin, les Mythologues n'en ont laiſſé échaper aucune. Le Scholiaſte d'Heſiode (5), rapporte ſur l'autorité d'Agathoclès, auteur Babylonien, que Rhea avoit pris cette pierre dans l'Iſle de

(4) Voyez Eraſme Adag. chil. 4. cent. 2.

(5) Sur le vers 485. de ſa Theog.

(*a*) Voyez l'Extrait de cette vie dans Photius.

Proconeſe ; & Stephanus ajoute (1), que Saturne l'avala ſur le mont Thaumaſius. Comme les traditions ſur de pareilles particularités n'étoient pas bien ſuivies, Pauſanias après avoir parlé dans ſes Arcadiques, comme Stephanus, dit dans ſes Béotiques, que c'étoit ſur le mont Petrarchus que Saturne avoit avalé cette pierre, & que l'ayant revomie, on la conſervoit près du Temple de Delphes, où l'on avoit ſoin de l'arroſer d'huile tous les jours, & de la couvrir de laine crue les jours de ſa fête.

(1) Au mot *Thaumaſion.*

Pourquoi on a dit que les Cyclopes avoient armé les Dieux.

Pour ce qui regarde la fable qui nous apprend que ce furent les Cyclopes qui armerent les Dieux, je crois qu'elle n'eſt fondée que ſur l'idée qu'on avoit que les Cyclopes étoient d'excellens ouvriers ; ainſi on leur attribuoit tout ce qu'il y avoit de plus parfait dans les arts. C'eſt ainſi qu'on diſoit qu'ils avoient bâti les murs de Troye, ceux de Tyrinthe, &c (2).

(2) Voyez leur article dans l'hiſtoire de Vulcain.

Mais en voilà aſſez ſur ce ſujet ; paſſons aux autres fictions qu'on a débitées ſur la famille des Titans. Comme ce que les Anciens rapportent de leurs guerres, a donné lieu à la fable du combat des Geants, & de leur entrepriſe contre le Ciel ; & que cette fable a été celle de toute l'antiquité, ſans en excepter aucune, qui a été la plus répandue dans le monde, puiſqu'il n'y a peut-être aucun pays où l'on n'en ait trouvé quelque tradition, j'ai cru qu'elle meritoit une attention particuliere, & une explication un peu détaillée.

Cette fable offre pluſieurs chefs à examiner. Y eut-il jamais de véritables Geants, tels que les Poëtes les repreſentent ? Que ſignifie leur entrepriſe contre le Ciel, qu'ils voulurent aſſieger ? Y a-t-il quelque choſe de vrai dans la victoire que remporta ſur eux Jupiter, qui après les avoir foudroyés, les précipita ſous le mont Etna ? Les Titans & les Geants ſont-ils les mêmes ?

Explication de la fable des Geants.

La queſtion tant de fois examinée de l'exiſtance des Geants, ne ſemble pas d'abord devoir être un problême difficile à réſoudre. Toute l'Antiquité parle de certains hommes d'une taille extraordinaire, qui ont paru en divers temps. L'Ecriture ſainte en fait mention plus d'une fois. Les Hiſtoriens profanes, les Voyageurs & les Poëtes ſur-tout, racontent à ce ſujet des

choſes fort ſingulieres. Cependant lorſqu'on vient à examiner ſans prévention tous ces témoignages ; à prendre dans la ſignification la plus naturelle les expreſſions des Livres ſaints ; à réduire les exagerations des Poëtes à un ſens raiſonnable ; à ramener les Hiſtoriens & les Voyageurs à ce qu'ils ont vû eux-mêmes, ou à ce qu'ils n'ont avancé qu'après des témoins irreprochables ; enfin à ſuivre la ſage conduite de la nature, preſque toujours uniforme dans ſes productions ; on voit diſparoître tout le merveilleux dont on s'étoit rempli l'imagination.

Les Auteurs anciens & modernes qui ont voulu examiner cette queſtion, en ont penſé bien differemment les uns des autres. Quelques-uns un peu trop crédules, ont adopté en partie ce que les Poëtes & pluſieurs Rabbins ont débité ſur la taille des Geants ; & s'ils n'ont pas cru qu'ils ayent autrefois entaſſé Oſſa ſur Pelion pour eſcalader le Ciel, ils ont du moins admis qu'il a paru quelquefois des hommes d'une taille ſi monſtrueuſement grande, qu'elle ſurpaſſoit pluſieurs fois celle des hommes ordinaires.

M. l'Abbé de Tilladet dans une Diſſertation dont l'extrait ſe trouve à la page 125. du premier Volume des Mémoires de l'Académie des Belles Lettres, prétend que non ſeulement il y a eu de véritables Geants, mais auſſi des Peuples & des villes de Geants ; que nos premiers peres, & en particulier les principaux chefs des Colonies dont parlent les Hiſtoriens, ont été de véritables Geants, en prenant ce mot dans toute ſa rigueur. Dans ce nouveau ſyſtême Adam & Eve doivent avoir été d'une taille fort giganteſque : car, dit-il, le pere & la mere des Geants devoient l'être eux-mêmes. Comment concevoir en effet cette ſuppoſition, qu'une mere qui n'auroit que cinq ou ſix pieds de hauteur, puiſſe porter dans ſon ſein un enfant, qui étant taillé pour devenir un Geant, doit vraiſemblablement peu de jours après qu'il a été conçu, avoir au moins cette meſure ? Comment, dit-il encore, pourroit-on ſe perſuader que Noé, s'il n'avoit pas été plus grand que nous, eût été en état de conſtruire l'Arche qui ſauva le genre humain, laquelle ne ſe trouva capable de contenir tous les animaux qu'il

qu'il eut ordre d'y renfermer, que ſuppoſé qu'on prenne les coudées dont l'Ecriture parle à l'occaſion de ſes dimenſions, pour des coudées de Geant?

M. Henrion, autre Académicien, propoſoit un ſyſtême encore plus extraordinaire, mais dont il n'a rien donné au public. Il porta un jour à l'Académie une eſpece de Table ou d'Echelle chronologique, ſur la difference de la taille des hommes, depuis la création du monde, juſqu'à la naiſſance de Jeſus-Chriſt. Dans cette Table, il aſſignoit à Adam 123. pieds 9. pouces de haut, & à Eve 118. pieds 9. pouces trois quarts; d'où il établit une regle de proportion entre les tailles des hommes & celles des femmes, à raiſon de 25. à 24. Cette taille exceſſive diminua bien-tôt: Noé avoit déja 20. pieds de moins qu'Adam: Abraham n'en avoit plus que 28. Moyſe 13. Hercule 10. ainſi des autres, toujours en diminuant; de ſorte que ſi la Providence n'avoit ſuſpendu cette prodigieuſe diminution, à peine oſerions-nous aujourd'hui nous compter, du moins à cet égard, entre les inſectes qui rampent ſur la terre (*a*).

D'autres Ecrivains plus judicieux, ne pouvant pas nier abſolument qu'il n'ait paru quelquefois des hommes plus grands que ceux avec qui nous vivons, ſe ſont attachés à examiner avec un eſprit de critique, les Livres qui en parlent, même les plus reſpectables; & prenant dans la derniere exactitude les meſures dont ils font mention, telles que celle dont parle l'Ecriture à l'occaſion d'Og Roi de Bazan, ils ont trouvé que les hommes les plus monſtrueuſement grands, n'alloient pas à dix ou douze pieds de hauteur; le lit de Og, au ſujet duquel pluſieurs Rabbins ont débité tant de choſes extravagantes, n'ayant ſuivant les propres termes de l'Ecriture, que neuf coudées; c'eſt-à-dire, treize pieds & demi (*b*). Quelle épithete pourroit-on donner à la bizarre aſſertion d'un de ces Docteurs, qui avance gravement que l'os de la cuiſſe de ce Geant étoit ſi long, qu'un cerf en courant fut une

(*a*) Voyez ſon Eloge par M. de Boze, Tom. 5. p. 379.

(*b*) *Monſtratur Lectus ejus ferreus, qui eſt in Rabbath filiorum Ammon, novem cubitos habens longitudinis & quatuor latitudinis.* Deut. III.

journée entiere à en parcourir l'étendue, ainſi que le rapporte Toſtat (1), après Lyranus. Ces mêmes Rabbins ne font pas difficulté de dire que ce Geant avoit cent vingt coudées, c'eſt-à-dire, 180. pieds de hauteur; & pour ne pas paroître contredire Moyſe, qui donne la meſure du lit de ce Prince, ils diſent que ce lit n'étoit que ſon berceau (*a*). Mais pour garder quelque ordre dans cet article, commençons d'abord par les paſſages de l'Ecriture où il eſt fait mention des guerres. Le plus favorable à ceux qui non ſeulement en ſoutiennent l'exiſtence, mais qui croyent même qu'il y a eu un peuple de Geants, eſt celui où Moyſe dit; *Alors les Geants étoient ſur la terre* (*b*): verſet qui ſe trouve entre deux autres où il eſt parlé des mariages des enfans de Dieu, avec les filles des hommes, deſquels nâquirent des enfans que le texte hebreu dit avoir été puiſſans, ou comme le traduit la Vulgate: *Iſti ſunt potentes à ſæculo viri famoſi*, pendant que les Septante ont traduit cette expreſſion par celle de Geants (*c*).

(1) In Deut. Q. 27.

Témoignages qui prouvent l'exiſtence des Geants.

Les deſcendans d'Enac, qui eſt appellé dans les Livres ſaints, *le pere des Geants*, étoient véritablement d'une taille extraordinaire. On vient de voir de quelle hauteur étoit Og, Roi de Bazan, que Moyſe dit avoir été le dernier de cette race (*d*). Tous le pays qu'habitoient les deſcendans d'Enac, auprès deſquels les Iſraëlites ſe regardoient comme des ſauterelles, étoit peuplé de gens d'une taille monſtrueuſe: *Le peuple que nous avons rencontré*, diſoient ceux que Moyſe envoya pour découvrir le pays, *eſt d'une taille extraordinaire. Nous avons vû les enfans d'Enac, mais tous de la race des Geants, en comparaiſon deſquels nous ne paroiſſions que des ſauterelles* (2). Leur terre étoit appellée la terre des Geants (3), & la Ville d'Hebron, *la ville des Geants*, où habitoient Achiman, Siſaï & Tholmaï, de la race d'Enac.

(2) Num. XIII. 33. 34.

(3) *Giganteum terra.*

A ces paſſages de l'Ecriture ſainte, on peut joindre les témoignages des Auteurs profanes, & il eſt juſte de commencer

(*a*) Voyez Theodore Ryckius, *Orat. de Gigan.*

(*b*) *Gigantes erant ſuper terram in diebus illis.* Gen. VI. 9.

(*c*) Voyez ce qui a été dit à ce ſujet, dans le chap. 5. du L. 2. p. 113.

(*d*) *Solus quippe Og Rex Bazan remanſit ex reliquis gigantibus.* Deut. 13.

par les Poëtes, plus anciens que les Hiſtoriens. Rien n'eſt plus célébre dans leurs Ouvrages que l'entrepriſe des Geants contre le Ciel, qu'ils voulurent eſcalader en mettant les unes ſur les autres les plus hautes montagnes de la Theſſalie. Il eſt inutile de les citer tous, puiſqu'ils n'ont fait que ſe copier : il ſuffit de dire qu'ils ſont des deſcriptions bien étranges des Geants (1). Outre l'énormité de leur taille, qui les mettoit en état de déraciner des montagnes, ils donnent à quelques-uns cinquante bras & cent têtes, & leur font jetter des hurlemens capables d'effrayer le ciel & la terre. Ils épouvanterent en effet ſi fort les Dieux, qu'il les obligerent à fuir en Egypte, & à ſe cacher ſous la figure de differens animaux. Enfin pour finir le portrait de ces monſtres, ils leur donnent des pieds de ſerpent. Heſiode dont la veine ne paroît pas toujours échauffée, dans une eſpece de Poëme qui ne demandoit pas beaucoup d'enthouſiaſme, s'éleve dans l'endroit où il parle de l'entrepriſe des Geants contre les Dieux, juſqu'au ſublime, & fait de ces monſtres une deſcription, dont la lecture effraye. Ce que raconte Homere des Aloïdes & de Polypheme, n'eſt gueres moins extrordinaire ; car quel monſtre ne devoit pas être un homme qui portoit un bâton ſemblable à un mât de Navire, & qui dans un repas dévora deux des Compagnons d'Ulyſſe ? Le même Poëte dit (2) que Tityus, lorſqu'il étoit couché couvroit neuf arpens de terre.

(1) Voyez Heſiode Theogon. Ovide, Met. Virgile, &c.

(2) Odyſſ. 11. verſ. 576.

S'il n'y avoit que des Poëtes qui euſſent parlé de ces hommes prodigieux, on regarderoit avec raiſon ce qu'ils en ont dit, comme le fruit d'une verve que la raiſon ne guidoit pas toujours ; mais les Hiſtoriens en racontent eux-mêmes des choſes fort extraordinaires. Abydene & Eupoleme, au rapport d'Euſebe (3), parlant de la conſtruction de la Tour de Babel, diſent qu'elle étoit l'ouvrage d'un peuple de Geants, qui entreprirent par le moyen de cette Tour de monter juſqu'au ciel. Les dix Rois de Chaldée dont parle Beroſe (4), & qui ſelon lui vivoient avant le Déluge, étoient, ſuivant la Chronique d'Alexandrie, de véritables Geants.

(3) Prep. l. 9. c. 14.

(4) Apud Euſeb. ibid.

Les Auteurs Grecs & Romains parlent ſouvent d'os & de dents d'hommes d'une grandeur extraordinaire. Phlegon de

(1) de Mir. c. 14. Tralles (1) dit ſur l'autorité du Grammairien Apollonius, que du temps de Tibere, un tremblement de terre découvrit le cercueil de pluſieurs Geants, où l'on trouva une dent d'un pied de longueur, qui fut envoyée à cet Empereur. De quelle grandeur, s'écrie Ryckius (2), devoit donc être la bouche qui contenoit trente-deux de ces dents, & de quelle taille étoit le corps d'un Geant qui avoit la bouche ſi grande? Le même Phlegon aſſure qu'on trouva dans une Caverne de la Dalmatie, des Cadavres dont les côtes avoient plus de ſeize aulnes de longueur, & un Tombeau près d'Athenes, qui étoit long de cent coudées, dans lequel avoit été mis le corps de Macroſiris, comme le portoit l'épitaphe de ce Geant. Cet Auteur parle encore de quelques autres découvertes d'os & de dents de Geants, mais qui n'ont rien de plus extraordinaire que ce que je viens de rapporter.

(2) Orat. de Gigant.

(3) In Att. c. 35. Pauſanias (3) moins credule ſans doute que Phlegon; mais qui l'eſt peut-être trop pour un Hiſtorien, dit qu'un Myſien lui avoit raconté qu'il avoit vû près de la mer le tombeau d'Ajax fils de Telamon, & que pour lui marquer la grandeur de la taille de ce Heros, il l'avoit aſſûré que la rotule de ſes genoux étoit comme les Palets dont ſe ſervoient les jeunes Athletes aux Jeux Olympiques. Or on ſçait que ces Palets étoient très-grands & très-peſants; mais ce que cet Auteur ajoute au même endroit eſt encore plus ſingulier. « Vis-» à-vis de Milet, dit-il, il y a l'Iſle Ladé, qui ſe ſépare en » deux autres petites Iſles, dont l'une porte le nom d'Aſte-» rius, parce qu'Aſterius y a ſon tombeau: il étoit fils d'A-» nac, que l'on dit avoir été fils de la Terre. Le corps d'Aſ-» terius n'a pas moins de dix coudées de long; mais ce qui » m'a encore plus étonné, c'eſt ce que j'ai vû dans une petite » Iſle de Lydie. Là un tombeau s'étoit entr'ouvert par l'in-» jure des temps, & on apperçut des os d'une ſi prodigieuſe » grandeur, que s'ils n'avoient eu la figure d'os de corps hu-» main, on ne les auroit jamais crus tels. Le bruit, ajoute » Pauſanias, courut dans le pays, que l'on avoit trouvé le » corps de Geryon, fils de Chryſaor, & l'on montroit ſur » une montagne une groſſe Roche, qu'on diſoit lui avoir ſervi.

» de trône ; mais ſur ce qu'il diſoit, lui, à ceux qui faiſoient » courir ce bruit, que Geryon habitoit à Gadès, & que ſon » tombeau ne ſe trouvoit nulle part, quelques Lydiens, » plus ſçavants dans les antiquités de leur pays, prétendirent » que c'étoit le corps d'Hyllus, fils d'Hercule & d'Om» phale. »

Un Empereur Romain, dit encore le même Pauſanias (1), ayant fait détourner le lit de l'Oronte, on y trouva un tombeau de brique, long pour le moins d'onze coudées, qui renfermoit un Cadavre de pareille grandeur, & de figure humaine en toutes ſes parties. Les Syriens ayant conſulté l'Oracle d'Apollon à Claros, pour ſçavoir ce que c'étoit que ce corps, il leur fut répondu que c'étoit Oronte, Indien de nation. Ce fait étant ſi public, & ne pouvant être nié, notre Auteur fait ce raiſonnement : « En effet, dit-il, ſi dans les pre» miers temps la terre encore toute humide, venant à être » échauffée par les rayons du Soleil, a produit les premiers » hommes, quelle partie de la terre fut jamais plus propre à » former des hommes d'une grandeur extraordinaire, que les » Indes, qui encore aujourd'hui engendrent des animaux tels » que les Elephans ? »

(1) In Arc. c. 29.

Je ne fais pas beaucoup de cas de ce que rapporte ſur le ſujet que nous traitons, le jeune Philoſtrate (2), qui dit qu'Ajax avoit onze coudées, c'eſt-à-dire, près de dix-ſept pieds de hauteur ; qu'Aryadès, dont le corps avoit été découvert peu de temps avant, ſur les bords de l'Oronte, en avoit cinquante-cinq ; qu'il avoit vû un autre tombeau au Promontoire de Sigée dans la Troade, qui avoit vingt deux coudées de longueur ; & qu'on avoit trouvé dans l'Iſle de Lemnos un Cadavre, dont la tête étoit ſi groſſe qu'à peine pouvoit-on la remplir d'eau en y vuidant deux cruches de l'Iſle de Crete, qu'on ſçait avoir été très-grandes. Mais que penſerons-nous de Plutarque, cet Auteur ſi judicieux, qui raconte gravement (3) que Sertorius s'étant rendu maître de la Ville de Tingi, & ne voulant pas croire ce que les habitans lui diſoient de l'énorme grandeur d'Antée, on ouvrit ſon tombeau, où l'on trouva ſon Cadavre qui avoit ſoixante coudées ?

(2) Heroic.

(3) In Sert.

(1) Liv. 7. c. 16. Nous apprenons de Pline (1), qu'une montagne de l'Iſle de Crete, s'étant écroulée, on vit un corps qui étoit debout, haut de quarante-ſix coudées. Solin rapporte quelque choſe d'auſſi extraordinaire, mais dont il a des témoins qui paroiſſent irreprochables: c'eſt à l'occaſion d'un Cadavre giganteſque qui avoit trente-trois coudées, ou quarante-huit pieds & qu'on fit voir à Lucius Flaccus, & au Proconſul Metellus, qui avoient regardé comme une fable la relation qu'on leur en faiſoit.

Fazellus, le meilleur Hiſtorien moderne de Sicile, raconte ſur le ſujet que je traite, des choſes ſurprenantes. Il dit, & Boccace dans ſa Généalogie des Dieux, eſt d'accord avec lui ſur ce fait, qu'environ 200. ans avant lui, on avoit découvert dans le mont Eryx une Caverne dans laquelle on trouva le Cadavre d'un Geant aſſis, qui tenoit dans la main un bâton ſemblable à un mât de Vaiſſeau, & que le tout ſe réduiſit en pouſſiere lorſqu'on y toucha, à la réſerve de trois dents que les Magiſtrats de la Ville d'Eryx appellés à ce ſpectacle, conſerverent, & d'une partie du crane qui contenoit quelques boiſſeaux, meſure de Sicile. Fazellus croit que c'étoit le corps de cet Eryx qui fut tué par Hercule. Cet Auteur ajoute que de ſon vivant on avoit trouvé un autre Cadavre de vingt coudées de long, qui s'étoit pareillement réduit en poudre, excepté les dents, dont chacune peſoit environ cinq onces, qu'il aſſure avoir vûes, ainſi que la figure de ce Geant qu'on avoit deſſinée ſur une muraille. Ces exemples & quelques autres que rapporte cet Hiſtorien, lui ont fait croire que la Sicile avoit autrefois été habitée par un peuple de Geants, & il n'oublie pas pour le prouver les Cyclopes & les Leſtrygons d'Homere.

A ces faits qui paroiſſent ſi bien atteſtés, on en peut ajouter d'autres, moins extraordinaires à la vérité, mais toujours très-propres à appuyer le ſentiment de ceux qui croyent l'exiſtence des Geants. On raconte que le corps de Pallas fils d'Evandre, ayant été déterré près de Rome du temps de l'Empereur Henri III. on le mit debout le long du mur de cette Ville, & il le paſſoit de la tête. On dit auſſi que du

temps d'Auguſte on vit à Rome un Geant nommé Puſio, qui étoit haut de dix coudées, & que du temps de l'Empereur Claude, on avoit apporté d'Arabie dans cette ville, le corps de Gabbaon, qui avoit près de dix pieds. On ajoute que celui d'Oreſte avoit ſept coudées.

Si ce que diſent des Celtes quelques Anciens, n'eſt pas auſſi extraordinaire que ce que je viens de rapporter, toujours eſt-il vrai qu'ils les regardoient comme des hommes qui avoient communément ſix à ſept pieds de hauteur. Quelques Voyageurs modernes en diſent autant des Patagons, qui habitent les côtes du Chili, & de ceux de l'Iſle de Nicobar, dans le Golphe de Bengale. Enfin Homere, parlant des Heros qui aſſiegeoient Troye, dit qu'ils lançoient des pierres que quatre hommes de ſon temps auroient eu bien de la peine à lever ſeulement de terre. Virgile, fidelle imitateur du Poëte Grec, en dit autant de Turnus; & ce ſont ces endroits de ces deux Poëtes, pour le dire en paſſant, qui engagerent ſaint Auguſtin à croire qu'il y avoit eu de véritables Geants.

Tout ce que je viens de dire tend à prouver qu'il y a eu véritablement des Geants; examinons avant que de rien décider, ces autorités qui paroiſſent ſi poſitives. D'abord, on n'aura pas de peine à croire qu'il y a dans les deſcriptions que les Poëtes font des Geants, des exagerations outrées. Il ne faut pas d'effort de génie pour ſe convaincre qu'il n'y eut jamais d'hommes capables de déraciner des montagnes pour les entaſſer les unes ſur les autres, ni aſſez grands pour que couchés, ils couvriſſent neuf ardens de terre; l'Anthropophage Polypheme pouvoit épouvanter les Compagnons d'Ulyſſe, les manger même, ſans être auſſi monſtrueuſement grand, que le dépeint Homere.

Le ſyſtême de feu M. Henrion ſe détruit de lui-même: où a-t-il pris, ſi ce n'eſt dans quelques Rabbins, qu'Adam eût une taille ſi prodigieuſement grande? S'eſt-il fondé ſur ce que quelques Voyageurs rapportent de la marque de ſon pied, gravée ſur un rocher de l'Iſle de Ceylan? Fable que Ryckius (1) ſe donne la peine de refuter ſerieuſement. Mais quelle

(1) Diſſert. ſur les Geants.

preuve peut-on donner de cette dégradation ſucceſſive qui enfin a laiſſé depuis tant de ſiécles la taille des hommes dans l'état où elle eſt aujourd'hui ? Car enfin il y a une preuve inconteſtable & permanente, que les hommes n'étoient pas plus grands, qu'ils le ſont, il y a peut-être plus de deux mille cinq cens ans. Cette preuve, je la tire du tombeau de ce Roi d'Egypte, quel qu'il ſoit, qui eſt encore à preſent dans la grande Pyramide. Cette tombe, d'un marbre de porphyre des plus beaux, n'a gueres plus de ſix pieds, ſi nous en croyons les Voyageurs les plus exacts (1). Or les cercueils ſont toujours plus grands que les cadavres qu'on y doit mettre : la chambre même où eſt cette Tombe, n'a pas plus de ſeize ou dix-huit pieds dans ſa plus grande longueur. Les hommes n'étoient donc pas plus grands qu'ils le ſont aujourd'hui, du temps de Pharaon, qui fit bâtir la grande Pyramide ?

(1) Voyez Corneille le Brun, qui l'avoit vûe, &c.

L'opinion de feu M. l'Abbé Tilladet ne ſe ſoutient pas mieux que celle de M. Henrion ; car s'il eſt vrai que les enfans d'Enac que l'Ecriture appelle le pere des Geants, & qui furent Chefs de quelques Colonies, étoient plus grands que le reſte de leurs contemporains, peut-on conclure de-là que tous les autres Chefs de Colonies ayent été des Geants ?

Pour ce que l'Ecriture ſainte raconte des Geants qui nâquirent du commerce des Anges, avec les filles des hommes, nous l'avons ſuffiſamment expliqué dans le premier Tome. Le mot même qu'employe l'Ecriture pour les déſigner, marque moins des hommes extraordinaires par la grandeur de leur taille, que par leur débauche & leur ſcelerateſſe. Il eſt vrai que les deſcendans d'Enac que l'Ecriture appelle le pere des Geants, étoient la plûpart d'une taille extraordinaire, mais reſſembloit-elle en rien à ces prétendus Geants de cent ou de cent vingt pieds, dont nous avons parlé ? Moyſe nous a laiſſé la meſure du lit d'Og Roi de Bazan, qui étoit de cette race ; mais outre que ce lit n'avoit que douze ou treize pieds de longueur, ce lit qui avoit été fait apparamment avec oſtentation, n'étoit-il pas plus grand que ſon maître ? Ce que la même Ecriture raconte de Goliath, n'approchant

n'approchant pas de ce qu'elle raconte d'Og, nous n'avons rien à ajouter à ce que nous venons de dire. Il eſt vrai que les Iſraëlites qu'envoya Joſué dans la Terre de Chanaan, rapporterent, ainſi qu'on l'a déja dit, qu'ils avoient vû des Geants de la race d'Enac, auprès deſquels ils ne paroiſſoient, eux, que comme des ſauterelles ; mais n'eſt-ce pas là un rapport de gens effrayés à la vûe de quelques perſonnes plus grandes & plus robuſtes qu'eux? Un de ces Envoyés même ne diſſimula pas que la relation étoit exagerée.

Pour ce qu'on raconte de ces Tombeaux découverts près de l'Oronte en Syrie, ce ſont autant de relations fabuleuſes, & dont l'exagération ſaute aux yeux : ce qui eſt encore plus vrai de ces Cavernes de Sicile, où, ſelon les Hiſtoriens de cette Iſle anciens & modernes, on avoit trouvé des Geants d'une grandeur démeſurée. Tout cela n'étoit fondé que ſur des rapports d'ouvriers & de manœuvres, ſans que jamais aucun homme digne de foi, ait pû dire avoir rien vû de pareil ; & n'y eût-il que la circonſtance qu'on ajoutoit à chacune de ces relations, que ces Cadavres énormes ſe réduiſoient en poudre dès que l'air entroit dans ces Cavernes, c'en eſt aſſez pour nous porter à croire qu'on ne doit pas y ajouter plus de foi, qu'à celle de la prétendue lampe allumée, qu'on trouva, dit-on, dans le Tombeau de Tullia, fille de Ciceron, & qui s'éteignit dans le moment que l'air entra dans le caveau.

Pour ces oſſemens monſtrueux que quelques Naturaliſtes ont dit être, ou les côtes, ou les vertebres de quelques Geants, il y a long-temps que d'habiles Medecins ont prouvé que c'étoient des os de Baleines, ou de quelque autre monſtre marin, ou des productions de la nature, qui ſe joue ſouvent en de pareilles reſſemblances.

Ce que j'ai rapporté du Cadavre de Pallas fils d'Evandre, eſt tiré d'Helinandus, & je regarde cette hiſtoriette comme une pure viſion de cet Auteur, qui vivoit dans le douziéme ſiécle, & qui ne la rapporte que plus de cent ans après cette rare découverte, ſans qu'aucun Auteur avant lui en eût fait la moindre mention. Ce bon Moine devoit dire auſſi que non ſeulement

Pallas, que cependant Virgile nomme un enfant, étoit un Geant, mais Turnus auſſi qui le tua, puiſque la playe que ce Moine dit que Pallas avoit au côté, & qu'on pouvoit encore meſurer après plus de deux mille ans, avoit quatre pieds de largeur; car une lance qui étoit capable de faire de ſi larges ouvertures, ne pouvoit être portée que par un Geant.

Le fait de Sertorius, rapporté par Plutarque, ne merite pas plus de créance, c'eſt ſur le récit de Gabinius qu'il s'appuye; mais Strabon, plus judicieux, regarde la relation de ce Gabinius comme une pure fable.

En un mot, car je ne me ſuis peut-être déja que trop étendu ſur cette matiere, la nature paroît trop uniforme dans ſes productions, pour avoir jamais mis tant de différence dans la taille des hommes; & s'il y en a eu quelques-uns d'exceptés, ce n'a jamais été avec tant de diſproportion. L'homme eſt fait pour cultiver la terre, & en recueillir les fruits & les légumes, ce que des hommes tels qu'on nous dépeint les Geants, ne ſçauroient faire. Je conviens que les climats cauſent quelque différence dans la taille des hommes, & des animaux même; & que, généralement parlant, ceux qui habitent les Zones tempérées ſont plus grands que ceux des Zones glaciales; mais cela ne va qu'à un pied ou deux. On s'eſt toujours plu à exagerer; le merveilleux a toujours été de notre goût: ainſi on a fait les Geants trop grands, & les Pygmées ſi petits, qu'on ne leur a donné quelquefois qu'un pied de hauteur, ainſi que le dit Juvenal: *Quorum tota cohors pede non eſt altior uno.*

Concluons que s'il y a des habitans de la terre, tels que ſont ceux qui approchent des Poles, qui n'ayent que trois ou quatre pieds de hauteur, ceux qu'on a regardés comme des Geants en auront pu avoir ſept ou huit. Je ne ſçache pas quon en ait jamais vû de plus grands; & le dernier qui parut à Paris, meſuré exactement par Meſſieurs de l'Académie des Sciences, ſans ornement de tête & ſans chauſſure, ne ſe trouva avoir que ſept pieds moins un pouce. Ainſi diſparoiſſent, quand on en vient à l'examen, les exagérations qui en impoſent preſque à tout le monde.

Pour éclaircir maintenant ce que j'ai dit dans l'Hiſtoire de Jupiter de ces prétendus Geants, dont l'entrepriſe marque une guerre déclarée contre ce Dieu, mais dont le fond a été orné de circonſtances ridiculement merveilleuſes par ceux qui la décrivirent les premiers; il me reſte trois chefs à examiner. Le premier, que ſignifie leur entrepriſe contre le Ciel qu'ils voulurent eſcalader? Le ſecond, quel eſt le fondement de la fable qui fait fuir les Dieux en Egypte, où pour ſe dérober à la pourſuite des Geants, ils furent obligés de ſe cacher ſous la figure de differens animaux? Le troiſiéme enfin, ſi l'on doit diſtinguer les Geants d'avec les Titans. Comme la ſeconde de ces queſtions a été ſuffiſamment traitée dans l'Hiſtoire des Dieux d'Egypte, à l'occaſion de Typhon (1), je me contente d'y renvoyer les Lecteurs. (1) T. 1. L. 6.

1°. Nous avons dit dans l'article II. du premier Chapitre, que Jupiter détruiſit les brigands qui infeſtoient la Theſſalie. Et voilà ces prétendus Geants, car nous avons fait remarquer que dans l'Ecriture ſainte le mot *Nephilim*, qui a été traduit par celui de Geants, ſignifie des gens livrés à toutes ſortes de déſordres, des brigands & des ſcélerats. Jupiter, lorſqu'il abandonnoit l'Iſle de Crete pour aller viſiter les autres parties de la Grece, demeuroit ordinairement ſur le mont Olympe, où il avoit apparemment fait conſtruire une bonne citadelle. Le mont Olympe fut dans la ſuite pris pour le Ciel même, & les Poëtes les plus anciens, ſurtout Homere, n'en donnent pas une autre idée. Les brigands dont je viens de parler, voulurent attaquer ce Prince, & l'aſſieger dans ſa citadelle; ce qui fit dire dans la ſuite qu'ils avoient entrepris d'eſcalader le Ciel, & d'y donner un aſſaut. On ajoute qu'ils avoient entaſſé l'Oſſa ſur le Pelion, ſans doute parce qu'ils avoient fortifié ces deux montagnes, qui ſont auſſi dans la Theſſalie, & peu éloignées de l'Olympe, où ils ſe retiroient après leurs courſes, & tenoient en reſpect la garniſon de Jupiter.

L'avanture de Porphyrion qui veut faire violence à Junon, en préſence même de Jupiter, nous apprend ſans doute que le chef des révoltés enleva réellement cette Princeſſe;

dont il étoit amoureux, & que Jupiter & Hercule l'ayant pourſuivi, lui ôterent la vie Rien n'étoit plus ordinaire dans ce temps là que les enlevemens lorſqu'on ne pouvoit pas obtenir autrement la perſonne de laquelle on étoit amoureux. Celle de Polybotès que Neptune accabla dans l'Iſle de Cos, ſignifie que cet Amiral de la flotte de Jupiter pourſuivit ce Polybotès, qui commandoit apparemment les Vaiſſeaux ennemis, juſqu'à cette Iſle, où il le fit perir. Enfin celle d'Ephialte & Otus, qui retinrent priſonnier pendant treize mois le même Neptune dans l'Iſle de Crete, veut dire que ces deux redoutables Chefs avoient ſi bien bloqué Neptune dans le Port de cette Iſle, qu'il n'en ſortit qu'au bout de ce temps-là. Car il faut remarquer en paſſant qu'il paroît que dans la guerre dont il s'agit, Jupiter avoit été attaqué par mer & par terre.

Il eſt vrai que la plûpart des Sçavans du dernier ſiécle ont crû que l'entrepriſe de la Tour de Babel, qu'on pouvoit regarder véritablement comme une entrepriſe contre le Ciel, avoit donné lieu à la fable que j'explique. *Elevons*, diſoient les Auteurs de ce deſſein inſenſé, *une Tour qui aille juſqu'au Ciel* (*a*). D'ailleurs, ajoute t-on, Nimbrod qui étoit à la tête de cette entrepriſe, étant appellé par Moyſe, *un fort*, *un robuſte chaſſeur devant le Seigneur*, a dû ſans doute être regardé comme une eſpece de Geant; ainſi il ne manque rien à la reſſemblance, & il ne doit pas être douteux que c'eſt là l'explication de cette fable. Mais ſans dire qu'on n'a nulle preuve que les Payens ayent connu cet événement, l'explication que j'ai donnée à cette fable, me paroît aſſez naturelle pour être adoptée.

2°. Quoique la plûpart des Anciens ayent confondu les Geants & les Titans, il eſt sûr cependant qu'on doit les diſtinguer. Ceux-ci étoient d'une famille illuſtre, & ils étendirent leur Empire ſur une partie du monde; les autres étoient quelques brigands répandus dans la Theſſalie qui donnerent beaucoup de peine aux Titans. Heſiode dans ſa Theogonie, les diſtingue très-bien les uns des autres, & ne fait naître

(*a*) *Venite, faciamus nobis civitatem & turrim, cujus culmen pertingat ad cælum.* Gen. XI. v. 4.

les Geants que long-temps après la défaite des Titans, & après les guerres que ceux-ci eurent les uns contre les autres: & ce qui peut avoir donné lieu à les confondre, c'eſt que les Geants & les Titans firent la guerre aux Dieux; avec cette difference que les Titans étoient, quoique d'une même race, ſouvent diviſés d'interêts, les uns prenant parti pour Saturne, & les autres pour Jupiter; au lieu que les Geants étoient une troupe de brigands, qui en vouloient également à tous les Titans (*a*).

Enfin ce qui a engagé quelques Auteurs à croire que les Titans & les Geants étoient les mêmes, c'eſt qu'ils paſſoient les uns & les autres pour enfans du Ciel & de la Terre; mais on n'a pas fait attention à ce que dit Apollodore (1), que la Terre ne mit au monde les Geants, que parce qu'elle étoit irritée contre Jupiter qui tenoit les Titans enfermés dans le Tartare. Ainſi les Titans étoient nés long-temps avant les Geants.

(1) Tom. I. l. 6.

J'ai dit que Jupiter avoit été nourri par une Chevre, nommée Amalthée. Lactance (2) prétend que ce qui donna lieu à cette fable, c'eſt que que la Princeſſe Amalthée, fille de Melitte Roi de Crete, eut ſoin de faire nourrir Jupiter, & lui fit donner du lait de chevre. Mais quand il ſeroit vrai qu'il auroit réellement été nourri du lait de la chevre; comme Ægyſthe qui en avoit tiré ſon nom, il n'y auroit rien d'extraordinaire pour un enfant qu'on élevoit ſecretement dans un lieu écarté, & dont on avoit ſi grand intérêt de dérober la connoiſſance à ſon pere; il ne ſeroit pas néceſſaire pour cela d'avoir recours à une prétendue Princeſſe que l'on ne connoît point.

Fable de la Chevre Amalthée.

(2) De falſa Relig.

Amalthée fut enſuite placée parmi les Aſtres, où elle forme, comme nous l'avons dit, le Signe qui porte ſon nom. C'eſt d'une des cornes de cette prétendue Chevre, que les Grecs ont fait leur Corne d'abondance, quoique quelquefois ils diſent la même choſe de celle du fleuve Acheloüs, ainſi que nous le dirons dans l'Hiſtoire d'Hercule (3).

(3) Tom. III.

(*a*) On ne dit rien ici de la fable qui donne aux Geants, ſelon Apollodore, liv. 1. des jambes & des pieds de ſerpent, parce qu'elle a été expliquée dans l'hiſtoire de Typhon. T. 1. liv. 6.

Fable des Colombes qui ont nourri Jupiter.

Mais ce n'eſt pas la ſeule fable qu'on ait débitée ſur les Nourrices de Jupiter, puiſqu'on a dit que des Colombes avoient pris le ſoin de pourvoir à ſa nourriture, comme on le voit dans Homere. Le ſçavant Bochart dit (1) que ce qui a donné lieu à cette fable, c'eſt la reſſemblance de deux mots Pheniciens, ou Arabes, *Himam*, & *Hemam*, dont le premier veut dire un Prêtre, & l'autre une Colombe. Ainſi parce que quelques Prêtres, Curetes ou Dactyles, qui préſidoient aux choſes ſactées, prenoient ſoin de la nourriture de Jupiter, on imagina que des Colombes le nourriſſoient. C'eſt de-là, ſuivant le même Auteur, que tiroit ſon origine la fable de Semiramis, nourrie par des Colombes.

(1) Chan. l. 2. ch. 11.

On a ajouté à la fable des Colombes, celle de l'Aigle qui avoit ſoin de lui fournir de l'ambroſie, comme le dit Athenée (2), parce que cet oiſeau étoit conſacré à Jupiter depuis le jour qu'ayant conſulté les Augures dans l'Iſle de Naxe avant d'entreprendre la guerre contre les Titans, un Aigle lui apparut, qui lui fut d'un heureux preſage; il le porta toujours dans ſes Enſeignes, & c'eſt celui-là même, ſi nous en croyons Hygin (3), après quelques Anciens, qui fut placé parmi les Aſtres; quoique d'autres prétendent que ce fut celui dont il ſe ſervit pour enlever Ganymede: ce qui revient au même, puiſqu'on ne publia que ce Dieu s'étoit changé en Aigle pour ravir ce jeune Prince, que parce qu'il portoit cet oiſeau dans ſes Drapeaux.

(2) Liv. 15.

(3) Cœl. Poet. Aſtr. l. 2. c. 16.

Fable des Abeilles qui nourrirent Jupiter.

Nous avons dit que Jupiter fut auſſi nourri par des Abeilles, comme le rapporte Virgile (*a*), & je penſe que cette fable eſt fondée ſur ce qu'on trouva des ruches d'Abeilles dans l'antre où Jupiter avoit été élevé. Antoninus Liberalis raconte une avanture tragique de quatre hommes, qui étant entrés dans cette Caverne, & ayant apperçu les ruches de ces Abeilles, ce Dieu fit entendre le bruit du tonnerre, & ayant lancé ſes foudres, les fit perir malheureuſement: autre fiction qui nous apprend qu'on punit la témerité de quelques ſcélérats qui avoient violé la ſainteté de ce lieu, qui étoit parmi les Payens en grande vénération.

(a) *Dictæo Regem pavere ſub antro.*

Hiſtoire des Curetes, à qui Rhea confia l'éducation de Jupiter.

Quoique j'aye déja parlé des Curetes dans le premier Volume, à l'occaſion des Cabires, que quelques Auteurs croyent être les mêmes ; l'Antiquité nous apprend à leur ſujet tant de particularités, que j'ai crû devoir en faire un article nouveau. Strabon (1) a raſſemblé preſque tout ce qui ſe peut dire ſur ce ſujet, cependant on trouve dans Photius, dans Apollodore, dans Pauſanias & ailleurs, des particularités que ce ſçavant & judicieux Hiſtorien n'a pas rapportées; c'eſt de ces differens morceaux que je vais compoſer leur hiſtoire.

(1) Liv. 10.

Je ne m'arrêterai pas d'abord à ce que rapporte Ovide, qui dit qu'ils avoient été produits par la pluye (*a*), reſſource ordinaire des Poëtes, qui faiſoient ſortir de terre, ou du creux des chênes, ceux dont ils ignoroient l'origine. Je ne crois pas non plus devoir appuyer ſur l'étymologie de leur nom, rapportée par Athenée (2), qui fondé ſur quelques vers d'Eſchile, prétend qu'on les avoit ainſi appellés à cauſe du ſoin qu'ils prenoient de leurs cheveux, qu'ils friſoient d'une maniere qui leur étoit particuliere; puiſque les expreſſions dont ſe ſert cet ancien Poëte, ne paroiſſent avoir aucun rapport au nom des Curetes.

(2) Liv. 12. c. 6.

Pour traiter avec quelque ordre ce ſujet qui eſt de lui-même aſſez obſcur, je vais examiner les queſtions ſuivantes. Les Curetes étoient-ils originaires de l'Iſle de Crete ? Venoient-ils de plus loin ? Quelle eſt leur origine ? Quelle étoit leur Religion, leurs coutumes & leurs emplois ? Quels Pays en particulier habiterent-ils ?

Denys d'Halicarnaſſe (3), & après lui Dom Pezron (4), ſont perſuadés que les Curetes étoient originaires de l'Iſle de Crete, & ce dernier croit même qu'ils étoient du ſang Royal, & du nombre des Princes Titans. On a vû dans l'Article II. que c'étoient eux qui avoient pris ſoin des funerailles de Jupiter. Ils étoient en effet les Prêtres & les Aſtrologues des Princes Titans. Addonnés aux Sciences ſpeculatives, & aux Arts mechaniques, on les conſultoit ſouvent. En un mot, ils étoient aux Titans qui regnoient dans cette

(3) Hiſt. Rom. l. 2.
(4) Ant. de la langue des Celtes.

(a) *Largoque ſatos Curetas ab imbre.* Met. liv. 4.

Iſle, ce que les Druydes étoient parmi les Gaulois, les Mages chez les Perſes, & les Saliens chez les Sabins. On les employoit auſſi très-ſouvent, ſuivant ce même Auteur, à l'éducation des enfans des Princes, qu'ils élevoient avec beaucoup de ſoin, leur apprenant la Medecine, l'Aſtrologie, tout ce qui concernoit la Religion, & ſur-tout l'Art de la guerre, où ils alloient eux-mêmes, & où pour ſe diſtinguer des autres, ils avoient des armes particulieres, dont ils faiſoient un certain bruit cadancé, frappant adroitement de leurs lances contre leurs boucliers, & ſautant avec beaucoup de contorſions, pour s'animer au combat & y exciter les autres (1); ce qui leur fit donner le nom de Curetes & de Corybantes (2). C'eſt au bruit de cette ſymphonie qu'ils éleverent le jeune Jupiter; non pour empêcher que Saturne, qui étoit alors en Phrygie, n'entendît ſes cris; mais plutôt pour faire enſorte que perſonne ne le découvrît. La danſe dont ils étoient les inventeurs, fut appellée Dactyle, & c'eſt peut-être à cauſe de cela qu'on les appella eux-mêmes Dactyles. Si toutefois on n'aime mieux croire avec quelques Anciens, qu'ils prirent ce nom parce qu'ils n'étoient d'abord que dix, comme les doigts de la main; ce mot *Dactyle*, voulant dire *doigt*.

(1) Apollod. liv. 2.

(2) Ce nom ſignifie, *qui remue la tête.*

Je conviens que les Curetes habiterent anciennement l'Iſle de Crete; qu'ils s'y rendirent très-fameux; qu'ils y exercerent pluſieurs Arts, & ne contribuerent pas peu à polir l'eſprit & les mœurs des habitans de cette Iſle: ce fut même dans la Crete qu'ils prirent le nom d'Idéens, parce que c'étoit auprès du mont Ida, qui eſt dans cette Iſle, qu'ils s'étoient établis. Mais ils n'en étoient pas originaires, & les Auteurs les mieux inſtruits, conviennent qu'ils venoient de Phenicie. Herodote (3) dit que les Pheniciens qui ſuivirent Cadmus, introduiſirent pluſieurs Sciences dans la Grece; car il y avoit parmi ces Pheniciens, des gens appellés Curetes, qui étoient plus verſés dans les Arts & dans les Sciences de la Phenicie que d'autres: les uns s'établirent dans la Phrygie, où ils furent appellés Corybantes; les autres dans l'Iſle de Crete, où on leur donna le nom d'*Idæi Dactyli*; quelques-uns vinrent dans celle de Rhodes, & furent nommés Telchines; d'autres dans la Samothrace;

(3) Liv. 1.

Samothrace ; une partie vint dans l'Eubée, où avant la découverte du fer ils travailloient en cuivre, dans une ville qui pour cette raiſon fut nommée Chalcis. Il y en eut qui allerent à Imbros, d'autres à Lemnos, où ils trouverent des forges établies : enfin un grand nombre s'établit dans l'Etolie, & dans l'Acarnanie, pays auquel on donna le nom du premier pays qu'avoient habité les Curetes depuis leur ſortie de Phenicie, c'eſt-à-dire, de l'Iſle de Crete, nom qu'il conſerva juſqu'à-ce qu'Ætolus, fils d'Endymion s'en empara, & lui fit porter le ſien.

Ce fut pendant le ſéjour des Curetes dans la Grece, que ſe fit la Chaſſe de Calydon, qui occaſionna une cruelle guerre entre eux & les Etoliens, de laquelle Phenix fait un long récit à Achille (1), ainſi que nous le dirons dans l'hiſtoire de Meleagre (2). Pauſanias (3) ajoute à ce que dit Homere, que l'Auteur du Poëme des Femmes illuſtres, & celui de la Myniade rapportoient qu'Apollon avoit pris le parti des Curetes dans cette guerre, & avoit tué Meleagre de ſa propre main.

(1) Il. l. 9.
(2) Tom. III.
(3) In Phoc.

Cependant un événement célebre, & dont la Chronique de Paros a fait une de ſes époques, donna occaſion aux Curetes de travailler aux forges de fer. Le feu prit dans la forêt du mont Ida, ſoit par le tonnerre, ou par quelque autre accident, & les Curetes ayant vû couler une grande quantité de fer, que la violence du feu avoit mis en fuſion, ils profiterent de cette découverte, & négligerent les ouvrages de cuivre, pour s'appliquer à ceux de fer. La Chronique que je viens de citer, place cet événement ſous le regne de Minos I. Roi de Crete, & de Pandion I. Roi d'Athenes ; c'eſt-à-dire vers l'an avant Jeſus-Chriſt 1350.

Je crois cependant que l'Art de forger le fer eſt plus ancien que l'embraſement du mont Ida, puiſque Tubalcaïn, au rapport de Moyſe, en fut l'inventeur, même avant le Déluge ; mais il pouvoit s'être perdu, ou avoir été inconnu juſqu'alors dans l'Iſle de Crete.

Ce fut encore par le moyen de ces Ouvriers que Cadmus avoit amenés avec lui, que ce Chef de Colonie trouva une mine d'or dans la montagne Pangée en Thrace, & le

cuivre rouge à Thebes même où il s'établit : c'eſt pourquoi on appelle encore aujourd'hui *Cadmia*, la pierre minerale qu'on fait fondre avec le cuivre rouge, pour en faire de jaune.

Les Curetes s'étoient fait avec ces metaux des armes particulieres ; & à la guerre & dans les cérémonies de Religion, ils avoient coutume de danſer, & de mêler à des cris tumultueux le bruit des ſonnettes, des chalumeaux, des tambours, & de leurs épées dont ils frappoient ſur leurs boucliers, obſervant une certaine cadence, & paroiſſant ſaiſis d'une fureur divine ; ce qui leur fit donner le nom de Curetes & de Corybantes. C'eſt, ſelon Solin (1), ce qui donna lieu à l'origine de la Muſique dans la Grece. « L'arrangement » harmonieux que les Dactyles Idéens obſerverent dans le » bruit & dans les ſons que rendoient leurs armes, dit cet » Auteur, donna naiſſance à la muſique ; ils le tranſporterent » enſuite à la Poëſie » (*a*). Iſidore de Seville a ſuivi en cela le ſentiment de Solin.

(1) Ch. 11.

N'oublions pas de dire que, ſelon Diodore de Sicile (2), c'eſt à un de ces Curetes, ou Dactyles Idéens, nommé Hercule, qu'eſt dûe la premiere inſtitution des Jeux Olympiques. Voici de quelle maniere Pauſanias raconte cet événement (3). « Les habitans de l'Elide, qui paroiſſent très-verſés » dans les Antiquités, diſent que Saturne regna d'abord, & que » les hommes du ſiécle d'Or, lui dreſſerent un Temple à » Olympia ; qu'auſſi-tôt que Jupiter fut né, ſa mere en don- » na le ſoin aux Dactyles Idéens, qu'on nommoit Curetes ; » qu'enſuite cinq d'entr'eux, appellés Hercule, Pœonius, » Epimedès, Jaſius, & Ida, vinrent d'Ida, montagne de » Crete, dans l'Elide ; qu'Hercule, nommé auſſi Hercule » Idéen, qui étoit le plus âgé, en memoire de la guerre en- » tre Saturne & Jupiter, établit la courſe, & ordonna que » celui qui remporteroit le prix, auroit pour récompenſe » une couronne d'Olivier. Il y dreſſa un Autel à Jupiter » Olympien, & fonda les Jeux Olympiques : il ajoute qu'au

(2) Liv. 5.

(3) Liv. 5. c. 7. & ailleurs.

(*a*) *Studium muſicum inde cœptum cum Idæi Dactyli modulos crepitu & tinnitu aeris deprehenſos in verſificum ordinem tranſtuliſſent.*

» rapport de quelques-uns des Eléens, Jupiter y diſputa le » Royaume à Saturne, & que ſelon d'autres, Hercule Idéen » établit ces Jeux, en memoire de la victoire remportée ſur » les Titans ». Le même Auteur dit dans ſon Voyage d'Arcadie (1), que ces Curetes diſputerent dans ces Jeux le prix de la courſe. (1) Ch. 2.

Enfin pour qu'il ne manquât rien à la gloire & à la célébrité des Curetes, on leur éleva des Temples après leur mort. Pauſanias (2) parle de celui qu'ils avoient dans la Meſſenie, où l'on ſacrifioit toutes ſortes d'animaux. (2) In Meſſen.

Ce qu'on doit penſer du partage du monde, fait entre les trois freres.

De toutes les fables qu'on a vues dans l'Hiſtoire de Jupiter, il ne me reſte à expliquer que celle du Partage du monde entre les trois freres. L'Empire des Titans, comme nous l'avons dit, étoit extrémement étendu: ces Princes poſſedoient la Phrygie, la Thrace, une partie de la Grece, l'Iſle de Crete, & pluſieurs autres Provinces (3). Sanchoniathon ſemble même y joindre la Syrie: Diodore (4) y ajoute une partie de l'Afrique & les Mauritanies. Jupiter l'augmenta de beaucoup, & après avoir défait le parti des Titans, il ſongea à partager ſes Etats avec ſes freres. Il garda pour lui les Pays Orientaux, ainſi que la Theſſalie & l'Olympe. Pluton eut les Provinces d'Occident, juſqu'au fond de l'Eſpagne, qui eſt un pays fort bas par rapport à la Grece; & Neptune fut établi Amiral des Vaiſſeaux de Jupiter, & commanda ſur toute la Méditerranée. Voilà ſans doute ce qui a donné lieu à la fable de ce partage du monde, & ce qui a fait regarder ces trois freres comme trois Divinités ſouveraines dans leurs départemens. Dès-lors on prit l'Olympe, où demeuroit Jupiter, pour le Ciel; & l'on ne parla plus de l'Eſpagne, où Pluton faiſoit travailler aux Mines, que comme d'un Royaume ſombre, & couvert des plus épaiſſes ténébres, & on en fit le ſéjour ordinaire des morts. (3) V Dom Pezron. (4) Liv. 3.

Je ſçais que pluſieurs Sçavans ſont perſuadés que c'eſt le Partage entre les trois fils de Noé, qui a donné lieu à la fable d'un ſemblable partage entre Jupiter, Neptune & Pluton; mais quand on leur accorderoit que les Payens avoient appris cette tradition, qui véritablement devoit être fort répandue,

puiſqu'elle étoit connue même dans le Perou, ſi nous en croyons Garcilaſſo de la Vega (1), il n'en ſeroit pas moins vrai, que ces Princes Titans partagerent leurs conquêtes de la maniere que je viens de le dire.

(1) Hiſt. des Incas, p. 84. de la dern. édit.

Le ſçavant Pere Tournemine, dans le Projet qu'on a déja cité, dit que les Payens, ſur la Tradition du partage des enfans de Noé, imaginerent celui du monde entier entre trois Divinités, dont l'une gouvernoit le Ciel & la terre, à qui ils donnerent le nom de *Zeus*, qui eſt un abregé du nom ineffable de *Jevo* ou *Jeova*: la ſeconde, l'Enfer, à qui ils donnerent pour cela le nom d'*Ades*, qui veut dire perte, ou *Orcus*, ténébreux, ou *Pluton*, Dieu des richeſſes, à cauſe des Mines qui ſont dans la terre: Et la troiſiéme regnoit ſur la mer, qu'ils appellerent pour cela, ou *Poſeïdon*, qui veut dire *Briſe-Vaiſſeaux*, ou *Napha*, couler.

Cependant je crois que dans le fond, & dans la bonne Mythologie, c'étoit Jupiter qui repreſentoit le Dieu ſouverain, qui gouvernoit en même temps le Ciel, la Terre & l'Enfer, ſous trois différens noms. C'eſt ce que penſoit Pauſanias (2), à l'occaſion d'une Statue en bois de Jupiter, qui étoit à Argos dans un Temple de Minerve. « Cette Statue, dit-il, avoit » deux yeux, comme la nature les a placés aux hommes, & » un troiſiéme au milieu du front. On aſſure que c'eſt le Ju» piter *Patroüs*, qui étoit dans le Palais de Priam en un lieu » découvert, & que ce fut à ſon Autel, que cet infortuné Roi » ſe refugia, après la priſe d'Ilion..... On peut raiſonnable» ment conjecturer, que Jupiter a été ainſi repreſenté avec » trois yeux, pour ſignifier qu'il regna premierement dans le » Ciel, comme tout le monde en convient; ſecondement » dans les Enfers: car le Dieu qui, ſuivant la fable, tient ſon » Empire dans ces lieux ſouterrains, eſt auſſi appellé Jupiter » par Homere, ſuivant ce vers,

(2) In Corinth. c. 24.

Jupiter infernal & ſa terrible Epouſe (3).

(3) Iliad. L. 9. verſ. 457.

» Troiſiémement enfin ſur les mers, comme le temoigne » Eſchile fils d'Euphorion. Quiconque a donc fait cette

» Statue, je crois qu'il lui a donné trois yeux, pour faire entendre qu'un ſeul & même Dieu gouverne les trois parties du monde, que les autres diſent être tombées en partage à trois Divinités differentes ».

ARTICLE IV.

Des noms differens de Jupiter.

COMME Jupiter étoit la grande Divinité du Paganiſme, & qu'il étoit généralement adoré depuis l'Egypte juſqu'au fond de l'Eſpagne. On ne ſera pas ſurpris du grand nombre de noms & de ſurnoms que lui avoient donné les Peuples differens qui avoient reçu ſon culte. La plûpart de ces noms étant tirés des lieux où il étoit honoré, ou de ce qui avoit donné lieu aux Temples, aux Chapelles & aux Autels qui lui étoient conſacrés, je me ſerois volontiers diſpenſé de les rapporter tous; mais comme ils ſe trouvent ſur d'anciens monumens, dans les Inſcriptions, & dans la plûpart des Auteurs, ſur-tout dans les Poëtes, j'ai cru qu'il falloit les faire connoître le plus ſuccintement qu'il étoit poſſible, & j'eſpere d'adoucir la ſéchereſſe de cette eſpece de Litanies, par les traits d'hiſtoire qui ont donné lieu à ces differentes dénominations.

L'épithete la plus ordinaire qui ſervoit à déſigner Jupiter, étoit celle d'*Optimus Maximus* : on lui donnoit auſſi parmi les Grecs & les Romains, celle de *Pater*, ou de *Pere*, parce qu'il étoit regardé comme le pere des Dieux & des hommes. Celle de *Roi* lui eſt donnée par Homere & par Virgile ; & les Sacrifices qu'on faiſoit à Lebadie, lui étoient offerts comme à Jupiter Roi. Cette même qualité lui eſt donnée deux fois par Xenophon dans ſa Cyropedie.

On l'appelloit auſſi *Tout-puiſſant*, comme on le voit dans Virgile, & dans les autres Auteurs. L'épithete de *Victor*, ou de *Victorieux* lui étoit donnée, ou parce qu'il avoit vaincu les Titans & les Geants, ou parce qu'on croyoit que rien ne pouvoit lui réſiſter. Nous liſons dans Tite-Live (1), que Papyrius prêt à combattre, lui voua un Temple ſous ce

(1) Liv. 10.

nom (*a*). Les Romains lui avoient inſtitué ſous ce même nom une fête qui ſe célébroit au mois d'Avril, comme nous l'apprenons d'Ovide (*b*). Saint Auguſtin (1) dit que les mêmes Romains célébroient en ſon honneur aux Ides de Juin, une fête ſous le titre de *Jupiter invincible.*

(1) De. Civ. Dei. l. 7.

Toutes les fois qu'on croyoit avoir reçu quelque bienfait de ce Dieu, on lui deſtinoit quelque cérémonie, & on lui donnoit un nouveau nom : ainſi on l'appella *Stator*, parce qu'il avoit arrêté l'armée des Romains dans ſa fuite : *Muſcarius*, & les Grecs *Apomyius*, qui veut dire la même choſe, & les Eléens lui donnerent ce nom en memoire de ce qu'il avoit chaſſé les moûches qui incommodoient Hercule pendant un Sacrifice. Pauſanias (2) dit qu'Hercule ſacrifiant à Olympie, & ſe trouvant fort incommodé des mouches, il immola une Victime à Jupiter *Apomyius*, & que les mouches s'envolerent ſur le champ au-delà de l'Alphée ; depuis ce temps-là les Eléens faiſoient tous les ans le même Sacrifice, pour en être délivrés. *Feretrius*, *quaſi à ferendo*, parce qu'il avoit ſecouru les Romains ; *vel à feriendo*, à cauſe qu'il avoit défait leurs ennemis (*c*), ce qui revient au même : *Piſtor*, parce qu'on publia que pendant que les Gaulois aſſiégeoient le Capitole, il avoit averti la Garniſon de faire du pain de tout le bled qui leur reſtoit, & de le jetter dans le Camp ennemi, pour faire croire qu'ils ne ſeroient de long-temps réduits à manquer de vivres ; ce qui réuſſit ſi bien, que les ennemis leverent le ſiége (3) : *Lapis*, à cauſe de la pierre que Saturne avoit dévorée à la place de Jupiter lui-même, & alors il étoit confondu avec le Dieu Terme. Le ſerment que l'on faiſoit par ce nom myſtérieux, étoit très-reſpectable, comme nous l'apprend Apulée, ainſi que je l'ai dit dans le premier volume, à l'Article des Serments. C'eſt ce que Ciceron

(2) In Eliac.

(3) V. Tite-Live.

(a) *Papyrium in ipſo diſcrimine, quo templa Dis immortalibus vovere mos erat; vovisſe Jovi Victori, ſi legiones hoſtium fudiſſet, ſeſe facturum; id votum Deus cordi fuit.* Tit. Liv. loc. cit.

(b) *Occupat Apriles Idus cognomine Victor*
Jupiter, hæc illi ſunt data templa die.
Ovid. Faſt.

(c) Properce dans l'Elegie de Jupiter Feretrien, parle ainſi ;
Nunc Jovis inopinam cauſas aperire Feretri
Armaque de Ducibus trina recepta tribus.

appelle, *Jovem lapidem jurare* (1). *Lucerius*, ou *Dieſpiter*, à cauſe qu'il étoit le Dieu de la lumiere, comme Aulugelle nous l'apprend (*a*); & c'eſt pour cette raiſon que l'on prenoit ſouvent ce Dieu pour l'air: *Pluvius* (2), parce que dans les grandes ſéchereſſes on lui demandoit la pluye. Ce fut par ce motif que l'armée de Trajan, que la ſoif cauſée par une grande ſéchereſſe avoit réduite à l'extrémité, fit un vœu à Jupiter *Pluvius*; & il tomba dans le moment une grande quantité de pluye. En memoire de cet évenement on fit mettre dans la ſuite ſur la colomne Trajane la figure de Jupiter *Pluvius*; & pour exprimer le fait, les ſoldats paroiſſent recevoir l'eau dans le creux de leurs boucliers Ce Dieu y eſt repreſenté ſous la figure d'un Vieillard à longue barbe, qui a des ailes, & qui tient les deux bras étendus, & la main droite un peu élevée; l'eau ſort à grand flots de ſes bras & de ſa barbe. Les Atheniens l'honoroient ſous ce nom, comme le remarque Pauſanias (3), & le nommoient *Hymetius*, à cauſe de l'Autel qu'ils lui avoient conſacré ſur le mont Hymette. *Prædator*, parce qu'on lui conſacroit une partie des dépouilles; ce qui fait dire à Virgile:

. . . . . *Ipſumque vocamus*
In prædam, partemque Jovem (4).

Tropæuchus, à cauſe qu'il préſidoit aux triomphes: *Hoſpitalis*, parce qu'il étoit le Dieu de l'hoſpitalité, comme le Poëte que je viens de citer nous l'apprend (5); & c'étoit le nom ſous lequel il étoit le plus reſpecté. *Lycæus*, parce qu'on croyoit qu'il avoit changé Lycaon en loup. Il eſt bon de ſçavoir en troiſiéme lieu qu'on lui donnoit encore d'autres noms, comme ceux de *Pere des Dieux*, de *Très-bon*, de *Très-grand*; de *Moderateur*, de *Recteur*, & pluſieurs autres, qui marquoient ſa ſouveraineté ſur les autres Dieux. On l'appelloit *Acræus*, comme qui diroit *du Promontoire*: les habitans de Smyrne l'honotoient ſous ce nom dans un lieu élevé, ainſi qu'on le voit dans deux Medailles rapportées par Spon (6). Le nom de Maître des tempêtes & des vents, *Tempeſtatum potens*, *Ventorum potens*, qui ſe trouve ſur quelques Inſcriptions, auſſi bien

(1) Epiſt. ad Famil. Ep. ad Trebatium Septimum.

(2) Appellé par les Grecs Ζεὺς ὑετῖος.

(3) *In Atticis.*

(4) Æneid. l. 3. Voyez Servius.

(5) Æn. l. 1.

(6) Miſc. Erud. Ant. p. 74.

(a) *Lucerius dictus Jupiter, quòd nos die & luce, quaſi vita ipſa afficeret & juvaret.*

que celui de *Jupiter Serenus*, convient à ce Dieu en tant qu'il étoit phyſiquement l'Æther. *Jupiter Dolichenius* ſe trouve ſur un beau marbre, rapporté par le même Spon (1). Il y eſt repréſenté debout ſur un Taureau, avec une Aigle éployée. Comme il eſt armé & qu'il a le caſque en tête, quelques Antiquaires ont cru que c'étoit Mars; mais le Taureau qui lui étoit immolé, & l'Aigle, ne laiſſent aucun lieu de douter que ce ne ſoit Jupiter.

(1) ibid. p. 79.

Les noms de Jupiter Ammon, de Jupiter Serapis, & de Jupiter Belus, ont été ſuffiſamment expliqués dans le Tome I. Liv. VII. Celui de Jupiter Stygius, lui étoit donné lorſqu'il repreſentoit Pluton, & on le trouve ſur des Inſcriptions. Un des noms des plus reſpectables de Jupiter étoit celui de *Sebazius*; mais j'en ai parlé au long dans l'Article de Mithras (2).

(2) Tom. I. L. 7.

4°. Qu'il y en avoit un grand nombre qui étoient tirés des lieux où il étoit honoré: ainſi il étoit nommé *Capitolinus*, à cauſe du Temple qu'il avoit ſur le Capitole; *Olympien*, *Atabyrius*, *Dictæus*, *Idæus*, parce que les montagnes qui portoient ces noms, dont la premiere étoit dans la Theſſalie, la ſeconde dans l'Iſle de Crete, lui étoient conſacrées. *Dodonæus*, à cauſe de l'Oracle de Dodone; *Trophonius*, pour une ſemblable raiſon; *Moloſſus*, parce que le peuple qui portoit ce nom, l'honoroit d'une maniere particuliere. *Ithomate*, ce Dieu étoit principalement honoré ſous ce nom par les Peuples de la Meſſenie, dans le lieu nommé Ithome, où il y avoit une citadelle. Comme ce peuple ſe vantoit que c'étoit dans leur pays que Jupiter avoit été élevé, il l'honoroit d'un culte particulier, ainſi que nous l'apprend Pauſanias (3), & l'on portoit pendant que la fête de Jupiter Ithome duroit, de l'eau dans ſon Temple pendant toute la journée. Ce même Auteur parle des Jeux qui accompagnoient cette fête.

(3) In Meſſ.

Laryſſæus, à cauſe qu'il étoit honoré à Lariſſe; *Cenæus*, parce qu'Hercule après avoir ravagé l'Œchalie, lui éleva un Temple ſur le Promontoire de Cenée dans l'Eubée. *Cithæronius*, du mont Citheron dans la Beotie, qui lui étoit conſacré; *Caſius*, à cauſe des montagnes de ce nom, où il étoit honoré.

Il

Il y en avoit une à l'entrée de l'Egypte, du côté de l'Arabie, & l'autre en Syrie. Pline, Strabon, & Stephanus parlent du Temple qu'il avoit ſur la premiere de ces deux montagnes; & Suidas, de celui qu'il avoit ſur la ſeconde. Achilles Tatius fait mention d'un troiſiéme Temple dédié à Jupiter Caſius, dans la ville de Peluſe. La figure ordinaire ſous laquelle on repreſentoit ce Jupiter, étoit un rocher, ou une montagne eſcarpée, ainſi qu'on le voit ſur pluſieurs Medailles rapportées par Vaillant (1), dans l'une deſquelles eſt un Temple à quatre colomnes, avec une montagne au milieu & un Aigle ſur le frontiſpice, & cette Legende ΖΕΥΣ ΚΑΣΙΟΣ. (1) T. I. L.

Jupiter Madbachus & Selamanès.

Une Inſcription trouvée près d'Alep en Syrie il y a environ quarante ans, nous a appris deux des ſurnoms que les Syriens donnoient à Jupiter, après que les Grecs leur en eurent communiqué le culte. Cette Inſcription qui eſt Grecque, contient un vœu que Crateus fils d'Andronicus accomplit pour ſon pere, en l'honneur de Jupiter *Madbachus*, & *Selamanès* (*a*). Elle fut d'abord envoyée à M. Cuper, & il la communiqua à M. Huet, en le priant de lui dire ſon avis ſur la ſignification de ces deux ſurnoms (*b*). Ce ſçavant Prélat montre dans ſa réponſe, que bien que Crateus appellât Jupiter, *Madbachus* & *Selamanès*, les Dieux de ſes peres, on ne doit pas pour cela en faire trois, ni même deux Divinités différentes: qu'il ſuffit que ce fuſſent deux ſurnoms du même Dieu, pourqu'il lui fût permis de s'exprimer de la ſorte. Enſuite examinant ces mêmes ſurnoms, auſquels on ne ſçauroit trouver une origine dans la langue grecque, il la cherche dans les langues orientales. On peut voir dans ſa réponſe à M. Cuper tout ce qu'il dit là-deſſus: le réſultat de ſes recherches eſt, que par Jupiter *Madbachus* & *Selamanès*, les Syriens ont entendu à peu près la même choſe que les

(*a*) ΔΙΙ ΜΑΔΒΑΧΩ ΚΑΙ ΣΕΛΑΜΑΝΕΙ. ΠΑΤΡΩΟΙΣ ΘΕΟΙΣ, &c.

(*b*) Diſſertation ſur diverſes matieres de Religion & de Philolog. T. II. p. 97. édit. de la Haye. 1714.

Latins, lorſqu'ils diſoient Jupiter *perfectus & pacificus.* Il ne me paroît pas qu'on puiſſe douter qu'en effet le mot *Selamanès* ſignifie autre choſe que *pacatus*, ou *pacificus* : il vient de l'hebreu *Salman*, qui ſignifie le plus ſouvent *pacatus fuit*, *pacem habuit* ; de-là ont été formés les noms de Salma, dont il eſt fait mention dans le Prophete Oſée (1), de Salmon, fils de Naaſſon, & même celui de Salmanaſar : car ce dernier ſignifie proprement, *pax ligata*, ou *pacis vinculum.* Le nom de *Selamanès* n'a pas ſeulement été une épithete de Jupiter ; c'étoit auſſi un nom propre, uſité en Syrie, car Sozomene (2) fait mention d'un Moine de la Paleſtine, diſciple de ſaint Hilarion, qu'il appelle *Salamanès.*

(1) C. X. 15.

(2) Hiſt. Eccleſ. liv. VI. c. 32.

A l'égard de *Madbachus*, ce mot me paroît venir de *madbach*, au lieu duquel on lit ordinairement *midbach*, dans un endroit des Pſeaumes (3) : c'eſt un compoſé du verbe *dabach*, *adhæſit*, *conjunctus fuit*, & de l'affixe ; *Madbach* eſt proprement *adhærere factus* ; en ſorte que *Jupiter Madbachus*, a dû être chez les Syriens, le même que *Jupiter præſens*, *adhærens*, *proximus*, chez les Latins.

(3) Pſ. 22. 16.

Pauſanias (4) dit qu'on donnoit auſſi le nom de *Jupiter Cappautas* à la pierre ſur laquelle Oreſte s'étant aſſis, avoit recouvré ſon bon ſens ; ſur quoi on peut voir la note de M. l'Abbé Gedoyn (5).

(4) In Lacon.

(5) Traduction de Pauſ.

Le titre de *Tonant*, & de *Foudroyant*, étoit celui qui convenoit le mieux à Jupiter, puiſqu'il étoit regardé comme le maître de la foudre depuis que les Cyclopes la lui avoient donnée, comme nous l'avons dit. Il ſeroit inutile de citer des autorités pour prouver que ce titre lui étoit donné ; puiſqu'on le trouve frequemment dans les Auteurs, dans les Poëtes, & dans les Inſcriptions. Nos anciens Gaulois l'honoroient ſous le même nom, & c'étoit leur Jupiter *Taranus*, comme l'a très-bien prouvé M. Prydeaux. A ce ſurnom je dois joindre celui de Καταιβάτης, ou *Deſcenſor*, comme qui diroit celui qui deſcend. Nous avons ſur ce ſujet une ſçavante Diſſertation de M. Burman, à laquelle je renvoye les Curieux. Il ſuffit de dire ici que ce nom lui étoit moins donné pour marquer qu'on croyoit qu'il deſcendoit ſur la terre, pour y voir ſes Maîtreſſes,

que pour marquer qu'il y faiſoit ſentir ſa préſence ou par le bruit du tonnerre, & par la foudre & ſes éclairs, ou par de veritables apparitions. De-là le ſurnom d'*Epiphanes*, *qui eſt préſent*, *qui apparoît*, commun à la verité aux autres Dieux, mais qui appartenoit plus ſpecialement à Jupiter; & à cette occaſion il ne ſera pas inutile d'éclaircir un point de Mythologie touchant la prétendue apparition des Dieux, ou la Théopſie. Ciceron (1) dit que ſouvent les Dieux ſe rendoient préſens; que ſouvent on les voyoit. Un Payen, au rapport d'Arnobe (2), parloit ainſi: « Qu'on ne s'imagine pas » que nous bâtiſſons des Temples pour mettre les Dieux à » couvert de la pluye, des vents, de l'ardeur du Soleil, & » des autres injures de l'air: c'eſt afin que nous puiſſions les » voir de près, nous entretenir avec eux, & joindre nos diſ» cours avec eux, avec le reſpect que nous leur devons ». Diodore de Sicile (3), après avoir dit qu'Iſis avoit trouvé pluſieurs ſortes de médicamens, ajoute que ce qui augmentoit la vénération pour elle, eſt qu'elle étoit préſente aux remedes qu'elle donnoit. Plutarque (4) obſerve qu'Enguis, ville de Sicile, étoit devenue conſidérable principalement par l'apparition fréquente des Déeſſes Meres, comme nous le dirons plus amplement en parlant de ces Divinités (5). On étoit perſuadé que les Heros & les Dieux apparoiſſoient ſur-tout aux jours de fête qu'on célébroit en leur honneur; & qu'ils ne ſe laiſſoient point voir hors de ce temps-là, ainſi que nous l'apprenons de Dion Chryſoſtome. C'étoit cette préſence des Dieux qui augmentoit le reſpect qu'on avoit pour leurs ſtatues, parce qu'on croyoit qu'ils y étoient préſens, ſur-tout quand ils rendoient leurs Oracles.

(1) De Nat. Deor. liv. 2.

(2) Adverſ. Gent. liv. 6.

(3) Liv. 3.

(4) In Marcello.

(5) A l'Article des Dieux Gaulois.

Si nous voulions rechercher l'origine de cette fable, nous trouverions qu'elle étoit fondée ſans doute ſur ce que la tradition avoit appris aux Payens, que Dieu s'étoit montré à Jacob, dans cette célebre viſion de l'Echelle myſtérieuſe dont parle l'Ecriture (6), dans laquelle ce Patriarche diſoit qu'il avoit vû Dieu face à face: *Jacob vocavit nomen loci illius Phanuel, dicens; vidi Deum facie ad faciem.* Le lieu où ce Patriarche avoit eu cette viſion, devint en effet aſſez célebre par le monument

(6) Genel. 32.

qu'il y dreſſa, pour qu'on puiſſe en avoir eu connoiſſance. On peut ajouter encore, qu'on pouvoit avoir entendu parler de ce qui arriva à Moyſe à Oreb, & au mont Sinaï, où il avoit vû Dieu face à face.

Il ne faut pas s'imaginer cependant que les Payens cruſſent voir l'eſſence de leurs Dieux ; mais ils ſe vantoient du moins de jouir quelquefois de leur préſence, & d'être ce qu'ils appelloient *Théoptes.*

Jupiter étoit auſſi honoré ſous le nom d'Invincible *Invictus*, & les Romains, ſelon ſaint Auguſtin (1), en célebroient la fête aux Ides de Juin ; de même que ſous celui de *Cuſtos*, ou de Gardien, parce que, comme dit Seneque (2), on le regardoit comme le gardien de l'univers ; nous avons des Médailles de Neron avec cette Legende, *Jupiter Cuſtos* : ſous celui de *Latialis*, ce qui fait dire à Lucain (3) : *Et reſidens celſa Latialis Jupiter Alba* ; ſous celui d'*Inventor*, auquel Hercule éleva un Autel, ſelon Denys d'Halicarnaſſe (4), lorſqu'il eut trouvé ſes bœufs que Cacus lui avoit dérobés ; de Jupiter *Fidius*, ou *Sponſor*, & Sp. Poſtumius lui avoit dédié un Temple à Rome ſous ce nom. Saint Athanaſe croit même qu'on lui immoloit ſous ce même nom des victimes humaines.

(1) De Civit. Dei. l. 7.

(2) Quæſt. nat. 2.

(3) Pharſ. l. 1.

(4) Liv. 1.

On l'honoroit encore ſous celui de *Pixius*, comme nous l'apprenons de Denys d'Halycarnaſſe (5), & ce nom répondoit à celui de *Sanctus*, ou de *Sangus*, qui lui étoit donné par les Sabins : ſous celui d'*Aliteus*, parce que dans une famine il avoit pris un ſoin particulier des Meûniers, pour que la farine ne manquât pas ; ſous celui de *Lucerius* qui lui étoit donné, comme à celui qui procuroit la lumiere : de *Viminalis*, d'où une montagne de Rome avoit pris ſon nom. On l'honoroit à Tuſculum ſous le nom de *Majus*, pour marquer ſa ſuperiorité ſur tous les autres Dieux ; dont il étoit regardé comme le plus grand & le plus puiſſant. *Arbitrator* étoit un nom ſous lequel il étoit encore honoré à Rome, & en l'honneur duquel P. Victor dit qu'il y avoit un Portique de cinq colomnes qui lui étoit conſacré ; *Aſſabinus* étoit le nom qu'il portoit parmi les Arabes, comme celui d'*Ammon*, chez les Libyens, parmi leſquels il avoit un Temple célebre & un

(5) Liv. 4.

Oracle

Oracle, dont nous avons parlé dans le Tome I. (1). Les Romains l'honoroient auſſi ſous le nom de *Dapalis*, parce qu'il préſidoit aux mets qu'on ſervoit dans les repas. D'*Ultor*, parce qu'il vengeoit les crimes dans les perſonnes des coupables. De *Dictæus*, à cauſe de l'antre de Crete de ce nom où il avoit été élevé: d'*Idæus*, du mont Ida dans l'Iſle de Crete: d'*Ægiuchus*, parce qu'il avoit été nourri par une chevre (2): de *Stenius*, comme qui diroit *puiſſant* & *robuſte*. Les Grecs lui donnoient auſſi le nom d'*Ægyptius*, & *Nilus*, & alosr on le confondoit avec Oſiris, dont le Nil avoit porté le nom. Celui de *Tharſos* de la ville de Tharſe en Cilicie, où il étoit ſpecialement honoré. De *Pluſios*, c'eſt-à-dire, *Riche*, & ſuivant Pauſanias (3), il avoit un Temple ſous ce nom chez les Lacédemoniens. De *Phyſicus*, & alors il étoit pris phyſiquement pour l'air ou l'Ether, ſuivant le témoignage des Anciens. De *Panomphæus*, parce que ſes louanges étoient dans la bouche de tout le monde. De *Caræus*, comme qui diroit élevé, ainſi que l'explique Heſychius. D'*Hecatombæus*, d'où le premier mois Attique a pris ſon nom, quoique quelques Mythologues diſent que ce nom appartenoit plus particulierement à Apollon De *Mæmactes*, comme qui diroit, *furieux*; ducinquiéme mois Attique, où commence l'hyver: c'eſt du moins l'étymologie qu'Harpocration tire de ce nom. De *Lyceus*, d'une montagne d'Arcadie, où ſelon Pauſanias (4), Lycaon ſe fit honorer, & inſtitua en ſon honneur des Jeux qui furent auſſi nommés Lycéens. De *Labradæus*, & alors on le repreſentoit ſous la figure d'une hache, que les Cariens adoroient. Plutarque dit que ce Dieu porte la hache au lieu de la foudre, ou du ſceptre, pour la raiſon qui ſuit. Après qu'Hercule eut tué l'Amazone Hippolite, il donna ſa hache à Omphale. Les Rois de Lydie la porterent enſuite, & elle paſſa à leurs ſucceſſeurs, juſqu'à-ce que Candaule croyant que cela n'étoit pas de ſa dignité, la donna à un de ſes Courtiſans pour la porter. Elle tomba depuis la défaite de Candaule entre les mains des Cariens, qui firent une Statue à Jupiter, & lui mirent cette hache entre les mains. D'*Expiator*, parce qu'il étoit cenſé expier les hommes des crimes qu'ils avoient commis. De *Martius*, parce que les

(1) Liv. 4.

(2) V. Lactance. liv. 1.

(3) In Lacon.

(4) In Arc.

Guerriers l'invoquoient au commencement des combats. De *Palæſtes*, parce que, comme nous l'apprend Lycophron, Hercule s'étant preſenté au combat de la lutte, & perſonne n'ayant oſé ſe meſurer contre lui, ce Dieu avoit accepté le combat, & lutté contre ſon fils. De *Meliſſæus*, du nom d'une de ſes nourriſſes. De *Xenius*, c'eſt-à-dire, Hoſpitalier. Virgile l'invoque ſous ce nom. D'*Herſæus*, parce que ſes Autels, ſurtout dans les maiſons des Princes, étoient à découvert dans un lieu enfermé de murailles. C'eſt près d'un de ces Autels que Priam fut tué dans ſon propre Palais, au rapport de Virgile (1). De *Mæragetes*, parce qu'ils croyoient que les Parques étoient ſous ſa conduite ; quoiqu'à dire vrai, cette qualité convenoit mieux au Deſtin, dont elles executoient irremiſſiblement les ordres, comme nous le dirons dans l'hiſtoire de ces trois Déeſſes.

(1) In Eneid. liv. 2.

Mais en voilà aſſez ; ceux qui voudront en ſçavoir davantage, trouveront encore d'autres ſurnoms & d'autres épithethes de Jupiter, dans Pauſanias & dans Lilio Gyraldi : il ſuffit d'avoir expliqué ceux qui pouvoient ſouffrir quelque difficulté.

ARTICLE V.

De quelle maniere on repreſentoit Jupiter, & quel culte on lui rendoit.

1°. ON trouve dans les Anciens, & l'on voit ſur les monumens que le temps a reſpectés, & ſur les Medailles en particulier, pluſieurs repreſentations de Jupiter ; mais la maniere la plus ordinaire dont on le peignoit, étoit ſous la figure d'un homme majeſtueux, & avec de la barbe, aſſis ſur un trône, tenant de la main droite la foudre, & de l'autre une victoire, ayant à ſes pieds une Aigle les ailes éployées, qui enleve Ganymede : ce Dieu ayant la partie ſuperieure du corps nue, & la partie inferieure couverte. Les Mythologues rendent de cette attitude des raiſons que je ne dois pas omettre. Le trône, diſent-ils, par ſa ſtabilité, marque la ſûreté de ſon Empire. La nudité de la partie ſuperieure de ſon

corps, montroit qu'il étoit viſible aux Intelligences & aux Parties céleſtes de l'univers ; comme la partie inférieure couverte, faiſoit voir qu'il étoit caché à ce bas monde. Le ſceptre, ou la foudre qu'il tenoit de la main gauche, annonçoit ſa puiſſance ſur les Dieux & ſur les hommes. La Victoire qu'il tenoit à la main droite, annonçoit qu'il étoit toujours victorieux ; & l'Aigle, qu'il étoit le maître du Ciel, comme cet oiſeau l'eſt de tous les autres. C'eſt ainſi qu'expliquent ces ſymboles Porphyre, Phurnutus, Euſebe, & Suidas.

Mais cette maniere de repreſenter ce Dieu, quoique la plus ordinaire, n'étoit pas uniforme. Pauſanias (1) parlant de la Statue de Jupiter Olympien, dit « que ce Dieu eſt repre- » ſenté aſſis ſur un trône ; il eſt d'or & d'yvoire, & il a ſur » la tête une couronne qui imite la feuille d'olivier. De la » main droite il tient une Victoire, qui eſt elle-même d'or » & d'yvoire, ornée de bandelettes & couronnée ; de la gau- » che un ſceptre d'une extrême délicateſſe, & où réluiſent » toutes ſortes de metaux. L'oiſeau qui repoſe ſur le bout de » ſon ſceptre eſt une Aigle. La chauſſure & le manteau du » Dieu, ſont auſſi d'or : ſur le manteau ſont gravés toutes » ſortes d'animaux, toute ſorte de fleurs, & particulierement » des lys. Le trône du Dieu eſt tout brillant d'or & de pier- » res précieuſes : l'yvoire & l'ebene y ſont par leur mêlange » une agréable varieté ; la peinture y a mêlé auſſi divers ani- » maux, & d'autres ornemens ».

(1) In Eliac.

La foudre, ſymbole le plus ordinaire de Jupiter, eſt figurée de deux manieres ſur les Medailles, & ſur les anciens Monumens ; l'une eſt une eſpece de tiſon flamboyant par les deux bouts, qui en certaines images ne montre qu'un bout enflammé ; l'autre une machine pointue des deux côtés, armée de deux fleches : la légion qu'on nommoit *Fulminatrice*, avoit cette derniere marque ſur les boucliers des ſoldats. Lucien qui dit que la foudre de Jupiter avoit dix coudées de long, ſemble auſſi lui donner cette forme, lorſqu'il introduit fort plaiſamment Jupiter, ſe plaignant de ce qu'ayant depuis peu lancé ſa foudre contre Anaxagore, qui nioit l'exiſtence des Dieux, il l'avoit manqué, parce que Periclès

avoit détourné le coup, qui avoit porté ſur le Temple de Caſtor & Pollux, & l'avoit réduit en cendres; que la foudre avoit été preſque briſée contre la pierre, & que les deux principales pointes en étoient ſi émouſſées, qu'il ne pouvoit plus s'en ſervir ſans la racommoder.

Pour l'Aigle, autre ſymbole ordinaire de Jupitet, outre ce que je viens d'en dire, Lactancius Firmicus aſſûte que la raiſon en eſt que Jupiter partant de l'Iſle de Naxe pour aller combattre les Titans, & offrant un ſacrifice ſur le rivage, une Aigle avoit volé juſqu'à lui, qui lui avoit été d'un favorable augure : ſelon d'autres, cette Aigle s'étoit arrêtée ſur ſa tête. Servius ajoute que dans le combat contre ces Titans, l'Aigle lui avoit mis la foudre en main.

Les habitans de l'Iſle de Crete repteſentoient Jupitet ſans oreilles, pour marquer que le Maître du monde ne devoit écoutet perſonne en particulier, mais être également propice à tous. Les Lacédemoniens au contraire, lui en donnoient quatre, afin qu'il fût plus en état d'entendre les prieres, de quelque part qu'elles vinſſent. Les habitans d'Heliopolis, ſi nous en croyons Macrobe, repreſentoient Jupitet tenant la main droite élevée, avec un fouet à la main, comme cocher, & de la gauche la foudre & des épis. Arrien rapporte (1) après le Sophiſte Anaxarchus, que la figure de la Juſtice accompagnoit toujours celle de Jupiter, dont la raiſon eſt aſſez ſenſible. On joignoit quelquefois à la Juſtice, les Graces & les Heures, pour marquer que ce Dieu devoit toujours écouter les vœux des hommes gratieuſement. Martianus (2) repreſente ainſi Jupiter dans l'aſſemblée des Dieux. Il a, dit-il, ſur la tête une couronne enflammée, & ſur les épaules un manteau, ouvrage de Minerve, & par-deſſus, une robe blanche parſemée d'étoiles; tenant de la main droite deux globes, l'un d'or, & l'autre d'ambre, pendant qu'il s'appuyoit de la gauche ſur une tortue. Il avoit à ſes pieds des ſouliers verts, dont il preſſoit un roſſignol : on voit que cet équipage annonce le maître de toute la nature, ſans qu'il ſoit beſoin d'expliquer plus particulierement ces ſymboles; ſouvent ſa couronne étoit de chêne ou d'olivier. Lorſqu'au

(1) Hiſtor. 4.

(2) De Nuptiis.

lieu

lieu d'une coutonne il avoit un boiſſeau ſur la tête, c'étoit alors Jupiter Serapis, ce Dieu ſi reſpecté en Egypte, dont nous avons parlé dans le premier Tome, Livre VI. & quand il paroiſſoit avec des cornes, il repreſentoit ce Jupiter Ammon ſi célebre par l'Oracle qu'il avoit dans la Libye.

Ne diſſimulons pas que la plûpart de ces ſymboles venoient, ou du caprice des Ouvriers, ou de la fantaiſie de ceux qui en faiſoient faire des Statues, comme on va le voir dans le détail des Monumens qui nous reſtent. N'oublions pas à ce propos un beau paſſage de Ciceron. Cotta un de ſes interlocuteurs, parlant de l'idée qu'on s'étoit formée des Dieux, « Mais s'il n'eſt pas vrai, dit-il, qu'un Dieu ſe preſente toujours à nous ſous une forme humaine, vous obſtinerez-vous encore, Velleius, à défendre ces ſortes d'abſurdités? Pour nous, nous pouvons avoir quelquefois cette » idée, parce que nous connoiſſons Jupiter, Junon, Minerve, Neptune, Vulcain, Apollon, & les autres Dieux, aux » traits que leur a donnés le caprice des Peintres & des Sculpteurs; & non ſeulement aux traits, mais encore à l'âge, » à l'habillement, & à d'autres marques (1) ».

(1) De Nat. Deor. liv. 1.

On trouve dans les Cabinets des Curieux, un Jupiter avec la foudre aux deux mains; dans Triſtan, un Jupiter enfant monté ſur une chevre, avec la Legende, *Jovi creſcenti.* Dans Bonanni, ce Dieu porte une couronne flamboyante, une patere à une main, & un roulleau à l'autre. Le revers d'une Medaille de Beger preſente une Aigle qui tient au bec une couronne, & qui foule la foudre des deux pieds. Une figure de ce Dieu, dans Boiſſard, a cela de ſingulier que Jupiter y eſt aſſis, ayant au-deſſus de lui le Petaſe, & le Caducée de Mercure, pour marquer que la Prudence doit toujours accompagner la force & la puiſſance: & dans un autre du même Auteur, il a deux Sphinx au bas de ſon trône, par où l'on voit que l'on a voulu joindre à la force & à la prudence, la ſagacité & la pénétration. Dans une Medaille donnée par du Choul, Jupiter eſt aſſis ſur un Belier: il tient un ſceptre de la main droite; c'eſt Jupiter Serapis,

comme le marque le boiſſeau qu'il a ſur la tête. Sur une autre du même Antiquaire, Jupiter paroît aſſis ſur un trône, avec l'Aigle & la pique : par-deſſus ſa tête, le Soleil marqué d'une grande étoile, eſt dans un Char à quatre chevaux ; & la Lune ſignifiée par le croiſſant, dans un Char à deux taureaux. Du moins cela devroit être ainſi ; cependant le revers de la Medaille donnée par du Choul, met l'étoile du côté du Char à deux taureaux, & le croiſſant du côté du Char à quatre chevaux ; je ne ſçais ſi c'eſt une erreur du Monetaitaire. Aux pieds de Jupiter ſont deux hommes étendus tenans des faiſceaux, à la maniere dont on marque les fleuves dans pluſieurs Medailles ; ce pourroit être pour ſignifier les deux élemens inferieurs, la terre & l'eau : en ſorte que les quatre élemens ſeroient auſſi repreſentés ; l'air & le feu, par les deux chars, l'eau & la terre par les deux hommes d'enbas : c'eſt ainſi que l'a expliqué du Choul ; je ne ſçais ſi ſa conjecture plaira à bien des gens. Tout le contour de la Medaille repreſente les douze Signes du Zodiaque : le tout ſignifie apparemment que Jupiter eſt le maître du Ciel, des aſtres, de la terre, & des élemens.

Jupiter foudroyant eſt gravé ſur pluſieurs Medailles de Beger, foudroyant les Geants, un deſquels qui eſt terraſſé, a des jambes de ſerpent, dont j'ai donné la raiſon dans l'Article de Typhon (1). Un autre Jupiter ſur une Medaille des Bruticns, peuple d'Italie, a derriere lui le croiſſant de la Lune ; & dans une autre des Atheniens, ſept étoiles, qui déſignent apparemment les ſept Planetes. Sur un Medaillon d'Antonin le Pieux, on voit Atlas un genou en terre, qui ſoutient le monde ſur ſes épaules ; ce qui ſignifie que Jupiter étoit le maître du monde.

(1) Tom. I. Liv. VI.

Le Jupiter tonnant dont nous avons parlé, ſe voit dans un monument conſacré par Poplius, & rapporté par Boiſſard, avec cette Inſcription, *Bono Deo Brotonti*, pour *Brontonti*, *au bon Dieu Tonnant* (*a*). Les figures nous repreſentent un jeune homme aſſis ſur une roche, à demi-nud, un bonnet

(*a*) Bronton eſt un mot grec qui ſignifie *Tonnant*, & qui ne ſe trouve que dans cette Inſcription.

ſur la tête, tenant entre ſes bras une lyre poſée ſur ſes genoux : deux Nymphes lui preſentent, l'une un vaſe, l'autre une patere, & au deſſous du jeune homme eſt une louve.

J'ai dit que Jupiter étoit repreſenté ſous la figure d'un homme majeſtueux, & dans l'âge de la force ; cependant on le voit ſouvent ſur les monumens repreſenté ſans barbe. Tel eſt *Vejovis*, ou *Vejupiter*, qui ſe voit ſur les Medailles des familles *Fonteia* & *Licinia* ; & le Jupiter *Axur* ou *Anxur*, ſur les Medailles Conſulaires, & ſur pluſieurs autres, & ſur quelques-unes même avec l'Inſcription de *Jovi juveni*, *au jeune Jupiter.*

Jupiter paroît ſur une Medaille de M. de la Chauſſe, avec des cornes de belier à la tête ; & dans une de Maffei, avec une couronne rayonnante, & le boiſſeau, marques de Jupiter Ammon, & de Jupiter Serapis. Mais l'image la plus ſinguliere de Jupiter, eſt celle qui ſe voit dans Beger : ſur une baſe eſt une tête de belier qui porte une colombe ; ce qui marque ſans doute l'Oracle de Jupiter Ammon. Quoique j'aye parlé de l'Oracle de ce Dieu dans le premier Volume (1), je n'ai pas rapporté la fable que les Grecs publioient à l'occaſion de ce nom, & je dois ſatisfaire ici la curioſité des Lecteurs à ce ſujet. Ils prétendoient qu'il étoit ainſi appellé du mot grec Αμμος, qui veut dire, *ſable*, parce que la Libye, où ſon Temple fut bâti, étoit pleine de ſables. On le figuroit avec des cornes de belier, parce qu'on le trouva, diſent quelques-uns, entre des moutons & des beliers, après qu'il eut été chaſſé du Ciel par les Geants ; ou qu'il ſe métamorphoſa lui-même en un belier, de peur d'être reconnu. Les autres Mythologues en parlent differemment : ſelon Hygin, Bacchus ſur le point de partir pour les Indes, étant fort preſſé de la ſoif, trouva un belier qui le conduiſit où il y avoit de l'eau, & il pria Jupiter de donner place dans le Ciel à ce belier ; ce que Jupiter accorda. Alors Bacchus bâtit un Temple à ce Dieu, qui fut appellé le Temple de Jupiter Ammon.

(1) Liv. 4.

Herodote, beaucoup plus ancien, raconte differemment cette hiſtoire. Jupiter, dit-il, ne voulant pas ſe montrer à Hercule

qui avoit grande envie de le voir, mais ne pouvant réſiſter à ſes inſtances, s'aviſa de cet expédient : il coupa la tête à un belier, l'écorcha, & s'étant couvert de cette peau, ſe montra à Hercule en cet équipage ; ce fut pour cela que les Egyptiens repreſenterent depuis Jupiter avec la tête de belier. Les Ammoniens qui ſont une colonie des Egyptiens & des Ethiopiens, ont pris cette coutume d'eux.

Mais nous ne devons pas écouter les Grecs ſur les étymologies des noms des Dieux de l'Orient, & nous avons des guides plus sûrs. Ammon eſt viſiblement Cham, fils de Noé, comme nous l'avons dit.

Les Antiquaires croient que le Jupiter Capitolin eſt diſtingué des autres par le bandeau royal, ou le diadême qu'il porte ; cependant ſur les Medailles Conſulaires, où il eſt nommé *Capitolinus*, il n'a point ce bandeau royal, tant il y a ſur cela de varieté. Le Jupiter Axur eſt toujours repreſenté jeune & ſans barbe : c'eſt même, ſelon Servius, ce qui lui a fait donner ce nom. Quelquefois par l'Aigle ſeule, tenant la foudre ſous les pieds, on a voulu nous repreſenter Jupiter, comme il paroît dans un monument rapporté par Boiſſart.

Du culte rendu à Jupiter.

On ne doit pas douter que de tous les Dieux du Paganiſme, Jupiter n'ait été celui dont le culte a été le plus ſolemnel. Il devoit même y avoir une varieté infinie dans les cérémonies de ce culte, puiſque chaque Peuple recevant ce Dieu comme le Maître des autres, ajoutoit ou retranchoit à ſon gré aux cérémonies de ſon culte, ou l'ajuſtoit à celui de ſes Dieux, dont il prenoit la place. On peut ajouter encore qu'à chacune des occaſions qui lui firent donner tant de noms differents, on joignoit quelques cérémonies aux anciennes, ſur leſquelles l'hiſtoire ne nous apprend rien. Mais pour s'arrêter à quelque choſe de plus sûr & de plus précis, nous pouvons dire d'abord, qu'on ne lui ſacrifioit point de Victimes humaines, comme à Saturne ſon pere, ainſi que nous le dirons dans ſon hiſtoire. L'exemple ſeul de Lycaon, qui, ſelon Pauſanias (1), lui immola un enfant, ou ſelon Ovide (2), un priſonnier de guerre, ne fut point ſuivi : ce Prince même

(1) In Arcad.
(2) Met. l. 2.

s'attira l'indignation de toute la terre. Enfin il eut des imitateurs, mais Cecrops étant arrivé à Athenes, abolit cette cruelle ſuperſtition.

Les Victimes les plus ordinaires qu'on immoloit à ce Dieu, étoient la chevre, la brebis, & le taureau blanc, dont on avoit ſoin de dorer les cornes. Souvent ſans aucune Victime on lui offroit de la farine, du ſel & de l'encens, ſur-tout à Rome, car à Athenes c'étoit toujours par le ſacrifice d'un bœuf; & quand il repreſentoit *Vejovis*, ou le Jupiter Vengeur, on l'appaiſoit par le ſacrifice d'une chevre. Ce Dieu avoit un Temple à Rome ſous ce nom près du Capitole, où il étoit repreſenté avec des fleches à la main, pour marquer qu'il étoit prêt à venger les crimes. Parmi les arbres, le chêne & l'olivier lui étoient conſacrés. Perſonne au reſte, ſi nous en croyons Ciceron, ne l'honoroit plus particulierement que les Dames Romaines: *à matronis Romanis caſtiſſimè cultus*, dit cet Auteur (1).

(1) De Nat. Deor. liv.

Je ne dis rien ici de ſes trois Oracles, celui de Dodone, celui de Trophonius, & celui qu'il avoit dans la Libye, en ayant aſſez parlé dans le premier Tome (2).

(2) L. 4. c. 2.

CHAPITRE II.

Hiſtoire de Junon.

J'Ai dit que Jupiter avoit épouſé ſa ſœur Junon, & il eſt juſte de parler avec quelque détail de cette Déeſſe, qui devint par ce mariage la premiere de celles du Paganiſme. Elle étoit fille de Saturne & de Rhea, & ſœur de Jupiter, de Neptune, de Pluton, de Veſta, & de Cerès; & les Grecs la nommoient ſimplement *Hera*, la Dame, ou la Maîtreſſe (*a*), ou *Megalé*, la Grande: au lieu que chez les Romains,

(a) Les Philoſophes qui allegoriſoient toutes ces hiſtoires, comme on l'a dit tant de fois, prétendoient, ainſi que le dit Athenagore, que ce mot par la ſeule tranſpoſition des lettres, marquoit l'air, que cette Déeſſe conſidérée phyſiquement repreſentoit.

le nom de Junon venoit du mot *Juvans, ſecourable*, & avoit par conſequent la même étymologie que celui de Jupiter, *Juvans pater*; on la nommoit auſſi la Reine.

Pluſieurs pays ſe diſputoient l'honneur de lui avoir donné le jour, ſur-tout Samos & Argos, où véritablement elle étoit honorée d'un culte particulier. Si nous nous en rapportons à Homere, elle fut nourrie par l'Ocean & par Tethys ſa femme; mais comme il y a toujours une varieté infinie ſur ces anciennes traditions, il y en avoit une qui portoit qu'elle avoit été élevée par *Eubœa Porcymna*, & *Acræa*, filles du fleuve Aſterion. D'autres encore ſoutiennent que ce furent les Heures qui prirent ſoin de ſon éducation.

Du temps des Princes Titans, c'étoit une coutume ordinaire d'épouſer ſes propres ſœurs; & Jupiter en ſe mariant avec Junon, ne fit qu'imiter la conduite de ſon pere & de ſon ayeul. Son mariage même fut un effet de l'inclination la plus tendre : il avoit aimé cette jeune Princeſſe dès ſon enfance, & avoit fait agir ſon confident, qui fit ſi bien ſon devoir, qu'il la rendit ſenſible : & c'eſt peut-être ce qui a donné lieu à la Fable qui dit que Jupiter ayant rendu l'air extrêmement froid, ſe changea en coucou, & que Junon le reçut dans ſon ſein; figure poëtique qui nous laiſſe aiſément entrevoir le ſuccès d'une intrigue. Le mont Thornax où cette avanture ſe paſſa, fut depuis ce temps-là appellé le Mont du Coucou. Cette Fable que j'ai lûe dans l'ancien Scholiaſte de Théocrite, étoit dans un livre d'Ariſtote, qui traitoit du Temple d'*Hermione*, & qui n'exiſte plus. Enſuite Jupiter l'épouſa ſolemnellement, & les nôces furent celébrées, au rapport de Diodore de Sicile (1), dans le territoire des Gnoſſiens, près du fleuve Théréne, où l'on voyoit encore de ſon temps un Temple entretenu par des Prêtres du pays. On y ſolemniſe, ajoute cet Auteur, tous les ans le ſouvenir de ces nôces, par une repréſentation fidelle de ce qui s'y paſſa, ſelon les traditions qui en reſtent : témoignage bien autentique, puiſque rien ne prouve mieux la verité d'un fait, que ces ſortes de fêtes, & de mémoriaux. Servius (2) raconte une fable à l'occaſion de ſes nôces. Pour les rendre plus ſolemnel-

(1) Liv. 5.

(2) Sur le premier de l'Eneide, *Ex membranis Fuldenſib.*

les, dit-il, Jupiter ordonna à Mercure d'y inviter tous les Dieux, tous les hommes, & tous les animaux. Tout s'y rendit, excepté une Nymphe nommée Cheloné, qui fut aſſez dédaigneuſe pour ſe moquer de ce mariage, & chercher des prétextes pour n'y pas aſſiſter. Mercure étant retourné dans l'Olympe, & ayant vû que Cheloné ſeule y manquoit, redeſcendit en terre; & comme la maiſon de cette Nymphe étoit ſur le bord d'un fleuve, il l'y précipita, & changea Cheloné en un animal de même nom (1), qui fut depuis ce temps-là obligé de porter ſa maiſon ſur le dos; & pour la punir de ſes railleries, la condamna à un ſilence éternel. Cet animal eſt la Tortue, que les Grecs nomment *Cheloné*, & on voit bien que c'eſt la reſſemblance des noms qui a donné lieu à la fiction, & à la métamorphoſe.

(1) La Tortue.

N'oublions pas de dire en paſſant, que la Tortue fut depuis, & pour les Dieux & pour les Empereurs Romains ſur les Médailles, le ſymbole du ſilence. Sympoſius a fait un joli vers, ſur ce qu'on ſe ſervoit de l'écaille de cet animal, pour en faire des inſtrumens de muſique:

Viva nihil dixi, quæ ſic modo mortua canto.

Jupiter qui étoit un Prince fort adonné aux femmes, comme le nom même de *Zan*, qu'il portoit, le ſignifie, eut ſelon la coutume de ce temps-là pluſieurs maîtreſſes, & Junon ſe brouilla ſouvent avec lui ſur ce ſujet. Voilà l'origine de ce mauvais ménage dont les Poëtes parlent ſi ſouvent.

Quoiqu'on ne puiſſe pas regarder comme de véritables hiſtoires ce qu'ils débitent à ce ſujet, nous ne ſçaurions nous diſpenſer de le rapporter, puiſque cela entre néceſſairement dans une Mythologie. On ſçait le manége qu'Homere & Virgile lui font jouer pendant le ſiége de Troye, & j'en ai ſuffiſamment parlé dans les Réflexions ſur la Théologie des Poëtes (2). Apollodore (3) dit qu'elle avoit envoyé deux dragons, pour dévorer Hercule au berceau; qu'elle l'avoit rendu furieux, qu'en un mot elle l'avoit perſecuté toute ſa vie; qu'elle avoit pris la figure d'une Amazone pour le

(2) Tom. I. liv. 3.
(3) Liv. 1.

perſécuter ; qu'elle avoit envoyé un taon aux bœufs de Géryon que ce Héros emmenoit, pour augmenter la peine qu'il avoit de les conduire ; enfin qu'elle avoit fait devenir Bacchus furieux. Nous parlons ailleurs des perſécutions qu'elle fit ſouffrir à Io, à Caliſto, & à ſes autres Rivales.

(1) In Beot. Junon, dit Pauſanias (1), ſe fâcha un jour contre Jupiter, on ne ſçait pas pourquoi, mais on aſſûre que de dépit elle ſe retira en Eubée. Jupiter n'ayant pu venir à bout de la fléchir, vint trouver Citheron, qui regnoit alors à Platée : Citheron étoit l'homme le plus ſage de ſon temps. Il conſeilla à Jupiter de faire faire une ſtatue de bois, de l'habiller en femme, de la mettre ſur un chariot attelé d'une paire de bœufs que l'on traîneroit par la ville, & de répandre dans le public que c'étoit Platea, la fille d'Aſopus, qu'il alloit épouſer : ſon conſeil fut ſuivi. Auſſi-tôt la nouvelle en vient à Junon, qui part dans le moment, ſe rend à Platée, s'approche du chariot, & dans ſa colere voulant déchirer les habits de la mariée, trouve que c'eſt une ſtatue. Charmée de l'avanture, elle pardonna à Jupiter ſa tromperie, & ſe reconcilia de bonne foi avec lui. En memoire de cet événement ces Peuples célebrerent une certaine Fête, qu'ils nommerent les Dédales, parce qu'anciennement toutes les ſtatues de bois étoient appellées des Dédales. Mais ce ne fut pas la ſeule fois que ces divins époux furent brouillés, & il falloit que cette Déeſſe eût bien offenſé Jupiter, lorſque pour la punir il l'attacha entre le ciel & la terre, avec une chaîne d'or, & culbuta d'un coup de pied ſon fils Vulcain, qui vouloit la dégager. Je ſçai les explications phyſiques qu'on donne à cette fiction, & le ſens que Mᵉ. Dacier lui prête (2). Mais on ne dit rien là-deſſus de ſatisfaiſant. La mauvaiſe humeur de cette Déeſſe contre Jupiter engagea Porphyre (3) à ne la placer que parmi les mauvais Génies : ces Génies malfaiſans que cet Auteur peint avec des couleurs ſi vives, que les Apologiſtes de la Religion Chrétienne n'en auroient pas fait des portraits plus hideux.

(2) Trad. de l'Iliade.

(3) De Abſt. liv. 2.

Les Anciens ne ſont pas d'accord au ſujet des enfans de Junon. Héſiode (4), après avoir dit qu'elle étoit la derniére des

(4) Theog

des femmes que Jupiter avoit épouſées, car effectivement il s'étoit marié auparavant avec Métis, avec Themis, &c. Cet Auteur lui donne quatre enfans, Hébé, Venus, Lucine & Vulcain ; même ces quatre enfans, ſelon les Mythologues poſtérieurs, n'ont pas tous Jupiter pour pere. Apollodore ne donne à cette Déeſſe que trois enfans, Hébé, Illythyie, & Argé : d'autres y joignent Mars & Typhon, comme nous l'avons dit dans le premier volume, ſur l'autorité de l'Hymne attribuée à Homere (1). Encore paroît-il que ces Mythologues ont allégoriſé ces générations ; puiſqu'ils diſent que cette Déeſſe étoit devenue mere d'Hébé, en mangeant des laitues, de Mars en touchant une fleur, & de Typhon en faiſant ſortir de terre des vapeurs qu'elle reçut dans ſon ſein ; myſtéres de Phyſique, qu'il ſeroit impoſſible, & très-inutile d'approfondir. Les Mythologues débitent même que les emportemens de Jupiter contre elle n'étoient pas ſans fondement, puiſque ſans parler de ſa mauvaiſe humeur, on l'accuſoit de quelque intrigue avec le Géant Eurymédon, & avec quelques autres.

(1) T. I. p. 468.

Obſervons en paſſant que les ſtatues de Junon ne repréſentoient pas toujours une ſeule Déeſſe, mais avoient rapport à pluſieurs : elles tenoient en effet quelque choſe de celles de Pallas, de Venus, de Diane, de Nemeſis, des Parques, & des autres Déeſſes ; en ſorte qu'on pouvoit les regarder comme ces ſtatues que nous avons nommées ailleurs *Panthées* : cependant la maniere la plus ordinaire de la repréſenter étoit ſous la figure d'une femme aſſiſe ſur un trône, tenant d'une main un ſceptre, de l'autre un fuſeau, & ayant ſur la tête une couronne radiale. Suivant quelques autres Anciens, c'étoit Iris qui environnoit ſa tête, car Iris, fille de Thaumas, étoit regardée comme ſa meſſagere ; circonſtance célébre dans les Poëtes, mais qu'on doit rapporter à Junon, en tant que Divinité phyſique, & regardée comme l'air, dont Iris, ou l'Arc-en-ciel, annonce la ſérénité.

Ciceron (2) nous apprend de quelle maniere on repréſentoit la Junon de Lanuvium, différente de celle dont on

(2) De Nat. Deor. liv. 1.

la repréſentoit à Argos & à Rome. « Votre Junon, dit Cotta à Velleïus, ne ſe préſente jamais à nous, pas même en ſonge, qu'avec ſa peau de chévre, ſa javeline, ſon petit bouclier, & ſes eſcarpins recourbés en pointe ſur le devant. » D'où cet Auteur conclut, que l'idée qu'on ſe formoit de Junon, devoit être différente pour ceux d'Argos, pour ceux de Lanuvium, & pour les Romains. Pauſanias (1) décrit ainſi la Junon d'Argos. En entrant dans le Temple, dit-il, on voit ſur un trône la ſtatue de cette Déeſſe, d'une grandeur extraordinaire, toute d'or & d'yvoire. Elle a ſur la tête une couronne, au-deſſus de laquelle ſont les Graces & les Heures. Elle tient d'une main une grenade, de l'autre un ſceptre, au bout duquel eſt un coucou. J'ai déja parlé de cet oiſeau : pour la grenade, elle faiſoit ſans doute alluſion à quelque myſtére infâme, ſur lequel cet Auteur dit qu'il garde le ſilence. Autour du trône de la Déeſſe étoient les trois Graces. Mais il faut obſerver que cette ſtatue de Junon étoit moderne; c'eſt-à-dire du temps de Polycléte qui l'avoit faite. Cet Auteur dit que près de la ſtatue d'Hébé, qui accompagne celle de Junon, il y en a une de cette Déeſſe qui eſt fort ancienne, & qui eſt ſur une colomne : mais, ajoute-t-il, la plus ancienne de toutes, c'en eſt une qui eſt faite de bois de poirier ſauvage. Elle eſt de grandeur médiocre, & la Déeſſe y eſt repréſentée aſſiſe. Mais, n'en déplaiſe à cet Auteur, il y en avoit encore de plus anciennes, & Clément d'Alexandrie (2), ſur l'autorité des anciens Poëtes, dit que cette Déeſſe étoit repréſentée à Argos par une ſimple colomne. En effet, les premieres ſtatues des Dieux n'étoient que des pierres informes, des pyramides ou des colomnes, comme nous l'avons dit dans le premier volume (3).

(1) In Corinth.

(2) Strom. liv. 1.

(3) Liv. 3.

Comme on donnoit à chaque Dieu quelque attribut particulier, Junon avoit en partage les Royaumes, les Empires & les richeſſes; c'eſt auſſi ce qu'elle offrit à Paris, s'il vouloit lui adjuger le prix de la beauté. On croyoit auſſi qu'elle prenoit un ſoin particulier des parures & des ornemens des femmes; & c'eſt pour cela que dans ſes ſtatues ſes cheveux paroiſſoient élégamment ajuſtés. On diſoit, comme une

Digitized by Google

eſpéce de proverbe, que les coëffeuſes préſentoient le miroir à Junon.

Pour venir maintenant aux noms qu'on donnoit à cette Déeſſe, outre ceux dont nous avons parlé, on la nommoit *Sospita*, parce qu'elle veilloit à la ſalubrité de l'air, dont l'intempérie cauſe les maladies. Cette Déeſſe avoit trois Temples ſous ce nom ; l'un à Lanuvium, & les deux autres à Rome ; & Ciceron nous apprend (1), que les Conſuls, avant que d'entrer en Charge, étoient obligés de lui offrir un ſacrifice. La *Reine*, & la ſtatue qu'elle avoit ſous ce nom à Veïes, fut tranſportée ſous la Dictature de Camillus au mont Aventin, où elle fut conſacrée par les Dames de la ville (*a*). Elle étoit ſi reſpectée qu'il n'y avoit que ſon Prêtre qui pût la toucher. Quand elle préſidoit aux accouchemens, & qu'elle étoit confondue avec Diane, on la nommoit Lucine, & on la repréſentoit comme une Matrône qui tenoit une coupe de la main droite, & une lance de la gauche, avec cette inſcription, *Junoni Lucinæ*. Quelquefois elle étoit repréſentée aſſiſe ſur une chaiſe, tenant de la main gauche un enfant emmaillotté, & de la droite une fleur qui reſſemble aſſez à un lys ; ou bien un fouet & un ſceptre, & ce fouet marquoit l'heureux accouchement. Auſſi quand ceux qui célébroient les Lupercales couroient par la ville avec un fouet à la main, les femmes groſſes ſe préſentoient pour en être frappées, croyant par-là ſe procurer une heureuſe délivrance, comme on l'a dit dans la deſcription de cette Fête. D'autres dérivent ce nom de Lucine, du bois ſacré, où elle avoit un Temple, comme Ovide nous l'apprend :

(1) *Pro Murena.*

Gratia Lucinæ dedit hæc tibi nomina lucus,
Vel quia principium, tu Dea, lucis habes.

Nous avons remarqué en effet dans le premier Volume (2), que ces bois ſacrés étoient appellés par les Latins *luci*, *à lucendo*, ainſi que le dit Servius. Ce fut à l'occaſion de ce nom, au rapport de Lucius Piſo (3), que Servius Tullius ordonna

(2) L. III.

(3) Annal. I.

(*a*) Voyez ce que nous avons dit du tranſport de cette Statue, & de la Fable qu'en publient Tite-Live & Plutarque, dans le Livre III. du Tome I.

pour ſçavoir le nombre de ceux qui naiſſoient dans la ville, qui y mouroient, ou qui y prenoient la toge virile, qu'à chaque fois on portât une piéce de monnoye dans le Temple d'Ilithye, laquelle, ſelon Denys d'Halicarnaſſe, étoit la même que Lucine. On l'appelloit pour la même raiſon *Egenia* & *Natalis*, parce qu'elle préſidoit au jour de la naiſſance, comme Tibulle nous l'apprend :

Natalis Juno ſanctos cape thuris acervos, &c.

Lorſqu'on la prenoit pour la Déeſſe qui préſide au mariage, on lui donnoit le nom de *Juga*, & de *Pronuba*, comme Virgile le dit (1) ; & elle avoit ſous ce nom un Autel dans la rue appellée *Jugaria*. L'épithete de *Pronuba* avoit la même origine, & ceux qui ſe marioient lui offroient une victime dont ils ôtoient le fiel, qu'ils jettoient derriere l'Autel.

(1) Eneid. liv. 4.

En effet, c'étoit elle qu'on invoquoit dans les mariages ; d'où lui étoit encore venu le ſurnom de *Domiduca*, parce qu'elle avoit ſoin de conduire les époux dans leur maiſon, d'*Unxia*, de *Cinxia*, & parmi les Grecs de *Gamelia*, *Zygia*.

On la nommoit *Calendaris*, parce que les Calendes de chaque mois lui étoient conſacrées, & qu'on lui offroit alors des ſacrifices. *Novella*, ou *Februata*, parce les Pontifes l'honoroient d'un culte particulier au premier jour de Février. *Quirita* ; & Denys d'Halicarnaſſe (2) nous apprend qu'on lui préparoit ſous ce nom un repas public dans chaque Curie. Pline dit qu'elle avoit un Temple orné de peintures ſous le nom de Junon *Ardia*, & un Autel ſous celui de *Lucinia*, où les cendres qui reſtoient du ſacrifice, demeuroient immobiles quelque vent qu'il fît.

(2) Liv. 2.

Les femmes en couche l'invoquoient ſous les noms d'*Opigenia* & des *Fluonia*, on l'appelloit *Populonia*, à cauſes des prieres publiques que lui offroit le peuple. Celui de *Matuta*, ſous lequel elle avoit un Temple à Rome, eſt connu des Antiquaires : celui de Junon *Conſervatrice*, eſt déſigné par un Cerf, dans une Medaille de Salonine ; parce que de cinq

Digitized by Google

Biches aux cornes d'or, & plus grandes que des Taureaux, que Diane pourſuivit un jour dans les plaines de la Theſſalie, elle n'en prit que quatre, & la cinquiéme qui fut ſauvée par Junon, devint le ſymbole de cette Déeſſe, ſous le nom de Conſervatrice.

Junon, appellée *Moneta*, avoit un Temple à Rome, & elle eſt repreſentée ſur les Medailles avec les inſtrumens de la monnoye, le marteau, l'enclume, les tenailles, & le coin, avec le mot latin, *Moneta*. D'autres cependant prétendent que ce nom vient du verbe *Moneo, j'avertis*, parce qu'un peu avant que les Gaulois aſſiégeaſſent la ville de Rome, elle avoit averti le peuple d'acheter une truye pleine, & Ciceron eſt le garant de cette étymologie : *Junonem illam appellatam Monetam, à* moneo *videlicet verbo, denominatam. Bunea*, d'un certain Buneus, fils de Mercure, qui lui fit élever un Temple à Corinthe, comme le dit Pauſanias (1).

(1) In Corinth.

Celui de *Tropæa* que lui donne Lycophron, vient de ce qu'elle préſidoit aux triomphes; les Sabins l'honoroient ſous celui de *Curis*, & la repreſentoient une lance à la main. Nous avons dans Boiſſard un beau monument dédié par Claudia Sabbatis à Junon la gratieuſe ou la bienfaiſante, *Junoni Placidæ*, où cette Déeſſe paroît aſſiſe au milieu de Veſta qui tient une torche allumée à la main, & de Mercure qui porte une branche de laurier.

On donnoit à cette Déeſſe encore pluſieurs autres noms & ſurnoms, dont les uns étoient pris des lieux où elle étoit honorée, & les autres de quelques attributs qui lui étoient propres. Nous rangeons dans la claſſe des premiers, ceux de *Samia*, parce que la ville de Samos ſe diſtinguoit dans le culte qu'elle lui rendoit, comme on peut le voir dans Virgile (2); d'*Imbraſia*, à cauſe du fleuve Imbraſe, qui eſt dans la même Iſle; de *Lacinia*, tiré d'un Promontoire d'Italie, où elle avoit un Temple, ſoit que ce fût le nom du Roi qui l'avoit bâti, ou d'un voleur qu'avoit tué Hercule, comme le remarque Servius. Strabon (3) & Tite-Live (4), font la deſcription de ce Temple, reſpectable par ſa ſainteté, & célebre par les riches preſens dont il étoit orné : *Inclytumque*

(2) Eneid. liv. 1.

(3) Liv. 5.
(4) Liv. 4.

Templum divitiis etiam, non tantum ſanctitate ſua, dit ce dernier Auteur.

On lui donnoit encore ceux de *Candrena*, d'une ville de Paphlagonie : de *Citheronia*, du mont Citheron ; de *Reſcinthis*, d'une montagne de Thrace de ce nom; d'*Ammonienne*, à cauſe d'un Autel qu'on lui avoit dreſſé dans les ſables de Libye, comme à Jupiter Ammon : d'*Acréenne*, parce qu'elle étoit honorée dans Acropolis, ou dans la forteresſe de Corinthe : d'*Albana*, parce qu'elle étoit honorée à Albe ; de *Candarena*, de Candara, ville de Paphlagonie ; de *Cypra*, elle avoit ce nom ſur la côte d'Italie ; de *Dirphya*, de la montagne Dirphy ; de *Gabia*, de Gabium ville d'Italie ; de *Lacedæmonia*, de Lacédémone ; l'Olympique d'Olympia ; *Pelaſgia*, des Pelaſges ; *Pharygea*, de Pharygis ; *Proſymna*, d'une ville Argolique ; *Telchinia*, de Telchine ; *Tethia*, de la ville de Platées.

Ceux de la ſeconde eſpece ſont, *Ægophage*, parce qu'on lui ſacrifioit des chevres ; *Aërienne*, parce qu'on la prenoit pour l'air ; *Boopis*, on l'appelloit ainſi à cauſe de ſes grands yeux. *Caprotina*, qui étoit la même que *Soſpita*, à cauſe de la peau & des cornes de chevre qu'elle portoit ſur la tête ; *Equeſtre* dans l'Elide ; *Heniocha*, comme qui diroit, qui tient les rênes ; *Opigena*, parce qu'elle étoit fille d'Ops ou Rhea ; *Parthenos*, ou Vierge : on croyoit que cette Déeſſe en ſe baignant tous les ans dans la fontaine appellée Canathos, qui étoit à Nauplia, recouvroit ſa virginité : fable fondée, ſelon Pauſanias (1), ſur les myſteres ſecrets qu'on y célébroit en l'honneur de cette Déeſſe. L'épithete de *Teleia*, déſignoit le temps où elle étoit devenue nubile : on l'appelloit auſſi *Chera*, la Veuve, à cauſe de ſes brouilleries avec Jupiter. Enfin Pauſanias l'appelle *Prodomia*, comme qui diroit la Junon au Veſtibule.

(1) In Corinth. c. 38.

De toutes les Divinités du Paganiſme, il n'y en avoit point dont le culte fût plus ſolemnel, & plus généralement répandu que celui de Junon. L'Hiſtoire des prodiges qu'elle avoit operés, & des vengeances qu'elle avoit tirées des perſonnes qui l'avoient mépriſée, ou qui s'étoient en quelque ſorte comparées à elle, avoit tellement frappé & inſpiré tant de

crainte & tant de reſpect, qu'on n'oublioit rien pour l'appaiſer & la fléchir, quand on croyoit l'avoir offenſée ; en ſorte qu'on ne manque pas d'autorités pour prouver que ſon culte étoit encore plus ſolemnel & plus répandu que celui de Jupiter même. Il n'étoit pas renfermé dans l'Europe ſeule, puiſqu'il avoit pénétré dans l'Aſie, ſur-tout dans la Syrie, dans l'Egypte & dans l'Afrique. Ce qu'il faut entendre néanmoins relativement à ce commerce de Religion entre les peuples de l'Aſie & ceux de l'Europe dont nous avons parlé plus d'une fois : c'eſt-à-dire, que quand je dis que les Syriens honoroient Junon, qu'on nommoit la Junon Syrienne, les Egyptiens celle qui étoit appellée Junon l'Egyptienne, & les Libyens, la Junon Ammonienne ; leur culte s'adreſſoit à Aſtarté, & à Iſis, chargé des cérémonies dont les Grecs ſe ſervoient par rapport à leur Junon.

On trouvoit partout dans la Grece & dans l'Italie des Temples, des Chapelles, ou des Autels dédiés à cette Déeſſe, & dans les lieux conſiderables il y en avoit pluſieurs. La plûpart des noms dont on vient de voir la liſte, annonçoient les lieux où étoient ces Temples & ces Chapelles, ou faiſoient alluſion aux occaſions qui les avoient fait conſtruire ; & on ne doit pas douter qu'à chacune de ces occaſions on eût ajouté quelque nouvelle cérémonie, mais dont l'hiſtoire ne fait pas ordinairement mention.

Parmi les villes les plus célébres, il y en avoit trois qui honoroient cette Déeſſe d'un culte plus particulier que les autres, Argos, Samos & Carthage, *quam fertur Juno, magis omnibus unam, Poſthabitâ coluiſſe Samo* (1). Il n'y avoit rien de plus reſpecté dans la Grece que les Prêtreſſes de la Junon d'Argos ; & leur ſacerdoce ſervoit à marquer les principales époques de l'Hiſtoire Grecque.

(1) Virgil. En. l. 1.

Parmi les honneurs qu'on rendoit à cette Déeſſe, nous ne devons pas oublier ce que dit Pauſanias (2), que les Prêtreſſes d'Argos avoient ſoin de parer ſon Autel & ſa Statue, & de lui faire des couronnes de l'herbe *Aſterion*, ainſi nommée, parce qu'elle venoit dans le fleuve de ce nom, qui étoit aux environs du Temple. Ces mêmes Prêtreſſes puiſoient l'eau

(2) In Corinth.

dont elles ſe ſervoient pour les ſacrifices & les myſteres ſecrets, dans la fontaine Eleutherie qui étoit peu éloignée du Temple.

Parmi les oiſeaux, l'Epervier, les Oiſons, & le Paon ſur-tout lui étoient conſacrés. Ce dernier oiſeau l'accompagne ſouvent ſur ſes Statues, & ce fut par prédilection pour lui, qu'elle plaça dans ſa queue les yeux d'Argus après que Mercure lui eût ôté la vie. Si nous en croyons Elien (1), les Egyptiens lui avoient conſacré le Vautour. Le Dictame & le Pavot, étoient les plantes que les Grecs lui offroient, lorſqu'ils la regardoient comme Junon Lucine : enfin parmi les animaux, il n'y en avoit point qui lui fût plus ſpécialement conſacré que l'Agneau femelle, qui étoit la victime la plus ordinaire qu'on lui offroit dans les ſacrifices : cependant au premier jour de chaque mois on lui immoloit auſſi une truye. C'étoit ordinairement la femme du ſouverain Prêtre de cette Déeſſe, qui lui offroit ces ſacrifices. Pauſanias obſerve que les Eléens, lorſqu'ils ſacrifioient à la Déeſſe qu'ils nommoient la Maîtreſſe, c'eſt-à-dire, à Junon, n'uſoient point de vin dans les libations, & ajoute qu'ils ſacrifioient auſſi à Junon Ammonia ; cette Prêtreſſe étoit appellée la Reine, comme ſon mari étoit nommé le Roi (*a*).

(1) De Animal.

Le reſpect qu'on avoit pour cette Déeſſe alloit ſi loin ; ſur-tout à l'égard des femmes, que comme chacun avoit ſon Genie particulier, ainſi que nous l'avons dit ailleurs, ceux des femmes s'appelloient Junons. Stace parlant de la Junon d'Argos (2), dit qu'elle lançoit le tonnerre.

(2) Thebaid. L. IV. verſ. 69.

Disjice; & in Thebas aliud, potes, excute fulmen.

mais il eſt le ſeul des Anciens, qui ait donné la foudre à cette Déeſſe, puiſque Servius (3) aſſûre ſur l'autorité des Livres Etruſques, où tout le céremonial des Dieux étoit reglé, qu'il n'y avoit que Jupiter, Vulcain & Minerve qui puſſent la lancer.

(3) Sur le premier de l'Eneide.

(*a*) Voyez ce qu'on a dit à ce ſujet, Tome premier, Livre IV. dans l'Article des Prêtres.

Apulée

Apulée (1) met le dernier trait aux honneurs qu'on rendoit à Junon, en diſant qu'on l'honoroit comme la Reine des Déeſſes. Mais rien ne prouve tant le profond reſpect qu'on avoit pour elle, que l'hiſtoire que raconte Solon à Creſus, & qui eſt rapportée par Herodote (2), & par Plutarque (3). Creſus, dans le comble de ſa félicité, demanda à Solon, s'il connoiſſoit d'homme plus heureux que lui. Solon lui répondit, qu'il en avoit connu un nommé Tellus, ſon concitoyen, qui n'ayant jamais manqué du neceſſaire pendant ſa vie, avoit laiſſé des enfans tous gens de bien, & étoit mort glorieuſement, après avoir combattu vaillamment pour ſa patrie, & mis les ennemis en fuite. Après ce Tellus, reprit Creſus, en connoiſſez-vous quelqu'autre plus heureux que moi? J'en connois encore deux, répondit Solon, Cleobis & Biton, deux freres, hommes recommandables par leur pieté envers leur mere. Comme elle devoit aller au Temple de Junon ſur un chariot tiré par des bœufs, & qu'il auroit fallu trop de temps pour aller chercher ſes bœufs dans les champs, ils ſe mirent ſous le joug à leur place, & traînant le chariot l'eſpace de quarante-cinq ſtades, menerent ainſi leur mere juſqu'au Temple. Tout le monde félicitant cette femme d'avoir de tels enfans, elle ptia la Déeſſe de leur donner ce qu'un homme pouvoit ſouhaiter de mieux. Après cette priere ils ſacrifierent, prirent leur repas, & s'endormirent dans le Temple même, & ne s'éveillerent plus; la Déeſſe leur ayant envoyé pendant le ſommeil la mort, comme le plus grand bien qui pouvoit arriver à l'homme. Ceux d'Argos où la choſe s'étoit paſſée, leur firent faire des Satues, qu'ils envoyerent à Delphes. Pauſanias dit qu'on voyoit à Argos cette hiſtoire repreſentée en marbre, où Cleobis & Biton attelés au Char, menoient leur mere au Temple de Junon.

(1) Miles. 6.

(2) In Clio.
(3) In Solon.

Il y a grande apparence que cette hiſtoire eſt repreſentée ſur deux marbres donnés par Beger: cependant ce ne ſont point les enfans qui ſont attellés au Char dans l'un & dans l'autre; mais les deux bœufs. La mere eſt debout ſur un de ces chariots, & les deux enfans auprès de ces deux animaux, qui le conduiſent, & qui regardent s'il font aſſez de diligence

pour arriver à temps ; car il y a des Anciens qui aſſûrent que les bœufs furent attellés au chariot, & que n'allant pas aſſez vîte, les deux freres ſe mirent à leur place. Dans l'autre, les deux freres ſont étendus morts devant le Temple de Junon ; la mere qui tient un flambeau de chaque main, ſemble demander pour ſes enfans la félicité de l'autre vie, comme Medée la demandoit pour ſes fils, ſelon Euripide. Dans un troiſiéme monument, l'Aurore paroît dans un char à deux chevaux, dont Cleobis & Biton tiennent la bride ; leur figure eſt repreſentée ainſi : ils ſont tous deux à genoux en petits enfans devant leur mere qui les embraſſe, ou comme d'autres conjecturent, devant Junon elle même, qui leur procure la béatitude ; mais ce ſont de ces ſingularités ſur leſquelles nous nous abſtenons de donner nos conjectures.

Les Grecs & les Romains ayant toujours regardé Junon comme la Déeſſe du mariage, d'où lui étoit donnée l'épithete du *Pronuba*, il eſt à propos de joindre à ſon article celui des autres Dieux que ces deux Peuples croyoient y préſider.

Hymen ou Hymenæus, Talaſſius, & autres Dieux du mariage.

Comme les Grecs avoient leur Dieu Hymenée, les Romains avoient leur Thalaſſius & quelques autres Dieux qu'ils invoquoient dans les mariages. Les premiers donnerent même le nom d'Hymen à l'union des deux époux, & celui d'Hymenées, à l'accuſatif pluriel, aux fêtes qu'on célébroit en l'honneur du Dieu qui préſidoit aux mariages (1), & c'eſt dans ce ſens-là qu'il faut entendre cet endroit où Ovide dit, *Hymenæa canunt.* Les Mythologues en recherchant l'origine du mot Hymenée, ont débité quelques conjectures qu'il eſt inutile de rapporter : celle qui tire ce mot de la cohabitation des perſonnes mariées, eſt ſans doute la plus raiſonnable ; mais ſi l'hiſtoire que racontent le Grammairien Lactance, & Lutace (2), eſt véritable, toutes ces étymologies s'évanouiſſent. Il y avoit à Athenes, dit-il, un jeune homme d'une extrême beauté, mais fort pauvre & d'une origine obſcure, dont le nom étoit Hymenæus. Il étoit dans cet âge où un

(1) Suidas.

(2) In Theb. 3.

garçon peut aiſément paſſer pour une fille, lorſqu'il devint amoureux d'une jeune Athenienne; mais comme elle étoit d'une naiſſance bien au-deſſus de la ſienne, il n'oſoit lui déclarer ſa paſſion, & ſe contentoit de la ſuivre partout où elle alloit. Un jour que les Dames d'Athenes devoient célébrer ſur le bord de la mer la fête de Cerès, où ſa Maîtreſſe devoit être, il ſe traveſtit; & quoiqu'inconnu, ſon air aimable le fit recevoir dans la troupe dévote. Cependant quelques Corſaires étant ſortis de leur Vaiſſeau, enleverent toute la proceſſion, & après avoir été en differens endroits, fatigués ils s'arrêterent, & s'endormirent ſur le rivage. Hymenæus rempli de courage, exhorte ſes compagnes à tuer tous leurs raviſſeurs; ce qu'elles executerent avec lui: puis leur faiſant eſpeter un prompt retour, il alla à Athenes, où ayant fait aſſembler le peuple, il déclara ce qu'il étoit, & dit en même tems que ſi on vouloit lui faire épouſer celle des filles enlevées qu'il aimoit, il leur délivreroit toutes les autres. Sa propoſition fut acceptée, il épouſa ſa Maîtreſſe; & en faveur d'un Hymen ſi heureux, les Atheniens l'invoquerent toujours depuis dans leurs mariages, & célebrerent des fêtes en ſon honneur (*a*).

Les Poëtes qui trouverent ce Dieu tout fait, chercherent à lui donner une généalogie; mais comme leurs idées ſont ſur cela ſans fondement, ils ne s'accordent point enſemble. En effet, pendant que Catulle dit qu'il étoit fils d'Uranie, Aſclepiade lui donne pour mere Calliope, & pour pere Apollon: d'autres diſent que Clio l'avoit mis au monde. Si nous en croyons Seneque (1), il avoit pour pere Bacchus; & comme ce Poëte ne nomme point ſa mere, quelques-uns ont dit que c'étoit Venus (*b*).

(1) In Medea.

On repreſentoit toujours ce Dieu ſous la figure d'un jeune homme couronné de fleurs, ſur tout de marjolaine, tenant de la main droite un flambeau, de la gauche un voile couleur de feu, ou plutôt d'un jaune clair.

(*a*) Servius, ſur le premier de l'Eneide, & Donat ſur les Adelphes de Terence, rapportent la même hiſtoire, mais avec quelque difference.

(*b*) Voyez les deſcriptions qu'en font Catulle, Seneque & Claudien.

Quoique les Romains euſſent adopté cette Divinité des Grecs, & qu'ils l'invoquaſſent comme eux, dans leurs mariages, il leur fallut cependant un Dieu de leur façon, & ayant trouvé dans leur Hiſtoire un événement qui reſſembloit en quelque maniere à celui qu'on vient de rapporter, ils eurent de quoi ſe contenter. Dans le temps que les Romains enlevoient les Sabines (1), il ſe trouva une troupe de ſoldats qui emmenoient une fille d'une taille & d'une beauté bien au deſſus de toutes les autres. Quelques Officiers ayant voulu la leur arracher, ils ſe mirent à crier qu'elle étoit deſtinée à Thalaſſius, qui étoit un jeune Romain d'un merite diſtingué; ils leur laiſſerent leur proye, & même ſe mirent à les accompagner, en répétant à haute voix le nom de Thalaſſius; enſorte que cette fille rendit ſon mari fort heureux: depuis ce temps-là ils chanterent aux noces Thalaſſius, comme les Grecs Hymenée.

(1) Plutarque *in Rom.*

Tite-Live & Servius racontent à peu près de même cette hiſtoire: Plutarque de qui j'ai tiré ce récit, ajoute cependant que Seſtius Sylla de Carthage, homme également favoriſé des Muſes & des Graces, avoit dit autrefois que *Thalaſſius* étoit le mot que Romulus avoit donné à ſes ſoldats pour l'enlevement des Sabines; que tous ceux qui s'étoient ſaiſis de quelqu'une d'elles, crioient Thalaſſius, & que de-là cette coutume s'étoit conſervée dans la célébration des mariages. Autre contrarieté encore: car Juba, ſuivi en cela par pluſieurs autres Hiſtoriens, diſoit que le mot *Talaſſius* n'étoit qu'une exhortation qu'on faiſoit aux mariées d'aimer le travail, qui conſiſte à filer de la laine, que les Grecs appellent *Talaſſia*: ſur quoi Plutarque obſerve, que s'il étoit vrai que les Romains d'alors employoient le mot *Talaſſia* dans le même ſens que les Grecs, on pourroit trouver une raiſon plus vraiſemblable de cette coutume: car effectivement les Sabins exigerent que dans le Traité de paix qui fut fait avec les Romains après la bataille, on mît cet article formel, que leurs filles ne ſeroient obligées de faire autre choſe dans la maiſon de leurs époux, que de filer de la laine. Il y a donc bien de l'apparence, conclut cet Auteur, qu'en tous les

mariages qui ſe ſont faits depuis, on n'a pas manqué de crier Thalaſſius, pour faire reſſouvenir l'époux du ſeul ſervice que devoit lui rendre ſa femme.

Jugatinus étoit auſſi un autre Dieu qui préſidoit à l'union des époux, comme ſon nom, purement latin, le marque aſſez. Lorſque les mariés avoient donné leur foi en preſence de leurs parens, ils invoquoient encore une autre Dieu, qu'ils appelloient *Domiducus*, dont la fonction étoit de les conduire dans la maiſon qu'ils devoient habiter; & puis le ſoir ils prioient la Déeſſe *Prema*, qui préſidoit à la conſommation du mariage, comme *Virginienſis*, autre Divinité invoquée en cette occaſion, délioit la ceinture de la mariée; fonction que les Grecs donnoient à leur Déeſſe *Liſizona*. Je ne dis rien de *Perfica*, *Pertunda*, & de *Subigus*, dont parle Arnobe, pour ne point m'engager dans des détails dont la pudeur ſeroit allarmée.

Plutarque compte encore d'autres Dieux du mariage parmi les Romains. Ils invoquoient, dit-il, (1) Jupiter *Telcius*, ou l'Adulte, Junon *Telcia*, Venus, Pitho, ou la Perſuaſion, & Diane. Comme ces Dieux étoient au nombre de cinq, il n'étoit pas permis dans la cérémonie des noces, d'allumer un plus grand, ni un moindre nombre de flambeaux. Saint Auguſtin (2) fait mention de ces cinq Dieux du mariage, & en prend occaſion de parler ainſi aux Payens: « Qu'étoit-il né» ceſſaire de recommander aux Dieux des noces les époux, » afin qu'ils fuſſent bien mariés »? Mais n'en déplaiſe à ce ſaint Docteur, les Romains agiſſoient conſequemment: puiſqu'ils réconnoiſſoient des Dieux qui préſidoient aux mariages, ils devoient les invoquer; s'ils erroient dans le principe, ils n'erroient pas dans la pratique.

(1) In Cauſ. Roman.

(2) De Civit. Dei. liv. 3.

On pouvoit à la vérité leur prouver que leurs Dieux étoient de vains fantômes; mais dès qu'ils les adoroient, il falloit bien qu'ils leur rendiſſent un culte religieux.

CHAPITRE III.

Hiſtoire de Saturne.

QUOIQUE nous ayons déja parlé de Saturne, comme nous n'en avons raconté que ce qui avoit rapport à Jupiter, je dois ici achever ſon hiſtoire ſans repeter ce que nous avons déja dit. Comme il étoit de l'illuſtre race des Titans qui fournit tant de Dieux à la Grece, avant que de la commencer, il eſt bon d'obſerver, 1°. que les Orientaux en connoiſſoient de deux ſortes, & que les Grecs en admettoient de trois eſpeces. Les Titans connus par les premiers, étoient d'abord ces premiers Architectes dont parle Sanchoniathon, dans la huitiéme génération d'avant le Déluge. Voici ce qu'en dit cet ancien Auteur, en parlant des perſonnages qui s'y rendirent illuſtres: « L'un, dit-il, eſt ap» pellé *Agros*, l'autre *Agrotes*. Quelle en eſt la différence, » ajoute-t-il? Pour la Religion, l'image du dernier eſt reſ» pectée dans la Phenicie: il a dans Byblos un Temple très» magnifique, & il y eſt nommé le plus grand des Dieux. En» fin pour les Arts, ces deux freres ornent les maiſons, y » font des portiques, &c. & les hommes de cette ville ſont » nommés *Agrotai*, ou *Coureurs* de campagne, & les autres » ἀγρευταὶ, *Chaſſeurs* avec chiens. On les appelle auſſi *Aletai* & » *Titanes* ». Voilà ſans doute les premiers Titans. Les ſeconds étoient les enfans de Tith, ou Titæa, qui firent la guerre aux Dieux, & qui par conſéquent vivoient du temps de Chronos ou Saturne, & de Zeus, ou Jupiter.

Les Grecs en ont admis de trois ſortes; les Titans enfans de la Terre; c'eſt-à-dire, les premiers hommes. Les Titans qui firent la guerre aux Dieux, & les Titans Architectes, auſquels ils attribuent la conſtruction de pluſieurs Villes, comme Tyrinthe, Troye, &c. Ces trois eſpeces de Titans n'en ſont réellement que deux, puiſque ce furent les

Digitized by Google

enfans de la Terre qui firent la guerre aux Dieux; & ces deux eſpeces qui reſtent, ſont viſiblement les mêmes que ceux dont parle Sanchoniathon, la tradition qu'il avoit ſuivie ayant été apportée dans la Grece par les Pheniciens, & copiée par Heſiode, Homere, & les autres Poëtes Grecs.

Ces Titans ayant bâti des Villes & des Fortereſſes, il n'eſt pas étonnant qu'ils ayent fait des conquêtes & ſubjugué pluſieurs peuples, qui faute de retraite & d'aſyle contre la force, étoient aiſés à réduire; de-là ſans doute le vaſte Empire dont les Grecs ont fait mention.

Il faut obſerver en ſecond lieu que Diodore de Sicile, qui dans le Livre troiſiéme de ſon Hiſtoire avoit rapporté au ſujet des Titans, la tradition des Peuples des extrémités occidentales de l'Afrique, comme nous l'avons dit en parlant de la Theogonie des Atlantides (1), revient au Livre cinquiéme à celle des Cretois, qui eſt ſans doute la plus autoriſée; car ſi les Titans furent connus en Afrique, ce ne fut qu'après l'avoir conquiſe, puiſque véritablement ils étoient ſortis de l'Aſie, d'où ils s'étoient repandus dans pluſieurs pays, & en particulier dans l'Iſle de Crete.

(1) T. 1. L. 2. P. 99.

Suivant les Atlantides, Titée avoit eu d'Uranus ſon mari dix-huit enfans, qui du nom de leur mere furent appellés Titans: ſuivant la tradition des Cretois, cette famille n'étoit compoſée que de ſix garçons & de cinq filles; & pour faire voir qu'il s'agit dans l'une & dans l'autre tradition des mêmes perſonnes, les Cretois donnoient à ces enfans le même pere & la même mere, le Ciel & la Terre; c'eſt-à-dire, Uranus & Titée. Les ſix garçons furent, Saturne, Hyperion, Cœus, Japet, Crius, & Oceanus; & les cinq filles, Rhea, Themis, Mnemoſyne, Phœbé & Tethys. Ils firent tous preſent aux hommes de quelque découverte; ce qui leur attira de leur part une memoire & une récompenſe éternelle, comme nous le dirons dans la ſuite.

Pour venir maintenant à Saturne, Diodore de Sicile (2) dit « que ce Prince étant devenu Roi, après avoir donné » des mœurs & de la politeſſe à ſes Sujets qui menoient au» paravant une vie ſauvage, il porta ſa réputation & ſa gloire

(2) Liv. 3.

» en differens lieux de la terre. Il établit par tout la juſtice » & l'équité, & les hommes qui ont vécu ſous ſon Empire » paſſent pour avoir été doux, bienfaiſants, & par conſéquent » très-heureux. Il a regné ſur-tout dans les pays Occiden- » taux, où ſa memoire eſt encore en vénération. En effet, » les Romains, les Carthaginois lorſque leur Ville ſubſiſtoit, » & tous les Peuples de ces cantons, ont inſtitué des fêtes » & des ſacrifices en ſon honneur, & pluſieurs lieux lui ſont » conſacrés par leur nom même. La ſageſſe de ſon gouver- » nement avoit en quelque ſorte banni les crimes, & fai- » ſoit goûter un Empire d'innocence, de douceur & de fé- » licité ». Le Poëte Heſiode en fait la deſcription en ces termes.

Traduction de M. l'Abbé Terraſſon.

Dans le temps que Saturne au ciel tenoit ſa cour
La Terre même étoit un céleſte ſéjour.
L'homme n'éprouvoit point la longue incertitude
Des fruits qu'on ne doit plus qu'au travail le plus rude.
La Nature en bienfaits ſurpaſſant les deſirs,
Prevenoit les beſoins, prodiguoit les plaiſirs:
On n'adoroit les Dieux qu'avec rejouiſſance.
Après avoir enfin veilli dans l'innocence,
Sans perdre par les ans la force ou le ſommeil,
On paſſoit à celui qui n'a plus de reveil.

Tous les Auteurs Latins conviennent unanimement que Saturne regna en Italie après Janus, qui l'avoit reçu dans ſes Etats, lorſque Jupiter le détrôna, comme nous le dirons dans le Chapitre ſuivant. Il gouverna ce nouvel Etat avec tant de juſtice & d'équité, qu'il ſe fit adorer de ſes ſujets, & qu'on regarda comme le ſiécle d'or le temps de ſon regne. En effet, ce Prince rétabliſſant l'égalité des conditions, aucun n'étoit au ſervice d'un autre; perſonne ne poſſedoit rien en propre; tout étoit commun, comme s'il n'y eût eu qu'un ſeul patrimoine. C'eſt ſur cet article ſur-tout qu'Ovide a fait briller le talent qu'il avoit pour faire des vers.

Pour rappeller le ſouvenir de cet heureux temps, dans les Saturnales

Saturnales qu'on célébroit en ſon honneur au mois de Decembre, comme nous l'avons dit à l'article des fêtes des Grecs, les Serviteurs ſe mettoient à table avec les Maîtres, ou, ſuivant d'autres Auteurs, les Maîtres les ſervoient eux-mêmes. La montagne qu'on appella depuis le mont Capitolin, étoit anciennement appellée le mont Saturnin; & ſi nous en croyons Denys d'Halicarnaſſe & Juſtin, l'Italie entiere ſe nommoit Saturnie; monument plus sûr pour les Antiquités, que le témoignage même des Auteurs, qui n'étant pas contemporains à des faits ſi anciens, n'ont pas tant d'autorités que ces noms impoſés dans le temps même.

Ciceron qui dans les Livres de la nature des Dieux fait parler deux Philoſophes, ſemble n'avoir conſideré l'hiſtoire de Saturne, que du côté de la Phyſique, lorſqu'un de ces Interlocuteurs dit que c'étoit ce Dieu qui gouvernoit le cours du temps & des ſaiſons: ce que ſignifie ſon nom en Grec: car *Chronos*, qui eſt le nom que les Grecs donnoient à Saturne, eſt le même avec l'aſpiration que *Chronos* qui veut dire le temps. Ainſi ſelon Ciceron, lorſqu'on a dit que Saturne dévoroit ſes enfans, c'eſt une allegorie viſible au temps qui dévore & qui conſume toutes choſes: *Tempus edax rerum*, comme dit Horace. De même le nom de Saturne, que les Latins lui avoient donné, ſignifioit, ſelon cet Auteur, celui *qui eſt raſſaſié d'années: quòd ſaturesur annis.* D'autres Philoſophes n'ont eu égard qu'à la Planete qui porte le nom de Saturne, & qui eſt la plus grande & la plus élevée de toutes. Ces mêmes Philoſophes tiroient auſſi pluſieurs allégories de la Planete de Saturne; & ſelon eux, ce que les Poëtes diſent de la priſon de Saturne enchaîné par Jupiter, ſignifie ſeulement que les influences malignes qu'envoyoit la Planete de Saturne, étoient corrigées par des influences plus douces qui émanoient de celle de Jupiter. Ils croyoient de même que Saturne, en tant que Planete, étant ſec & froid, préſidoit aux mélancholiques & aux bilieux. Pour les ſaiſons de l'année, cette même Planete préſidoit à l'Automne, & dans la Semaine au ſeptiéme jour. Les Platoniciens même, au rapport de Lucien (1), s'imaginoient que Saturne,

(1) De Aſtrol.

comme le plus proche du Ciel, c'eſt-à-dire, le plus éloigné de nous, préſidoit à la contemplation. Mais laiſſons ces vaines ſubtilités pour venir à quelque choſe de plus ſolide.

(1) De Idol. l. 1. Gerard Voſſius (1) diſtingue avec raiſon pluſieurs Saturnes : on croit même, ainſi qu'on le trouve dans le Livre des Equivoques, que quelques Sçavans attribuent à Xenophon, que dans l'Antiquité la plus reculée la plûpart des Rois prenoient ce nom ; mais ſans garantir ce fait qui ne ſe trouve que dans cet Ouvrage, dont l'Auteur eſt incertain, le plus ancien Saturne, ſelon Voſſius, eſt Adam lui-même : le ſecond eſt Noé ; le troiſiéme eſt celui dont parle Sanchoniathon, & qu'il nomme *Il*, qu'Euſebe croit n'être qu'un abregé du mot Iſraël, ou Jacob. Le quatriéme eſt le Moloch, dont nous avons parlé aſſez au long dans l'Hiſtoire des Dieux de Syrie ; & celui-là paroît être Abraham, ſuivant les rapports que nous avons remarqués entre l'un & l'autre. Le cinquiéme eſt le Prince Titan qui regna en Italie, que quelques-uns même ont confondu avec Janus dont nous allons parler, & qui lui donnent comme à lui deux viſages.

Virgile a raconté en de ſi beaux vers l'hiſtoire de ce dernier Saturne, que je ne ſçaurois m'empêcher de les rapporter ici.

Primus ab æthereo venit Saturnus Olympo,
Arma Jovis fugiens & regnis exul ademptis.
Is genus indocile, & diſperſum montibus altis
Compoſuit, legeſque dedit, Latiumque vocari
Maluit, his quoniam latuiſſet tutus in oris :
Aureaque, ut perhibent, illo ſub rege fuere
Sæcula, ſic placida populos in pace regebat.

Pour dire maintenant quelque choſe du culte de Saturne ; il faut obſerver d'abord, que ce culte ne fut ni auſſi ſolemnel, ni auſſi généralement répandu, que celui de Jupiter ſon fils ; & il paroît que la maniere cruelle dont il avoit traité ſes enfans, lui avoit fait perdre cette ſuperiorité qu'il auroit eue ſans doute ſur tous les autres Dieux ; au lieu que Rhea

ſa femme, par l'attention qu'elle avoit eue à dérober ſes enfans à la cruauté de ſon mari, la conſerva, & qu'elle fut honorée dans tout le Paganiſme comme la mere ou la grand-mere des Dieux.

Cependant pluſieurs lieux ſe diſtinguerent dans le culte qu'ils rendoient à Saturne, mais ce fut principalement parmi les Carthaginois qu'il fut plus particulierement honoré. Nos anciens Gaulois & les autres Peuples voiſins ſe diſtinguoient auſſi par le culte qu'ils lui rendoient. Perſonne ne doute qu'on ne lui ait immolé comme à Moloch, dont il étoit la copie, des Victimes humaines, ſur-tout dans les Gaules & à Carthage; & cette barbare coutume dura dans cette ville juſqu'au temps où les Romains s'en rendirent les maîtres. Elle étoit auſſi en uſage en Italie, mais elle n'y ſubſiſta pas long-temps. Denys d'Halicarnaſſe (1), de tous les Auteurs le plus inſtruit des Antiquités Italiques, raconte qu'Hercule en revenant d'Eſpagne étant arrivé en Italie, l'abolit entierement; & ayant élevé un Autel à ce Dieu ſur le mont Saturnin, lui offrit de ces ſortes de Victimes que les Grecs appellent θύματα ἀγνὰ, & qui ſelon le Scholiaſte de Thucydide (2), étoient des pâtes cuites, figurées comme des animaux; ou, ſi nous en croyons Denys d'Halicarnaſſe, reſſemblantes à des hommes (3).

(1) Liv. 1.

(2) In lib. 1.

(3) εἰδωλα ἀνθρώπινα.

Le même Auteur fait mention des lieux & des villes ou Saturne étoit honoré. Tatius, A. Sempronius, M. Minutius, & Atracinus, lui dédierent des Temples, & établirent des fêtes & des ſacrifices en ſon honneur, ſuivant le même Denys d'Halicarnaſſe (4). Macrobe nous apprend que Tullus Hoſtilius lui avoit conſacré auſſi un Temple, & que ce fut ſous ce Prince qu'avoient été établies les Saturnales. Ce Dieu avoit auſſi un Temple ſur le penchant du Capitole, dont Valerius Publicola fit le tréſor public, par la raiſon que du temps de Saturne; c'eſt-à-dire, pendant le ſiécle d'or, on ne commettoit point de vols. Enfin Suetone fait mention du Temple que Munatius Plancus avoit fait conſtruire en ſon honneur.

(1) Liv. 1.

Les Anciens remarquent qu'on ſacrifioit à ce Dieu, la tête

découverte ; pendant qu'on l'avoit voilée dans les autres ſacrifices, qu'on faiſoit aux Dieux du Ciel. Les Statues de Saturne portoient ordinairement des chaînes, pour marquer celles dont ſon fils l'avoit chargé, qu'on ôtoit au jour de ſa fête, pour nous apprendre que ſon regne avoit été celui de la liberté & de la félicité, ainſi qu'on l'apprend de Lucien.

Je me ſuis un peu étendu ſur le culte rendu à ce Dieu, pour faire voir le peu de ſolidité de la penſée d'un Sçavant dont j'ai parlé plus haut, qui prétend que le détrônement de Saturne par ſon fils, avoit été l'abolition entiere de ſon culte.

On trouve peu, au reſte, dans les Antiquaires, de monumens de Saturne. Boiſſart cependant nous en donne une image, qui repreſente un homme vieux, appuyé ſur un tronc d'arbre qu'un ſerpent environne. On le trouve auſſi ſur les Medailles Conſulaires, où paroît une tête de vieillard, avec une faulx derriere. Généralement on le peignoit vieux & courbé, tenant une faulx à la main, pour marquer qu'il préſidoit à l'Agriculture, qu'il avoit enſeignée aux Latins. Si on le repreſentoit quelquefois les pieds enchaînés, c'eſt pour ſignifier, dit Apollodore, que les ſemences de la terre, auſquelles il préſidoit, ſont liées & comme inanimées juſqu'au temps de ſa fête, qu'elles commencent à croître & à pouſſer; mais j'ai déja dit plus d'une fois, quel cas on doit faire de ces allégories, que les Philoſophes n'avoient imaginées que pour ne pas paroître ſuivre comme le peuple un ſyſtême de Religion dont l'abſurdité étoit viſible, & adorer comme lui des hommes dont la plûpart avoient mené une vie fort déreglée. Mais c'étoit une vaine reſſource. Rien n'a plus l'air d'une véritable hiſtoire que tout ce que nous venons de raconter des Princes Titans. Elle preſente des généalogies ſuivies, des actions d'éclat, des priſes ou des fondations de Villes, des Combats, des Victoires, &c. & s'il s'y eſt mêlé quelques idées qui tiennent du merveilleux, où n'en trouve-t-on point de pareilles ; & n'eſt-il pas aiſé avec la moindre attention, ou de les expliquer, ou de les rejetter comme des flatteries outrées & des ornemens dont on avoit crû devoir embellir le récit de cette hiſtoire ?

CHAPITRE IV.

Hiſtoire de Janus.

L'HISTOIRE de Janus a trop de liaiſon avec celle de Saturne, pour ne la pas rapporter ici. Tous les Hiſtoriens Latins conviennent que ce Prince regnoit en Italie dans le temps que Saturne y étoit, & que ce Dieu lui ſucceda, Picus fils de Janus étant trop jeune pour porter la couronne.

Tous les Anciens conviennent auſſi que Janus n'étoit pas originaire d'Italie, & qu'il y vint du pays des Perhebes, peuples de la Theſſalie, qui au rapport des Anciens, habitoient le long du fleuve Penée. L'Auteur de l'Origine des Romains, dir qu'il y étoit arrivé avant Saturne qu'il reçut dans ſes Etats; & que c'eſt par cette raiſon que dans les ſacrifices il étoit nommé le premier, & qu'on lui donnoit par honneur le nom de *Pere*. Le ſçavant Dom Pezron, que j'ai déja cité dans l'Hiſtoire des Titans, eſt le ſeul que je ſçache qui ait avancé que Janus ne regnoit pas en Italie, & qu'il n'étoit qu'un des Lieutenans généraux de Saturne; mais toute l'Antiquité s'accorde à dire qu'il étoit Roi du Pays Latin, qu'il y étoit arrivé avant Saturne qui ne regna qu'après ſa mort.

Theodore Ryckius, dans la ſçavante Diſſertation qu'il a faite ſur les anciens habitans d'Italie, n'a pas oublié l'arrivée de Janus dans ce pays-là, & en a fixé l'époque, de la maniere dont nous le dirons dans la ſuite. Si nous en croyons Aurelius Victor, telle eſt l'origine de ce Prince. « On dit que » Créuſe fille d'Erechthée Roi d'Athenes, & d'une grande » beauté, fut ſurpriſe par Apollon, & en eut un fils qui fut » envoyé à Delphes, pour y être nourri & élevé : que ſon pere » ne ſçachant rien de ce qui s'étoit paſſé, la donna en ma» riage à un certain Xiphée; celui-ci n'en pouvant avoir des » enfans, alla conſulter l'Oracle de Delphes, & demanda

» comment il pourroit devenir pere. Le Dieu lui répondit » qu'il falloit qu'il adoptât le premier enfant qu'il rencontre- » roit le lendemain. Le premier qu'il trouva fut Janus, qu'A- » pollon avoit eu de Créuſe, & l'adopta. Janus étant deve- » nu grand, équipa une flotte, aborda en Italie, y fit des » conquêtes, & s'étant emparé d'une montagne, il y bâtit » une ville qu'il nomma de ſon nom, Janicule. Dans le » temps de ſon regne, Saturne chaſſé de ſon pays, aborda » auſſi en Italie, Janus le reçut humainement, l'aſſocia à l'Em- » pire. Saturne bâtit auprès du Janicule une fortereſſe qu'il » nomma Saturnia ».

Ce Prince ayant fait voile en Italie, comme nous venons de le dire, attira à ſon parti bon nombre d'Œnotriens & d'Auſoniens, & s'empara avec leur ſecours d'une partie du Pays qui eſt entre le fleuve Lyris & le Tybre; c'eſt ce qu'on a appellé depuis le Latium, à cauſe que Saturne s'y étoit caché (1); ou Saturnie, à cauſe du ſéjour que ce Prince y fit (2). Avant cette retraite on le nommoit le pays des Aborigenes, pour faire voir qu'il étoit poſſedé par des Nations de différente origine. L'on n'a donné au reſte à Janus qui en fut le premier Roi, deux viſages, que pour marquer qu'il commandoit à deux peuples; ou à cauſe qu'ayant partagé ſon Royaume avec Saturne, il fit frapper des Medailles, où il y avoit d'un côté une tête à deux faces, pour faire voir que ſa puiſſance étoit partagée entre Saturne & lui, & que ſes Etats devoient être gouvernés par les conſeils de l'un & de l'autre (3). Plutarque cependant en rapporte une autre raiſon (4): c'étoit, dit-il, pour nous apprendre que ce Prince & ſon peuple étoient par les conſeils de Saturne, paſſés d'une vie farouche & champêtre, à une vie douce & polie. En effet, ce Prince Titan leur apprit à cultiver la terre & à vivre en paix, & c'eſt peut-être ce qui a fait regarder comme le ſiécle d'or, ce temps heureux auquel l'Italie ſous les auſpices de Saturne, s'appliqua pendant une profonde paix, à faire fleurir les Arts & les Sciences, & à cultiver la terre. Auſſi Janus fut-il regardé depuis, comme le Dieu de la paix, & ſon Temple ne ſe fermoit jamais que quand la guerre avoit ceſſé

(1) *Latium, à latitando.*

(2) Virgil. Eneid. l. 8.

(3) Ovid. Faſt. liv. 1.

(4) In Numa.

dans tout l'Empire Romain, comme il arriva ſur-tout du temps d'Auguſte. Ce Temple ne fut fermé que trois fois: ſous Numa qui l'avoit fait bâtir; après la deuxiéme guerre Punique; & après la bataille d'Actium.

Il eſt bien certain que Janus reçut les honneurs divins; mais il ne fut jamais, non plus que Saturne, mis au nombre des grands Dieux, ou des Dieux du Conſeil, dont Ennius nous a conſervé les noms dans deux vers, que nous avons rapportés ailleurs; ainſi il ne faut le regarder que comme un Dieu Indigete, de même qu'Enée qui reçut après lui les mêmes honneurs dans le Pays Latin.

Quoique le paſſage de Macrobe que je vais rapporter, ſoit fort long, il contient tant de particularités que cet Auteur avoit recueillies des Anciens, que je n'ai pu me diſpenſer de le tranſcrire tout au long. « Selon les Mythologues, » dit-il (1), toutes les maiſons, au temps de Janus étoient » pleines de religion & de ſainteté: ce fut pour cela qu'on » lui attribua des honneurs divins, & que les entrées & les » ſorties des maiſons lui étoient conſacrées. Xenon dit qu'il » fut le premier qui bâtit des Temples, qui inſtitua les céré- » monies de Religion, & que c'eſt la raiſon pourquoi depuis » ce temps-là, on faiſoit mention de lui en les commençant. » Il y en a qui diſent qu'on l'appelloit *Biſrons*, c'eſt-à-dire, » à deux faces adoſſées, parce qu'il ſçavoit le paſſé, & con- » noiſſoit le futur. D'autres prétendoient que Janus étoit le » même qu'Apollon & Diane, & que ces deux Divinités ſe » trouvoient dans ce ſeul Dieu. En effet, ſelon Nigridius, » Apollon eſt appellé chez les Grecs θυραῖος, c'eſt-à-dire, qui » préſide ſur les portes. Ils mettent ſes Autels devant les » portes, pour marquer qu'il eſt le maître de l'entrée & de la » ſortie. Ils l'appellent auſſi Ἀγυιεὺς, comme qui diroit le Pre- » fet des rues; car chez eux les chemins qui ſont dans l'encein- » te des villes ſont nommés ἀγυιαὶ. Diane tout de même, qui » eſt appellée *Trivia*, a pouvoir ſur tous les chemins. Le ſeul » nom de Janus, marque chez nous qu'il préſide ſur toutes les » portes, qui s'appellent *Janua*, ce qui revient au nom θυραῖος. » On le dépeint auſſi avec une clef & une verge, pour marquer

(1) Saturn. l. 9.

» qu'il eſt le gardien des portes & le préfet des chemins.
» Nigridius affirme qu'Apollon eſt Janus, & Diane Jana.
» Diana ſe forma de Iana, par l'addition d'un *d*, qu'on met
» ſouvent devant l'*i*, pour adoucir la prononciation; comme
» dans ces mots *reditur, redhibetur, redintegratur*, &c. Quelques-
» uns prétendent montrer que Janus eſt le Soleil, & qu'il
» eſt repreſenté double, comme étant le maître de l'une &
» de l'autre porte du ciel, parce qu'il ouvre le jour en ſe le-
» vant, & qu'il le ferme en ſe couchant. Ils diſent qu'on l'in-
» voque tout le premier lorſqu'on fait un ſacrifice à quelqu'au-
» tre Dieu, afin que par lui on puiſſe approcher de celui au-
» quel on ſacrifie, comme ſi c'étoit par ſa porte qu'il fît paſ-
» ſer les prieres des ſuppliants aux autres Divinités. Ses Sta-
» tues marquent ſouvent de la main droite le nombre de trois
» cens, & de la gauche celui de ſoixante-cinq, pour ſignifier
» la meſure de l'année, ce qui eſt le principal effet du So-
» leil.

» D'autres veulent que Janus ſoit le monde ou le ciel, &
» qu'il ſoit ainſi appellé *ab eundo*, parce que le monde va tou-
» jours, en tournant ſur lui-même. Ciceron, dit Cornificius,
» en ſon Livre troiſiéme des Etymologies, l'appelle non pas
» Janus, mais *Eanus*, *ab eundo*. De-là vient que les Phéni-
» ciens expriment cette Divinité par un Dragon qui ſe tour-
» ne en cercle, & qui mord & dévore ſa queue, pour mar-
» quer que le monde ſe nourrit, ſe ſoutient, & tourne ſur
» lui-même. C'eſt auſſi par la même raiſon que chez nous on
» le voit regardant de quatre côtés, comme il paroît par ſa
» ſtatue apportée de Faleres. Gavius Baſſus en ſon Livre des
» Dieux, dit qu'on le peint à deux faces, comme étant le
» portier ſuperieur & inferieur; & qu'on le figure auſſi à
» quatre faces, comme celui dont la majeſté comprend tous
» les climats. Dans les anciens Poëmes des Saliens, il eſt
» appellé le Dieu des Dieux. Marc Meſſala Conſul, Collegue
» de Cneius Domitius, & qui a été Augure pendant cinquante-
» cinq ans, commença ainſi ſon Diſcours ſur Janus: *Celui*
» *qui forme & gouverne tout, a joint la nature de l'eau & de*
» *la terre, qui par ſon poids tend toujours en bas, avec le feu &*
» *l'ame,*

» *qui par leur legereté s'élevent rapidement en haut, & les a ren-*
» *fermés dans le ciel; & c'eſt le ciel qui par ſa force a lié enſem-*
» *ble des natures & des qualités differentes.* Dans le culte que
» nous rendons à ce Dieu, nous invoquons Janus Geminus,
» ou à deux faces, Janus pere, Janus Junonius, Janus Con-
» ſivius, Janus Quirinus, Janus Patulcius & Cluſivius. Nous
» avons déja dit pourquoi nous l'invoquons ſous le nom de
» Geminus, ou à deux faces: nous l'appellons pere, comme
» étant le Dieu des Dieux; Junonius, parce qu'il garde l'en-
» trée, non-ſeulement de Janvier, mais des autres mois auſſi,
» & que toutes les Kalendes ſont ſous la domination de Ju-
» non; c'eſt pour cette raiſon que Varron (1) dit qu'on avoit
» conſacré à Janus douze Autels, pour tout autant de mois.
» Nous l'appellons Conſivius, *à conſerendo*, c'eſt-à-dire, à cau-
» ſe de la propagation du genre humain dont Janus eſt l'au-
» teur; Quirinus, à cauſe de ſa vertu guerriere: ce nom eſt
» pris de la lance, que les Sabins appellent *Curis*. On l'appel-
» le Patulcius & Cluſivius, parce que ſes bergeries ſont ou-
» vertes en temps de guerre, & fermées en temps de paix:
» voici la cauſe de cette dénomination. Dans la guerre, dit-
» on, que les Sabins firent aux Romains pour ſe venger de
» l'enlevement de leurs filles, les Romains ſe hâterent de fer-
» mer la porte qui étoit au pied de la colline Viminale, &
» qui fut depuis appellée la porte Januale, à cauſe de cet en-
» levement, parce que les ennemis faiſoient les derniers ef-
» forts pour s'en emparer: mais après qu'elle fut fermée, elle
» ſe rouvrit d'elle-même, & la même choſe étant arrivée juſ-
» qu'à trois fois, pluſieurs Soldats ne pouvant venir à bout
» de la fermer tout-à-fait, ſe tinrent en armes ſur l'entrée
» pour la garder. Et comme dans le même temps il ſe don-
» noit un combat très-ſanglant de l'autre côté, le bruit cou-
» rut que les Romains avoient été vaincus par Tatius. Alors
» ceux qui gardoient cette entrée s'enfuirent, & lorſque les
» Sabins ſe mettoient en devoir de gagner cette porte, on
» dit que du Temple de Janus il ſortit des torrens d'eau bouil-
» lante, qui ſe dégorgeant par cette porte, étoufferent une partie
» des ennemis par leur chaleur, & noyerent l'autre. Depuis ce

(1) Liv. 5. des choſes divines.

» remps-là on ordonna qu'en temps de guerre on ouvriroit » cette porte, comme pour donner entrée à ce Dieu qui ve- » noit au ſecours des Romains ».

(1) Liv. 15. Dracon dans Athenée (1) a ſuivi une autre tradition, qui dans le fond revient aſſez à la même. On raconte, dit-il, que Janus avoit deux faces, l'une devant, l'autre derriere; il donna ſon nom à une riviere, & à une montagne ſur laquelle il s'étoit établi. On dit que c'eſt lui qui inventa le premier les Couronnes, les Navires & les Barques, & qu'il frappa le premier des monnoyes de cuivre. De-là vient que pluſieurs villes de Grece, d'Italie, de Sicile, frappent des monnoyes à double tête, qui ont au revers une barque, ou une couronne, ou un navire.

Ce qui donne beaucoup d'autorité au ſentiment de ces deux Auteurs, c'eſt que les monuments qui nous reſtent de Janus, s'y accordent parfaitement. En effet, il y eſt toujours repreſenté à deux faces, ou à deux têtes adoſſées l'une contre l'autre, & communement toutes les deux avec de la barbe. On le voit ſouvent de cette maniere ſur les Medailles, qui ont au revers une proue de navire, ainſi qu'on peut le voir dans celles que rapportent Beger, Vaillant, Bonanni, & d'autres Antiquaires. La différence qui s'y trouve eſt peu conſiderable : quelquefois les deux têtes ſont couronnées; quelquefois elles ſont ſans barbe; quelquefois elles portent une fleur qui les ſépare; quelquefois auſſi on trouve Janus ſur les monuments, avec quatre têtes, & alors on l'appelloit Janus Quadrifrons : ſur quoi on peut conſulter la ſçavante Diſſertation de M. de Boze. Pour ce qui eſt de la Clef & du bâton, dont parle Macrobe, on ne les trouve ſur aucun monument, non plus que le Dragon ou le Serpent, qui de ſon corps faiſoit un cercle & mordoit ſa queue, dont parle auſſi le même Auteur.

Les Anciens rendent raiſon de ces repreſentations. Plutar-

(1) Quæſt. Rom que (2) dit qu'on le peignoit avec deux têtes, ou parce qu'étant Grec d'origine & natif de Perrhebe, il vint en Italie, où ſe trouvant parmi des barbares en comparaiſon des Grecs, il changea de langage & de genre de vie; ou plûtôt

parce qu'il apprit à ſes nouveaux ſujets la politeſſe & les arts, ſur-tout celui de cultiver la terre. C'étoit à peu près pour la même raiſon, comme nous le dirons dans le troiſiéme Volume, qu'on nomma Cecrops Διφυὴς, comme qui diroit, qui a deux natures, parce qu'il commandoit à deux ſortes de gens, aux Egyptiens qu'il avoit amenés avec lui, & aux Atheniens auſquels il inſpira les mœurs & la politeſſe Egyptiennes.

D'autres Auteurs croient que par ces deux viſages on avoit voulu marquer la connoiſſance du paſſé & du futur; ou comme il préſidoit au mois de Janvier qui portoit ſon nom, il regardoit également l'année qui venoit de finir, & celle qui commençoit. Ceux qui le prenoient pour le Soleil, prétendoient qu'on avoit voulu marquer par-là, le levant & le couchant: d'autres qu'on le peignoit ainſi comme Portier ſupérieur & inferieur.

Cependant comme Janus avoit regné conjointement avec Saturne, quelques Auteurs ont avancé que des deux têtes, l'une repreſentoit Janus, & l'autre Saturne; & que quand il y a quatre têtes adoſſées, c'eſt Janus, Saturne, Picus & Faunus, les premiers Rois du pays: au lieu de ces deux derniers quelques Sçavans mettent Romulus, & Numa Pompilius. D'autres prétendent avec plus de vraiſemblance, que Janus à quatre faces, déſigne les quatre ſaiſons de l'année. Gavius Baſſus, rapporté par Macrobe, vient de nous dire que ces quatre têtes marquent qu'il comprend tous les climats.

Comme le nom de Janus eſt viſiblement latin, on croit qu'il s'appelloit Œnotrus, & qu'il avoit donné ſon nom à la colonie qu'il conduiſit en Italie.

Le ſçavant Ryckius, en parlant de cette Colonie, fait tomber l'époque de l'arrivée de Janus en Italie, après Euſebe, à l'an 150. avant l'arrivée d'Enée dans le même pays, & par conſéquent l'an 146. avant la priſe de Troye; ce Heros y étant débarqué quatre ans après la deſtruction de cette ville. Janus ſortit de Perrhebe dans la Theſſalie, au rapport de Plutarque, & vint par mer dans le pays Latin; & quand Dracon ne le diroit pas poſitivement dans

Athenée (1), la proue de Vaiſſeau qu'on voit ſur quelques-unes de ſes Medailles, ne laiſſeroit aucun lieu d'en douter. Il eſt certain auſſi que c'étoit de Theſſalie qu'il étoit ſorti. Comme il deſcendoit de Deucalion par Ion ſon fils, qui s'étoit établi dans cette contrée aux environs de Perrhebe, c'eſt ſans doute de là qu'il partit lorſqu'il conduiſit ſa Colonie. Il ſe rencontre cependant une grande difficulté ſur ce que toute l'Antiquité prétend qu'il reçut Saturne en Italie, car les temps ne s'y accordent pas. Theophile d'Antioche nous aſſûre, ſur l'autorité de Tallus (2), que Chronos, que les Latins ont appellé Saturne, vivoit 321. ans avant la priſe de Troye, ce qui ſuppoſeroit plus d'un ſiécle & demi entre lui & Janus. En effet, Minos I. du nom, vivoit deux cens vingt cinq ans avant la guerre de Troye, vers la trentiéme année de Pandion I. Ce Minos étoit fils de Jupiter, & petit-fils de Saturne. Il eut pour fils Lycaſte, & celui-ci fut pere de Minos ſecond, dont le fils aſſiſta à la priſe de Troye : ce qui donne à peu près les cent cinquante ans entre Saturne & Janus. D'où il faudroit conclure, ou que Saturne n'alla jamais en Italie, ou qu'il y alla long-temps avant Janus. Cependant comme toute l'Antiquité atteſte la contemporanéité de ces deux Princes, on peut ſuppoſer qu'il s'agit d'un autre Saturne, & que celui qui étoit contemporain de Janus, étoit Stercès, pere de Picus, qui après ſon Apothéoſe fut nommé Saturne : Janus qui lui ſucceda juſqu'à ce que Picus fût en âge de prendre la couronne, l'ayant fait mettre au rang des Dieux, comme il avoit vu avant ſon départ que les Atheniens en avoient uſé à l'égard de ſon grand-pere Erechthée, ainſi que nous l'apprenons de Ciceron (3).

(1) Loc. cit.

(2) Liv. 3. adv. Ant.

(3) De Nat. Deor. liv. 3. c. 19.

Saint Auguſtin (4), confirme cette opinion : « La Monarchie des Aſſyriens, dit-il, ſubſiſtoit toujours, & ils comptoient Lamparès pour leur vingt-troiſiéme Roi, quand Picus regna le premier ſur les Laurentins. C'eſt aux adorateurs » de ces Dieux à voir ce qu'ils veulent qu'ait été Saturne pere » de ce Picus ; car ils diſent que ce n'étoit pas un homme. » D'autres ont écrit qu'il avoit regné en Italie avant Picus, & » Virgile en parle ainſi (5). *C'eſt lui qui raſſembla ces hommes*

(4) De Civ. Dei. liv. 18. c. 15.

(5) Eneid. l. 8.

» *ſauvages & vagabonds, qui leur donna des loix, & qui appel-*
» *la cette terre Latium, parce qu'il s'y étoit caché pour éviter la*
» *fureur de ſon fils* : c'eſt ſous ſon regne qu'on dit qu'étoit le
» ſiécle d'or. Mais qu'ils traitent ceci de fictions poëtiques,
» & qu'ils diſent s'ils veulent que le pere de Picus s'appel-
» loit Stercé, & qu'il fut ainſi nommé à cauſe qu'étant fort
» bon Laboureur, il apprit aux hommes à amender la terre
» avec du fumier, d'où vient que quelques-uns l'appellent
» Stercucé. Quoi qu'il en ſoit, c'eſt pour cela qu'ils en ont fait
» le Dieu de l'Agriculture.

Ryckius obſerve judicieuſement à ce ſujet, que les anciens Latins, privés de l'uſage des lettres juſqu'au temps d'Evandre qui n'arriva en Italie que peu d'années avant la guerre de Troye, voyant dans ce pays tant de lieux qui portoient le nom de Saturne, crurent que c'étoit l'ancien qui y avoit regné.

Nous avons dit que c'étoit ſous le regne de Janus & de Saturne, quel qu'il ſoit, qu'avoit été le ſiécle d'or, ſur lequel les Poëtes avoient donné l'eſſor à leur imagination : voici, ſans parler des autres, ce qu'en dit Ovide : « On obſer-
» voit alors les regles de la bonne foi & de la juſtice, ſans
» y être contraints par les Loix. La crainte n'étoit point le
» motif qui faiſoit agir les hommes : on ne connoiſſoit point
» encore les ſupplices. Dans cet heureux ſiécle, il ne falloit
» point graver ſur l'airin ces loix menaçantes qui ont ſervi
» dans la ſuite de frein à la licence. On ne voyoit point en
» ce temps-là de criminels trembler en préſence de leurs
» Juges : la ſécurité où l'on vivoit, n'étoit point l'effet de
» l'autorité que donnent les loix. Les arbres tirés des fo-
» rêts, n'avoient point encore été tranſportés dans un mon-
» de qui leur étoit inconnu : l'homme n'habitoit que la terre
» où il avoit pris naiſſance, & ne ſe ſervoit point de vaiſſeaux
» pour s'expoſer à la fureur des flots. Les villes, ſans mu-
» railles ni foſſés, étoient un aſyle aſſûré. Les trompettes,
» les caſques, l'épée étoient des choſes qu'on ne connoiſſoit
» pas encore, & le ſoldat étoit inutile pour aſſûrer aux Citoyens
» une vie douce & tranquille. La terre, ſans être déchirée

» par la charrue, fourniſſoit toutes ſortes de fruits; & ſes ha-
» bitans, ſatisfaits des alimens qu'elle leur preſentoit ſans être
» cultivée, ſe nourriſſoient de fruits ſauvages, ou du gland
» qui tomboit des chênes. Le Printemps regnoit pendant
» toute l'année; les doux zéphirs animoient de leur chaleur
» les fleurs qui naiſſoient de la terre: les moiſſons ſe ſucce-
» doient, ſans qu'il fût beſoin de labourer ni de ſemer. On
» voyoit de toutes parts couler les ruiſſeaux de lait & de ne-
» ctar; & le miel ſortoit en abondance du creux des chênes
» & des autres arbres (*a*) ».

Comme rien n'eſt plus célébre dans l'Antiquité que ce ſiécle d'or, je vais dire ce qui peut y avoir donné lieu Les anciens habitans du pays Latin menoient une vie ſauvage, ſans loix & preſque ſans Religion, lorſque Janus y arriva. Ce Prince adoucit la férocité de leurs mœurs, les raſſembla dans des villes & dans des villages, leur donna des loix, & ſous ſon regne ſes ſujets jouirent d'un bonheur qu'ils ne connoiſſoient pas: ce qui fit regarder le temps où il avoit regné comme un temps heureux & un ſiécle d'or. Car vouloir le faire durer autant que la vie de Saturne, c'eſt ce qu'on ne ſçauroit ſoutenir. Jamais ſiécle ne fut plus rempli de guerres & de carnage, & jamais le crime n'inonda la terre avec plus de fureur. Saturne pour monter ſur le trône en chaſſa ſon pere: Jupiter ſon fils le traita préciſément & à la lettre comme il avoit traité ſon pere, & ce Prince n'affermit ſon trône que par la défaite & la perte de tous ſes parens.

(1) Prepar. liv. 1. c. 10.

Euſebe (1), après avoir rapporté le Fragment de Sanchoniathon, fait à peu près la même reflexion. Voilà donc, dit-il, l'Hiſtoire de Chronos, ou de Saturne, voilà ce qu'il y a de véritable dans cette vie, qu'on place ſous ſon regne, & qui eſt devenue ſi célebre dans les Ouvrages des Auteurs Grecs: voilà les hommes qu'ils appellent πρῶτον χρύσεον γένος; *la premiere race des mortels, la race de l'âge d'or*, qui ſelon les Anciens, a vécu ſi heureuſe dans les premiers ſiécles du monde.

(*a*) *Aurea prima ſata eſt ætas, quæ, vindice nullo,*
Sponte ſua, ſine lege, fidem rectumque colebat,
Pœna metuſque aberant, &c. Ovid. Met. Lib. 1. Fab. 3.

Ajoutons cependant que cette idée du ſiécle d'or, étoit priſe ſans doute dans la tradition, qui portoit que nos premiers peres, ou du moins depuis Noé juſqu'à la ſéparation qui ſe fit ſous Phaleg, avoient vécu en commun, & mené une vie heureuſe, eu égard aux temps qui ſuivirent.

CHAPITRE V.

Hiſtoire d'Atlas, des Pléiades ſes Filles, d'Heſperus, & des Heſperides.

IL y a peu de perſonnages dans l'Antiquité qui ſe ſoient rendus plus célébres qu'Atlas. Tous les Anciens conviennent qu'il a donné ſon nom à cette montagne, ou plûtôt à cette chaîne de montagnes qui traverſent une partie de l'Afrique de l'Orient à l'Occident, juſqu'aux extrémités de ce continent; de même qu'à l'Ocean, & à l'Iſle Atlantique.

Suivant Héſiode (1), Atlas étoit fils de Japet, & de Clymene fille de l'Ocean, & frere de Menœtius, de Promethée, d'Epimethée, tous Princes Titans, dont nous parlerons dans la ſuite. « Atlas, dit ce Poëte, ſoutient le ciel ſur » ſes épaules, aux extrémités de la terre, dans le pays des » Heſperides; & tel étoit le ſort auquel Jupiter l'avoit deſti- » né ». Apollodore (2), Diodore de Sicile, & tous les Anciens conviennent auſſi qu'Atlas étoit fils de Japet; mais le premier de ces deux Auteurs lui donne pour mere, Aſia, autre fille de l'Ocean.

(1) Theog.

(2) Liv. 1.

Nos Modernes toujours guidés par des étymologies qu'ils tirent des langues de l'Orient, ont abandonné les Anciens, & ont fait venir Atlas de la Phenicie, ou des pays voiſins, dans l'extrémité de l'Afrique. C'eſt ainſi qu'en parlent Bochart & Voſſius (3). M. Fourmond l'aîné qui eſt perſuadé qu'Abraham eſt Saturne, croit qu'Atlas, eſt le même que Lot. Mais ſans entrer ici dans des diſcuſſions qu'on peut voir dans les Ouvrages de ces Sçavans, je crois pouvoir

(3) De Idol. L. 1.

m'en tenir à Diodore de Sicile, qui raconte ainſi l'hiſtoire de ce célébre Titan.

« Après la mort d'Hyperion, les enfans d'Uranus partage-» rent le Royaume entr'eux. Les deux plus célébres furent » Atlas & Saturne. Les lieux maritimes étant échus par le » ſort à Atlas, ce Prince donna ſon nom aux Atlantes ſes » ſujets, & à la plus haute montagne de ſon pays. On dit » qu'il excelloit dans l'Aſtrologie, & que ce fut lui qui le » premier repreſenta le monde par une ſphere. C'eſt pour cet-» te raiſon qu'on a prétendu qu'Atlas portoit le ciel ſur ſes » épaules; cette fable faiſant une alluſion ſenſible à ſon in-» vention. Il eut pluſieurs enfans; mais Heſperus ſe rendit » le plus remarquable de tous par ſa pieté, par ſa juſtice, & » par ſa bonté. Celui-ci étant monté au plus haut du mont » Atlas pour obſerver les Aſtres, fut ſubitement emporté par » un vent impetueux, & on ne l'a pas vû depuis. Le peuple » touché de ſon ſort, & ſe reſſouvenant de ſes vertus, lui dé-» cerna des honneurs divins, & conſacra ſon nom en le donnant » à la plus brillante des Planetes Atlas fut auſſi pere de ſept fil-» les, qui furent toutes appellées Atlantides, mais dont les » noms propres furent Maïa, Electre, Taygete, Aſterope, » Merope, Alcyone, & Celæno. Elles furent aimées des plus » célébres d'entre les Dieux & les Heros, & elles en eurent » des enfans qui devinrent dans la ſuite auſſi fameux que leurs » peres, & qui furent les Chefs de bien des Peuples. Mais » l'aînée de toutes, eut de Jupiter un fils appellé Mercure, » qui fut l'inventeur de pluſieurs Arts. Les autres Atlantides » eurent auſſi des enfans illuſtres: car les uns donnerent l'o-» rigine à pluſieurs nations, & les autres bâtirent des villes. » C'eſt pourquoi, non-ſeulement quelques barbares, mais mê-» me pluſieurs Grecs, font deſcendre leurs anciens Heros » des Atlantides. On dit qu'elles furent très-intelligentes, & » que c'eſt pour cette raiſon que les hommes les regarderent » comme Déeſſes après leur mort, & les placerent dans le » ciel ſous le nom de Pléïades. Ces Atlantides furent auſſi » nommées Nymphes, parce que dans leur pays on appelloit » ainſi toutes les femmes.

» Le

Le même Auteur ajoute dans le Livre IV. (1) « que les My- (1) Ch. VII.
» thologues diſoient que dans le pays appellé *Heſperitis*,
» vivoient autrefois Atlas & Heſperus, tous deux freres, &
» tous deux très-fameux : qu'Heſperus étant devenu pere d'u-
» ne fille nommée Heſperis, la donna en mariage à ſon fre-
» re Atlas, & que ce fut de cette fille que le pays Heſperi-
» tis avoit pris ſon nom. Atlas eut d'Heſperis ſept filles, qui
» furent appellées Atlantides, du nom de leur pere, ou Heſ-
» perides, de celui de leur mere. Comme elles étoient d'une
» beauté & d'une ſageſſe peu communes, on dit que ſur leur
» réputation Buſiris Roi d'Eſpagne conçut le deſſein de s'en
» rendre le maître, & qu'il commanda à des Pirates d'en-
» trer dans leur pays, de les enlever & de les lui amener.
» Ces Pirates ayant trouvé dans un Jardin les filles d'Atlas
» qui s'y divertiſſoient, ſe ſaiſirent d'elles ; & s'étant enfuis
» au plus vîte dans leurs vaiſſeaux, ils les embarquerent avec
» eux : mais Hercule les ayant ſurpris pendant le temps qu'ils
» mangeoient près du rivage, & ayant appris de ces jeunes
» Vierges le malheur qui leur étoit arrivé, il tua tous leurs
» raviſſeurs & rendit enſuite les Atlantides à leur pere At-
» las. Ce Prince reconnoiſſant donna à Hercule (*a*) les pom-
» mes qu'il étoit venu chercher.

» Les Mythologues avoit dit, le même Auteur au Cha-
» pitre précédent, ſont fort partagés au ſujet de ces Pommes :
» car les uns diſent qu'il croiſſoit effectivement des Pom-
» mes d'or en certains Jardins d'Afrique qui appartenoient
» aux Heſperides ; mais qu'elles étoient gardées par un épou-
» vantable Dragon qui veilloit ſans ceſſe. D'autres préten-
» dent que les Heſperides poſſedoient de ſi beaux troupeaux
» de brebis, que par une licence poëtique on leur avoit don-
» né le ſurnom de dorées, comme on l'avoit donné à Venus
» à cauſe de ſa beauté. Quelques-uns enfin ont écrit que ces
» brebis étoient d'une couleur particuliere, qui tiroit ſur l'or.
» Ces derniers ajoutoient même, que par le Dragon il faut
» entendre le Paſteur qui gardoit ces brebis, homme très-fort

(*a*) On parlera encore de ce voyage d'Hercule & du jardin des Heſperides dans l'hiſtoire de ce Heros, Tome III.

» & très-courageux, & qui avoit coutume de mettre à mort » tous ceux qui entreprenoient de lui ravir quelque piece de » ſon troupeau. »

Non content du preſent dont parle Diodore, Atlas apprit à Hercule l'Aſtronomie. Il avoit étudié cette ſcience avec beaucoup d'aſſiduité & d'application, & y étoit devenu très-ſçavant. Comme Hercule fut le premier qui apporta en Grece la ſcience de la Sphere, il acquit auſſi une grande gloire, & l'on feignit à ce propos qu'Atlas s'étoit repoſé ſur lui du fardeau du monde; les hommes, dit à cette occaſion l'Auteur que je copie, racontant d'une maniere fabuleuſe un fait véritablement arrivé.

Après ce qu'on vient de dire, il eſt aiſé de juger qu'Atlas étoit un homme diſtingué par ſes talens; qu'il s'adonnoit aux ſciences ſpeculatives, ſur-tout à l'Aſtronomie, & qu'il n'a fallu que l'uſage qu'il faiſoit de la Sphere dont il étoit l'inventeur, joint à la hauteur des montagnes ſur leſquelles il alloit faire ſes obſervations, pour avoir donné lieu à la fable, qu'il portoit le ciel ſur ſes épaules, & qu'il avoit été changé en cette montagne, à laquelle on ne donna le nom d'*Hatlha*, ou celui de *Talah*, tiré de l'hebreu, & qui veut dire *être ſuſpendu*, qu'à cauſe des rochers immenſes qui pendent du mont Atlas, lequel eſt ſi élevé qu'il ſemble toucher le ciel, & dont même on voit rarement le ſommet à cauſe des neiges & des brouillards qui l'environnent (*a*). On peut ajouter qu'il y a beaucoup d'apparence qu'Atlas raſſembla les Peuples errants & vagabonds de cette extrémité de l'Afrique, qu'il regna ſur eux, leur donna des loix, & polit leurs mœurs. Hérodote (1) parle de ces Peuples, qu'il appelle Atlantes, les ſeuls, ſelon lui, qui n'avoient point de nom particulier, n'étant connus que ſous celui d'Atlantes. Cet Auteur, & après lui Pomponius Mela, font la deſcription du mont Atlas, que les habitans du pays appelloient la colomne du ciel.

(1) Liv. 4. ch. 184.

(*a*) Le P. Dom Pezron dérive ce nom du mot *alrus*, par la tranſpoſition d'une ſe. le lettre, & cette étymologie eſt conforme à l'autre nom de ce Prince qu'on appelloit *Telamon*, qui dans la langue Celtique veut dire un homme d'une grande taille.

Les Pléiades.

POUR revenir aux filles d'Atlas qui forment le ſigne des Pléiades dans la tête du Taureau, on n'a publié qu'elles avoient été changées en ces Aſtres, que parce que leur pere fut le premier qui découvrit ces étoiles, & qu'il leur fit porter le nom des Pléiades ſes filles ; ſoit qu'on les ait appellées ainſi à cauſe que leur mere, ſuivant quelques Anciens, s'appelloit Pléione, ou plûtôt parce que ces étoiles paroiſſent au mois de Mai, temps propre à la navigation (1). Les Latins les appellent *Vergiliæ*, à cauſe qu'elles ſe levent au Printemps ; & comme il y en a une qu'on ne voit plus depuis long-temps, qui eſt Merope, on dit qu'elle ſe cachoit de honte d'avoir épouſé un homme mortel, pendant que ſes ſœurs avoient été mariées à des Dieux : en quoi il eſt aiſé de voir qu'on a mêlé l'Aſtronomie avec l'Hiſtoire ; car il eſt vrai que ſix filles d'Atlas épouſerent des Princes Titans, qui étoient ordinairement regardés comme des Dieux, & que Merope épouſa Siſyphe, qui n'étoit pas de cette famille.

(1) πλέω navigo.

Mais ſuivant une tradition plus autoriſée encore par les Anciens, Electre femme de Dardanus, étoit cette Pléiade qui avoit diſparu vers le temps de la guerre de Troye, pour n'être pas témoin des malheurs de ſa famille. Quoiqu'il en ſoit, voici comme les Poëtes s'en expriment. On compte, dit Ovide dans ſes Faſtes, ſept étoiles dans la Conſtellation des Pléiades, quoiqu'il n'y en ait plus que ſix :

Quæ ſeptem dici, ſex tamen eſſe ſolent,

parce qu'Electre, femme de Dardanus, l'une de ces ſept Nymphes filles d'Atlas, s'eſt cachée pour fuir le ſpectacle des malheurs de Troye (*a*).

Hygin, contemporain d'Ovide, rapporte cette même fable ; mais avec des circonſtances propres à faire imaginer le

(*a*) . . . . . *Troja ſpectare ruinas*
Non tulit, ante oculos oppoſuitque manum.

fait hiſtorique qui peut y avoir donné lieu. « Electre, dit-il ; » ne pouvant plus ſoutenir la vue des danſes de ſes ſœurs, » abandonna le Zodiaque au temps des malheurs de Troye, » & ſe retira vers le Pole Arctique, marchant dans le déſor- » dre d'une perſonne accablée de la plus vive douleur ; ſes » cheveux épars & négligés lui firent donner le nom de Co- » mete (*a*).

Le Scholiaſte latin d'Aratus, dit la même choſe : *Electram diſſolutis crinibus propter luctum ire aſſerunt, & propter Comas, quidam Cometem vocant.* Aux circonſtances rapportées par Hygin, Avienus, ſur l'autorité de Smynthès, ajoutoit qu'Electre ſe remontroit de temps en temps aux mortels, mais toujours avec l'appareil d'une Comete (*b*).

Je ne dois pas oublier les reflexions, plus ingenieuſes que ſolides, d'Olaüs Rudbeck dans ſon Atlantique. Cet Auteur prouve qu'Atlas & ſes ſucceſſeurs ont regné dans le Nord ; que ce pays étoit la véritable Atlantique dont parle Platon dans le Timée, & le Critias ; que ces Princes y furent très-puiſſants, & qu'ils porterent dans la ſuite leurs conquêtes dans la Grece, l'Italie, les Gaules, l'Aſie mineure & l'Egypte ; & que ce qui fit publier la fable que ce Prince portoit le ciel ſur ſes épaules, c'eſt parce que ſon empire s'étendit ſur toute la terre.

Les Hyades.

On dit auſſi que les Hyades étoient filles d'Atlas, & on en nomme ſix, Eudore, Ambroſie, Prodice, Coronis, Phileto & Poliſo. D'autres y ajoutent Thionne ; mais il y a apparence que ces prétendues Hyades, mot qui en Grec veut

(*a*) M. Freret dans une ſçavante Diſſertation imprimée dans le dixiéme Tome des Memoires de l'Academie des Belles-Lettres, s'eſt ſervi de ce que diſent les Anciens du chemin de cette étoile, pour prouver qu'il s'agit d'une Comete, qui ayant paru dans le Signe du Taureau, près des Pleiades, prit ſon cours du côté du Pole : mais cela ne regarde pas mon ſujet.

(*b*) *Non nunquam Oceani tamen iſtam*
ſurgere ab undis
In convexa Poli, ſed ſede carere ſororum ;
Diffuſamque comas cerni, criniſque ſoluti
Monſtrare effigiem : diros hos fama Cometas
Commemorat triſti procul iſtâ ſurgere formâ,
Vultum ardere, diam perfundere crinibus æthram,
Sanguine ſub pingui, rutiloque rubere cruore.

dire *pluvieux*, ne ſont que des perſonnages poëtiques, dont on a donné le nom à quelques étoiles qu'Atlas avoit découvertes; à moins que de dire qu'on a mis ſur le compte du grand Atlas tous les enfans des autres qui ont porté le même nom. On en nomme ordinairement trois, le premier étoit Roi d'Italie, le ſecond regna en Arcadie, & le troiſiéme eſt celui dont nous parlons: je crois même qué ſes ſucceſſeurs porterent ſouvent le même nom; c'eſt ce qui fait qu'on trouve Atlas dans l'hiſtoire de Perſée & dans celle d'Hercule, poſterieures l'une & l'autre à celle des premiers Princes Titans.

Atlas, comme nous l'avons dit, avoit un frere qui alla auſſi s'établir dans l'Occident; ce qui vraiſemblablement lui fit donner le nom d'Heſperus, d'où les Grecs appelloient Heſperies, toutes les regions occidentales à la Grece. M. le Clerc dérive pourtant ce nom d'un mot Hebreu qui veut dire *beau: unde veſperugo, pulcherrima ſtella, Gallicè, La belle Etoile*: de là les fameux Jardins des Heſperides ſes filles, parce que dans la Mauritanie Tingitane il y en avoit de très-beaux; & les Poëtes ont appellé des Pommes d'or, les Oranges & les Citrons dont ils étoient remplis; pendant que les Dogues qui les gardoient, ont été regardés comme des Dragons (1).

(1) Voyez l'Hiſt. d'Hercule. T. III.

CHAPITRE VI.

Hiſtoire de Japet, de Promethée, d'Epimethée, & de Pandore.

QUE Promethée & Epimethée ſoient de la famille des Titans, c'eſt une vérité atteſtée par Heſiode, & adoptée par pluſieurs Anciens, ſur-tout par Lucien. Il étoit fils de Japet & de Clymene, comme le dit Heſiode (*a*). *Japet*, dit-il, *épouſa la belle Clymene, fille de l'Ocean, dont il eut le grand*

(*a*) Theogon. v. 508. D'autres lui donnent pour mere une Nymphe nommée *Aſia*.

Atlas, l'illuſtre Menœtius, le ruſé Promethée, & l'inſenſé Epimethée.

Japet s'etoit établi dans la Theſſalie, où il s'étoit rendu puiſſant; mais comme c'étoit un mechant homme, & un eſprit dangereux, il devint plus célébre par ſes enfans que par ſes propres actions. Cependant les Grecs le regardoient comme l'aureur de leur origine, & ne connoiſſoient rien de plus ancien que lui: auſſi appelloit-on communement les vieillards décrepits des Japets, comme le rapportent Heſychius & Suidas (*a*).

Promethée s'eſt rendu extrémement célébre par la fable que je vais raconter. Comme c'étoit un homme d'un eſprit fin & ruſé, il entreprit de tromper Jupiter dans un ſacrifice, & d'éprouver par-là ſi véritablement il meritoit d'être au nombre des Dieux. Ayant pour cela fait tuer deux bœufs, il remplit une des deux peaux de la chair, & l'autre des os de ces victimes. Jupiter fut la dupe de Promethée, & choiſit la derniere. Réſolu de s'en venger ſur tous les hommes, il leur ôta l'uſage du feu. Promethée avec l'aide de Minerve, dont les conſeils lui avoient déja ſervi lorſqu'il forma le corps de l'homme avec de la boue détrempée, monta juſqu'au ciel, & s'étant approché du chariot du Soleil, y prit le feu ſacré, qu'il porta ſur la terre dans la tige d'une ferule (*b*). Jupiter outré de ce nouvel attentat, ordonna à Vulcain de former une femme qui fût douée de toutes ſortes de perfections; ce qui la fit appeller *Pandore*. Les Dieux la comblerent de preſens, & l'envoyerent à Promethée, avec une boëte remplie de tous les maux. Ce Prince s'en étant défié, ne voulut point la recevoir pour ſa compagne; mais Epimethée, à qui elle ſe preſenta, en fut ſi charmé qu'il l'épouſa, & en eut Pyrrha, femme de Deucalion. Il voulut auſſi voir ce qui étoit dans la boëte fatale, & ſur le champ il en ſortit ce déluge de maux qui ont depuis ce temps-là inondé toute la terre. Il la referma promptement, mais il n'y eut que l'eſpérance qui n'eut pas le temps de s'évader, & c'eſt le ſeul

(*a*) On prouvera dans le commencement du troiſiéme Tome, que Japet eſt le même que Japhet fils de Noé, dont les enfans Javan & Gomer, & leurs deſcendans peuplerent le Nord & l'Occident, juſqu'au fond de l'Eſpagne.

(*b*) . . . . *Audax Iapeti genus Ignem fraude mala gentibus intulit.* Hor. Od. 3. Liv. 2.

bien qui reſte aux hommes malheureux.

Jupiter enfin, outré de ce que Promethé n'avoit pas donné dans ce dernier piege, ordonna à Mercure de le conduire ſur le mont Caucaſe, & de l'attacher à un rocher, où une Aigle (1), fille de Typhon & d'Echidna, devoir lui dévorer éternellement le foye; car il en croiſſoit autant chaque nuit, ſelon Heſiode (2), que l'Aigle en avoit dévoré pendant le jour. Cet Auteur ne fixe point le temps du ſupplice de Promethée, il dit au contraire qu'il devoit être éternel, ἀθάνατον; cependant d'autres Anciens bornent ce temps à l'eſpace de trente mille ans. Le même Heſiode ne dit point auſſi que Jupirer emprunta le miniſtere de Mercure, mais qu'il attacha lui-même ce malheureux, non à un rocher, mais à une colomne.

(1) D'autres diſent un Vautour.

(2) L. 1. c. 1.

Hercule le délivra cependant quelques années après, ou, ſelon d'autres, Jupiter lui-même, en récompenſe de ce qu'il lui avoit revelé l'Oracle des Parques, qui avoient prédit que l'enfant de Tethis ſeroit plus puiſſant que ſon pere, & que par conſéquent il devoit abandonner le deſſein qu'il avoit de l'épouſer, de peur d'être un jour détrôné. Mais comme il avoit juré de laiſſer, pendant l'eſpace de temps que je viens de marquer, Promethée attaché au Caucaſe, pour ne pas violer ſon ſerment, il ordonna qu'il porteroit toujours au doigt un anneau de fer, où ſeroit attaché un petit fragment de la roche du Caucaſe, afin qu'il fût vrai en quelque maniere que Promethée reſteroit toujours attaché à cette roche: & voilà, diſent les Anciens, l'origine de la premiere bague. Pline (3) qui rapporte ce fait, n'en a pas cherché de plus véritable. Mais il ne faut pas s'imaginer que ces fictions ſoient paſſées juſqu'à nous d'une maniere uniforme. Celle-ci eſt racontée bien differemment par les Anciens. Durius de Samos, prétend que Promethée fut chaſſé du ciel, pour avoir aſpiré à l'Hymen de Minerve; & voilà pourquoi il eſt tant parlé dans cette fable de cette Déeſſe. Nicandre de Colophon veut que le crime de Promethée ait été d'avoir perſuadé aux hommes de céder au ſerpent le don de rajeunir, dont les Dieux les avoient gratifiés. D'autres enfin, bien loin

(3) Liv. 31.

de penſer qu'il eût mépriſé Pandore, aſſurent qu'il en avoit abuſé après que ſon frere l'eut épouſée.

Quoiqu'il en ſoit, ces fictions renferment ſans doute quelque ancienne hiſtoire, mais extrêmement défigurée: on y voit une infinité d'allégories; le nom de Promethée en fournit un grand nombre : il veut dire *celui qui prévoit l'avenir*; celui d'Epimethée, ſignifie *celui qui connoît ce qui eſt arrivé.* On pourroit même entrevoir dans cette Fable quelques veſtiges de la tradition de la chute de nos premiers peres, & de la ſéduction d'Adam par Eve ſa femme; car on y trouve tout ce qu'on veut. M. Reland, dans ſa huitiéme Diſſertation, dit qu'elle tire ſon origine d'une tradition qui avoit cours parmi les anciens Perſes; & qui portoit que les Heros des temps les plus reculés avoient vaincu certains Génies malfaiſans, & les avoient attachés au mont Caſ. D'autres Sçavans remontent plus haut, & croyent que les Payens avoient caché ſous cette fiction l'hiſtoire de la chute des Anges, qui furent enchainés, non ſur le Caucaſe, mais dans le fond de l'Enfer, comme l'Ecriture ſainte nous l'apprend. Pour moi, qui ſuis perſuadé qu'on peut expliquer les fables ſans avoir recours à des ſuppoſitions qu'on ne ſçauroit prouver, je crois que celle-ci ne renferme aucun myſtere, & qu'elle n'eſt qu'une ſuite de l'hiſtoire des Titans, mais racontée à la maniere de ce temps-là, c'eſt-à-dire, avec le merveilleux qui accompagne toujours ces anciennes narrations. Voici ce que j'en penſe.

Promethée, couſin-germain de Jupiter, ne fut pas exempt de la perſécution qu'il fit ſouffrir aux Titans, & il n'en faut pas chercher d'autre cauſe que l'ambition du Prince Cretois, ni dire que c'eſt parce qu'il étoit fils d'Eurimedon & de Junon, ainſi que le prétendent quelques Auteurs. Comme Promethée ſe retira dans la Scythie, d'où il n'oſa ſortir du vivant de Jupiter, on dit que ce Dieu l'avoit fait attacher au Caucaſe, & l'on n'employe le miniſtere de Mercure, que parce que Jupiter ſe ſervit de lui pour donner de l'inquiétude à Promethée, & l'empêcher de remuer. Ce Prince uniquement adonné à l'Aſtrologie, ſe retiroit ſouvent ſur le mont Caucaſe, comme ſur une eſpece d'Obſervatoire, d'où

d'où il contemploit les Aſtres, & étoit comme dévoré par ſes continuelles meditations, ou plûtôt, par le chagrin de mener une vie ſi triſte, & d'être obligé de vivre dans un ſéjour ſi odieux ; & c'eſt, pour le dire en paſſant, ce qui a donné lieu à la fable de l'Aigle, ou du Vautour, qui dévoroit ſon foye, & on n'a dit qu'il renaiſſoit à chaque inſtant, que parce que Promethée avoit tous les jours de nouveaux ſujets de chagrin.

Il ne faut pourtant pas oublier d'avertir qu'Herodote explique autrement cette particularité, en diſant que ce Prince n'ayant pû arrêter le débordement d'un fleuve, qui à cauſe de ſa rapidité étoit appellé l'Aigle, il fut mis en priſon, ou du moins il fut obligé de ſe retirer avec une partie de ſes ſujets ſur les montagnes, pour éviter l'inondation, juſqu'à-ce qu'un Voyageur marqué par Hercule (*a*), entreprit d'y mettre des digues, & de tuer, pour ainſi dire, l'Aigle, en rendant ſon cours uniforme & reglé ; ainſi ce Heros délivra Promethée ou de ſa priſon, ou de ſa retraite.

Les habitans de la Scythie étoient alors extrémement ſauvages, & vivoient ſans loix & ſans coutumes : Promethée, Prince poli & ſçavant, leur apprit à mener une vie plus humaine, leur enſeigna l'Agriculture, la Medecine, (*b*) &c. C'eſt ce qui a donné lieu à l'hyperbole, qui dit qu'il avoit formé l'homme, & que Minerve, qui eſt la Déeſſe des Sciences, l'avoit animé (1). Cependant, ſi nous en croyons Lactance (2), ſans avoir recours à cette explication allegorique, nous dirons ſimplement que ce qui a donné lieu à cette fable, c'eſt que Promethée fut le premier qui enſeigna l'Art de faire des Statues avec de l'argile ; ce qui fit dire par une hyperbole aſſez ordinaire, qu'il avoit formé l'homme, comme on publia dans la ſuite de Dedale, qu'il faiſoit marcher ſes Statues, parce qu'il leur ſepara les jambes, comme nous le dirons dans ſon hiſtoire.

(1) Hygin. Poët Aſtr. l. 2. Ovid. Met. l. 1.
(2) L. 2. c. 10.

Ce qui ſert extrémement à confirmer cette derniere

(*a*) On ne doit pas mettre cette avanture ſur le compte d'Hercule de Thebes, comme font les Poëtes, mais du Phenicien, ou de quelqu'autre, puiſque Promethée vivoit pluſieurs ſiécles avant Amphitrion.

(*b*) Eſchile dans ſon Promethée, dit que ce Prince avoit inventé tous les Arts,

explication, c'eſt que dans un beau monument que le temps a reſpecté, & qu'on trouve dans le premier Volume de l'Antiquité expliquée par les figures, p. 2. qui repreſente Promethée, formant l'homme, on voit qu'il y travaille avec le ciſeau, marque évidente qu'il s'agit de l'art de la ſtatuaire. Cette image, au reſte, eſt fort ſinguliere; Minerve y paroît, parce que ſuivant Lucien ce fut elle qui anima l'ouvrage de Promethée. On y voit auſſi Pſyché avec ſes ailes, montée ſur un char, par la raiſon qu'elle étoit le ſymbole de l'ame. Il eſt évident qu'on a voulu nous apprendre par-là que les ſtatues de Promethée étoient ſi parfaites qu'elles n'attendoient qu'un eſprit de vie pour ſe mouvoir.

Que ſi on ne vouloit pas ſe rendre à cette explication, comment donner un ſens raiſonnable à ce que dit Ovide au commencement de ſes Métamorphoſes, que l'homme manquant ſur la terre, Promethée détrempa de la boue pour le former, puiſqu'il étoit homme lui-même, & que l'Antiquité nous apprend l'hiſtoire de ſon pere & de ſes ancêtres.

Pour expliquer maintenant la fable du feu volé par Promethée, quelques Auteurs ont dit que ce qui y avoit donné lieu, c'eſt qu'il en avoit appris l'uſage à l'homme (*a*): mais y a-t-il apparence que cet uſage eût été ignoré ſi longtemps, parmi même les Nations les plus barbares? Il eſt ſans doute auſſi ancien que le monde (*b*), ſoit que la foudre l'ait porté ſur la terre, ſoit que le vent ait embraſé quelques forêts, en agitant les branches des arbres, ſoit qu'on ait fait du feu par hazard en frappant deux cailloux. Diodore de Sicile (1) dit que le vrai ſens de cette fable eſt que Promethée avoit trouvé les matieres combuſtibles propres à allumer & à entretenir le feu; mais peut-on s'imaginer que l'uſage du feu une

(1) Liv. 5.

(*a*) Pauſanias *in Corinth.* dit que les Anciens croyoient que c'étoit Phoronée, & non Promethée, qui avoit inventé l'uſage du feu; ce qui ſeroit vrai dans le ſens des Grecs, qui ne connoiſſoient rien de plus ancien que ce Phoronée.

(*b*) Une fête generalement répandue parmi tous les Peuples, & qui ſe pratique encore aujourdhui à la Chine, au Mexique, & en pluſieurs autres lieux, que l'on appelle la fête des Lanternes, dont la cérémonie conſiſte à allumer la nuit une grande quantité de Lanternes & de flambeaux, eſt ſans doute une tradition de la joye que tout le monde témoigna de l'uſage du feu, qu'Adam trouva ſans doute, & que Noé conſerva.

fois introduit, on ait été juſqu'au temps de Promethée à juger ce qui étoit propre, ou ne l'étoit pas à l'allumer, & à l'entretenir ? Ainſi je crois que ce qui a donné lieu à la fiction, c'eſt que Jupiter ayant fait fermer les boutiques où l'on forgeoit le fer, de peur que les Titans ne s'en ſerviſſent contre lui, Promethée qui ſe retira dans la Scythie, y établit de bonnes forges ; de-là nous ſont venus les Calybes, ces excellens Forgerons (1) ; peut-être même que croyant ne pas trouver du feu dans ce pays, Promethée y en apporta dans la tige d'une ferule, qui eſt fort propre à le conſerver pendant pluſieurs jours.

(1) M. le Clerc ſur Heſiode, v. 563.

M. de Tournefort découvrit dans ſon Voyage du Levant, cette Plante que les Grecs nommoient *Nartex*, & les Latins *Ferula* : ſa tige eſt haute de cinq à ſix pieds, l'écorce en eſt très-dure, & le dedans eſt rempli d'une eſpece de moële que le feu ne conſume que très-lentement. Les Matelots s'en ſervent pour tranſporter du feu d'une Iſle dans une autre. Cet uſage eſt de la premiere Antiquité, & peut ſervir à expliquer un endroit d'Heſiode (2), qui parlant du feu que Promethée vola dans le ciel, dit qu'il l'emporta dans une ferule, ἐν κοίλῳ, puiſque le fondement de cette fable vient ſans doute de ce que Promethée, ſelon Diodore de Sicile, fut l'inventeur du fuſil d'acier τὸ πυρεῖον, avec lequel on tire du feu des cailloux (3), *ſemina flammæ abſtruſa in venis ſilicis.* Suivant les apparences, ce Prince ſe ſervit de moële de ferule au lieu de méche, & apprit aux hommes à conſerver le feu dans les tiges de cette Plante. Ces tiges ſont aſſez fortes pour ſervir d'appui, mais trop legeres pour bleſſer ceux que l'on frappe : c'eſt pour cela que Bacchus, quel qu'il ſoit, l'un des plus grands Légiſlateurs de l'Antiquité, ordonna au rapport de Diodore de Sicile (4), aux premiers hommes qui bûrent du vin, de ſe ſervir de ces cannes de ferule, parce que ſouvent ils ſe caſſoient la tête avec des bâtons ordinaires.

(2) Op. & dies. verſ. 52.

(3) Diod. l. 3.

(4) Idem l. 3.

Au regard des deux bœufs qu'on a dit que Promethée avoit fait tuer pour tromper Jupiter, je crois que cette fable eſt fondée ſur ce que Promethée fut peut-être le premier qui ouvrit des Victimes, pour tirer des augures de l'inſpection de

leurs entrailles. Pour la métamorphoſe d'Epimethée qu'on a dit avoir été changé en Singe, c'eſt, ſelon Lucien, que ce Prince étoit comme ſon frere, un habile Statuaire, & imitoit en perfection la nature.

(1) Phaleg. l. 1. c. 2.
(2) Sur Heſ.

N'oublions pas toutefois de dire que le fameux Bochart (1), & après lui M. le Clerc (2), croient que Promethée eſt le même que Magog; & il faut avouer que le premier en fait un parallele bien reſſemblant. Promethée eſt fils de Japet, & Magog fils de Japhet, & petit-fils de Noé. Magog ainſi que Promethée alla s'établir dans la Scythie: le premier inventa ou perfectionna l'art de fondre les metaux & de forger le fer; ce que les Poëtes attribuoient auſſi à notre Promethée; & même Diodore dit qu'il inventa pluſieurs inſtrumens propres à faire du feu. La fable qui dit que Promethée étoit dévoré par un Aigle, vient de ce que le nom de Magog ſignifie un homme dévoré de chagrin (*a*). M. le Clerc ajoute qu'Epimethée eſt le même que *Gog*, dont le nom veut dire *brulant*; ce qui convient, ſelon lui, à ce Prince, dont on a voulu marquer la paſſion pour les femmes, par l'hiſtoire de Pandore. Il ajoute d'autres conjectures, qui prouvent tout au plus que l'hiſtoire de ces deux Princes Titans fut embellie de celles de Gog & de Magog, qui avoient avant eux exercé dans la Scythie l'art de forger le fer. Enfin ſelon d'autres Auteurs, Promethée eſt le même que Noé, & le parallele qu'ils en font ne manque pas de vraiſemblance; tant il eſt aiſé de trouver des rapports entre des perſonnes qui ont vécu dans des temps ſi reculés.

Si le ſentiment de M. Newton étoit appuyé de quelque autorité, nous connoîtrions mieux Promethée, & nous ſçaurions au juſte dans quel temps il a vécu. Selon cet Auteur, Promethée étoit neveu du fameux Seſoſtris, qui ſelon lui, vivoit vers le temps des Argonautes, peu d'années avant la guerre de Troye. Comme ce Prince avoit accompagné ſon oncle dans ſes conquêtes, celui-ci avant que de retourner en Egypte, le laiſſa ſur le mont Caucaſe (3) avec une partie de

(3) Chron. des anciens Rois, p. 234.

(a) Magog, comme qui ditoit, *tabeſcere*, *liqueſcere*. Boch. *loc. cit.*

ſes troupes, pour conſerver les conquêtes qu'il avoit faites dans la Scythie, & confia à Aetes celles qu'il avoit faites dans la Colchide. Si cela étoit, Promethée ſeroit Egyptien d'origine, auroit vécu dans un temps qu'on peut fixer, & ce ſeroit Hercule l'Argonaute, ou le fils d'Alcmene qui l'auroit délivré; mais, comme je l'ai dit, ce ſentiment manque de preuves, & ſelon les Anciens que j'ai cités, & ſelon Heſiode lui même, Promethée étoit de la race des Titans.

Promethée ennuyé du triſte ſéjour de la Scythie, l'abandonna enfin pour venir paſſer le reſte de ſes jours dans la Grece, où il mourut, & les Argiens montroient ſon tombeau. Il eſt vrai que Pauſanias (1) dit qu'il croyoit qu'ils ſe trompoient, & que les Opuntiens en parloient d'une maniere plus conforme à la vérité; mais cela prouve toujours qu'on étoit perſuadé que c'étoit dans la Grece qu'il étoit mort. Ce fut auſſi dans le même pays qu'on lui rendit les honneurs divins, puiſque le même Auteur dit, dans ſon voyage de la Phocide (2), qu'on voit ſur le chemin qui mene à Panopée, une Chapelle bâtie de brique toute crue, & dans cette Chapelle une ſtatue de marbre du mont Pentelique, qui ſelon quelques-uns repreſente Eſculape, & ſelon d'autres Promethée. Ces derniers, ajoute cet Auteur, prouvent leur prétention, par des pierres d'une groſſeur immenſe qui ſont dans le voiſinage, prétendant que ce ſont des reſtes de la boue détrempée dont Promethée avoit formé le genre humain. Je crois que peu de gens regarderont cette raiſon comme une preuve bien concluante; mais ce qui ne laiſſe aucun lieu de douter que Promethée reçût les honneurs divins, ou du moins ceux qui étoient deſtinés aux Heros, c'eſt ce que rapporte le même Pauſanias dans ſon voyage de l'Attique, puiſqu'il dit poſitivement que Promethée avoit un Autel dans l'Académie même, & qu'on avoit inſtitué des Jeux en ſon honneur, qui conſiſtoient à courir depuis cet Autel juſqu'à la Ville avec des flambeaux qu'il falloit empêcher de s'éteindre. *Pour remporter la victoire, il faut conſerver ſon flambeau allumé; celui qui court le premier, ſi ſon flambeau s'éteint, cede ſa place au ſecond, le ſecond au troiſiéme, & ainſi des autres; que ſi tous les*

(1) In Corinth.

(2) C. 4.

flambeaux s'éteignent, nul ne remporte la victoire, & le prix eſt reſervé pour une autrefois.

Finiſſons cet article en remarquant que le temps nous a conſervé un beau bas relief (1) qui repreſente Promethée délivré par Hercule. Cette fable eſt admirablement gravée ſur ce marbre; à l'extrémité duquel on voit d'un côté un vieillard entre des branches d'arbre, qui eſt l'image du mont Atlas, ſelon Bellori, mais qu'on diroit plus vraiſemblablement être celle du Caucaſe, où Promethée fut délivré. Hercule avec ſon arc bandé, prêt à tirer contre l'Aigle, a laiſſé derriere lui ſa maſſue, & la dépouille du lion de Nemée. Promethée attaché à un rocher, porte ſur ſon genou l'oiſeau qui lui déchire les entrailles. Enfin Mercure paroît diſpoſé à aider Hercule.

(1) Admir. Rom. Ant.

CHAPITRE VII.

Des autres Titans.

QUOIQUE Rhea, ou Ops, l'Ocean, Tethys & Pluton ayent été célébres parmi les Titans, cependant pour ne pas m'écarter de l'ordre que je me ſuis propoſé de ſuivre, je ne parlerai d'eux que dans l'Hiſtoire des Dieux de la Mer, de la Terre, & de l'Enfer. Ceux dont j'ai à parler dans ce Chapitre, quoique moins connus, meritent cependant qu'on en faſſe mention, puiſque tous les Titans généralement parlant, avoient contribué au bonheur de l'Univers. En effet, Diodore (2) remarque qu'ils s'étoient tous rendus célébres.

(1) Liv. V. ch. 11.

« La Mythologie de Crete, dit cet Auteur, marque que » les Titans nâquirent pendant la jeuneſſe des Curetes. Ils ha» bitoient d'abord le pays des Gnoſſiens, où l'on montre en» core les fondemens du Palais de Rhea, & un bois antique. » La famille des Titans étoit compoſée de ſix garçons & de » cinq filles, tous enfans du Ciel & de la Terre; ou ſelon d'au» tres, d'un des Curetes & de Titée, de ſorte que leur nom

» vient de leur mere. Les ſix garçons furent Saturne, Hy-
» perion, Coïus, Japet, Crius, & Oceanus (*a*) : & les cinq
» filles étoient Rhea, Themis, Mnemoſyne, Phœbé, Te-
» thys. Ils firent tous preſent aux hommes de quelque décou-
» verte, ce qui leur attira de leur part une memoire & une
» reconnoiſſance éternelle. Hyperion le ſecond des Titans,
» *car on a déja parlé de Sarturne*, découvrit par l'aſſiduité de
» ſes obſervations, le cours du Soleil, de la Lune, & des
» autres Aſtres : il regla par eux le temps & les ſaiſons, &
» tranſmit cette connoiſſance aux autres hommes. On l'a mê-
» me appellé le pere des Aſtres, & il a été du moins le pere
» de l'Aſtronomie ». C'eſt ſans doute auſſi ce qui l'a fait paſſer pour le pere du Soleil & de la Lune, comme nous le dirons dans un moment.

Hyperion.

Hyperion, ſuivant Heſiode (1), ayant épouſé Thia, devint pere du Soleil & de la Lune (*b*). Diodore de Sicile, dans la Theogonie des Atlantides, convient avec ce Poëte, qu'Hyperion étoit le pere du Soleil & de Phœbé ou la Lune ; mais d'une autre femme. Surquoi il eſt bon de remarquer, que quoiqu'on ait ſouvent confondu le Soleil avec Apollon, & la Lune avec Diane, cependant dans l'ancienne Mythologie ils étoient très-bien diſtingués, comme je le prouverai dans l'hiſtoire d'Apollon.

(1) Theog. V. 371. elle eſt nommée Thea dans Heſiode.

Mnemoſyne.

On attribue, c'eſt toujours Diodore qui parle, à la Titanide Mnemoſyne, l'art du raiſonnement, & l'impoſition des noms convenables à tous les êtres, de ſorte que nous les indiquons & nous en converſons ſans les voir ; invention pourtant que d'autres attribuent à Mercure : mais on accorde generalement à Mnemoſyne le premier uſage de tout ce qui ſert à rappeller la memoire des choſes dont nous voulons nous ſouvenir, & ſon nom même l'indique aſſez.

Themis.

Quoiqu'on ne regarde Themis que comme un perſonnage allégorique dont le nom (2) en langue hébraïque veut dire

(2) Than.

(*a*) Heſiode y ajoute Mœnetius, que Jupiter d'un coup de foudre, précipita dans le fond du Tartare, pour le punir de ſa mechanceté.

(*b*) Quelques-uns avant Heſiode, avoient dit que Phœbé étoit fille du Ciel & de la Terre.

integre ou *parfait*, & qu'on ne parle de ſon mariage avec Jupiter que comme d'un emblême de la Juſtice, qui produit les loix, & regle le ſort des hommes, je crois cependant qu'elle eſt un perſonnage très-réel & une des principales Titanides. Heſiode (1) qui en donne la généalogie, dit qu'elle étoit fille du Ciel & de la Terre, ou d'Uranus & de Titaïa. « La Terre, » dit-il, de ſon commerce avoir le Ciel, eut l'Ocean aux » gouffres profonds, Thea, Créus, Hyperion, Japet, Rhea, » Themis, Mnemoſyne, Phœbé, Tethys, & Saturne ». Par où l'on voit qu'elle étoit l'aînée de Saturne, & tante de Jupiter; & dès-là tombe la fiction du commerce prétendu de ce Dieu avec elle, puiſqu'elle étoit même plus âgée que Saturne ſon frere. Ainſi quand quelques Anciens ont dit que Jupiter qui en étoit amoureux, & que l'ayant pourſuivie juſques dans la Macédoine, il lui avoit fait violence, & en avoit eu trois filles, la Juſtice, la Loi, & la Paix; ou c'eſt une pure allégorie, ou il faut l'entendre de Carmenta, qui a paſſé elle-même pour Themis, & qui ſelon Euſebe (2), eut de Jupiter les trois enfans que nous venons de nommer.

(1) Theog. verſ. 133.

(2) Præp. Evang. l. 3.

Themis ſe diſtingua par ſa prudence & par ſon amour pour la juſtice; & ſi nous en croyons Diodore, c'eſt elle qui a établi la Divination, les Sacrifices, les Loix de la Religion, & tout ce qui ſert à maintenir l'ordre & la paix parmi les hommes; d'où vient que l'on appelle encore Légiſlateurs ou Dépoſitaires des Loix, tous ceux qui veillent aux cultes des Dieux & aux mœurs publiques. Ainſi il ne faut pas s'étonner ſi on l'a toujours regardée comme la Déeſſe de la juſtice; & ſi on a appellé *Theſmophylaces* & *Theſmotetes* ceux qui travaillent à conſerver le culte des Dieux & les loix humaines. De là vient encore que quand Apollon rend des Oracles, on dit qu'il fait l'office de Themis, parce qu'elle eſt, comme on vient de le dire, l'inventrice de la Divination.

Themis eut pour partage une partie de la Theſſalie, & ſelon l'uſage de ce temps-là, l'emploi de rendre la juſtice; où elle ſe comporta avec tant d'integrité & de lumieres, qu'on la regarda toujours depuis comme la Déeſſe de la Juſtice, dont on lui fit porter le nom. Comme elle s'étoit adonnée à l'Aſtrologie,

l'Aſtrologie, ainſi que les autres Titans, elle devint fort habile dans l'art de prédire l'avenir ; & après ſa mort elle eut des Temples où ſe rendoient des Oracles. Ovide parle (1) de celui qu'elle rendoit ſur le Parnaſſe, du temps du Déluge de Deucalion ſon petit-neveu, qui n'arriva que pluſieurs années après la mort de cette Princeſſe.

(1) Met. l. 1.

Remarquons en paſſant 1°. que la fable ſe ſoutient mal ; car puiſqu'elle nous apprend que la Terre avoit rendu des Oracles au même endroit avant Themis, comment ſe peut-il faire que celle-ci ait été l'inventrice de la Divination ? Remarquons en ſecond lieu, que ſuivant Feſtus, c'étoit Themis qui commandoit aux hommes de demander aux Dieux ce qui étoit juſte & raiſonnable : qu'elle préſidoit aux conventions qui ſe font entre eux, & tenoit la main à ce qu'elles fuſſent obſervées.

Pour le culte de cette Déeſſe, l'Antiquité ne nous en a rien conſervé, ſinon que, ſelon Pauſanias (2), elle avoit un Temple à Athenes aſſez près de la citadelle. Il ne nous reſte auſſi aucun monument ni aucune ſtatue de cette Déeſſe : nous ſçavons ſeulement par l'Auteur que je viens de citer (3), que dans le Temple que Junon avoit en Elide, & ſur le même trône où étoient les ſtatues de Jupiter & de Junon, on voyoit auſſi celles des Heures & de Themis leur mere.

(2) In Attic.

(3) In Eliac.

CHAPITRE VIII.

Où l'on examine en quel temps vivoient Saturne, Jupiter, & les autres Titans, & quand on a commencé à leur rendre les honneurs divins.

NOUS avons déja dit que pluſieurs perſonnes avoient porté le nom de Jupiter, & nous avons établi l'époque de quelques-uns des plus connus. Il ne s'agit donc ici que du Prince Titan qui porta ce nom ; & quoique l'Antiquité nous ait laiſſé peu de lumieres ſur le temps auquel il a regné, je crois

cependant qu'on peut le déduire de la Généalogie de Deucalion. Les Marbres de Paros placent en la neuviéme année de Cecrops ſon regne dans la Lycorie, proche le Parnaſſe. C'eſt ainſi qu'ils s'en expliquent, contre le langage de Pauſanias, qui veut que Lycorie ait été, non une Province, mais une ville ſituée ſur le ſommet d'une montagne. Cette époque eſt très-conſiderable, parce qu'on en peut faire uſage pour déterminer le temps où les Dieux de la Grece, *Uranus*, *Chronos*, & *Zeus* ont vécu, puiſque Deucalion étoit leur parent très-proche, ſelon la généalogie d'Apollodore.

On peut avec le ſecours de cette époque déterminer à peu près l'âge de Jupiter, qui ayant regné ſoixante-deux ans, peut avoir commencé 1842. ans avant l'Ere vulgaire, & ſera mort 1780. ans avant la même Ere, quelque tems avant Inachus. Deucalion, ſans doute, profitant de la foibleſſe, ou de l'indolence des enfans des ſucceſſeurs de Jupiter, ſe ſera approché des frontieres de la Theſſalie, & aura commencé un nouvel établiſſement vers le mont Parnaſſe, environ 1573. ans avant l'Ere vulgaire.

On peut tirer encore pour établir cette époque, quelques ſecours du témoignage de Tallus, qui au rapport de Theophile d'Antioche (1), dit poſitivement que Chronos, ou Saturne vivoit 321. ans avant la priſe de Troye, ainſi que nous l'avons déja dit (2): ce qui ne s'éloigne pas beaucoup de la date que je viens de déduire de la généalogie de Deucalion; & s'accorde aſſez avec l'opinion la plus commune entre les Sçavans qui font vivre Saturne du temps d'Abraham, vers l'an 1914. avant Jeſus-Chriſt, & Jupiter du temps d'Iſaac; comme auſſi avec les Auteurs profanes, qui font contemporain Belus avec Saturne.

(1) Liv. 3. adv. Ant.

(2) Hiſt. de Janus.

Le ſouvenir de Noé & de ſes enfans étoit encore aſſez recent, ainſi que la tradition du partage qu'ils avoient fait enſemble, & de leur ſéparation; & c'eſt ce qui fait croire qu'on a embelli l'hiſtoire des Princes Titans, des avantures des deſcendans de Noé. Les traits de vraiſemblance qu'on y trouve ont paru ſi grands au fameux Bochart (3), qu'il a cru que la famille des Princes Titans étoit la même que

(3) Phaleg. l. 1. c. 1.

celle des Patriarches ; que Saturne étoit le même que Noé ; que Jupiter, Neptune & Pluton étoient Sem, Cham & Japhet ; que la cruauté qu'exerça Jupiter à l'égard de ſon pere, n'eſt qu'une mauvaiſe imitation de l'indiſcrette curioſité de Cham (*a*) ; que le partage des enfans de Noé eſt le même que celui des fils de Saturne ; en un mot, il fait des uns & des autres des paralleles fort reſſemblans. Gerard Voſſius, le P. Thomaſſin de l'Oratoire, M. Huet, & en dernier lieu M. Fourmont l'aîné, ont trouvé encore d'autres traits de reſſemblance entre les Patriarches & ces premiers Dieux du Paganiſme, ainſi qu'on peut le voir dans leurs Ouvrages. Ce dernier, ſur-tout dans le parallele de Saturne, ou Moloch, avec Abraham, que nous avons rapporté dans le premier Volume (1), ſemble avoir encheri ſur les autres. Mais ſans compter qu'il n'eſt rien de ſi aiſé que de trouver des traits de reſſemblance entre differentes perſonnes, on ne ſçauroit me perſuader que l'hiſtoire de nos premiers Peres, ait été aſſez connue des infideles, pour qu'ils ayent formé leurs Dieux & leurs Heros ſur leur modele, comme on l'a dit dans l'onziéme ſource des fables. Ainſi tout ce qu'on ſçauroit accorder à ces Sçavans, c'eſt, non que la famille des Patriarches ſoit la même que celle des Princes Titans, puiſqu'on ne ſçauroit les confondre ſans renverſer ce que l'Antiquité profane a de plus célébre ; mais ſeulement, que les Grecs ont pu apprendre des Orientaux quelques particularités de l'hiſtoire des Patriarches, qu'ils ont ajuſtées à celle de Saturne & de Jupiter.

(1) Liv. VIII. hiſt. de Moloch.

Telle eſt l'hiſtoire de ces premiers Dieux de la Grece. Ceux dont l'hiſtoire fera la matiere des Chapitres ſuivans, en deſcendent, & reconnoiſſoient preſque tous Jupiter pour pere.

(*a*) Il prétend que le même mot Phenicien qui ſignifie *demonſtravit patris nuditatem*, veut dire auſſi, *patrem caſtravit*.

CHAPITRE IX.

Hiſtoire de Minerve, ou Pallas, & de Bellone.

JE commence l'Hiſtoire des Dieux de cette ſeconde race, par celle de Minerve, la plus noble production de Jupiter. Rapportons d'abord la Mythologie Grecque à ſon ſujet, puis nous rechecherons ſa véritable origine. Ciceron reconnoît cinq Déeſſes de ce nom: « J'ai déja parlé, dit-il, d'une » Minerve, mere d'Apollon. Une autre, iſſue du Nil, eſt » honorée à Saïs ville d'Egypte. Une troiſiéme dont j'ai par- » lé auſſi, fille de Jupiter. Une quatriéme, née de Jupiter » & de Coryphé fille de l'Ocean, nommée par les Arca- » diens, Corie, & à qui l'on doit l'invention des chars à qua- » tre chevaux de front. Une cinquiéme, que l'on peint avec » des talonnieres, eut pour pere Pallas, à qui, dit-on, elle » ôta la vie, parce qu'il vouloit la violer (*a*).

Saint Clement d'Alexandrie, celui des Peres de l'Egliſe qui connoiſſoit le mieux l'Antiquité profane, & qui avoit lû un grand nombre d'Auteurs, dont le temps nous a enlevé les Ouvrages, reconnoit auſſi cinq Minerves, mais pour leurs parens, il differe un peu de Ciceron. La premiere, étoit Athenienne, & fille de Vulcain; la ſeconde Egyptienne, fille du Nil; la troiſiéme qui avoit Saturne pour pere, avoit inventé l'art de la guerre; la quatriéme fille de Jupiter; la cinquiéme enfin, étoit fille de Pallas & de Titanide fille de l'Océan, laquelle après avoir ôté la vie à ſon pere, l'écorcha, & ſe couvrit de ſa peau.

D'abord il ſe preſente un Enigme impénétrable au ſujet de

(a) *Minerva prima, quam Apollinis matrem ſupra diximus; ſecunda orta Nilo, quam Ægyptii Saitæ colunt: tertia illa, quam Jove generatam diximus: quarta Jove nata, & Coryphe, Oceani filia, quam Arcades Coriam nominant, & quadrigarum inventricem ferunt: quinta Pallantis, quæ patrem dicitur interemiſſe, virginitatem ſuam violare conantem; cui pinnarum talaria affinguns.* De Nat. Deor. lib. 3. c. 192.

ſa naiſſance de cette Déeſſe. Jupiter, dit-on (*a*), après la guerre des Titans, ſe voyant, du conſentement des autres Dieux, maître du Ciel & de la Terre, épouſa Metis qui paſſoit pour la plus ſage fille qui fût dans le monde : mais la voyant prête d'accoucher, & ayant appris du Ciel qu'elle alloit mettre au monde une fille d'une ſageſſe conſommée, & un fils à qui les Deſtinées reſervoient l'Empire du monde, il la dévora ; & quelque temps après ſe feniant une grande douleur de tête, il eut recours à Vulcain, qui d'un coup de hache lui fendit le cerveau, d'où ſortit Minerve toute armée ; & dans un âge même aſſez avancé ; de ſorte qu'elle fut en état de ſecourir ſon pere dans la guerre des Geants, où elle ſe diſtingua beaucoup (1). Jupiter, ſuivant quelques Auteurs, étoit déja marié avec Junon ; & il ne prit le deſſein de mettre Minerve au monde, que parce que Junon étoit ſtérile. Cette fiction a toujours paru myſtérieuſe, & ceux qui ont entrepris de l'expliquer, ſe ſont jettés dans differents partis. De Sçavans Modernes ont crû qu'elle renfermoit les vérités les plus ſublimes de la Philoſophie, & cette parole (2) qui avoit créé toutes choſes ; c'eſt-à-dire, l'idée éternelle qui avoit été le modele de tout ce que l'Etre ſouverain avoit mis au monde (*b*) ; qu'on avoit voulu marquer l'égalité de puiſſance entre cette Déeſſe & ſon pere, en lui donnant le redoutable Egide (3), qu'aucun autre Dieu que lui ne pouvoit porter ; & que ſi on avoit dit qu'elle étoit la Déeſſe des Arts & des Sciences, c'eſt qu'elle étoit l'intelligence de ſon pere ; enfin qu'on ne lui avoit conſacré la Chouette, le Dragon & le Coq, que pour marquer ſa vigilance, & nous apprendre que la véritable ſageſſe ne s'endort jamais. Mais ſi on demande à ces Auteurs, où les Poëtes avoient pris ces hautes idées de la plus ſublime Théologie, ils répondent que c'étoit dans les Livres de Mercure Triſmegiſte, cet Auteur célebre qui ſembloit avoir pénétré le myſtere de la Trinité ; mais ces Livres ne

(1) Voyez ce qui a été dit à l'occaſion de cette guerre.

(2) λόγος.

(3) Voyez Homer. l. 6.

(*a*) Voyez Homere *Hymn.* de Pallas. Heſiod. Theog. Philoſtr. *Tableau de la naiſſance de Minerve*, & Lucien, Dial. de Jupiter & de Vulcain.

(*b*) Que S. Paul appelle, *figura ſubſtántiæ ejus.* Voyez ſaint Auguſtin, liv. 7. de *la Cité de Dieu*, après Varron.

ſont-ils pas ſuppoſés ? D'autres diſent (*a*) que les Poëtes avoient puiſé ces idées dans les Livres de Moyſe, dont les Egyptiens & les autres Peuples voiſins porterent la connoiſſance avec leurs Colonies, dans la Grece ; & qu'une connoiſſance confuſe du Verbe éternel, fut le fondement des fables qu'ils débiterent ſur ce ſujet. Le Pere Tournemine eſt de ce ſentiment, puiſqu'il dit dans un excellent morceau, inſeré dans les Memoires de Trevoux, Novembre & Decembre 1702. que le nom d'*Athena* ou *Thena*, vient d'un mot hébraïque qui ſignifie *connoiſſance* ; & il trouve un grand rapport entre cette Déeſſe & le Verbe produit par voye de connoiſſance. D'ailleurs, ajoute-t-il, les Arcadiens diſoient que Minerve étoit fille de Coryphé, que ce mot ſignifie le ſommet de la tête. *Triton*, de même, dans la Dialecte Eolienne, veut dire *le crâne* : on a dit auſſi, pour la même raiſon, que ſon pere s'appelloit Cranaüs. Ce ſçavant Auteur va plus loin encore, & eſt perſuadé que le Serpent que les Vierges qui ſervoient Minerve portoient dans leurs proceſſions, étoit une figure de celui qui trompa Eve. Mais j'ai bien de la peine à me rendre à ces idées ; les Payens avoient-ils la moindre connoiſſance de ces myſteres ineffables ?

M. le Clerc, dans ſes Notes ſur Heſiode, dit que cette fable eſt fondée ſur ce que Jupiter adopta cette fille, & prit ſoin de ſon éducation. Pour moi, m'en tenant à Heſiode qui la fait ſortir du cerveau de Jupiter, je remarque ſeulement qu'il ne s'agit pas dans cette fable, comme on le croit communément, de la ſage Minerve, mais de la guerriere Pallas, puiſque les épithetes qu'il lui donne, ne conviennent qu'à celle-ci. *Ce Dieu*, dit-il, *fit éclore de ſon cerveau la Tritonienne aux yeux pers ; elle eſt vive & violente, indomptable, aimant le tumulte, le bruit, la guerre & les combats.*

Euſebe prétend que la fable de Minerve vient d'une fille qui parut ſur les bords du lac Triton, & qui ſe rendit fameuſe par les ouvrages de laine ; & comme les beaux Arts ſont les fruits de l'eſprit, on eut raiſon de dire qu'elle étoit ſortie

(*a*) Le Pere Tournemine, Projet de l'explication des Fables ; Journal de Trevoux, Novembre & Decembre. 1702.

du cerveau de Jupiter. Pauſanias (1) ſemble confirmer la tradition qu'a ſuivie Euſebe, lorſqu'il dit; *Quant à la Déeſſe, elle a les yeux pers, ce que je crois fondé ſur une fable qui a cours parmi les Libyens; car ils diſent que Minerve étoit fille de Neptune & de Tritonis Nymphe d'un Marais, & que pour cela on lui a donné des yeux pers comme à ſon pere;* cependant comme l'Antiquité varie beaucoup ſur tous ces ſujets, ceux d'Aliphere dans l'Arcadie, ſe vantoient, au rapport de Pauſanias, que Minerve étoit née chez eux, & qu'elle y avoit été nourrie. Enfin la plus commune opinion eſt que Minerve étoit fille de Cecrops (*a*), & comme elle ſe diſtingua dans les belles lettres, & peut-être dans les armes, on la regarda après ſa mort comme la Divinité qui y préſidoit, & l'on ne la fit ſortir du cerveau de ſon pere, que parce que les étymologies les plus naturelles de ſon nom, ſignifient ou *conſeil*, ou *ſageſſe*, ou *eſprit* (2). Tous les Sçavans ne conviennent pas de cette étymologie. On fait venir le nom d'*Athene*, ou d'*Athanatos*, immortel, ou de *Thanaï*, *Sçavant*, ou d'*Athrena*, *clairvoyant*, ou de *Thena*, connoiſſance : & celui de Minerve, anciennement Minerve, eſt tiré de *μίνω*, ou de *minuere*, diminuer, ou de *minari*, menacer, ou de *monere*, avertir (3).

(1) In Attic. c. 14.

(2) Cæſius *Cœlo Poët. Aſtron. in Geminis.*

(3) Conſultez auſſi Lylio Giraldi.

Mais je crois qu'il y a eu une Minerve plus ancienne que celles dont nous venons de parler, & qui étoit honorée à Saïs en Egypte, long temps avant Cecrops; que ce Prince qui en étoit originaire, en porta le culte dans la Grece, & que ce n'eſt que dans la ſuite que cette Déeſſe fut confondue avec ſa fille Athené, à qui il avoit donné ce nom pour la conſacrer à la Divinité qu'on adoroit dans ſa patrie. Cette Minerve d'Egypte s'appelloit *Neits*, ſelon Platon (4) & Eratoſthene, & c'étoit elle, ſuivant le premier de ces deux Auteurs, qui avoit fondé la célébre ville de Saïs, où les Grecs apprirent les cérémonies de ſon culte. Et comme les Rois d'Egypte, au rapport de Lucien, portoient ſouvent les noms de leurs Dieux, celui de Nitocris, cette fameuſe Reine qui ſe diſtingua pendant ſon regne autant par ſes belles actions que

(4) Dans ſon Timée.

(*a*) Cette conjecture eſt d'autant plus vraiſemblable, que Cecrops eſt peut-être Jupiter Roi d'Athenes que l'ancienne Mythologie Grecque dit être le pere de Minerve.

par les monumens qu'elle fit élever, ſignifioit *Minerve victorieuſe.*

Suivant d'autres Anciens, cette Minerve d'Egypte s'appelloit *Ogga*, ou *Onka*, & il faut convenir que leur opinion eſt mieux fondée que celle d'Eratoſthene & de Platon. En effet, que le premier & le plus ancien nom de Minerve ait été celui de *Ogga* ou *Onka*, c'eſt un fait atteſté par pluſieurs Anciens. Euphorion le dit poſitivement dans Etienne de Byſance, & Heſychius s'en exprime ainſi : *Athené étoit nommée Onka à Thebes.* Le Scholiaſte de Pindare, qui parle d'un village de la Thebaïde nommé *Onka*, penſe de même qu'Heſychius : or la ville de Thebes en Grece étoit une Colonie Phenicienne. Eſchile eſt le premier qui nous ait appris ce nom de Minerve ; Etheocle en effet dit dans une des Tragedies de ce Poëte : » D'abord Onka, Pallas, cette Déeſſe »qui veut bien habiter près de nous aux portes de cette ville, &c.

Le Scholiaſte de ce Poëte conclut de-là que Pallas étoit honorée chez les Thebains ſous le nom d'*Onka* : or d'où les Thebains avoient-ils appris ce nom, que des Egyptiens ou des Pheniciens que Cadmus avoit conduits dans la Béotie ? Je dis des Egyptiens ou des Pheniciens, parce que les Anciens étoient partagés ſur le pays d'où étoit venu Cadmus, comme nous le dirons dans ſon hiſtoire.

Mais d'où venoit ce nom d'*Ogga*, ou *Onka* ? C'eſt un point ſur lequel les Sçavans ne ſont point d'accord, ainſi qu'on peut le voir dans Selden (1) & Bochart (2). M. Fourmont (3) y paroît moins embarraſſé que les autres. *Ogga*, dit-il, qui eſt le nom Phénicien de Pallas, doit ſe trouver dans la famille de Chronos ; or Chronos, ou Saturne, ſelon lui, eſt inconteſtablement Abraham. Ce nom veut dire une jeune fille, ou une femme, ou une ſervante : c'eſt donc le même, en ôtant l'*r*, que celui d'Agar, la mere du guerrier Iſmaël ; mais je renvoye à l'Auteur même, pour les preuves de ce ſentiment.

(1) *De Diis Syriis.*
(2) Geogr. ſacr. liv. 2. c. 24.
(3) Reſl. crit. l. 2. ſect. 3.

Dès-là je ne doute point que Ciceron ne ſe ſoit trompé, lorſqu'il dit, dans le paſſage que nous avons rapporté, *Minerva ſecunda, orta Nilo, quam Ægyptii Saitæ colunt* : & ce qui

qui prouve ſon ancienneté, c'eſt que chez les Egyptiens elle étoit la femme de Vulcain, le plus ancien & le premier de tous leurs Dieux : en quoi, comme nous l'avons déja remarqué, la Mythologie Grecque, qui en faiſoit une fille qui garda toujours ſa virginité, étoit bien différente de celle d'Egypte. Les Libyens qui avoient reçû des Egyptiens, ſelon le témoignage d'Herodote, le culte de cette Divinité, en changerent toute l'hiſtoire, comme le rapporte cet Auteur(1), & ditent que Minerve étoit fille de Neptune & du Lac Tritonide, qu'elle s'étoit donnée à Jupiter, qui l'avoit adoptée pour ſa fille, &c.

1) Liv. 4 c. 180.

Je dois ajouter avec le même Auteur, que les Libyens qui habitoient autour du Lac Tritonide, célebroient tous les ans une Fête ſolemnelle en l'honneur de Minerve, pendant laquelle les filles ſe partageoient en deux bandes, & ſe battoient à coups de pierres & de bâtons, & qu'elles regardoient comme de fauſſes Vierges celles qui mouroient de leurs bleſſures : Fête ancienne, ſelon ces Peuples, & qu'ils diſoient avoir reçûe de leurs ancêtres. Le même Auteur (2) fait auſſi mention d'une Fête célebrée à Saïs en l'honneur de cette Déeſſe ; mais nous en avons aſſez parlé dans l'Hiſtoire des Dieux d'Egypte.

(2) Liv. 2. c. 59.

Pallas, Minerve, & Athenè, n'étoient parmi les Grecs qu'une même Divinité, avec cette ſeule différence, que Minerve étoit proprement la Déeſſe des Sciences & des Arts, & Pallas, qui avoit pris ſon nom du Géant Pallas ſon pere, étoit celle qui préſidoit à la guerre ; ce qui la fait confondre quelquefois avec Bellone, dont nous parlerons dans la ſuite de cet article, mais les Poëtes varient ſouvent là-deſſus.

Pluſieurs villes ſe diſtinguerent dans le culte qu'elles rendirent à Minerve, entr'autres Rhodes & Athenes ; cependant Saïs le diſputoit à toutes les autres villes du monde ; & cette Déeſſe y avoit un Temple magnifique, dont Herodote fait la deſcription (3). Le même Auteur parle auſſi des Temples que cette Déeſſe avoit dans différentes villes de la Gréce ; mais il paroît que l'Iſle de Dio, ou de Naxe, quoique conſacrée à Bacchus, ſe diſtinguoit par le culte qu'elle

(3) Liv. 2.

rendoit à Minerve, ainſi qu'on peut le prouver par trois médailles de cette Iſle, ſur leſquelles elle paroît. Une de ces trois médailles eſt dans le Cabinet du Roy, & a été expliquée par le P. Hardouin; & les deux autres ſe trouvent dans le *Theſauro Britannico.* Mais à propos de Rhodes, je dois expliquer en paſſant la Fable qui dit que le jour de la naiſſance de cette Déeſſe on vit tomber dans cette ville une pluye d'or (1); ce qui n'a d'autre fondement, ſinon que cette ville, qui s'étoit miſe ſous la protection de Minerve, excella dans l'art de faire de belles ſtatues. On ajouta à la Fable que cette Déeſſe, piquée de ce qu'on avoit une fois oublié de porter du feu dans un de ſes ſacrifices, abandonna le ſéjour de cette Iſle, pour ſe retirer à Athénes; ce qui n'eſt fondé que ſur ce que les Rhodiens ayant négligé le culte de la Déeſſe, & le ſoin qu'ils avoient de cultiver les beaux Arts, les Atheniens commencerent alors à s'y diſtinguer, & à la prendre pour leur Patrone. En effet ils lui dédierent un Temple magnifique ſous le nom de *Parthenos*, qui veut dire *Vierge.* Phidias l'orna d'une ſtatue d'or & d'yvoire, qui étoit un chef d'œuvre. Mais ce qui rendoit le culte de Minerve plus ſolemnel encore, étoit la Fête que les Atheniens célebroient en ſon honneur, & dont la célebrité attiroit des ſpectateurs de toute la Gréce. Cette Fête, que Meurſius a décrite avec ſoin (2), & que je ne ferai que copier, s'appelloit Athénées, & avoit été inſtituée par Ericthonius, troiſiéme Roy d'Athenes. Enſuite lorſque Théſée eut raſſemblé les douze bourgades de l'Attique, pour en faire une ville plus conſidérable, & que cette Fête fut célebrée par tous ces Peuples, elle prit le nom de Panathenées. Cette Fête ne duroit d'abord qu'un jour, mais pour en augmenter la ſolemnité, on la fit durer dans la ſuite pendant pluſieurs jours. Ce fut alors que les Panathenées furent diſtinguées en grandes & en petites: les grandes ſe célebroient de cinq ans en cinq ans, le 23. du mois *Hecatombeon*, qui répond à notre mois de Juin; & les petites, tous les ans, le 20. du mois *Targelion*, c'eſt-à-dire, au mois d'Avril. Les Jeux, ou les exercices publics qui accompagnoient cette Fête, étoient la courſe à pied, avec des

(1) Pindar. 7. Olymp. & Claudien.

(2) Meurſ. Panathenea.

flambeaux & des torches allumées, comme dans les Fêtes de Vulcain & de Promethée : puis vers le temps de Platon, où l'on introduiſit dans cet exercice l'uſage des chevaux, cette courſe ſe faiſoit à cheval. Le ſecond exercice étoit le combat des Athletes, & le troiſiéme celui de la Muſique; les Poëtes auſſi y diſputoient le prix, & préſentoient quatre Piéces, qu'on appelloit *Tetralogies.* A ces Jeux on joignoit la danſe, ſur-tout la Pyrrhique, & c'étoient les jeunes gens qui la danſoient. La raiſon qu'on rendoit de cet uſage, eſt que Minerve elle-même, après la défaite des Titans, l'avoit danſée. Lorſque les Romains furent maîtres d'Athenes, ils y ajouterent encore le combat des Gladiateurs. Ceux qui préſidoient à ces différens Jeux étoient nommés Athlotethes; ils étoient dix en tout, ſuivant le nombre des Tribus d'Athenes, & leur fonction duroit quarre ans. Le prix du vainqueur étoit une couronne d'olivier, & un vaiſſeau rempli d'huile, dont il pouvoit diſpoſer à ſa fantaiſie, pourvû qu'il ne l'emportât pas en ſa maiſon, & il étoit obligé de donner un repas à ceux qui avoient combattu avec lui.

Après ces combats venoient les ſacrifices, pour leſquels chaque village de l'Attique étoit obligé de fournir un bœuf, & de ce qui reſtoit on en faiſoit un feſtin public.

Comme les grandes Panathenées ſe célebroient plus rarement, elles étoient auſſi plus ſolemnelles. Aux exercices & aux ſacrifices dont nous venons de parler, on avoit ajouté une Proceſſion, dans laquelle on portoit le *Peplus* de Minerve. Ce Peplus étoit une robe blanche ſans manches, & toute brochée d'or, ſur laquelle étoient repréſentés les combats & les grandes actions de Minerve, de Jupiter & des Héros. A cette Proceſſion aſſiſtoient gens de tous les états & de tous les âges, de l'un & de l'autre ſexe, avec cette différence que les jeunes gens marchoient les derniers, que les vieux portoient un rameau d'olivier à la main, les jeunes filles des corbeilles, & les jeunes gens couronnés de millet, chantoient des Cantiques qu'on appelloit *Pæan*, pendant que ceux qu'on appelloit *Rhapſodes*, récitoient des vers d'Homere. La

Proceſſion alloit depuis le Ceramique juſqu'au Temple de Cerès Eleuſine. Ce *Peplus* étoit attaché à un Navire qu'on faiſoit rouler avec des machines.

L'Antiquité fait mention du différend qu'eut cette Déeſſe avec Neptune, pour donner un nom à la ville d'Athenes. Les douze grands Dieux furent choiſis pour être arbitres de ce différend, & y reglérent que celui des deux qui pourroit produire la choſe la plus utile à la ville, lui donneroit ſon nom. Neptune, d'un coup de trident, fit ſortir de terre un cheval, & Minerve un olivier, ce qui lui fit adjuger la victoire, & elle donna ſon nom d'*Athené* à la ville de Cecrops (*a*).

(3) De Civ. Dei. l. 8.

S. Auguſtin (1) nous apprend après Varron, que ce qui a donné lieu à cette Fable, c'eſt que Cecrops en bâtiſſant les murs d'Athenes, trouva un olivier & une fontaine; que l'on conſulta là-deſſus l'Oracle de Delphes, qui dit, que Minerve & Neptune avoient droit de nommer la nouvelle ville, & que le Peuple & le Sénat aſſemblés, déciderent en faveur de la Déeſſe. Mais ſelon quelques Auteurs cette Fable n'eſt fondée que ſur le changement que fit Cranaüs, en faiſant porter à ſa capitale le nom d'Athené ſa fille, au lieu de celui de Poſidonie qu'elle portoit, qui étoit le nom de Neptune: & comme l'Areopage autoriſa ce changement, on feignit que Neptune avoit été vaincu par le jugement des Dieux.

Quoique ces deux explications ne manquent pas de vraiſemblance, un habile homme (*b*) en a imaginé une troiſiéme qui eſt encore plus ſatisfaiſante. Les anciens Peuples de l'Attique, dit-il, poſterité de Cethin, gens ſauvages & féroces, n'habitoient que les antres, & ne s'occupoient qu'à la chaſſe. Les Pelaſges qui ſe rendirent maîtres de leur pays, leur apprirent la navigation, & en firent des Pirates. Cecrops, originaire de Saïs en Egypte, y conduiſit une colonie, abolit les mœurs barbares de ce Peuple, leur apprit la culture de la terre & des oliviers, pour leſquels le terrain ſe trouva

(*a*) Apollodore, liv. 3. qui rapporte cette fiction, dit que Neptune qui étoit arrivé le premier dans l'Attique, avoit fait ſortir de terre une mer, & que Minerve, en preſence de Cecrops, avoit planté un Olivier, qui ſe voyoit encore de ſon temps dans le Temple de Pandore, une des filles de Cecrops.

(*b*) Le Pere Tournemine, Journal de Trevoux, Janvier, 1708.

propre; des oliviers, dit-il, dont Saïs avoit pris ſon nom (1). Il leur enſeigna auſſi à honorer Minerve, qui s'appelloit *Athené*, fort revérée à Saïs, & à qui l'olivier étoit conſacré. Les Atheniens regarderent depuis la Déeſſe comme la protectrice de leur ville, & lui firent porter ſon nom. Athenes devint fameuſe par l'excellence de ſon huile (2) : le profit qu'on en retira fit former le deſſein de détourner le Peuple de la piraterie, pour l'appliquer uniquement à la culture de la terre. Pour y réuſſir on compoſa une Fable, (c'étoit la maniere de propoſer quelque choſe au Peuple) dans laquelle on ſuppoſa Neptune, vaincu par Minerve, laquelle au jugement même des douze grands Dieux, avoit trouvé quelque choſe de plus utile que Neptune. Cette Fable fut compoſée dans l'ancienne langue du pays, qui étoit la Phrygienne, mêlée de pluſieurs mots Pheniciens : & comme dans ces deux langues le même mot ſignifie un cheval & un navire (3), ceux qui interpreterent cette Fable, prirent ce mot dans la premiere ſignification, & parlerent d'un cheval au lieu d'un navire, qui étoit l'emblême de la Fable, dont le but étoit de détourner le Peuple de la Piraterie. Sans cette mépriſe, ajoute ce ſçavant homme, auroit-on donné le nom d'Ippius à Neptune (4), & auroit-on fait un cavalier du Dieu de la Mer ? Ou, pour le dire en un mot avec Voſſius (5), ce fut un différend des Matelots qui reconnoiſſoient Neptune pour leur chef, & du Peuple qui s'attachoit au Sénat gouverné par Minerve, qui donna lieu à cette Fable. Le Peuple, au jugement de l'Areopage, l'emporta, & la vie champêtre fut préferée à celle des Pirates ; ce qui fit dire que Minerve avoit vaincu Neptune.

(1) *Zanth*, olivier.

(2) V. Herod.

(3) Conſultez l'endroit qu'on vient de citer.

(4) ἵππιος, cavalier.

(5) De Idol. l. 1. c. 15.

Quelque vraiſemblables que paroiſſent ces explications, je crois qu'on peut encore en donner une plus naturelle, & qui puiſſe convenir aux autres Fables qui reſſemblent à celle-là : car ce différend entre les Dieux n'eſt pas le ſeul dont l'Antiquité faſſe mention. Pauſanias (6) rapporte que les Corinthiens diſoient que le Soleil & Neptune avoient eu, au ſujet de leur pays, une pareille diſpute que celle de Neptune & de Minerve pour la ville d'Athenes, & qu'ils

(6) In Corint.

prirent pour juge de leur différend Briarée qui adjugea l'Iſthme à Neptune, & le Promontoire qui commande la ville, au Soleil, & depuis ce temps-là Neptune demeura en poſſeſſion de l'Iſthme.

(1) Loc. cit. c. 22.

Les Argiens, au rapport du même Auteur (1), avoient parmi eux une autre Fable pareille aux deux qu'on vient de rapporter. Ils diſoient que Neptune avoit inondé une grande partie de leurs terres, lorſque le fleuve Inachus, & les autres Arbitres prononcerent que ce pays devoit appartenir à Junon, & non à Neptune. Junon pria enſuite Neptune de faire ceſſer l'inondation; le Dieu lui accorda cette grace, & à l'endroit par où les eaux de la Mer ſe retirerent, les Argiens, pour conſerver la mémoire de cet évenement, bâtirent un Temple à Neptune, qu'ils ſurnommerent *Proſclyſtius* (2). Ainſi je crois qu'il s'agiſſoit dans ces occaſions, & dans d'autres ſemblables, dont parle encore le même Auteur, de l'introduction du culte de ces Dieux dans ces pays là, & des oppoſitions qui ſe formoient à cette occaſion. On prenoit des arbitres, & celui du Dieu dont le culte étoit établi par préference à un autre, étoit cenſé avoir remporté la victoire: ce qui eſt bien ſenſible, ſur tout dans les deux premiers exemples. Les Atheniens en effet qui préfererent d'abord l'agriculture au commerce maritime, honoroient plus particuliérement Minerve que Neptune; & les Corinthiens, ſitués entre deux mers, préfererent le culte de Neptune à celui d'Apollon, c'eſt-à-dire le commerce de la mer, aux Sciences & aux beaux Arts.

(2) Du mot grec προσκλύζειν, *effluere*, s'écouler.

Ce ne fut pas là le ſeul différend qu'eut Minerve. Arachné, fille d'Idmon, de la ville de Colophon, lui diſputa la gloire de travailler mieux qu'elle en toile & en tapiſſerie. Le défi fut accepté; & la Déeſſe voyant que l'ouvrage de ſa rivale étoit d'une beauté achevée, lui jetta ſa navette à la tête, ce qui picqua Arachné au point qu'elle ſe pendit de déſeſpoir; & les Dieux par pitié la changerent en araignée, comme le raconte Ovide (3).

(3) Met. l. 6.

Bochart croit que cette Fable n'a d'autre fondement que le mot *Arach*, qui veut dire *filer*, & dit que le texte Hebreu

ſe ſert de ce même terme pour déſigner les toiles que file cet inſecte ; mais n'en déplaiſe à ce ſçavant Auteur, il peut fort bien être arrivé qu'une habile ouvriere s'étant vantée de ſurpaſſer Minerve elle-même, & ayant fait une fin tragique, on imagina la Fable que je viens de raconter. Pline (1) qui rapporte l'hiſtoire d'Arachné, dit qu'elle ſe pendit, ſans nous apprendre la raiſon de ſon déſeſpoir. Le différend de cette Déeſſe avec Tireſias fut bien-tôt terminé. Comme il avoit eu la témerité de la regarder pendant qu'elle ſe baignoit, elle le priva de l'uſage de la vûe, comme nous le dirons dans le troiſiéme volume.

(1) Liv. 11. c. 14.

Je m'étendrai peu ſur l'avantute de Vulcain avec Minerve, il ſuffit de dire que ce Dieu, par la permiſſion même de Jupiter, ayant voulu lui faire violence, elle ſe défendit ſi bien que ſans ſouffrir aucun affront, Vulcain devint pere d'Ericthonius (2). La Déeſſe ayant pris l'enfant qui étoit boiteux & contrefait, l'enferma dans une corbeille, & chargea les filles de Cecrops de le nourrir, mais j'expliquerai auſſi cette Fable dans le troiſiéme Volume, à l'occaſion de ce Prince.

(2) Pauſan. in Attic. Ovid Met. l. 2.

Il ne me reſte maintenant qu'à parler des noms qu'on a donnés à cette Déeſſe, & de la maniere dont on la repréſentoit. Elle les tiroit, ces noms, ou de ſes qualités, ou des lieux où elle étoit honorée. Celui d'*Alalcomene* que lui donne Homere, étoit tiré, ſelon quelques-uns, du nom de celui qui avoit érigé ſa ſtatue, ou ſelon d'autres, de ce qu'elle donnoit du ſecours à ceux qu'elle favoriſoit, comme Hercule dont elle étoit la grande protectrice, contre Junon : & c'étoit, au rapport de Pauſanias (3), dans l'attitude d'une femme prête à défendre ce Heros, que la repréſentoient les Megaréens dans la ſtatue qu'ils avoient placée dans le Temple de Jupiter Olympien. On l'appelloit *Muſica*, ou la Muſicienne ; & elle avoit pris ce nom de la ſtatue que Démetrius lui avoit faite, où les ſerpens de la Gorgone, quand on les frappoit, raiſonnoient comme une guirarre. Le nom de *Tritonia*, ou de *Tritogenia*, venoit du fleuve Triton, près duquel elle étoit née, & où elle avoit été vûe pour la premiere fois. Celui de *Gigantophontis*, du ſecours qu'elle avoit donné à

(3) In Eliac.

Jupiter contre les Géants. Celui de *Parthenia*, parce qu'elle avoit conſervé ſa virginité : celui de *Cæſia*, à cauſe qu'elle avoit les yeux pers : on la nommoit *Ippia*, c'eſt-à-dire *Cavaliere*, & c'étoit celle-là que l'on croyoit fille de Neptune ; *Sthenias*, c'eſt-à-dire robuſte ; *Poliuchos*, ou *Poliade*, comme qui diroit la Patrone de la ville ; c'eſt ainſi qu'on l'appelloit à Athenes, & on trouve ce nom ſur une médaille de cette ville, au ſujet de laquelle on peut conſulter une Diſſertation dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres (1). Elle avoit auſſi ſous ce nom-là, ſuivant Strabon, une ſtatue à Athenes, toute d'yvoire, de la main de Phidias. Elle portoit auſſi le même nom dans les autres villes où elle étoit ſpécialement honorée. On l'appelloit *Ellotès*, pour les raiſons que nous dirons dans l'hiſtoire d'Europe ; *Coriphagene*, parce qu'elle étoit ſortie du cerveau de Jupiter ; c'eſt Plutarque qui lui donne cette épithete. On la nomma *Lyndia*, à cauſe de la ville de ce nom dans l'Iſle de Rhodes ; *Ergané*, ou l'*Inventrice*, parce qu'on lui attribuoit l'invention de pluſieurs Arts, puiſqu'outre ce que nous avons dit de l'art de la guerre, Lucien lui attribue celui de l'Architecture : l'art de filer, de faire de la toile, de la tapiſſerie & des étoffes de ſoye & de laine, lui eſt auſſi attribué par les Anciens. Enfin c'étoit elle qu'on croyoit avoir été la premiere qui avoit enſeigné à planter & à cultiver l'Olivier. On lui a encore attribué l'invention des chariots, & de l'uſage des trompettes & de la flûte, &c.

(1) Tom. III.

On trouve encore un grand nombre d'autres noms de cette Déeſſe dans Pauſanias & dans Lylio Geraldi, que l'on pourra conſulter ; il me ſuffit d'avoir expliqué les principaux.

Minerve eſt ordinairement repréſentée le caſque en tête, une pique d'une main, & un bouclier de l'autre, avec l'Egide ſur la poitrine. L'Egide, ſuivant l'étymologie de ce mot, étoit une peau de chévre qui ſervoit de cuiraſſe à cette Déeſſe, ſur laquelle étoit gravée la tête de Meduſe (2). Le caſque de Minerve eſt différemment figuré ſur les monumens qui nous reſtent, ainſi qu'on peut le voir dans les Antiquaires ; mais je ne connois que Pauſanias qui diſe (3) que les Eléens

(2) V. l'Hiſt. de Perſée.

(3) In Eliac.

Eléens ſurmontoient ce caſque d'un cocq, ou parce que cet animal eſt très-courageux, ou parce qu'il lui étoit conſacré ſous le nom d'*Ergané*. Pauſanias dans ſes Attiques, parle d'une ſtatue de Minerve qui avoit un Sphinx dans le milieu de ſon caſque, & des Griffons aux deux côtés. Dans une médaille du Cabinet de la Reine de Suéde, le même caſque eſt ſurmonté d'un chariot à quatre chevaux ; dans une autre du Cabinet de M. Maffei, eſt un ſerpent, ou dragon à replis tortueux, qui marche devant elle. On croit que ce pourroit bien être Minerve Poliade, honorée dans la Roche d'Athenes, qui étoit gardée par un dragon ; nous ſçavons d'ailleurs que les animaux conſacrés à cette Déeſſe, étoient le dragon & la chouette On voit en effet, ſur nombre de ſtatues de Minerve, des dragons ſur ſon caſque & ſur ſa poitrine, comme la chouette ſur pluſieurs de ſes médailles. Dans le Cabinet de M. de la Chauſſe, eſt une Minerve qui tient de la main gauche un bâton entortillé d'un ſerpent, tel qu'on le voit dans les images d'Eſculape, & qui étoit le ſymbole de la Médecine : le R. P. de Montfaucon (1) a eu raiſon de dire, que c'étoit *Minerva Medica*, qui avoit un Temple, ou un Pantheon à Rome. Elle étoit auſſi honorée chez les Grecs ſous le nom de *Hygéia*, qui veut dire *Medica*, ou Déeſſe de la ſanté. Mais je n'ai pas deſſein d'expliquer tous les monumens qui nous reſtent de cette Déeſſe, ni toutes les ſingularités qui s'y rencontrent, qu'on peut voir dans les Antiquaires.

(1) Diarium.

Je ne dois pas oublier cependant que les habitans de Teuthis, village d'Arcadie, avoient, au rapport de Pauſanias (2), une ſtatue de Minerve, où la Déeſſe étoit repréſentée avec une bleſſure à la cuiſſe, dont voici la raiſon. « Près de Thi» ſoa, dit cet Auteur, il y a un village qui a nom Teuthis ; » c'étoit même anciennement une ville, qui, à ce que l'on » dit, leva des Troupes à ſes dépens pour le Siége de Troye, » & les envoya ſous la conduite d'un chef particulier nom» mé Teuthis, d'autres diſent, Ornythus : ce chef pendant » que les Grecs étoient arrêtés en Aulide par les vents con» traires, ſe brouilla avec Agamemnon, & voulut s'en

(2) In Arcad.

» retourner avec ſes Arcadiens. On ajoute que Minerve ayant » pris la reſſemblance de Melas, fils d'Ops, tâcha de détour- » ner Teuthis de ſon deſſein ; que Teuthis tranſporté de co- » lere, frappa la Déeſſe de ſon javelot, & la bleſſa à la cuiſſe ; » qu'enſuite il partit avec ſa troupe, mais qu'arrivé chez lui il » eut une viſion où il lui ſembla voir Minerve qui lui mon- » troit ſa bleſſure ; qu'auſſi-tôt il tomba malade d'une maladie » de langueur, dont il mourut ; que la terre où il demeuroit » fut maudite, & que par cette raiſon c'étoit le ſeul canton » de toute l'Arcadie qui ne portoit aucune eſpece de fruit. » Dans la ſuite les habitans allerent conſulter l'Oracle de Do- » done, qui leur conſeilla d'appaiſer la Déeſſe ; ce fut dans » cette intention qu'ils lui érigerent une Statue, où elle eſt » repreſentée avec une bleſſure à la cuiſſe : j'ai vû cette Sta- » tue, une des cuiſſes a encore une ligature couleur de pour- » pre ».

J'ai dit que Minerve paroiſſoit preſque toujours ſur les monumens qui nous reſtent, avec ſon Egide, & je dois à mes Lecteurs une deſcription plus particuliere de cette armure.

Quoique dans ſa ſignification naturelle ce mot ſignifie une chevre, & qu'on croye communement que l'Egide étoit la peau de cet animal, cependant il y a des Auteurs qui ſont perſuadés que c'étoit celle d'un monſtre nommé *Egide*, qui vomiſſoit de feu par la bouche, & qui fit autrefois, dit-on, beaucoup de ravages dans la Phrygie, dans la Phenicie, l'Egypte & la Libye. On dit que Minerve le tua, & en porta la peau ſur ſon bouclier (1). Elle y avoit auſſi fait graver la tête de la Gorgone, environnée de ſerpens ; & ce terrible bouclier faiſoit trembler ceux qui le regardoient (*a*).

(1) Diod. l. 3. c. 35.

Anciennement tous les boucliers des Dieux, ſur-tout celui de Jupiter, couvert de la peau de la chevre qui l'avoit nourri, & dont il prenoit ſon nom (2), s'appelloient Egides ; mais depuis la victoire de Minerve, ce nom fut deſtiné pour ſon ſeul bouclier. Il y a apparence que Minerve fit périr quelque brigand fameux qui ravageoit le pays ; & c'eſt ce qui a

(2) Lib 4.

(*a*) Quoique l'Egide marque ordinairement le bouclier de Minerve, cependant cette Déeſſe porte ſouvent la tête de Meduſe ſur ſa cuiraſſe.

donné lieu à la fable. Mais comme les Grecs rendoient toujours des raiſons fabuleuſes de leurs anciennes cérémonies, je crois qu'il vaut mieux ſur cet article s'en rapporter à Herodote (1), qui dit que les Grecs ont emprunté des Libyens, l'habit & le bouclier dont ils ornent Minerve, qui eſt fort honorée en ce pays-là, ſur-tout autour du lac Triton, où l'on croyoit qu'elle avoit pris naiſſance. Le nom même d'Egide marque bien que cette ſorte de bouclier eſt venu de Libye, où les habitans portent ſur leurs habits des peaux de chevres courroyées, que les Grecs nomment des Egides. Mais comme ils prétendoient que Minerve avoit pris naiſſance dans leur pays, pour obſcurcir la tradition qui apprenoit que ſon culte étoit venu de l'Egypte & de Libye, d'où Cecrops l'avoit apporté, ils inventerent la fable de ce Monſtre, & de la victoire de la Déeſſe. Voici comme Homere peint cette redoutable Egide (2).

(1) Liv. 4.

(2) Ibid. E.

« Minerve, fille de Jupiter Ægiochus, prend ſes armes; » elle couvre ſes épaules de l'Egide, Egide terrible, autour » de laquelle étoit la terreur, φόβος; la querelle ou la diſ» ſention, Ἔρις; la force, Ἀλκὴ; l'attaque, Ἰωκὴ: au milieu » étoit la tête de Gorgo, prodige de Jupiter Αἰγιοχοῖο, le » terrible ».

Virgile fidele imitateur d'Homere, en fait cette deſcription (3):

(3) En. l. 8.

Ægidaque horrificum, turbatæ Palladis arma,
Certatim ſquammis ſerpentum, auroque polibant.
Connexoſque angues, ipſamque in pectore Divæ
Gorgona, deſecto vertentem lumina collo.

Bellone.

J'AI dit que l'on confondoit quelquefois Pallas avec Bellone, que les Grecs nomment *Enyo*; cependant dans la bonne Mythologie, elles ſont ſouvent diſtinguées l'une de l'autre. En effet, Heſiode dit que Bellone étoit fille de Phorcys & de Ceto, ce qu'on n'a jamais dit de Minerve. Varron ajoute qu'elle

étoit ſœur de Mars, & qu'on la nommoit anciennement *Duelliona* (*a*); il y a même des Auteurs qui la font ſa femme.

Les Poëtes à l'envi la dépeignent comme une Divinité guerriere qui preparoit le chariot & les chevaux de Mars, lorſqu'il partoit pour la guerre; ainſi qu'on le voit dans Stace (1). Selon Virgile (2), cette Déeſſe armée d'un fouet excitoit les Guerriers dans les combats:

(1) Theb. l. 2. v. 718.
(2) Eneid. l. 8. v. 703.

Et ſciſsâ gaudens vadit Diſcordia pallâ,
Quam cum ſanguineo ſequitur Bellona flagello;

(3) Pharſ. l. 3. v. 568.

Ou, comme s'exprime Lucain:

Sanguineum veluti quatiens Bellona flagellum.

On la repreſentoit encore, les cheveux épars, tenant une torche à la main

Ipſa facem quatiens, ac flavam ſanguine multo
Sparſa comam, medias acies Bellona pererrat. (4)

(4) Sil. Ital. Punic. l. 5. v. 221.

Bellone avoit un Temple à Rome dans la neuviéme region, près de la porte Carmentale, & c'étoit dans ce Temple que le Sénat donnoit audience aux Ambaſſadeurs, auſquels il n'étoit pas permis d'entrer dans la ville, de même qu'aux Généraux qui revenoient de la guerre. A la porte étoit une petite colomne qu'on nommoit la *Guerriere*, & à laquelle on jettoit une lance toutes les fois qu'on déclaroit la guerre.

Servius dit que cette Déeſſe avoit ſon rang parmi les Dieux qu'il nomme *Communs*, & étoit regardée comme égale en puiſſance à Mars, Dieu de la guerre. Les Prêtres de Bellone, nommés *Bellonarii*, recevoient leur ſacerdoce par des inciſions qu'on leur faiſoit à la cuiſſe, & dont ils recevoient le ſang dans la paume de la main, ainſi que le rapporte Tertulien; mais Élien Lampridius dans la Vie de Commode (5), dit que c'étoit au bras que ſe faiſoit cette inciſion: *Bellonæ ſervientes verè exſecare brachium præcepit ſtudio crudeli-*

(5) C. 9.

(*a*) Ces deux noms *Bellone* & *Duelliona*, Latins d'origine, ne ſont pas differens l'un de l'autre, & ſignifient la guerre.

ratis. Ces malheureux, après avoir ainſi tiré leur ſang par ces cruelles inciſions, en faiſoient un ſacrifice à cette Déeſſe. Il paroît que dans la ſuite cette cruauté n'étoit que ſimulée. Ces Prêtres étoient des fanatiques, qui dans leurs enthouſiaſmes prédiſoient la priſe des villes, la défaite des ennemis, & n'annonçoient que ſang & que carnage; ce qui fait dire à Juvenal (1):

(1) Sat. 4. v. 124.

. . . . . *Sed & fanaticus æſtro*
Percuſſus, Bellona, tuo divinat, &c. (*a*).

Le culte de Bellone, quoique célébre à Rome, l'étoit beaucoup davantage à Comane: il y avoit deux villes principales de ce nom, où elle étoit honorée d'un culte particulier, ainſi qu'on l'a dit plus au long dans le Tome I.

Bellone paroît ſur quelques monumens & ſur les Medailles des Bruttiens avec Mars, armée d'une pique & d'un bouclier; mais il eſt très-difficile de la diſtinguer de Pallas, comme nous l'avons dit dans le premier Tome.

(*a*) On peut conſulter Roſin, Ant. Rom. L. 4, ch. 10. & Caſaubon ſur Lampridius, *Loc. cit.*

CHAPITRE X.

Hiſtoire de Mars & de la Victoire.

A BELLONE & à la guerriere Pallas il eſt naturel de joindre le Dieu des combats. Mars, appellé *Arès* par les Grecs, étoit ſelon Homere (2) & les autres Poëtes Grecs, fils de Jupiter & de Junon; & ce n'eſt que parmi les Poëtes Latins qu'on trouve la fable ridicule qui dit que Junon piquée de ce que Jupiter avoit mis au monde Minerve ſans ſa participation, avoit conçu Mars en touchant dans une prairie une fleur que la Déeſſe Flore lui avoit montrée: fiction inconnue à la plûpart des Anciens, & qui apparemment n'a d'autre fondement que quelque allégorie qu'il eſt fort inutile

(2) Iliad. l. 15.

de vouloir pénétrer ; ou qui n'a été inventée, comme le prétend un ancien Mythologue (1), que ſur le caractere feroce de Mars, qu'on n'a pu s'imaginer avoir été fils d'un Prince auſſi poli que Jupiter. Il eſt vrai qu'Apollodore dit dans ſa Bibliotheque, que Junon mit au monde le Dieu Mars, ſans la participation d'aucun homme; mais il ne dit rien du reſte de la fable.

(1) Boccace Gen. des Dieux, l. 19.

Quoiqu'il en ſoit, Lucien nous apprend (2) que Junon fit élever le jeune Mars par Priape qui, ſelon le même Auteur, étoit l'un des Titans ou des Dactyles Idéens ; qui lui apprit la danſe & les autres exercices du corps, comme les préludes de la guerre ; & que d'un Dieu ruſtique & groſſier il en fit un grand Capitaine (*a*). Les Bythiniens, ajoute l'Auteur que je viens de citer, diſent que c'eſt pour cela qu'on offre à Priape la dixme des dépouilles qui ſont conſacrées au Dieu Mars.

(2) Dial. de la danſe.

Pour bien démêler l'hiſtoire de ce Dieu, il eſt bon de diſtinguer pluſieurs Princes de ce nom. Le premier, à qui Diodore attribue l'invention des armes, & l'art de ranger les Troupes en bataille, eſt ſans doute Belus, que l'Ecriture appelle Nembrot, *ce fort chaſſeur devant le Seigneur* (3), qui après avoir exercé ſon adreſſe contre les bêtes féroces, s'en ſervit contre les hommes ; & en ayant ſubjugé un grand nombre, s'en fit déclarer Roi. Juſtin donne à Ninus, & la Chronique d'Alexandrie à Thutas l'un de ſes deſcendans, ce que Diodore de Sicile dit de Belus. Hygin nous apprend (4) qu'on donna à cet ancien Roi de Babylone le nom de Belus, à cauſe qu'il étoit (*b*) le premier qui avoit fait la guerre aux animaux.

(3) Gen. c. 5.

(4) Fabl. 274.

Le ſecond Mars étoit un ancien Roi d'Egypte : le troiſiéme étoit Roi de Thrace, nommé Odin, qui ſe diſtingua ſi fort par ſa valeur & par ſes conquêtes, qu'il mérita parmi ce peuple belliqueux les honneurs du Dieu de la guerre, &

(*a*) Comme la Mythologie varie beaucoup ſur toutes ces anciennes fictions, pluſieurs Auteurs prétendent que ce fut Mars qui apprit à Priape la danſe & la guerre. Homere donne en effet à Mars l'épithete de danſeur.

(*b*) *Belus* à *Belluis* ; mais peut-on compter ſur une étymologie Latine, tirée d'un nom qui certainement n'y a aucun rapport ?

c'eſt celui qu'on nomme Mars Hyperboréen. C'eſt apparemment de celui-là que Pauſanias dit (1) qu'il fut nourri par une femme de Thrace nommée *Thero*, qui étoit peut-être ſa mere. (1) In Lacon.

Le quatriéme eſt appellé le Mars de la Grece, ſurnommé *Arès*; le cinquiéme & le dernier eſt le Mars des Latins, qui entra dans la priſon de Rhea Sylvia, & la rendit mere de Remus & de Romulus: & celui-là étoit Amulius frere de Numitor. Enfin on donna le nom de Mars à la plûpart des Princes belliqueux, & chaque pays ſe fit honneur d'en avoir un, ainſi qu'un Hercule. On le trouve en effet parmi les Gaulois ſous le nom d'*Heſus*; & cet ancien Peuple, ſi nous en croyons Lucain, & après lui Lactance (*a*), lui immoloit même des victimes humaines (*b*).

On le trouve auſſi parmi les Scythes, qui l'honoroient ſous la figure d'une Epée, & chez les Perſes, ſous le nom d'Orion, qui étoit le même, ſi nous en croyons Voſſius (2), que le fameux Nembrot, dont on changea le nom dans le temps de ſon Aporhéoſe. Enfin Julien l'Apoſtat fait mention d'un Mars d'Edeſſe, ſurnommé *Aziſus* (3). (2) De Idol. l. 1. c. 16. (3) Orat. 4.

Les Grecs ont chargé l'hiſtoire de leur Mars des avantures de tous ceux que je viens de nommer. Ce qu'on ſçait de particulier de lui, c'eſt l'avanture qui lui arriva avec Allirrotius fils de Neptune. Ce jeune Prince, comme nous l'apprennent Apollodore (4), Pauſanias (5), Demoſthene & Plutarque, étant amoureux d'Alcippe fille de Mars, & ne pouvant la rendre ſenſible, lui fit violence; ce qui irrita ſi fort ſon pere contre ce rémeraire, qu'il lui ôta la vie. Neptune déſeſperé de la mort de ſon fils, fit appeller Mars en jugement, & les plus graves Athéniens s'étant aſſemblés ſur une affaire ſi ſérieuſe, le déclarerent innocent; & le purgerent à la maniere accoutumée. Le lieu où fut porté ce célébre jugement, fut appellé l'Aréopage, nom formé de celui de Mars qu'on nommoit *Arès*, & du mot *Pagos*, parce qu'on (4) Bibl. l. 1. (5) *In Atticis.*

(*a*) *Galli Heſum & Teutatem ſanguine humano placabunt Deos.* Lact. l. 1. c. 21.
(*b*) *Et quibus immitis placatur ſanguine cæſo Teutates, horrenſque feris altaribus Heſus.* Pharſ. l. 1.

s'étoit aſſemblé ſur une hauteur : ou bien, ce qui revient à peu près au même, dA'ρῆς πάγος, *Martis rupes*, la roche de Mars ; & voilà, pour le dire en paſſant, l'origine du fameux Tribunal de l'Areopage, ſi connu dans la ſuite. Ce célebre évenement, qui fait une époque conſidérable dans l'Hiſtoire Grecque, arriva, ſi nous en croyons la Chronique de Paros, ſous le regne de Cranaüs, c'eſt-àdire l'an 1560. avant Jeſus-Chriſt (*a*). Comme on n'écrivoit guéres dans ces temps-là d'évenement ſans l'embellir, on dit que Mars avoit été abſous par le jugement des douze grands Dieux, parce que les Juges qui travaillerent à ſon procès, étoient au nombre de douze, des premieres familles d'Athénes.

Servius raconte autrement cette avanture ; mais il convient qu'elle donna lieu à l'érection du Tribunal de l'Areopage. Allirrotius, ſelon cet Auteur, pour venger la défaite de ſon pere que Minerve avoit vaincu, réſolut de couper tous les oliviers autour d'Athenes, parce qu'ils étoient conſacrés à cette Déeſſe ; mais la coignée lui étant tombée de la main, il en fut bleſſé, & en mourut quelque temps après. Neptune ſon pere accuſa le Dieu Mars ſon ennemi de la mort de ſon fils ; mais celui-ci fut abſous par le jugement de l'Areopage.

Il falloit que le Poëte Eſchile ignorât ces deux traditions, quand il compoſa ſa Tragédie des Eumenides, puiſqu'il fait dire à Minerve, que le lieu où ſe tenoit le Tribunal de l'Aréopage, avoit pris ce nom lorſque les Amazones y avoient immolé des victimes au Dieu Mars, & que la premiere cauſe qui y fut agitée, fut celle d'Oreſte ; mais nous ſçavons par Apollodore (1), que Cephale y avoit été jugé long-temps auparavant, & condamné à un exil perpetuel, quoique le meurtre de Procris ſa femme eût été involontaire ; & que Dédale, pour avoir précipité ſon neveu Talus du haut de la citadelle de Minerve, après y avoir pareillement été condamné, fut obligé de chercher retraite à la Cour de Minos, comme nous le dirons dans ſon hiſtoire. Or Céphale & Dédale vivoient avant la guerre de Troye, & ce ne fut

(1) Bibl. l. 3.

(*a*) Voyez les Interprétes de cette Chronique.

qu'après

qu'après la priſe de cette ville qu'Oreſte fut abſous.

Arnobe qui vouloit prouver aux Payens que le Mars de la Grece n'étoit qu'un homme déifié, nous apprend pluſieurs particularités de ſon Hiſtoire. Il leur reproche d'abord qu'ils ſçavoient bien qu'il étoit né à Sparte, ou ſelon d'autres, dans les extrémités de la Thrace; qu'il avoit demeuré treize mois en Arcadie dans une priſon où les Aloïdes le tinrent enfermé (1); que dans la Carie on lui immoloit des chiens, & chez les Scythes des ânes (*a*).

(1) Voyez l'hiſtoire des Enfers.

Il ne nous reſte maintenant qu'à expliquer les noms que les Anciens ont donné au Dieu dont nous faiſons l'hiſtoire. Les Grecs l'appelloient *Arès*, *dommage*, à cauſe des maux que cauſe la guerre; mais il y a apparence que ce nom vient de l'Hebreu *Arits*, qui veut dire, *fort*, *terrible*. Les Latins tiroient le nom de Mars de *Mares*, *mâles*, parce que ce ſont les hommes qu'on employe à la guerre. Ils l'appelloient encore *Gradivus*, & *Quirinus*, & mettoient cette différence entre ces deux noms, que le premier repréſentoit ce Dieu pendant la guerre, & l'autre pendant la paix. Ils avoient même deux Temples dédiés à cette Divinité ſous ces deux titres; l'un dans la ville, & l'autre hors des portes. Les Romains dans l'Apothéoſe de Romulus, donnerent à ce premier Roi de Rome le nom de *Quirinus*, pour ſoutenir la fable de ſa naiſſance, qui le faiſoit paſſer pour le fils de Mars. Denys d'Halicarnaſſe nous apprend (2) que les Sabins donnerent le même nom à leur Dieu *Enyalius*, & il n'oſe aſſûrer ſi c'étoit Mars lui-même: mais comme cet Auteur ajoute que le même Peuple appelloit une lance, *Cures*, d'où les Latins formerent le nom de Quirinus, il y a bien de l'apparence que c'eſt la même Divinité, & que la lance en étoit le ſymbole parmi eux, comme l'épée chez les Scythes. Les mêmes Sabins, ſelon le témoignage de Varron, appelloient Mars

(2) Liv. 2.

(*a*) *Quis Spartanum fuiſſe Martem, nonne Epicharmus autor veſter? Quis in Thraciæ finibus procreatum, non Sophocles Atticus?... Quis menſibus in Arcadia tribus & decem vinctum? Non Milo fluminis filius? Quis ei canes à Curibus, quis à Scythis aſinos immolari? Non principaliter cum cæteris Apollodorus? Quis dum genitalibus inſultat alienis, hæſiſſe in laqueis involutum, non Commentarii veſtri, non Scenæ?* Arnob. l. 4. Adverſ. Gent.

Mamercus, & ce nom fut donné enſuite à la famille Emilia. Le nom d'*Enyalius*, lui venoit de Bellone, & paroît confirmer le ſentiment de ceux qui diſent qu'elle étoit ſa mere. Celui de *Thurius*, marque ſon impetuoſité dans les combats.

Les Grecs & les Latins donnoient ſouvent à Mars le nom ou l'épithéte de *Dieu commun*, ainſi qu'on peut le voir dans Homere, dans Ciceron, & dans Servius ſur le huitiéme de l'Eneïde ; & il eſt bon de ſçavoir qu'on appelloit ainſi les Dieux qui favoriſoient également tous les partis. Les Romains & les autres Peuples Latins lui donnoient auſſi l'épithéte de *Pater, pere* : ils l'appelloient auſſi, *Sylveſtris*, & on l'invoquoit, ſelon Caton, pour la conſervation des biens de la campagne. Les anciens Latins le nommoient *Saliſubſulus*, à cauſe des danſes guerrieres, comme nous le dirons dans la ſuite, en parlant de ſes Prêtres. On lui donnoit quelquefois l'épithete *Cæcus*, ainſi qu'on le voit dans Virgile, *cæco Marte reſiſtunt*. On trouve dans Homere celle de *Reſiſtant*, & dans d'autres Poëtes celles de *Corithaix*, comme qui diroit branlant ſon caſque ; de *ſanguinaire*, de *cruel*, de *terrible*, &c. qui lui convenoient parfaitement.

On a publié un grand nombre de fables au ſujet de ce Dieu, qui ne nous arrêteront pas beaucoup, & dont le ſens ſe découvre aiſément ; comme quand on a dit ; que ſon chariot étoit traîné par Bellone ; que ſes chevaux, nés de Borée & d'Erynnis, ſe nommoient la *terreur* & la *crainte* ; que ce Dieu fut bleſſé au Siege de Troye par Diomede ; que ſur ſa cuiraſſe étoient peints pluſieurs monſtres ; que la Fureur & la Colere ornoient ſon caſque ; que la Renommée le dévançoit par-tout où il alloit ; que la Fureur marchoit devant lui, &c.

Quoique Mars ait été adoré en pluſieurs lieux, il n'y en a point où il l'ait été autant qu'à Rome, où il avoit pluſieurs Temples, parmi leſquels celui qu'Auguſte lui dédia après la bataille de Philippe, ſous le nom de *Mars le Vengeur*, étoit des plus célébres. Parmi les Colléges Sacerdotaux celui des Saliens, Prêtres de Mars, qui étoient deſtinés à garder les *Anciles*, ou les Boucliers ſacrés, devoit ſon inſtitution à Numa Pompilius, qui l'établit à l'occaſion d'un évenement rapporté par Denys d'Halicarnaſſe.

Digitized by Google

Un Bouclier étant tombé du ciel, on conſulta les Haruſpices ſur ce prodige, & ils répondirent que l'empire du monde étoit deſtiné à la ville où ce bouclier ſeroit conſervé. Numa Pompilius, de peur qu'il ne fût volé, en fit faire pluſieurs tout à-fait ſemblables, afin qu'on ne pût pas reconnoître le véritable, & les fit mettre au Temple de Mars. Plutarque ajoute : « que le Roi Numa prédit des choſes merveilleuſes ſur ce Bouclier, qu'il diſoit avoir appriſes d'Egerie & des Muſes : cet Ancile (*a*), diſoit-il, étoit envoyé pour le ſalut de la ville, & il falloit le garder avec onze autres de même figure & de même grandeur, afin que la difficulté de le reconnoître empêchât les voleurs de le prendre. Ce fut Mamurius qui fabriqua ces boucliers, & n'eut d'autre récompenſe de ſon travail, que la gloire de les avoir faits. »

Graces aux monumens qui nous reſtent, nous connoiſſons la forme de ces boucliers, & la deſcription qu'en fait le dernier Auteur que je viens de citer, eſt celle qui approche le plus de la verité. Ils ont, dit-il, une échancrure en forme de coquille, & à cauſe de cela ne ſont pas tout-à-fait ronds; ce ſeroit plûtôt des ovales, ſi l'échancrure qui eſt des deux côtés n'en alteroit la forme : leur plus grande longueur paroît être de deux pieds & demi.

Numa Pompilius avoit reglé le nombre des Saliens à douze, Tullus Hoſtilius en doubla le nombre, ainſi que celui des Anciles. Au reſte la cérémonie de porter ces boucliers dans les fêtes publiques, ſe faiſoit ainſi. On les ôtoit de leur place, & les Saliens les portoient en proceſſion par la ville, en ſautant, danſant, & chantant des vers qui avoient rapport à la ſolemnité. La fête duroit treize jours, & commençoit aux Kalendes de Mars. Pendant tout ce temps-là, il n'étoit pas permis de rien faire de quelque conſéquence, de ſe marier, d'entreprendre de voyage, ou une expedition militaire : ce qui s'obſervoit religieuſement dans les plus anciens temps; mais dans la ſuite on ſe relâcha un peu de cette coutume.

(*a*) C'eſt le nom que les Latins donnoient aux boucliers, qu'ils appelloient *Ancilia.*

Les anciens monumens repreſentent Mars d'une maniere aſſez uniforme, ſous la figure d'un homme armé d'un caſque, d'une pique & d'un bouclier; tantôt nud, tantôt avec l'habit militaire, même avec un manteau ſur les épaules: quelquefois barbu; mais le plus ſouvent ſans barbe; quelquefois enfin avec le bâton de commandement à la main. Mars vainqueur paroît portant un trophée, & Mars Gradivus eſt repreſenté dans l'attitude d'un homme qui marche à grands pas, quelquefois il a ſur la poitrine un Egide avec la tête de Meduſe.

Les Scythes, comme nous l'avons dit en parlant de leurs Dieux, honoroient Mars ſous la forme d'une épée; & les Romains, ſuivant le témoignage de Varron, rapporté par Clement d'Alexandrie, le repreſentoient ſous celle d'une lance, avant qu'ils euſſent trouvé l'art de donner la figure humaine à leurs ſtatues; coutume qu'ils avoient appriſe des Sabins.

La Victoire.

A MARS & à Bellone nous devons joindre la Victoire (1), être imaginaire dont les Grecs avoient fait une Divinité qu'Heſiode (2) dit être la fille de Styx & de Pallante, ou de l'Acheron, ſi nous en croyons Phurnutus. Les Anciens ajoutent qu'elle aſſiſta Minerve dans le combat des Geants. Pauſanias nous apprend que cette Déeſſe avoit pluſieurs Temples dans la Grece, & Tite-Live parle de ceux qu'elle avoit à Rome. Lorſque les Romains firent venir de Peſſinunte la Déeſſe de Phrygie, ils porterent ſa ſtatue dans le Temple de la Victoire, juſqu'à ce qu'on lui en eût bâti un. Mais les Temples qu'elle avoit à Rome n'étoient pas les plus anciens de l'Italie, puiſque Denys d'Halicarnaſſe (3) nous apprend que les Arcadiens à leur arrivée en ce pays-là, lui en firent bâtir un ſur le mont Aventin. Sylla au rapport de Ciceron, établit des Jeux en l'honneur de cette Déeſſe.

(1) Les Grecs l'appelloient Nice.

(2) Theog.

(3) Ant. l. 1.

La Victoire, comme il paroît par les Medailles & par les Marbres, étoit toujours repréſentée avec des ailes, volant dans les airs, & tenant dans la main une couronne, ou une palme: mais les Egyptiens la repréſentoient ſous la figure d'un

Aigle, oiſeau toujours victorieux dans les combats qu'il a avec les autres. Les Romains ſe ſervoient quelquefois pour la repréſenter du Laurier ou de la Palme. Quelquefois on la voit montée ſur un Globe, pour nous apprendre qu'elle domine ſur toute la terre ; & c'eſt ainſi qu'elle paroît ſur les Medailles des Empereurs, parce qu'ils ſe regardoient comme maîtres du monde. Quand on vouloit déſigner une bataille navale, on la peignoit montée ſur une proue de Navire, & lorſqu'elle tient un Taureau par le muſle, elle indique les Sacrifices qu'on faiſoit après avoir remporté quelque avantage.

On a donné pluſieurs noms à cette Déeſſe, comme à tous les autres Dieux du Paganiſme. Plutarque nous apprend que les Egyptiens la nommoient *Naphthé*, ſans nous avoir appris ce que ſignifioit ce nom. Les Sabins, au rapport de Varron, l'appelloient *Vacuna*, & de ce nom étoit venue la fête que les Anciens nommoient *Vacunalia*. Les Grecs lui donnoient l'épithete d'ἄπτερος, qui veut dire *ſans ailes ;* & Pauſanias dit que les Atheniens la repréſentoient ainſi pour l'engager à demeurer avec eux. Une Victoire de Rome, dont les ailes furent brûlées d'un coup de foudre, donna lieu à une jolie Epigramme : *Rome Reine du monde, votre gloire ne ſçauroit perir, puiſque la Victoire n'ayant plus d'ailes, ne peut plus s'envoler.* Piſon nous apprend qu'on donnoit à cette Déeſſe le nom de *Vitula*, & quoiqu'on rapporte pluſieurs étymologies de ce mot, je m'en tiens à celle qui le fait venir de *voce lætari, ſe rejouir*, à cauſe de la joye qui accompagnoit les ſacrifices qu'on lui faiſoit.

Il ne ſera pas difficile d'entendre les autres épithetes qu'on lui donnoit; telles que *Eteralcea* dont ſe ſert Homere, pour nous apprendre qu'elle inclinoit des deux côtés ; celle de *Præpes* & de *Volucris*, pour marquer ſa légereté ; celle de *Cœligena*, que lui donne Varron, parce que la Victoire vient du ciel, & ainſi de quelques autres.

Enfin il paroît par les Anciens qu'on ne lui offroit rien de ſanglant en ſacrifice, mais ſeulement des fruits de la terre.

CHAPITRE XI.

Hiſtoire de Venus, de Cupidon, de Pſyché, & des Graces.

IL y a peu de ſujets dans l'Antiquité fabuleuſe ſur leſquels les beaux eſprits de la Grece ayent donné plus d'eſſor à leur imagination, que celui que j'entreprends de traiter dans ce Chapitre; & dès-là il n'y en a point où ils ayent plus obſcurci l'ancienne & véritable tradition. Heſiode fait naître Venus de l'écume de la mer, & du ſang des parties mutilées de Cœlus que Saturne avoit jettées dans la mer. De ce mêlange affreux nâquit, au dire de ce Poëte, la plus belle des Déeſſes, aux environs de Cythere, d'où elle alla en Chypre. Les fleurs naiſſoient ſous ſes pas; & accompagnée de Cupidon ſon fils, des Jeux, des Ris, & de tout l'attirail de l'Amour, elle fit également la joye & le bonheur des hommes & des Dieux. Les Poëtes ſaiſiſſant cette riante idée, encherirent à l'envi les uns des autres dans les deſcriptions qu'ils firent de cette Déeſſe: les Peintres & les Sculpteurs les imiterent, & la Déeſſe parut toujours accompagnée de tout ce qu'il y a de plus aimable. « Regardez attentivement cette Venus, » l'ouvrage du ſçavant Apelles, dit Antipater de Sidon: voyez » comme cet excellent maître a parfaitement exprimé cette » eau pleine d'écume, qui coule au travers de ſes mains & de » ſes cheveux, ſans rien cacher de leurs graces: auſſi dès » que Pallas l'eût apperçue, elle tint à Junon ce diſcours: » Cedons, cedons, ô Junon, à cette Déeſſe naiſſante tout le » prix de la beauté.

Cette ancienne tradition qui fait ſortir Venus de la mer, étoit la plus autoriſée dans la Grece, & preſque tous les autres Poëtes l'ont ſuivie. Homere cependant, non moins ancien & plus accrédité qu'Heſiode, en a ſuivi une autre, puiſque ſelon lui, Venus eſt fille de Jupiter & de Dioné. Si nous nous en rapportons à Ciceron, on comptoit quatre Venus.

La premiere étoit fille du Ciel & de la Lumiere. La ſeconde étoit celle qui ſortit de l'écume de la mer, & qui fut mere de Cupidon. La troiſiéme étoit fille de Jupiter & de Dioné; c'eſt la femme de Vulcain & la maitreſſe de Mars, dont elle eut *Anteros*, ou le Contre-amour. Enfin la quatriéme étoit Aſtarté, née à Tyr en Phenicie, qui épouſa Adonis (*a*).

Platon, dans ſon Banquet, n'en admet que deux, l'une fille du Ciel, & l'autre fille de Jupiter. « Certes, dit cette Auteur en parlant de deux Amours, perſonne n'ignore que » Venus n'eſt jamais ſans l'Amour; mais parce qu'il y a deux » Venus, il faut qu'il y ait deux Amours. Or qui eſt-ce qui » peut nier qu'il y a deux Venus? N'y a-t-il pas cet ancienne » Venus, fille du Ciel, dont on ne connoît point la mere, » & que nous appellons Venus la céleſte; & cette autre Venus » récente, fille de Jupiter & de Dioné, que nous nommons » Venus la vulgaire »?

Epimenide ſemble en reconnoître une differente de celles de Platon, puiſqu'il dit que cette Déeſſe étoit fille de Saturne & d'Eronyme.

Pauſanias en diſtingue trois: une céleſte, qui préſidoit aux chaſtes amours; une terreſtre, ou populaire, qui étoit la Déeſſe des mariages; une troiſiéme, qu'on nommoit *Apoſtrophie* ou *Averſative*, qui éloignoit des paſſions infames. « Les Thebains, dit-il, ont auſſi pluſieurs Statues de Venus, » & ſi anciennes qu'ils prétendent que c'eſt Harmonie qui les » a conſacrées, & qu'elles furent faites des éperons de ces » Navires qui avoient amené Cadmus, leſquels éperons étoient » de bois & non de fer. Quoiqu'il en ſoit, l'une de ces Statues eſt Venus Uranie, ou la Céleſte; l'autre, Venus la » vulgaire, & la troiſiéme eſt Venus Apoſtrophia: ce fut Harmonie elle-même qui leur impoſa ces noms, pour diſtinguer les trois ſortes d'Amours; l'un céleſte, c'eſt-à-dire, » chaſte & dégagé du commerce des ſens; l'autre vulgaire,

(a) *Venus prima, Cœlo & Die nata, cujus Elide Templum vidimus. Altera, ſpumâ procreata, ex qua & Mercurio Cupidinem ſecundum natum accepimus. Tertia Jove nata & Dione, quæ nupſit Vulcano; ſed ex ea & Marte natus Anteros dicitur. Quarta, Syria, Tyroque concepta, quæ Aſtarte vocatur, quam Adonidi nupſiſſe traditum eſt.*

» qui s'attache au ſexe & au plaiſir du corps, le troiſiéme, » déſordonné, qui porte les hommes à des unions inceſtueu- » ſes & abominables. Il y avoit donc une Venus dite Apoſ- » trophia ou Preſervatrice, parce que c'étoit à elle que l'on » adreſſoit ſes vœux pour être préſervé de ces deſirs déré- » glés ». Mais dans un autre endroit, cet Auteur n'en admet que deux, la Céleſte & la Populaire.

Telle eſt la varieté qui regne parmi les Anciens au ſujet de Venus, & qui eſt telle qu'il n'eſt pas poſſible de décider combien ils en reconnoiſſoient : car de dire avec l'Auteur d'une Diſſertation imprimée dans le ſeptiéme Tome de l'Académie des Belles-Lettres (1), que ce nombre ſe réduiſoit à ſept, c'eſt ce qu'on ne ſçauroit ſoutenir, puiſqu'en voilà dix bien comptées, leſquelles même n'en feroient pas ſept, ſi on vouloit réunir celles qui paroiſſent être les mêmes.

(1) M. Fourmont le Cadet.

Parmi les Modernes, le célebre M. Newton (2), paroît ne reconnoître de Venus que la ſeule *Calycopis*, mere d'Enée, & fille d'Otréus Roi de Phrygie, que Thoas ſurnommé Cinyras épouſa (*a*), & à laquelle il érigea des Temples à Paphos, à Amathonthe dans l'Iſle de Chypre, & à Byblos dans la Syrie ; inſtitua en ſon honneur des Prêtres, un culte ſacré, & les Fêtes infames appellées Orgies : c'eſt pourquoi on donna à cette Déeſſe le nom de Cyprienne, & de Syrienne. Cet Auteur ſe fonde uniquement ſur l'autorité de Tacite (3), qui en parle ainſi : « On dit que Cinyras conſacra un » ancien Temple à Venus de Paphos, & que cette Déeſſe, » qui nâquit de l'écume de la mer, y aborda ». Ce que dit cet Auteur peut aſſez s'accorder avec ce que nous apprend Lactance, d'après l'hiſtoire ſacrée d'Evhemere, ſçavoir, que ce fut une femme de Chypre qui par ſa conduite favoriſa les commerces galans, & donna lieu à la fable de Venus.

(2) Chron. des anciens Royaumes corrigée.

(3) Hiſt. l. 2. c. 3.

Il n'eſt pas poſſible de rien conclure de raiſonnable de ce que diſent les Grecs au ſujet de cette Déeſſe, puiſque toutes leurs narrations ſe trouvent mêlées de Phyſique, de Morale & d'Hiſtoire. Ils regardent Venus, tantôt comme une femme

(*a*) Ce Thoas, ſelon lui, étoit le même que Vulcain, ce que nous examinerons dans l'Hiſtoire de ce Dieu.

débauchée ;

débauchée, tantôt comme une Déeſſe : ils la conſiderent quelquefois comme une Planete, & quelquefois ils en parlent comme d'une paſſion. De-là ces expreſſions figurées d'Homere, d'Orphée, & des autres Poëtes, qui parlant du pouvoir de Venus, diſent qu'elle a formé le monde, & que c'eſt elle qui ſoumet les hommes & les Dieux à ſon empire.

Il eſt conſtant que pluſieurs perſonnes ont porté le nom de Venus, & ſans nous arrêter aux différentes étymologies de ce nom, ſi nous nous en tenions à celle d'un habile homme (1), qui croit qu'il vient de *Vener*, qui en langue Celtique veut dire *belle*, nous pourrions croire qu'on l'a fait porter à la plûpart des belles femmes, ſur tout lorſqu'elles ſe ſont rendues fameuſes par leurs galanteries, autant que par leur beauté : mais cette étymologie, non plus que celles qui font venir ce nom de *venire*, ou *convenire*, ne ſçauroient ſe ſoutenir, puiſqu'elles ne ſont tirées que du nom Latin de cette Déeſſe, nom inconnu aux Grecs qui la nommoient *Aphrodite*.

(1) Dom Pezron Ant. de la langue des Celtes.

Pour dire ce que je penſe ſur cette Fable, je crois qu'il faut en chercher l'origine dans la Phenicie. En effet il n'y eut jamais d'autre Venus que la Venus céleſte, c'eſt-à-dire, la Planete de ce nom, honorée parmi les Orientaux, comme nous l'avons dit dans le premier Volume ; & Aſtarté femme d'Adonis, dont le culte fut mêlé avec cette Planete, ou, ce qui revient au même, cette Venus Syrienne, la quatriéme dans Ciceron, ſi célebre dans l'Antiquité. Les Phéniciens en conduiſant leurs Colonies dans les Iſles de la mer Méditerranée & dans la Grece, y porterent le culte de cette Déeſſe. Ils s'arrêterent d'abord dans l'Iſle de Chypre, la plus voiſine des côtes de Syrie, & le culte de cette Déeſſe y fut géneralement reçû. De-là ils allerent à Cythere, Iſle voiſine du Continent de la Grece : ce fut-là que les Grecs commencerent à commercer avec eux, & à prendre connoiſſance de leur Religion ; & voilà pourquoi ils publierent que c'étoit près de cette iſle que la Déeſſe avoit paru pour la premiere fois, parce que ce fut-là qu'ils en entendirent parler. Une preuve bien convaincante, que le culte de Venus fut

établi dans cette Iſle avant que de paſſer dans le Continent, c'eſt que le Temple de Cythere paſſoit pour le plus ancien de tous ceux que Venus avoit dans la Grece, comme le remarque Pauſanias (1).

(a) In Lac.

De Cythere le culte de cette Déeſſe paſſa dans la Grece; & comme ceux qui l'y avoient porté étoient venus par mer, les Grecs qui cherchoient à mettre du merveilleux par tout, dirent qu'elle étoit ſortie de la mer, & lui donnerent le nom d'*Aphrodite*, mot qui veut dire *écume* (a): C'eſt-là ſans doute le veritable dénouement de cette fiction, & il ne faut pas y chercher d'autre myſtere.

Sur quoi il eſt bon de remarquer en paſſant, qu'Heſiode s'eſt trompé ſur le chemin qu'il fait faire à cette Déeſſe, en la faiſant aller de Cythere en Chypre, au lieu de dire, ce qui auroit été plus naturel, que c'étoit de cette Iſle qu'elle étoit venue à Cythere, & de-là dans la Grece. Nous pourrions ajouter pour confirmer cette explication, que ſi les Grecs ont donné à Venus les deux ſexes, c'eſt ſelon Selden (2), à cauſe de la fable de Dagon, ou d'Atergatis, que l'on confondit avec Venus, & qui parmi les Philiſtins & les Pheniciens étoit une Divinité qui participoit des deux ſexes.

(2) De Diis Syriis Sint. 2. c. 3.

Mais peut-on, ſuivant cette idée, expliquer ce que les Poëtes Grecs ont publié de leur Venus? Il n'eſt ni poſſible, ni néceſſaire d'expliquer tout ce qu'ils ont dit, ni dans cette fable, ni dans les autres. L'on ſçait que lorſqu'ils ont eu un ſujet en main, ils l'ont embelli à leur fantaiſie. Ils avoient oui dire qu'Aſtarté avoit aimé paſſionnément Adonis (b), ils ne manquerent pas d'appliquer cette circonſtance à leur Venus. Ils pouſſerent leur pointe, & regarderent l'Amour comme le fils de cette Déeſſe, & lui donnerent pour filles les trois Graces. Enfin, ils formerent ce ſyſtême d'Amour, dont les idées ont ſervi dans la ſuite à embellir les Ouvrages de leurs

(a) Ariſtote donne une autre origine au mot *Aphrodite*, & Didyme croit qu'on la nomma ainſi à cauſe de ſa moleſſe; mais celle que je rapporte eſt la plus naturelle, & eſt la même ſelon Plutarque, que l'épithete de *Saugena*, qui fut donnée à cette Déeſſe, ſortie de la mer, dont l'eau eſt ſalée.

(b) On ne dit rien ici de cette Fable expliquée au long dans l'hiſtoire des Dieux de Phenicie, Tom. I. L. 7.

Confreres. Une fille ſort de l'écume de la mer, & paroît ſur une coquille ; elle s'arrête ſur le mont Cythere, où les fleurs naiſſent ſous ſes pas ; les Heures chargées du ſoin de ſon éducation, la conduiſent dans le Ciel, où tous les Dieux charmés de ſa beauté, la demandent en mariage ; elle épouſe Vulcain le plus difforme de tous ; elle ſe déshonore par ſes galanteries avec Mars & Mercure, elle a de l'un Cupidon (*a*), & de l'autre le contre-Amour ; Bacchus eſt ſon écuyer ; enfin elle préſide aux mariages & aux commerces de galanterie ; & pour cela on lui donne une Ceinture myſtérieuſe, nommée le Ceſte de Venus, qui la rend non-ſeulement aimable, mais qui a le don de rallumer les feux d'une paſſion éteinte (1), &c. (1) Iliad.

On n'en demeura pas-là, on chargea l'hiſtoire de la Déeſſe Venus de la plûpart des galanteries éclatantes. Quelque belle ayant été ſurpriſe dans un commerce d'amour, donna lieu à l'adultere de Mars & de Venus, & au ſtratagême de Vulcain ; & peut-être ne ſera-t-on pas fâché de ſçavoir l'origine de cette Fable. Palephate (2) dit que *Sol* fils de Vulcain Roi d'Egypte, voulant faire obſerver à la rigueur la Loi de ſon pere contre les Adulteres, & ayant été informé qu'une Dame de la Cour avoit commerce avec un Courtiſan, entra la nuit dans ſa maiſon, & l'ayant ſurpriſe avec ſon amant, la punit ſéverement ; ce qui lui attira la bienveillance du Peuple. C'eſt, ajoute cet Auteur, l'équivoque du nom de *Sol*, qui donna lieu à la Fable qu'Homere propoſa aux Grecs d'une maniere envelopée, & à laquelle Ovide joint des réflexions peu propres à donner de l'horreur du crime. (2) *In Fragm*

Je donne pour ce qu'elle vaut l'explication de Palephate, qui a inventé ſouvent de nouvelles fables pour expliquer les anciennes. J'en dis de même de celle du Pere Hardouin, auſſi ſpirituelle que ſinguliere. Ce ſçavant Jeſuite (3) eſt ſurpris qu'on ait fait le procès à Homere, qui employe cent vers dans le huitiéme Livre de ſon Odyſſée, à faire chanter à Ulyſſe (3) Apol. d'Homere p. 200.

(*a*) C'eſt Cupidon II. car le premier, ſelon Heſiode, étoit fils du Chaos, ou de la Nuit, ſelon Ariſtophane ; ou du Dieu de l'abondance, ou de la Déeſſe de la pauvreté, ſi nous en croyons Platon.

cette fable, qui ne paroît nullement édifiante; mais, dit cet Auteur, c'eſt qu'on ne l'a pas entendue. Ce n'eſt point du tout, dit-il, l'hiſtoire d'un adultere que chante ce Heros, c'eſt la guerre de Troye même. Mars & Venus, c'eſt-à-dire, l'eſprit guerrier & la ville de Troye qui ſoutenoit les amours de Paris, réſolurent de ſe joindre dans la maiſon de Vulcain, & de ſouiller ſa couche; c'eſt-à-dire, de ſe ſervir des armes qu'on gardoit dans l'arcenal, mais qui euſſent dû être employées à de meilleurs uſages. Mars & Venus formerent tous deux ſecretement ce deſſein; mais le Soleil les vit, & le dit à tous. Vulcain célebre par ſon art, fit des chaînes pour lier tellement Mars & Venus, l'eſprit guerrier & la ville de Troye attachée aux amours de Paris, que lorſqu'ils ſe joindroient, ils ne pourroient ſe remuer: ce qui ne ſignifie autre choſe, ſinon que les Troyens, lorſqu'ils prirent les armes, qu'il ne leur convenoit pas de prendre pour un tel ſujet, furent tellement reſſerrés dans leur ville, qu'ils ne purent plus faire aucune ſortie. Vulcain alors ſe plaint que Venus n'eſt pas une honnête femme; ce qui veut dire que les Troyens avoient tort de prendre les armes pour un ſujet ſi peu honnête. Mercure de ſon côté dit à Apollon qu'il ſe joindroit auſſi volontiers à Venus: c'eſt le corps des Marchands Troyens, qui dit aux Soldats arbalêtriers qu'il fera les frais de cette guerre. Les Dieux en rirent; Neptune ſeul n'en rit pas; il pria Vulcain de délivrer Mars, & qu'il le dédommageroit. C'eſt la Flotte des Grecs qui agiſſoit fort ſérieuſement, & qui obligea enfin les Troyens de mettre bas les armes, après quoi Mars s'en alla en Thrace y faire la guerre; & Venus, ou l'amour des femmes, en Chypre. Voilà, continue cet Auteur, le vrai ſens de cette Fable qu'on n'a pas entendue. Je puis bien ajouter qu'Ovide ne l'entendoit pas non plus, car aſſurément ce que dit Mercure à Apollon, a dans le Poëte un ſens beaucoup moins ſérieux que celui qu'y donne ce ſçavant Jéſuite.

Ce n'eſt pas là la ſeule galanterie qu'on ait mis ſur le compte de Venus. Anchiſe, pour ſe mettre à couvert de la jalouſie de ſa femme, publia qu'il avoit eu Enée de cette Déeſſe;

ainſi des autres. Cependant quelque mauvaiſe idée qu'on eût de Venus, on ne laiſſoit pas de la regarder comme une des plus grandes Déeſſes ; & comme elle favoriſoit les paſſions infames, on l'honora d'une maniere digne d'elle. Ses Temples, ouverts à la proſtitution, apprirent au monde corrompu, que pour reconnoître dignement la Déeſſe d'Amour, il ne falloit avoir aucun égard aux regles de la pudeur : les filles ſe proſtituoient publiquement dans ſes Temples, & les femmes mariées n'y étoient pas plus chaſtes. Amathonte, Cythere, Paphos, Gnide, Idalie, & les autres lieux conſacrés ſpécialement à cette Déeſſe, ſe diſtinguérent par les déſordres les plus infames.

Au teſte, comme il y avoit pluſieurs Venus, ſon culte n'étoit pas par-tout le même. Dans quelques endroits on ne faiſoit brûler que de l'encens ſur ſes autels ; ailleurs on lui offroit des paſtilles où il entroit de la chair de moineau ; dans d'autres endroits on lui immoloit une chévre blanche. Les femmes avoient auſſi accoutumé de conſacrer leurs cheveux à la Déeſſe, ſur quoi on peut conſulter dans le premier Volume l'Hiſtoire de Berenice, dont la chevelure qu'elle avoit vouée à Venus fut miſe au rang des aſtres.

Parmi les Fleurs la Roſe étoit conſacrée particulierement à cette Déeſſe, parce que cette fleur avoit été teinte du ſang d'Adonis, qu'une de ſes épines avoit bleſſé ; ce qui avoit fait changer en rouge la couleur blanche qu'elle avoit avant cette avanture (1). Le Mirthe lui étoit auſſi dedié, parce qu'il vient ordinairement ſur le bord de l'eau, où cette Déeſſe avoit pris naiſſance. Les cygnes & les moineaux lui étoient ſpecialement conſacrés ; mais ſur-tout les colombes, à cauſe de la fable qui dit que cette Déeſſe jouant un jour avec Cupidon, ce petit Dieu voulut parier de cueillir plus de fleurs qu'elle, & que là-deſſus une Nymphe, nommée *Periſtere*, ayant aidé la Déeſſe, elle gagna la gageure ; dont Cupidon fut ſi irrité, qu'il changea la Nymphe en colombe. Mais, pour le dire en paſſant, cette fable n'eſt fondée que ſur une ſimple équivoque ; car en Grec le nom de la Nymphe veut dire une colombe (2) ; quoique Theodontius (3) prétende que Periſtere

(1) V. Tom. I. l'hiſtoire d'Adonis.

(2) περιστερα, *Columba.*

(3) *Apud Boc. Gen. Deor.*

étoit une femme coquette de Corinthe, qui ne paſſa pour avoir pris le parti de Venus, que parce qu'elle imita ſa conduite.

Pour les noms de Venus, ils ſont comme ceux des autres Divinités du Paganiſme, tirés, ou des lieux où elle étoit honorée, ou des occaſions particulieres qui avoient donné lieu à l'établiſſement de ſon culte. Expliquons les principaux. Ceux de Cytherée, de Paphienne, de Gnidienne, &c. lui furent donnés des villes de ces noms; celui d'Uranie, ou Celeſte, parce qu'on croyoit qu'elle étoit tombée à Paphos un jour de ſa fête, ſous la forme d'une étoile. On lui donna le nom d'Aphrodite, parce qu'elle étoit ſortie de la mer; celui de *Pandemos*, ou *populaire*, comme l'appelle Théocrite, lui étoit donné pour la diſtinguer de la Venus celeſte: celui de *Verticordia*, parce qu'elle tournoit les cœurs du côté de l'amour, ou en détournoit.

Les Romains lui donnoient le nom de *Murtia*, à cauſe du myrthe qui lui étoit conſacré (*a*). On l'appelloit *Aſtarté*, lorſqu'elle étoit confondue avec la Déeſſe de Syrie; *Anaïtis*, elle étoit adorée ſous ce nom par les Perſes & les Cappadociens, comme nous l'avons rapporté dans l'Hiſtoire de leurs Dieux; *Amathuſia*, de la ville d'Amathonte, dans l'Iſle de Chypre; *Dione*, ou *Dionea*, du nom de ſa mere. *Migonitis*, parce qu'elle préſidoit aux mariages. *Callypiga*, à cauſe de ſa beauté. *Philomedea*, pour faire alluſion à ſon origine. *Speculatrix*, c'eſt le nom que donna Phedre au Temple qu'elle fit bâtir à cette Déeſſe, pour aller voir de-là Hippolyte faiſant ſes exercices dans les plaines de Trezene. *Anoſia*, & *Androphonos*, comme qui diroit *impie* & *homicide*: & ce nom lui fut donné lorſque Laïs fut tuée à coups d'éguille dans un de ſes Temples par la jeuneſſe Theſſalienne. *Armata*, parce que les Lacédemoniens qui l'honoroient ſous ce nom, la repréſentoient armée dans ſon Temple. Nous avons à ce ſujet dans l'Anthologie une épigramme, qu'Auſone a tournée en vers Latins (*b*). *Barbata* & *Maſcula*, parce que comme on croyoit

(*a*) *Ara vetus fuit Veneri myrtheæ quam nunc Murtiam vocant.* Pline, l. 15.

(*b*) *Armatam Venerem vidit Lacedæmon Pallas:*

qu'elle avoit les deux ſexes, on la repréſentoit quelquefois avec de la barbe. Les Romains, au rapport de Macrobe, l'honoroient ſous le nom de *Genitrix*, ou *la Mere*; les Grecs ſous celui de *Colias*, d'un Promontoire de ce nom dans l'Attique (1). Suivant Pauſanias, elle avoit un Temple dans la Grece, où elle étoit honorée ſous le nom de *Praxis*; & ſous celui d'*Hortenſis*, lorſque ſa ſtatue étoit dans les jardins; ſur quoi on peut conſulter Lucien (2); ſous celui d'*Elicopis*, c'eſt-à dire, aux yeux noirs; de *Nicophore*, comme qui diroit portant la victoire: de *Byblia*, quand elle étoit confondue avec la Déeſſe de Syrie: de *Symmachia*, parce qu'on croyoit qu'elle étoit ſecourable aux guerriers: ce qui lui fit donner auſſi par les Romains le nom de *Victrix*, ou *Victorieuſe*; d'*Elephantine*, d'une ville de ce nom en Egypte: d'*Architis*, c'étoit ſous ce nom, au rapport de Macrobe, que les Aſſyriens l'honoroïent: d'*Erycina*, du mont Eryx dans la Sicile, où Enée lui bâtit un Temple lorſqu'il aborda dans cette Iſle (*a*): d'*Argynnis*, du nom d'un jeune homme qui ſe noya dans le fleuve Cephiſe, & du Temple qu'Agamemnon fit bâtir à cette Déeſſe ſous le nom de Venus Argynnis. Elle fut auſſi appellée *Zerynthia*, à cauſe de l'antre nommé Zerinthion, où on célebroit les myſteres d'Hécate & des Corybantes.

(1) Pauſ. in Atticis.

(2) De Imag.

Les Egyptiens lui ſacrifioient ſous le nom de *Nephthe*, comme qui diroit, *la fin*, ou *la mort*, ou ſelon d'autres *la victoire*: & les Romains ſous celui de *Libitine*, parce qu'elle préſidoit aux ſepulchres. Elle fut honorée par les Tarentins, Peuples d'Italie, ſous celui de *Baſilis*, d'où étoit venu le nom d'un Jeu, pratiqué par ceux qui faiſoient entre eux un Roi pour commander aux autres, pendant ſa Royauté imaginaire: par les Atheniens ſous celui d'*Etaira*, ou d'*amie*, parce qu'elle préſidoit aux unions des cœurs: ſous celui de *Pelagia*, ou la *Marine*, parce qu'elle étoit ſortie de la mer: ſous

Nunc certemus, ait, judice vel Paride. Cui Venus; Armatam tu me temeraria tremis, Quæ, quo te vidi tempore, nuda fui.

(*a*) . . . . . *Erycino in vertice ſedem Fundabat Veneri Idaliæ, &c.* Æneid. l. 5.

celui d'*Aurea*, dont ſe ſervent Homere & Virgile, en louant la beauté de ſes pieds. Mais je n'ai pas deſſein de parcourir toutes les épithetes que les Poëtes ont donné à cette Déeſſe.

De ce que nous venons de dire il eſt aiſé de conclure qu'on la repréſentoit d'une infinité de manieres différentes ; ou tenant un globe celeſte à la main, comme on le voit dans Maffei, pour marquer la Venus Uranie ou Celeſte ; ou armée, ainſi qu'elle paroît ſur quelques médailles de Gorleus & de Beger ; ou aſſiſe ſur un Dauphin, tenant un pigeon ſur ſon giron ; ou avec Adonis accompagné de ſes chiens ; ou avec l'Amour & les trois Graces ; mais plus ſouvent encore ſortant de la mer aſſiſe ſur une coquille portée par deux Tritons (1) ; ou ſur un char tiré par deux chevaux marins, ou par une chévre marine, ou plûtôt par un bouc ; puiſque ſuivant Pauſanias, ſa ſtatue faite par le fameux ſculpteur Scopas, étoit ſur cet animal, & alors elle eſt accompagnée de Néréides & d'Amours, montés ſur des dauphins ; une ſeule de ces Néréides qui tient une guitarre à la main, eſt montée ſur un Centaure marin : mais le plus ſouvent encore ſon char eſt tiré par des cygnes ou par des colombes, oiſeaux qui lui étoient conſacrés. Quelquefois elle paroît elle-même appuyée ſur un Triton, ayant un bouclier à la main, ſur lequel eſt repréſentée une tête. Montée quelquefois ſur des chevaux marins, elle paroît parcourir les ondes de la mer, la tête converte d'un voile que les vents enflent, & Cupidon nageant à ſes côtés. Une rame aux pieds de la Déeſſe, ſemble déſigner la Venus *Pelagia*, ou *marine*. Celle des figures où elle tient à la main la Corne d'abondance, marque les biens que produit le commerce de la mer.

(1) Admir. Rom. Antiq.

De toutes ces ſtatues la plus belle eſt ſans doute la Venus de Medicis : mais les plus ſingulieres ſont, celles qui ſemblent être faites pour ce vers de Terence, *ſine Cerere & Baccho friget Venus*, & celle de Maffei, où cette Déeſſe accompagnée de deux Cupidons, & couronnée d'épis de bled, tient un Thyrſe environné de feuilles & de grapes de raiſins ; & comme elle porte à la main trois fleches, elle ſemble nous apprendre qu'elle lance plus ſûrement ſes traits, quand Cerès

&

& Bacchus ſont de la partie. Les torches allumées que cette Déeſſe & Cupidon portent, dans un monument de Boiſſart, marquent les feux que l'une & l'autre Divinité allument dans les cœurs. Triomphante de ſes victoires, elle paroît dans une Image donnée par Beger, ſur un char tiré par deux lions. Elle tient un grand voile ſur la tête, & une fleche à ſa main gauche. Un Cupidon vole au deſſus pour la couronner, des lauriers tombent ſur elle comme d'eux-mêmes, ſans que perſonne les pouſſe : un homme nud marche devant avec ſa lyre, qu'il touche pour faire honneur à la fête. Deux hommes à côté des lions, vont le flambeau ſur l'épaule pour eſcorter la troupe. Un Satyre marche après le char, joue de la flûte à pluſieurs tuyaux, & termine toute la bande.

Finiſſons par la deſcription de deux ſtatues de cette Déeſſe dont parle Pauſanias. Cet Auteur dit qu'il avoit vû dans l'Elide une belle ſtatue de Venus Uranie, ou Celeſte, dont les pieds étoient appuyés ſur le dos d'une tortue; & une autre de Venus Terreſtre, qui poſoit ſes pieds ſur un bouc ; mais il avoue ingénuement qu'il ne ſçait pas la ſignification de ces myſteres; & cet aveu eſt ſans doute plus raiſonnable que ce que diſent à cette occuſion quelques Mythologues, ſçavoir, qu'on a voulu nous apprendre par-là que Dieu, deſigné ſous le nom de Venus Uranie, étoit l'auteur de l'harmonie du monde, marquée par la Tortue, qui étoit le ſymbole de cette harmonie.

L'Amour, ou Cupidon.

COMME Venus étoit toujours accompagnée de l'Amour, ou de Cupidon ſon fils, & des Graces, il eſt bon d'expoſer ce que la Mythologie Grecque nous apprend ſur ces deux articles. On ſent bien qu'il ne faut pas regarder l'Amour comme un perſonnage réel, mais comme un être qui n'a d'autre origine que l'imagination des Poëtes : & à quel point n'ont-ils pas embelli ce ſujet dans leurs Ouvrages ? Que d'idées brillantes & badines ne leur a-t il pas fournies ? Ce n'eſt pas qu'ils ayent laiſſé manquer l'Amour de parents, car les Anciens n'étoient jamais en défaut en fait de Généalogies;

& lorſqu'on vient à les examiner de près, il faut néceſſairement convenir qu'ils ont admis pluſieurs Amours, ou Cupidons. On peut en effet en compter juſqu'à treize. D'abord Ciceron en admet trois, le premier étoit fils de Mercure, & de la premiere Diane; le ſecond, de Mercure & de la ſeconde Venus; & le troiſiéme, qu'il appelle le Contre-Amour ou *Anteros*, de Mars & de la troiſiéme Venus (*a*).

(1) Dans ſon Banquet.

Platon (1) croyoit qu'il y en avoit deux. Il établit pour principe, comme on l'a vû plus haut, que puiſque Venus ne va jamais ſans l'Amour, ou Cupidon, & qu'il y a deux Venus, il faut néceſſairement reconnoître deux Cupidons.

Heſiode au commencement de ſa Theogonie paroît n'en reconnoître qu'un, produit en même-temps que le Chaos & la Terre. Mais Tzetzès dans ſon Commentaire, expliquant les premiers vers de ce Poëte, en admet un ſecond : *Trois choſes*, dit-il, *ont été crées d'abord; le Chaos, la Terre, & le Cupidon céleſte, qui eſt le Dieu : mais il y en a un plus recent, fils de Venus :* ce qui s'accorde avec ce que dit Pauſanias (2), qu'à Elis dans le Temple de Neptune, on voyoit l'Amour ou Cupidon qui recevoit entre ſes bras Venus naiſſante de la mer, ſur la tête de laquelle *Pitho*, ou *Suada*, mettoit une couronne; ce qui fait un Cupidon plus ancien que Venus.

(2) In Eliac. l. 1.

Ce même Auteur remarque encore dans ſes Béotiques, qu'Olen de Lycie, le plus ancien Poëte de la Grece qui ait fait des Hymnes, avoit dit dans celle qu'il avoit compoſée en l'honneur de Lucine, que cette Déeſſe étoit mere de Cupidon.

Sapho étoit trop galante pour avoir ignoré les parens de l'Amour; & c'eſt ſans doute pour accorder la délicateſſe des ſentimens, avec les ſuites de cette paſſion, qu'elle a imaginé qu'il y avoit deux Amours, l'un fils du Ciel, & l'autre fils de la Terre.

Acuſilaüs vouloit qu'il y en eût un autre, né de la Nuit & de l'Ether : Alcée prétendoit auſſi en faire reconnoître un

(*a*) *Cupido primus Mercurio & Dianâ primâ natus dicitur : ſecundus Mercurio & & Venere ſecundâ : tertius quidem eſt Anteros Marte & Venere tertiâ.* De Nat. Deor. lib. 3.

produit par la Diſcorde & le Zephire : ſelon Orphée, il y en avoit un fils de Saturne. Enfin ſi nous nous en rapportons à Platon, ce Dieu étoit fils de Porus, le Dieu des richeſſes, & de la Pauvreté. Dictime un des interlocuteurs du Dialogue intitulé *le Banquet*, dit que les Dieux donnant un grand feſtin, Porus qui y avoit un peu trop bû, s'étant endormi à la porte de la ſalle, Penie ou la Pauvreté, qui étoit venue là pour recueillir les reſtes du feſtin, s'étant approchée de lui, il en eut un enfant, qui étoit l'Amour.

Tels ſont les differens Amours dont il eſt parlé dans les Anciens. Il eſt évident que toutes ces Généalogies n'ont d'autre fondement que l'imagination qui les inventa ; & qu'on pourroit aiſément reduire ces Cupidons à un moindre nombre, puiſque les Anciens dont on vient de parler, leur donnent ſouvent ou le même pere, ou la même mere. Mais ſans nous arrêter à de frivoles diſcuſſions, on peut aſſûrer qu'il n'y eut jamais d'autre Amour que celui dont parlent Sanchoniathon & Heſiode ; c'eſt à-dire, ce principe phyſique qui ſervoit à unir enſemble les parties diviſées de la matiere qui formoit le Chaos. Et certainement dans l'Hiſtoire de la véritable Venus, ou Aſtarté, on ne trouve rien de ce ſyſtême badin d'un Amour enfant & aveugle, qui porte des fleches dont il bleſſe les cœurs ; fruits de l'oiſiveté des Poëtes Grecs. Il eſt vrai qu'Ovide dit que l'Amour bleſſa Venus, qui devint éperduement amoureuſe d'Adonis, ce qui paroît ne convenir qu'à l'Aſtarté des Pheniciens ; mais ce n'eſt qu'une pure fiction de ce Poëte, qui a confondu la Venus de Phenicie avec celle de Grece.

Quoi qu'il en ſoit, voici à peu près les manieres differentes dont on repreſentoit l'Amour, ſur les monumens qui nous reſtent. On le peignoit, d'abord, comme un jeune enfant aveugle, ou les yeux couverts d'un bandeau, ſautant, danſant, jouant, badinant, montant ſur des arbres : on le peint dans l'air, ſur terre, ſur mer, & quelquefois dans le feu. Il va ſur des animaux, conduit des chariots, touche des Inſtrumens ; en un mot, on lui fait faire toutes ſortes de perſonnages. Il n'eſt pas rare de le voir jouer avec ſa mere Venus : quelquefois Venus tient ſon carquois élevé en l'air ; Cupidon

tâche de l'attraper en ſautant, & tient déja une fleche. Ailleurs elle le tient ſur ſon giron & entre ſes bras. Quelquefois il joue du cor aſſis devant ſa mere qui lui montre une fleche. Tantôt un pied en lair il paroît mediter quelque ruſe: ou poſé ſur une baſe, il tient entre ſes mains quelqu'inſtrument que le temps a effacé; ou ſonne de la trompette, le viſage tourné vers le ciel. Quelquefois il tient un oiſeau qui paroît un cygne, & qu'il embraſſe. On le voit auſſi jouant de la flûte de Pan; ou endormi ayant l'arc & le carquois à ſes pieds: quelquefois le caſque en tête, la pique ſur l'épaule, & le bouclier au bras, il marche d'un air triomphant, comme pour marquer que Mars déſarmé ſe livre à l'Amour.

Aſſis devant un Autel flamboyant, il joue de la flûte à pluſieurs tuyaux: eſt-ce pour marquer que les exercices de la Religion ne mettent pas à couvert de ſes inſultes? Il y a ſans doute là quelque allégorie, auſſi-bien que dans une autre repréſentation où à l'ombre d'un palmier il embraſſe un belier, qui regarde un Autel flamboyant. Se battant à la lutte contre un coq, il paroît ſubjuguer l'oiſeau le plus porté à l'Amour. Aſſis ſur un centaure, il nous apprend qu'il domine ſur tout ce qui reſpire, même ſur les monſtres. On trouve dans les Antiquaires une Venus aſſiſe qui joue de la harpe, & devant elle un Cupidon qui tient au bout de deux verges un maſque qui repréſente le Jeu, ou *Jocus*. Chacune de ces figures à ſon inſcription, *Venus*, *Cupido*; *Jocus*; Statue qui ſemble être faite ſur ces deux vers d'Horace:

Sive tu mavis Erycina, ridens
Quam Jocus circumvolat & Cupido.

Monté ſur un Dauphin, il annonce ſon empire ſur la mer, & ce qui prouve cette conjecture, c'eſt que Neptune paroît auprès de lui avec ſon Trident, comme pour rendre hommage à ſa puiſſance. Enfin autour du char de Pluton qui enleve Proſerpine, il déſigne que ſon empire s'étend auſſi juſque dans les Enfers.

Mais nous ne finirions pas ſi nous voulions ſuivre l'imagination

des Poëtes, des Peintres, & des Sculpteurs qui ſe ſont donné un libre eſſor, au ſujet d'un Dieu auquel on croyoit que le ciel, la terre, la mer, & l'empire des morts même étoient ſoumis.

On ne doit pas douter qu'après avoir honoré Venus, on n'ait auſſi rendu un culte religieux à l'Amour ſon fils. En effet, leurs Temples, leurs Autels, étant les mêmes, les vœux, les prieres, & les ſacrifices n'étoient pas differents. Cependant Platon qui fait ſi ſouvent parler Socrate de ce Dieu, introduit dans ſon Banquet, Phœdrus qui ſe plaint qu'aucun Poëte n'ait chanté des Hymnes & des Péans, en l'honneur d'une ſi grande Divinité : ce qui doit s'entendre ſeulement, à l'occaſion des feſtins, pendant leſquels on avoit coutume d'en chanter en l'honneur de Bacchus & en l'honneur des autres Dieux. Car ſi la propoſition étoit générale, on pourroit dire que Phœdrus s'eſt trompé, puiſque les Poëtes n'ont point oublié l'Amour dans leurs Ouvrages : comme il s'eſt trompé certainement, lorſqu'il a avancé qu'on n'avoit point donné de parents à ce Dieu, quoiqu'il ſoit vrai, comme nous venons de le dire, qu'il n'en a pas manqué. Après tout, l'autorité ſeule de Pauſanias décideroit la queſtion, puiſqu'il dit que ce Dieu étoit honoré à Theſpis d'un culte particulier.

Anteros.

ANTEROS (*a*) ou le contre Amour, étoit fils de Venus & de Mars. Voici ce qu'on raconte ſur ſa naiſſance.

Venus, diſent les Anciens, ſe plaignant à Themis de ce que l'Amour ſon fils demeuroit toujours enfant, cette Déeſſe lui répondit qu'il le ſeroit tant qu'elle n'en auroit point d'autre. Il n'en fallut pas davantage à une Déeſſe qui avoit tant de penchant à la galanterie : elle ſouffrit la paſſion que le Dieu Mars avoit pour elle, & Anteros fut le fruit de leur commerce. L'Amour pour cela n'en devint pas plus grand ; lui & ſon frere demeurerent toujours enfans, & on les trouve

(*a*) Ce nom eſt compoſé de deux mots grecs, *Eros*, l'amour, & *Anti*, *contre*.

ainſi repréſentés avec des ailes & un carquois, des fleches, & un baudrier. On les voit ſur un ancien bas relief jouants enſemble, & tâchant de s'arracher une branche de palmier que chacun tire de toute ſa force; & ce qu'il y a de ſingulier ſur le monument que Beger a inſeré dans ſon Tréſor de Brandebourg, eſt qu'il paroît être le même que celui dont parle Pauſanias. Le même Auteur (1) fait mention d'une autre figure d'Anteros, où il tient deux cocqs ſur ſon ſein, qu'il tâche d'engager à le piquer ſur la tête.

(1) In Attic.

Anteros partagea les honneurs divins avec ſa mere & ſon frere, puiſque Pauſanias (2) parle d'un Autel que les Atheniens lui avoient élevé.

(2) Loc. cit.

Pſyché.

QUOIQUE la fable de Pſyché ne renferme aucun évenement hiſtorique, & qu'elle reſſemble à nos Contes des Fées; cependant comme elle eſt liée à celle de Cupidon, ou de l'Amour, je ne ſçaurois m'empêcher de la rapporter. De trois filles qu'avoient un Roi & une Reine, dit Apulée, la plus jeune étoit la plus belle, & la nature ſembloit s'être ſurpaſſée en la formant. Le bruit de ſa beauté s'étant repandu de tous côtés, on venoit en foule à la Cour de ſon pere, & dès qu'on la voyoit, de l'admiration on paſſoit à l'adoration. Venus jalouſe de cette naiſſante beauté qui faiſoit déſerter Gnide, Paphos, & Cyrhere, ordonna à Cupidon de bleſſer Pſyché d'une de ſes fleches, & de la rendre amoureuſe de quelque objet indigne de ſes charmes. Cupidon au lieu d'exécuter les ordres de ſa mere, en devint lui-même éperduement amoureux. Cependant ſes ſœurs moins belles qu'elle, furent mariées à des Souverains, pendant que perſonne n'oſoit aſpirer à ſa conquête L'Oracle d'Apollon conſulté ſur la deſtinée de cette jeune Beauté, répondit qu'elle ne devoit point eſperer un époux mortel, mais un Dieu redoutable à tous les Dieux & à l'Enfer même; il ajoutoit qu'il falloit expoſer cette jeune Princeſſe ſur une haute montagne au bord d'un précipice, parée de funebres ornemens. On obéit à l'Oracle, & Pſyché ne fut pas plûtôt dans le lieu que l'Oracle avoit

indiqué, qu'un Zephir l'en arracha & la porta au milieu d'un bois, où étoit un Palais ſuperbe brillant d'or & d'argent, & dont le pavé étoit de pierres précieuſes. Le Palais paroiſſoit inhabité, mais elle entendit des voix qui l'invitoient à y demeurer. Quoiqu'elle ne vît point les Nymphes qui la ſervoient, elle ne manquoit de rien. A des repas également ſuperbes & délicats, ſuccedoient des concerts & une muſique charmante; & les plaiſirs ſe ſuivoient ainſi les uns les autres. La nuit arrivée l'Epoux qui lui étoit deſtiné s'approcha d'elle, & la quitta avant le jour, de peur d'être apperçu; ce qui dura pluſieurs nuits de ſuite.

Cependant le Roi & la Reine inquiets du ſort de leur fille, envoyerent ſes ſœurs pour la chercher. L'Amour informé de cette démarche, défendit d'abord à Pſyché de voir ſes ſœurs, mais la trouvant triſte & rêveuſe, il lui permit enfin de leur parler, à condition qu'elle ne ſuivroit pas leur conſeil. Le même Zephir qui l'avoit conduite dans ce lieu enchanté, y amena ſes ſœurs. Pſyché après leur avoit dit qu'elle étoit la plus heureuſe du monde, & que ſon mari jeune & bien fait l'aimoit éperdûement, les renvoya chargées de preſens. Ces deux Princeſſes jalouſes du bonheur de leur ſœur, réſolurent de la perdre, & ayant découvert dans une ſeconde entrevûe, qu'elle ne voyoit pas ſon mari, elles lui rappellerent l'Oracle d'Apollon, qui avoit parlé confuſément de je ne ſçai quel monſtre, & lui dirent que ſon époux étoit un ſerpent qui enfin la feroit périr miſérablement. Pſyché effrayée d'un pareil diſcours, & ne pouvant pénetrer en effet la raiſon pour laquelle ſon mari vouloit demeurer inviſible, dit qu'elle éroit prête de ſuivre leur avis, ſi elles ſçavoient les moyens de la tirer de cet embarras; elles lui conſeillerent de tenir dans un lieu caché une lampe allumée avec un raſoir; & que quand le monſtre ſeroit endormi, de ſe ſervir de la lampe pour le voir, & du raſoir pour lui couper la tête. Pſyché ſuivit le conſeil de ſes ſœurs; & étant ſortie du lit, & ayant pris ſa lampe, au lieu d'un monſtre elle apperçut l'Amour endormi, qu'un tein vermeil, des ailes flottantes, & une chevelure blonde lui firent connoître. Saiſie d'étonnement, &

au déſeſpoir d'avoir douté de ſon bonheur, elle réſolut de ſe plonger dans le ſein le fer dont elle avoit voulu égorger ſon mari ; mais il lui tomba des mains, & la vûe d'un objet ſi charmant appaiſa ſon courroux. Cependant tandis qu'elle conſidéroit l'arc de Cupidon, & ſon carquois, qui étoient au pied du lit, elle ſe bleſſa au doigt en éprouvant la pointe d'une de ſes fléches : mais peu attentive à une bleſſure legere, elle continua à ſe repaître d'un ſi beau ſpectacle, quand une goute d'huile tombée de ſa lampe ſur l'épaule droite de Cupidon, le réveilla. Auſſi-tôt il prend ſon vol : Pſyché l'arrête par le pied, mais Cupidon l'emporte, & la laiſſe enfin tomber. Puis s'arrêtant ſur un cyprès, lui reproche amerement le peu de confiance qu'elle avôit eu à ſes conſeils, & diſparoît à ſes yeux. Pſyché deſeſperée ſe précipite dans un fleuve, mais l'onde qui reſpecte l'épouſe de l'Amour, la rejette incontinent ſur ſes bords. Elle rencontre le Dieu Pan qui la conſole, & lui dit que le ſeul parti qu'elle eût à prendre, étoit d'appaiſer l'Amour. Errante par le monde elle arrive chez une de ſes ſœurs, lui raconte ſon avanture, & lui dit que l'Amour pour ſe venger avec plus d'éclat de ſon indiſcrétion, l'avoit menacée d'épouſer une de ſes ſœurs. Enflée d'une vaine eſpérance, ſa ſœur s'échappe du Palais, ſe rend à la Roche qui conduiſoit au Palais de l'Amour, & croyant que le Zephir la ſoutiendroit comme il avoit fait juſqu'alors, elle ſe laiſſa tomber, & périt miſérablement. Pſyché ſe vengea de même de ſon autre ſœur, qui donna dans le même piege. Cependant Venus avertie que Cupidon ſouffroit de cruelles douleurs, ſe mit en devoir de chercher Pſyché, pour lui faire porter la peine de ſa témerité.

Pſyché cherchoit toujours l'Amour, & étant arrivée près d'un Temple, elle fit une gerbe de quelques épis épars dans un champ, & l'offrit à Cerès, la priant de la prendre ſous ſa protection ; mais la Déeſſe lui répondit que tout ce qu'elle pouvoit faire en ſa faveur, étoit de ne la pas livrer à ſon ennemie. Junon qu'elle rencontra dans un de ſes Temples lui fit à peu près la même reponſe. Pſyché ne ſe déſeſpere point : elle prend le parti d'aller chercher Venus, eſperant de trouver l'Amour

l'Amour auprès d'elle, & de faire ſa paix. Elle la rencontra en effet ; mais la fiere Déeſſe, ſans paroître faire la moindre attention à elle, monta dans l'Olympe, & pria Jupiter d'envoyer Mercure pour chercher Pſyché par toute la terre, & de la lui amener, n'ayant pas voulu elle-même l'arrêter lorſqu'elle l'avoit rencontrée, parce qu'elle avoit paru en ſuppliante devant elle. Pendant que Mercure cherche cette amante infortunée, elle rencontre la Coutume, l'une des ſuivantes de Venus, qui la traînant par les cheveux, la méne à Venus. La Déeſſe irritée lui arrache les cheveux, lui déchire ſa robe, lui donne des coups ſur la tête ; & ayant enſuite formé un gros monceau de grains, mêlé de froment, d'orge, de millet, de pavots, de pois-chiches, de lentilles & de féves, elle lui ordonne de ſéparer tous ces grains, & cela avant que la nuit arrivât, lui laiſſant pour compagnes deux de ſes autres ſuivantes, la Triſteſſe & la Sollicitude. Pſyché demeuroit interdite & immobile ; mais d'officieuſes fourmis ſeparerent les grains, & la tirerent d'embarras. Venus lui commanda enſuite de lui apporter un floccon d'une laine dorée de certains moutons qui paiſſoient au-delà d'une riviere, dans des lieux inacceſſibles ; mais au lieu de ſonger à exécuter l'ordre de la Déeſſe, elle alloit ſe précipiter dans cette riviere, lorſqu'un roſeau articula quelques ſons qui lui apprirent le moyen d'avoir ce floccon qu'elle porta à la Déeſſe. Venus, qu'une ſi prompte obéiſſance n'appaiſoit pas, lui ordonna encore de lui apporter une urne pleine d'une eau noire, qui couloit d'une fontaine gardée par des dragons. Une aigle prit l'urne, la remplit de cette eau, & la lui mit entre les mains pour la rendre à Venus. Un ordre encore plus difficile à exécuter, ſucceda à tant de travaux. Venus ſe plaint qu'elle a perdu une partie de ſes attraits en panſant la playe de ſon fils, & ordonne à Pſyché de deſcendre dans le Royaume de Pluton, pour demander à Proſerpine une boëte où fuſſent quelques-uns de ſes charmes. Alors Pſyché croyant qu'il n'y avoit pas d'autre moyen de deſcendre chez les Morts qu'en mourant, alloit ſe précipiter du haut d'une Tour, lorſqu'une voix qui ſe fit entendre, lui apprit le chemin des Enfers, en lui diſant d'aller

au Tenare, près de Lacédemone, & qu'il y avoit là un chemin qui y conduiſoit ; mais qu'elle devoit ſe munir de deux gâteaux, un à chaque main, & de deux pieces de monnoye, qu'elle tiendroit à la bouche : qu'elle trouveroit Caron qui la paſſeroit dans ſa Barque, & qu'elle lui donneroit une des pieces de monnoye qu'il devoit prendre lui-même de ſa bouche ; & que lorſqu'elle rencontreroit ce grand chien qui garde la Cour de Proſerpine, elle lui donneroit un des gâteaux. Qu'enfin elle rencontreroit Proſerpine qui lui feroit un accueil favorable ; qu'elle l'inviteroit à s'aſſeoir dans un grand feſtin qu'elle lui donneroit ; mais qu'elle devoit refuſer ſes offres, s'aſſeoir à terre, & ne manger que du pain bis ; qu'enfin la Déeſſe lui donneroit la boëte, & qu'elle devoit ſe donner bien de garde de l'ouvrir. Pſyché ſuivit tous les avis que cette voix lui donna, & reçut de Proſerpine ce que Venus demandoit.

Après qu'elle fut ſortie des Enfers, elle eut la curioſité d'ouvrir la boëte, dans le deſſein de prendre quelque choſe pour elle de la beauté qu'elle renfermoit ; mais elle n'y trouva qu'une vapeur infernale & ſoporifique, qui la ſaiſit à l'inſtant, & la fit tomber endormie à terre. Elle ne s'en ſeroit jamais relevée, ſi Cupidon guéri de ſa playe, ne fût ſorti par la fenêtre du palais de ſa mere pour aller chercher ſa chere Pſyché. Il la trouva endormie, l'éveilla de la pointe d'une fléche, remit la vapeur dans la boëte, & lui dit de la porter à ſa mere. Cupidon s'envola au Ciel, & ſe préſenta à Jupiter qui fit aſſembler les Dieux, & ordonna qu'il garderoit ſa Pſyché, & que Venus ne s'oppoſeroit plus à ſon mariage avec elle. Il commanda en même temps à Mercure d'enlever Pſyché dans le Ciel. Pſyché reçûe en la compagnie des Dieux, but de l'ambroſie, & devint immortelle. On prépara le feſtin nuptial, chaque Dieu y joua ſon rolle, Venus même y danſa. Les nôces furent ainſi célebrées, & Pſyché accoucha peu de temps après d'une fille qu'on appella la Volupté.

Cette Fable, comme on voit, eſt entierement allegorique, & marque les maux que la Cupidité, figurée par l'A-

mour, cauſe à l'ame ſous le ſymbole de Pſyché. Il ſeroit inutile de tenter d'en expliquer toutes les circonſtances qui ne ſont que le fruit de l'imagination de ceux qui l'inventerent. Il ſuffit de dire que les Anciens repréſentoient Pſyché avec des ailes de papillon, comme on la voit ſur quelques monumens, & ſur des pierres gravées, & que le papillon & l'ame dans la Langue Grecque s'appelloient *Pſyché* : mais étoit-il neceſſaire de remplir cette fiction de tant de circonſtances pueriles, pour une moralité auſſi triviale ?

Les Graces.

PARMI le grand nombre de Divinités inventées par les Anciens, il n'y en avoit point de plus agréables que les Graces, puiſque c'étoit d'elles que les autres empruntoient leurs charmes, ſources de tout ce qu'il y a d'agréable & de riant dans la nature. Elles donnoient aux lieux, aux perſonnes, aux Ouvrages, & à chaque choſe en ſon genre, ce dernier agrément qui embellit toutes les autres perfections, & qui en eſt comme la fleur. Enfin on ne pouvoit tenir que d'elles, ce don ſans lequel tous les autres ſont inutiles ; je veux dire le don de plaire. Auſſi entre toutes les Déeſſes, il n'y en avoit point qui euſſent un plus grand nombre d'adorateurs. Tous les états, toutes les profeſſions, tous les âges leur adreſſoient des vœux, & leur preſentoient de l'encens. Chaque Science & chaque Art avoit en particulier ſa Divinité tutélaire ; mais tous les Arts & toutes les Sciences reconnoiſſoient l'empire des Graces.

Comme M. l'Abbé Maſſieu a laiſſé dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres (1) une Diſſertation, dans laquelle ce ſçavant & ingénieux Académicien laiſſe peu de choſes à déſirer ſur l'article de ces Divinités, je ne ſçaurois mieux faire que de le prendre pour guide. Je rechercherai donc comme lui, mais en peu de mots, l'origine des Graces & leur nombre, les différens noms qu'on leur a donnés, leurs attributs, le culte qu'on leur rendoit, & enfin quels étoient les biens dont on les croyoit les diſpenſatrices.

(1) Tom. V. P. 2.

Quelques Anciens ont crû qu'elles furent le fruit d'un mariage legitime, & qu'elles nâquirent de Jupiter & de Junon; mais Heſiode aſſure qu'elles étoient filles de ce Dieu & de la belle Eurynome, fille de l'Ocean, qu'Onomacrite nomme Eunomie, & Lactance, ancien Commentateur de Stace, Harmione. Suivant Antimaque Poëte très-ancien, ſa mere s'appelloit Eglé, & ſelon d'autres Eurymeduſe, ou Antinome. Enfin l'opinion la plus generalement reçûe eſt qu'elles doivent le jour à Bacchus & à Venus.

Les Anciens n'étoient pas plus d'accord ſur le nom & le nombre des Graces, que ſur leur origine. Les Lacedemoniens n'en reconnoiſſoient que deux, qu'ils honoroient ſous le nom de *Clito* & de *Phaenné*. Les Atheniens n'en admettoient pas davantage, mais ils les appelloient *Auxo* & *Hegemone*. Heſiode, & après lui Pindare, Onomacrite, & la plûpart des autres Poëtes, fixent le nombre des Graces à trois, & les nomment *Eglé*, *Thalie* & *Euphroſyne*. Ce qu'il y a d'embarraſſant, c'eſt que Thalie paſſe ordinairement pour une des Muſes: mais quel inconvénient y a-t-il qu'une Muſe & une Grace ayent porté le même nom? Homere change le nom d'une des Graces, & l'appelle *Paſithée* (1), en quoi il eſt ſuivi par Stace (2).

(1) Iliad. l. 14.

(2) Thebaid. l. 2.

Malgré l'autorité d'Heſiode & d'Homere, il y avoit pluſieurs endroits dans la Grece, où l'on reconnoiſſoit quatre Déeſſes de ce nom, & on les confondoit alors avec les Heures; ou plutôt avec les quatres Saiſons de l'année: c'eſt pour cela qu'on les repréſentoit couronnées, l'une de fleurs, l'autre d'épics, la troiſiéme de pampres & de raiſins, & la quatriéme d'une branche d'olivier, ou de quelqu'un de ces arbres qui conſervent leur verdure juſques dans l'hyver. C'étoit pour la même raiſon encore qu'on voyoit quelquefois Apollon ſoutenant de la main droite de petites figures des quatre Graces. Voilà ce que l'Antiquité a de plus aſſuré ſur leur nombre. Car pour l'expreſſion d'Ariſtenet, qui dit que les Graces voloient par centaine autour de Cydippe: & celle de l'Auteur du Poëme ſur les amours de Hero & de Leandre, qui aſſure que lorſqu'Hero daignoit ſoûrire, on en

découvroit plus de cent dans ſes yeux ſeuls ; & enfin celle de Nonnus, qui dans le Poëme qu'il a fait en l'honneur de Bacchus, dit qu'il n'y en avoit pas moins de trois cens à ſa ſuite ; ce ſont de ces expreſſions hyperboliques qui n'impoſent à perſonne. Il n'en eſt pas de même de ce que dit Pauſanias (1), que quelques Auteurs mettent la Déeſſe de la Perſuaſion au nombre des Graces, voulant nous inſinuer par-là, que le grand ſecret de perſuader, c'eſt de plaire. (1) In Beot.

Au commencement on ne repréſentoit ces Déeſſes, que par de ſimples pierres qui n'étoient point taillées ; & telles étoient, comme nous l'avons deja remarqué ailleurs, les anciennes ſtatues. Mais on les repréſenta bien-tôt ſous des figures humaines, habillées de gaze dans les premiers temps, & toutes nues dans la ſuite. Pauſanias avoue (2) qu'il ne ſçauroit marquer l'époque où l'on ceſſa de leur donner des habits. On les repréſentoit ainſi, pour faire entendre que rien n'eſt plus aimable que la ſimple nature ; & avec de ſimples gazes pour nous apprendre que ſi quelquefois on appelle l'art au ſecours de la nature, on ne doit employer les ornemens étrangers que ſobrement & avec retenue. On les peignoit jeunes, parce qu'on a toujours regardé les agrémens comme le partage de la jeuneſſe. Communément on croyoit qu'elles étoient filles & vierges, cependant Homere en marie une au Dieu du Sommeil, & l'autre à Vulcain. On repréſentoit encore les Graces dans l'attitude de perſonnes qui danſent ; ce qui fait dire à Horace (3), *Alterno terram quatiunt pede* : on ajoutoit qu'elles ſe tenoient par la main ſans ſe quitter, *ſegneſque nodum ſolvere Gratiæ* (4). (2) Loc. cit. (3) Liv. 1. Od. 4. (4) Hor. l. 3. Od. 21.

Pauſanias (5) dit qu'on voyoit à Elis les ſtatues des trois Graces, où elles étoient repréſentées de telle ſorte que l'une tenoit à la main une roſe, l'autre un dé à jouer, & la troiſiéme une branche de myrthe ; ſymboles dont cet Auteur donne lui-même l'explication. C'eſt que le myrthe & la roſe, dit-il, ſont particulierement conſacrés à Venus & aux Graces ; & quant au dé, il eſt une marque du penchant que la jeuneſſe (âge que les Graces aiment par préference) a pour les jeux & pour les ris. Mais que dirons-nous d'une coutume (5) In Eliac. l. 2.

que les Anciens avoient de repréſenter les Graces au milieu des plus laids Satyres ? Juſques-là qu'aſſez ſouvent même les ſtatues des Satyres étoient creuſes, de maniere qu'on pouvoit les ouvrir & les fermer; & quand on les ouvroit, on découvroit au-dedans de petites figures de Graces. Que pouvoit ſignifier un aſſemblage ſi bizarre ? Auroit-on voulu nous indiquer par-là, qu'il ne faut pas juger des hommes ſur l'apparence ; que les défauts de la figure peuvent ſe reparer par les agrémens de l'eſprit ; & qu'aſſez ſouvent un extérieur diſgracié cache de grandes qualités interieures ?

On peut aiſément juger que des Divinités ſi aimables ne manquerent ni d'Autels ni de Temples. On croit que ce fut Etheocle Roi d'Orchomene dans la Beotie, qui leur en éleva le premier, & qui regla les céremonies de leur culte ; ce qui a fait dire à quelques Anciens qu'il étoit leur pere. Cependant les Lacedemoniens en attribuoient la gloire à Lacedemon leur quatriéme Roi, prétendant que le Temple qu'il leur avoit bâti ſur les bords du fleuve Tiaſe, étoit le plus ancien de la Grece. Suivant Pauſanias elles en avoient encore à Elis, à Delphes, à Perges, à Perinthe, à Byzance, & en pluſieurs autres endroits de la Grece & de la Thrace. Ordinairement les Temples conſacrés à l'Amour, l'étoient auſſi aux Graces. On avoit encore accoutumé de leur donner place dans ceux de Mercure, pour nous apprendre que le Dieu même de l'Eloquence avoit beſoin de leur ſecours. Mais ſur tout, les Muſes & les Graces n'avoient d'ordinaire qu'un même Temple, & on apperçoit aiſément l'union intime qui devoit être entre ces deux ſortes de Divinités : auſſi Pindare invoque les Graces preſque auſſi ſouvent que les Muſes.

Quoiqu'on célebrât des Fêtes en leur honneur pendant tout le cours de l'année, cependant le Printemps leur étoit principalement conſacré, comme à Venus leur mere. Mais ce n'étoit pas ſeulement en certains temps que les Anciens ſignaloient leur devotion à ces Déeſſes, il n'y avoit guéres de jour qui ne fût marqué par quelque hommage qu'ils leur rendoient. On faiſoit peu de repas ſans invoquer les Muſes & les Graces : avec cette différence, que pour ſe concilier

la faveur des Muſes on ûbvoit neuf coups, au lieu que ceux qui vouloient s'attirer celle des Graces, n'en bûvoient que trois.

Toute la Grece étoit remplie de monumens conſacrés à ces Déeſſes. On voyoit dans la plûpart des villes leurs figures, faites par les plus grands maîtres. Il y avoit à Pergame un tableau de ces Déeſſes, peint par Pythagore de Paros (1). Un autre à Smirne, qui étoit de la main d'Apelle. Socrate avoit fait leurs ſtatues en marbre, Bupale les fit en or. Pauſanias parle de pluſieurs autres ſtatues de ces Déeſſes, également recommandables par la richeſſe de la matiere & par la beauté du travail. Demoſthéne rapporte dans ſa harangue pour la Couronne que les Athéniens ayant ſecouru les Habitans de la Cherſoneſe dans un beſoin preſſant, ceux-ci pour éterniſer le ſouvenir d'un tel bienfait, éleverent un Autel avec cette Inſcription, *Autel conſacré à celle des Graces qui préſide à la reconnoiſſance.* Et pour finir par des monumens d'une autre eſpece, il y avoit un grand nombre de Medailles où les Graces étoient repréſentées ; pluſieurs ſont venues juſqu'à nous. Telle eſt une Medaille Grecque d'Antonin Pie, frappée par les Perinthiens ; une de Septime Severe, par les habitans de Perge dans la Pamphilie ; une autre d'Alexandre Severe, par la Colonie Flavienne dans la Thrace ; & enfin une de Valerien, pere de Galien, par les Byzantins.

(1) Pauſ. in Beot.

Enfin, quant aux bienfaits qu'on attendoit de ces Déeſſes, on croyoit qu'elles diſpenſoient aux hommes, non ſeulement la bonne grace, la gayeté, l'égalité de l'humeur, mais encore la liberalité, l'éloquence & la ſageſſe, ainſi que le dit Pindare ; mais la plus belle de toutes les prérogatives des Graces, c'eſt qu'elles préſidoient aux bienfaits & à la reconnoiſſance ; juſques-là que dans preſque toutes les langues on ſe ſert de leurs noms, pour exprimer, & la reconnoiſſance & les bienfaits.

Finiſſons par les allégories qu'on a trouvées dans le nom de ces Déeſſes & dans leurs attributs. D'abord on les appelloit, dit-on, *Charites*, nom dérivé du mot Grec qui veut dire *joye*, pour marquer que nous devons également nous

faire un plaiſir, & de rendre de bons offices, & de reconnoître ceux qu'on nous rend. Elles étoient jeunes, pour nous apprendre que la memoire d'un bienfait ne doit jamais vieillir : vives & legeres, pour faire connoître qu'il faut obliger promptement, & qu'un bienfait ne doit point ſe faire attendre. Auſſi les Grecs avoient-ils coutume de dire, qu'une grace qui vient lentement, ceſſe d'être grace. On diſoit qu'elles étoient vierges, pour nous donner à entendre, premierement, qu'en faiſant du bien, on doit avoir des vûes pures, faute de quoi on corrompt le bienfait : & en ſecond lieu, que l'inclination bienfaiſante doit être accompagnée de prudence & de retenue. C'eſt pour cette ſeconde raiſon que Socrate voyant un homme qui prodiguoit ſes bienfaits ſans diſtinction & à tout venant : *Que les Dieux te confondent*, s'écria-t-il, *les Graces ſont vierges, & tu en fais des courtiſanes.* Elles ſe tenoient par la main, ce qui ſignifioit que nous devons par des bienfaits réciproques ſerrer les nœuds qui nous attachent les uns aux autres. Enfin elles danſoient en rond, pour nous apprendre qu'il doit y avoir entre les hommes une circulation de bienfaits; & de plus, que par le moyen de la reconnoiſſance, le bienfait doit naturellement retourner au lieu d'où il eſt parti.

CHAPITRE XII.

Hiſtoire de Vulcain.

IL eſt juſte de joindre l'Hiſtoire de Vulcain à celle de Venus & des Graces, puiſque ſuivant les Anciens, il avoit épouſé ou la mere d'Amour elle-même, ou ſuivant Homere, une de ces trois Déeſſes. Si nous en croyons Ciceron (1), il y a eu pluſieurs Vulcains ; le premier étoit fils du Ciel, le ſecond du Nil ; les Egyptiens qui le reconnoiſſoient pour leur protecteur, l'appelloient *Opas* ; le troiſiéme étoit fils de Jupiter & de Junon, ou de Junon ſeule, ſuivant Heſiode, ſuivi

(1) Liv. 3. de Nat. Deor.

ſuivi par les autres Poëtes. Le quatriéme étoit fils de Menalius ; c'eſt celui qui habitoit les Iſles Vulcanies. On peut même trouver un Vulcain plus ancien que tous ceux-là. C'eſt le Tubalcain de l'Ecriture ſainte, qui s'étant appliqué à forger le fer, comme Moyſe nous l'apprend, eſt devenu le modele & l'original de tous les autres.

Les Mythologues donnent pluſieurs étymologies du nom de Vulcain. Phurnutus le fait venir de ἀπὸ τῆς καύσεως, comme qui diroit *brûlant*. Platon dans ſon Socrate, dit qu'il vient de φαεσίφρων, *celui qui préſide à la lumiere*. Servius prétend qu'il a été appellé *Vulcanus* quaſi *Volitanus*, pour marquer que les étincelles du feu volent en l'air quand on forge le fer. Mais quel fond peut-on faire ſur une étymologie tirée d'un nom que les Latins avoient donné à ce Dieu, & qui n'étoit pas connue des Egyptiens qui avoient porté dans la Grece le culte de ce Dieu ? Celle de Phutnutus eſt ſans doute plus raiſonnable, puiſque les Grecs nommoient ce Dieu *Ephæſtos*. Mais ſans nous arrêter plus long-temps à ces étymologies, diſons que les Grecs regardoient Vulcain comme le Dieu des Forgerons, & comme Forgeron lui-même ; & c'eſt l'idée qu'en donne Diodore de Sicile, lorſqu'il dit (1) « que Vulcain eſt le premier Auteur des Ouvrages de » fer, d'airain, d'or, & d'argent, en un mot de toutes les ma» tieres fuſibles. Il enſeigna auſſi tous les uſages que les Ou» vriers & les autres hommes peuvent faire du feu : c'eſt pour » cela que tous ceux qui travaillent en métaux, ou plutôt les » hommes en général donnent au feu le nom de Vulcain, & « offrent à ce Dieu des ſacrifices en reconnoiſſance d'un pré» ſent ſi avantageux ». (1) Liv. 5.

Il y a beaucoup d'apparence que le ſecond Vulcain étoit un ancien Roi d'Egypte, ainſi que nous le prouverons à la fin de l'Hiſtoire de ce Dieu ; ou plutôt, c'étoit la plus ancienne Divinité des Egyptiens, puiſqu'on le trouve dans Herodote, dans Syncelle, & dans d'autres Auteurs encore, à la tête des Divinités de ce Peuple, ſans qu'on ſçache au juſte ce que c'étoit que ce Dieu, à moins qu'on ne remonte à Tubalcain, ou à quelqu'un des Rois de ces pays-là, qui ſe

rendit illuſtre dans l'art de forger le fer.

Pour le troiſiéme Vulcain dont les Grecs ont chargé l'hiſtoire de celle de tous les autres, on peut croire que c'étoit un Prince Titan, fils de Jupiter, ou du moins un de ſes parens, qui ayant été diſgracié, fut obligé de ſe retirer dans l'Iſle de Lemnos, où il établit des forges. M. Newton qui le confond avec Thoas, Roi de Lemnos, explique la fable de ſa chute du ciel, avec beaucoup d'eſprit. Thoas, dit-il (1), épouſa Colicopis, cette même Venus qu'on croyoit mere d'Enée, & fille d'Othréus Roi de Phrygie. On donna à Thoas le nom de Cinyras à cauſe de ſon habileté à jouer de la lyre, ce qui fit publier qu'il avoit été aimé d'Apollon ou d'Orus. Bacchus devenu amoureux de la femme de Thoas, fut ſurpris dans un commerce de galanterie avec elle, mais il ſçut appaiſer le mari en lui faiſant boire du vin, & racommoda l'affaire en le faiſant Roi de Byblos & de Chypre; après quoi il paſſa l'Helleſpont avec ſon Armée, & conquit la Thrace. C'eſt à tous ces événemens, ajoute l'Auteur que je viens de citer, que les Poëtes font alluſion, en feignant que Vulcain tomba du ciel dans l'Iſle de Lemnos, & que Bacchus après avoir calmé ſa colere en lui faiſant boire du vin, le fit rappeller dans le ciel. Il tomba du ciel des Dieux de Crete, quand il alla de Crete à Lemnos pour forger les metaux; il fut retabli dans le ciel, quand Bacchus le fit Roi de Chypre & de Byblos; car les Cours des Princes de ce temps-là, à l'exemple de celle de Jupiter, étoient regardées comme le ciel. Thoas regna juſqu'à une grande vieilleſſe, vêcut juſqu'au temps de la guerre de Troye, & devint prodigieuſement (*a*) riche.

(1) Chronol. des Empires pag. 240.

C'eſt ainſi que les Grecs avoient traveſti par d'ingénieuſes fictions une hiſtoire, qui d'elle-même étoit fort ſimple & fort naturelle; & pour trouver quelque prétexte à l'éloignement, où, ſi l'on veut, à l'exil de Vulcain, ils publierent que Jupiter qui le trouva fort laid, ou plutôt qui étoit jaloux que Junon l'eût mis au monde ſans ſa participation, l'avoit fait culbuter

(*a*) M. Newton cite pour garants, Clem. d'Alex. *Admon. ad Gent.* Apollodor. Pindare, *Pyth. Od.* 2. Heſych. *in Κινύρας.* Steph. *in Ἀμαθοῦς.*

du ciel en terre d'un coup de pied, & qu'il ſe ſeroit tué immanquablement, ſans le ſecours des habitans de Lemnos qui le reçurent entre leurs bras ; que cependant il lui en coûta une jambe dont il demeura boiteux : ou ſuivant une autre tradition adoptée par Pauſanias (1), mais auſſi frivole que la premiere, ce fut Junon qui le chaſſa de l'Olympe. Cet Auteur ajoute que Vulcain n'ayant pas oublié cette injure, fit une chaiſe d'or avec un reſſort caché, & l'envoya dans le ciel. Junon qui ne ſe méfioit pas du preſent de ſon fils, voulut s'y aſſeoir, & y fut priſe comme dans un trebuchet : & il fallut que Bacchus enyvrât Vulcain pour l'obliger à venir délivrer Junon, qui avoit préparé à rire à tous les Dieux par cette avanture : mais comme ces fictions, que chaque Poëte avoit droit d'inventer, ne ſe ſoutiennent pas, Homere dir que ce Dieu s'attira la colere de Jupiter, pour avoir dégagé Junon ; qu'il avoit ſuſpendue en l'air avec une chaîne, à cauſe qu'elle avoit excité une tempête, pour faire périr Hercule.

(1) In Attic. c. 20.

Comme l'Iſle de Lemnos eſt fort ſujette aux tremblemens de terre & aux volcans, ainſi que le prouve le ſçavant Bochart (2) après Euſtathe & quelques autres, on dit que Vulcain étoit tombé dans cette Iſle, où il établit ſa demeure & ſes forges : ou bien, ſelon d'autres, parce que c'eſt dans cette Iſle que fut inventé l'art de faire des armes. On diſoit pour donner cours à cette fable, qu'on entendoit de fort loin les coups de marteau des Cyclopes ſes forgerons, parce que véritablement on entendoit le bruit du feu qui faiſoit des efforts pour ſortir. On établit auſſi les forges de ce Dieu dans le mont Etna pour la même raiſon ; & dans les Iſles Vulcanies, dont Liparos eſt la principale, & qu'on a depuis nommées Eolies, du nom d'Eole leur Roi : en un mot, dans tous les lieux où l'on voyoit quelque volcan. Comme les Grecs, lorſque quelqu'un s'étoit rendu fameux par ſes ouvrages, ſe plaiſoient à charger ſon hiſtoire de tout le merveilleux qu'ils croyoient propre à l'embellir ; les Poëtes mirent ſur le compte de leur Vulcain tous les Ouvrages qui paſſoient pour des chefs-d'œuvres dans le pays fabuleux, tels que le Palais du Soleil (3) ; les armes d'Achille (4), celle d'Enée (5), le collier d'Hermione,

(2) Chan. l. 2. c. 12.

(3) Ovid. Met. l. 2.
(4) Homer. Il.
(5) Virg. En. l. 6.

la couronne d'Aridane, le fameux chien d'airain que Jupiter donna à Europe, & que celle-ci donna à Procris, Pandore, cette femme qui a cauſé tous les maux qui ſont ſur la terre. Enfin ces Cymbales d'airain dont il fit preſent à Minerve qui les donna à Hercule, & au bruit deſquelles ce Heros fit ſortir d'un bois les oiſeaux nommés Stymphalides, qu'il tua enſuite à coups de fleches, comme nous le dirons dans ſon hiſtoire.

Quoique nous n'ayons rien de bien certain ſur les enfans de Vulcain, nous ſçavons cependant qu'on regarda comme tels, Brotheus & Erichthonius, ainſi que ceux qui ſe diſtinguerent dans l'art de forger le fer & les métaux, comme Olenus, Albion & quelques autres. On lui donna auſſi pluſieurs noms. Il étoit appellé *Lemnius*, parce que c'eſt à Lemnos qu'il tomba lorſqu'il fut chaſſé du ciel: *Junonigena*, parce qu'il étoit fils de Junon. *Mulciber*, ou *Mulcifer*, parce qu'il avoit enſeigné l'art d'amollir le fer par le feu des Forges. *Æteneus*, à cauſe que ſes forges étoient ſous le mont Etna: *Amphiguneis*, parce qu'il étoit boiteux des deux pieds, ſelon Heſiode, qui lui donne cette épithete, & *Kullopodion*, par ceux qui croyoient qu'il ne boitoit que d'un côté; c'eſt la même épithete que celle de *Tardipes*, que Catulle lui donne.

Parmi les Peuples anciens les Egyptiens ſont ceux qui ont le plus honoré ce Dieu: il avoit à Memphis ce Temple ſuperbe, & cette ſtatue coloſſale, haute de ſoixante & quinze pieds, dont nous avons fait la deſcription dans le premier Volume; quoique ſa ſtatue qui étoit dans le Temple répondît ſi peu à ce coloſſe qui étoit au dehors, qu'elle attira le mépris de Cambyſe, qui la fit jetter au feu. Ses Prêtres étoient en ſi grande conſidération parmi les Egyptiens, qu'un d'eux nommé Sethos, monta ſur le Trône. Ce Dieu étoit auſſi fort honoré par les Romains. Tatius, au rapport de Denys d'Halicarnaſſe (1), lui fit bâtir un Temple, & Romulus lui conſacra des Quadriges d'airain, ſuivant le même Auteur. On avoit coutume dans ſes ſacrifices de faire conſumer par le feu toute la victime, ne reſervant rien pour le feſtin ſacré, en ſorte que c'étoient de veritables holocauſtes; ainſi le vieux Tarquin après la défaite des Sabins, fit brûler en l'honneur

(1) Liv. 2.

de ce Dieu leurs armes & leurs dépouilles.

Parmi les animaux le Lion, qui dans ſes rugiſſemens ſemble jetter du feu par la gueule, lui étoit conſacré, & les chiens étoient deſtinés à la garde de ſes Temples. Il en avoit pluſieurs à Rome, mais le plus ancien, bâti par Romulus, étoit hors de l'enceinte de la ville, les Augures ayant crû que le Dieu du Feu ne devoit pas être dans la Ville même. Mais la plus grande marque de reſpect que les Romains avoient pour ce Dieu, étoit, ſelon Denys d'Halicarnaſſe, que les Aſſemblées ſe tenoient dans ſes Temples, où l'on traitoit les affaires les plus graves de la République : les Romains ne croyant pas pouvoir invoquer rien de plus ſacré, pour aſſurer les déciſions & les Traités qui s'y faiſoient, que le Feu vengeur dont ce Dieu étoit le ſymbole.

Comme on croyoit que Vulcain avoit enſeigné tous les uſages que les Ouvriers & les autres hommes peuvent faire du feu, tous ceux qui travailloient en métaux, ou pour parler plus juſte, tous les hommes en general offroient à ce Dieu des ſacrifices, en reconnoiſſance d'un préſent ſi avantageux ; ainſi que nous l'apprend Diodore de Sicile (1). (1) Lib. 5.

On avoit auſſi établi des Fêtes en ſon honneur, dont la principale étoit celle pendant laquelle on couroit avec des torches allumées, qu'il falloit porter ſans les éteindre juſqu'au but qu'on avoit marqué, ſous peine d'infamie : celui qui en dévançoit un autre, avoit, ſelon Pline (2), ſon flambeau pour récompenſe. (2) Liv. 18.

Les monumens anciens repréſentent ce Dieu d'une maniere aſſez uniforme ; & il y paroît toujours avec de la barbe, la chevelure un peu negligée, à demi-couvert d'un habit qui ne lui deſcend qu'au-deſſus du genou, portant un bonnet rond & pointu, tenant de la main droite un marteau, & de la gauche des tenailles. Comme on s'eſt toujours efforcé de trouver des raiſons myſtiques dans ces ſortes de repréſentations, Euſebe (3) dit que le nom d'*Ephæſtos* marque la force du feu, & que le bonnet qu'on lui donnoit, & qui étoit bleu, déſignoit le circuit du Ciel, où le feu tient lieu de la partie la plus ſubtile. (3) Prepar. Evang. l. 3.

Quoique tous les Mythologues diſent unanimement que Vulcain étoit boiteux, aucune des images de celles qui nous reſtent, ne le repréſente avec cette défectuoſité : cependant Ciceron, dans ſon premier Livre de la Nature des Dieux, parle ainſi d'une de ſes ſtatues : « Nous admirons ce Vulcain » d'Athenes, fait par Alcamene ; il eſt debout & vétu, & pa- » roît boiteux, mais ſans aucune difformité ». La plûpart des Medailles de l'Iſle de Lemnos repréſentoient ce Dieu avec la legende, *Deo Volcano.*

De tout ce que je viens de dire on peut conclure qu'il y a eu trois Vulcains ; le premier & le plus ancien, eſt le Tubalcain dont parle Moyſe, qui le met dans la dixiéme génération du côté de Caïn, & qui fut veritablement le premier qui inventa l'art de forger le fer. Sanchoniathon qui le met dans la ſeptiéme géneration, dit qu'avec cet art il inventa auſſi l'appât, la ligne & la nacelle, & qu'après ſa mort il fut honoré comme un Dieu, ſous le nom de *Diamithios.* Il eſt vrai que cet ancien Auteur le nomme auſſi *Chryſaor*, & qu'on n'eſt pas peu embarraſſé à trouver dans ce Chryſaor *Ephæſtos*, ou Vulcain, les Grecs faiſant naître Chryſaor du ſang de Méduſe, comme nous le dirons dans l'hiſtoire de cette Gorgone ; mais M. Fourmont l'aîné croit avoir trouvé la veritable origine de ce nom dans un mot Phenicien (1), qui veut dire *celui qui travaille au feu*, ou *dans le feu.*

(1) *Choreſcanor.*

Le ſecond Vulcain étoit un ancien Dieu ou Roi d'Egypte ; le troiſiéme enfin, quelqu'un des Titans, qui par quelque mécontentement ſe retira dans l'Iſle de Lemnos.

CHAPITRE XIII.

Hiſtoire de Mercure.

DE tous les Dieux du Paganiſme il n'en eſt aucun qui ait eu tant d'emploi & tant d'occupation que Mercure. Les Grecs le nommoient *Hermes*, & ce nom ſignifioit *Interprete*, ou ſelon Proclus, *Meſſager*. Son nom Latin venoit, ſi nous en croyons Feſtus, des Marchands, ou plutôt des marchandiſes, *Mercurius à mercibus*. Interprete & miniſtre fidéle des autres Dieux, & en particulier de Jupiter ſon pere, il les ſervoit avec un zele infatigable, même dans des emplois peu honnêtes. C'étoit lui qui étoit chargé du ſoin de conduire les ames des Morts dans les Enfers, & de les ramener. Il étoit outre cela le Dieu de l'Eloquence & de l'Art de bien parler; celui des Voyageurs, des Marchands, & même des Filoux. Ambaſſadeur & Plenipotentiaire des Dieux, il ſe trouvoit dans tous les Traités de paix & d'alliance. Tantôt on le voit accompagner Junon, ou pour la garder, ou pour veiller à ſa conduite; tantôt Jupiter l'envoye pour entamer quelque intrigue avec quelque nouvelle maitreſſe. Ici c'eſt lui qui tranſporte Caſtor & Pollux à Pallene. Là il accompagne le char de Pluton, lorſqu'il enleve Proſerpine; embarraſſés de la querelle mûe entre trois Déeſſes au ſujet de la beauté, les Dieux l'envoyent avec elles au berger Paris. Tant de fonctions différentes ont fait croire qu'il y avoit eu pluſieurs Mercures, & qu'on avoit attribué au ſeul fils de Jupiter, des attributs qu'il auroit fallu partager entre pluſieurs Dieux du même nom.

Les Mythologues en effet reconnoiſſent pluſieurs Mercures. Lactance le Grammairien en compte quatre; l'un fils de Jupiter & de Maïa, le ſecond, du Ciel & du Jour; le troiſiéme, de Liber ou Bacchus, & de Proſerpine; le quatriéme, de Jupiter & de Cyllene, qui tua Argus, & qui

s'enfuit enſuite, diſent les Grecs, en Egypte, où il donna la connoiſſance des lettres aux Egyptiens. Celui que la plûpart des Anciens reconnoiſſent, & à qui les Poëtes attribuent toutes les actions qui paſſent ſous le nom de Mercure, eſt le fils de Jupiter & de Maïa; c'eſt à lui principalement qu'on bâtiſſoit des Temples, & qu'on dreſſoit des Autels & des ſtatues.

Suivant Ciceron il y en avoit cinq: « l'un fils du Ciel & » du Jour (1); un autre, fils de Valens & de Phoronis: c'eſt » celui qui ſe tient ſous la terre, & qui s'appelle *Trophonius*; le troiſiéme eſt fils de Jupiter & de Maïa; ce Jupiter » eſt le troiſiéme entre les Jupiters que l'on compte; c'eſt de » ce Mercure & de Penelope qu'on dit que Pan eſt né. Le » quatriéme eſt fils du Nil, que les Egyptiens croyent qu'il » n'eſt pas permis de nommer. Le cinquiéme, que les Phe- » neates honorent, eſt celui qui tua, dit-on, Argus, & qui » pour cette raiſon, obtint l'empire de l'Egypte, & donna aux » Egyptiens des Loix, & la connoiſſance des Lettres (*a*).

(1) Le jour eſt mis là pour *Dies* au feminin.

Sans s'embarraſſer de quelle maniere on pourroit réduire à un moindre nombre tant de Mercures, dont quelques-uns paroiſſent avoir le même pere ou la même mere, je crois pouvoir ſoutenir qu'il n'y en eut jamais que deux; car pour celui qui eut Pan de Penelope, & qu'Herodote dit avoir vêcu environ huit cens ans avant lui, c'eſt-à-direvers le temps de la guerre de Troye, il y a bien de l'apparence que c'étoit quelque Prêtre de ce Dieu qui avoit ſéduit cette jeune Princeſſe. Je ne reconnois donc que l'ancien Mercure, ou le Thot, ou Thaut des Egyptiens, qui étoit contemporain d'Oſiris; & celui qui, ſelon Heſiode, étoit fils de Jupiter & de Maïa; c'eſt de ces deux-là que je vais donner l'hiſtoire.

Il n'y a point de perſonnage, ſans en excepter aucun, dans l'Antiquité profane, plus célebre que le Mercure Egyptien.

(2) De Nat. Deor. l. 2.

(*a*) *Mercurius unus*, inquit Cicero (1), *cælo patre Die matre natus, cujus obſcœnus excitata natura traditur quod aſpectu Proſerpinæ commotus ſit: alter Valentis & Phoronidis filius, is qui ſub terris habetur, idem Trophonius. Tertius Jove tertio natus & Maia, ex quo & Penelopa Pana natum ferunt. Quartus Nilo patre, quem Ægyptii nefas habent nominare. Quintus, quem colunt Pheneatæ, qui Argum dicitur interfeciſſe, ob eamque cauſam Ægypto præfuiſſe, atque Ægyptiis leges & litteras tradidiſſe*

Il étoit l'ame du Conſeil d'Oſiris (1), qui s'en ſervit dans les affaires les plus délicates, & qui avant ſon départ pour la conquête des Indes, le laiſſa à Iſis qu'il avoit nommée regente du Royaume, comme l'homme le plus propre à la ſervir dans l'adminiſtration de l'Etat. Ne ſe contentant pas de donner des conſeils à la Reine, ce Miniſtre fidéle s'appliqua à faire fleurir les Arts & le Commerce dans toute l'Egypte. Occupé des Sciences les plus ſublimes, il acquit de profondes connoiſſances dans les Mathematiques, ſurtout dans la Geométrie, & apprit aux Egyptiens la maniere de meſurer leurs terres, dont les limites étoient ſouvent dérangées par les accroiſſemens du Nil, afin que chacun pût reconnoître la portion qui lui appartenoit. Enfin il y eut peu de Sciences dans leſquelles il ne fit de grands progrès; & ce fut lui en particulier qui inventa l'uſage de ces lettres myſtérieuſes qu'on appelle hyeroglyphiques, & qui ne ſervirent dans la ſuite que dans les matieres qui concernoient la Religion. Diodore de Sicile ajoute à ces traits (2) : « qu'Oſiris l'ho-
» nora beaucoup, parce qu'il le vit doué d'un talent extraor-
» dinaire pour tout ce qui peut aller au bien de la ſocieté
» humaine. En effet Mercure forma le premier une langue
» exacte & reglée, des dialectes groſſiers & incertains dont
» on ſe ſervoit. Il impoſa des noms à une infinité de choſes
» d'uſage, qui n'en avoient point. Il inventa les premiers ca-
» racteres, & regla juſqu'à l'harmonie des mots & des phra-
» ſes. Il inſtitua pluſieurs pratiques touchant les ſacrifices &
» les autres parties du culte des Dieux, & il donna aux hom-
» mes les premiers principes de l'Aſtronomie. Il leur pro-
» poſa enſuite pour divertiſſement la lutte & la danſe, &
» leur fit concevoir quelle force, & même quelle grace le
» corps humain peut tirer de ces exercices. Il imagina la lyre,
» dans laquelle il mit trois cordes par alluſion aux trois ſai-
» ſons de l'année : car ces trois cordes rendant trois ſons, le
» grave, l'aigu & le moyen; le grave repond à l'Hyver, le
» moyen au Printemps, & l'aigu à l'Eté. C'eſt lui qui apprit
» l'interpretation ou l'élocurion aux Grecs, qui pour cette rai-
» ſon l'ont appellé *Hermès*, ou l'Interprete. Il a été le confident

(1) Voyez Herod. Diod. liv. 1. &c.

(2) Liv. 1.

» d'Oſiris qui lui communiquoit tous ſes ſecrets, & qui faiſoit » un grand cas de ſes conſeils. C'eſt enfin lui qui ſelon » les Egyptiens a planté l'olivier, que les Grecs croyent de» voir à Minerve. »

Pour ce qui concerne ce grand nombre de Livres ſur la Theologie, l'Aſtrologie & la Médecine, je ſçais que Marſham (1) les attribue à Mercure ſecond, fils de Vulcain, lequel, ſelon Euſebe (2), vivoit un peu après Moyſe, & environ cinquante ans après que les Iſraelites furent ſortis d'Egypte : & ce ſçavant Auteur, fondé ſur l'autorité de Manethon cité par le Syncelle, croit que ce fut ce Mercure ſecond qui fut ſurnommé *Triſmegiſte*, ou trois fois grand. Ces Livres, au rapport de S. Clement d'Alexandrie (3), étoient au nombre de quarante deux ; & on ne pouvoit rien ajouter au reſpect que les Egyptiens avoient pour eux. On les portoit dans les Proceſſions avec beaucoup de ceremonie & de reſpect. D'abord paroiſſoit le *Chantre* qui en avoit deux à la main, dont l'un contenoit les Hymnes en l'honneur des Dieux, & l'autre la maniere dont devoient ſe conduire les Rois. Venoit enſuite l'*Horoſcope*, c'eſt ainſi que Clement d'Alexandrie appelle ce Miniſtre (5), qui portoit les quatre livres d'Aſtrologie, dont l'un traitoit des Etoiles fixes, l'autre des éclipſes de Soleil & de Lune, & les deux derniers du lever de ces deux Planetes. Puis paroiſſoit le *Scribe* ſacré, avec dix Livres qui traitoient de la Coſmographie, de la Geographie, de la deſcription du Nil, &c. Le *Stoliſte* ſuivoit, avec dix autres Livres qui traitoient des matieres de Religion ; ſçavoir, des Sacrifices, des Prieres, des jours de Fêtes, &c. Le *Prophete* marchoit après, pareillement avec dix Livres qu'on nommoit ſacerdotaux, & qui traitoient des Loix, des Dieux, & de la Diſcipline Eccleſiaſtique. Ainſi, conclut l'Auteur que je viens de citer, il y avoit quarante-deux Livres en tout, dont trente-ſix renfermoient tout ce que contenoit la Philoſophie Egyptienne ; & les ſix derniers regardoient la Médecine, & traitoient de l'Anatomie, des Medicamens, des maladies des yeux, de celles des femmes, &c.

(1) Chron. ſxc. I.
(2) In Chron.
(3) Strom. l. 6.
(4) ὁ ὡροσκόπος.

C'eſt de ces Livres, pour le dire en paſſant, qui ſont perdus depuis long-temps; car le Pimandre de Mercure eſt un Ouvrage ſuppoſé, que Sanchoniathon avoit tiré la Theogonie, dont nous avons donné l'extrait dans le premier Volume.

J'ai dit qu'ils étoient perdus depuis long-temps; en effet Galien regarda comme ſuppoſés des Livres de Medecine qui de ſon temps paſſoient pour être de Mercure; & on doit porter le même jugement de ceux dont parle S. Cyrille (*a*).

Le ſecond Mercure, je veux dire le fils de Jupiter & de Maïa fille d'Atlas, devint célebre parmi les Princes Titans. Après la mort de ſon pere (1): il eut pour ſon partage l'Italie, les Gaules & l'Eſpagne (*b*), où il fut maître abſolu après la mort de ſon oncle Pluton, & les Mauritanies après celle de ſon grand-pere Atlas. C'étoit un Prince fin, ruſé, fourbe, artificieux & diſſimulé: il voyagea plus d'une fois en Egypte pour s'inſtruire dans les mœurs & les coutumes de cet ancien Peuple, & pour y apprendre la Théologie, & ſur-tout la funeſte ſcience de la Magie qui étoit alors fort en vogue, & où il excella lui-même dans la ſuite: auſſi fut-il regardé comme le grand Augure & le Devin des Princes Titans qui le conſultoient inceſſamment. Jupiter lui-même de ſon vivant l'avoit employé ſouvent dans cette ſcience; & c'eſt ce qui a donné occaſion aux Poëtes de le faire paſſer pour l'Interprete des Dieux.

(1) D. Pezron, antiq. de la langue des Celtes.

Quelques Auteurs qui ne prennent pas à la lettre ce que je viens de rapporter, diſent que Mercure n'a paſſé pour l'Interprete des Dieux, que parce qu'il apprit à ſon Peuple le culte dont ils vouloient être honorés. Ses voyages en Egypte lui ſervirent beaucoup à cela, s'étant fait initier dans tous les myſteres des Egyptiens, & ayant appris leurs ceremonies.

Jupiter ſe ſervit auſſi fort utilement de l'éloquence de ce jeune Prince, l'ayant employé dans pluſieurs negociations pendant les guerres qu'il eut avec les Princes de ſa famille, l'envoyant en differens endroits pour traiter avec eux; & c'eſt

(*a*) Fabricius a donné les titres des quarante-deux Livres dans la Bibliotheque Grecque. Liv. I. ch. 11.

(*b*) Voyez Evhemere, Dom Pezron, Ant. de la langue des Celtes, après Lact. & d'autres.

ſans doute ce qui l'a fait paſſer pour le Meſſager des Dieux. Comme il les raccommoda ſouvent enſemble, on l'a pris pour le Dieu de la paix & des alliances. Confident de Jupiter, ce Dieu l'employa à faire réuſſir quelques-unes de ſes intrigues, & il eut le ſecret de ſes galanteries.

Ajoutons qu'il contribua beaucoup par la force de ſon éloquence, & la politeſſe de ſes mœurs, à cultiver l'eſprit de ſes peuples, à les rendre dociles, les uniſſant enſemble par la ſocieté & le commerce, & reprimant le vice par des Loix ſages & ſeveres. Ce Prince avoit inventé pendant ſa vie, & perfectionné pluſieurs Arts. Les Gaulois qui l'honoroient ſous le nom de Theutates, & lui offroient même des victimes humaines, comme Lactance (*a*) & Lucain (*b*) nous l'apprennent, le regardoient comme l'inventeur de tous les beaux Arts (*c*) : auſſi lui attribue-t-on l'invention de la Lyre, de la Médecine, des Lettres, de la Muſique, du Commerce, de la Lutte (*d*), de la Magie, & de pluſieurs autres Arts (*e*). Enfin on peut dire que jamais Prince ne s'eſt rendu plus recommandable par ſes belles qualités, & n'a été plus chéri de ſon peuple. Cependant il avoit des défauts, & étoit du nombre de ceux qui n'ont rien de médiocre : ce qui obligea les autres enfans de Jupiter, peu contens de ſa conduite artificieuſe & de ſon humeur inquiéte, à lui déclarer la guerre, pendant laquelle ayant été vaincu pluſieurs fois, il prit enfin le parti de ſe retirer en Egypte où il mourut. D'autres croyent qu'il finit ſes jours en Eſpagne, où l'on voyoit même ſon tombeau (*f*).

Telle eſt l'hiſtoire de Mercure, Prince Titan, alterée par

(*a*) Quelques Mythologues diſent que ce ne fut pas Mercure, mais ſa fille *Paleſtra* qui inventa la Lutte ; mais qui ne voit que ce n'eſt là qu'une génération metaphorique, qui fit regarder la Lutte comme ſa fille, parce qu'il étoit l'inventeur de cette ſorte de combat.

(*b*) *Galli Heſum atque Teutatem humano cruore placabant.* Lact. l. 1. c. 21

(*c*) *Et quibus immitis placatur ſanguine diro Teutates*, Pharſ. l. 1.

(*d*) *Deum maximè Mercurium colunt Galli ; hunc omnium artium inventorem ferunt.* Cæſar. Comment. l. 6

(*e*) Voyez *Joan.* Nicolai, *Tract. de Mercur.* p. 56.

(*f*) Voyez Dom Pezron, Ant. de la langue des Celtes. La Chronique d'Alexandrie, & Suidas ſur le mot Θαῦθος, qui eſt le même, ſelon cet Auteur, que Mercure, diſent qu'il mourut en Egypte.

les Grecs, & mêlée de pluſieurs fables : car premierement il paroît qu'on a donné ſon nom aux Princes qui avoient quelques-unes de ſes qualités : ainſi il ne faut pas s'étonner de ce qu'on dit des choſes ſi contraires d'une même perſonne, ni de ce grand nombre de voyages qu'on lui fait faire, & de tant de femmes & d'enfans qu'on lui donne.

Elle a été alterée en ſecond lieu par une infinité d'allegories qui ont rapport à ſes grandes qualités, comme par exemple, celle de cette chaîne d'or qui ſortoit de ſa bouche, & qui s'attachoit aux oreilles de ceux qu'il vouloit conduire, ſignifie qu'il enchaînoit les cœurs & les eſprits par la douceur de ſon éloquence. Si on le peignoit avec la moitié du viſage claire, & l'autre noire & ſombre, c'eſt parce qu'on croyoit qu'il conduiſoit les ames dans les Enfers, & qu'ainſi il étoit tantôt dans le ciel ou ſur la terre, & tantôt dans le royaume de Pluton. Si les Egyptiens le repréſentoient avec une tête de chien, comme nous l'avons dit dans l'hiſtoire d'Anubis, c'étoit au rapport de Servius, pour marquer ſa vigilance & ſa ſagacité. Mais ſur quoi étoient donc fondées les fables dont parle Homere, & après lui Virgile (*a*) ; l'une, qu'il conduiſoit les ames dans les Enfers avec ſon caducée (1) ; l'autre, qu'on ne mouroit que lorſque Mercure venoit rompre les liens qui attachoient l'ame au corps ? Seroit-ce parce que ce Prince conduiſit de ſon vivant quelques Colonies en Eſpagne, dans le royaume de ſon oncle Pluton, pays qui étoit regardé comme l'Enfer ? Ou plutôt n'eſt-ce pas une ceremonie Egyptienne qui a donné lieu à cette fable ? C'eſt ce que Diodore nous apprend (2). Les Egyptiens, dit-il, portoient le cadavre d'Apis en un certain lieu, & le mettoient enſuite entre les mains de quelqu'un pour le conduire au lieu des ſepultures ; ce qu'Orphée, qui avoit voyagé en Egypte, apprit aux Grecs, & enſuite Homere l'accommoda à Mercure : ou bien parce que ce Prince étoit l'auteur d'une ancienne Loy d'Egypte, qui ordonnoit qu'avant que de donner la ſépulture aux morts, il falloit juger s'ils en étoient dignes.

(1) Odyſſ. l. 10.

(2) Liv. 1.

(a) . . . . *Hoc animas ille evocat orco*
Pallentes alias ſub triſtia Tartara mittit. Æn. l. 4.

Les Juges établis pour cela faiſoient des informations qu'on liſoit publiquement ſur les bords du lac Acheruſie, comme nous le dirons en parlant de l'Enfer des Poëtes. Ainſi on peut penſer que ce Prince aſſiſtoit en perſonne à ces Jugemens, pour mieux faire obſerver la Loi; ce qui fit publier dans la ſuite qu'il conduiſoit lui-même les ames en Enfer. On pourroit ajouter après Lacerda (1), que cette fable tire peut-être ſon origine d'une coutume pratiquée chez les Atheniens. Lorſqu'ils avoient condamné pluſieurs criminels à la mort, ils ne les ſupplicioient qu'en differens jours; & celui qui paſſoit le premier étoit appellé Mercure, parce qu'il montroit aux autres le chemin du Royaume de Pluton; mais je crois que cette coutume étoit plutôt la ſuite que l'origine de la fable, & qu'on ne donnoit le nom de Mercure au premier ſupplicié, que par allégorie à la fonction de Mercure qui conduiſoit les ames en Enfer.

(1) Sur le quatr. Liv. de l'Eneide.

Comme le Caducée étoit l'inſtrument dont ſe ſervoit Mercure pour conduire les ames en Enfer, & pour les ramener, il faut en faire la deſcription. Le Caducée étoit une baguette entortillée par un bout, de deux ſerpens, dont le corps ſe replioit en deux demi-cercles, pendant que la tête paſſoit au-delà de la baguette. Les Mythologues qui ont voulu rechercher l'origine de ce ſymbole particulier à Mercure, ont débité à ce ſujet bien des conjectures. Athenagore dit que Jupiter étant devenu amoureux de Rhea, elle ſe changea en couleuvre, & qu'auſſi-tôt le Dieu prit la figure d'un ſerpent; & que ce ſont ces deux mêmes inſectes que Mercure porte ſur ſon Caducée. Selon d'autres Anciens, Mercure ayant trouvé deux ſerpens qui ſe battoient, avoit appaiſé leur furie en les frappant de ſa baguette, à laquelle il les avoit entortillés, & c'eſt pour cela, ajoutent-ils, que le Caducée a toujours été regardé depuis comme le ſymbole de la paix. On dit encore, tant les explications myſtiques coutent peu, que Mercure étoit l'inventeur d'une eſpece de muſique, laquelle par ſa douceur étoit propre à tranquilliſer les ſens, vertu particuliere du Caducée, qui aſſoupiſſoit ceux qui en étoient touchés. Enfin on trouve des Auteurs qui croyent que Mercure

Digitized by Google

pratiquoit la *Necromanie*, ou l'art d'évoquer les ames des morts, & que le Caducée étoit la baguette dont il ſe ſervoit pour cette opération. Pour moi, je ſuis perſuadé qu'il n'y a là d'autre myſtere, ſinon que les Ambaſſadeurs & les Envoyés portant toujours une branche d'olivier en forme de baguette, on en a donné une ſemblable à Mercure, le grand Ambaſſadeur des Dieux; & qu'on y a joint les deux ſerpens comme le ſymbole de la prudence, qui doit toujours accompagner les négociations.

Comme Mercure étoit le Dieu des Marchands & des Larrons, on a mis ſur ſon compte pluſieurs ſortes de filouteries; & nous apprenons de Lucien (1), qu'étant encore enfant il avoit volé le Trident de Neptune, les fleches d'Apollon, l'épée de Mars, & la ceinture de Venus: fables fondées ſur ce qu'il étoit habile navigateur, adroit à tirer de l'arc, brave dans les combats, & qu'il joignoit à ces qualités toutes les graces & les agrémens du diſcours.

(1) Dial. de Vulcain & d'Apollon.

Malgré tant de bonnes qualités & tant de ſervices rendus à Jupiter, Mercure ne conſerva pas toujours les bonnes graces de ce Dieu, qui le chaſſa du ciel; & c'eſt une nouvelle fiction qu'il faut expliquer.

Boccace dans ſa Généalogie des Dieux, aſſûre ſur l'autorité de Theodontion, que cette avanture ne regarde pas notre Mercure; mais celui qui fut appellé *Stilbo*, & qui vivoit long-temps après lui, étant contemporain de Phoronée. Mais n'en déplaiſe à cet Auteur, il n'y eut jamais de Mercure de ce nom: *Stilbo*, mot grec qui veut dire, *je reluis*, n'étant qu'une épithete de la Planete dont ce Dieu porte le nom. Je croirois donc volontiers que par quelque avanture que nous ignorons, Mercure chaſſé de l'Olympe où demeuroit ſon pere, fut obligé de garder les troupeaux pendant quelque temps; ce qui n'eſt pas difficile à croire; la vie paſtorale n'étant pas alors indigne des enfans même des Rois. Comme Apollon étoit diſgracié dans le même temps & menoit la même vie, on dit que Mercure lui vola ſes bœufs, & que le Berger Battus, le ſeul qui l'avoit vû, & qui lui avoit promis de n'en rien dire, lui ayant manqué parole, fut

changé en pierre de touche, comme le raconte Ovide (1), fable fondée ſur ce que Mercure avoit caché les bœufs d'Apollon près du tombeau de ce Berger, qui le premier avoit trouvé la pierre de touche.

(1) Met. l. 2.

Les Anciens, comme nous l'avons dit, donnent tant d'emplois à Mercure, qu'il ne pouvoit jouir d'aucun repos, ainſi que le dit ſi agréablement Lucien (2) : meſſager & confident des Dieux, il avoit ſoin de toutes leurs affaires, tant de celles qui regardoient la paix & la guerre, que de l'intérieur du Palais céleſte, qu'il étoit obligé de tenir propre ; de leur fournir & ſervir de l'ambroſie, de préſider aux jeux & aux aſſemblées, & d'écouter & de répondre aux Harangues publiques, &c. ce qui me feroit croire que ce Prince étoit le Surintendant des affaires de Jupiter, ſon Miniſtre d'Etat, & le Grand-Maître de ſa Maiſon ; & cette idée ne doit pas paroître bizarre, puiſqu'il eſt sûr que les Poëtes n'ont fait que nous propoſer ſous des idées ſublimes de Dieux, de Ciel, & d'Olympe, l'Hiſtoire des Princes Titans.

(2) Dial. de Maia & de Mercure.

Le culte de Mercure n'avoit rien de particulier, ſinon qu'on lui offroit les langues des Victimes (3), pour marquer par-là l'éloquence de ce Dieu : on lui préſentoit par la même raiſon du miel & du lait (4). On lui immoloit auſſi quelquefois des veaux & des cocqs. Il étoit ſpécialement honoré dans les Gaules (5), & en Egypte où les Prêtres lui conſacroient la Cicogne (6) ; qui étoit l'animal le plus renommé parmi eux après le bœuf. C'étoit au mois de Mai principalement qu'on célébroit les fêtes de Mercure, & qu'on l'honoroit d'une maniere plus ſolemnelle que dans le reſte de l'année.

(3) Homere.

(4) Antigonus.

(5) Ceſar, Comment. l. 6.

(6) Kirker, Oedip. Ægyp.

Il ne faut pas oublier que le ſcavant Brochart croit (7) que l'hiſtoire de Mercure n'a été compoſée que ſur celle de Chanaan ; & il fait à ce ſujet un parallele fort ingénieux. L'un & l'autre, dit-il, a paſſé pour être le fils de Jupiter, ou d'Ammon, qui étoit le même que Cham ; l'un a pris ſon nom des marchandiſes : *Mercurius à Mercatura* ; Chanaan en hebreu ſignifie la même choſe. La même raiſon qui a fait dire que Chanaan étoit le ſerviteur de ſes freres, a fait dire auſſi que

(7) Phaleg. l. 1. c. 2.

que Mercure étoit le Meſſager des Dieux. On n'a donné à ce Dieu le ſoin des chemins, que parce que les Pheniciens ou Chananéens ſortis de Chanaan, voyagerent beaucoup, & établirent par tout des Colonies. Les ailes de ce Dieu ſont les voiles des Vaiſſeaux des Pheniciens.

Mercure n'a paſſé pour être le Dieu de l'éloquence, & on n'a dit qu'il avoit inventé les lettres, que parce que les Pheniciens en porterent l'uſage dans l'Occident. Jean Nicolaï (1) croit au contraire que Mercure eſt le même que Moyſe, & compare la Verge miraculeuſe de ce Légiſlateur, au Caducée de ce Dieu. M. Huet eſt de même ſentiment (2).

(1) *Tract. de Mercurio.*

(2) Démonſt. Evang. prop. 4.

M. Fourmont, tant les paralleles coutent peu à nos Sçavans, en fait un de Mercure avec Eliezer, que l'on peut voir dans ſes Reflexions critiques. Mais indépendamment des principes que j'ai établis à ce ſujet en plus d'un endroit de cet ouvrage, la ſeule diverſité de ſentimens parmi de ſi ſçavans hommes, ne découvre que trop le peu de ſolidité de leurs conjectures.

Il y a peu de Divinités payennes dont il nous reſte un plus grand nombre de figures, que de Mercure. Je n'ai garde de les parcourir toutes, puiſqu'on les trouve dans tous les Antiquaires, & en particulier dans le P. de Montfaucon (3) Toutes ces figures s'accordent aſſez à repréſenter ce Dieu de la maniere que je vais le dire.

(3) Ant. Expliq. Tom. I.

Comme il étoit le Dieu des Marchands & des Voleurs, on le peint ordinairement la bourſe à la main. En qualité de grand Négociateur des Dieux & des hommes, il porte le Caducée, ſymbole de paix : s'il a des ailes ſur ſon bonnet, à ſes pieds & à ſon Caducée, c'eſt pour marquer ſa légereté à executer les ordres des Dieux, ſur-tout celui de conduire en Enfer ou aux Champs Elyſées les ames des morts, & de les ramener quand le cas le requeroit. La vigilance que tant de devoirs demandent, fait qu'on lui donne un Cocq pour ſymbole. Comme les Bergers le prenoient pour leur Patron, on le voit quelquefois ſur les monumens, avec un Belier. On croyoit qu'il étoit le premier inventeur d'un inſtrument de

muſique qu'on appelloit *Teſtudo*, ou la tortue : c'eſt pour cela qu'on le voit quelquefois repréſenté avec une tortue. On le peint en jeune homme, beau de viſage, d'une taille dégagée, tantôt nud, tantôt avec un manteau ſur les épaules, mais qui ne le couvre qu'à demi. On trouve auſſi des monumens où Cupidon met des ailes aux talons de Mercure, & d'autres ſingularités qui ne ſont ſouvent que le fruit de l'imagination des ouvriers. (*a*).

Finiſſons en choiſiſſant parmi les noms différens qu'on donnoit à Mercure, ceux qui peuvent rappeller quelques traits d'Hiſtoire ou de Geographie. Les Grecs l'appelloient *Hermès*, qui veut dire *Interprete* ; les Latins *Mercurius*, *à mercatura* ; *Cyllenius*, ou parce qu'il étoit né ſur une montagne de ce nom, ou parce qu'il aſſoupiſſoit avec ſon caducée ; *Nomius*, ou à cauſe des Loix qu'il avoit données pour l'éloquence, ou parce qu'il étoit le Dieu des Paſteurs ; *Camillus*, c'eſt-à-dire, le Meſſager des Dieux ; & les Carthaginois l'appelloient *Sumes*, par la même raiſon ; les Egyptiens *Phine* (1), & les anciens Germains *Erminſul* ou *Irminſus* (*b*) ; les Alexandrins *Thot*, les Gaulois *Theutates* ; & tous ces noms lui étoient donnés pour marquer l'éloquence de ce Prince. On le nommoit *Vialis*, parce qu'il préſidoit aux chemins : *Quadratus*, à cauſe qu'on le repréſentoit anciennement ſous la figure d'une pierre quarrée : *Triceps*, parce qu'il étoit également parmi les Dieux du Ciel, ceux de la Terre, & ceux de l'Enfer : *Agonios*, parce qu'il préſidoit aux Jeux Agonaux dont il étoit l'inventeur. Les Atheniens l'honoroient

(1) Kirker in Prod. c. 16.

(*a*) Virgile décrit admirablement tout cet équipage de Mercure.

Ille patris, inquit, magni parere parabat
Imperio ... & primùm talaria nectit
Aurea, quæ ſublimem alis, ſive æquora ſupra,
Seu terram rapido pariter cum flumine portant.
Tum virgam capit; hac animas ille evocat Orco
Pallentesque alias ſub triſtia tartara mittit;
Dat ſomnos, adimitque, & lumina morte reſignat:
Illâ fretus agit ventos, & turbida frenat
Nubila. Æneid. quarto.

Nous ne diſons rien ici des figures appellées *Hermès*, parce qu'il en eſt ſuffiſamment parlé dans le Tome premier, à l'article des Statues : j'ajoute ſeulement que chaque Voyageur mettoit une pierre au pied de ces Statues, croyant honorer ce Dieu en nettoyant les chemins, ou pour rendre ces Statues plus remarquables.

(*b*) On en parlera dans l'hiſtoire des Dieux de ce Peuple.

particulierement dans la Citadelle ſous le nom de *profanus*, c'eſt-à-dire, *non initié*, ainſi que le dit Phavorin. Les Poëtes, principalement Homere & Orphée, lui ont donné l'épithete d'*Argicida* (1), moins pour avoir tué Argus, que parce qu'il preſidoit à l'éloquence, qui eſt ſouvent pernicieuſe. On lui donne auſſi l'épithete d'*Harpedophorus*, à cauſe de la faulx dont il s'étoit ſervi pour tuer Argus (2). On le nomme quelquefois *Argoræus*, ou le Dieu du marché, & la raiſon en eſt ſenſible. Il avoit à Pharès dans l'Achaïe une ſtatue ſous ce nom, qui rendoit des oracles : cette ſtatue, ſuivant Pauſanias (3), étoit de marbre, de mediocre grandeur, de figure quarrée, & debout à terre ſans piedeſtal : l'inſcription portoit, dit cet Auteur, que cette ſtatue avoit été poſée là par Simylus Meſſenien. On lui donnoit quelquefois l'épithete de *Chthonius*, qui ſignifie ſuivant pluſieurs Interpretes, *Mercure infernal*, & ſuivant d'autres, *Mercure terreſtre*. Celle de *Criophoros*, *porte-mouton* : il avoit en effet à Leſchée où il étoit honoré ſous ce nom, une ſtatue qui le repréſentoit portant un mouton ſur ſes épaules, pour marquer, comme le dit Pauſanias après Homere & Heſiode, qu'il étoit le Dieu des Paſteurs. Les Tanagréens l'honoroient auſſi ſous le nom de *Promacos*, parce qu'il leur étoit apparu combattant pour eux dans une bataille, ainſi que le dit le même Pauſanias. On lui donnoit encore pluſieurs autres épithetes, qui ſont aiſées à expliquer.

(1) Αργειφόντης.

(2) Voyez Ovid. Hygin, &c.

(3) *In Achaic.*

Iris.

Comme Mercure étoit le Meſſager des Dieux, & Iris leur Meſſagere, c'eſt ici le lieu de parler de cette Déeſſe ; & il eſt bon de remarquer d'abord que comme c'étoit preſque toujours Jupiter qui ſe ſervoit du miniſtere de Mercure, c'étoit auſſi Junon qui employoit Iris pour l'envoyer ſur la terre. On ne s'attend pas ſans doute de trouver rien d'hiſtorique au ſujet d'Iris qui eſt une Divinité purement phyſique ; cependant comme la Mythologie Grecque perſonifioit tout, on a fait de l'Iris ou de l'Arc-en-ciel une jeune perſonne, vêtue d'un habit de differentes couleurs, toujours

assise auprès du trône de Junon, & prête à exécuter ses ordres. On lui a formé une genealogie (1), & on a dit qu'elle étoit fille de Thaumas, personnage poëtique dont le nom est tiré d'un mot Grec qui veut dire *j'admire* (2), ce qui après tout marque bien la qualité du Metéore qu'on a voulu décrire, n'y ayant rien de plus merveilleux que cet arc que forment les goutes d'eau d'un nuage opposé au Soleil, *Mille trahens varios averso sole colores* (3). Comme rien n'attire plus notre admiration que l'Arc-en-ciel, je ne suis pas étonné qu'on en ait fait une Divinité : « Et certes, dir Cotta dans Ciceron (4), » si la Lune est une Divinité, il faut que l'Etoile du matin, » que les autres Planetes, que toutes les Etoiles fixes soient » de même condition. Et pourquoi n'en sera pas l'Arc-en-» ciel ? Cette Iris, dis-je, si belle, si admirablement belle, » qu'on a dit avec raison qu'elle étoit fille de Thaumas » ? Le nom d'*Electre*, qu'on disoit être la mere de l'Arc-en-ciel, & qui signifie *splendeur du Soleil* ; & celui d'*Aello* qu'on lui donnoit pour sœur, & qui veut dire *Tempête*, lui convenoient parfaitement, puisqu'il faut en effet, pour former ce Meteore, que le Soleil luise, & que le temps soit disposé à la pluye ou à l'orage.

(1) Hes. Theog.

(2) θαυμαζειν, *admirer.*

(3) Virgile.

(4) De Nat. Deor. l. 3.

Iris étoit tellement attachée à Junon, qu'elle ne la quittoit jamais, & Callimaque nous apprend que quand elle avoit besoin de repos, elle s'appuyoit contre le trône de la Déesse. C'est toujours Junon qui l'employe, & c'est ainsi qu'Apollonius de Rhodes (5) nous apprend qu'elle l'envoya à Thetis, & qu'Ovide dit (6), que cette même Déesse voulant apprendre à Alcyone le naufrage de Ceyx son mari, lui ordonna d'aller dans le palais du Sommeil. Cependant elle étoit quelquefois, mais rarement, la Messagere de Jupiter, ainsi qu'il paroît par Homere (7), & par Valérius Flaccus (8); mais son emploi le plus important étoit d'aller couper le cheveu fatal des femmes qui alloient mourir ; car on étoit persuadé que comme il falloit que ce fût Mercure qui par ordre de Jupiter fit sortir des corps les ames des hommes prêts à mourir, il falloit que ce fût Iris envoyée par Junon, qui délivrât celles des femmes. Aussi voyons-nous que Virgile qui

(5) Argon. l. 4.

(6) Met. l. 6.

(7) Iliad. l. 8.

(8) Argonaut. l. 4.

poſſedoit parfaitement la Theologie des Grecs & des Romains, dit que Junon l'envoya pour couper ce cheveu fatal à Didon, après qu'elle ſe fût percé le ſein (*a*).

Cependant comme Iris n'étoit pas toujours occupée à de ſemblables emplois, elle avoit ſoin dans ſes momens de repos, de l'appartement de ſa maîtreſſe, dont Theocrite dit qu'elle faiſoit le lit. Lorſque Junon revenoit des Enfers dans l'Olympe, c'étoit Iris qui la purifioit avec des parfums, ainſi que nous l'apprend Ovide (1). (1) Met. l. 4.

Telle eſt l'idée que les Poëtes donnent de cette Déeſſe, idée qui n'a pour fondement que la Phyſique, en conſiderant Junon comme l'air groſſier où ſe forme le meteore de l'Arc-en-ciel.

(a) *Tum Juno omnipotens longum miſerata dolorem,*
Difficileſque obitus, Irim demiſit Olympo,
Quæ luctantem animam nexoſque reſolvere crines,
Nam quia nec fato, meritâ nec morte peribat,
Sed miſera ante diem, ſubitoque accenſa furore,
Nondum illi flavum Proſerpina vertice crinem
Abſtulerat, ſtygioque caput damnaverat orco.

CHAPITRE XIV.

Apollon, le Soleil, Phaëton, les Muſes, &c.

JE vais renfermer dans ce Chapitre tous ces differens ſujets, leſquels ont un grand rapport l'un à l'autre; mais pour éviter la confuſion, je ferai de chacun un Article ſéparé.

ARTICLE I.

Le Soleil, nommé Helios par les Grecs.

ON ne ſçautoit diſconvenir que les Grecs n'ayent ſouvent, ou pour parler plus juſte, preſque toujours confondu le Soleil avec Apollon. Il ſeroit peut-être inutile d'entaſſer des autorités pour prouver un fait ſi conſtant : cependant je citerai celle de Platon, qui dans ſon Cratyle aſſure qu'Apollon

(1) De Nat. Deor. l. 3.

eſt le même que le Soleil ; celle de Ciceron, qui dit (1) que le Soleil & la Lune ſont deux Divinités, dont l'une s'appelle Apollon, & l'autre Diane ; enfin celle de Plutarque qui nous apprend que preſque tous les Grecs croyoient qu'Apollon étoit le même que le Soleil. Cependant dans l'ancienne Mythologie ces deux Divinités étoient diſtinguées l'une de l'autre ; & j'eſpere le prouver ſans replique.

(2) De Diis Syriis Synt.

(3) Sat. l. 1. c. 17.

(4) De Idol. l. 2. c. 12.

Je n'ignore pas que j'ai de grands Adverſaires à combattre ; que Selden (2) dit que les enfans même ſçavent que le Soleil eſt le même qu'Apollon ; que Macrobe (3) après avoir mûrement examiné cette queſtion, décide pour l'affirmative ; que Voſſius (4) employe pour la prouver toute ſon érudition, ainſi qu'Aleander, dans l'explication de la Table Iſiaque ; mais malgré ces autorités je ſoutiens qu'on les regardoit en un ſens comme deux Divinités differentes, quoiqu'on les confondît dans l'autre. Je m'explique : les Payens reconnoiſſoient, comme on l'a déja dit, des Dieux Phyſiques, le Ciel, la Terre, les Aſtres ; & des Dieux animés. Or je ſoutiens qu'on n'a jamais cru que le fils de Jupiter & de Latone, qui chaſſé du ciel fut obligé de garder les troupeaux d'Admete ; le pere ou le Protecteur des Muſes, le Dieu des Oracles ; Apollon, en un mot, fût le même que le fils d'Hyperion & de Thya, ce Dieu qui éclairoit le monde, cet Aſtre qui portoit par tout la chaleur & la fécondité, qu'on nomme le Soleil. Que les Philoſophes qui ont tant rafiné au ſujet de la Religion établie, les ayent confondus, le vulgaire, c'eſt-à-dire, la Religion dominante les a toujours diſtingués : en voici des preuves qui ſouffrent peu de replique. Cette diſtinction ſe trouve formellement dans le Traité célebre que nous avons, entre

(5) Marm. Oxon. init.

les Magneſiens & les Smyrnéens (5) ; ces deux Peuples y jurent par la Terre, par le Soleil, par Mars, &c. & par Apollon. Spon rapporte une Inſcription déterrée à Utrecht, qui eſt conçue ainſi : *A Jupiter très-bon & très-grand, à l'invincible Soleil, à Apollon, &c.* Varron, dans ſaint Auguſtin (6) en nommant vingt Dieux, qu'il appelle les Dieux choiſis, en fait deux du Soleil & d'Apollon. Artemidore place l'un parmi les Dieux du ciel, l'autre parmi ceux de l'Æter. On lit dans

(6) De Civ. Dei. l. 7. c. 7.

une ancienne Epigramme Grecque, *Pythius*, c'eſt-à-dire, *Apollon Pythius eſt honoré à Delphes : les Rhodiens ſont ſous la protection du Soleil* ; ou comme s'exprime Sidonius Apollinaris, qui ſemble avoir eu en vûe cette Epigramme : *Le Soleil eſt favorable à Rhodes, Delius ou Apollon l'eſt à Tymbrée* (1). Les Medailles & les autres monumens repréſentoient differemment ces deux Divinités (2), *Jovi O. M. ſummo exuperantiſſimo, Soli invicto, Apollini*, &c. Sur une de Lucius Valerianus, Apollon paroît ſous la figure d'un jeune homme qui tient ſon arc à la main, & ſur une autre d'Antonin, il porte ſa lyre & une patere ; au lieu que dans celles d'Hadrien & des deux Gordiens, d'Aurelien & de quelques autres Empereurs, le Soleil paroît la tête environnée de rayons, tenant un globe à la main gauche ; ce qu'on n'obſerve jamais ſur les figures d'Apollon.

(1) L. 2. c. 35.

(2) Spon. Miſc. ſec. 3. p. 72.

A tant de preuves que m'a fournies le ſçavant Evêque d'Hadria (3), je vais en joindre encore de plus fortes.

(3) De If. de Bel. p. 279.

Homere, dont le témoignage eſt ici d'un grand poids, les diſtingue réellement en plus d'un endroit de ſes deux Poëmes. Lucien en fait auſſi deux Divinités, puiſqu'il dit que le Soleil étoit un des Titans, conforme en cela avec Diodore de Sicile, qui dans l'endroit où il parle des Atlantides (4) dit que le Soleil étoit fils d'Hyperion & de la Reine, c'eſt-à-dire, de cette fille d'Uranus & de Titaïa, qui fut toujours appellée la Reine (*a*). Il eſt vrai que comme la Mythologie ancienne varie infiniment ſur toutes ces matieres, elle confond quelquefois le Soleil avec Hyperion lui-même ; mais toujours convient-elle que le Soleil n'étoit pas le même qu'Apollon. Si ces deux Divinités étoient diſtinguées par leurs genealogies, elles l'étoient auſſi par leurs enfans. Eſculape, par exemple, ſans parler des autres, paſſa toujours pour le fils d'Apollon, comme Ætès, Roi de la Colchide, fut regardé comme fils du Soleil ; & ſi Venus, irritée contre la poſterité du Soleil, qui avoit découvert ſon adultere, la perſecuta juſqu'à jetter dans les plus honteuſes proſtitutions

(4) L. 3. c. 29.

(*a*) Voyez ce qui en a été dit dans la Theog. des Atlantides, Tom. I. liv. 2.

Paſiphaé fille d'Æetès, & Phedre ſa petite fille, elle ne s'acharna jamais contre les enfans d'Apollon.

Les marbres & tous les anciens monumens les diſtinguent auſſi, & les repréſentent différemment. On peut ajouter encore que dans le monument antique où eſt repréſenté l'adultere de Mars & de Venus, Apollon paroît avec les autres Dieux appellés à ce ſpectacle, ſurpris comme tous ceux qui s'y trouvent, pendant que c'étoit le Soleil qui avoit averti Vulcain de cette intrigue. Mais ce qui prouve encore la diſtinction que j'ai deſſein d'établir, c'eſt l'étendue & l'univerſalité du culte du Soleil, la grande & la premiere Divinité de tous les Peuples idolâtres, ainſi qu'on l'a prouvé dans le premier Volume. Les Egyptiens, les Arabes, les Pheniciens, les Perſes & les Cappadociens, ſans nommer les autres Peuples, adoroient le Soleil, avant qu'on eût oui parler de l'Apollon Grec. Ajoutons que les Temples de l'un & de l'autre étoient ſouvent diſtingués, ainſi que les ceremonies de leur culte.

J'ai dit que les monumens qui nous reſtent repréſentoient le Soleil autrement qu'Apollon. En effet ils nous font voir le Soleil ſous la figure d'un jeune homme preſque nud, n'ayant qu'une eſpece de manteau ſur ſes épaules, avec la tête rayonnante, & monté ſur un char tiré par quatre chevaux, qu'il preſſe à coups de fouet. Quelquefois il paroît vêtu; & avec les rayons qui environnent ſa tête, ſe voit le boiſſeau, ſymbole de Serapis, qui étoit ſouvent pris pour le Soleil, portant d'une main la corne d'abondance, qui marque qu'il la procure à l'univers en le parcourant chaque jour. Sur d'autres monumens on le voit ſortir d'un antre, monté ſur ſon char, pour marquer le lever de cet Aſtre qui va commencer ſa carriere.

Les Mythologues remarquent que les chevaux qui conduiſent le char du Soleil, ne ſont pas de front, mais que quelquefois ils ſont tournés vers les quatre parties du monde; & c'eſt ainſi qu'il paroît dans un monument publié par M. de la Chauſſe, & dans une médaille de Beger; cependant dans une autre medaille du meme Auteur, ils ſont de front. On lit ſur ces deux médailles, la legende ordinaire de *Soli invicto*

invicto, à l'*invincible Soleil* (*a*), & ſur une autre médaille d'Heliogabale, celle de *ſancto Deo Soli*. On ſçait que cet Empereur ſe glorifia toujours d'avoir été Prêtre du Soleil dans la Syrie, & que ſon nom fait alluſion à cette dignité ; mais nous ne devons pas oublier, qu'il conſacra à Rome un Temple au Soleil, où, dans le deſſein de le rendre plus reſpectable, il fit tranſporter le culte de Cybele ou de Veſta, le *Palladium*, & les Anciles. Il voulut même y joindre le culte que rendoient au vrai Dieu les Samaritains, les Juifs & les Chrétiens (*b*). Herodien nous a conſervé l'hiſtoire du culte que cet Empereur rendoit au Soleil dans ce Temple. Heliogabale, dit-il, érigea un Temple magnifique à ce Dieu, (*le Soleil*) & y plaça pluſieurs Autels, ſur leſquels il immoloit tous les matins des hécatombes de taureaux, & un grand nombre de brebis; & après y avoir repandu une profuſion d'aromates, il y faiſoit des libations de vins vieux des plus excellens ; en ſorte qu'on voyoit le vin & le ſang ruiſſeler de tous côtés. Des Chœurs de Muſique rangés autour de ces Autels augmentoient la celebrité de ce culte. Des femmes Pheniciennes avec leurs Inſtrumens de Muſique, qui étoient des Cymbales & des Tympanons, danſoient en cercle ; & les entrailles des victimes, ainſi que les aromates, étoient portées dans des baſſins d'or, par tout ce qu'il avoit de plus qualifié à Rome.

Mais une plus grande marque encore de la diſtinction du Soleil & d'Apollon, c'eſt que ſuivant le même Auteur, le premier dont le culte fut très-célebre à Rome, ſur-tout du temps du bas Empire, n'étoit pas toujours repreſenté par une ſtatue faite de main d'homme, comme le ſecond, & que ſa figure n'étoit qu'un grande pierre ronde par le bas, & qui s'élevoit en pyramide. C'eſt ainſi qu'il paroît ſur la médaille d'Heliogabale, qui repréſente un char tiré par quatre chevaux, ſur lequel, au lieu d'une figure humaine, eſt une pierre

(*a*) Les Perſes, comme on l'a dit dans le premier Volume, donnoient les mêmes épithetes à leurs Mithras qui étoit le Soleil.

(*b*) Ant. Varius, au rapport de Lampridius, fit auſſi conſtruire dans la même ville un Temple en l'honneur du Soleil, mais qui fut moins célebre que celui d'Heliogabale.

ronde par le bas, & qui s'éleve en pointe. Les Rhodiens, dont le Soleil étoit la grande divinité, & pour lequel ils avoient fait ce magnifique Coloſſe, que nous avons décrit dans l'article des Statues (1), repréſentoient ſur leurs médailles le Soleil tantôt couronné de rayons, & quelquefois ſeulement avec une face large. Enfin, dans une pierre gravée du cabinet de M. de la Chauſſe, le Soleil paroît la tête environnée de rayons, avec deux ailes, les cheveux longs, friſés & bouclés, un Trident, un Croiſſant & un Inſtrument de Muſique. Les Antiquaires croyent que cette Pierre marque le Soleil Levant, le Trident nous apprenant qu'il ſort de l'Ocean ; le Croiſſant ſemble annoncer que la Lune diſparoît quand le Soleil ſe leve ; l'Inſtrument de Muſique déſigne l'harmonie du Ciel tant célebrée par Pythagore, & les ailes la rapidité de la courſe de cet Aſtre.

(1) T. 1. l. 4.

L'Antiquité ne nous a pas laiſſé ignorer les noms des quatre chevaux qui conduiſent le char du Soleil. Ovide (2) les nomme *Eous*, *Pyrois*, *Æthon* & *Phlegon*, noms Grecs dont l'étymologie marque les qualités : le Mythologue Fulgence (3) les appelle *Erythous*, ou *le rouge* ; *Acteon*, *le lumineux* ; *Lampos*, *le reſplendiſſant* ; & *Philogeus*, *qui aime la terre*. Le premier déſigne le lever du Soleil, dont les rayons alors ſont rougeâtres. Acteon marque le temps où ces mêmes rayons, ſortis de l'athmoſphere, ſont plus clairs, c'eſt-à-dire les neuf ou dix heures du matin Lampos figure le midi, où la lumiere de cet aſtre eſt dans toute ſa force ; & Philogéus repréſente le coucher du Soleil qui ſemble s'approcher de la terre.

(2) Met. l. 2.

(3) Liv. 2.

ARTICLE II.

Explication de la Fable de Phaëton, des Heliades ſes ſœurs ; & de Cygnus.

CE que nous venons de dire du Soleil nous conduit à la Fable de Phaëton. Cette Fable décrite par Ovide (4) dans un grand détail, ſe réduit à ceci. Phaëton ayant eu un different avec Epaphus fils de Jupiter & d'Io, celui-ci lui reprocha

(4) Met. l. 2.

qu'il n'étoit pas fils du Soleil, comme il s'en vantoit, & que Clymene ſa mere n'en avoit fait courir le bruit que pour cacher ſa foibleſſe pour quelque amant. Phaëton piqué de ce reproche alla s'en plaindre à ſa mere, qui lui ordonna d'aller au Palais du Soleil, & de lui demander, pour preuve de ſon origine, la conduite de ſon char pendant un jour. Phaëton exécuta l'ordre de ſa mere, & après avoir expliqué à ſon pere le ſujet de ſon arrivée, il le conjura de lui accorder une grace, ſans la ſpécifier. Le Soleil, qui ne ſoupçonnoit pas que le jeune homme pût lui demander une choſe auſſi au-deſſus de ſes forces, que l'étoit la conduite de ſon char, jura par le Styx qu'il ne lui refuſeroit rien; & Phaeton lui demanda alors la permiſſion d'éclairer le monde. Engagé par un ſerment irrévocable, le Soleil, après avoir fait tous ſes efforts pour détourner ſon fils d'une entrepriſe ſi difficile & ſi dangereuſe, & le voyant inflexible, lui accorda ce qu'il demandoit; le jeune témeraire monte ſur le char du Soleil, mais les chevaux ne reconnoiſſant point la main de leur maître, ſe détournent de la route ordinaire, & montant tantôt trop haut menacent le ciel d'un embraſement inévitable, ou deſcendant trop bas tariſſent les fontaines & les rivieres. La Terre allarmée s'adreſſe à Jupiter, & implore ſon ſecours. Ce Dieu touché des juſtes plaintes de cette Déeſſe, renverſe d'un coup de foudre le jeune Phaëton, qui ſe noye dans l'Eridan. Les Heliades ſes ſœurs ſe livrent au plus cruel déſeſpoir, & ſont changées en arbres. Cygnus ſon frere meurt de douleur, & les Dieux le métamorphoſent en cygne.

Ceux qui ne regardent les Fables que comme les dépoſitaires de la morale & de la Phyſique des Anciens, n'ont pas beaucoup de peine à expliquer celle ci, en diſant qu'elle eſt l'emblême d'un témeraire qui forme une entrepriſe inégale à ſes forces; mais falloit-il tant d'appareil pour nous débiter une moralité ſi triviale? J'avoue qu'il eſt difficile de ramener cette fiction à ſa veritable origine; mais le fond n'en eſt pas moins hiſtorique; & il s'y agit de perſonnages très-réels, dont l'Antiquité nous a tranſmis la genealogie. Suivant l'opinion commune Phaëton étoit fils du Soleil & de Clymene,

ſoit que ſous le nom du Soleil on ait voulu parler d'Orus Roi d'Egypte, car cette hiſtoire paroît venir de ce pays-là, comme nous le dirons dans la ſuite ; ou de quelqu'autre perſonnage de ceux qui ont été pris pour cet Aſtre. Quelques Anciens lui donnent pour mere la Nymphe Rhode, fille de Neptune & d'Amphitrite, & Heſiode dit qu'il étoit fils de Cephale & de l'Aurore ; genealogie qui a été adoptée par Apollodore, & de laquelle Euſebe, après Jules Africain, s'eſt ſervi pour fixer l'époque de Cecrops. Suivant cet Auteur, Herſé fille de ce premier Roi d'Athenes, fut mere de Cephale enlevé par l'Aurore ; c'eſt-à-dire, qui abandonna la Grece pour aller s'établir dans le Levant. Cephale eut un fils nommé Tithon, qui mit au monde Phaëton. Suivant cette genealogie Phaëton reconnoiſſoit Cecrops pour ſon triſayeul ; ainſi on peut croire qu'il a vêcu 150. ans après ce premier Roi d'Athenes, qui regnoit 1582. ans avant l'Ere Chrétienne, & près de 400. avant la guerre de Troye, comme on peut le prouver par Denys d'Halicarnaſſe (2), & par Cenſorin (*a*).

(1) Liv. 5. de D'e nat. c. 27.

Après avoir fait connoître ce Prince par ſa généalogie, & avoir déterminé le temps auquel il vivoit, il faut voir maintenant ce qui peut avoir donné lieu à la fable ſinguliere qu'on a débitée ſur ſon ſujet. On voit bien qu'au rabais du merveilleux, elle fait alluſion à quelque chaleur exceſſive qui arriva pendant ſon regne. Ariſtote (2) croit ſur la foi de quelques Anciens, que du temps de Phaëton il tomba des flammes du ciel qui conſumerent pluſieurs pays, & Euſebe place (4) ce Déluge de feu dans le même ſiécle qu'arriva celui de Deucalion (*b*). On peut confirmer la penſée d'Ariſtote par le nom même de Phaëton, qui formé du mot φαέτω, *fulgeo*, peut ſignifier brûlant ou lumineux. Ceux qui écrivirent les premiers cet événement, employerent quelque figure vive & expreſſive, & dirent ſans doute qu'il falloit que ce jour-là le Soleil eût confié ſon chat à quelque jeune étourdi, qui n'ayant pas bien ſçû le conduire, avoit embraſé la terre.

(2) In Meteor.

(3) In Chron.

(*a*) Voici l'ordre de ſa généalogie, Cecrops, Herſé ſa fille, Cephale, Tithon, Phaëton.

(*b*) Ovide inſinue que cet événement eſt arrivé avant la guerre de Troye, par ces mots, *Adſuruſque iterum Xanthus.*

On pourroit penſer, ou que l'embraſement des villes criminelles, ou peut-être le prodige arrivé du temps de Joſué, ou celui d'Ezéchias, a donné lieu à cette fiction. Il eſt sûr que les Chaldéens remarquerent la retrogradation du Soleil, arrivée ſous le regne de ce Roi de Juda, & qu'ils envoyerent une Ambaſſade ſous prétexte de le féliciter du rétabliſſement de ſa ſanté, mais en effet pour s'inſtruire à fond d'un événement ſi extraordinaire.

Toutes ces conjectures ont leur fondement dans l'Antiquité, & de célebres Auteurs les ont avancées. Saint Jean-Chryſoſtome en propoſe une autre. Selon lui c'eſt le char du Prophete Elie, dont le nom a tant de rapport avec celui d'*Elios*, que les Grecs donnent au Soleil, qui eſt le véritable fondement de cette fable. Voſſius (1) prétend qu'il s'agit d'une fable Egyptienne ; & ce ſçavant Auteur confond le deuil du Soleil, pour la perte de ſon fils, avec celui des Egyptiens pour la mort d'Oſiris ; ainſi que les larmes des Heliades avec celles que le Prophete Ezéchiel vit verſer à ces femmes qui pleuroient la mort de Thammus. Ovide ſemble donner lieu à une conjecture ſi bien fondée, lorſqu'il parle dans cette fable, du differend de Phaëton avec Epaphus Roi d'Egypte. Cette idée m'en a fait venir une autre, qui y porte une nouvelle lumiere. Les Grecs qui anciennement connoiſſoient peu les pays étrangers, les ont ſouvent confondus. Ils ont placé dans l'Orient ou dans l'Ethiopie la ſcene de pluſieurs événemens qui étoient arrivés en Egypte ; ainſi on peut croire qu'ils ſe ſont trompés ſur le pays de Phaëton. Je ſuis perſuadé que c'étoit l'Egypte ; c'eſt-là où avoit regné Orus, dont le culte fut confondu dans la ſuite avec celui du Soleil. Le culte d'Oſiris qui étoit le Jupiter des Egyptiens, y étoit auſſi fort célebre : peut-être que Phaëton reconnoiſſoit l'un de ces deux Rois pour ſes ancêtres. Comme Epaphus rapportoit ſon origine au ſecond, ces jeunes Princes eurent quelque differend, dont Phaëton ſe tira mal : la Satyre publia le reſte de la fable en l'honneur de celui qui avoit été le vainqueur. Quoiqu'il en ſoit, cette Hiſtoire a été fort embellie, & on y a mêlé de la Phyſique &

(1) De Orig. & progr. Idol.

de l'Aſtronomie, comme il eſt aiſé de s'en appercevoir en liſant Ovide. Car ſans vouloir entrer ici dans un trop long détail, on voit bien que lorſque ce Poëte dit que Phaëton, à la vûe du Signe du Scorpion, abandonna le Chariot, il a voulu nous marquer que l'événement dont il s'agit, étoit arrivé dans le mois où le Soleil eſt dans ce Signe.

Enfin ſi toutes ces explications ne ſont pas adoptées, on peut s'en tenir à celle de Plutarque (1), & de Tzetzès, qui diſent qu'il y a eu véritablement un Phaëton qui regna ſur les Moloſſes, & qui ſe noya dans le Pô; que ce Prince s'étoit appliqué à l'Aſtronomie, & qu'il avoit prédit cette grande chaleur qui arriva de ſon temps, & qui déſola tout ſon Royaume.

(1) In Pyrrho.

Ces deux Auteurs ont ſans doute ſuivi le ſentiment de Lucien, qui après avoir raillé agéablement ſur cette fable dans un de ſes Dialogues, dit fort ſérieuſement dans le Traité de l'Aſtronomie, que ce qui a donné lieu à cette fiction, c'eſt que Phaëton s'étoit fort adonné à l'Aſtronomie, & s'étoit appliqué ſur-tout à connoître le cours du Soleil; mais qu'étant mort fort jeune, il avoit laiſſé ſes Obſervations imparfaites; ce qui fit dire à quelque Poëte qu'il n'avoit pas pu conduire le char du Soleil juſqu'à la fin de ſa carriere.

L'Antiquité nous a laiſſé quelques monumens de cette fable: le premier, qui eſt tiré du Cabinet du Chevalier Maffei, repreſente Phaëton mort & étendu, pendant que le char encore entier eſt au milieu des airs. Ce Monument a deux choſes fort ſingulieres: l'une, que le char n'eſt conduit que par deux Chevaux, contre l'opinion commune qui lui en donne quatre. Les Anciens au rapport de Tertulien (2), diſtinguoient en cela le Char du Soleil d'avec celui de la Lune; le premier étant toujours tiré par quatre chevaux, & le ſecond par deux ſeulement. L'autre Monument eſt tiré du Cabinet de Meſſieurs de Charlet. Le champ repréſente des flammes, le char briſé, dont on ne voit qu'une roue, Phaëton mort, & les chevaux en grand déſordre. On y voit auſſi à côté d'un des chevaux, deux Oiſeaux avec des huppes ſur la tête, qu'on prend pour deux Cygnes, & on croit que le Sculpteur

(2) Liv. des Spect. c. 9.

a voulu peindre en même temps la Métamorphoſe de Cygnus Roi de Ligurie. Cependant à dire vrai, ces deux Oiſeaux ne reſſemblent point à des Cygnes. L'Ouvrier a trop bien deſſiné le reſte de l'Ouvrage, pour croire qu'il ſe ſoit ſi groſſierement mépris en repreſentant des Cygnes. Ce ſont là de ces énigmes qu'on ne trouve que trop ſouvent dans les Antiques, & qu'il eſt fort inutile de vouloir pénétrer. Dans le troiſiéme Monument, qui eſt tiré de Beger, Phaëton eſt monté ſur un Char, & les chevaux en déſordre, annoncent une chute prochaine. Ce Monument a cela de ſingulier, que les Heliades ſœurs de Phaëton, y paroiſſent ſur le bord d'un fleuve dans le moment qu'elles commencent à être changées en Peupliers. Le Cygne qui eſt auprès fait voir que le Sculpteur a voulu raſſembler toutes les circonſtances de cette fable. Mais je dois remarquer qu'Apollonius de Rhodes (1) raconte ſur ce ſujet une particularité qu'on ne trouve point dans les autres Poëtes; ſçavoir, que l'eau de l'Eridan fut ſi infectée par l'embraſement, & par la foudre que Jupiter lança contre Phaëton, que les Oiſeaux qui voloient ſur ce fleuve n'en pouvant ſupporter la puanteur, y tomboient morts.

(1) Liv. des Argonautes.

Pour ce qui regarde la metamorphoſe des trois ſœurs de Phaëton, Phœbé, Lampetie, & Eglé, on peut dire que ces Princeſſes moururent en effet de regret ſur le Pô, où elles étoient allées pleurer le malheur de leur frere; & que leur metamorphoſe n'eſt qu'un ornement poëtique, ainſi que ce qu'on dit de leurs larmes qui furent changées en ambre, parce qu'il dégoute des Peupliers une eſpece de gomme qui reſſemble aſſez à l'ambre jaune. On doit penſer de même de la métamorphoſe de Cygnus Roi de Ligurie, ſon frere, que la reſſemblance des noms a fait changer en Cygne.

Les Anciens ne ſont pas d'accord ſur la nature du changement des Heliades; quoique l'opinion la plus commune ſoit qu'elles furent metamorphoſées en Peupliers: Virgile (*a*) fait dire dans une de ſes Eglogues à Silene, qu'elles furent changées en Aulnes; cependant dans le dixiéme Livre de

(*a*) *Tum Phaëtontiadas muſco circumdat amaræ Corticis, &c.* Virg. Ecl. 6.

l'Enéïde, il revient au ſentiment commun, puiſqu'il nous apprend que Cygnus paſſoit ſes jours à déplorer la perte de ſon cher Phaëton à l'ombre des Peupliers, en quoi les ſœurs de ce malheureux Prince avoient été changées (*a*). Il y avoit encore à ce ſujet une troiſiéme opinion, qui les faiſoit changer en Larix, arbre ſemblable au Pin, & dont la gomme eſt une eſpece de Terebentine. La famille Accoleia, originaire des environs du Pô, ſelon Fulvius Urſinus, avoit pris à cauſe de cela le ſurnom de Lariſcola; & dans la Medaille qui nous reſte de cette famille, qui eſt rapportée auſſi dans Vaillant, on voit d'un côté la tête d'une femme, que les Auteurs croient être celle de Clymene, mere de Phaëton, avec cette Inſcription, *P. Accoleius Lariſcola*, & au revers, trois femmes metamorphoſées en Larix, qui ſont les trois ſœurs de Phaëton. Vitruve (1) & Pline (2) diſent que le Larix ne ſe trouve qu'aux environs du Pô; qu'il jette une gomme, & qu'il ne brûle point; c'eſt-à-dire, qu'il brûle difficilement, à cauſe des ſucs humides dont il eſt chargé, & non pas, comme le rapporte Palladius (3) ſur la foi de quelqu'Ancien, par la haine qu'il avoit contre le feu qui avoit conſumé ſon frere.

(1) Liv. 2. c. 9.
(2) Liv. 16. c. 10.
(3) Liv. 12. c. 15.

Me ſeroit-il permis de hazarder une conjecture ſur toute cette fable, & dire qu'elle vient des Pays du Nord, & que le fleuve Reidan, qui après avoir coulé dans la Pruſſe, ſe jette dans la mer Baltique, a donné lieu à la plûpart des circonſtances qui la compoſent. En effet, il y a ſur les bords de ce fleuve une quantité prodigieuſe de Peupliers, & de Cygnes qui viennent au Printemps y faire leurs couvées. L'endroit où il ſe décharge dans la mer, eſt connu par l'ambre jaune qui s'y trouve, & qui fait un gros revenu au Prince qui gouverne cet Etat, & ne ſe trouve que dans ce Pays-là, & nullement ſur le Pô. Il n'eſt pas étonnant que ce que la tradition apprenoit de ce fleuve, ait fait nommer le Pô, Eridan; ces deux mots ſe reſſemblant trop, pour ne le pas croire.

Les Iſles Electrides qu'Apollonius de Rhodes, dans ſon Voyage des Argonautes, fait trouver dans la mer Adriatique vers l'embouchre du Pô, ſont une fiction: l'ambre ne ſe

(b) *Populeas inter frondes umbramque Sororum Dum canit, &c.* Idem Æneid. l. 10.

trouve

trouve ni ſur ce fleuve, ni dans ces prétendues Iſles ; en quoi je ne fais que ſuivre le ſentiment de Pline (*a*). Ce que rapporte Lucien (1), ſert auſſi beaucoup à confirmer ma conjecture. Il raconte qu'étant allé ſur le Pô dans le deſſein d'y chercher de l'ambre, des Peupliers, & des Cygnes, les habitans du pays lui répondirent, qu'il n'y avoit ſur ce fleuve ni Cygnes, ni Peupliers, ni ambre; & il ajoute qu'ayant voulu expliquer à quelque Batelier la fable de Phaëton & de ſes ſœurs, il s'étoit mocqué de lui, l'aſſûrant qu'il n'en avoit jamais oui parler.

(1) De Cygnis.

Pour éclaircir maintenant ce que nous avons dit de Cygnus, il eſt bon d'avertir que l'Hiſtoire ancienne fait mention de ſix perſonnes de ce nom Le premier étoit fils de Mars: Hercule monté ſur le cheval Arion le vainquit, dont ce Dieu fut ſi courroucé, qu'il voulut ſe battre contre le vainqueur de ſon fils ; mais Jupiter les ſépara d'un coup de foudre.

Le ſecond étoit fils de Neptune, & étoit invulnerable ; ce fut celui qu'Achille étouffa près de Troye.

Le troiſiéme étoit fils d'Hieres & fut changé en oiſeau de ce nom (2).

(2) Ovid. Met. l. 2.

Le quatriéme étoit cet ami de Phaëton, qui déplorant ſa mort fut auſſi changé en Cygne (3).

(3) Virgil. En. l. 10.

Le cinquiéme ne nous eſt connu que par ſon avanture racontée dans Pauſanias. Le ſixiéme enfin, l'eſt par Conon dans Photius (4).

(4) Narr. 32.

(a) *Juxta eas, Electrides, vocavere, in quibus provenires ſuccinum, quod illi electrum appellant, vanitatis Græcæ certiſſimum documentum ; adeo ut quas earum deſignent haud unquam conſtiterit.* Plin. liv. 3.

CHAPITRE XV.

Hiſtoire d'Apollon.

J'Ai dit au commencement du Chapitre précedent que les Anciens avoient fait deux Divinités différentes du Soleil & d'Apollon ; cependant quand celui-ci fut devenu chez les Grecs & les Romains le ſymbole du Soleil, la diſtinction diſparut peu à peu, & on ne le regarda plus que comme le Soleil lui-même. Il me reſte maintenant à expoſer ce que la Mythologie de ces deux Peuples nous apprend à ſon ſujet. Ciceron diſtingue quatre Apollons. Le premier, fils de Vulcain, étoit le Dieu tutelaire des Atheniens ; le ſecond étoit fils de Corybante, & natif de Crete, lequel, dit-on, eut guerre avec Jupiter même, pour cette Iſle-là. Le troiſiéme, qui paſſa du pays des Hyperboréens à Delphes, étoit fils du troiſiéme Jupiter & de Latone. Le quatriéme étoit d'Arcadie, & a été appellé *Nomion*, parce qu'il avoit donné des Loix aux Arcadiens.

Il paroît que Ciceron a pris ces quatre Apollons pour des perſonnages réels, puiſqu'il en rapporte les genealogies : cependant Voſſius (1) ne regarde ce Dieu que comme un perſonnage metaphorique, & ſoutient qu'il n'y eut jamais d'autre Apollon que le Soleil : voici les raiſons ſur leſquelles il ſe fonde. Si l'on a fait paſſer Apollon, dit-il, pour être le fils de Jupiter, c'eſt que ce Dieu fut toujours regardé par les Anciens comme l'auteur du monde. On a dit que ſa mere s'appelloit Latone, nom qui ſignifie *caché*, parce qu'avant que le Soleil fût créé, tout étoit caché dans l'obſcurité du Chaos. On ajoute qu'il nâquit à Delos, nom qui ſignifie *manifeſtation*, parce que la lumiere de cet Aſtre éclaire toute la terre. Si on repréſente ce Dieu toujours jeune & ſans barbe, c'eſt que le Soleil ne vieillit point, & ne s'affoiblit point. Que peuvent ſignifier ſon arc & ſes fleches, que ſes rayons ? Il

(1) De Orig. & progr. Idol.

étoit le Dieu de la Médecine, parce que le Soleil fait croître les plantes dont on compoſe les medicamens. Enfin qu'on parcoure, dit-il, toutes les ceremonies du culte qu'on lui rendoit, on verra qu'elles avoient un rapport marqué à l'Aſtre qu'il repréſentoit : d'où il conclut qu'il ne faut point chercher d'autre Apollon que le Soleil, Divinité adorée par tout l'univers.

Je conviens avec ce ſçavant Auteur, que les Anciens ont ſouvent pris Apollon pour le Soleil, ainſi que je viens de le dire dans le Chapitre précedent ; & que la plûpart des choſes qu'ils en ont dites doivent ſe rapporter à l'Aſtre qui nous éclaire ; mais cela ne prouve pas qu'il n'y ait eu quelque perſonnage illuſtre nommé Apollon, qui après ſon apothéoſe fut pris pour le Soleil ; comme il eſt arrivé en Egypte qu'Oſiris & Orus, dont l'exiſtence ne ſçauroit être douteuſe, furent après leur mort confondus avec le Soleil, dont ils devinrent les ſymboles ; ſoit qu'on crût que leurs ames étoient allées habiter dans cet Aſtre, ſoit pour quelque autre raiſon que nous ignorons.

Lactance (1) qui connoiſſoit parfaitement les Antiquités de la Grece, prouve aux Payens que leur Apollon n'avoit été qu'un homme dont on nommoit les parens, & dont les crimes, malgré mille bonnes qualités, n'étoient que trop connus.

(1) Div Inſt. c. 8. & 10.

Des quatre Apollons dont parle Ciceron, il paroît que les trois derniers étoient Grecs, & le premier, Egyptien, qu'Herodote dit avoir été fils d'Oſiris & d'Iſis, & qui s'appelloit Orus. Latone, ſuivant cet Auteur, à qui Iſis l'avoit confié, fut ſa nourrice ; & pour le dérober aux perſecutions de Typhon, elle le cacha dans l'iſle de Chemnis, qui eſt dans un Lac auprès de Butès, où demeutoit Latone. Pauſanias eſt de même avis qu'Herodote, & met comme lui Apollon au nombre des Divinités d'Egypte. « Le Senateur Antoninus, » dit-il, fit bâtir à Epidaure un Temple à Eſculape & à Apol» lon, Dieux Egyptiens ». Le témoignage de Diodore de Sicile eſt encore plus formel, puiſqu'en parlant d'Iſis, après avoir dit qu'elle avoit inventé l'uſage de la Médecine, il ajoute

qu'elle l'avoit appriſe à Orus ſon fils, qu'on nommoit Apollon, & qui fut le dernier des Dieux qui regnerent en Egypte.

(1) Can. Chron. p. 31. de l'Edit. in-quarto.

Le Chevalier Marsham (2), qui a arrangé d'une maniere qui lui eſt particuliere les Dynaſties d'Egypte, met Orus à la tête de celle des demi Dieux, & lui donne vingt-cinq ans de regne. Cet Auteur le diſtingue non-ſeulement du Soleil, qu'il dit conformément à l'opinion de Ciceron, avoir été le ſecond dans la premiere Dynaſtie, à la tête de laquelle étoit Vulcain, mais auſſi d'un autre Apollon qui ne fut que le huitiéme Roi de la ſeconde Dynaſtie. Ainſi, ſelon ce ſçavant Auteur, le Soleil, Orus, & Apollon étoient trois Princes qu'il faut bien diſtinguer, & qui ont regné en Egypte en des temps fort éloignés les uns des autres.

De toutes ces diſcuſſions il réſulte que le veritable Apollon étoit d'Egypte, & que ſi les Grecs ont donné ce nom à quelqu'un de leur Nation, ils ont formé ſon hiſtoire ſur celle de ce Prince Egyptien. N'eſt-il pas évident en effet que ce qu'ils diſent de leur Iſle de Delos, où nâquit Apollon, eſt tiré de ce que les Egyptiens, au rapport d'Herodote, publioient de celle de Chemnis où Latone avoit caché Orus? S'ils ont dit que cette Iſle étoit flottante, & qu'elle ne fut fixée qu'à la naiſſance d'Apollon & de Diane, les Egyptiens ne diſoient-ils pas la même choſe de celle de Chemnis? Herodote à qui on faiſoit ce conte, lorſqu'il étoit en Egypte, dit qu'il regarda cette Iſle avec toute l'attention poſſible, & qu'il ne la vit nullement flotter. Les Grecs ajoutoient que c'étoit Neptune qui d'un coup de Trident avoit fait ſortir du fond de la mer l'Iſle de Delos, pour aſſurer à Latone perſecutée par Junon, un lieu où elle pût faire ſes couches : ne voit-on pas que c'eſt une copie fidele de ce que les Egyptiens publioient des perſecutions de Typhon contre Iſis, qui pour derober ſon fils à la cruauté de ſon beau-frere, en confia l'éducation à Latone qui le cacha dans l'Iſle de Chemnis? Pour ce qui regarde l'intervention de Neptune, c'eſt une fiction fondée ſur ce qu'on attribuoit à ce Dieu tout ce qui arrivoit dans la mer, & en particulier tous les tremblemens de terre : & comme le mot *Delos*, veut dire *manifeſtation*, cette

Iſle, ou qu'on ne connoiſſoit pas, ſuppoſé qu'elle exiſtât, ou qui ſortit de la mer par l'effet de quelque tremblement de terre, comme on a vû de nos jours ſe former dans la même mer la nouvelle Santorine, fut nommée Delos. Si les Grecs ont dit que leur Apollon étoit fils de Jupiter, c'eſt que l'Egyptien avoit pour pere Oſiris, que les Grecs ont ſouvent confondu avec leur Jupiter. Si l'Apollon Grec étoit regardé comme le Dieu de l'Eloquence, de la Muſique, de la Medecine & de la Poëſie, c'eſt qu'Oſiris qui étoit parmi les Egyptiens le ſymbole du Soleil, auſſi bien que ſon fils Orus, y avoit enſeigné ces beaux Arts. Si l'Apollon Grec étoit le Dieu & le conducteur des Muſes, c'eſt qu'Oſiris, comme nous l'avons dit après Diodore de Sicile, avoit mené avec lui dans ſes voyages des Indes des Chanteuſes & des Muſiciens. Si on a regardé l'Apollon Grec comme un Dieu à Oracles, c'eſt qu'Oſiris en avoit un en Egypte, ainſi que Latone, comme nous l'apprenons d'Herodote. Si les Grecs aſſuroient qu'un de leurs Apollons étoit venu du pays des Hyperboréens, c'eſt que ce Dieu y étoit particulierement honoré depuis que Seſoſtris y avoit porté ſes armes, & que les Grecs eurent quelque commerce de Religion avec ces Peuples, comme nous l'avons dit ailleurs (1). Si l'Apollon Grec étoit ſouvent confondu avec le Soleil, c'eſt qu'Oſiris & Orus en étoient les ſymboles en Egypte. Enfin ſi on a dit qu'Apollon étoit né à Delos, c'eſt que ce fut dans cette Iſle que ſon culte fut le plus ſolemnel, & que, comme le dit Herodote, la naiſſance d'un Dieu dans quelque pays, y marque l'introduction de ſon culte. On pourroit pouſſer plus loin ce parallele, mais j'en ai aſſez dit pour prouver que le veritable Apollon étoit celui d'Egypte.

(1) Liv. 1.

Je ne nie pas cependant que les Grecs n'ayent pû donner ce nom à quelque Prince de leur pays ; & quoique je ſois obligé d'avouer que j'ignore parfaitement qui il étoit, je ne dois pas moins pour cela en développer la Mythologie, & expliquer les Fables qu'on a publiées à ſon ſujet.

Jupiter, dit-on, étant amoureux de Latone, Junon en conçut tant de jalouſie, qu'elle perſecuta ſa rivale avec une

fureur qui n'a point d'exemple. Elle fit ſortir de terre un monſtre, nommé Python, à qui elle confia ſa vengeance; & comme ſi l'univers entier avoit épouſé le reſſentiment de Junon, Latone ne trouva aucun lieu où elle pût accoucher. Neptune touché du triſte ſort de cette amante infortunée, fit ſortir d'un coup de Trident l'Iſle de Delos du fond de la mer; & Latone, que Jupiter metamorphoſa en caille, s'y étant retirée, mit au monde Apollon & Diane. On publia à ce ſujet que cette Iſle, flottante auparavant, s'étoit fixée à cette occaſion : mais Virgile a ſuivi une autre tradition (1), en diſant que c'étoit Apollon qui l'avoit fixée dans la ſuite, l'attachant à Mycone & à Gyare, deux Iſles voiſines, & du nombre des Cyclades, comme Delos.

(1) Æn. l. 3.

Parmi les Dieux du Paganiſme, il n'en eſt aucun dont les Poëtes ayent publié tant de merveilles que d'Apollon, & ſelon eux, il excella dans tous les beaux Arts, tels que la Poëſie, la Muſique & l'Eloquence : & par une hyperbole aſſez ordinaire en pareille occaſion, on publia qu'il les avoit inventés. Il fut le Dieu & le Protecteur des Poëtes, des Muſiciens & des Orateurs. Les Muſes, comme nous le dirons dans leur hiſtoire, étoient auſſi ſous ſa protection, & il préſidoit à leurs concerts. Avec cela il n'y avoit aucun des Dieux qui poſſedât comme lui l'art de connoître l'avenir; auſſi fut-il celui de tous qui eut un plus grand nombre d'oracles.

A tant de perfections on joignoit la beauté, les graces, l'art de charmer les oreilles autant par la douceur de ſon éloquence, que par les accords harmonieux de ſa Lyre, qui enchantoient également les hommes & les Dieux. Cependant avec ces bonnes qualités il n'eut pas toujours le don de plaire aux perſonnes dont il étoit amoureux; ce qui a attiré aux Payens quelques railleries de la part des Apologiſtes de la Religion Chrétienne. En effet pour ſéduire Iſſé fille de Macarée, il fut obligé de ſe métamorphoſer en berger (2), & il eut beau étaler toutes ſes perfections à Daphné, elle fut ſourde à ſa voix. Mais ſans m'amuſer à rapporter ici ce que diſent les Poëtes Grecs & Latins, cherchons l'origine des Fables qu'ils ont debitées à ce ſujet.

(2) Ovid. Met. l. 4.

Pour expliquer celle de Daphné changée en Laurier dans le temps qu'Apollon la pourſuivoit, on peut dire que quelque Prince du nombre de ceux à qui l'amour des Belles-Lettres fit donner le nom d'Apollon, étant devenu amoureux de Daphné, fille de Penée Roi de Theſſalie, & la pourſuivant un jour, cette jeune Princeſſe perit ſur le bord d'un fleuve aux yeux de ſon amant. Quelques lauriers qui ſortirent en cet endroit donnerent lieu à la metamorphoſe ; ou plutôt l'étymologie du nom de Daphné, qui en Grec veut dire un laurier, fit publier cette Fable. Si nous en croyons Lylio-Geraldi, Daphné a été ainſi nommée de Δαφνῶ, *voco*, parce que le laurier fait du bruit en brûlant, *crepitat* ; & comme cet arbre étoit conſacré à Apollon, de-là eſt venue, ſelon cet Auteur, la fable des amours d'Apollon & de Daphné. Hiſtoire de Daphné.

Cependant Pauſanias (1) explique autrement cette avanture : il dit que Leucippus, fils d'Œnomaüs Roi de Piſe, celui-là même qui donna ſa fille unique Hippodamie en mariage à Pelops, étant amoureux de Daphné, ſe déguiſa en fille pour l'accompagner à la chaſſe qu'elle aimoit fort, & ſe conſacra à Diane, ſelon la coutume de ce temps-là. Les ſoins & les aſſiduités qu'il eut pour ſa Maitreſſe, lui acquirent bien-tôt ſon amitié & ſa confiance ; mais Apollon ſon rival, ayant découvert cette intrigue, redoubla un jour la chaleur du Soleil ; & Daphné & ſes Campagnes ayant voulu ſe baigner, on voulut obliger Leucippus à imiter leur exemple, & celui-ci s'en étant excuſé ſur divers prétextes, elles voulurent le deshabiller, & alors ayant déclaré ce qu'il étoit, elles le tuerent à coups de fleches. Pauſanias mêle, comme on voit, quelque choſe de fabuleux dans cet événement ; mais comme il eſt sûr d'ailleurs qu'Œnomaüs avoit un fils nommé Leucippus, qui perit dans ſa jeuneſſe, à peu près comme il le raconte ; pour rectifier ſa narration, il ſuffit de dire qu'un jour qu'il faiſoit fort chaud, ces filles ayant obligé ce jeune homme à ſe baigner, elles découvrirent ſon déguiſement & le punirent de ſon inſolence. (1) In Arcad.

Diodore de Sicile aſſûre que cette Daphné eſt la même que la Fée Manto fille de Tireſias, qui fut releguée à Delphes,

peu probables. Je n'ai rien trouvé dans l'Antiquité touchant cet Orchame, dont a parlé Ovide dans ſes Metamorphoſes, & qu'il dit avoir été le ſeptiéme deſcendant de Belus, & avoir regné ſur les Perſes Achemenides.

On met auſſi ſur le compte d'Apollon d'autres intrigues amoureuſes; entre autres celles qu'il eut avec Coronis, qui lui donna pour fils Eſculape; mais nous en parlerons dans l'Hiſtoire de ce Dieu de la Medecine.

Au reſte comme Apollon étoit le Dieu des beaux Arts, ceux qui les cultivoient paſſoient pour être ſes enfans, tels qu'Eſculape, Orphée, Linus, & pluſieurs autres; ou pour ſes favoris, comme Hyacinthe & Cypariſſe dont je vais rapporter l'Hiſtoire.

Hyacinthe changé en fleur.

Hyacinthe, au rapport de Pauſanias (1), étoit un jeune Prince de la ville d'Amycles dans la Laconie. Son pere Œbalus, que l'Auteur que je viens de citer appelle Amyclès, l'avoit fait élever avec tant de ſoin, qu'on le regarda comme un favori d'Apollon, & des Muſes. Pendant qu'il jouoit un jour avec ſes Compagnons, il fut malheureuſement frappé à la tête d'un coup de palet, dont il mourut quelque temps après. On compoſa apparemment quelque Poëme ſur cette avanture, dans lequel on diſoit pour conſoler ſes parents, que Borée jaloux de l'inclination d'Apollon pour ce jeune Prince, avoit détourné le palet dont ils jouoient enſemble; & il faut avouer que la fiction étoit aſſez ingénieuſe. Les Lacedemoniens célebroient tous les ans auprès du tombeau de ce Prince, une fête ſolemnelle, où ils lui offroient des ſacrifices; ils inſtituerent même à ſon honneur des Jeux qui portoient ſon nom, comme nous l'apprend Athenée (2), qui en fait la deſcription.

(1) *In Lacon.*

(2) Liv. 4.

Pauſanias parle du tombeau de ce jeune Prince, ſur lequel il dit qu'on voyoit la figure d'Apollon. Sa metamorphoſe en une fleur du même nom, n'eſt qu'un épiſode du Roman. On ne ſçait pas trop ce que c'eſt que l'Hyacinthe: Dioſcoride croit que c'eſt le *Vaccinium*, ou l'Oignon ſauvage, qui a la fleur couleur de pourpre, & ſur laquelle on voit, mais imparfaitement les deux lettres dont parle Ovide,

Quoiqu'il en ſoit, cette fable fait voir quelle idée la Religion payenne avoit de ſes Dieux, puiſqu'on ne rougiſſoit pas de leur attribuer les foibleſſes les plus infames. Les plaintes d'Apollon à la mort d'Hyacinthe ont ſouvent fait parmi les Payens même, le ſujet des railleries les plus piquantes contre ce Dieu.

Cypariſſe changé en Cyprès.

Cypariſſe, qui ſelon Ovide, avoit pris naiſſance à Carthée, ville de l'Iſle de Cos, étoit un jeune homme qui avoit beaucoup de talent pour la Poëſie & pour les beaux Arts; ce qui le fit paſſer pour le favori d'Apollon. Sa metamorphoſe en Cyprès eſt fondée ſur la reſſemblance de noms, cet arbre étant appellé par les Grecs *Cypariſſos*. On a ajouté à la fable, qu'Apollon pour ſe conſoler de ſa mort, avoit voulu que le Cyprès fût dans la ſuite le ſymbole de la triſteſſe; qu'il accompagnât les funerailles, & qu'on ne plantât point d'autres arbres auprès des tombeaux; circonſtances fondées ſur la nature de cet arbre, dont les branches dépouillées de feuilles, n'ont rien que de lugubre. Il y a des Auteurs qui prétendent que Cypariſſe fut auſſi aimé de Sylvain, & que c'eſt pour cette raiſon qu'on voit ſouvent ce Dieu avec des branches de Cyprès à la main.

Si Apollon ne fut pas toujours heureux en amour, il le fut dans les défis qu'on eut la témerité de lui faire, & dont il ſortit toujours victorieux. Pan qui croyoit exceller dans l'art de jouer de la flûte, voulut comparer cet inſtrument à la lyre d'Apollon. Le défi fut accepté; & le Tmolus pris pour arbitre, adjugea la victoire à Apollon. Midas témoin de cette diſpute, recuſa le jugement de Tmolus, & Apollon pour faire connoître ſa ſtupidité lui donna des oreilles d'âne. Midas eut toujours grand ſoin de cacher ſous un bonnet Phrygien cette difformité qui le deshonoroit; mais ſon Barbier qui l'avoit découverte, & qui n'oſoit en parler, confia ſon ſecret à la Terre, d'où il ſortit des roſeaux qui le divulguerent. Ces fictions ſont fondées ſur l'Hiſtoire, ainſi je dois les développer.

Hiſtoire de Midas & de Tmolus.

(1) *In Atticis.*

Midas, ſelon Pauſanias (1), étoit fils de Gordius & de Cybele, & regna dans la grande Phrygie, ainſi qu'on l'apprend de Strabon. Le premier des deux Auteurs que je viens de nommer, dit qu'il avoit bâti la ville d'Ancyre, aujourd'hui

Angoura, & celle de Peſſinunte, ſur le mont Agdiſtis, devenu célebre par le tombeau d'Atys; & le ſecond dit ſeulement que lui & Gordius ſon pere faiſoient leur reſidence auprès du fleuve Sangar, dans des villes, qui au temps qu'il écrivoit, n'étoient plus que de méchans villages. On ignore le temps auquel Midas a vécu; mais il a été contemporain de Tmolus, comme il paroît par Ovide: ce que je dirai de ce Prince à la fin de cet article, ſervira à fixer l'époque de ſon regne. Comme Midas étoit fort riche & fort œconome, on publia qu'il convertiſſoit en or tout ce qu'il touchoit, & l'on ne fait peut-être intervenir Bacchus qui lui enſeigna ſuivant la fable, le moyen de ſe défaire d'une qualité ſi incommode pour lui, que parce qu'il étoit le Dieu de la Vigne, & que Midas l'honoroit d'un culte particulier. On peut ajouter encore que ce qui avoit donné lieu à cette fable, c'eſt qu'il fut peut-être le premier qui découvrit de l'or dans la Pactole. Strabon en parlant des lieux d'où quelques Princes avoient tiré leurs richeſſes, dit ſeulement (1) que Midas avoit trouvé celles qu'il poſſedoit, dans les Mines du mont Bermius. Dès ſon enfance on avoit prévu qu'il ſeroit exttémement riche & fort mênager, ſur ce que des fourmis s'étant approchées de ſon berceau, lui avoient mis des grains de bled dans la bouche. Comme il étoit fort groſſier & fort ſtupide, on inventa la fable du Jugement qu'il avoit porté en faveur de Pan contre Apollon. Le Scholiaſte d'Ariſtophane, pour expliquer la fiction des oreilles d'âne dont Apollon fit preſent à Midas, dit qu'on avoit voulu marquer par-là qu'il avoit l'oreille très-fine, comme cet animal; ou parce qu'il entretenoit des eſpions dans tous ſes Etats; ou enfin parce qu'il habitoit ordinairement dans un lieu nommé ὦτα ὄνου, *les oreilles d'âne.* Strabon rapporte (2) que Midas avala du ſang de Taureau dont il mourut; & Plutarque (3) ajoute que ce fut pour ſe délivrer des ſonges fâcheux qui l'affligeoient depuis long-tems: comme on ſçait le temps auquel les Cimmeriens entrerent dans la Phrygie, il eſt aiſé de fixer l'époque du regne de Midas, puiſque Strabon dit qu'ils y arriverent au temps de ſa mort. Comme Ovide parle du Jugement de Tmolus que

(1) Liv. 14. pag. 680.

(2) Liv. 1. pag. 61.

(3) Traité de la Superſt.

Midas déſaprouva, il eſt à propos de parler de ce Prince & de ſa généalogie.

Tmolus Roi de Lydie, ſi nous en croyons Clytophon, étoit fils du Dieu Mars & de la Nymphe Theogene, & ſelon Euſtathe, de Sipylus & d'Eptonia. Un jour comme ce Prince chaſſoit, il apperçut une des Compagnes de Diane, qui ſe nommoit Arriphé. Comme elle étoit parfaitement belle, Tmolus en devint amoureux. Les paſſions des Grands ſont preſque toujours violentes. Le Roi réſolu de ſatisfaire la ſienne, pourſuivit vivement cette jeune Nymphe, qui pour ne pas tomber entre ſes mains, prit le parti de chercher un aſyle dans le Temple de Diane: mais que peut la crainte du ciel ſur le cœur des Tyrans? Arriphé fut violée au pied des Autels: un affront ſi ſanglant la jetta dans l'accablement, & elle ne voulut pas ſurvivre au malheur qui venoit de lui arriver Les Dieux ne laiſſerent pas ſa mort impunie: Tmolus enlevé par un Taureau tomba ſur des pieux dont les pointes le firent expirer au milieu des douleurs les plus cuiſantes. Ainſi périt ce Prince, qui fut inhumé ſur la montagne qui depuis porta ſon nom.

Hiſtoire de Marſyas.

Marſyas (*a*), autre joueur de flûte, fut encore plus malheureux que Midas dans le défi qu'il avoit oſé faire à Apollon, puiſque ce Dieu le fit écorcher vif. Voici l'Hiſtoire de ce perſonnage, célebre dans l'Antiquité. Il étoit de Celênes ville de Phrygie, & fils d'Hyagnis, ou ſelon Hygin (1), d'Œagre (*Œagri*); auquel nom le Commentateur *Munker* ſubſtituoit volontiers l'ancien génitif *Hyagni*. Humfroi Prideaux eſt de même avis, dans les notes ſur la Chronique de Paros (2); & ils ont raiſon l'un & l'autre, puiſque Œagre étoit pere, non pas de Marſyas, mais d'Orphée. Quelques-uns, dit Plutarque, ont prétendu que le vrai nom de Marſyas, étoit *Maſsès*. Il joignoit, ſuivant Diodore, à beaucoup d'eſprit & d'induſtrie une ſageſſe & une continence à toute épreuve. Son génie parut ſur tout dans l'invention de la flûte, où il ſçut raſſembler tous les ſons, qui auparavant ſe trouvoient partagés

(1) Cap. 165.

(2) Pag. 169.

(*a*) Voyez les Notes de M. Burette ſur le Traité de la Muſique par Plutarque, d'où j'ai tiré preſque tout cet article, *Mem. de l'Acad. Tom.* 10.

entre les divers tuyaux de chalumeaux. Il eut un attachement ſingulier pour Cybele fille de Dindyme & d'un Roi de Phrygie & de Lydie, appellé Meon, & les malheurs arrivés à cette Princeſſe en conſéquence de ſes amours avec Atys ne purent obliger Marſyas à ſe ſéparer d'elle. Chaſſée de la maiſon de ſon pere, après le meurtre de ſon Amant, & devenue furieuſe & vagabonde, elle eut en la perſonne de Marſyas un fidele compagnon de ſes courſes & de ſes voyages; qui les conduiſirent l'un & l'autre à Nyſe, ſejour de Bacchus, où ils rencontrerent Apollon, fier de ſes nouelles découvertes ſur la Lyre.

Marſyas lui fit un défi, qu'Apollon accepta, à condition, dit Pauſanias, que celui qui demeureroit vainqueur, feroit à ſon concurrent le traitement qu'il voudroit; & ce Dieu ayant remporté la victoire le fit écorcher vif, ou, ſelon Diodore, ce fut lui-même qui fit cette cruelle operation. Hygin & Philoſtrate le jeune qui prétendent qu'Apollon ſe ſervit pour cela du miniſtere d'un Scythe, ſe ſont trompés ſur le mot Σκυθεύσαι, qui étoit dans l'Ouvrage Grec qu'ils liſoient, & qu'ils ont cru bonnement ſignifier *donner commiſſion à un Scythe*, au lieu que ſelon Heſychius il ſignifie ſimplement *écorcher*.

On ajouta que ſon ſang avoit été metamorphoſé en un fleuve qui portoit le nom de Marſyas, dont en effet les eaux étoient rougeâtres, & qui traverſoit la ville de Celênes, où l'on voyoit dans la place publique, au rapport d'Herodote, la peau de cet infortuné Muſicien ſuſpendue en forme d'outre, ou de ballon: il falloit qu'elle y eût été tranſportée, puiſque Xenophon nous apprend qu'Apollon l'avoit ſuſpendue dans une caverne. D'autres Auteurs le font mourir moins cruellement & aſſûrent que de deſeſpoir d'être vaincu, ou ayant l'eſprit aliené, ainſi que nous l'apprend Suidas, il s'étoit précipité dans ce fleuve, & s'y étoit noyé.

L'ancienne Muſique inſtrumentale lui étoit redevable de pluſieurs découvertes, & on le fait, avec Olympus, Auteur du mode Phrygien & du Lydien, que d'autres attribuent à ſon pere Hyagnis. Il perfectionna ſur-tout le jeu de la flûte & du chalumeau, qui avant lui étoient ſimples. Il joignit

enſemble par le moyen de la cire & de quelques fils, pluſieurs tuyeaux ou roſeaux de differentes longueurs, d'où reſulta le chalumeau compoſé, & il fut l'inventeur de la double flûte, dont quelques-uns cependant font honneur à ſon pere.

L'Antiquité nous a conſervé pluſieurs monumens qui repréſentent cette action. On le voit dans Beger, dans Maffei, & dans du Choul, attaché à un arbre les mains derriere le dos : Apollon qui tient ſa lyre de la main gauche, a à ſes pieds un jeune homme qui paroît implorer ſon aſſiſtance ; on croit que c'eſt Olympus ſon Diſciple, qui demande grace pour ſon Maître, ou plûtôt la permiſſion de lui rendre les devoirs funebres ; ce qu'il obtint, comme nous l'apprenons d'Hygin.

Le Marquis Maffei a fait deſſiner auſſi une Statue magnifique qui eſt à Rome, où l'on voit Marſyas les bras étendus, attaché à un arbre. On en trouve d'autres où Apollon tient d'une main un couteau, & de l'autre la peau de Marſyas ; ce qui confirmeroit l'opinion de ceux qui croient qu'il l'écorcha lui-même. D'autres enfin où Marſyas a les oreilles & la queue des Faunes & des Satyres. On voyoit anciennement dans la citadelle d'Athenes une Statue de Minerve qui châtioit le Satyre Marſyas, pour s'être approprié les flûtes que la Déeſſe avoit rejettées avec mépris. Ces flûtes de Marſyas avoient été conſacrées dans le Temple d'Apollon à Sicyone, par un Berger qui les avoit recueillies. On voyoit auſſi à Mantinée dans le Temple de Latone, un Marſyas jouant de la double flûte, & il n'avoit point été oublié dans le beau tableau de Polygnote. Servius le Grammairien atteſte que les villes libres avoient dans la place publique une Statue de Marſyas, qui étoit comme un ſymbole de leur liberté, à cauſe de la liaiſon intime de Marſyas, pris pour Silene, avec Bacchus, connu des Romains ſous le nom de *Leber*. Il y avoit à Rome dans le *Forum* une de ces Statues, avec un tribunal dreſſé tout auprès, où l'on rendoit la juſtice. Les Avocats qui gagnoient leurs cauſes avoient ſoin de couronner cette Statue, comme pour remercier Marſyas du ſuccès

de leur éloquence, & pour ſe le rendre favorable en qualité d'excellent joueur de flûte, car on ſçait combien le ſon de cet inſtrument & des autres, influoit alors dans la déclamation, & combien il étoit capable d'animer les Orateurs & les Acteurs.

Malgré tant de témoignages qui atteſtent que Marſyas fut écorché vif, il y a des Auteurs qui croient que ce n'eſt qu'une pure allégorie, fondés ſur ce que le fleuve Marſyas faiſoit un bruit déſagreable & qui écorchoit les oreilles ; ou plutôt, ſi nous en croyons Fortunio Liceti (1), ſur ce qu'avant l'invention de la lyre, la flûte l'emportoit ſur tous les inſtrumens de Muſique, & enrichiſſoit tous ceux qui en ſçavoient jouer ; & comme le jeu de la lyre décredita celui de la flûte, & qu'on n'y gagnoit plus rien, on feignit qu'Apollon avoit écorché Marſyas : ce qui étoit d'autant mieux imaginé, que la monnoye dont on ſe ſervoit alors étoit de cuir (2).

(1) Hiergl. ch. 109.

(2) Pollux liv. 4. ch. 10.

La défaite du ſerpent Python que raconte Ovide (3), eſt miſe auſſi par les Poëtes ſur le compte de ce même Dieu. Ce monſtre cauſoit de grands ravages : mais Apollon à coups de fleches en purgea la terre, & délivra ſa mere des perſécutions qu'elle en ſouffroit.

Le Serpent Python.

(3) Met. l. 1.

Les eaux du Déluge, dit Ovide (4), qui avoient inondé la terre, laiſſerent un limon d'où ſortirent pluſieurs inſectes, entre autres le ſerpent Python qui cauſoit beaucoup de ravages aux environs du Parnaſſe. Apollon armé de ſes fleches, lui ôta la vie ; ce qui expliqué phyſiquement, veut dire que la chaleur du Soleil ayant diſſippé les mauvaiſes exhalaiſons, ces monſtres diſparurent bien-tôt. Si on rapporte cette fable à l'hiſtoire, ce Serpent étoit un brigand qui s'étoit établi aux environs de Delphes, & qui incommodoit fort ceux qui alloient y ſacrifier. Un Prince qui portoit le nom d'Apollon, ou un Prêtre de ce Dieu, en délivra le pays. Cet évenement donna lieu à l'établiſſement des Jeux Pythiens, ſi connus dans la Grece. On les célebroit de quatre ans en quatre ans, & on donnoit pour prix aux Vainqueurs, ou des pommes conſacrées à Apollon, ou, comme le prétend Pindare, des couronnes de Laurier. On s'y exerçoit principalement à chanter

(4) Met. l. 1.

à danſer, & à jouer des inſtrumens. Sur quoi on peut conſulter les Marbres de Paros (1) & Meurſius (2). Cet événement qu'Ovide place d'abord après le Déluge, ne doit être arrivé que long-temps après, puiſque du temps de Deucalion, Apollon n'étoit pas encore connu à Delphes. C'eſt Themis, ſuivant le même Poëte, & ſuivant toute l'Antiquité qui y rendoit alors des Oracles, & avant Themis il y avoit encore un autre Oracle qui étoit rendu par la Terre.

(1) Pag. 201. & 203. de l'Edit d'Oxford.

(2) Græcia feriata.

Je viens de dire que les fleches d'Apollon n'étoient que les rayons du Soleil, & c'eſt ce qui donna lieu à deux fables auſſi anciennes que célebres. La premiere, qu'on attribuoit à Apollon toutes les morts ſubites & prématurées. On en trouve cent exemples dans Homere, & toutes les fois que ce Poëte parle de quelque mort de ce genre, il ne manque pas de l'attribuer à Apollon, ou à Diane; avec cette difference qu'il met ſur le compte de ce Dieu celles des hommes, & ſur celui de Diane, celles des femmes. Mais l'exemple le plus marqué dans l'Antiquité, eſt celui des enfans de Niobé, qu'Apollon & Diane tuerent à coups de fleches: l'Hiſtoire en eſt trop remarquable, pour ne pas la rapporter ici.

Hiſtoire de Niobé & de ſes enfans, tués par Apollon & par Diane.

La fiere Niobé, dit Ovide (3), piquée de ce qu'on rendoit à Latone un culte religieux, & qu'on ne lui avoit érigé à elle aucun Autel, quoique par la naiſſance & le grand nombre de ſes enfans, elle meritât à juſte titre les honneurs divins, couroit à travers les rues de Thebes pour faire ceſſer les ſacrifices qu'on offroit à cette Déeſſe. Latone pour ſe venger implora le ſecours d'Apollon & de Diane, qui ayant découverr dans les plaines voiſines de cette ville, les enfans de Niobé qui y faiſoient leurs exercices, les tuerent à coups de fleches.

(3) Met. l. 6.

Tous les Hiſtoriens anciens conviennent avec Diodore de Sicile, & Apollodore, que Niobé étoit fille de Tantale & ſœur de Pelops, car il ne faut pas confondre celle dont il s'agir dans cette fable, avec une autre Niobé qui étoit fille de Phoronée, & qu'Homere dit avoir été la premiere mortelle aimée de Jupiter. Pelops ayant abandonné la Phrygie pour

ſe

ſe retirer dans cette partie de la Grece qui a depuis porté ſon nom, emmena ſa ſœur avec lui. Comme il cherchoit à aſſûrer ſa nouvelle domination par quelque alliance, qui pût le ſoutenir contre les efforts de ſes ennemis, il la donna en mariage à Amphion, Prince auſſi puiſſant qu'éloquent, & qui venoit d'enfermer de murailles la ville de Thebes. La dot de Niobé fut apparemment employée à bâtir une ville dans la Béotie, ou du moins ce fut une condition du mariage, puiſque Pauſanias nous apprend que ce fut alors que Pelops en jetta les fondemens. Le même Pauſanias parle en plus d'un endroit de l'alliance d'Amphion avec la Maiſon de Pelops; & il dit poſitivement dans ſes Béotiques, que ce Prince ayant fait alliance avec Tantale, avoit appris des Phrygiens le mode Lydien, & ajouté trois nouvelles cordes aux quatre que la lyre avoit auparavant.

Il y a grande apparence que Niobé fut le ſceau de la paix qui fut faite entre Amphion & Pelops : Car ce dernier s'étoit brouillé avec le Roi de Thebes, pour avoir reçû dans ſes Etats Maïus, qu'Amphion & Zethus en avoient chaſſé, ainſi que le rapporte Apollodore (1). Quoiqu'il en ſoit, ce mariage fut fort heureux par la fécondité de Niobé, qui eut un grand nombre d'enfans. Homere lui en donne douze, ſix garçons & ſix filles; Herodote ne lui donne que deux garçons & trois filles; Diodore de Sicile, quatorze, ſept de chaque ſexe. Apollodore (2) ſur l'autorité d'Heſiode, prétend qu'elle eut dix garçons & autant de filles. Cependant cet Auteur n'en nomme que quatorze, dont voici les noms, Sipyle, Minytus, Iſmene, Damaſichthon, Agenor, Phedine & Tantale, & autant de filles; Echodée, ou ſelon d'autres Thera, Cleodoxe, Aſtyoche, Phthia, Pelopie, Aſtycratie, & Ogygie.

(1) Liv. 3.

(2) Ibid.

Fiere de ſa fécondité, Niobé mépriſoit Latone, qui pour ſe venger, engagea Apollon & Diane à faire perir tous ſes enfans, de la maniere que le raconte Ovide après les autres Poëtes anciens, & comme on peut le voir dans Plutarque au Livre de la Superſtition. Cet épiſode ingénieuſement inventé, renferme une Hiſtoire auſſi tragique que véritable. La peſte,

qui ravagea la ville de Thebes, fit perir tous les enfans de Niobé; & parce qu'on attribuoit les maladies contagieuſes à la chaleur immoderée du Soleil, on publia que c'étoit Apollon qui les avoit tués à coups de fleches. Ce que j'avance ici ſur le fond de cette fable, eſt autoriſé par l'Antiquité. Homere (1) dit que Laodamie & la mere d'Andromaque avoient été tuées par Diane. Valerius Flaccus (2) rapporte les plaintes de Clyte femme de Syſique ſur la mort de ſa mere, à qui Diane avoit ôté la vie (*a*); & ſans vouloir entaſſer un plus grand nombre d'exemples, j'ajoute ſeulement que le Scholiaſte de Pindare (3) remarque après Pherecyde, qu'Apollon envoya Diane ſa ſœur, pour faire mourir Coronis & pluſieurs autres femmes, pendant qu'il alloit lui-même ôter la vie à Iſchis. Après cela il n'eſt pas étonnant de voir Penelope, dans Homere, prier Diane de la faire mourir. Si ces témoignages ne ſuffiſoient pas pour prouver cette tradition, je joindrois l'autorité de Strabon (4) & d'Euſtathe qui diſent la même choſe; & ce dernier obſerve fort judicieuſement que les Poëtes qui attribuoient à ces Divinités les morts ſubites, & celles que la peſte cauſoit, mettoient toujours celles des hommes ſur le compte d'Apollon, & celles des femmes ſur celui de Diane (5). Homere s'eſt à la vérité écarté de cette regle en diſant que Diane avoit fait mourir Orion (6): mais comme il avoit voulu attenter à l'honneur de cette Déeſſe, il n'eſt pas étonnant qu'elle ait voulu le punir elle-même; ce qui pourtant eſt ſi fort contre l'uſage ordinaire, qu'il y a des Auteurs, au rapport d'Euſtathe (7), qui croient que cet endroit d'Homere eſt ſuppoſé.

(1) Iliad. l. 2. v. 20.
(2) Liv. 3.
(3) Sur la troiſiéme Pythique.
(4) Liv. 14.
(5) Sur la 2. de l'Iliad.
(6) Odyſſ. l. 5. v. 125.
(7) Sur le 5. de l'Odyſſ.

Rien n'eſt mieux imaginé que ce ſyſtême, puiſqu'on a raiſon d'attribuer les maladies contagieuſes aux exhalaiſons de la terre, & à la chaleur immoderée du Soleil : auſſi, ſelon Homere, la peſte ſurvint dans le camp des Grecs, dès que ce Dieu irrité eut lancé ſes fleches; c'eſt-à-dire, dès que ſes rayons trop chauds eurent corrompu l'air. Il eſt bon de remarquer en paſſant que les fleches, étoient le ſymbole d'Apollon

(a) . . . . . *Triviæque potentis*
Occidit arcanâ genitrix abſumpta ſagittâ.

irrité, comme la lyre ſignifioit qu'il étoit appaiſé, ainſi que l'obſerve Servius (1) : auſſi ne manquoit-on jamais dans ces ſortes de maladies épidemiques d'implorer le ſecours de cette Divinité, & de lui offrir des ſacrifices, comme Horace & Pauſanias nous l'apprennent. On avoit même grand ſoin alors de mettre ſur les portes des maiſons des branches de laurier, dans l'eſperance que ce Dieu épagneroit des lieux qui étoient ſous la protection d'une perſonne qu'il avoit cherie, ainſi qu'on peut le voir dans Diogene Laërce, & dans l'Auteur du grand Etymologicon.

(1) Sur le 3. de l'Eneide.

Ovide fait mourir les enfans de Niobé dans un Cirque, où ces jeunes Princes s'exerçoient à manier des chevaux ; mais Pauſanias dit (2) avec plus de vraiſemblance, qu'il moururent ſur le mont Cytheron où ils étoient allé chaſſer, & les filles à Thebes. Si on a ajouté ſur l'autorité d'Homere (3) que ces enfans infortunés demeurerent neuf jours ſans ſépulture, parce que les Dieux avoient changé en pierres tous les Thebains, & que les Dieux eux-mêmes leur rendirent les devoirs funebres, le dixiéme jour, c'eſt que comme ils étoient morts de la peſte, perſonne n'avoit oſé les enterrer, & tout le monde avoit paru inſenſible aux malheurs de la Reine ; figure vive des calamités qui accompagnent ce fleau, où chacun craignant une mort preſque aſſûrée, ne ſonge qu'à ſa propre conſervation, & néglige les devoirs les plus eſſentiels. Cependant comme les Prêtres après que la violence du mal fut un peu paſſée, ſe mirent en état de les enſevelir, on publia que c'étoient les Dieux eux-mêmes qui leur avoient rendu ce devoir. On ajoute qu'Iſmenus l'aîné de ces Princes, pour ſe délivrer des douleurs que lui cauſoit un mal ſi violent, ſe jetta dans un fleuve de la Béotie, qu'on appelloit alors le pied de Cadmus, & qui depuis cet événement porta le nom de ce jeune Prince.

(2) In Beot.

(3) Iliad. L. 24.

Niobé ne pouvant plus ſouffrir le ſéjour de Thebes après la mort de ſes enfans, & de ſon mari qui s'étoit tué de déſeſpoir, retourna dans la Lydie, & finit ſes jours près du mont Sypile, ſur lequel, ſelon le rapport de Pauſanias (2), on voyoit une roche qui regardée de loin reſſembloit à une

(4) In Attic.

femme accablée de douleur & d'affliction, quoique de près elle ne reſſemblât à rien moins qu'à cela, comme l'aſſûre le même Auteur, qui y avoit voyagé. Voilà ce qui a fait dire à Ovide qu'un tourbillon de vent avoit emporté cette Princeſſe infortunée ſur cette montagne, & qu'elle avoit été changée en rocher, circonſtance qui nous apprend, comme le dit Ciceron (1), que Niobé avoit gardé un profond ſilence dans ſon affliction, & qu'elle étoit devenue comme immobile & muette; ce qui eſt le caractere des grandes douleurs. Sophocle dans ſon Antigone, dit que cette Princeſſe ne fut pas d'abord changée en pierre, mais que les Dieux dans la ſuite lui accorderent cette grace à ſa priere. Le même Poëte dans Electre, dit que Niobé verſe des larmes dans un tombeau de pierre.

(1) Tuſcul. Quæſt. lib. 3.

Ovide a cru ſans doute que l'Hiſtoire ſeroit plus touchante, en diſant que tous les enfans de Niobé avoient été la victime de la vengeance de Latone. Cependant Pauſanias (2) rapporte que Melibée ou Chloris, & Amyclée, deux de ſes filles, appaiſerent Diane, qui leur conſerva la vie; c'eſt-à-dire, qu'elles guerirent de la peſte. La premiere de ces deux Princeſſes épouſa Neleus pere de Neſtor, ainſi que le rapporte Apollodore (2); mais le même Pauſanias proteſte qu'il aime mieux ſe ranger au ſentiment d'Homere, qui dit que tous les enfans de Niobé perirent par les mains d'Apollon & de Diane. Je ne dois pas oublier de rapporter auſſi ce qui fit donner à Melibée le ſurnom de Chloris; c'eſt que ne s'étant jamais remiſe de la frayeur que lui avoit cauſé la mort de ſes freres & de ſes ſœurs, elle demeura toujours extraordinairement pâle, ainſi que le raconte encore Pauſanias (3).

(2) In Attic.

(3) Liv. 1. in Corinth.

L'hiſtoire que je viens d'expliquer arriva environ 120. ans avant la guerre de Troye; ce qu'il ſeroit aiſé de prouver par la généalogie de Neſtor, fils de Chloris, encore plus par celle de Laïus pere d'Œdipe, qui ſucceda à Amphion & à Zethus au Royaume de Thebes: comme je le dirai lorſque j'expliquerai la fable d'Amphion.

Telle eſt la vérité de cet évenement ſi célebre dans les anciens Poëtes. Admirons la fertile imagination d'Ovide qui

ſe raconte ſi bien : tranſportons-nous avec lui auprès de Thebes, pour voir ces jeunes Princes montés ſur de ſuperbes chevaux faire leurs exercices, pendant qu'Apollon & Diane, prenant la défenſe de leur mere outragée, les percent impitoyablement à coups de fleches. Les ſœurs de ces Princes infortunés accourent ſur les remparts au bruit de ce funeſte accident, & tombent ſous les coups inviſibles de Diane : enfin la mere arrive qui outrée de douleur & de déſeſpoir arroſe de ſes larmes les corps de ſes enfans, & eſt enfin changée en Rocher : & on avouera que ſi la fable donne de grands ornemens à la vérité, la découverte de cette même vérité donne encore plus de plaiſir à l'eſprit, que ces vains ornemens n'en donnent à l'imagination.

Un monument antique rapporté par le P. de Montfaucon (1) repréſente cette hiſtoire ſelon la tradition qu'a ſuivie Ovide. Les fils de Niobé y paroiſſent avec leurs chevaux de manege, Apollon & Diane leur lancent leurs fleches, & la mere deſolée de les voir perir l'un après l'autre, en tient quelques-uns entre ſes bras

(1) Ant. Expliq. Tom. I.

Mais ſi les fleches d'Apollon lui avoient été ſi utiles en tant d'occaſions, elles lui furent bien funeſtes dans celle dont je vais parler. Jupiter indigné qu'Eſculape eût rendu la vie à Hippolite, prétendant que le droit de reſſuſciter les morts devoit être reſervé à lui ſeul, frappa l'infortuné Medecin d'un coup de foudre ; & Apollon, pour venger la mort de ſon fils, ayant tué à coups de fleches les Cyclopes qui avoient fabriqué la foudre dont Jupiter s'étoit ſervi, il fut chaſſé du Ciel. Obligé de gagner de quoi vivre, il ſe mit au ſervice d'Admete, dont il garda les troupeaux.

Boccace (2) ſur l'autorité de Theodontion, dit que cette avanture regarde cet Apollon que Ciceron dit avoir donné des Loix aux Arcadiens, & qui fut chaſſé du Trône pour avoir voulu gouverner ſes Sujets avec trop de ſeverité. Il ſe retira à la Cour d'Admete qui le reçut favorablement, & lui donna en ſouveraineté la partie de ſes Etats qui étoit ſur les bords du fleuve Amphriſe. De-là l'origine de la Fable qui dit qu'il fut banni du Ciel, parce qu'il fut chaſſé du Trône.

(2) Gen. des Dieux.

Celle qui porte qu'il fut obligé de garder les troupeaux d'Admete, nous apprend qu'il devint Roi d'une partie de la Theſſalie. Les deux noms de Roi & de Paſteur ſont ſouvent ſynonimes, ſur-tout dans Homere; & en effet tout Roi doit être le Paſteur de ſon Peuple, qui eſt ſon vrai troupeau. Comme ces anciennes traditions n'étoient pas toujours uniformes, Ovide dit que ce n'étoit pas dans la Theſſalie, mais dans l'Elide, qu'Apollon devint Paſteur, & que lui arriva l'avanture de Battus qui lui vola quelques bœufs.

L'Hiſtoire que je viens de raconter, prouve qu'Apollon ne ſouffroit pas volontiers qu'on l'inſultât: celle de Phorbas qui s'étoit rendu maître du chemin qui conduiſoit à Delphes, en eſt une nouvelle preuve. Ce Dieu en effet s'étant métamorphoſé en Athlete, lui ôta la vie: mais pour expliquer la plûpart de ces Fables, il faut de temps en temps ſe rappeller le principe que j'ai établi dans le premier Volume, qu'on chargeoit preſque toujours l'hiſtoire d'un Dieu ou d'un Heros des avantures de tous ceux qui avoient porté le même nom, & ſouvent de celles de leurs Prêtres: celle dont je viens de parler pourroit bien être de ce nombre. Quelqu'un des Miniſtres de Delphes qui voyoit diminuer tous les jours les offrandes qu'on portoit dans le Temple d'Apollon, par les incurſions de Phorbas, ſe déguiſa, & ayant été aſſez heureux pour tuer ce brigand, publia que c'étoit Apollon lui-même qui avoit vengé l'inſulte faite à ſon Temple.

Quoiqu'il en ſoit, il n'y eut gueres de Dieux dans le Paganiſme, plus honoré qu'Apollon. Il avoit des Temples dans toute la Grece & dans toute l'Italie, des Oracles ſans nombre, & on celébroit un grand nombre de Fêtes en ſon honneur, ſur-tout à Delos. Je n'ai pas beſoin de m'étendre beaucoup ſur ce ſujet, il ſuffit de remarquer que preſque toutes les ceremonies du culte qu'on lui rendoit avoient rapport au Soleil, dont il étoit le ſymbole, ou aux attributs qu'on croyoit qu'il poſſedoit. Ainſi le loup & l'épervier lui étoient conſacrés, parce que l'un & l'autre a la vûe fine & perçante; le corbeau, la corneille & le cygne, à cauſe qu'on croyoit que ces oiſeaux avoient un inſtinct naturel pour prédire l'avenir.

Si le laurier étoit un arbre conſacré à ce Dieu, c'eſt qu'on étoit perſuadé que ceux qui dormoient ayant ſous la tête quelque branche de cet arbre, recevoient des vapeurs qui les mettoient en état de prophetiſer. Porphyre nous apprend même que les Anciens annonçoient les choſes futures ſur le bruit que faiſoit le laurier lorſqu'il brûloit; ce qui fait dire à Tibulle : *lorſque le Laurier vous donne un bon augure, Laboureurs, rejouiſſez-vous* (*a*) : mais auſſi quand il brûloit ſans aucun petillement c'étoit un mauvais ſigne (*b*). On lui avoit auſſi conſacré le coq, parce qu'il annonce par ſon chant le lever du Soleil ; & la cigale, à cauſe que ſon chant honore le Dieu de la Muſique.

Le temps nous a conſervé un grand nombre de monumens de ce Dieu ; je n'ai pas deſſein de les parcourir, on peut les voir preſque tous raſſemblés dans l'Antiquité expliquée par les figures. Il ſuffit de remarquer que ce Dieu y eſt toujours reconnoiſſable par ſa jeuneſſe, par les rayons qui brillent ſur ſa tête, & par ſa lyre, ou la cythare qui l'accompagne. J'ai dit qu'on repréſentoit Apollon jeune & ſans barbe, ainſi que Bacchus, ce qui ſelon Tibulle convenoit parfaitement à l'un & à l'autre ; mais comme celui-ci paroît quelquefois avec de la barbe, Lucien nous apprend (1) qu'il y avoit auſſi un Apollon barbu : cependant nous n'avons aucun monument qui le repréſente ainſi.

(1) De Dea Syr.

Enfin pour terminer cet article, il me reſte à parler des differens noms qu'on donnoit à Apollon. Comme tout l'univers adoroit ce Dieu, ou du moins l'Aſtre dont il étoit le ſymbole, il avoit preſque autant de noms qu'il y avoit de pays differens qui lui rendoient un culte religieux, ainſi que nous l'avons dit plus d'une fois; mais indépendamment de ces noms, les Grecs & les Romains lui en donnoient pluſieurs autres.

Celui de *Vulturius* lui fut donné par une avanture bien ſinguliere que raconte Conon (3). Deux Bergers qui faiſoient paître leurs troupeaux ſur le mont Liſſus près d'Epheſe, ayant

(4) Narrat. 35.

(a) *Laurus ubi bona ſigna dedit, gaudete coloni.*
(b) *Et jacet extincto laurus aduſta foco.* Propert.

vû ſortir d'une caverne quelques moûches à miel, l'un d'eux s'y fit deſcendre avec une corbeille, & y trouva un treſor. Celui qui étoit demeuré dehors l'ayant retiré par le moyen de cette même corbeille, il y laiſſa ſon compagnon, ne doutant pas qu'il n'y périt. Dans le temps que le Berger abandonné étoit livré au plus cruel déſeſpoir, il s'aſſoupit, & Apollon lui apparut en ſonge, qui lui dit de ſe meurtrir le corps avec un caillou, ce qu'il fit. Quelques vautours attirés par la puantenr des playes qu'il s'étoit faites, entrerent dans la caverne, & ayant enfoncé leur bec dans ſes playes & dans ſes habits, & ayant pris leur vol en meme temps, tirerent ce malheureux hors de la caverne. Dès qu'il fut guéri il porta ſes plaintes devant les Magiſtrats d'Epheſe qui firent mourir l'autre Berger; & ayant donné à celui-ci la moitié de l'or qui s'étoit trouvé dans la caverne, il en fit bâtir ſur la même montagne un Temple en l'honneur de ſon liberateur, ſous le nom d'Apollon aux Vautours.

On l'appelloit *Hyperboréen*, pour les raiſons que nous avons (1) T. I. liv. 7. rapportées dans l'article de la Religion des Peuples du Nord (1): *Phœbus*, pour faire alluſion à la lumiere du Soleil & à ſa chaleur, qui donne la vie à toutes choſes, ou du nom de Phœbé, mere de Latone: *Delius*, ou à cauſe de l'Iſle de Delos où il étoit né, ou parce qu'il éclaire toutes choſes: *Cynthius*, d'une montagne de ce nom, comme on l'apprend de Servius & de Feſtus: *Epidelius*, à cauſe d'un Temple qu'il avoit près du Promontoire de Malée. Menophanès qui commandoit la flotte de Mithridate, ayant ſaccagé l'Iſle de Delos, fit jetter dans la mer la ſtatue d'Apollon; les Lacedemoniens l'ayant trouvée, firent bâtir un Temple en l'honneur de ce Dieu, qu'ils nommerent *Epimelius*, comme pour marquer qu'il étoit venu de Delos.

Le Peuple de Chio l'honoroit ſous le nom de *Phanæus*, & donnoit le nom de *Phanée* à un de leurs Promontoires, parce que c'étoit de-là que Latone avoit vû l'Iſle de Delos (2). Celui de *Lycius* lui fut donné, ſi nous en croyons Pauſanias (1), par Danaüs, qui ayant apperçû, lorſqu'il diſputoit la couronne à Gelanor, un Loup, que les Grecs appellent λύκος,

(2) Steph. ſur le mot φάναι.

(3) In Attic.

Λύκος, emporter la victoire ſur un Taureau contre lequel il combattoit, publia qu'Apollon avoit voulu faire voir au Peuple d'Argos, qu'un Etranger devoit l'emporter ſur un citoyen, puiſque le Loup qui eſt un animal étranger, avoit vaincu le Taureau. Lorſque ce Prince fut monté ſur le trône, il fit bâtir un Temple en l'honneur d'Apollon Lycius. On l'appella *Delphinius*, parce qu'on crut qu'il avoit accompagné ſous la figure d'un dauphin le navire de Caſtalius, qui conduiſoit une colonie de l'Iſle de Crete dans la Phocide : *Delphicus*, de la ville de Delphes, ſi fameuſe par l'Oracle de ce Dieu : *Clarius*, de celle de Claros, où il avoit auſſi un Oracle. *Iſmenius*, d'une colline près de Thebes, comme nous l'apprend Pauſanias (1), ou d'un fleuve de ce nom, ſi nous en croyons Stephanus : *Nomius*, parce qu'il avoit gardé les troupeaux d'Admete : *Pythius*, à cauſe de la victoire qu'il remporta ſur le ſerpent Python (*a*) ; & les Jeux qu'on inſtitua en mémoire de cet évenement, furent appellés Pythiens, comme Ovide (*b*) nous l'apprend.

(1) In Beot.

Le nom de *Sminthien* lui fut donné, parce que, comme le rapporte Strabon (2) après Callinus & Heraclide de Pont, les deſcendans de Teucer étant partis de l'Iſle de Crete pour aller chercher un lieu propre à s'établir, apprirent de l'Oracle qu'ils devoient s'arrêter dans l'endroit où les habitans viendroient les recevoir. Comme ils furent obligés de paſſer la nuit ſur les bords de la mer dans l'Aſie mineure, un grand nombre de rats vinrent la nuit manger leurs ceinturons & leurs boucliers. Le lendemain ayant vû ce dégât, & croyant que l'Oracle étoit accompli, ils s'arrêterent en cet endroit, & donnerent à Apollon, qui y étoit fort honoré, le nom de Smynthien, qui dans leur langue veut dire un rat. Ce même Auteur ajoute qu'on voyoit dans la ville de Chryſe une ſtatue d'Apollon, de la main de Scopas celebre Sculpteur de l'Iſle de Paros, avec la figure d'un rat près de ſes pieds ; & Heraclide

(2) Liv. 13.

(*a*) Liſez ſur ce nom les pages 202. & 203. des Notes ſur les Marbres, & les Auteurs qui y ſont cités.

(b) *Neve operis famam poſſit delere vetuſtas*
Inſtituit ſacros celebri certamine ludos,
Pythia, perdomiti Serpentis nomine dictos.

de Pont aſſure que les Rats qui étoient autour de ce Temple, étoient ſacrés.

Orphée, Homere, Ovide, & pluſieurs autres Poëtes donnent ſouvent à Apollon le nom de Sminthien (*a*). Celui d'*Actius* lui venoit du promontoire de ce nom, ſi connu par la victoire d'Auguſte ſur Antoine : celui de *Daphnæus*, à cauſe de la Fable de ſes amours avec Daphné : celui de *Soracte*, d'une montagne d'Italie où il étoit honoré, & dont les Prêtres, ſi nous en croyons Pline & Virgile, marchoient ſans aucune incommodité ſur des charbons allumés (*b*). Strabon parle auſſi de cette même merveille (1), mais il dit que c'étoit la Déeſſe Feronie qui étoit honorée ſur le mont Soracte, & que c'étoit à ſon honneur que ces Prêtres marchoient ſur ces tiſons enflammés.

(1) Liv. 5.

Enfin Apollon avoit encore pluſieurs autres noms, tirés la plûpart des lieux où il étoit honoré, ſans parler de ceux que les autres Peuples lui donnoient, ainſi que nous l'avons déja dit au commencement de ſon hiſtoire, & lorſque nous avons parlé de l'origine de l'Idolatrie.

Diane & la Lune.

L'HISTOIRE de Diane ne nous menera pas ſi loin que celle d'Apollon, puiſque les mêmes attributs conviennent au frere & à la ſœur. En effet Diane peut être regardée comme la Lune, & alors elle étoit la même qu'Iſis, & c'eſt-là de toutes les Dianes la plus ancienne. On pourra faire de l'une & de l'autre un parallele ſemblable à celui qu'on vient de lire d'Apollon & d'Oſiris. On peut dire de même que les Grecs, qui avoient reçû la Theologie des Egyptiens,

(*a*) On donne d'autres origines du nom de Sminthien, comme on peut le voir dans Lylio Giraldi, Synt. 7.

(*b*) *Haud procul urbe Roma in Faliſcorum agro ſunt paucæ familiæ, quæ Hirpinæ vocantur, quæ ſacrificio annuo, quod fit ad montem Soractem Apollini, ſuper ambuſtam ligni ſtruem ambulantes non aduranturs, & ob id perpetuo Senatuſconſulto, militiæ aliorumque munerum vacationem habent.* Plin. lib. 2. c. 93.

Summe Deûm, ſancti cuſtos Soractis Apollo,
Quem primi colimus, cui Pineus ardet acervo
Paſcitur, & medium freti pietate per ignem
Cultores multâ premimus veſtigia planâ.

l'ajuſterent à leurs idées, & attribuerent à la ſœur d'Apollon ce que ceux-là avoient dit de la ſœur d'Oſiris. Ainſi pour ſuivre mon même plan, je n'ai qu'à rapporter & expliquer la Mythologie Grecque au ſujet de Diane

Ciceron (1) reconnoît trois Dianes : « la premiere, que « l'on croit mere du Cupidon ailé, étoit fille de Jupiter & « de Proſerpine ; la ſeconde, qui eſt la plus connue, étoit « fille du troiſiéme Jupiter & de Latone ; la troiſiéme, à qui « ſouvent les Grecs donnent le nom de ſon pere, étoit fille « d'Upis & de Glaucé. » (1) De Nat. Deor. l. 3.

Strabon (2) & Pauſanias parlent d'une autre Diane nommée *Britomartis*. Elle étoit fille d'Eubulus, & aimoit fort la chaſſe. Comme elle fuyoit Minos qui en étoit amoureux, elle ſe jetta dans la mer, & fut priſe dans les filets de quelques Pêcheurs ; ce qui, ſelon Voſſius, lui fit donner le nom de *Dictynna* ; ſi vous n'aimez mieux dire que ce nom lui fut donné à cauſe du mont Dicté ; ou bien, comme le pretend Solin, parce qu'il ſignifie une *Vierge douce & humaine*. Il y a même bien de l'apparence que Ciceron & Strabon n'ont pretendu parler que des Dianes de la Grece. Ovide eſt allé plus loin, puiſqu'il nous fait connoître une Diane encore plus ancienne ; c'étoit celle d'Egypte, qui ſe métamorphoſa en chat, dans le temps que Typhon fit la guerre aux Dieux : *Fele ſoror Phœbi latuit* (3) ; c'eſt la même que celle dont parle Herodote (4), nommée *Bubaſtis*, qui ajoute que les Egyptiens diſoient qu'elle étoit fille de Dionyſius, c'eſt-à-dire d'Oſiris & d'Iſis, & que Latone n'étoit que ſa nourrice : ou pour mieux dire, c'eſt Iſis elle-même qui eſt la veritable & la plus ancienne Diane, puiſque c'eſt elle que les Egyptiens prirent pour le ſymbole de la Lune, comme nous l'avons dit dans ſon hiſtoire. Mais parce que les Grecs ont toujours copié les Egyptiens, ils ont dit de quelques-unes de leurs Princeſſes ce que ceux-ci attribuoient à leur Iſis ; & il ſemble que ce qu'ils en racontent, doit ſe rapporter à cette Diane qui étoit fille de Jupiter & de Latone, & ſœur d'Apollon. Comme elle aimoit la chaſſe, ils l'ont regardée comme la Divinité de celles qui s'adonnoient au même exercice. L'amour qu'elle (2) Liv. 10. (3) Met. l. 5. (4) Liv. 1.

eut pour la chaſteté lui fit donner des vierges pour compagnes. On la repréſente ordinairement avec un carquois & des chiens, trainée dans un chariot par deux cerfs blancs : on la peignoit cependant quelquefois avec des ailes, comme nous l'apprend Pauſanias, ayant à une main un lion & à l'autre une panthere, ſon chariot étant trainé ou par deux vaches, ou par deux chevaux de différentes couleurs ; mais cet Auteur avoue en même temps qu'il ne ſçait point ce que ces ſymboles ſignifient.

Il eſt bon de remarquer, 1°. Que comme dans la Theologie payenne Diane étoit une Divinité en même temps naturelle & animée, les Poëtes en diſent bien des choſes qu'il ſeroit ridicule de vouloir rapporter à l'hiſtoire, puiſque l'on voit évidemment qu'elles ne peuvent s'entendre que de la Lune qu'elle repréſentoit. A ſuivre même leurs principes, Diane, Lucine, Junon, Venus, Bubaſtis & Iſis n'étoient ſouvent qu'une même Divinité, c'eſt-à-dire la Planete qu'elles repréſentoient, & c'eſt-là le dénouement de tout ce qu'on trouve dans leurs Ouvrages, touchant la plûpart des attributs de cette Déeſſe. 2°. Que lorſqu'elle repréſentoit la Lune, elle s'appelloit Lucine ; Diane, quand on la prenoit pour cette Déeſſe qui aimoit la chaſſe ; & Proſerpine, ou Hecate, quand elle étoit regardée comme une Divinité de l'Enfer. De-là le nom de *Triformis* que lui donnent les Poëtes (1), & l'uſage où l'on étoit de la repréſenter avec trois têtes (*a*), dont celle qui étoit à droite, étoit celle d'un cheval, celle qui étoit à gauche d'un chien, & celle du milieu, d'un ſanglier. Mais cet uſage, ſi nous en croyons Pauſanias (2), n'étoit ni univerſel, ni bien ancien. « Autant que » j'en puis juger, dit cet Auteur, c'eſt Alcamene qui s'eſt » aviſé le premier de faire une triple ſtatue à trois corps & à » trois viſages, pour repréſenter la Déeſſe Hecate ; & c'eſt » cette ſtatue que les Atheniens nomment l'Epipyrgide (*b*), & » qu'ils ont placée à Athenes auprès de la victoire ſans ailes. »

(1) Horace, Virg. Martial. &c.

(2) In Corinth. c 30.

Lorſque Diane étoit invoquée par les femmes prêtes à

(*a*) *Tergeminamque Hecatem, tria virginis ora Diane.* Virg. Æneid. l. 4.

(b) Ce mot vient de πύργος, une tour, parce que cette Statue étoit fort haute.

accoucher, elle s'appelloit Lucine, ainſi que la Junon *Promuba*. Elle avoit encore pluſieurs autres noms. Celui de *Trivia*, marquoit qu'elle étoit honorée dans les carrefours des rues & des chemins où l'on mettoit ordinairement ſes ſtatues. Celui d'*Orthione*, lui étoit donné ou d'un lieu de ce nom dans l'Arcadie, où elle étoit honorée, ou plutôt de la ſeverité avec laquelle elle puniſſoit celles de ſes compagnes qui ne gardoient pas une exacte chaſteté, ou enfin parce que les jeunes garçons de Lacedemone ſe fouettoient cruellement, & quelquefois juſqu'à en mourir, en preſence de ſes ſtatues: coutume dure & barbare, qui peut avoir occaſionné le ſurnom de Diane, les Grecs appellant *Orthion* ce qui étoit dur & inflexible; les noms de *Militta*, d'*Alilat* & d'*Anaïtis* lui étoient donnés par les Pheniciens, les Arabes & les Cappadociens, ainſi que nous l'avons dit dans le I. Tome. Celui de Diane, qui eſt le plus ordinaire, & qui eſt le même que *Iana*, ſignifie la Lune, ſelon Varron. Celui de *Deviana* venoit de ce que cette Déeſſe aimoit la chaſſe, & que ceux qui aiment cet exercice ſont ſujets à s'égarer, ou à ſe dévoyer. Spon (1) eſt le premier qui ait fait graver un monument, où Diane eſt nommée *Clatra*. Cette Déeſſe y eſt repréſentée avec Apollon, l'un & l'autre chargés de ſymboles, à la maniere des figures *Panthées*. Apollon avec ſa lyre, tient à la main la foudre de Jupiter, & a la tête environnée de rayons, & au-deſſus un ſoleil dans un cercle. Diane a ſur la tête le croiſſant, une tour & une pomme de pin, comme Cybele, un ſerpent entortillé à ſon bras, ainſi qu'Hygiea, Déeſſe de la ſanté, le ſiſtre d'Iſis, une proue de vaiſſeau, comme Iſis ſurnommée Pelagia. Il eſt clair que c'eſt Diane, entant qu'elle repréſente la Lune, c'eſt-à-dire une Iſis à la maniere des Grecs.

(1) Miſc. Erud. Ant.

Les autres noms qu'on donne à la même Déeſſe viennent la plûpart des lieux où elle étoit honorée; ainſi Heſychius l'appelle *Aerea*, d'une montagne de ce nom dans l'Argolide, & Pauſanias *Coryphæa*, d'une autre montagne près d'Epidaure. Les Eléens la nommoient *la Speculatrice*, les Cretois *Dictynne*; les Eginetes, *Aphæa*; ceux de Sicile, *Lye*,

parce qu'ils croyoient qu'elle les avoit guéris d'un mal de rate. Ceux de la Tauride, *Taurica*, du nom de leur pays ; *Thoantina*, de celui de Thoas leur Roi ; *Oreſtina*, parce qu'Oreſte en enleva la ſtatue. Ceux d'Epheſe, *Epheſia*, & nous avons dit dans la deſcription du Temple qu'elle avoit dans cette ville (1), combien elle y étoit honorée. Ceux d'Elide, *Alphea*, comme nous l'apprenons de Strabon ; & la raiſon qu'ils rendoient de ce ſurnom, étoit que l'Alphée étant devenu amoureux de cette Déeſſe, elle ſe couvrit le viſage de boue, & en fit autant à ſes compagnes. Comme la ſagacité des Dieux, que les Payens honoroient, n'étoit pas grande, l'Alphée ne put diſtinguer la Déeſſe d'avec les Nymphes de ſa Cour, & ceſſa ſes pourſuites. Ceux d'Achaïe *Triclaria* (*a*). Pauſanias (2) raconte que Menalippus & Cometho ſatisfirent leur paſſion dans le Temple de Diane Triclaria. Cette profanation fut ſuivie d'une ſterilité generale, enſorte que la terre ne produiſoit aucun fruit, & d'une maladie populaire qui emportoit une infinité de monde. Les Achéens ayant conſulté l'Oracle d'Apollon, la Pythie leur répondit que l'impieté de Menalippus & de Cometho étoit la cauſe de tous leurs maux, & que le ſeul moyen d'appaiſer la Déeſſe étoit de lui ſacrifier tous les ans un jeune garçon & une jeune fille.

(1) Liv. 4.

(2) In Corint.

Hypermneſtre ayant gagné ſa cauſe contre Danaüs ſon pere, qui la pourſuivoit pour avoir ſauvé Lyncée ſon mari, contre l'ordre qu'il lui avoit donné de le faire perir, dedia un Temple à Diane ſous le nom de *Pitho*, ou de Déeſſe de la Perſuaſion, comme nous l'apprenons du même (3) Pauſanias. Pindare lui donne celui de Didyme, pour marquer qu'elle étoit ſœur jumelle d'Apollon. Les habitans de Pellene la nommoient *Pellené*, à l'occaſion de quoi Plutarque (4) raconte que lorſqu'on portoit ſa ſtatue dans les proceſſions, ſon viſage devenoit ſi terrible, que perſonne n'oſoit la regarder. Cet Auteur ajoute même que le Prêtre qui la ſervoit ayant porté ſa ſtatue dans l'Eolie, tous ceux qui la virent devinrent inſenſés. Strabon (5) parle d'une Diane *Peraſie*, ainſi

(3) Ibid.

(4) In vita Arati.

(5) Liv. 21.

(*a*) Mot compoſé de τρὶς, *trois*, & de κλῆρος, parce que Diane étoit honorée dans le territoire de trois villes, dont Pauſanias parle à cette occaſion.

nommée, parce que ſon culte avoit été porté par mer à Caſtabalis, ville de Cappadoce. Enfin on trouve dans les Anciens, ſur-tout dans Pauſanias, pluſieurs autres noms de cette Déeſſe, qui ſont aiſés à expliquer, & qu'on peut lire dans cet Auteur.

On voit, par ce que nous venons de dire, que pluſieurs Peuples ſe diſtinguoient par le culte qu'ils rendoient à cette Déeſſe, pour laquelle on pouſſa la ſuperſtition juſqu'à lui offrir des victimes humaines. L'Iſle de Delos celebroit des Fêtes nommées *Delies*, qui attiroient un grand concours d'étrangers. L'Iſle Nicaria, ſi nous en croyons Strabon, avoit un Temple conſacré à cette Déeſſe, ſous le nom de *Tauropolie* (1), & on trouve dans Goltzius une médaille frappée dans cette Iſle, ou d'un côté paroît Diane en équipage de chaſſe, & de l'autre une perſonne montée ſur un taureau. De l'Iſle Nicaria le culte de cette Déeſſe paſſa, ſelon Tite-Live (2), à Andros, & à Amphipolis ville de Thrace.

(1) C'eſt-à-dire Protectrice des Taureaux.

(2) Liv. 44.

Diane eſt aiſée à reconnoître dans les figures qui la repréſentent, ou par le croiſſant qu'elle a ordinairement ſur la tête, ou par ſon habit de chaſſe, ou enfin par les chiens qui l'accompagnent. On trouve encore ſur ces monumens une infinité de ſingularités qu'on peut voir dans les Antiquaires. Je dois dire cependant que la Diane d'Epheſe étoit repréſentée avec un grand nombre de mamelles, & avec d'autres ſymboles qui marquoient la terre & Cybele, ou plutôt la nature elle-même que cette Déeſſe repréſentoit. Les Payens regardoient cette Déeſſe comme le ſymbole de la chaſteté, qu'elle faiſoit obſerver avec beaucoup de regularité aux Nymphes de ſa ſuite. On ſçait de quelle maniere elle chaſſa Calliſto, que Jupiter avoit ſéduite, & ce qu'il en couta à Acteon pour l'avoir vûe dans le bain (3); mais comme la Mythologie ne ſe ſoutenoit gueres dans ſes principes, on racontoit qu'elle avoit été amoureuſe d'Endymion, qu'elle alloit voir toutes les nuits dans les montagnes de la Carie. Il eſt vrai qu'on croit que cette fiction n'eſt fondée que ſur ce qu'Endymion, que quelques Auteurs prétendent avoir été un Roi d'Elide, ſe retiroit ſouvent dans un antre qui étoit ſur une

(3) Voyez l'hiſtoire de Cadmus.

montagne de la Carie, pour aller obſerver les mouvemens de la Lune (*a*) : & que c'eſt pour nous apprendre qu'il y méditoit continuellement, qu'on a dit qu'il dormoit toujours, & que la Lune profitoit de ce ſommeil pour le venir embraſſer (*b*).

(1) In Eliac. Mais Pauſanias (1) nous inſtruit dans un plus grand detail de l'hiſtoire de ce Prince. « La Fable, dit-il, raconte qu'Endymion fut aimé de la Lune, & qu'il en eut cinquante » filles ; mais une opinion plus probable, c'eſt qu'il épouſa » Aſterodie ; d'autres diſent Chromie, fille d'Itonus, & petite-fille d'Amphictyon ; d'autres, Hyperipné, fille d'Arcas, » & qu'il eut trois fils, Peon, Epéus & Etolus, & une fille » nommée Eurycide. Endymion propoſa dans Olympie un » prix de la Courſe aux trois Princes ſes enfans ; ce prix étoit » le Royaume. Epéus remporta la victoire, regna après ſon » pere, & ſes ſujets furent appellés Epéens. On dit que ſon » frere Etolus demeura avec lui dans le pays ; mais que Péon, » inconſolable d'avoir été vaincu dans une occaſion de telle » importance, alla chercher fortune hors de ſa patrie, & s'étant arrêté ſur les bords du fleuve Axius, il donna ſon nom » à cette contrée qui depuis s'eſt appellée la Peonie. Les » Eléens & les Heracleotes ne s'accordent pas ſur la mort » d'Endymion ; car les Eléens montrent ſon tombeau dans » la ville d'Olympie, & les Heracleotes qui ſont voiſins de » Milet, diſent qu'Endymion ſe retira ſur le mont Latmus. » En effet il y a un endroit de cette montagne que l'on nomme encore aujourd'hui *la grotte d'Endymion.* »

Le même Pauſanias dit que le tombeau de ce Prince étoit dans la place qui précedoit le ſtade d'Olympie, que l'on nommoit *la Barriere*, & qu'à Metaponte étoit une ſtatue de ce Prince qui étoit toute d'yvoire, à la reſerve de l'habit.

Nous venons de voir que Pauſanias dit que les Eléens & les Heracleotes ne s'accordoient pas ſur la mort d'Endymion.

(a) On le voit ſur quelques Antiques ſous la figure d'un homme qui dort, & Diane ou la Lune auprès de lui.

(b) V. Ciceron, Liv. I. *Tuſc. Queſt.* & Lucien, Dial. *Lunæ & Veneris.*

Pour

Pour les accorder, Paulmier de Grantmenil dit avec beaucoup de vraiſemblance (1), qu'il y a eu deux perſonnes de ce nom, l'un Roi d'Elide ; l'autre, qui étoit ce Berger ſi celebre du mont Latmus : en effet ſi le Berger étoit le même que le Roi d'Elide, comment peut-on diſtinguer deux Endymions ?

(1) Dans ſa Grece.

Je devrois parler ici du Dieu Lunus, qu'on trouve ſur quelques monumens ; mais j'en ai dit aſſez ſur ſon ſujet dans l'Hiſtoire des Dieux de l'Orient. On ſçait d'ailleurs que les Payens donnoient quelquefois les deux ſexes à leurs Dieux.

Le Dieu Lunus.

Comme j'ai dit dans l'Hiſtoire du Soleil un mot de l'Aurore qui devance ſon lever, je dois parler ici de la Nuit, que les Anciens regardoient auſſi comme une Divinité. Heſiode nous apprend qu'elle étoit fille du Chaos, & ſelon les Mythologues, c'étoit la plus ancienne des Divinités. Il eſt vrai en effet que les ténebres ont été avant la lumiere, & c'eſt ainſi qu'on doit juger de cette chimerique Divinité, & qu'on doit entendre l'auteur d'un hymne qu'on attribue à Orphée, où la Nuit eſt nommée la mere des Dieux & des hommes. Theocrite la repréſente courant ſur un Chariot précedé des Aſtres du Firmament. D'autres lui donnent des ailes, comme à l'Amour, & à la Victoire ; mais Euripide (2) l'a mieux dépeinte, en la repreſentant ſur ſon char, accompagnée d'étoiles, & environnée d'un grand voile noir. Ce portrait s'accorde aſſez avec un deſſein qui ſe trouve dans un Manuſcrit de la Bibliotheque du Roi, que le P. de Montfaucon nous a donné dans ſa Paleographie, où cette Déeſſe paroît vétue de noir, avec un voile parſemé d'étoiles, qui voltige ſur ſa tête, ayant ſon flambeau tourné en bas, comme ſi elle vouloit l'éteindre. Les Anciens donnent à la Nuit pluſieurs enfans, tous perſonnages metaphoriques ; la Douleur, la Crainte, l'Amour, l'Envie, la Vieilleſſe, &c. dignes fruits de cette Déeſſe & de l'Erebe leur pere.

La Nuit.

(2) Dans la Trag. Intit. Ion.

CHAPITRE XVI.

Des Muſes.

COMME Apollon étoit le conducteur des Muſes, d'où il avoit pris le nom de *Muſagetes*, il eſt juſte de parler preſentement de ces Déeſſes. Rien de plus connu dans les Poëtes que les Muſes, qu'ils invoquent à chaque moment; & rien en même temps de plus obſcur, que ce que la Mythologie rapporte à leur ſujet. En effet, les Anciens varient également ſur leur origine, ſur leur nombre, ſur leurs attributs, & ſur leurs noms.

Heſiode qui a employé les cent dix-ſept premiers Vers de ſa Theogonie, à invoquer les Muſes, & à célebrer leur mémoire, dit qu'elles étoient neuf, filles de Jupiter & de Mnemoſyne. Il les appelle Heliconiades, parce qu'elles habitoient ſur le mont Helicon, & Pierides parce qu'elles étoient nées dans la Pierie. Ce Poëte qui leur donne les noms que j'expliquerai dans la ſuite, dit que quand elles étoient dans l'Olympe, elles chantoient les merveilles des Dieux, ſurtout de Jupiter leur pere; qu'elles connoiſſoient le paſſé, le preſent, & l'avenir, & que rien ne rejouiſſoit tant la Cour céleſte, que leurs voix & leurs concerts. Il ajoute enfin que c'étoient elles qui lui avoient appris la Poëſie, & lui avoient inſpiré tout ce qu'il alloit dire dans ſa Theogonie.

(1) De Nat. Deor. l. 3.

Ciceron (1) en compte d'abord quatre, Thelxiopé, Acedé, Arché, Meleté, filles du ſecond Jupiter. Après cela, neuf, qui ont eu pour pere le troiſiéme Jupiter, & pour mere Mnemoſyne. Autres neuf encore, qui n'ont pas d'autres noms que les précedentes, & qui ſont nées de Piérus & d'Antiope: les Poëtes ont coutume d'appeller celles-ci *Pierides* & *Piériennes*.

Varron n'en admettoit que trois. Les Muſes, diſoit-il, déſignent le chant: or le chant ne s'executant que de trois

manieres, ou avec la voix, ou avec les inſtrumens à vent, ou enfin avec ceux qu'on touche des mains, il ne doit y avoir que trois Muſes. D'autres Anciens croyoient qu'il y en a eu neuf. L'un rapporte qu'elles étoient filles de Pierus, l'autre dit que Jupiter étoit leur pere. Muſée prétend qu'elles étoient filles du ciel; pluſieurs autres leur donnent la Terre pour mere. Saint Auguſtin rapporte d'après Varron, que dans une ville, qu'on croit être celle de Sicyone, on avoit employé trois habiles ouvriers à faire chacun les trois Statues des Muſes, dans le deſſein de conſacrer celles qui ſeroient les plus belles; mais qu'on les trouva ſi bien faites, qu'on les prit toutes neuf pour les conſacrer dans le Temple d'Apollon.

Pauſanias (1) nous a conſervé les noms des trois Statuaires dont parloit Varron, & il les appelle Chephiſidote, Strongylione, & Olympheoſtene. (1) In Beot.

Diodore de Sicile (2) donne aux Muſes une origine plus ancienne. Si nous en croyons cet Auteur, ces Déeſſes, ſi fameuſes parmi les Grecs, étoient d'habiles Chanteuſes qu'Oſiris menoit avec lui dans ſes conquêtes, & auſquelles il avoit donné pour chef Apollon l'un de ſes Generaux : voilà peut-être ce qui a fait donner à ce Dieu le nom de *Muſagete*, ou de *Conducteur des Muſes*, auſſi-bien qu'à Hercule, qui avoit été comme lui été un des Generaux d'Oſiris. M. le Clerc (3) croit que la fable des Muſes vient des concerts que Jupiter avoit établis en Crete. Si on l'en croit, ils étoient compoſés de neuf filles qui formoient ſon Academie Royale de Muſique. Il ajoute que ce Dieu n'a paſſé pour le pere des Muſes, que parce qu'il eſt le premier parmi les Grecs, qui à l'imitation de Jubal, avoit un concert reglé; & qu'on a donné à ces Chanteuſes, *Mnemoſyne* ou la *Mémoire* pour mere, parce que c'eſt elle qui fournit la matiere des Vers & des Poëmes. (2) Liv. 4. (3) Notes ſur Heſiode.

On ne varie pas moins ſur le nom des Muſes que ſur leur origine. Diodore dit qu'il vient de *Miſin*, qui ſignifie, *enſeigner des choſes relevées*. M. le Clerc dérive ce nom de *Moiſa*, *inventer*; M. Huet le fait venir du nom de Moyſe. Les autres étymologies qu'en donnent Platon & Suidas, en tirant ce mot de celui d'*Inquiſitio*, approchent aſſez de celles que

je viens de rapporter Mais comme les Muſes furent célebres & fort honorées dans la contrée de la Macedoine, qu'on appelloit anciennement Piérie, long temps avant que leur culte fût connu ſur le mont Parnaſſe & ſur l'Helicon, il eſt très-vraiſemblable que c'eſt dans cette Province qu'elles ont pris leur origine. Ce ſentiment eſt conforme à ce qu'on lit dans l'Abregé Chronologique de M. Newton. Oſiris, dit cet illuſtre Auteur, avoit marié une des Chanteuſes qui l'avoient ſuivi dans ſes expeditions, avec Œagrius Roi de Thrace, & de ce mariage nâquit Orphée. Les Muſiciennes de ce Conquerant, ajoute-t-il, devinrent célebres dans la Thrace, ſous le nom de Muſes, & les filles de Pierus, Thracien d'origine, ayant appris leur Muſique & imité leurs Concerts, prirent le nom de ces Déeſſes. Voila ce qui a fait dire que les Muſes étoient filles de ce Pierus.

Comme les anciens Auteurs & les Monumens confondent ſouvent les noms des neuf Muſes, & les ſymboles qui les repréſentent, il eſt bon de rapporter ici la maniere la plus ordinaire de les nommer & de les peindre. Clio, la premiere des Muſes, qui prend ſon nom de *la gloire*, ou de *la renommée*, tient une Guitarre d'une main, & de l'autre un Plectre au lieu d'archet; elle eſt, à ce qu'on croit, l'inventrice de la Guitarre.

Euterpe, ainſi appellée parce qu'elle *rejouit*, a un maſque à ſon côté gauche, & une maſſue à la main droite. Elle a inventé la Tragedie, ce que ſignifie le maſque qu'elle porte. Sa double face qu'on trouve dans une Medaille, ne s'obſerve pas ailleurs: elle tient la maſſue d'Hercule, peut-être parce que la Tragedie repréſente les Heros, entre leſquels Hercule eſt le plus illuſtre; d'autres aſſûrent que la maſſue marque Thalie, pour la raiſon que nous dirons plus bas: ils croyent auſſi que c'eſt Thalie qui a la double tête. Spon qui a publié un beau Marbre qui repréſente les Muſes, les a quelquefois confondues.

Thalie, ou *la floriſſante*, qui a inventé la Comedie, tient auſſi un maſque de la main droite: les Medailles la repréſentent appuyée contre une colomne.

Digitized by Google

Melpomene, ou l'*attrayante*, eſt diſtinguée par le *Barbiton*. Terpſichore, c'eſt-à-dire, *la divertiſſante*, l'eſt par des flûtes qu'elles tient, tant ſur les Medailles que dans les autres Monumens

Erato, ou l'*aimable*, n'eſt pas aiſée à diſtinguer.

Polyhymnie, ainſi appellée de la *multiplicité des Chanſons*, & non pas de la fidélité de la memoire, comme quelques Auteurs l'ont prétendu, ſe trouve ſur quelques Medailles. On la peint avec une lyre, comme inventrice de l'harmonie; c'eſt le *Barbiton* qu'Horace lui donne.

Uranie, ou *la Céleſte*, eſt l'inventrice de l'Aſtronomie, & tient un Globe à la main : dans les Medailles ce globe eſt poſé ſur un trepié.

Calliope, ainſi appellée de *la douceur de ſa voix*, tient un volume, comme inventrice du Poëme héroïque.

Apollon a toujours été regardé par les Poëtes comme le chef & le conducteur des Muſes; & rien n'eſt ſi charmant que ce qu'on dit des concerts du Parnaſſe auſquels ce Dieu préſidoit, & où elles chantoient d'une maniere capable de charmer également les hommes & les Dieux. Mais on ne s'eſt pas contenté de leur donner Apollon pour conducteur; Hercule a eu la même qualité, & c'eſt de là que lui eſt venu le ſurnom de *Muſagete*, comme nous le dirons dans ſon hiſtoire.

Voſſius a eu de la peine à comprendre comment les Anciens ont pu croire que les Muſes étoient des Déeſſes guerrieres : mais puiſqu'elles étoient conſacrées à Apollon & à Bacchus, qui ſelon Diodore, avoient paſſé leur vie à faire la guerre, pourquoi ne regarderoit-on pas comme des guerrieres, les femmes qui les accompagnoient dans leurs conquêtes ? D'ailleurs les Muſes ont été ſouvent confondues avec les Bacchantes, & il eſt sûr, ſelon Plutarque (1), qu'on leur faiſoit des ſacrifices dans la Grece, avant que de donner bataille.

(1) Apophth. Lacon.

L'avanture des Muſes qui ſe retirent chez Pyrenée, & qui ſont obligées de demander aux Dieux des ailes pour ſe ſauver, eſt ſelon Plutarque une metaphore, qui nous apprend

que ce Tyran, qui regnoit dans la Phocide, n'aimoit pas les Belles-Lettres. Comme il avoit fait démolir les Colleges & les Académies où elles étoient enſeignées, on dit pour le rendre odieux, qu'il avoit voulu faire violence aux Muſes; que les Dieux pour les en garantir leur avoient donné des ailes, & qu'il avoit perdu la vie en les pourſuivant. Ovide eſt le ſeul que je ſçache, qui ait parlé de ce Tyran, qui n'eſt connu que par une avanture ſi deshonorante. C'eſt ſans doute ſur cette hiſtoire que l'Antiquité s'eſt fondée pour donner des ailes aux Muſes, comme nous les voyons repréſentées dans un Monument rapporté par le R. P. de Montfaucon.

Le défi que firent les Piérides aux Muſes, de mieux chanter qu'elles, eſt encore une avanture que je n'ai trouvée dans aucun Poëte plus ancien qu'Ovide. On dit pour l'expliquer que Pierus étoit un fort mauvais Poëte, dont les Ouvrages étoient pleins d'hiſtoires peu avantageuſes aux Dieux. Plutarque même nous apprend (1) qu'il en avoit compoſé un qui deshonoroit les Muſes. Voilà l'origine du combat que décrit Ovide. On publia que ſes filles, c'eſt-à-dire, ſes Ouvrages, avoient été changées en Pies, parce qu'ils étoient remplis d'un verbiage également ennuyant & dégoûtant.

(1) Dans ſon Livre de la Muſique.

Quoique je ne veuille pas entreprendre d'entrer dans un grand détail ſur l'article des Muſes, que Lylio Giraldi (2) a traité fort au long, & dont on peut voir toutes les Images dans le premier Tome de l'*Antiquité expliquée*, je ne dois cependant pas omettre de marquer ici du moins une partie des differentes épithetes qu'on a données à ces Déeſſes, & les motifs qu'on a eu de les leur donner.

(2) Sent. de Muſis.

Celui de *Camœnæ* vient, ſelon Feſtus, Macrobe & Servius, du verbe *cano*, parce que leur principale occupation étoit de célebrer les actions des Dieux & des Heros. On les a appellées *Heliconiades*, d'une montagne de Béotie nommées l'Helicon, qu'Othus & Ephialtès fils d'Aloéus conſacrerent aux Muſes, & non pas d'une colline de même nom joignant le mont Parnaſſe, comme Servius & la plûpart des Grammairiens l'ont penſé. Quelques Auteurs ont cependant prétendu que ce nom ne venoit pas de l'une ni de l'autre de ces

Digitized by Google

montagnes, mais d'un inſtrument de Muſique, auſſi appellé *Helicon*, dont Ptolemée fait mention.

Le nom de *Parnaſſides* que lui donnent auſſi les Poëtes, vient du mont Parnaſſe dans la Phocide, où on a publié qu'elles ſe trouvoient ordinairement: celui d'*Aonide*, eſt tiré des montagnes de Béotie appellées les monts Aoniens, d'où cette Province elle-même eſt ſouvent nommée Aonie. De Theſpia ville de Béotie, elles furent nommées *Theſpiades*: & *Caſtalides*, du nom de la Fontaine de Caſtalie qui étoit au pied du mont Parnaſſe.

Quoique les Muſes ayent reçu les honneurs divins, & que leur culte ait été célebre dans pluſieurs endroits de la Grece & de la Macédoine, où on leur offroit des ſacrifices, perſonne ne les a tant honorées que les Poëtes, qui à l'imitation d'Heſiode, d'Homere & de Virgile, ne manquent gueres de les invoquer au commencement de leurs Poëmes, comme des Déeſſes capables de leur inſpirer cet anthouſiaſme qui eſt ſi eſſentiel à leur art.

On les a nommées *Citheriades*, du mont Citheron; *Pierides* ou *Pieriæ*, du mont Pierus, ſelon Feſtus, ou ſuivant Stephanus, du nom d'une ville, ou de cette partie de la Macedoine appellée *Pieria*; les noms de *Pegaſides* & d'*Hippocrenæ* leur furent donnés de la Fontaine que Pegaſe fit ſortir de terre d'un coup de pied: c'eſt encore du nom de la même fontaine qu'elles ſont ſouvent nommées *Aganippides*, parce cette fontaine a été également appellée *Aganippe* & *Hippocrene*.

CHAPITRE XVII.

Hiſtoire de Bacchus.

LES Grecs qui vouloient que tous les Dieux & tous les Heros euſſent pris naiſſance dans leur pays, ne manquerent pas de mettre Bacchus de ce nombre; & pour donner plus de merveilleux à l'hiſtoire qu'ils en publierent, ils y ajouterent à leur ordinaire pluſieurs fables.

(1) In Bacchis. Euripide (1), Orphé, Ovide, & pluſieurs autres, diſent que Jupiter étant devenu amoureux de Semelé fille de Cadmus, Junon qui en devint jalouſe, prit la figure de Beroé Nourrice de ſa Rivale, pour tâcher de lui inſpirer adroitement des ſoupçons ſur la perſonne de ſon Amant; lui faiſant entendre que s'il étoit en effet Jupiter, comme il ſe vantoit de l'être, il ne ſe déguiſeroit pas comme il faiſoit, ſous la figure d'un homme mortel; qu'il falloit que quelqu'autre Amant ſans doute abusât d'un nom ſi auguſte, pour la ſéduire, & qu'il étoit important de s'en éclaircir: que le moyen d'y réuſſir étoit de lui propoſer de paroître devant elle avec la même majeſté qu'il voyoit Junon; & que s'il étoit véritablement le pere des Dieux, il ne lui refuſeroit pas cette marque de tendreſſe, qui ſerviroit à un éclairciſſement ſi néceſſaire à ſon repos. Semelé ayant ſuivi le conſeil de la fauſſe Beroé; & Jupiter étant allé chez elle avec ſes foudres & tout l'éclat de ſa majeſté, mit le feu au Palais, & Semelé périt dans cet incendie. Comme elle étoit groſſe alors de ſept mois, ce Dieu fut obligé de retirer de ſon ſein le jeune Bacchus, pour le porter dans ſa cuiſſe les deux mois qui reſtoient pour être à terme, ainſi que le rapporte au long Ovide dans ſes Metamorphoſes (*a*). Le Poëte Manilius dit la même choſe (*b*): ou ſi nous en croyons Hygin (2) & Lucien, Mercure

(2) Fab. 179.

(a) *Inferitur femori, maternaque tempora complet.* Met. l. 3.
(b) *Atque iterum patrio naſcentem corpore Bacchum.*

le retira des flames, & le porta à Nyſus, qui le fit élever dans les antres du mont Nyſa en Arabie. Pauſanias rapporte qu'à Brention, ville de Laconie, il y avoit une autre tradition ſur la mort de Semelé.

Il ſemble que les Anciens ayent repandu à deſſein ſur l'éducation de ce Prince l'obſcurité myſterieuſe de ſa naiſſance; car ſi nous en croyons Ovide, Ino ſa tante fut ſa premiere nourrice (*a*): mais le même Poëte, peu conſtant dans ſes narrations, dit que ce Dieu fut nourri par les Hyades (*b*): Demarchus dans le Poëte Nonnus (1), aſſûre que les Heures furent les nourrices de ce Dieu. Pauſanias (2) prétend que c'étoit une tradition reçue parmi le peuple de Patras en Achaïe, que Bacchus avoit été élevé dans la ville de Meſatis, & que Pan & les Satyres lui avoient ſouvent dreſſé des embûches, dont il avoit eu de la peine à ſe délivrer. Apollonius dit (3) que Mercure porta par l'ordre de Jupiter le jeune Bacchus dans l'Iſle d'Eubée, pour le donner à Macris fille d'Ariſtée; & que Junon jalouſe que le fils de ſa rivale fût élevé dans une Iſle qui lui étoit conſacrée, en avoit chaſſé la jeune nourrice, qui s'étant retirée dans le pays des Phéaciens, l'avoit élevé ſecretement dans un antre.

D'autres Auteurs aſſûrent qu'il fut élevé dans l'Iſle de Naxe, & pluſieurs aſſûrent après Lucien, que ce fut dans l'Arabie. Prenoient-ils plaiſir, ces graves Auteurs, à donner tant de nourrices à un Dieu qui devoit être immortel? ou plutôt dans l'envie de faire croire que tous les Dieux étoient originaires de la Grece, ne s'aveugloient ils pas juſqu'à ne point appercevoir le ridicule de tant de narrations extravagantes?

Quoiqu'il en ſoit, pluſieurs anciens Auteurs mieux inſtruits que ceux que je viens de citer, & parmi leſquels ſe trouvent Herodote (4), Plutarque (5), & Diodore (6), diſent avec plus de vraiſemblance, que Bacchus étoit né en Egypte, qu'il fut

(4) Liv. 2.
(5) Traité d'Iſis & d'Oſiris.
(6) Liv. 3.

(*a*) *Furtim illum primis Ino matertera cunis*
Educat, inde datum Nymphæ Nyſeides antris
Occulere ſuis, lacteſque alimenta dedere.
Ov. loc. cit.

(*b*) *Ora micant Tauri ſeptem radiantia flammis,*
Navita quos Hyadas Graius ab imbre vocat,
Pars Bacchum nutriſſe putat, &c. Id. Faſt. l. 5.

élevé à Nyſa, ville de l'Arabie heureuſe, où ſon pere Ammon l'avoit envoyé; & qu'en un mot, c'eſt le même que le fameux Oſiris qui fit la conquête des Indes. Et certes, diſent ces Auteurs, il eſt évident que ce que les Anciens racontent de Bacchus, ne peut convenir qu'à cet ancien Roi d'Egypte : car, pour ne pas parler ici de ſes autres avantures, le ſecours que ce Dieu donna à Jupiter dans la fameuſe guerre des Geants, qui a précedé de pluſieurs ſiécles la naiſſance de Cadmus & de Semelé, peut-il regarder le Prince Thebain que les Grecs font paſſer pour le vrai Bacchus? Il eſt pourtant vrai, ſelon la tradition Poëtique, que Bacchus, couvert de la peau d'un Lion ou d'un Tigre, ſecourut vigoureuſement le pere des Dieux, & que les Geants le mirent en pieces, circonſtance qui regarde la mort funeſte d'Oſiris, tué par le Geant Typhon ſon frere, comme nous l'avons dit en ſon lieu.

(1) Loc. cit. Diodore ajoute (1) que ce qui peut avoit trompé les Grecs, c'eſt que le culte de cette ancienne Divinité d'Egypte étoit paſſé dans la Grece, que c'étoit Orphée qui l'y avoit apporté, & qu'y ayant ajouté pluſieurs céremonies de ſa façon, il tâcha de le rendre méconnoiſſable, dans le deſſein qu'il avoit pour honorer la famille des Cadméens qui l'avoient fort bien reçu, d'accommodet la fable & les céremonies de cette ancienne Divinité d'Egypte, peu connue en Grece, à quelque Prince de la famille de Cadmus.

On ne ſçauroit conteſter cette verité, que deux choſes rendent certaine; l'une que le culte de Bacchus reſſemble trop à celui d'Oſiris, à quelques céremonies ptès, pour ne pas croire qu'il ne ſoit le même; l'autre, qu'il eſt impoſſible de comprendre comment l'oppoſition que fit Cadmus à l'établiſſement du culte de Bacchus, & qu'Ovide décrit ſi au long, peut regarder ſon petit-fils. Se ſeroit-il oppoſé, ce Prince nouvellement établi dans la Grece, où il devoit chercher à ſe rendre recommandable, à un culte qui faiſoit tant d'honneur à ſa famille? Autoit-il riſqué par une délicateſſe mal entendue, à perdre ſon Royaume, à paſſer pour un impie, en empêchant qu'on ne mît au rang des Dieux ſes enfans?

Cependant il lui en coûta la Couronne, ainſi qu'à Polydore ſon fils, & la vie à Penthée ſon petit-fils, qui fut déchiré ſur le mont Citheron, par les Bacchantes, qui dans leur fureur le prirent pour un lion, ainſi que le racontent le Poëte Nonnus (1), Philoſtrate (2), Euripide (3), & Ovide (4).

(1) Dionyſ. l. 46.
(2) In Bacchis.
(3) In Pentheo.
(4) Met. l. 3.

Mais on pourra m'objecter que Cadmus & Penthée furent punis, non pour s'être oppoſés au culte de Bacchus, mais aux cérémonies infames qui ſe gliſſoient dans les fêtes qu'Orphée avoit établies. Je répondrai que cela peut être; mais on ne prouve pas par-là, que ce culte regardât le fils de Semelé. Eſt-il croyable qu'un grand-pere voye de ſon vivant ſon petit-fils mis au rang des Dieux, & ſon culte établi dans tout un pays? Il n'y a à cela nulle vraiſemblance, & l'on doit dire ſimplement que le culte de Bacchus étant paſſé d'Egypte dans la Grece, Cadmus s'oppoſa fortement à l'abus qu'on commençoit à en faire; ce qui le fit chaſſer de ſon Royaume, & que ce ne fut que pluſieurs années après, qu'on mit le fils de Semelé au nombre des Dieux. Ainſi raiſonnent ceux qui après avoir étudié l'Antiquité, trouvent le plus ſouvent hors de la Grece l'origine des Dieux, dont le culte y paſſa avec les Colonies d'Orient.

Pour rendre à chacune de ces opinions le dégré de vraiſemblance qui lui appartient, il faut avoir recours à la pluralité des perſonnes qui ont porté le même nom, & diſtinguer pluſieurs Bacchus. Diodore de Sicile en connoît trois; l'Indien, ou plutôt l'Egyptien, qui fit la conquête des Indes, ſurnommé le Barbu; celui qu'on diſoit être fils de Jupiter & de Proſerpine, ou de Cerès, & qu'on repréſentoit avec des cornes, ou parce qu'il avoit appris à labourer la terre, ou parce que les cornes étoient les anciens Vaiſſeaux dont on ſe ſervoit pour boire (car ce Heros étoit le Dieu du vin,) ou enfin pour marquer les rayons du Soleil dont il étoit le ſymbole. Enfin le troiſiéme Bacchus étoit fils de Jupiter & de Semelé, & c'étoit celui-là qu'on nommoit ordinairement le Bacchus de Thebes.

Ciceron dit qu'il y en a eu cinq. Le premier ſelon cet Auteur, étoit fils de Proſerpine. Le ſecond reconnoiſſoit

le Nil pour ſon pere, & ce fut celui-là qui bâtit la ville de Nyſa. Le troiſiéme étoit fils de Caprius, & ce fut lui qui regna dans les Indes, & qui fut ſurnommé *Sabazius*, nom qu'on fit porter aux fêtes qu'on inſtitua à ſon honneur. Le quatriéme étoit fils de Jupiter & de la Lune ou de Diane, & c'eſt à celui-là qu'on avoit dédié les Orphiques; le cinquiéme enfin étoit fils de Thione & de Niſus, & ce fut lui qui inſtitua les fêtes qu'on celebra depuis en ſon honneur tous les ans (*a*).

Cette varieté d'opinions a jetté nos Modernes dans une autre extrémité; ils ont voulu chercher l'origine de cette Divinité dans les Livres de l'Ecriture, & ils ont cru que ce Heros de la Fable, étoit copié d'après ceux de la Bible.

(1) Traité de l'Idolâtrie.

Voſſius (1) a prouvé fort au long que Bacchus eſt le même que Moyſe; & voici les principaux chefs du paralléle qu'il en fait. Moyſe eſt né en Egypte, ainſi que Bacchus: le premier fut expoſé ſur le Nil, les Poëtes diſent la même choſe du ſecond, & l'un & l'autre ont tiré leur nom de ce qu'ils avoient été ſauvés des eaux; car Orphée appelle Bacchus *Myſas*. Celui-ci fut élevé dans une montagne d'Arabie, nommée Nyſa, c'eſt dans ce même pays que Moyſe a paſſé quarante ans. Le Poëte Nonnus parle de la fuite de Bacchus vers les eaux de la Mer rouge; il ne ſe peut rien de plus précis pour Moyſe. L'armée de ce Dieu, ſelon Diodore, compoſée d'hommes & de femmes, traverſa l'Arabie pour aller aux Indes; celle du Legiſlateur remplie de femmes & d'enfans, paſſa le deſert pour aller dans la Paleſtine qui etoit dans l'Aſie. Les cornes qu'on donne au Dieu de la Fable ne ſont-elles pas alluſion aux rayons de lumiere, qui faiſoient ſur la tête de Moyſe le même effet que deux cornes? Le mont Nyſa n'eſt-il pas le même que Syna, par la tranſpoſition d'une ſeule lettre?

(*a*) *Multos Dionyſios habemus; primum Jove & Proſerpina natum: ſecundum Nilo, qui Nyſam dicitur condidiſſe; tertium Caprio patre, eumque Aſiæ Regem præfuiſſe dicunt, cujus Sabazia ſunt inſtituta: quartum Jove & Luna, cui ſacra Orphica putantur confici: quintum Niſo natum & Thyone, à quo Trieteridis conſtitutæ putantur.* Cic. L. 3. de Nat. Deorum.

Le Pere Thomaſſin (1) ajoute de nouvelles preuves au parallele de Voſſius : Bacchus armé de ſon thyrſe défait les Géants, ſelon Nonnus ; Moyſe n'eſt-il pas obligé de combattre les deſcendans d'Enac, reſte des Geants ? & ſa verge eſt l'inſtrument de ſes miracles. Le Legiſlateur traverſe la Mer rouge ; & Nonnus nous raconte la même merveille d'une Nymphe de Bacchus. Jupiter envoye Iris à Bacchus pour lui ordonner d'aller détruire une Nation impie dans les Indes ; & Dieu ordonne à Moyſe d'aller dans la Paleſtine abolir les abominations d'un Peuple idolâtre. Caleb, dont le nom approche de celui d'un chien, fut le fidele compagnon de Moyſe ; les Poëtes nous diſent que Pan avoit donné à Bacchus un chien pour l'accompagner dans ſes voyages. Moyſe & Joſué arrêtent le Soleil ; Nonnus le dit formellement de Bacchus. Le Legiſlateur enfin fait ſortir une fontaine d'un rocher ; le Conquerant en frappant la terre de ſon thyrſe, en fait ſortir des torrens de vin.

(1) Tom. 2. l. 1. c. 5. Lect. des Poetes.

M. Huet (2) eſt du même ſentiment, & fait auſſi un parallele entre Moyſe & Bacchus : le ſçavant Bochart (3) au contraire, & après lui M. le Clerc, qui n'abandonne jamais ſes opinions, croyent que Bacchus eſt le même que Nembrot fils de Chus, ce qui lui fit donner le nom de *Bar-chus*, & ces deux Auteurs trouvent beaucoup de reſſemblance entre le premier Conquerant & le Heros de la Fable (4). Bochart fait voir que tous les noms de Bacchus ſont tirés de la Langue Aſſyrienne ; que les Grecs ont ajuſtée à la leur. Ainſi, ſelon cet Auteur, le culte de Bacchus a commencé en Aſſyrie, d'où il eſt paſſé en Phenicie & en Egypte, & de-là dans la Grece par le moyen de Cadmus & de Melampe. Un parallele ſi frappant n'a pas cependant gagné tous les ſuffrages ; & il y a des Sçavans qui prétendent que Bacchus eſt le même que Noé, puiſque l'invention de la vigne qu'on attribue au Grec, convient uniquement au Patriarche, comme l'Ecriture Sainte nous l'enſeigne (5) ; & ceux-là ajoutent avec raiſon que c'eſt le premier & le plus ancien Bacchus, & celui qui a été le premier modele de tous les autres.

(2) Demonſtrat. Evang. p. 4.
(3) Chan. l. 1. c. 18.
(4) Comp. Hiſt. univ.
(5) Geneſe 5.

Je conviens qu'il y a des traits aſſez ſemblables entre Moyſe

& Bacchus ; & comme le Legiſlateur des Hebreux ſe rendit très-celebre en Egypte, il peut bien être arrivé qu'on a emprunté quelques-uns de ces traits pour embellir l'hiſtoire de Bacchus ou Dionyſius ; c'eſt-à-dire d'Oſiris, qui eſt le veritable Bacchus. Le culte de cette Divinité fut porté dans la Grece par la Colonie de Cadmus ; & Semelé ſa fille ayant eu un fils qui fut appellé, ou du moins ſurnommé Bacchus, qui fit quelques conquêtes & quelques actions ſemblables à l'ancien, on les a confondus dans la ſuite ; & pour faire honneur à la famille de Cadmus, on a mis ſon petit-fils au nombre des Dieux ; on lui a rendu tout le culte qui s'étoit long-temps auparavant établi parmi eux à l'honneur de l'ancien Bacchus, & on a chargé ſon hiſtoire des avantures d'Oſiris & des autres Bacchus.

Nous avons ſuffiſamment parlé à la fin du premier Tome du veritable Bacchus, c'eſt-à-dire d'Oſiris, il faut maintenant raconter l'hiſtoire de celui qui en a été la copie ; c'eſt-à-dire du Prince de la famille de Cadmus, qui uſurpa les honneurs divins qu'on avoit rendus long-temps avant lui au Prince dont il porta le nom.

On voit d'abord que ce qui a donné lieu à la Fable de ſa naiſſance, c'eſt que Semelé ayant eu quelque galanterie, on voulut pour ſauver ſon honneur, la mettre ſur le compte de Jupiter. Quelques Auteurs (1) diſent que Cadmus irriré contre ſa fille, l'expoſa ſur la mer avec ſon fils, qu'ils s'arrêterent ſur les rivages d'Orcare, ancienne ville de Laconie, où l'on trouva Semelé morte dans une eſpece de coffre, où elle avoit été enfermée, & on l'enterra avec beaucoup de magnificence. Selon d'autres, elle fut frappée de la foudre, ce qui joint avec le bruit qu'on avoit fait courir de ſon intrigue avec Jupiter, donna lieu à la Fable que les Grecs nous racontent. Diodore de Sicile ajoute que cette Princeſſe accoucha d'un fils à l'âge de ſept mois, & que comme on ne croyoit pas que les enfans nés à cet âge puſſent vivre, Cadmus publia que Jupiter qui en étoit le pere, l'avoit tenu renfermé dans ſa cuiſſe pendant deux mois (*a*) ; mais n'en déplaiſe à Diodore,

(1) Pauſan.

(a) C'eſt de cette circonſtance qu'on avoit pris occaſion de repréſenter Jupiter en

c'eſt une équivoque qui a donné lieu à cette Fable, & elle regarde l'ancien Bacchus ; le même mot Grec μηρὸς ſignifie également la cuiſſe & une montagne, *latus montis*, ainſi au lieu de dire que Bacchus avoit été nourri ſur le mont Nyſa, ſon pere Ammon l'ayant envoyé à quelques Payſans pour le dérober à la jalouſie de ſa femme (*a*), on ajouta cette circonſtance au Grec qui en étoit la copie, & on dit qu'il avoit été porté dans la cuiſſe de Jupiter : de deux ſens les Grecs prenoient toujours le merveilleux. Bochart, qui s'eſt efforcé de trouver dans la Langue Phenicienne, ou dans l'Hebraïque, la clef de toutes les Fables, prétend que celle-ci tire ſon origine de cette phraſe ſi ordinaire dans les Livres Saints, *natus ex femore.*

Les Auteurs Grecs & Latins diſent que le Bacchus de Thebes alla dans les Indes avec une armée compoſée d'hommes & de femmes, mais nous avons fait voir dans le premier Volume que ce voyage regardoit l'ancien Bacchus ou Oſiris. Car en effet le petit-fils de Cadmus ne ſortit jamais de la Grece, & il devint plus fameux par l'uſurpation du culte de l'ancien Oſiris, que par ces prétendues conquêtes, dont aucun Hiſtorien ancien n'a fait mention avant Megaſtene, qui mit le premier cette Fable en vogue pour flater Alexandre, qui prenoit ce Heros pour ſon modele, comme Quinte-Curce le remarque ſouvent. D'ailleurs, c'étoit la coutume des Orientaux, & non pas des Grecs, de mener des femmes dans leurs armées ; & cette circonſtance regarde plus particulierement Oſiris que quelqu'autre Prince, puiſque, comme le remarque Diodore, il mena un grand nombre de Muſiciennes & une eſpece de Serail ambulant ; mais on n'a nulle preuve que le Bacchus Grec ait jamais porté ſes armes en Aſie.

Comme Bacchus s'étoit attiré l'amour des Peuples où il avoit voyagé ; qu'il s'étoit appliqué à cultiver leur eſprit, & leur avoit enſeigné l'art de planter la vigne, il fut honoré

couche, accompagné de celles des Déeſſes qui aſſiſtoient aux accouchemens, comme Pline le rapporte Liv. 35.

(*a*) Ce qui a fait dire qu'il avoit été nourri par des Nymphes dans l'antre dont parle Homere.

comme un Dieu, même de ſon vivant. Un certain Eleu-
(1) Fab. 225. therus, au rapport d'Hygin (1), fut le premier qui lui fit élever une ſtatue, & qui enſeigna de quelle ſorte il falloit l'honorer. Tous les Peuples des Indes chez qui il avoit voyagé, lui décernerent les honneurs divins : & il n'y eut que les Scythes qui refuſerent d'honorer un Dieu qui avoit trouvé l'uſage d'une boiſſon qui mettoit ſouvent les hommes au rang des bêtes. La Grece encherit dans la ſuite ſur les ceremonies des Indiens & des Egyptiens, & reconnut Bacchus comme une de ſes plus grandes Divinités. Elle inſtitua à l'honneur de ſon Heros ces Fêtes tumultueuſes, où les Bacchantes pour célebrer la memoire de ſes conquêtes, couroient toutes échevelées, faiſant retentir l'air du bruit de leurs tambours, & criant *Evohe Bacche.* La principale de ces Fêtes étoit celle qu'on célebroit tous les trois ans (*a*) pour marquer qu'il avoit employé tout ce temps-là à la conquête des Indes. Je n'entreprends pas d'en faire une plus longue deſcription ; il ſuffit de dire qu'il s'y mêla pluſieurs infamies : on y portoit un *Phallus*, à l'imitation de celui qu'Iſis avoit conſacré à Oſiris ; quoique les Auteurs Grecs, qui vouloient prouver à tout propos que les Dieux & leur culte avoient pris naiſſance dans leur pays, ayent inventé une autre raiſon de l'inſtitution de cette ceremonie, en diſant que ſon origine venoit de ce que les Peuples d'Attique n'ayant pas voulu recevoir le culte de Bacchus, ce Dieu les avoit affligés d'une maladie honteuſe, & que pour l'appaiſer ils avoient été obligés de conſacrer la repréſentation des parties ſur leſquelles la vengeance du Dieu étoit tombée.

Il eſt à propos d'expliquer ici en peu de mots les différens noms qu'on donne à cette Divinité. Il y a bien de l'apparence d'abord qu'on ne lui donna le nom de Bacchus, qu'à cauſe des pleurs & des hurlemens des Bacchantes. Heſychius le dit formellement (*b*). On l'appelloit *Bimater*, pour marquer qu'il avoit eu en quelque maniere deux meres.

(*a*) Nommée *Trieterica.* Voyez Diodore, Liv. 4.

(*b*) Βακχὸν κλαυθμὸν φοίνικες, ainſi qu'Euſtathe, qui fait venir ce mot ἀπὸ τοῦ βαχεῖν, *ululare, incondite clamare.*

Dionyſius ;

Dionyſius, pour faire alluſion au Dieu qui étoit ſon pere, & au mont Nyſa où il fut élevé (*a*). *Liber*, parce qu'il réjouit. *Bromius*, à cauſe du bruit des Bacchantes (*b*). *Liæus*, parce qu'il chaſſe le chagrin. *Evan*, à cauſe du Lierre qui lui eſt conſacré. *Læneus*, ou *Torcularius*, parce qu'il avoit inventé l'uſage des preſſoirs; & c'eſt pour la même raiſon qu'il fut nommé *Sabazius*, comme on peut le voir dans Bochart (1). *Biformis*, parce qu'on le repréſentoit tantôt comme un enfant, tantôt comme un homme barbu. *Triambé*, parce qu'il avoit triomphé trois fois. *Bon-fils*, parce que s'étant changé en lion pour défendre ſon pere contre les Geants, ce Dieu l'avoit excité par ces paroles : *Euge fili, evohe Bacche, courage mon fils Bacchus.*

(1) Chan. l. 1.

Celui de *Thyonæus* lui eſt donné par Horace, parce que ſelon Diodore & Heſychius, il y avoit un Bacchus qui étoit fils de Thyoné, comme nous l'avons dit il n'y a qu'un moment ; quoique quelques Auteurs cités par Lylio-Giraldi (2) en donnent d'autres raiſons.

(2) Syn. 6.

Celui de *Dithyrambus* vient, ſi nous en croyons Diodore, Origene & Euſebe, de la Fable qui dit que les Geants ayant mis Bacchus en pieces, Cerès ſa mere raſſembla ſes membres épars, & lui redonna la vie.

Il prit celui de *Meliaſte*, d'une fontaine de ce nom, près de laquelle on celebroit les Orgies. Celui de *Pſilas* lui fut donné, ſi nous en croyons Pauſanias (3), par les Amycléens, du mot *Pſila*, qui en langage Dorien ſignifie la pointe de l'aile d'un oiſeau, pour marquer que l'homme eſt emporté & ſoutenu par une pointe de vin, comme un oiſeau dans l'air par les ailes; & cette dénomination eſt tout-à-fait ingénieuſe. Celui de *Bicorniger*, à cauſe des cornes qu'il porte quelquefois à la tête, ſymboles des rayons du Soleil que ce Dieu repréſentoit. Celui de *Corymbifer*, pour faire alluſion aux grains de Lierre, nommés *Corymbes*, dont ſa couronne étoit quelquefois garnie.

(3) In Lacon. c. 19.

On donnoit au même Dieu pluſieurs autres noms, tirés

(*a*) Commme qui diroit Δὶς ὁ νυσα.
(*b*) Ce mot veut dire frémiſſement.

ou des lieux où il étoit honoré, ou de quelques autres ceremonies de ſon culte. Ovide en a raſſemblé quelques-uns dans ſes Métamorphoſes (*a*).

On donnoit auſſi pluſieurs noms aux femmes qui celebroient ſes fêtes ; on les appelloit *Bacchantes*, à cauſe des hurlemens & du bruit qu'elles faiſoient : *Mimallonides*, parce qu'elles babilloient avec une licence effrenée, & *Thiades*, à cauſe qu'échaufées par le vin elles erroient comme des folles (1).

(1) Voyez Bochart, Chan. l. 1. c. 18.

Tout ce qui compoſoit l'armée de Bacchus, hommes & femmes, étoit armé de thyrſes. Le thyrſe étoit une petite fleche, environnée de pampre & de lierre, qui en cachoient la pointe. Les Poëtes lui attribuent des vertus ſurprenantes. Une Bacchante, au rapport d'Euripide, ayant frappé la terre avec celui qu'elle portoit, il en ſortit ſur le champ une fontaine d'eau vive ; & une autre, ſelon le même Auteur, fit réjaillir de la même maniere une ſource de vin.

Les Grecs ajouterent encore d'autres Fables à l'hiſtoire de Bacchus, qu'il eſt néceſſaire d'expliquer. Lorſque Diodore de Sicile (2) & Plutarque (3) diſent que Bacchus deſcendit aux Enfers pour en retirer ſa mere, il y a apparence qu'ils ont voulu nous parler de quelque évocation qu'il fit de l'ombre de Semelé, ou plutôt de ſon apotheoſe, l'ayant, pour ainſi dire, retirée des enfers pour la placer dans le ciel, où elle fut miſe au nombre des Déeſſes ſous le nom de Thyoné. Pauſanias dit que Bacchus deſcendit aux enfers près du lac Alcionien, qui eſt aux environs de Lerne, qu'un certain Polymnus lui en avoit montré le chemin, parce qu'apparemment Bacchus l'employa pour faire l'évocation ou l'apotheoſe de ſa mere (*b*).

(2) Lib. 4.

(3) De Sera Numinum vindicta.

D'autres Auteurs ajoutent avec Ovide, que Bacchus chan-

(*a*) *Thura dant, Bacchumque vocant, Bromiumque, Liæumque, Ignigenamque, Saumque iterum, ſolumque Bimatrem. Additur his Nyſæus, indetonſuſque Thyoneus, Et cum Læneo genialis Conſitor uvæ, Nyctelioſque, Eleleuſque parens, & Iacchus & Evan, Et quæ præterea per Græas plurima gentes Nomina Liber habet.* Met. l. 4.

(b) Les Anciens mêlent à cette fable des ordures que la pudeur m'oblige de ſupprimer.

gea en dauphins les mariniers qui avoient voulu l'enlever (5), & cette Fable n'a d'autre fondement que l'avanture qui arriva à quelques Marchands Pheniciens, qui portant du vin en Italie firent naufrage, ou plutôt, ſi nous en croyons Bochart, parce que ces Marchands qui étoient Tyriens, avoient ſur leur vaiſſeau la figure d'un poiſſon de mer nommé *Turſis, marſouin* (a), dont le nom reſſembloit au leur; ce qui donna lieu à dire qu'ils avoient été changés en dauphins: ſur quoi il eſt bon de remarquer que les Poëtes rapprochoient dans l'hiſtoire d'une même perſonne, des évenemens arrivés en des temps bien éloignés. (1) Ovid. Met. l. 4. & Philoſtrate.

Le Poëte que je viens de nommer, dit auſſi que Bacchus changea en chauve-ſouris les Minéides, pour avoir travaillé le jour de ſa fête (b). C'eſt apparemment que quelques filles conſiderables de Thebes ayant fait paroître leur mépris pour le culte de Bacchus, on en fit une exacte recherche, & que n'ayant pû les trouver, ou plûtôt les Prêtres les ayant fait perir ſecretement, on publia que Bacchus les avoit changées en ces oiſeaux qui ſe cachent avec tant de ſoin. Ces prétendus châtimens de Penthée, des Mariniers, des Minéides & de Lycurgue, firent paſſer Bacchus pour une Divinité fort vindicative, & les Prêtres ne manquoient pas de faire valoir ces hiſtoires, pour rendre ſon culte plus reſpectable.

La fable de ce Lycurgue eſt ainſi rapportée dans Homere (2). (2) Iliad.
» Lycurgue, fils de Dryas, ne jouit pas d'une longue vie » pour avoir voulu faire la guerre aux Dieux céleſtes. Un jour » il pourſuivit ſur le mont Nyſa les Nourrices de Bacchus le » furieux; auſſi-tôt toutes jetterent à bas leurs thyrſes, le » meurtrier Lycurgue les ayant frappées de ſa hache. Bacchus lui-même ſe jetta dans la mer; Thetys le reçut trembant de peur, tant étoit grande la terreur que cet homme » lui avoit imprimée. Les Dieux en furent irrités, & le fils » de Saturne l'aveugla Il mourut bien-tôt après, car il étoit » haï de tous les Dieux immortels. »

(a) Le Marſoin & le Dauphin ſe reſſemblent beaucoup.

(b) . . . . . *Minyia proles Urget opus, ſperniique Deum feſtumque profanat.* Ovid. Met. l. 3.

L'explication que le Pere Hardouin donne à cette fable (1) pag. 82. dans ſon Apologie d'Homere (1), m'a paru ingenieuſe. Lycurgue, dit-il, eſt un Prince qui défend le vin à ſes ſujets. On appelle un Lycurgue, un homme qui fait des actions de Loup, λύκου ἔργα, qui ravage la campagne, & qui fait du dégât comme les loups. Il étoit fils de Dryas; c'eſt-à-dire, qu'il étoit impitoyable, qu'il avoit le cœur dur comme un chêne, que les Grecs appellent δρῦς. Les Nourrices de Bacchus, qui eſt un Dieu céleſte, dit-on, parce que le vin eſt le fruit d'un ciel, ou d'un climat remperé; ces Nourrices dis je, qu'il pourſuivit ſur le mont Nyſa, ce ſont les vignes qu'il coupa avec ſa hache : ces Nourrices, ou ces Vignes jetterent tout auſſi-tôt à bas leurs Thyrſes, c'eſt-à-dire, les ſeps ou les pieds de vigne, qui furent déracinés. Comme on craignoit qu'il n'exterminât auſſi le vin des Caves, on offrit ce vin à Tethys; on le vendit aux gens de mer, ou aux Officiers marins, qui lui firent très-bon accueil. *Jupiter ou le deſtin voulut après cela*; c'eſt-à-dire, qu'il arriva en effet que Lycurgue mourut enfin, & à la mort on perd *la vûe & la vie.* Il étoit haï de tous les Dieux; c'eſt-à-dire, il n'avoit aucune bonne qualité.

Plutarque en rapportant cette fable, n'y a pas cherché tant de rafinement. Cet Auteur nous apprend ſeulement que Lycurgue ayant entrepris de faire arracher les Vignes qui étoient dans la Thrace, où il regnoit, & ayant voulu mettre lui-même la main à l'œuvre, il ſe coupa les deux jambes; ce qui fut regardé comme l'effet de la vengeance des Dieux.

J'ai oublié de dire que la Panthere étoit conſacrée à Bacchus, ou parce que cet animal eſt fort chaud, ce qui convient au vin; ou parce que Bacchus étant l'Oſiris des Egyptiens, qui étoit le ſymbole du Soleil, le Panthere marquoit par ſes taches les Etoiles, comme l'ont penſé quelques Auteurs (2); (2) Leſt. des Poetes. ou plutôt à cauſe que ce Heros portoit la peau de cet animal, ſuivant l'uſage de cet ancien temps.

On le repréſentoit quelquefois comme un jeune homme, pour marquer la joye des feſtins (*a*), quelquefois comme un

(*a*) *Tu puer æternus, tu formoſiſſimus alto*
Conſpiceris cœlo. Ovide Met. l. 4.

vieillard, pour nous apprendre que le vin pris ſans moderation uſe la ſanté, & nous rend comme les vieillards incapables de garder aucun ſecret. La Pie lui étoit conſacrée, parce que dans les triomphes dont il étoit l'inventeur, on avoit permiſſion de parler avec une licence effrenée, & d'inſulter même aux Vainqueurs, en leur reprochant leurs défauts, comme Suetone nous l'apprend à l'occaſion du triomphe de Ceſar.

C'eſt ainſi que les Egyptiens avoient allegoriſé cette Hiſtoire; c'étoit leur génie, & toute leur Théologie étoit remplie de ſymboles ſemblables. Mais les Grecs qui ne l'entendoient pas, & qui ne vouloient pas voir que tout ce qu'on racontoit de Bacchus avoit rapport au vin ou au Soleil, dont ce Dieu étoit le ſymbole, n'avoient pour l'expliquer d'autre reſſource que leurs fables. Ils diſoient, par exemple, qu'on lui donnoit des cornes, parce que Cerès dont Jupiter avoit abuſé, étoit accouchée d'un enfant ſous la figure d'un Taureau; qu'il étoit couronné de figuier, parce que la Nymphe *Syca*, dont le nom veut dire un figuier, & dont Bacchus étoit amoureux, avoit été changée en cet arbre. C'eſt par la même raiſon qu'ils publioient que la Vigne & le Lierre lui étoient conſacrés, parce que la Nymphe *Staphile* & le jeune *Ciſſon* avoient été metamorphoſés en ces plantes, ainſi des autres.

Je n'ai pas deſſein d'expliquer toutes les figures, les basreliefs & les pierres gravées qui nous reſtent de Bacchus. Il y a peu de Divinités payennes dont le temps ait conſervé un plus grand nombre de repréſentations, & on peut conſulter à ce ſujet les Antiquaires, & le Pere de Montfaucon ſur-tout, qui les a reſſemblées. Mais comme il y en a qui par les ſymboles qu'elles portent, ſervent infiniment à éclaircir l'Hiſtoire de ce Dieu, il eſt bon d'en dire un mot.

Il eſt ordinairement repréſenté en jeune homme, ſans barbe, quoiqu'il y ait auſſi le Bacchus barbu: ſouvent même en enfant couronné de Lierre ou de Pampre; & il eſt, ſelon Pline, le premier des Dieux qui ait porté une couronne, tenant le Thyrſe d'une main, de l'autre des grapes de raiſin, & quelquefois une corne, qui étoit un vaiſſeau à boire. Un beau vaſe de terre donné par Spon (1), nous repréſente

(1) Miſcell. Erud. Ant.

Mercure donnant le jeune Bacchus à une Nymphe, que cet Auteur croit être Leucothoé. Mais comment pouvoir deviner, attendu la varieté qui regne dans les Anciens, au regard de l'éducation de ce Dieu ? Il eſt vrai que Lucien dit que Bacchus après ſa naiſſance fut porté par Mercure à Nyſe, pour être élevé par la Nymphe du lieu; mais il y a d'autres Anciens qui aſſûrent qu'il fut élevé à Melatis, ou dans l'Iſle d'Eubée, ou à Naxe.

Quelquefois on le repréſentoit nud, quelquefois les épaules couvertes d'une peau de Panthere, & quelquefois ſur les épaules de Pan, ou entre les bras de Silene, qui ſuivant Nicandre de Colophon, étoit ſon pere nourricier. On le voit auſſi aſſis ſur un Globe céleſte couvert d'étoiles, & c'eſt alors le Soleil ou Oſiris; de même que quand il paroît avec des fleches, qui marquent les rayons de cet Aſtre, ainſi qu'on le voit ſur une Medaille de Maronée, ville bâtie ſelon Diodore de Sicile, par ce Maron compagnon d'Oſiris, dont j'ai parlé dans le premier Volume (1).

(1) Hiſtoire d'Oſiris.

Les Symboles qui accompagnent le plus ordinairement les figures de ce Dieu, ſont le Thyrſe, le Lierre, le Pampre, des grapes de raiſin, la peau de chevre, ou de leopard, ou de panthere, ou de lion.

La figure de Bacchus, ſurnommé *Eſymnete*, que Beger dit être ſur une pierre gravée, & M. Vaillant ſur une Medaille, renferme un trait d'Hiſtoire que je ne dois pas omettre. Pauſanias (2) raconte que les Grecs ayant, après la priſe de Troye, partagé les dépouilles, Erypile eut dans ſon lot un coffre dans lequel étoit une Statue de Bacchus, de la main de Vulcain, que Jupiter avoit donnée à Dardanus; & qu'Erypile ayant ouvert le coffre & jetté les yeux ſur cette Statue, étoit devenu furieux. Dans un de ces moments d'intervalle que la fureur lui laiſſoit, il alla conſulter l'Oracle de Delphes, qui lui répondit qu'il devoit s'arrêter dans un lieu où il trouveroit des gens prêts à offrir un ſacrifice barbare, y dépoſer le coffre, & y établir ſon domicile. Erypile de retour dans l'endroit où étoit ſon Vaiſſeau, ſe rembarque, & ſe laiſſant aller au gré des vents, il aborde à la côte de Patras, où

(2) In Achaic.

étant deſcendu à terre dans le temps qu'on alloit immoler un jeune garçon & une jeune fille à Diane *Triclaria*, ſuivant la coutume du pays, il ſe préſenta avec ſon coffre : ceux du pays perſuadés qu'il y avoit dedans quelque Divinité, interrompirent le ſacrifice, & reçurent ce Prince, qui ſe trouva dans ce moment guéri de ſa folie Eurypile fixa là ſa demeure, & après ſa mort les habitans du pays lui rendirent de grands honneurs, & célebrerent tous les ans l'anniverſaire de ſes funerailles. Ils inſtituerent auſſi une fête annuelle en l'honneur du Dieu qui étoit renfermé dans ce coffre, qu'ils nommerent Bacchus *Eſymnete*.

Parmi les monumens qui nous reſtent de Bacchus, les plus beaux ſont ceux qui repréſentent ſon mariage avec Ariadne, que Theſée, comme nous le dirons dans ſon Hiſtoire, avoit abandonnée dans l'Iſle de Naxe. Cette céremonie eſt gravée ſur une pierre ineſtimable, qu'on nomme le Cachet de Michel-Ange, qui eſt dans le Cabinet du Roi, & qui a été deſſinée en grand par M. le Hai. Mais un bas-relief de la Vigne Montalte, repréſente encore plus en détail cette céremonie. Sur un char tiré par des Centaures, ſont Bacchus & Ariadne; le Cortége qui les ſuit eſt magnifique. D'abord on voit des Joueurs de flûtes & de tymbales, de l'un & de l'autre ſexe, qui paroiſſent à la tête de la troupe ; un Elephant qui vient après, déſigne la conquête des Indes ; il eſt ceint d'un ruban comme les victimes deſtinées aux ſacrifices. Silene monté ſur un âne, & yvre à ſon ordinaire, vient enſuite, accompagné de Faunes, de Satyres & de Nymphes, qui portent des pots, des vaiſſeaux à boire, des pampres, des grapes de raſiin, & des thyrſes.

Ces deux monumens qui repréſentent le triomphe de ce Dieu après la conquête des Indes, ſont auſſi très-magnifiques. Ce Dieu y paroît ſur un Char traîné par des Lions ou des Pantheres. Comme ce Char eſt ſuivi de tout l'attirail qui accompagnoit les fêtes de ce Dieu, qu'on nommoit *Trieterides*, & que l'autre dont je viens de parler appartient aux *Orgies*, je dois faire la deſcription de ces deux fêtes, dont je croyois d'abord ne devoir pas parler.

Comme Bacchus avoit été trois ans à conquerir, ou plutôt à parcourir les Indes, on célebroit les Trieteries après deux ans revolus, & dans la troiſiéme année ; & on croyoit que pendant la célebration de cette ſolemnité, Bacchus venoit converſer avec les hommes. Cette Fête étoit celebrée par des femmes & des filles, comme les autres myſteres de ce Dieu. Les Vierges, qui portoient des thyrſes, paroiſſoient ſaiſies d'enthouſiaſme ainſi que les Matrones, qui diviſées par bandes, couroient toutes échevelées avec des grimaces & des contorſions affreuſes, branlant la tête d'une maniere effrayante, & reſſemblant en tout à des forcenées. Elles faiſoient un grand bruit avec leurs tambours ou cymbales, & criant à tue-tête, *Evohe Bacche.* Des repréſentations infames accompagnoient cette horrible proceſſion ; la nuit qui étoit employée à cette fête, cachoit du moins les abominations qui s'y commettoient. Ce fut, pour le dire en paſſant, dans une de ces Fêtes, que les Bacchantes, dont Ovide (1) peint ſi bien la fureur, déchirerent en pieces le malheureux Penthée, qui vouloit réprimer les déſordres qui ſe commettoient dans la celebration de cette Fête.

(1) Met. l. 4.

Orgies, leur origine.

Quoique par les Orgies on entende quelquefois les ſacrifices, non-ſeulement ceux qu'on offroit à Bacchus, mais auſſi ceux des autres Dieux, ce mot étoit plus particulierement employé pour déſigner les fêtes qui portoient ce nom, qu'on appelloit auſſi les myſteres. La Grece avoit trois ſolemnités de ce nom ; celles de Bacchus, celles de Cybele, & celle de Cerès ; & les unes & les autres avoient pluſieurs ceremonies qui leur étoient communes. Je ne parle ici que des Orgies de Bacchus, & je vais rechercher en peu de mots leur origine, leur étendue, leurs ceremonies ; ce que ſignifioient les ſymboles qu'on y employoit, & juſqu'à quel temps durerent ces infames myſteres.

Que les Orgies tirent leur origine de l'Egypte, c'eſt un fait dont conviennent également les Mythologues & les Antiquaires, & qu'on n'a pas beſoin de prouver ; & elles doivent leur inſtitution à Iſis, qui ayant recouvré les membres épars de ſon mari maſſacré par les conjurés, à la tête deſquels étoit

étoit Typhon ſon frere, & n'ayant pû trouver des parties de ce cadavre que les poiſſons du Nil avoient devorées, en conſacra la repréſentation, que les Prêtres porterent enſuite dans les Fêtes établies en l'honneur de ce Prince. C'eſt-là la veritable origine du *Phallus*, ou *Ithyphallus*, qui faiſoit partie des ceremonies des Orgies. Qu'Orphée & Melampus, dans leur voyage d'Egypte, ayant vû célebrer les Fêtes d'Oſiris, en ayent porté l'uſage dans la Grece, où il fut reçû comme toutes les autres Fêtes, ſur-tout celles où la licence & le libertinage regnent le plus impunément ; c'eſt un ſecond fait dont on convient le plus encore, à moins qu'en confondant les Orgies avec les Theſmophories, qui avoient beaucoup de rapport entre elles, & où il étoit fait mention de Bacchus, on ne diſe avec Herodote (1) qu'elles furent portées dans la Grece par Danaüs & ſes filles, long-temps avant la naiſſance d'Orphée & de Melampus. Enfin que Bacchus en l'honneur duquel on célebroit les Orgies, ſoit le même qu'Oſiris, c'eſt encore une verité qui n'eſt pas conteſtée.

(1) Liv. 2.

La celebration des Orgies ne fut pas renfermée dans la Grece, & cette Fête fut bien-tôt répandue preſque dans tout le monde payen. C'étoit ſans doute la même que celebroient les Moabites, les Madianites, & quelques autres Peuples voiſins, en l'honneur de Beelphegor, cette idole de nudité, comme l'appelle Iſidore, & qui étoit le même que Priape, & celui-ci le même qu'Oſiris, & honoré avec les mêmes ceremonies.

De la Grece elles paſſerent dans la Phrygie, où l'on croit qu'Orphée en porta l'uſage du temps de Laomedon (2) ; & ce petit coffre, ou cette corbeille qu'eut en partage Eurypile, eſt une preuve que les Troyens celebroient cette fête, dont cette corbeille myſtérieuſe, ainſi qu'on le verra dans la ſuite, faiſoit une partie conſiderable.

(2) Lact. de falſ. Relig. l. 1. c. 22.

Que ce ſoit les Arcadiens, lorſqu'ils conduiſirent une colonie dans le Pays Latin, ou Enée lui-même avec ſes Troyens, qui porterent en Italie la connoiſſance des Orgies, c'eſt ce que je n'ai pas beſoin d'examiner ; mais il eſt ſûr que dès les premiers temps ces fêtes y étoient connues, & qu'on les y

celebroit avec beaucoup de ſolemnité. Je n'ai pas deſſein de parcourir tous les pays où elles furent reçûes & celebrées ſous des noms differens (*a*) ; on peut en trouver le détail dans le Traité des Ciſtophores du P. Panel.

Dans les commencemens les Orgies étoient peu chargées de ceremonies : on portoit ſeulement en proceſſion une cruche de vin, avec une branche de ſarment ; puis ſuivoit le bouc, qu'on immoloit comme un animal odieux à Bacchus, dont il ravageoit les vignes ; enſuite paroiſſoit la corbeille myſterieuſe, qui étoit ſuivie de ceux qui portoient le Phallus ; mais cette premiere ſimplicité ne dura pas long-temps, & le luxe qu'introduiſirent les richeſſes, paſſa dans les ceremonies religieuſes. Le jour deſtiné à cette Fête, les hommes & les femmes couronnés de lierre, les cheveux épars, & preſque nuds, couroient à travers les rues, criant comme des forcenés, *Evohe Bacche*, &c. Au milieu de cette troupe on voyoit des gens yvres, vêtus en Satyres, en Faunes & en Silenes, faiſant des grimaces & des contorſions où la pudeur étoit ſi peu ménagée, qu'il y auroit de l'effronterie à les vouloir décrire. Venoit enſuite une troupe montée ſur des ânes, qui étoit ſuivie de Faunes, de Bacchantes, de Thyades, de Mimallonides, de Naïades, de Nymphes & de Tityres, qui faiſoient retentir toute la ville de leurs hurlemens. A la ſuite de cette tumultueuſe troupe on portoit les ſtatues de la Victoire, & des Autels en forme de ſeps de vignes, couronnés de lierre, & ſur leſquels fumoient l'encens & les autres aromates : puis on voyoit paroître pluſieurs chariots chargés de thyrſes, d'armes, de couronnes, de tonneaux, de cruches & d'autres vaſes, de trépiés & de vans. De jeunes filles ſuivoient ces chariots, & portoient les corbeilles & les caſſettes où étoit enfermé ce qu'il y avoit de plus myſtérieux dans cette fête, & pour cela on les nommoit *Ciſtophores*. Les *Phallophores* les ſuivoient avec un chœur d'*Iryphallores* habillés en Faunes, contrefaiſant des perſonnes yvres, & chantant en l'honneur de Bacchus des cantiques dignes de leurs

(*a*) Apateria, Lenæa, Anthesteria, Phallophoria, Liberalia, Brannonia, Sabazia, & une infinité d'autres.

fonctions. Cette proceſſion étoit fermée par une troupe de Bacchantes, couronnées de lierre entrelaſſé de branches d'if & de ſerpens.

Dans quelques-unes de ces Fêtes, qui étoient les mêmes ſous d'autres noms, des femmes nues ſe donnoient le fouet, d'autres ſe déchiroient la peau; mais tirons le rideau ſur ces infamies: diſons ſeulement qu'à ces jours de fête on commettoit tous les crimes qu'autoriſoit l'yvreſſe, l'exemple, l'impunité & la licence la plus effrenée. Après cela ne rougit-on pas de voir une Reine même, Olympias, célebrer ces infames myſteres?

Pour entendre ce que ſignifioient toutes les circonſtances de cette Fête, & les ſymboles qu'on y portoit, il ſuffit de ſe rappeller ce qui a été dit dans le premier Volume au ſujet d'Oſiris qui eſt le même que Bacchus, & de ſon voyage des Indes, dont les Orgies étoient une commémoration. Ce Prince avoit emmené avec lui des femmes, des Muſiciens & des Muſiciennes, des Satyres, des Faunes, &c. c'eſt-à-dire, des hommes avec l'habillement qui convenoit aux Faunes & aux Satyres. Et voilà ce qui étoit repréſenté par ces Bacchantes & ces autres femmes en fureur, dont nous venons de parler, par ces Silenes, ces Satyres, & le reſte de cette troupe inſenſée; par ces chœurs de muſique, ces chants, ces cris, ces hurlemens.

Le lierre qui ſe trouvoit par-tout dans cette ceremonie, étoit ſpecialement conſacré à Bacchus, & les Mythologues en rapportent pluſieurs raiſons; entr'autres, la métamorphoſe du jeune Citron qui ayant perdu la vie dans la fureur d'une de ces fêtes, fut changé en lierre; mais la veritable eſt que cette plante toujours verte marque la jeuneſſe de Bacchus, qu'on diſoit ne point vieillir; c'eſt-à-dire l'état permanent du Soleil dans la même force & la même fécondité.

Les ſerpens dont la corbeille myſterieuſe étoit environnée, & que pluſieurs de ceux qui aſſiſtoient à cette fête portoient ſur eux, ou en baudrier, ou autrement, étant des animaux dont la jeuneſſe ſe renouvelle chaque année lorſqu'il changent de peau, ſignifioient la même choſe.

L'infame repréſentation du *Phallus*, rappelloit le ſouvenir de celui qu'Iſis avoit conſacré, ainſi que nous l'avons dit. Pour ce qui regarde le van, que Virgile (*a*) nomme le van myſtique de Bacchus, je ſuis perſuadé qu'il ne faut point y chercher d'autre myſtere, ſinon qu'on vouloit marquer par là que ce Prince avoit enſeigné l'art de l'agriculture, & la maniere de nettoyer les bleds.

L'arc & les fleches qu'on portoit dans cette fête, apprenoient qu'avec la douceur Oſiris avoit employé la force dans la conquête des Indes. C'eſt de-là que dépend auſſi la vraie ſignification du thyrſe ; car on dit que les femmes que ce Prince avoit emmenées avec lui, attaquerent les Indiens avec cette arme, dont ils ne ſe défioient point, n'appercevant que le lierre & le pampre, qui cachoient de veritables piques.

Comme une partie de la ſolemnité des Orgies ſe celebroit la nuit, d'où Bacchus avoit pris le ſurnom de *Nyctileus*, il n'eſt pas étonnant qu'on portât des torches allumées dans la proceſſion qu'on vient de décrire : nous devons ſeulement remarquer que la fonction des *Daduches*, c'eſt-à-dire de ceux qui portoient ces torches, étoit de toutes la plus honorable.

Le caducée qu'on y voyoit auſſi quelquefois, apprenoit que Bacchus avoit toujours préferé la paix à la guerre, & que dans la conquête des Indes il n'avoit employé les armes que quand il avoit tout tenté pour ſoumettre par la douceur des Peuples indociles. C'eſt pour cela que les Anciens donnent le caducée à ce Dieu auſſi bien qu'à Mercure. Ils ajoutoient même que c'étoit lui qui avoit réconcilié Jupiter avec Junon, dans le temps de leurs plus grandes brouilleries.

Les Antiquaires croyent voir ſur quelques médailles, de celles qu'on appelle *Ciſtophores*, la plante nommée ferule, *ferula*, qui eſt une eſpece de canne fort legere & remplie de moëlle, comme nous l'avons dit dans l'hiſtoire de Promerhée ; & ſi on la portoit dans la ſolemnité des Orgies, c'étoit pour marquer qu'Oſiris, qu'on regardoit comme l'inventeur de la Médecine, avoit compoſé quelques re-

(*a*) . . . . . *Myſtica Vannus Iacchi*, Georg. Liv.

medes de cette plante, que Pline (1) dit être fort ſalutaire. Car de prétendre avec quelques Anciens, qu'il avoit ordonné qu'on en fit des fleches, afin que la legereté de cette canne empêchât qu'elles ne fiſſent beaucoup de mal, cela regarde le temps où il étoit en paix. (1) Liv. 17.

Enfin de tous les ſymboles qui accompagnoient cette ſolemnité, il ne reſte que la corbeille myſterieuſe à expliquer: mais je dois imiter le ſilence des Anciens qui, quand il a été queſtion de dire ce qu'elle renfermoit, ſe ſont retranchés ſur le reſpect religieux qui les retenoit Je ſçais que Clement d'Alexandrie, pour dévoiler les abominations du Paganiſme, n'a pas dû imiter la même retenue; mais étoit-il bien informé lui-même de ce que contenoit cette caſſette?

Le déſordre, l'infamie & la proſtitution étant portés au dernier degré, on s'aviſa enfin, quoiqu'un peu tard, d'en arrêter le cours. Ciceron (2) nous apprend que Diagondas abolit à Thebes ces infames fêtes; & ſous le Conſulat de Poſthumius, l'an de Rome cinq cens ſoixante-huit, parut ce celebre *Senatuſconſulte* qui les interdit. Cet Edit qui menaçoit de mort ceux qui les celebreroient à l'avenir, fut publié & affiché dans tout l'Empire, avec toute la ſolemnité requiſe en pareil cas. On le déterra il y a ſoixante ou quatre vingts ans, gravé ſur une table d'airain, que Fabretti nous a donnée, mais avec pluſieurs fautes. Enfin un Moderne l'a copié & expliqué avec plus de correction, ainſi qu'on peut le voir dans le huitiéme volume de la Bibliotheque Italique. (2) De Legib. 2.

De telles infamies devoient être depuis long-temps enſevelies dans l'oubli; mais on avoit eu grand ſoin d'en porter le ſouvenir dans tous les temps: car indépendamment des Hiſtoriens & des Poëtes qui en font ſouvent mention, on en frappoit par l'autorité publique des médailles, & on élevoit des monumens qui en rappelloient le ſouvenir: ces médailles ſont nommées Ciſtophores, parce qu'on y voit la corbeille empreinte avec les ſerpens autour, ou qui en ſortent. Pour les monumens, ils repréſentent toute la pompe de ces Fêtes, & on y voit avec Bacchus, les Bacchantes,

les Menades, les Joueurs de flûtes, des femmes & des filles, avec le crotale & le tympanum ; des Faunes, des Satyres, tenans à la main des vaſes & des coupes ; des Prêtres qui conduiſent les victimes deſtinées au ſacrifice, tels que le verrat, le bouc, le taureau, &c. & enfin le vieux Silene toujours yvre ſur ſon âne, qu'il a bien de la peine à conduire.

Fin du premier Livre.

Digitized by Google

LIVRE SECOND.

Des Dieux de la Mer, des Fleuves, & des Fontaines.

LES Eaux occupent une partie trop conſiderable ſur la Terre, pour avoir été laiſſées ſans Divinités tutelaires ; c'eſt peut-être même la partie du monde ſur laquelle le Paganiſme en avoit établi un plus grand nombre : l'Ocean, les autres Mers, les Fleuves, les Rivieres, les Fontaines, les Ruiſſeaux, les Lacs, & tous les autres amas d'eaux, avoient leurs Dieux particuliers ; l'eau elle-même fut regardée comme une Divinité, & on lui rendit un culte religieux ; c'eſt ce que je vais tâcher de prouver dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE I.

Du culte rendu à l'Eau, & des cauſes qui donnerent lieu à ſon établiſſement.

SI les beſoins de la vie firent inventer une infinité de Dieux, & porterent les premiers Payens à diviniſer preſque toutes les parties du monde, principalement les quatre

Elemens, l'Eau a du être une de leurs premieres Divinités, puiſque l'ancienne Philoſophie, dont Thalès puiſa les principes en Egypte, pour les répandre enſuite dans la Grece, enſeignoit qu'elle étoit le premier principe de toutes choſes; qu'elle avoit la meilleure part à la production des corps; qu'elle rendoit la Nature féconde, nourriſſoit les plantes, & les arbres, & que ſans elle la terre ſeche, brûlée, & ſans aucun ſuc, demeureroit ſtérile, & ne preſenteroit qu'un deſert affreux : mais avant que de paſſer outre, il faut ſe rappeller ce que nous avons dit des Dieux naturels & phyſiques, & des Dieux animés. L'Eau en tant qu'Element, ne pouvoit être qu'une Divinité phyſique, mais comme on ne laiſſoit guéres ces Dieux ſans leur en joindre d'animés qui en devenoient les ſymboles, ainſi qu'Oſiris, Orus, & Iſis chez les Egyptiens, & Apollon & Diane parmi les Grecs, devinrent ceux du Soleil & de la Lune.

Le culte que l'on rendit à ces Dieux fut confondu, & on ne diſtingua plus le Dieu naturel d'avec le Dieu animé. On en uſa de même à l'égard de l'Eau : l'Ocean, les autres Mers, les Fleuves, &c. s'attirerent un culte religieux; mais on regarda Neptune comme un Dieu animé qui y préſidoit : il en fût de même de chaque fleuve, & de chaque fontaine, & de tout autre amas d'eaux, qui eurent chacun un Dieu particulier, ou une Nymphe, ou une Naïade, & les honneurs qu'on rendoit à l'Eau en general, furent mêlés dans la ſuite avec ceux qu'on rendoit à ces Divinités repréſentatives de l'Eau.

Que l'eau comme Element ait reçu les honneurs divins, c'eſt un fait qu'on ne ſçauroit conteſter. On a vû dans le ſeptiéme Livre ce qu'Herodote dit du reſpect que les Anciens Perſes avoient pour elle, les ſacrifices qu'ils lui offroient, & de quelle maniere ils pouſſoient la ſuperſtition juſqu'à n'oſer y cracher, s'y moucher, s'y laver les mains, y jetter ou y faire la moindre ordure, ni s'en ſervir pour éteindre le feu. Strabon parle à ce ſujet à peu près comme Herodote, & attribue aux Cappadociens ce que celui-ci attribue aux Perſes.

Saint

Saint Cyrille (1) dit que les Perſes ne rendoient pas à la vérité les honneurs divins aux bois, & aux pierres comme les Grecs, qu'ils n'adoroient pas non plus l'Ibis & l'Ichneumon, comme les Egyptiens, mais qu'ils reveroient ſeulement le feu & l'eau. (1) Adv. Jul.

Quoique les Egyptiens euſſent une raiſon particuliere d'avoir la Mer en horreur, parce qu'ils croyoient qu'elle repréſentoit Typhon, ils n'en avoient pas moins pour cela l'eau en vénération. Saint Athanaſe qui étant né en Egypte devoit connoître la Religion de ſon Pays, après avoir dit (2) que les Payens adoroient l'eau, ajoute que les Egyptiens ſurtout ſe diſtinguoient dans le culte qu'ils rendoient à cet Element, qu'ils regardoient comme une Divinité. (2) Orat. contra Gentes.

Julius Firmicus (3) aſſûre la même choſe; *les Egyptiens*, dit-il, *rendent à l'eau un culte religieux, & lui adreſſent leurs prieres, & leurs vœux.* L'eau du Nil ſurtout étoit parmi eux en grande vénération: ce Fleuve bienfaiſant qui a porté parmi eux le nom d'Ocean, d'Ypeus, & de Nilus, a été auſſi appellé *Siris*, qui eſt par abréviation le même nom qu'Oſiris, parce qu'en effet il repréſentoit ce Dieu; car comme nous l'avons dit plus d'une fois, le même Dieu étoit le ſymbole de pluſieurs choſes à la fois, ainſi Oſiris qui dans le ciel repréſente le Soleil, marquoit ſur la terre l'eau du Nil. Sans cette diſtinction on n'entendra jamais la Theologie du Paganiſme; mais auſſi dès qu'on l'adopte, il faut croire que le Nil étoit la grande Divinité des Egyptiens. (3) D. Er. profan. Rel.

Nous avons dit dans le premier Volume que les Egyptiens repréſentoient le Dieu de l'eau par un vaſe percé de tous côtés qu'on nommoit Hydria, & nous avons parlé en même temps de la victoire que ce Dieu avoit rempottée ſur le feu des Perſes qui étoit leur grande Divinité. Je dois ajouter ici que ſelon Vitruve (4) les Prêtres rempliſſoient à certains jours ce vaſe d'eau, l'ornoient avec beaucoup de magnificence, & le poſoient enſuite ſur une eſpece de Théâtre public, qu'alors tout le monde ſe proſternoit devant ce vaſe, les mains élevées vers le ciel, & rendoit graces aux Dieux des biens que cet Element leur procuroit. Le but de cette (4) Liv. 8.

céremonie étoit d'apprendre aux Egyptiens que l'eau étoit le principe de toutes choſes, & qu'elle avoit donné le mouvement & la vie à tout ce qui reſpire.

Mais parmi ces peuples l'eau par excellence étoit le Nil, & c'étoit à lui que ſe rapportoit tout le reſpect qu'on avoit pour cet Element. Il eſt vrai que jamais Fleuve ne fut ſi utile ni ſi néceſſaire, que celui-là, puiſqu'outre la bonté de ſon eau, qui eſt un breuvage auſſi délicieux que ſalutaire, c'eſt lui qui par ſes débordemens périodiques rend l'Egypte un des pays des plus féconds de l'univers, qui ſans cela ſeroit de tous le plus ſterile, & le plus deſert. Cette fécondité là-même, il la procure aux femmes, & à tous les animaux, & il n'eſt pas rare de voir dans ces pays des brebis qui ont porté des deux ou trois agneaux, des chevres qui alaitent trois ou quatre cabris, ainſi des autres; & certes ſi quelque choſe a merité parmi des hommes qui ne ſçavoient pas rapporter tout ce qui eſt dans la Nature, à celui qui l'a créée pour notre utilité, une juſte & vive reconnoiſſance, & même des hommages, c'eſt ſans contredit un fleuve ſi bienfaiſant: auſſi ne peut-on rien ajouter au reſpect, & à la vénération que les Egyptiens avoient pour lui.

Mais de toutes les fêtes qu'on celebroit en ſon honneur, celle de l'ouverture des canaux au temps de ſes accroiſſemens étoit la plus magnifique & la plus ſolemnelle. Je n'entrerai point ici dans la deſcription de cette Fête, à laquelle aſſiſtoient en perſonne les anciens Rois d'Egypte, accompagnés de leurs Miniſtres, de tous les Grands du Royaume, & d'une foule innombrable de peuple; on peut conſulter les voyageurs (*a*) qui ſont entrés ſur cet article dans les détails les plus curieux; & me renfermant dans ce qui regarde mon ſujet, je dirai ſeulement que pour remercier d'avance le Fleuve des biens que l'inondation alloit produire, on jettoit dedans par forme de ſacrifice, de l'orge, du bled, du ſucre & d'autres fruits. Ce qui ſe pratiquoit à Memphis, à l'ouverture du canal, s'exécutoit de même à proportion dans

(*a*) Voyez le troiſiéme Voyage de Paul Lucas; la deſcription que M. de Maillet fait de cette fête, & les autres Voyageurs.

les Provinces ; & l'on peut dire que la ſaiſon de couper le Nil, c'eſt ainſi qu'on s'exprime dans le pays, étoit pour toute l'Egypte le temps d'une Fête generale.

Mais comme la ſuperſtition ne connoît point de bornes, on enſanglantoit de la maniere la plus cruelle une journée qui ne ſembloit reſpirer que la joye, par le ſacrifice d'une jeune fille qu'on noyoit dans le fleuve : coutume barbare qui a duré fort long-temps, & qu'on a eu tant de peine d'abolir, qu'il a fallu pour contenter le Peuple, lorſque ce ſacrifice a été abſolument défendu, immoler du moins la repréſentation d'une jeune perſonne.

La Fête dure encore, quoique par l'avarice des Pachas elle ſoit moins ſolemnelle ; on fait encore au Nil les mêmes libations, & des offrandes de fruits & de legumes ; & les Prêtres Coptes, les plus ignorans de tous les hommes, croyent le ſanctifier, en y jettant quelques grains de chapelet, ou quelques morceaux de croix. Les mêmes Egyptiens rendoient encore à l'eau un culte religieux ſous le ſymbole de leur Dieu Canopus, qui repréſentoit cet élément : mais je n'ajouterai rien ici à ce que j'en ai dit dans l'hiſtoire des Dieux de ce Peuple (1).

(1) T. 1. l. 6.

On ſçait que les Indiens rendoient de grands reſpects au Gange, dont les eaux, auſquelles ils attribuoient de grandes vertus, paſſoient parmi eux pour ſaintes & ſacrées : leur ſuperſtition à cet égard dure encore, & les Princes qui regnent ſur les bords de ce fleuve, ſçavent bien la mettre à profit, en faiſant acheter à leurs ſujets la permiſſion d'y puiſer de l'eau ou de s'y baigner.

Le culte rendu à l'eau ne demeura pas long-temps renfermé dans la Perſe & dans l'Egypte, & il fut bien-tôt répandu comme les autres ſuperſtitions des Peuples de l'Orient, dans les autres pays. Maxime de Tyr nous apprend que les Peuples du Nord du Pont Euxin rendoient un culte religieux aux Palus Méotides, qu'ils en avoient des ſtatues, & juroient en leur nom. Voſſius (1), qui a traité cet article avec ſon érudition ordinaire, aſſure la même choſe des anciens Germains, & de quelques autres Peuples, ainſi qu'on

(2) De orig. & prog. Idol.

peut le voir dans ſon ſçavant ouvrage ſur l'origine & le progrès de l'idolatrie.

On ſçait que les Anciens faiſoient de frequentes libations à l'Ocean, aux autres Mers & aux Fleuves, & qu'on ne s'embarquoit gueres ſans avoir fait auparavant des ſacrifices aux eaux & aux Divinités qui y préſidoient; je pourrois en rapporter une infinité d'exemples, mais je me contente de celui des Argonautes. Lorſqu'ils furent prêts de mettre à la voile, Jaſon (1) ordonna un ſacrifice ſolemnel pour ſe rendre favorables les Divinités de la Mer; chacun s'empreſſa à répondre aux vœux du chef de cette entrepriſe, on éleva un autel ſur le bord de la Mer, & après les oblations ordinaires, le Prêtre repandit deſſus de la fleur de farine, mêlée avec du miel & de l'huile, immola deux bœufs aux Dieux en l'honneur deſquels ſe faiſoit le ſacrifice, & les pria de leur être favorables pendant leur navigation (1).

(1) Apol. de Rhodes. l. 4.

(2) Voyez l'hiſt. de cette expedition, Tom. III.

Maxime de Tyr, que j'ai déja cité, en rapportant les raiſons qui engagerent différens Peuples à honorer les Fleuves qui arroſoient leur pays, nous apprend en même temps l'univerſalité du culte qu'on leur rendoit. Les Egyptiens, dit-il, honorent le Nil, à cauſe de ſon utilité; les Theſſaliens, le Penée, pour ſa beauté; les Scythes, le Danube, pour la vaſte étendue de ſes eaux; les Etoliens, l'Acheloüs, à cauſe de la fable de ſon combat avec Hercule; les Lacedemoniens, l'Eurotas, par une Loi expreſſe qui le leur ordonnoit; les Atheniens, l'Iliſſus, par un ſtarut de Religion, *ſacro inſtituto.*

Les Grecs & les Romains étoient trop ſuperſtitieux pour n'avoir pas adopté le culte rendu aux eaux. Indépendamment de ce que l'Auteur, que je viens de citer, dit des Theſſaliens, des Etoliens, des Atheniens & des Spartiates, l'Antiquité nous fournit mille exemples des excès auſquels ils ſe porterent à cet égard. Leurs Temples renfermoient les ſtatues des Fleuves & des Fontaines, comme celles des autres Dieux. Il y avoit peu de Rivieres & de Fontaines dans la Grece, auprès deſquelles on ne trouvât de ces ſtatues, un nombre infini d'inſcriptions, & des autels conſacrés à ces Rivieres & à ces Fontaines; on y alloit regulierement faire des

ſtations, & offrir des ſacrifices, ainſi que nous l'apprenons de Pauſanias.

Les médailles nous repréſentent les Fleuves comme des Dieux, entr'autres une de Poſthume, où eſt le Rhin avec cette inſcription, *Deus Rhenus.* Le Tybre de même paroît au revers d'un Veſpaſien, non-ſeulement comme une Divinité, mais encore comme le Patron & le Protecteur de Rome. Lorſqu'Enée fut arrivé en Italie, il rendit à ce Fleuve des devoirs religieux, s'abandonna à ſa protection, & le pria de lui être favorable (*a*). Sibotus Roi de Meſſene, ne ſe contenta pas d'honorer le Fleuve Pamiſe, il fit une Loi qui obligeoit ſes ſucceſſeurs à aller tous les ans y offrir des ſacrifices; mais pour ne pas multiplier des exemples qui ne finiroient point, je me contente de rapporter ici après Pline le jeune, ce que la Religion avoit conſacré au Clitumne, fleuve d'Ombrie. « Près de la ſource de ce fleuve, dit cet Auteur (1), » eſt un Temple auſſi reſpecté qu'ancien: le Dieu du fleuve » lui-même y paroît vêtu d'une robbe, c'eſt un Dieu fort ſe- » courable, & qui prédit l'avenir, ainſi que le témoigne tout » l'appareil qu'on y voit, & qui eſt propre à rendre les ora- » cles. Autour de ce Temple ſont repandues des chapelles » en grand nombre; chacune a une ſtatue du Dieu, chacune » eſt célebre, chacune eſt diſtinguée par quelque devotion » particuliere, &c. »

(1) Epiſt. ad Rom. l. 8.

Si la grande utilité dont l'eau eſt ſur la terre, engagea les premiers Idolâtres à en faire une Divinité, on peut dire que les merveilles qu'on en reſſentoit y contribuerent auſſi beaucoup. *Dieu eſt admirable dans les eaux*, diſent les Livres Saints (2), & c'eſt dans cet élément ſur-tout qu'il ſemble avoir prodigué ſes merveilles. Le flux & le reflux de l'Ocean, ce mouvement periodique, qui éleve & abaiſſe les eaux de ſix heures en ſix heures, & leur perpetue un mouvement qui les empêche de ſe corrompre; l'irregularité de ce mouvement, plus ou moins grand dans les différens quartiers de la Lune, comme dans les différentes ſaiſons; le flux de

(2) *Mirabilis in altis Dominus.*

(*a*) *Tuque ô Tybri tuo genitor cum flumine ſancto, | Accipite Eneam, Adſis ô tandem, &c.* Æneid. l. 8. v. 72.

l'Euripe qui ne reſſemble preſque en rien à celui de l'Ocean; la ſalure de la Mer, ſeconde ſource de ſon incorruptibilité; le nombre prodigieux & la varieté des monſtres qu'elle enfante, & la grandeur énorme de quelques-uns de ſes poiſſons, comme la Baleine, & quelques autres qui ſurpaſſent de beaucoup les plus grands animaux de la terre, tout y eſt merveilleux, tout y eſt ſurprenant. Ce qu'on racontoit de la proprieté de quelques fontaines, dont quelques-unes ont un flux reglé comme l'Ocean, d'autres qui ſont periodiquement chaudes & froides; un grand nombre qui ſont très-ſalutaires; les fables qu'on debitoit à l'occaſion de quelques autres, dont les unes donnoient, quand on en bûvoit, de l'horreur pour le vin, d'autres qui amoliſſoient le courage, & faiſoient changer de ſexe ceux qui s'y baignoient; d'autres d'où lorſqu'on s'y étoit baigné, on ſortoit couvert de plumes; quelques-unes qui faiſoient perdre l'eſprit, d'autres qui en donnoient; ici c'étoit une ſource dont l'eau guériſſoit d'une paſſion malheureuſe, là en étoit une autre qui donnoit de l'amour: celle-ci augmentoit la memoire, celle-là faiſoit tout oublier; enfin on publioit de quelques eaux qu'elles avoient le don de prédire l'avenir, & celui de rendre des oracles. On pourroit s'étendre beaucoup ſur cet article; mais on peut conſulter les Naturaliſtes, & en particulier le quatorziéme Livre des Métamorphoſes d'Ovide, où ce Poëte fait débiter à Pythagore une infinité de choſes ſur les proprietés de quelques Rivieres & de quelques Fontaines. Tout cela donne de l'admiration, & au lieu de rapporter à des cauſes naturelles, ou à des relations peu ſûres, des effets ſi ſurprenans, on abregea la Phyſique, & l'adoration de l'Element même qui produiſoit ces merveilles, prit la place des recherches.

Enfin les Poëtes par leurs fictions contribuerent infiniment à l'Idolatrie qui avoit l'Eau pour objet. En effet ils ne parloient des Fleuves, des Rivieres & des Fontaines, que comme d'autant de Dieux; ils les peignoient & les repréſentoient dans leurs ouvrages, comme ſi veritablement ils les avoient vûs: ils les font ſortir de leurs grotes humides pour apparoître à leurs Heros, & leur prédire leurs deſtinées; ils en

racontent les amours, les combats, &c. Là c'eſt l'Alphée qui pourſuit Aréthuſe, que Diane change en fontaine ; ici c'eſt l'Achelous qui diſpute Dejanire à Hercule, & qui eſt vaincu par ſon rival ; tantôt ce ſont de jeunes perſonnes qui pour éviter les pourſuites de quelque Dieu amoureux, ſe précipitent dans quelque fleuve, & ſont ſur le champ métamorphoſées en Nymphes, ou en Naïades ; ou qui pleurant leur foibleſſe, & fondant en larmes, deviennent des fontaines. Les charmes de la Poëſie animoient ces deſcriptions, & à force de les lire & d'en être touché, on les prit à la lettre, & on ne regarda plus les Fleuves & les Fontaines que comme des Divinités animées.

De-là ce nombre prodigieux de Dieux & de Déeſſes des Eaux, nombre qui ſurpaſſe celui des Dieux du Ciel, & des autres parties de l'Univers. En effet outre qu'on croyoit que chaque Fleuve, chaque Riviere, chaque Fontaine, & tout autre amas d'eau étoit une Divinité, ou du moins avoit un Dieu tutelaire ; la Mer en contenoit un nombre infini. L'Océan avoit eu de Tethys ſoixante-douze Nymphes, nommées Océanides ; Nérée, cinquante Neréides, dont Heſiode rapporte les noms. Le nombre des Nymphes, ſi nous en croyons Heſiode, montoit à trois mille, & apparemment qu'il ne les avoit pas toutes comptées. Si on ajoute aux Nymphes, les Naïades, les Napées, les Limniades, &c. on trouvera que les Dieux des Eaux étoient innombrables.

Mais ce n'eſt pas aſſez d'avoir prouvé qu'on rendoit un culte religieux à l'Eau & aux Divinités qui y habitoient, il faut examiner en quoi conſultoit ce culte, & de quelle maniere on repréſentoit ces Dieux.

CHAPITRE II.

Des differens Sacrifices qu'on offroit aux Dieux des Eaux.

JE ne dirai rien du ſacrifice ſingulier que les Perſes & les Cappadociens offroient à l'eau, ſuivant le témoignage d'Herodote & de Strabon, parce qu'il faudroit repeter ce que (1) T. I. l. 7. j'en ai dit dans l'hiſtoire de la Religion de ces Peuples (1). Pour donner quelque ordre à cette matiere, je parlerai d'abord du culte rendu à l'Océan, & aux autres Mers, enſuite de celui qu'on rendoit aux Fleuves & aux Fontaines, & je finirai par celui des Nymphes & des autres Divinités des eaux.

L'Antiquité nous apprend peu de choſes touchant le culte de l'Ocean; Juſtin eſt celui des Anciens qui en a parlé le plus clairement, lorſqu'il a dit qu'Alexandre étant retourné à ſes vaiſſeaux, fit des libations à l'Ocean, en le priant de lui accorder un heureux retour dans ſa Patrie (*a*). Ariſtée étant allé trouver ſa mere dans les grotes du fleuve Penée, cette Nymphe après avoir appris le ſujet qui l'avoit amené, offre un ſacrifice à l'Ocean auteur de tous les Etres; mais le ſacrifice ne conſiſte qu'en de ſimples libations. Elle épancha trois fois, dit Virgile, la liqueur ſur les braſiers de l'autel, & trois fois une flamme éclatante ſortit du feu ſacré, & s'éleva juſqu'à la voute (*b*).

Les victimes qu'on offroit de plus ordinairement à Neptune, étoient le cheval & le taureau: le premier de ces deux animaux étoit ſpecialement conſacré à ce Dieu, qu'on croyoit avoir produit le premier cheval, qu'il avoit fait ſortir de terre d'un coup de trident: fiction que j'ai expliquée dans l'hiſtoire

(*a*) *Expugnatâ deinde urbe reverſus ad naves libamenta dedit, proſperum in patriam reditum precatur.* Juſt. liv. 2.

(*b*) *Oceano libemus, ait, ſimul ipſa precatur,*
Oceanumque patrem rerum, &c. Virg. Georg. l. 4.

du

du différend qu'il eut avec Minerve ; le taureau marquant par ſa force & ſes mugiſſemens les flots de la Mer agitée, & étant même le ſymbole des Fleuves, ainſi qu'on le dira dans la ſuite. Il eſt inutile de rapporter des exemples pour prouver l'uſage où l'on étoit d'offrir ces deux ſortes de victimes à Neptune ; l'hiſtoire en eſt remplie, & Virgile qui ne s'éloigne gueres des uſages ordinaires, nous repréſente Laocoon immolant ſur le rivage un taureau à Neptune (*a*).

Les ſacrifices que l'on offroit à la Mer étoient de differente nature. Nous apprenons d'Homere (1) que quand elle étoit agitée, on lui immoloit un Taureau noir ; ou un porc & un agneau, lorſqu'elle étoit calme & tranquile. Mais la victime qu'on offroit le plus ordinairement à la Mer, étoit le Taureau, & le cheval, comme à Neptune qui en étoit le ſouverain ; quelquefois on immoloit véritablement ce dernier animal, quelquefois on le précipitoit dans les flots, quelquefois enfin on ſe contentoit de le conſacrer à la Mer, & aux Fleuves, en lui laiſſant la liberté de paître dans les pâturages voiſins ; ſouvent le ſacrifice ſe faiſoit ſur la Mer même, quelquefois ſur le rivage ; & l'Antiquité nous fournit des exemples de toutes ces variations. Cloante dans Virgile (*b*), s'adreſſe ainſi aux Dieux de la Mer, *Dieux de la Mer ſur laquelle nous courons, je fais vœu lorſque je ſerai ſur le rivage, de vous immoler un Taureau blanc.*

(1) Odyſſ. 7.

C'étoit un uſage dans ces ſortes de ſacrifices de recevoir dans une patere le ſang de la victime qu'on répandoit enſuite dans la Mer, en forme de libation. Lorſque le ſacrifice étoit offert ſur la Mer même, on y laiſſoit couler le ſang de la victime, & on y jettoit les entrailles, ainſi que nous l'apprend Tite-Live (*c*) à l'occaſion du ſacrifice qu'offrit à la Mer Scipion l'Africain, prêt à partir pour l'Afrique.

Quelquefois on joignoit à cette pratique une libation de

(*a*) *Laocoon ductus, Neptuni ſorte Sacerdos*
Solemnes Taurum ingentem mactabat ad aras. Æn. l. 3.

(*b*) *Di quibus imperium pelagi, quorum Æquora curro,*
Vobis lætus ego hoc candentem in littore taurum
Conſtituam voti reus. Æn l. 5.

(*c*) *Cruda exta cæsâ victimâ, uti mos eſt, in mare porrigit.* Tit. L. 29.

vin, & une offrande de fruits (1). On en voit en effet ſur la Colonne Trajane, près de l'Autel où Trajan paroît une patere à la main pour faire une libation à la Mer. Pour les Fleuves on les honoroit de differentes manieres.

(1) Virgil. Æneid. l. 5.

D'abord Heſiode établit pour précepte, qu'on ne doit pas les paſſer ſans s'y être auparavant lavé les mains. Les Magiſtrats Romains ne paſſoient jamais le petit ruiſſeau qui étoit près du champ de Mars, ſans avoir auparavant conſulté les Augures, & les Generaux avant que de partir pour la guerre en faiſoient autant. Il eſt certain, dit Ciceron (2), que nos Capitaines ont coutume de ſacrifier aux Flots avant que de s'embarquer. Mais on pouſſa encore bien plus loin le reſpect religieux qu'on avoit pour eux, puiſqu'avant de les traverſer pour quelque expédition militaire, on leur offroit des chevaux en ſacrifice; c'eſt ainſi que Xerxès, au rapport d'Herodote, avant que de paſſer le Strymon pour venir dans la Grece, lui en immola, & que Tiridate en offrit un à l'Euphrate, pendant que Vitellius qui étoit avec lui, fit en l'honneur de ce Fleuve le ſacrifice Taurobolique; car on immoloit auſſi des chevaux aux fleuves, comme à l'Ocean, & à la Mer. Lucullus au rapport de Plutarque (3) en ſacrifia à l'Euphrate, dans le temps qu'il pourſuivoit Tigrane : il falloit même que l'uſage en fût fort ancien, puiſque Achille dit à Lycaon : *ce Fleuve ſi rapide, le Xante, à qui nous offrons tant de Taureaux, ne vous garantira pas.* Enfin on porta la ſuperſtition à cet égard au point que les jeunes filles de Troye étoient obligées la veille de leur mariage, d'aller offrir leur virginité au fleuve Scamandre, & on ſçait ce qui en arrivoit quelquefois. La jeuneſſe Grecque, au rapport de Pauſanias (4), ſe contentoit d'offrir ſa chevelure au fleuve Neda, & Homere nous apprend que Pelée avoit conſacré au Sperchius celle de ſon fils Achille.

(2) De Natura Deor. l. 3.

(3) 14. in Luc.

(4) In Arc.

Les Nymphes, les Napées, les Naïades avoient auſſi leurs ſacrifices; c'étoit quelquefois des chevres & des agneaux qu'on leur immoloit, avec des libations de vin, de miel & d'huile; ſouvent on ſe contentoit de leur préſenter du lait, des fruits & des fleurs. Il eſt vrai qu'Ariſtée, au

rapport de Virgile (1), offre aux Nymphes quatre taureaux & autant de geniſſes ; mais un ſacrifice ſi ſolemnel pour ces petites Divinités des eaux, eſt ſans autre exemple dans l'Antiquité. Pour les Fêtes champêtres qu'on célebroit en leur honneur, elles etoient ordinaires aux gens de la campagne, & c'étoit dans ces ceremonies ruſtiques qu'on voyoit couler le lait, le miel & l'huile en abondance.

(1) Georg. l. 4.

CHAPITRE III.

De l'Ocean & de Tethys.

L'OCEAN tenoit à juſte titre la place du premier Dieu des eaux, puiſqu'il en contient le plus grand amas, & qu'il les communique aux autres mers & à toute la terre, par cette admirable circulation qui y porte par-tout la fecondité.

Les Poëtes qui l'ont perſonnifié, en ont donné la genealogie, & Heſiode nous apprend qu'il étoit fils du Ciel & de la Terre. « La Terre, dit-il, de ſon mariage avec Ura» nus eut l'Ocean aux gouffres profonds, & avec lui Cœus » & Creius, Hyperion, Iapet, Rhea, Themis, &c. (2).

(2) Theog.

Comme ce Poëte joint la generation de l'Ocean avec celle de pluſieurs perſonnes qui ont veritablement exiſté, ainſi qu'on l'a prouvé dans l'hiſtoire des Dieux du Ciel, on ſeroit porté à croire qu'il s'agit dans cet endroit, non d'une generation purement phyſique, mais d'une generation naturelle ; & de-là on peut croire que parmi les Titans il y en eut un qui porta le nom d'Ocean. Par-là on expliqueroit à la lettre, 1°. Ce que dit Homere que tous les Dieux tiroient leur origine de l'Ocean & de Tethys (3), parce que veritablement ils eurent un grand nombre d'enfans qui furent mis au rang des Dieux, comme les autres Titans. 2°. Ce que dit le même Poëte que les Dieux alloient ſouvent en Ethiopie viſiter l'Ocean, & prendre part aux fêtes & aux ſacrifices

(3) Iliad. 14. v. 312.

qu'on y offroit, ce qui voudroit dire que ceux des Titans, qui à l'occaſion de leurs conquêtes s'étoient établis en differens endroits, s'aſſembloient de temps en temps pour aller rendre leurs devoirs à l'Ocean dans le lieu où il regnoit. 3°. Que Junon avoit été élevée chez l'Ocean & Tethys, parce que veritablement Rhea l'envoya à ſa belle ſœur pour prendre ſoin de ſon éducation, & la derober à la cruelle ſuperſtition de Saturne. 4°. Ce que dit Eſchile, que l'Ocean étoit intime ami de Promethée frere d'Atlas; mais il faut avouer en même temps que les Anciens n'ont le plus ſouvent regardé l'Ocean que comme une Divinité naturelle; & comme ſon nom, ſuivant Diodore de Sicile (1), veut dire *mere nourrice*, c'eſt avec raiſon qu'on a dit qu'il étoit le pere, non-ſeulement des Dieux, mais de tous les Etres; ce qui eſt vrai en ce ſens, que l'eau contribue plus ſeule à la production, & à la nourriture des corps, que tout le reſte de la Nature. En effet, ſuivant les experiences faites par les Anciens & par les Modernes, un arbre, ou une plante conſument dans leurs accroiſſemens pluſieurs milliers de portions d'eau, contre une de terre. Ce que les Grecs diſoient de l'Ocean, les Egyptiens le diſoient du Nil, qui parmi eux a porté pendant un temps le nom d'Ocean, & peut-être avec plus de raiſon, puiſque c'étoit veritablement dans leur pays qu'avoient vêcu les premiers Dieux. « L'Ocean chez les Egyptiens, dit Dio-» dore de Sicile (2), n'eſt autre choſe que le fleuve du Nil, » où ils prétendent que les Dieux ont pris naiſſance, parce » que de tous les pays du monde, l'Egypte eſt le ſeul qui » ait des villes bâties par les Dieux mêmes. »

(1) In Prometheo, L. 2.

(2) Liv. 1.

Les Grecs derivoient le nom d'Ocean ὠκεανὸς, du mot ὠκὺς, qui marquoit la rapidité de l'eau (3); ils l'appelloient auſſi βαθυδίνης, parce que ſon mouvement étoit vif, & ſe faiſoit dans le fond même des eaux. Euripide, dans ſon Oreſte, lui donne l'épithete de *Tauriceps* (4), qui convient également à Neptune & aux Fleuves mêmes, tant à cauſe des vagues agitées qui ſemblent imiter le mugiſſement de cet animal, que des branches differentes que forment les Rivieres, qu'on déſignoit par des cornes. Ainſi on dit qu'Hercule avoit

(3) ἀπὸ τὸ ὠκὺ, à velocitate.

(4) Ταυρόκερως.

Digitized by Google

arraché une des cornes d'Acheloüs, parce qu'il avoit fait rentrer dans le lit de ce Fleuve un des bras qui inondoit l'Etolie (1). Si on donne à l'Ocean Tethys pour épouſe, c'eſt pour marquer qu'il épure & lave toutes choſes, & qu'il les aſſemble, ou pour m'expliquer dans les termes d'un ſçavant Mythologue (4), *quod pura omnia & ſplendida efficiat, reſque contrarias concordi ac mutuo nexu decenter copulet.* Au reſte il faut bien diſtinguer cette Tethys femme de l'Ocean, de la Néréide Thetis qui épouſa Pelée, & dont elle eut Achille. Les Mythologues même obſervent à ce ſujet, car il faut tout dire juſqu'aux minuties, que le nom de la premiere s'écrit avec un *y* grec, & celui de la mere d'Achille avec un *ιωτα*. Une ancienne fable nous apprend que Jupiter ayant été lié & garotté pas les autres Dieux, Tethys avec l'aide d'Egeon le remit en liberté; ce qui veut dire ſans doute que cette Princeſſe ſe ſervit de ce Geant pour délivrer ſon parent de quelque peril, ou lui faire éviter les embûches où les autres Titans, qui étoient en guerre contre lui, vouloient le faire tomber.

(1) Voyez l'hiſt. de ce Heros.

(2) Lyl. Gir. Synt. 5. P. 168.

L'Antiquité ne nous a tranſmis que deux monumens qui repréſentent l'Ocean; l'un eſt une ſtatue qui a été déterrée à Rome vers le milieu du ſeiziéme ſiecle, qui nous fait voir l'Ocean ſous la figure d'un vieillard aſſis ſur les ondes de la Mer, avec une pique à la main, & ayant près de lui un monſtre marin qu'on ne connoît pas; l'autre eſt une pierre gravée de Beger, ſur laquelle ce Dieu eſt pareillement peint ſous la figure d'un vieillard aſſis ſur les ondes, où ſont dans le lointain quelques vaiſſeaux.

Mais avant que de finir ce Chapitre je dois dire ce que je penſe de ces frequens voyages qu'Homere fait faire aux Dieux chez l'Ocean, où ils alloient paſſer douze jours parmi la bonne chere & les feſtins. Ce Poëte veut nous parler en cette occaſion de la pieté de ces Peuples, & en particulier d'une ancienne coutume de ceux qui habitoient ſur les bords de l'Ocean Atlantique, & qui célebroient dans une certaine ſaiſon de l'année des fêtes ſolemnelles, pendant leſquelles ils portoient en proceſſion la ſtatue de Jupiter & de leurs

autres Dieux, leur offroient des ſacrifices, & faiſoient de grands feſtins, ce qui duroit douze jours. Pauſaniâs (1) parlant de ceux des Ethiopiens qui habitoient la ville de Meroé & les plaines voiſines, & qui paſſoient pour les plus juſtes de tous les hommes, dit qu'on croyoit que c'étoit chez eux que le Soleil tenoit ſa table ; c'eſt ſans doute de cette table & de ces feſtins que les Grecs, & enſuite les Romains, pritent l'uſage de ſervir des tables devant les ſtatues de leurs Dieux, ceremonie qu'ils nommoient le Lectiſterne (*a*).

(1) In Att.

Je ſçais que ceux qui ramenent à l'allegorie toutes les anciennes fictions, prétendent que le Poëte a voulu nous apprendre par celle-ci, que le Soleil, & les Planetes dont les Dieux portoient les noms, ſe nourriſſoient des vapeurs de l'Ocean, mais Homere avoit-il penſé là-deſſus comme le Philoſophe Cleante ?

Quoiqu'il en ſoit, la Fable de l'Ocean eſt très-obſcure, & ce qui y a apporté tant de confuſion, c'eſt qu'on y a mêlé l'Hiſtoire avec la Phyſique, & qu'on a regardé l'Ocean tantôt comme un Prince Titan, tantôt comme le grand amas d'eaux qui porte ſon nom. Les Anciens ont débité à ce ſujet bien des choſes qu'il ſeroit également ridicule de rapporter toutes à l'Hiſtoire, ou toutes à la Phyſique ; on doit penſer de même des enfans qu'on lui donne, & qu'il eut, dit-on, de Tethys ſa femme & ſa ſœur, puiſqu'on met de ce nombre non-ſeulement les Fleuves, les Nymphes & les Fontaines, mais encore la plûpart des perſonnes qui avoient regné ou habité ſur les côtes de la mer, comme Protée, Ethra femme d'Atlas, Perſé mere de Circé, & pluſieurs autres.

(*a*) Voyez ce qui a été dit à ce ſujet dans l'article des Sacrifices, t. 1. l. 4.

CHAPITRE IV.

Neptune & Amphitrite.

COMME l'Ocean, ainſi que le remarque Girard Voſſius (1) après les Mythologues anciens, marquoit la Mer exterieure, ou le grand amas d'eaux qui environne toute la terre, Neptune étoit pris pour la Mer intérieure, comme la Méditerranée & les autres Mers. Les Philoſophes Stoïciens embarraſſés de ſçavoir ce que c'étoit que ce Dieu, convinrent enfin que c'étoit une intelligence répandue dans la Mer, comme Cerès étoit celle de la Terre; mais Ciceron (1) avoue qu'il ne ſçavoit, ni ne concevoit ce que c'étoit que cette intelligence de la Mer & de la Terre, ni ne ſoupçonnoit pas même ce que ce pouvoit être.

(1) De idol. l. 3.

(2) De Nat. Deor. l. 3.

Si nous nous en rapportons à Varron, les Latins donnerent à ce Dieu le nom de Neptune, *à nubendo*, parce qu'il couvre la Terre (*a*); le ſçavant Pere Tournemine fait venir ce mot de l'Hebreu *Naphta*, qui veut dire *couler*, & cette étymologie vaut mieux ſans doute que celle qui dérive ce nom de nager, en changeant un peu les premieres lettres; car comment ſauver cette étymologie, puiſque bien loin de changer les premieres lettres, la premiere eſt la ſeule qui ſe trouve dans le mot *Neptune*, & dans celui de *nare*, nager. Auſſi Cotta dans Ciceron (2) s'en moque-t-il: *Il eſt vrai*, dit ce Interlocuteur, *que faiſant venir Neptune de nager, en quoi, pour ainſi dire, vous m'avez paru nager vous-même plus que Neptune, vous trouverez aiſément l'origine de tous les noms imaginables, puiſqu'il ne vous faut pour la fonder, que la conformité d'une ſeule lettre.*

(3) Liv. 3. de Nat. Deor.

Remarquons en paſſant, & cette remarque aura lieu plus d'une fois dans cet Ouvrage, la negligence de quelques

(a) *Neptunus à nubendo, quod nubat, id eſt, operiat terras.*

Auteurs, d'ailleurs très-ſçavans, qui trouvant un mot dans un Ecrivain, croyent que c'eſt ſon ſentiment. Lylio Gyraldi (3) dit que Ciceron fait venir le nom de Neptune du mot nager. Il eſt vrai que dans le ſecond Livre de la Nature des Dieux un des Interlocuteurs de ce Dialogue, dit que les Perſes le diſoient ainſi; mais dans le troiſiéme, Cotta, qui eſt Ciceron lui-même, détruit preſque toujours ce que les deux autres avoient avancé; encore ne peut-on pas trop ſçavoir ni dans les deux premiers Livres de cet Ouvrage, ni même dans le troiſiéme, quel eſt le veritable ſentiment de cet Auteur. Quant à ceux, dit-il, qui veulent ſçavoir quelle eſt ſincerement ma penſée ſur chaque matiere, ils pouſſent leur curioſité trop loin. Qu'on me patdonne cette petite digreſſion, je l'ai crûe néceſſaire.

(1) Synt. 5. de Neptuno.

Les Grecs nommoient Neptune *Poſeidon*, & l'on trouve de ce nom pluſieurs étymologies; en effet il peut ſignifier *celui qui foule la terre avec les pieds*, ou *qui voit pluſieurs choſes*, ou *qui briſe les vaiſſeaux* (a). Ceux qui ont voulu chercher l'origine de ce Dieu, ont été encore plus embarraſſés que ceux qui ſe ſont contentés de ne trouver que celle de ſon nom. Si nous en croyons Herodote (2), Neptune étoit Libyen d'origine, & avoit de tout temps été en grande vénération dans ce Pays. Les Egyptiens, dit ce même Auteur, ne le connoiſſoient point; même quand ils le mirent au nombre de leurs Dieux, ils ne lui rendirent aucun culte; ce ne fut donc point des Egyptiens, conclut-il enfin, que les Grecs reçurent ce Dieu, comme ils en avoient reçû preſque tous les autres, mais immédiatement des Libyens. L'Hiſtoire nous apprend que les Peuples d'Afrique avoient connu la Grece, & y avoient amené de leurs chevaux dès les temps les plus reculés, & peut-être même avant que les premieres colonies d'Egypte & de Phenicie y fuſſent arrivées. Ce fut par ce moyen ſans doute qu'ils commencerent à connoître Neptune, qu'ils mirent au rang de leurs grands Dieux, &

(2) Liv. 2. c. 51. 52.

(a) Ποσειδὼν, *à ποῦς pied, & εἶδω, je foule*; & δῆ pour γῆ, *la terre*, dans le Dialecte Dorique. Ce mot peut venir de ποσὶ εἰδῶν, *qui voit pluſieurs choſes*; M. le Clerc & le P. Tournemine ſont pour la troiſiéme étymologie.

l'honorerent

l'honoterent d'un culte particulier. Mais après tout on ne ſçait pas quelle idée en avoient les Libyens. Le regardoient-ils comme le Dieu de la Mer, ou comme celui qui le premier avoit appris à élever & à dompter des chevaux ? Pour moi je croirois volontiers que c'étoit cette derniere idée qu'ils avoient de ce Dieu, & les Grecs qui le prirent pour le Dieu de la Mer, peut être parce que c'étoit par Mer que la connoiſſance leur en étoit venue, conſervoient toujours l'ancienne notion qu'ils en avoient priſe des Libyens ; de-là l'épithete d'*Ippius*, ou de cavalier, qu'ils lui ont donnée ; de-là encore la prétention où ils étoient que c'étoit lui qui avoit fait ſortir de terre le premier cheval, comme le dit Virgile, en l'invoquant dans ſes Georgiques (*a*) : *Et vous, Neptune, à qui la terre frappée de votre trident offrit un cheval fougueux ;* & il falloit bien que ce fût ſous cette idée que le Poëte l'invoquoit ; ſe ſeroit-il adreſſé au Dieu de la Mer dans un Ouvrage où il parloit de la vie champêtre, & nommément des chevaux dont il traite dans le troiſiéme Livre ?

Quelques Auteurs appellent le cheval que forma la terre frappée d'un coup de trident, *Arion* ; d'autres, comme Servius, le nomment *Scythius*. Mais ſon veritable nom étoit *Scyphius*, & comme ce mot déſigne un petit bâtiment de Mer, un eſquif, que les Allemands nomment *Chiph*, on aura pris pour un cheval le vaiſſeau qui emmena les Libyens dans la Grece, & pour un cavalier, le Dieu dont ils y porterent le culte. Ce qui confirme cette conjecture, c'eſt qu'on peut très-bien comparer un cheval à un vaiſſeau, à cauſe de ſa legereté à courir ; & nous ſçavons que les anciens habitans de Gadès, ou Cadis, appelloient des chevaux leurs petits bâtimens de Mer, parce qu'ils alloient vîte : auſſi les Poëtes ont-ils formé leur cheval Pegaſe d'un vaiſſeau à voiles.

Quoiqu'il en ſoit, les Anciens & les Modernes ſont également partagés au ſujet de l'idée qu'on doit avoir de Neptune. Le plus grand nombre ne le regarde que comme un Etre

(a) *Tuque, ô, cui prima furentem*
Fudit equum magno tellus percuſſa tridenti,
Neptune ! Georg. l. 4. v. 13.

phyſique, ou Divinité naturelle, qui déſigne l'eau, ſur laquelle il préſidoit; d'autres cependant, comme Diodore de Sicile & Lactance, d'après l'Hiſtoire ſacrée d'Evhemere, le prennent pour un Dieu animé, pour un perſonnage réel. Parmi les Modernes, Dom Pezron & M. le Clerc en ont penſé comme les Anciens que je viens de nommer; & je ſuis convaincu avec eux que Neptune étoit un Prince de la race des Titans. Il étoit, ſelon Heſiode (1), fils de Saturne & de Rhea, & frere de Jupiter & de Pluton; Rhea l'ayant caché pour le derober à la voracité de Saturne, dit qu'elle étoit accouchée d'un poulain, que le Dieu devora de même que les autres enfans de ſa femme. Comme il fut le premier, ſuivant Diodore (2), qui s'embarqua ſur la Mer avec l'appareil d'une armée navale, il merita d'en avoir l'empire, & Saturne ſon pere lui ayant donné tout pouvoir ſur cet élement, il en fut regardé dans la ſuite comme le Dieu; c'eſt auſſi ce qui fait, continue l'Auteur que je viens de citer, que les Nautoniers lui adreſſent leurs vœux & leurs ſacrifices; ou, ce qui revient au même, dans le partage que les trois freres firent de l'Empire des Titans, Neptune eut pour ſon lot la Mer, les Iſles & tous les lieux qui en ſont proches. Lactance qui avoit lû l'hiſtoire d'Evhemere, le dit poſitivement (*a*): ce qui cependant, ainſi que le remarque M. le Clerc, ne doit s'entendre que de la mer Méditerranée, l'Ocean étant alors ſi peu connu, qu'on n'oſoit preſque y entrer: Neptune ſe rendit très-fameux ſur la Mer, même pendant le vivant de Saturne ſon pere, qui, ſi nous en croyons Diodore de Sicile (3), lui avoit donné le commandement de ſa flotte; il eut toujours ſoin d'arrêter les entrepriſes des Princes Titans, empêcha les établiſſemens qu'ils vouloient faire dans quelques Iſles, & lorſque Jupiter ſon frere, qu'il ſervit toujours très-fidélement, eut obligé ſes ennemis à ſe retirer dans les pays occidentaux, il les y ſerra de ſi près, qu'ils ne purent jamais en ſortir; ce qui donna lieu à la fable qui porte qu'il tenoit les Titans enfermés dans l'Enfer, & les

(1) Theog.

(2) L. 5.

(3) Liv. 5.

(a) *Jupiter imperium Neptuno ut Maris, Inſulis omnibus, & quæ ſecundùm Mare loca ſunt, omnibus regnaret.* Lact. Div. Inſt. l. 1. c. 11.

empêchoit de remuer, ainſi que nous l'avons dit dans le Livre précedent.

Je ne doure pas auſſi que Neptune ne ſe ſoit rendu célebre ſur la Mer, autant par l'établiſſement du Commerce que par ſes victoires : il eſt vraiſemblable qu'il y avoit des vaiſſeaux marchands qui alloient de ſon temps trafiquer ſur les côtes d'Afrique, & qu'il avoit ſoin de faire eſcorter. En un mot, ce Prince, ſelon Lactance (1), étoit amiral de Jupiter, & le ſurintendant des Mers, tel que Marc Antoine le fut par ordre du Senat, *cujus regnum tale fuiſſe dicimus, quale Marci Antonii fuit, infinitum illud imperium cui totius oræ maritimæ poteſtatem Senatus decreverat.* Voilà ce qui a donné lieu aux Anciens de regarder ce Prince comme le Dieu de la Mer, de n'en parler que ſous cette idée; de lui conſacrer des Temples & des Autels, & de tâcher de ſe le rendre favorable par les prieres & les ſacrifices.

(1) Liv. 1. c. 2.

Il eſt conſtant toutefois que les Grecs ont embelli l'hiſtoire de Neptune de celle de Japhet & de Javan : celui ci qui avoit eu pour ſon partage les pays d'Occident, fit équiper quelques vaiſſeaux pour y aller (2), & c'eſt ſans doute ce qui a donné lieu à Bochart (3), qui a trouvé beaucoup de conformité entre l'hiſtoire de Neptune & celle de Japher, de croire que ce n'étoit qu'une même perſonne, & il en fait un parallele qui ne reſſemble pas mal.

(2) V. Voſſ. de idol.
(3) Phaleg. l. 2. c. 2.

On ne peut pas de même douter qu'on n'ait donné le nom de Neptune à la plûpart des Princes inconnus, qui venoient par Mer s'établir dans quelque nouveau Pays, ou qui regnoient ſur des Iſles, ou qui s'étoient rendus celebres ſur la Mer par leurs victoires ou par l'établiſſement du commerce. On étendoit même ce nom, ſi nous en croyons Aulugelle, à ceux qui avoient autant de fierté & de ferocité que de valeur (*a*), comme Cercyon, les Cyclopes &c. De-là tant de Neptunes, tant de femmes & de maitreſſes, & tant d'enfans qu'on donne à ce Dieu; tant de metamorphoſes, & tant d'enlevemens

(a) *Præſtantiſſimos virtute, &c. Jovis filios Poëtæ appellaverunt; ferociſſimos & immanes tanquam è mari genitos, Neptuni filios dixêre, Cyclopas, & Cercyona, & Scyrona, & Leſtrigonas.* L. 15. c. 21.

On dit au reſte que Neptune eut pour femme Amphitrite fille de l'Ocean & de Doris, que ce Prince en étant devenu amoureux, & ne pouvant la porter à l'épouſer, il lui envoya un Dauphin, qui joua ſi bien ſon perſonnage, qu'il l'obligea enfin à conſentir à devenir épouſe de ce Dieu de la Mer. On ajoûte que Neptune pour recompenſer le Dauphin, le plaça parmi les Aſtres (*a*). Quelques Auteurs croyent que cette Amphitrite n'eſt qu'un perſonnage Poëtique, dont le nom ſignifie environner (*b*). Ainſi on ne doit pas s'étonner ſi on l'a donnée pour femme à Neptune ou à la Mer, qui environne la Terre. Cependant rien ne nous empêche de la regarder comme Reine de quelques Iſles, & la Fable du Dauphin, comme l'intrigue de quelque confident habile, ou de quelqu'Ambaſſadeur qui regla tous les articles du mariage de ſon maître, & qui s'attira par-là beaucoup de conſideration auprès de lui.

Amphitrite étoit peut-être fille de l'Ocean, qui étoit un Prince du ſang des Titans, oncle de Neptune, qui étoit allé s'établir ſur les côtes d'Afrique, comme nous l'avons dit, & alors il ne paroîtra rien d'extraordinaire dans cette alliance, ni dans la génealogie de cette Princeſſe. Il ne faut s'éloigner de ce qui paroît hiſtorique dans les Poëtes, que le moins qu'on peut, & ne pas nier l'exiſtence de ces anciens Princes, ſur de foibles étymologies, comme ſi ſur celle du nom de Neptune que nous venons de rapporter, on alloit dire qu'il n'y a jamais eu de Prince à qui les Latins ont donné le nom de Neptune pour s'être rendu fameux ſur la Mer. S. Auguſtin (1) après Varron nomme *Salacia* la femme de Neptune, & on en penetre aiſément la raiſon. Il faut avouer cependant que les Poëtes prennent ſouvent Neptune pour la Mer même; (2) mais il eſt aiſé de diſcerner ce qui eſt veritablement hiſtorique, d'avec ce qui n'eſt qu'une pure fiction; comme cette agréable deſcription du Cortege de Neptune que fait Virgile

(1) De Civit. Dei.

(2) Ovid. loc. cit. Eurip. in Cyclop. Orph. in Argon. &c.

(*a*) Voyez Hygin, *Cœlo Poët. aſtr.* Cæſius, *Cœlo aſtr. in Delphino*, & Aratus, *in Phænom.*

(*b*) ἀμφιτιτεῖν, *circumterere*, hinc Ovid. lib. 1. Met.

. . . . . *nec brachia longo*
Margine terrarum porrexerat Amphitrite.

(*a*), où il repréſente ce Dieu ſur un chariot, dont les roues rouchoient à peine l'eau, accompagné de toutes les Divinités de la Mer, des Tritons & des Dauphins, devant qui il dit que les ondes s'abaiſſoient, & reconnoiſſoient ainſi par leur ſoumiſſion & leur ſilence, la préſence de leur maître. De même ce qu'Homere avoit dit avant ce Poëte Latin de l'équipage de ce même Dieu, lorſqu'il le fait ſortir de ſon Palais humide, monté ſur ſon char tiré par des chevaux aux pieds d'airain (1). Mais que doit-on penſer des autres fictions, qu'on a publiées à l'occaſion de ce Dieu: pourquoi a-t'on dit, par exemple, qu'il avoit bâti les murailles de Troye, que Laomedon qui l'avoit employé, n'ayant pas voulu lui payer ſon ſalaire, ce Dieu ravagea les champs de Troye, & envoya un Monſtre pour dévorer Héſione fille de ce Roi? Comme je dois expliquer au long cette fable dans l'hiſtoire d'Hercule, qui délivra Héſione, il ſuffit de dire ici en peu de mots, que les murailles de la ville de Troye étoient ſi bien bâties, & les digues qu'on y avoit élevées pour les mettre à couvert des innondations de la Mer, ſi fortes, qu'on publia par une hyberbole aſſez naturelle, que le Dieu de la Mer lui-même les avoit conſtruites: mais comme rien ne réſiſte au temps & aux tempêtes, ces ouvrages ayant été détruits dans la ſuite, on dit que Neptune ſe vengeoit de la perfidie de Laomedon, qui effectivement avoit employé l'argent qu'il avoit trouvé dans le Temple de ce Dieu pour élever ces digues, & ne l'y avoit pas remis (2).

(1) Iliad. l. 1.

(2) Voyez l'hiſtoire d'Hercule & celle de Laomedon, Tom. III.

On donne le Trident à Neptune, & les Mythologues en rendent pluſieurs raiſons. C'eſt, diſent quelques-uns d'eux, pour marquer par ſes trois pointes la qualité des trois ſortes d'eaux qui ſe trouvent ſur la Terre; celles de la Mer qui ſont

(a) *Jungit equos curru genitor, ſpumantia-que addit*
Frena feris, manibuſque omnes effundit habenas;
Cæruleo per ſumma levis rotat æquora curru:
Subſidunt undæ, humidumque ſub axe tonanti
Sternitur æquor aquis, fugiunt vaſto æthere nimbi.
Tum variæ comitum facies, immania cete,
Et ſenior Glauci chorus; Inouſque Palæmon,
Tritoneſque citi, Phorcique exercitus omnis.
Læva tenent Thetis & Melite, Panopæaque virgo,
Neſæe, Speioque, Theſeiaque, Cymodoceque.
L. 5. in fine.

M. de Cambray dans ſon Telemaque a bien imité cet endroit de Virgile.

ſalées ; celles des Fontaines d'eau douce ; & celles des Etangs qui tiennent un peu des unes & des autres (1) : ou pour faire alluſion au triple pouvoir de Neptune ſur la Mer, qu'il peut troubler, appaiſer & qu'il conſerve (2). Pour moi ſans y chercher de myſteres, je ſuis perſuadé que le Trident étoit une eſpece de Sceptre, dont les Rois ſe ſervoient autrefois.

(1) V. Nat. l. 2. c. 8.

(2) Id. ibid.

Il reſteroit maintenant à parler des metamorphoſes de Neptune ; mais je n'en ai rien à dire, ſinon que ce ſont des enveloppes qui nous cachent quelques intrigues : Ainſi quand on dit qu'il changea Theophane en brebis (3), qu'il ſe metamorphoſa en cheval pour ſéduire Cerès, & en Dauphin pour Melantho, on doit penſer que ce Dieu, ou ceux qui dans la ſuite prirent ce nom, enleverent ces Princeſſes, ou ſur des chevaux, ou ſur des vaiſſeaux qui portoient pour enſeignes les animaux dont nous venons de parler.

(3) Hyg. Fab. 188.

On trouve dans les Medailles, & dans les autres monumens qui nous reſtent de l'Antiquité, Neptune repréſenté de differentes manieres ; mais ordinairement ſous la figure d'un homme âgé, traîné dans une conque par deux chevaux marins, tenant d'une main ſon Trident, & de l'autre un Dauphin. Pauſanias (4) dit que les Trezeniens l'honoroient ſous le titre de Roi, & il ajoûte que la monnoye de Trezenne repréſentoit d'un côté un Trident, & de l'autre une Tête de Minerve. On trouve en effet dans Goltzius deux Medailles, une qui a un Trident, l'autre une de Minerve avec l'épithéte de πόλιας, ou protectrice de la ville.

(4) In Corinth.

L'Antiquité donne pluſieurs noms à Neptune, outre ceux que nous avons déja expliqués ; & comme il y en a pluſieurs qui contribuent beaucoup à faire connoître ce Dieu, il eſt neceſſaire de s'y arrêter quelques momens. Le nom d'*Aſphalion* ou d'*Aſphaleion*, car il ſe trouve écrit de cette derniere maniere ſur une Medaille des Rhodiens (5), qui ſignifie ferme, ſtable, immobile, & qui répond au *Stabilitor* des Romains, lui fut donné au rapport de Strabon (6), à l'occaſion d'une Iſle nouvelle qui parut ſur la Mer. Les Rhodiens alors fort puiſſants, y ayant débarqué y bâtirent un Temple en l'honneur de Neptune *Aſphalion*, & il en eut bien-tôt

(5) Liv. 1.

(6) Liv. 1.

pluſieurs autres. Si nous en croyons l'ancien Scholiaſte Grec d'Ariſtophane, on en voyoit un au Cap de Tenare dans la Laconie, & ſelon Pauſanias (1) un autre près du port de Patras: ce ſurnom au reſte, convenoit parfaitement à ce Dieu, parce que comme on croyoit qu'il avoit le pouvoir d'ébranler la Terre, il avoit auſſi celui de l'affermir (*a*); ce qui fait dire à Macrobe (2) que les Dieux avoient ſouvent des titres oppoſés, ſur une même choſe de leur dépendance, & que ſi Neptune avoit le nom de *Enoſicton*, qui marquoit qu'il avoit le pouvoir d'ébranler la Terre, il portoit auſſi celui d'*Aſphalion*, pour nous apprendre qu'il pouvoit auſſi l'affermir, & la rendre ſtable; auſſi ne manquoit-t'on gueres de lui offrir des ſacrifices dans les grandes tempêtes, & dans les tremblemens de Terre.

(1) In Achaic.

(2) Sat. l. 1.

Les Ioniens, au rapport d'Herodote, appelloient ce Dieu *Heliconien*, & s'aſſembloient avec un grand concours des Peuples voiſins ſur le Promontoire de Mycale, pour lui offrir des ſacrifices (3); on lui donna le nom de Roi depuis l'avanture qu'il eut avec Minerve au ſujet du Territoire de Trezenne. Car Jupiter ayant ordonné qu'il leur demeureroit en commun, il en prit le nom de Roi, & Minerve celui de *Poliade*, ainſi que nous l'apprenons de Pauſanias (4), comme il prit celui de *Proſcriſtius*, d'un autre differend qu'il eut avec Junon au ſujet du Pays d'Argos. Pour ſe venger de ce que Jupiter l'avoit adjugé à cette Déeſſe, il inonda toute la Campagne; mais Junon l'ayant ſupplié d'arrêter le débordement, il ſe rendit à ſa priere, & on lui donna à cauſe de cela l'épithete qu'on vient de voir, & qui ſignifie *s'écouler*, *effluere*; parce qu'il avoit fait retirer les eaux des fleuves qui innondoient le pays. On lui bâtit auſſi un Temple ſous ce nom. Le ſurnom de porte Trident n'a rien de difficile, celui de μυκητίου, fait alluſion au bruit de la Mer, qui reſſemble aux mugiſſemens des Taureaux: c'eſt pour cette raiſon, diſent les Mythologues, qu'on lui immoloit cet animal, & qu'il fut lui-

(3) L. 1. c. 48.

(4) In Corinth.

(*a*) Servius, ſur cet endroit où Virgile parle de Neptune,
Neptunus muros, magnoque emota tridenti Fundamenta quatit.
dit que les fondemens de la terre étoient ſous le pouvoir & la domination de Neptune.

même

même nommé Ταῦρος ou Ταύριος, & les fêtes qu'on celebroit en ſon honneur étoient appellées ταυρεία. Mais les deux Epithetes les plus ſuperbes étoient celles dont parle Pauſanias (1) de Maître de la Terre, & qui étoit dans la Lucanie, ſur une de ſes Statuës; & celle de *Soter* ou le *Sauveur*, qui ſelon Herodote (2) lui étoit donnée apparemment par quelqu'un de ceux qui croyoient qu'il les avoit garantis de quelque grand danger. Enfin ce Dieu eut pluſieurs autres noms des lieux où il étoit ſpécialement honoré, comme ceux de *Tenarius*, du Promontoire de ce nom dans la Lucanie. *Oncheſtius* de la ville d'Oncheſte; *Iſtmius* de l'Iſtme de Corinthe, où il avoit un Temple magnifique dont Pauſanias (3) fait la deſcription; *Heliconius*, de l'Helicon, &c. Les Romains lui donnoient celui de *Conſus*, qui repond à celui d'*Ippius*, que nous avons expliqué: De-là le nom des fêtes *Conſualia*, celebrées en ſon honneur pendant les Jeux du Cirque.

(1) In Lucan.

(2) Liv. 7.

(3) In Corinth.

Comme les avantures que nous venons de rapporter, & pluſieurs autres encore qu'on trouve dans Pauſanias, donnoient preſque toujours lieu à l'érection de quelque Temple en l'honneur de Neptune, & à des fêtes particulieres, il a été un des Dieux du Paganiſme des plus honorés: car indépendamment des Libyens qui le regardoient comme leur grande Divinité, il y avoit dans la Grece & l'Italie, ſurtout dans les lieux maritimes, un grand nombre de Temples élevés en ſon honneur, des fêtes & des jeux; en particulier ceux de l'Iſthme de Corinthe, & ceux du Cirque à Rome lui étoient ſpécialement conſacrés ſous le nom d'Ippius, parce qu'il y avoit des courſes de chevaux. Les Romains même avoient tant de vénération pour ce Dieu, qu'independamment de la fête qu'ils celebroient en ſon honneur le premier de Juillet, & qui étoit marquée à ce jour-là dans leur Kalendrier, par ces mots, *D. Neptuni ludi*, tout le mois de Fevrier lui étoit conſacré, ſoit parce que la moitié étoit deſtinée parmi eux aux purifications, d'où il avoit tiré ſon nom (4), & qui ſe faiſoient principalement avec de l'eau, Element auquel ce Dieu préſidoit; ſoit pour le prier d'avance d'être favorable aux Navigateurs qui dès le commencement du Printems, ſe diſpoſoient

(4) Du mot *februare*, expier, purifier.

aux voyages de Mer. Ce qu'il y avoit de plus ſingulier, c'eſt que comme on croyoit que Neptune avoit formé le premier cheval, les chevaux & les mulets, couronnés de fleurs, demeuroient ſans travailler pendant les Fêtes de ce Dieu, & jouiſſoient d'un repos que perſonne n'oſoit troubler.

Outre les victimes ordinaires, c'eſt-à-dire le cheval & le taureau immolés à ce Dieu, & les libations qu'on faiſoit en ſon honneur, ainſi que le dit Herodote (1), les Aruſpices lui offroient particulierement le fiel de la victime, par la raiſon que l'amertume de ce viſcere convenoit à l'eau de la Mer.

(1) Liv. 7.

Ce ſeroit entreprendre une choſe impoſſible que de faire mention de tous les Temples qui lui étoient conſacrés; mais je ne puis me diſpenſer de dire qu'il y en avoit un chez les Atlantides, dans lequel il étoit repréſenté ſur un char tiré par quatre chevaux ailés, dont il tenoit les rênes; & ſa ſtatue étoit ſi grande, qu'elle touchoit la voûte du Temple, quoique fort élevée; c'eſt ce que nous apprenons de Platon dans le long diſcours qu'il fait de l'Iſle Atlantide (2). Pline (3) fait mention du Temple qu'il avoit chez les Cariens, & Herodote (4) d'un autre que les Paſidéens lui avoient conſacré. Ce même Auteur parle auſſi d'une ſtatue d'airain, haute de ſept coudées, ou dix pieds & demi, qu'il avoit près de l'Iſthme de Corinthe.

(2) Dans ſon Critias.
(3) Liv. 31.
(4) Liv. 7.

Pauſanias (5), qui dans la deſcription détaillée qu'il fait du ſtade d'Olympie, dit qu'il y avoit près de la borne la figure d'un Genie qu'il appelle *Taraxippus*, qui étoit là pour épouvanter les chevaux, nous apprend en même temps qu'on ne manquoit pas avant que de paſſer auprès, d'invoquer Neptune *Ippius*, & de le prier que les chevaux qui conduiſoient les chars n'en fuſſent point eſtropiés (*a*).

(5) In Eliac.

J'ai dit qu'on attribuoit à Neptune les tremblemens & les autres mouvemens extraordinaires qui arrivoient ſur la terre & dans la mer, je dois ajouter ici qu'on regardoit auſſi ce Dieu comme l'auteur des changemens conſiderables dans le cours

(*a*) On peut conſulter ſur cet article Denys d'Halicarnaſſe, L. 2. qui rapporte les manieres differentes dont on parloit de ce Genie.

des fleuves & des rivieres; auſſi les Theſſaliens, dont le pays etoit inondé, lorſque les eaux s'écoulerent ne manquerent pas de publier que c'étoit Neptune qui avoit formé le canal par où elles s'étoient retirées : « Et certes dit Herodote (1) à cette » occaſion, leur ſentiment eſt raiſonnable ; car tous ceux qui » eſtiment que ce Dieu fait trembler la terre, & que les gouffres qui ſe forment ſont des ouvrages de ce Dieu, n'auront pas de peine à croire que Neptune avoit fait le canal, quand ils le verront ». On le regardoit pour la même raiſon comme le Dieu tutelaire des murailles & de leurs fondemens, qu'on croyoit qu'il renverſoit quand il lui plaiſoit. Auſſi Virgile le repréſente-t-il, le trident à la main, détruiſant les murailles de Troye, & ébranlant leurs fondemens (*a*). (1) Liv. 17.

Comme on met pluſieurs galanteries ſur le compte de Neptune, indépendamment de celles dont on a parlé dans ce chapitre, on n'a pas manqué de nous apprendre que pour réuſſir dans ſes amours, il s'étoit ſouvent métamorphoſé : Arachné dans le bel ouvrage qu'elle traça en préſence de Minerve, y raſſembla l'hiſtoire de tous ces changemens; elle avoit auſſi repréſenté, dit Ovide (3), Neptune métamorphoſé en taureau dans l'avanture qu'il eut avec une des filles d'Eole ; ſous la forme du fleuve Enipe, dans ſes amours avec Iphimedie, femme du Geant Aloeüs, dont il eut les deux Aloides, Ephialte & Otus ; ſous celle d'un belier, lorſqu'il voulut ſéduire Biſaltis ; ſous celle d'un cheval pour tromper Cerès, qui s'étoit elle-même métamorphoſée en jument pour ſe dérober à ſes pourſuites. Enfin elle le peignit en oiſeau, dans l'intrigue qu'il eut avec Meduſe ; & en dauphin dans celle de Melanthe (*b*). (3) Met. l. 6.

Après ce que j'ai dit ſur la maniere dont on repréſentoit Neptune, & du portrait qu'en fait Virgile, je n'aurois rien à ajouter par rapport aux ſtatues, médailles & bas-reliefs que le temps nous en a conſervés en très-grand nombre, ſi quel-

(a) *Neptunus muros, magnoque emota tridenti*
Fundamenta quatit. Æneid. l. 2.

(*a*) On ſçait après ce que j'ai dit dans les ſources des Fables, ce qu'on doit penſer de ces differens changemens, & je n'y ajouterai rien ici.

ques-uns de ces monumens ne nous rappelloient quelques traits particuliers de ſon hiſtoire, ou de celle des Princes qui avoient fait graver ces figures. On le trouve ſur ces monumens tantôt debout, tantôt aſſis ſur les flots de la Mer; ſouvent ſur un char traîné par deux ou quatre chevaux; ce ſont quelquefois des chevaux ordinaires, quelquefois des chevaux marins qui ont la partie ſuperieure de cet animal, pendant que l'inferieure ſe termine en queue de poiſſon, comme preſque tous les monſtres marins; une ſeule fois avec des chevaux ailés, ainſi qu'il eſt repréſenté ſur une pierre gravée, donnée par Beger qui croit avec raiſon que c'eſt le Neptune Atlantide, dont parle Platon. Dans toutes ces occaſions ce Dieu preſſe ſes chevaux, & leur lâche la bride; ce que Virgile a ſi bien exprimé dans ce vers; *Flectit equos, curruque volans dat lora ſecundo* (1). Neptune couronné par la victoire, dans Maffei, marque la reconnoiſſance de celui qui croyoit lui devoir le gain d'une bataille navale; tenant le pied droit ſur un globe, dans une medaille d'Auguſte, & dans une autre de Tite, il nous apprend que ces Empereurs étoient également les maîtres de la terre & de la mer. Aſſis ſur une mer tranquile (*a*) avec deux dauphins qui nagent ſur la ſuperficie de l'eau, & ayant près de lui une proue de vaiſſeau, chargé ou de grains ou de perles, il marque l'abondance que procure une heureuſe navigation. Lorſqu'il paroît aſſis ſur une mer agirée (*b*), avec le trident planté devant lui, & un oiſeau monſtrueux à tête de dragon & des ailes ſans plumes comme une chauve-ſouris, qui ſemble faire un effort pour ſe jetter ſur lui, pendant que Neptune demeure tranquile, & paroît même détourner la tête, c'eſt pour marquer que ce Dieu triomphe également des tempêtes & des monſtres de la Mer. Sur une médaille donnée par Beger, où la victoire paroît ſur la proue d'un navire, ſonnant de la trompette, pendant que Neptune au revers, en poſture de combattant darde ſon trident pour mettre en fuite les ennemis, il nous repréſente, comme l'a très-bien remarqué

(1) Æneid. l. 1.

(*a*) Figure donnée par M. Maffei.
(*b*) Figure donnée par le Pere de Montfaucon dans ſon Voyage d'Italie.

cet Antiquaire, la grande victoire navale de Démetrius Poliorcetès ſur Ptolomée, que décrit Plutarque. Enfin un bas-relief d'une très-grande beauté (1), nous préſente Neptune enlevant une jeune fille, qu'il emporte ſur ſes chevaux marins. L'amour, à qui ce Dieu a abandonné ſon trident, s'en ſert pour animer ſes chevaux dont il y en a un qui tient la queue d'un dauphin dans ſa bouche. Deux jeunes filles paroiſſent ſur le rivage prier Neptune de leur rendre leur compagne. Les Mythologues qui parlent tant des amours de ce Dieu & de ſes différentes métamorphoſes, ne diſent rien que je ſçache de cet enlevement.

(1) Admir. Rom. Ant.

Mais il ne faut pas confondre Neptune avec Taras ſon fils, qui paroît ſur les médailles des Tarentins avec les ſymboles de ſon pere. La ville de Tarente en Italie, que les Grecs nomment Taras, rapportoit ſon origine au fils de ce Dieu, qui en avoit jetté les premiers fondemens. Les Tarentins en reconnoiſſance le repréſentoient ſur leurs médailles (2) ſous la forme d'un Dieu marin, monté ſur un dauphin, & tenant ordinairement à la main le trident de ſon pere: je dis ordinairement, car quelquefois il a à la place, la maſſue d'Hercule, ſymbole de la force; ou une chouette, pour déſigner Minerve protectrice des Tarentins; ou une couronne pour faire alluſion à ſes conquêtes; ou avec la corne d'abondance, pour ſignifier la bonté du pays où il avoit bâti la ville de Tarente; ou enfin avec un pot à deux anſes, & une grape de raiſin avec le thyrſe de Bacchus, ſymbole de l'abondance du vin chez les Tarentins.

(2) Voy. Beger, Treſor de Brandebourg.

CHAPITRE V.

Nerée, les Neréides, Doris & Triton.

NERE'E, que tous les Anciens mettent au nombre des Dieux de la Mer, étoit ſelon Heſiode (1), fils de l'Ocean & de Tethys. Apollodore (2) lui donne l'Ocean pour pere, & pour mere la Terre, & d'autres Mythologues le font fils de Neptune. Heſiode loue beaucoup ce Nérée qui étoit ſelon lui un vieillard doux & pacifique, qui aimoit la juſtice & la moderation. Les Anciens ont recherché la raiſon pourquoi ce Poëte, ainſi que l'auteur d'un Hymne qu'on attribue à Orphée, ſe ſont étendus ſur les louanges de ce Dieu marin. Le Diacre Jean en rapporte une raiſon auſſi ridicule que fauſſe ; c'eſt, dit-il, que les Marins, qui ont toujours la mort préſente devant les yeux, ſont ordinairement gens de bien ; mais malheureuſement c'eſt tout le contraire. Le bon Diacre, comme le remarque M. le Clerc, qui habitoit dans un lieu loin de la Mer, n'avoit jamais vû ni navigateurs ni matelots, & en parle comme nous parlons des habitans de la Lune. Ce ſçavant Critique a donc recours à la langue des Pheniciens, dans laquelle les mots, *Nahae*, *Noae*, d'où le nom de *Nerée* a été formé, ſignifient *briller, éclairer*, ce qui rapporté à l'homme, veut dire, *ſçavoir, avoir de l'intelligence, être ſage* (*a*).

(1) Theogon.
(2) Liv. 1.

Quoiqu'il en ſoit, tous conviennent avec Heſiode, qu'il épouſa ſa ſœur Doris, & qu'il en eut les cinquante Neréïdes, dont voici les noms. Proto, Eucrate, Sao, Amphitrite, Eudore, Thetis, Galené, Glaucé, Cymothoé, Speo, Thalie, Melite, Eulimene, Agavé, Paſithée, Erato, Eunicé, Doto, Pheruſa, Dynamene, Neſée, Actée, Protomedée, Doris, Panope, Galatée, Hippothoé, Hipponoé, Cymodocé, Cymatolege, Amphitrite, Cymo, Etone,

(*a*) Voyez la Note de M. le Clerc ſur le vers 233. de la Theogon. d'Heſiode.

Halimede, Glauconomé, Pontoporia, Liagore, Evagore, Laomedée, Polynomé, Autonomé, Lyſianaſſe, Evarné, Pſamathé, Menippe, Nyſo, Eupompe, Themiſto, Pronoé, Nemertès. On trouve dans cette liſte, faite ſur Heſiode, deux fois Amphitrite, parce qu'il y a deux Néréïdes de ce nom, qui different en quantité, de quelques ſyllabes.

Homere (1) en rapporte les noms un peu différemment, & n'en nomme que trente-trois; les autres, dit-il, étant reſtées au fond de la mer: Glaucé, Thalie, Cymodocé, Neſæa, Spio, Thoa, Halia, Cymothoa, Actea, Limnoria, Melita, Jera, Amphithoé, Agavé, Doto, Proto, Pheruſa, Dynamene, Dexamene, Amphinome, Callianira, Doris, Panope, Galatée, Nemertis, Apſeudès, Callianaſſe, Clymene, Janire, Janeſſe, Mære, Orithye, Amathie. Ces noms, au reſte, preſque tous tirés de la Langue Grecque, conviennent parfaitement à des Divinités de la Mer, puiſqu'ils expriment les flots, les vagues, les tempêtes, la bonace, les Rades, les Iſles, les Ports, &c. (1) Iliad. l. 18.

Toute l'Antiquité convient que Nerée excelloit dans l'art de connoître l'avenir. Il prédit à Paris la guerre que l'enlevement d'Helene devoit attirer ſur ſa patrie (2), & il apprit à Hercule où étoient les pommes d'or qu'Euryſthée lui avoit ordonné d'aller chercher. Il voulut, dit-on, ſe changer en pluſieurs figures, pour s'empêcher de donner cet éclairciſſement au Prince Grec; mais celui-ci le retint juſqu'à ce qu'il eût repris ſa premiere forme. Apollodore nous apprend que Nerée faiſoit ſon ſéjour ordinaire dans la mer Egée (3), où il étoit environné de Néréïdes qui le divertiſſoient par leurs chants & leurs danſes (4). Auſſi Pauſanias (5) croit que le vieillard qu'honoroient les Gytheates, & qui ſelon eux avoit ſon palais dans la mer, n'étoit autre que Nerée; & il cite, pour le prouver, les trois vers d'Homere, que M. l'Abbé Gedoyn a traduit ainſi: (2) Iliad. l. 6. (3) L. 4. Arg. (4) Orphée, *Hymn. in Nereid.* (5) In Lac.

Pour vous, Nymphes, rentrez dans vos grottes profondes,
Un vieillard fortuné vous attend ſous les ondes:
Allez revoir Nerée, & briller à ſa Cour.

Il eſt évident qu'il y a beaucoup de Phyſique mêlée dans cette Fable, les Poëtes ayant pris ſouvent Nerée pour l'eau même, que ſon nom ſignifie. Heſychius en effet le dérive de νᾶρος, qui veut dire, *coulant*; mais je crois cependant que le fond de la fable nous repréſente quelqu'ancien Prince de ce nom, qui ſe rendit fameux ſur la mer, & qui perfectionna ſi fort la navigation, qu'on venoit le conſulter de toutes parts ſur les dangers des voyages maritimes. Ces pretendues métamorphoſes, & ces figures différentes qu'il prenoit pour ſe défaire de ceux qui venoient le conſulter, ne ſont que des ſymboles qui nous marquent qu'il étoit fin & ruſé, ſage & prévoyant, comme nous le dirons dans un moment de Protée. Quelques Auteurs (1) cependant ont crû que Nerée avoit été l'inventeur de l'Hydromancie, ou de la ſcience de prédire l'avenir par le moyen de l'eau; & que c'eſt pour cela qu'on le repréſente comme un grand Devin, & peut-être même que ce n'eſt que pour cette raiſon qu'il a été mis au nombre des Divinités de la Mer. M. le Clerc confirme ce ſentiment (2) par une heureuſe conjecture, faiſant venir le mot de Nerée de la langue Hébraique, dans laquelle il ſignifie Prophete, *videns*, & c'eſt ce qui l'a fait regarder par tous les Anciens comme un homme habile dans l'art de prédire l'avenir; ce qu'Horace exprime ainſi,

(1) V. Natal. Com.

(2) Sur Heſiode.

(3) Od. 10. L. 1.

Ut caneret fera Nereus fata (3)

Ainſi pour entendre cette fable, il faut diſtinguer deux Nerées; l'un Poëtique, dont les fables ne ſont fondées que ſur les étymologies de ſon nom; l'autre réel, dont l'hiſtoire a été chargée d'idées poëtiques.

Mais que devons-nous penſer des Néréïdes ſes filles? doit-on les regarder comme des perſonnages métaphoriques, ainſi que leurs noms le ſignifient, ou comme des perſonnes réelles? Je conviens, 1°. Que les Neréïdes, que nomment Heſiode & Homere, ne ſont la plûpart que des Etres poëtiques, mais qu'il y en a qui ont exiſté veritablement, telle que Caſſiopé mere d'Andromede, Pſammathé mere de Phoque, laquelle

laquelle, ſelon Pauſanias, étant allée dans le pays voiſin du Parnaſſe, lui donna ſon nom ; ce pays en effet a depuis été appellé la Phocide ; Thetis mere d'Achille, & quelques autres. Mais 2°. il faut convenir auſſi qu'on a donné le nom de Neréïdes à des Princeſſes qui habitoient, ou dans quelques Iſles, ou ſur les côtes de la mer, ou qui ſe rendirent fameuſes par l'établiſſement du commerce ou de la navigation. On le tranſporta enſuite, non-ſeulement à quelques perſonnages poëtiques, & dont l'exiſtence n'eſt dûe qu'à des étymologies conformes aux qualités de leurs noms ; mais auſſi à certains poiſſons qui ont la partie ſuperieure du corps à peu près ſemblable à celui d'une femme.

Pline dit que du temps de Tibere on vit ſur le rivage de la Mer une Néréïde, telle que les Poëtes les repréſentent (*a*), & qu'un Ambaſſadeur de Gaule avoit dit à Auguſte, qu'on avoit vû ſur les bords de la Mer pluſieurs Néréïdes mortes. Albert le Grand (*b*), & quelques autres, parlent ſouvent de pareils prodiges.

On publioit la même choſe des Tritons que les Poëtes repréſentent comme des monſtres, ayant la moitié du corps d'un homme & l'autre d'un poiſſon, avec une conque à la main, dont ils font retentir le rivage (*c*). Lorſque ce nom étoit pris au ſingulier, il marquoit celui des Tritons qui précedoit toujours Neptune, dont il annonçoit l'arrivée au ſon de ſa conque, & qui a paſſé à cauſe de cela pour être le Trompette de ce Dieu. Heſiode, qui en a donné la genealogie, dit qu'il étoit fils de Neptune & d'Amphitrite ; Virgile & Ovide en ont fait le portrait (*d*). Pline rapporte qu'on écrivit à Tibere, qu'on en avoit vû un près de Liſbone, ſonnant de

(a) *Spectata in eodem littore Nereis humanâ effigie*, Plin. l. 9. c. 5.

(*b*) Voy. ſon Entretien des Animaux ; & Pauſanias *in Arcad.*

(*c*) Voici la deſcription que fait Virgile d'un Triton, en parlant d'Auletès, Æneid. l. 10.

Huc venit immanis Triton, & cærula conchâ
Exterrens freta, cui laterum tenus hiſpida
nanti
Frons hominem præfert, in priſtin deſinit alvus.

(d) *Cæruleum Tritona vocat, conchaque ſonanti*
Inſpirare jubet, fluctuſque & flumina ſigno
Jam revocare dato, &c.
Ovid. Met. l. 10.

ſa conque, & tel qu'on les repréſente ordinairement (*a*). On a vû ſouvent prendre par les Pêcheurs des poiſſons aſſez reſſemblans à ce qu'on nous dit des Tritons, & c'eſt peut-être ſur ces relations qu'on a inventé les fables que les Poëtes racontent de ces fêtes qu'ils donnoient au bon Nerée, où Triton Trompette de Neptune, marchoit ſur la mer avec ſon chariot & ſes chevaux bleus. Macrobe obſerve qu'on plaçoit la ſtatue de Triton au haut des Temples de Saturne.

Les anciens monumens, de même que les médailles (*b*), s'accordent à repréſenter les Neréïdes comme de jeunes filles portées ſur des dauphins ou ſur des chevaux marins, tenant ordinairement d'une main le trident de Neptune, & de l'autre un Dauphin, & quelquefois une Victoire ou une couronne. On les trouve cependant quelquefois moitié femmes & moitié poiſſons, conformément à ce vers:

Deſinit in piſcem mulier formoſa ſuperne, Hor. Art. Poët.

telles qu'on les voit ſur une médaille de Marſeille & ſur quelques autres encore.

Pour les Tritons ils ſont toujours repréſentés moitié hommes & moitié poiſſons, ils ont la chevelure ſemblable à la grenouillette, herbe marine, le reſte du corps paroît couvert de petites écailles; ils ont des nageoires au-deſſous de l'oreille, la bouche large, des dents de bêtes feroces, des yeux bleus, les mains & les doigts couverts d'écailles, & des nageoires au lieu de pieds, ſur la poitrine & ſur le ventre. Mais ſoit caprice d'Ouvrier, ou myſtere que nous ignorons, on en trouve ſur les monumens qui ne reſſemblent preſque en rien à ce que nous venons de dire. Tel eſt celui qui étoit repréſenté ſur une Friſe trouvée en Bourgogne. Il a la tête & tout le corps d'un homme, ſans qu'il y paroiſſe aucune écaille, excepté les cuiſſes qui ſe terminent en deux longues queues de poiſſon. Il tient un manteau ſur un bras, & une

(a) *Tiberio nunciatum eſt viſum & auditum canentem conchâ Tritonem quâ noſcitur formâ.* Plin. loc. cit.

(*b*) Ainſi qu'on peut le voir dans Beger, Treſor de Brandebourg.

coquille à la main droite. Il a près de lui un monſtre, & un chien marin couché. Quoiqu'il en ſoit, la plûpart de ces Divinités de la Mer étoient honorées dans la Grece; Pauſanias (1) dit en particulier que les Nereïdes avoient des bois ſacrés & des autels en pluſieurs endroits, ſur-tout en particulier ſur les rivages de la Mer; *Témoin*, dit-il, *la Nereïde Doto qui avoit un Temple celébre à Gabala.*

(1) In Corinthiac.

CHAPITRE VI.

Protée.

RIEN n'eſt plus célebre que ce Dieu marin; & les deux plus grands Poëtes de l'Antiquité ſe ſont efforcés à l'envi d'en faire le portrait. Homere (1) dans le diſcours de Menelas à Telemaque, lui fait raconter comment s'étant égaré près d'une petite Iſle d'Egypte, Eidotée fille de Protée lui apparut, & lui conſeilla d'aller conſulter ſon pere pour apprendre de lui ſes deſtinées, l'avertiſſant toutefois que pour en venir à bout il falloit le lier pendant qu'il dormoit, & ne point le laiſſer échaper, quelque figure qu'il prît, juſqu'à ce que revenu enfin en ſon premier état, il lui eût révélé ſes avantures. Menelas prend avec lui trois de ſes compagnons, qui ſurprennent Protée endormi, ſe jettent ſur lui; & ſans être effrayés de le voir métamorphoſé en lion, en dragon, en leopard, en ſanglier, en eau, en arbre, ils le retiennent toujours entre leurs bras, juſqu'à ce que revenu à ſa premiere forme, ils le lâchent, & alors il apprend à Menelas ce qui le retenoit en Egypte, & en même temps ce qu'il devoit faire pour arriver heureuſement dans ſa patrie.

(1) Odyſſ. l. 4.

Virgile, qui n'a fait que changer les perſonnages, mais qui pour le fond a copié fidelement ſon modele, raconte (2) comment Ariſtée ayant perdu ſes abeilles, alla trouver Cyrene ſa mere, qui lui parla ainſi. « Il y a dans la mer

(2) Georg. l. 4.

» Carpatiennne (*a*) un Devin, nommé Protée, qui parcourt » les mers ſur un char attelé de chevaux marins; je le vois » qui dreſſe ſa courſe vers l'Emathie; il va revoir Pallene » lieu de ſa naiſſance. Les Nymphes, & même le vieux Ne- » rée reverent ce célebre Devin, dont la pénétration s'étend » ſur le paſſé, ſur le preſent & ſur l'avenir. Cette rare con- » noiſſance eſt un don qu'il a reçû de Neptune, pour récom- » penſe du ſoin qu'il prend de nourrir ſous les eaux les monſ- » tres marins qui compoſent le troupeau du Dieu des Mers. » C'eſt ce Devin, mon fils, qu'il vous faut ſurprendre & en- » chaîner, ſi vous voulez qu'il vous revele la cauſe ſecrete » de votre malheur, & les moyens de réparer vos pertes. Si » vous n'employez la violence, n'eſperez pas d'en tirer des » reponſes, non, &c. Auſſi-tôt que le Soleil aura atteint le » milieu de ſa courſe, que ſes ardeurs brûlantes deſſéche- » ront les campagnes, & forceront les troupeaux à chercher » la fraîcheur des bois, je vous conduirai dans la grotte où » le vieux Protée ſe retire pour ſe repoſer au ſortir des eaux, » là vous le ſurprendrez aiſément dans ſon premier ſommeil. » Dès qu'il ſe ſentira ſaiſi & garotté, il fera cent efforts pour » échaper de vos mains: il ſe préſentera à vos yeux ſous la » figure d'un lion, d'un ſanglier heriſſé, d'un tigre menaçant, » d'un dragon armé d'écailles. Peut-être pour mieux faſciner » vos yeux, paroîtra-t-il comme un feu qui petille en l'air, ou » comme un torrent qui s'écoule. Mais plus il prendra de » formes differentes, plus vous ſerrerez ſes liens, juſqu'à ce » qu'il paroiſſe dans la forme où vous l'aurez ſurpris pendant » ſon ſommeil. »

Ariſtée exécuta exactement l'ordre de ſa mere, & apprit de Protée la maniere de reparer ſes eſſains. Comme le fond de la fable de Protée eſt veritablement hiſtorique, voyons ce qui peut y avoir donné lieu; mais elle n'eſt pas aiſée à expliquer, & les Auteurs qui l'ont entrepris, varient autant entre eux que Protée varioit lui-même. D'abord les Grecs qui vouloient que tous les Dieux & tous les grands hommes

(*a*) *Carpathos*, aujourd'hui *Scarpantho*, eſt une Iſle entre celles de Crete & de Rhodes, du côté de l'Egypte.

fuſſent nés chez eux, prétendoient que Protée étoit de Pallene en Theſſalie ; mais que la cruauté de ſes enfans l'avoit obligé d'en ſortir pour ſe retirer en Egypte, & ſur cela on publia que c'étoit Neptune qui l'avoit ſauvé, ainſi que le dit Lycophron (1) On ajoutoit qu'il étoit revenu dans la ſuite, & Virgile a ſuivi cette tradition, puiſqu'il dit :

(1) In Caſſandra.

. . . . . *Patriamque reviſit*
Pallenen.

Les deux fils de Protée qui s'appelloient Poligone & Telegone, faiſoient mourir tous ceux qui venoient loger chez eux, après les avoir vaincus à la lutte ; Hercule après le départ de Protée délivra la terre de ces deux tyrans.

Servius confirme tout ce que nous venons de dire (*a*) ; mais cette pretention des Grecs n'eſt qu'une chimere, Protée ayant été Roy d'Egypte, comme nous le prouverons dans la ſuite.

Madame Dacier a bien vû que cette fable d'Homere étoit hiſtorique, voici comme elle en a parlé dans ſes Remarques ſur le quatriéme Livre de l'Odyſſée « Il s'agit ici, dit-elle, » de trouver les raiſons de cette fiction, & ſur quoi Homere » a imaginé un Dieu marin capable de tous ces changemens : » car il ne faut pas penſer que ce ſoit une fable toute pure, » & que ce Poëte n'ait voulu que déſigner par-là la matiere » premiere qui ſubit toutes ſortes de changemens, ou que » donner un emblême de l'amitié, qui ne doit paroître ſûre » qu'après qu'on l'a éprouvée ſous toutes les formes. Ce ſont » là de vaines ſubtilités & des ſonges creux : *car*, comme dit » Strabon, *ce n'eſt pas la coûtume d'Homere de n'attacher à au-* » *cune verité ces fables prodigieuſes. Il a ajuſté la fable à des faits*

(*a*) *Carpathos*, inquit, *inſula eſt contra Ægyptum, à qua vicinus Pelagus Carpathium appellatum eſt. Hic aliquando regnavit Proteus : relictâ Pallene civitate Theſſaliæ, ad quam tamen reverſus eſt poſtea : quod oſtendit* (Virgilius) *hoc loco dicens :* Patriamque reviſit Pallenen. *Hoc ideo dicit, quia Proteus antequam in Ægyptum commigraret, Thraciæ fuit incola, ubi habuit uxorem ex qua filios Thelegonum & Poligenum, qui cum advenas ſecum luctari adigerent & excruciarent, ad poſtremum ab Hercule victi & interempti, patris animum perculerunt : quapropter tædio præſentium rerum ſolum vertere coactus, Ægyptum petiit.*

» *certains, pour rendre par-là ſa narration plus agréable, comme* » *un Orfévre ajoute l'or à l'argent.* Pour bien démêler le myſtere » merveilleux de cette fiction, il faut d'abotd trouver le vrai, » qui en eſt le fondement, & enſuite nous verrons facilement » le menſonge dont il l'a envelopé, ſelon ſa coutume. »

Démêlons donc la verité d'avec le menſonge. D'abord l'hiſtoire nous apprend qu'il y avoit à Memphis un Roi nommé Protée, qui avoit ſuccedé à Pheron, voilà la premiere verité : la ſeconde, qui n'eſt pas moins conſtante, c'eſt que l'Egypte étoit le pays des plus habiles enchanteurs qui operoient les plus grands prodiges. Nous voyons dans l'Ecriture-Sainte que les Enchanteurs de Pharaon imitoient une partie des miracles de Moyſe ; que par leurs enchantemens ils changerent une verge en ſerpent, comme avoit fait ce grand Serviteur de Dieu ; qu'ils convertirent comme lui l'eau en ſang ; qu'ils couvrirent comme lui de grenouilles toute la terre d'Egypte. Il y a donc de l'apparence que Menelas étant à Canope, alla conſulter un de ces Enchanteurs qui ſe mêloient de prédire l'avenit : & voilà le fondement qu'Homete a trouvé, & ſur lequel il a bâti ſa fable, qu'il a attachée enſuite à un nom connu, à Protée, dont il a fait un Dieu de la Mer, à qui il donne des monſtres marins à conduire, & auquel il impute tous ces changemens, par rapport à tous les prodiges qu'operoient les Enchanteurs. Voilà donc le vrai, & la fable qui lui ſert d'enveloppe, ſenſiblement démêlés. Euſtathe rapporte qu'il y a eu des Anciens qui ont éré dans le ſentiment que Protée étoit un faiſeur de prodiges ; & je m'étonne que cette vûe ne l'ait pas conduit à la ſource de la verité. On dira peut-être que les Enchanteurs dont il eſt parlé dans l'Ecriture, operoient ces prodiges hors d'eux, & que Protée les operoit ſur lui-même : mais outre que la fable ne rend pas toujours les verités telles qu'elle les a priſes, peut-on douter que ces Magiciens qui faiſoient des choſes ſi ſurprenantes hors d'eux, n'en fiſſent auſſi ſur eux-mêmes, qui n'étoient pas moins prodigieuſes ; & qu'ils ne ſe fiſſent voir ſous différentes formes très-capables d'effrayer, puiſque parmi les Grecs, qui certainement dans cet art magique n'auroient été tout au

plus que les apprentis des Egyptiens, il s'en eſt trouvé qui ont operé ſur eux-mêmes des prodiges de cette nature. Euſtathe rapporte l'exemple de Calliſthene Phyſicien, qui, quand il vouloit, paroiſſoit tout en feu, & ſe faiſoit voir ſous d'autres formes qui étonnoient les ſpectateurs.

Il y a des Auteurs qui prétendent que Protée étoit un Orateur habile, qui ſçavoit faire aiſément changer de ſentiment ceux à qui il parloit. Lucien aſſûre que c'étoit un Comedien extrêmement ſouple, un Scaramouche parfait, qui prenoit, pour ainſi dire, toutes ſortes de figures. Heraclide de Pont prétend que la fable de Protée renferme le myſtere de la formation du monde; que par ſes changemens on a voulu nous apprendre que la matiere pouvoit recevoir toutes ſortes de figures; & qu'Eidotée qui conſeille de lier ſon pere, c'eſt la Providence divine qui fixe à certains ſujets cette même matiere. D'autres prétendent que Protée ſignifie la verité qui demeure cachée à ceux qui ne s'attachent pas à l'étudier.

Mais l'opinion la plus vrai-ſemblable, & qui eſt commune parmi les Anciens, au nombre deſquels ſont Homere (1), Herodote (2), Diodore de Sicile (3), Clement d'Alexandrie (4), Lycophron (5), Iſaacius & pluſieurs autres, eſt que Protée a été un ancien Roi d'Egypte qui tenoit ſa Cour à Memphis, & qui regnoit vers le temps de la guerre de Troye. Voici en particulier ce qu'en dit Herodote; & quoique le paſſage que je vais citer de lui ſoit un peu long, j'ai crû qu'il meritoit d'être rapporté en entier. « Pheron Roi d'Egypte eut pour » ſucceſſeur un habitant de Memphis, appellé en Langue » Grecque Protée, dont on voit encore aujourd'hui un Tem» ple dans Memphis, qui eſt fort beau & fort magnifique» ment paré. Il eſt ſitué auprès du Temple de Vulcain, du » côté du Midi: les Pheniciens de Tyr habitent à l'entour, » & le lieu en eſt appellé le Camp des Tyriens. Il y a dans » ce Temple de Protée une Chapelle dediée à Venus, ſur» nommée l'Etrangere, que je conjecture être Helene, fille » de Tyndare, parce que j'ai oui dire qu'Helene ſéjourna quel» que temps chez Protée, & qu'on lui donna le ſurnom de

(1) Odyſſ. l. 4.
(2) Liv. 2.
(3) Liv. 1.
(4) Strom. 5.
(5) Dans ſa Caſſandre.

» Venus étrangere. Car il ne ſe trouve point autre part de
» Temple de Venus qui lui ſoit conſacré ſous ce nom. Et
» certes quand je demandai aux Prêtres ce qu'ils penſoient
» d'Helene, ils me dirent que comme Paris Alexandre s'en
» retournoit en ſon pays après l'avoir enlevée de Sparte, il
» fut jetté par la tempête vers les côtes d'Egypte, & voyant
» que la tourmente continuoit, il fut contraint d'y prendre
» terre à la bouche du Nil, qu'on appelle Canobique, où il
» s'arrêta. Il y avoit ſur le rivage un Temple d'Hercule,
» que l'on y voit encore aujourd'hui, où ſi quelque Eſclave,
» de quelque perſonne que ce ſoit, ſe retire, & s'y fait mar-
» quer des ſaintes marques qui y ſont, ſe mettant ſous la pro-
» tection du Dieu, il eſt défendu de le prendre, & même ce
» privilege eſt demeuré inviolable juſqu'à notre temps: les eſ-
» claves d'Alexandre ayant oui parler de la franchiſe que l'on
» trouvoit dans ce Temple, s'y retirerent auſſi-tôt, & ſe
» mettant à genoux devant le Dieu, ils commencerent à
» accuſer leur Maître, & à publier le raviſſement d'Helene,
» & l'injure qu'il avoit faite à Menelas. Ils firent ces plaintes
» en la préſence des Prêtres & du Gouverneur de cette bou-
» che du Nil, nommé Thonis, qui les ayant oui parler, en-
» voya promptement à Memphis porter cette nouvelle à
» Protée, à qui on parla en ces termes. Il vient d'arriver ici
» un Etranger de la race de Teucer, qui a commis dans la
» Grece un crime étrange. Il a ſeduit la femme de ſon Hôte:
» il l'a enlevée & l'emmene avec lui avec un grand nombre
» de richeſſes. Il a été pouſſé ſur vos Côtes par les vents con-
» traires, le laiſſerons-nous aller impunément, ou lui ôterons-
» nous ce qu'il a apporté avec lui? Auſſi-tôt Protée manda
» au Gouverneur qu'il ſe ſaiſît de cet homme. Le Gouver-
» neur obéit; & après que Protée l'eut accablé de reproches,
» il le chaſſa de ſa préſence, ne voulant pas toutefois le faire
» mourir pour ne pas violer les droits de l'hoſpitalité; lui or-
» donna de ſortir dans trois jours de ſes Etats, & retint He-
» lene pour la rendre à ſon Epoux ».

Diodore de Sicile convient auſſi que Protée, qu'il nomme Cetès, étoit Roi d'Egypte, & aſſûre en même temps que

tout

tout ce que les Grecs publioient de ſes differentes métamorphoſes, les Egyptiens le diſoient de leur Roi Cetès ; mais il differe d'Herodote en deux points : 1°. en ce qu'il dit qu'il monta ſur le trône après un interregne de 15c. ans, au lieu qu'Herodote le fait regner immédiatement après Pheron. 2°. En ce qu'il croit qu'il aſſiſta à la guerre de Troye, ce qui a fait avancer à quelques Modernes qu'il étoit le même que Tithon, pere de Memnon.

Quoiqu'il en ſoit, voici ce qui peut avoir donné lieu aux metamorphoſes dont parlent Homere & Virgile. Protée étoit un Prince ſage & éloquent ; & ſa prévoyance qui lui faiſoit éviter tous les dangers, pouvoit lui tenir lieu du don qu'on lui accorde de prédire l'avenir ; car ſelon Ciceron, la prévoyance eſt une eſpece de prophetie. Comme il étoit très-difficile d'apprendre ſes ſecrets, on a eu raiſon de dire qu'il falloit le lier. Il étoit d'ailleurs extrêmement fier, & paroiſſoit peu en public : il n'étoit permis à perſonne de ſe trouver en ſon chemin ; il n'y avoit qu'un petit nombre de gros Seigneurs, qu'Homere nomme allegoriquement les gros poiſſons, κῆτεα, qui puſſent l'accompagner. C'étoit ordinairement ſur le midi qu'il ſortoit de ſon palais, que le même Poëte appelle ſa caverne ; il alloit prendre ſur le bord de la Mer la fraîcheur du vent de Nord, couvert peut-être d'un paraſol, qu'il nomme un nuage. On le voyoit quelquefois au milieu de ſes ſoldats, comme un Paſteur au milieu de ſes troupeaux : il en ſçavoit le nombre & les noms, & en faiſoit ſouvent la revûe. Voilà pourquoi le même Poëte dit qu'il comptoit regulierement tous les jours ſes troupeaux ſur l'heure du midi. Prompt & vif juſqu'à l'excès, on pouvoit dire qu'il étoit tout de feu ; & maître de ſa paſſion il paroiſſoit un moment après plus ſouple & plus coulant que l'eau. Ne paroît-il pas par tous ces traits que nos deux Poëtes ont voulu peindre allegoriquement un Roi ſage & prévoyant, fin & ruſé, & non un monſtre marin, ou un cameleon qui changeoit de forme & de figure ? Rien n'eſt plus ordinaire dans les Poëtes, & même dans l'Ecriture-Sainte, que ces deſcriptions ſymboliques qui nous marquent ſous des termes

couverts le caractere de quelqu'un. Ainſi le Prophete Iſaïe regarde Nabuchodonoſor comme l'aſtre du jour; & Jacob, ſon fils Judas, comme un lion (1), &c. ce qu'on auroit tort de prendre à la lettre.

(1) Geneſ. 49.

De même, par ce peuple maritime, que Virgile appelle aprés Homere *gens humida Ponti*, il eſt évident que ces Poëtes entendent parler des Egyptiens voiſins de la Mer; & par ces veaux marins, *turpes phocas*, des Satrapes d'Egypte : & s'ils les appellent les troupeaux de Neptune, c'eſt parce qu'un Roi doit être le pere & le paſteur de ſes Sujets; c'eſt encore dans le même ſens qu'ils diſent que Protée étoit fils de Neptune, parce qu'il étoit puiſſant ſur la Mer, & étoit maître de Carpathie; ce qui l'a fait dans la ſuite regarder lui-même comme un Dieu marin. Peut-être auſſi que l'équivoque du nom *Cetès* qu'il portoit, ſelon Diodore, ou plutôt *Ketin*, ainſi que le nomme Perizonius, & qui veut dire une baleine, ou un gros poiſſon, a ſervi à donner cours à cette fable; & ce qui confirme admirablement ces conjectures, c'eſt qu'Homere, qui en eſt l'Auteur, l'avoit appriſe des Egyptiens, qui couvroient ſouvent leurs hiſtoires des voiles ingenieux de l'allegorie & de la fiction.

Cependant, ſi nous nous en rapportons à Diodore de Sicile, il y a là-deſſous moins de myſtere qu'on ne penſe, puiſque ſelon lui, cette fable eſt née chez les Grecs, & fut inventée ſur une coutume qu'avoient les Rois d'Egypte, qui portoient ſur leur tête pour marque de leur force & de leur puiſſance, la dépouille d'un lion, ou d'un taureau, ou d'un dragon; quelquefois même des branches d'arbres, du feu & des parfums exquis : ces ornemens ſervans à les parer, & à jetter la terreur & la ſuperſtition dans l'ame de leurs Sujets.

Protée laiſſa un fils nommé Remphis, qui lui ſucceda. Pour lui il fut mis au rang des Dieux; & on vient de voir ce qu'Herodote dit de ſon Temple. Finiſſons par quelques réflexions critiques de nos Sçavans. M. Fourmont (*a*) prétend que les Grecs formerent le nom de Protée qu'ils donnerent

(*a*) Reflexions critiques ſur l'Hiſtoire des anciens Peuples. liv. 3. chap. 16.

à ce Roi d'Egypte, de *Phrao*, ou *Phro*, dont ils ont fait *Prot*, avec la finale *eus* : étymologie préferable ſans doute à celle de Perizonius, qui dit que ce Prince n'eut le nom de Protée que parce qu'il fut élû après une anarchie. Feû M. Huet qui a fait un parallele de Moyſe & de preſque tous les Dieux du Paganiſme (1), n'a pas manqué de le comparer à Protée, ſoutenant que toute cette fable eſt fondée ſur ce que l'Ecriture-Sainte raconte de la verge de Moyſe ; mais n'en déplaiſe à ce ſçavant Prelat, Protée, que toute l'Antiquité convient avoir vêcu au temps de la guerre de Troye, eſt poſterieur de près de 240 ans au Legiſlateur des Hebreux.

(1) Demonſt. Evang. prop. 4.

CHAPITRE VII.

Phorcys, Saron, Partunus, Matuta, Glaucus & Egeon.

Phorcys, ou Phorcus, autre Dieu marin, étoit, ſi nous en croyons Heſiode (2), fils de Pontus & de la Terre, & il eut de ſa femme Ceto, les Grées, dont les cheveux blanchirent au moment de leur naiſſance (3) ; génération phyſique, qui nous apprend que les flots blanchiſſent quand ils ſont agités. Homere (4) parle de l'antre qu'habitoit Phorcys, ſur lequel Porphyre a fait un docte Commentaire ; mais qui ſe réduit à quelques idées d'une Phyſique myſterieuſe & abſtraite. Varron eſt le ſeul qui ait ramené à l'hiſtoire ce que diſent ces deux Poëtes ; & il prétend que Phorcys étoit un Roi de Corſe. Comme il perdit la vie & une partie de ſon armée dans une bataille navale contre Atlas, ceux qui étoient reſtés de cette défaite, publierent qu'il avoit été changé en Dieu de la mer.

(2) In Theog.

(3) Voyez l'Hiſtoire de Perſée, & des Gorgones.

(4) Odyſſ. l. 13.

Saron étoit regardé comme le Dieu particulier des Matelots, & les Grecs, pour cela, lui avoient donné le nom du bras de mer qui eſt proche de Corinthe, ou du golphe Saronique. C'eſt ce que nous fait entendre Ariſtide, lorſqu'il dit : *car ils n'habitent pas toujours dans la mer, comme Glau-*

Saron.

cus d'Anthedon, & Saron. Il y a apparence au reſte que ce Saron eſt le même dont parle Pauſanias (1), & qui étoit Roi de Corinthe. « Althépus, dit-il, ſucceda à Saron : celui-ci, » ſuivant ce qu'ils racontent, bâtit un Temple à Diane Saro» nide dans un lieu où les eaux de la mer forment un maré» cage ; auſſi l'appellent-ils le marais Phœbéen. Ce Prince » aimoit paſſionnément la chaſſe : un jour qu'il chaſſoit un » Cerf, il le pourſuivit juſqu'au bord de la mer, le Cerf s'é» tant jetté à la nâge, il ſe jetta après lui ; & ſe laiſſant em» porter à ſon ardeur, il ſe trouva inſenſiblement en haute » mer, où épuiſé de forces, & laſſé de lutter contre les flots » il ſe noya. Son corps fut rapporté dans le bois ſacré de Dia» ne auprès de ce marais, & inhumé dans le parvis du Tem» ple : cette avanture a été cauſe que le marais a changé de » nom, & s'eſt appellé le marais Saronique.

(1) In Corinth.

Portunus ou Palemon, & Ino ou Matuta ſa mere.

Portunus, ſi nous en croyons Servius, préſidoit aux Ports de la mer, comme ſon nom le marque aſſez. Son hiſtoire eſt fort connue, & ſon premier nom étoit Melicerte. Athamas ſon pere, Roi de Thebes en Béotie, étant devenu furieux, tua un de ſes fils nommé Learque, & Ino mere de ce jeune Prince, fuyant avec ſon autre fils Melicerte, ſe précipita avec lui dans la mer : ils furent l'un & l'autre changés en Dieux marins : Melicerte ſous le nom de Palemon, & Ino ſous celui de Leucothoé (2). Le fond de cette hiſtoire eſt véritable, & j'explique fort au long dans le troiſiéme Tome le reſte des évenemens de cette famille.

(2) Voyez Ovide Met. l. 4. Hygin, &c.

Les Grecs n'eurent pas plûtôt fait l'Apotheoſe d'Ino & de Melicerte, qu'ils établirent en leur honneur un culte religieux, qui fut reçû dans differens pays. Melicerte ſurtout fut honoré dans l'Iſle de Tenedos, où l'on porta la ſuperſtition juſqu'à lui offrir des enfans en ſacrifice. A Corinthe Glaucus inſtitua en ſon honneur les Jeux Iſthmiques, qui ayant été interrompus dans la ſuite, furent rétablis par Theſée en l'honneur de Neptune.

(3) In Corinth.

Pauſanias raconte (3) que dans le Temple que les Corinthiens avoient conſacré à Neptune, étoient trois Autels, un de ce Dieu, l'autre de Leucothoé, & le troiſiéme de Palemon : on y trouvoit auſſi, ajoute ce même Auteur, une Chapelle

Digitized by Google

baſſe, où l'on deſcendoit par un eſcalier dérobé, & on diſoit que Palemon étoit là caché, & quiconque oſoit faire un faux ſerment dans ce lieu, ſoit citoyen, ſoit étranger, étoit auſſitôt puni de ſon parjure.

Leucothoé fut auſſi honorée à Rome, & elle y avoit un Temple, où les Dames Romaines alloient offrir leurs vœux pour les enfans de leurs freres, n'oſant pas prier la Déeſſe pour les leurs, parce qu'elle avoit été trop malheureuſe en enfans. C'eſt ce que nous apprenons d'Ovide (*a*). Il n'étoit pas permis aux femmes eſclaves d'entrer dans ce Temple, & on les battoit impitoyablement lorſqu'on les y trouvoit.

Comme les Peuples qui recevoient le culte des Divinités étrangeres, en changeoient ſouvent les noms, Ino, que les Grecs nommoient Leucothoé, fut appellée *Matuta* par les Romains; & Melicerte que les premiers honoroient ſous le nom de Palemon, fut connu à Rome ſous le nom de *Portumnus*. On ne trouve aucune figure de ce Dieu; mais Boiſſart nous en a conſervé une de Matuta, au bas de laquelle on trouve ces mots, *Mat. Lug.*

Egeon.

Quoiqu'Homere ne regarde Egeon que comme un Geant, cependant Ovide dit qu'il étoit un des Dieux de la mer. Suivant Heſiode (1), il étoit fils du Ciel & de la Terre. Eumelus, autre ancien Poëte, dans ſon Poëme de la Titanomachie, le fait fils de Pontus & de la Terre, & dit qu'il habitoit dans la mer, d'où il ſecourut les Titans. Conon aſſûre que Neptune le vainquit, & le précipita dans la mer. Voilà à peu près ce qu'on ſçait d'Egeon.

(1) Theog.

On mettoit auſſi parmi les Dieux de la mer Scylla & Charybde; mais ce que j'en dirai dans l'Hiſtoire d'Ulyſſe (2), me diſpenſe d'en parler ici.

(2) Tom. 3.

Glaucus.

Glaucus, ſi nous en croyons Servius (*b*), étoit un celebre Pêcheur de la ville d'Antheon dans la Béotie, lequel ayan mis ſur l'herbe les poiſſons qu'il avoit pris, s'apperçut qu'ils ſe donnoient de grands mouvemens, & ſe jettoient dans la

(a) *Non tamen hanc pro ſtirpe ſua pia mater adoret:*
Ipſa parum felix viſa fuiſſe parens. Faſt. L. 6.

(b) *Piſcator fuit de Anthedone civitate, qui cum captos piſces poſuiſſet in littore, & illi recepto ſpiritu rurſus mare petiſſent, ſenſit quarumdem herbarum potentiam, quibus converſus eſt in Deum marinum.* Serv. in 1. Georg.

mer. Il ne douta pas que cette herbe n'eût une vertu particuliere ; il en goûta & fut changé en Dieu marin. Ovide & Auſone racontent ainſi cette fiction ; mais l'Hiſtoire fait voir qu'elle n'étoit fondée que ſur l'habileté de ce celebre Pêcheur, ainſi que nous l'apprenons de Strabon (1). Philoſtrate dans un de ſes Tableaux, n'ayant égard qu'aux fictions des Poëtes, peint ainſi Glaucus. Sa barbe, dit-il, eſt humide & blanche, & ſes cheveux flottent ſur ſes épaules. Il a les ſourcils ſi épais & ſi proches l'un de l'autre, qu'ils ſemblent n'en faire qu'un. Ses bras ſont faits d'une maniere propre à nager, & ſa poitrine eſt couverte d'herbe marine. Le reſte de ſon corps ſe termine en poiſſon, dont la queue ſe recourbe juſqu'aux reims.

(1) Geogr. l. 11.

L'Antiquité reconnoît trois Glaucus ; l'un fils de Minos ; l'autre fils d'Hippolocus, dont il eſt parlé dans l'Iliade, le troiſiéme ſurnommé le Pontique : cette pluralité de noms a porté beaucoup de confuſion dans la Genealogie du Glaucus dont il s'agit ici : quelques Auteurs lui donnent pour pere Polybe, d'autres le font fils de Phorbas, d'autres enfin de Neptune. Ce que nous pouvons conclure de plus certain, c'eſt qu'il étoit un habile Pêcheur, qui ſçavoit très-bien nager. Comme il demeuroit long-temps plongé dans l'eau, pour s'attirer de la conſideration, il publioit qu'il avoit dans ce temps-là des entretiens avec les Dieux de la mer. Cependant, malgré ſon habileté il ſe noya, ainſi que nous l'apprenons de Palephate (2) ; & pour honorer ſa memoire on dit qu'il avoit été changé en Dieu marin. La ville d'Anthedon lui rendit un Culte religieux, lui éleva un Temple, & lui offrit des Sacrifices. La maniere dont Ovide raconte cette fable, eſt très-ſinguliere, & je ne me ſouviens pas d'avoir jamais rien lû de ſemblable dans les Anciens. Les autres Poëtes ont auſſi debité dans la ſuite un grand nombre de fictions à ſon occaſion : les uns diſent que ce fut lui qui enleva Ariadne dans l'Iſle de Naxe, où Theſée l'avoit abandonnée, & que Bacchus pour le punir l'attacha à un ſep de vigne, ainſi qu'on peut le voir dans Athenée (3). Selon Diodore de Sicile (4), ce fut lui qui apparut aux Argonautes ſous la figure

(2) L. 2. c. 28.

(3) Liv. 7. c. 12.

(4) Liv. 4.

d'un Dieu marin, lorſqu'Orphée, à l'occaſion d'une tempête, fit un vœu ſolemnel aux Dieux de Samothrace. Il leur prédit même, au rapport d'Apollonius de Rhodes, qu'Hercule & les deux Tyndarides, Caſtor & Pollux, ſeroient un jour mis au nombre des Dieux. On ajoûte encore que dans le combat qui fut donné entre Jaſon & les Tyrrheniens, il ſe mêla avec les Argonautes, & fut le ſeul qui ne fut point bleſſé. Euripide (1), & après lui Pauſanias, rapportent qu'il étoit l'interprete de Nerée, & qu'il prédiſoit l'avenir. Si nous en croyons Nicandre, c'étoit de lui qu'Apollon lui-même avoit appris l'art de lire dans l'avenir. Enfin Strabon, ſuivi en cela par Philoſtrate dans ſon Tableau de Glaucus, prétend qu'il fut metamorphoſé en Triton, & le portrait qu'en fait le dernier de ces deux Auteurs, reſſemble parfaitement à ce qu'on raconte de cette eſpece de Monſtre. De toutes ces fictions on peut conclure que Glaucus s'étant noyé, on l'honora comme un Dieu de la mer. L'endroit où il perit étoit devenu celebre, & Pauſanias, parlant de la ville d'Anthedon dans la Béotie, remarque qu'on y voyoit *le Sault de Glaucus* : c'eſt-à-dire le lieu d'où il s'étoit jetté dans la mer.

(1) Dans ſon Oreſte.

CHAPITRE VIII.

Des Nymphes, Dryades, Harmadryades, Napées, Oreades, &c.

Quoique quelques-unes des Divinités qui ſont nommées dans le titre de ce Chapitre, ſoient dans la Claſſe de celles de la terre, comme les Dryades, les Hamadryades, les Oreades, &c. j'ai crû cependant que comme la plûpart tirent leur origine de l'eau, je ne devois pas les ſeparer, mais les ranger toutes parmi les Dieux de la mer.

Les Nymphes en général étoient parmi les Payens des Divinités des bois, des montagnes, des fleuves & des fontaines, ce qui leur fit donner pluſieurs noms. Celles qui habi-

toient ſur la terre, retenoient le nom de Nymphes : celles qui gardoient les fleuves & les fontaines, étoient appellées Naïades : on nommoit Limniades celles qui habitoient les Etangs & les Marais : celles qui preſidoient aux Bocages, Napées : celles qui ſe plaiſoient dans les bois, Dryades ; ou Hamadryades ſi elles étoient attachées à quelque arbre particulier, & celles-ci naiſſoient & mouroient avec lui ; celles qui étoient ſur les montagnes, Oreades (*a*), & celles enfin qui habitoient la Mer, Nereïdes. On leur offroit en ſacrifice du lait, de l'huile, & du miel, & on leur immoloit quelquefois des chevres.

Il n'eſt pas aiſé de dire quelle eſt l'origine des fables qu'on débite ſur les Nymphes ; car de vouloir rapporter tout ce qu'en ont dit les Poëtes à de ſimples allégories, c'eſt ce qui n'eſt pas ſoutenable : je ne ſçaurois me perſuader qu'on ait voulu ſeulement nous laiſſer ſous ces ſymboles, l'idée des proprietés de l'eau & des corps humides, qui ſont les principes de la génération des arbres & des plantes, parce que peut-être le mot de Nymphe vient de *Lympha*, qui veut dire de l'*eau*; & que c'eſt pour cela qu'Heſiode les fait naître de l'écume de la mer, ainſi que Venus ; & qu'on nous dit qu'elles étoient les meres des fleuves, filles des eaux ou de l'Ocean, & le reſte (*b*). Ainſi je crois que l'idée des Nymphes eſt venue de l'opinion où l'on étoit anciennement, que les ames des morts erroient autour des tombeaux où leurs corps étoient enterrés, ou dans les lieux qu'elles avoient habités pendant leur ſejour dans ce monde ; c'eſt le ſentiment de Porphyre (1). Meurſius remarque fort à propos là-deſſus que le mot Grec, *Nymphé*, n'eſt autre que le mot Phenicien *Nephas*, qui veut dire *ame* ; & il ajoute que cette opinion, ainſi que pluſieurs autres de ce temps-là, tiroient leur origine des Pheniciens.

(1) De Antr. Nymph. p. 25.

(*a*) Tous ces noms marquoient en grec les lieux où elles habitoient. *Voyez Noël le Comte, liv. 5. & 12.* Elles ont eu auſſi pluſieurs autres noms, comme Ionides, Iſmenides, & cent autres qu'elles tiroient, ou du lieu de leur naiſſance, ou plutôt, des lieux où elles étoient adorées, comme Pauſanias & Strabon les interpretent.

(*b*) Les Sçavans donnent à ce nom pluſieurs étymologies. quelques-uns le font venir du mot hebreu *Nouph, ſtillare*, d'où les Grecs ont fait leurs Napées. *Voyez le P. Thomaſſin, Lect. des Poëtes, c. 2. l. 7.*

Pour

Pour entendre mieux cette penſée, il faut ſe reſſouvenir qu'avant le ſyſtéme des Champs Elyſées & du Tartare, dont l'opinion n'étoit gueres plus ancienne parmi les Grecs qu'Orphée & Homere, on croyoit ou que les ames demeuroient auprès des tombeaux, ou dans les jardins & les bois délicieux qu'elles avoient frequentés pendant qu'elles étoient unies à leurs corps. On avoit même pour ces lieux un reſpect religieux ; on y invoquoit les ombres de ceux qu'on croyoit y habiter ; on tâchoit de ſe les rendre favorables par des vœux & des ſacrifices, afin de les obliger à veiller ſur les troupeaux & ſur les maiſons. De-là eſt venue l'ancienne coutume de ſacrifier ſous des arbres verts, ſous leſquels on croyoit que les ames errantes ſe plaiſoient beaucoup ; coutume autrefois pratiquée par les anciens Gaulois, ou Celtes, qui ſacrifioient ſous des chênes, qui en langue Celtique s'appelloient *Deru* ; de-là le nom de Dryades & Hamadryades, ou de ces Nymphes qui habitoient dans les bois.

Mais ce qui donne encore beaucoup de credit à cette opinion, c'eſt l'idée que l'on avoit que tous les Aſtres étoient animés (*a*) ; ce que l'on étendit enſuite juſqu'aux fleuves & aux fontaines, à qui on aſſigna des Dieux tutelaires. Voilà quelle a été l'origine de ces Divinités ; mais il faut convenir que dans la ſuite on a pris pour des Nymphes, juſqu'à de ſimples bergeres (*b*), & des Dames illuſtres dont on apprenoit quelque avanture (*c*). Ainſi nos Poëtes fideles imitateurs des rêveries des Anciens, appellent ordinairement du nom de Nymphes les belles perſonnes qui entrent dans les ſujets de leurs Poëmes. Enfin on peut ajouter ce que dit Diodore de Sicile (1), que les femmes des Atlantides étoient communément appellées Nymphes ; ce qui me fait croire que c'étoit en ce pays-là que prit naiſſance l'opinion de l'exiſtence de ces Déeſſes, parce qu'on diſoit que c'étoit dans les

(1) Liv. 5.

(*a*) Voyez ce que nous avons dit dans la ſeptiéme ſource des fables, dans le Tom. I. l. 1.

(*b*) C'eſt pour cela ſans doute qu'Homere appelle Nymphes, Phaëtuſe, & Lampetie celles qui gardoient en Sicile les troupeaux du Soleil.

(*c*) Selon Servius, le nombre des Nymphes étoit réduit à 200. Heſiode en met 3000. & je penſe qu'il étoit arbitraire, vû le nombre des perſonnes à qui on donna le nom de Nymphe.

jardins delicieux de la Mauritanie Tingitane, ou près du mont Atlas, qu'habitoient après leur mort les ames des Heros.

Les Payens ne croyoient pas à la verité que ces pretendues Divinités fuſſent immortelles; mais on s'imaginoit qu'elles vivoient très-long-temps (1); Heſiode (2) les fait vivre pluſieurs milliers d'années. Plutarque en a determiné le nombre & il a reglé la choſe à 9720 ans (*a*).

(1) Pauſan.
(2) Theog.

Si l'on me demande ce qu'on a voulu dire par tant de métamorphoſes de perſonnes changées en Nymphes, en Dryades, &c. je penſe que lorſque quelque Princeſſe étoit enlevée à la chaſſe, ou qu'elle periſſoit dans les bois, la reſſource ordinaire des flatteurs étoit de dire que Diane, ou quelqu'autre Divinité favorable, l'avoit changée en Nymphe. On racontoit la même choſe de celles qui par deſeſpoir ſe retiroient dans les bois pour y pleurer leurs malheurs; car ſi elles mouroient auprès de quelques fontaines, on ne manquoit pas de dire qu'elles en étoient devenues les Nymphes, & on faiſoit là-deſſus quelque Poëme où l'on donnoit à la fontaine le nom de la Princeſſe; ainſi qu'il arriva au ſujet de la prétendue Egerie, cette célebre Nymphe que Numa Pompilius alloit ſouvent conſulter dans la forêt d'Aricie. Ce Prince pour perſuader au Peuple Romain que le culte religieux qu'il avoit deſſein d'établir, étoit divin, publia qu'une Nymphe lui en dictoit les ceremonies, & il inventa ſon pretendu commerce avec Egerie. Après la mort du Roi les Romains allerent chercher cette pretendue Nymphe, & n'ayant trouvé qu'une fontaine dans l'endroit où Numa ſe retiroit, & où vraiſemblablement il avoit coutume de faire quelque acte d'hydromancie, comme le prétend S. Auguſtin, on s'imagina que la Nymphe avoit été changée en fontaine. On doit juger ſur cet exemple, de toutes les autres fables qu'on a publiées au ſujet des Nymphes ou des Naïades.

Nous ne dirons rien de la belle deſcription que fait Homere de l'Antre des Nymphes, ni de ces vers où Horace

(a) Dans ſon traité de la ceſſation des Oracles, où il fait ſur ce ſujet un raiſonnement pitoyable, quelque allégorie qu'on y veuille chercher.

nous repréſente Bacchus inſtruiſant les Nymphes (*a*) : car on ne ſeroit pas content des allegories que quelques Auteurs ont dit y être renfermées, & encore moins des obſcenités qu'un Philoſophe Stoicien, homme grave & ſerieux, a debité là-deſſus (1). Mais pour ne rien laiſſer à deſirer ſur ce ſujet, je dois donner ici la liſte des Nymphes & des Naïades : voici leurs noms par ordre alphabetique.

(1) La Mothe le Voyer, dans ſon Hexam. ruſt.

Acaſta	Cymoduſe	Idyia
Admet	Cymothoé	Laodicé
Ægerie	Deiopée	Lara
Ægle	Dianaſte	Leonthadome
Agatete	Dioné	Ligea
Agavé	Doris	Limneria
Amathie	Doſithée	Lyceſte
Amphithoé	Doxo	Lycorias
Amphinome	Drymo	Marcia
Amphitas	Dynamne	Melantho
Amphyro	Electre	Melite
Arethuſe	Ephyre	Meloboris
Aſia	Etece	Memneſthe
Até	Eudore	Metis
Beroé	Europe	Minetra
Calianaſte	Eurybie	Minopene
Callitoé	Eurymene	Nemeritis
Calypſo	Galatée	Neſo
Caſinaria	Galaxaura	Niſæa
Cercéis	Glaucis	Niſe
Clio	Halia	Ocyroé
Clotho	Hippo	Opis
Clymene	Hyale	Orithye
Clytie	Jacra	Panope
Coraſice	Janira	Panopea
Creſeis	Ianthé	Paſithoé
Cydippe	Idothée	Peloris

(a) *Vidi Bacchum docentem Nymphas.*

que la nuit on la voit éclairée par des feux. Strabon eſt du même ſentiment, & c'eſt pour cela qu'on plaçoit quelquefois dans ce lieu-là les forges de Vulcain ; fable fondée ſur le nom que les Pheniciens donnerent à cette Iſle : ces premiers Voyageurs y ayant abordé, & y ayant vû les feux qui en ſortoient, la nommerent, comme Bochart l'a remarqué, *Nibaras*, ou *Nibras*, qui ſignifie *un flambeau, une torche allumée.*

C'eſt dans ces Iſles qu'Eole regnoit lorſqu'Ulyſſe y aborda. Ce Prince étoit fort ſage & fort prudent, & recevoit bien les étrangers ; il ne manquoit pas ſur-tout de leur donner de bons avis touchant les dangers de la navigation (1). Il s'appliquoit ſur-tout à obſerver les vents ſur l'inſpection de la fumée qui ſortoit des antres de Lipara, comme Pline l'a remarqué : il pouſſa même ſi loin ſes connoiſſances là-deſſus, à l'aide d'un peu d'Aſtronomie (2) & par l'inſpection du flux & du reflux de la mer, comme le dit Strabon (3), qu'il prédiſoit ſouvent quel vent devoit ſouffler pendant quelques jours ; ce qui n'eſt pas impoſſible à prévoir, lorſqu'on a long-temps experimenté dans un climat que le vent qui y regne un jour, y dure ordinairement quelques jours de ſuite. Comme il vivoit dans un temps où la navigation étoit fort imparfaite, & où il étoit fort difficile lorſqu'on s'éloignoit un peu des côtes, d'y revenir & d'éviter la tempête, on avoit ſouvent recours à lui pour ſçavoir quels vents devoient ſouffler pendant qu'on ſeroit ſur mer. Pluſieurs perſonnes ſe trouverent bien de ſes conſeils ; & ſa réputation alla ſi loin, qu'on le regarda comme le Roi des vents, leur maître & leur ſurintendant (*a*).

(1) Diod. de Sicile. l. 5.

(2) Ch. 16.
(3) Liv. 8.

Les Poëtes défigurerent enſuite cette hiſtoire par leurs fictions. Homere, au lieu de dire ſimplement qu'Ulyſſe qui avoit conſulté ce Prince, n'ayant pas ajouté foi à ſes conſeils, & étant demeuré ſur mer plus long-temps qu'il ne falloir, eſſuya une rude tempête qui fit perir ſa flotte à la vûe de l'Iſle d'Ithaque, dit d'une maniere enveloppée, qu'Eole avoit enfermé

(a) . . . . *Hic vaſto Rex Æolus antro*
Luctantes ventos, tempeſtateſque ſonoras
Imperio premit, ac vinclis & carcere frænat. Virg. Æneid. l. 1. Homere dit preſque la même choſe.

les vents dans une peau de bouc, & les avoit donnés à Ulyſſe, lui ayant défendu ſur-tout d'y toucher avant un certain jour. Il ajoute que les Compagnons de ce Prince le voyant endormi, s'imaginerent que cette peau renfermoit ſes tréſors, & l'ouvrirent; & que dans ce moment les vents ſortirent avec fureur, & exciterent cette horrible tempête qui les fit perir. Virgile d'un autre côté, travaillant d'après les idées du Poëte Grec, a encore embelli ce ſujet. Il dit (1) que Junon voulant éloigner Enée de l'Italie où elle ſçavoit que les Deſtins lui promettoient un établiſſement, alla trouver Eole dans les Iſles où il faiſoit ſon ſejour, & où il tenoit les vents enfermés dans une profonde caverne (*a*), qu'elle le pria d'exciter une tempête pour éloigner Enée d'Italie, & le reſte. Les autres Poëtes en parlent de même : on en vint juſqu'à dire qu'avant qu'Eole eût pris l'intendance des vents, ils cauſoient ſur la terre des renverſements épouvantables; qu'ils avoient ſeparé la Sicile de la terre ferme; qu'une tempête avoit autrefois ouvert ce fameux paſſage de l'Ocean dans la Mediterranée, qu'on appelle le Détroit de Gibraltar, &c.

(1) Eneid. l. 1.

Il ne faut cependant pas s'imaginer que cette circonſtance des vents renfermés dans une peau de Bouc, n'enveloppe quelque myſtere : les Mythologues (*b*) y ont fait pluſieurs découvertes ſur la nature des vents, qui ſeroient admirables ſi les Auteurs de cette fable y avoient penſé. On peut croire que par cette fiction Homere fait alluſion à quelque ancienne coûtume, ſemblable à celle qui ſe pratique encore aujourd'hui dans la Laponie, où l'on trouve pluſieurs Matelots qui vendent les vents à ceux qui s'embarquent, & leur promettent, moyennant une certaine ſomme d'argent, de tenir enfermés ceux qui pourroient troubler leur voyage. Il y a apparence que les Anciens pratiquoient quelque choſe de ſemblable; ce qui a donné lieu à cette circonſtance de vents

(*a*) Seneque raille Virgile d'avoir enfermé les vents dans une caverne, puiſqu'ils ne ſont tels que par leur mouvement impetueux; mais cette critique tombe d'elle-même, puiſque ces vents ſont dans un antre, à peu près comme l'air dans l'Eolipile, d'où il ne cherche qu'à s'exhaler avec impetuoſité; & cela ne fait qu'une queſtion de nom.

(*b*) Voyez Natal. Hiſt. d'Eole.

renfermés dans la peau de Bouc.

Eratoſthene n'avoit pas pris ſi ſerieuſement cette circonſtance de la fable, lorſqu'il dit: *qu'on trouveroit tous les lieux où Ulyſſe avoit été porté, quand on auroit trouvé celui qui avoit couſu le ſac où tous les vents étoient renfermés.* C'eſt un trait aſſez plaiſant, mais que Polybe a très-bien refuté en ſoûtenant, comme nous l'avons dit pluſieurs fois des fables en general, que le fond des voyages d'Ulyſſe eſt vrai; mais qu'Homere y avoit mêlé les fictions de la Poëſie & les allegories de la Phyſique. Je ſoupçonne, par exemple, qu'il y en a une de cette nature dans ce que ce Poëte dit des douze enfans d'Eole, ſix filles & ſix garçons qui s'étoient mariés les uns avec les autres: car ſi on ne veut point prendre cet article à la lettre, comme Diodore, (1) on peut croire qu'il a voulu parler des douze vents principaux, qui ſe mêlent ſouvent dans les orages. (1) Liv. 5.

Mais puiſque nous ſommes ſur le chapitre des vents, nous remarquerons que la ſuperſtition Payenne alla juſqu'à les adorer comme des Divinités: on leur ſacrifioit lorſqu'on entreprenoit quelque voyage, comme pluſieurs Auteurs nous l'apprennent (*a*). Ovide parle du Temple que Scipion erigea aux tempêtes: Auguſte, ſelon Seneque (2), bâtit un Temple dans les Gaules au vent Cyrcius; & Virgile dit (3) qu'Enée ſacrifia aux Zéphyres une brebis blanche: *Pecudem Zephyris felicibus albam*; ſur quoi il eſt bon de remarquer que les Grecs dans le culte qu'ils rendoient aux vents, & dans la fable d'Eole, qu'ils en avoient fait le Souverain, n'avoient fait qu'imiter les Peuples d'Orient, ſurtout les Perſes qui, au rapport d'Herodote (4), rendoient un culte religieux à ces Divinités fougueuſes; & c'eſt à cette coûtume que l'Auteur du Livre de la Sageſſe fait alluſion, quand il met au nombre des Divinités des Gentils, l'air & le vent: *aut ventum, aut celerem aërem Deos putaverunt* (5); & cela dans un temps où apparemment les fables des Grecs ſur ce ſujet, n'étoient pas encore paſſées en Orient. (2) Quæſt. nat. l. 5. c. 17. (3) Æneid. l. 3. (4) Liv. 1. (5) Sap. c. 3.

(a) *Tres Erici vitulos, & tempeſtatibus agnam*
Cædere jubet.

Pour revenir à l'Hiſtoire d'Eole, il eſt bon d'expliquer une circonſtance que rapporte Homere (1), de l'Iſle de Lipara où il regnoit. Ce Poëte dit que le Palais de ce Prince retentiſſoit tout le jour de cris de joye, & qu'on y entendoit un bruit harmonieux : car il y a apparence que cela eſt fondé ſur les merveilles qu'on publioit de cette Iſle : *Dans une des ſept Iſles d'Eole*, dit Ariſtote (2), *on raconte qu'il y a un Tombeau, dont on dit des choſes prodigieuſes.... On aſſûre qu'on y entend un bruit de Tambours & de Cymbales, avec des cris éclatans, &c.* Il eſt aiſé de voir que tout cela eſt fondé ſur le bruit que faiſoit le feu enfermé dans les cavernes de cette Iſle ; & par-là Homere fait alluſion à l'ancien nom de l'Iſle, qui étoit appellée *Meligornis*, comme Callimaque nous l'apprend (3) : *Diane alla chercher*, dit-il, *les Cyclopes, & les trouva dans l'Iſle de Lipara (c'eſt le nom qu'elle a préſentement ; mais alors elle étoit appellée Meligornis)* &c. Bochart (4) a très-bien remarqué que ce bruit ſouterrain, dont nous venons de parler, avoit fait donner ce dernier nom à cette Iſle, puiſque dans la langue des Pheniciens, *Melogmin*, ou *Menagginin*, ſignifie l'Iſle de ceux qui joüent des inſtruments. Le même Auteur tire auſſi très-heureuſement de la même langue, l'origine du nom d'Eole & de toute cette fable, qui avoit été ſans doute écrite par les Pheniciens, & il y a apparence que les Grecs ayant trouvé le mot *Aol*, qui dans cette langue, ainſi que *Aella* dans la Grecque, veut dire *tempête ;* & ayant peut-être lû dans les mêmes Annales le mot d'*Aolin*, c'eſt-à-dire, le Roi des vents & des tempêtes, en ont formé après Homere le nom propre d'un homme, qu'ils ont appellé Eole.

(1) Odyſſ. l. 10.

(2) Liv. des choſes incroyables.

(3) Hymn. à Diane.

(4) Chan. l. 4.

Mais n'en deplaiſe à ceux qui ont inventé ces conjectures, je ne ſçaurois être de leur ſentiment. Le Prince dont je viens de faire l'Hiſtoire, ſe nommoit veritablement Eole, & deſcendoit de l'ancien Roi de ce nom, qui étoit fils de Deucalion, dont les deſcendans après avoir donné pluſieurs Rois à la Grece, envoyerent pluſieurs Colonies dans l'Aſie mineure, dont ils peuplerent les côtes & paſſerent enſuite en Italie ; & voici comment Diodore de Sicile parle de cette derniere tranſmigration

tranſmigration (1). Mimas, fils d'Eole, regnoit dans une partie de la Theſſalie : ſon fils Hippotus qui lui ſucceda fut pere d'Eole II. & celui-ci d'Arnès qui donna ſon nom à la capitale de ſon Royaume. Cette princeſſe s'étant laiſſée ſeduire par ſon Amant, ſon pere la vendit à un Marchand de Metaponte, qui la mena en Italie où elle accoucha peu de temps après de deux fils, qui furent adoptés par leur Maître. Un meurtre qu'ils commirent dans la ſuite, les fit chaſſer de Metaponte : Eole ſe retira chez Liparus, fils d'Auſon, qui regnoit ſur les Iſles Liparies, dont il épouſa la fille, & lui ſuccéda après ſa mort. Eole eut pluſieurs enfans : Aſtioche l'aîné regna ſur les mêmes Iſles, qu'on nommoit Eoliennes, du nom de ſon pere. Iocaſtes s'établit aux environs de Rheggio ; Xuthus, Androclée, Pheremon & Agathyrſe regnerent dans pluſieurs parties de la Sicile, & leurs deſcendans y demeurerent juſques à ce que les Doriens y envoyerent une colonie. Nous apprenons toutes ces circonſtances de Diodore de Sicile (2), de Strabon (3) & d'Euſtathe (4).

(1) Liv. 5.

Les vents, comme nous l'avons dit, avoient auſſi été erigés en Divinités ; & quoique l'Antiquité nous ait tranſmis peu de choſes ſur le culte qu'on leur rendoit, nous apprenons cependant de Pauſanias (5) « qu'on voyoit au bas d'une mon» tagne qui étoit près de l'Aſope un Autel conſacré aux vents, » à qui, dit-il, certaine nuit de l'année un Prêtre offre des » ſacrifices, & y pratique autour de quatre foſſes je ne ſçais » quelles ceremonies ſecrettes, propre à appaiſer leur fureur. » Le même Prêtre pendant cette ceremonie chante quelques » vers magiques, dont on dit que Medée ſe ſervoit dans ſes » enchantemens ». On decouvrit encore il y a quelques années près de Nettuno en Italie, un Autel conſacré aux mêmes Divinités, avec cette Inſcription : *Ara Ventorum.* Herodote (6) & Strabon aſſûrent que les anciens Perſes ſacrifioient aux vents *, & dès-là on ne peut pas douter qu'ils ne les ayent regardés comme des Divinités, puiſque le ſacrifice eſt la marque la moins équivoque du culte de latrie. Vitruve parle de cette celebre Tour des vents qui étoit à Athènes, que M. Spon qui la découvrit, a fait deſſiner, & en a donné

(2) Liv. 5.
(3) Liv. 1.
(4) Sur le ſeptiéme de l'Odyſſée.

(5) In Corinth.

(6) Liv. 1. * ἀνέμοις.

la deſcription dans le Tome ſecond de ſon voyage de Gre-
(1) Pag. 176. ce (1). On voyoit ſur cette Tour les huit principaux vents repreſentés avec leurs noms; mais on ne peut rien conclure de ce monument pour le culte rendu aux vents: Vitruve n'en parle que comme d'un morceau ſingulier d'Architecture.

Voici ce qu'on peut tirer du peu de monumens qui nous reſtent, touchant la maniere de repréſenter les Vents. Sur la Tour dont on vient de parler, les huit principaux ſont repreſentés comme de jeunes hommes avec des ailes, dont l'un paroît ſouffler, l'autre verſer de l'eau d'une cruche, &c. Dans un Manuſcrit de M. de Peyreſc, conſervé dans la Bibliotheque de S. Victor, on voit un bas-relief qui repréſente quelques Divinités, avec les Signes du Zodiaque, & un Vent qui ſouffle, qui a des oreilles de Satyre, & deux ailes ſur le devant de la tête, comme Mercure. Enfin le Vent qui étoit à l'Autel de Nettuno, ſouffle dans une Coquille à-peu-près comme un Triton.

CHAPITRE X.

Des Sirenes.

PERSONNE n'ignore que les Poëtes repreſentent les Sirenes comme de belles perſonnes qui habitoient des rochers eſcarpés ſur le bord de la mer, où ayant attiré les paſſans par la beauté de leur chant, elle les faiſoient perir. Les uns veulent qu'elles fuſſent filles du fleuve Acheloüs & de la Nymphe Calliope, d'autres prétendent qu'elles ſortirent du ſang de la playe qu'Hercule fit au Dieu de ce fleuve, en lui arrachant une corne. Leur nombre n'eſt pas determiné: Homere n'en reconnoiſſoit que deux, d'autres en admettoient cinq; ſçavoir, Leucoſie, Ligie, Parthenope, Aglaphon & Mopſe; d'autres enfin ne reconnoiſſent que les trois premieres de celles que je viens de nommer. (2)

(2) Servius in lib. 5. Æn.

On debite pluſieurs fables ſur leur ſujet : Ovide dit qu'elles accompagnoient Proſerpine lorſqu'elle fut enlevée, & que les Dieux leur accorderent des ailes pour aller chercher cette Princeſſe (*a*). Il ajoute que dans le deſeſpoir où elles furent de n'en point apprendre de nouvelles, elles s'arrêterent ſur des rochers où leur occupation fut de faire perir ceux qu'elles y attiroient.

Homere (1) qui place les Sirenes au milieu d'une prairie enſanglantée du meurtre de ceux qu'elles avoient fait mourir (*b*), nous apprend que le Deſtin leur avoit permis de regner juſqu'à ce que quelqu'un les eût trompées ; que le prudent Ulyſſe fut celui qui accomplit leurs deſtinées, ayant évité leurs embûches en bouchant les oreilles de ſes Compagnons avec de la cire, & ſe faiſant attacher au mât de ſon Vaiſſeau. Il ajoûte qu'elles en conçurent tant de deſeſpoir, qu'elles ſe precipiterent dans la mer, où elles furent changées en poiſſons de la ceinture en bas. C'eſt, pour le dire en paſſant, au ſujet de ces deux opinions d'Homere & de Virgile, qu'on agita il y a quelques années la queſtion, ſi les Sirenes étoient regardées par les Poëtes comme des poiſſons, ou comme des oiſeaux. Un illuſtre Prelat (2) crut decider la choſe, en diſant qu'avant leur Metamorphoſe, c'eſt-à-dire, avant qu'elles ſe fuſſent jettées dans la mer, on les regardoit comme des oiſeaux à cauſe des ailes que les Dieux leur avoient données ; mais que depuis on doit les mettre au nombre des Divinités de la mer.

(1) Odyſſ. l. 12.

(2) M. Huet.

Il falloit ajoûter à cela, qu'on doit conſiderer les Sirenes dans trois temps : d'abord c'étoient de belles filles, des Nymphes qui n'avoient rien de monſtrueux ; c'eſt ainſi qu'elles étoient lorſqu'elles accompagnoient Proſerpine, & qu'elles cueilloient des fleurs avec elle dans les prairies d'Enna :

(a) *An quia cum legeret flores Proſerpina vernos,*
De numero comitum miſtæ Sirenes eratis ?
Quam poſtquam toto fruſtra quæſiſtis in orbe,
Protinus ut veſtram ſentirent æquora curam,
Poſſe ſuper fluctus alarum inſiſtere remis
Optaſtis : facileſque Deos habuiſtis, & artus
Vidiſtis veſtros ſubitis flaveſcere pennis.
Metam. l. 6.

(*b*) Virgile les place ſur des rochers environnés d'oſſemens :

Jamque adeò ſcopulos Sirenum adducta ſubibat,
Difficiles quondam, multorumque oſſibus albos. Æneid. l. 5.

Cum legeret flores Proſerpina vernos,
De numero comitum miſtæ Sirenes eratis;

& qu'après avoir cherché cette Princeſſe par terre ſans la trouver, elles demanderent aux Dieux des ailes pour courir les mers:

Protinùs ut veſtram ſentirent æquora curam,
Poſſe ſuper fluctus alarum inſiſtere remis,
Optaſtis;

ce qui leur fut accordé:

. . . . . *Facileſque Deos habuiſtis, & artus*
Vidiſtis veſtros ſubitis flaveſcere pennis:

On doit dès-lors les regarder comme des oiſeaux avec des viſages de filles:

. . . . . *Cum virginis ora geratis.*

Enfin du moment que par le deſeſpoir d'avoir été vaincues par Ulyſſe, elles ſe précipiterent dans la mer, on doit les conſiderer comme des poiſſons & des Divinités de la mer.

Cependant, pour ne rien diſſimuler, je crois que M. Huet s'eſt trompé, & jamais l'Antiquité n'a regardé les Sirenes comme des poiſſons: ni Homere, qui les peint ſeulement ſous la figure de femmes voluptueuſes; ni Virgile, ni Servius ſon Commentateur; ni Ovide, qui les decrit ainſi:

. . . . . *Vobis, Acheloides, undè*
Pluma, pedeſque avium, cum Virginis ora geratis?

ni aucun des autres Anciens, que je ſçache, n'en a jamais eu cette idée; & quand Homere dit que le deſeſpoir d'avoir été vaincues par Ulyſſe les porta à ſe précipiter dans la mer, il ne parle point de leur metamorphoſe en poiſſon: ce ſont les Peintres, les Sculpteurs, & les Relations qui parlent du poiſſon Sirene, qui ont donné lieu à repreſenter les Sirenes des Poëtes ſous cette figure. On en trouve même ſur d'anciennes Medailles avec des pieds de Coq ou de Moi-

Digitized by Google

neau (*a*), & de differentes autres figures (*b*).

Si après toutes ces diſcuſſions nous voulons remonter à la ſource de cette fable, Servius nous apprendra qu'elle tire ſon origine de certaines Princeſſes qui regnoient autrefois ſur les côtes de la mer de Toſcane, près de Pelore & de Caprée, ou dans trois petites Iſles de la Sicile qu'Ariſtote appelle les Iſles des Sirenes. Ces petites Reines étoient fort debauchées, & attiroient par leurs charmes les Etrangers, qui ſe perdoient dans leur Cour par la molleſſe & par la depenſe. Voilà ſans doute le fondement de tout ce qu'Homere dit des Sirenes (1), qu'elles enchantent ceux qui ont l'imprudence de les approcher & d'écouter leurs chants; qu'elles les retiennent dans une vaſte prairie où l'on ne voit que des monceaux d'oſſements, & que des cadavres que le Soleil acheve de ſecher. Jamais, ajoute ce Poëte, leurs femmes & leurs enfans ne vont au-devant d'eux, les ſaluer & ſe rejouir de leur retour; ils y periſſent tous. (1) Odyſſ. Liv. 12.

Ce que Salomon dit (2) des malheurs où s'expoſent ceux qui s'abandonnent aux charmes de la volupté, ne ſert-il pas admirablement à confirmer l'idée que le Poëte Grec & le Commentateur de Virgile nous donnent des Sirenes? « Ces » femmes inſenſées, dit le ſage Roi, appellent ceux qui paſ» ſent près d'elles, & qui continuent leur chemin. Que les » petits, diſent-elles, ſe détournent pour venir à nous. Les » eaux dérobées (*c'eſt-à-dire, les plaiſirs dérobés*) ſont plus » douces, & le pain qu'on mange en ſecret eſt le plus agréa» ble: ces inſenſés ignorent que près d'elles ſont les Geants » & que leurs Convives ſont dans le plus profond de l'En» fer. (2) Proverb. c. 9.

Quelque naturelle que ſoit l'explication que Servius donne à la fable des Sirenes, il y a des Auteurs qui croient qu'elle n'a d'autre fondement que l'équivoque du mot Grec *Syrein*, qui veut dire *tirer à ſoi*, ou *Syra*, qui ſignifie *chaîne*, ou ſelon Bochart, du mot hebreu *Sir*, qui veut dire *Cantique*,

(*a*) Voyez le Traité qu'a fait ſur ce ſujet M. l'Abbé Nicaiſe.
(*b*) Ovid. Liv. 5. Metam. Elian, Liv. 7. Servius, *in Æneid.* Voſſius, *de Idol.* l. 3. & l'Abbé Nicaiſe, *loc. cit.*

ou *Chanſon*, d'où l'on a compoſé le nom des *Sirenes*, comme qui diroit *Chanteuſes.*

Ne pourrois-je pas, pour concilier ces Auteurs, dire qu'il y a eu véritablement des Princeſſes débauchées qui demeuroient ſur les bords de la mer, & qui ont donné lieu à toutes ces fables ; mais que le nom de Sirenes ne leur a été donné dans la ſuite, que parce que ceux qui trouverent dans l'ancienne langue le mot *Sir*, ou *Syrein*, qui marquoit leur caractere, le prirent pour leur nom véritable ? & lorſqu'on a dit qu'elles étoient filles du fleuve Acheloüs, c'eſt que l'Iſle de Taphos, d'où on dit que ces filles étoient ſorties pour venir s'établir à Caprée, eſt à l'embouchure de ce fleuve.

Au regard des temps où elles vivoient, Ovide nous apprend que c'étoit du temps de Proſerpine, & qu'elles accompagnoient cette Princeſſe dans les prairies du mont Etna où elle fut enlevée. Homere les fait vivre du temps d'Ulyſſe, après la guerre de Troye ; & je penſe que pour accorder ces opinions differentes, nous pouvons dire qu'elles n'ont pas vécu dans le même tems, mais les unes après les autres ; que leur regne a duré juſqu'au temps d'Ulyſſe, qui fit peut-être périr la derniere Princeſſe de cette Iſle. Il ne faut pas s'étonner que les Poëtes ayent réuni tout ce qu'ils ont dit des Sirenes : ce n'eſt pas la premiere fois qu'ils ont rapproché ou reculé de pluſieurs ſiécles les événemens des temps fabuleux ; & je crois que cela vaut mieux que de dire ſimplement que par la magnifique fable des Sirenes, Homere n'a eu d'autre vûe que de nous apprendre que ſon Heros évita les charmes de la volupté, lui qui le fait demeurer ſept ans chez Calypſo, & qu'il rend ſi amoureux de Circé. Je ne dois pourtant pas diſſimuler qu'un ancien Auteur (1) a cru que l'origine de la fable des Sirenes vient de ce qu'auprès des Promontoires, ou de Sorente ou de Caprée, on entendoit un certain bruit harmonieux cauſé par les flots de la mer, reſſerrés entre des rochers, ce qui attiroit les paſſans qui y faiſoient quelquefois naufrage. Sur quoi on peut dire que cette circonſtance n'a peut-être pas peu contribué à embellir la fable ; du moins une pareille harmonie, mais beaucoup plus déſagréable, a-t-elle contribué

(1) Archipe: V. Nat. l. 5.

à celle de Charybde & de Scylla, comme nous le dirons une autre fois (1).

(1) Hiſt. d'Ulyſſe.

Mais, que veulent dire les Relations qui nous apprennent que des Pêcheurs ont quelquefois trouvé des Sirenes dans la mer, à peu près comme celles que les Peintres repréſentent dans leurs Tableaux; & qu'ils ont apportées à la Cour des Princes? Je réponds à cela, qu'on a quelquefois trouvé des monſtres dans la mer, qui avoient une figure aſſez reſſemblante au viſage d'une femme, avec une queue de poiſſon, mais fort noirs & couverts d'écailles, & qui ne reſſembloient nullement ni aux Sirenes, ni aux Tritons des Poëtes; & l'on doit penſer que tous ces prétendus monſtres, Satyres, Nymphes, Sirenes, &c. dont les Relations des Voyageurs ſont remplies, n'ont jamais exiſté que dans le pays que Rabelais nomme le pays de Tapiſſerie.

Si l'on me demande encore ce qu'entendoit le ſaint homme Job (*a*), lorſqu'il diſoit qu'il pleuroit ſes malheurs ſur le ton des Sirenes? Je crois qu'il ne vouloit parler que de certains oiſeaux, qui, ſelon Pline (2), endormoient les paſſans par la douceur de leurs chants; & comme ils habitoient dans les déſerts, le ſaint homme a voulu marquer par-là, l'affreuſe ſolitude où il étoit réduit: *ſicut paſſer ſolitarius in tecto.*

(2) Liv. 10. c. 49.

On trouve des Interprétes de l'Ecriture-Sainte qui ont prétendu que le Prophete Iſaie (3) avoit auſſi voulu parler des Sirenes, lorſqu'il prédit que la ville de Jeruſalem ſeroit habitée par des monſtres qui devoient avoir la partie ſuperieure du corps ſemblable à une belle femme, & les pieds & la queue d'un âne: c'eſt du moins cette idée qui a donné lieu à l'ancien Architecte qui a bâti l'Egliſe de Notre-Dame de Paris, de faire graver ſur un des Portiques une Sirene avec le corps d'une femme, & les pieds & la queue de cet animal (4). Javoue que les Septante, & après eux ſaint Jerôme, ont traduit le mot *Tanin*, dont s'eſt ſervi le Prophete, par celui de *Sirenes*; mais il eſt clair qu'Iſaïe n'a voulu marquer en cet endroit-là que la ſolitude où devoit être réduite un jour la ville

(3) Cap. 13. *verſ. ultim.*

(4) Nicaiſe *loco cit.*

(*a*) *Factus ſum frater Sirenum, & ſodalis paſſerum.* Job, cap. 30.

de Jeruſalem, en prédiſant que les monſtres mêmes y feroient leur ſejour; & qu'il n'a fait aucune alluſion à la fable des Sirenes, non plus que le Prophete Jeremie, aux Lamies (*a*) qui découvroient leur ſein aux paſſans pour les attirer & les dévorer, & qui étoient des eſpeces de Dragons qui ſe cachoient dans les buiſſons, où ils dévoroient les paſſans qui s'en approchoient.

(*a*) Philoſtrate, *in vita Apol.* dit que les Lamies avoient le viſage comme une femme, & la gorge fort blanche qu'elles laiſſoient voir aux paſſants pour les attirer & les devorer. On croit que le nom de Lamie vient de *Lamos*, qui veut dire *goſier*, ou de *Laniare*, qui veut dire *devorer*, ou plutôt du mot Arabe *Lanama*, qui ſelon Bochart, ſignifie la même choſe. Il y a eu autrefois une Lamie, Maitreſſe de Jupiter, dont Junon fit mourir les enfans: elle devint ſi furieuſe, qu'elle devoroit tous ceux qu'elle trouvoit.

LIVRE

LIVRE TROISIEME.

DES DIEUX DE LA TERRE.

L'ANCIEN Paganiſme ne s'étoit pas contenté de remplir le Ciel & la Mer de Dieux & de Déeſſes, il en avoit encore peuplé toute la Terre. La Terre elle-même étoit une Divinité, & toutes ſes parties avoient leurs Dieux particuliers; ainſi les bois avoient leurs Dryades, leurs Hamadryades, leurs Satyres, &c. Les montagnes leurs Oréades; les bleds, les jardins, & les campagnes, une infinité de Dieux particuliers qui y préſidoient, & qui veilloient à la conſervation des fruits; les maiſons, leurs Lares & leurs Penates, & chacun de ces Dieux avoit ſes fonctions marquées, ſes honneurs & ſon culte. Il eſt vrai que la plûpart de ces Dieux n'étoient que des Etres phyſiques, que la crainte ou le beſoin avoient fait inventer; on ne peut pas nier cependant qu'il n'y en ait eu quelques-uns qu'on peut regarder comme des Dieux animés: c'étoient des hommes illuſtres, qui s'étoient diſtingués, ou dans la culture des champs & des jardins, ou par quelque invention utile au labourage, & qui pour cela avoient reçu les honneurs de l'Apotheoſe

Au reſte, ces Dieux de la Terre & de la Campagne n'étoient pas tous du nombre de ceux qu'Ovide appelle la *Populace des Dieux*, & il y en avoit du premier ordre. Varron qui les invoque au commencement de ſon Ouvrage de la vie Ruſtique, dit qu'il y en avoit douze, qu'il appelle *Conſentes*, differens de ces douze grands Dieux du conſeil, dont nous avons parlé dans le premier Volume. D'abord Jupiter & la Terre, dont l'un étoit le pere & l'autre la mere; 2°. Le Soleil & la Lune, auſquels on a de ſi grands égards dans le temps des ſemailles, & qui influent beaucoup ſur les fruits de la campagne & ſur la récolte. 3°. Cerès & Bacchus, dont les productions ſont ſi néceſſaires à la vie. 4°. Robigus & Flora, qui empêchent que les fruits ne ſe gâtent, & qui les font fleurir & meurir à propos. 5°. Minerve & Venus, dont l'une avoit ſoin des Oliviers, & l'autre des Jardins. 6°. Enfin l'eau, & *Bonus-Eventus*, parce que ſans eau la terre demeure ſeiche & aride, & ſans le bon ſuccès, on ne fait point de récolte, ou on la fait mauvaiſe.

Virgile, dans le commencement de ſes Georgiques, fait à peu près une invocation pareille, & ſemble avoir copié Varron: « Aſtres, qui éclairez l'Univers, dit-il, qui nous ramenez tour à tour les diverſes ſaiſons de l'année: vous Bacchus, vous Cerès, Divinités qui nous avez appris à préferer les moiſſons aux glands de nos forêts, & à mêler avec l'eau de nos fleuves cette divine liqueur que vous avez inventée: Faunes, Dryades, Dieux tutelaires des Campagnes, venez enſemble à mon ſecours, ce ſont vos bienfaits que je chante: & toi, Neptune, à qui la terre frappée de ton trident, offrit un cheval fougueux. Divin habitant des bois, Ariſtée, dont les nombreux troupeaux paiſſent dans les gras pâturages de l'Iſle de Cée; Pan Dieux des Bergers, quittez vos forêts & vos montagnes, le Lycée & le Menale, dont le ſejour fait toutes vos délices; venez, Dieu que Tegée revere, venez favoriſer mon entrepriſe. Minerve, qui fites ſortir de la terre le premier Olivier; Triptoleme, qui fûtes l'inventeur de la charrue; & vous Sylvain, venez, appuyé ſur le tronc d'un Cyprès qui ſert à

» affermir vos pas : enfin vous tous, Dieux & Déeſſes, dont » le ſoin s'étend ſur les campagnes, qui répandez dans le ſein » de la terre une ſecrette fécondité, & qui verſez les pluyes » abondantes ſur les champs cultivés.

Telle eſt d'abord l'idée qu'on doit avoir des Dieux de la Terre : commençons par le Génie qu'on croyoit l'animer.

CHAPITRE I.

Démogorgon.

NOUS mettons avec raiſon Démogorgon à la tête des Divinités de la Terre, puiſqu'il en étoit le Génie, comme ſon nom le ſignifie (*a*). Boccace dans ſa Généalogie des Dieux (1), en parle ſur l'autorité de Theodontion, qui avoit lui-même copié Pronapidès, & ce qu'il en raconte ſe réduit à ceci. Demogorgon étoit un vieillard craſſeux, couvert de mouſſe, pâle & défiguré, qui habitoit dans les entrailles de la terre. Il avoit pour compagne l'Eternité & le Chaos ; s'ennuyant, ajoute-t-on, dans cette triſte ſolitude, il fit une petite boule ſur laquelle il s'aſſit, & s'étant élevé en l'air, il environna toute la terre, & forma ainſi le Ciel. Ayant paſſé par hazard ſur les monts Acro-Cerauniens (*b*), il en tira de la boue enflammée, qu'il envoya dans le Ciel pour éclairer tout le monde, & forma ainſi le Soleil, qu'il donna en mariage à la Terre, d'où nâquirent le Tartare & la Nuit, &c. (1) Liv. 1.

Les Auteurs que j'ai cités donnent pluſieurs enfans à Démogorgon, & Boccace en a dreſſé un arbre généalogique. Le premier de ſes enfans étoit la Diſcorde litigieuſe Demogorgon, diſoit Pronapidès, troublé dans le fond de ſon antre par les douleurs que ſentoit le Chaos, lui ouvrit le ventre &

(*a*) Ce nom eſt compoſé de deux mots grecs, δαιμὼν & γοργὸς ; *Genie ou Intelligence de la terre.*

(*b*) Mot qui veut dire, *frappé de la foudre.* Le ſommet de ces Montagnes jettoit quelquefois des flammes ; ce qui ſuffit pour expliquer cette circonſtance de la fable.

en tira la Diſcorde, qui ſortit du fond de la Terre, pour venir habiter ſur ſa ſuperficie. Il en tira de même Pan, qui eſt ſon ſecond fils, & les trois Parques, Clotho, Lacheſis, & Atropos; puis le Ciel, Python, & la Terre qui fut ſon huitiéme enfant. La Terre eut enſuite pluſieurs autres enfans dont on ignoroit le pere; ſçavoir, la Nuit, le Tartare, Pharca, Tagès, & Antée. Le neuviéme enfant de Démogorgon fut l'Erebe qui eut lui-même une grande poſterité; mais j'ai honte de rapporter de pareilles rêveries.

Il eſt aiſé de juger que ce n'eſt là qu'une fable phyſique, une Theogonie particuliere, ſous l'enveloppe de laquelle les Anciens ont renfermé d'une maniere fort groſſiere le myſtere de la création du monde, qu'une Tradition défigurée leur avoit appris. Voici à peu près de quelle maniere cette fable s'eſt introduite. Les Arcadiens ayant vû que la terre portoit d'elle-même des fleurs & des fruits; qu'elle formoit des fontaines, des ruiſſeaux & des Rivieres; qu'elle jettoit ſouvent des feux & des flammes, & qu'elle étoit ſujette à des tremblemens, s'imaginerent qu'elle étoit animée, & donnerent à la Divinité qu'ils crurent qui y préſidoit, le nom de *Démogorgon.* On avoit tant de vénération pour ce nom terrible, qu'il n'étoit pas permis de le prononcer; & on peut croire que ce que Lucain (1) & Stace (2) diſent du Dieu qu'il n'eſt pas permis de nommer, doit s'expliquer de Démogorgon.

(1) Liv. 6.
(2) Liv. 4.

Il y apparence que les Philoſophes n'entendoient par cette Divinité, que cet eſprit de chaleur qui donne la vie aux plantes (*a*); mais le peuple s'imaginoit que c'étoit un véritable Dieu, réſidant aux entrailles de la terre, auquel on offroit des ſacrifices, ſur-tout en Arcadie. N'oublions pas de dire cependant que quelques Auteurs ont cru que Démogorgon avoit été un Magicien ſi habile dans ſon art, qu'il gouvernoit à ſon gré les Ombres & les Eſprits aëriens, ſe faiſoit obéir en tout ce qu'il leur commandoit, & puniſſoit ſéverement ceux qui n'exécutoient pas ſes ordres.

(a) *Spiritus intus alit, totamque infuſa per artus*
Mens agitat molem. Virgil. Georg. lib. 2.

CHAPITRE II.

De la Terre, adorée ſous differens noms.

LA Terre fut une des principales & des plus anciennes Divinités du Paganiſme, & il y a eu peu de Peuples idolâtres qui ne lui ayent rendu un culte religieux : ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que les Philoſophes ont penſé ou du moins affecté de penſer comme le peuple. Platon dit dans le Timée & dans les Loix, que le Monde, le Ciel, les Aſtres, & la Terre, ſont autant de Divinités ; Heraclide de Pont ſon Diſciple, ſans parler des autres, range auſſi la Terre au nombre des Dieux, ſurquoi on peut conſulter Ciceron, dans ſon premier Livre de la Nature des Dieux.

On ſçait que la Terre a porté pluſieurs noms : le plus ancien de tous eſt celui de Titaïa, ou Titée, dont parlent Sanchoniathon, Diodore, & pluſieurs autres Anciens. Ce nom, comme nous l'avons dit dans l'Hiſtoire des Princes Titans qui étoient ſes enfans, ſignifie *boue*, ou *terre*, & dès-là il lui étoit très-convenable, auſſi-bien que celui d'*Uranus* à ſon époux, qui ſignifioit le Ciel : & comme les Payens ne reconnoiſſoient rien, après le Chaos, de plus ancien que le Ciel & la Terre, on en doit conclure que c'étoient leurs deux premieres Divinités. Un autre nom de la Terre étoit celui de *Rhea*, femme de Chronos ou Saturne, Déeſſe plus jeune d'une génération que Titée, mais ſouvent confondue avec elle : on la confondoit encore avec Diane, Cerès & Proſerpine, avec cette diſtiction cependant, que Diane étoit priſe pour l'Hemiſphere ſuperieur de la Terre, & Proſerpine, ainſi que le Dieu Tellumo, que l'on avoit cru le même que Pluton, pour l'Hemiſphere inferieur ; enfin *Ops*, & *Tellus*, *Veſta*, *Bona-Dea*, Cybele, la Grande-Mere, étoient auſſi d'autres noms qu'on donnoit à la Terre (*a*). Comme nous avons ſuffiſamment parlé

(*a*) Nous avons trois Hymnes ſous le nom d'Orphée en l'honneur de la Terre, l'un

des Déeſſes qui portoient les premiers de ces noms, il ne nous reſte qu'à expoſer la Mythologie ancienne par rapport aux autres ».

(1) De Civit. Dei. l. 7. c. 24.

Varron dans ſaint Auguſtin (1), rend raiſon de ces differents noms, & en explique le myſtete. « Ils croyent, dit-il, » que Tellus eſt la Déeſſe Ops, parce qu'elle s'amende par » le travail (2); la Mere des Dieux, parce qu'elle engendre » beaucoup de choſes; la grande-Mere, parce qu'elle produit » des alimens; Proſepine, parce que les bleds ſortent de ſon » ſein; Veſta, parce qu'elle ſe revêt d'herbes & de gazons: « c'eſt ainſi qu'ils rapportent pluſieurs Déeſſes à celle-ci, & » avec quelque fondement. On l'appelle auſſi, *dit le même* » *Auteur*, la Mere des Dieux: le tambour qu'on lui donne, » eſt une figure du globe de la terre; les tours qu'elle porte » ſur la tête, repréſentent les villes; les ſiéges dont elle eſt » environnée, marquent que tandis que toutes choſes ſe meu- » vent autour d'elle, elle ſeule demeure immobile. Les Prê- » tres Eunuques qui la ſervent, montrent que pour avoir des » grains & des ſemences, il faut cultiver la terre, parce que » tout ſe trouve dans ſon ſein. De ce qu'ils s'agitent & ſe » tourmentent devant elle, c'eſt pour apprendre à ceux qui » cultivent la terre à ne demeurer pas oiſifs, parce qu'ils ont » toujours quelque choſe à faire. Le ſon des cymbales, mar- » que le bruit que font les outils du labourage; & elles ſont » d'airain, parce que ces outils étoient autrefois de ce metal, » avant qu'on eût trouvé le fer Le Lion délié & apprivoiſé » fait entendre qu'il n'y a point de terre ſi ſauvage & ſi ſteri- » le, qui ne puiſſe être domptée & cultivée ».

(2) Ops, *ab opere.*

Les Romains & les autres Peuples du pays Latin ſacrifioient à la Terre, dans différentes ſaiſons de l'année. D'abord le 24. de Janvier, pour la prier de donner croiſſance aux grains, & aux autres fruits qu'elle porte; & les fêtes qu'on célébroit à cette occaſion, s'appelloient *les Féries de la Semaille*, *Feriæ Sementinæ*. La ſeconde Fête qu'on célébroit à ſon honneur, & dans laquelle on l'invoquoit pour qu'elle

ſous le nom de Rhea, l'autre ſous celui de la mere des Dieux, & le troiſiéme ſous ſon nom propre de Terre.

reçût du Soleil une chaleur moderée, & des rayons favorables à la conſervation des fruits, étoit nommée *la Fête de la Joye*; c'eſt du moins comme je crois qu'il faut traduire le nom d'*Hilaria* qu'elle portoit : on la célébroit le huitiéme des Kalendes d'Avril, temps auquel les jours, comme le remarque Macrobe (*a*), commencent à être plus longs que les nuits.

Cœlius Rhodiginus (1) croit que cette Fête étoit célébrée en l'honneur de Pan ; mais il eſt contredit en cela par toute l'Antiquité, qui atteſte que c'étoit à la Terre, ſous le nom de la grande-Mere des Dieux, qu'elle étoit conſacrée. Je pourrois alléguer pour le prouver, le témoignage d'une infinité d'Auteurs ; mais je me contente de nommer le ſeul Herodien, qui le dit poſitivement, (*b*) & qui a été ſuivi en cela par Lylio Giraldi, Caſaubon, le P. Petau, Lacerda, Lazius, Struck, Meurſius, Gronovius, & pluſieurs autres. (1) Ant. 6. c. 16.

Le troiſiéme Fête qui étoit célébrée le premier jour de Mai en l'honneur de la Terre ſous le nom de la Bonne Déeſſe, étoit appellée *Damium*, d'un nom de cette Déeſſe, qu'on ſurnommoit *Damia*, ainſi que nous l'apprenons de Feſtus : *Dea quoque iſta Δαμία appellabatur.* Les Critiques ſont embaraſſés de la ſignification de ce nom, & lui donnent pluſieurs étymologies, mais Cicéron nous en apprend la véritable (2). (2) De Har. Reſp.

Lorſque le temps deſtiné à la célébration de cette Fête

(a) *Celebratur Lætitiæ exordium ad octavum Kalendas Apriles, quem diem Hilaria appellant, quo primùm tempore Sol longiorem diem nocte protendit.* Macr. Sat. L. 1. c. 21.

(b) *Veris initio, ſtato ſolemnique die pompam Matri Deûm Romani celebrant. In ea, quæ apud quemque ſunt divitiarum præcipua, ſuppellexque pleraque Imperatoria, materiæ aut artis ſpectandæ, præferri ante Deam ſolent. Paſſimque omnibus ludendi licentia permiſſa, ſic ut perſonas induant quas cuique libitum, nullamque non Magiſtratuum quoque imaginem, prout cujuſque ſtudium, repræſentent : ſic ut non temerè à falſis veros dignoſcas.*

(c) Δάμιον eſt un mot du Dialecte Dorique, & eſt mis pour δήμιον, c'eſt-à-dire, δημόσιον *public.* Paulus & ceux qui l'ont ſuivi ont pris cette expreſſion pour une contre-verité, comme ſi elle ſignifioit qu'il n'y avoit rien de moins public que cette fête, qui étoit célebrée en particulier par les femmes ; au lieu que ſa véritable ſignification vient de ce que c'étoit pour le Peuple qu'on y offroit le ſacrifice à la bonne Déeſſe : c'eſt ainſi que Ciceron l'entend. Haruſp. Reſp. c. 17. *Sacrificium bonæ Deæ per Virgines Veſtales pro populo, ſeu pro ſalute populi Romani fiebat, & in ea domo in qua erat imperium.*

étoit arrivé, les Veſtales ſe tranſportoient dans la maiſon du ſouverain Pontife, pour faire un Sacrifice à la Bonne Déeſſe, Divinité myſtérieuſe dont les hommes ignoroient le nom, qui n'étoit connu que des femmes. Ce Sacrifice inſtitué pour le ſalut & la proſperité du peuple Romain, ſe faiſoit avec de grands préparatifs, & une étonnante circonſpection. On ornoit à grands frais le logis où la Fête ſe célébroit, & comme on choiſiſſoit la nuit pour cette cérémonie, une infinité de lumieres en éclairoient les appartemens. Le principal ſoin étoit de n'admettre à cette Fête que des femmes, d'en écarter les hommes, auſſi-bien que le maître même de la maiſon, ſes enfans & ſes eſclaves d'un autre ſexe que celui de la Déeſſe qu'on honoroit. La ſuperſtition alloit juſqu'à condamner les fenêtres par où les paſſans auroient pu appercevoir des myſteres ſi ſecrets, & juſqu'à tirer les rideaux ſur les peintures qui repréſentoient des hommes, ou des animaux mâles.

Le même voile qui nous a caché les myſteres de Cerès Eléuſine, nous a dérobé la connoiſſance du culte ſecret qui s'obſervoit pendant la Fête conſacrée à la Bonne Déeſſe. Il n'eſt pas poſſible de parler avec certitude du nom de cette Divinité, & des hommages qu'on lui rendoit. Les Hiſtoriens même de Rome avouent ſur ce point leur ignorance, & ce que quelques-uns en ont dit, ne paſſe pas les bornes de la conjecture. Macrobe attribue le titre de Bonne Déeſſe à Cybele, ou à la Terre, parce qu'étant la ſource de tous les biens, elle fournit à nos beſoins. Plutarque ſemble la confondre avec Flore, autre ſorte de Divinité dont nous parlerons dans ce Livre. Varron prétend qu'elle fut femme de Faunus, & que ſa conduite pleine de modeſtie & de pudeur, lui merita les honneurs divins. Elle fut ſi chaſte, ajoute cet ancien Auteur, que jamais elle n'enviſagea d'autre homme que ſon mari. Pour cette raiſon les femmes ſeulement étoient admiſes au Sacrifice ſolemnel qui ſe célébroit tous les ans pour honorer ſa memoire. La ſuperſtition du peuple alloit même juſqu'à ſe perſuader que la Déeſſe devoit frapper d'aveuglement tout homme qui auroit oſé porter ſes regards ſur les myſteres qui faiſoient l'objet de la cérémonie.

Le lieu où ſe faiſoit cette Fête nocturne étoit paré de fleurs & de différens feuillages ; on en exceptoit le myrthe, ſoit parce que ſelon la Tradition fabuleuſe rapportée par Plutarque, Faunus employa les branches de cet arbriſſeau, pour punir l'intempérance de ſa femme, qui avoit bû du vin contre l'uſage de ces temps-là ; ſoit parce que le myrthe eſt conſacré à Venus, Déeſſe impudique, dont le culte ne s'accordoit point avec celui d'une Divinité reconnue par les Romains pour un modéle de la chaſteté conjugale.

Quoique la plûpart des Modernes ayent cru que la célébration de ce Sacrifice myſterieux fût fixée dans la maiſon du ſouverain Pontife, nous avons la preuve du contraire dans le diſcours de Ciceron ſur les Reponſes des Aruſpices. Il dit que le lieu preſcrit pour cette ſolemnité, ne pouvoit être ailleurs que dans le logis des premiers Magiſtrats, qui par la prérogative attachée à leurs charges, avoient ce qu'il appelle *Imperium*, c'eſt-à-dire une autorité abſolue, & le droit d'Auſpices. Or ce droit ne convenoit qu'aux Conſuls & aux Préteurs : Dion confirme la même choſe (1), & Plutarque nous apprend qu'au temps de la conjuration de Catilina, les Dames Romaines célébrerent la Fête de la Bonne Déeſſe chez Ciceron, qui étoit alors Conſul.

(1) Liv. 37.

J'ai dit que cette Fête ſe célébroit le premier jour de Mai, ce qui ne doit s'entendre que depuis la reformation du Calendrier faite par Jules Céſar, car auparavant elle tomboit dans le mois de Décembre, comme il eſt aiſé de le prouver par la deuxiéme Lettre de Ciceron à Atticus (2). Elle eſt datée du premier jour de Janvier, & Ciceron y fait le recit de l'attentat de Clodius, comme d'une nouvelle toute recente. Les Calendriers qui ſuivirent la correction Julienne, placerent cette Fête au premier jour de Mai.

(2) Liv. 1.

Ajoutons que les Grecs avoient auſſi leur Bonne Déeſſe, & auſſi peu connue que celle des Romains, par le ſoin qu'on avoit de cacher les infamies qui accompagnoient ſes myſteres.

On ne dit rien ici de Clodius qui s'introduiſit déguiſé dans la maiſon de Ceſar, dans le temps qu'on y célébroit la Fête

de la Bonne Déeſſe, ce qui obligea ce Dictateur de répudier ſa femme Pompéia, parce que cette avanture n'eſt ignorée de perſonne.

Enfin la quatriéme Fête en l'honneur de la Terre, s'appelloit *Opalia*, d'Ops, un des noms de cette Déeſſe. Anciennement elle étoit celebrée le quatorze des Calendes de Janvier, le même jour que celle des Saturnales, ce qui a fait croire à Suidas que cette derniere Fête étoit également celebrée en l'honneur de Saturne, & de la Mere des Dieux; en quoi il s'eſt certainement trompé, puiſque lors de la reformation du Calendrier, les Saturnales paſſerent au ſeize des Calendes de Janvier, pendant que les Opales continuerent d'être celebrées le quatorze.

On ne ſçait pas trop ſous quelle figure les Romains repréſentoient la Terre: il y a apparence que c'étoit ſous celle d'une femme; mais on ignore quelles marques particulieres la diſtinguoient des autres Déeſſes. Car quoiqu'elle fût confondue ſouvent avec Cybele, & les autres que nous avons nommées, elle avoit cependant une image & un culte particulier. Nous la voyons quelquefois repréſentée ſous la figure d'un Globe.

CHAPITRE III.

De Cybele ou de la mere des Dieux.

ON raconte tant de choſes particulieres de cette Déeſſe, que quoiqu'elle ſoit la même que la Terre, nous avons cru qu'elle meritoit un Chapitre particulier. Voici d'abord de quelle maniere Diodore de Sicile rapporte ſon Hiſtoire (1).

(1) Liv. 3. c. 30.

» Les Phrygiens diſent qu'ils avoient autrefois un Roi » nommé Meon (a), qui regnoit auſſi ſur la Lydie. Ce Prince

(a) Ce Meon, que Xantus, dans Denys d'Halicarnaſſe appelle Manes, a été vraiſemblablement le premier Roi de Lydie, auſſi dit-on qu'il étoit fils de Jupi-

» épouſa une femme nommée Dindyme (*a*) dont il eut une » fille. Ne voulant pas l'élever, il l'expoſa ſur le mont Cy- » bele : cependant les Dieux permirent qu'elle fut allaitée par » des femelles de Leopards & d'autres animaux féroces. » QuelquesBergeres du lieu l'ayant remarqué enleverent cette » enfant, & l'appellerent Cybele, du nom du lieu où elles » l'avoient trouvée. Cette fille devenue grande ſurpaſſoit ſes » compagnes, non-ſeulement par ſa beauté & par ſa ſageſſe, » mais auſſi par ſon eſprit : car elle inventa une flûte compo- » ſée de pluſieurs tuyaux, & ce fut elle qui la premiere fit » entrer dans les Chœurs, les tymbales & les tambours. Elle » guériſſoit par des purifications & par des airs de muſique, » les maladies des enfans & celles des troupeaux. Comme » elle avoit ſauvé pluſieurs enfans, & qu'elle en avoit ſou- » vent entre les bras, elle fut appellée d'un commun con- » ſentement, Mere de montagne. Le principal de ſes amis » étoit Marſyas, Phrygien, homme recommandable par ſon » eſprit & par ſa tempérance (*b*).

» Cybele étant parvenue en âge de puberté devint amou- » reuſe d'un jeune homme du pays, appellé d'abord Atys & » enſuite Papas. Ses parens la reconnurent dans le temps » qu'elle avoit eu un commerce ſecret avec lui, & qu'elle en » étoit devenue groſſe. Ils la menerent ſans en rien ſçavoir » à la cour du Roi ſon pere. Ce Prince la crut d'abord fille ; » mais ayant découvert le contraire, il fit mourir Atys & les » Bergeres qui avoient trouvé & nourri ſa fille, & il voulut » qu'on laiſſât leurs corps ſans ſépulture. Cybele tranſportée » d'amour pour ce jeune homme, & affligée de l'avanture de » ſes nourrices, devint folle, & ſe mit à courir le pays en » pleurant & en battant du tambour. Marſyas ayant pitié de » ſon infortune, à cauſe de l'amitié qu'il lui avoit autrefois

ter ; car dan le ſtyle des anciens Auteurs le commencement des temps hiſtoriques de chaque nation eſt décrit comme le commencement du genre humain, & lorſque la ſucceſſion des Rois n'eſt plus connue, ils font habiter la terre par les Dieux, de quelqu'un deſquels le premier Roi deſcend toujours. Ce Meon, ou Manes donna ſon nom aux Méoniens

(*a*) Xanthus donne pour femme à Meon Callirhoé fille de l'Ocean

(*b*) Voyez ce qu'on a dit de ce Marſyas, dans l'hiſtoire d'Apollon.

» portée, ſe mit à la ſuivre : ils arriverent enſemble chez Bac-
» chus à Nyſe, & ils y trouverent Apollon.

» On dit qu'après que ce Dieu eut conſacré dans l'antre de
» Bacchus ſa lyre & les flûtes de Marſyas, il devint amou-
» reux de Cybele & l'accompagna dans ſes courſes juſ-
» qu'aux monts Hyperboréens. Vers ces temps-là les Phry-
» giens furent affligés par de cruelles maladies, & la terre ne
» produiſoit plus aucun fruit. Ayant demandé à l'Oracle un
» ſecours à leurs maux, on dit qu'il leur ordonna d'enterrer
» le corps d'Atys, & d'honorer Cybele comme une Déeſſe:
» mais comme le corps d'Atys avoit été entierement conſu-
» mé par le temps, ils le repréſenterent par une figure devant
» laquelle ils firent de grandes lamentations, & appaiſerent
» la colere de celui qu'ils avoient injuſtement mis à mort; ce-
» remonie qu'ils ont conſervée juſqu'à preſent. Ils inſtituerent
» à l'honneur de Cybele des Sacrifices annuels, ſur les mê-
» mes Autels qu'elle avoit autrefois élevés: enfin ils lui bâti-
» rent un ſuperbe Temple dans la ville de Peſſinunte en Phry-
» gie, & y établirent des Fêtes. »

L'Auteur que je viens de copier, & qui compoſoit ſon Ouvrage des differents morceaux qu'il avoit recueillis, ou de ſes lectures, ou dans ſes voyages, après avoir parlé ainſi de Cybele dans le Livre troiſiéme, en rapporte au Livre 5e. une tradition tout-à-fait differente. « Du commerce que Jupiter
» avoit eu avec Electre l'une des filles d'Atlas, dit-il, naqui-
» rent Dardanus, Jaſion, & Harmonie : celle-ci ayant
» épouſé Cadmus dans le temps que cherchant Europe il
» avoit paſſé juſques dans la Samothrace, les Dieux vou-
» lurent bien aſſiſter au feſtin des nôces ; pluſieurs d'entre
» eux firent des préſens aux mariés, & les autres Dieux ap-
» plaudirent tous à ce mariage par des acclamations de joye.
» Quant à Jaſion on dit qu'il épouſa Cybele, & qu'il eut de
» cette Déeſſe un fils nommé Corybas; mais peu après ayant
» été mis au rang des Dieux, Cybele & Corybas ſe retirerent
» en Aſie, où ils porterent les myſteres de la Mere des Dieux.
» Cybele épouſa enſuite le premier Olympus, qui la rendit
» mere d'Alée, à laquelle elle donna ſon nom de Cybele.

» Corybas de ſon côté ſe maria avec Thebé fille de Cilix, & » donna le nom de Corybantes à ceux qui entroient dans » une eſpece de fureur en celebrant les myſteres de la » Déeſſe. »

Arnobe a dit qu'Atys étoit un jeune garçon qui gardoit les troupeaux, & que Cybele déja vieille en devint amoureuſe (*a*), & quoiqu'elle fût Reine, il ne laiſſa pas de la mépriſer, ce qui fait dire à Tertullien, que Cybele avoit ſoupiré pour un ingrat (*b*). Mydas Roi de Peſſinunte, continue Arnobe, voyant la fierté du jeune berger, en conçut bonne eſperance, & lui deſtina ſa fille en mariage; mais comme il appréhendoit la jalouſie de la Reine amoureuſe, il prit la précaution de faire fermer les portes de la ville le jour qu'on celebroit le mariage. Cybele avertie qu'une jeune rivale lui enlevoit ſon amant, courût comme une furieuſe à Peſſinunte, & en ayant fait rompre les portes, ou obligé les Gardes à les lui ouvrir, ce que la Fable exprime en diſant que d'un coup de tête elle les avoit renverſées, elle entra dans la ville avec ſes troupes, y fit beaucoup de ravage, & ayant enfin trouvé Atys caché derriere un Pin, elle le fit traiter comme Cœlus avoit été traité par ſon fils (*c*). Agdiſtis, c'étoit le nom de la rivale de Cybele, n'ayant pû ſurvivre à la diſgrace de ſon Amant, ſe tua de déſeſpoir.

Servius (1), Tatien (2), Lactance & S. Auguſtin racontent un peu differemment l'Hiſtoire de Cybele & d'Atys; mais il paroît toujours qu'il s'agiſſoit des amours d'une vieille Reine pour un jeune homme qui la mépriſa. Quelques Auteurs prétendent que tout cela n'eſt fondé que ſur ce que le jeune Atys étant Prêtre de Cybele, ne garda pas la chaſteté qu'il lui avoit vouée, & qu'il s'en punit lui-même de la maniere la plus cruelle: & on n'ajouta que la Déeſſe l'avoit

(1) Sur la neuviéme de l'Eneide.
(2) *Contra gentes.*

(a) *Contra decus ætatis illa Peſſinuntia Dyndimene in bubulci unius amplexu flagitioſa appetitione geſtire.* Lib. 4. adv. Gentes.

(b) *Cybela Paſtorem ſuſpirat faſtidioſum.* Apol. c. 15.

(c) Minutius Felix fait alluſion à cette Hiſtoire, lorſqu'il dit: *Cybele Dyndimene, pudet dicere, adulterum ſuum infeliciter implicitum, quoniam ipſa deformis erat & vetula, ut multorum Deûm matrem, ad ſtuprum illicere non poterat, exſecuit: ut Deum ſcilicet faceret eunuchum.* In Octav.

changé en Pin, que parce que cet arbre lui étoit conſacré. Mais il y a plus d'apparence, comme le remarque Voſſius (1); qu'il s'agit d'une veritable Hiſtoire; & la difference qui ſe rencontre ſur ce ſujet dans les Auteurs ne doit point nous éloigner de ce ſentiment, puiſqu'il eſt preſque impoſſible de trouver de l'uniformité ſur des Hiſtoires ſi anciennes.

(1) De orig. Idol. l. 1. c. 10.

Catulle qui a fait un petit Poëme des amours de Cybele & d'Atys, nous apprend ſeulement que ce jeune Prince ayant quitté le lieu de ſa naiſſance ſe retira dans les bois de la Phrygie, où s'étant mutilé par je ne ſçais quel tranſport de rage, Cybele le prit au nombre de ſes Prêtres: d'autres Anciens diſent qu'étant aimé de Cybele, il ſe punit ainſi, pour avoir été ſenſible aux charmes de la belle Sangaride; ou plûtôt on peut penſer que Cybele étant déja vieille lorſqu'elle devint amoureuſe du jeune Atys, lui donna quelque breuvage pour s'en faire aimer, & que ce breuvage trop violent fit faire à ce jeune garçon la folie qu'on nous dit qu'il fit.

Il y a apparence que toutes ces Hiſtoires ne ſont fondées que ſur la pluralité des perſonnes qui ont porté le nom de Cybele. Je crois que la premiere eſt la même que Titée femme de Cœlus, dont le nom veut dire *terre*. La deuxiéme eſt la même que Rhea, ſœur & femme de Saturne: la troiſiéme une Princeſſe de Phrygie qui vivoit du temps de Marſyas, dont l'Hiſtoire a été chargée des avantures des autres, parce qu'elles avoient demeuré en Phrygie où les Princes Titans tenoient leur cour (*a*). C'eſt dans ce pays que le culte de notre Déeſſe fut établi: les Prêtres dans la ſuite embrouillerent ſon Hiſtoire & lui donnerent le nom de Cybele, d'une montagne de Phrygie. D'autres tirent ce nom dn mot Hebreu qui veut dire *enfanter avec douleur*, & prétendent que la tradition d'Eve condamnée aux douleurs de l'enfantement, eſt cachée ſous cette fable. On y joignit des circonſtances impénetrables: on dit que Nana en touchant une grenade, ou un amandier qui s'étoit formé du ſang d'Agdiſtis que Bacchus

(*a*) Voyez Dom Pezron, Antiq. de la Langue des Celtes.

venoit d'immoler à ſa vengeance, avoit conçu Atys, & on mêle à cela des obſcenités qui renferment les myſteres les plus abominables de la Theologie des Payens, comme le leur reproche Arnobe (1).

(1) L. 5. adv. Gentes.

Le culte de Cybele devint celebre, ſur-tout dans la Phrygie; ſes fêtes y étoient ſolemniſées avec un grand tumulte: les Prêtres faiſant retentir le bruit des tambours, & frappant leurs boucliers avec des lances, danſoient & faiſoient pluſieurs mouvemens de leurs corps & de leurs têtes, ce qui leur fit donner le nom de Corybantes: ils y mêloient des cris & des heurlemens pour pleurer la mort d'Atys, dont ces malheureux Prêtres ſouffroient volontairement le ſupplice. On les nommoit *Galli*, & le Grand Prêtre *Archigallus*, ainſi que nous l'avons rapporté dans le Tome I. (2) On ne ſçait pas exactement l'origine de ce nom: ce n'eſt pas apparemment, comme le dit S. Jerôme (3), parce qu'on ne prenoit que des Gaulois pour être Prêtres de Cybele, & qu'on les traitoit ainſi parce qu'ils avoient fait brûler la ville de Rome; ni parce que le premier Prêtre de cette Déeſſe s'appelloit Gallus (4); mais plûtôt, comme l'inſinuent Ovide (5) & Feſtus, à cauſe du fleuve Gallus près duquel ces Prêtres s'impoſoient le ſupplice dont nous parlons, pour ſatisfaire à la loi que Cybele leur avoit preſcrite. L'eau de ce fleuve les faiſoit entrer en fureur; *Qui bibit; indè furit*, comme dit Ovide. C'eſt pour la même raiſon qu'ils honoroient le Pin près duquel Atys avoit été mutilé; qu'ils couronnoient ſes branches, & en couvroient le tronc avec de la laine, parce que la Déeſſe avoit ainſi couvert le corps de ſon Amant, eſpérant lui redonner la vie qu'il venoit de perdre; qu'ils s'abſtenoient de manger du pain, parce que Cybele avoit obſervé un long jeûne pour mieux marquer ſon affliction (6). Enfin toutes leurs autres céremonies ſembloient n'être qu'un memorial de l'Hiſtoire que j'ai rapportée; mais parce que la fable de Cybele, hiſtorique dans ſon origine, devint phyſique dans la ſuite, & que cette Déeſſe fut priſe pour la terre, il ſe mêla dans ſon culte pluſieurs circonſtances qui y avoient rapport.

(2) Liv. 4.

(3) In Cap. 4. Oſee.

(4) Stephanus ſur le mot *Gallus*.

(5) Faſtor, l. 4.

(6) V. Arnobe, liv. 5.

En effet les Anciens ont toujours confondu Cybele avec

la terre, que l'on appelloit pour cela la mere, ou la Grand'-mere des Dieux, puiſque c'eſt elle qui donne naiſſance à toutes choſes; mais ils donnerent encore d'autres noms à cette Déeſſe qu'il eſt neceſſaire de rapporter. Celui de Rhea, vient du verbe ῥέειν, *couler*, à cauſe des pluyes qui communiquent la fécondité à la terre; ou plutôt du mot ἔρα, *terra*, par une ſimple tranſpoſition de lettres; & ce nom tire ſon origine de l'hebreu *erets*, qui ſignifie la même choſe. On la nommoit auſſi Veſta, *quia floribus veſtiebatur*; ou *Maia*, qui ſignifie mere ou nourrice; γῆ μήτηρ, comme qui diroit *terre mere*. Le nom de Déeſſe de Peſſinunte, étoit tiré d'une ville de ce nom, où elle étoit ſpécialement honorée, comme ceux de Berecynthe (*a*), de Dyndimene, & quelques autres, des lieux qui portoient ces noms. Celui d'*Idæa*, du mont Ida en Phrygie, ſur lequel elle avoit un Temple, que Claudien décrit avec beaucoup d'élegance (1).

(1) De Raptu Proſerp.

Les Romains célebroient tous les ans une Fête dans laquelle on mêloit des combats, en l'honneur de Cybele, ſous le nom d'Idéenne; & pour ne pas s'écarter des céremonies pratiquées dans le Temple dont nous venons de parler, ils ſe ſervoient du miniſtere d'un Phrygien & d'une Phrygienne. Celui de *Metragyrte* que lui donnoient les Grecs, ſignifioit qu'elle étoit la grande Mere; celui de *Paſithée* (*b*), qu'elle étoit la mere de tous les Dieux. On l'appelloit auſſi *Purtophoros*, *porte-tours*, parce qu'on la repréſentoit toujours la tête couronnée de tours (*c*). Valerius Flaccus lui donne le ſurnom de *Mygdonia*, qui eſt tiré d'un lieu de ce nom dans la Phrygie, où elle étoit honorée (*d*), de même que celui d'*Andirine*: en effet Strabon nous apprend (2) qu'auprès d'Andere étoit un Temple conſacré à la mere des Dieux, ſurnommée pour cela Andirine: le même Auteur remarque auſſi que cette Déeſſe étoit appellée *Adporina*, d'une montagne rude & difficile, qui étoit près de Pergame, & qui avoit pour cela même

(2) Liv. 15.

(a) *Berecynthus erat caſtellum Phrygiæ juxta Sangarium fluvium, ubi Mater Deûm colebatur.* Servius.

(b) Comme qui diroit Πᾶσι θεοῖς μήτηρ.

(c) Les Latins rendoient cette dénomination par celle de *Turrita*, ou *Turrigera*.

(d) *Mygdoniæ Pan juſta ferens ſæviſſima matris.* Val. Flac. l. 6.

donné

donné ce nom à la Déeſſe & au Temple qu'elle avoit ſur cette montagne. Arrien eſt le ſeul que je ſçache, qui donne à Cybele l'épithete de *Phaſiana*: c'eſt dans ſon Periple du Pont-Euxin, où il dit qu'en remontant le Phaſe, on trouvoit ſur la droite la figure d'une Déeſſe qui tenoit d'une main un tambour, & avoit des lions ſous ſon thrône, comme la Cybele ou la Rhea d'Athenes, ouvrage de Phidias.

On la repréſentoit comme une femme robuſte & puiſſante, & prête d'accoucher, pour marquer la fécondité de la terre: tout le reſte de ſon équipage y faiſoit auſſi alluſion. Les clefs qu'elle tenoit à la main, apprenoient que la terre renferme dans ſon ſein pendant l'hyver les ſemences de tous les fruits. Sa couronne de chêne, faiſoit ſouvenir que les hommes s'étoient autrefois nourris des fruits de cet arbre. Ses Temples étoient ronds, pour marquer la rondeur de la terre; elle étoit couronnée de tours, pour faire alluſion aux villes qui ſont deſſus: auprès de ſon char étoient des lions couchés & tranquilles, pour nous apprendre que les terres, même les plus incultes, peuvent devenir fertiles: ſi elle étoit aſſiſe, c'étoit pour deſigner qu'elle eſt en repos (*a*). Le bruit des tambours & des lances, faiſoit alluſion au bruit des inſtrumens d'airain dont on ſe ſervoit pour labourer la terre avant l'invention du fer.

Le culte de la Terre eſt très-ancien, & ce n'eſt pas dans la Phrygie qu'il en faut chercher l'origine, puiſqu'il ne fut reçu en Europe que du temps de Cadmus qui l'y porta; & que ce fut Dardanus contemporain de ce chef de Colonie, qui après la mort de ſon frere Jaſion s'en alla avec Cybele ſa belle ſœur, & ſon neveu Corybas, dans la Phrygie, où ils introduiſirent les myſteres de la Terre, ou de la Mere des Dieux. Cybele donna ſon nom à cette Déeſſe, & Corybas fit appeller ſes Prêtres Corybantes. Voilà ce qui dans la ſuite a fait croire que Cybele elle-même étoit la mere des Dieux.

Quoique Denys d'Halycarnaſſe (1) ne ſoit pas entierement d'accord avec Diodore, puiſqu'il prétend que Dardanus (1) Liv. 1.

(*a*) Tout cela eſt tiré de ſaint Auguſtin, liv. 7. de la Cité de Dieu, chap. 24.

n'établit que les myſteres de Samothrace, que Chryſès ſon épouſe avoit apris dans l'Arcadie, & que ce ne fut que leur fils Idæus qui porta dans la Phrygie ceux de la mere des Dieux : on voit toujours le temps auquel ces myſteres y furent établis, par celui où vivoient ces perſonnages (1). Si nous en croyons Lucien (2), il y a beaucoup de preuves que la Déeſſe de Syrie eſt la même que Rhea, puiſqu'elle a comme elle des Lions, des Tambours, des Prêtres eunuques, & la tête couronnée de Tours. Macrobe prétend que la Déeſſe Atergatis des Syriens étoit parmi ce Peuple le ſymbole de la terre (*a*). Voilà donc déja le culte de la terre établi en Syrie : mais le Peuple de ce Pays n'en étoit pas le véritable inventeur, puiſqu'il l'avoit puiſé chez les Egyptiens qui honoroient la Terre ſous le nom d'Iſis. C'eſt ce que nous apprennent Servius (3), & Iſidore après lui : *Iſis linguâ Ægyptiorum eſt terra.* Macrobe & pluſieurs autres Auteurs, diſent la même choſe, & Herodote convient qu'Iſis eſt la même que Cerès, Divinité toujours confondue avec la Terre ; & c'eſt pour cela que les Egyptiens ſe ſervoient de Tambours & d'autres inſtruments ſemblables dans les fêtes de Cybele, comme Auſone le dit.

(1) Voyez au T. 3. l'hiſtoire de Cadmus.

(2) De Dea Syria.

(3) In 8. Æn.

Iſiacos agitant Mareotica ſiſtra tumultus.

Ce que je dis là n'eſt point oppoſé à ce que j'ai rapporté ailleurs d'Iſis, puiſque les mêmes Dieux étoient ſouvent le ſymbole de pluſieurs choſes differentes : voilà ſans doute l'origine du culte de la Terre, qui paſſa avec les autres cérémonies des Egyptiens, d'abord dans la Syrie & la Phenicie, de-là dans la Phrygie qui eſt une partie de l'Aſie mineure, enſuite dans la Grece & enfin dans l'Italie : c'eſt le chemin ordinaire des fables & de l'Idolâtrie. Mais pour dire quelque choſe de plus poſitif du culte particulier de Cybele, il eſt bon de remarquer qu'ayant été établi du temps même de ſon pere Meon, ſelon Diodore de Sicile, & de

(a) *Aſſyrii Deo Adad nomen dederunt ; ſubjungunt ei Deam Adargatim, Solem Terramque intelligentes.* Saturn. lib. 1. c. 23.

l'apparition de ſa Statue à Peſſinunte, marquée dans une des époques de la Chronique de Paros à l'an 257. avant la priſe de Troye, & quelques années après l'arrivée de Cadmus & de Danaüs dans la Grece, il s'enſuivra que le regne de Meon & le commencement des myſteres de Cybele, tombera vers l'an 1580. avant l'Ere chrétienne.

Les Romains ne ſe diſtinguerent pas moins par le culte de cette Divinité que les Phrygiens. Ce peuple averti par quelques vers des Sibylles, envoya une célebre Ambaſſade en Phrygie, & fit apporter la Statue de cette Déeſſe, qui étoit d'une pierre noire, qu'il reçut avec beaucoup de pompe & de ſolemnité. De graves Auteurs rapportent que le Vaiſſeau s'étant à ſon retour arrêté à l'embouchure du Tybre, ſans qu'on pût le faire avancer, on fut obligé de conſulter l'Oracle des Sibylles; & l'on apprit qu'une Vierge devoit le faire entrer dans le Port. Alors Claudie (celle des Veſtales dont la réputation étoit la plus équivoque) croyant que c'étoit-là une belle occaſion de prouver ſa vertu, qu'un air trop libre joint au grand ſoin de ſe parer avoit rendue ſuſpecte, fit ſa priere tout haut à la Déeſſe; & ayant attaché ſa ceinture au Vaiſſeau, elle le fit avancer ſans réſiſtance; ce qui la fit admirer de tout le monde. Je ſçais que Tertulien attribue cet évenement au demon; & que d'autres penſent que l'habile Veſtale profita du vent qui commença alors à ſouffler; mais je dirai ſans craindre de bleſſer la vénérable Antiquité, que Claudie étoit, ou bien effrontée, ou bien ſuperſtitieuſe de tenter ainſi la Déeſſe.

Les Romains ne manquoient pas tous les ans d'aller laver dans le fleuve Almon le Simulacre de cette Déeſſe, comme pluſieurs Auteurs nous l'apprennent (*a*). Ammian Marcellin dit que cette cérémonie ſe faiſoit le ſix des Kalendes d'Avril; & Herodien dans l'Hiſtoire de l'Empereur Commode, ajoute qu'il regnoit une licence effrenée dans les fêtes de cette Déeſſe; *paſſimque omnibus ludendi licentia permiſſa, &c.* Cet Auteur dit auſſi qu'on y portoit tout ce qu'on avoit de plus ſomptueux en meubles & en vaiſſelle.

(*a*) Lucain, Liv. 1. Ovid. 4. Faſt. Valerius Flaccus, liv. 1, Claudien, &c.

CHAPITRE IV.

De Veſta, & des Veſtales.

POUR parler avec quelque exactitude de cette Déeſſe, il faut remarquer que comme on diſtinguoit deux Veſta, l'une étoit regardée comme le ſymbole de la terre, & l'autre du feu; & leur culte étoit un peu different. Après ce que nous venons de dire de Cybele, nous n'avons rien à ajouter à l'Hiſtoire de Veſta priſe pour la Terre; nous allons ſeulement expoſer ce qui regarde cette Déeſſe, comme repréſentant le feu. Son culte conſiſtoit principalement à garder le feu qui lui étoit conſacré. Les Romains avoient des Vierges deſtinées à cet uſage, qu'on appelloit Veſtales: on croit qu'Enée fut l'inſtituteur de cet Ordre en Italie, que Numa Pompilius rétablit dans la ſuite. On choiſiſſoit pour Veſtales de jeunes filles entre l'âge de ſix & de dix ans, dont la naiſſance devoit être ſans tache & le corps ſans défaut. On n'en prit d'abord que quatre, on y en ajouta deux dans la ſuite: les dix premieres années étoient pour le noviciat; pendant les dix années ſuivantes elles faiſoient les fonctions de Prêtreſſes, & pendant les dix dernieres elles formoient à leur tour d'autres Novices. Après trente ans il leur étoit libre de ſortir, & même de ſe marier; mais pendant le temps qu'elles étoient conſacrées à la Déeſſe, on exigeoit d'elles une chaſteté ſi ſevere, que lorſqu'elles péchoient contre leurs vœux on les enterroit toutes vives (*a*).

Quand le feu ſacré venoit à s'éteindre par leur faute, le Pontife les puniſſoit ſeverement, & on en tiroit de mauvais augures. On croyoit même, outre les calamités publiques dont on étoit menacé, que la Déeſſe vouloit marquer par ſ

(a) L'Empereur Commode pour rendre ſon regne recommandable, fit enterrer vive la malheureuſe Cornelie, qu'on accuſoit d'avoir été ſubornée par un Chevalier Romain nommé Celer.

là le crime de quelque Veſtale, & celle qui étoit ſoupçonnée coupable étoit obligée de s'en purger. On ajoute qu'Emilie une des Veſtales dont la vertu étoit équivoque, jetta pour cela ſon voile au milieu de la cendre ſacrée; & que le feu ſe ralluma. On le laiſſoit éteindre ſeulement au dernier jour de l'an, & on le rallumoit le premier jour de Mars, qui étoit le premier jour de l'année.

L'opinion commune étoit que l'on conſervoit dans le Temple des Veſtales, outre le feu ſacré, pluſieurs autres choſes qu'Enée avoit apportées de Phrygie: c'étoit ſans doute le veritable Palladium, avec les Dieux Penates, & quelques autres images des Dieux Samothraces que Dardanus avoit apportés en Phrygie, & que le religieux Enée avoit eu ſoin de conſerver au milieu des tempêtes (1). Ce fut pour ſauver ces précieux dépôts qu'on regardoit comme neceſſaires à la conſervation de la ville, que Cecilius Metellus ſe jetta au milieu des flammes lorſque le feu brûloit le Temple des Veſtales, & que ces timides Prêtreſſes s'enfuioient; ce qui lui merita une ſtatue dans le Capitole avec une belle inſcription. C'étoit Numa qui avoit fait bâtir ce Temple, Romulus n'ayant jamais oſé, quelque devotion qu'il eût à la Déeſſe, en faire élever un, de peur de renouveller le ſouvenir du crime de ſa mere, & d'autoriſer par ſon exemple le déreglement des autres Veſtales; s'étant contenté, comme nous l'apprend Denys d'Halicarnaſſe, de faire conſtruire en l'honneur de Veſta de petites Chapelles dans chaque Tribu.

(1) Liv. 2. Ant. Rom.

Il eſt conſtant que le culte de la Déeſſe Veſta & du feu, avoit été apporté de Phrygie en Italie par Enée & les autres Troyens qui y aborderent; mais les Phrygiens eux-mêmes l'avoient reçu des autres Peuples de l'Orient. Les Chaldéens avoient une grande véneration pour le feu, qu'ils regardoient comme une Divinité: il y avoit dans la Province de Babylone une ville conſacrée à cet uſage, que l'on nommoit la ville d'*Ur*, ou du Feu. Les Perſes étoient encore plus ſuperſtitieux ſur ce ſujet que les Chaldéens: ils avoient des Temples qu'ils nommoient Pyrées, deſtinés uniquement à conſerver le feu ſacré, comme nous l'avons dit dans l'Hiſtoire

des Dieux des Perſes (1), où nous avons fait voir, que le culte du Feu avoit penetré dans les pays les plus éloignés, & même juſqu'au Perou, & dans d'autres pays de l'Amerique. On doit ajouter ſeulement ici, 1°. que ce n'étoit pas ſeulement dans les Temples & dans les Pyrées que l'on conſervoit le feu ſacré, puiſque chaque particulier devoit prendre ſoin de l'entretenir à la porte de ſa maiſon; & c'eſt de là, ſi nous en croyons Ovide (2) qu'eſt venu le nom de veſtibule. Virgile nous fait remarquer qu'Enée avant que de ſortir du palais de ſon pere, avoit retiré le feu du ſacré foyer (*a*). 2°. Que le nom de Veſta eſt ſynonime avec celui de feu, appellé par les Grecs *Eſta* (*b*), par les Chaldéens & les anciens Perſes *Aveſta*. C'eſt ſans doute, ſi nous en croyons le ſçavant M. Hyde, ce qui porta le fameux Zoroaſtre, de donner à ſon Livre, où il étoit parlé du culte du feu, le nom d'*Aveſta*, comme qui diroit *la garde du feu* (3).

(1) Tom. I. L. VII.

(2) Faſt. l. 6.

(3) De Rel. vet Perſarum.

On n'a fait que parcourir rapidement l'Hiſtoire des Veſtales, ceux qui ſouhaitent des détails plus circonſtanciés pourront lire le Traité de Juſte-Lipſe, & ce qu'a donné à ce ſujet M. l'Abbé Nadal.

Telles étoient les Divinités qui repréſentoient la Terre en general; mais on en avoit introduit une infinité d'autres, quoique d'un moindre rang pour chacune de ſes parties. Il y en avoit pour les champs & pour les pierres qui les bornoient; pour les jardins & les vergers; pour les bois & pour les bocages; pour les montagnes & les collines; pour les troupeaux & pour ceux qui les gardoient; pour les bœufs & les chevaux; pour les bleds & pour les moiſſons; pour les villes & les villages; pour les chemins & les carrefours; pour les maiſons, &c. ainſi qu'on va le voir dans les Chapitres ſuivans.

(a) *Æternumque adytis effert penetralibus ignem.* Æneid. l. 2.
(b) *Eſta, unde Veſta mutatâ aſpiratione in* V. Voſſius.

CHAPITRE V.

Du Dieu Terme.

SI les bornes qui ſéparent les champs avoient toujours été reſpectées, les Loix & la Religion n'auroient pas eu beſoin de prêter leur miniſtere contre ceux qui les dérangeoient. Le ſiécle d'or dont les Poëtes parlent tant, ce temps heureux où tous les biens étoient communs, dura peu; & la même cupidité qui avoit porté les hommes à vouloir poſſeder quelque choſe en propre, les engagea bientôt à uſurper ce qui ne leur appartenoit pas: de là l'origine de ces bornes que les Legiſlateurs obligerent chaque particulier de mettre au terrain qu'il poſſedoit. Si nous en croyons Virgile, ce fut Cerès elle-même, cette fameuſe Legiſlatrice, qui fit tant d'honneur à la culture des champs & au labourage, qui la premiere établit la Loi qui engageoit chacun à borner ſes terres: *partiri limite campum.* Plutarque ne fait pas monter ſi haut l'uſage des bornes, du moins par rapport aux Romains, puiſqu'il dit poſitivement qu'avant Numa Pompilius, les champs & les poſſeſſions qui ſe trouvoient dans l'étendue du territoire de ce peuple, n'avoient aucunes limites déterminées, ſoit par des arbres, ſoit par des pierres, ou par quelque autre marque qui pût en faire diſtinguer l'étendue. Mais ce n'eſt ni dans les Auteurs Grecs, ni dans les Latins qu'il faut chercher l'inſtitution des anciens uſages. Celui de borner les champs paroît être établi dès les temps les plus reculés, & je ſoupçonnerois volontiersque les Egyptiens en ont été les premiers inſtituteurs. Comme le Nil par ſes inondations periodiques confondoit leurs terres, ils s'appliquerent à la Geometrie, dont on les regarde comme les inventeurs, afin qu'après le dérangement cauſé par l'inondation, on pût aſſigner à chacun ce qui lui appartenoit: mais comme cette maniere de reconnoître les champs de chaque particulier étoit longue

& pénible, il y a apparence qu'on lui en ſuſtbitua une plus facile, en mettant aux champs des bornes qui tinſſent contre les déſordres de leur fleuve. M. de Boze, Secretaire perpetuel de l'Académie des Belles Lettres, qui a fait une ſçavante Diſſertation ſur le culte du Dieu Terme (1), de laquelle je profiterai beaucoup dans ce Chapitre, obſerve que les Hebreux reçurent des Egyptiens l'uſage de borner les champs, & que Moyſe (2) n'ordonne pas à ſon peuple de mettre des bornes à leurs terres, puiſque la choſe étoit établie par tout; mais qu'il leur défend ſeulement de les déranger.

(1) Mem. de l'Acad. To. I. pag. 50.

(2) Deut. c. 19.

Cependant comme les loix établies pour la ſeureté des bornes, n'étoient pas un frein capable d'arrêter la cupidité, Numa perſuada au Peuple qu'il y avoit un Dieu protecteur des limites & vengeur des uſurpations. Il lui fit même bâtir un Temple ſur le mont Tarpéien, inſtitua des fêtes & des ſacrifices en ſon honneur, & en regla les cérémonies. Pour rendre la ſuppoſition plus vraiſemblable, il fit repreſenter le nouveau Dieu ſous la figure d'une pierre, ou d'une ſouche, comme nous l'apprenons de Tibulle (3), & d'Ovide (4); & ſi nous en croyons Lactance, cette pierre étoit la même que celle que Saturne avoit devorée au lieu de Jupiter. Cependant dans la ſuite on peignitle DieuTerme avec une tête humaine, placée ſur une borne pyramidale.

(3) Eleg. l. 1.
(4) Faſt. l. 2.

La fête de ce Dieu s'appelloit de ſon nom *Terminalis*, & on la célebroit vers la fin de Fevrier, le ſixiéme avant les Kalendes de Mars. On lui faiſoit ce jour-là des ſacrifices publics & particuliers, mais ſans aucune effuſion de ſang; tout devoit ſe réduire à des libations de vin, de lait; à des offrandes de fruits & à quelques gâteaux de farine nouvelle. Les ſacrifices publics étoient offerts dans le Temple, & les autres ſur les bornes des champs; les deux particuliers dont les terres ſe touchoient, venant de chaque côté orner la borne d'une guirlande, lui offroient leurs preſens, ainſi que le dit Ovide (*b*). Enſuite on l'oignoit d'une huile préparée

(*a*) Cette pierre étoit nommée par les Latins *Alladr*, & *Bætile* par les Grecs. Voyez ce qui en a été dit dans le Tome I.

(b) *Te duo diversâ domini de parte coronant, Binaque ſerta tibi, binaque liba ferunt.* Faſt. lib. 2.

ſur

ſur le lieu même, & ainſi finiſſoit la fête. Mais cette premiere ſimplicité ne dura pas long-temps ; on oublia la Loi de Numa qui avoit ordonné qu'on n'offrît rien d'animé au Dieu protecteur des bornes, dont le culte devoit être tout champêtre, & on lui immola dans la ſuite des agneaux & de jeunes truyes, dont les deux familles de ceux qui ſacrifioient faiſoient un repas près de la borne, où l'on chantoit les louanges de la Divinité qui les aſſembloit.

Conveniunt celebrantque dapes vicinia ſupplex,
Et cantant laudes Termine ſancte tuas (1).

(1) Ovid. *ibid.*

L'événement que je vais raconter ſervit beaucoup à accrediter le Dieu Terme, & ne fit pas certainement diminuer le culte qu'on lui rendoit. Tarquin le Superbe voulant faire bâtir ſur le Capitole le Temple que Tarquin l'ancien avoit voué à Jupiter, il fut néceſſaire de déranger les Statues & d'abattre les Chappelles qui y étoient. Tous les Dieux cederent ſans reſiſtance la place qu'ils occupoient ; le Dieu Terme tint bon contre tous les efforts qu'on fit pour l'enlever, & il fallut bon gré malgré le laiſſer ; & ainſi il ſe trouva dans le Temple même qui fut conſtruit en cet endroit.

Telle eſt l'origine du Dieu Terme : cependant il ne faut pas diſſimuler qu'avant Numa il y avoit un Dieu protecteur des limites : c'étoit Jupiter lui-même ſous le nom de *Jupiter Terminalis*, que pluſieurs Auteurs très-anciens confondent avec le Dieu Terme. Denys d'Halicarnaſſe(2) dit même que ce fut à Jupiter Terminal que Numa conſacra les limites des champs ; & ſi nous remontons plus haut, nous trouverons dans la Grece ce même Dieu protecteur des bornes, ſous le nom de Jupiter *Homorius* ou *Horius*, ainſi que le nomme Polybe (3). & il eſt vrai que les Grecs & les Romains adoroient Jupiter Terminal ſous la forme d'une pierre, & que c'étoit par cette pierre que ſe faiſoient les ſermens les plus ſolemnels ſelon la Formule, *Jovem lapidem jurare*, dont nous avons parlé dans le premier Volume. On ne pouvoit pas rendre les limites plus reſpectables qu'en ſuppoſant que le ſouverain des Dieux étoit le protecteur de leurs privileges.

(2) Liv. 1.

(3) Liv. 2.

CHAPITRE VI.

Hiſtoire de Flore, de Pomone, de Vertumne & de Priape, Dieux des Jardins & des Vergers.

SI nous en croyons Lactance, Flore étoit une femme de mauvaiſe vie, qui ayant gagné beaucoup de bien, fit le Peuple Romain ſon heritier, & laiſſa une ſomme conſiderable pour faire célebrer tous les ans le jour de ſa naiſſance, par une fête ſolemnelle & des Jeux qui de ſon nom furent appellés *Floraux*. Mais, continue ce ſçavant Pere de l'Egliſe, la honte tant de la ſucceſſion que d'une telle fête, porta le Senat à mettre cette Courtiſane au nombre des Dieux, & à feindre qu'elle étoit la Déeſſe des fleurs. Ovide (1), pour donner un air de verité à cette fable, a dit que Flore étoit une Nymphe appellée Chloris, qui étant mariée avec le Zéphyre, avoit reçu de ſon époux pour ſon douaire, un Empire ſur toutes les fleurs.

(1) Faſt. l. 4.

Quelques Critiques, entre leſquels ſont Voſſius & Bayle (2), ne trouvant rien de ſemblable dans les Anciens, ſe ſont fort élevés contre Lactance, & le dernier a oſé dire qu'il avoit emprunté le ſecours du menſonge; & qu'aucun autre Pere de l'Egliſe, ni aucun Ancien n'avoient rien dit de ſemblable. Mais s'il eſt vrai que Minutius Felix, Arnobe, & ſaint Auguſtin, parmi les Peres de l'Egliſe; Plutarque, Macrobe & un ancien Scholiaſte de Juvenal parmi les Auteurs profanes, parlent à peu-près de même que Lactance, la Critique de ces deux Cenſeurs tombera d'elle-même. Or Minutius Felix (*a*) dit qu'Acca Larentia & Flore étoient deux célebres Courtiſanes que les Romains avoient élevées au nombre des Dieux. Arnobe donne à Flore la même épithete de Courtiſane (3) : pour ce qui regarde ſaint Auguſtin, que

(2) Dictionnaire crit. à l'art. de Flore.

(3) Adverſ. Gentes. liv. 3.

(a) *Acca Larentia & Flora meretrices propudiatæ, inter morbos Romanorum, & Deas computandæ.* Dial. cui nomen Octav.

peut-on répondre à la queſtion qu'il fait aux Payens, ſçavoir, *Qu'étoit-ce donc que cette mere Flore, quelle Déeſſe étoit-ce puiſqu'elle ne tire toute ſa célébrité que de ſes infamies ?* ſinon que c'étoit une femme débauchée, telle que la repréſente Lactance (1). Le même ſaint Docteur obſerve en un autre endroit (2), que les impudicités qui ſe commettoient aux Jeux Floraux, étoient une expreſſion de la conduite de celle qui y avoit donné lieu.

(1) Lib. 1. de Conſt. Evang. c. 35.

(2) Lib. 2. de Civit. Dei. c. 27.

Plutarque raconte, quoique avec quelque difference, la même Hiſtoire que Lactance. Un Prêtre d'Hercule, dit-il, s'aviſa un jour de jouer avec le Heros, à condition que celui qui gagneroit, regaleroit l'autre : après cette convention il jetta les dez pour lui, & enſuite pour Hercule qui gagna. Pour ſatisfaire à ſa promeſſe, il fit preparer un ſuperbe feſtin ; & ſuivant la déteſtable coutume de ce temps-là, il fit conduire dans le Temple une des plus belles femmes de la ville, nommée Laurentia, pour y paſſer la nuit. Cet Auteur ajoute qu'elle plut au Dieu, qui lui apparut, & qui lui dit que la premiere perſonne qu'elle trouveroit au ſortir du Temple, la rendroit heureuſe, & la combleroit de biens. Tartutius, homme riche & puiſſant, fut celui qu'elle rencontra le premier, & qui en devint ſi éperdument amoureux, qu'étant mort quelque temps après, il lui laiſſa d'immenſes richeſſes : elle les augmenta encore beaucoup par l'infame métier qu'elle exerça pendant pluſieurs années ; & lorſqu'elle ſe vit ſur le point de mourir, elle nomma héritier le Senat Romain, qui en témoigna beaucoup de reconnoiſſance : ſon nom fut écrit dans les Faſtes, & on inſtitua des Fêtes en ſon honneur.

Macrobe, dans ſes Saturnales, raconte a peu-près la même avanture, & dit qu'elle arriva, ſous le regne d'Ancus Martius. L'ancien Scholiaſte de Juvenal, qui vivoit peu de temps après Conſtantin, dit en parlant des Jeux Floraux, qu'ils avoient été inſtitués par Flora, & que ces Jeux étoient mêlés d'obſcenités. (*a*). Qu'on ſe fie maintenant aux déciſions d'un Critique auſſi hardi que Bayle, & ſouvent auſſi mal-fondé.

(a) *Hi ludi à Flora meretrice inſtituti ſunt, in honorem Floræ Deæ quæ Floribus præeſt : ludi ſunt impudici.* Ad Satyr. 6. verſ. 249.

Il eſt vrai cependant que Varron (1) dit que le culte de Flore fut inſtitué à Rome par Tatius collegue de Romulus, & dès là il eſt certain qu'elle étoit honorée chez les Sabins avant la fondation de Rome, & par conſequent quelques ſiécles avant le temps dont parle Lactance. Il eſt vrai encore que Pline (2) parle d'une Statue de cette Déeſſe, de la main de Praxitele, ce qui prouve que ſon culte étoit célebre dans la Grece, d'où il étoit paſſé dans l'Italie, long-temps avant Romulus, qui l'adopta lorſqu'il s'aſſocia avec Tatius & les Sabins. Enfin Juſtin nous apprend (3) que les Phocéens qui bâtirent Marſeille, honoroient la même Déeſſe.

(1) De Ling. Latin. l. 4.

(2) Liv. 36. c. 4.

(3) Liv. 43.

Pour concilier des opinions ſi contraires, ne peut-on pas ſuppoſer qu'à la vérité Flore étoit plus ancienne qu'Acca Laurentia; mais que celle-ci ayant inſtitué le peuple Romain ſon héritier, on la confondit avec la Déeſſe Flore. En effet, il étoit ordinaire de joindre ſouvent des perſonnages modernes dont on faiſoit l'Apotheoſe, à des Dieux plus anciens, & de mêler leur culte. C'eſt ainſi, pour ne pas me ſervir d'autres exemples, que Romulus fut confondu avec Quirinus, honoré long-temps avant lui par les Sabins.

Quoiqu'il en ſoit, comme le nom de Laurentia rappelloit toujours ſes infamies, on lui donna celui de Flore; mais ce changement n'abolit pas le ſouvenir des débauches de cette Courtiſane, qu'on avoit ſoin même de renouveller dans les Jeux Floraux, où l'on commettoit une infinité d'infamies dignes de la Déeſſe en l'honneur de qui ils avoient été inſtitués.

N'oublions pas de dire que quelques Auteurs confondent cette Laurentia avec celle qui nourrit Remus & Romulus; mais on doit les diſtinguer. Il eſt vrai que l'une & l'autre furent honorées d'une fête; mais cette fête étoit célebrée en des temps differents. Celle de la Nourrice de Remus & de Romulus, arrivoit au mois de Decembre; celle de la Courtiſane, au mois d'Avril. Dans celle-ci on joignoit des Jeux à la fête, & ces Jeux furent nommés le Jeux Floraux; on ne dit rien de ſemblable de l'autre; la Courtiſane portoit le nom de Tarentia, ou Tarrutia; la Nourrice des deux Princes n'avoit point d'autre nom que celui d'Acca Laurentia.

Les Jeux Floraux, ſi nous en croyons Pline, furent inſtitués l'an 513. ou 514. ſuivant la correction du Pere Hardouin; mais on doit préſumer que cet Hiſtorien parle du rétabliſſement de ces Jeux, interrompus pendant pluſieurs années par des raiſons que nous ignorons, puiſqu'il eſt conſtant, comme on l'a dit au commencement de cet article, ſur l'autorité de Varron, qu'ils avoient commencé au temps de Romulus. Ceux qui prétendent qu'il faut prendre à la lettre ce que dit Pline, s'autoriſent d'une Médaille d'argent de la famille Servilia, ſur laquelle on lit cette legende : *Floralia primus*, comme ſi le ſens étoit, *Servilius a le premier celebré les Jeux Floraux*, puiſqu'en ſuppoſant l'interruption dont on vient de parler, le ſens de la legende eſt naturel, comme ſi elle portoit effectivement qu'après une longue interruption, Servilius fut le premier qui ordonna la celebration des Jeux Floraux dans le temps qu'il étoit Edile.

Nous apprenons des Anciens que même après ce rétabliſſement on ne les célebroit pas régulierement tous les ans, mais ſeulement lorſque l'intemperie de l'air annonçoit ou faiſoit craindre la ſtérilité, ou que les Livres de Sibylles l'ordonnoient; car on ne manquoit pas de les conſulter dans ces occaſions. Ce ne fut qu'en l'année de Rome 580. qu'on commença à les célebrer regulierement, juſqu'au temps où ils furent entierement proſcrits. Au reſte les infamies qui ſe commettoient à la celebration de ces Jeux étoient ſi criantes, que Caton qui voulut y aſſiſter, ſe retira avant qu'on en eût donné le ſpectacle au peuple, qui loua hautement ſa retenue. Voici de quelle maniere Valere Maxime & le Philoſophe Seneque racontent cette Hiſtoire. Caton étant allé à la célébration des Jeux Floraux, le peuple plein de reſpect & de conſideration pour un homme ſi grave & ſi ſevere, n'oſa demander, ſelon la coutume, que les femmes ſe proſtituaſſent publiquement. Favonius ſon ami l'ayant averti des égards qu'on avoit pour lui, il prit le parti de ſe retirer, pour ne point troubler la fête, & ne point ſouiller en même-temps ſes regards par la vûe des déſordres qui ſe commettoient à ce ſpectacle. Le peuple qui s'apperçut de cette complaiſance,

donna mille louanges à Caton. Mais ce ſage Romain n'auroit-il pas mieux fait, ou de ne point paroître à ces Jeux, ou d'y demeurer, puiſqu'il y étoit, pour en réprimer la licence ? C'eſt à-peu-près ainſi qu'en penſoit Martial. » Pourquoi, dit-il, *en apoſtrophant Caton*, paroiſſiez-vous aux » Jeux, puiſque vous en connoiſſiez la licence ? N'étiez-vous » venu au Théâtre que pour en ſortir (*a*) ?

Pomone & Vertumne.

Pomone, ſi nous en croyons les Poëtes Latins, étoit une belle Nymphe, dont tous les Dieux de la Campagne diſputoient la conquête. Son adreſſe à cultiver les jardins, ſur-tout les arbres fruitiers, autant que ſa beauté & ſes agrémens, leur avoient inſpiré de tendres ſentimens pour elle. Vertumne ſur-tout (1) cherchoit à lui plaire, & pour avoir occaſion de la voir ſouvent, il prenoit differentes figures.

(1) Ovid. Met. l. 14.

Enfin s'étant métamorphoſé un jour en une vieille femme; il trouva le moyen de lier converſation avec elle ; & après lui avoir donné mille louanges ſur ſes charmes & ſur ſes talens pour la vie champêtre, il lui raconta tant d'avantures funeſtes à ceux qui comme elle ſe refuſoient à la tendreſſe, & marquoient du mépris pour leurs Amans, qu'enfin il la rendit ſenſible, & devint ſon époux.

Il y a bien de l'apparence 1°. que cette fiction qu'Ovide raconte ſi au long (2), n'eſt qu'un pur Roman ſans aucun fondement : 2°. que cette fable eſt née dans le pays Latin, ſans qu'on en trouve aucune trace chez les Grecs ni chez les autres peuples. Cependant je ne dois pas diſſimuler qu'il y a des Auteurs qui croyent qu'on peut la rapporter à l'hiſtoire de quelque perſonne du ſexe qui aima la vie champêtre, & s'appliqua ſur-tout à la culture des arbres fruitiers, ce qui lui merita dans la ſuite les honneurs divins ; car il ſuffiſoit dans ces ſiécles de tenebres, pour parvenir au nombre des Dieux, d'avoir excellé dans quelque art utile aux hommes. Elle y participa en effet, & elle eut à Rome des Temples & des Autels. Son Prêtre portoit le nom de *Flamen Pomonalis*, & lui offroit des ſacrifices pour la conſervation des fruits de la

(2) L. cit.

(*a*) *Cur in Theatrum Cato ſevere veniſti ?*
An ideo tantum veneras ut exires ?

terre, comme nous l'apprenons de Feſtus, qui n'a fait en cela que copier Varron.

Quant à Vertumne, dont le nom vient de *vertere, changer, tourner*, on croit qu'il étoit le ſymbole de l'année & de ſes variations. C'eſt apparemment ce qu'Ovide a voulu marquer par toutes les métamorphoſes qu'il lui attribue, qui ne ſont dans le fond que l'image des differens changemens qui arrivent dans les differentes ſaiſons de l'année. Ainſi lorſque ce Poëte raconte que ce Dieu prit ſucceſſivement la figure d'un Laboureur, celle d'un Moiſſonneur, d'un Vigneron, & enfin celle d'une vieille femme, c'eſt pour déſigner le Printemps, l'Eté, l'Automne & l'Hyver. Il y a des Auteurs, & en aſſez grand nombre, qui croyent que dans le fond Vertumne étoit le même que Janus; ce qui reviendroit à ce que nous venons de dire, puiſque Janus & Vertumnus marquoient l'année & ſes révolutions. D'autres enfin prétendent qu'il avoit été un ancien Roi d'Etrurie, qui par le ſoin qu'il avoit pris de la culture des fruits & des jardins, avoit merité les honneurs divins; & ils citent pour le prouver, Properce qui fait dire à ce Dieu: *Je ſuis Etrurien d'origine, & je ne me repens pas d'avoir abandonné un pays où regnent la guerre & les combats. Il eſt vrai que la foule ne me ſuit pas, & que je n'ai pas un Temple où brille l'yvoire; mais c'eſt aſſez pour moi de voir le marché de Rome* (a).

Properce dans toute cette Elegie où il fait parler Vertumne, lui fait raconter ſes métamorphoſes, du moins avec autant d'élegance, & plus de briéveté que ne les raconte Ovide: mais de tout ce que dit ce Dieu de lui-même, on ne peut pas en conclure qu'il ait regné ſur les Etruriens. Il en réſulte ſeulement qu'il avoit reçu de ce Peuple les honneurs divins, & que ſon culte étoit paſſé à Rome où il jouiſſoit du même privilege.

Nous apprenons de Varron que la fête de Vertumne, nom-

(a) *Turſcus ego, Thuſcis orior: nec pœnitet inter*
Prælia, Volſcinos deſeruiſſe focos.
Nec me turba juvat, nec Templo latus eburno
Romanum ſatis eſt poſſe videre forum.
Eleg. l. 4.

mée *Vertumnalia*, étoit célébrée au mois d'Octobre.

Vertumne n'étoit pas ſeulement regardé à Rome comme une Divinité champêtre ; mais encore comme le Dieu des Marchands, & ainſi que Mercure (*a*), il avoit un Temple & une Statue au Marché. C'eſt à cela qu'Horace fait alluſion, lorſqu'adreſſant la parole à ſon Livre, il dit, *Il me ſemble, mon livre, que vous vous tournez ſouvent du côté de Vertumne & de Janus. Vous mourez d'envie d'être relié proprement, & expoſé en vente.*

Vertumnum Janumque, Liber, ſpectare videris, &c.

Le temps nous a conſervé quelques repréſentations de Pomone, qu'on trouve dans Patin, dans Beger, & ſur quelques pierres gravées. La Déeſſe y paroît ſous la figure d'une jeune perſonne, tantôt aſſiſe ſur un grand panier rempli de fruits, ou ayant elle-même ſur ſon giron des pommes & des branches de pommiers ; tantôt avec une ſerpe à une main, & un rameau à l'autre ; telle enfin que la peint Ovide, qui dit que cette Déeſſe, une des plus diligentes & des plus actives Hamadryades, cultivoit avec beaucoup de ſoin & d'induſtrie, les jardins & les arbres fruitiers, ſur-tout le Pommier, d'où elle avoit pris le nom de Pomone.

Nous avons auſſi quelques ſtatues de Vertumne : on le trouve dans Beger ſous la figure d'un jeune homme, avec une couronne d'herbes de differentes eſpeces, & un habit qui ne le couvre qu'à demi ; tenant de la main gauche des fruits, & de la droite une corne d'abondance. Dans une autre image tirée d'un MS. de M. de Peyreſc, qui eſt aujourd'hui dans la Bibliotheque de S. Victor, ce Dieu paroît entierement vêtu, ayant de la barbe, & portant ſur ſon habit la dépouille de quelqu'animal, ſur un repli de laquelle ſont des fruits de pluſieurs ſortes.

A Rome, dans la rue appellée *Vicus Thuſcus* on voyoit une ſtatue de Vertumne, de laquelle Ciceron parle ainſi (1), à l'occaſion de l'avarice de Verrès : *Y a-t-il quelqu'un qui dans*

(1) In Verr. I.

(a) Le Scholiaſte d'Horace dérive de là le nom de Vertumne, *Deus eſt præſes, Vertendarum rerum, hoc eſt vendendarum & emendarum.*

le

le chemin qui conduit de la ſtatue de Vertumne au grand Cirque, n'ait trouvé ſur chacun des dégrés des marques de ton avarice?

J'ai dit qu'Ovide & Properce décrivent les differentes méramorphoſes de ce Dieu, qui prenoit tantôt la figure d'un Moiſſonneur, d'un Faucheur, tantôt celle d'un Vigneron, d'un Laboureur; tantôt celle d'un Pêcheur, d'un Soldat, &c. Cependant on ne l'a jamais peint ſous ces déguiſemens, ou le temps a détruit les monumens qui le repréſentoient ſous quelqu'une de ces figures.

Vulturne.

Avertiſſons avant que de finir ce Chapitre que les Etruriens reconnoiſſoient une autre Divinité champêtre, ſous le nom de *Voltumna*, ou *Vulturna*. Tite-Live parle en plus d'un endroit de ſon Hiſtoire du Temple qu'elle avoit près du lac Ciminius, où les peuples déliberoient de leurs affaires.

Priape.

Priape étoit auſſi parmi les Romains le Dieu des Jardins, & il n'y en avoit aucun ſoit fruitiers, ſoit de ſimples parteres, où l'on ne trouvât une ou pluſieurs ſtatues de ce Dieu. J'ai prouvé dans le premier Volume, que Priape étoit le même que Belphegor, cette Idole d'iniquité dont parle S Jerôme; que ſon culte avoit été porté à Lampſaque, ville de l'Aſie mineure, ſur les côtes de l'Helleſpont, & que de là il avoit paſſé dans la Grece & dans l'Italie. Il me reſte maintenant à expoſer au ſujet de ce Dieu la Mythologie des Grecs & des Romains. Mais il faut obſerver auparavant qu'il y a apparence qu'il ne fût connu qu'aſſez tard chez ces deux Peuples, puiſque Heſiode & Homere n'en parlent point.

Quoiqu'on ne convienne pas unanimement ſur le pere & la mere de Priape, puiſque quelques anciens aſſûrent qu'il étoit fils d'une Nymphe nommée Naiade, ou ſelon d'autres Chione, le grand nombre des Auteurs s'accorde aſſez à dire qu'il étoit fils de Bacchus & de Venus. Junon, ajoute-t'on, jalouſe de cette Déeſſe fit tant par ſes enchantemens qu'elle rendit monſtrueux & tout contrefait le fils qu'elle portoit dans ſon ſein. Ainſi Venus l'ayant mis au monde, l'éloigna de ſa préſence & le fit élever à Lampſaque, d'où ce Dieu a toujours porté depuis le ſurnom de *Lampſacenus*. Devenu dans

la ſuite la terreur des maris, il fut chaſſé de cette ville; mais les habitans affligés d'une maladie ſecrete, le rappellerent, & il fut depuis l'objet de la veneration publique; on lui bâtit un Temple, & on établit des ſacrifices en ſon honneur.

Il eſt aiſé de voir que ſous cette fiction on a caché l'hiſtoire de la tranſlation du culte de ce Dieu, d'Egypte à Lampſaque; & que ce que j'ai rapporté d'après Herodote, que la naiſſance d'un Dieu dans un pays n'étoit que l'introduction de ſon culte dans ce même pays, doit ſur-tout avoir lieu ici. En effet, on publia qu'il étoit fils de ce Bacchus ou Dionyſius qui fit la conquête des Indes, qui étoit le même qu'Oſiris, & il n'eſt pas douteux que la Venus qu'on lui donne pour mere, ne ſoit Iſis. Cette Reine d'Egypte, comme nous l'avons dit, avoit introduit après la mort de ſon mari l'infame uſage du *phallus*. Voilà tout le myſtere de Priape, qu'on repréſentoit d'une maniere ſi obſcene. On me diſpenſera de m'étendre davantage ſur les infamies qui accompagnoient le culte de ce Dieu, auquel on immoloit l'âne. S. Auguſtin avoit pour les reveler des raiſons qui ne ſubſiſtent plus aujourd'hui; & il me ſuffit d'ajouter que Boiſſart a fait graver un bas-relief qui repréſente la principale fête de Priape. Ce ſont des femmes qui la celebrent. La principale d'entr'elles, qui eſt apparemment la Prêtreſſe, arroſe la ſtatue de ce Dieu, pendant que d'autres lui préſentent des paniers remplis de fruits, & des vaſes pleins de vin, comme au Dieu des Jardins & de la campagne. On en voit d'autres qui ſont en attitude de danſeuſes, jouant d'un inſtrument aſſez ſemblable à un cerceau. Il y en a deux qui jouent de la flûte, une autre tient un ſiſtre, nouvelle preuve que c'étoit une céremonie Egyptienne; une autre vêtue en Bacchante, porte un enfant ſur ſes épaules. Il y en a quatre autres qui ſont occupées au ſacrifice de l'âne qu'on lui offroit. La victime ceinte au milieu du corps d'une large bande, a déja reçu le coup mortel, & ſon ſang coule à grands flots dans un baſſin. Enfin on voit près de la Prêtreſſe qui fait la fonction de victimaire, un étui à pluſieurs couteaux.

J'ai dit que les ſtatues de Priape étoient dans tous les

Jardins, j'ajoute ici, que Boiſſart en a fait graver une avec cette inſcription : *Hortorum cuſtodi, vigili, conſervatori propaginis villicorum* (1).

(1) Boiſſart.

CHAPITRE VII.

De Palès & de quelques autres Divinités champêtres.

Palès étoit proprement la Divinité des Bergers, la Tutrice & la Conſervatrice des Troupeaux. La Fête qu'on celebroit à ſon honneur au 21. d'Avril, s'appelloit *Palilia*, ou *Parilia*. Toute la cérémonie conſiſtoit à faire brûler de grands amas de paille, ſur leſquels on ſautoit (*a*). On n'y tuoit point d'animaux, & les purifications ſe faiſoient avec de la fumée de ſang de cheval, & avec les cendres d'un veau qui avoit été tiré d'une vache immolée, ou avec des cendres de feves. On purifioit auſſi les Troupeaux avec de la fumée de ſoufre, d'Olivier, de Pin, de Laurier & de Romarin : enſuite après que les Bergers avoient ſauté autour du feu de paille dont nous avons parlé, ils offroient en ſacrifice du lait, du fromage, du vin cuit, & des gâteaux de millet : Fête veritablement paſtorale & ruſtique, & telle qu'elle convenoit à la Déeſſe des Bergers & des Troupeaux.

Comme Romulus jetta les premiers fondemens de la ville de Rome au 21. du mois d'Avril, & que ce jour étoit conſacré dès-lors à Palès, ce Prince fit ſervir la Fête qu'on celebroit en l'honneur de cette Déeſſe, à la memoire de la fondation de ſa nouvelle ville : ainſi on les confondit toujours depuis l'une avec l'autre. Il eſt vrai que Manilius dit (*b*) qu'on commença à bâtir Rome dans l'Automne, ſous le ſigne de la Balance, & ſon autorité pour un fait de cette nature, doit être d'autant plus grande, qu'il étoit habile Aſtronome ; mais

(*a*) *Moxque per ardentes ſtipulæ crepitantis acervos,*
Trajicias celeri ſtrenua membra pede. Ovid. 4. Faſt.
(*b*) *Heſperiam ſua libra tenet quâ condita Roma.*

comme le dérangement des mois & des saisons étoit causé par le défaut de l'ancien Calendrier, après qu'on l'eut réformé, la Fête de la fondation de Rome se trouva avec celle de Palès fixée au 21. d'Avril.

Anna Perenna.

Les Latins connoissoient encore une autre Divinité champêtre, qu'ils nommoient *Anna Perenna*, que quelques Auteurs croyent être la sœur de Didon, si celebre dans le quatriéme de l'Eneide & qui se retira dans le pays des Laurentins où Enée la reçut. Mais comme elle craignoit que Lavinie ne voulût lui ôter la vie, elle se jetta dans le fleuve Numicus, dont elle devint une des Nymphes. D'autres pensent que c'étoit la Lune elle-même qui avoit pris le nom d'*Anna*, de l'année, *ab anno*, parce que l'année étoit composée de mois Lunaires. Mais la plus commune opinion est que c'étoit une bonne femme de la campagne qui apporta quelques gâteaux au Peuple Romain dans le temps qu'il s'étoit retiré sur le mont Aventin, lequel en reconnoissance voulut que son nom fût éternellement honoré; & c'est *à perennitate cultûs*, qu'elle prit le surnom *de Perenna*. Je la compte au nombre des Divinités de la campagne, sur l'autorité de Varron qui la met dans le même rang que Palès, Cerès, &c. (*a*) Sa Fête étoit celebrée avec solemnité aux Ides de Mars, sur les bords du Tybre, pendant laquelle le Peuple donnoit de grands témoignages de réjouissance, comme on le verra dans les vers que cite Ovide (*b*) : on y buvoit largement, on y dansoit, & les jolies filles y chantoient des vers dans lesquels la pudeur n'étoit pas ménagée Mais aussi faisoit-on allusion à une avanture galante qu'Ovide rapporte dans le même

(a) Varron dans sa Satyre Menipée, avoit mis ces deux vers, qu'Aulu-Gelle liv. 13. ch. 21. nous a conservés, & que Louis Carrion dans son Commentaire sur les Antiquités, Leçon premiere, dit qu'il faut lire ainsi :

Ted, Anna Perenna, Panda, te Luto, Pales,
Nerienes & Minerva, Fortuna ac Ceres.

(b) *Idibus est Annæ festum geniale Perennæ*
Non procul à ripis advena Tybri tuis
Plebs venit ac virides passim desecta per herbas
Potat, & accumbit cum pare quisque sua.
Sub Jove pars duras, pauci tentoria ponunt,
Sunt quibus è ramis frondea facta casa est. Ovid. Fast. L 3. v. 523.

endroit. Anna, dit-il, ayant été reçue dans le ciel, Mars qui étoit amoureux de Minerve, pria la nouvelle Déeſſe de le ſervir dans ſes amours: celle-ci à qui le Dieu de la guerre n'étoit pas indifferent, lui ayant promis ce qu'il ſouhaitoit, vint lui dire un jour que Minerve conſentoit à l'épouſer; & ayant pris un habit ſemblable à celui de la Déeſſe, elle ſe trouva au rendez-vous; mais elle fut la dupe de ſon déguiſement, qui fut découvert (*a*).

Comme Palès étoit la Déeſſe des Troupeaux & des Bergers qui les gardoient, *Bubona* ou *Burona* étoit celle des bœufs & des Bouviers (1). On lui ſacrifioit d'une maniere champêtre, & on l'invoquoit pour la ſanté des bœufs.

(1) Auguſt. de Civit. Dei lib. 6.

Mellona, autre Divinité champêtre, prenoit ſoin des Abeilles, & du miel qu'on en retiroit (2).

(2) Idiz. ib.

On invoquoit auſſi pour la même choſe, Ariſtée, celui-là même qui a donné lieu à ce bel Epiſode du quatriéme des Georgiques, que Virgile a embelli de tous les ornemens de la Poeſie. On croit que cet Ariſtée à qui Virgile donne pour mere la Nymphe Cyrené, étoit Roi d'Arcadie, & qu'il s'appliqua au ſoin que demandent les Mouches à miel, dont il ſçavoit reparer les pertes. Ce que le Poëte que je viens de citer dit, qu'à l'occaſion d'une maladie qui avoit fait périr tous ſes Eſſains, il alla trouver ſa mere dans la grote profonde qu'elle habitoit à la ſource du Penée, & qu'elle le renvoya au ſage Protée; ainſi que la maniere dont ce Dieu lui dit qu'il pouvoit reparer cette perte, ne ſont que d'ingenieuſes fictions qui nous cachent l'adreſſe qu'avoit ce Prince à conſerver & à faire renouveller ſes Abeilles. Quoiqu'il en ſoit, Ariſtée fut mis au rang des Demi-Dieux, & en reçut les honneurs.

Seia & *Segecia* ou *Segeſta*, étoient deux autres Divinités de la campagne, qui avoient ſoin des bleds, & que les Laboureurs honoroient d'un culte particulier; avec cette difference

(a) *Ludis amatorem charæ nova nupta Minervæ,*
Nec res hac veneri gratior ulla fuit.
Inde joci veteres obſcœnaque dicta ferun-tur,
Et juvat hanc magno verba dediſſe Deo. Idem ibid.

que la premiere veilloit à la conſervation des grains dans le temps qu'ils étoient encore enfermés dans la terre, & la ſeconde au temps de la moiſſon, comme *Tutilina*, ou *Tutelina* en avoit ſoin lorſqu'ils étoient dans les greniers (1). Turnebe croit que c'étoit cette Déeſſe, dont il n'étoit pas permis de proférer le nom, de laquelle Pline fait mention (2). Macrobe dit (3) que ceux qui invoquoient cette Divinité, s'abſtenoient de tout travail le jour qu'ils lui ſacrifioient. Elle avoit une Chapelle ſur le mont Aventin, & une ſtatue dans le Cirque. Quelques Auteurs donnent à la même Déeſſe le nom de *Titulina*, & Scaliger ſur l'autorité de Varron, dit qu'on lui avoit conſacré un Autel ſur le mont Aventin, comme à une Divinité protectrice du Peuple Romain.

(1) Idem l. 4.

(2) Liv. 18. c. 2.

(3) Sat. l. 1. c. 16.

Robigus, qui tire ſon nom du mot latin *robigo* ou *rubigo*, qui ſignifie *la rouille*, étoit encore une Divinité qu'on invoquoit pour la conſervation des bleds, qu'on croyoit qu'il préſervoit de la rouille ; il y avoit une Fête en l'honneur de ce Dieu, que l'on appelloit *Robigalia*. Varron en parle ſouvent dans ſon cinquiéme Livre de la langue Latine, auſſi-bien que dans celui de l'Agriculture. Quoique tous les autres Auteurs l'ayent regardé comme un Dieu, Saint Auguſtin en fait cependant une Déeſſe, qu'il nomme *Robigo* (4).

(4) De Civ. Dei. lib. 4. c. 21.

Bonus Eventus, le Bon Succès, a auſſi été honoré par l'Antiquité, d'un culte particulier. Pline rapporte (5) que la ſtatue de ce Dieu avoit été faite par Euphranor, tenant une coupe de la main droite, & de la gauche un épi de bled & un pavot. Le même Auteur dit encore que Praxitelle avoit auſſi fait une ſtatue du même Dieu dans le Capitole : & Varron qui fait mention de cette Divinité (6), le met au nombre des grands Dieux des gens de la campagne. Pluſieurs perſonnes croyent encore aujourd'hui que quelques débris d'un Temple qu'on voit à Rome entre l'Égliſe de la Miſerve & celle de S. Euſtache, ſont les reſtes du Temple qui étoit conſacré à ce Dieu (7).

(5) Liv. 35.

(6) Lib. 1. de Re ruſtic.

(7) Lylio Giraldi.

Populonia, dont le nom eſt dérivé de *populatio*, *pillage*, *dégât*, étoit auſſi au nombre des Divinités champêtres : on la prioit dans les ſacrifices qu'on lui offroit, d'empêcher que la grêle & la foudre ne ravageaſſent la campagne.

C'étoit pour la même raiſon ſans doute qu'on honoroit une autre Divinité ſous le nom de l'*Eclair* (1) ; & le culte qu'on lui rendoit, étoit pour qu'il préſervât les biens de la campagne.

(1) Aug. de Civ. Dei l. 6. c. 10. Senec. lib. de Superſt.

Pilumnus & *Picumnus* étoient ſelon Servius (2), deux Dieux qui étoient freres, dont le dernier avoit inventé l'uſage de fumer les terres, d'où il fut ſurnommé *Sterquilinus* ; &, Pilumnus celui de moudre le bled, c'eſt pourquoi il étoit particulierement honoré par les Meûniers. Nonius Marcellus dit que Pilumnus & Picumnus préſidoient aux auſpices des mariages, & pour appuyer ſon opinion il cite un paſſage de Varron (3), qui dit que ſi l'enfant que venoit de recevoir la Sage-femme, avoit l'apparence de vivre long-temps, elle le poſoit à terre pour conjecturer s'il ſeroit d'une taille bien droite ; & qu'on dreſſoit dans les Temples des lits pour les Dieux Pilumnus & Picumnus, Divinités qui préſidoient aux mariages.

(2) In 6. Æn.

(3) Lib. 1. de vita pop. Rom.

Sterculius étoit un des ſurnoms qu'on avoit donné à Saturne, parce qu'il avoit le premier mis du fumier dans les terres pour les rendre fertiles (4).

(4) Macrob. Sat. lib. 1. c. 7.

Hippona étoit la Déeſſe des Juments & des Ecuries (*a*).

Le Dieu *Jugatinus*, préſidoit aux côteaux & aux montagnes, & la Déeſſe *Collina*, aux collines. Saint Auguſtin la nomme *Collatina* ; mais peut-être s'eſt-il mépris en lui donnant ce nom. *Vallonia*, ſelon ce Pere de l'Egliſe, étoit la Déeſſe des Vallées.

Ruſina, qui fut ainſi nommée du mot *Rus*, la campagne, préſidoit ſuivant le même ſaint Docteur, aux campagnes. Lylio Giraldi rapporte que cette Déeſſe étoit par quelques Auteurs appellée *Rutina*.

Quelques paſſages tirés du quatriéme Livre de la Cité de Dieu de S. Auguſtin, vont nous faire connoître pluſieurs autres de ces Dieux champêtres, & il ſuffira de les avoir nommés pour connoître les emplois auſquels ils étoient deſtinés. Les Romains, dit-il, avoient une Déeſſe *Fructuſée*, qu'ils invoquoient pour faire une bonne récolte : un Dieu *Spineuſe*,

(*a*) Plutarc. in Parall. Apul. l. 3. de Aſin. aur. Tertull. in Apol. Fulgent. de obſc. vocibus, &c.

pour arracher les épines des champs ; une Déeſſe *Nielle*, pour empêcher la nielle dans les bleds. Ils avoient Proſerpine pour préſider au germe des bleds : un Dieu *Nodotus*, pour les nœuds du tuyau : la Déeſſe *Volutina*, pour l'enveloppe de l'épi : *Patelene*, pour l'épi qui commence à s'ouvrir : *Hoſtiline*, quand la barbe de l'épi & l'épi ſont à niveau (*a*). *Lacturce*, quand le grain étoit en lait : *Maturne*, quand il étoit mûr ; & *Runcine*, quand on le coupoit.

Obſervons, 1°. Que preſque tous ces Dieux avoient leurs Fêtes marquées, qu'on celebroit à la campagne dans les ſaiſons où l'on croyoit avoir beſoin de leurs ſecours, & dans les lieux mêmes où l'on croyoit qu'ils préſidoient ; ainſi qu'on peut le voir dans les Faſtes d'Ovide, & dans le Calendrier Romain dreſſé par Roſin (1). 2°. Que preſque tous ces Dieux tiroient leur origine des Latins, comme leurs noms le marquent aſſez, & l'on ne trouve rien qui les regarde dans les Ecrits des Grecs.

(1) Antiq. Rom. l. 4.

(*a*) Les anciens Romains diſoient *hoſtire*, au lieu d'*æquare*, égaler.

CHAPITRE VIII.

Des Satyres, Faunes, Ægipans, &c.

PARMI les Dieux de la campagne, les Satyres & les autres qui ſont dénommés dans ce titre, étoient les plus celebres : c'étoient autant de Dieux, ou plûtôt de Demi-Dieux que les Payens s'imaginoient habiter dans les Forêts ou dans les Montagnes, & qu'ils repréſentoient comme de petits hommes fort velus, avec des cornes à la tête, des pieds de chevre, & une queue derriere le dos. On les nommoit indifferemment ou Pans, ou Ægipans, ou Satyres, ou Silenes ; avec cette ſeule difference, que les Silenes étoient des Satyres avancés en âge, ſi nous en croyons Pauſanias (2) & Servius (3).

(2) In *Attic.* (3) In l. 6. Æn.

Le

Le Poëte Nonnus dit (1) que les Satyres nâquirent de Mercure & de la Nymphe Yphtimé, & Memnon dans Photius aſſure qu'ils tiroient leur origine de Bacchus & de la Naïade Nicée fille de Sangar, qu'il avoit enyvrée en changeant en vin l'eau d'une fontaine où elle buvoit ordinairement; mais ce ne ſont-là que des origines fabuleuſes.

(1) Quatorziéme de ſes Dionyſ.

Quelques Auteurs ont crû que les Satyres étoient veritablement des hommes; & ſaint Jerôme a été de ce ſentiment. Albert le Grand, & Pic de la Mirandole qui l'a ſuivi, parlent de deux eſpeces d'hommes, Satyres, & non Satyres: mais il eſt plus vrai-ſemblable que l'introduction des Satyres dans le monde Poëtique eſt venue de ce qu'on a vû quelquefois dans les bois de gros ſinges reſſemblans aſſez à des hommes velus; ou peut-être des Barbares reſſemblans de loin à des ſinges: c'eſt le ſentiment de Pline (*a*) qui prend, comme nous, les Satyres pour une eſpece de Singes; & cet Auteur aſſure que dans une montagne des Indes il ſe trouve des Satyres à quatre pieds, qu'on prendroit de loin pour des hommes. Ces ſortes de Singes ont ſouvent épouvanté les Bergers, & pourſuivi quelquefois les Bergeres; & c'eſt peut-être ce qui a donné lieu à tant de fables, touchant leur complexion amoureuſe: ſi on ajoute à cela que des Bergers couverts de peaux de chevres, ou quelques Prêtres de Bacchus, ont ſouvent contrefait les Satyres pour ſéduire d'innocentes Bergeres, je crois qu'on aura la vraye clef de cette fable. Dès-là l'opinion ſe répandit que les bois étoient remplis de ces Divinités malfaiſantes: les Bergeres tremblerent pour leur honneur & les Bergers pour leurs troupeaux; ce qui fit qu'on chercha à les appaiſer par des ſacrifices, & par les offrandes des premiers fruits, ou des prémices des troupeaux. On compoſa quelques Cantiques que les Paſteurs chantoient dans les forêts, & où on tâchoit en les invoquant, de ſe les rendre favorables. Les Poëtes ayant trouvé le ſujet divertiſſant, inventerent mille contes. Les Peintres donnerent auſſi quelque cours à ces fables, en peignant Pan & les Satyres comme des hommes

(*a*) *Efferacior Cenolephalis natura, mitiſſima Satyris.*

Telle a été l'origine de ces Divinités champêtres, tel a été le ſujet de leur culte & des ſacrifices qu'on leur offroit. Je n'ignore pas que de grands Hommes ont cru le contraire, & qu'ils ont humaniſé les Faunes & les Satyres; mais on doit convenir auſſi que la plûpart des Auteurs n'examinent pas aſſez ſcrupuleuſement les matieres ſur leſquelles ils travaillent, & que ſouvent ils ſont eſclaves des préjugés; il ſuffit qu'un homme en reputation d'un ſçavoir extraordinaire ait avancé une opinion, pour ſoumettre leur raiſon ſous le joug de ſon autorité. D'ailleurs on aime mieux ne ſe point fatiguer par des recherches ennuyeuſes, que d'éviter par un ſerieux examen, de tomber dans l'erreur ſur des préjugés qu'on a aveuglement adoptés.

Mais, dira-t-on, que répondre à ſaint Jerôme lorſqu'il rapporte (1) que ſaint Antoine allant viſiter ſaint Paul Hermite, rencontra d'abord un Hippocentaure, & enſuite un Satyre tel que les Poëtes & les Peintres les repréſentent; & que l'ayant interrogé, il lui répondit qu'il étoit une de ces créatures mortelles qui habitent les Déſerts, & que l'aveugle Paganiſme appelloit Faunes ou Satyres : il lui préſenta même du fruit, qu'on croit être des dattes. Si le reſpect, que nous avons pour ſaint Jerôme, nous empêche de penſer comme un Auteur moderne (2) qui traite cela de fable, nous pourrions du moins répondre que c'étoit quelque démon qui apparut au bon Saint : auſſi étoit-il accoutumé à en voir ſouvent ſous differentes figures, ainſi que le rapportent ceux qui ont écrit ſa vie : on pourroit ajouter encore, que le Cardinal Baronius dit que ce prétendu Satyre n'étoit non plus que les autres, qu'un Singe à qui Dieu permit de parler, comme autrefois à l'Aneſſe de Balaam.

(1) Vie de S. Paul Hermite.

(2) Maius, Hiſt. des Animaux.

Si l'on m'objectoit encore ce que rapporte Pauſanias (3) d'un certain Euphemus, qui ayant été jetté par la tempête avec ſon Vaiſſeau ſur les côtes d'une Iſle déſerte, vit venir à lui des eſpeces d'hommes ſauvages, tous velus, avec des queues derriere le dos, preſqu'auſſi longues que celles des chevaux, qui voulurent ſaiſir leurs femmes avec tant de fureur, qu'ils eurent bien de la peine à les arracher; ce qui fit

(3) In Attic.

appeller ce lieu l'Iſle des Satyres : Que Ptolomée (1) dit que ſur la mer de l'Inde au-delà du Gange, il y a trois Iſles habitées par des Satyres ; & que Pomponius Mela ajoute (2) qu'il y a au-delà de la Mauritanie dans l'Ocean Atlantique, des Iſles où l'on ne voit perſonne pendant le jour, mais que la nuit on y apperçoit de grands feux, qu'on y entend un bruit confus de flûtes & de rambours, & que l'on croit communément que ces Iſles ſont habitées par des Satyres : que Pomponius au reſte, n'a fait que copier la Relation du fameux Annon chef des Carthaginois, qui avoit été dans ces Iſles : que Plutarque (3) rapporte que du temps de Sylla, on trouva en Epire un Satyre tel que les Poëtes les décrivent, qui formoit quelque voix ſemblables aux cris des chévres ; & que perſonne ne put expliquer : Que l'Archiduc Philippe, ſelon Albert le Grand (4), en mena deux à Genes l'an 1598. lorſqu'il y fit ſon entrée ; cet Auteur, ajoutant même qu'on en prit deux dans les forêts de Saxe, l'un mâle, & l'autre femelle ; que la femelle étant morte, on apprivoiſa le mâle, & qu'on lui apprit même à articuler quelques paroles.

(1) Theog. l. 7.

(2) Geogr. liv. 7.

(3) De Sylla.

(4) Traité des Animaux.

Je répondrois qu'admettant toutes ces rélations, ſur leſquelles il y auroit peut-être bien des choſes à dire, on peut fort bien y appliquer ces eſpeces de Singes, dont nous avons parlé après Pline (5). Ce que dit Pomponius Mela n'eſt pas difficile à expliquer : lorſqu'Annon alla dans ces Iſles, qu'on croit être vers l'Iſle de ſaint Thomas ſur les côtes de Guinée, ou plutôt près de celles du Cap verd, les habitans effrayés, ſe cacherent pendant la jour dans des cavernes, & allumerent du feu pendant la nuit ; & firent un grand charivari pour épouvanter ces étrangers, & les obliger à ſortir de leur Iſle ; ce qui leur réuſſit.

(5) Loc. cit.

Il eſt encore plus facile de répondre à ce qu'on pourroit m'alleguer de ce Satyre qui paſſa le Rubicon en préſence de Ceſar & de toute ſon armée : ce fut un ſtraragême de ce fameux Capitaine. Ceſar voyant la peine que ſes ſoldats avoient à paſſer ce fleuve, en fit ſecretement habiller un en Satyre, pour perſuader aux autres que puiſqu'une Divinité leur avoit montré le chemin, ils pouvoient & devoient y paſſer. De

même, lorſque Diodore (1) dit que Bacchus, c'eſt-à-dire Oſiris (car c'eſt de lui qu'il parle en cer endroit,) fut accompagné dans ſa conquête des Indes par quantité de Satyres; c'eſt que quelques ſoldats de ce Conquerant s'habillerent en Satyres pour épouvanter les Peuples qu'on vouloit ſubjuguer; ou bien qu'il mena avec lui de ces ſortes de gros ſinges qu'on trouve en Afrique, pour le divertir ou faire des gambades avec ſes ſoldats habillés comme eux; ou, comme l'ont voulu quelques Auteurs, on lui amena quelques Ethiopiens groſſiers, & tous velus, comme il s'en trouve parmi ces Barbares, pour le divertir & l'amuſer: car ce bon Prince aimoit fort à rire, ſi nous en croyons l'Auteur que nous venons de citer (*a*), & n'aimoit nullement à ſe battre; n'ayant entrepris ce voyage que pour apprendre l'agriculture aux Peuples étrangers, & meriter par là d'être mis au rang des Dieux. On peut ajouter qu'on n'a jamais tant fait de découvertes que depuis deux ſiécles, & qu'on ne voit pas qu'on ait rien trouvé de ſemblable aux Satyres, que les ſinges dont je viens de parler.

(1) Liv. 1.

(2) Chan. l. 1. c. 12.

Après tout, ſi nous en croyons Bochart (2), l'origine des Satyres vient du mot hebreu *Sair*, qui veut dire un Démon ſous la figure d'un Bouc; & c'eſt pour cela, ſelon cet Auteur, qu'on les repréſente comme des eſpeces de Boucs, danſants & ſautants d'une maniere laſcive (*b*). Nous pouvons confirmer notre ſentiment ſur la nature des Satyres, par ce qui eſt rapporté dans une Relation des Indes Orientales (*c*), où l'on dit qu'on trouve dans l'Iſle de Céilan des Satyres ou *Bavianes*, que les Indiens nomment *Orangs*, c'eſt-à-dire, *hommes ſauvages*. Ils ſont preſque de la même figure que les autres hommes, ont le dos tout couvert de poil, le nez plat, & le viſage rude: ils ſont robuſtes, agiles & hardis. On en prend avec des lacets, & on les apprivoiſe ſi bien, qu'on leur montre à marcher ſur les pieds, ou plûtôt ſur les jambes de

(a) *Dum in Æthiopia verſatur, gens Satyrorum ei adducitur, quos pilos in lumbis habere ferunt.* Diod. l. 1.

(*b*) Les Rabbins traduiſent le mot *hircus* par celui de Satyre, & le mot *Sair* par celui de bouc ou de démon; & par le mot *heteb*, le démon du midi, & par les *Velus* dont parle Iſaie, ils entendent les Satyres habitans du déſert. Bochart, *loc. cit.*

(*c*) Voyage de Schouten aux Indes, Tom. 2.

derriere. Ces Satyres, ajoute l'Auteur, rendent de bons ſervices à leurs maîtres: ils lavent les verres, verſent à boire, ils tournent la broche, & balayent la maiſon. Un autre Voyageur (1) dit que du temps qu'il étoit à Angola, on tua à Manicongo un de ces hommes ſauvages, qui avoit le corps heriſſé de poil, le nez plat, les narines larges, & une queue ſur le dos. On le prit dans un arbre où il étoit avec ſa femelle & ſon petit, qui ſe ſauverent. Daper dans ſa Relation de l'Afrique, parle d'une autre eſpece de ſinge qui eſt encore plus reſſemblant à l'homme. C'eſt ſans doute ces animaux, répandus dans les bois, dont la terre étoit toute couverte, qui ont donné lieu de prendre ces ſortes de ſinges ou de monſtres, pour des eſpeces d'hommes; je n'en ſuis nullement ſurpris, puiſqu'ils reſſemblent beaucoup plus aux Caffres & aux Ottentots qui habitent dans les extrêmités de l'Afrique, que ceux-ci ne reſſemblent aux autres hommes: & on auroit moins de ſujet de s'étonner ſi on avoit pris ces derniers pour de veritables Satyres, que de ce qu'on a regardé les ſinges dont nous venons de parler, comme de veritables hommes. Mais en voilà aſſez ſur ce ſujet. Diſons maintenant quelque choſe de Faunus & de Sylvanus, que l'on a toujours regardés comme des Divinités champêtres, & les peres des Faunes & des Satyres.

(1) Vandenbrouk, Tom. 4.

CHAPITRE IX.

De Faunus & de Sylvanus.

FAUNUS, ſi nous en croyons Virgile (2), étoit fils de Picus, dont nous parlerons dans la ſuite, & quatriéme Roi d'Italie. Il vivoit du temps que Pandion regnoit à Athenes, vers l'an avant l'Ere chrétienne treize cens, ou environ, cent-vingt ans avant la guerre de Troye, ou un peu plus tard, ſi nous en croyons Denys d'Halicarnaſſe; c'eſt-à-dire, du temps d'Evandre & d'Hercule. Ce même Auteur

(2) Æneid. 7.

ajoute que c'étoit un Prince rempli de bravoure & de ſageſſe ; ce qui fit apparemment publier qu'il étoit fils de Mars (1). Lactance nous apprend qu'il étoit fort religieux. Euſebe eſt de l'avis de ces deux Auteurs, lorſqu'il place Faunus dans le catalogue des Rois Latins. Comme il s'appliqua pendant ſon regne à cultiver la terre, on le mit après ſa mort au rang des Divinités champêtres, & on le repréſenta avec tout l'équipage des Satyres. On aſſûroit même qu'il rendoit des Oracles ; mais cette fable n'eſt fondée que ſur l'étymologie de ſon nom, car *Phoni*, en grec, & *fari* en latin, dont il eſt compoſé, ſignifie *parler* ; & c'eſt peut-être par la même raiſon qu'on a nommé *Fauna* ſa femme *Fatua*, comme qui diroit *Fatidica*, *Devinereſſe*. C'étoit une perſonne très-chaſte, ſi nous en croyons Varron (2), & Lactance qui l'a copié va juſqu'à dire qu'elle pouſſa la retenue & la pudeur à tel point, qu'elle ne voulut jamais voir d'autre homme que ſon mari. Elle avoit accoutumé de prédire l'avenir aux femmes, comme Faunus en uſoit à l'égard des hommes. Tant de bonnes qualités la firent mettre après ſa mort au rang des Divinités, & on l'appella *la Bonne Déeſſe*. Les femmes lui offroient des ſacrifices dans des lieux où il n'étoit pas permis aux hommes d'entrer. Je ſçais bien que Plutarque (3) & Arnobe ne parlent pas ſi avantageuſement de Fauna, que Lactance & Varron, & que ces Auteurs croyent même qu'elle étoit un peu ſujette au vin : mais auroit-on diviniſé une perſonne qui auroit eu un défaut ſi indecent à ſon ſexe ? Ceux qui veulent rapporter les fables à l'allégorie, ne manquent pas de dire ici que Faunus & Fatua ne ſont que des perſonnages feints, ſous les noms deſquels les Payens adoroient la Terre ; & qu'ils ne ſont connus en Italie, que parce qu'Evandre apporta d'Arcadie le culte de ces Divinités. Mais les témoignages formels de Varron, de Denys d'Halicarnaſſe, de Plutarque & de Lactance, doivent l'emporter ſur ces Allegoriſtes, qui ne ſont tombés dans cette erreur, que pour n'avoir pas ſçû que ſouvent une même perſonne étoit dans la Theologie payenne une Divinité animée & naturelle (*a*) ; ce qui eſt pourtant la clef de la plûpart desfables.

(1) Ovid. 2. Faſt.

(2) Dans Lactance, liv. 1.

(3) QQ. Rom.

(*a*) Voici ce qui a été dit ci-deſſus Tome I. liv. 4.

Sylvanus, ſelon quelques Auteurs, étoit fils de Faune, ou ſelon Plutarque de Valerius & de Valeria ſa fille. Elian & Probus lui donnent une origine encore plus infame ; mais il ne faut pas bleſſer les oreilles chaſtes par les recits fabuleux que l'Antiquité nous a laiſſés ce ſujet. L'Auteur de l'origine du Peuple Romain, tant il y a d'incertitude ſur ces matieres, dit qu'on croyoit que Sylvanus bien loin d'être le fils de Faunus, étoit le même Dieu que lui ; & d'autres le confondent avec Pan, ou Egipan, ſi nous en croyons Plutarque : ce qui convient avec ce que rapporte Pline, que les Egipans étoient les mêmes que les Sylvains. Les monumens qui nous reſtent, le repréſentent tantôt comme un Satyre, & même quelquefois avec la moitié du corps d'une chévre ; quelquefois avec une forme toute humaine, preſque toujours avec une branche de cyprès, & cela pour l'amitié qu'il avoit pour le jeune Cypariſſus qui fut changé en cet arbre. La pomme de Pin, une ſerpe qu'il tient à la main, une couronne groſſierement faite, & un chien, parent la plûpart des figures de ce Dieu champêtre, ſur leſquelles il paroît tantôt nud, tantôt couvert d'un habit ruſtique qui lui deſcend juſqu'aux genoux.

Comme Sylvain étoit extrêmement honoré, ſur-tout en Italie, on voit ſouvent ſur ces mêmes Images, des Autels, des Prêtres, des Joueurs de flûte, & la victime qu'on lui immoloit le plus ſouvent, qui étoit le cochon.

Un monument conſacré à ce Dieu par un nommé Lachès, lui donne l'épithete de *Littoralis* ; ce qui nous apprend qu'on l'honoroit auſſi ſur les rivages de la mer.

Les Prêtres de ce Dieu formoient un des principaux Colleges de Rome, & étoient en grande réputation : ce qui marquoit bien la celebrité de ſon culte. Quand les Romains furent maîtres des Gaules, ils y porterent ſans doute les ceremonies de ce culte, & y établirent un College de Prêtres ſemblable à celui de Rome, puiſqu'on trouva il y a quelques années à S. Maur-les-Foſſés, près de Paris, où ils s'étoient établis, une pierre ſur laquelle étoit une inſcription que le R. P. Dom Bernard de Montfaucon communiqua à l'Academie des Belles Lettres, qui faiſoit mention du College des Prêtres du Dieu Sylvain.

Picus.

J'ai dit que Faunus étoit fils de Picus, & voici comment les Sçavans, ſur-tout Ryckius,(1) nous donnent la ſuite de ces anciens Aborigenes qui regnerent en Italie avant la guerre de Troye. Le premier de ces Rois s'appelloit Stercès; Janus qui lui ſucceda, quoiqu'il fût étranger, eſt le ſecond, Picus fils de Stercès, le troiſiéme, & Faunus fils de Picus le quatriéme. Je laiſſe les autres dont je ne parletai que dans le troiſiéme Volume.

(1) Diſſ. de primis Italiæ Colonis, Can. Chron.

Picus étoit un Prince accompli, qui ſe diſtingua par ſes talens. Ovide (2) fait un portrait charmant de ce Prince & de la belle Canente ſa femme. Comme il perit à la chaſſe dans un âge peu avancé, & qu'on ne trouva point ſon corps, on publia qu'il avoit été changé en Pivert, oiſeau dont le nom latin eſt le même que le ſien; & pour donner quelque créance à cette fable, on ajouta que c'étoit Circé qui avoit operé ce changement. Elle l'avoit rencontré, dit le Poëte que je viens de citer, dans un bois où elle étoit venue cueillir des herbes pour ſes operations magiques: elle avoit ſenti dans le moment un violent amour pour lui; & l'ayant trouvé inſenſible, elle le frappa de ſa baguette, & auſſi-tôt ſon corps fut revêtu de plumes, & il diſparut, &c.

(2) Met. l. 14.

Servius (3) prétend que cette fiction n'eſt fondée que ſur ce que ce Prince qui ſe vantoit d'exceller dans l'art de connoître l'avenir, ſe ſervoit dans ſes augures d'un Pivert qu'il avoit ſçû apprivoiſer : *Augur fuit Picus, & domi habuit Picum, per quem futura noſcebat.* On peut ajouter que la reſſemblance du nom de ce Prince avec celui du Pivert ne contribua pas peu à la fable de ſa métamorphoſe. Quoiqu'il en ſoit, Picus fut honoré après ſa mort, & mis au nombre des Dieux Indigetes.

(3) Sur le 7. Livre de l'En.

Canente déſolée de la perte d'une époux qu'elle aimoit tendrement, ſe retira dans une ſolitude, où elle ne le ſurvêcut pas long-tems, & à l'aide de ſon nom, on publia qu'elle avoit été changée en voix.

Malgré l'autorité de Servius, de Denys d'Halicarnaſſe & de pluſieurs autres Anciens, qui tous regardent Picus comme un perſonnage réel, & un Roi des Aborigenes, nous avons

avons pluſieurs Auteurs qui prétendent qu'il n'y eut jamais de Roi de ce nom en Italie, & Gerard Voſſius (1) veut que toute cette fable ne ſoit fondée que ſur ce qu'il y avoit anciennement dans le pays des Sabins, un Oracle de Mars, pour lequel on ſe ſervoit du Pivert. Bochart (2) qui trouve toujours le dénouement des fables dans la langue Phenicienne, dit que celle-ci n'eſt fondée que ſur le mot *Picca*, qui veut dire un devin, & que c'eſt ſur la reſſemblance de ce nom avec celui de *Picus* qu'on a forgé un Roi qui prédiſoit l'avenir. Enfin il y a des Sçavans qui ſoutiennent que Picus eſt le même que Jupiter, honoré par les anciens Aborigenes ſous le ſymbole du Pivert, oiſeau d'un grand uſage dans les Augures. Pour moi, je crois qu'on peut fort bien s'en rapporter aux Anciens que j'ai cités, ſur-tout à Denys d'Halicarnaſſe, Auteur très-inſtruit des Antiquités d'Italie, & aſſurer avec eux, que Picus y a regné après Janus, & a eu Faunus pour ſucceſſeur.

(1) De Orig. & prog. Idol. l. 1. c. 12.

(2) Chan. l. 1.

CHAPITRE X.

De Silene & de Midas.

QUOIQU'EN général les vieux Satyres fuſſent appellés Silenes, comme nous l'avons dit après Pauſanias (3), il y en avoit cependant un à qui on avoit donné ce nom, par antonomaſe, & qui n'en portoit point d'autre. Comme c'eſt un des perſonnages des plus célebres dans l'Antiquité, on a publié à ſon ſujet une infinité de choſes, dont les unes ſont vraies, pendant que les autres ne ſont que de pures fictions; mais des fictions dont le ſens n'eſt pas toujours impénétrable.

(3) In Attic.

Elien (4) prétend que Silene devoit le jour à une Nymphe, & que quoiqu'il ne fût pas au nombre des Dieux, il étoit cependant d'une nature ſuperieure à celle de l'homme: mais comme il ne nomme pas cette Nymphe, il y a appa-

(4) Variar. Hiſt. l. 3. c. 12.

rence qu'il n'en avoit d'autre preuve que celle qu'il avoit tirée d'Heſiode, qui dit en général (1) que tous les Satyres avoient des Nymphes pour meres. Silene nâquit à Malée, ou du moins il y fut élevé, ſelon le témoignage de Pindare, qui s'exprime ainſi : *Silene ce danſeur incomparable, qu'un Citoyen de Malée, heureux époux de la belle Naïs, a eu le bonheur d'élever.* Les habitans de Pyrrhique, ville de Laconie (2), diſoient que Silene ayant quitté Malée, s'étoit retiré chez eux, & ils montroient un puits ſans lequel ils auroient totalement manqué d'eau, qu'ils croyoient qu'il avoit fait creuſer.

(1) Theog.

(2) Pauſ. in Lac.

Lucien (3) fait ce portrait de Silene : il étoit d'une taille mediocre, gras & charnu. C'eſt ainſi effectivement qu'il paroît ſur les Medailles & ſur les autres Monumens que le temps nous a conſervés (4). Un valet, dans une des Comedies de Plaute, fait de ſon Maître un portrait très-reſſemblant à celui qu'on vient de voir (5), & je ſuis bien trompé ſi l'Auteur n'a pas fait une alluſion maligne à Silene, à qui peut-être le Maître reſſembloit un peu, ainſi que Socrate, tel qu'il paroît ſur quelques pierres gravées. On repreſentoit auſſi Silene monté ſur un âne, preſque toujours yvre, & ayant bien de la peine à ſe ſoutenir : *titubantem anniſque meroque* (6), comme le dit Ovide. C'étoit dans cet équipage qu'il ſuivoit Bacchus, dont il étoit le pere nourricier & le compagnon inſéparable, & à qui, ſelon Diodore de Sicile (7), il communiqua une partie de ſes lumieres. Sur toutes les Antiques qui le repreſentent, il a toujours l'air d'un homme yvre, & qui cuve ſon vin : & ſi Virgile le fait paroître dans une de ſes Eglogues, c'eſt comme un homme plein de vin à ſon ordinaire :

(3) Dans le Conſeil des Dieux.

(4) V. Beger Treſ. de Brandeb. & l'Ant expliq. T. I.

(5) Plaut. in Rud.

(6) Met. l. 5.

(7) Liv. 3.

Inflatum heſterno venas ut ſemper Iaccho.

Telle étoit l'idée qu'on avoit ordinairement de ce perſonnage, tels étoient les portraits qu'on en faiſoit. Cependant d'anciens Auteurs, & très-dignes de foi, en penſoient bien plus avantageuſement. Silene étoit, ſelon eux, un Philoſophe profond, dont la ſageſſe égaloit les lumieres ; & cette yvreſſe dont on a tant parlé, n'étoit

qu'une yvreſſe myſterieuſe, qui ſignifioit qu'il étoit profondement enſeveli dans ſes ſpéculations. Theopompe de l'Iſle de Chio, lui fait tenir un diſcours à Midas, qui eſt rapporté par Elien (1), ſur une Iſle qui eſt ſituée au-delà de toutes les mers, où il y avoit entre autres deux villes, dont l'une étoit nommée la ville pacifique, l'autre la ville guerriere. Les habitans de la premiere, ſans chagrin & ſans inquiétude, couloient des jours heureux, & vivoient pluſieurs ſiécles; pendant que ceux de la ſeconde, toujours en armes contre leurs voiſins, mouroient preſque tous à la guerre On ne ſçait de quel pays Silene vouloit parler: étoit-ce des Iſles fortunées, qu'on croit être les Canaries, ou de la célebre Iſle Atlantique ſur laquelle Platon a tant diſcouru; ou enfin des Hyperboréens qui ſelon les Anciens, menoient une vie ſemblable à celle des habitans de la ville pacifique? C'eſt ce que je ne déciderai point (*a*).

(1) Var. Hiſt. l. 3. c. 18.

Ciceron, Plutarque, & bien d'autres encore, avoient conçu de Silene la même idée, & l'ont toujours regardé comme un homme très-habile, & un grand Philoſophe. Virgile lui fait débiter, dans ſa ſixiéme Eglogue, les principes de la Pholoſophie des Epicuriens, ſur la formation du monde, & des êtres qui le compoſent: *Namque canebat uti*, &c.

L'avanture au reſte qui livra Silene à Midas eſt ſinguliere, & a donné lieu à bien des fables que je dois expliquer. Ce Prince informé des rares talens de Silene, ſouhaitoit depuis long-temps de s'entretenir avec lui. Bacchus qui avoit abandonné la Thrace, où les Bacchantes venoient de déchirer le malheureux Penthée, étoit venu dans la Lydie aux environs du mont Tmolus, où il croiſſoit d'excellent vin. Silene qui rodoit dans le pays, monté ſur ſon âne, s'arrêtoit ſouvent près d'une fontaine pour cuver ſon vin, & ſe repoſer de ſes fatigues (*a*). L'occaſion parut favorable à Midas: il fit jetter du vin dans cette fontaine, & mit quelques payſans en embuſcade. Silene but un jour de ce vin avec excès, & ces payſans qui le virent yvre, ſe jetterent ſur lui, le lierent avec

(*b*) Voyez ſur les Hyperboréens, la Diſſertation de M. l'Abbé Gedouyn, & une autre de moi. Mem. de l'Acad. des Belles-Lettres, T. 7.

des guirlandes de fleurs, & le menerent ainſi au Roi. Ce Prince qui étoit lui-même initié aux myſteres de Bacchus, reçut Silene avec de grandes marques de reſpect ; & après avoir célebré avec lui les Orgies pendant dix jours & dix nuits conſécutives, & l'avoir entendu diſcourir ſur pluſieurs matieres, le ramena à Bacchus. Ce Dieu charmé de revoir ſon pere nourricier, dont l'abſence lui avoit cauſé beaucoup d'inquiétude, ordonna à Midas de lui demander tout ce qu'il voudroit. Midas qui étoit extrémement avare, ſouhaita de pouvoir convertir en or tout ce qu'il toucheroit ; ce qui lui fut accordé. Mais le preſent devint bien-tôt funeſte à celui qui l'avoit ſouhaité avec tant d'empreſſement. D'abord les expériences qu'il fit le charmerent : il toucha un rameau, des pierres, des épics, tout devint or ; mais auſſi, quand il fut prêt à ſe mettre à table, & qu'il voulut ſe laver les mains, l'eau reçut le même changement : enfin le pain le vin, les viandes qu'on lui ſervoit, devenoient de l'or à meſure qu'il y touchoit ; & il étoit prêt à mourir de faim au milieu de tant de richeſſes, lorſque s'étant adreſſé au même Dieu pour le prier de le délivrer d'un pouvoir ſi incommode, Bacchus lui ordonna de laver ſes mains dans le Pactole ; ce qu'il fit ; & perdant cette fatale vertu, il la communiqua au fleuve, qui depuis roule un ſable d'or.

C'eſt ainſi que les Grecs ſe plaiſoient à traveſtir l'Hiſtoire en fables ingenieuſes. Je dis l'Hiſtoire, car c'en eſt une véritable, & quoique j'aye déja parlé aſſez au long de Midas, dans l'Hiſtoire d'Apollon, la liaiſon qu'elle a avec celle de Silene m'oblige à y revenir, & cela d'autant plus volontiers que j'en avois laiſſé pluſieurs circonſtances à expliquer, ou que j'explique ici les mêmes, d'une maniere qui m'a paru plus ſatisfaiſante. Midas, ſuivant tous les Anciens, étoit Roi de cette partie de la Lydie & de la Phrygie, où coule le Pactole. Herodote (1) qui dit qu'il regna après ſon pere Gordius, ajoute qu'il envoya de grands preſens au Temple de Delphes, & entre autres une chaîne d'or d'un prix ineſtimable. Ce même Auteur parle ailleurs (2) des Jardins de ce Roi, où il croiſſoit ſans culture des roſes d'une grande

(1) Liv. 1. c. 14.

(1) Liv. 8. c. 138.

beauté, & c'étoit dans ces Jardins mêmes, qu'on croyoit qu'avoit été pris Silene. Midas œconome juſqu'à l'avarice, regnoit ſur un pays fort riche, & retiroit de la vente de ſes grains, de ſes vins, & de ſes beſtiaux, des ſommes conſiderables: voilà ſans doute ce qui fit dire qu'il convertiſſoitt en or tout ce qu'il touchoit, juſqu'au pain, au vin, aux viandes qu'on lui ſervoit. Son avarice changea d'objet, & ayant appris que le Pactole rouloit des grains d'or, il abandonna le ſoin de la campagne & employa ſes Sujets à retirer l'or de ce Fleuve, ce qui lui procura de nouvelles richeſſes: c'eſt là encore le fondement de la fiction qui porte qu'il avoit communiqué au Pactole ſa vertu aurifique.

Au milieu des ſoins que demandoient tant de travaux differents, Midas n'abandonnoit pas les affaires de la Religion, & il fit tant de changemens dans celle des Lydiens, qu'on le regarda, au rapport de Juſtin (1), comme un ſecond Numa. Il ſe ſervoit même, dit-on, pour faire recevoir ces changemens, du ſtratagême qui fut dans la ſuite ſi utile au Roi de Rome: car comme celui-ci publioit qu'il apprenoit de la Nymphe Egerie tout ce qu'il faiſoit en matiere de Religion, Midas diſoit de même que c'étoit Silene qui l'inſtruiſoit dans les nouveaux myſteres qu'il avoit deſſein d'établir, principalement dans ceux des Orgies; car ce Prince qui poſſedoit d'excellens vignobles, étoit très-dévot à Bacchus. Quelques Auteurs même (*a*), penſent qu'ayant pris près de la fontaine dont on a parlé, quelque Satyre, c'eſt-à-dire, quelque animal reſſemblant au Singe, il avoit aſſûré que c'étoit Silene, le nourricier & le compagnon de Bacchus, qu'il interrogeoit ſur tous ſes deſſeins, à peu-près comme on a dit que Sertorius interrogeoit ſa Biche privée; mais, pour parler plus juſte, c'étoit véritablement Silene lui-même qui lui communiquoit une partie de ſes lumieres, puiſqu'il vivoit en même temps que lui, & étoit ſon voiſin, comme on le diradans la ſuite.

(1) Liv. 2. c. 7.

Comme Midas avoit par tout des eſpions, qu'il interrogeoit & écoutoit avec attention, on diſoit qu'il entendoit de

(*a*) Voyez les Notes d'Abraham Gronovius ſur le Chap. XVIII. du troiſiéme Livre d'Elien.

loin, qu'il avoit de longues oreilles, comme on dit d'un Roi puiſſant, qu'il a les bras longs; & voilà encore l'origine de la fable qui lui donna des oreilles d'âne; explication plus naturelle encore que celle que nous avons déja donnée à la même fiction (1).

(1) Hiſt. d'Apollon.

On doit conclure de tout ce que je viens de dire que Midas étoit un Prince puiſſant, & que Silene dont il ſe ſervoit utilement, étoit un profond Philoſophe qui l'aidoit de ſes conſeils dans l'établiſſement de ſes Loix & de ſes Céremonies religieuſes. Peut-être auſſi qu'on n'a dit qu'il étoit un peu yvrogne, ce qui l'a fait paſſer pour le pere nourricier de Bacchus & ſon compagnon inſéparable, que parce que c'étoit lui qui avoit fait recevoir dans la Lydie les Orgies & les autres Fêtes de ce Dieu. Comme je ſuis en train d'expliquer les Fables qu'on a débitées à ſon occaſion, je crois voir le dénouement de celle qui le faiſoit toujours aller ſur un âne, dans ce qu'a dit Diogene Laerce, lorſque comparant Ariſtote à Silene, il dit que le premier étoit toujours à cheval, & que le ſecond n'avoit qu'un âne pour monture: ce qui veut dire ſans doute que Silene ne faiſoit dans la Philoſophie que des progrès lents, mais ſûrs; au lieu que l'autre alloit au grand trot, & bronchoit quelquefois. Celle des oreilles d'âne, ſelon Tertullien (2), nous apprend qu'il étoit doué d'une grande intelligence. Enfin Voſſius (3) explique celle de la Fontaine de vin, dont nous avons parlé, en diſant qu'elle ſignifie ſeulement l'envie qu'avoit Midas de poſſeder Silene, qui ſelon lui étoit Roi de Carie, & devint en effet grand ami de Midas.

(2) Liv. 2. *de Anima.*

(3) de Idol. l. 2.

Quelques Auteurs, au reſte, confondent Silene avec Marſyas, ce celebre Joueur de flûte dont on a parlé dans l'Hiſtoire d'Apollon, qui le fit écorcher vif. Ce qui peut donner de la vrai-ſemblance à cette opinion, c'eſt que Marſyas eſt repréſenté comme un Satyre, ainſi qu'on peut le voir dans ſes Images (4): or les Silenes étoient de vieux Saryres, comme on vient de le dire; mais ce qui acheve de déterminer en faveur de ce ſentiment, c'eſt qu'Herodote parlant de Marſyas, l'appelle Silene.(5) Dès-là les temps conviennent à mer-

(4) Antiq. expl. T. 1.

(5) L. 7. c. 26.

veille, & il n'eſt plus étonnant que Midas ait fait ſi grand cas de lui, puiſque ce fut pour avoir jugé en ſa faveur contre Apollon, que ce Dieu lui donna des oreilles d'âne.

Après cela je ne rapporterai ce qu'a dit Bochart au ſujet de Silene, que comme une de ces conjectures ſçavantes dont ceux qui poſſedent les Langues, veulent à tout propos faire parade. Les Anciens, dit-il, par la Fable de Silene, nous font juger qu'ils avoient quelque connoiſſance du Meſſie, puiſque le nom de ce Satyre vient de *Silo*, que preſque tous les Interpretes entendent de Jeſus-Chriſt (1).

(1) Chan. l. c. 18.

Silene fut honoré après ſa mort comme un Demi-Dieu, & recevoit les honneurs dûs aux Heros, indépendamment même de Bacchus. C'eſt la remarque de Pauſanias (2), qui parlant du Temple que Silene avoit dans l'Elide, s'exprime ainſi: *Là vous verrez encore un Temple de Silene, mais un Temple qui lui eſt propre & particulier, ſans que Bacchus en partage l'honneur.*

(2) In Eliac.

CHAPITRE XI.

Des Dieux Lares & Penates.

JE dois finir l'Hiſtoire des Dieux de la Terre par celle des Lares & des Penates, qui étoient les gardiens & les protecteurs des maiſons & des biens de la campagne.

On a dit dans le premier Volume (3) que chaque homme & chaque femme avoit ſon Genie particulier: il y en avoit auſſi pour chaque maiſon, pour chaque ville, & en general pour toute la campagne; & pendant que ceux des hommes & des femmes retenoient le nom de Genies, ceux des maiſons étoient appellés *Lares*, & ceux des villes & des lieux particuliers, *Penates*, quoiqu'il ſoit vrai cependant, que ſouvent on confondoit ces derniers les uns avec les autres.

(3) Liv. 5.

Comme les Dieux du Paganiſme, de quelqu'ordre qu'ils

fuſſent, ne manquoient jamais de genealogie, les Lares ſelon Ovide (1), étoient fils de Mercure & de *Lara*, fille d'Almon. L'indiſcrette Lara ayant fait confidence à Junon des galanteries de Jupiter, ce Dieu lui coupa la langue, & ordonna à Mercure de la conduire en Enfer. Le triſte état où elle étoit n'avoit pas éteint tous ſes charmes; ſon conducteur en devint amoureux, & en eut des jumeaux qui furent appellés *Lares* (*a*), qui devinrent dans la ſuite les Gardiens des rues & des chemins. Les inſcriptions favoriſent le ſentiment d'Ovide, puiſqu'on en trouve ſur leſquelles ſont écrits ces mots: *Lar vialis, le Lare des chemins.*

(1) Faſt. l. 2.

Cependant comme rien n'eſt moins ſoutenu que les genealogies des Dieux du Paganiſme, il ſe trouve des Auteurs qui donnent *Laronda* pour mere aux Lares; mais ne ſeroit-ce pas la même perſonne, ſous des noms ſi approchans? Je ne dirai pas la même choſe d'une autre mere de ces Dieux, qu'on nomme *Mania*: auſſi confond-on alors les Lares avec les Manes. Les Lares, ſelon Varron (2), ſont les mêmes que les Manes; auſſi dit-on qu'ils étoient fils de Mania. Feſtus eſt en cela d'accord avec ce ſçavant Romain. Aux Fêtes, dit-il, appellées *Compitalia*, on plaçoit dans les carrefours ſur des poteaux, des figures d'hommes & de femmes, parce qu'on croyoit que cette Fête étoit celebrée en l'honneur des Dieux, qu'on appelloit Lares. Mais une nouvelle preuve que ces Dieux étoient les mêmes que les Manes, c'eſt que ceux-ci étoient auſſi nommés *Larvæ*, d'où les maſques des Anciens avoient pris leur nom.

(2) De Lingua Latina.

Servius vient encore à l'appui de cette opinion, lorſque ſur le cinquiéme de l'Eneide, il rapporte l'origine des Lares à la coutume où l'on étoit anciennement d'enterrer les morts dans les maiſons, qu'on honoroit enſuite comme ſes Dieux domeſtiques; car il eſt évident qu'alors les Lares étoient les mêmes que les Manes.

Mais ce n'étoient pas ſeulement les rues & les chemins que

(a) *Fitque gravis, geminoſque parit, qui compita ſervant;*
Et vigilant noſtrâ ſemper in æde Lares. Faſt. l. 2.

gardoient

gardoient les Lares ; ils étendoient ce même ſoin ſur les champs, & j'ai pour garant Tibulle :

Vos quoque felicis quondam, nunc pauperis agri
Cuſtodes, fertis munera veſtra Lares (1).

(1) Eleg. 1. 1.

Comme ordinairement les chiens ſont les gardiens des maiſons & même des champs, il ne faut pas s'étonner ſi Plaute dit que les Lares étoient repréſentés ſous la figure de ces animaux (2) ; du moins eſt-il ſûr qu'ils étoient revêtus de leurs peaux. Remarquons ici que lorſque les enfans étoient dans l'âge où ils quittoient la *Bulle*, ils la pendoient au cou des Dieux Lares, & les Eſclaves qui recevoient la liberté, en faiſoient autant de leurs chaînes. Petrone qui employe toujours ſi agréablement l'ancienne fiction, dit que de jeunes garçons étant entrés dans la ſalle du repas de Trimalcion, revêtus de tuniques blanches, mirent ſur la table les Dieux Lares, ornés de Bulles.

(2) In Aul.

Comme l'ancien Paganiſme avoit pourvû à tout, on établit auſſi des Lares pour les Vaiſſeaux, qui certainement en avoient autant de beſoin que les maiſons, & ceux-ci s'appelloient *Lares de la mer*, *Lares marini*. Etoient-ils differens de ces Dieux Pataïques, dont nous avons parlé dans le premier Volume, qu'on mettoit ſur la proue des Bâtimens de mer, pour en être les Patrons & les Gardiens ? C'eſt ce que je ne crois pas, puiſqu'il y a des Auteurs qui penſent que ces Lares marins étoient Neptune, Tethys, & Glaucus : pouvoit-on donner aux vaiſſeaux de plus puiſſans & de plus fideles Gardiens ?

La place la plus ordinaire des Lares des maiſons, ſi nous en croyons S. Jerôme, étoit derriere la porte ; & on étoit perſuadé qu'ils en éloignoient tout ce qui auroit pû nuire, ſur-tout les *Lemures*, Genies qui ne ſçavoient faire que du mal.

Les obligations que chacun croyoit avoir aux Dieux Lares, avoient engagé leurs adorateurs à leur faire de fréquentes libations, & on alloit même juſqu'aux ſacrifices : c'eſt du moins ce qu'on peut tirer d'un ancien marbre, donné par Boiſſard, &

dédié par C. Sempronius Piſon, aux Dieux Lares des Empereurs (1), puiſqu'avec les deux figures, l'une d'un jeune homme, l'autre d'un homme plus âgé, on y voit un Autel flamboyant, avec les préfericules, un vaſe, & une patere, &c. Par deſſus cela on ornoit de fleurs & de guirlandes les ſtatues des Dieux Lares, on leur offroit des fruits, on les tenoit propres, & on en avoit enfin, un ſoin tout particulier. Il y avoit même, du moins dans les grandes maiſons, un domeſtique uniquement occupé au ſervice de ces Dieux; & Suetone (2) nous apprend que Domitien avoit un valet de chambre de cette eſpece. Cependant il eſt bon d'obſerver qu'on perdoit quelquefois le reſpect dû à ces Dieux, comme dans certaines occaſions où la douleur pour la mort de quelque perſonne chere, l'emporte ſur toute autre conſidération, & alors on les jettoit même par la fenêtre, ainſi que le dit Suetone, dans l'Hiſtoire de Caligula.

(1) Laribus Augg. C. Sempronius Piſo.

(2) In Domit.

Le nom de *Grondiles* qu'on donnoit quelquefois aux Lares, devoit ſon inſtitution à Romulus, qui les appella ainſi, en l'honneur de la Truye qui avoit mis bas en une ſeule portée trente petits cochons; & c'eſt du cri de ces petits animaux, que ce nom étoit tiré.

Outre les noms dont on vient de parler, on leur en donnoit encore d'autres. On appelloit *Lares publici*, ceux qui avoient ſoin des bâtimens publics; *Familiares*, ceux des maiſons de chaque particulier; *Viales*, ceux des chemins; *Compitales*, ceux des carrefours, &c.

Comme il ne faut pas trop s'en fier aux Romains ſur l'origine de leurs Dieux, je finirai cet article en remarquant que le mot *Lare*, vient d'un mot Toſcan *Lars*, ou *Larte*, qui veut dire, *Chef* ou Conducteur.

CHAPITRE XII.

Des Dieux Penates.

QUOIQU'IL ſoit vrai que l'on confondoit quelquefois les Dieux Penates avec les Dieux Lares & les Genies, il eſt ſûr qu'on les diſtinguoit encore plus ſouvent les uns des autres; & leur diſtinction eſt très-bien marquée dans l'Adieu de Coriolan à ſa mere, à laquelle, ſelon Denys d'Halicarnaſſe (1), il dit: *Adieu, vous Penates, vous Lares paternels, & vous Genies de ce lieu.* (1) Ant. Liv. 8.

Il ne faut pas s'imaginer, d'abord, que les Penates formaſſent une claſſe differente de Divinités, puiſqu'au contraire ils étoient choiſis dans chacune d'elles. C'étoit quelquefois Jupiter, plus ſouvent Veſta, ainſi des autres, ſelon la dévotion des particuliers qui en faiſoient le choix. Nigidius, ancien Auteur cité par Arnobe (2), diſtingue quatre ſortes de Penates. Les premiers ſont de la claſſe de Jupiter, c'eſt-à-dire, choiſis parmi les Dieux du Ciel. Les ſeconds, de celle de Neptune, ou des Dieux de la mer. Les troiſiémes, de celle de Pluton, ou des Dieux des Enfers. Les derniers enfin, pouvoient être pris indifferemment dans la claſſe de tous les hommes Déifiés. Il faut pourtant avouer qu'on entendoit ordinairement par les Dieux Penates, ceux des Samothraces; mais on doit convenir en même-temps qu'il étoit libre à chacun de choiſir ceux qu'il vouloit: auſſi avons-nous d'anciennes Inſcriptions qui font mention des Dieux Penates & des Dieux Lares de toutes ſortes, & même des Empereurs vivans. Il étoit même permis de mettre ſes Ancêtres au nombre de ces Dieux; & c'eſt ce qui arrivoit le plus ſouvent. (2) Adverſ. Gentes.

Les Romains, au rapport de Denys d'Halicarnaſſe (3), nommoient indifferemment Penates, tous ces Dieux; « mais » ceux qui ont rendu ce mot grec, les ont appellés, les uns » des *Dieux paternels*, les autres, des *Dieux originaires*: d'autres (3) Liv. 10.

» encore les *Dieux de poſſeſſion* : quelques-uns, les *Dieux ſecrets* » ou *cachés* ; enfin les *Dieux défenſeurs*, par où il paroît que » chacun a voulu exprimer quelque proprieté particuliere de » ces Dieux, quoique dans le fond, ils veulent tous dire la » même choſe ».

Anciennement il n'étoit pas permis d'avoir de ces Dieux particuliers, ni de leur adreſſer aucun culte ; mais enfin, non ſeulement on en ſouffrit l'introduction, mais elle fut encore autoriſée par les Puiſſances ſéculieres. Il y avoit même une des Loix des douze Tables, qui ordonnoit de célebrer religieuſement les ſacrifices des Dieux Penates, & de les continuer ſans interruption dans les familles, de la maniere que les chefs de ces familles les avoient établis. On ſçait, d'ailleurs, que lorſque quelqu'un par l'adoption paſſoit dans une autre famille, le Magiſtrat avoit ſoin de pourvoir au culte des Dieux que l'adopté abandonnoit.

Si on veut maintenant remonter à l'origine des Penates, je crois qu'elle eſt fondée ſur l'opinion où l'on étoit, que les manes des Ancêtres ſe plaiſoient encore après leur mort à demeurer dans leurs maiſons, où même ſouvent on les faiſoit enterrer, ſi nous en croyons Servius (*a*), & où on gardoit ordinairement leurs portraits dans les lieux les plus reſpectables. Car après les avoir regardés comme des perſonnes illuſtres, on vint peu à peu à leur rendre des hommages & des reſpects ; enſuite on implora leur aſſiſtance, & on leur établit un culte & des céremonies. Le paſſage du Livre de la Sageſſe, que nous avons déja cité, Tom. I. où il eſt parlé de la mort d'un enfant, cher à ſes parens, dont le culte enfin s'établit dans la famille, en eſt une preuve convaincante. Ainſi je crois qu'anciennement les premiers Penates n'étoient que les manes des Ancêtres, comme ſaint Auguſtin (1) le prouve ſur l'autorité d'Apulée & de Photin ; mais que dans la ſuite on y aſſocia tous les autres Dieux ſans diſtinction.

(1) De Civ. Dei. l. 9. c. 11.

On faiſoit les Statues des Dieux Penates, non de Cire ſeulement, comme le prétendent quelques Auteurs, mais indif-

(a) Sur ces paroles de l'Eneide, Liv. 6.
Sedibus hunc refer ante ſuis.

feremment de toutes ſortes de matiere, même d'argent. On les conſacroit dans le lieu le plus ſecret, qu'on appelloit le *Laraire*, *penetralia*. Là on leur élevoit des Autels, on tenoit des lampes allumées, & on y joignoit des ſymboles qui marquent tous la vigilance, entr'autres le chien, dont ces Statues portoient ſouvent la peau ſur les épaules, ainſi que les Lares, ou en avoient ſous leurs pieds une figure (*a*). Apulée renferme tous les ſacrifices des Dieux Lares & Penates, en trois mots, *thure, mero, & aliquando victimis, de l'encens, du vin & quelquefois des victimes.* Il y avoit pour cela des Autels, tels qu'on peut en voir dans l'Utilité des Voyages, ouvrage de M. Baudelot (1). La veille de leurs fêtes on avoit ſoin de frotter les Statues avec du baume & de la cire pour les rendre propres & luiſantes, & pour pouvoir y imprimer les vœux qu'on leur faiſoit. Cette cire formoit à la longue une croute qui cachoit la matiere dont ces Statues étoient faites; & c'eſt ſans doute ce qui a trompé les Auteurs, dont j'ai parlé, qui croyoient qu'on ne les faiſoit que de cire.

(1) Pag. 262.

Anciennement on leur offroit des enfans en ſacrifice; mais Brutus, celui qui chaſſa les Tarquins, changea ce barbare ſacrifice, en un plus raiſonnable, & on ne leur offrit dans la ſuite que du vin, de l'encens, des fruits, & quelquefois des victimes ſanglantes, des agneaux, des brebis, &c. comme on le voit dans Horace, qui invitant ſa Maitreſſe de venir aſſiſter au ſacrifice qu'il préparoit dans ſa maiſon en l'honneur du Génie, lui marque la maniere dont il en avoit fait les préparatifs (*b*). Tibulle de même parle du ſacrifice d'une brebis qu'il immoloit aux Dieux Lares champêtres. On couronnoit auſſi leurs Statues de feſtons, d'ail & de pavot, & on y ajoutoit pluſieurs autres petites céremonies qu'il eſt inutile de rapporter. Il eſt bon de remarquer ſeulement que dans les ſacrifices publics qu'on offroit aux Penates, on leur immoloit une truye, ainſi que nous l'avons dit dans l'article

(*a*) Voyez l'Harpocrate de Cupper, & & l'Utilité des Voyages, par M. Baudelot.

(b) *Rides argento domus; ara caſtis*
Vincta verbenis, avet immolato
Spargier agno.

des Lares, après Varron & Properce (*a*), & on croit que cette coutume avoit été introduite par Enée. C'étoit pendant les Saturnales qu'on célebroit la fête des Dieux Lares & Penates, & il y avoit outre cela un jour de chaque mois, deſtiné à honorer ces Dieux domeſtiques. Le zéle alloit même quelquefois juſqu'à en fêter quelqu'un tous les jours, & même pluſieurs fois dans le même jour, comme Suetone & Tacite le prouvent par l'exemple de Neron, qui négligeoit tous les autres Dieux, en faveur d'un Penate favori.

Comme non ſeulement les particuliers avoient chacun leurs Dieux Manes ou Penates, mais que chaque Peuple en choiſiſſoit pour veiller à la conſervation de l'Etat, on voyoit dans Rome un Temple conſacré aux Dieux domeſtiques, & on leur avoit marqué un jour de fête qu'on célebroit avec beaucoup de ſolemnité, le deux des Kalendes de Janvier. On y joignoit les Jeux qu'on appelloit *Compitales*, comme qui diroit des carrefours, parce que les Penates y préſidoient.

Enfin on avoit tant de reſpect pour les Dieux Penates, qu'on n'entreprenoit rien de conſiderable ſans les conſulter: on portoit même quelquefois dans les voyages leurs figures, comme nous l'apprenons d'Apulée : *En quelque endroit que j'aille, dit-il, je porte toujours pendant mon voyage la figure de quelque Dieu.* Et apparemment que Ciceron eut peur de fatiguer ſa Minerve favorite, lorſque prêt à partir pour ſon exil, il alla ſolemnellement la conſacrer dans le Capitole.

La figure des Dieux Penates étoit quelquefois la ſimple repréſentation de quelque Dieu, d'un Génie, d'un Heros ou demi-Dieu, ou enfin de quelque Ancêtre célebre : ſouvent c'étoient des figures Panthées, c'eſt-à-dire, de celles qui portoient les ſymboles de pluſieurs Divinités. On en trouve pluſieurs de celles-là dans Spon, dans Cuper, & particuliérement dans l'Utilité des Voyages, par Baudelot.

Comme l'homme eſt naturellement curieux, & que l'avenir l'inquiette, il y a apparence que parmi les Dieux Penates

(*a*) Liv. 4. Eleg. I. Martial, 14. dit auſſi:
Iſte tibi faciet bona Saturnalia porcus,
Inter ſpumantes ilice partus apros.

Ou comme dit Horace Satyr. L. 1. Sat. 3.
. . . . . *Immolet æquis*
Hic porcum Laribus.

il y en avoit qui rendoient des Oracles. On ſçait qu'on n'entreprennoit rien de conſiderable ſans aller à l'Oracle, mais comme les lieux où ils ſe rendoient étoient quelquefois éloignés; qu'il falloit pour les conſulter bien des préparatifs & bien de la dépenſe, il étoit plus commode d'en avoir chez ſoi, que l'on conſultoit du moins pour les affaires domeſtiques. Il eſt vrai que je n'ai trouvé aucune autorité poſitive, qui nous apprenne ce fait; mais ſouvent une Médaille, une Pierre gravée, nous inſtruiſent de bien des choſes que nous ignorions auparavant. M. le Marquis Cupponi, correſpondant honoraire de l'Academie des Belles-Lettres, envoya en 1733. à M. de Boze l'empreinte d'une Cornaline antique gravée en creux, qui repréſente un Autel ſur lequel eſt une tête, ou plutôt, un maſque; à côté, & preſque derriere, eſt la figure d'un homme courbé, appuyant ſa tête, comme pour écouter. Sur le devant eſt une femme debout, & au bas de l'Autel, un petit Animal. L'explication qu'on en donne dans le neuviéme Tome des Memoires de l'Academie, convient parfaitement à un Dieu Penate qui rendoit des Oracles. Le Maſque repréſente, ou le Dieu Pan ou Sylvain, ou quelque autre: l'homme qui prête l'oreille pour écouter, attend ſa réponſe: la femme qui eſt debout, ſemble être venue pour s'éclaircir ou ſur quelque ſonge, ou ſur quelque autre affaire qui l'inquiette: le petit animal, qu'on peut prendre pour un chien, ou pour un cabrit, eſt la victime deſtinée au ſacrifice. On peut voir tout ceci plus au long, dans l'endroit que je viens de marquer.

Il eſt conſtant qu'il n'y a point eu de Peuple idolâtre, où la ſuperſtition pour les Dieux Penates ait été portée ſi loin que parmi les Romains, quoique preſque toutes les Nations les ayent eu en grande vénération (*a*), comme les Grecs, les Egyptiens, les Pheniciens, les Chaldéens. Il y a apparence que ce culte avoit été apporté à Rome par les Phrygiens. Virgile nous apprend qu'Enée eut grand ſoin d'emporter

(a) *Et toto quippe mundo, & locis omnibus, omnium Vocibus, fortuna ſola invocatur.* Plin. l. 1.

avec lui les Dieux Penates (*a*), ſuivant l'ordre qu'il en avoit reçu des Deſtins par la bouche d'Hector (*b*).

Ces Dieux Phrygiens adoptés avec grand reſpect par les Romains, que rien ne flattoit tant que l'idée qu'ils avoient de deſcendre d'Enée & de Venus ſa mere, furent placés dans un Temple près du Marché. Voici la deſcription qu'en fait Denys d'Halicarnaſſe (1). « C'étoit, dit-il, deux jeunes hommes aſſis, armés chacun d'une pique, & la ſculpture en « étoit très-ancienne. Nous avons encore, ajoute cet Auteur, » pluſieurs autres Statues de ces Dieux dans de vieux Temples, qui ſont toutes en habit militaire ».

(1) Liv. 1.

Le feu ſacré ou Veſta, qu'emporta auſſi avec ſoi Enée, étoit ſans doute le plus diſtingué des Dieux Penates (*c*), puiſqu'après qu'Hector lui eût recommandé ces Dieux, il s'approche lui-même du ſacré foyer, & en retira les bandelettes de Veſta, & le feu qui y brûloit. Si nous en croyons Varron cité par Macrobe (2), Dardanus avoit apporté d'abord ces Penates Phrygiens dans l'Iſle de Samothrace, & Enée les transfera enſuite de Troye dans le Pays Latin.

(2) Sat. l. 3. c. 4.

Je dois dire auſſi que les Idoles que Jacob emporta de la maiſon de ſon beau-pere Laban, & que l'Ecriture-Sainte appelle du nom de *Theraphim*, étoient des Dieux Penates, dont le culte paſſa dans la ſuite en Phrygie, de-là en Grece & en Italie; c'eſt là ſans contredit leur véritable origine.

Ajoutons enfin qu'on croyoit apparemment dans le Paganiſme que les maiſons n'étoient pas ſuffiſamment gardées par les Lares & par les Penates, puiſqu'on avoit encore d'autres Dieux pour avoir ſoin des portes, des clefs & des gonds, ſur quoi on peut conſulter ce que j'en ai dit en parlant du progrès de l'Idolâtrie (3).

(3) T. I. l. 3.

(a) *Ilium in Italiam portans, victoſque Penates.* En. l. 1.
(b) *Sacra ſuoſque tibi commendat Troja Penates:*
Hos cape fatorum Comites, his mœnia quære. Ibid.
(c) *Sic ait, & manibus vittas, Veſtamque potentem*
Æternumque adytis effert penetralibus ignem. Æn. l. 2.

LIVRE

LIVRE QUATRIEME.

DES DIEUX DE L'ENFER.

POUR donner un Traité un peu complet de l'Enfer & des Champs Elyſées, tels que les Grecs les avoient connus, je dois examiner, 1°. Ce que les Egyptiens penſoient ſur l'ame, & ſur ce qu'elle devenoit après la ſéparation d'avec le corps. 2°. Faire voir que les Grecs avoient tiré des céremonies pratiquées par ce peuple dans leurs funerailles, tout ce qu'ils ont dit ſur l'état des ames après la mort, & en particulier l'idée de l'Enfer & des Champs Elyſées. 3°. Faire une deſcription exacte de ces deux demeures, tirée des Ouvrages des Anciens, ſurtout des Poëmes d'Homere, & de Virgile. 4°. Parler des Dieux qui préſidoient aux Enfers. 5°. Enfin des Illuſtres malheureux qu'on diſoit expier dans le Tartare la peine dûe à leurs crimes.

CHAPITRE I.

Ce que penſoient les Egyptiens ſur l'état des ames après la mort.

S'IL y a quelque point où la Theologie des Payens s'écarte moins des lumieres naturelles, c'eſt celui qui regarde l'état des ames après la mort, & la juſtice qui leur étoit rendue en l'autre Monde, puiſqu'il ſuppoſoit la connoiſſance de l'immortalité de l'ame.

Il eſt vrai que cet article avoit été alteré par des fables ſi ridicules & ſi abſurdes, que les enfans même n'y ajoutoient aucune foi, ſi nous en croyons Juvenal; mais toujours eſt-il également vrai que le fond en étoit bon, & qu'il pouvoit ſervir de frein à la licence & à la cupidité.

Il eſt certain d'abord, que cette partie de la croyance des Grecs leur étoit venue d'Egypte; & pour le prouver, je vais rapporter ce que Diodore de Sicile nous apprend des coutumes égyptiennes à cet égard, & le comparer enſuite avec ce qu'on trouve dans les Poëtes les plus anciens, & dans les uſages pratiqués par les Grecs.

(1) Liv. 1. c. 36. L'Auteur que je viens de nommer, après avoir dit (1) que ſuivant les Egyptiens eux-mêmes, Orphée avoit porté dans la Grece toute la fable de l'Enfer, ajoute: « Les ſupplices » des méchans dans le Tartare, le ſéjour des bons aux Champs » Elyſées, & quelques autres idées ſemblables, ſont viſible» ment priſes des funerailles des Egyptiens. Mercure con» ducteur des ames chez les Grecs, a été imaginé ſur un » homme à qui l'on remettoit anciennement en Egypte le » corps d'un Apis mort, pour le porter à un autre qui le rece» voit avec un maſque à trois têtes, comme celles de Cer» bere. Orphée ayant parlé en Grece de cette pratique, Ho» mere en a fait uſage dans ces vers de l'Odyſſée:

Avec ſon Caducée, aux bords des fleuves ſombres
Mercure des Heros avoit conduit les ombres (1).

(1) Traduct. de M. Terraſſon.

Le Poëte ajoute un peu plus bas :

Ils paſſent l'Ocean, & le pâle rocher ;
Et bien-tôt abordant, par l'effort du Nocher ;
Aux portes du Soleil, lieu des images vaines,
Ils parviennent enfin à ces heureuſes plaines,
Où jouiſſant de tout, excepté de leurs corps,
Et libres de nos ſoins, on voit errer les morts.

» Or l'Ocean eſt le Nil même, auquel les Egyptiens donnent » en leur langage un nom qui ſignifie la même choſe que » l'Ocean. Les portes du Soleil ſont la ville d'Heliopolis ; & » ces plaines heureuſes qu'on dit être le ſejour des Juſtes » morts, ne ſont à la lettre que les belles campagnes qui ſont » aux environs du lac d'Acheruſe auprès de Memphis, & » qui ſont partagées par des champs & par des étangs cou- » verts de blé ou de lotos. Ce n'eſt pas ſans fondement qu'on » a dit que les morts habitent là ; car c'eſt-là qu'on termine » les funerailles de la plûpart des Egyptiens, lorſqu'ayant fait » traverſer le Nil & le lac d'Acheruſe à leurs corps, on les » dépoſe enfin dans des tombes qui ſont arrangées ſous terre » en cette campagne.

» Les céremonies qui ſe pratiquent encore aujourd'hui dans » l'Egypte, conviennent à tout ce que les Grecs diſent » de l'Enfer ; comme à la barque qui tranſporte les corps, » à la piece de monnoye qu'il faut donner au Nautonnier, » nommé Caron en langue Egyptienne ; au temple de la téne- » breuſe Hecate placé à l'entrée de l'Enfer ; aux portes du Co- » cyte & du Lethé, poſées ſur des gonds d'airain ; à d'autres » portes qui ſont celles de la vérité ; au ſimulacre de la Juſti- » ce qui eſt ſans tête. Il en eſt ainſi de tout le reſte, qui paroît » n'être qu'une copie exacte de ces funerailles, telles même » qu'on les fait actuellement. Dans la ville d'Acanthe qui » eſt au-delà du Nil du côté de la Libye, à ſix vingts ſtades

» de Memphis, il y a un tonneau percé dans lequel trois » cens ſoixante Prêtres verſent tous les jours de l'eau appor- » tée du Nil. Non loin de-là, on execute réellement la fable » de l'Aſne dans une aſſemblée publique, où un homme file » une longue corde de jonc, qui eſt défilée en même temps » par des gens qui ſont derriere lui.

(1) Voyez les Adages d'Eraſme.

Ce même Auteur, après avoir parlé de la maniere dont les Egyptiens embaumoient les cadavres, pourſuit ainſi: « Quand » le corps doit être inhumé, on en va annoncer le jour pre- » mierement aux Juges, & enſuite à toute la famille & à » tous les amis du mort. Cette indication ſe fait en expri- » mant ſon nom, & en diſant qu'il va paſſer le lac. Auſſi-tôt » quarante Juges s'aſſemblent & vont s'aſſeoir dans un Tri- » bunal formé en demi-cercle, & placé à l'autre bord du lac. » Des Ouvriers prépoſés à cette fonction, mettent ſur ce lac » une barque qu'ils ont conſtruite, & qui eſt gouvernée par » un Pilote, que les Egyptiens nomment Caron en leur lan- » gue. On dit qu'Orphée étant venu en Egypte, & ayant vû » cette cérémonie, bâtit la fable de l'Enfer, en ajoutant quel- » ques circonſtances à ce qu'il avoit vû pratiquer: nous en » parlerons bien-tôt plus au long. Avant qu'on place le cer- » cueil dans cette barque, la loi permet à tout le monde de » venir faire ſes plaintes, contre le mort. Si quelqu'un le » convainc d'avoir mal vécu, les Juges portent la Senten- » ce, & privent le mort de la ſépulture qu'on lui avoit pré- » parée. Mais ſi celui qui a intenté l'accuſation ne la prou- » ve pas, il eſt ſujet à de grandes peines. Quand aucun ac- » cuſateur ne ſe preſente, ou que ceux qui ſe ſont preſentés » ſont convaincus eux-mêmes de calomnie, tous les parens » quittent le deuil, louent le défunt, ſans parler néanmoins » de ſa race comme font les Grecs, parce que tous les Egyp- » tiens ſe croyent également nobles. Ils commencent ſon » éloge par ſon éducation; parcourant enſuite tous les âges » de ſa vie, ils relevent ſa piété, ſa juſtice, ſon courage, & » prient les Dieux infernaux de le recevoir dans le ſejour des » bienheureux. Toute l'aſſiſtance applaudit à cette Oraiſon fu- » nebre: elle y mêle de nouvelles louanges, & félicite le mort

» de ce qu'il doit paſſer l'éternité dans la paix & dans la » gloire ».

Le même Diodore après avoir dit qu'on gardoit quelquefois les ancêtres dans la maiſon tout embaumés, pour conſerver en les voyant le ſouvenir de leurs bonnes actions, ajoute qu'on y conſervoit auſſi les cadavres de ceux à qui on avoit refuſé la ſépulture pour raiſon de crime & de dette; & qu'il arrivoit quelquefois que leurs deſcendans devenus riches ou puiſſans, acquittoient leurs dettes, ou pourſuivoient leur juſtification, & les faiſoient enſevelir honorablement. Car les Egyptiens, dit-il encore, ſe ſont fait de tout temps une religion d'honorer particulierement leurs morts. Ils donnent aſſez ſouvent leurs corps pour ſûreté de leurs dettes; & ceux qui ne les retirent pas ſont déclarés infames pendant leur vie, & privés de ſépulture après leur decès.

Porphyre (1) nous a conſervé la ptiere, ou plutôt l'abſolution que les Prêtres Egyptiens donnoient aux parents en faveur du mort, & il l'avoit tirée d'Euphantus Auteur que nous n'avons plus. « O! Soleil, premiere Divinité, & vous Dieux » du Ciel, par qui les hommes ont reçû la vie, daignez me » recevoir aujourd'hui dans vos ſacrés tabernacles. J'ai fait » tous mes efforts pour que ma vie ait été telle que vous » l'avez demandée de moi. Mon reſpect a été ſans bornes » pour les Dieux qu'on m'a fait connoître dans mon enfan» ce, & je n'ai jamais manqué d'égards pour ceux qui m'ont » donné la lumiere, ni de tendreſſe pour le ſein qui m'a por» té: mes mains ſont pures du ſang d'autrui; le dépôt fut » toujours ſacré pour moi; & le ſilence des hommes qui ne » me reprochent rien, n'eſt-il pas le gage aſſûré de mon in» nocence? Si cependant il m'étoit échappé quelque faute » perſonnelle & ſecrette, ſoit dans le boire ou le manger, ce » ſont ces entrailles qui en ſont coupables ». Les parens montroient alors les entrailles du mort, & auſſi-tôt on les jettoit dans le lac.

(1) De Abſt. l. 4.

» Les Grecs, remarque le même Diodore, ont corrompu » par leurs fictions & par leurs fables, ce que l'on doit croire » de la récompenſe des bons & de la punition des méchants;

» & par-là ils ont livré aux railleries des libertins un des plus » puiſſants motifs qu'on puiſſe propoſer aux hommes, pour les » engager à bien vivre ».

CHAPITRE II.

Sentimens des Philoſophes Grecs ſur le même ſujet.

PLATON eſt celui des Philoſophes qui a le plus raiſonné ſur la nature de l'eſprit, & ſur l'état des ames après la mort; mais il faut avouer que ſon ſyſtême, ainſi que celui de tous les autres, eſt mal ſoutenu & rempli de contradictions: dès qu'on eſt éloigné de la bonne voye, on s'égare à meſure qu'on avance. Lorſqu'un homme eſt mort, ſelon ce Philoſophe, ſon ame va dans un lieu qu'on appelle Divin, & elle eſt jugée. Quand on a mené une vie conforme aux lumieres de la raiſon, on eſt conduit dans un lieu élevé, où l'on jouit de toutes ſortes de proſperités & de plaiſirs en la compagnie des Dieux: les ames des méchans tombent dans un abyſme où il n'y a que des ténebres fort épaiſſes, & où l'on ſouffre toute ſorte de maux. Ce Philoſophe fait enſuite la deſcription de l'Enfer, des Champs Elyſées, & parle des Fleuves de ces lieux, des Juges, des Furies, &c. à-peu-près comme Homere, dont il a ſuivi les idées.

Socrate ſon maître avoit penſé la même choſe que lui. Ce Philoſophe diſtinguoit trois ſortes d'états pour les ames. Celles qui n'avoient ni merite ni vices, habitoient aux environs de l'Acheruſe, où purgées par les eaux de ce lac, elles alloient recevoir la récompenſe du peu de vertus qu'elles avoient pratiquées. Celles des mechans erroient autour des tombeaux qui enfermoient leurs corps, où elles étoient tourmentées de differentes manieres. Enſuite après avoir bû de l'eau du fleuve d'oubli, elles rentroient dans de nouveaux corps, plus ou moins nobles, ſuivant leur merite. Enfin les ames des bons alloient tout de ſuite dans les Champs Elyſées.

Pythagore croyoit que dès que l'ame étoit ſéparée du corps, elle alloit ſous la conduite de Mercure dans un lieu où l'air étoit très-pur, & où étoient les Champs Elyſées, que Virgile nomme les Champs Aëriens, *Aërios Campos.* C'étoit-là, ajoutoit Pythagore, que les ames des Philoſophes, les meilleures de toutes, devenoient ſemblables aux Dieux, pendant que celles des mechans étoient tourmentées ſans relâche par les Furies: mais les unes & les autres, après un certain eſpace de temps, qu'il appelle le temps des purifications, revenoient ſur la terre habiter de nouveaux corps. Ce fut lui, pour le dire en paſſant, qui enſeigna en Europe, du moins publiquement, la doctrine de la Metempſycoſe, ou de cette circulation éternelle des ames dans de nouveaux corps, qu'il avoit appriſe des Egyptiens, chez leſquels il avoit voyagé. Je dis qu'il enſeigna cette doctrine; car long-temps avant lui, Orphée & Homere, qui l'avoient auſſi puiſée chez le même peuple, en avoient parlé dans leurs Ouvrages.

Les Egyptiens doivent donc être regardés comme les premiers auteurs de cette opinion, qui dans la ſuite ſe répandit d'un côté dans l'Europe, où Melampus, Orphée, Homere, & quelques autres la porterent, & qui pénétra pareillement juſqu'au fond des Indes, où elle fit des progrès ſi étonnans qu'elle y regne encore aujourd'hui. Ce que je viens d'annoncer au ſujet de cette opinion, Herodote l'aſſure poſitivement (1). Les Egyptiens, dit-il, ont été les premiers qui ont cru l'ame immortelle, ce ſont eux auſſi qu'on doit regarder comme les inventeurs de la Metempſycoſe. Leurs Prêtres, dit-il, enſeignent que les ames ne mouroient point avec le corps, & qu'*Amenthes* les recevoit. Cet Amenthes étoit un lieu ſouterrain, à peu-près comme l'Enfer des Poëtes Grecs. Plutarque (2) qui dit que ce mot veut dire, *celui qui reçoit, & qui donne*, ajoute que c'étoit un lieu au centre de la terre, où toutes les ames ſe rendoient. Comme ce gouffre les recevoit, il les rendoit de même; & quand elles en ſortoient, elles alloient habiter de nouveaux corps; premierement, ceux des animaux terreſtres, enſuite ceux des poiſſons & des monſtres marins, puis ceux des oiſeaux,

(1) Liv. 2.

(2) De Iſ. & Oſ.

& après avoir circulé l'eſpace de trois mille ans d'un de ces corps dans un autre (1), elles revenoient animer le corps des hommes, d'où elles reſſortoient auſſi pour recommencer le même manége : & c'étoit ainſi qu'elles étoient immortelles. C'eſt de cette opinion, dit Herodote, que provenoit le ſoin que les Egyptiens avoient d'embaumer les corps avec une dépenſe infinie, de même que ces ſuperbes tombeaux où ils employoient des ſommes ſi conſiderables ; pendant qu'ils négligeoient leurs maiſons, qu'ils ne regardoient que comme des hôteleries, des lieux de paſſage, qui ne meritoient pas leur attention : ce qui a fait dire à Diodore de Sicile, que ce peuple étoit moins curieux à bâtir des maiſons pour les vivants, que des tombeaux pour les morts.

(1) Herod. loc. cit.

CHAPITRE III.

Sentimens des Poëtes.

LES Poëtes quoique livrés ordinairement au feu d'une verve que la raiſon ne guide pas toujours, ont cependant penſé ſur l'état des ames après la mort, à peu-près comme les Philoſophes ; mais chacun d'eux ayant ſuivi ſon caprice, il n'eſt pas étonnant de trouver dans leurs Ouvrages tant d'idées particulieres. En effet, quoiqu'ils conviennent en général que les ames vont ou dans les Champs Elyſées, ou dans le Tartare, ils ne ſont pas d'accord ſur la ſituation de ces deux demeures.

Quelques-uns placent les Champs Elyſées au milieu des airs ; d'autres dans la Lune, quelques-uns dans le Soleil ; enfin dans la centre de la terre à côté même du Tartare. L'opinion la plus commune eſt qu'ils étoient dans une des Iſles de l'Ocean, qu'on appelloit les Iſles fortunées, & qu'on croit être les Canaries. Mais connoiſſoit-on dans ces anciens temps des Iſles auſſi éloignées de la terre ferme ? Ainſi il vaut mieux dire que ſelon eux le ſéjour des bienheureux étoit dans

dans le charmant pays de la Bétique (*a*), où les Phéniciens avoient voyagé dès les temps les plus reculés. Ce Pays étoit délicieux, arroſé de fleuves, de ruiſſeaux & de fontaines. Il y avoit des plaines charmantes, des bocages & des bois enchantés; les montagnes enfermoient de mines d'or & d'argent, & la terre y fourniſſoit en abondance tout ce qui étoit neceſſaire à la vie: c'eſt l'idée qu'en donnent tous les Anciens; & dès-là rien n'étoit plus propre à fournir aux Poëtes les deſcriptions charmantes qu'ils font du ſéjour des Bienheureux.

D'ailleurs le Tarteſſe qui coule dans cette Province, eſt ſans doute le Tartare des Poëtes; c'eſt du moins le ſentiment du ſçavant Bochart. Que ſi on ajoute que ce pays eſt au bout du monde, puiſqu'on ne connoiſſoit rien autrefois au-delà, & qu'on croyoit que le Soleil alloit tous les ſoirs ſe coucher dans l'Ocean où il n'éclairoit plus le monde juſqu'au lendemain matin, il eſt évident qu'on a dû croire que le pays étoit couvert d'éternelles ténebres.

Les mêmes Poëtes ne different pas moins entr'eux au ſujet de l'Enfer. Tout ce qu'on peut recueillir de la Theogonie d'Heſiode, eſt que ce lieu qu'il nomme toujours le Tartare, étoit une priſon où furent mis les Titans, & Saturne lui-même; que cette affreuſe priſon étoit gardée par je ne ſçai quelle eſpece d'être, qu'il nomme Campé, que Jupiter devenu maître du monde fit garder par des Geants à cent mains.

Homere (1) avoit des idées plus nettes ſur ce ſejour des morts; & ſelon lui toutes les ames y étoient conduites par Mercure: il établit même le lieu où il étoit, c'eſt-à-dire, au pays des Cimmeriens, peuples couverts d'éternelles ténebres, & à l'extrémité de l'Ocean, où couloient le Styx, le Periphlegeton, & les autres fleuves d'Enfer. Les Anciens ont été fort embarraſſés à déterminer de quel Pays ce Poëte avoit voulu parler. Il y en a qui prétendent qu'il faut l'entendre des environs de Cadix, ou de la Bétique, parce que ce pays étoit aux extrémités de l'Ocean, où le Soleil va ſe plonger dans les eaux, & où par conſéquent doivent être ces ténebres dont il parle. Il y en a qui penſent que ce

(1) Odyſſ. L. 10. & l. 11.

(*a*) Aujourd'huy l'Andalouſie à l'extrémité de l'Eſpagne, du côté de Cadix.

Poëte, qu'on a toujours regardé comme un excellent Géographe, avoit déſigné par-là les habitans du Nord, ceux même qui ſont privés pendant des mois entiers de la lumiere du Soleil. D'autres croyent qu'il faut l'entendre des peuples qui habitoient à l'extrémité du Pont-Euxin, où étoit le Pays des Cimmeriens, & Strabon favoriſe ce ſentiment, lorſqu'il dit, en parlant d'Homere : « Ce Poëte a connu les Cimmeriens du Boſphore qui habitent vers le Septentrion, dans » un lieu toujours couvert d'épais nuages; & il ne pouvoit les » ignorer, car c'eſt vers le temps de la naiſſance de ce Poëte, » ou peu d'années auparavant, que ces Cimmeriens firent des » courſes juſques dans l'Ionie ». Ce Poëte connoiſſoit donc les Cimmeriens du Boſphore, & par le privilege de la Poëſie, il les a transferés ſur les côtes d'Italie, comme il y a transferé auſſi les Cyanées ou Symplegdes qui ſont des rochers à l'entrée du Pont-Euxin.

(1) Biblioth. univ.

M. le Clerc (1) croit qu'Homere avoit voulu parler des Epirotes où des Theſprotes, peuples qui faiſant ſans ceſſe travailler aux mines, étoient véritablement enſévelis dans les ténebres. Dailleurs c'eſt dans l'Epire, ainſi qu'on le dira dans la ſuite, qu'on trouvoit les fleuves dont parle ce Poëte. Mais il eſt évident qu'il ne faut pas aller chercher ſi loin les Cimmeriens dont parle Homere ; ils étoient ſur les côtes occidentales de l'Italie, près de Bayes & de Pouzolles ; & la raiſon en eſt, qu'Uliſſe y arrive le même jour qu'il reçoit ſon congé de Circé. La deſcription qu'il fait de cette contrée eſt, ſelon Strabon, très-conforme à la Géographie; & ſi le Poëte ajoute que ce lieu eſt aux extrémités de l'Ocean, c'eſt par une de ces licences qu'autoriſe la poëſie.

Voici ce que dit Circé à Ulyſſe effrayé de la propoſition qu'elle lui faiſoit de deſcendre aux Enfers, pour y conſulter l'ombre de Tireſias : « Dreſſez votre mât, déployez vos voiles, & ſoyez ſans inquiettude, les ſeuls ſouffles de Borée » vous conduiront; & quand vous aurez traverſé l'Ocean, » vous trouverez un lieu commode, & les bois de Proſerpine, pleins d'arbres ſtériles.... Abordez à cette plage de » l'Ocean, & allez de là dans le ténebreux Palais de Pluton,

» à lendroit où l'Acheron reçoit dans ſon lit le Periphlegeton » & le Cocyte, qui eſt un écoulement des eaux du Styx: Ulyſſe muni de cet itineraire s'embarque le matin, & le ſoir du même jour arrive au lieu que cette Déeſſe lui avoit déſigné. Il eſt donc évident que l'Ocean n'eſt mis là que pour donner plus de merveilleux à la navigation de ce Heros. Auſſi Strabon dit poſitivement; *Que les Cimmeriens d'Homere, ſoient ſur les côtes d'Italie, c'eſt un fait certain; les Anciens*, ajoute-t-il, *avoient placé la Necromantie d'Homere près du lac Averne* (*a*). C'étoit là où étoient les fleuves dont il eſt parlé dans le paſſage que nous venons de citer. Servius, qui en convient (1) rend en même-temps raiſon de ce qui peut avoir donné lieu à ce Poëte de dire que ce pays étoit couvert de ténebres: « Près de Bayes, dit ce ſçavant Commen- » tateur, eſt un lieu bas & ſombre, environné de tous cô- » tés de hautes montagnes qui empêchent qu'on y voye ni le » lever ni le coucher du Soleil ». Que ſi on ajoute que c'eſt là où eſt le lac Averne, dont les exhalaiſons étoient autrefois mortelles, que le pays eſt rempli de ſouffre & de bitume, on aura de quoi juſtifier Homere d'y avoir placé l'entrée du Royaume de Pluton.

(1) Sur le liv. 6. de l'En.

Pline ajoute encore, qu'outre le lac Acherontie, l'Averne, & les Champs brûlés des Phlegréens, il y avoit autre fois en ce lieu-là une ville nommée Cimmerie (*b*)..

Bochart (2), pour le dire en paſſant, peut donc bien avoir raiſon en diſant que le mot Cimmerien vient du mot Phenicien *Cimmir*, ténebreux, ou plûtôt *la noirceur des ténebres*; mais je crois qu'il ſe trompe en plaçant les Cimmeriens d'Homere ſur les côtes de Provence; car comment Ulyſſe y ſeroit-il arrivé le même jour qu'il étoit parti du Promontoire Circéi?

(2) Chan. l. 1. c. 33.

Quoiqu'il en ſoit, Virgile (3) a ſuivi l'idée d'Homere en plaçant comme lui, mais ſans déguiſement, l'embouchure de l'Enfer ſur la même côte, & près du lac Averne, comme

(1) En. L. 6.

(*a*) On apelloit la Necromantie d'Homere, l'onziéme Livre de l'Odyſſée, parce qu'il s'y agit de l'évocation de l'ombre de Tireſias.

(*b*) *Avernus lacus, juxta quem Cimerium oppidum quondam: dein Puteoli poſtque Phlegræi campi, Acherunſia palus, &c.* Pline. L. 3. c. 6.

nous le dirons dans la ſuite. Mais les autres Poëtes ne ſont pas d'accord avec les deux dont on vient de rapporter les témoignages, puiſqu'il y en a qui mettent l'entrée des Enfers au Promontoire du Tenare, où étoit cette Caverne de laquelle la fable publioit qu'Hercule avoit tiré le Cerbere lorſqu'il deſcendit aux Enfers. D'autres croyent que ce lieu étoit dans la Theſprotie, & Lucain eſt le ſeul que je ſçache (1) qui ait tranſporté l'entrée de l'Enfer aux bords de l'Euphrate.

(1) De Bell. civ.

Il faut remarquer encore que les Poëtes diſtinguent trois ſortes de choſes dans l'homme, ſon corps, ſon ame, ſon ombre ou ſon phantôme (2). Virgile faiſant invoquer à Enée les manes de ſon pere Anchiſe avant que de célebrer ſon anniverſaire, dit :

(2) Voyez ce qui a été là-deſſus dans le Liv. 4.

. . . . . , *Salvete recepti*
Nequicquam cineres, animæque umbræque paternæ (3).

(3) En. L. 5.

Et Didon prête à ſe donner la mort, fait cette réflexion :

Et nunc magna mei ſub terras ibit imago (4).

(4) En. L. 4.

Lucrece s'exprime encore plus clairement ſur cet article :

. . . . . *eſſe Acheruſia templa,*
Quò neque permaneant animæ, neque corpora noſtra,
Sed quædam ſimulachra, modis pallentia miris (5).

(5) Lucr. L. 1.

Les Poëtes Latins que je viens de citer, n'ont fait que copier Homere ſur l'article dont il s'agit. Ce Poëte dit dans le Livre XI. de l'Odyſſée en parlant de l'Enfer, que Proſerpine avoit accordé à Tireſias le privilege de conſerver après ſa mort tout ſon entendement ; qu'il avoit même dans ce triſte ſéjour, les yeux ſi pénétrans, qu'il liſoit dans l'avenir, pendant que les autres morts n'étoient auprès de lui que des ombres & de vains phantômes. Mais le même Tireſias parlant à Ulyſſe développe bien cette Mythologie : « Telle » eſt, dit-il, la condition des mortels quand ils ſont ſortis de « la vie : leurs nerfs ne ſoutiennent plus ni chairs, ni os ; tout

« ce qui ne compoſe que le corps materiel, eſt la pâture des » flammes dès que l'eſprit l'a quitté; & l'ame, ce corps dé- » lié & ſubtil, s'envole de ſon côté comme un ſonge ». Voilà bien nettement les trois choſes dont je parle. Le corps materiel & terreſtre, qui eſt réduit en cendres ſur le bûcher: l'eſprit, c'eſt-à-dire, la partie ſpirituelle de l'ame qui retourne au Ciel, lieu dé ſon origine; & l'ame, c'eſt-à-dire, le corps délié & ſubtil dont le corps eſt revêtu. C'eſt cette derniere partie qui deſcend dans les Enfers, & qui eſt appellée *idole* & image.

Si nous voulons remonter à la ſource de cette opinion, nous trouverons qu'elle eſt tirée des Egyptiens, qui croyoient que l'ame étoit compoſée d'un corps ſubtil & lumineux, & de ce qu'on appelle l'*eſprit*: le corps ſubtil eſt la partie materielle de l'ame, & l'entendement, φρόνησις, eſt la partie ſpirituelle. Après la mort, c'eſt-à-dire, après la ſéparation du corps terreſtre de l'ame, il ſe fait une autre ſéparation des deux parties de cette ame. Le corps ſubtil, qui eſt l'*idole*, l'image du corps terreſtre, s'en va dans les Enfers, & l'entendement, l'eſprit qui eſt la partie ſpirituelle, va dans le Ciel. Ainſi ſuivant cette Theologie les ames des hommes ou plûtôt leurs ombres, *quædam ſimulachra*, étoient dans les Enfers ſéparées de leur entendement; & ce n'étoient que des phantômes, des images, qui portoient même les marques du corps terreſtre; à moins qu'elles n'euſſent reçu le privilege d'y conſerver leur entendement, comme Homere le dit du Devin Tireſias.

C'étoit donc une Theologie conſtante dans ces temps de ténebres, qu'après la mort le corps materiel étoit réduit en cendres; que l'eſprit, θυμὸς & φρόνησις, la partie ſpirituelle de l'ame, retournoit dans le Ciel; & l'ame, c'eſt-à-dire, ce corps ſubtil qui lui ſervoit comme d'enveloppe, ſon idole, ſon image, deſcendoit dans les Enfers.

Les Poëtes ne ſont pas d'accord ſur le temps que les ames devoient demeurer dans l'Enfer, ou dans les Champs Elyſées: Anchiſe ſemble inſinuer à Enée ſon fils, que ces dernieres, après une révolution de mille ans, buvoient de l'eau du

fleuve Lethé, & venoient dans d'autres corps, ſuivant en quelque maniere l'opinion de la Metempſycoſe, comme nous l'avons dit :

Has omnes, ubi mille rotam volvere per annos,
Lethæum ad fluvium Deus evocat agmine magno;
Scilicet immemores, ſupera ut convexa reviſent
Rurſus, & incipiant in corpora velle reverti (1).

(1) Virg. Æn. L. 6.

Il n'en étoit pas de même de celles qui étoient condamnées au Tartare, dont elles ne ſortoient jamais. Virgile dit du malheureux Theſée, qu'il y eſt, & y ſera éternellement.

. . . . *Sedet, æternumque ſedebit*
Infelix Theſeus.

& les autres Poëtes aſſûrent la même choſe des Ixions, des Tantales, des Titans, & de tous les autres criminels, quoique leurs ſyſtêmes ne ſoient gueres conſtants ſur cet article. Mais il eſt bon de remarquer que Pythagore & ſes Diſciples ſemblent avoir fixé le temps de ces peines à mille ans; du moins c'eſt le terme où ſe réduiſent les expiations dont il eſt parlé dans la République de Platon, qui paroît avoir ſuivi en cela l'opinion de ces Philoſophes, auſſi bien que Virgile, ſans parler des autres, quand il dit ; *mille rotam volvere per annos.*

Pour ce qui eſt de ceux qui n'étoient ni dans le Tartare ni dans les Champs Elyſées, mais dans les vaſtes forêts qui précedoient ces deux lieux, comme Didon, Deiphobe, & les autres qu'Enée rencontra, après un certain temps de purgation & de ſouffrance, ils étoient renvoyés dans les Champs Elyſées.

Quiſque ſuos patitur manes, exinde per amplum
Mittimur Elyſium, & pauci læta arva tenemus (2);

(2) Virgil. ibid.

& c'eſt ce qui fait dire encore à Deiphobe parlant à la Sibylle:

. . . . *Ne ſævi, magna Sacerdos,*
Diſcedam, explebo numerum, reddarque tenebris.

Id. ibid.

CHAPITRE IV.

Deſcription particuliere de l'Enfer, ſuivant les Poëtes.

DE tous les Poëtes qui ont parlé de l'Enfer & des peines qu'on y enduroit, je ne citerai qu'Homere, Pindare, & Virgile, parce qu'ils ont raſſemblé tout ce que l'Antiquité profane enſeignoit à ce ſujet; mais avant que d'entrer dans aucun détail, je dois obſerver que ſi Virgile, copiſte fidele d'Homere, lui eſt ſouvent inferieur, ici il me paroît beaucoup le ſurpaſſer, & encore plus Claudien, Silius Italicus, & les autres.

Circé après avoir enſeigné à Ulyſſe le chemin de l'Enfer, de la maniere que nous l'avons dit dans le Chapitre précédent, continue ainſi de lui parler : « Avancez juſqu'à la » Roche où eſt le confluent de ces deux fleuves dont la chu» te fait un grand bruit. Là, creuſez un foſſé d'une coudée en » quarré : verſez dans cette foſſe, pour tous les morts, trois » ſortes d'effuſions ; la premiere de lait & de miel ; la ſecon» de, de vin pur, & la troiſiéme, d'eau où vous aurez dé» trempé de la farine. En faiſant les effuſions, adreſſez vos » prieres à toutes les Ombres, & promettez-leur que dès » que vous ſerez de retour dans votre Palais, vous immolerez » la plus belle Géniſſe de vos pâturages, qui n'aura pas enco» re porté ; que vous leur éleverez un bûcher où vous jette» rez toutes ſortes de richeſſes, & que vous ſacrifierez en » particulier à Tireſias ſeul, un belier tout noir, & qui ſera » la fleur de votre troupeau. Après que vous aurez achevé » vos prieres, immolez un belier noir & une brebis noire, » en leur tournant la tête vers l'Erebe, & en détournant » vos regards vers l'Ocean. Les ames d'une infinité de morts » ſe rendront en cet endroit : alors preſſez vos compagnons » de prendre les Victimes égorgées, de les dépouiller, de » les brûler, & d'adreſſer leurs vœux aux Dieux infernaux,

» au puiſſant Pluton, à la ſevere Proſerpine ; & vous, l'épée » à la main, tenez-vous là, écartez les Ombres, & em- » pêchez qu'elles n'approchent du ſang, avant que vous ayez » entendu la voix de Tireſias, qui ne manquera pas de ſe » rendre près de vous, Il vous enſeignera le chemin que » vous devez tenir, & la maniere dont vous devez vous » conduire pour retourner heureuſement chez vous ».

Ulyſſe execute à la lettre ce que Circé lui avoit preſcrit : les Ombres, friandes du ſang des victimes, viennent pour le humer ; Ulyſſe les écarte à coups d'épée, & après avoir appris de Tireſias ce qu'il avoit à faire, il ſe retire. Telle eſt la deſcription que fait Homere de l'Enfer. Il eſt vrai que pour tirer parti d'une fiction ſi mince, & qui dans le fond n'eſt qu'une ſimple évocation, il fait raconter aux Ombres leurs avantures, qui ſouvent ſont très-intéreſſantes.

Quoique Pindare ſemble avoir pris Homere pour modele, il s'écarte cependant de ſon original, & ſuit d'autres idées que celle de cet ancien Poëte. D'abord, il fait deux Royaumes differents de ce lieu ſouterrain, & leur donne à chacun un Monarque particulier. C'eſt Pluton, ſelon lui, qui gouverne l'Enfer, & Saturne qui eſt le Souverain des Champs Elyſées où il regne avec ſa femme Rhea, & a pour Aſſeſſeur Rhadamanthe, que tous les autres Poëtes mettent dans l'Empire de Pluton. Ce Poëte eſt en cela conforme à Heſiode (1), qui dit que les ames des Heros alloient habiter les lieux fortunés ſitués près de l'Ocean, aux extrémités de la terre, où Saturne regnoit. Puis ſuivant les idées des Pythagoriciens Pindare établit pour les ames trois ſortes de tranſmigrations, tant en ce monde qu'en l'autre, diſant que ceux qui dans ces trois états ont conſervé leurs ames toujours pures, arrivent enfin à l'auguſte palais de Saturne. Les trois tournées que Socrate fait faire aux ames des Philoſophes avant leur retour au lieu de leur origine, ont beaucoup de rapport à ces trois vies que ce Poëte exige de ſes Heros, avant de les placer dans les Champs Elyſées Sur quoi il eſt bon de faire deux remarques. La premiere, que Pindare ſuppoſe que l'on pouvoit également pratiquer la vertu & faire des actions méritoires, en

(1) Op. & Dies. v. 170.

Enfer

Enfer comme en ce monde. La ſeconde, qu'il ſemble fixer pour toujours le ſéjour des bienheureux dans les Champs Elyſées, d'où cependant ſuivant Virgile & les autres Poëtes, ils doivent ſortir après un certain temps, en bûvant de l'eau du fleuve d'Oubli; & on fixoit ordinairement ce temps à mille ans.

Mais pour mettre toute cette doctrine ſous un même point de vûe, il eſt neceſſaire de rapporter le paſſage entier de ce Poëte: le voici.

« Après la mort les ames incorrigibles des méchans ſont li-» vrées à de cruels ſupplices; & dans le Royaume de Pluton » il eſt un Juge, qui diſcute les crimes commis dans cet Em-» pire terreſtre de Jupiter, & qui prononce en dernier reſſort » avec une infléxible ſévérité.

» Les juſtes y menent une vie exempte de toutes ſortes de » peines. Leurs jours n'ont point de nuits: un pur Soleil les » éclaire ſans ceſſe. Ils ne ſont point obligés d'employer la force » de leurs bras à troubler la mer & la terre pour ſubvenir à de » vils beſoins. Ceux qui ſe ſont faits un devoir de garder invio-» lablement leurs ſermens, converſent avec les Divinités reſ-» pectables de ces demeures ſouterraines, & goûtent des plai-» ſirs que rien ne trouble, tandis que ceux qui ont aimé le » parjure, ſouffrent des tourmens dont la ſeule vûe fait hor-» reur.

» Mais ceux qui après avoir demeuré juſqu'à trois fois ſur » la terre & aux enfers, ont ſçu dans ces divers états conſer-» ver leurs ames toujours pures; comme ils ont marché par » la route que Jupiter leur avoit tracée, ils arrivent auſſi à l'au-» guſte palais de Saturne. D'aimables Zephirs qui s'élevent de » la mer, rafraichiſſent cette Iſle charmante, ſéjour éternel des » bienheureux. On y voit de toutes parts briller des fleurs, » dont l'éclat le diſpute à celui de l'or. Les unes ſortent de » terre, les autres pendent aux arbres, & les autres croiſſent » dans les eaux. Ils en font des couronnes & des guirlandes, » dont ils parent leurs bras & leurs têtes. Tout ſe gouverne » par les juſtes décrets de Rhadamanthe, ſans ceſſe aſſis ſur » le Tribunal, à côté de Saturne, pere des Dieux & époux

» de Rhée. Le Trône de la Déeſſe s'éleve au-deſſus de tous » les autres.

J'ai dit que Pindare avoit pris Homere pour modele : voici l'endroit de ce Poëte qu'il a eu en vûe. Au troiſiéme Livre de l'Odyſſée, Protée parle ainſi à Menelas. *Mais enfin les Immortels vous conduiront aux Champs Elyſées, à l'extrémité de la terre. C'eſt-là que le Juge Rhadamanthe donne des loix. Les hommes y menent une vie douce & tranquille : les neiges, les pluyes, les frimats n'y déſolent jamais les campagnes : en tout temps on y reſpire un air temperé : d'aimables Zephirs qui s'élevent de l'Ocean rafraîchiſſent continuellement cette délicieuſe contrée.*

Remarquons avant que de finir ce qui regarde la doctrine de Pindare ſur l'état des ames après la mort, que ce qu'il dit de Saturne, regnant dans les Champs Elyſées, eſt une idée priſe d'Heſiode(1), quoique les autres Poëtes, dans le celebre partage du monde fait entre les trois freres, n'ayent eu aucun égard pour ce Dieu que ſon fils Jupiter avoit détrôné, & précipité dans le fond du Tartare, dont l'Empire échut à Pluton par un article de ce partage. Il eſt vrai que la Fable ſuppoſe auſſi que ce Prince après avoir été chaſſé du trône, ſe retira en Italie, où il regna avec Janus, & que le temps de ſon regne fut regardé comme le ſiécle d'or. C'eſt apparemment cette circonſtance qu'a eu en vûe Pindare, en faiſant continuer dans les Champs Elyſées un regne qui fut trop court ſur la terre pour le bonheur des hommes, & le rendant éternel pour ceux qui avoient pratiqué la vertu, pendant leur ſéjour en ce monde.

Virgile après avoir fait offrir à Enée des Sacrifices aux Manes, & l'avoir muni du rameau d'or, paſſe-port aſſûré pour pénétrer dans le Royaume de Pluton, lui donne une Sibylle pour le conduire, puis commence ainſi la deſcription du ſéjour des morts.

« Près de Cumes eſt une Caverne profonde, d'une vaſte & » affreuſe embouchure, d'où il ſort des tourbillons de va- » peurs empeſtées, qui ſuffoquent au milieu de l'air les oiſeaux » qui oſent voler à travers cette noire exhalaiſon. De-là vient le

» nom d'Averne, que les Grecs ont donné à ce lieu formidable. » Il eſt défendu d'un côté par un lac profond, de l'autre par » un bois impénétrable à la lumiere. Enée fit conduire à l'en- » trée de cette Caverne quatre taureaux noirs qu'on rangea » devant les Autels ; & la Sibylle en fit elle-même un Sacri- » fice aux Dieux infernaux ». Après le ſacrifice elle s'élança la premiere dans le Goufre qui mene au Royaume de Pluton, & Enée la ſuivit d'un pas ferme & aſſûré, à travers un bois ſombre & ſolitaire. « Devant la porte des Enfers, » autour de ce lugubre Veſtibule, la douleur & les chagrins » vengeurs ont établi leur demeure. Là habitent les pâles mala- » dies, la triſte vieilleſſe, la frayeur, la faim qui ſuggere tant » de crimes, l'affreuſe pauvreté, le travail, & la mort, le ſom- » meil frere de la mort, les joyes trompeuſes qui ſéduiſent » nos eſprits, la guerre qui traîne les ravages après ſoi, la » diſcorde aux crins de coleuvre treſſés avec des bandelettes » enſanglantées ; & à côté de ce monſtre ſont poſés les lits » de fer des Eumenides. Au milieu du Veſtibule, un vieux » orme étend ſes vaſtes branches, où l'on dit que les ſonges » vains, auſſi nombreux que les feuilles de l'arbre, viennent » ſe percher. Cent autres monſtres aſſiegent l'entrée de ce fatal » Royaume. Les Centaures y ont leur repaire, ainſi que les Scyl- » les a deux formes. L'Hydre de Lerne y preſente ſes ſept » gueules ſifflantes, & la Chimere ſes narines enflammées. » Briare à cent mains, les Gorgones, les Harpyes, & l'Om- » bre de Geryon, ſe preſenterent à Enée, &c. ».

Au ſortir de cet antre on trouve un chemin qui conduit par des bois fort obſcurs au fleuve Acheron : c'eſt-là qu'accourent de toutes parts les ames de ceux qui doivent paſſer au-delà ; mais comme il n'eſt pas permis d'entrer dans la barque de Caron, ſans avoir reçû les honneurs de la ſépulture (*a*), celles qui en ont été privées ſont obligées d'errer cent ans ſur ce triſte rivage (*b*). Caron qui voit un homme armé approcher, lui fait entendre qu'il n'y a que les ames des morts

(a) *Nec ripas datur horrendas, nec rauca fluenta*
Transportare, priuſquam ſedibus oſſa quierunt.
(b) *Centum errant annos, volitantque hæc littora circum.*

qui paſſent au-delà du fleuve ; mais radouci à la vûe du rameau d'or que la Sibylle lui montre, il les reçoit l'un & l'autre dans ſa barque & les paſſe à l'autre rivage. Quand on a paſſé la barque fatale, on trouve d'abord un antre horrible qui ſert de porte au Royaume de Pluton ; Cerbere ce chien à trois têtes, la garde ; & la Sibylle l'ayant endormi avec une compoſition de miel & de pavots, ils franchiſſent ce paſſage & entrent dans le Royaume de Pluton.

Dès qu'on eſt arrivé dans ce triſte ſejour, on trouve les ames de ceux qui ſont morts avant l'uſage de la raiſon ; enſuite celles des perſonnes qui ont été injuſtement condamnées à la mort, & de ceux qui ſe ſont eux-mêmes ôté la vie. Ici ſe preſente aux yeux une forêt de myrthes qui ſert de ſéjour à ceux qu'un déſeſpoir amoureux a privés de la lumiere du jour. En ſortant de ce bois, on trouve le quartier des Heros qui ſont morts les armes à la main. Près de-là eſt une eſpece de Place qui aboutit d'un côté au Tartare, & de l'autre aux Champs Elyſées : c'eſt-là où Minos, Eaque & Rhadamanthe exercent la Juſtice ; celui-ci juge les Aſiatiques, & les autres les Européens, & Minos termine les differends qui ſurviennent à l'occaſion des jugemens de ſes Confreres, juge en dernier reſſort, & ſur l'Arrêt de ce Juge ſevere les uns ſont envoyés dans les Champs Elyſées, les autres ſont relegués dans le Tartare.

Le Tartare eſt une affreuſe priſon d'une profondeur épouvantable, environnée des marais bourbeux du Cocyte, & du fleuve Phlegeton qui roule autour des torrens de flammes : trois enceintes de murailles avec des portes d'airain, rendent ce lieu inacceſſible. Tyſiphone, la plus mechante des trois Furies, veille à la porte, & empêche que perſonne n'en ſorte. Rhadamanthe, Juge de ces triſtes lieux, oblige les malheureux qui y ſont, à confeſſer leurs crimes les plus ſecrets, & les livre enſuite aux trois Furies, pour être punis ſelon leurs fautes ; ces Déeſſes ſont toujours prêtes à exercer leur fureur ſur ces miſerables victimes : d'affreux ſerpens qu'elles tiennent à la main, ſont les fouets dont elles les frappent. C'eſt dans cet affreux ſéjour qu'on trouve ces illuſ-

tres ſcelerats que leurs crimes mêmes ont rendu célebres ; les ſuperbes Titans que Jupiter foudroya lorſqu'ils entreprirent d'aſſieger les Dieux de l'Olympe, ſont dans le lieu le plus profond du Tartare. Les deux Aloïdes, Ephialte & Otus, que Neptune eut d'Hiphimedie femme du Geant Aloüs, y ſouffrent une peine proportionnée à leurs crimes.

C'eſt encore dans cet affreux ſejour qu'eſt l'inſenſé Salmonée, qui voulut imiter les foudres de Jupiter. Le trop hardi Titye qui entreprit de ſe faire aimer de Latone, & qu'Apollon perça d'un coup de fleche, y ſouffre un tourment horrible : un cruel Vautour lui déchire continuellement le foye, qui renaît à meſure qu'il eſt dévoré. Le téméraire Ixion qui ſe vanta d'avoir deshonoré Jupiter, y eſt condamné à tourner perpetuellement une roue environnée de ſerpens. Theſée qui entreprit d'enlever Proſerpine pour ſon ami Pirithoüs, eſt éternellement aſſis ſur une pierre dont il ne ſçauroit ſe détacher. Tantale pour avoir voulu tromper les Dieux, & leur avoir fait ſervir à table les membres de ſon fils Pelops, y ſouffre la faim la plus cruelle parmi des viandes qui ſe retirent a meſure qu'il s'en approche. Les Danaïdes, ces malheureuſes filles de Danaüs, qui égorgerent leurs maris, y ſont condamnées à remplir éternellement un tonneau percé. Siſyphe pour avoir revelé les ſecrets des Dieux, y roule toujours une pierre, qu'il eſt obligé de rapporter au haut d'une montagne dès qu'elle eſt deſcendue. Œdipe qui tua ſon pere Laius, & épouſa ſa mere Jocaſte ; ſes malheureux enfans Etheocle & Polynice qui ſe firent une ſi cruelle guerre, & s'entretuerent tous deux dans un funeſte combat ; Atrée, Thyeſte, Egyſte, Clytemneſtre, & tous les autres illuſtres coupables, y ſouffrent des tourmens proportionnés à leurs crimes.

Telle eſt la deſcription que font les Poëtes de leur Enfer ; mais s'ils ont inventé un lieu ſi affreux pour punir les mechans, ils n'ont pas manqué en revanche de nous donner une idée charmante du ſejour des bienheureux.

A la droite du Tartare ſe trouve un chemin qui conduit aux Champs Elyſées, ces Iſles fortunées où les ames de

ceux qui ont bien vêcu pendant cette vie, jouiſſent d'une paix & d'une tranquillité profonde, & des plaiſirs les plus innocens. Figurez-vous des lieux enchantés où ſe trouve en abondance tout ce qui peut rendre heureux; des bois roujours verds, des prairies charmantes, entrecoupées de fontaines & de ruiſſeaux qui y coulent avec un doux murmure, un air pur & ſain, avec une chaleur moderée, des oiſeaux qui chantent éternellement dans d'agréables bocages, un Printemps perpetuel, d'autres Aſtres (*a*). Telle eſt l'idée que les Poëtes (1) donnent du ſéjour des Bienheureux; de ces Iſles fortunées, de ce célebre Royaume d'Adraſte, comme ils l'appelloient quelquefois, en un mot des Champs Elyſées. Mais comme les deſcriptions qu'ils en font n'étoient que le fruit de leur imagination, chacun d'eux y fait trouver des occupations & des plaiſirs conformes à ſes inclinations. Tibulle voluptueux & ſenſible aux charmes de l'amour, y fait regner la joye & les plaiſirs des ſens (*b*).

(1) Homere, Virg. Pind. Claudien, Catulle, &c.

Virgile plus chaſte n'y admet que des Jeux innocens & des occupations dignes des Heros qui y habitent, & en cela il a copié Homere. Dans le Poëte Grec, l'ombre d'Achille fait la guerre aux bêtes feroces, & dans le Poëte Latin, les Heros Troyens s'y exercent à manier des chevaux, ou à faire des armes. Quelques Poëtes ont joint à ces plaiſirs celui de la bonne chere, & parlent de feſtins continuels, pendant qu'il diſent qu'il n'y avoit rien de ſi maigre que les repas qu'Hecate donnoit en Enfer. Ce qui prouve, pour le dire en paſſant, que la partie de l'homme qui habitoit ces lieux, avoit pour s'y conſerver, beſoin de nourriture.

Si l'on ſuit avec quelque attention les idées de Virgile; on trouve que ce Poëte a diviſé en ſept demeures la Deſcription Topographique qu'il fait du ſéjour des ombtes. La premiere eſt celle des enfans morts en naiſſant. « A peine

(a) *Largior hic campus, æther, & lumine veſtit*
Purpureo, ſolemque ſuum, ſua ſydera norunt.
(b) *Hic choreæ, cantuſque vigent. . . . .*
At juvenum ſeries teneris immiſſa puellis,
Ludit, & aſſiduo prælia miſcet amor. L. 1.

» a-t-on touché cette fatale rive, dit-il, qu'on entend les voix » plaintives & les pleurs des enfans à qui le ſort cruel a ravi » la lumiere qu'ils n'ont fait qu'entrevoir, les plongeant en » naiſſant dans les ténebres éternelles. Ces malheureux enfans » à la mamelle, gémiſſent à l'entrée de l'Enfer (*a*).

La ſeconde étoit occupée par ceux à qui on avoit imputé de faux crimes, & qui avoient été injuſtement condamnés à la mort (*b*). Dans la troiſiéme étoient ceux qu'un deſtin barbare avoit forcés de ſe donner la mort; qui tout innocens qu'ils étoient, ſe voyant accablés du poids des miſeres de la vie, l'avoient priſe en horreur, & s'étoient détachés de leurs ames comme d'un fardeau qui les importunoit (*c*). La quatriéme qu'on peut appeller *le Champs des Larmes*, & où eſt une forêt de myrtes coupée de diverſes routes, eſt le ſejour de ceux qui pendant leur vie ont éprouvé les rigueurs de l'impitoyable amour (*d*). Là eſt la malheureuſe Phedre, qui ſe donna la mort à cauſe du mépris du jeune Hipolyte qu'elle ne peut jamais rendre ſenſible. Procris à qui l'infortuné Cephale ôta la vie avec le dard qu'elle lui avoit donné; Eriphyle, Evadné, Laodamie, Paſiphaé, Didon, Cenée, qui de fille avoit été changée en garçon, & qui par l'ordre du Deſtin avoit repris ſon premier état. La cinquiéme étoit deſtinée aux Heros (*e*). Là étoient Tydée, Adraſte, Parthenopée, & pluſieurs autres. La ſixiéme demeure étoit l'affreuſe priſon du Tartare, où ſont les illuſtres ſcélerats dont je parlerai dans la ſuite, les Parques, les Furies, &c. Enfin la ſeptiéme étoit le ſejour des Bienheureux, ou les Champs Elyſées.

Ces differentes demeures n'étoient pas partagées au hazard. Minos qui tenoit l'urne fatale, évoquoit les Ombres autour de lui, s'informoit de leurs crimes, examinoit leur vie, peſoit le merite de leurs actions, & les envoyoit chacun dans le lieu qui lui convenoit (1).

(1) Virg. 6.

(a) *Continuò auditæ voces, vagitus & ingens,*
Infantumque animæ flentes in limine primo. Æn. l. 6.
(b) *Hos juxta falſo damnati crimine mortis.*
(c) *Proxima deinde tenent mæſti loca, qui ſibi letum*
Inſontes peperere manu, &c
(d) *Hic quos durus amor crudeli tabe peredit.*
(e) . . . . . *Inde arva tenebant*
Ultima quæ bello clari ſecreta frequentant.

Telles étoient les Fables que les Poëtes anciens débitoient ſur le ſéjour des ames après la mort ; ſyſtême embelli à la vérité des idées que des imaginations fécondes avoient enfantées ; mais dont le fond étoit tiré, comme on va le voir, des coutumes Egyptiennes.

CHAPITRE V.

Que ce que les Grecs ont dit au ſujet des Enfers & des Champs Elyſées, étoit tiré des pratiques Egyptiennes dont on a parlé.

MALGRÉ toutes les fables ajoutées par les Grecs au ſyſtême Egyptien, il eſt aiſé de voir qu'il eſt le fondement de tout ce qu'ils ont débité à ce ſujet ; & quoique Diodore l'ait dit, comme on l'a vû dans le premier Chapitre, je crois qu'il eſt neceſſaire d'entrer à ce ſujet dans quelque détail. D'abord le Caron des Grecs, ce batelier bruſque & ſevere que Virgile peint ſi bien, eſt le même que celui d'Egypte. Celui des Grecs eſt ſur le Cocyte attendant les Ombres des morts pour les paſſer de l'autre côté du fleuve : celui d'Egypte avoit établi ſa demeure ſur les bords du lac Querron, ou Acheruſe. Celui des Poëtes Grecs exigeoit impitoyablement un droit pour le paſſage ; celui des Egyptiens étoit ſi regulier & ſi ſevere là-deſſus qu'il ne voulut pas même, dit-on, faire grace au fils d'un Roi. Le lac des Enfers étoit formé par un fleuve qui y portoit ſes eaux : celui de Querron étoit l'écoulement du Nil. Le premier faiſoit neuf fois le tour du Royaume des Ombres, comme le dit Virgile : *Novies Styx interfuſa, &c.* Le Nil formoit en Egypte une infinité de canaux.

Les differentes demeures que Virgile fait trouver dans les Enfers, ſurtout celle du Tartare, priſon ténebreuſe, placée au centre de la terre, ſont fondées ſur les differentes chambres & allées du Labyrinthe, principalement de celles qui, ſelon Herodote ;

dote & les autres Anciens étoient ſous terre. Les Crocodiles ſacrés que les Egyptiens nourriſſoient dans ces lieux ſouterrains, avoient donné l'idée de ces monſtres qu'on diſoit être dans le Royaume de Pluton, & dans les avenues qui y conduiſoient.

Homere (1) dit que l'entrée des Enfers étoit ſur les bords de l'Ocean; le Nil eſt appellé par le même Poëte Διὸς ὄμβρος. L'idée de ces portes du Soleil, dont les Poëtes parlent tant, n'eſt fondée que ſur ce que les Grecs avoient oui dire de la ville d'Heliopolis. Celle des Juges Eaque, Minos & Rhadamanthe, eſt viſiblement fondée ſur ce que nous venons de rapporter après Diodore, de cet examen ſevere que faiſoient les Prêtres Egyptiens, de la vie & des actions des morts. Celle des fleuves d'Enfer, vient du lac Acheruſe, ou Querron, & a ſervi à former l'Acheron des Poëtes; *Achou - Cherron*, comme le remarque M. Fourmont (1) ſignifiant, les lieux marécageux de Charon. Le Cerbere, ſuivant le même Academicien, a pris ce nom de quelque Roi d'Egypte, nommé *Chebres* ou *Kebron*. Le nom du Tartare, vient de même de *Dardarot*, qui en Egyptien veut dire, *habitation éternelle*. Au-delà du lac Querron étoient des bois délicieux, & un bocage charmant, & un Temple conſacré à Hecate la ténebreuſe, deux marais le Cocyte & le Lethé: on trouvoit encore près de ce lieu une ville nommée Acanthe, où un Prêtre, on ne ſçait par quel principe de Religion, verſoit chaque jour de l'eau du Nil dans un vaiſſeau percé. De-là les Champs Elyſées, le fleuve d'Oubli, le Cocyte, & le tourment des Danaïdes. Mercure le caducée à la main, qui ſelon Homere conduiſoit les ames en Enfer, n'eſt qu'une copie de ceux qui en Egypte avoient ſoin des funerailles, & en conduiſoient la pompe.

(1) Ib. Liv. 10. & 11.

(1) Mem. de l'Acad. T. I. p. 9.

Enfin l'*Ades* des Grecs eſt le même que l'*Amenthes* des Egyptiens dont parle Plutarque (3), ce lieu ſouterrain où alloient, & d'où revenoient les ames des morts (*a*). Ajoutons encore que le Styx, autre fleuve d'Enfer, ſe trouvoit auſſi en

(3) De Iſ. & Oſ.

(*a*) C'eſt ſelon Plutarque l'étymologie du mot *Amenthes*, qui veut dire, *celui qui donne & qui reçoit.*

Egypte. C'eſt en effet ce que dit Servius qui cite pour le prouver un Ouvrage de Seneque, intitulé : *Des Ceremonies Egyptiennes*, que le temps nous a ravi : « Iſis, diſoit-il, ayant » trouvé les membres épars d'Oſiris, que Typhon avoit fait » maſſacrer, choiſit pour les enſevelir un lieu près d'un ma- » rais de difficile accès, au-delà duquel étoit une Iſle dans » laquelle on ne pouvoit aborder ; & ce marais s'appelloit » *Styx*, parce qu'il inſpiroit la triſteſſe à ceux qui le voyoient ».

Mais pour prouver encore plus clairement ce que je viens d'avancer, je vais ſuivre Virgile pas à pas, & entrer dans un détail qui ne ſera peut-être pas indifferent.

CHAPITRE VI.

Charon & Cerbere.

L'IDE'E du Batelier Charon eſt venue, comme le remarque Diodore, de ce que dans la langue des Egyptiens ce mot ſignifie un *Batelier*, *Portitor* ; ainſi d'un nom appellatif, les Poëtes en ont fait celui d'une Divinité,

Jam ſenior, ſed cruda Dei viridiſque ſenectus ;

à laquelle ils ont donné le ſoin de paſſer les ames dans une barque, au-delà du fleuve Acheron : ils lui ont conſervé le même caractere de celui des Egyptiens, le faiſant comme lui, bruſque, colere, chagrin, avare. La maniere dont il reçoit Enée, le peu de cas qu'il fait des paroles de ce Heros juſqu'à ce qu'il ait vû le rameau d'or, en ſont une preuve «. Qui que tu ſois, lui dit-il, qui parois armé ſur ce rivage, » aprends moi le ſujet qui t'améne, & retourne ſur tes pas : » c'eſt ici le ſéjour des ombres, &c. (*a*) ».

(a) *Quiſquis es, armatus qui noſtra ad littora tendis,*
Fare age quid venias, jam iſtinc & comprime greſſus :
Hic locus umbrarum eſt, &c. Æn. 6.

La tradition leur apprenoit cela du Charon d'Egypte, comme nous le diron dans un moment : mais comme ils vouloient paſſer en tout pour originaux, ils ont inventé ſur ce ſujet pluſieurs fables ; ils ont compoſé à ce Dieu une Genealogie, & ont dit qu'il étoit fils de l'Erebe & de la Nuit, dignes parens du Batelier de l'Enfer. On lui donne une humeur triſte & ſevere, & ſans aucun égard ni pour les dignités, ni pour les biens, ni pour les richeſſes; & je ne ſçai par quel hazard ſon nom marque la joye & l'allegreſſe (1), à moins que ce ne ſoit par une contreverité. (1) Nat. Lſ.

Les Poëtes ſe ſont égayés à faire differens portraits de Charon, mais aucun d'eux n'a approché l'inimitable Virgile (*a*). « Le Nautonier Charon, qui a l'intendance » de ces fleuves, n'abandonne jamais cette rive redoutable. Toute ſa perſonne inſpire de l'horreur. Son menton eſt hériſſé d'une barbe blanche & touffue, ſes yeux ſont » pleins de feu, ſon corps n'eſt couvert que de quelques » haillons noués qui lui pendent ſur les épaules. Il eſt vieux, » mais ſa vieilleſſe eſt verte & vigoureuſe ; lui ſeul fait toute » la manœuvre de ſa barque ; il tend les voiles, il manie la » perche & la rame, & conduit ſa nacelle d'un bord à l'autre ».

Comme on croyoit que Charon ne paſſoit perſonne *gratis*, on établit la coutume de mettre ſous la langue du défunt une piece de monnoye, que les Latins appellent, *Naulus*, & les Grecs Ναῦλον, pour le droit du paſſage, autrement dit, naulage (*b*). Cette coutume leur venoit auſſi des Egyptiens, qui donnoient quelque choſe à celui qui paſſoit les morts au-delà du marais Acheruſe. Il y a même encore dans le pays une ancienne tradition, qui porte que Charon exerçoit en cela une petite Tyrannie, exigeant cette capitation même des enfans des Rois. Auſſi Lucien nous aſſûre que la coutume de mettre une obole dans la bouche des morts, pour payer leur droit de paſſage, étoit univerſelle chez les

(a) *Portitor has horrendus aquas & flumina ſervat,*
Horribili ſqualore Charon, cui plurima mento,
Canities inculta jacet, &c.
(b) Voyez Lucien, Dial. du Deuil; Diodore, Liv. 1.

Grecs & chez les Romains ; & on ne connoît que les Hermoniens qui s'en diſpenſoient, parce qu'ils ſe croyoient ſi près de l'Enfer, qu'ils ne croyoient pas qu'il fût néceſſaire de rien payer pour le voyage (*a*) : mais l'on peut ajouter que Charon n'y perdoit rien ; car ſi ce Peuple ne lui payoit pas ſes droits, les Atheniens furent aſſez ſuperſtitieux pour croire qu'il falloit donner quelque choſe de plus pour leurs Rois, afin de les diſtinguer du commun des ames vulgaires, & ils mirent dans leurs bouches juſqu'à trois pieces d'or (1). Lorſque Charon ſe trouvoit obligé de paſſer dans ſa barque quelque perſonne vivante, il falloit qu'on lui montrât auparavant le rameau d'or, dont nous parlerons dans la ſuite ; & parce que Hercule y fut admis ſans ce paſſeport, lorſqu'il alloit délivrer Alceſte, Charon, comme nous l'apprend Servius après Orphée, fut mis en priſon pour un an, quoiqu'il l'eût reçu à regret & comme forcé. Auſſi s'en plaint-il à Enée ; « Je n'ai » pas eu lieu de me rejouir, lui dit-il, d'avoir reçu dans ma » barque Hercule lorſqu'il vint ici, non plus que Theſée & » Pyrithoüs, quoiqu'ils euſſent des Dieux pour leurs peres ».

(1) Nat. l. 3.

Mais il eſt bon de ſçavoir encore qu'on ne ſe contentoit pas de cette piece de monnoye ; & afin de mieux aſſurer le paſſage, on mettoit dans le cercueil du défunt une atteſtation de vie & mœurs (2). C'étoit une eſpece de ſauf-conduit dont un Auteur nous a conſervé le formulaire : « Moi ſouſſigné Anicius Sextus Pontife, j'atteſte qu'un tel a été de bonne vie & mœurs : que ſes Manes ſoient en paix (*b*) » ; par où il paroît qu'afin que cette atteſtation fût mieux reçûe en l'autre monde, le Pontife lui-même étoit dans l'uſage de l'écrire. Les Moſcovites pratiquent encore aujourd'hui cette coutume, qui venoit d'Egypte, où l'on portoit ſur le bord du lac l'éloge du défunt, afin que les Juges ne ſe laiſſaſſent pas prévenir par ſes accuſateurs, comme le dit Diodore de Sicile.

(2) Euſth. *in Hom.* & le Scholiaſte de Pindare.

Il y a des Auteurs qui ont cru que Charon avoit été un

(*a*) Lylio Girald. Synt. *de Diis inferis*, Nat. L. 3. après Strabon.

(*b*) *Ego Sextus Anicius Pontifex, teſtor hunc honeſtè vixiſſe : Manes ejus inveniant requiem.* Fab. Cel. Lib. 3. Ant.

Roi d'Egypte, & qui le confondent avec je ne ſçais quel Prince, donr le nom a rapport au ſien, ainſi qu'on l'a dit dans le Chapitre précedent; mais un Auteur Arabe (*a*) eſt allé plus loin, croyant que Charon étoit couſin-germain ou oncle de Moyſe: & comme il fut d'abord dans le parti de ſon parent, il fit obſerver avec exactitude ſes Loix & ſes Ordonnances; & celui-ci en récompenſe lui apprit la Chimie & le ſecret du grand-œuvre, dont Charon ſe ſervit ſi bien, qu'il amaſſa en peu de temps de grandes richeſſes, comme on le croit encore aujourd'hui en Egypte, ſuivant pluſieurs Relations (1). Voſſius, dans ſon Traité de l'Idolâtrie, prétend que le mot *Charon* vient de l'hebreu, & ſignifie colere, parce qu'il eſt le miniſtre de la colere & de la vengeance des Dieux, & eſt perſuadé en même temps qu'il eſt le même que le Mercure infernal, dont la fonction, comme on l'a dit ailleurs, étoit de conduire les ames en Enfer. Mais je m'en tiens au Charon d'Egypte, le vrai modele de celui des Grecs, dont le nom ſignifie, ſelon Diodore, un *Batelier*. Mahomet parle auſſi d'un Charon (2) qui fut abyſmé ſous terre à la priere de Moyſe; mais il y a apparence qu'il a confondu Charon avec Coré, qui fut englouti pour avoir murmuré contte ce Légiſlateur.

(1) Voyez le 3. Voyage de Paul Lucas, T. 3.

(2) Alcoran. ch. 28.

Diſons maintenant quelque choſe de Cerbere, ce fameux gardien des Enfers, dont l'idée venoit auſſi d'Egypte, où l'on faiſoit garder par des dogues le lieu des ſépultures; mais ce que je vais dire du Serpent de Tenare, ſervit à l'embellir.

Cerbere.

Dans la profonde Caverne de Tenare habitoit autrefois un affreux Serpent, ou une eſpece de Dragon, qui ravageoit les environs de ce Promontoire (3); & parce qu'on regardoit cet antre comme la porte de l'Enfer, on prit de là occaſion de dire que ce Dragon étoit le portier de ces triſtes demeures: & voilà l'origine de Cerbere, qu'on appella le chien de l'Enfer (4), quoique ce ne fût qu'un Serpent. Homere eſt le premier qui l'ait ainſi nommé. Il eſt vrai que dans la ſuite on

(3) Pauſan. in Lacon.

(4) Nat. l. 5.

(a) Murtadi dans ſon Egypte. Voyez la Traduction qu'en a faite Vattier.

a regardé Cerbere comme un chien à trois têtes, mais on ne s'eſt pourtant jamais défait entierement de la premiere idée du Serpent de Tenare : auſſi au lieu de poil, on diſoit que ſon col étoit environné de couleuvres (*a*); & même on ne lui donna trois têtes & trois langues, que parce que le mouvement rapide de la langue des Serpens en fait paroître trois, ou parce que leur langue eſt faite à peu près comme un dard (*b*). On peut ajouter que l'Hiſtoire d'Aidonnée, qui faiſoit garder ſes mines par des dogues, peut auſſi avoir donné lieu à la fable de Cerbere : & comme Hercule paſſant par l'Epire, délivra Theſée, & emmena peut-être quelqu'un de ces dogues, on publia qu'il avoit enchaîné le Cerbere (1).

(1) Voyez l'Hiſt. d'Hercule.

Mais l'opinion la plus commune eſt que l'origine de cette fable vient de ce qu'Hercule par ordre d'Euryſthée alla chercher dans l'antre de Tenare le Serpent qui y faiſoit ſon ſéjour, & l'emmena enchaîné au Roi de Mycennes ; & ſi on a ajouté que Cerbere paſſant par la Theſſalie avoit vomi un venin qui en avoit empoiſonné les herbes, c'eſt qu'on trouvoit beaucoup de plantes venimeuſes dans ce pays : ce qui a auſſi donné occaſion à toutes les fables des Sorcieres de cette contrée, qui attiroient, diſoit-on, par leurs enchantemens la Lune ſur la terre. N'oublions pas dire qu'Heſiode a cru que Cerbere étoit fils de Typhon & d'Echidne Quelques Auteurs font venir l'étymologie de ſon nom du mot Grec κρεόφαγος *carnivorans*, qui ſignifie *dévorer de la chair* (2).

(2) Bochart, liv. 8.

(3) In Lacon. cap. 25.

Pauſanias parle ainſi (3) du Promontoire de Tenare, & de la fable de Cerbere. « A cinquante ſtades de Teuthrone, » vous avez le Promontoire de Tenare, qui avance conſidé» rablement dans la mer, & ſous lequel il y a deux portes. » Sur ce Promontoire eſt un Temple de Neptune en forme de » grote, & à l'entrée une Statue de ce Dieu. Quelques Poëtes

(a) *Cui vates horrere videns jam colla colubris.* Virg. En. 6.
Quamvis furiale centum muniant angues caput. Hor. l. 3.

(b) *Cui ſunt tres linguæ, tergeminumque caput.* Tibull.
. . . . . *Sordidum tabo caput*
Lambunt colubræ; viperis horrent jubæ,
Longoque tortâ ſibilat caudâ draco. Sen. in Her. Fur.

» Grecs ont imaginé que c'étoit par-là qu'Hercule avoit » emmené le chien de Pluton; mais outre que dans cette » Grote il n'y a aucun ſoûterrain, il n'eſt pas vraiſemblable » qu'un Dieu tienne ſon Empire ſous terre, ni que nos ames » s'attroupent là après notre mort. Hecatée de Milet a eu » une idée aſſez raiſonnable, quand il a dit que cet endroit » du Tenare ſervoit de repaire à un Serpent effroyable, que l'on » appelloit le chien des Enfers, parce que quiconque en étoit » piqué, mouroit auſſi-tôt; & il prétend qu'Hercule emme- » na ce Serpent à Euryſthée. Homere qui a parlé le premier » du chien des Enfers qu'Hercule traîna après lui, ne le diſ- » tingue par aucun nom propre, ni ne le dépeint, bien qu'il » dépeigne la Chimere: mais ceux qui ſont venus après lui, » ont appellé ce chien, Cerbere, lui ont donné trois têtes, » & en ont fait un gros dogue; quoiqu'Homere, par le chien » des Enfers, ait auſſi-bien pu entendre un Dragon, qu'un » animal domeſtique ».

CHAPITRE VII.

Des Fleuves d'Enfer.

L'ACHERON eſt un fleuve d'Epire, ou plûtôt de la Theſprotie, qui prend ſa ſource au Marais d'Acheruſe (*a*), & ſe décharge près d'Ambracie, autrement dite, l'Arte, dans le Golfe Adriatique Acheron.

(*a*) Strabon, Liv. 7. quoique Platon, *in Phæd.* diſe qu'il entre dans l'Acheruſe. Cependant Tite-Live, L. 8. appelle le lieu où ce fleuve, après avoir reçu les eaux de quelques autres ruiſſeaux, ſe jette dans la mer, le golfe Theſprotique: mais comme le paſſage de cet Auteur parle en détail du cours de ce fleuve, il faut le rapporter ici. Il s'agit d'Alexandre Roi d'Epire, à qui l'Acheron devoit être fatal: *Accito a Tarentinis in Italiam, data dictio erat, caveret Acheruſiam aquam, Pandoſiamque urbem; ibi fatis ejus terminum dari: eoque ocius tranſmiſit in Italiam, ut quam maximè procul abeſſet urbe Pandoſia in Epiro, & Acheronte amne, quem ex Moloſſide fluentem, in ſtagna inferna accipit Theſprotius ſinus.* Il paroit par ce paſſage que l'Acheron prenoit ſa ſource dans la Moloſſie, qu'il traverſoit l'Epire qu'il paſſoit près de la ville de Pandoſie, & qu'il donnoit ſon nom au Golfe de mer où il ſe jette.

Pline, Liv. 4. ch. 1. dit que l'Ache-

(1) Pauſan. *in Atticis.*

L'eau de ce fleuve eſt amere & mal ſaine (1), & c'eſt en partie la raiſon pourquoi on en a fait un fleuve d'Enfer; il demeure en effet long-temps caché ſous terre, & va reſſortir fort loin de l'endroit où il diſparoît. Son nom a auſſi contribué à cette fable, car il veut dire, *angoiſſe*, ou *hurlement*: peut-être même qu'Orphée donna à ce lac & enſuite au fleuve, le nom du Marais Acheruſe, qu'il avoit vu près de Memphis, lorſqu'il accommoda à la Grece les idées qu'il avoit puiſées en Egypte au ſujet des morts. On a ajouté dans la ſuite pluſieurs fables à ce que nous venons de dire: on a dit que l'Acheron étoit fils de Cerès, ou de Titan & de la Terre; que la crainte qu'il eut des Geants, le fit cacher pour quelque temps, & deſcendre même juſque dans l'Enfer, pour ſe dérober à leur fureur. Quelques Auteurs ont prétendu que Jupiter l'avoit précipité dans l'Enfer, parce que ſon eau avoit ſervi à étancher la ſoif des Titans; fable fondée ſur ce que ce fleuve demeure long-temps caché dans la terre, qui étoit la mere des Titans. On ajoute que l'Acheron étoit pere de cet Aſcalaphe qui fut changé en hibou, comme nous le dirons dans l'Hiſtoire de Proſerpine; ce qui a fait croire à un Auteur (2), qu'il y avoit un Roi d'Epire nommé Acheron, qui a donné ſon nom à ce fleuve.

(2) Antroſcius in ſua navigatione.

Quoiqu'il en ſoit, il ne faut pas oublier de dire qu'il y a un autre fleuve de ce nom dans le pays des Bruttiens, près de Pandoſe, qui donna lieu à une triſte équivoque (3). L'Oracle de Dodone comme le dit Tite-Live, dans le paſſage qu'on a rapporté, ayant averti Alexandre Roi des Moloſſes de fuir l'Acheron, ce Prince penſant qu'il parloit de celui qui étoit en Theſprotie, ne voulut pas s'éloigner du lieu où il étoit, & y fut tué. Il y en a auſſi un autre près de Tenare en Laconie.

(3) Strab. l. 6.

Le Cocyte.

Le Cocyte eſt un autre fleuve d'Epire, ou plutôt de la Theſprotie, qui ſe jette avec le Pyriphlegeton dans le marais Acheruſe, & dont le nom ſignifie *pleurs*, *gemiſſemens* (4); &

ron ſe jette dans le lac d'Ambracie; cependant Thucydide dit qu'il ſe jette dans le Lac Acheruſe; or ce Lac & ce Golfe ſont fort éloignés l'un de l'autre. Tous les Anciens ſont contraires à Pline; ainſi il faut abandonner cet Auteur, ainſi que Martianus Capella & Martin del-Rio ſur Seneque, qui l'ont ſuivi. Voyez Grant-Menil, *Græc. Ant.*

celui

celui de Pyriphlegeton, *brûlant* (1) : ces étymologies, & le voiſinage de ces fleuves avec l'Acheron, les ont fait mettre au nombre des fleuves d'Enfer. J'embraſſe ici le ſentiment de M. Samſon, qui donne ce cours au Cocyte, ſans cependant en alleguer aucune autorité. Je ne connois aucun Hiſtorien qui donne au Cocyte le nom de fleuve (*a*). Pauſanias l'appelle ſeulement ὕδωρ ἀτεροπλαστον; ce qui me feroit croire que c'étoit plurôt un marais d'eau bourbeuſe qu'un fleuve.

(1) φλέγω, uro.

Le Styx eſt dans l'Arcadie. C'eſt proprement une fontaine qui coule d'un rocher, & qui forme enſuite un ruiſſeau qui demeure long-temps caché ſous terre : ſon eau eſt mortelle, & c'eſt, comme le remarque Pauſanias, (2) cette qualité qui a donné lieu aux Poëtes d'en faire un fleuve ou un marais d'Enfer : voici la deſcription qu'il en fait.

Le Styx.

(2) L. 8. c. 18.

Auprès d'une ville d'Arcadie nommée Nonacris, eſt un précipice fort élevé, d'où il dégoute de l'eau qui deſcend dans le fleuve Cratis. Cette eau eſt mortelle aux hommes & aux autres animaux : elle briſe les vaiſſeaux de verre & de porcelaine & tous les autres, excepté ceux de corne de pied de cheval. Sur cette idée on a compoſé une fable ; on a animé Styx, on l'a faite fille de l'Ocean (3), & femme d'un certain Pallas, ou Piras (4). On dit qu'elle fut mere de l'Hydre, &c. Son nom imprimoit tant de terreur, que le ſerment le plus inviolable étoit de jurer par le Styx, & les Dieux-mêmes étoient très-religieux à le garder (*b*). La punition de ceux qui ſe parjuroient après ce ſerment étoit très-rigoureuſe. Jupiter ordonnoit à Iris de leur preſenter une coupe pleine de l'eau empoiſonnée de cette fontaine, & il les éloignoit de ſa table & de ſa converſation pendant un an ; il les privoit même de la Divinité pour neuf ans, comme ſi c'eût été une charge dont il ſuſpendoit les fonctions. Si l'on demande aux Mythologues la raiſon pourquoi les Dieux étoient ſi religieux ſur cet article, c'eſt que la Victoire qu'on croyoit être fille du Styx, comme on l'a dit dans l'Hiſtoire de Jupiter, avoit

(3) Heſiod. in Theog.

(4) Pauſan. loc. cit.

(*a*) Voyez la Carte de la Grece ancienne de Strabon, & Grant-Menil dans ſa Grece, pag. 204.

(*b*) *De cujus jurare timent, & fallere numen.* Virg. l. 6.

donné du ſecours aux Dieux contre les Geants, ce qui avoit obligé ce Dieu, par reconnoiſſance, d'ordonner que le ſerment fait par le Styx ſeroit inviolable. Mais ce n'eſt là encore qu'une fable, fondée ſur ce qu'on ſe ſervoit anciennement de l'eau du Styx pour faire les épreuves des coupables & des innocens, à peu-près comme les Juifs ſe ſervoient de l'eau de Jalouſie. Au reſte lorſque les Dieux juroient par le Styx, ils devoient avoir une main ſur la terre, & l'autre ſur la mer, comme le remarque Homere (1).

(1) Iliad. 14.

Il eſt aiſé de voir que deux choſes ont contribué à mettre ces fleuves dans l'Enfer: la premiere, c'eſt qu'ils étoient preſque tous dans l'Epire, qui a été regardée, à cauſe d'Aidonnée, comme le Royaume de Pluton. La deuxiéme, eſt l'étymologie de leurs noms: Acheron veut dire, *la derniere*, par où l'on marquoit que ceux qui alloient en ce Pays travailler aux Mines, y mouroient preſque tous: Cocyte veut dire *hurlement*; le Styx, *l'eau du ſilence*; Pyriphlegeton, *brûlant*.

En general toutes les eaux qui avoient quelque mauvaiſe qualité, étoient regardées comme des fleuves d'Enfer, ainſi qu'en Italie le lac Averne, près de Pouzzolles; & le Lethé ou fleuve d'Oubli, qui étoit en Afrique. (a) Et c'eſt ainſi que les Grecs avoient voulu trouver dans leur pays, ce qui étoit véritablement en Egypte.

(a) Le ſoufre & le bytume qui ſont en grande quantité auprès de l'Averne, en avoient tellement corrompu l'eau, que Virgile dit que les oiſeaux periſſoient en volant par-deſſus, à moins qu'ils ne s'élevaſſent beaucoup. C'eſt même cette circonſtance qui avoit fait donner le nom à ce lac, car *Averne* en grec Ἄορνος, veut dire, *ſans oiſeaux*.

CHAPITRE VIII.

Autres particularités du ſyſtême de l'Enfer des Poëtes.

LA premiere étoit qu'on s'étoit imaginé que les Ombres dont le corps étoit démeuré ſans ſépulture, erroient pendant cent ans ſur le rivage du Cocyte, avant que d'être admis dans la barque de Charon (*a*). Deux pratiques Egyptiennes peuvent avoir donné lieu à cette idée. La premiere, que quand les Prêtres refuſoient le paſſage du lac Acheruſe à quelqu'un, parce qu'il n'avoit pas payé ſes dettes, les parens le gardoient chez eux, juſqu'à ce qu'ils fuſſent en état de l'acquitter. La ſeconde, c'eſt que quand il arrivoit qu'en paſſant quelque cadavre au-delà du lac, il venoit à y tomber, & qu'on ne pût le retirer, on lui faiſoit au bout de cent ans des funerailles aux dépens du public, ainſi que nous l'apprenons de Servius (*b*).

Je ne vois pas qu'on puiſſe trouver de même dans les traditions Egyptiennes, rien qui ait rapport au rameau d'or que la Sibylle dit à Enée être néceſſaire pour lui ſervir de paſſeport, lorſqu'il voulut deſcendre aux Enfers. Ce rameau avoit été cueilli dans le bois d'Hecate ou de Proſerpine : « Au mi-
» lieu d'une vaſte forêt, dit la Sibylle (1) dans le fond d'une (1) En. l. 6.
» vallée obſcure, s'éleve un arbre touffu qui porte le rameau
» d'or, conſacré à l'infernale Junon. Il eſt défendu à tout
» mortel de pénétrer dans les ſombres demeures des morts,
» s'il n'a auparavant cueilli ce rameau, que Proſerpine or-
» donne qu'on ſuſpende à l'entrée de ſon Palais. A peine eſt-
» il arraché du tronc, qu'il en vient un autre à la place, &
» l'arbre n'eſt jamais dépouillé de ce précieux métal.... Si
» le deſtin vous permet de deſcendre au Royaume de Plu-

(a) *Centum errant annos, volitantque hæc littora circum, &c.* Virg. l. 6.

(b) *Si quis in fluvio pereat, nec ejus inveniatur cadaver, poſt centum annos ultima perſolvuntur officia. Hinc extractum, centum errant annos, &c.* Servius. in 6. En.

» ton, ſa tige cedera au moindre effort de votre bras : autre-» ment tous vos efforts ſeront inutiles; le feu même ne vain-» croit pas ſa réſiſtance ».

(1) In 6. En. Servius qui a voulu trouver l'origine de cette fiction (1) prétend qu'elle eſt priſe d'une cérémonie qu'Oreſte de retour de la Tauride établit dans le culte de Diane. Ce Héros, après avoir dépoſé dans un Temple la ſtatue de Diane qu'il avoit enlevée à Thoas, ordonna que ce Temple & le bois ſacré qui l'environnoit fuſſent un aſyle inviolable. Au milieu de ce bois étoit un arbre dont un Prêtre de la Déeſſe devoit défendre l'approche; & ſi quelque criminel réfugié dans ce lieu pouvoit en arracher une branche, il lui étoit permis de ſe battre contre le Prêtre, & s'il en étoit vainqueur, de prendre ſa place.

Le ſçavant Jeſuite Lacerda adopte ce que dit l'ancien commentateur de Virgile; mais il faut avouer que ſi c'eſt là l'origine du Rameau d'or, c'eſt une origine bien éloignée. Diſons donc que cette idée eſt le fruit de l'imagination des Poëtes; & que s'ils avoient emprunté des Egyptiens la plus grande partie de ce qu'ils ont débité ſur les demeures de l'autre monde, ils y avoient auſſi ajouté des choſes, dont ils n'y avoient pas trouvé le modele.

On ne doit pas penſer de même des deux portes par où l'on pouvoit ſortir des Enfers, l'une de corne, l'autre d'yvoire, puiſque cette Fable venoit d'Egypte, comme on l'a remarqué dans le Chap. 5. voici de quelle maniere les Poëtes en parlent. « Il y a deux portes des ſonges, dit Penelope à

(2) Od. 19. » Ulyſſe (2) : ceux qui nous viennent par la porte d'yvoire, » ce ſont les ſonges trompeurs, qui font attendre ce qui n'ar-» rive jamais; mais ceux qui ne trompent point, & qui ſont » véritables, ſont les ſonges qui nous viennent par la porte » de corne ». Virgile parle auſſi de ces deux portes; & faiſant ſortir ſon Héros par celle d'yvoire, il détruit d'un ſeul trait, & aſſez mal-à-propos, ce me ſemble, tout ce qu'il avoit avancé dans un des plus beaux livres de ſon Poëme. Ce ſont-là de pures imaginations, auſſi bien que les réflexions des Commentateurs d'Homere & de Virgile; ſans en

Digitized by Google

excepter même Madame Dacier, qui prétend que par la corne qui eſt tranſparente on a voulu marquer les ſonges qui viennent de l'air, & par l'yvoire qui eſt un corps opaque, ceux qui ſortent de la terre. Que ceux-ci qui viennent des vapeurs terreſtres ſont faux, pendant que les autres venant de l'air & du Ciel, ſont véritables. Le paſſage de l'Ecriture qu'elle employe en cette occaſion, ne paroît pas fait pour expliquer de pareilles rêveries (*a*). On peut demander ici ſur quoi étoient fondés les voyages aux Enfers que firent la plûpart des Héros de la Fable. Je crois que ce qui y a donné lieu, étoit l'évocation de l'ombre d'Euridice faite par Orphée. Comme il fut fort touché de la perte de ſon épouſe qu'un accident funeſte lui enleva, il alla dans la Theſprotie où étoit un Oracle des Morts, & ce voyage fut déguiſé dans le Poëme qui fut compoſé à ce ſujet, ſous l'idée d'un voyage aux Enfers. Homere qui a imité cet ancien Poëme, y fait auſſi deſcendre Ulyſſe, pour conſulter l'ombre de Tireſias; ce prétendu voyage a, comme on l'a déja remarqué, tout l'air d'une évocation. La Fable publioit de même que Théſée & Pyrithoüs avoient fait le même voyage pour enlever Proſerpine, ainſi qu'Hercule qui avoit délivré Theſée que Pluton retenoit priſonnier, & en avoit emmené le Cerbere. On y a fait auſſi deſcendre Bacchus, pour y aller conſulter Semelé ſa mere : Pindare y fait aller Perſée, & Virgile y fait conduire Enée par la Sibylle de Cumes. Enfin Herodote (*b*) raconte que Rampſinithe, Roi d'Egypte, étoit deſcendu dans le lieu où les Grecs diſoient qu'étoit l'Enfer, qu'il y avoit joué aux dés avec Cerès, que quelquefois il avoit gagné, & quelquefois perdu; & que la Déeſſe le renvoya avec un préſent qu'elle lui donna.

(*a*) Il eſt dit dans l'Eccleſiaſte, *niſi ab Altiſſimo emiſſa fuerit viſitatio, ne dederis in illis cor tuum : Si les ſonges ne viennent de Dieu, n'y mettez pas votre cœur.*

(*b*) Liv. 2. c. 122. Gronovius traduit le mot grec κατομαλ?ρον χρύσεον, par *Mantile aureum*, ce qui ſignifie en François un linge ou une ſerviette d'or, ou plutôt brochée d'or.

CHAPITRE IX.

Des Juges d'Enfer.

C'Etoit encore des Egyptiens que les Grecs avoient emprunté l'idée des Juges d'Enfer, ainſi que nous l'avons dit après Diodore de Sicile. Cependant, à les entendre, cette Fable étoit très-ancienne parmi eux, ainſi qu'on le voit dans différens endroits de Platon. (1) Selon les anciennes traditions, diſoit-on, on apprenoit qu'il y avoit eu dans tous les temps une loi établie, qu'au ſortir de la vie les hommes fuſſent jugés, pour recevoir la récompenſe ou le châtiment de leurs bonnes ou mauvaiſes actions. Sous le regne de Saturne, & dans les premieres années de celui de Jupiter, ce jugement ſe prononçoit à l'inſtant même qui précedoit la mort; ce qui donnoit lieu à de criantes injuſtices. Des Princes qui avoient été injuſtes & cruels paroiſſant devant leurs Juges avec toute la pompe & tout l'appareil de leur puiſſance, & produiſant des témoins qui dépoſoient en leur faveur, parce qu'ils redoutoient encore leur colere tant qu'ils étoient en vie, les Juges, ébloüis par ce vain éclat, & ſéduits par ces témoignages trompeurs, déclaroient ces Princes innocens, & les faiſoient paſſer dans l'heureuſe demeure des Juſtes. Il en faut dire autant à proportion des gens de bien, mais pauvres & ſans appui, que la calomnie pourſuivoit encore juſqu'à ce dernier Tribunal, & trouvoit le moyen de les y faire condamner comme coupables.

(1) In Gorgia pag. 523. in Axiop. pag. 371.

La Fable ajoute que ſur les plaintes réiterées qu'on en porta à Jupiter, & ſur les vives remontrances qu'on lui fit, il changea la forme de ces Jugemens. Le temps en fut fixé au moment même qui ſuit la mort. Rhadamanthe & Eaque, tous deux fils de Jupiter, furent établis Juges, le premier pour les Aſiatiques, l'autre pour les Européens; & Minos au-deſſus d'eux, pour décider ſouverainement en cas d'obſcu-

rité & d'incertitude. Leur Tribunal eſt placé dans un endroit appellé *le Champ de la Vérité*, parce que le menſonge & la calomnie n'en peuvent approcher. Là comparoît un Prince dès qu'il a rendu le dernier ſoupir, dépouillé de toute ſa grandeur, réduit à lui ſeul, ſans défenſe & ſans protection, muet & tremblant pour lui-même après avoir fait trembler toute la terre. S'il eſt trouvé coupable de crimes qui ſoient d'un genre à pouvoir être expiés, il eſt relegué dans le Tartare pour un tems ſeulement, & avec aſſurance d'en ſortir quand il aura été ſuffiſamment purifié.

Minos, Eaque & Rhadamanthe, étoient donc les trois perſonnages qu'une exacte probité avoit fait choiſir pour être les Juges de l'Enfer. Ce ſeroit ici le lieu de donner leur hiſtoire; mais j'aurai une occaſion plus naturelle d'en parler ailleurs dans l'hiſtoire de la Grece, où ils joueront un grand rolle (1).

(1) Dans le Tome 3.

CHAPITRE X.

Des Dieux de l'Enfer, Pluton, Cerès, Proſerpine, & Cocytto.*

Pluton fils de Saturne & de Rhea ou Ops, étoit le plus jeune des trois freres Titans, qui échapperent à la cruauté de leur pere. Nous avons dit que dans le partage du monde l'Enfer lui étoit échû; c'eſt-à-dire, l'Italie, & enſuite l'Eſpagne. Aux raiſons que j'ai apportées pour prouver que c'étoit de ces deux Pays que les Grecs avoient voulu parler, lorſqu'ils avoient dit que ce Prince avoit eu l'Enfer pour ſon partage, je dois joindre celle que rapporte Diodore de Sicile, ſçavoir, qu'on n'avoit publié cette fable que parce qu'il étoit le premier qui avoit établi l'uſage d'enſevelir les corps,

* Quoique Cerès ſoit au nombre des Divinités de la Terre, on joint ſon Hiſtoire avec celle de Pluton, à cauſe de la liaiſon qui s'y trouve, & pour éviter les répetitions.

de les tranſerer dans un ſépulchre, & de rendre d'autres honneurs aux morts dont avant lui on ne prenoit aucun ſoin. Mais quelle apparence qu'on ait négligé des devoirs ſi naturels juſqu'au temps de Pluton? Il eſt donc beaucoup plus vraiſemblable qu'il fut regardé comme le Roi des Enfers, parce qu'il vivoit dans des lieux fort bas par rapport à la Grece où Jupiter avoit erabli ſon Empire; & voici les véritables fondemens d'une Hiſtoire qu'on a ſi fort défigurée.

Pluton retiré dans le fond de l'Eſpagne, s'appliqua beaucoup à faire rravailler aux mines d'or & d'argent, qui étoient fort communes, ſurtout du côté de Cadis, où il alla s'établir (*a*). Sur quoi il eſt bon de remarquer que quoique l'Eſpagne ne ſoir pas regardée aujourd'hui comme un pays fertile en métaux, cependant les Anciens nous en parlent comme d'une contrée où il y avoit beaucoup de mines d'or & d'argent: on dit même par une eſpece d hyperbole, que les montagnes & les collines étoient preſque toutes, des montagnes d'or (1); qu'auprès du Tarteſe il y avoit une montagne d'argent (2). Ariſtote nous apprend que les premiers Pheniciens qui y aborderent, y trouverenr une ſi grande quantité d'or & d'argent, qu'ils firent leurs Ancres de la matiere précieuſe de ces metaux. L'Auteur du Livre des Machabées (3) parlant des Romains, dit que par la conquête de l'Eſpagne ils ſe rendirent maîtres des mines d'or & d'argent qui étoient en ce Pays-là (*b*). Le Poëte Silius appelle l'Eſpagne une Campagne dorée (*c*).

(1) Poſſidonius.
(2) Avienus.
(3) L. 1. c. 8.

C'eſt ſans doute ce qui obligea Pluton, qui étoit habile dans certe ſorte de travail, d'établir ſa demeure vers le Tarteſe; & c'eſt auſſi ce qui le fit paſſer dans la ſuite pour le Dieu des richeſſes, & lui fit donner le nom de Pluton (*d*), au lieu

(*a*) La Betique où Pluton s'établit, étoit cette Province qu'on nomme aujourd'hui l'Andalouſie; & le fleuve Betis, qu'on nomme aujourd'hui Guadalquivir, lui avoit donné ce nom. Ce fleuve formoit autrefois à ſon embouchure une petite Iſle nommée Tarteſe, avec une ville de ce nom; c'étoit le Tarteſſe des Anciens, d'où le Tartare a été formé.

(*b*) *Et quanta fuerunt in regione Hiſpaniæ, & quot in poſſeſſionem redegerunt metalla argenti & auri quæ illic ſunt.*

(*c*) . . . . . *ſam terra cadit Iberâ,*
Auriferis tandem Phenix depulſus ab oris.

(*d*) *Dictus eſt Pluto,* Ἀπὸ τοῦ πλουτεῖν, *hoc eſt, à divitiis quæ ex terra eruuntur viſceribus.*

de

de celui d'Ageſilaüs qu'il portoit ; ce qui l'a fait confondre ſouvent avec Plutus le Dieux des richeſſes, dont on parlera dans le Chapitre ſuivant.

C'eſt, au reſte, la ſituation du Royaume de Pluton, qui étoit un pays fort bas à l'égard de la Grece, qui l'a fait paſſer pour le Dieu de l'Enfer. D'ailleurs comme il faiſoit ſans ceſſe travailler aux mines qui obligent ceux qui ſont deſtinés à ce travail de fouiller bien avant dans la terre,& pour ainſi parler, juſques dans l'Enfer & dans les ſombres demeures des Manes, pour les chercher (*a*), on a dit qu'il habitoit au centre de la terre. Ajoutez que ceux qui travaillent aux mines, y meurent ordinairement : ainſi Pluton étoit regardé comme le Roi des morts : le nom même qu'il portoit, *Ades*, ſignifioit *perte*, *mort* (*b*).

D'ailleurs on regardoit l'Ocean ſur les bords duquel il regnoit, comme un lieu couvert de ténebres ; & c'eſt-là je crois, le fondement de toutes les fables qu'on a débitées dans la ſuite ſur Pluton & ſur ſon Royaume. Il eſt vraiſemblable, par exemple, que le fameux Tartare, ce lieu ſi connu dans l'Empire de Pluton, vient de Tarteſe, qui eſt près de Cadis (*c*) : le fleuve Lethé vient ſans doute du Guadelethe, qui coule à l'oppoſite de cette ville ; & le lac Averne du mot *Aharona*, qui veut dire, *qui eſt aux extrémités* ; nom qu'on a donné à ce lac, qui eſt près de l'Ocean : auſſi Pluton eſt-il honoré ſpécialement à Cadis, ſous le nom de la Mort, comme le remarque Philoſtrate (*d*) ; de quoi on ne ſçauroit douter, puiſque les Pheniciens dont la langue s'étoit établie à Cadis avec les Colonies que leur Hercule y avoit conduites, appelloient Pluton *Muth*, qui parmi eux veut dire *mort* (*e*).

Au reſte, tous les noms qu'on lui donnoit dans les différens Pays où il étoit honoré, ont tous rapport à cette qualité de Dieu des morts. Les Latins l'appelloient *Sumanus* (*f*), les

(a) *In ſede Manium opes quærimus, nos ad inferos agunt.* Plin. lib. 32. c. 1.

(b) Il paroît formé du mot Phenicien, *Ed*, ou *And*, *exitium*.

(c) Voyez Strabon & Dom Pezron, Antiquités des Celtes.

(d) *Soli hominum feſtis cantibus mortem celebrant*, dit-il du peuple de Cadis.

(e) Bochart, Chan. liv. I. c. 34. après Sanchoniathon.

(f) Comme qui diroit, *Dieu des Manes*.

Sabins *Soranus*, mot qui a rapport à celui de *Cercueil*; d'autres *Orcus* ou *Argus* (*a*) ou *Februus* (*b*). Les clefs qu'on mettoit à ſa main au lieu de ſceptre, ſignifioient que ce Dieu avoit les clefs d'un Royaume dont on ne revient jamais : les ſacrifices qu'on lui offroit de brebis noires, & autres choſes de cette nature, y faiſoient auſſi alluſion. Ce Dieu a eu pluſieurs autres noms, *Jupiter Stygius*, *Ageſilaus*, *Ageſander*, parce qu'il paſſoit pour un conducteur de Peuples & de colonies, Ἀγησίλαος Conducteur de Peuples, Ἀγησάνδρος, d'hommes; Πλούτος riche, à cauſe des mines; *Dis* ou *Ades*, *à terra*, *ſub terra ejus regnum*; *Diſ-pater*, ou *Dieſpiter*. J'ai dit qu'on offroit des victimes noires à Pluton, je dois ajoûter qu'il avoit cela de commun avec toutes les autres divinités des Ombres. On faiſoit des foſſes auprès de l'Autel, & la principale cérémonie conſiſtoit à y répandre le ſang des victimes, comme s'il avoit dû pénétrer juſqu'au royaume de ce Dieu. Ajoutons encore que tout ce qui étoit de mauvais augure lui étoit ſpécialement conſacré, & que ce fut pour cela que les Romains lui dédierent le ſecond mois de l'année, & le ſecond jour du même mois; & cela parce que ſuivant un principe répandu en Italie depuis Pythagore, le nombre de deux étoit de tous les nombres le plus malheureux, déſignant le mauvais principe, & par conſéquent le déſordre, la confuſion. Platon (*c*), le divin Platon imbu de la doctrine de Pythagore, comparoit ce nombre à Diane toujours ſtérile, & dès-là mépriſée.

(1) In Timæo.

Nous avons peu de monumens de Pluton; mais dans ceux que le temps a conſervés, il eſt repréſenté avec ſon ſceptre, ou bâton à deux pointes, à la différence du Trident de Neptune qui en avoit trois. On le trouve auſſi aſſis ſur un Trône, tenant un ſceptre ou une pique de la main gauche, & de la droite il donne à manger à Cerbere. Quelquefois il a le boiſſeau ſur la tête, parce que Serapis, dont le boiſſeau eſt le ſymbole, étoit le même chez les Egyptiens que Pluton

(*a*) *Quaſi urgeret interitum.*

(*b*) D'un vieux mot Latin *Februo*, *purgo*, *luſtro*.

chez les Grecs (*a*). Enfin ſur quelques médailles conſulaires, on le voit avec un diadême & ſon ſceptre à deux fourches.

Pluton, quoique retiré dans le fond de l'Eſpagne, apprit des nouvelles de la beauté de Proſerpine, fille de Cerès Reine de Sicile, & réſolut, ſelon une coutume fort ordinaire en ce temps-là, de l'enlever : peut-être même que l'ayant fait demander en mariage, cette jeune Princeſſe ne voulut point quitter ſa mere, pour aller dans un climat qu'on regardoit comme le bout du monde ; d'autres Princeſſes avoient été apparemment de même goût, & c'eſt ce qui a fait dire aux Poëtes (*b*) ſans doute, que ce Dieu s'étoit plaint hautement que quoiqu'il fût frere de Jupiter, & le plus riche Prince du monde, perſonne ne vouloit l'épouſer ; ainſi il réſolut d'enlever Proſepine, fille de Cerès.

Hiſtoire de Cerès & de Proſerpine.

Dio (*c*), c'eſt ainſi que s'appelloit Cerès, étoit Reine de Sicile (*d*). Le regne de cette Princeſſe fut recommandable par le ſoin qu'elle prit d'enſeigner à ſon peuple l'art de cultiver la terre, & de ſemer du bled : elle établit auſſi pluſieurs loix concernant la Police (1) & la propriété des terres, afin que chacun pût recueillir, ſans être troublé, le bled qu'il avoit ſemé (*e*) ; c'eſt ce qui a fait toujours regarder cette Reine, comme la Déeſſe du bled & de la terre. Il eſt bon de remarquer toutefois que Cerès n'apprit l'agriculture qu'aux Grecs ; les Egyptiens, les Chaldéens, & pluſieurs autres Peuples, l'exerçoient longtemps auparavant ; il y a même bien de l'apparence que cet art n'avoit pas été inconnu dans la Sicile & dans la Grece juſqu'au temps de Cerès, & que cette fameuſe Reine ne fit que le perfectionner.

(1) Porphyre. L. 4. *de Abſt.* §. 22.

Cependant Pluton épouvanté juſques dans le fond des Enfers par les tremblemens de terre que cauſoient dans la Sicile les

(*a*) Plutarq. *in Iſid. & Oſir.* Heraclide, Porphyre, &c.

(b) *Dux Erebi quondam tumidas exarſit in iras,*
Prælia moturus ſuperis, quod ſolus egeret
Connubiis, ſterilemque diu conſumeret annos.
Claud. de raptu Proſerpinæ, Lib. 1.

(c) Voyez le ſixiéme Tome de la Bib. univerſ. où M. le Clerc explique cette fable après Theodontius & les autres Anciens, Euſebe, &c.

(d) Il y a eu une autre Cerès, fille de Cœlus. *Boccace, Lib. Gen. Deor.*

(*e*) Ce que Virgile appelle, *partiri limite campum.*

mouvemens que ſe donnoit Typhée, pour ſe délivrer du peſant fardeau du mont Etna qui l'accabloit, réſolut d'aller viſiter ce Pays, pour voir s'il ne ſe faiſoit point quelque ouverture qui pénétrât juſques dans ſon Royaume, craignant que les Ombres épouvantées ne viſſent la lumiere du jour; & après avoir tout bien exam né il s'arrêta ſur le mont Eryx.

Cerès faiſoit ſon ſéjour ordinaire dans un lieu délicieux de la Sicile nommé *Enna* (*a*), qui veut dire fontaine agréable (1), où il y avoit de belles prairies arroſées de fontaines d'eau vive (*b*). Sa fille unique qui s'appelloit *Pherephata*, qui veut dire, *fruit abondant*, ſe promenoit un jour dans ces agréables prairies, cueillant des fleurs avec quelques filles de ſa ſuite, & les Sirennes qui l'accompagnoient, Pluton la vit, en devint amoureux, l'enleva, & étant parti dans le moment ſur ſon char attelé de quatre chevaux, prit le chemin des Enfers, malgré les ſages remontrances de Minerve qui entreprit inutilement de le détourner de ce deſſein. Arrivé près de Siracuſe il rencontre un Lac près duquel étoit la Nymphe Cyane, qui après lui avoir fait des reproches ſur cette violence, voulut arrêter ſon char; mais Pluton d'un coup de ſon ſceptre, s'ouvre un chemin qui le conduit aux Enfers. La Nymphe déſolée fond en pleurs, & eſt changée en eau.

(1) Bochart, Chan. Liv. 1. ch. 28.

Cependant Cerès informée du malheur arrivé à ſa fille, ſe met en devoir de la chercher par mer & par terre; & lorſqu'elle avoit couru tout le jour elle allumoit un flambeau pour continuer de la chercher toute la nuit. Un jour qu'elle étoit accablée de laſſitude, & ne trouvant point de fontaine pour éteindre ſa ſoif, elle alla frapper à la porte d'une cabanne, d'où ſortit une vieille femme, nommée Baubo, à qui elle demanda à boire. Cette bonne femme lui ayant préſenté un breuvrage, la Déeſſe l'avala avec tant d'avidité qu'un jeune enfant qui étoit dans la cabanne, en éclata de rire; & Cerès picquée de cette indiſcrétion, jetta ſur cet enfant ce qui reſtoit dans le vaſe, & incontinent il fut changé en lézard. Cerès au ſortir

(*a*) Cic. *in Verrem.* Diod. L. 5. Ovid. *Faſt.* L. 4. & Metam. L. 5. & autres.

(*b*) *Violis aliiſque florum generibus viridens.* Diod. *loc. cit.*

de là alla près du lac de Siracuſe, & ayant apperçu le voile de ſa fille qui flottoit ſur l'eau, elle jugea que c'étoit par-là que le raviſſeur s'étoit échappé. Mais elle n'auroit pu en ſçavoir davantage, (Cyane qui auroit pu l'éclaircir, ayant perdu l'uſage de la parole depuis ſa métamorphoſe,) ſans Aretuſe, Nymphe d'une fontaine de même nom, dont les eaux pour venir de l'Elide dans la Sicile paſſent ſous le fond de la mer & dans des lieux voiſins du Styx. Cette Nymphe apprit à la Déeſſe affligée qu'elle avoit vu Proſerpine, & que c'étoit Pluton qui l'avoit enlevée; ajoutant, pour diminuer ſa douleur, que ſa fille étoit Reine, & l'épouſe du Dieu des Enfers. Elle la pria en même temps de ne pas pouſſer plus loin ſon reſſentiment contre la terre, devenue ſtérile depuis que la Déeſſe lui refuſoit ſes précieux dons, puiſqu'elle n'étoit point coupable de l'enlevement de ſa fille.

A cette nouvelle Cerès monte ſur ſon char, traverſe l'eſpace immenſe des airs; & étant arrivée dans l'Olympe, elle ſe jette au pied du trône de Jupiter, & lui demande ſa fille, qui étoit auſſi celle de ce Dieu. Jupiter après lui avoir fait entendre que Pluton n'étoit pas un parti deſavantageux pour Proſerpine, l'aſſure cependant qu'elle lui ſeroit rendue, ſi elle avoit gardé une exacte abſtinence depuis qu'elle étoit dans les Enfers; mais que ſi elle avoit mangé la moindre choſe, le Deſtin s'oppoſoit à ſon retour.

Proſerpine en ſe promenant dans les jardins des Champs Elyſées avoit cueilli une grenade, dont elle avoit mangé quelques grains, Aſcalaphe qui étoit le ſeul qui l'eut vû, en fit ſa cour à ſon Maître; & tout ce que put faire Jupiter, fut d'ordonner que Proſerpine demeureroit chaque année ſix mois avec ſon mari, & ſix mois avec ſa mere.

L'indiſcretion d'Aſcalaphe lui coûta cher, puiſque Proſerpine l'ayant arroſé avec de l'eau du Styx, il fut incontinent changé en Hibou.

Cependant Cerès contente du jugement de Jupiter ne ſongea plus qu'à reparer les maux que la ſtérilité & la famine avoient cauſés. Comme l'Attique en avoit été plus affligée que les autres Pays, elle alla à Eléuſis, où après

avoir inſtruit Triptoleme de tout ce qui concernoit l'agriculture, elle lui prêta ſon char, & lui ordonna d'aller par toute la terre pour apprendre à ſes habitans un art ſi néceſſaire. Triptoleme après avoir parcouru l'Europe & l'Aſie, arriva dans la Scythie à la cour de Lyncus. Ce Tyran jaloux de la préférence que la Déeſſe avoit donnée à ce Prince voulut l'aſſaſſiner; mais dans le temps qu'il alloit lui percer le ſein, il fut changé en Lynx, animal qui eſt le ſymbole de la Cruauté.

C'eſt ainſi qu'Ovide & après lui Claudien, dans ſon beau poëme ſur le raviſſement de Proſerpine, racontent cette avanture; & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que les Hiſtoriens ſont d'accord, du moins pour le fond, avec les Poëtes. Strabon (1) parle des prairies d'Enna où Proſerpine fut enlevée; & Ciceron qui ſemble ſuppoſer le même fait, nous a laiſſé de ce lieu délicieux une deſcription auſſi élégante que fleurie (2). Diodore dit en pluſieurs endroits que la Sicile avoit été de toute la terre le pays que Cerès avoit le plus honoré de ſes faveurs, & que cette Déeſſe en avoit fait ſon ſéjour ordinaire. Mais comme cet Auteur devoit être très-inſtruit des antiquités de ſa patrie, & qu'il paroît avoir lu les Ecrivains qui l'avoient précédé, je crois devoir copier tout ce qu'il rapporte à ce ſujet. « Les Siciliens, dit-il, (3) tiennent par tradition de » leurs Ancêtres que leur Iſle eſt conſacrée à Cerès & à ſa » fille Proſerpine. Quelques Poëtes ont écrit, continue-t il, » qu'au mariage de Pluton avec cette Princeſſe, Jupiter leur » donna la Sicile pour préſent de nôces; & les Hiſtoriens qui » paſſent pour les plus fideles, diſent que ce fut dans la Sicile » que Cerès & Proſerpine ſe firent voir aux hommes pour la » premiere fois, & que cette Iſle eſt le premier endroit du » monde ou il ait crû du bled. Le plus célebre des Poëtes, » Homere (4), a ſuivi cette tradition, lorſqu'il dit en parlant » de la Sicile,

Sans le travail du ſoc, ſans le ſoin des ſemailles,
La terre fait ſortir de ſes riches entrailles
Tous ſes dons, arroſés auſſitôt par les cieux. (5)

» En effet, on voit encore dans le Leontin, & dans pluſieurs

(1) Liv. 7.

(2) Verr. ſixiéme.

(3) L. 5. c. 2.

(4) Odyſ. L. 9. v. 109.

(5) Trad. de M. L. Teraſſon.

» autres lieux de la Sicile, du froment ſauvage qui pouſſe de » lui-même ».

Cet Auteur fait enſuite la deſcription des campagnes d'Enna où fut enlevée Proſerpine, & raconte toutes les autres circonſtances de cette fable de la maniere que nous venons de les rapporter. Il ajoûte même que les Syracuſains ont coutume d'offrir tous les ans chacun en particulier des offrandes proportionnées à leurs facultés, près de la fontaine Cyane que Pluton fit ſortir lorſqu'en cet endroit il frappa la terre d'un coup de trident pour ſe faire une ouverture, & qu'après ces hoſties particulieres, ils immolent tous enſemble des Taureaux, qu'ils égorgent ſur la fontaine même.

Comme l'Attique, dit encore le même Hiſtorien, fut après la Sicile le pays qui fut le plus honoré des faveurs de Cerès, les Athéniens inſtituerent en ſon honneur, non ſeulement des ſacrifices, mais encore les myſteres d'Eléuſine, que leur ſainteté & leur ancienneté ont rendus recommandables.

Les Siciliens, dit-il encore, outre les ſacrifices qu'ils faiſoient tous les ans à la fontaine Cyane, inſtituerent des fêtes en l'honneur de Cerès & de Proſerpine, & ils les célebroient d'une maniere convenable à un Peuple auquel ces Déeſſes ont donné tant de marques de préférence. Ils placent ces fêtes en différens temps de l'année, par rapport aux différentes façons qu'on donne au bled. On célebre l'enlevement de Proſerpine vers le temps de la recolte, & la recherche de Cerès, dans celui des ſemailles. Celle-ci dure dix jours, & l'appareil en eſt éclatant & magnifique. Il eſt auſſi d'uſage, tant que dure cette fête, de méler dans les converſations quelques paroles libres & deshonnêtes, parce que ce fut avec de tels propos que l'on fit rire Cerès affligée de la perte de ſa fille.

Après ce détail, Diodore cite pour le confirmer l'autorité des anciens Poëtes, ſur-tout celle de Carcinus, qui avoit ſouvent été témoin à Syracuſe de la dévotion avec laquelle les Siciliens célebroient les fêtes dont on vient de parler.

Outre la culture des bleds, Cerès, au rapport du même Hiſtorien, avoit donné des Loix aux Siciliens; & c'eſt pour cette raiſon que le peuple lui avoit donné le nom de *Theſ-*

mophore. Il n'étoit pas poſſible, obſerve judicieuſement Diodore, *qu'elle fît aux hommes deux plus beaux preſens, que de leur fournir de quoi vivre, & leur apprendre à bien vivre* (*a*).

Malgré tous ces témoignages, la plûpart des Mythologues ne regardent l'enlevement de Proſerpine que comme une allégorie qui a un rapport marqué à l'agriculture. De même le partage que Jupiter fait des temps que cette Déeſſe doit demeurer chez ſon mari & chez ſa mere, ne ſignifie, ſelon eux, autre choſe, ſinon que le grain après avoir demeuré ſix mois en terre, paroît ſur ſa ſurface, croît & meurit. Et comme Sanchoniathon nous apprend que Proſerpine fille de Saturne mourut fort jeune, on peut encore allégoriſer cette fable, en diſant qu'on n'avoit publié ſon enlevement par Pluton, que parce que ce Dieu chez les Pheniciens, l'appelloient *Mouth*, qui veut dire la mort. Cependant d'habiles gens appuyés de l'autorité de Diodore de Sicile, rapportent cet événement à l'hiſtoire; & comme Dom Pezron, & M. le Clerc ſont ceux qui y ont donné plus de vraiſemblance, je vais rapporter ce qu'ils en diſent.

(1) Ant. de la langue des Celtes.

Pluton, dit le premier de ces deux Auteurs (1), quoique retiré dans le fond de l'Eſpagne, qui lui étoit échûe en partage, apprit des nouvelles de la beauté de Proſerpine ſa niece (*b*), & ayant envoyé un de ſes Capitaines en Sicile, qui la trouva peu accompagnée, elle fut enlevée ſans réſiſtance, & miſe ſur un chariot qui la conduiſit ſur le bord de la mer, près de Syracuſe, où elle fut embarquée & conduite en Eſpagne. Comme on attribue au chef ce qui ſe fait par ſes ordres, on dit que c'étoit Pluton lui-même qui l'avoit enlevée. On pourroit dire même qu'il n'uſa de violence que parce que l'ayant demandée en mariage, Cerès la lui avoit refuſée; & par-là ſe verifieroit ce que racontent les Poëtes, ſçavoir, que ce Dieu s'étoit plaint ſouvent que quoique frere de Jupiter, & le plus riche Prince du monde, il n'avoit pû trouver de parti convenable (*c*), comme nous l'avons déja dit.

(*a*) On ne copie pas les autres endroits où Diodore repete la même choſe.

(*b*) Elle étoit fille de Cerès & de Jupiter ſon frere, auſſi Virgile dit-il, *Caſta licet patrui ſervet Proſerpina limen.* Æn. l. 6.

(c) *Dux Erebi quondam tumidas exarſit in iras.*

D'ailleurs

Dailleurs les enlevemens étoient très-ordinaires en ce temps-là, ſur-tout lorſque les parents refuſoient la perſonne qui étoit recherchée en mariage.

M. le Clerc (1), qui a parfaitement bien expliqué cette fable, prétend que ce ne fut pas Pluton qui enleva Proſerpine, mais Aidonée Roi d'Epire, ou Orcus Roi des Moloſſes. Comme Aidonée faiſoit travailler aux mines, & que pour aller à ſon pays il falloit paſſer un fleuve nommé l'Acheron, on a ſouvent confondu ce Prince avec Pluton. L'Epire qui étoit un pays fort bas par rapport au reſte de la Grece, étoit priſe pour l'Enfer même, & on ſçait que l'on a regardé les Voyages que Theſée, & après lui Hercule, firent dans ce pays, comme des Voyages faits aux Enfers.

(1) Bib. univ. Tom. 6.

Cela ſuppoſé, cet Auteur prouve que Cerès, ou Dio, regnoit en Sicile dans le même-temps qu'Aidonée gouvernoit l'Epire. Le regne de cette Princeſſe fut recommandable par le ſoin qu'elle prit d'enſeigner à ſon peuple à cultiver la terre & à ſemer du bled. Elle établit auſſi la Police (2), & la proprieté des terres, afin que chacun pût recueillir, ſans être troublé, le bled qu'il avoit ſemé (3).

(2) Porphyr. *de Abſtinentia.*
(3) Virgile, Georg. L. 1.

Quelqu'ingénieuſe que ſoit l'explication que M. le Clerc fait de cette fable, je ne ſçaurois me perſuader que l'enlevement de Proſerpine puiſſe être mis ſur le compte d'Aidonée Roi d'Epire, puiſque ce Prince ne vivoit que du temps de Theſée & de Pyrithoüs, c'eſt-à-dire, environ cinquante ans avant le ſiege de Troye, & que le Prince Titan qui porta le nom de Pluton, regnoit pluſieurs ſiécles auparavant. Y-a-t-il apparence que Cerès n'ait enſeigné à la Sicile & à la Grece l'art de cultiver la terre, que du temps d'Hercule & de Theſée? Vivoit-on alors de glands & d'herbes ſauvages? Et dès les temps des Lycaons & des Phoronées, la Grece n'avoit-elle pas appris à ſubſtituer une nourriture plus ſolide, à celle qui lui étoit commune avec les bêtes?

Je ſçais que M. le Clerc diſtingue deux Aidonées; l'un contemporain de Theſée, & l'autre d'Abraham ou d'Iſaac; qu'il dit que ce fut du temps du plus ancien que Proſerpine

fut enlevée ; mais outre que ces deux Rois ſe reſſemblent trop pour être differens l'un de l'autre, il ſera vrai de dire que ce n'eſt plus qu'une queſtion de nom, & qu'il appelle Aidonée le Prince que d'autres nomment Pluton.

Quoiqu'il en ſoit, il y a bien de l'apparence que ces deux explications ne ſont elles-mêmes que deux nouvelles fables. Peut-on s'imaginer que Cerès en cherchant ſa fille qu'on lui avoit enlevée, ſe ſoit fait adorer par les Atheniens ? qu'Erechthée ait reçu des fêtes qu'elle avoit elle-même établies de ſon vivant, & que Triptoleme, dont le pere regnoit alors à Eléuſis, ait été le Prêtre des myſteres d'une femme qui ne pouvoit pas retrouver ſa fille ?

Je ſçais que pluſieurs Chronologues, & en particulier le célebre Chevalier Newton, fondés ſur l'autorité des Auteurs Grecs, tâchent de fixer le temps où vivoit Cerès ; qu'ils marquent l'époque de ſon voyage de Sicile à Athenes ; qu'ils parlent de l'année de ſa mort, & du culte qu'on lui rendit peu de temps après. Mais malgré ces autorités, je ſuis perſuadé qu'il ne faut point chercher dans la Grece d'autre Cerès que l'Iſis des Egyptiens, ni d'autres myſteres que ceux de cette Déeſſe. On ſcait, à n'en point douter, que preſque tous les Dieux des Grecs & leur culte, étoient venus des Pays de l'Orient, & ſurtout d'Egypte, avec les Colonies qui avoient peuplé la Grece en differens temps ; & s'il y en a quelques-uns dont la tranſmigration ſoit certaine, ce ſont Bacchus, Oſiris, & Cerès ou Iſis : voici donc ce qui a donné lieu à cette fable. La Grece fut affligée d'une grande famine ſous le regne d'Erechthée, comme Diodore de Sicile nous l'apprend (1) ; Ovide même fait une belle & longue deſcription de cette famine. Les Athéniens dont le terroir étoit peu fertile, en furent encore plus incommodés que leurs voiſins. Erechthée prit le parti d'envoyer chercher des bleds en Egypte, & ceux qu'il avoit envoyés, apporterent avec les grains qu'on leur vendit, le culte & les céremonies de la Divinité qui préſidoit à l'agriculture.

(1) Liv. 18.

Le mal qu'on venoit de ſouffrir, & la crainte qu'on eut de

retomber dans la même diſette, firent recevoir ſans contradiction les myſteres d'une Déeſſe qu'on croyoit pouvoir les en garantir. Triptoleme reçut en même-temps ce culte dans Eléuſis; il voulut même être le premier Prêtre de Cerès, ou Iſis: & ſe trouvant dans l'abondance, il eut ſoin en ſecourant ſes voiſins, de leur enſeigner des myſteres qu'il venoit lui-même d'apprendre. La Sicile avoit reçû quelque temps avant les myſteres de cette Divinité, & voilà pourquoi on publia que Cerès étoit venue de Sicile à Athenes. On ajouta que ſa fille avoit été enlevée, parce que les bleds & les fruits, que ſon nom déſigne, avoient ceſſé pendant quelque-temps de fournir des alimens. On dit encore que Pluton l'avoit emmenée dans les Enfers, parce que ces mêmes fruits étoient demeurés pendant ce temps-là, comme enſevelis dans le centre de la terre; enfin que Jupiter avoit partagé le différend entre Cerès & Pluton, parce qu'on revit alors la terre couverte de nouvelles moiſſons. Voilà le fondement de cette fable: l'introduction des myſteres de Cerès dans la Sicile & dans la Grece. Et ce n'eſt pas ſans preuve que je l'avance, puiſqu'Herodote dit poſitivement que les Theſmophories, qui étoient une des principales fêtes de Cerès, y furent apportées par les filles de Danaüs.

Quelque Poëte fameux dont le nom ſe trouve effacé dans la XIV. Epoque des marbres d'Arondel, célebra cet évenement dans un Poëme, ainſi qu'il eſt rapporté dans cette époque: & il eſt bon de remarquer, 1°. que ce Poëme, qu'Ovide avoit ſans doute lû, fut compoſé dix ans après l'arrivée de Cerès: 2°. que l'Auteur de la Chronique de ces marbres traite de fable l'enlevement de Proſerpine, la recherche que Cerès fit de ſa fille, & les autres circonſtances qu'on a mêlées dans cet évenement; ce qui veut dire, ſans doute, que le Poëte dont il s'agit en cet endroit, avoit extrémement défiguré l'Hiſtoire de la tranſlation du culte de Cerès dans l'Attique.

Si cependant il ſe trouve des Sçavans qui veuillent ſoutenir avec Diodore de Sicile qu'il y eut véritablement une Cerès en Sicile qui donna des loix ſur l'agriculture, on peut

penſer pour les ſatisfaire, que cette Reine de Sicile ayant perdu ſa fille, & étant allée dans l'Attique pour la chercher, apprit à Triptoleme les myſteres d'Iſis, & que les Grecs l'ayant miſe elle-même dans la ſuite au nombre des Dieux, ſon culte fut confondu avec celui de la Déeſſe des Egyptiens.

Dans le traité que fit Cerès avec Pluton, Jupiter lui accorda le retour de ſa fille à condition qu'elle n'eût rien mangé depuis ſon arrivée dans les Enfers. Aſcalaphe ayant rapporté qu'il l'avoit vu manger ſix pepins d'une Grenade qu'elle avoit cueillie dans les Jardins de l'Enfer, l'Arrêt fut changé, & Jupiter déclara que Proſerpine demeureroit ſix mois en Enfer & ſix mois chez ſa mere; ou, comme le dit Apollodore (1), neuf mois avec Cerès & trois mois avec Pluron. Cette Princeſſe pour ſe venger de l'indiſcrétion d'Aſcalaphe, le métamorphoſa en Hibou.

(1) Liv. 1.

Aſcalaphe, diſent ceux qui ſoutiennent que Proſerpine fut véritablement enlevée par Pluton, étoit un Courtiſan de ce Prince, qui ayant conſeillé à ſon Maître l'enlevement de Proſerpine, fit tout ce qu'il put pour rendre inutiles les négociations de Cerès, & pour empêcher que ſa fille ne lui fût rendue. Proſerpine le fit mourir dans la ſuite, & voilà ce qui a donné lieu à la fable: les conſeils pernicieux qu'il avoit donnés à ſon Maître furent cauſe de ſa mort. Sa métamorphoſe en Hibou n'eſt qu'une métaphore, qui nous repréſente un homme haïſſable; ſi vous n'aimez mieux dire toutefois, qu'on n'a débité cette fable que pour nous marquer qu'il ſe tenoit toujours caché dans les mines de Pluton, dont il étoit l'Intendant, & où il périt. Il y a apparence qu'il fut écraſé par la chute de quelque rocher; ce qui fit dire aux Poëtes que Proſerpine l'avoit couvert d'une groſſe pierre, ainſi qu'on peut le voir dans Apollodore (2) qui ſoutient que ce fut Cerès qui l'avoit puni elle-même de la ſorte. Le nom d'Aſcalaphe veut dire *celui qui briſe les pierres*, & ce nom ne lui fut donné apparemment, que pour marquer ſon emploi. Quelques Auteurs prétendent qu'il fut métamorphoſé en un certain lezard, que les Grecs appellent *Aſcalabos*, & c'eſt ſans doute la

(2) Loc. cit.

reſſemblance des noms qui leur a donné lieu de le dire.

Ovide ajoûte, que la Nymphe Cyane ayant voulu faire des reproches à Pluton ſur la violence dont il uſoit à l'égard de Proſerpine, ce Dieu l'avoit changée en fontaine : circonſtance qui n'a, je crois, d'autre fondement, ſinon que ce fut près de cette fontaine, qui coule aux environs de Syracuſe, que les Emiſſaires de Pluton s'embarquerent. Ce que le même Poëte ajoûte, qu'une fille nommée Manthe, que Proſerpine changea en une plante qui porte encore ſon nom, & que les Grecs appellent *Hedioſmos* à cauſe de ſa bonne odeur, veut dire apparemment que cette Reine n'ayant pû ſouffrir une rivale qui partageoit le cœur de ſon mari, la fit périr. La reſſemblance des noms fit inventer la métamorphoſe à ceux qui écrivirent l'hiſtoire de cette Cour.

Il eſt auſſi parlé dans le même endroit des Sirenes, qui accompagnoient Proſerpine dans le tems qu'elle fut enlevée. Mais pour n'être pas obligé de répéter la même choſe, je renvoye à ce que j'en ai raporté dans l'hiſtoire des Dieux de la Mer. (1) Il ſuffira de dire maintenant que ſi Ovide a feint que les Sirenes qui accompagnoient Proſerpine dans le temps qu'elle fut enlevée, obtinrent des Dieux de devenir Oiſeaux pour l'aller chercher, c'eſt qu'apparemment que les Sirenes qui habitoient ſur les côtes d'Italie, aſſez près de la Sicile, ayant appris le malheur qui étoit arrivé à cette Princeſſe, firent équiper un Vaiſſeau à voiles pour la chercher. (1) Liv. II. ch. X.

La fable de la fontaine Arethuſe & des Amours du fleuve Alphée ſon Amant, qui traverſoit tant de Pays pour aller voir ſa Maîtreſſe, n'eſt fondée, ſuivant le fameux Bocharr (1), que ſur une équivoque de la langue des premiers Habitans de la Sicile. Les Phéniciens qui allerent s'y établir, ayant trouvé cette fontaine environnée de Saules, la nommerent *Alphaga*, qui veut dire, *la fontaine des Saules*; d'autres lui donnerent le nom d'*Arith*, qui ſignifie *un ruiſſeau*. Les Grecs qui y arriverent quelques ſiecles après, n'entendant pas la ſignification de ces deux mots, & ſe reſſouvenant de leur fleuve Alphée qui coule dans l'Elide, s'imaginerent que puiſque la fontaine & le fleuve avoient à peu près le même nom, (1) Chan. l. 1. c. 18.

il falloit que l'Alphée traversât la Mer pour venir en Sicile. L'idée parut ingénieuse à quelque bel esprit de ce temps-là, & il composa sur ce sujet le roman des amours du Dieu du fleuve avec la Nymphe Arethuse. Presque tous les anciens Historiens ont été la duppe de cette fable, puisqu'ils ont dit fort serieusement que le fleuve Alphée traversoit la mer & alloit couler ensuite dans la Sicile près de la fontaine Arethuse. Il falloit même que cette fable fût bien accréditée, puisque l'Oracle de Delphes ordonnant à Archias de conduire une colonie de Corinthiens à Syracuse, la Prêtresse s'expliqua en ces termes: *Allez dans cette Isle où le fleuve Alphée mêle ses eaux avec la belle Arethuse.* Pausanias (1) qui regarde comme une fable l'histoire des amours d'Alphée & d'Arethuse, entraîné par l'autorité d'un Oracle si précis, n'ose nier que ce fleuve traverse la mer, quoiqu'il ne voye pas bien comment cela peut arriver.

(1) In Eliac.

Comme le fameux Triptoleme fils de Celeus & de Neera, fut un de ceux qui fit le plus d'accueil à Cerès dans le temps quelle arriva dans l'Attique, on publia que cette Déesse lui avoit appris l'agriculture, & l'avoit envoyé sur son char, traîné par des Dragons ailés, porter par tout le monde un art si nécessaire aux hommes. On ajoute qu'elle l'avoit nourri de son propre lait; expression forte qui nous apprend le soin qu'elle avoit pris de former ce Prince. On alla même jusqu'à dire que Cerès le mettoit pendant la nuit dans le feu pour le purifier, & qu'elle l'en retiroit tous les matins; expressions métaphoriques qui nous apprennent que ce Prince, pour être initié dans les mysteres d'Isis, passa par toutes les épreuves que l'on employoit dans cette occasion. Toutes ces fables si mystérieuses, ainsi que l'arrivée de Cerès dans l'Attique, qui est si bien représentée sur un tombeau de marbre que M. de Boze a si ingénieusement expliqué dans une dissertation imprimée au IV. Tome des Mémoires de l'Academie des Belles Lettres, toutes ces fables, dis-je, n'ont d'autre fondement que l'introduction du culte de Cerès dans la Grece, & surtout dans l'Attique, comme nous l'avons deja prouvé. Triptoleme qui y régnoit, alla à Eléusis, comme nous l'apprenons de Philochorus, sur un Vaisseau, porter

des bleds dans différens Pays, où il enſeigna en même-tems les myſteres de Cerès, dont il étoit Prêtre lui-même. Avant que de partir, il avoit ſemé du bled dans un champ de l'Attique nommé *Raria*, ainſi que nous l'apprenons de la dixiéme époque des marbres d'Arondel. Voilà ſans doute la clef & le dénouement de toutes ces fables; car certainement il s'agit du temps auquel le culte de Cerès, ſi ancien alors en Egypte, fut reçu dans la Grece, & non de l'agriculture qui y étoit connue longtemps auparavant; à moins qu'on ne veuille l'entendre d'une nouvelle maniere de labourer la terre, que les Grecs apprirent dans leur voyage d'Egypte, & qu'ils mirent en uſage en ce temps-là. Les Marbres que je viens de citer, fixent cette époque ſous le regne d'Erechthée; c'eſt-à-dire, ſuivant les Commentateurs de ces Marbres, 1426. ans avant Jeſus-Chriſt; 280 ou environ, avant la guerre de Troyes (1).

Mais il ſe rencontre ici une difficulté, qui, je crois, n'a point encore été propoſée; c'eſt que les Marbres d'Arondel qui marquent les trois époques de ces évenemens, ne les arrangent pas comme tous les autres Auteurs qui en ont parlé. Dans la premiere de ces époques, qui eſt la douziéme, ils font venir Cerès dans l'Attique: ils diſent dans la treiziéme que Triptoleme commença à ſemer du bled dans les campagnes d'Eléuſis; & ce n'eſt que dans la quatorziéme qu'il eſt parlé de l'enlevement de Proſerpine, & ſuivant cet ancien monument, ſi reſpectable par tant de caracteres de vérité, l'arrivée de Cerès à Athenes, précede de dix ans l'enlevement de ſa fille: je ſuis fâché que les ſçavans Commentateurs qui ont travaillé ſur ce monument, n'y ayent fait aucune attention.

(1) On verra dans le troiſiéme Tome qu'il faut rapprocher cette époque de 100. ans.

Les dangers que courut Triptoleme dans ſes Voyages ont ſans doute donné lieu à la fable de Lyncus, dont on a marqué la cruauté en le changeant en Loup Cervier. Triptoleme échappa heureuſement des mains de ce Tyran, qui jaloux de ſa réputation, vouloit le faire mourir. La fable qui dit que Triptoleme étoit monté ſur un char tiré par des Dragons ailés, eſt tirée d'une équivoque de la langue Phenicienne, dont les mots employés dans cette Hiſtoire ſignifioient également des Dragons ailés, & un Vaiſſeau garni de pointes de fer,

comme le dit Bochart (1), & après lui M. le Clerc. Cependant je ſerois de l'avis de Philochorus, cité par Euſebe, qui rapporte que ce Vaiſſeau fut pris pour un Dragon volant, parce qu'il portoit ſur la prouë la figure d'un Dragon.

(1) *Phaleg.* lib. 3. cap. 14.

Quoique je ſois perſuadé que les fables que je viens d'expliquer n'aient d'autre fondement que l'introduction du culte de Cerès dans la Grece, il eſt bon cependant de rapporter ici ce que nous apprenons d'un fragment de Stobée (2), où il eſt dit qu'Erechthée, qui étoit en guerre contre les Eléuſiens, apprit de l'Oracle qu'il ſeroit victorieux, s'il immoloit ſa fille Proſerpine ; ce qui peut avoir donné lieu à la fable.

(2) Serm. 38.

Un autre fragment d'Homere cité par Pauſanias (3), nous apprend les noms des premiers Grecs qui furent initiés dans les myſteres de Cerès. C'étoient, ſelon ce Poëte, Celéus, Triptoleme, Eumolpe, & Dioclès. Saint Clement d'Alexandrie (4) les nomme Baubon, Diſaule, Eubuleus, Eumolpe, & Triptoleme. Je ſoupçonnerois aſſez que ce fut Eumolpe lui-même, ou Muſée ſon pere, qui compoſa en l'honneur de Cerès le Poëme dont nous avons parlé, & c'eſt le ſentiment de Strabon & de Pauſanias. Cet Eumolpe étant Hierophante des myſteres Eléuſiens, ſe trouva avoir tant de credit, qu'il fit la guerre à Erechthée. Les deux chefs furent tués dans le combat, & il fut établi que les Erechthides ſeroient Rois d'Athenes, & que les Eumolpides ſe contenteroient de la dignité d'Hierophante.

(3) In Corinth.

(4) In Proë.

Après avoir expliqué toutes les fables qui ont quelque rapport à l'Hiſtoire de Cerès, je dois parler des myſteres qui furent inſtitués en ſon honneur.

CHAPITRE

CHAPITRE XI.

Des myſteres Eleuſiens, & des autres fêtes de Cerès.

JE n'ai pas deſſein de m'étendre beaucoup ſur un ſujet que Meurſius a traité à fond, & de l'ouvrage duquel M. le Clerc a donné un excellent abregé ; mais parce qu'on pourroit me reprocher de n'avoir point parlé d'une matiere qui a tant de rapport à l'Hiſtoire de Cerès & de Proſerpine, je vais rapporter en peu de mots ce que c'étoient que ces myſteres Eleuſiens ; & ce que j'en dirai ſe réduira à trois chefs : je parlerai d'abord des Fêtes, enſuite des Initiés, enfin des Prêtres qui les célebroient.

Les Siciliens pour reconnoître les obligations qu'ils avoient à cette Déeſſe, établirent des Fêtes & des myſteres, pour perpetuer la mémoire de ſes bienfaits. Le temps de l'année marquoit la raiſon de leur inſtitution, puiſqu'on les célebroit un peu avant la moiſſon en l'honneur de Proſerpine, & dans le temps des ſemailles en l'honneur de Dio. L'une & l'autre de ces fêtes ſe célebroient avec beaucoup de ſolemnité ; & Diodore de Sicile nous apprend que dans celle-ci, qui duroit dix jours, on y repreſentoit l'ancienne maniere de vivre des hommes, avant qu'on eût inventé l'agriculture.

Les habitans de l'Attique, touchés des bienfaits de Cerès, ainſi que les Siciliens, ſe diſtinguerent auſſi par les Fêtes qu'ils inſtituerent en ſon honneur. La premiere s'appelloit *Proeroſia*, parce qu'on la célebroit avant que de ſemer & de labourer ; & on donna à la Déeſſe le ſurnom de *Proeroſie*, ſelon la coutume des Anciens qui donnoient à leurs Dieux autant de noms qu'ils avoient de Fêtes & de Temples.

La ſeconde, qui étoit célebrée à Athenes quelque temps après, c'eſt-à-dire vers la mi-Octobre, étoit nommée, *Theſmophoria*, c'eſt-à-dire, *la fête de la Légiſlatrice* ; ce fut Triptoleme qui l'inſtitua : mais quelques céremonies Egyptiennes

ajoutées dans la ſuite à l'occaſion d'Orphée & des Danaïdes, firent dire à quelques Anciens que c'étoit une fête d'Iſis & d'Oſiris, paſſée d'Egypte en Grece. Cette fête duroit cinq jours à Athenes, & l'on choiſiſſoit chaque jour deux femmes, nées d'un légitime mariage, pour y préſider; & elles faiſoient offrir des ſacrifices ſelon leurs moyens, par un Prêtre nommé *Stephanephore*, ou *Couronné*. Elles partoient d'Athenes pour Eléuſis, où ſe faiſoient les ſacrifices le deux du mois Pyanepſion, qui répond en partie à notre mois d'Octobre; & l'on appelloit ce jour-là *Anodos*, c'eſt-à-dire, *la Montée*, parce qu'on montoit à Eléuſis. Ces mêmes femmes portoient ſur leurs têtes les Livres des Loix de Dio, & chantoient des Hymnes à ſon honneur. Quand elles étoient arrivées, elles vivoient dans une grande retenue, éloignées de la compagnie des hommes, & paroiſſoient dans des habits modeſtes & ſans couronnes ſur la tête; s'abſtenant ſurtout de manger des grenades, dont le fruit avoit été ſi funeſte à la Déeſſe. Elles jeûnoient même le troiſiéme jour, qu'elles paſſoient dans le Temple de Cerès aſſiſes aux pieds de ſes Autels. Enſuite elles ſe diſoient des injures, pour tâcher par là de s'exciter à rire, comme Baubo avoit fait rire Cerès quand elle fut arrivée dans ſa Cabane.

Enfin on faiſoit des ſacrifices en ſecret, & il n'étoit pas permis d'en publier les céremonies. La fête finiſſoit par un ſacrifice nommé *Zemia*; c'eſt-à-dire, *de l'Amende*; & c'étoit pour expier les fautes qu'on pouvoit avoir commiſes pendant la ſolemnité.

La troiſiéme Fête étoit célebrée au mois de Decembre, & s'appelloit *Aloa*, du mot *alos*, qui veut dire, *une Grange*, parce que c'étoit le temps où l'on avoit accoutumé de battre le bled, & de demeurer dans les granges.

Mais la plus ſolemnelle étoit celle qu'on célebroit à Eléuſis au mois d'Août; on la nommoit par excellence *les Myſteres*. On ne convient pas qui fut celui qui inſtitua cette Fête: il y a des Auteurs (*a*) qui ont crû que c'étoit Erechthée, d'au-

(*a*) C'étoit dans le mois Boedromion qui repond en partie à notre mois d'Août.

tres Muſée ou Eumolpe, ou Orphée. Trois choſes avoient donné lieu à ſon inſtitution; l'invention de l'Agriculture, les Loix de Cerès, & les autres avantures qui lui étoient arrivées à Eléuſis; & le ſouvenir de tout cela étoit renouvellé par des céremonies particulieres (*a*). Ainſi cette ſolemnité raſſembloit les motifs de toutes les autres.

Les Myſteres Eléuſiens étoient de deux ſortes, les grands & les petits; dans les uns & dans les autres il falloit être capable de garder un grand ſecret. Comme Triptoleme avoit ordonné qu'aucun étranger ne pourroit être initié dans les grands Myſteres, Hercule cependant à qui on n'oſoit rien refuſer, demanda d'y être admis, & on inſtitua à ſon occaſion d'autres céremonies, que l'on appella les petits Myſteres, & on les célebra dans la ſuite à Agra, près d'Athenes. Ceux qui aſpiroient à y être admis, ſe rendoient dans ce lieu au mois de Novembre, ſacrifioient à Jupiter, & gardoient la peau de la Victime pour la mettre ſous leurs pieds, lorſqu'on les purifioit aux bords du fleuve Iliſſus. On ne ſçait pas au juſte de quelles céremonies on ſe ſervoit dans ces luſtrations; on ſçait ſeulement qu'on y employoit du ſel, des feuilles de laurier, de l'orge & des couronnes de fleurs, de l'eau de la mer & de celle du fleuve: celui qui faiſoit la céremonie s'appelloit *Udranos*, parce qu'il verſoit de l'eau ſur ceux qui aſpiroient aux Myſteres. Il falloit auſſi garder la chaſteté pendant ce temps-là, & ſacrifier enfin une truye pleine. Ces petits Myſteres ſervoient de préparation aux grands, qui étoient célebrés à Eléuſis, & c'étoit par leur moyen qu'on étoit initié aux cérémonies ſecrettes de Cerès. En effet, après avoir paſſé par bien des épreuves, on étoit *Myſte*, c'eſt-à-dire, en état d'être bientôt initié aux grands Myſteres, & de devenir *Epopte*, ou témoin des céremonies les plus ſecrettes, ce qu'on n'obtenoit qu'après cinq ans de noviciat, pendant leſquels on pouvoit entrer dans le Veſtibule du Temple, mais non dans le Sanctuaire: & même lorſqu'on étoit Epopte, & qu'on jouiſſoit de cette permiſſion, il y avoit

(*a*) V. Meurſius dans ſon Traité des Myſteres Eleuſiens, & M. le Clerc, Biblioth. univ. Tom. 6.

encore bien des choſes dont la connoiſſance étoit reſervée aux ſeuls Prêtres.

Quand on initioit quelqu'un, on le faiſoit entrer la nuit dans le Temple, après lui avoir fait laver les mains à l'entrée, & l'avoir couronné de myrthe. On ouvroit enſuite une Caſſette où étoient les Loix de Cerès & les cérémonies de ſes Myſteres; & après lui en avoir fait la lecture, on les lui faiſoit tranſcrire. Un leger repas en memoire de celui que la Déeſſe avoit fait chez Baubo, ſuccédoit à cette cérémonie; après quoi les Myſtes entroient dans le Sanctuaire, dont le Prêtre titoit le voile, & tout étoit alors dans une grande obſcurité. Un moment après une vive lumiere leur faiſoit paroître devant les yeux la ſtatue de Cerès magnifiquement ornée, & tandis qu'ils étoient attentifs à la conſidérer, la lumiere diſparoiſſoit encore, & tout étoit de nouveau couvert de profondes ténebres. Les éclats de tonnerre qui ſe faiſoient entendre, des éclairs qui brilloient de toutes parts, la foudre qui tomboit au milieu du Sanctuaire, & mille figures monſtrueuſes qui paroiſſoient de tous côtés, rempliſſoient de crainte & de frayeur les initiés; mais un moment après le calme ſuccédoit, & l'on appercevoit dans un grand jour une prairie agréable, où l'on alloit danſer & ſe réjouir.

Il y a apparence que cette prairie étoit dans un lieu enfermé de murailles derriere le ſanctuaire du Temple, que l'on ouvroit tout d'un coup lorſque le jour étoit venu; & ce ſpectacle paroiſſoit d'autant plus agréable, qu'il ſuccédoit à une nuit où on n'avoit preſque rien vû que de lugubre & d'effrayant. C'étoit-là où dans la joye & les plaiſirs on revéloit tous les ſecrets des myſteres; c'eſt-là, ſelon quelques Auteurs, où regnoit la licence la plus effrenée: où y faiſoit voir le *Myllos*, que les Siciliens portoient dans les fêtes de Cerès, & Tertullien y ajoute le Phallus des Egyptiens. Mais après tout, on ne ſçait pas trop ce qui s'y paſſoit, on garda longtemps ſur ces myſteres un ſecret impénétrable; & ſans quelques libertins qui ſe firent initier pour les révéler, on n'en auroit jamais rien ſçu. Ce qui eſt vrai, c'eſt qu'on exigeoit beaucoup de retenue, & même une chaſteté aſſez ſevere, des Myſtes & des

femmes qui préſidoient aux fêtes de cette Déeſſe. Les purifications & les ablutions qu'on pratiquoit, feroient même croire qu'on n'y étoit pas ſi diſſolu que quelques Auteurs l'ont prétendu ; à moins qu'on ne veuille dire que les déſordres dont les Peres de l'Egliſe parlent, n'étoient pas de la premiere inſtitution, & ne s'y étoient gliſſés que dans la ſuite. La nuit s'étant paſſée dans ces cérémonies, le Prêtre congédioit l'Aſſemblée avec quelques mots barbares, qui font voir qu'elles avoient été inſtituées par des gens qui parloient une autre langue, (*a*) ceſt-à-dire, par les Egyptiens, & qu'en un mot, c'étoit, comme je l'ai déja dit, les myſteres même d'Iſis, mais auſquels les Grecs avoient avec le temps ajoûté bien des cérémonies de leur façon.

Après avoir parlé des initiés, il faut, avant que de finir, dire un mot des Miniſtres qui étoient en fonction pendant ces fêtes. Le premier étoit un *Hierophante*, ou un *Myſtagogue*, c'eſt-à-dire, un homme qui montre les choſes ſacrées (*b*), & il n'étoit pas permis aux initiés de dire ſon nom aux profanes. Cet Hierophante devoit être Athénien de la famille des Eumolpides, avoir un certain âge, & d'autres qualités preſcrites par les loix, & garder une continence perpétuelle. Le ſecond étoit un *Daduche*, ou porte flambeau. Le troiſiéme un Héraut ſacré. Le quatriéme un Miniſtre de l'Autel ; c'étoit un jeune homme qui prioit pour l'Aſſemblée, & obéiſſoit aux Miniſtres ſupérieurs. Il y avoit outre ces quatre Miniſtres, deux Prophetes pour ſacrifier, & cinq Commiſſaires, pour avoir ſoin que tout ſe fit dans l'ordre ; le premier s'appelloit le Roy, & les autres quatre *Epimeletes*.

La fête de l'Initiation duroit neuf jours ; le premier s'appelloit *Agyrmos*, ou jour de l'aſſemblée ; & il étoit employé aux cérémonies dont je viens de parler. Le ſecond, on envoyoit les Myſtes à la mer pour ſe laver. Le troiſiéme, on ſacrifioit un barbeau avec de la farine & des gâteaux. Le quatriéme on faiſoit traîner par des bœufs un chariot dont les

(*a*) Ces mots étoient *Conx & om pax*, que M. le Clerc prétend ſignifier, *veiller*, & *ne point faire de mal*.

(*b*) On l'appelloit auſſi quelquefois, Prophete.

roues étoient faites comme des tambours. Les femmes marchoient à la ſuite de ce chariot, criant *bon jour*, *Mere Dio*, & portant des caſſettes dans leſquelles il y avoit des gâteaux, de la laine, des grenades & des pavots. Nul profane n'oſoit regarder ce chariot; & ſi l'on ſe trouvoit aux fenêtres, il falloit ſe retirer. Le cinquiéme on marchoit toute la nuit dans les rues, pour imiter la recherche qu'avoit faite Cerès de ſa fille. Le ſixiéme, on conduiſoit d'Eléuſis à Athenes, la ſtatue d'un grand jeune homme, couronné de Myrthe, & portant à la main droite un flambeau; on l'appelloit *Iacchos*, nom que M. le Clerc dérive du Phénicien *Eaach*, qui marque une interjection de joie & de tranſport. En effet, on accompagnoit cette ſtatue avec de grands cris de joye & des danſes; & il y a toute apparence qu'elle repréſentoit quelqu'un de ceux qui accompagnerent Cerès dans ſon affliction. Le ſeptiéme, on célebroit les jeux Gymniques, où les Combattans étoient nuds: c'étoient les plus anciens jeux de la Grece, inſtitués en mémoire de l'invention du labourage. Le huitiéme jour étoit employé à l'initiation de ceux qui ne l'avoient pas été: ce jour étoit nommé *Epidauria*, parce qu'Eſculape étoit arrivé ce jour-là d'Epidaure pour être initié, ce qu'on avoit bien voulu faire en ſa faveur. Le neuviéme étoit employé à remplir deux Vaiſſeaux avec de l'eau, après quoi on les verſoit en prononçant quelques paroles, par leſquelles il ſembloit qu'on demandoit à la Déeſſe de la pluye, pour rendre la terre féconde (1), & ce jour-là ſe nommoit *Plemechoé*, comme qui diroit un vaiſſeau de terre, plat au fond.

(1) M. le Clerc. *loc. cit.*

Tels étoient les plus grands Myſteres de la Grece, & auſquels preſque tout le monde vouloit être initié: tout y repréſentoit l'hiſtoire de Cerès, ſes loix, & le ſoin qu'elle avoit pris de l'agriculture. Le ſecret y étoit ſurtout extrêmement recommandé, moins pour en cacher les abominations, que, comme le prétend M. le Clerc après Meurſius & quelques Anciens, parce qu'on découvroit aux initiés la véritable hiſtoire de Cerès & de ſa fille, qu'il étoit important de cacher au Public, de peur que venant à ſçavoir que ces deux prétendues Déeſſes n'avoient été que deux femmes mortelles,

leur culte ne devînt mépriſable. Ciceron favoriſe cette opinion (1) en inſinuant que c'étoit l'humanité de Cerès & de ſa fille, le lieu de leurs ſepulcres, & pluſieurs autres choſes de cette nature, que l'on tenoit cachées avec tant de ſoin. Cependant, il eſt bon de ſçavoir qu'on permettoit aux initiés de s'en entretenir entr'eux, ce qui faiſoit que le ſecret les incommodoit moins.

(1) Tuſc. Quæſt. l. 1. c. 13.

Enfin il me reſte, avant que de terminer l'hiſtoire de Cerès, à dire de quelle maniere on la repréſentoit, & quelles victimes on lui immoloit. Cerès paroît ordinairemenr ſur les monumens anciens, comme une femme ayant le ſein fort gros, couronnée d'épics, & renant à la main une branche de pavot; circonſtance qui fait alluſion à ce que diſent quelques Auteurs, que Cerès étant arrivée dans la Grece, on lui donna quelques grains de pavor pour lui procurer le repos dont elle n'avoir pas joui depuis l'enlevement de ſa fille; & parce que d'ailleurs cette plante eſt très-fertile. On lui offroit les prémices des fruits; on lui immoloit la truye, parce que cet animal eſt fort nuiſible aux ſemences. On ne ſe ſervoit point dans ſes ſacrifices de couronnes de fleurs, mais de myrthe ou de narciſſes, pour marquer le dueil qu'elle avoit porté depuis l'accident de Proſerpine; & les Siciliens pour imiter leur Reine, couroient la nuit avec des torches à la main; c'étoit une des principales de leurs fêtes, comme on l'a dit.

Au reſte, quoiqu'il ne ſoit ni néceſſaire ni poſſible d'expliquer toutes les circonſtances de ces fables, je voudrois pourtant bien que quelqu'un voulût haſarder quelques conjectures ſur celles-ci. On dit que pendant que Cerès cherchoit ſa fille, Neptune qui la rencontra, en devint amoureux; que la Déeſſe s'étant cachée ſous la forme d'une Jument, le Dieu de la Mer ſe changea en Cheval pour la ſéduire; dont elle conçut un ſi grand déplaiſir, qu'après s'être lavée dans un fleuve, elle alla ſe cacher dans une caverne. Cependant la ſtériliré & la peſte commençant à ravager toute la rerre pendant l'abſence de la Déeſſe, les Dieux la firenr chercher de rous côtés, ſans qu'on en pût apprendre aucunes nouvelles, juſqu'à ce que Pan en gardant ſes troupeaux la découvrit, & en avertit Jupiter:

celui-ci envoya les Parques, qui par leurs prieres lui firent quitter ſa retraite. Cette caverne étoit en Sicile, & on y voyoit une ſtatue de Cerès vétûe de noir, avec une tête de cheval, tenant une colombe à une main, & un dauphin à l'autre. Les Siciliens l'appelloient *Cerès la noire* ou l'*Erynnys*, parce que l'outrage que lui avoit fait Neptune l'avoit rendue furieuſe.

Je ſçais que les Mythologues découvriront dans cette fable pluſieurs belles allégories; heureux qui rencontrera la véritable. En attendant, j'avancerai ici, que peut-être on n'a eu d'autre but par toute cette fiction, que de nous apprendre que Cerès en cherchant ſa fille par mer & par terre reçut quelque inſulte d'un Corſaire dont le Vaiſſeau portoit la figure d'un Cheval; ce qu'on a enveloppé ſous la fable myſtérieuſe que je viens de rapporter.

Cotytto. Je joins Cotytto à Proſerpine, parce que pluſieurs Mythologues croyent que ce n'étoit qu'un ſurnom de cette Déeſſe, fondés ſur la reſſemblance des myſteres de Cerès & de Proſerpine, avec ceux que les Athéniens célébroient en l'honneur de Cotytto. Il eſt vrai que dans les uns & dans les autres il ſe commettoit beaucoup d'infamies; mais cela ne ſuffit pas pour nous perſuader que Cotytto n'étoit qu'un ſurnom de Proſerpine, & je crois que c'étoient deux Déeſſes très-différentes l'une de l'autre; c'eſt du moins le ſentiment de Strabon (1), qui dit que Cotytto étoit une Déeſſe honorée dans la Thrace; & Syneſius dans ſes Epîtres, penſe comme Strabon.

(1) Liv. 10.

Les Prêtres de Cotytto s'appelloient *Baptes*, & étoient regardés avec raiſon comme les derniers de tous les hommes, par les infamies dont ils ſe ſouilloient impunément. Il falloit en effet qu'ils pouſſaſſent la débauche bien loin, puiſque Juvenal qui les peint d'un ſeul coup de pinceau, dit qu'ils fatiguoient leur Déeſſe Cotytto, qui étoit elle-même la Déeſſe de la débauche.

(2) Sat. 2. *Cecropiam ſoliti Baptæ laſſare Cotytto* (2).

Les Atheniens avoient reçu des Thraces les myſteres de cette affreuſe Déeſſe, qui s'appelloient *Cotyttées*, & les célebroient avec beaucoup de ſolemnité; mais d'une maniere myſterieuſe

myſterieuſe & cachée, comme le dit le même Juvenal. Eupolis avoir fait une Comédie intitulée, *Cotytto*, où il railloit ces Myſteres, & en particulier Alcibiade qui y participoit; ce qui coûta la vie à ce Poëte.

Si nous en croyons l'ancien Scholiaſte de Juvenal, c'eſt de ces Myſteres, & des infamies qui s'y commettoient, que parle Canidie dans Horace (1):

(1) In Canid. L. 5. Od. 9.

Inultus ut tu viſeris, Cotyttia
Vulgata, ſacrum liberi cupidinis.

Quoi donc, après t'être mocqué hautement des Myſteres de la Déeſſe Cotytto, après avoir divulgué les libertés que l'amour y a conſacrées, tu te flatteras encore de l'impunité?

CHAPITRE XII.

Plutus Dieu des Richeſſes.

COMME nous allons chercher les richeſſes juſqu'au ſein des ombres, dit Pline, & qu'elles nous conduiſent au ſombre Royaume des morts, c'eſt avec quelque ſorte de raiſon qu'on a cru devoir mettre Plutus au nombre des Dieux de l'Enfer. *Et plût à Dieu*, s'écrioit le Poëte Timocreon (*a*) en apoſtrophant ce Dieu, *que tu fuſſes toujours demeuré dans ce triſte ſéjour, & qu'on ne t'eût jamais vû ni ſur la terre, ni ſur la mer.*

Quelques Anciens ont cru ſur le rapport de la reſſemblance des noms, que Plutus & Pluton n'étoient qu'un même Dieu; mais le plus grand nombre les a toujours diſtingués. Tout le monde convient avec Heſiode que le dernier étoit fils de Chronos ou Saturne & de Rhea; or le même Poëte aſſure (2) que Plutus devoit le jour à Cerès & à Jaſion. *Cerès*,

(2) Theog. in fine.

(*a*) Voyez Lyl. Gyr. Synt. 6. qui a rapporté le Fragment de cet ancien Poëte Grec.

dit-il, *ayant eu commerce avec le Heros Jaſion, en eut un fils nommé Plutus, dont elle accoucha dans l'Iſle de Crete, & qui fut très-puiſſant ſur terre & ſur mer.*

Je n'ignore pas que l'ancien Scholiaſte d'Heſiode, ſuivi en cela par pluſieurs autres Auteurs, tourne en allégorie cette généalogie de Plutus, & prétend que c'eſt avec raiſon qu'on avoit dit qu'il étoit fils de Cerès & de Jaſion, qui toute ſa vie s'étoit appliqué à l'Agriculture, puiſque c'eſt par ce moyen qu'on ſe procure de ſolides richeſſes.

(1) Liv. 5. Diodore de Sicile (1) qui penſe de même que cet ancien Scholiaſte, donne une autre origine à Plutus. Jaſion, dit-il, étant demeuré dans l'Iſle de Samothrace, pendant que ſon frere Dardanus étoit allé s'établir ſur les côtes de la Troade, y reçut Cadmus, & lui donna en mariage ſa ſœur Harmonie; car, dit cet Auteur, les Mythologues Grecs ſe trompent lorſqu'ils ſoutiennent qu'elle étoit ſœur de Mars. Les Dieux, ajoute Diodore, voulurent ſe trouver à la célébration de ce mariage, & ce fut la premiere fois qu'ils aſſiſterent à une pareille céremonie. Chacun d'eux y vint avec ſon preſent, & Cerès qui aimoit tendrement Jaſion, y porta du bled. Et c'eſt là, ſelon cet Ecrivain, l'origine de la fable. Jaſion, continue-t-il au même endroit, épouſa enſuite Cybele, & fut mis au rang des Dieux.

Denys d'Halicarnaſſe, Auteur auſſi exact que bien inſtruit des Antiquités Grecques & Romaines, parle ainſi de ce perſonnage (2): Jupiter ayant épouſé Electre fille d'Atlas, en eut deux, fils Dardanus & Jaſus. Celui-ci ne fut point marié; mais Dardanus épouſa Chryſe fille de Palas, dont il eut Idée & Dimante, qui lui ſuccederent; mais un déluge particulier à l'Arcadie où ils regnoient, ayant obligé Jaſus & Dardanus d'en ſortir, ils allerent chercher fortune ailleurs. Dardanus devint enfin le chef de la colonie, parce que ſon frere Jaſus fut écraſé d'un coup de foudre, pour avoir attenté à l'honneur de Cerès. Homere dit la même choſe au ſujet de la mort de Jaſion, auſſi-bien qu'Hermippus, dans Hygin (3).

(2) Ant. l. 1. c. 53.

(3) Cœl. Poet. in Arctophylace.

L'exiſtence de Jaſion n'eſt donc pas une choſe douteuſe: & puiſque c'étoit un homme riche & puiſſant, ce qui l'a fait

paſſer pour l'amant de Cerès, ne pourroit-on pas ramener à l'hiſtoire toute cette fiction, & dire qu'on donna à ſon fils le nom du Dieu des Richeſſes ? Il faudroit, dira-t-on, avoir quelque autorité, ſur laquelle on pût prouver qu'il eut un fils appellé Plutus ; mais s'il ne faut que cela, cette autorité ne manque pas. Hygin dans l'endroit que j'ai déja cité, rapporte le témoignage d'un ancien Hiſtorien de la ville de Gnoſſe dans l'Iſle de Crete, nommé Petellidès, qui l'aſſûre poſitivement. « De Cerès & de Jaſion, diſoit cet ancien Hiſtorien, nâquirent deux fils, Philomelus & Plutus, qui » ſe reſſemblerent peu. Le dernier qui étoit extrémement riche, ne faiſoit aucune part de ſon bien à ſon frere ; celui-ci vendit le peu de bien qu'il avoit, en acheta deux bœufs, » & ſe mit à labourer la terre, & il fut le premier qui » s'appliqua à l'agriculture. Sa mere Cerès après avoir admiré l'art que ſon fils venoit d'inventer, le plaça parmi les Aſtres, où il forme le Bootes, ou l'Artophylax ». Voilà donc ſuivant l'autorité d'un ancien Hiſtorien, qu'Hygin ne contredit pas, un fils de Jaſion, nommé Plutus, homme très-riche, & qui par conſequent doit être le Dieu des richeſſes adoré par les Grecs (*a*).

Quel qu'ait été le Plutus Dieu des Richeſſes, comme on croyoit qu'il les diſpenſoit fort mal, on dit qu'il étoit aveugle, de même que l'Amour. Ariſtophane, dans la Comédie qui porte le nom de Plutus, ajoute qu'il étoit auſſi boiteux, parce que quand il faiſoit tant que d'enrichir les gens de bien, il n'arrivoit que très-lentement chez eux ; que cependant quand il venoit à les favoriſer, on diſoit qu'il étoit très clair-voyant, & avoit de bons yeux. On ſçait de quelle maniere ce Poëte comique raille les Atheniens au ſujet de ce Dieu, & comment, lorſque le bon Chremyle lui a rendu la vûe, il le

(*a*) *Ex his* (id eſt Cerere & Jaſione,) *ut Petellides Gnoſſius hiſtoriarum ſcriptor demonſtrat, naſcuntur filii duo Philomelus & Plutus, quos negant inter ſe convenisse : nam Plutum qui ditior fuerit, nihil fratri ſuo de bonis conceſſiſſe : Philomelum autem neceſſario adductum, quodcumque habuerit, vendidiſſe, ex eo boves duos emiſſe, & ipſum primum plauſtrum fabricatum eſſe. Itaque arando & colendo agros ex eo ſe aluiſſe. Cujus matrem inventum miratam, ut aratrum eum inter ſidera conſtituiſſe, & Bootem appellaſſe.* Hygin Cœl. Poët. Aſtr. in Artophy.

met à la place de Jupiter, & n'invoquent plus que lui.

Pindare, Ariſtophane & Lucien, diſent que Plutus étoit un Dieu timide, d'où Eraſme a pris occaſion de faire un de ſes proverbes; mais Plutus ſe défend lui-même de cette qualification, dans la Comédie que j'ai déja citée, & dit que comme les Voleurs n'avoient jamais pu l'attraper, c'eſt-à-dire, n'avoient jamais poſſedé de grandes richeſſes, ils ont traité ſa prévoyance de timidité.

Saint Jerôme, ſuivi de pluſieurs Ecrivains Eccléſiaſtiques, pretend que le mot Syrien ou Chaldéen *Mammona*, étoit la même choſe que le Plutus des Grecs; il eſt vrai que ce mot ſignifie les richeſſes, & que dans la Geneſe & dans Job, *Mathmon* eſt pris pour les tréſors; mais cela, je crois, ne prouve pas que les Syriens & les Chaldéens ayent fait un Dieu de ces mêmes richeſſes.

CHAPITRE XIII.

Les Furies.

SI on a reproché avec juſtice aux Payens d'avoir ſuivi une Théologie licentieuſe, ſuivant laquelle les Dieux eux-mêmes avoient donné l'exemple des plus grands déreglemens, on doit du moins leur rendre juſtice ſur quelques dogmes où ils avoient conſulté une raiſon plus éclairée: tel eſt entre autres celui des Furies, établies pour châtier dans l'autre monde ceux qui avoient mené une vie déreglée dans celui-ci. Quoique j'aye traité particulierement ce ſujet dans une Diſſertation imprimée dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres (1); je ne ſçaurois me diſpenſer d'en mettre ici l'abregé.

(1) Tom. 7.

Lorſqu'on recherche l'origine des Dieux du Paganiſme, on eſt obligé d'avoir recours aux Poëtes qui en ont fait la généalogie; mais on apperçoit bientôt qu'ils n'avoient d'autres guides qu'une tradition confuſe, qui leur laiſſoit toujours la liberté de choiſir le ſentiment qui leur paroiſſoit le plus myſtérieux. En effet, Apollodore (1) dit que les Furies avoient été for-

(1. Liv. 1.

mées dans la mer du ſang qui ſortit de la playe que Saturne avoit faite à ſon pere Cœlus. Heſiode qui les fait plus jeunes d'une génération (2), les fait naître de la Terre, qui les avoit conçues du ſang de Saturne; mais le même Poëte dans un autre Ouvrage (3), tant les principes de la Théologie qu'il ſuivoit étoient peu sûrs, aſsûre que ces Déeſſes étoient filles de la Diſcorde; & pour donner une plus grande preuve de ſon exactitude, il ajoute qu'elles étoient nées le 5e. jour de la Lune, ſentiment que Virgile a ſuivi dans ſes Géorgiques (*a*); ayant ainſi aſſigné à un jour que les Pythagoriciens croyoient conſacré à la Juſtice, la naiſſance des Déeſſes qui devoient la faire rendre avec la derniere rigueur.

(2) Theog. l. 1.

(3) Opera & dies.

Lycophron (4) & Eſchile (5) prétendent que les Furies étoient filles de la Nuit & de l'Acheron. L'auteur d'une Hymne adreſſée aux Eumenides aſsûre qu'elles doivent leur naiſſance à Pluton & à Proſerpine; Sophocle (6) les fait ſortir de la Terre & des Ténebres, & Epimenidès dit qu'elles étoient ſœurs de Venus & des Parques, & filles de Saturne & d'Evonyme. Si je voulois faire ici quelque étalage d'érudition, je m'étendrois ſur ce que diſent les Mythologues & les Commentateurs à l'occaſion des différentes origines que je viens de rapporter: mais faut-il un grand effort d'imagination, pour appercevoir que ces Poëtes ont ſuivi en cela les traditions de leur temps & de leur Pays? ou que chacun a donné à ces divinités les parens qui paroiſſoient le mieux convenir à leur caractere; & que n'ayant rien de sûr ni de raiſonnable à nous débiter ſur ce ſujet, ils ont du moins voulu donner à leurs généalogies un air de myſtere qu'on n'oſoit pas toujours approfondir? Je crois qu'il faut remonter plus haut pour trouver la véritable origine des Divinités dont je parle.

(4) In Alex.
(5) In Eumenid.
(6) In Oedip.

On a penſé qu'il devoit y avoir après cette vie des lieux deſtinés pour punir les méchans & pour recompenſer les bons; & c'eſt ſans doute ſur cette idée que furent formés les Champs Elyſées & l'Enfer: & comme on y établit des Juges pour rendre à chacun la juſtice qu'il méritoit, on imagina des Furies

(*a*) *Ipſa dies alios, alio dedit ordine Luna,*
Felices operum: quamtam fuge, pallidus Orcus Eumenideſque ſatæ.

pour leur ſervir de miniſtres & exécuter les ſentences qu'ils avoient portées contre les ſcélérats. Peut-être même, (car après tout l'idolâtrie a ſuivi de trop près la véritable Religion, pour n'en avoir pas conſervé quelques vérités;) peut-être, dis-je, qu'une connoiſſance confuſe de la chute des Anges & de leur punition, a donné lieu à l'introduction des Furies, qui ſont elles-mêmes des démons deſtinés à tourmenter les coupables; & voilà ſans doute la véritable origine de ces divinités; c'eſt-là ce qui les a fait inventer par ceux qui ont ſuivi cette idée naturelle, qu'il devoit y avoir après cette vie des récompenſes & des châtimens. Car quoique cette vérité ait été défigurée par les fables abſurdes qu'on y a mêlées, il eſt aiſé de diſtinguer le fond du dogme, d'avec les voiles dont on a été obligé de le couvrir pour le rendre plus familier.

C'étoit-là où devoient nous conduire les Philoſophes, qui avoient ſans doute des idées plus ſaines que le Peuple, & ne pas dire avec Lucrece (1), que tout ce qu'on publioit de l'Enfer n'étoit que pour cette vie (*a*).

(1) Liv. 3.

Si les Anciens ont varié ſur l'origine des Furies, ils n'ont pas été plus uniformes ſur leur nombre: d'abord il paroît qu'ils n'en admettoient que trois, Tiſiphone, Megere, & Alecto; & ces noms qui ſignifient, *rage*, *carnage*, *envie*, &c. leur conviennent parfaitement (*b*). Auſone même en a fait une eſpece d'axiome (2): *il y a trois Gorgones, trois Harpies, & trois Parques.* Euripide (3) met la Déeſſe *Liſſa* au nombre des Furies, parce qu'elle inſpiroit la fureur & la rage, d'où elle avoit tiré ſon nom. Junon dans ce Poëte ordonne à Iris de la conduire armée de ſerpens auprès d'Hercule pour lui inſpirer cette fureur qui lui fit enfin perdre la vie. Plutarque (4) ne reconnoît qu'une Furie, qu'il nomme *Adraſtie*, fille de Jupiter & de la Néceſſité, & c'étoit elle, ſelon cet Auteur, qui étoit le ſeul Miniſtre de la vengeance des Dieux.

(2) Gryph. num. ternarii.

(3) In Herc. furente.

(4) De ſera Numin. vindicta.

(*a*) *Atque ea nimirum quæcumque Acheronte profundo*
Prodita ſunt eſſe; in vita ſunt omnia nobis.

(*b*) Tiſiphone, *quaſi* τισις καὶ φόνος. Megere vient de μεγαίρω, *invideo*, ou de μεγάλη Ἔρις, grande contention: & Alecto, qui n'a ni ceſſe ni repos. Voyez Phurnutus.

De la maniere dont Virgile peint les Harpyes, il paroît qu'il les met auſſi au nombre des Furies : il leur en donne même le nom, lorſqu'il dit en faiſant parler Celeno (1),

. . . . . *Vobis Furiarum maxima pando.*

(1) Æneid. l. 3.

Enfin la Déeſſe Némeſis, ou les Nemeſes, car on en reconnoiſſoit plus d'une, doivent être miſes auſſi au nombre des Furies. Elles en ont tout le caractere : filles de la Nuit & de l'Ocean, elles étoient deſtinées à examiner les actions des hommes, à punir les méchans & à récompenſer les bons.

Outre ces trois noms particuliers, les Anciens en avoient donné d'autres à ces trois Déeſſes. Les Latins les appelloient Furies, à cauſe de la fureur qu'elles inſpiroient ; & les Grecs *Erynnyes*, comme qui diroit ἔρις νῦ, *contentio mentis*, ou parce que, comme le remarque Pauſanias, ἐρινύειν ſignifie tomber en fureur. Les Sicyoniens, au rapport du même Auteur, les nommoient σεμναὶ θεαὶ, *les Déeſſes reſpectables*, & les Athéniens μανίαι (2). Enfin, après qu'Oreſte les eut appaiſées par des ſacrifices, on les appella *Eumenides*, ou *bienfaiſantes* ; car je ne ſuis point du ſentiment de Lylio Giraldi, qui dit qu'elles furent ainſi nommées par contre vérité, *quòd minimè ſint benevolæ* (3) : l'occaſion ſeule qui leur fit donner ce nom, dément cette étymologie. Les Poëtes Grecs & les Latins donnent ſouvent aux Furies des épithetes qui marquent, ou leur caractere, ou leur habillement, ou les ſerpens qu'elles portoient au lieu de cheveux, ou les lieux où elles étoient honorées : c'eſt ainſi qu'Ovide (4) les appelle les Déeſſes de Paleſtine, lorſqu'il parle de la fureur qu'elles inſpirerent à Atys.

(2) In Arcad. & in Atticis.

(3) Synt. 6.

(4) Faſt. l. 4.

Il n'eſt pas difficile de voir, après ce que je viens de dire, quelles étoient les fonctions des Furies. L'antiquité les a toujours regardées comme les Miniſtres de la vengeance des Dieux, & comme des Déeſſes ſeveres & inexorables, dont l'unique occupation étoit de punir le crime, non ſeulement dans les Enfers, mais même dès cette vie, pourſuivant ſans relâche les ſcélérats par des remords qui ne leur donnoient aucun repos, & par des viſions effrayantes qui leur faiſoient ſouvent perdre le ſens. Il faudroit copier preſque tous les Poëtes, ſur tout Eutipide, Sophocle & Seneque, ſi on

vouloit tapporter tout ce qu'ils diſent des fureurs de ceux qu'elles tourmentoient. On ſçait avec quels traits Virgile peint le déſordre que cauſa une de ces Furies à la Cour de Latinus. Ce que fit Tiſiphone à l'égard d'Etheocle & de Polynice, n'eſt ignoré que de ceux qui n'ont point lû Stace (1). Ovide repréſente avec la même vivacité tout le ravage que cauſa à Thebes la Furie que Junon avoit envoyée pour ſe venger d'Athamas (2); & tout ce que fit endurer à Iſis une autre Furie que la même Déeſſe avoit ſuſcitée pour la perſécuter. Mais de tous ceux que ces implacables Déeſſes ont tourmentés, perſonne n'a été un exemple plus éclatant de leur vengeance que le malheureux Oreſte; & les Théâtres de la Grece ont ſouvent retenti des cris de ce parricide qu'elles pourſuivoient avec tant de fureur.

(1) Thebaid.

(2) Met. l. 4.

Les Furies étoient occupées non ſeulement à punir les coupables, mais auſſi à châtier les hommes par des maladies, par la guerre, & par les autres fleaux de la colere céleſte. Cependant Virgile ſemble avoir partagé ces différentes fonctions entre les trois Furies, de maniere que Tiſiphone étoit employée pour les maladies contagieuſes (3); que les fonctions d'Alecto regardoient particulierement les déſordres de la guerre (4); ſuivant cette même idée, Stace a nommé cette Furie la mere de la guerre (5): enfin lorſqu'il s'agiſſoit de faire mourir quelqu'un, c'étoit ordinairement de Megere que les Dieux ſe ſervoient.

(3) Georg. liv. 3.

(4) Eneid. l. 7.

(5) Theb. l. 4.

Ciceron a rapporté à un trait de morale fort judicieux toutes les différentes fonctions des Furies. « Ne vous imaginez » pas, dit-il, que les impies & les ſcélérats ſoient tourmen» tés par les Furies, qui les pourſuivent avec leurs torches » ardentes. Les remords qui ſuivent le crime, ſont les véri» tables Furies, dont parlent les Poëtes ». C'eſt ſans doute ce témoignage d'une mauvaiſe conſcience, ce vers rongeur qui perſécute ſans relâche les coupables, & dont Neron avouoit lui-même, au rapport de Suetone (6), qu'il n'avoit jamais pu ſe délivrer.

(6) In Neron.

Des Déeſſes ſi redoutables s'attirerent des hommages particuliers. En effet, le reſpect qu'on leur portoit étoit ſi grand, qu'on

qu'on n'oſoit preſque les nommer, comme le dit Euripide dans ſon Oreſte, ni jetter les yeux ſur leurs Temples : on regarda, ſi nous en croyons Sophocle (1), comme une impiété, la démarche que fit Œdipe, lorſqu'allant à Athenes comme ſuppliant, il ſe retira dans un bois qui leur étoit conſacré dans le bourg de Colone ; & on l'obligea avant que de ſortir, de les appaiſer par un ſacrifice, dont ce Poëte & Theocrite dans ſa Pharmaceutrie, nous ont laiſſé la deſcription. Les habitans de Colone lui commanderent de répandre de l'eau de fontaine, & de la puiſer dans des Vaiſſeaux dont les anſes étoient couvertes avec de la laine d'un jeune agneau : enſuite de quoi s'étant tourné du côté du Soleil levant, il fit une libation avec de l'Oxicrat, & jetta à terre par trois fois neuf branches d'Olivier : on lui défendit ſurtout de mêler du vin dans ce ſacrifice.

(1) In Oedip. Epicolone.

Les Furies avoient des Temples dans pluſieurs endroits de la Grece : les Sicyoniens, ſi nous en croyons Pauſanias (2), leur ſacrifioient tous les ans au jour de leur fête, des brebis pleines, & leur offroient des couronnes & des guirlandes de fleurs, ſurtout de Narciſſe, ſelon Sophocle & Phurnutus, plante chérie des divinités infernales, à cauſe du malheur arrivé au jeune Prince qui portoit ce nom (*a*). Elles avoient auſſi un Temple en Achaïe dans la Ville de Coryne, où l'on voyoit leurs ſtatues qui étoient de bois & aſſez petites (3). Ce lieu étoit ſi fatal à ceux qui étoient coupables de quelques crimes, que dès qu'ils y étoient entrés, ils étoient ſaiſis d'une fureur ſubite qui leur faiſoit perdre l'eſprit : tant la préſence de ces Déeſſes, jointe au ſouvenir du crime, leur cauſoit de trouble. Il falloit même que ces exemples fuſſent arrivés plus d'une fois, puiſqu'on fut obligé, comme le dit Pauſanias, d'en défendre l'entrée. Ce même Auteur ajoute que les ſtatues de ces Déeſſes n'avoient rien de ſingulier ni de fort recherché, mais qu'on en voyoit dans le Veſtibule pluſieurs autres en marbre, d'un travail exquis, qui repréſentoient des femmes

(2) In Arcad.

(3) Idem in Achaicis.

(*a*) Euſtathe ſur le 1. Livre de l'Iliade, dit que la raiſon pourquoi on offroit le Narciſſe aux Furies, venoit de l'étymologie de ce mot νάρκη, *torpere*, *quia Furiæ torporem immittebant ſceleratis.*

qu'on croyoit avoir été les Prêtreſſes de ces Divinités. C'eſt le ſeul endroit que je ſçache, où il ſoit dit que les Furies avoient des Prêtreſſes, puiſqu'on ſçait d'ailleurs que leurs Miniſtres étoient des hommes, que les habitans de Tilphuſe en Arcadie, nommoient *Heſichides.* Demoſthene avoue lui-même avoir été Prêtre de ces Déeſſes (1), dans le Temple qu'Oreſte leur avoit fait bâtir auprès de l'Areopage (2). On dit que Perilas oncle de Clytemneſtre cita ce Prince infortuné à ce ſevere Tribunal (3); & que ſa cauſe ayant été examinée avec beaucoup de ſoin, & les ſuffrages des Juges ſe trouvant égaux, Minerve ajouta le ſien, & le fit abſoudre; c'eſt-à-dire, que la ſageſſe & l'équité l'emporterent enfin ſur les brigues & le credit de ſa partie. Tous ceux qui paroiſſoient devant ces Juges, étoient obligés d'offrir un ſacrifice dans le même Temple, & de jurer ſur l'Autel des Furies, qu'ils étoient prêts à dire la vérité.

(1) Orat. in Midiam.

(2) Pauſ. in Attic.

(3) Id. in Arcad.

Mais de tous les Temples dédiés à ces Divinités, il n'y en avoit point après celui de l'Areopage, de plus connus que les deux que leur fit bâtir le même Oreſte en Arcadie. Ce fut dans cette partie du Peloponneſe que les Furies (4) lui apparurent pour la premiere fois; ce qui le fit tomber dans une ſi grande fureur, qu'il ſe mangea le doigt : s'étant retiré de là près d'un champ nommé *Até*, les mêmes Déeſſes ſe firent voir avec des habits blancs & un viſage plus doux; ce qui rétablit le calme dans ſon eſprit. Oreſte fit élever deux Temples dans ces deux endroits, & offrit aux Furies noires des ſacrifices expiatoires pour appaiſer les manes de ſa mere, & aux Furies blanches un ſacrifice d'actions de graces. Ce fut, pour le dire en paſſant, à cette occaſion que les Furies prirent le nom d'*Eumenides.* Ajoutons que les Temples des Furies étoient un aſyle aſſûré pour ceux qui s'y retiroient. Pauſanias (5) remarque qu'après la mort de Codrus, les Doriens qui en étoient coupables, auroient tous été punis de mort par les Juges de l'Areopage, s'ils ne l'avoient évitée en ſe refugiant dans le Temple de ces Déeſſes.

(4) Près de Megalopolis.

(5) In Achaic.

Quoique le culte des Furies n'ait pas fait en Italie autant de progrès que dans la Grece, les Romains ne les avoient

Digitized by Google

pourtant pas oubliées; & nous apprenons de Varron (1) & de Ciceron, que la Déeſſe *Furine*, que ce dernier croit être la même que les Furies, avoit un Temple à Rome dans la quatorziéme region, & un bois ſacré; & que le jour de ſa fête, qui s'appelloit les Furinales, étoit marqué dans le Calendrier & dans les Faſtes, le ſixiéme avant les Calendes de Septembre.

(1) Lib. 5 de ling. lat.

Outre le Narciſſe on ſe ſervoit auſſi dans leurs ſacrifices, de branches de cedre, d'aulne, de l'aubépine, du ſafran, & du geniévre; on leur immoloit des brebis & des tourterelles, comme nous l'apprenons d'Elien (2), & l'on employoit dans leurs ſacrifices les mêmes céremonies que dans ceux des autres Divinités infernales.

(2) De Animal. l. 10. c. 46.

L'Auteur du Poëme des Argonautes fait une belle deſcription d'un de ces ſacrifices, que Medée offrit pour Jaſon avant ſon combat avec le Dragon qui gardoit la Toiſon d'or, & où elle invoque les Furies. D'abord elle fait trois foſſes, dans leſquelles elle répand le ſang des Victimes, en prononçant quelques paroles pour évoquer ces Divinités : enſuite elle éleve un bûcher de bois de cyprès, d'aulne, de geniévre & d'aubépine, ſur lequel elle fait brûler les brebis noires qu'elle venoit d'égorger; & après avoir fait pluſieurs libations avec du vin doux & d'autres liqueurs compoſées avec du miel, comme ſi elles avoient été plus propres à adoucir l'humeur ſevere de ces Déeſſes, elle crut enfin les avoir rendues favorables à ſon Amant.

Pauſanias remarque (3) que dans les premiers temps les Statues de ces Déeſſes n'avoient rien de different de celles des autres Divinités, & que ce fut le Poëte Eſchile, qui les fit paroître le premier dans une de ſes Tragédies, avec cet air hideux & ces ſerpens qui les rendirent ſi redoutables, que la premiere repréſentation de ſa Piece devint funeſte à un grand nombre de Spectateurs. L'idée de ce Poëte fut ſuivie, & ce portrait des Furies paſſa du Théâtre dans les Temples : il ne fut plus queſtion de les repreſenter autrement qu'avec un viſage triſte & un air effrayant, avec des habits noirs & enſanglantés, ayant au lieu de cheveux des ſerpens entortillés

(3) In Arcad.

autour de leur tête, une torche ardente à une main, & un fouet de ſerpens à l'autre, & pour compagnes, la Terreur, la Rage, la Pâleur & la Mort. C'eſt ainſi qu'aſſiſes autour du trône de Pluton dont elles étoient les premiers Miniſtres, elles attendoient ſes ordres avec une impatience qui marquoit toute la fureur dont elles étoient poſſedées.

Nous avons peu à préſent de figures antiques de ces Déeſſes; on voit ſeulement ſur un Abraxas publié par M. Chifflet, leurs trois têtes, avec des ſerpens, pendus à un arbre, & autour, le mot *Iao*; & dans une lampe de Licetti, qui repréſente un homme mort couché ſur un lit, les têtes de deux Furies avec une face horrible. On a outre cela deux Medailles Grecques, l'une du Cabinet du Roi, frappée ſous le le jeune Gordien par les habitans de Lyrba, ville de l'Aſie mineure; & l'autre par ceux de Maſtaura ville de Lycie, où elles ſont repréſentées avec des ſerpens, des clefs, des torches allumées, & des poignards dans les mains, ſans que leurs viſages ayent rien d'effrayant: celles de la premiere de ces deux Medailles, ont des boiſſeaux ſur la tête, & celles de la ſeconde, des feuilles ou des plantes, & les cheveux à l'ordinaire. Mais au défaut du marbre & du bronze, les Poëtes, ſurtout Virgile (1), nous ont laiſſé dans leurs Ouvrages des portraits de ces Déeſſes, qui en repréſentent bien le caractere.

(1) Eneid. liv. 6.

CHAPITRE XIV.

Les Parques, le Deſtin & les Deſtinées.

IL n'y avoit point de Divinités dans le Paganiſme qui euſſent un pouvoir plus abſolu que les Parques. Maitreſſes du ſort des hommes, elles en regloient les deſtinées: tout ce qui arrivoit dans le monde étoit ſoumis à leur Empire, & l'on ſe tromperoit ſi l'on s'imaginoit que leurs fonctions ſe bornoient à filer nos jours, puiſque je ferai voir que le mouvement des Spheres céleſtes, & l'union des principes qui forment le monde, étoient auſſi ſous leur juriſdiction; car les Philoſophes, comme les Poëtes, ont parlé du pouvoir de ces

Déeſſes, & les uns & les autres ont tâché de traiter à l'envi un ſujet où la Phyſique avoit preſqu'autant de part que la Morale (*a*).

Pour garder quelqu'ordre dans cette matiere, je rechercherai d'abord l'origine des Parques : je parlerai enſuite de leurs emplois : en troiſiéme lieu de leur nombre & des noms differens qu'on leur donnoit ; & je finirai par l'Hiſtoire du culte qu'on leur a rendu & par quelques portraits que les Hiſtoriens & les Poëtes nous en ont laiſſés.

Origine des Parques.

Varron (1) dit que comme ces Déeſſes préſidoient à la naiſſance des hommes, elles avoient pris leur nom generique de *partus*, de l'enfantement : *Parca*, dit-il, *id eſt*, *Parta* ; ou, comme diſent d'autres Auteurs, *à parturiendo*, ce qui revient au même. Servius au contraire aſſure (2) qu'elles n'ont été ainſi appellées que par une contre-vérité, parce qu'elles ne font grace à perſonne, *quod nemini parcant*, à peu-près comme on nomma les Furies, Eumenides. Il eſt inutile de citer ici un plus grand nombre d'Auteurs qui ont traité de l'origine de ces Déeſſes, puiſqu'après tout on n'apprendroit que les differentes étymologies d'un nom que les Latins donnerent à des Divinités, dont ils avoient puiſé la connoiſſance dans la Théologie des Grecs. Je ne ſçais même ſi on ſera plus ſatisfait quand j'aurai dit que ces mêmes Grecs appelloient les Parques μοῖραι, mot dérivé du verbe μοίρω, *je diviſe*, *je partage* : car quoique ce nom nous apprenne que ces Déeſſes étoient ainſi appellées, parce qu'elles regloient les événemens de notre vie, & qu'elles partageoient nos deſtinées, il reſtera toujours à ſçavoir par quelle ſuite de principes elles étoient entrées dans le ſyſteme de la morale des Payens.

(1) De orig. ling. Lat. apud A. Gell. l. 3. c. 16.

(2) Sur la 4. Eglogue de Virg.

Que ſi nous cherchons à préſent leur origine dans les Poëtes, nous y trouverons une diverſité peu propre à nous contenter. Heſiode dir au commencement de ſa Theogonie, qu'elles étoienr filles de la Nuir & de l'Erebe ; en quoi il a été ſuivi par Orphée, ou du moins par celui qui a compoſé l'Hymne ſur les Parques ; & il eſt aiſé de voir que ces deux Poëtes ont voulu marquer par-là, l'obſcurité impénétrable de notre

(*a*) Voyez ma Diſſertation ſur les Parques, Memoires de l'Acad. de Belles-Lettres, Tom. V.

ſort, comme le dit Horace (1); mais le même Heſiode, comme s'il avoit oublié à la fin de ſa Théogonie ce qu'il avoit dit au commencement, prétend que ces Déeſſes devoient leur naiſſance à Jupiter, & à Themis fille du ciel, en quoi il a été ſuivi par Apollodore (2); Lycophron, qui ne s'accorde pas toujours avec l'Auteur de la Théogonie, aſſure (3) que les Parques étoient filles de la Mer.

(1) Liv. 3. Ode 29.

(2) Bibl. l. 1.

(3) In Alex. verſ. 44.

Ceux des Modernes qui ont cru avec raiſon que les Grecs avoient tiré des Pheniciens la meilleure partie de leur Théologie, cherchent l'origine des Parques, dans la langue de ce Peuple, que différentes colonies firent connoître dans la Grece; & ſi on en croit le ſçavant Bochart (4), elles ont été inventées ſur quelques expreſſions ſemblables à celles dont Job (5) & Iſaïe (6) ſe ſervent, quand ils diſent, *mes jours ont été retranchés plus vîte que le fil de la toile n'eſt coupé par le Tiſſerand. Le temps de ma demeure ſur la terre eſt fini, Dieu coupe le fil de ma vie.* M. le Clerc (7) qui avoit tant de fois ſuivi avec ſuccès les idées de l'Auteur que je viens de citer, s'en éloigne ici, pour dire que le nom des Parques vient de l'Hébreu *parach*, qui veut dire *couper le fil*; *Hinc*, dit-il, *Parka Dea, quæ filum rumpit.* Mais il n'a pas fait attention que les Grecs qui ont connu ces Déeſſes avant les Latins, ne ſe ſont jamais ſervis du même mot pour les nommer. Quoiqu'il en ſoit, je crois qu'elles ſont filles de la Philoſophie. Les Philoſophes qui rechercherent les moyens de concilier le pouvoir ſolu d'un premier être, avec la liberté de l'homme, ſe partagerent entr'eux. Les uns nierent abſolument la Providence, comme les Epicuriens; & pour ſauver la liberté, ils prétendirent que le Deſtin, ou *fatum*, n'étoit qu'une divinité chimérique; les autres établirent la Providence ſur les ruines de la liberté, & n'oſant refuſer au premier principe la connoiſſance & le ſoin de l'avenir, qu'ils ne crurent pas pouvoir ſubſiſter ſi nous étions les maîtres de nos actions, ils conclurent que tout arrivoit dans le monde par une néceſſité inévitable, & formerent là-deſſus leur *fatum*. Chacune de ces deux conſéquences paroiſſoit juſte à ces deux ſectes.

(4) Chan. l. 1.

(5) Job. c. 6. verſ. 7.

(6) Iſaie 38. 12.

(7) Not. ſur Heſiod.

Le Deſtin étant une divinité aveugle, qui regloit toutes

choſes par une puiſſance dont il ne pouvoit ni prévenir ni empêcher les effets, il fut néceſſaire de lui donner des Miniſtres pour exécuter ſes ordres, & on imagina les trois Parques. Ciceron (1) après le philoſophe Chryſippe, prétend qu'elles étoient elles-mêmes cette fatale néceſſité qui nous gouverne, & que les Grecs appelloient εἱμαρμένη, & c'eſt ſans doute la véritable origine des Déeſſes dont on parle. Les anciens, pour le dire en paſſant, avoient une idée bien ſinguliere de leur Deſtin, qui étoit ſelon eux une divinité à qui toutes les autres étoient ſoumiſes. Les Cieux, la Terre, l'Enfer, & la Mer étoient ſous ſon Empire, & rien ne pouvoit changer ce qu'il avoit réſolu, ou pour parler plus juſte, il étoit lui-même cette fatale néceſſité ſuivant laquelle tout arrivoit dans le monde. Jupiter a beau vouloir ſauver Patrocle, il faut qu'il examine ſa deſtinée qu'il ne connoit pas. Il prend des balances, la peſe, & le côté qui décidoit de la mort de ce Heros, étant le plus peſant, il eſt obligé de l'abandonner à ſon ſort. Quelque inévitable que fuſſent les Arrêts de cette aveugle divinité, Homere dit cependant qu'ils penſerent une fois être ſans exécution, tant les idées qu'on avoit à ce ſujet étoient peu nettes.

(1) De Nat. Deor. l. 2.

Ces deſtinées au reſte, étoient écrites de toute éternité dans un lieu où les Dieux alloient les conſulter, & Ovide nous apprend (2) que Jupiter y alla avec Venus pour y voir celles de Jules Ceſar. Ce Poëte ajoûte que celles des Rois étoient gravées ſur le diamant.

(2) Met. l. 15.

Quoiqu'il en ſoit, comme toute la deſtinée des hommes, qu'on croyoit être ſoumiſe à la puiſſance des Parques, regardoit ou le temps de la naiſſance, ou celui de la vie, ou celui de la mort, Clotho la plus jeune des trois ſœurs, avoit le ſoin de préſider au moment que nous venons au monde, & de tenir la quenouille; Lacheſis filoit tous les évenemens de notre vie, & Atropos la plus âgée des trois, coupoit avec des ciſeaux le fil, & en terminoit ainſi le cours, ſuivant cet ancien vers,

Clotho colum retinet, Lacheſis net, & Atropos occat.

Les trois noms les plus ordinaires de ces trois Déeſſes, faiſoient une alluſion manifeſte à leurs emplois : le premier eſt dérivé de κλωθῶν, qui veut dire *filer*, le ſecond de λαχεῖν *jetter au ſort*, & le dernier enfin, comme qui diroit, ἀτρέπτον, *immuable*, *inconvertible*, ou, ce qui revient à peu près au même ſens pour le fond, Clotho, comme le prétend Fulgence, ſignifie *évocation*, pour marquer que cette Déeſſe regle le moment de notre naiſſance ; Lacheſis veut dire *le ſort*, parce que c'eſt elle qui regle nos deſtinées, & Atropos, *ſans ordre & ſans loi*, pour nous apprendre que cette Parque n'eſt retenue par aucune conſidération quand le jour de notre mort eſt arrivé, & qu'elle ne reconnoît d'autre loi que celle que lui impoſe le Deſtin (1).

(1) Fulgence Myth. l. 1.

Suivant cette idée les Poëtes ont décrit de différentes manieres ce miniſtere des Parques ; tantôt ils les exhortent à filer des jours heureux, pour ceux qui doivent être favoriſés du Deſtin (2) : tantôt ils nous apprennent qu'elles preſcrivent le temps que nous devons demeurer ſur la terre, comme le dit Homere à l'occaſion du ſéjour qu'Ulyſſe devoit faire chez la Nymphe Calypſo (3) ; & Ovide, en parlant du tiſon fatal auquel étoit attaché le ſort de Méleagre (4) : tantôt ils diſent qu'elles revelent quelquefois une partie de nos deſtinées, cachant le reſte ſous un ſecret impénétrable (5) : qu'elles ſe ſervent quelquefois du miniſtere des hommes, pour ôter la vie à ceux dont les deſtinées ſont accomplies, comme le dit Virgile en parlant d'Haleſus. Si nous en croyons les mêmes Poëtes, elles aſſiſtent au moment que nous venons au monde, & paroiſſent même quelquefois dans l'appartement des accouchées, comme Ovide & Hygin le racontent de Méleagre (6), & Catulle d'Achille, &c. elles préſident au retour de tous ceux qui étant deſcendus dans le Royaume de Pluton, auroient obtenu des Dieux la permiſſion de revenir ſur la terre, comme Cerès, Bacchus, Hercule, Enée, Théſée, & quelques autres Heros ; elles ſont les maîtreſſes abſolues de tout ce qui vit dans le monde, ainſi que le dit Claudien (7). Enfin ce ſont elles qui diſtribuent à leur gré, tout le bien & le mal qui nous arrive, ſi nous en croyons Heſiode (8).

(2) Catulle dans l'Epithal. de Thetis & de Pelée.

(3) Odyſſ. l. 1.

(4) Met. l. 8.

(5) Virg. Eneid. l. 3.

(6) Met. l. 8.

(7) De Rapt. Proſerp. l. 1.

(1) Hymn. in Parcas.

Telles

Telles ſont les fonctions que les Poëtes donnent aux Déeſſes dont je parle; mais les Mythologues avoient ſur ce ſujet des idées particulieres, qu'il eſt bon de developper. Martianus Capella regarde les Parques comme les Miniſtres du Deſtin, ou pour parler comme lui, elles étoient les Secrétaires de ſon Cabinet, & les Gardes de ſes Archives; *Librariæ, Archivique cuſtodes.* Il ajoûte que l'une dictoit les ordres de ſon Maître, que l'autre les écrivoit avec beaucoup d'exactitude, & que la derniere enfin, les exécutoit en filant nos deſtinées; *unam loqui, alteram ſcribere, tertiam nere.* Les autres Mythologues ne ſont pas tout-à-fait d'accord, ſur ce myſtere des Parques: Fulgence aſsûre qu'elles ſervoient ſous les ordres de Pluton (1); auſſi voyons-nous que Claudien repréſente ces Déeſſes aux pieds du Dieu des Enfers, pour le détourner de faire la guerre à ſon frere Jupiter (2). Phurnutus au contraire prétend qu'elles étoient les Miniſtres de Jupiter; & puiſque ce Dieu, ſuivant le témoignage de Pauſanias (3), portoit le ſurnom de, μοιραγέτης, ou *Conducteur des Parques*, on peut fort bien le regarder comme leur Souverain: mais on pourroit accorder ces deux Auteurs, en diſant que Jupiter Stygien étoit le même que Pluton. Quoiqu'il en ſoit, l'opinion la plus generalement ſuivie par les Anciens, eſt que les Parques ſervoient ſous les ordres du Deſtin, à qui les autres Dieux, & Jupiter même, étoient ſoumis.

(1) Myſt. loc. cit.

(2) De Rapt. Proſerp.

(3) In Eliac.

Les Philoſophes à leur tour, donnent aux Parques des fonctions bien differentes de celles dont je viens de parler. Ariſtote (4) dit que Clotho préſidoit au temps preſent, Lacheſis à l'avenir, & Atropos au temps paſſé; & Platon avance ſur ce ſujet des choſes ſi brillantes, que je crains que ſon imagination ne faſſe ici un peu de tort à ſon jugement. Tantôt il fait voir ces trois Déeſſes au milieu des Spheres céleſtes, avec des habits blancs couverts d'étoiles, portant des couronnes ſur la tête, & aſſiſes ſur des trônes éclatans de lumiere, où elles accordent leurs voix au chant des Sirenes: c'eſt-là, dit-il, que Lacheſis chantoit les choſes paſſées (5); Clotho, celles qui arrivoient chaque inſtant; & Atropos celles qui devoient arriver un jour. Tantôt il imagine un fuſeau de

(4) Lib. 4. de Mundo.

(5) Plat. de Rep. l. 10.

diamant, qui touche d'un bout à la terre, pendant que l'autre ſe perd dans les cieux : la Néceſſité placée ſur un Autel fort élevé, tient ce fuſeau entre ſes genoux, & les trois Parques qui ſont au pied de l'Autel, le tournent avec leurs mains. Plutarque (*a*) débite ſur le même ſujet une Philoſophie qui n'eſt gueres moins ſubtile. Atropos, ſelon lui, placée dans la Sphere du Soleil, repand ſur la terre les premiers principes de la vie ; Clotho qui fait ſa réſidence dans le Ciel de la Lune, forme les nœuds qui lient ces ſemences éternelles, & Lacheſis dont le ſejour eſt ſur la terre, préſide aux deſtinées qui nous gouvernent.

Après ce que je viens de dire, on croiroit aiſément que le nombre des Parques ſe réduit à trois, & qu'elles n'ont d'autres noms que ceux que je leur ai déja donnés ſi ſouvent ; mais on va voir que les Anciens varioient autant ſur ces deux articles, que ſur ceux que je viens d'expoſer. En effet, ils different également ſur les noms des Parques & ſur leur nombre. Leurs noms génériques dans les auteurs Grecs, ſont ceux de μοῖρα, αἶσα, κῆρ, εἱμαρμένη. Le premier avoit un rapport manifeſte au partage qu'elles font enſemble de nos deſtinées. Le ſecond marquoit ou l'obſcurité qui couvre l'avenir, ſelon Lylio Giraldy (1), ou plutôt l'éternité des decrets divins, comme l'explique Ariſtote, ou l'Auteur du livre *du monde*, qu'on attribue à ce Philoſophe : les deux derniers enfin, n'étoient que la fatale neceſſité elle-même, qui conduit toutes choſes. Les noms particuliers qu'Heſiode a donnés à ces trois divinités, Clotho, Lacheſis, Atropos (2), faiſoient une alluſion manifeſte à leurs fonctions, comme je l'ai déja dit.

(1) Hiſt. Deor. Synt. 6.

(2) In Theog.

Pauſanias nomme auſſi trois autres Parques, bien différentes de celles dont on vient de parler : la premiere & la plus ancienne de toutes, étoit Venus Uranie (3) ; c'étoit elle bien mieux que Clotho, qui préſidoit à la naiſſance de l'homme, ſuivant cet ancien dogme de la Philoſophie Payenne, que l'Amour, qui étoit la liaiſon des principes du monde, étoit le plus ancien de tous les Dieux. La ſeconde, étoit la For-

(3) In Atticis.

(*a*) Traité de la face de la Lune, & dans le Demon de Socrate.

tune (1), & il cite, pour prouver ſon ſentiment, l'autorité de Pindare. Enfin Ilithie étoit la troiſiéme, ſelon le témoignage d'Olen de Lycie, qui lui donne dans Pauſanias l'épithete de Fileuſe, Εὐλινος. (1) Pauſ. in Achaicis.

Proſerpine, ou Junon Stygienne, laquelle ſuivant les meilleurs Auteurs de l'Antiquité, diſpute ſouvent à Atropos l'emploi de couper le fil de nos deſtinées, comme on l'a dit ailleurs, doit auſſi être miſe au nombre des Parques.

Si l'on conſidere le pouvoir abſolu qu'on avoit donné aux Parques ſur toutes nos deſtinées, il ſemble qu'elles auroient dû avoir le culte le plus ſolemnel: cependant on trouve peu de choſes ſur cet article dans les Ecrits des Anciens; c'eſt apparemment qu'étant regardées commes des Déeſſes inéxorables qu'il étoit impoſſible de fléchir, on ne crut pas qu'il fût neceſſaire de ſe mettre en dépenſe pour les honorer. Tout ce qu'on apprend de Pauſanias, c'eſt qu'elles avoient quelques Temples dans la Grece, & des Statues dans pluſieurs endroits. Les Lacédémoniens, au rapport du même Auteur, leur en avoient bâti un dans la ville de Sparte auprès du tombeau d'Oreſte, & les Sicyoniens en avoient un autre qui leur étoit dédié, dans un bois ſacré (3), où il les honoroient du même culte que les Furies; c'eſt-à-dire, ſi nous en croyons Menandre, Auteur très-ancien, qu'on leur immoloit tous les ans des brebis noires, dans un ſacrifice, où parmi les autres cérémonies les Prêtres étoient obligés de porter des couronnes de fleurs Le même Pauſanias (4) dit que dans la ville d'Olympie, il y avoit un Autel conſacré à Jupiter conducteur des Parques, auprès duquel ces Déeſſes en avoient un autre; & il ajoute encore que dans un Temple d'Apollon de Delphes (5), on voyoit les Statues, de deux Parques auprès de celle de Jupiter, qui tenoit lieu de la troiſiéme; & qu'à Megare la Statue de ce même Dieu, faite par Theoſcomus, portoit ſur ſa tête celles de ces trois Déeſſes. Enfin nous apprenons du même Auteur (5), que parmi les autres figures qui étoient repreſentées ſur le coffre de Cypſele, on voyoit celle d'une eſpece de monſtre avec un air farouche, de grandes dents & des mains crochues, (3) In Corinth. (4) In Eliacis. l. 1. (5) Idem in Phocicis. (6) In Eliacis. l. 1.

que l'Inſcription qui y étoit, marquoit être une Parque.

Il eſt aiſé de voir par tout ce que je viens de rapporter, & par le portrait que Catulle fait de ces Déeſſes (1), de quelle maniere on les repreſentoit; mais malgré tout cela, il ne nous en reſte aucune figure antique; celles qu'on trouve dans Cartari & dans quelques autres Auteurs, n'étant faites que d'après les portraits qu'en ont laiſſé les Poëtes & les Philoſophes. On croit cependant qu'on voit la figure d'une Parque ſur une Medaille que Patin a miſe dans ſon Threſor; mais les Antiquaires n'en conviennent pas.

(1) In Epithal. Pelei & Thetidis.

La maniere au reſte, dont on dit que les Anciens repreſentoient ces Déeſſes renfermoit quelques myſteres, qu'il eſt bon de développer. On les faiſoit paroître ordinairement ſous la figure de trois femmes accablées de vieilleſſe, avec des couronnes faites de gros flocons de laine blanche, entremêlée de fleurs de Narciſſe: une robe blanche leur couvroit tout le corps, & des rubans de la même couleur nouoient leurs couronnes, comme le dit Catulle (2). L'une tenoit la quenouille, l'autre le fuſeau, & la troiſiéme les ciſeaux pour couper le fil, lorſque le temps de la mort, que Virgile appelle le jour des Parques, étoit arrivé.

(1) Loc. cit.

Selon d'autres Auteurs les habits de ces trois Déeſſes ne ſe reſſembloient point. Clotho vétue d'une robe de differentes couleurs, portoit ſur la tête une couronne de ſept étoiles, & tenoit à la main une quenouille qui deſcendoit du ciel en terre. La robe de Lacheſis étoit parſemée d'étoiles ſans nombre, & elle avoit près d'elle une infinité de fuſeaux; & Atropos étoit vétue de noir, des ciſeaux à la main, avec un nombre de pelotons de fil plus ou moins garnis, ſelon la longueur ou la briéveté de la vie de ceux dont ils contenoient les deſtinées.

La grande vieilleſſe des Parques marquoit ſans doute l'éternité des decrets divins. La quenouille & le fuſeau apprenoient que c'étoit à elles à en regler le cours; & ce fil myſterieux, le peu de fond qu'on devoit faire ſur une vie qui tenoit à ſi peu de choſe. Lycophron ajoute qu'elles étoient boiteuſes, pour faire voir, comme le remarque Euſtathe,

Digitized by Google

l'inégalité des évenemens de la vie, & cette alternative de biens & de maux que nous éprouvons tour à tour. Si elles avoient des ailes, comme le dit l'Auteur d'un Hymne à Mercure, qu'on attribue à Homere, c'étoit pour faire alluſion à la rapidité du temps, qui s'envole & paſſe comme un ſonge. Les couronnes qu'elles portoient ſur la tête, annonçoient le pouvoir abſolu qu'elles avoient ſur tout l'univers dont elles regloient les événemens ; & l'antre affreux où Orphée (1) dit qu'elles habitoient, étoit un ſymbole de l'obſcurité qui couvre nos deſtinées. Cet air farouche que donne Pauſanias (2) à celle des trois Parques qui étoit près du tombeau d'Etheocle & de Polynice ; ces grandes dents & ces mains crochues qui la rendoient plus effroyable que les bêtes les plus feroces ; tout cela faiſoit voir qu'on ne pouvoit rien imaginer de plus affreux que la deſtinée de ces deux freres infortunés, & que leurs jours avoient été filés par la plus terrible des Parques. Enfin ſi les Philoſophes les ont placées dans les Spheres céleſtes, où elles accordoient leur voix aux chants des Sirenes ou des Muſes, c'étoit pour nous apprendre qu'elles regloient cette harmonie admirable dans laquelle conſiſtent l'ordre & l'arrangement de l'univers.

(1) Hymno in Parcas.

(2) In Elia.

CHAPITRE XV.

Nemeſis, ou les Nemeſes, & Adraſtée.

Quoique les Mythologues ne s'accordent pas pour la claſſe dans laquelle on doit mettre la Déeſſe Nemeſis, je crois que celle qui lui convient le mieux eſt la claſſe des Dieux de l'Enfer.

En effet, l'idée qu'on en avoit étoit celle d'une Divinité qui veilloit à la punition des coupables, non-ſeulement en ce monde, quelle parcouroit avec une grande ſollicitude pour les découvrir & les punir, mais auſſi dans l'autre où elle les châtioit avec la derniere rigueur. Et c'eſt pour cela qu'on la

repréſentoit avec des ailes, quelquefois même avec un gouvernail & une roue, pour nous apprendre qu'elle pourſuivoit les coupables par mer & par terre. Fille de la Juſtice, elle étoit, ſi nous en croyons Ammian Marcellin, prépoſée pour venger l'impieté, & en même-temps pour récompenſer les bonnes actions (*a*).

Telle eſt l'idée que l'Antiquité nous donne de cette Divinité; c'eſt même ce qui a porté quelques Auteurs à la confondre avec les trois Parques, ou à en former une quatriéme. Phurnutus dit en effet que Nemeſis & Adraſtée avoient rang parmi les Déeſſes: la premiere, diſoit-il, corrigeoit l'injuſtice du ſort, & la ſeconde étoit le Miniſtre des vengeances céleſtes; mais cet Auteur, pour le dire en paſſant, ſe trompe en faiſant deux Divinités de Nemeſis & d'Adraſtée, puiſque celle-ci n'eſt qu'un ſurnom de Nemeſis, qui lui fut donné lorſqu'Adraſtée lui fit élever un Autel. Ainſi il ne devoit pas en partager les fonctions: Nemeſis en corrigeant l'injuſtice du ſort, étoit le Miniſtre des vengeances céleſtes.

Pluſieurs d'entre les Anciens, & beaucoup de Modernes croyent que Nemeſis eſt la même que Leda, mere de Caſtor & Pollux, qui prit ce nom après ſon Apotheoſe; mais la plus commune opinion eſt que Nemeſis elle-même étoit la mere de ces deux Heros qu'elle eut de Jupiter, & que Leda n'en fut que la nourrice.

D'autres, & en grand nombre, confondent Nemeſis avec la Fortune, & croyent que la roue qui accompagne ordinairement ſes ſtatues, ne peut marquer autre choſe; mais je crois avoir donné la veritable ſignification de ces deux ſymboles. Il eſt vrai cependant qu'on convient que ſon nom ſignifie la force, ou le pouvoir de la Fortune, *vis Fortunæ.*

Quoiqu'il en ſoit, Nemeſis étoit honorée en pluſieurs lieux tant dans la Grece que dans l'Italie, juſques même dans le Capitole; & ſelon P. Victor elle avoit un temple dans Rome; mais il n'y avoit point de lieu dans le monde où le culte qu'on lui rendoit fût plus ſolemnel qu'à Rhamnus, bourg de l'Atti-

(*a*) *Ultrix facinorum, bonorumque præmiatrix.* Amm. L. 14.

que, où elle avoit une ſtatue de dix coudées de haut, d'une ſeule pierre, & d'une ſi grande beauté qu'elle ne cédoit en rien aux plus beaux ouvrages de Phidias. Agoracrite ſon diſciple qui l'avoit faite, ſelon Pline (*a*), pour une Venus, voyant qu'on lui préféroit celle d'Alcamene écolier du même Maître, & qui venoit de travailler ſur le même ſujet, la vendit aux Rhamnuſiens, à condition qu'on ne la prendroit que pour une ſtatue de Nemeſis (1), d'où lui eſt venu le ſurnom de *Rhamnuſia*. Anciennement les ſtatues de Nemeſis n'avoient point d'ailes, ſi nous en croyons Pauſanias (2), & les habitans de Smyrne furent les premiers qui lui en donnerent; cependant on n'en trouve point aujourd'hui ſur les ſtatues ni dans les médailles de cette Déeſſe.

(1) Liv. 36.

(2) Loc. cit.

J'ai mis dans le titre de ce Chapitre, Nemeſis ou les Nemeſes, parce que Pauſanias en parle en nombre pluriel dans le fait que je vais rapporter. « Alexandre le Grand, dit cet Auteur (3), étant à la chaſſe au mont Pagus, & s'étant endormi ſous un platane près du Temple *des Nemeſes*, les Déeſſes lui apparurent, & lui commanderent de bâtir une ville en cet endroit, & d'y tranſporter l'ancienne ville de Smyrne: ce qu'il exécuta, car c'eſt lui qui eſt le fondateur de cette Ville telle qu'elle eſt aujourd'hui ». N'oublions pas de dire que les Romains avant que de partir pour la guerre, offroient un ſacrifice à Nemeſis, comme nous l'apprenons de Pomponius Lætus, prenant apparemment cette Déeſſe pour la Fortune, qui doit accompagner & favoriſer les guerriers.

(3) Liv. 7.

(*a*) Pauſanias dans ſes Attiques, differe de Pline, & prétend que cette Statue étoit l'ouvrage de Phidias lui-même, d'autres la donnent au Sculpteur Diodore.

CHAPITRE XVI.

Des Dieux Manes.

QUOIQUE la fonction des Dieux Manes fût de veiller à la conſervation des tombeaux, où l'on croioit qu'ils faiſoient leur ſéjour, on les met cependant dans la claſſe des Dieux des Enfers, parcequ'ils y avoient ſoin auſſi des Ombres de ceux dont ils gardoient les cadavres dans le lieu de leur ſépulture, & Pluton étoit leur maître : c'eſt pour cela même que ce Dieu portoit le nom de *Summanus*, comme qui diroit *ſummus manium*, *le ſouverain des manes*, comme le dit Martianus Capella (*a*).

Les anciens n'avoient pas une idée bien nette des Dieux Manes, puiſqu'ils donnoient auſſi leur nom aux ombres même des morts : on les confondoit ſouvent avec les Dieux Lares, quelquefois avec les *Lemures*.

Ce que leur mythologie nous apprend de plus certain à ce ſujet, eſt que les Dieux Manes étoient des Génies établis pour avoir ſoin des ſépultures, & des ombres qu'on croyoit errer autour de leurs tombeaux.

Quelques Anciens donnent pour mere aux Manes la Déeſſe *Mania* ; mais leur veritable origine doit ſe rapporter à l'opinion où l'on étoit que le monde étoit rempli de Génies, ainſi que nous l'avons dit dans le premier volume (1) ; qu'il y en avoit également pour les vivans & pour les morts ; que les uns étoient bons, & les autres mauvais, & que les premiers s'appelloient Lares familiers, & les ſeconds *Lemures* ou *Larves*. Auſſi quand Virgile dit, *quiſque ſuos patimur manes*, c'eſt, ſelon Servius, comme s'il diſoit, *nous avons chacun notre Génie* (2).

(1) Liv. 4.

(2) 6. En.

Un paſſage d'Apulée, au ſujet du Démon de Socrate,

(a) *Manes corpore humano præſules attributi ſunt, qui ſub Plutonis poteſtate ſunt : qui ideo Summanus, dicitur quaſi ſummus manium.*

développe

developpe toute cette mythologie. « Le Génie, dit-il, eſt » l'ame de l'homme dégagée & délivrée des liens qui l'attachoient au corps. Je trouve que dans l'ancien langage latin, » on la nommoit alors *Lemure* : de ces Lemures, ceux qui » ont en partage le ſoin de ceux qui habitent dans les maiſons où ils avoient eux-mêmes demeuré, & qui ſont doux » & pacifiques, s'appellent Lares familiers. Ceux au contraire, qui en punition de leur mauvaiſe vie, n'ont point de » demeure aſsûrée, ſont errans & vagabonds, & cauſent des » terreurs paniques aux gens de bien qu'ils cherchent à épouvanter, & ſont véritablement du mal aux méchans, ſont » nommés *Larves* ; & les uns & les autres, ſoit Lares, ſoit » Larves, portent le nom de Dieux Manes ; & c'eſt par honneur qu'on les appelle Dieux : *Honoris gratia dei vocabulum » additum eſt* ».

Je ne ſçais au reſte quelle vertu avoit le bruit & le ſon de l'airain & du fer, mais Lucien & Agatharcide, cités par Photius, aſſurent (1) qu'il étoit ſi inſupportable aux Dieux Manes, qu'il les mettoit en fuite.

(1) Phil. Pſeud.

Il en étoit de même des ombres qui étoient dans les Enfers ; auſſi Circé, dans Homere (2), recommande-t-elle à Ulyſſe lorſqu'il aura offert un ſacrifice aux Dieux qui y préſident, & répandu le ſang des victimes dans une foſſe, de mettre l'épée à la main pour en éloigner les Ombres qui viendront pour humer ce ſang dont elles ſont fort friandes. Virgile toujours copiſte de ce Poëte Grec, dit de même, qu'Enée étant arrivé dans les Enfers, prit ſon épée, pour écarter les mêmes Ombres qui voltigeoient autour de lui. Mais il paroît qu'il y alloit de bonne ſorte, & qu'il avoit envie de ferailler, lorſque la Sybille lui fit appercevoir que ces coups ſeroient inutiles, parce que ce n'étoient que de vains phantômes contre leſquels le fer n'avoit point de priſe (*a*).

(2) Odyſſ. l. 11.

Quoiqu'il en ſoit, la crainte, du moins autant que le reſpect, faiſoit qu'on avoit une extrême vénération pour ces Dieux, & on ne manquoit jamais de leur recommander les

(a) *Et ni docta comes tenues ſine corpore, &c.* Æn. l. 6.

morts; delà la formule ordinaire qui ſe trouve ſur les tombeaux anciens, *D. M. Diis Manibus.* Delà encore ces libations fréquentes qu'on y faiſoit, & qui avoient pour objet non ſeulement les Ombres des morts, mais auſſi les Dieux Manes qui les gardoient. Les Augures honoroient auſſi ces Dieux d'un culte particulier, & ne manquoient jamais de les invoquer, parce qu'ils croyoient qu'ils étoient auteurs des biens & des maux qui nous arrivoient (*a*).

(*a*) Comme on tiroit le nom de *manes*, du mot *manare*, on avoit raiſon de croire que les biens & les maux venoient de ces Dieux, *manabant.*

CHAPITRE XVII.

Des Divinités de la Nuit, du Sommeil, & de la Mort.

ON met auſſi au nombre des Dieux des Enfers la Nuit, le Sommeil & la Mort.

(1) Theog. La Nuit, ſuivant Heſiode (1), étoit fille du Chaos; & dès qu'on en fit une divinité, on a dû la regarder comme la premiere & la plus ancienne de toutes, puiſqu'il eſt vrai que les tenebres ont précédé la lumiere, & qu'elles couvrirent d'abord la face de l'abîme: *Et tenebræ erant ſuper faciem abyſſi* (2). Auſſi l'Auteur qui porte le nom d'Orphée, dit-il qu'elle étoit la mere des Dieux & des hommes. Les Poetes qui ſont venus après ceux que je viens de citer, ſe ſont efforcés à l'envi de peindre cette divinité: Theocrite la fait paroître montée ſur un char, précédé par les Aſtres du Firmament: d'autres lui donnent des ailes, pour marquer la rapidité de ſa courſe; mais celui de tous qui en a fait le portrait le plus ingenieux, eſt Euripide qui repréſente cette Déeſſe couverte d'un grand voile noir parſemé d'étoiles, parcourant ſur ſon char la vaſte étendue des Cieux; & cette maniere de la peindre a été ſuivie par les Peintres & les Sculpteurs. On la trouve cependant quelquefois ſans ſon char, avec ſon voile parſemé d'étoiles qui voltige au gré des vents, pendant qu'elle s'approche de

(2) Geneſ. c. 1. v. 2.

la terre pour éteindre la torche qu'elle tient à la main, ainſi qu'on la voit dans un beau deſſein tiré d'un manuſcrit de la Bibliotheque du Roi, que le R. P. Dom Bernard de Montfaucon a fait graver dans ſa Paleographie; ce qui prouve que cette maniere de peindre ainſi la Nuit, fut pratiquée juſqu'au moyen âge, & étoit encore en uſage au dixiéme ſiecle.

Comme la Nuit n'étoit qu'une divinité Phyſique, ou, pour parler plus juſte, n'étoit qu'un néant, puiſque les ténébres ne ſont qu'une ſimple privation de la lumiere, les Poëtes lui donnerent des enfans de la même eſpece, qu'on diſoit qu'elle avoit eu de l'Erebe (1); ſçavoir, la Crainte, la Douleur, l'Envie, le Travail, le Deſtin, la Vieilleſſe, l'Amour, la Mort, les Ténebres, la Miſere, les Parques, les Heſperides, les Songes, ou le Sommeil lui-même. Ajoutons avant que de finir cet article, que les Anciens confondoient la Nuit avec Diane, en tant qu'elle repréſentoit la Lune, & qu'ils les peignoient l'une & l'autre de la même maniere; ou, ce qui revient au même, avec le Dieu Lunus, qui ſuivant Spartien (2), étoit honoré à Carres, Ville de la Meſopotamie, où l'Empereur Caracalla fit un voyage pour rendre honneur à ce Dieu. Monſieur Maffei a fait graver une ſtatue de Lunus, qui le repréſente avec le bonnet Phrygien recourbé ſur le devant: & on le trouve ſur les Médailles debout, en habit militaire, la pique à la main droite, tenant de la gauche une Victoire, & ayant à ſes pieds un Coq, dont le chant avertit pendant la nuit du retour de la lumiere.

(1) Cic. l. 3. de Nat. Deor.

(2) In Comm.

Nuctulius étoit encore un autre Dieu de la Nuit; mais il n'eſt connu que par une inſcription trouvée à Breſt ſur une ſtatue qui repréſente ce Dieu ſous la figure d'un jeune homme vêtu à peu près comme Atys, éteignant ſon flambeau, & ayant à ſes pieds une Chouette, oiſeau nocturne.

Nous ne diſons rien ici de la Lune, la premiere Déeſſe de la Nuit, parce que nous en avons aſſez parlé dans l'article de Diane, qui à certains égards, étoit la Lune elle-même.

Du Sommeil, * *& de ſes Enfans.*

* appellé par les Grecs Ὕπνος.

Je dois commencer cet article par une remarque neceſſaire. Les invocations qu'on faiſoit au Sommeil pouvoient avoir, & avoient en effet deux ſens bien différents. Lorſqu'on l'invoquoit pour les morts, ainſi qu'on le voit dans les formules qui ſe trouvent quelquefois ſur les tombeaux des Anciens, comme celle-ci, *Æternali Somno*, & autres ſemblables, c'étoit du ſommeil de la Mort qu'il étoit queſtion; mais dans toutes les autres occaſions, il s'agiſſoit du Sommeil pris dans ſa ſignification naturelle, auquel on s'adreſſoit pour jouir paiſiblement & ſans danger, du tranquile repos qu'il procure.

(1) Theog. (2) Iliad. l. 14.

Le Sommeil, ſelon Heſiode (1), étoit fils de la Nuit, & frere de la Mort. Homere (2) parlant de ce Dieu dit, *voici le Sommeil qu'on dit être le frere de la Mort*: Virgile qui ne s'écarte jamais de ſon original, dit la même choſe, *& conſanguineus lethi ſopor*: & certainement on ne pouvoit lui donner un titre qui lui convînt mieux, puiſqu'il eſt lui-même l'image de la mort. L'Auteur d'un Hymne qui porte le nom d'Orphée, appelle le Sommeil, le Roi des Dieux, des hommes, & de tout ce qui reſpire ſur la terre. Les Lacedémoniens, au rapport de Pauſanias, fondés ſur l'autorité d'Homere, joignoient dans leurs Temples la repréſentation du Sommeil avec celle de la Mort. « On voit, dit cet Auteur (3), ſur une des faces » du coffre de Cypſelle, une femme qui tient deux enfans dans » ſes deux bras, l'un blanc & l'autre noir; l'un qui dort, & l'au» tre qui ſemble dormir; & tous les deux, les pieds contre» faits. L'inſcription les fait connoître; mais indépendamment » de toute inſcription, qui peut douter qu'un de ces enfans ne » ſoit le Sommeil & l'autre la Mort, & que la femme qui les » tient, ne ſoit la Nuit? »

(3) In Eliac. c. 18.

Ce que dit Pauſanias nous apprend qu'on repréſentoit le Sommeil comme un enfant; un beau marbre qui nous reſte, & qui eſt d'un excellent goût, le prouve ſans replique. C'eſt un enfant enſeveli dans un profond ſommeil, qui tient d'une

Digitized by Google

main quelques pavots, & qui a la tête appuyée ſur d'autres : près de lui eſt un grand vaſe, rempli ſans doute de quelque liqueur narcotique, ou aſſoupiſſante. Ce même Auteur, dans ſon voyage de Corinthe, parle d'une Statue qui étoit dans un Temple d'Eſculape, & qui n'avoit que la tête ; mais comme il ne ſe reſſouvient pas ordinairement de ce qu'il a dit, ou de ce qu'il a à dire, il ne nous avertit point ſi c'étoit la tête d'un enfant, ou celle d'un homme fait. Comme nous avons encore une autre ſtatue du Sommeil ſous la figure d'un enfant ailé, il y a appatence que c'étoit la maniere unique de repréſenter ce Dieu.

Philoſtrate dans le tableau d'Amphiaraüs, peint le Sommeil ſous la figure d'un homme revêtu d'une robe noire, & par deſſus une autre qui eſt blanche, ayant l'air abbatu & aſſoupi, & tenant d'une main la corne avec laquelle il envoye les Songes veritables : ſur quoi il eſt bon de remarquer que les Anciens diſtinguoient deux ſortes de Songes ; les vrais, c'eſt-à-dire, ceux qui n'annonçoient que des choſes qui étoient réellement telles qu'on les voyoit ; & les Songes faux, qui n'étoient que de vaines illuſions. Les premiers étoient contenus dans une corne ordinaire, les ſeconds dans une corne d'yvoire : de là les deux portes du Sommeil dont parlent Homere & Virgile (*a*).

Les Poëtes font ſouvent mention des pavots que ce Dieu tient dans cette corne, & qu'il repand ſur les mortels fatigués. Ovide eſt celui de tous qui s'eſt le plus étendu ſur l'article du Sommeil : c'eſt dans l'endroit où il dit (1) que Junon fatiguée des vœux inutiles qu'Alcyone lui adreſſoit ſans ceſſe pour ſon mari, qui avoit péri dans un naufrage, envoye Iris au Palais du Sommeil, pour lui ordonner d'apprendre à cette infortunée & tendre épouſe, la mort de ſon mari. Rien n'eſt plus élégant que la deſcription que fait ce Poëte du Palais de ce Dieu, & des Songes qui l'environnent ; mais je renvoye à l'Auteur même, qu'il faudroit copier entierement pour ne laiſſer rien perdre d'une deſcription ſi charmante. (1) Met. Liv.

(a) *Sunt geminæ ſomni portæ*, &c. Æneid. Lib. 6.

Les Songes paſſoient pour être les enfans du Sommeil: le Poëte que je viens de citer en nomme trois; Morphée, le plus habile de tous à prendre la démarche, le viſage, l'air & le ſon de la voix de ceux qu'il veut repréſenter; & ce Songe n'eſt que pour les hommes: Phobetor, le ſecond, prend la reſſemblance des bêtes ſauvages, des oiſeaux, & des ſerpens: le troiſiéme, appellé Phantaſe, ſe métamorphoſe en terre, en rocher, en riviere, & en tout ce qui eſt inanimé; mais ces trois Songes n'étoient députés qu'aux Palais des Rois & des Grands: il y en avoit une infinité d'autres pour le Peuple. Ces trois noms au reſte, conviennent à ce que ce Poëte dit de ces trois Songes; le premier ſignifiant *la forme & la figure*, que ce ſonge imitoit: le ſecond a à peu près la même ſignification, & le troiſiéme vient des phantômes que forme l'imagination.

Homere met le ſéjour du Sommeil dans l'Iſle de Lemnos, & c'eſt-là effectivement que Junon va chercher le Sommeil pour endormir Jupiter: les autres Poëtes parmi leſquels eſt Ovide (1), établiſſent le domicile de ce Dieu dans le Pays des Cimmériens, & rien ne convient mieux au Sommeil, qu'un Pays éternellement couvert de ténebres. Virgile (2) fait habiter le Sommeil & les Songes dans un vieux Orme qui ſe trouvoit à l'entrée de l'Enfer.

(1) Loc. cit.

(2) Eneid. l. 6.

Enfin, les Grecs reconnoiſſoient une Déeſſe du Sommeil, appellée *Brizo*, nom qui ſignifie *je dors*; & une autre qu'ils nommoient *Brimo*.

De la Mort.

Comme nous avons dit après Homere que le Sommeil étoit le frere de la Mort, puiſqu'elle étoit elle-même le grand Sommeil, le Sommeil éternel, il faut ajouter ici un mot ſur cette divinité, car les Grecs avoient mis la Mort au nombre de leurs Dieux: leurs Poëtes auſſi bien que les Latins, & Virgile entre autres (3), lui donnent cette qualité. On ne ſçait rien touchant le culte qu'on lui rendoit; on nous apprend ſeulement que les Lacedemoniens l'honoroient comme une divinité, & avoient, au rapport de Pauſanias (4), une de ſes

(3) En. l. 2.

(4) In Lacon.

Statues près de celle du Sommeil ſon frere. Nous venons de parler d'après cet Auteur, de cette ſtatue de la Nuit qui tient entre ſes bras ſes deux enfans, la Mort & le Sommeil.

Nænia, la Déeſſe des funerailles, avoit un culte mieux établi, & l'Hiſtoire fait mention d'une Chapelle qu'elle avoit à Rome, hors les murailles de la Ville. C'étoit ſurtout aux funérailles des vieillards, ſi nous en croyons Varron dont le témoignage eſt rapporté par S. Auguſtin (1), qu'on redoubloit les honneurs rendus à cette Déeſſe; & c'étoit de la même divinité qu'avoient pris leur nom, ces airs lugubres & plaintifs qu'on chantoit aux funérailles. Cette Déeſſe au reſte qui n'eſt gueres connue que par Arnobe, qui eſt le ſeul des Anciens dont les écrits nous reſtent, qui en parle, n'entroit en fonction qu'à l'agonie des malades. C'étoit alors qu'on commençoit à l'invoquer.

(1) De Civ. Dei. l. 5.

Tels ſont les Dieux que les Mythologues diſent préſider dans les Enfers Ils mettent auſſi de ce nombre Jupiter Stygius & Junon Stygia, mais j'ai prouvé ailleurs que dans cette acception ils étoient les mêmes que Pluton & Proſerpine; Liber & Hécate, qui dans le fond ne ſont que le Soleil & la Lune, lorſqu'étant deſcendus dans l'Hemiſphere inférieur ils alloient ſuivant la créance populaire éclairer le Royaume des Ombres; Mercure, mais ce Dieu ne faiſoit qu'y conduire les ames, puis venoit dans le Ciel ſon ſéjour ordinaire.

Enfin, pour ne rien laiſſer à deſirer ſur ce ſujet, il me reſte à parler du culte qu'on rendoit aux Dieux des Enfers, & de ces illuſtres malheureux qu'on croyoit être condamnés à demeurer éternellement dans le Tartare.

CHAPITRE XVIII.

Du culte qu'on rendoit aux Dieux des Enfers.

Independamment de ce que j'ai dit dans les Chapitres précédens des honneurs & du culte qu'on rendoit à chacun des Dieux des Enfers, je dois ajouter ici quelques remarques qui les regardent tous en général. La premiere, eſt

qu'on ne leur élevoit point d'Autels, ce qui étoit reſervé pour les Dieux du Ciel, & qu'on ne faiſoit que des foſſes dans leſquelles on laiſſoit couler le ſang des victimes. La ſeconde, que ces victimes devoient être noires, à la différence de celles qu'on offroit aux Dieux du Ciel. La troiſiéme, que les Prêtres dans ces ſacrifices ſeulement avoient la tête couverte. La quatriéme, que lorſqu'on ſacrifioit aux Dieux de l'Enfer, le Prêtre, en récitant les prieres preſcrites par le rituel, baiſſoit la main & la tournoit du côté de la terre, au lieu qu'il la tenoit élevée lorſque ces prieres s'adreſſoient aux Dieux du Ciel; & qu'il touchoit de la même main la Terre, lorſqu'il ſacrifioit à cette divinité. Delà, & c'eſt ma cinquiéme remarque, la diſtinction des Dieux, en Dieux ſupérieurs, *Superi*, & en Dieux inférieurs, ſi bien marquée dans les Anciens pour déſigner ceux du Ciel & ceux de l'Enfer. C'étoit même un axiome reçû, que les vivans étoient *ſuperieurs*, *ſuperi*, par rapport aux morts; comme ceux du Ciel le ſont à l'égard des hommes, ce que Macrobe exprime ainſi (1) : *ſicut Dii nobis, ita nos defunctis Superi habemur.*

(1) Somn. Scip. l. 1. c. 3.

La ſixiéme remarque eſt qu'on haïſſoit généralement Pluton & tous les autres Dieux infernaux, ainſi que le dit Homere (2), & la raiſon en étoit que ces Dieux paſſoient pour inflexibles, & que peu touchés des prieres des hommes, à peine les écoutoient-ils. Euripide ajoute que c'étoit pour cela même qu'on ne leur érigeoit ni Temples, ni Autels, & qu'on ne compoſoit point d'Hymne en leur honneur. Ces mêmes Dieux paſſoient pour être ſi féroces & ſi peu ſociables qu'ils faiſoient toujours bande à part, & n'avoient que très-peu de commerce avec les autres, comme le dit le même Poëte (3). Ce n'eſt pas qu'on ne leur rendît quelques cultes, mais outre qu'on s'adreſſoit rarement à eux, ce n'étoit pas pour leur demander des graces, comme aux autres Dieux, mais ſeulement pour tâcher de les appaiſer, & les empêcher de nuire; ſans toutefois qu'on eût beaucoup d'eſperance d'y réuſſir.

(2) Il. l. 9. v 158.

(3) Hecuba.

La derniere enfin eſt, que les Dieux des Enfers étoient autant les Maîtres dans leur triſte ſéjour, que ceux du Ciel l'étoient dans le leur, & que ceux-ci, quoique plus honorés, n'avoient

n'avoient aucune juriſdiction ſur ceux-là ; le partage une fois fait, les trois freres devinrent abſolument indépendans les uns des autres. Lorſque Junon porta Eole à exciter cette tempête qui fit tant ſouffrir la flotte d'Enée (1), Neptune fit bien connoître qu'il étoit le Maître.

(1) Æn. L. 1.

CHAPITRE XIX.

Hiſtoire de ceux que les Poëtes ont placé dans le Tartare.

Les Geants et les Titans.

ON doit bien juger d'abord qu'on ne manqua pas d'y mettre les Titans & les Géants, pour avoir déclaré la guerre aux Dieux. L'hiſtoire même des Titans, telle que nous l'avons rapportée d'après Evhemere & les autres Anciens, porte que Jupiter après les avoir vaincus, les avoit relegués les uns ſous le mont Etna qui étoit regardé comme un ſoupirail de l'Enfer, les autres dans le Tartare même. C'étoit là en effet, qu'on trouvoit Egeon, Porphyrion, & tous les autres ; mais nous en avons aſſez parlé dans l'hiſtoire des Dieux.

Les mêmes Poëtes font trouver dans ces triſtes demeures pluſieurs autres perſonnages célebres dans l'Hiſtoire fabuleuſe.

Siſyphe.

Parmi les illuſtres malheureux qu'on trouvoit dans le Tartare, étoit auſſi Siſyphe qui étoit condamné à conduire une groſſe roche au haut d'une montagne, d'où elle retomboit auſſitôt par ſon propre poids ; & cette triſte & penible occupation ne lui laiſſoit aucun moment de repos. Le nom de ce Prince eſt fort celebre dans l'hiſtoire ancienne de la Grece Illuſtre par ſa naiſſance, il rapportoit ſon origine à Eolus, duquel il deſcendoit en droite ligne. Après la retraite, ou ſi

on veut, la fuite de Médée, qui depuis le retour des Argonautes avoit regné dix ans à Corinthe (1), Siſyphe monta ſur le Trône à qui elle l'avoit deſtiné, & où le droit de ſa naiſſance l'appelloit; & ſi on met deux ans de diſtance entre le retour de Jaſon à Iolchos, où il emmena Médée, avant qu'ils fuſſent obligés de ſe retirer à Corinthe, ce ſera environ douze ans après la conquête de la Toiſon d'or, que Siſyphe aura commencé de regner. Or comme on ſçait l'époque de l'expédition des Argonautes (2), on connoît dès-là celle du regne du Prince dont je parle; c'eſt-à-dire, qu'il regnoit 24 ou 25 ans avant la guerre de Troye: on ignore combien d'années il regna, mais on ſçait qu'il vécut fort long-temps.

(1) Apoll. liv. 1.

(2) V. cette Hiſtoire au Tome III.

Eumelus (3), ancien Poëte qui avoit écrit l'hiſtoire de Corinthe, après avoir dit que Siſyphe étoit monté ſur le Trône à la place de Médée, donnoit la ſuite des deſcendans de ce Prince, juſqu'à la conquête de Corinthe par les Heraclides, & cette généalogie commençoit par Ornytion le plus jeune des enfans de Siſyphe, & duroit juſqu'à Doridas & Hyathincidas, qui furent les deux derniers, & qui regnoient à Corinthe au temps du retour des Heraclides dans le Peloponneſe, c'eſt à-dire, 80. ans après la priſe de Troye. C'eſt Pauſanias qui nous a conſervé ce morceau de l'Hiſtoire d'Eumelus: cependant Paulmier de Grant-Menil eſt perſuadé que le Poëte dont Pauſanias rapporte le ſentiment, s'eſt trompé en faiſant Siſyphe contemporain de Jaſon. Siſyphe, dit-il, qui regna à Corinthe, étoit fils d'Eolus, & frere de Cretheus ayeul de Jaſon, & par conſéquent plus ancien que ce Prince. Ce ſçavant Critique ſe fonde ſur la Medée d'Euripide, dans laquelle il paroît que Siſyphe n'étoit plus au monde quand Jaſon vint à Corinthe, puiſque c'étoit Creon qui y regnoit. Mais ne pourroit-on pas, pour concilier ces deux opinions, dire qu'il y a eu deux Siſyphes, l'un fils d'Eolus, & l'autre ſon deſcendant; que le premier n'avoit point eu de ſucceſſeur de ſa famille, & que Medée en abandonnant le trône de Corinthe, y avoit fait monter Siſyphe II à qui il appartenoit? Car enfin la généalogie que donne Eumelus de Siſyphe paroît bien ſuivie; & il n'eſt pas rare

(3) Pauſanias in Corinth.

ſur-tout pour ces anciens temps, qu'on ait confondu deux Princes de même nom; ni extraordinaire, que les ſucceſſeurs du premier n'ayant pas regné, la couronne ſoit enſuite rentrée dans ſa famille. Mais ce qui prouve clairement ce que je viens d'avancer, c'eſt que Pauſanias, qui avoit parlé dans ſon voyage de Corinthe, de Siſyphe qui étoit contemporain de Medée & de Jaſon, fait mention d'un autre qui étoit propre frere d'Athamas, qui après la mort funeſte de ſes enfans avoit adopté ſes petits-neveux, Coronus & Haliartus, fils de Therſandre, & petits-fils de Siſyphe. Or Athamas, pere de Phryxus qui s'étoit retiré dans la Colchide, vivoit avant l'expedition des Argonautes, qui n'armerent que pour aller recueillir ſa ſucceſſion.

J'ai dit que Siſyphe avoit vécu long-temps, & ſur cet article les Anciens débiterent deux fables. Suivant Pherecide qui publia la premiere, on diſoit que ce Prince avoit enchaîné la Mort, & qu'il la retint juſqu'à ce que Mars la délivra, à la priere de Pluton, dont le Royaume étoit déſert, à cauſe que les hommes ne mouroient plus. La ſeconde apprenoit qu'à la vérité Siſyphe étoit mort jeune, mais qu'il avoit obtenu du Dieu des Enfers la permiſſion de revenir au monde, pour aller punir ſa femme de lui avoir trop bien obéi (*a*); mais que quand il eut une fois repaſſé le Cocyte, il ne voulut plus retourner dans les Enfers.

Ces deux fictions nous laiſſent entrevoir ſans doute, que Siſyphe revint d'une maladie qu'on avoit jugée mortelle, & qu'ayant recouvré ſa ſanté, lorſqu'on l'avoit cru mort, il avoit

(*a*) Siſyphe, ſelon la fable, revint des Enfers. Voici comment Noel le Comte raconte la choſe après Demetrie ſur les Olympies de Pindare. « Les autres main-» tiennent que Siſyphe fut condamné à » rouler ſa pierre aux Enfers, pour avoir » déloyaument trompé les Demons ſou-» terrains, diſant qu'après ſa mort il deſ-» cendroit aux Enfers, & fit là-bas un » tour de ſon metier à Pluton. Comme il » étoit à l'article de la mort, il comman-» da à ſa femme de jetter ſon corps em-» mi la place ſans ſépulture: ce qu'elle » ayant fait, il demanda permiſſion à Plu-» ton d'aller châtier ſa femme qui tenoit » ſi peu compte de lui, promettant de re-» tourner en bref. Mais lui ayant ſa re-» queſte accordée ſous cette condition, » comme il eut derechef goûté l'air de ce » monde, il ne voulut plus retourner en » l'autre, juſqu'à tant que Mercure l'em-» poignant au collet, l'y ramena, met-» tant en execution ledit Arrêt des Dieux » contre lui. D'autres veulent encore que » ce ſoit pour avoir pris à force ſa niéce » Tyrrho. *Trad. de Jean de Mont-Lyard.*

enſuite vécu juſqu'à une extrême vieilleſſe. Ce fut pour cela, diſoit-on, que Pluton l'avoit condamné à rouler inceſſamment l'énorme rocher dont j'ai parlé au commencement de cet article ; comme ſi on avoit voulu nous apprendre par-là que les ſoins ni les efforts des hommes ne peuvent arrêter le cours rapide des jours qui leur ont été deſtinés, ni reculer le terme fatal qui leur a été preſcrit : ou plutôt pour nous laiſſer l'emblême d'un Prince ambitieux, qui roula longtemps dans ſa tête des deſſeins qui n'eurent point d'execution.

Pauſanias rapporte cependant une autre cauſe du ſupplice de ce Prince, & dit qu'il eſt puni dans les Enfers pour avoir appris à Aſope l'endroit où Jupiter avoit caché Égine dont ce Dieu étoit amoureux.

Siſyphe étoit, dit-on, un homme fin & ruſé. Il épouſa Anticlée fille d'Autolycus, dont il eut une fille de même nom, qui fut mariée à Laërte pere d'Ulyſſe. Autolycus, qui ſe croyoit auſſi ruſé au moins que Siſyphe, lui vola quelques bœufs, & les ayant mêlés avec les ſiens, il crut cacher par-là ſon vol ; mais Siſyphe qui avoit fait marquer tous ſes troupeaux ſous le pied, n'eut pas de peine à les reconnoître. Ce trait frappa Autolycus, qui ayant conçu bonne opinion de Siſyphe, lui donna ſa fille en mariage.

(1) In Corinth. Pauſanias (1) rapporte encore un trait de la vie de Siſyphe, que je ne dois pas omettre, & qui prouve ſa pieté envers Melicerte. Cet Auteur parlant des environs de Cremion où Theſée avoit défait un bandit, ſurnommé Pytocamptès, dit qu'il y avoit près de là un Autel de Melicerte ; car on aſſûroit qu'un Dauphin l'avoit retiré de la mer où il s'étoit noyé, & l'avoit porté en cet endroit. Siſyphe l'ayant trouvé expoſé ſur le rivage le fit enterrer, & inſtitua en ſon honneur les Jeux Iſthmiques. Ce fut dans le même Iſthme de Corinthe, au rapport du même Auteur, que Siſyphe fut enterré ; mais le lieu de ſon tombeau n'étoit connu que de peu de perſonnes.

Tityus.

Homere, dans ſon Odyſſée (1), parle deux fois de Tityus : la premiere, lorſqu'Alcinoüs raconte à Ulyſſe que Rhadamanthe avoit été autrefois dans l'Iſle d'Eubée à deſſein d'y voir Tityus : la ſeconde, lorſque parlant des Ombres qu'Ulyſſe trouva dans les Enfers, il lui fait dire : « Là je vis Tityus, » ce fils de la Terre tout étendu, & qui de ſon vaſte corps » couvroit neuf arpens. Deux Vautours inceſſamment atta- » chés à ſon Ombre, lui déchirent le foye, ſans qu'il puiſſe » les chaſſer ; car il avoit eu l'inſolence de vouloir violer La- » tone, comme elle traverſoit les délicieuſes Campagnes de » Panope, pour aller à Pytho ». Strabon prétend en effet que ce Tityus étoit un Tyran de Panope, ville de la Phocide, peu éloignée de Delphes, qui pour ſes violences s'attira l'indignation du peuple, & fut haï également des hommes & des Dieux. (1) Liv. 7. & l. 11.

Les fables que l'Antiquité avoit publiées à ſon occaſion, ſont aiſées à expliquer. La premiere, qui dit qu'il étoit fils de la Terre, n'a pour fondement que le nom de ce Tyran, qui veut dire, *terre* ou *boue* ; ou ſi l'on veut, elle tire ſon origine d'une autre fiction, qui portoit que Jupiter étant devenu amoureux d'Elara fille d'Orchomene, elle avoit été obligée, pour ſe dérober à la jalouſie de Junon, de ſe cacher dans les entrailles de la terre, où elle accoucha de Tityus. La ſeconde, qui portoit que c'étoit un Geant dont le corps couvoit neuf arpens de terre, n'étoit fondée, comme le dit Pauſanias (2), que ſur ce que le lieu de ſon tombeau qui étoit près de Panope, contenoit préciſément une pareille quantité d'arpens ; ce qu'Homere qui apparemment avoit entendu parler de ce tombeau, avoit exprimé poëtiquement. (2) In Phoc.

La troiſiéme, qu'Apollon à coups de fleches avoit délivré la terre de ce monſtre, parce qu'il étoit mort apparemment dans un âge peu avancé, ou d'une mort violente, & que toutes les morts violentes ou prématurées étoient

attribuées à ce Dieu, comme nous aurons plus d'une fois occaſion de le dire. La quatriéme enfin, qu'il étoit inceſſamment devoré dans les Enfers par deux Vautours, eſt expliquée par Lucrece (1), lorſqu'il dit que le véritable Tityus eſt celui dont le cœur eſt déchiré par l'amour, cette paſſion étant ordinairement accompagnée d'inquiétudes & des ſoucis les plus cuiſants.

(1) De Rer. nat. L. 3.

On pourroit cependant penſer, ou que la Tyrannie de Tityus ne dura pas pendant tout le cours de ſa vie, & qu'à la fin de ſon regne il repara les maux qu'il avoit faits dans les commencemens, ou que les habitans de l'Iſle d'Eubée n'en avoient pas la même idée que ceux de Panope, puiſque Strabon (2) dit que dans l'Eubée on montroit encore de ſon temps un antre nommé *Elara*, du nom de ſa mere, & une Chapelle où on rendoit à Tityus un culte religieux. Mais Strabon qui dit qu'il regnoit à Panope, ne contredit-il pas Homere, qui fait faire à Rhadamanthe le voyage de l'Eubée pour y voir Tityus? Madame Dacier a cherché à concilier cette contradiction, en diſant qu'Elara étant accouchée de Tityus, l'envoya dans l'Eubée pour le dérober à la jalouſie de ſa Rivale; qu'il y fut élevé, & que ce fut pendant ſa jeuneſſe que Rhadamanthe alla le voir; qu'enſuite Tityus étoit venu à Panope où il avoit regné; & que les Eubéens qui avoient pris ſoin de ſon éducation, lui avoient conſacré la Chapelle dont nous venons de parler.

(2) Loc. cit.

Phlegyas.

On trouve auſſi dans le Tartare l'infortuné Phlegyas, & il y eſt dans une continuelle appréhenſion de la chute d'un rocher qui lui pend ſur la tête. Son crime fut d'avoir fait brûler le Temple d'Apollon de Delphes, parce qu'il crut que ce Dieu avoit débauché ſa fille (a); apparemment que quelque Prêtre qui en étoit devenu amoureux, avoit pris l'habit & l'équipage de ce Dieu. Phlegyas eſt le Prédicateur de ces

(a) *Phlegyas autem, Ixionis pater, habuit Coronidem filiam, quam Apollo vitiavit, unde ſuſcepit Æſculapium: quod pater dolens incendit Apollinis Templum, & ejus ſagittis eſt ad inferos truſus.* Servius in lib. 6. Æneid.

triſtes lieux, ſi nous en croyons Virgile (*a*). *Apprenez*, dit-il aux Ombres d'une voix fort élevée, *à ne point mépriſer les Dieux, & à rendre juſtice à tout le monde.* Inutile ſermon, puiſqu'il eſt fait à des gens qui ne ſont plus en état de pratiquer de ſi belles leçons.

Stace ajoute que le pauvre Phlegyas étoit à jeun & accablé ſous la peſanteur d'un effroyable rocher. Situation bien gênante pour un Prédicateur, & on aura ſans doute toujours peine à comprendre comment Virgile le fait crier ſi fort, étant à jeun, & ayant un poids ſi lourd ſur l'eſtomac.

Comme Pauſanias eſt celui des Anciens qui s'eſt le plus étendu ſur l'hiſtoire de Phlegyas, je vais rapporter tout ce qu'il en dit (1). Eteocle étant mort ſans enfans, les deſcendans d'Halmus prirent poſſeſſion de ſes Etats, car il n'avoit que deux filles Chryſogenie & Chryſé. Celle-ci ayant eu une intrigue avec Mars, devint mere de Phlegyas, qui dans la ſuite occupa le trone de ſon aieul maternel, & fit changer de nom à la contrée qui s'appelloit Andreide, & qui depuis fut nommée Phlegyade. Ce Prince ayant fait bâtir une Ville de ſon nom, la peupla de tout ce qu'il put ramaſſer de plus brave dans toute la Grece; & de ce mélange il ſe forma un peuple audacieux qui prétendit faire un corps à part, & s'étant ſéparé des Orchomeniens, ne ſongea qu'à s'aggrandir aux dépens de ſes voiſins. Il porta même ſon audace juſqu'à marcher contre Delphes, & à vouloir piller le Temple d'Apollon. Phlamman vint au ſecours des Habitans de cette Ville avec une troupe d'Argiens choiſis; mais lui & les ſiens furent tués dans un combat qui ſe donna ſous les murs de Delphes. Cette victoire augmenta le courage & l'audace des Phlegéens; auſſi Homere les repreſente-t'il comme un peuple fort belliqueux. C'eſt dans cet endroit de l'Iliade où le Poëte parle de Mars, & de la Terreur qui a ce Dieu pour pere; il met les Phlegéens dans le même rang pour la valeur. Le feu du Ciel, dit Pauſanias, la peſte, & des tremblemens de terre continuels, exterminerent enfin

(1) In Corinth. c. 26. in Beot. c. 36.

(*a*) . . . . . *Phlegyaſque miſerrimus omnes*
Admonet, & magnâ teſtatur voce per umbras,
Diſcite juſtitiam moniti & non temnere Divos. Æn. L. 6.

cette nation. Ceux qui ſe ſauverent, paſſerent dans la Phocide, & il n'en fut plus parlé.

(1) In Corinth. Phlegyas ajoûte le même Auteur (1), fit un voyage dans le Peloponneſe, en apparence par curioſité, mais en effet pour examiner le pays par lui-même, & voir ſi les Habitans étoient en grand nombre & belliqueux. Car ce prince étoit le plus grand guerrier de ſon temps, & de quelque côté qu'il ſe jettât, il ravageoit la campagne, & remportoit toujours beaucoup de butin. Il n'avoit qu'une fille, qui s'étant laiſſé ſéduire par quelque Prêtre d'Apollon, devint mere d'Eſculape, comme nous le dirons dans le Livre ſuivant (2).

(2) Voyez l'Hiſt. de ce Dieu, L. 5. Phlegyas étant mort ſans enfans, Chryſes ſon neveu, du côté de ſa belle-ſœur, lui ſuccéda. Les deux fables qu'on a mêlées dans cette hiſtoire, l'une qu'il étoit fils de Mars, l'autre qu'il étoit puni dans le Tartare, ſont aiſées à expliquer. Son extrême valeur lui fit ſans doute donner pour pere le Dieu de la guerre : & d'ailleurs on ne manquoit gueres de mettre ſur le compte de quelque Dieu les intrigues des filles du rang de Chryſé ſa mere : ſon entrepriſe contre Delphes eſt ſans doute ce qui le fit regarder comme un impie. Le genre de ſupplice dont il étoit puni, n'eſt qu'une imagination poëtique à laquelle apparemment ſon caractere inquiet & ambitieux a donné lieu. Si nous en croyons cependant S. Auguſtin (3) qui avoit recueilli pluſieurs des anciennes traditions de la Grece, ce ne fut pas Phlegyas, mais Danaüs qui fut l'auteur de l'incendie du Temple de Delphes.

(3) De Civ. Dei. L. 18. c. 12.

Tantale.

(1) Hiſt. 10. c. 5. Tantale étoit fils de Tmole Roi de Lydie dans l'Aſie mineure. Tzetzès nous apprend (4), après tous les Anciens, que ce Prince étoit très-religieux, mais qu'il pouſſa la ſuperſtition juſqu'à offrir aux Dieux des Victimes humaines ; ce qui l'a fait regarder comme un impie, & a porté les Poëtes à le condamner au ſupplice dont nous allons parler. Cependant Ovide & Hygin (*a*) croient qu'il ne mérita ce ſupplice

(a) *Quærit aquas in aquis*, &c.

que

que pour avoir revelé le ſecret des Dieux, dont il étoit le grand Prêtre, c'eſt-à-dire, pour avoir découvert les myſteres de leur culte ; ce qui étoit défendu avec la derniere rigueur.

Pauſanias dans la deſcription d'un tableau de Polygnote (1), parle d'un vol ſacrilege fait par Tantale, & d'un ſerment qu'il fit, ajoûtant qu'il eut dans cette occaſion Pandare pour complice. Ce vol eſt un point de Mythologie peu connu : la commune opinion eſt en effet que Tantale eſt puni dans les Enfers, pour avoir ſervi aux Dieux les membres de Pelops ſon fils, comme nous venons de le dire ; mais Pindare, & après lui Didyme, nous apprennent que ce Prince admis à la table des Dieux, déroba le nectar & l'ambroſie, pour en faire part aux mortels. Le Scholiaſte de Pindare a ſuivi une autre tradition, ſur ce que Lucien prétendoit que Tantale avoit volé un chien que Jupiter lui avoit confié pour garder ſon Temple dans l'Iſle de Crete. Jupiter lui ayant fait demander ce qu'étoit devenu ce Chien, il répondit qu'il n'en ſçavoit rien : voilà le vol & le faux ſerment dont on vient de parler.

(1) In Phoc.

Jai dit que Pauſanias avoit avancé que Pandare avoit été le complice de ce crime de Tantale, & de ſon parjure : Pandare, ſuivant cet Auteur, étoit de Milet, & ſi nous en croyons Homere, les Dieux lui ôterent la vie, peut-être pour le punir de ſon ſacrilege. Peneloppe, dans la bouche de laquelle le Poëte met ce trait d'hiſtoire, ajoute que les filles de Pandare étant demeurées orphelines, Venus elle-même prit ſoin de leur éducation, & que les autres Déeſſes les comblerent de faveurs ; que Junon leur donna la ſageſſe & la beauté, que Diane y joignit l'avantage de la taille, & que Minerve leur apprit à faire toutes ſortes d'ouvrages qui conviennent aux femmes ; que quand elles furent nubiles, Venus remonta au Ciel pour prier Jupiter de leur accorder un heureux mariage, & que pendant cette abſence de la Déeſſe, les Harpyes enleverent ces Princeſſes, & les livrerent aux Furies.

Le ſens de cette fable, que je n'ai lue que dans Homere,

. . . *Hoc illi garrula lingua dedit. Jupiter concredere Tantalo ſua conſilia ſolitus erat, & ad epulum Deorum admittere,* | *quæ Tantalus ad homines renunciavit, ob idque dicitur in inferos in aquam media parte corporis ſtare* Hygin. Fab. 82.

eſt que ces filles ayant perdu leur pere dans leur jeuneſſe, leurs Tuteurs avoient pris grand ſoin de leur éducation, & qu'elles moururent ſur le point d'être mariées. C'eſt ainſi que les faits les plus ſimples nous ont toujours été tranſmis ſous les enveloppes de la fiction.

A l'égard de Tantale, Ovide rapporte que les Dieux étant allés loger chez ce Prince, il avoit voulu éprouver s'ils connoiſſoient les choſes cachées, & juger par-là de leur divinité; qu'il leur avoit ſervi pour cet effet le corps du jeune Pelops ſon fils, mêlé avec d'autres viandes; que Cerès qui avoit trouvé le ragoût excellent, en avoit mangé une épaule, & que Jupiter qui découvrit la barbare curioſité de Tantale, avoit redonné la vie au jeune Prince, à qui il avoit remis une épaule d'yvoire à la place de celle qui avoit été mangée, & avoit précipité Tantale au milieu des Enfers; où aſſis, ſuivant Homere, au milieu d'un repas ſuperbe, les viandes ſe retirent à meſure qu'il avance les mains pour en prendre, de même que l'eau lorſqu'il en veut boire. Cependant dans le tableau de Polygnote, dont nous avons parlé, ce Prince étoit repréſenté dans la frayeur qu'une groſſe roche, qui étoit ſuſpendue au-deſſus de lui & prête à tomber à tous momens, lui inſpiroit.

Pauſanias dit que le Peintre avoit emprunté cette idée des Poëſies d'Archiloque, mais qu'il ne ſçait pas ſi Archiloque en a été l'inventeur ou s'il l'a priſe de quelqu'autre Poëte: en ce cas-là, Tantale & Phlegyas auroient été punis du même ſupplice.

Il y a bien de l'apparence que la fable qui met Tantale au milieu des viandes & des eaux ſans en pouvoir goûter, eſt une ſuite de celle qui lui fait immoler aux Dieux des victimes humaines; & que les Poëtes pour donner plus d'horreur de la barbare coutume qu'avoit ce Roi de Lydie d'offrir de ſemblables ſacrifices, feignirent qu'il leur avoit voulu offrir ſon propre fils, & parlerent de ce ſacrifice ſous l'idée d'un feſtin; ſi toutefois on n'aime mieux dire avec Pindare (1), que ce qui a donné lieu à cette fable, c'eſt que Neptune, c'eſt-à dire, quelque fameux Corſaire, ayant enlevé le jeune Pelops, quelqu'un pour rendre Tantale odieux, publia la fable de ce

(1) Olym.

barbare repas, & ajouta que Cerès avoit mangé une épaule de Pelops, parce que c'eſt à cette Déeſſe que Tantale avoit immolé des Victimes humaines : mais j'aimerois mieux croire qu'une avanture que raconte Pauſanias (1), a donné lieu à la fable.

(1) In Eliac.

Comme parmi les fatalités de Troye, on devoit pour prendre la Ville avoir les os de Pelops, les Grecs envoyerent à Piſe où il étoit enterré. Le Vaiſſeau fit naufrage à ſon retour, & quelque temps après, un Payſan trouva ſur le rivage l'épaule de ce Prince, & la cacha ſous le ſable. Les Eléens étant allés en ce temps-là conſulter l'Oracle de Delphes, pour être délivrés de la peſte, la Prêtreſſe leur ordonna d'aller déterrer les os de Pelops : peut-être qu'en mémoire de cet évenement, ils firent une épaule d'yvoire, qu'ils conſacrerent à Cerès, & que les Pelopides porterent depuis dans leurs enſeignes.

Quoiqu'il en ſoit, pour dire quelque choſe de plus sûr, Tantale eut une longue guerre avec Tros Roi de Troye, à cauſe du rapt de Ganymede ſon fils. Cette guerre obligea enfin Pelops après la mort de ſon pere Tantale, de ſortir de la Phrygie pour ſe retirer chez Œnomaüs dont il épouſa la fille ; mais nous en parlerons plus au long dans l'hiſtoire des Heros. Tantale vivoit environ cent trente ans avant la priſe de Troye, comme il ſera aiſé de le voir quand nous parlerons de la ſucceſſion des Rois de cette Ville, depuis Tros juſqu'à Priam. Continuons notre ſujet, & diſons un mot des Danaïdes & de leur ſupplice.

Les Danaïdes.

Ce qui peut avoir donné lieu au ſupplice des Danaïdes, ſelon Diodore, c'étoit cette coutume des Prêtres d'Achante, qui verſoient de l'eau dans un tonneau percé, & qui donna occaſion à Orphée de deſtiner le même emploi aux Danaïdes, qui avoient égorgé leurs maris. Tout le monde ſçait que Danaüs étant ſorti d'Egypte avec ſes filles (2), parce que l'Oracle lui avoit prédit qu'il ſeroit tué par un de ſes gendres, ſe

(2) Voyez Apollod. Pauſan. &c.

retira en Grece, où il fut élu Roi d'Argos; que les fils d'Egyptus ſon frere allerent le trouver, & épouſerent leurs couſines; que Danaüs obligea ſes filles à tuer leurs maris, & qu'il n'y eut qu'Hypermneſtre qui ſauva ſon époux. Danaüs, au rapport de Pauſanias, fit appeller ſa fille Hypermneſtre en jugement, voulant la faire condamner pour ſa déſobéiſſance, mais le peuple la déclara innocente, & elle fit bâtir dans Argos même un Temple à la Déeſſe *Pitho*, ou de la perſuaſion. Le même Auteur dit qu'on montroit encore dans cette Ville la ſalle d'Audiance où cette cauſe fut jugée, ainſi que les tombeaux de cette Princeſſe & de ſon époux. Je dirai ailleurs de quelle maniere Lyncée ſucceda à ſon beau-pere Danaüs, & comment il le tua.

Pour punir ces Princeſſes qui avoient donné la mort à leurs époux, on inventa le genre de ſupplice dont je viens de parler; c'eſt l'opinion la plus reçûe. Cependant Euſebe & quelques-autres (*a*), croyent que ce qui a donné lieu à l'inventer, c'eſt qu'elles firent creuſer des Puits dans Argos, d'où l'on tiroit l'eau continuellement avec des pompes; ce qui étant très-pénible, fit dire par ceux qui étoient condamnés à y travailler, que les Dieux pour punir ces Princeſſes, les avoient condamnées à remplir dans l'Enfer un Vaiſſeau percé.

Le tombeau de ces fils d'Egyptus, étoit à Argos, ſuivant Pauſanias (1), ſur le chemin qui menoit à la citadelle. C'étoit là en effet, ajoute-t-il, que leurs têtes furent portées & miſes en terre; car leurs corps étoient demeurés à Lerna, où ils avoient été égorgés. *Les femmes de ces jeunes hommes*, continue-t-il, *après avoir tué leurs maris, leur couperent la tête, & les porterent à Danaüs leur pere, pour lui prouver tout à la fois, & leur obéiſſance & leur hardieſſe.* Cet auteur qui avoit trouvé dans l'Argolide beaucoup de monumens de cette Hiſtoire, dit au Chapitre vingt cinq, en parlant de la Ville de Lyncée, que c'étoit-là que Lyncée s'étoit retiré, lorſque de cinquante

(1) Loc. cit. c. 24.

(*a*) Euſebe, Chron. L. I. dit: *Danaüs fecit abundare aquis agros*; & le Grec qui n'a point été traduit par ſaint Jerôme, ajoute *ope Danaidarum*. Les Egyptiens étoient habiles dans l'art de conduire les eaux par le moyen des pompes & des aqueducs; c'étoit le ſeul moyen de rendre leurs terres fécondes.

freres qu'ils étoient, lui ſeul avoit évité le malheur dont ils étoient tous menacés, & que delà il avoit donné un ſignal à Hypermneſtre avec un flambeau allumé; car il étoit convenu avec elle, qu'auſſi-tôt qu'il ſe croiroit en ſûreté contre les embûches de Danaüs, il l'en avertiroit par ce ſignal du haut de la citadelle de Lariſſe, au moment qu'il n'y auroit plus rien à craindre pour elle. En mémoire de cet évenement les Argiens célebroient tous les ans une fête qu'ils nommerent la fête des flambeaux.

J'ai dit au commencement de cet article, que Diodore raconte que les Prêtres d'Achante avoient coutume de puiſer de l'eau dans un Vaiſſeau percé: cet Auteur n'en rapporte point de raiſon; mais j'ai lû quelque part que c'étoit pour purger & purifier l'eau du Nil, pour l'employer enſuite aux ſacrifices.

Les deux Aloïdes.

Enfin, pour ne rien laiſſer à dire au ſujet des illuſtres malheureux qu'on trouvoit dans le Tartare, voici la fable des deux Aloïdes, telle qu'Apollodore (1) la raconte; nous en dirons enſuite l'Hiſtoire. Iphimedie fille de Triopas ayant épouſé Aloëus, devint amoureuſe de Neptune (c'étoit quelque Capitaine de Vaiſſeau;) & allant ſouvent ſur les bords de la mer pour s'entretenir avec ſon Amant, elle en eut deux enfans, Ephialte & Otus. Ces jeunes Princes croiſſans chaque année d'une coudée en largeur, & d'une aune de hauteur, ſe trouverent ſi fiers à l'âge de neuf ans, de ſe voir auſſi grands & auſſi puiſſans que les plus fameux Géants, qu'ils crurent qu'il n'y avoit rien au deſſus de leur force: ainſi ils entreprirent de détrôner Jupiter; & pour lui livrer un aſſaut dont il ne pût ſe défendre, ils mirent le mont Oſſa & le mont Pelion ſur l'Olympe. Ces Géants menaçans delà le Souverain des Dieux, eurent l'inſolence de lui demander Junon & Diane; & Mars ayant voulu s'oppoſer à leur entrepriſe, ils le prirent priſonnier & le chargerent de chaînes, dont Mercure le délivra. Enfin la puiſſance des Dieux ſe trouvant inutile contre de ſi terribles ennemis, ils furent obligés de recourir à

(1) Bibl. L.

l'artifice ; Diane les ayant apperçûs ſur un Chariot, ſe changea en biche & ſe lança au milieu d'eux. Comme ils voulurent tirer leurs fleches, ils ſe bleſſerent l'un l'autre & en moururent, delivrant pour jamais les Dieux de la crainte qu'ils leur avoient inſpirée ; Jupiter les précipita au fond du Tartare.

Homere & Pindare, diſent qu'ils furent tués par Apollon à Naxe, au deſſus de Paros, & Pauſanias (1) ajoute que leur tombeau étoit à Anthedon dans la Béotie, ville ſur les bords de l'Euripe.

(1) In Beot.

On tient que ce furent Ephialte & Otus qui ſacrifierent les premiers aux Muſes ſur le mont Helicon, & qui leur conſacrerent cette montagne. On croit auſſi que ce ſont eux qui ont bâti Aſera. Hegeſinoüs nous l'apprend dans ſon Poëme ſur l'Artique, lorſqu'il dit que Neptune ayant eu les bonnes graces de la belle Aſera, il eut d'elle un fils nommé Œoclus, qui de concert avec les fils d'Aloéus bâtit la ville d'Aſera au pied de l'humide Helicon. La ville d'Aſera n'a rien aujourd'hui de remarquable, ſi ce n'eſt une Tour qui s'eſt conſervée.

Les fils d'Aloéus inſtituerent le culte de trois Muſes ſeulement, & nommerent ces trois Muſes, *Meleté*, *Mnemé* & *Aœdé*, c'eſt-à-dire, la Méditation, la Mémoire, & le Chant, d'où il eſt aiſé de juger que ces fils d'Aloéus en donnant ces noms aux Muſes, ne faiſoient que perſonifier les trois choſes qui ſervent à compoſer un Poëme.

(2) Iliad. E.

Voici comme Homere (2) raconte l'avanture de ces deux Géants avec Mars. « Mars lui-même, dit-il, a été maltraité » par les hommes : Otus & Ephialte le lierent avec de fortes » chaînes, & le tinrent ainſi dans une priſon d'airain treize » mois ; & peut-être qu'il y ſeroit péri, lui qui n'eſt jamais » las de la guerre, ſi leur marâtre, le belle Eribée, ne l'eût » fait ſçavoir à Mercure, qui le retira ſecretement tout défait, » car ſes chaînes étoient dures ».

(3) Apolog. d'Hom. pag. 198.

Le P. Hardouin (3), donne à ſon ordinaire une explication fort ſinguliere de cette fable. Deux Princes, dit-il, avoient fait une treve : ils avoient enfermé leurs armes de part & d'autre dans un bon arſenal, il y avoit déja plus d'un an. Une déclaration de guerre qui ſuivit excita Mercure, c'eſt-à-dire,

l'amour du butin, & mit en liberté Mars, ou la guerre qui n'avoit été ſuſpendue que treize mois; mais ſans Eribée & Mercure, Mars eût peut-être péri, c'eſt-à-dire, que la guerre eût été entierement éteinte. Pour moi, ſans y chercher tant de fineſſe, je crois que ces deux Princes ayant pris priſonnier quelque célebre guerrier, ils le retinrent treize mois; au bout deſquels Mercure, c'eſt-à-dire quelqu'habile Negociateur, à la ſollicitation d'Eribée, traita de ſa délivrance. Cette priſon d'airain dont parle Homere, ou ce tonneau du même métail, où, ſelon Arnobe, ſes ennemis le tenoient enfermé, ne veulent dire autre choſe, ſinon qu'il étoit étroitement gardé dans une priſon forte & inacceſſible.

Diodore de Sicile ajoute à cette hiſtoire que Butès, fils de Boreas Roi de Thrace, étant tombé en fureur pour avoir voulu enlever des Bacchantes qui célébroient les Orgies, ſe jetta dans un puits, où il ſe noya. Cet évenement qu'on regarda comme une punition que Bacchus avoit tirée de cette impiété, n'empêcha pas ſes ſoldats de ſe ſaiſir des autres Bacchantes, dont les plus conſidérables furent Iphimedie femme d'Aloéus, & ſa fille Pancratis; & ils retournerent dans Strongyle avec leur proye. Là ils élurent pour leur Roi à la place de Butès, Agaſſamenus à qui ils firent épouſer la belle Pancratis fille d'Aloéus. Avant cette élection deux des principaux Thraces, nommés Sicelus & Ecetor, s'étoient déja tués l'un l'autre en ſe diſputant cette Princeſſe. Quant à Iphimedie, Agaſſamenus, ou Agaſſamedus, la donna en mariage à un de ſes amis qu'il avoit nommé ſon Lieutenant. Cependant Aloéus avoit envoyé ſes deux fils Otus & Ephialte, à la recherche de ſa femme & de ſa fille. Ces Princes ayant fait une deſcente dans Strongyle, vainquirent les Thraces & prirent leur Ville. Pancratis mourut quelque temps après; Otus & Ephialte entreprirent de s'établir dans l'Iſle, & même de s'en rendre les maitres. Ils en vinrent à bout & changerent le nom de Strongyle en celui de Die (1). Dans la ſuite les deux freres s'étant fait mutuellement la guerre, & ayant perdu beaucoup de monde, ils y périrent eux-mêmes, & reçurent après leur mort le nom & les honneurs de Heros. Les Thraces

(1) Iſle ſacrée.

pendant l'eſpace de plus de deux cens ans, avoient occupé cette Iſle, lorſqu'une grande ſechereſſe la leur fit abandonner (*a*).

On trouve auſſi dans le Tartare Œdipe, Etheocle, Polynice, Ixion, Théſée Porphyrion & quelques autres dont les ſont crimes aſſez connus; mais nous aurons une occaſion plus naturelle d'en parler, dans le troiſiéme volume.

(*a*) J'avois déja parlé aſſez au long de ces deux Aloïdes, dans l'Hiſtoire des Geants, Livre I. mais comme j'avois omis pluſieurs particularités aſſez curieuſes, j'ai crû devoir reprendre cette Hiſtoire, & j'eſpere qu'on me pardonnera cette repetition, ainſi que quelques autres qu'il eſt impoſſible d'éviter dans un Ouvrage de cette nature, quelque précaution qu'on prenne.

LIVRE

LIVRE CINQUIEME.

DE QUELQUES AUTRES DIEUX adorés par les Grecs, & par les Romains.

INDEPENDAMMENT des Dieux dont il a été parlé dans les Livres précedens, les Grecs & les Romains en reconnoiſſoient encore un grand nombre, qu'ils ne plaçoient dans aucune des quatre claſſes dans leſquelles j'ai renfermé les autres(*a*). Ciceron (1) après avoir parlé des Dieux naturels, comme le Ciel, la Terre, les Aſtres, &c. ajoute « qu'outre ceux-là il » y a en bien d'autres qui ont été diviniſés par les Sages » de la Grece, & par nos Ancêtres, dans la perſuaſion où » ils étoient que tout ce qui procure une grande utilité aux » hommes, leur vient d'une bonté divine .... On a fait auſſi » le nom d'un Dieu d'une choſe qui a quelque vertu ſingu- » liere, par exemple, la Foi, l'Intelligence. Depuis peu Scau- » rus les a placées au Capitole parmi les Divinités. La Foi y » avoit déja été miſe par Calatinus. Vous avez devant les yeux » le Temple de la Vertu, & celui de l'Honneur, retabli par » Marcellus, érigé autrefois par Fabius. Parlerai-je des

(1) De Nat. Deor. L. 2.

(*a*) Les Mythologues nomment ces Dieux *Azonoi*, hors des Zones, c'eſt-à-dire, pour parler plus clairement, hors des claſſes, dans leſquelles ils rangeoient les autres.

» Temples dédiés au Secours, au Salut, à la Liberté, à la » Concorde, à la Victoire, qui ſont choſes qu'on a déïfiés, » parce que leurs Etres ne ſçauroient être que ceux d'une puiſ- » ſance Divine? C'eſt ce qui a fait conſacrer pareillement les » noms de Cupidon, de la Volupté, de Venus, &c. ».

Ce ſçavant Auteur ne nomme pas à beaucoup près tous les Dieux de cette eſpece, comme on le verra dans la ſuite. Après en avoir bien examiné la nature, je crois qu'on peut les rapporter à cinq ou ſix chefs. Je veux dire aux Vertus, aux affections, & aux paſſions de l'ame; aux vices, aux actions principales de la vie, comme le mariage, la ſanté, les maladies, les repas, la joye; car on avoit des Dieux pour le manger, le boire, le ſommeil, &c. Commençons par ce que le Paganiſme avoit de plus ſenſé & de plus raiſonnable, j'entends par là les Vertus miſes au rang des Dieux.

CHAPITRE I.

De quelques Etres, & en particulier des Vertus érigées en Divinités.

La Felicité.

(1) De Civ. Dei. l. 4. c. 23.

SAINT Auguſtin (1) s'étonne avec raiſon que les Romains qui avoient introduit un grand nombre de Dieux inconnus aux autres Nations, ſe ſoient aviſés ſi tard de mettre la Félicité de ce nombre: « Car enfin, dit ce ſçavant Pere de l'Egliſe, ſi » les livres & les cérémonies des Payens ſont véritables, » & que la Félicité ſoit une Déeſſe, pour quoi ne l'ont-ils » pas uniquement adorée, puiſqu'elle pouvoit tout donner, » & rendre les hommes promptement heureux? Que deſi- » rons-nous en effet autre choſe que le bonheur? Pourquoi » ont-ils attendu ſi tard à lui bâtir un Temple? Pourquoi Ro- » mulus lui-même qui vouloit fonder une Ville heureuſe, ne » lui en a-t-il pas ſurtout conſacré un, & abandonné pour » elle ſeule le culte de tous les autres Dieux; puiſqu'avec » elle rien ne pouvoit lui manquer? En effet, ſi cette Déeſſe

» ne lui eût été favorable, il n'auroit pas été Roi, & enſuite » Dieu lui même. Pourquoi donc Romulus a-t-il donné pour » Dieux aux Romains Janus, Jupiter, Mars, Picus, Faunus, » Tyberinus, Hercule? Pourquoi T. Tatius y a-t-il ajoûté Sa» turne, Ops, le Soleil, la Lune, Vulcain, la Lumiere, & » une infinité d'autres, & même la Déeſſe Cloacine, au mê» me temps qu'il ne faiſoit aucun compte de la Félicité? Pour» quoi Numa a-t-il introduit tant de Dieux & tant de Déeſſes » ſans la mettre du nombre? Ne ſeroit-ce point peut-être par» ce qu'il n'a pu la démêler parmi une ſi grande foule de divi» nités? Si Tullus Hoſtilius l'eût connue & adorée, il n'eût pas » conſacré la Peur & la Pâleur, puiſque l'une & l'autre euſſent » diſparu à la vûe de la Félicité ».

Tous les autres Dieux, dit-il encore, l'auroient cédé à la Félicité, Jupiter lui-même, puiſque c'étoit elle qui l'avoit rendu heureux, en le plaçant ſur le Trône. Mais, ajoûte ce S. Docteur, les guerres civiles ne ſont arrivées que depuis que Rome eut reconnu cette Déeſſe. Ne ſeroit-ce point, dit-il, qu'elle étoit piquée de ce qu'au lieu de la mettre au nombre des grands Dieux, des Dieux du conſeil, & de lui bâtir le Temple le plus magnifique, & qui eût effacé ceux de tous les autres Dieux, on l'avoit placée à côté d'un Priape, d'une Cloacine &c. Il paroît par ce qu'on vient de rapporter, que ce ne fut que fort tard que les Romains mirent la Félicité au rang de leurs divinités. Ce ne fut en effet que plus de ſix cens ans après la fondation de Rome que Lucullus au retour de la guerre contre Mithridate & Tigrane lui fit bâtir un Temple. Pline (1), ajoûte que ce Général avoit ordonné au Sculpteur Archeſilas de faire la ſtatue de cette Déeſſe, mais qu'ils moururent l'un & l'autre avant que l'ouvrage fût achevé. Lepidus Général de la cavalerie, avoit auſſi, au rapport de Dion (2), dédié un Temple à cette divinité; & c'eſt-là à peu près tout ce qu'on en ſçait. Les Grecs honoroient auſſi la même Déeſſe ſous le nom d'*Eudemonia* & de *Macaria*. Un oracle ayant appris aux Athéniens qu'ils remporteroient la victoire ſi un des enfans d'Hercule ſe donnoit volontairement la mort, Macarie une de ſes filles ſe tua elle-même, les Athéniens furent victorieux, &

(1) L. 35. c. 12.

(2) L. 44.

honorerent celle qui s'étoit dévouée pour eux, ſous le nom de la Félicité, que ſon nom ſignifie. Mais il ne paroît pas que cette divinité Athénienne ait aucun rapport avec celle qu'adoroient les Romains ſous le même nom.

Quoiqu'il en ſoit, la Félicité paroît ſouvent ſur les Médailles Romaines, ou ſous la figure d'une femme qui tient à la main la corne d'abondance, ou ſous quelqu'autre ſymbole, avec la légende, *Felicitas publica*, ou *Felicitas Aug. Felicitas temporum.*

L'Eſperance.

Si l'Esperance s'étoit évaporée lorſque l'indiſcret Epimethée ouvrit la boëte de Pandore, il ne ſeroit reſté à l'homme aucune reſſource contre les maux qui l'accablent. Comme elle demeura ſeule au fond de la boëte fatale, je ne ſuis pas étonné qu'on en ait fait une Divinité. Ciceron (1) définit l'Eſpérance l'attente des biens, *bonorum expectatio* : définition conforme à celle de l'Apôtre, *ſpes eſt futurorum bonorum* : Ces biens à venir ſoit dans cette vie, ſoit dans l'autre, ſont ſon objet ; & il y a apparence que les Payens même l'étendoient juſques-là. C'eſt dans l'Eſpérance de l'immortalité, dit Ciceron, que les Heros ſe ſont livrés ſi volontairement à la mort. Les plus ſages d'entre les Payens nous ont montré ce que pouvoient faire l'Eſpérance & la Crainte ſur l'eſprit de ceux qui enviſageoient de près la vie future. Ce que dit Platon à ce ſujet (2) eſt admirable : *Sache, Socrate, que lorſque que quelqu'un eſt ſur le point de mourir, la crainte & l'inquietude s'emparent de lui au ſujet de ce qu'il a négligé dans cette vie. C'eſt alors que les peines & les ſupplices réſervés au criminel dans l'autre monde, qu'il n'avoit regardés juſques-là que comme des fables ridicules, & dont il avoit fait l'objet de ſes railleries, le touchent, & l'agitent, penſant que tout cela pourroit bien être vrai. Ainſi ſoit que ſon eſprit ſoit affoibli par l'âge, ſoit qu'étant plus proche de la mort, il examine les choſes avec plus d'attention, ſon ame ſe trouve ſaiſie de crainte & d'effroi ; & s'il a fait tort à quelqu'un, le deſeſpoir l'accable, pendant que celui qui n'a rien à ſe reprocher conçoit cette douce eſpérance que Pindare appelle la nourrice de la*

(1) Tuſc. Quæſt. l. 1.

(1) De Rep. L. 5.

vieilleſſe. Ce ſont-là de ces traits qu'une raiſon épurée dictoit à ceux des Philoſophes qui ſçavoient la conſulter, & l'écouter. C'étoit la vertu, ſelon Ciceron, qui donnoit l'eſperance de l'immortalité, & cette immortalité elle-même animoit l'Eſpérance. Il ne faut point craindre la Mort, diſoit-il, qui eſt ſuivie de l'immortalité (*a*). Ainſi penſoient les ſages de l'antiquité, & il n'y avoit rien à dire à leur morale ſur cet article, s'ils s'en étoient tenus à ne regarder l'Eſpérance que comme une vertu; mais ils en firent réellement une divinité. Ciceron parle d'un des Temples de cette Déeſſe (1). Tite-Live fait mention de celui qu'elle avoit au marché aux herbes, & de celui que Publius Victor lui fit conſtruire dans la ſeptiéme région. Le Cenſeur M. Fullius lui en conſacra encore un autre près du Tybre. Je ne ſçais au reſte ſi les Romains avoient pris des Grecs le culte de cette Déeſſe, mais il eſt sûr du moins que ceux-ci l'honoroient ſous le nom d'*Elpis* (2). L'Eſperance paroît ſur quelques monumens anciens, mais plus ſouvent ſur les médailles des Empereurs, tantôt avec ces mots, *Spes publica*, *Spes populi Rom.* &c. tantôt avec une corne d'abondance, ou avec des fleurs, & des fruits, ou une rûche à miel, &c. Enſorte qu'on la prendroit pour Cerès. Tous ces ſymboles marquoient les biens qu'on en attendoit, & ils n'ont rien qui doive nous ſurprendre. Enfin on la trouve ſouvent tenant une main appuyée ſur l'Autel que M. Aur. Pacorus lui avoit dédié. Comme cette Déeſſe avoit ſes Temples, & ſes Autels, on ne doit point douter qu'on ne lui ait ſacrifié; mais l'Antiquité ne nous apprend rien au ſujet des Victimes qu'on lui immoloit.

(1) De Leg.

(2) C'eſt le nom Grec de l'Eſperance.

L'Eternité

Comme l'eſperance la plus ſolide eſt celle qui a pour objet l'Eternité, les Romains avoient fait auſſi de cette Eternité une de leurs Divinités. Mais on ne trouve ni Temples, ni Autels de cette Déeſſe. On la voit ſeulement ſur pluſieurs Médailles ſous la figure d'une femme, avec les mots *Æternitas*,

(a) *Non eſt lugenda mors, quam immortalitas conſequitur.* De Senect. c. 1.

ou *Æternitas Aug. &c.* tenant de la main la tête d'un Soleil rayonnant, & celle de la Lune, ou un Phenix, ou un Globe, ou un Elephant, & quelques autres ſymboles qu'on croyoit la déſigner. Le Soleil & la Lune parce qu'on croyoit que leurs cours ne finiroit jamais; l'Elephant à cauſe de ſa longue vie, & le Phenix, parce qu'on croyoit que cet oiſeau fabuleux renaiſſoit de ſes cendres, & étoit immortel; enfin le Globe, parce que c'eſt un corps qui n'a aucunes bornes.

Le Temps.

Je dois ajouter ici qu'on avoit auſſi diviniſé le Temps & ſes parties. Il eſt vrai que l'Hiſtoire ne nous apprend pas quel culte on rendoit à toutes les parties du Temps, comme elle le dit de quelques-unes, par exemple, des Heures & des Saiſons; mais puiſque toutes ces parties avoient été perſoniſiées, il y a bien de l'apparence qu'on les regardoit comme autant de Divinités. La choſe n'eſt pas douteuſe pour le Temps qui étoit repréſenté par Saturne lui-même, & on le peignoit ordinairement avec des ailes, pour marquer la rapidité avec laquelle il paſſe, & une faulx, pour ſignifier ſes ravages. Pauſanias de même, nous apprend que les Atheniens honoroient les Saiſons, & leur rendoient le même culte qu'à Pandroſe fille de Cecrops.

Le Temps étoit diviſé en pluſieurs parties, le ſiécle, la génération ou l'eſpace de trente ans, le luſtre, ou cinq ans, l'année, les ſaiſons: on n'en admettoit d'abord que trois, l'Eté, l'Automne & l'Hyver, auſquelles on ajouta le Printemps; le crépuſcule du matin, l'aurore, le midi, le ſoir, le crépuſcule du ſoir, & la nuit.

Chacune de ſes parties avoit ſa figure particuliere, & on les repréſentoit ou en hommes, ou en femmes, ſuivant que leur nom étoit ou maſculin, ou féminin; on portoit même leurs images dans les cérémonies religieuſes. C'eſt ainſi que dans la célébre Proceſſion de Ptolemée Philadelphe, parurent *Penteteris*, ou le Luſtre, ſous la figure d'une grande femme, & l'An, ſous celle d'un homme de la même taille, c'eſt-à-dire, de ſix pieds de haut. Je n'ai pas deſſein de m'é-

tendre d'avantage ſur ce ſujet, mais je dois exhorter mes Lecteurs à conſulter le premier Volume du Supplément de l'Antiquité expliquée, dans lequel le Pere de Montfaucon a fait graver de très-belles figures de toutes ces parties du temps.

Mens *ou l'Intelligence.*

Les Anciens avoient fait auſſi une Divinité de la penſée, *Mens*, afin, comme le diſent Varron, Lactance & ſaint Auguſtin après lui, qu'elle ne nous en ſuggerât que de bonnes, & détournât celles qui ne ſervent qu'à nous ſeduire, & à nous jetter dans l'erreur. Tite-Live (1) nous apprend que T. Ottacilius étant Prêteur, avoit voué à cette Divinité un Temple qu'il fit bâtir ſur le Capitole lorſqu'il fut créé *Duumvir.*

(1) L. 22. & 23.

La Pieté.

Comme la Pieté, ſoit qu'elle eût pour objet l'Etre ſuprême, ou les Pauvres, ou la Patrie, a toujours été reſpectée dans toutes les ſocietés du monde, on ne doit pas être étonné que les Romains ayent fait de cette Vertu une Divinité, à laquelle ils rendirent un culte religieux. M. Attilius Glabrio lui fit conſtruire un Temple dans le marché aux herbes, un ſecond dans la place où avoit demeuré la femme qui avoit nourri ſon pere en priſon, ce qu'on nous exprime par celui d'amour: *Pietas erga parentes.*

La Miſericorde.

Pausanias (2) nous apprend le nom de cette Déeſſe qu'on peut rendre par ces ſynonymes *indulgence*, *compaſſion*, *pitié.* La vie de l'homme, dit-il, eſt ſi chargée de diſgraces & de peines, que c'eſt la Déeſſe qui meriteroit d'avoir le plus de credit. Toutes les Nations du monde devroient lui offrir des ſacrifices, parce que toutes les Nations en ont un mutuel beſoin. Tout ce qu'on en ſçait au reſte eſt qu'elle avoit un Autel à Athenes, que l'Auteur que je viens de citer appelle, Ελέου Βωμὸν. Les Romains nommoient *Aſyle*, le Tem-

(2) In Attic.

ple qu'ils avoient conſtruit en l'honneur de cette Déeſſe, de même que les Grecs, ainſi que Servius & Stace nous l'apprenent (*a*).

La Vertu & l'Honneur.

Les Philoſophes, les Orateurs, & les Poëtes avoient ſi ſouvent & ſi éloquemment fait l'éloge de la Vertu, qui ſeule rendoit l'homme heureux, qu'il étoit bien difficile que de l'admiration qu'ils inſpiroient pour elle, on ne paſſât bientôt à l'adoration. On la diviniſa en effet, & l'Antiquité nous laiſſe encore appercevoir pluſieurs traces du culte religieux qu'on lui rendoit, ainſi qu'on le voit dans le quatriéme Livre de la Cité de Dieu. Plutarque (1), & d'autres nous apprennent que le deſtructeur de Numance, Scipion, fut le premier qui conſacra un Temple à cette Divinité. Marcellus, au rapport du même Auteur (2), voulant en faire bâtir un des dépouilles des Siciliens, à la même Déeſſe & à l'Honneur, conſulta les Pontifes qui l'en empêcherent, ſous prétexte qu'un même Temple ne pouvoit pas contenir ces deux Divinités; ainſi il en fit conſtruire deux proches l'un de l'autre, de maniere, comme le remarque Ciceron (3), qu'on paſſoit par celui de la Vertu, pour arriver à celui de l'Honneur, pour apprendre aux hommes qu'ils ne pouvoient acquerir le veritable honneur, que par la pratique de la vertu. C'étoit même pour ſoutenir cette ſage maxime, qu'on peignoit quelquefois la Vertu avec des ailes, parce qu'elle procuroit l'honneur & la victoire à ceux que la cultivoient. Plutarque nous fournit encore une remarque à ce ſujet, ſçavoir, qu'on ſacrifioit à l'Honneur tête découverte, comme on ſe découvre auſſi à la rencontre de ceux qui par leurs vertus ſe ſont acquis quelque honneur dans le monde; & Pline nous apprend que Fab. Rurilianus fut le premier qui ordonna qu'aux Ides de Juillet les Chevaliers Romains allaſſent à

(1) De Fort. Rom.

(2) In Vit. Mar.

(3) L. 1. in Verrem.

(a) *Poſtquam Hercules migravit è terris, nepotes ejus timentes inſidias eorum quos avus affixerat, Athenis ſibi primum aſylum, hoc eſt Templum miſericordiæ collocarunt, unde nullus poſſet adduci* Serv. in 8. Æn. . . . *Hercúleos fama eſt fundaſſe nepotes.* . . . . . *Et Romulus acer aſylum. Retulit*

cheval

cheval du Temple de l'Honneur au Capitole.

La Vertu étoit ordinairement repréſentée ſous la figure d'une vénérable Matrone, appuyée contre un Cippe, ou une Colomne On la trouve cependant ſur quelques Médailles de Gordien & de Numerien, ſous la figure d'un homme barbu.

C. Marius, après la défaite des Cymbres, en avoit auſſi conſacré un à ces deux Déeſſes Plaute, dans le Prologue de ſon Amphitryon, nomme la Vertu parmi les autres Dieux, dont Mercure parle en cet endroit : & Lucien dit que la Fortune la maltraita ſi fort qu'elle n'oſoit plus paroître devant le trône de Jupiter. Allégorie ingénieuſe, qui s'applique aux gens vertueux ordinairement perſécutés.

La Verité appellée par les Grecs Aletheia.

LES Payens privés des lumieres de la révélation ignoroient que celui qui viendroit un jour ſauver le monde, étoit lui-même la Vérité, & que cette même Vérité étoit éternelle ; ainſi il ne faut pas s'étonner s'ils ont crû, comme le rapportent Plutarque & pluſieurs autres Anciens, qu'elle étoit la fille du Temps, ou de Saturne pris pour le Temps-même. Eſt-ce au reſte, dit ce judicieux Auteur, ou parce que Saturne eſt le temps, ou parce qu'il a été le plus juſte des hommes, qu'il a paſſé pour être le pere de la Vérité ? C'eſt ce qu'il ne décide point, quoiqu'il penche à croire que c'eſt pour avoir pratiqué exactement les regles de la Juſtice, qu'on lui a donné cette Vertu pour fille. Pindare croit cependant que Jupiter étoit ſon pere (1).

(1) In Olymp.

Si la Vérité devoit le jour au plus juſte des Rois, elle étoit elle-même la mere de la Vertu ; & cette généalogie montre du moins que les hommes, quoique livrés à l'Idolâtrie la plus groſſiere, ſuivoient quelquesfois les lumieres d'une raiſon épurée. Philoſtrate, dans l'image d'Amphiaraüs, repréſente la Vérité comme une jeune Vierge, couverte d'un habit dont la blancheur imitoit celle de la neige. Hippocrate, dans une de ſes Lettres, en fait auſſi le portrait. Figurez-vous, dit-il, une belle femme, la taille riche, vêtue modeſtement, brillante

& avec des yeux dont l'éclat imite celui des Aſtres ; & vous aurez une idée juſte de cette Divinité. Lactance nous apprend que Democrite enſeignoit que la Vérité étoit cachée dans le fonds d'un puits : tant il eſt difficile de la découvrir.

La Concorde, la Paix, & la Tranquillité.

QUOIQUE la Concorde, la Paix, & la Tranquillité ſemblent ne preſenter qu'une même idée, il eſt sûr que les Romains en firent trois Déeſſes differentes : la premiere avoit pluſieurs Temples à Rome ; un au Capitole, que le Dictateur M. Furius Camillus avoit fait bâtir (1), & où les Senateurs, au rapport de Pline (2), s'aſſembloient ſouvent pour délibérer des affaires de la République. Le même Auteur nous apprend que Flavius avoit fait élever une Chapelle d'airain en l'honneur de cette même Déeſſe, de l'argent provenu d'une taxe ſur les gens d'affaires. Ciceron (3), Tite-Live, & quelques autres Anciens, parlent ſouvent des Chapelles & des Autels de cette Déeſſe, ainſi que de la Statue que lui conſacra le Cenſeur Quintus Marcius, & du Temple que lui fit bâtir, ou du moins reparer, Livie femme de l'Empereur Auguſte. On invoquoit la Concorde pour l'union dans les familles, entre les époux, entre les citoyens, &c.

(1) Plutarq. in Cam. Ovid. Faſt.
(2) L. 33. c. 1.
(3) Pro Domo ſua.

Comme le pouvoir de la Concorde étoit, pour ainſi dire, renfermé dans la Ville & dans les Maiſons, celui de la Paix s'étendoit dans tout l'Empire ; auſſi avoit-elle des Temples magnifiques ; & celui que Claudius avoit commencé, & que Veſpaſien fit achever, ne le cédoit preſque à aucun de ceux qui étoient dans Rome. Si nous en croyons Suetone, Joſeph, & Saint Jerôme, l'Empereur y fit dépoſer les précieuſes & riches dépouilles de celui de Jeruſalem. C'étoit dans ce Temple que s'aſſembloient ceux qui profeſſoient les beaux arts, pour diſputer ſur leurs prérogatives, afin qu'en préſence de la Déeſſe de la Paix, toute aigreur fût banie de leurs diſputes. Plût à Dieu, dit un ſçavant Mythologue Anglois (4), que nos Théologiens en uſaſſent de même ! Peut-être que la vérité s'éclairciroit & que ſi on ne ſortoit pas toujours de ces ſortes de diſputes plus convaincu, on en ſortiroit du moins, moins

(4) Edouard Herbéus de Cherburi, *De Rel. gent.* pag. 225.

aigri, & moins prevenu. Ce que cet Auteur dit des diſputes de Religion, doit s'étendre auſſi à toutes les autres qui arrivent entre les Gens de Lettres, où ſouvent les injures les plus groſſieres, du moins des injures piquantes, tiennent lieu de preuves, & où l'on conſulte moins la vérité, que le plaiſir de tourner ſon adverſaire en ridicule.

Cette Déeſſe avoit auſſi dans la même Ville un Autel qui étoit fort fréquenté. Les monumens nous repréſentent la Paix ſous la figure d'une femme couronnée de laurier, d'olivier, ou de bouquets de roſes, tenant d'une main le caducée, & de l'autre des épis, ſymbole de l'abondance qu'elle procure. Ariſtophane lui donne pour compagnes Venus & les Graces.

La Tranquillité, *Quies*, que procuroient la Concorde & la Paix, avoit auſſi ſon Temple à Rome, hors de la porte Colline, ainſi que nous l'apprend (1) S. Auguſtin. « Je m'étonne, » dit ce ſaint Pere, qu'ayant attribué une divinité à chaque » choſe, & preſque à chaque mouvement, & bâti des Temples dans l'enceinte de la Ville à la Déeſſe Agerone qui nous » fait agir, à la Déeſſe Stimule qui nous fait trop agir, à Murcia, qui nous rend mous & pareſſeux, comme dit Pompinius, à la Déeſſe *Strenua* qui nous inſpire le courage; ils » n'ont pas voulu y recevoir la Déeſſe du Repos & l'ont laiſſée hors de la porte Colline ». Cependant comme on donnoit à *Orcus* Dieu des Morts, l'épithete de *Quietalis*, pour marquer la tranquillité qui regne parmi les Ombres, de ſçavans Auteurs prétendent que le culte de cette Déeſſe n'étoit pas différent de celui des Morts.

(1) De Civ. Dei. l. 4. c. 16.

La Foi.

LA FOI, c'eſt-à-dire, la fidélité, (car c'eſt ainſi qu'il faut entendre le mot *Fides*, les Payens n'en ayant pas eu la même idée que nous,) étoit auſſi une divinité parmi les Romains; on voit bien dès-là qu'elle préſidoit à la bonne foi dans le commerce, & à la ſûreté dans les promeſſes: c'étoit par elle en effet qu'on s'aſſûroit de n'être point trompé, puiſqu'on la prenoit à témoin de ſes engagemens, & que le ſerment qu'on faiſoit par elle, ou par Jupiter *Fidius*, qui étoit la même choſe,

étoit de tous les ſermens le plus inviolable. Rien au monde n'étoit plus ſacré que cette fidélité, auſſi avoit-elle pour fondement la Religion même ; otez-le reſpect dû aux Dieux, diſoit Ciceron, il n'y a plus de foi (1), *pietate adverſus Deos ſublatâ fidem tolli.* Le Temple de la Foi, élevé par les ſoins de Calatius, étoit au Capitole près de celui de Jupiter (2). Feſtus, ſur l'autorité d'Agatoclès, dit qu'Enée en arrivant en Italie, en avoit conſacré un auſſi à la même Déeſſe ; mais je crois qu'il faut s'en tenir à Denys d'Halicarnaſſe & à Plutarque, qui prétendent (3) que ce fut Numa Pompilius qui lui fit bâtir le premier de tous. Ce même Prince avoit ordonné auſſi que les Prêtres qu'il établit pour avoir ſoin du culte de cette Déeſſe, fuſſent vêtus de blanc, lorſqu'ils lui offriroient des ſacrifices. Les Antiquaires croyent que la figure de deux femmes qui ſe donnent la main, repréſente cette Déeſſe, ce qui eſt très-vraiſemblable, puiſque c'eſt ainſi ordinairement qu'on ſe donne une foi mutuelle. Voici, ſelon Denys d'Halicarnaſſe (4), ce qui porta Numa Pompilius à faire de cette même Foi une divinité reſpectable aux Romains.

(1) Cicero. de off. l. 3.

(2) Pro Marc.

(3) In Numa.

(1) L. 2. c. 75.

« Pour les engager, dit-il, à garder mutuellement dans les » Contrats la bonne foi & l'équité, il s'aviſa d'un moyen que » les plus célebres Légiſlateurs n'avoient point encore imaginé. Il remarqua que les Contrats qui ſe faiſoient en public, » & en préſence de témoins, s'obſervoient aſſez régulierement, » & qu'on trouvoit peu de contractans de la ſorte qui manquaſſent à leurs promeſſes, parce que naturellement on a du » reſpect pour les perſonnes devant leſquelles on s'eſt engagé. » Il obſerva d'un autre côté que ces ſortes d'actes qui ſe paſſoient ſans témoins, & qui n'étoient appuyés que ſur la » bonne foi des contractans, étoient plus inviolables que les » premiers ; ce qui lui fit croire qu'en faiſant de la Foi une » divinité, il rendroit ces ſortes de conventions encore plus » reſpectables. D'ailleurs, il lui parut déraiſonnable, que tandis qu'on rendoit les honneurs divins à la Juſtice, à Themis, » à Némeſis & à d'autres divinités ſemblables, la Foi ſeule, » la choſe du monde la plus ſainte, & en même temps la plus » digne de vénération parmi les hommes, ne fût honorée

» ni en public ni en particulier. Plein d'une ſi louable pen-
» ſée, il bâtit le premier de tous les hommes, un Temple à
» la Foi publique, & ordonna des ſacrifices dont il voulut
» que les frais ſe fiſſent aux dépens du Public, comme on le
» pratiquoit à l'égard de pluſieurs autres Dieux; dans l'eſpé-
» rance que les ſentimens qu'il inſpiroit dans toute ſa Ville
» pour une vertu ſi précieuſe, ſe communiqueroient inſenſi-
» blement à chaque particulier ».

» Il ne fut point trompé dans ſes conjectures: la Foi devint
» quelque choſe de ſi religieux, & de ſi redoutable parmi les
» Romains, qu'elle avoit plus de force que les témoignages
» & les ſermens; en ſorte que s'il arrivoit quelque différend
» entre ceux qui avoient contracté enſemble ſans témoins, on
» s'en tenoit à la foi du défenſeur, & la conteſtation n'alloit
» pas plus loin. Les Magiſtrats même n'avoient point de regle
» plus ordinaire, dans les faits qu'il étoit difficile d'éclaircir,
» que d'interpoſer la foi des Plaideurs ».

C'étoit au reſte, Hercule qui préſidoit à la foi donnée dans les Contrats; & le ſerment qu'on prétoit à cette occaſion étoit conçu en ces termes, *medius Fidius*, comme qui auroit dit, *ita me Deus Fidius adjuvet, que medius Fidius*, ou *Hercule me ſoit ainſi favorable*. Jurez-moi, dit Plaute dans une de ſes Comédies (1), par *medius Fidius* (*a*).

(1) Aſin.

Ce même Prince établit un Dieu pour être le gardien des bornes des champs, & le vengeur des uſurpations qu'un particulier faiſoit ſur ſon voiſin. Enfin, il fit encore pluſieurs autres reglemens en matiere de Religion, comme nous le dirons dans la ſuite, le tout par les avis de la Nymphe Egerie, qu'il alloit, diſoit-il, conſulter dans un bois qui n'étoit pas éloigné de Rome.

(*a*) Ceux qui ſe perſuadent qu'au lieu de *fidius*, il faut lire *filius*, comme ſi ces mots ſignifioient, le fils de Jupiter, ne font pas attention qu'Ovide fait breve la premiere ſyllabe de ce mot, & non pas longue comme elle eſt dans celui de *filius*.

Quærebam nonas Sancto Fidiove referem.

La Liberté.

Un Peuple auſſi idolâtre de la Liberté que le Peuple Romain, ne pouvoit pas manquer d'en faire une divinité, & de lui conſacrer des Temples & des Autels. Auſſi cette Déeſſe, qu'on invoquoit pour conſerver cette même liberté, que l'extinction de la Royauté avoit procurée, en avoit-elle pluſieurs dans la Ville. Ciceron (1) fait mention d'un de ces Temples : *Publius Victor* en avoit fait conſtruire un ſur le Mont Aventin, avec un veſtibule, qu'on nommoit le Veſtibule de la Liberté. Les Anciens qui parlent ſouvent de ce Veſtibule, ne nous apprennent pas à quel uſage on le deſtinoit. Mais on peut croire qu'on y faiſoit les ventes publiques comme dans les autres. Tite-Live parlant du Temple que Tiberius Gracchus avoit conſacré à la même Déeſſe, dit que les colomnes en étoient de bronze, & qu'on y voyoit de très-belles ſtatues. Lorſque Ciceron partit pour ſon exil, P. Clodius ſon perſécuteur conſacra la maiſon de ce grand homme à la Liberté. Enfin Dion nous apprend que les Romains par un decret public firent élever à la même Déeſſe un Temple en faveur de Jules Ceſar : Action bien-digne de ces derniers Romains, qui élevoient un Temple à la Liberté en l'honneur de celui qui leur avoit fait perdre les reſtes de cette précieuſe prérogative, que les Marius & les Sylla leur avoient encore laiſſés, & dont juſqu'alors ils avoient été ſi jaloux.

(1) Cic. l. 2. de Nat. Deor.

La Pudicité.

La Pudeur eſt une vertu trop eſſentielle au beau ſexe, pour qu'on ne l'ait pas érigée en divinité. Auſſi l'hiſtoire nous apprend-t-elle que les Romains l'honnoroient ſous le nom de la Pudicité, & cette Déeſſe avoit dans leur Ville des Temples & des Autels ſur leſquels on lui offroit des ſacrifices. Mais comme ſi les Grands devoient avoir d'autres Dieux que le Peuple, on diſtinguoit à Rome la Pudicité des Dames Patriciennes, d'avec celles des Plebeïennes. L'origine de cette

diſtinction eſt ſinguliere. Voici comme la raconte Tite-Live (1). Virginie, de famille Patricienne, ayant épouſé un Plébleïen nommé Volumnius, qui fut cependant Conſul dans la ſuite, ſa ſœur qui regarda cette alliance comme indigne de ſon nom, s'étant jointe aux autres Matrones, ne voulut plus permettre qu'elle participât aux myſteres de la Déeſſe de la Pudicité, & la fit chaſſer du Temple. Piquée de cet affront, Virginie fit conſtruire une Chapelle dans la rue longue, là-même où étoit le Temple de la Déeſſe dont on l'avoit exclue, & la dédia à la Pudicité des Plebeïennes, où les femmes qui n'étoient point d'ordre Senatorial, s'aſſemblerent depuis pour ſacrifier à cette Déeſſe. La Pudicité étoit repréſentée ſous la figure d'une femme voilée, ou qui ſemble porter la main droite & le doigt indice vers le viſage, pour marquer qu'elle n'a aucun ſujet de rougir. (1) L. 10. c. 23.

L'Occaſion.

LES Grecs avoient fait auſſi un Dieu de l'Occaſion qu'ils nommoient *Cærus* (1), & que le Poëte Ion de l'Iſle de Chio diſoit être le plus jeune des fils de Jupiter. Comme ſon nom eſt féminin dans la Langue latine, les Romains en firent une Déeſſe. Poſſidonius, & après lui Auſone ont fait des deſcriptions charmantes, l'une du Dieu & l'autre de la Déeſſe de l'Occaſion, que les curieux pourront conſulter. (1) Καιρὸς.

La Fraude.

Boccace, dans ſa généalogie des Dieux, met auſſi la Fraude au nombre des divinités du Paganiſme. Elle avoit, dit-il, la phyſionomie d'un homme de bien, le corps d'un ſerpent dont la peau préſentoit différentes couleurs, pendant que la partie inférieure ſe terminoit en queue de Scorpion. Cet Auteur ajoute qu'elle nageoit dans les eaux du Cocyte, & qu'on n'en appercevoit que la tête. Deſcription allégorique de cette divinité malfaiſante & trompeuſe.

Ageronia, ou Angeronia & la Volupté.

LE ſilence, ou l'art de ſe taire à propos, eſt une vertu peut-être plus grande & en même temps plus rare qu'on ne le croit ordinairement; & les Anciens n'avoient pas manqué d'en faire

une divinité Les Peuples de l'Orient l'honoroient ſous le nom d'Harpocrate, ainſi qu'on l'a dit dans le premier volume; & les Romains qui en avoient fait une Déeſſe, l'appelloient *Ageronia* ou *Angeronia*. La fête qu'on avoit inſtituée en ſon honneur, étoit célébrée tous les ans, le 21 Decembre, dans le Temple de la Déeſſe *Volupia* ou de la Volupté, où cette Déeſſe avoit ſa ſtatue (1). Car, pour le dire ici en paſſant, on avoit auſſi érigé la Volupté en divinité. Mais que pouvoit ſignifier cette alliance du Silence & de la Volupté? Vouloit-on marquer par-là que qui ſçait diſſimuler ſes chagrins, & encore plus les vaincre, arrivoit enfin à cet état tranquille & paiſible, où l'ame ſemble ne rien ſouhaitter, en quoi les plus ſages Philoſophes faiſoient conſiſter la veritable volupté? C'eſt ce que je n'oſerois décider. Nous apprenons de Julius Modeſtus que les Romains affligés de la ſquinancie eurent recours à cette Déeſſe du Silence, & qu'ils en furent bientôt délivrés; ce qui donna lieu aux ſacrifices qu'on lui offrit depuis regulierement. Les monumens la repréſentent ſous la figure d'une femme, qui, comme Harpocrate, porte un doigt à la bouche. Quelquefois ſes ſtatues ſont chargées de ſymboles, comme celles de ce Dieu, ce que nous appellons des figures *Panthées*. C'eſt ainſi que dans celles qu'a publié M. Maffei, elle porte ſur la tête le boiſſeau de Serapis, & tient à la main la maſſue d'Hercule, pendant qu'elle a à ſes deux côtés les bonnets de Caſtor & de Pollux, ſurmontés des deux étoiles de ces Dieux. Numa Pompilius, regla le culte de cette Déeſſe ſous le nom de *Tacita*.

(1) Macrobe Sat. l. 1. c. 10.

Aius Loquutius.

Mais comme on ne peut pas, & qu'on ne doit pas même garder toujours le ſilence, & qu'il eſt auſſi ſage de parler à propos que de ſçavoir ſe taire, il y avoit auſſi le Dieu de la parole, que les Romains nommoient *Aius Loquutius*.

Voici de quelle maniere ce Dieu fut connu à Rome. Peu de temps avant l'arrivée des Gaulois en Italie, dit Ciceron (2), on entendit une voix qui ſortoit du bois de Veſta, qui

(2) De Div. l. 1.

qui annonçoient que ſi on ne rétabliſſoit les murs de la Ville, elle ſeroit priſe par l'ennemi. On n'y fit aucune attention, mais lorſque les Gaulois s'en furent rendus maîtres, & qu'on les eut chaſſés, on ſe reſſouvint de cette voix, & on éleva un Autel au Dieu de la Parole ſous le nom d'*Aius loquutius*.

Tite-Live & Plutarque qui racontent la même hiſtoire, prétendent que ce fut M. Ceditius qui dit avoir entendu la nuit cette voix, & qu'on n'y avoit ajouté aucune foi à cauſe du peu d'autorité de celui qui rapportoit le fait, mais que dans la ſuite, la Ville pour faire reparation au Dieu qui avoit averti les Romains, lui avoit fait conſtruire un Temple dans la rue neuve. Aulu-Gelle (1), parle de la Statue du même Dieu.

(1) Lib. 16

La Providence.

Quoique les Anciens cruſſent que la Providence fût un attribut des Dieux, ainſi qu'on peut le prouver par pluſieurs Médailles, ſur leſquelles on lit *Providentia Deorum*, cependant il paroît qu'ils en avoient fait une Divinité particuliere, qu'on repréſentoit ordinairement ſous la figure d'une femme appuyée ſur une colomne, tenant de la main gauche la corne d'abondance, & de la droite un bâton avec lequel elle montre un Globe, pour faire voir en même-temps que tous les biens viennent d'elle, & qu'elle étend ſes ſoins ſur tout l'univers. Elle eſt quelquefois avec d'autres ſymboles, mais c'étoit-là la maniere la plus ordinaire de la peindre.

La Sûreté.

On avoit auſſi érigé la Sûreté en Divinité, & les Grecs l'honoroient ſous le nom *d'Aſphaleia*, qui veut dire la même choſe. L'Inſcription de *Securi Dii*, qu'on trouve ſur un monument antique, veut dire, non les Dieux qui ſont en ſureté, mais les Dieux qui la procurent. Les Légendes ordinaires de *Securitas orbis*, *Securitas Aug. Securitati perpetuæ*, marquoient la ſûreté dont l'Empereur qui les faiſoit frapper, jouiſſoit lui-même, & procuroit en même-temps à l'Univers.

On peignoit la Sûreté en femme, qui tenoit la main ſur ſa tête.

Si la Sûreté elle-même n'étoit pas une Divinité, du moins il y avoit des Dieux qui la procuroient; mais nous ne les connoiſſons que par une Inſcription qu'on voit encore à Rome dans le Palais des Urſins, & qui eſt conçue en ces termes: *Deis Securis.*

Ops.

La Déeſſe Ops avoit auſſi un Temple à Rome : c'étoit la Divinité du Secours, comme ſon nom l'indique. On lui immoloit au mois d'Avril une vache pleine, & un porc. Macrobe nous apprend (1) que ceux qui invoquoient cette Déeſſe, étoient aſſis, & touchoient la terre de la main. Philocorus fut le premier qui dédia dans l'Afrique un Autel à Saturne & à Ops. Mais comme cette Déeſſe étoit la même que la Terre, je n'en dirai rien davantage préſentement.

(1) Sat. 1. 10.

La Juſtice & l'Equité.

Quoiqu'en général les Grecs & les Romains regardaſſent Themis comme la Déeſſe de la Juſtice, ainſi que nous l'avons dit en parlant de cette Déeſſe, ceux-ci cependant avoient leur Juſtice, & leur Equité, qu'ils repréſentoient ſur leurs médailles, & dans les monumens qui leur étoient conſacrés; l'une ſous la figure d'une femme aſſiſe tenant une taſſe d'une main, & de l'autre ſon ſceptre, ainſi qu'on la voit dans les médailles d'Hadrien & d'Alexandre Mammée: l'Equité avec une épée à une main, & des balances à l'autre. Au reſte on confondoit cette Déeſſe avec *Aſtrée*, & avec *Dicé Sixn*, au ſujet de laquelle nous avons un Hymne, ſous le nom d'Orphée, & dans lequel l'Auteur, quel qu'il ſoit, lui deſtine l'encens.

Pitho ou la Perſuaſion & la Conſolation.

Si les Payens n'ont pas fait une Déeſſe de l'Eloquence;

ils ont du moins diviniſé la Perſuaſion à laquelle elle tend. Les Grecs appelloient cette Déeſſe *Pitho* *, & les Latins *Suadela*, ou *Suada*. Pauſanias nous apprend que cette Déeſſe avoit un Temple à Sycione, mais qu'on n'y voyoit aucune ſtatue, ni repréſentation, & une Chapelle à Egialée, qui fut conſtruite à cette occaſion (1). Apollon & Diane ayant tué Python, allerent à Egialée pour être expiés de ce meurtre. Comme la Peſte ravageoit alors cette ville, on alla conſulter l'Oracle, qui répondit que pour être délivré de ce fleau, il falloit appaiſer Diane & Apollon, ce qu'ils exécuterent en leur envoyant ſept jeunes garçons & autant de jeunes filles qui les appaiſerent; & en reconnoiſſance on bâtit une Chapelle à la Perſuaſion. Le même Auteur nous apprend auſſi qu'on joignoit à la Perſuaſion une autre Déeſſe nommée la *Conſolation*, de laquelle on voyoit à Athenes une ſtatue de la main de Praxitele.

* Πειθώ.

(1) In Corinth.

Ogenus.

Tout ce qu'on ſçait d'Ogenus, c'eſt qu'il étoit le Dieu des vieillards, qu'on nommoit pour cela ὠγενίδαι, ſur quoi on peut conſulter les Adages d'Eraſme.

La Fécondité.

LA FECONDITE' que les Romains avoient diviniſée, n'eſt autre choſe que Junon, que les femmes invoquoient pour avoir des enfans, & ſe ſoumettoient pour en obtenir, à une pratique également ridicule & obſcéne. Lorſqu'elles alloient pour cela dans le Temple de cette Déeſſe, les Prêtres les faiſoient deshabiller, & les frappoient d'un fouet qui étoit fait de lânieres de peau de bouc. Les médailles de Lucilla repréſentent une Junon aſſiſe ſur ſon thrône, tenant ſon ſceptre d'une main, & de l'autre un de ces fouets, avec l'inſcription *Junoni Lucinæ*.

La Clemence.

LA CLEMENCE avoit auſſi été miſe au rang des Dieux, & elle avoit un Temple, ainſi qu'il paroît ſur une médaille de Jules-Céſar. Elle eſt auſſi ſur d'autres médailles avec ſes ſymboles, qui étoient un rameau, la patere & la pique, mais on n'y voit point de Temples.

Je ne ſçais au reſte ſi l'Abondance, *ubertas*, la Gaïeté *hilaritas*, la Joie, la Nobleſſe, la Sûreté, la Tranquillité, & quelques autres êtres de cette nature, qu'on trouve ſouvent perſonifiés ſur les médailles & ſur les pierres gravées, avoient auſſi été mis au rang des Dieux. Mais comme les Anciens ne nous apprennent rien touchant leur culte, qu'ils ne parlent d'aucun Temple ni d'aucun Autel érigés en leur honneur, je n'en dirai rien ici : ce qui les regarde étant du reſſort des Antiquaires.

CHAPITRE II.

Des Etres mauvais, des Paſſions, & des Vices, érigés en Divinités.

COMME la crainte des maux eſt plus vive que l'eſpérance des biens, on peut bien s'imaginer que les Payens ayant adoré les Dieux dont ils attendoient quelques bienfaits, n'ont pas manqué de rendre le même reſpect à ceux qui pouvoient leur faire du mal. *Les hommes*, dit Ciceron (1), *étoient tellement plongés dans l'erreur, que non-ſeulement ils donoient le nom de Dieux aux choſes mêmes pernicieuſes, mais ils leur rendoient auſſi un culte religieux. Nous voyons un Temple de la Fiévre au Mont-Palatin, un autre d'Orbona auprès de celui des Lares, & un Autel de la mauvaiſe Fortune au Mont-Eſquilin.*

La Fiévre.

La Fievre étoit donc une Divinité, & nous avons un monument où elle eſt appellée *la ſainte Fievre.* Outre le temple dont Ciceron vient de parler, Valere Maxime (1) dit qu'elle en avoit encore d'autres, & qu'on y portoit les remedes dont on ſe ſervoit dans les maladies. (1) L. II. c. 5.

Orbona.

Orbona étoit auſſi une Déeſſe invoquée par les peres & par les meres pour la conſervation de leurs enfans ; & ceux qui les avoient perdus étoient, ſi nous en croyons Arnobe (2), ſous la protection particuliere de cette Déeſſe. (2) L. 4.

La Tempête.

Tout ce que nous ſçavons de la Tempête que les Romains avoient déïfiée, eſt que Marcellus, en reconnoiſſance de ce qu'il étoit échapé d'un orage qui l'avoit ſurpris ſur Mer, entre l'Iſle de Corſe, & celle de Sardaigne, lui fit conſtruire un Temple hors la Porte Capene.

L'Impudence, & la Calomnie, Murcia, la Néceſſité, & la Violence.

Si quelques Auteurs anciens ne nous apprenoient que les Grecs avoient érigé des Autels à l'Impudence & à la Calomnie, on ne ſe perſuaderoit jamais qu'on eût pû honorer ces deux Vices ſi pernicieux à la ſocieté. La Déeſſe de la Pareſſe appellée *Murcia*, avoit ſans doute ſon culte, car c'eſt la Divinité favorite du beau ſexe, mais l'Antiquité ne nous en apprend aucun détail ; S. Auguſtin diſant ſeulement que cette Déeſſe qui empêchoit d'agir, avoit ſon temple dans la ville de Rome.

A la Déeſſe de la Pareſſe je vais en joindre une autre qui lui étoit totalement oppoſée, c'étoit *Strenua*, qui ſuivant le même Pere, nous pouſſoit trop à agir. Elle avoit auſſi un Temple dans la même ville. Mais on n'en ſçait rien davantage.

Il n'en eſt pas de même de la Néceſſité, & de la Violence, puiſque Pauſanias (1) parle du Temple qu'elles avoient dans la citadelle de Corinthe, dont l'entrée étoit interdite, excepté à ceux qui ſervoient ces Déeſſes.

(1) In Corinth.

La Renommée.

PARMI les Divinités dont il eſt queſtion dans ce Chapitre, la Renommée tenoit auſſi ſa place : Heſiode qui en fait la deſcription, n'en donne pas neanmoins la génealogie. Il eſt ſur cependant qu'elle fût regardée comme une Divinité, & qu'elle eut un culte établi, ſur-tout à Athenes, comme nous l'apprenons de Pauſanias (2), & un Temple, ainſi que le dit Plutarque dans la vie de Camillus. Il ſeroit inutile de chercher des ſtatues & des figures de cette Déeſſe plus parlantes, & en même temps plus reſſemblantes que le beau portrait qu'en fait Virgile (*a*). Je le mets ici en François pour la commodité des Lecteurs. » Cependant la Re-
» nommée répand le bruit de cette avanture (d'Enée & de
» Didon) dans toutes les villes de la Libye ; la Renom-
» mée, dis-je, la plus prompte & la plus rapide de tous les
» maux, qui prend des forces à meſure qu'elle avance, &
» dont le mouvement le plus violent ne ſert qu'à redoubler
» la vivacité. D'abord foible & timide, elle s'éléve peu à
» peu, & tandis que ſes pieds demeurent attachés à la terre,
» ſa tête altiere ſe perd dans les nues : ſœur des Géants Cée
» & Encelade, la terre irritée contre ce Dieu enfanta dans
» ſa fureur ce Monſtre au pied leger & au vol rapide : Ce
» Monſtre ailé qui ſous chaque plume couvre autant d'yeux
» toûjours ouverts, &, choſe étonnante, autant de bouches

(2) In Attic.

(a) *Extemplo Libyæ magnas it fama per urbes*, &c. Æneid. l. 4.

Digitized by Google

» &.d'oreilles. Chaque nuit elle parcourt la vaſte étendue » des airs, pendant que le jour elle demeure en ſentinelle » au faîte des Palais, ou ſur le ſommet des tours, d'où elle » va ſemer l'épouvante & l'effroi dans les plus grandes vil- » les. Jamais ſes yeux ne gouteront le charme tranquille du » repos, & toujours attentive & occupée à troubler l'uni- » vers, elle confond ſans ceſſe le menſonge avec la verité ». Ovide fait auſſi de la même Déeſſe un très-beau portrait, & quelques autres Poëtes auſſi ont exercé leur verve ſur ce même ſujet.

Ce qu'on peut tirer de tout cela eſt que la Renommée étoit comme tous les Geants fille de la Terre, qui pour ſe venger des Dieux, & de Jupiter en particulier qui avoit foudroyé ſes enfans, fit ſortir de ſon ſein ce Monſtre, pour divulguer leurs crimes, & les apprendre à tout l'univers : Car la Renommée n'épargne ni les Dieux ni les hommes.

L'Envie.

Parmi les Paſſions diviniſées par les Anciens, aucune peut-être ne méritoit moins cet honneur que l'Envie. Cependant les Grecs en avoient fait un Dieu, parce que ſon nom étoit maſculin dans leur Langue, & les Romains une Déeſſe. Plutarque, qui a fait un petit traité au ſujet de cette paſſion, en dit des choſes aſſez curieuſes, & les Poëtes ſe ſont donné une libre carriere en faiſant ſon portrait. Ovide ſur-tout y a excellé, dans ces vers qui commencent ainſi :

Pallor in ore ſedet, Macieſque in corpore toto.

» L'Envie dans le fond de ſon antre, pour entretenir ſa rage » & ſa fureur, ſe nourrit de viperes, &c. Une triſte paleur » ſe répand ſur ſon viſage. Elle a le corps entierement dé- » charné, le regard ſombre & farouche, les dents noires & » mal propres, le cœur abreuvé de fiel, & la langue cou- » verte d'un affreux venin. Livrée ſans ceſſe à des ſoins in- » quiets, elle n'a jamais ri qu'à la vûe des maux qu'elle cauſe :

» jamais le ſommeil n'a apeſenti ſes paupieres. Tout ce qui » arrive d'heureux dans l'univers l'afflige & redouble ſa fu» reur ; & elle fait conſiſter toute ſa rage à ſouffrir, & à faire » ſouffrir les autres : elle eſt elle-même ſon propre bourreau. » Les Anciens la comparoient à l'anguille, par l'opinion où ils étoient que ce poiſſon portoit envie à tous les autres.

La Crainte & la Paleur.

Si une crainte ſage & moderée n'eſt pas la ſageſſe elle-même, elle en eſt du moins le commencement & le principe ; mais lorſqu'elle n'eſt qu'une paſſion aveugle qui trouble la tranquillité de l'ame, ſans lui fournir les moyens de ſe remettre du trouble qui l'agite, ce n'eſt plus alors qu'une vaine & inutile terreur. Telle étoit la Crainte ou la Peur que les Grecs avoient diviniſée, & que les Romains adorerent enſuite comme eux, ainſi que la Pâleur qui en eſt la compagne inſéparable. Frappés à la vûe d'évenemens dont ils ne connoiſſoient pas la cauſe, & qui leur inſpiroenit une frayeur contre laquelle rien n'étoit capable de les raſſûrer, les hommes firent une Divinité de ce trouble même qui les agitoit ; & pour s'en délivrer lui adreſſerent leurs vœux & leurs priéres. Eſperer de marquer le temps où l'on commença à adorer ces deux Divinités, c'eſt ce qui n'eſt pas poſſible : elles ſont peut-être auſſi anciennes que le trouble qu'elles cauſent ; du moins étoient-elles connues des premiers Poëtes de la Grece. Heſiode après avoir dit dans ſa Theogonie que la Crainte étoit fille de Mars & de Venus, ajoute dans la deſcription du bouclier d'Hercule, que ce Dieu y étoit repréſenté monté ſur ſon char, accompagné de la Peur & de la Crainte. Homere (1) donne à ces Déeſſes la même origine. Auſſi toutes les fois qu'il fait paroître le Dieu de la guerre dans les combats, il lui donne la Peur, la Terreur & la Fuite pour cortege : il place auſſi ces mêmes Divinités tantôt ſur la redoutable Egide de Minerve, tantôt ſur le bouclier d'Agamemnon (2). Ici c'eſt Mars qui ordonne à ces deux Déeſſes d'atteler ſon char, pour voler à la vengeance de ſon fils Aſcalaphe

(1) Lib. 4.

(2) Il. l. 11.

Aſcalaphe (1) ; là ce ſont ces deux Déeſſes (2) qui au milieu du trouble & de la conſternation que cauſe le combat d'Hector & d'Ajax, ſortent des vaiſſeaux des Grecs pour mettre en fuite les Troyens.

(1) Il. l. 15.
(2) Il. l. 16.

Une Divinité ſi bien marquée dans ces deux Poëtes, & ſi redoutable par elle-même, ne pouvoit manquer de s'attirer un culte religieux. Auſſi chercha-t-on à l'appaiſer & à s'en délivrer par des preſens & par des ſacrifices. Les deux fils de Medée ayant été inhumainement maſſacrés par les Corinthiens, la mortalité leur emporta pluſieurs de leurs enfans, & l'Oracle conſulté leur apprit qu'il falloit offrir des ſacrifices aux mânes irrités de ces innocentes victimes de leur cruauté, & en même temps conſacrer une ſtatue à la Peur. Dans un combat que donna Tullus Hoſtilius, les Albins qui s'étoient déclarés pour lui, tournerent le dos & paſſerent du côté de ſes ennemis. D'abord la frayeur s'empara du cœur du ſoldat, & tout étoit perdu, lorſque ce Prince voua un Temple à la Crainte & à la Pâleur : ce vœu eut ſon effet ; le ſoldat reprit courage, & Tullus remporta une victoire complette. Cet évenement, qui eſt l'époque de l'introduction du culte de ces deux Déeſſes parmi les Romains, eſt marqué ſur deux médailles de la famille *Hoſtilia* (3). Sur l'une eſt une tête avec des cheveux hériſſés, le viſage élevé, la bouche ouverte, & un regard troublé, ce qui déſigne bien la Divinité que repréſentoit la médaille ; l'autre offre une face maigre & allongée, les cheveux abbatus, & un regard fixe ; c'eſt le véritable portrait de la Pâleur qu'inſpire la Crainte.

(3) Ful. Urſ. Patin, & Vaillant.

Les Lacédemoniens avoient tiré un parti plus avantageux, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, de la Déeſſe dont je parle, puiſqu'au rapport de Plutarque, ils en avoient placé le Temple auprès du tribunal des Ephores, perſuadés que rien n'eſt ſi néceſſaire que d'inſpirer aux méchans la crainte d'un ſevere châtiment.

Enfin pour qu'il ne manquât à la Crainte aucune preuve de Divinité, on la joignoit dans les ſermens avec les autres Dieux. Eſchile nous apprend (4) que dans le ſerment ſolemnel

(4) Trag. des Sept devant Thebes.

que firent les ſept Chefs de l'expedition de Thebes, au milieu des ſacrifices, tenans tous la main dans le ſang des victimes qu'on venoit d'égorger, ils jurerent par la Peur, par le Dieu Mars & par Bellone.

Telles étoient les vertus, les vices, & les paſſions que les Grecs & les Romains avoient érigés en Divinités. On pourroit en joindre ici quelques autres, dont on trouve les repréſentations ſur des Médailles, & des deſcriptions dans les Poëtes; mais comme les Anciens ne nous apprennent rien touchant leur culte, & qu'ils ne parlent d'aucun Temple, ni d'aucun Autel érigés en leur honneur, on laiſſe aux Antiquaires le ſoin d'expliquer les ſymboles avec leſquels on les repréſentoit. Il ſuffit d'obſetver en général que comme la Théologie Payenne n'étoit fondée ſur aucun principe certain, elle adoptoit aiſément tous les Dieux que différentes occaſions faiſoient introduire.

Até, ou *la Diſcorde.*

Parmi les divinités malfaiſantes, je ne dois pas oublier Até, ou la Diſcorde, cette cruelle Déeſſe, qui, après avoir cherché à brouiller les Dieux, chaſſée enfin de l'Olympe, vint ſur la terre pour y exercer toute ſa fureur. Homere (1) en fait parler ainſi Agamemnon dans le beau diſcours qu'il fait aux Capitaines Grecs aſſemblés par ſon ordre. La Déeſſe Até, dit ce Chef de l'armée des Grecs, pour s'excuſer d'avoir enlevé Briſeis à Achille: « La Déeſſe Até, ce démon de » diſcorde & de malédiction, n'eſt-elle pas toujours plus forte » que les hommes, & ne vient-elle pas à bout de tous ſes » deſſeins? Cette terrible & pernicieuſe fille de Jupiter, dont » l'emploi eſt de nuire, qui dedaignant de toucher la terre de » ſes pieds délicats, marche fierement ſur la tête des hommes, pour les précipiter dans les plus grands maux, & » qui, dans les cruelles diſſentions qu'elle excite, quand elle » ne ruine pas les deux partis, ne manque jamais d'écraſer » au moins celui qu'elle a pris pour objet de ſa haine. Ne » fit-elle pas autrefois ſentir ſon pouvoir à Jupiter même,

(1) Il. l. 19.

» quoiqu'il ſoit plus puiſſant que tous les hommes & que tous » les Dieux »? Agamemnon raconte enſuite comment Junon en faiſant acoucher la femme de Stenelée avant terme, d'Euryſthéé qui par là eut droit de commander à Hercule, avoit ſi fort offenſé Jupiter, que ce ſouverain des Dieux s'en prenant à Até, qu'il croyoit avoir inſpiré ce deſſein à Junon, qu'il la ſaiſit par la tête, la précipita du haut de l'Olympe, après avoir fait ſerment qu'elle ne reparoîtroit jamais dans le ſéjour des immortels.« Cette pernicieuſe Déeſſe, continue Agamem- » non, tomba dans le malheureux ſéjour des hommes, où elle » exerce toutes ſes fureurs ». Il paroît par ce paſſage qu'on croyoit qu'Até étoit fille de Jupiter, qu'elle avoit habité l'Olympe, & que pour avoir offenſé ſon pere, elle en avoit été chaſſée, & étoit venue habiter parmi les hommes.

Je ſçais que quelques Peres de l'Egliſe ont crû ſur ce récit que les Payens avoient eu quelque connoiſſance de la chute des mauvais Anges; Saint Juſtin aſsûre même qu'Homere avoit puiſé le fond de cette hiſtoire en Egypte, & qu'il avoit lû l'endroit où le Prophete Iſaïe parle de la chute de ces eſprits rebelles; mais comment ce Poëte auroit il pû lire l'ouvrage de ce Prophete qui ne vint au monde que plus de cent ans après lui?

Sur cette premiere idée, les Poëtes qui ſont venus après Homere, ont peint cette Déeſſe avec les plus noires couleurs. Virgile la repréſente ſuivie de Bellone ayant la tête entortillée de ſerpens,

Et ſciſſâ gaudens vadit Diſcordia pallâ,
Quam conſanguineo ſequitur Bellona flagello. Æn. l. 8.
. . . . . *& Diſcordia demens*
Vipereum crinem vittis innexa cruentis. L. 6.

On ne peut rien ajoûter au portrait qu'en fait Petrone (*a*)

(a) *Infremuere tubæ, ac ſciſſo Diſcordia crine*
Extulit ad ſuperos ſtygium caput: hujus in ore
Concretus ſanguis, contuſaque lumina flebant.
Stabant irati ſcabrâ rubigine dentes,
Tabo lingua fluens, abſceſſa draconibus ora,
Atque inter toto laceratam pectore veſtem,
Sanguineâ tremulam quatiebat lampada dextrâ, Petr. Sat.

dans les beaux vers de ſon Poëme épique ſur la guerre civile. On attribuoit à cette Déeſſe non ſeulement les guerres, mais auſſi les querelles entre les particuliers, les brouilleries dans les ménages, les diſſentions dans les familles; &. on ſçait que ce fut elle qui jetta au milieu de l'aſſemblée des Dieux, la fatale pomme qui occaſionna entre les Déeſſes cette fameuſe conteſtation dont les Dieux ne voulurent point être les Juges, de crainte d'entrer eux-mêmes par des ſentimens de partialité, dans les débats & les altercations qui ſont preſque toujours des ſuites inſeparables de la Diſcorde.

Il eſt juſte de joindre ce que la Mythologie nous apprend ſur la bonne fortune, à ce que nous avons dit des Dieux bons & mauvais, puiſqu'elle étoit elle-même une divinité bonne ou mauvaiſe, ſuivant l'uſage qu'on en faiſoit.

CHAPITRE III.

De la bonne & de la mauvaiſe Fortune.

COMME les hommes ont toujours fait une grande eſtime des biens de la terre, il n'eſt pas ſurprenant qu'ils ayent adoré la Fortune; inſenſés qui au lieu de reconnoître une Providence éclairée qui diſtribue les biens & les richeſſes, ſuivant des vûes cachées à la vérité & impénétrables aux hommes, mais toujours ſages, addreſſerent leurs vœux à un Etre imaginaire, qui agiſſoit ſans aucune deſſein, & entraîné par une néceſſité inévitable: car il eſt indubitable que dans le ſyſtême payen, la Fortune n'étoit autre choſe que le Deſtin. Auſſi la confondoit-on, comme on le verra dans la ſuite, avec les Parques, qui elles-mêmes étoient cette fatale néceſſité dont les Philoſophes ont tant diſcouru.

Il eſt vrai que quelquefois les Chrétiens parlent au ſujet de la Fortune, comme les Payens eux-mêmes; *ſacrifier à la Fortune, attendre tout de la Fortune, ſe dévouer à la Fortune, &c.* Mais quand ils approfondiſſent le ſens de ces expreſſions vulgaires, ils rapportent tout à la divine Providence.

Je ne ſçais au reſte, ſi les differens Peuples qui ont reconnu cette divinité aveugle & capricieuſe, en ont eu la même idée; mais il eſt sûr qu'elle a été invoquée dès les temps les plus reculés, puiſque la premiere fois que l'Ecriture Sainte fait mention des Dieux des Payens, elle parle de *Gad*, invoquée par Lia, que Saint Auguſtin croit être la Fortune (*a*). Mais comme il ne s'agit ici que de l'idée qu'en avoient les Grecs & les Romains, c'eſt leur Mythologie à cet égard que je dois développer. D'abord il ne paroît pas que cette Déeſſe fût anciennement connue de ces deux Peuples, puiſqu'Heſiode & Homere n'en parlent point, & qu'on a remarqué que ce dernier qui s'eſt ſervi du mot τυχὴ, qui étoit le nom que l'on donnoit à cette divinité, ne l'entendoit point de la Fortune, mais ſeulement d'une des filles de l'Ocean compagne de *Meloboſis*, & de la belle Janthé. Ce grand Poëte ainſi que l'obſerve Pauſanias (1), a bien dit que Pallas & Enyo préſidoient aux combats, Venus au mariage, & Diane aux accouchemens; mais bien loin de faire de la Fortune, comme on a fait depuis, une Déeſſe toute puiſſante, qui exerce ſon empire ſur toutes les choſes humaines, & qui les fait réuſſir à ſon gré, il ne lui donne pas ſeulement la moindre fonction.

(1) In Meſſ. c. 30.

Tout ce qu'on ſçait de plus ancien au ſujet de cette divinité, eſt que Bubalus grand Sculpteur & grand Architecte, fut le premier qui en fit une ſtatue pour la ville de Smirne, & que cet habile ouvrier s'aviſa de la repréſenter avec l'Etoile Polaire ſur la tête, tenant de la main gauche la corne d'Amalthée, appellée communement la corne d'abondance. Il eſt indubitable qu'il vouloit marquer par le premier de ces deux ſymboles, le pouvoir de cette Déeſſe ſur l'Univers; & par le ſecond, que c'étoit elle qui diſtribuoit tous les biens. Pindare vint enſuite, continue Pauſanias, qui célebra cette Divinité dans ſes Vers, & lui donna le nom de *Pherepolis*, comme qui diroit la Protectrice des villes. Voilà à peu-près l'origine du culte de la Fortune dans la Grece, Divinité moderne peu connue avant Pindare.

(*a*) Voyez ce qui a été dit là-deſſus dans le Tome I. Liv. 3.

Les Grecs lui éleverent dans la ſuite pluſieurs Temples, & ceux de Corinthe la ſurnommerent *Acrea*, parce qu'elle en avoit un dans leur Citadelle. Cette Déeſſe avoit auſſi une Chapelle à Egire, avec une Statue qui avoit près d'elle l'Amour avec ſes ailes, apparemment pour donner à entendre qu'en amour la Fortune fait plus que la beauté. Dans celui d'Elis elle avoit à la main la corne d'Abondance; Mais le ſymbole le plus convenable étoit celui que lui avoient donné les Béotiens, l'ayant repréſentée dans le Temple qu'ils avoient élevé en ſon honneur, tenant Plutus entre ſes bras ſous la forme d'un enfant; & c'eſt, dit Pauſanias (1), une idée aſſez ingenieuſe, d'avoir mis le Dieu des richeſſes entre les mains de la Fortune; comme ſi elle étoit ſa nourrice, & ſa mere. La ville de Smirne au reſte, n'étoit pas la ſeule de l'Aſie où la Fortune fût honorée; les habitans d'Antioche l'avoient en une extrême veneration (2), & il n'eſt pas hors de vraiſemblance de dire que pluſieurs autres Peuples imitoient leur exemple; car en general preſque tous les hommes ſont adorateurs de la Fortune, & s'ils ne lui immolent pas toujours des Victimes, ils ne lui ſacrifient que trop ſouvent l'honneur & la probité.

(1) In Beot.

(2) Pauſanias in Corinth.

Parmi les éloges que Pindare donnoit à cette Déeſſe, il diſoit qu'elle étoit une des Parques, & celle de toutes qui avoit le plus de pouvoir; d'où l'on doit conclure qu'on la confondoit avec ces Déeſſes inéxorables, ou, pour parler plus juſte, avec la Deſtinée elle-même, Divinité aveugle qui diſtribuoit au hazard les biens & les maux: & telle étoit l'idée qu'en avoient les Grecs.

Les habitans du pays Latin en penſoient à peu-près de même, puiſque leur plus ancienne Fortune étant celle qui étoit honorée à Antium, & qui étoit confondue avec les Sorts, dont l'uſage étoit ſi célebre dans cette ville (*a*); il eſt évident qu'on ne la diſtinguoit pas du Deſtin, ou de cette Deſtinée que les Grecs appelloient *Eimarmené*.

Les Romains contens d'abord d'aller conſulter les Sorts

(*a*) Voyez ce qu'on a dit là deſſus, Tom. I. dans l'article de la Divination.

& la Fortune à Antium, adopterent enfin cette Divinité, & établirent ſon culte dans leur ville, où elle eut dans la ſuite un grand nombre de Temples. Servius Tullius fut le premier qui lui en fit conſtruire un, & dès-là on voit à peu-près l'époque de l'introduction du culte de cette Déeſſe à Rome. Cet édifice lui étoit conſacré ſous differens noms; car les Romains lui en donnoient pluſieurs (*a*): tels que ceux de la bonne Fortune, de Fortune mâle, de barbue, de bonne eſperance, de douce, de pacifique, de Vierge, de Fortune du Peuple, &c. & elle avoit des Temples ſous preſque tous ces differens noms. Selon Tite-Live & Plutarque, car Denys d'Halicarnaſſe ne fait mention que d'un que lui fit bâtir Servius Tullius. Ancus Martius fut le ſecond qui lui en bâtit un, ſous le titre de Fortune *Virile*. Elle en avoit auſſi un autre ſous le nom de Fortune des Femmes, & il n'y avoit que les nouveaux mariés à qui il fût permis de l'honorer. Il y a apparence que ce furent les Dames Romaines elles-mêmes qui firent les frais de la conſtruction de cet édifice; auſſi publioient-elles que lorſqu'il fut achevé, la Déeſſe avoit proferé ces paroles, *Rectè me matronæ vidiſtis, ritéque dedicaſtis.*

Qu. Ful. Flaccus fut celui de tous qui fit élever en l'honneur de cette Déeſſe le Temple le plus magnifique, ſous le nom de la Fortune *Equeſtre*. Celui que lui fit bâtir Q. Catulus étoit dédié à la Fortune du jour, *Fortunæ hujuſce diei*. Si celui que lui conſacra Neron n'étoit pas le plus magnifique, il étoit du moins le plus ſingulier & le plus brillant, par la matiere qui y fut employée. Il fut entierement conſtruit d'une ſorte de pierre trouvée en Cappadoce, & que Pline nomme *Phingias*, laquelle à une blancheur éblouiſſante joignoit la dureté du marbre; enſorte, dit-on, que les portes fermées on y voyoit clair. Ce Temple ſe trouva dans la ſuite renfermé dans l'enceinte de la maiſon d'or de cet Empereur. Cette Déeſſe en avoit un dans la Rue neuve, ſous le titre de *la Fortune aux mammelles*, qu'on repréſentoit à peu-près comme

(a) *Fortuna primigenia, obſequenti, privata, viſcoſa, parva, maſcula, barbata, bona ſpei, Averruncæ, Blanda, Plebeia, bene ſperanti, Virgini, &c.*

la Diane d'Epheſe, & comme Iſis, dont elle a la coëffure ſur quelques figures que le temps nous a conſervées. Domitien en fit conſtruire un autre à la Fortune de retour, *Fortunæ reduci*, expreſſion qui ſe trouve ſouvent ſur les Medailles, & celle de *Fortuna Redux.*

Le Baron Herbert de Cherburi, Auteur d'un ſçavant Traité ſur la Religion des Gentils, que j'ai déja cité quelquefois, prétend que les Orientaux ni les Grecs n'avoient jamais rendu aucun culte à la Fortune ; & que les Romains étoient les ſeuls qui l'euſſent adorée. Mais ignoroit-il que les habitans d'Antioche avoient dans leur ville un Temple magnifique de cette Divinité ; que ceux de Smirne lui avoient conſacré la belle Statue que Bubalus en avoit fait ; & qu'enfin, au rapport de Pauſanias, la Grece étoit remplie de Temples, de Chapelles, de Statues, de bas-reliefs, & de Medailles de cette même Déeſſe ? Quelle autre preuve plus claire veut-on avoir d'un culte religieux ?

Au reſte tous les monumens que le temps nous a tranſmis de la Fortune (2), la repréſentent aſſez conſtamment ſous la figure d'une femme avec la Corne d'abondance, ou un gouvernail, ou un timon, ou une roüe, ou un globe ; marques de ſon pouvoir ou de ſon inconſtance. On la trouve encore aſſez ſouvent avec les ſymboles d'Iſis, ſur-tout avec cette coëfure ſinguliere, dont on a donné la deſcription dans le premier Volume, & ce ſont alors des figures *Panthées.* Quelquefois couronnée par la Victoire, pour marquer quelque heureux évenement de l'Empereur qui la repréſentoit ainſi ſur ſes médailles. Enfin Spon (3) nous a donné une ſtatue conſacrée par L. Aurelianus Marcellinus, affranchi d'Auguſte, qui repréſente la Fortune ſous la figure d'un homme âgé, avec de la barbe, tenant d'une main un vaſe, & de l'autre un gouvernail, avec cette inſcription *Fortunæ Barbatæ*, à la Fortune Barbue. Ce qui au reſte n'a rien qui doive nous étonner, les Payens ayant ſouvent donné les deux ſexes à leurs Divinités, ainſi qu'on l'a dit ailleurs.

(2) Voyez-les dans l'Ant. expl. T. I. p. 2.

(3) Miſcell. Erud. Ant.

Quoique les ailes fuſſent auſſi un des ſymboles de la Fortune, rien ne marquant mieux la rapidité avec laquelle elle combloit

combloit de biens ceux qu'elle vouloit favoriſer, ou dépouilloit ceux qui les poſſédoient ; on ne voit cependant aucune figure Romaine de cette Déeſſe avec des ailes : ce qui apparemment a quelque rapport avec ce que dit Plutarque (1), que la Fortune ayant quitté les Perſes & les Aſſyriens, après avoir volé légerement ſur la Macedoine, vû perir Alexandre, paſſé enſuite en Egypte & en Syrie, étant enfin arrivée au mont Palatin ôta ſes ailes, & ayant jetté ſa roue, entra dans Rome pour y établir à jamais ſa demeure.

(1) De Fort. Rom.

On ignore entierement quel fut le culte que les Romains rendirent à la mauvaiſe Fortune : on ſçait ſeulement qu'ils l'honorerent, puiſque ſuivant Ciceron (2), elle avoit un Autel au mont Eſquilin. Comme les habitans de la ville d'Antium, aujourd'hui *Nettuno*, adoroient en même temps deux Fortunes qui étoient appellées *Fortunæ geminæ*, les Fortunes jumelles, il y a apparence que c'étoient la bonne & la mauvaiſe Fortune. Martial qui dit auſſi qu'elles étoient ſœurs, ajoute qu'elles rendoient leurs oracles ſur le rivage de la Mer (*a*). Suetone nomme les deux Fortunes, les Sorts d'Antium, parce que c'étoit par les ſorts qu'on les conſultoit.

(2) De Nat. Deor. l. 3.

(*a*) Voici comme ce Poëte parle à l'Empereur Domitien, liv. 5. Ep. 1.

Seu tua fatidicæ diſcunt reſponſa ſorores
Plena ſuburbani qua cubat unda freti.

CHAPITRE IV.

Des Dieux des Feſtins & de la Joye, Comus & Momus.

COMUS.

COMME le Paganiſme avoit des Dieux qui préſidoient à toutes les actions de la vie, il falloit bien qu'il y en eût un pour les feſtins & la bonne chere, qui ſont une des plus ſérieuſes occupations de bien des gens. Comus cependant dont la fonction étoit d'y préſider, ne nous ſeroit preſ-

que connu que de nom, ſans Philoſtrate qui en fait mention dans un de ſes tableaux (1). Cet Auteur peint ce Dieu, comme étant à la porte de la chambre de deux jeunes époux, qui communique à une ſalle où ſe donnent le feſtin & le bal, jeune & rempli de vin, la face enluminée, il dort debout, & avance la tête, qui eſt couronnée de roſes, & ſon cou demeure caché : il paroît appuié de la main gauche ſur un pieu, mais le ſommeil lui fait lâcher priſe; & comme il chancelle, la torche allumée qu'il tient de la droite ſemble lui tomber de la main. Le jeune Dieu craignant de ſe brûler, ſemble approcher la jambe gauche de la droite, tourne la torche vers la gauche, & cherche à en éviter la vapeur, en éloignant la main des genoux. La tête étant baiſſée, on voit peu ſon viſage, mais la lumiere qui tombe ſur le reſte du corps le laiſſe appercevoir ; portrait de fantaiſie, comme tous les autres de cet Auteur, mais il eſt aiſé d'y appercevoir le Dieu de la joie & des feſtins.

(1) Tableau de Comus.

Quelques Mythologues dérivent le nom de Comus du mot κωμάζειν, *commeſſari*, *manger*, *faire bonne chere* ; mais d'autres le font venir, peut-être avec autant de raiſon, d'une eſpece de chanſon, que les Anciens appelloient *Comos*. Car ſi l'on mange & boit dans les feſtins joieux, il eſt auſſi ordinaire qu'on y chante, & comme on avoit des chanſons pour differens états de la vie (*a*), il y en avoit pour les repas & pour les feſtins qui s'appelloient du nom que je viens de dire. Vigenere, ſçavant Commentateur de Philoſtrate, s'eſt donné la peine d'expliquer toutes les attitudes du Dieu dont il eſt queſtion ; mais outre qu'elles ne ſont que le fruit de l'imagination de Philoſtrate, elles ſont aiſées à entendre.

Momus.

Si Comus étoit le Dieu de la bonne chere parmi les Grecs & les Romains, Momus qui, ſelon Heſiode (2) étoit fils de la Nuit & du Sommeil, paſſoit chez les uns & chez

(*a*) V. la Diſſ. de M. de la Nauze ſur les Chanſons des Anciens. Mem. de l'Acad. T. 9.

les autres pour le Dieu de la raillerie & des bons mots. Satyrique juſqu'à l'excès, il ne laiſſoit rien échaper, & les Dieux & Jupiter même étoient l'objet de ſes plus ſanglantes railleries. Perſonne ne l'a peint avec plus de fidelité & de naïveté que Lucien ; & on peut voir dans le Conſeil des Dieux, où il s'agiſſoit de chaſſer ceux qui étoient étrangers, & qui s'étoient introduits mal-à-propos dans le Ciel, de quelle maniere Momus en parle, & combien peu il les ménage. C'eſt au reſte de cette maniere de reprendre les vices & les défauts des autres, que Momus tire ſon nom (1). C'étoit lui qui trouvoit à redire que les Dieux en formant l'homme ne lui euſſent pas fait une petite ouverture ou une petite porte à la poitrine, afin qu'on eût pû voir dans leur cœur ce qu'ils penſoient, quoiqu'à dire vrai, Vitruve (2) attribue cette penſée à Socrate.

(1) Μῶμος en grec, veut dire reproche.

(2) Præf. l. 3.

CHAPITRE V.

Des Dieux de la Medecine, & de la Santé, Eſculape, Hygeia, Theleſphore, Jaſo, Panacée, &c.

LE nom d'Eſculape, que les Grecs appelloient *Aſclepios*, paroît un nom étranger, & ſemble tiré des Langues de l'Orient, comme on le dira dans la ſuite ; & ce qui confirme cette conjecture, c'eſt que véritablement Eſculape étoit connu dans ces pays-là long-temps avant que de l'être dans la Grece. Ciceron (3) dit qu'il y avoit eu pluſieurs perſonnes qui avoient porté ce nom. « Le premier des Eſculapes, dit-il, » le Dieu de l'Arcadie, qui paſſe pour avoir inventé la ſonde » & la maniere de bander les plaies, eſt fils d'Apollon. Le » ſecond, qu'un coup de foudre tua, & qui fut enterré à » Cynoſure, eſt frere du ſecond Mercure. Le troiſiéme qui » trouva l'uſage des purgations, & l'art d'arracher les dents, » eſt fils d'Arſippe & d'Arſinoë. On montre en Arcadie ſon » tombeau, & le bois qui lui eſt conſacré, aſſez près du fleuve

(3) De Nat. Deor. l. 3.

» Luſius ». Mais quelque ſcavant qu'ait été Ciceron dans la connoiſſance de la Religion des Grecs & des Romains, il paroît qu'il ignoroit celle des peuples qui la leur avoient appriſe. Sanchoniathon, dont l'ouvrage n'avoit pas été traduit du temps de cet Auteur, nomme un Eſculape encore plus ancien, puiſqu'il étoit fils de *Sydick*, ou *le Juſte*, & d'une des Titanides (1). Il étoit le huitiéme de ſes enfans, & le frere des Cabires. Il y a eu, comme le prouve Marsham, un Eſculape Roy de Memphis, fils de Menès, frere de Mercure premier, qui vivoit environ deux cens ans après le Déluge, plus de mille ans avant l'Eſculape Grec. Enfin Euſebe (2) parle d'un Aſclepius ou Eſculape, qu'il ſurnomme *Toſorthrus*, Egyptien, & célebre Médecin, à qui d'autres Anciens donnent la gloire de l'invention de l'Architecture, & d'avoir beaucoup contribué à répandre en Egypte l'uſage des lettres que Mercure avoit inventées.

(1) Voyez le Fragment de cet Auteur, Tom. I. l. 2.

(2) Chron. Dyn. 3. des Rois de Memphis.

Ce n'eſt donc point dans la Grece, mais dans la Phenicie & dans l'Egypte qu'il faut chercher le veritable Eſculape. Honoré comme un Dieu dans ces deux pays, ſon culte paſſa dans la Grece, & fut établi d'abord à Epidaure ville du Peloponneſe, voiſine de la Mer, où apparemment quelques colonies s'arrêterent d'abord. Il n'en fallut pas davantage aux Grecs pour publier que ce Dieu étoit originaire de Grece. Mais comme leur Mythologie étoit fondée ſur des traditions fort incertaines, ils racontoient différemment ſon hiſtoire; peut-être auſſi que la pluralité des perſonnes qui avoient porté le même nom, étoit cauſe de cette confuſion. En effet ſans vouloir rapporter ici tout ce qu'on a dit de ſes parens, je m'en tiens à l'opinion la plus généralement reçûe dans la Grece, qui lui donnoit pour pere Apollon, c'eſt-à-dire quelque Prêtre de ce Dieu, & pour mere Coronis fille de Phlegyas; car pour la tradition qui portoit qu'il devoit le jour à Arſinoë fille de Leucippus, c'eſt ſelon Pauſanias celle de toutes la moins vraiſemblable & la moins autoriſée. En effet Apollophane, pour obliger les Meſſeniens, du pays deſquels étoit Leucippe, étant allé à Delphes pour s'informer du lieu de la naiſſance d'Eſculape, &

de celui de ſes parens, l'Oracle, ou pour parler plus juſte, Apollon lui-même répondit qu'il étoit ſon pere, que Coronis étoit ſa mere, & qu'il étoit né à Epidaure.

Phlegyas l'homme le plus belliqueux de ſon temps, étant allé, ſelon Pauſanias (1), dans le Peloponneſe, en apparence dans le deſſein de voyager, mais en effet pour examiner le pays, avoit amené ſa fille avec lui, laquelle pour cacher ſa groſſeſſe à ſon pere, alla du côté d'Epidaure, où elle accoucha d'un fils qu'elle expoſa ſur une montagne qui s'appelle encore aujourd'hui le mont *Titthyon*, ou de la *mammelle*; au lieu qu'avant cette avanture on l'appelloit *myrtion*, à cauſe des myrthes qui y croiſſoient; & la raiſon de ce changement eſt que cet enfant ayant été ainſi abandonné, fut allaité par une des chevres qui paiſſoient dans un bois voiſin (*a*), & gardé par le chien du troupeau. Ariſthenes, c'étoit le nom du chevrier, venant à paſſer en revûe ſon troupeau, s'apperçut qu'il lui manquoit une chevre avec ſon chien, & s'étant mis à les chercher, il trouva l'enfant & voulut l'emporter; mais au moment qu'il s'approchoit pour le prendre, il le vit tout reſplendiſſant de lumiere, ce qui lui fit croire qu'il y avoit là quelque choſe de divin, & il s'en retourna. Auſſitôt la renommée publia par tout qu'il étoit né un enfant miraculeux. Pauſanias ajoute au recit que je viens de rapporter, qu'on diſoit auſſi que Coronis dans le temps même de ſa groſſeſſe, ſe laiſſa débaucher par Iſchys fils d'Eletus; on publioit encore qu'elle mourut en couche; & de ces deux circonſtances Ovide (2) a bâti la fable qu'Apollon ayant appris du corbeau l'infidelité de ſa maitreſſe, lui avoit percé le ſein d'un coup de fleche, en avoit retiré l'enfant dont elle étoit groſſe, & l'avoit envoyé au Centaure Chiron, qui s'étoit chargé de ſon éducation. Le fondement de cette double fiction, eſt que le délateur fut regardé comme un oiſeau de mauvais augure ainſi que l'oiſeau dont Ovide lui donne le nom, & que Coronis étant morte en couche, on dit qu'elle avoit été tuée d'une des fleches d'Apollon. Mais comme il étoit

(1) In Corinth.

(2) Met. l. 2.

(*a*) Lactance, Div. Liv. I. dit que ce fut une chienne qui lui donna à tetter.

rare qu'on attribuât à ce Dieu les morts prématutées des femmes, ainſi qu'on l'a dit dans ſon hiſtoire, une autre tradition (1) portoit que c'étoit Diane elle-même qui pour venger ſon frere de l'infidelité de ſa maitreſſe (2), lui avoit ôté la vie, ce qui eſt très conforme à l'opinion qu'on avoit de ces ſortes de morts.

(1) Pauſ. Loc. cit
(2) P. ibid.

Comme le nom de Coronis dans la Langue Grecque eſt le même que celui de la corneille, on publia à ce ſujet encore une nouvelle fable, en diſant, comme on le voit dans Lucien (3), qu'Eſculape étoit ſorti ſous la figure d'un ſerpent, d'un œuf de cet oiſeau; mais cette fiction dont on apperçoit le fondement dans la conformité de nom, n'eut lieu, 1°. Que parce que le ſerpent étoit le ſymbole d'Eſculape, 2°. Qu'à cauſe du conte que fit courir le faux Alexandre dont nous parlerons dans la ſuite de ce Chapitre.

(3) Dial. du faux Alex.

Eſculape retiré du lieu où il avoit été expoſé, fut nourri par Trigone, qui étoit peut-être la femme même du Chevrier qui l'avoit découvert, & lorſqu'il fut en état de profiter des leçons que donnoit en ce temps-là le célebre Chiron, Phlegyas à qui ſans doute on l'avoit remis, l'envoya à ſon école. Comme il étoit, ainſi que nous l'apprenons de Diodore de Sicile, d'un eſprit très-vif & très-ſubtil, il y fit de tels progrès, ſur-tout dans la connoiſſance des ſimples & dans la compoſition des remedes, dont il en inventa un grand nombre de très-ſalutaires, ayant joint ſuivant l'uſage de ce temps-là, la Chirurgie à la Médecine, qu'il devint dans la ſuite, non-ſeulement un grand Médecin, mais paſſa même pour l'inventeur & le Dieu de la Médecine.

Il eſt vrai que les Grecs qui ne ſe ſoutiennent gueres dans l'hiſtoire de ces ſiecles reculés, donnoient à Apis fils de Phoronée la gloire d'avoir inventé cet art; mais peut-être que l'ayant laiſſé encore très-imparfait, Eſculape le porta à un point de perfection qui fit dire qu'il en étoit l'inventeur.

Contemporain de Jaſon & d'Hercule, Eſculape peut avoir eu le même maître qu'eux, & Chiron étant celui qui paſſoit pour le plus habile homme de ſon temps dans l'édution de la Jeuneſſe, peut très-bien les avoir élevés tous trois.

Cet habile Centaure poſſedoit également l'Aſtronomie, la Muſique, l'art de la Guerre & la Médecine. Ainſi pendant qu'Hercule s'appliquoit à la lutte & aux autres exercices du corps, & Jaſon à l'art de la Guerre, Eſculape ſe donna tout entier à la Médecine, & y fit de grands progrès. Comme les connoiſſances de College ſont ordinairement les plus durables, lorſque Jaſon & Hercule entreprirent l'expedition de la Colchide, ils engagerent Eſculape à être du voyage (*a*), & il leur rendit de grands ſervices en qualité de Médecin. Enfin il s'acquit tant de reputation dans ſon art, qu'il mérita après ſa mort comme Hercule & quelques autres de ſes contemporains, les honneurs de l'Apotheoſe, & fut regardé comme le Dieu de la Médecine. Même ſi nous en croyons Pauſanias, ce fut peu de temps après ſa mort qu'il reçut les honneurs divins. On ajoute encore qu'il formoit dans le ciel le ſigne qu'on appelle le Serpentaire. Ses deſcendans ſuivant Pauſanias (1) regnerent dans une partie de la Meſſenie, & ce fut de-là que Machaon & Podalire ſes deux fils partirent pour aller à la guerre de Troye. Les Meſſeniens citoient même les vers d'Homere qui repréſente Neſtor conſolant le Roi Machaon bleſſé d'un coup de fleche, comme étant ſon voiſin, car ils regnoient l'un & l'autre dans la Meſſenie. On voyoit, au rapport du même Auteur, à Geranie le tombeau de Machaon, & à Pherés un temple qui lui étoit dedié. Car il eut part auſſi aux honneurs divins, & ce fut Epithès Roi d'Andamie qui établit ſon culte dans la Meſſenie. Pour Podalire, on ignore l'hiſtoire des dernieres années de ſa vie. Tzetzès nous apprend cependant ſur l'autorité du Médecin Soranus d'Epheſe, qu'il avoit paſſé à Rhodes, où apparemment il étoit mort.

(1) In Meſſ.

Eſculape épouſa Epione (2), de laquelle il eut les deux fils dont nous venons de parler, & quatre filles, Hygiéa, Eglé, Panacea & Jaſo.

(2) D'autres nomment ſa femme Lampotie.

Je n'ignore pas que quelques Sçavans du dernier ſiécle & de celui-ci, prétendent qu'il n'y eut jamais d'autre Eſcu-

(*a*) Clem. d'Alex. Strom. l. 5. Voyez ma Diſſ. ſur les Argonautes. Mem. de l'Acad. des Belles-Lettres, pag. 2.

lape que l'Egyptien & le Phenicien dont nous avons parlé au commencement de ce Chapitre, mais c'eſt avancer une prétention inſoutenable : l'hiſtoire qu'on vient de rapporter ſe ſoutient dans l'eſſentiel, & la plûpart de celles de ce temps-là, quoique véritables, n'ont pas toutes tant de liaiſon On trouve effectivement un Eſculape dans la liſte des Argonautes, & il eſt fort naturel de voir ſon fils dans une guerre qui ſuivit de ſi près leur expédition. Car enfin quand nous adopterions l'ingenieuſe conjecture de Bochart (1) ſuivi en cela par le P. Thomaſſin & d'autres ſçavans, que le nom d'Eſculape, ou pour parler plus juſte, d'Aſclepius, eſt tiré de celui de *Kaleb*, que les Hebreux donnoient au chien, & eſt compoſé de ces deux mots de la même Langue *Iſch-Kalibi, vir caninus*, qu'en conclura-t-on, ſi-non qu'il y a eu un Eſculape dans les pays Orientaux, long-temps avant qu'on le connût dans la Grece, ce qu'on ne nie point ? Dirons-nous encore avec ce célebre Auteur, que c'étoit à raiſon de ce nom que dans les Temples d'Eſculape il y avoit des chiens, au rapport de Pauſanias ? on le veut bien : c'étoit un reſte de la tradition Egyptienne, ou Phenicienne portée dans la Grece par les colonies de Danaüs & de Cadmus. Dirons-nous avec M. Fourmond (2) que la particule *Es*, ou *Ez* qui ſe trouve à la tête du nom de ce Dieu, ſignifie une chevre dans la Langue des Pheniciens, & avec peu de changement la même choſe dans celle des Grecs ; & que c'eſt ce qui a fait publier qu'Eſculape avoit été nourri par cet animal ? On l'accorde. Suivrons-nous le ſentiment du même Auteur lorſqu'il dit que ce Dieu étoit le frere d'Eliezer, qui ſelon lui eſt le même qu'Hermès, & que l'un & l'autre étoit de *Caleb*, ou de la ville du *Chien* ſur les côtes de Phenicie ; & que c'eſt-là la veritable origine du nom de ce Dieu, que Bochart n'avoit fait qu'entrevoir ſans aller plus loin ? On le veut encore ; en avertiſſant cependant que ce ſont de ces conjectures auſquelles il eſt permis de ſe rendre, ou de les rejetter, ſuivant la force des preuves dont elles ſont appuyées, & que je conſeille de lire dans l'ouvrage même de cet Académicien. Toujours valent-elles mieux que celles que M. Huet

(1) Hieroz. Ponſ. t. l. 2. c. 55.

(2) Refl. crit. Tom. I. p. 189.

Huet a raſſemblées (1) pour prouver qu'Eſculape étoit le même que Moyſe. Mais ni les uns ni les autres ne détruiſent point l'exiſtence de l'Eſculape Grec.

(1) Dem. Evang. p. 4.

Concluons donc, pour accorder tant de ſentimens différens, qu'il eſt indubitable qu'il y a eu un Eſculape en Phenicie, & un autre en Egypre; que le culte du premier fut porté dans la Grece par la colonie de Cadmus, & le ſecond par celle de Danaüs, quelques ſiecles avant la guerre de Troye (*a*); que ce culte fut adopté par les Grecs; mais que dans la ſuite un célebre Médecin qui vivoit du temps d'Hercule & de Jaſon, ayant mérité les honneurs divins, on confondit ſon culte avec celui qu'on rendoit à l'ancien Eſculape; de ſorte que dans la ſuite on oublia tout-à-fait l'ancien & qu'on n'honora plus que le nouveau.

Comme les Grecs pouſſoient toujours l'éloge de leurs grands hommes au-delà du vrai, ils dirent par une hyperbole outrée, qu'Eſculape étoit devenu ſi habile en Médecine, que peu content de guérir les malades, il reſſuſcitoit même les morts (*b*); que Pluton le cita devant le tribunal de Jupiter (2), & ſe plaignit à lui de ce que l'empire des morts étoit conſidérablement diminué, & couroit riſque enfin de ſe voir entierement déſert: de ſorte que Jupiter irrité tua Eſculape d'un coup de foudre. On ajoutoit encore qu'Apollon indigné de la mort de ſon fils, tua les Cyclopes qui avoient forgé la foudre dont Jupiter s'étoit ſervi, & le reſte de la fable que j'ai rapportée dans l'hiſtoire d'Apollon; fiction qu'on voit bien ſignifier ſeulement qu'Eſculape avoit porté ſon art fort loin, & avoit guéri des maladies qu'on croyoit deſeſperées.

(2) Diod. l. 4. & autres Mythol.

Le culte de l'Eſculape Grec fut établi d'abord à Epidaure, lieu de ſa naiſſance, & bien-tôt répandu enſuite dans toute la Grece. « Que ce culte ait commencé dans cette » ville, dit Pauſanias (3), j'en ai plus d'une preuve. Car pre-

(3) In Corinth.

(*a*) On donnera les dates préciſes de l'arrivée de ces colonies au commencement du Tome III.

(*b*) Ovide comme nous le dirons dans l'Hiſt. de Theſée, dit qu'il reſſuſcita Hippolite, & Julien dit la même choſe de Tyndare.

» mierement, ſa fête ſe célebre avec plus de pompe & » de magnificence à Epidaure que par-tout ailleurs. En ſe» cond lieu les Atheniens conviennent que cette fête leur » eſt venue d'Epidaure, auſſi l'appellent-ils *Epidaurie*, de mê» me que l'anniverſaire du jour auquel les Epidauriens ont » commencé à honorer Eſculape comme un Dieu ». On l'honoroit à Epidaure ſous la figure d'un ſerpent, ce qui n'empêchoit pas qu'il n'eût auſſi dans ſes ſtatues la figure d'un homme. Celle qui étoit d'or & d'yvoire, ouvrage de Thraſimede de Paros, repréſentoit ce Dieu aſſis ſur un trône, ayant un bâton à une main, & appuyant l'autre ſur la tête d'un ſerpent, avec un chien couché près de lui. Quoiqu'Eſculape fût toujours repréſenté barbu, on voyoit cepen-
(1) Loc. cit. dant, au rapport de Pauſanias (1), une de ſes ſtatues ſans barbe.

D'Epidaure le culte de ce nouveau Dieu paſſa d'abord à Athenes, & dans pluſieurs autres villes de la Grece. Ar-
(2) Id. ib. chias ayant été bleſſé à la chaſſe, vint (2) à Epidaure implorer le ſecours d'Eſculape; & lorſqu'il fut guéri il porta ſon culte à Pergame, où ce Dieu fut regardé comme le patron & le protecteur de cette ville. Auſſi le trouve-t-on ſouvent ſur les médailles des Empereurs frappées à Pergame. Dans un médaillon qui fut fait à l'occaſion de la paix entre les Pergameniens & les Mytiléniens, ce Dieu paroît avec ſon bâton & un ſerpent, debout près d'une Déeſſe aſſiſe, qui eſt apparemment Junon protectrice des Mytileniens. Sur un autre médaillon frappé à Pergame, on voit Eſculape avec la Fortune, pour marquer ſans doute que la protection de ce Dieu étoit la ſource du bonheur des Pergameniens. On trouve encore ce Dieu ſur les médailles des Tilinéens, ce qui prouve qu'ils avoient auſſi adopté ſon culte. De Pergame la connoiſſance de ce Dieu paſſa bien-tôt à Smirne, où on lui bâtit ſur le bord de la Mer un Temple qui ſubſiſtoit encore du temps de Pauſanias. L'Iſle de Crete reçut auſſi le même culte, témoin le Temple qu'il avoit dans cette Iſle De l'Europe & de l'Aſie il fut porté en Afrique, puiſque les habitans de Balanogre, dans la Cyrénaïque, lui avoient auſſi dé-

dié un Temple (1) Ceux-ci même lui immolerent des chevres, ce que ne faiſoient pas les Epidauriens. (1) Id. ib.

Outre le Temple bâti à Epidaure en l'honneur d'Eſculape, ce Dieu y avoit encore un bois ſacré, dans l'enceinte duquel on ne laiſſoit ni mourir aucun malade, ni accoucher aucune femme. Tout ce que l'on y ſacrifioit à ce Dieu, devoit ſe conſumer dans le bois, ce qui s'obſervoit auſſi à Titane, où le même Dieu étoit honoré. Sa ſtatue, ouvrage de Thraſimede, étoit d'or & d'yvoire, comme celle de Jupiter Olympien à Athenes, mais plus petite de moitié. Eſculape y eſt repréſenté ſur un trône, tenant d'une main un bâton, & appuyant l'autre ſur la tête d'un ſerpent. Enfin on voyoit autour du Temple un grand nombre de colomnes, ſur leſquelles étoient écrits les noms de ceux qui rapportoient leur guériſon à ce Dieu.

Les habitans de Titane (2) qui honoroient Eſculape, comme nous l'avons dit, lui offroient en ſacrifice le taureau, l'agneau & le porc. Ils ne ſe contentoient pas de couper les cuiſſes des victimes comme dans les autres ſacrifices, il les faiſoient rôtir toutes entieres, à la reſerve des peaux qu'ils brûloient ſur l'autel. Coronis mere d'Eſculape participoit auſſi aux honneurs divins, & avoit dans le Temple de ſon fils une ſtatue qu'on tranſportoit tous les ans dans celui de Minerve. Le coq & le ſerpent étoient auſſi ſpécialement conſacrés au même Dieu On nourriſſoit ſelon Pauſanias des couleuvres privées dans ſon Temple d'Epidaure, & on ne le repréſente guéres ſans ce ſymbole, comme on le dira dans un moment. On prétendoit même que c'étoit ſous la figure de cet inſecte qu'il ſe faiſoit voir. En effet les Romains attaqués de la peſte, ayant conſulté les Livres ſacrés, apprirent que pour être délivrés de ce fleau, il falloit aller chercher Eſculape à Epidaure, ainſi que le racontent Tite-Live (3), Florus, Valere-Maxime (4) & Ovide (5). On députa des Ambaſſadeurs à Epidaure, & les Prêtres leur aiant donné une couleuvre privée, qu'ils leur dirent être Eſculape lui-même, ils l'embarquerent avec eux, & arriverent près de l'Iſle du Tybre, où elle ſortit du vaiſſeau, & ſe cacha ſous des ro- (2) Id. ib. (3) L. 10. (4) L. 1. (5) Met. L. 15.

ſeaux. On crut que ce Dieu avoit choiſi ce lieu pour demeure ; & après qu'on y eût bâti un Temple en ſon honneur, on fit revêtir tous les bords de l'Iſle d'un quay de marbre, ſous la figure d'un grand vaiſſeau : ce fut ainſi que l'an de Rome 462. le culte d'Eſculape fut établi dans cette ville. Cet évenement eſt repréſenté dans un beau médaillon du Cabinet du Roi, au revers d'un Antonin. On y voit le Tybre ſous la figure ordinaire des fleuves, aſſis ſur l'eau, tenant un rameau de la main gauche : près de lui paroît l'Iſle du Tybre que Plutarque appelle Meſopotamie, parce qu'elle eſt au milieu de ce fleuve. Elle a la forme d'un vaiſſeau, comme elle l'avoit effectivement, & il en paroît encore quelques reſtes, qui ont échapé à l'injure des temps & aux débordemens de ce fleuve. Sur le haut de la proue du navire que repréſente cette Iſle, eſt dans la médaille un ſerpent à replis tortueux, & qui avance la tête contre le cours de l'eau. (*a*)

Le ſerpent au reſte, pour le dire en paſſant, ne paroît ſi ſouvent dans les monumens qui repréſentent Eſculape, qu'à cauſe que cet inſecte dont on tire d'excellens remedes, eſt d'un grand ſecours dans la Médecine, ou parce qu'il eſt le ſymbole de la prudence, vertu ſi neceſſaire aux Médecins. Une avanture pareille à celle que je viens de raconter étoit arrivée, ſelon Pauſanias (1), à ceux qui bâtirent dans la Laconie la ville de Limera, qui envoyerent auſſi chercher Eſculape. L'opinion où l'on étoit que ce Dieu paroiſſoit ſous la figure d'un ſerpent, donna lieu à la fourberie d'un certain Alexandre, que Lucien raconte ſi agréablement (2). Cet avanturier ayant trouvé le moyen d'introduire un de ces inſectes dans un œuf de corneille, & l'ayant mis dans les fondations d'un Temple qu'on commençoit à bâtir à Calcedoine en l'honneur d'Eſculape, publia qu'il y avoit trouvé cet œuf, & l'ayant ouvert en préſence de pluſieurs perſonnes, leur ſoutenoit que c'étoit Eſculape, puis s'étant caché pendant quelque temps, il reparut avec une groſſe couleuvre qu'il avoit apprivoiſée, & le peuple crédule s'imaginant que

(1) In Lacon. c. 23.

(2) Dial. du faux Proph.

(*a*) Cette Iſle s'appelle aujourd'hui l'Iſle Saint Barthelemy.

c'étoit le Dieu de la Médecine, ne manqua pas de conſulter cet impoſteur, qui gagna à ce métier beaucoup d'argent.

Les malades venoient en foule dans les Temples de ce Dieu pour être guéris de leurs infirmités, ils y paſſoient ordinairement la nuit; & lorſqu'ils y avoient reçû quelque ſoulagement, ils laiſſoient des repréſentations des parties de leurs corps qui avoient été guéries.

Il y a grande apparence au reſte que les Prêtres qui deſſervoient ces Temples, & qui ordinairement étoient d'habiles Médecins, faiſoient prendre, mais d'une maniere myſtérieuſe, des remedes à ces malades, ou qu'ils en mêloient dans les choſes que ces malades pour ſe ſoutenir étoient obligés de prendre, & qu'enſuite ils attribuoient à ce Dieu des guériſons qui n'étoient dûes qu'à ces remedes. Ce que je dis-là n'eſt pas ſans fondement: on ſçait qu'Apollonius de Thiane ayant paſſé quelques années dans le Temple qu'Eſculape avoit à Egès ville de Cilicie, & qui étoit un des plus célebre, y puiſa pluſieurs connoiſſances, & apprit l'uſage d'un grand nombre de remedes, dont il ſe ſervit dans la ſuite pour guerir les malades, auſquels il les donnoit gratuitement; ce qui lui en attira une foule dont il étoit toujours environné, & lui acquit beaucoup de réputation.

Quelques railleries qu'il y ait dans le Plutus d'Ariſtophane contre Eſculape & les autres Dieux, on y apperçoit cependant de quelle maniere les malades paſſoient la nuit dans ſon Temple, pour y être gueris; & il y a peut-être peu de morceaux dans l'Antiquité, dont on puiſſe tirer plus de lumieres ſur cet article, que dans cette Comédie (*a*).

Les autres Dieux de la Medecine, & de la Santé qu'elle procure, étoient parmi les Grecs Theleſphore, Hygiea, Jaſo, & Panacée, qu'on diſoit être les enfans d'Eſculape, & *Meditrina*. Les Pergameniens, au rapport de Pauſanias, ſur la foi d'un Oracle, honoroient comme un Dieu Theleſphore, que les Epidauriens, qui lui rendoient auſſi les honneurs divins, appelloient *Aceſios*, *qui rend la ſanté*, & les Sicyoniens,

(*a*) Voyez la Medaille des Epidauriens, rapportée dans Spanheim, & la page 76. du troiſiéme Volume du Théâtre Grec.

Evemerion. Auſſi ce Dieu étoit-il à parler exactement, le Dieu des convaleſcens. Hygiea participoit auſſi aux mêmes honneurs, ainſi que ſes ſœurs (*a*) Panacée & Jaſo. L'Auteur que je viens de citer, dit que dans le Temple d'Eſculape à Sicyone étoit une Statue de la premiere de ces trois Déeſſes, preſqu'entierement couverte d'un voile, à laquelle les femmes de cette ville dédioient leurs chevelures ; & on la trouve ſouvent repréſentée ſur les monumens anciens, & ſur les Medailles, tantôt avec ſon pere, ſouvent ſeule. Les Romains ſurtout portoient un grand reſpect à cette Déeſſe, la regardoient comme le ſalut de l'Empire, & lui en donnoient la qualité ſur leurs Medailles.

Je n'ai pas deſſein de parcourir tous les Monumens ſur leſquels on trouve Eſculape, & les autres Dieux de la Medecine qui ont fait la matiere de ce Chapitre. On peut conſulter les Antiquaires; il ſuffit d'avertir qu'Eſculape paroît toujours ſous la figure d'un homme grave, couvert d'un manteau, ayant quelquefois le boiſſeau de Serapis ſur la tête, tenant un bâton à la main, lequel eſt ordinairement entortillé d'un ſerpent; quelquefois avec une patere d'une main, & le ſerpent de l'autre; quelquefois appuyé ſur un cippe entortillé auſſi par un ſerpent. Le coq, animal conſacré à ce Dieu, & dont la vigilance marque celle que doivent avoir les Medecins, ſe trouve quelquefois aux pieds de ſes Statues, & une fois ſeulement il en porte un à la main. On ſçait que Socrate prêt à expirer, dit à ceux qui l'aſſiſtoient dans ce triſte moment, *Nous devons un coq à Eſculape, donnez-le ſans délai.* Hygiea qui accompagne ſouvent ſon pere dans les Monumens qui nous en reſtent, paroît comme une jeune femme, qui tient ordinairement un ſerpent d'une main, & une patere de l'autre; quelquefois le ſerpent boit dans la patere, quelquefois il entortille tout le corps de la Déeſſe. Theleſphore eſt toujours peint en jeune enfant, & avec un habit ſingulier. C'eſt une longue robbe qui lui couvre tout le corps, en ſorte que les bras ne paroiſſent point; il a ſur la tête une eſpece

(*a*) Ces deux noms ont un rapport marqué avec la Medecine, le premier veut dire *remede univerſel*, le ſecond, *medela*, ou *gueriſon*.

de capuchon, qui ne laiſſe que le viſage à découvert. Cet habit eſt preſque en tout ſemblable à celui des Camaldules. Cet habillement eſt ſans doute myſterieux, voudroit-il dire que les convaleſcens doivent être bien couverts ? veut-il dire autre choſe ? C'eſt ce qu'on ignore. Enfin *Meditrina*, dont le nom vient de *mederi*, *medela*, *guerir*, *gueriſon*, étoit encore une Déeſſe de la Medecine que Varron & Feſtus nous apprennent avoir été honorée à Rome : la principale céremonie de ſa fête, nommée *meditrinalia*, conſiſtoit à goûter le vin nouveau, par principe de ſanté ; le Pontiſe du Dieu Mars, appellé *Flamen Martialis*, recitoit à haute voix cette formule, *il faut boire le vin nouveau, & le vieux, comme un remede.*

Salus *ou la Déeſſe de la Santé.*

Comme la Santé elle-même eſt ſans contredit le premier de tous les biens de la vie, après avoir parlé des Dieux qu'on honoroit pour l'obtenir, j'en dois dire ici un mot. Les Romains qui en avoient fait une Divinité ſous le nom de *Salus*, l'honoroient d'un culte particulier. Ciceron, Pline, & d'autres encore parlent aſſez ſouvent des Temples conſacrés à cette Déeſſe, & Tite-Live fait mention de celui que lui éleva le Cenſeur *Junius Babulo*, près d'une des portes de la ville, qui pour cela fut appellée la porte de la Santé, *Salutaris*. Comme les Anciens parlent ſouvent de l'Augure de la Santé, & que Ciceron s'exprime ainſi à ce ſujet, *Salutem populi Sacerdotes augurantor* ; il eſt bon de ſçavoir que les Prêtres de ce College s'étoient arrogés le droit de pouvoir demander ſeuls aux Dieux la ſanté de chaque particulier & de tout l'Etat, comme ſi chacun n'avoit pû la demander lui-même. Dion (1). nous apprend que le jour deſtiné à cette céremonie des Augures, étoit très ſolemnel ; & comme il falloit que pendant l'année il ne fût parti de Rome aucune armée, & qu'on jouît d'une profonde paix, il arrivoit ſouvent qu'on étoit bien du temps à pouvoir prendre les Augures de la Santé.

(1) L. 3.

CHAPITRE VI.

De quelques Dieux particuliers aux Grecs, & à quelques Peuples de l'Aſie Mineure & des Iſles.

PARMI les Dieux dont je dois parler dans ce Chapitre, il y en avoit de Topiques, ou de particuliers à quelques lieux; & de communs, qui étoient adorés en pluſieurs endroits. Ces Dieux étoient ordinairement appellés les Dieux Tutelaires, qu'on croyoit prendre ſoin ou d'une perſonne, ou d'une maiſon, ou d'une ville, & quelquefois de tout un Peuple, & qu'on honoroit d'un culte particulier. Servius ſur le vers dans lequel Virgile appelle Hercule le Gardien de Soracte, *Cuſtos Soractis Apollo* (1), obſerve que ces Dieux Topiques étoient affectés à un pays particulier. Chaque pays avoit un ou pluſieurs de ces Dieux. Ainſi Aſtarté étoit la Divinité Topique des Syriens; Diaſarès & *Dionyſius*, des Arabes; *Marica*, des habitans de Minturne en Italie; *Tibilinus*, des peuples de la Norique; *Delventinus*, des Cruſtumeniens; *Ancharita*, des Aſculans. Telle étoit encore Minerve à Athenes; Junon, à Samos & à Carthage; Mars dans la Thrace; Venus à Cythere, à Paphos & à Amathonthe, &c. Faune, aux Latins; *Sancus*, aux Sabins; *Fenelles*, aux peuples d'Aquilée; *Laphiſtius*, aux Archomeniens; *Tenes*, aux habitans de l'Iſle de Tenedos; Vulcain, à Lemnos; Bacchus, à Naxe; Apollon, à Delphes; chez les Cariens, *Lagdnia*; *Tuiſcon*, & *Velleda*, aux Germains; *Eſus*, aux Gaulois. Les Romains, au rapport de Macrobe (2) avoient auſſi leurs Dieux tutelaires; & lorſqu'ils aſſiegeoient une ville, ils ne manquoient gueres, ſelon Pline, de faire évoquer le Dieu Patron de cette ville, par un Prêtre qu'ils amenoient pour cela, qui avec quelques formules l'exhortoit de quitter ſon domicile, & de venir dans le camp, & enſuite dans la ville, où il ſeroit autrement honoré

(1) Æn. l. 7.

(2) Satur. l. 3. c. 9.

honoré qu'il ne l'étoit dans celle où il avoit choiſi ſa réſidence (*a*).

Comme tous ces Dieux ſont connus, & que j'ai déja parlé de la plûpart, je paſſe à quelques autres qui le ſont moins.

Soſipolis.

JE commence par Soſipolis, Dieu des Eléens, dont parle Pauſanias (1); & comme il eſt le ſeul des Anciens qui nous le faſſe connoître, je vais copier ce qu'il en raconte. Cet Auteur, après avoir dit que Lucine avoit un Temple à Olympie & une Prêtreſſe qui le deſſervoit, ajoute: « Soſipolis a auſſi la ſienne, qui eſt obligée de garder la chaſteté. C'eſt elle qui fait toutes les purifications requiſes, & qui offre au Dieu ſuivant l'uſage des Eléens, une eſpece de gâteau pétri avec du miel. Dans la partie anterieure du Temple, car le Temple eſt double, il y a un Autel dédié à Lucine, & les hommes y ont une entrée libre; plus avant, c'eſt le lieu où Soſipolis eſt honoré: perſonne n'y entre que la Prêtreſſe, qui même pour exercer ſon miniſtere ſe couvre la tête & le viſage d'un voile blanc. Les filles & les femmes reſtent dans le Temple de Lucine, & là elles chantent un Hymne, & brûlent des parfums en l'honneur de Soſipolis: mais elles n'uſent point de vin dans leurs libations. Jurer par Soſipolis eſt pour les Eléens un ſerment inviolable ».

(1) In Eli.

Quant à ce Dieu, continue cet Auteur, voici ce que ces Eléens en racontent. Les Arcadiens étant entrés dans l'Elide, les Eléens marcherent contre eux; & comme ils étoient ſur le point de donner bataille, une femme ſe preſenta à eux tenant un enfant a la mammelle, & leur dit que cet enfant combattroit pour eux. On le mit nud à la tête de l'armée, & on le vit dans le moment ſe métamorphoſer en ſerpent, prodige qui effraya les ennemis, & les obligea de prendre la fuite. Comme par cette avanture Elis fut ſauvée, on donna à l'enfant le nom de *Soſipolis* (2), & on lui bâtit le Temple dont on

(2) Sauveur de la ville.

Voyez ce qui a été dit des évocations dans le premier Volume.

vient de parler, dans le lieu même, où changé en ſerpent il avoit diſparu. Comme Lucine avoit ſans doute préſidé à la naiſſance de cet enfant merveilleux, on lui décerna une partie de cet édifice & des ſacrifices qu'on y offroit.

On peut raiſonnablement croire que ce prétendu Dieu doit ſon origine au ſtratagême des Eléens, qui ayant expoſé un enfant à la tête de leur camp, & ayant fait mettre enſuite à ſa place un ſerpent, publierent le miracle qui effraya les Arcadiens, & les obligea à prendre la fuite ; ce qui n'a rien d'étonnant : mais ce qui l'eſt beaucoup, c'eſt que Pauſanias en Compilateur qui ne ſongeoit gueres à ce qu'il avoit écrit auparavant, parle encore une fois, & dans le même Livre, de ce Dieu ; & ſans rappeller, ou renvoyer à ce qu'il venoit d'en raconter, dit : « L'on voit à Elis un Temple de la » Fortune, & auprès une petite chapelle où l'on rend les » honneurs divins à Soſipolis : il eſt repréſenté d'après une » apparition en ſonge, ſous la forme d'un enfant avec un ha» bit de pluſieurs couleurs & ſemé d'étoiles, tenant d'une » main une corne d'abondance «.

Emithée.

VOICI encore une autre Divinité qui n'étoit connue qu'à Caſtabé, ville de Carie ; c'eſt Emithée, & j'en rapporte ici l'hiſtoire telle que la raconte Diodore de Sicile, d'autant plus volontiers que je ne connois point dans le Paganiſme d'autre demi-Déeſſe qu'elle. Toute la Grece étoit remplie de demi-Dieux & de Heros, & de Temples érigés en leur honneur ; mais pour de demi Déeſſes, ils n'avoient que les trois ſœurs dont je vais parler. Il y a, dit l'Auteur que je viens de nommer (1), dans la ville de Caſtabé (*a*) un Temple d'Emithée dont on compte diverſemenr l'hiſtoire, mais la maniere la plus ſuivie par les habitans de la ville eſt celle-ci. Staphile & Chryſothemis eurent trois filles, Malpadie, Rhoio & Parthenie. Rhoio dont Apollon étoit amoureux, devint groſſe ; & ſon

(1) L. 5. c. 33.

(*a*) C'eſt apparemment Caſtabala, voyez la Martiniere.

pere s'en étant apperçu, l'enferma dans un coffre, & la jetta dans la Mer. Dans ces entrefaites les deux autres ſœurs gardant un jour le vin de leur pere, don nouvellement fait aux hommes, s'endormirent, & quelques pourceaux ayant briſé le vaſe qui le contenoit, il fut répandu juſqu'à la derniere goute. « Ces deux filles craignant la colere de » leur pere allerent au bord de la Mer, & s'y précipiterent. » Apollon qui s'intereſſoit pour elles à cauſe de leur ſœur, » les ſoutint dans leur chute, & les tranſporta dans deux vil- » les différentes ; Parthenie à Bubaſte, où elle a ſon Tem- » ple & ſon culte, & Malpadie à Caſtabé, où cette protec- » tion du Dieu lui a valu le nom d'Emithée, *demi-Déeſſe*, » & la vénération de tous les Habitans de la contrée. En me- » moire même du vin répandu, on lui fait des offrandes de » cette liqueur mêlée avec du miel, & il n'eſt permis à au- » cun homme qui a mangé du porc, ou qui même en a tou- » ché, d'entrer dans le Temple d'Emithée. Les honneurs » de ce Temple ſont accrus dans la ſuite au point que non » ſeulement il eſt en ſinguliere vénération dans le pays, mais » qu'on vient même de fort loin y faire quelques ſacrifices, » & y offrir de riches preſens. Bien plus, les Perſes qui ſont » les maîtres de l'Aſie, & qui ont pillé tous les Temples » des Grecs, ont reſpecté celui-ci. Les Brigands même, pour » qui il n'y a rien de ſacré, ſe ſont toujours abſtenus de tou- » cher à ſes treſors, quoique ce Temple étant ſans murailles » puiſſe être pillé impunément. Cette diſtinction eſt fondée » ſur l'intérêt commun du genre humain : car on prétend que » tous les malades qui y dorment, ſe trouvent guéris à leur » réveil, & que pluſieurs y ont été délivrés de maux incon- » nus & incurables. On dit ſur-tout que la Déeſſe eſt propice » aux femmes dont les accouchemens ſont difficiles & pé- » rilleux. Auſſi ſon Temple eſt-il rempli des marques de re- » connoiſſance qu'on y a apportées dans tous les temps : depôt » mis en plus grande ſûreté par la Religion de tous les hom- » mes, qu'il ne le ſeroit par des murs & par des gardes ».

Pſaphon.

VOICI un Dieu Topique, adoré dans une partie de la Libye, qui dut ſa divinité à un ſtratagême. C'eſt Pſaphon, qui ayant appris à quelques oiſeaux ces mots : *Pſaphon eſt un grand Dieu*, les lâcha dans les bois, où ils les repeterent tant, qu'on lui rendit après ſa mort les honneurs divins. Le célebre Annon, chef des Carthaginois, voulut en faire autant, au rapport d'Elien, mais ſes oiſeaux mal diſciplinés, ne furent pas plutôt dans les bois, qu'ils reprirent leur chant ordinaire (1), & il fut ainſi fruſtré de ſes eſperances.

(1) Variar. Hiſt.

Carmelus.

LES Syriens qui habitoient aux environs du mont Carmel, avoient un Dieu nommé *Carmelus*, que Tacite (*a*) diſtingue nettement de la montagne. Ce Dieu n'avoit point de Temple à la verité, mais on lui avoit conſacré un Autel. Ce fut un de ſes Prêtres nommé Baſilius, qui prédit à Veſpaſien qu'il ſeroit Empereur.

Ogoa.

OGOA étoit auſſi un Dieu adoré par les Cariens, ſur-tout dans la ville de Mylaſſe : mais dont on ſçait ſeulement cette circonſtance que rapporte Pauſanias (2) ; que la Mer qu'on croyoit paſſer ſous le Temple de ce Dieu, s'y débordoit quelquefois ; mais cet Auteur en dit autant du Temple de Neptune Hippius qui étoit près de Mantinée, & de celui que le même Dieu avoit dans la citadelle d'Athenes. Il y a apparence qu'Ogoa étoit le nom que les Mylaſſiens donnoient au Dieu de la Mer. Pour ces prétendus débordemens d'eau dont l'un fut ſi funeſte à Epythus fils d'Hippotoüs, qu'il en perdit la vûe, & peu de jours après la vie même (3), c'étoit le jeu de quelque pompe que les Prêtres avoient inven-

(2) In Arc.

(2) Id. ib.

(a) *Eſt inter Judæam Syriamque Carmelus, ita vocant montem deumque; nec ſimulachrum Deo, aut Templum, ſic tradidere majores : aram tantum & reverentiam.* Tac. l. 17.

tée pour concilier plus de reſpect au Dieu qu'ils ſervoient.

Aphea.

Aphea étoit une Divinité adorée par les Eginetes & en même temps par les Cretois, comme nous l'apprenons du même Pauſanias (1) qui en conte ainſi l'hiſtoire. Dans la même Iſle, dit-il, on trouve un Temple conſacré à la Déeſſe Aphea, en l'honneur de laquelle Pindare a fait un Ode pour les Eginetes. Les Cretois ont une ancienne tradition touchant cette Déeſſe, & prétendent que Carmanor eut un fils nommé Eubatus, & que de Jupiter & de Carmis fille de cet Eubatus nâquit Britomartis, laquelle n'ayant de paſſion que pour la courſe & pour la chaſſe, fut chere à Diane, mais qu'en voulant éviter les pourſuites de Minos qui en étoit éperdûment amoureux, elle ſe jetta dans la Mer, & tomba dans des filets de pêcheurs. Sa protectrice la mit enfin au nombre des Dieux. Les Eginetes à qui elle apparut, l'honorerent depuis ſous le nom d'Aphea; pendant qu'en Crete elle porte le nom de *Dictynna*, nom tiré des filets où elle tomba. Cette Déeſſe au reſte eſt la même que Diane, adorée ſous différens noms.

(1) In Corinth.

Zamolxis.

Les Thraces & les Getes, au rapport d'Herodote (2), avoient auſſi un Dieu qui leur étoit particulier, & qui leur tenoit lieu de tous les autres. C'étoit Zamolxis leur grand Legiſlateur, dont l'hiſtoire mérite d'avoir ici ſa place. Ceux qui habitent ſur les côtes de l'Helleſpont, apprirent à Herodote que Zamolxis avoit été eſclave de Pythagore fils de Mneſearque; & qu'après avoir obtenu ſa liberté, il acquit de grandes richeſſes & retourna dans ſon pays. Son premier objet fut de polir une nation groſſiere, & de la faire vivre à la maniere des Ioniens. Pour y réuſſir il fit bâtir un ſuperbe palais, où il régaloit tour à tour tous les habitans de la ville, leur inſinuant pendant le repas que ceux qui vivoient ainſi que lui ſeroient immortels, & qu'après avoir payé à la nature le tribut

(2) Liv. 4. c. 94. & 95.

que tous les hommes lui doivent, ils ſeroient reçûs dans un lieu agréable, où ils jouiroient éternellement d'une vie heureuſe : pendant ce temps-là il travailloit à faire conſtruire une chambre ſous terre, & ayant diſparu tout d'un coup, il s'y renferma, & y demeura caché pendant trois ans. On le pleura comme mort, mais au commencement de la quatriéme année il ſe montra de nouveau, & ce prétendu prodige frappa tellement ſes compatriotes, qu'ils parurent diſpoſés à croire tout ce qu'il leur avoit dit. Dans la ſuite on le mit au rang des Dieux, & chacun fut perſuadé qu'en mourant il alloit habiter avec ce Dieu. Ils lui expoſoient leurs beſoins, & l'envoyoient conſulter tous les cinq ans. La maniere au reſte dont ils le faiſoient, également cruelle & bizarre, prouve qu'en mourant, Zamolxis n'avoit pas beaucoup réuſſi à les polir. Lorſqu'ils avoient choiſi celui qui devoit aller lui expoſer leurs beſoins, on chargeoit quelqu'un de tenir trois javelines droites, pendant que d'autres tenoient le député par les pieds, & le jettoient en l'air pour le faire tomber ſur la pointe de ces piques. S'il en étoit percé on croyoit que le Dieu leur étoit favorable ; & s'il n'en mouroit pas, on lui faiſoit de ſanglans reproches, & on le traitoit comme un ſcelerat. Puis choiſiſſant un autre Député, ils l'envoyoient à Zamolxis, ſans le ſoumettre à la même épreuve. Lorſque le temps étoit troublé par quelque orage, ces mêmes peuples tiroient des fleches contre le Ciel, pour braver celui qui en étoit l'auteur, lui déclarant qu'ils ne croyoient pas qu'il y eût d'autres Dieux que Zamolxis. Herodote qui m'a fourni ce récit, après avoir dit qu'il ne le croyoit pas dans toutes ſes circonſtances, mais qu'il ne lui refuſoit pas une entiere croyance, ajoute qu'il étoit du moins perſuadé que Zamolxis vivoit long-temps avant Pythagore.

Adramus.

(1) Parall. Si nous en croyons Plutarque (1), Adramus étoit auſſi un Dieu particulier à la Sicile, & la Ville d'Adrame qui portoit ſon nom, lui étoit ſpécialement conſacrée, quoique ce Dieu fût en grande vénération dans toute l'Iſle.

Coniſalus, Orthona, Tychon.

Tout ce que nous ſçavons de Coniſalus, d'Orthona, & de Tychon, eſt que c'étoient trois Divinités particulieres aux Atheniens, dont le culte, ſi nous en croyons Strabon, reſſembloit à celui de Priape.

Tanaïs.

Ce même Auteur nous apprend que *Tanaïs* étoit auſſi une Divinité particuliere aux Arméniens, que les eſclaves de l'un & de l'autre ſexe lui étoient conſacrés; que les gens même de condition libre lui offroient leurs filles, qui dès qu'elles étoient conſacréesà cette Déeſſe, étoient autoriſées par la Loi à ſe proſtituer au premier venu, juſqu'à leur mariage, & que cette conduite n'éloignoit pas les prétendans.

Beſſas.

De tous les Anciens je ne connois qu'Ammian Marcellin (1) qui faſſe mention du Dieu Beſſas, ou Beſas, adoré à Abida, ville ſituée à l'extrémité de la Thebaïde. Ce Dieu, ajoute l'Auteur, rendoit des Oracles, & étoit honoré d'un culte particulier dans cette ville, dont il étoit la Divinité tutelaire.

(1) Liv. 19.

Auxeſia & Damia.

Comme c'eſt le même Herodote (2) qui nous fait connoître Auxeſia, & Damia, que Pauſanias (3) nomme Lamia, peut-être par une faute de copiſte, je vais rapporter ce qu'en dit l'Hiſtorien que je viens de nommer. Les Epidauriens dont le territoire étoit devenu infertile, allerent conſulter l'Oracle de Delphes, qui leur apprit que la ſtérilité ne ceſſeroit que lorſqu'ils auroient conſacré deux Statues à Damia & Auxeſia, & qu'il falloit que ces Statues fuſſent de bois d'olivier. Comme il n'y avoit dans la Grece que l'Attique ſeule qui cultivât de ces arbres, les Epidauriens traiterent

(2) Lib. 5.
(3) Loc. cit.

avec les Atheniens qui leur accorderent ce qu'ils demandoient, à condition qu'ils viendroient tous les ans offrir des preſens & des ſacrifices à Minerve Poliade & à Erechthée. Les Statues furent faites, la ſtérilité ceſſa, & les Epidauriens executerent la convention. Mais dans la ſuite les Eginetes ayant enlevé ces Statues, ils ne voulurent plus ſe ſoumettre à la néceſſité de venir à Athenes offrir les ſacrifices accoûtumés, diſant qu'ils avoient executé le Traité tant qu'ils avoient poſſedé les Statues, & que c'étoit alors aux Eginetes qu'il falloit s'en prendre. Les Atheniens envoyerent demander à ceux-ci s'ils vouloient remplir la condition preſcrite aux Epidauriens, & ſur leur refus, ils ſe mirent en état d'enlever de force les Statues des deux Déeſſes, qui ſe trouvant bien-là, réſiſterent à tous les efforts des raviſſeurs, changerent d'attitude, ſe mirent à genoux, & depuis ce temps-là ont toujours demeuré en cet état. Herodote ajoute qu'il avoit bien de la peine à croire ce dernier article, & je penſe qu'il trouvera bien des gens de ſon ſentiment.

Comme cet Hiſtorien ne dit rien de l'origine de ces deux Déeſſes, il faut s'en rapporter aux Trezéniens qui leur rendoient un culte religieux. Selon eux (1), c'étoient deux jeunes filles qui étoient venues de Crete à Trézene, dans le temps que cette ville étoit diviſée par des partis contraires. Elles furent les Victimes de la ſédition, & le Peuple qui ne reſpectoit rien, les aſſomma à coups de pierres. Pour reparer en quelque choſe ce crime, on célebra depuis tous les ans un jour de fête qu'on appelloit la *Lapidation.*

(1) Pauſ. in Corinth.

Zogonoi.

Les Grecs avoient auſſi je ne ſçais quels Dieux qu'ils nommoient *Zogonoi*, comme qui diroit *Animales geniti.* C'eſt Proclus qui en fait mention. On croyoit qu'ils avoient le pouvoir de ptolonger la vie; les fleuves & les eaux courantes leur étoient ſpécialement conſacrés. Je ne ſçais ſi Jupiter n'étoit pas au nombre de ces Dieux, puiſqu'Heſychius lui donne l'épithete de ζωογόνον.

Prodomei

Prodomei.

On trouve auſſi dans la Mythologie des mêmes Peuples les Dieux *Prodomei*, qui préſidoient à la conſtruction des édifices, & qu'on invoquoit avant que d'en jetter les fondemens. C'eſt Pauſanias (1) qui nous les a fait connoître. Ce ſçavant Ecrivain dit en parlant des Megariens. « Là on nous montrera » le foyer ſacré des Dieux Prodomées, à qui Megareus ſa» crifia avant que de jetter les fondemens des nouvelles mu» railles, dont il entoura ſa ville.

(1) In Att.

Les Dieux Purs.

Les Arcadiens honoroient d'un culte particulier des Dieux nommés Καθαροὶ, les Dieux purs. Pauſanias, qui en fait mention, & qui dit que c'étoit par eux que ſe faiſoient chez ce Peuple les ſermens les plus ſolemnels, ajoute en même-temps qu'il ne les connoît point.

Antithées.

Arnobe eſt, je crois, le ſeul qui parle des Dieux *Antithées*; c'étoient de mauvais Génies qu'invoquoient les Magiciens, & qui n'étoient propres qu'à faire du mal. Les mêmes Magiciens invoquoient auſſi les Dieux nommés *Devi*, mais qui ſelon Heſychius n'étoient pas de mauvais Génies.

Déeſſes Potniades.

LES Grecs avoient auſſi en vénération je ne ſçais quelles Déeſſes *Potniades*, appellées ainſi de la ville de Potnia, qui n'étoient propres qu'à inſpirer la fureur (1), & on dit à ce ſujet qu'il y avoit un puits dans cette ville de Béotie, dont l'eau rendoit furieux les chevaux du pays qui en bûvoient (*a*).

(1) μανιῶσαι.

(*a*) Heſychius croit que le nom de ces Déeſſes étoit celui des Bacchantes & des Menades.

Les habitans de cette ville offroient tous les ans dans certaine ſaiſon de l'année des ſacrifices à ces Déeſſes (1), & lâchoient de petits cochons de lait qu'on retrouvoit, dit-on, l'année d'après près de Dodone. Mais puiſque Pauſanias, qui le rapporte, ne croit pas lui-même cette derniere circonſtance, je penſe que tout le monde ſera de ſon avis.

(1) Pauſanias in Beot.

Taraxipus.

Taraxipus étoit un Génie mal-faiſant dont la Statue ne ſervoit dans le Stade d'Olympie, qu'à effrayer les chevaux qui paſſoient auprès, & ce Dieu étoit particulier aux Eléens (2); mais nous en avons parlé ailleurs.

(2) Pauſ. in Eliac.

Cabrus.

La Ville de Phaſelis dans la Pamphilie, avoit auſſi un Dieu particulier, qu'on appelloit *Cabrus*, & à qui on offroit des petits poiſſons ſalés en ſacrifice. Suidas qui fait une Iſle de cette Ville, nomme ce Dieu *Calabrus*, & Eraſme, dans le proverbe des ſacrifices des Phaſeliens, *caprus*.

Alabandus.

Les habitans d'Alabanda, ville de Carie, honoroient d'un culte particulier *Alabandus* leur Fondateur, & c'étoit la premiere de leurs Divinités. Sa mere s'appelloit Callirhoé; & lorſqu'il eut remporté le prix de la courſe, on le nomma Alabandus, car comme le dit Stephanus (3), les Cariens appellent un cheval *Ala*, & la Victoire *Baſida*. Ciceron (4) qui nous apprend le reſpect que les Alabandins avoient pour ce Dieu, ajoute que Stratonicus fatigué des louanges que ces Cariens donnoient ſans ceſſe à leur Fondateur, au mépris d'Hercule qu'ils ne vouloient pas reconnoître, leur avoit répondu: Hé bien qu'Alabandus me haïſſe, & qu'Hercule ſoit votre ennemi.

(3) In Alab.

(1) De Nat. Deor. l. 2.

Tenès.

Tenès fils d'un de ce Cygnus dont nous avons parlé dans l'hiſtoire de Phaëton, pour avoir bâti dans l'Iſle qui de lui prit le nom de Tenedos, la ville de Tenès, devint la grande Divinité des habitans de cette Iſle, ainſi que le dit Ciceron (1) à l'occaſion de Verrès à qui il reproche d'avoir ſi peu reſpecté ce qu'il y a de plus ſacré, qu'il avoit fait enlever la ſtatue de ce Dieu. Je ſçais que Strabon (2) traite de fable ce qu'on raconte de Tenès; mais il n'en eſt pas moins vrai, que les Tenediens l'adoroient comme un Dieu, ainſi qu'il paroît par leurs médailles. Sur quoi on peut conſulter un proverbe d'Eraſme (3), Servius (4) & Lylio Gyraldi.

(1) In Verrem.
(2) L. 13.
(3) Τενεδίος Ἀποφθεγμα.
(4) In 2. En.

Coronis.

Les Sicyoniens, au rapport de Pauſanias (5), avoient une Déeſſe qu'ils nommoient Coronis; Lylio Gyraldi prétend que cet Auteur ne nous apprend point ſi c'étoit la mere d'Eſculape dont parle Ovide, ou quelqu'autre; qu'il dit ſeulement qu'elle n'avoit point de Temple, & quand la ſaiſon de lui offrir des ſacrifices étoit arrivée, on la portoit dans celui de Pallas. Mais ce ſçavant Mythologue ne s'eſt pas reſſouvenu ſans doute que Pauſanias ayant parlé dans le même Livre de cette Coronis mere d'Eſculape, que Diane fit mourir, ainſi que nous l'avons dit dans l'hiſtoire de ce Dieu; & faiſant mention enſuite du Temple qu'Alexanor fit bâtir dans la Sicyonie en l'honneur de ſon grand-pere Eſculape, ainſi que de la ſtatue d'Hygeia, & de celle de Coronis, il n'eſt pas douteux que c'eſt de la mere de ce Dieu qu'il a voulu parler.

(5) In Corinth.

Evemerion.

Les Sicyoniens avoient deux autres Dieux, du moins un Dieu & un demi-Dieu, qui leur étoient particuliers, Evemerion & Alexanor. Pauſanias (6) nous apprend à leur ſujet

(6) In Corint.

que tous les jours après le coucher du Soleil, on honoroit le premier comme un Heros, & l'autre comme un Dieu.

Adephagia.

Les Siciliens reconnoiſſoient *Adephagia*, Déeſſe de la gourmandiſe, & ſi nous en croyons Elien (1), elle avoit un Temple dans lequel on avoit mis la ſtatue de Cerès. Ciceron dit auſſi qu'ils honoroient comme une Déeſſe la ville d'Himera (2). On ne ſçait rien d'*Autematia*, ou *le Hazard*, ſinon que Timoleon lui fit bâtir un Temple; ni d'*Ergané* adorée comme une Divinité par les deſcendans de Phidias, ainſi que nous l'apprend Pauſanias : ni des *Gemetyllides*, qui, ſuivant le même Auteur (3), avoient leurs ſtatues à Athenes, auprès de celle de Venus Coliade.

(1) Var. Hiſt. l. 1. c. 27.

(2) In Verr.

(3) In Attic.

Le Dieu, bon ou *le bon Génie.*

On adoroit encore un Dieu, ou plutôt un Genie nommé Ἀγαθὸς θεὸς, le *Dieu bon*, ou le *bon Génie*. Son Temple, ſi nous en croyons Pauſanias (4), étoit à gauche du chemin qui conduiſoit au mont Ménale. Ce Dieu étoit invoqué par les Bûveurs, ce qui l'a fait confondre quelquefois avec Bacchus.

(4) In Arc.

La Néceſſité, & la Violence.

Ce que nous ſçavons de la Néceſſité & de la Violence, eſt que leur Temple, ſuivant Pauſanias (5), étoit dans la citadelle de Corinthe.

(5) In Corinth.

Deus Riſus.

Plutarque (6) nous apprend que Lycurgue avoit mis le Rire, *Riſus*, au nombre des Dieux. Pauſanias en fait auſſi mention (7); & dit que quelques Peuples de Theſſalie célebroient ſa fête avec une gayeté qui convenoit parfaitement à ce Dieu.

(6) In Lycurg.

(7) Cet Auteur l'appelle γελώτος θεὸς.

L'Amitié.

L'AMITIE' que les Grecs nomment φιλία, étoit une Déeſſe dont les Anciens parlent peu, & on ne ſçait ſi elle avoit des Temples & des Autels. Le temps même ne nous en a conſervé aucune repréſentation. Cependant Lylio Giraldi (1) rapporte un fragment de quelques Sentences Hébraïques traduites avec des ſcholies, où on trouve ces paroles: « Les Romains repréſentoient l'Amitié comme une jeune » femme, la tête découverte, vêtue d'un habit groſſier, au » bas duquel étoient écrits ces mots, *la mort & la vie*, pen- » dant qu'on liſoit ſur ſon front ces autres mots, *l'Eté & » l'Hyver* : elle avoit la poitrine découverte juſqu'à l'endroit » du cœur, où elle portoit la main, & on y voyoit ces pa- » roles, *de loin & de près*. Symboles qui marquoient que l'Amitié ne vieillit point, qu'elle eſt égale dans toutes les ſaiſons, dans la préſence comme dans l'abſence ; à la vie & à la mort ; qu'elle s'expoſe à tout pour ſervir un ami, & qu'elle n'a rien de caché pour lui.

(1) Syn. 1.

La Faveur.

TOUT ce qu'on ſçait de la Déeſſe *Faveur*, eſt qu'Apelles en avoit fait un excellent tableau.

Les Prieres, Αἱται.

Les Prieres, ſelon Heſiode (2), étoient filles de Jupiter, ſœurs plaintives qu'on rebutoit plus ſouvent qu'on ne les écoutoit. Homere dans le diſcours de Phœnix à Achile (3) en fait un portrait charmant : « Car vous devez ſçavoir, dit Phœ- » nix, que les Prieres ſont filles de Jupiter ; elles ſont boi- » teuſes, ridées, toujours les yeux baiſſés, toujours rampan- » tes & toujours humiliées. Elles marchent toujours après » l'Injure, car l'Injure altiere, pleine de confiance en ſes pro- » pres forces, & d'un pied leger, les devance toujours, &

(2) Theog.

(3) Il. l. 9.

» parcourt la terre pour effrayer les hommes, pendant que » les humbles Prieres la ſuivent pour guérir les maux qu'elle » a faits. Celui qui les reſpecte & qui les écoute en reçoit de » grands ſecours : elles l'écoutent à leur tour dans ſes beſoins, » & portent ſes vœux aux pieds du grand Jupiter, &c. » Les Mythologues ont tiré de ce portrait pluſieurs explications : mais il ne faut bas beaucoup rêver pour voir qu'Homere a dit que les Prieres étoient boiteuſes, parce qu'elles ne ſuivent pas toujours de près l'injure qui les occaſionne ; qu'elles ſont ridées & ont les yeux baiſſés, parce qu'on ne s'adreſſe que tard & d'une maniere humiliée à celui qu'on veut fléchir après l'avoir offenſé, ainſi du reſte.

La Pauvreté & les Arts.

(1) De Exp. Alex.

ARRIEN (1) nous apprend que les Gadariens adoroient la Pauvreté en même temps que les Arts qu'ils joignoient enſemble dans le même culte, parce qu'en effet la Pauvreté eſt la mere de l'Invention. Plaute, dans le Prologue d'une de ſes Comédies (2), fait jouer un perſonnage à cette Déeſſe, & dit qu'elle étoit fille de la Débauche. Platon, ainſi qu'on l'a dit ailleurs, lui donne l'Amour pour fils.

(2) In Trim.

CHAPITRE VII.

De quelques Dieux particuliers aux Romains.

AVANT que de parler de ces Dieux peu connus hors de Rome, il eſt néceſſaire de donner en racourci un tableau de la Religion Romaine, & des differens changemens qu'elle reçut depuis Romulus juſqu'aux derniers Empereurs Payens. J'ai dit au commencement de ce Volume que les Romains, après avoir adopté preſque tous les Dieux des Grecs, & de la plûpart des Nations qu'ils avoient conquiſes, avoient encore chargé leur Calendrier d'un grand nom-

bre d'autres qui leur étoient particuliers ; & qu'ainſi la Théologie de ce Peuple étoit de toutes celles du Paganiſme la plus remplie de ſuperſtitions & de céremonies. Mais il faut remarquer en même temps que toutes ces additions n'arriverent qu'en differens temps, & qu'à conſidérer cette même Religion dans ſon origine, elle étoit beaucoup plus ſimple & plus degagée de ſuperſtitions qu'elle ne le fut dans la ſuite.

Je commence d'abord par la conſiderer du temps de Romulus ; car quoique ce Prince ſemble ne s'être occupé que de la guerre & de l'établiſſement de ſa nouvelle ville, il ne laiſſa pas de ſonger aux affaires de la Religion : j'ai pour garant Denys d'Halicarnaſſe (1) qui dit qu'il rejetta tout le ſyſtême de la Theologie poëtique des Grecs. Il trouva que leurs fables contenoient des choſes baſſes, puériles, injurieuſes à la Divinité, capables en un mot de corrompre les eſprits foibles & vulgaires. De ſimples mortels, ajoutoit Romulus, auroient honte qu'on leur reprochât ce qu'on impute aux Dieux ſans aucun ménagement ; ou qu'on voulût les honorer d'une maniere auſſi licentieuſe & auſſi diſſolue, qu'on honore ces mêmes Dieux. Ainſi plus Philoſophe qu'on n'auroit oſé ſe promettre de ſon éducation, ce Prince accoutuma ſes nouveaux ſujets à n'avoir que des idées magnifiques de l'Etre ſuprême, & à dédaigner toutes ces fictions qui entretiennent l'ignorance, & la crédulité ſa compagne inſéparable. De là vint apparemment le mépris que les Romains eurent pour les Grecs ; mépris qui s'accordoit & avec la dureté de leurs mœurs, & avec leur averſion pour toute eſpece de ſervitude.

(1) Ant. Rom. L. 1.

Mais je dois rapporter les paroles mêmes de ce ſçavant Hiſtorien, ne fût-ce que pour donner de Romulus une toute autre idée que celle qu'on a de ce premier Roi de Rome. « Je ne puis aſſez admirer, dit cet Auteur, dans un ſeul homme les traits d'une ſageſſe ſi étendue. Romulus étoit perſuadé que le bonheur des Etats dépendoit de ces grands principes, que la plûpart des Politiques font aſſez valoir, mais que très-peu ſçavent exécuter. Il diſoit qu'avant toutes

« choſes il falloit ſe rendre les Dieux favorables, parce que la » proſperité étoit l'effet la plus ordinaire de leur protection... » Ainſi Romulus donna tous ſes ſoins à l'exécution de ce grand » projet, & commença par le culte des Dieux. Il leur bâtit » des Temples, leur érigea des autels, leur dreſſa des ſta- » tues, expoſa leurs images, les décora des marques de leur » puiſſance, & des ſymboles propres à rappeller le ſouvenir » de leurs bienfaits. Il inſtitua des fêtes en l'honneur de cha- » que Dieu, des ſacrifices & des cérémonies différentes & » proportionnées à la maniere dont ils veulent être honorés. » Il établit des ſolemnités publiques, où tout le peuple in- » terrompant ſon travail étoit obligé de ſe trouver. Mais pour » ne rien faire qui ne fût conforme aux anciens uſages, il » conſulta ce qu'il y avoit de plus ſaint, & de plus univer- » ſellement reçû dans la Religion des Grecs. Pour les fables » qui ſont remplies de médiſances, & qui font les Dieux au- » teurs des crimes les plus énormes, il les rejetta toutes avec » horreur; non-ſeulement comme frivoles & inutiles, mais » comme autant d'impietés, qui ſoumettoient les Dieux à » des paſſions dont les hommes mêmes devoient rougir. » Par-là il accoutuma les Romains à ne penſer & à ne parler » jamais qu'avec reſpect de la Divinité, bien loin de croire » les Dieux capables des faits honteux dont quelques fables » les ont chargés.

« On ne lit point dans les Livres de ce temps-là, que les » enfans du Ciel ayent rendu leur pere impuiſſant; que Saturne » devorât les ſiens, dans la crainte qu'ils ne lui enlevaſſent la » couronne; que Jupiter ait détrôné Saturne, & qu'il l'ait » tenu enfermé dans les priſons du Tartare: il n'y eſt point » fait mention des combats des Dieux, ni de leurs bleſſu- » res, ni de leurs chaînes, ni de leur exil. On n'y voit point » de fêtes lugubres, ni de triſtes cérémonies, où l'on ſe la- » mente, où l'on verſe des pleurs, & où des meres éplorées » ſe plaignent de la cruauté des Dieux. Tout corrompus que » ſont à préſent les Romains, on ne nous repréſente point » de Corybantes. Ces aſſemblées ſecrettes, ces couſſes noc- » turnes de Bacchantes, ces libertés affreuſes des deux ſexes

» dans

» dans les lieux les plus reſpectables & les plus ſaints, ſont » abſolument bannis de leurs mœurs ».

Le même Hiſtorien avoue cependant que de ſon temps on avoit plus d'indulgence pour ces fables Grecques; on prétend même, dit-il malignement, que ſous des figures énigmatiques elles cachent les plus rares merveilles, & renferment des choſes très-ſenſées. Je n'examinerai point, continue-t-il, ſi cette opinion eſt fondée ſur de bons titres, & ſi ceux qui la font valoir, ne cherchent point à s'éblouir eux-mêmes. Je me reſerve ſeulement à ſoutenir ici que tout le monde n'eſt point en état de pénetrer ce ſens myſtérieux & reculé. Croira-t-on ſur-tout, que le peuple ait le talent de deviner? Quand on lui trace l'hiſtoire des Dieux adorés dans la Grece, ou il les mépriſe à la vûe des miſeres & des foibleſſes qui les environnent, ou il ſe porte aux plus grands déreglemens, encouragé par leurs exemples. S. Auguſtin (1) nomme parmi les Dieux adoptés par Romulus, Janus, Jupiter, Mars, Picus, Faunus, Tyberinus & Hercule. Au reſte ce Prince fut aidé dans ce qu'il fit en faveur de la Religion, des Prêtres Hetruſques, qu'il avoit fait venir à Rome, & qu'il conſultoit, n'entreprenant rien à ce ſujet que ſur leurs déciſions.

(1) De Civ. Dei. L. 4. c. 23.

Le pacifique Numa dans le long repos dont il jouit pendant ſon regne, tourna toutes ſes vûes du côté de la Religion, & y ajouta un grand nombre de cérémonies qu'il avoit appriſes des Sabins, parmi leſquels il étoit né. Comme les principes ſur leſquels il les établiſſoit étoient à peu près les mêmes que ceux de Pythagore, on a prétendu qu'il étoit diſciple de ce Philoſophe, mais on s'eſt trompé. Pythagore ne vint en Italie que ſur la fin du regne de Tarquin le Superbe, & dès-là il eſt plus raiſonnable de penſer que le Roi & le Philoſophe avoient pris pluſieurs de leurs idées, des Peuples qui habitoient le Latium, ſource de la reſſemblance dont on vient de parler. Quoiqu'il en ſoit, Numa penſoit plus ſainement ſur la Divinité que ceux qui vinrent après lui, & convaincu lui-même de l'exiſtence & de la néceſſité d'un Etre immuable & infini, il en convainquit aiſément ſes Sujets. Il leur perſuada même que cet Etre n'avoit point de

figure corporelle, & que rien n'étoit plus abſurde que de vouloir le repréſenter par des ſtatues ou par des peintures, n'y ayant aucune proportion entre les choſes ſpirituelles & les matérielles. Il défendit auſſi qu'on profanât les Autels par des ſacrifices ſanglans, ajoutant que rien n'étoit plus indécent que de s'en approcher les mains teintes du ſang qu'on venoit de répandre. Perſuadé, comme le dit Denys d'Halicarnaſſe (1), qu'un Etat ne ſubſiſte & ne devient floriſſant que par les ſoins & par la Religion, voici ce qu'il fit par rapport à ce dernier article. D'abord il ne changea rien dans les cérémonies que Romulus avoit ſagement inſtituées, y ajoutant ſeulement ce que ſon prédeceſſeur lui parut avoir omis. Il conſacra pluſieurs lieux à des Divinités auſquelles juſqu'alors on n'avoit rendu aucuns honneurs, leur érigea des Autels, leur bâtit des Temples, ordonna des jours de fêtes, & établit des Prêtres pour avoir ſoin de leur culte. Il fit des loix pour marquer les devoirs & la ſainteté de l'état de ces Miniſtres, pour regler l'uſage de ces cérémonies, la pratique des expiations, & les différentes ſortes de culte qu'on devoit rendre aux Dieux. Comme Romulus lui parut avoir eu quelque choſe au-deſſus de l'homme, il lui éleva un Temple, & ordonna que l'on honorât le Fondateur de Rome ſous le nom de Quirinus, par des ſacrifices ſolemnels. Les Prêtres nommés Curiens, parce qu'ils devoient être attachés à chaque Curie, furent chargés des ſacrifices du premier ordre qu'on offroit publiquement en faveur de ces Curies. Ceux du ſecond ordre furent commis aux Prêtres que les Grecs nomment *Stephanophores*, ou porte-couronnes, & les Romains *Flamines*, ainſi appellés d'une eſpece de bonnet & de voile couleur de feu dont ils enveloppoient leur tête. Le ſoin des ſacrifices du troiſiéme ordre fut donné aux *Céléres*, créés pour ſervir au Roi de gardes du corps, & chargés en même temps d'offrir à certains jours des ſacrifices. Ceux du quatriéme ordre furent confiés à ceux des Prêtres qui par leur état interprétoient les ſignes du Ciel, & qui les appliquoient aux choſes pour leſquelles on croyoit que les Dieux les avoient envoyés. Les Romains nommoient ces

(1) L. 1. c. 63.

Prêtres Augures, d'une ſeule partie de leur art, celle qui regarde le vol des oiſeaux. Les vierges deſtinées à la garde du feu ſacré, les Veſtales compoſoient le cinquiéme ordre dans cette Hierarchie. Le ſixiéme étoit rempli par les Saliens, ou les Prêtres de Mars dont j'ai parlé ailleurs (1). Le ſeptiéme étoit pour les Heraults d'armes, ou *Pacificateurs.* Ces Miniſtres étoient choiſis dans les meilleures familles, & leur ſacerdoce étoit à vie. Comme on les envoyoit pendant la guerre pour porter des paroles de paix, Numa ne les avoit inſtitués, que lorſqu'il ſe trouva obligé de prendre les armes contre les Fidénates qui avoient ſouvent inſulté les Romains, & fait beaucoup de ravages ſur leurs terres.

(1) Premier Tom. Liv. IV. & T. II. L. I.

Le pouvoir de ces Prêtres étoit fort grand, ſi nous en croyons l'Hiſtorien d'où je tire ces détails, puiſqu'on ne pouvoit faire ni la paix ni la guerre que par leur déciſion. Enfin la derniere partie des inſtitutions de Numa, concernant la Religion, comprenoit les ſacrifices & les cérémonies qui étoient du reſſort de ceux qui joignoient le ſouverain ſacerdoce avec le ſouverain pouvoir, c'eſt-à-dire des Pontifes. Miniſtres & arbitres des affaires les plus importantes, ils jugeoient en dernier reſſort de tous les differends qui naiſſoient en matiere de Religion, entre les particuliers, les Magiſtrats, & les Officiers qui par leur ſacerdoce avoient ſoin du culte des Dieux. De même dans tout ce qui concernoit le ſervice divin, lorſqu'il n'y avoit rien d'écrit dans les regiſtres publics, ou de reçû par un uſage public, ils avoient le pouvoir de porter de nouvelles loix, d'examiner la conduite de tous ceux qui ſe mêloient du ſacré miniſtere, & de veiller principalement ſur les miniſtres ſubalternes, afin qu'ils ne fiſſent rien dans les fonctions qui leur étoient preſcrites, qui fût contraire à l'uſage. Telles furent les loix que Numa porta pour regler le ſervice divin; ſans parler d'une infinité d'autres dont il tira de grands ſecours, pour inſpirer aux Romains l'amour de la Religion & de la pieté.

Les autres Rois ſucceſſeurs de Numa, occupés uniquement du ſoin de la guerre, ne firent que peu de changemens à la Religion, & ce ne furent que des occaſions particulieres

qui donnerent lieu à l'introduction de quelques nouvelles Divinités, comme je le dirai dans la ſuite.

Cette premiere ſimplicité ne dura pas long-temps ; & ſi nous nous en rapportons à Plutarque, les Romains ne furent que 70. ans ſans avoir ni ſtatues ni images de leurs Dieux, Varron cependant y met près de deux cens ans (*a*). Les autres changemens ſe firent ſucceſſivement, & porterent enfin ces Conquerans du monde à adorer un ſi grand nombre de Dieux, que Varron le fait monter à trente mille, & le Philoſophe Bruxilus (1) à deux cens quatre-vingt mille, ce qui fit dire à Petrone (2) : *L'Italie eſt maintenant ſi ſacrée, qu'il eſt plus aiſé d'y trouver un Dieu qu'un homme.*

(1) Dans ſa derniere Har. au Senat.
(2) Sat.

Ce n'eſt pas qu'il ne ſe ſoit trouvé de temps en temps des ſouverains Pontifes, ou d'autres perſonnes éclairées qui s'oppoſoient avec vigueur à l'introduction des nouveaux cultes ; mais le penchant invincible qu'on avoit pour tout ce qui avoit quelque rapport aux nouveautés en matiere de Religion, l'emporta toujours ſur la ſage vigilance des Magiſtrats.

(3) Tertull. in Apol.

Au commencement du Chriſtianiſme (3) les Romains, pour ſe conſerver dans une paix que tant de conquêtes n'avoient que trop meritée, s'aviſerent enfin de proſcrire toutes ſortes de ſuperſtitions nouvelles & de Divinités étrangeres. Ils regardoient les ouvrages où l'art & l'induſtrie avoient quelque part, comme indignes de faire honneur à la Religion. Ils défendoient même de conſulter les oracles, ſur-tout ceux dont la réputation étoit équivoque, & qu'on pouvoit corrompre à force d'argent. Mais enfin Rome retomba dans les mêmes vices dont elle avoit voulu ſe défendre, & elle y tomba avec tant de fureur, que Tite-Live (4) avouoit qu'il n'y avoit plus dans la ville aucun lieu qui ne fût conſacré à quelque Divinité, ni aucun jour qui ne fût marqué par quelque cérémonie religieuſe.

(4) Dec. I. l. 5.

(5) De Civ. Dei. l. 6. c. 1.

Senéque dans S. Auguſtin (5) entre à ce ſujet dans un dé-

(*a*) Saint Auguſtin dans le Chapitre trente un du quatriéme Livre de la Cité de Dieu, dit que Varron mettoit un eſpace de plus de cent ſoixante & dix ans, & ajoute ces paroles remarquables de ce ſçavant Romain : *Et ſi cela s'obſervoit encore maintenant, le culte qu'on rend aux Dieux en ſeroit plus pur & plus ſaint.*

tail bien propre à nous faire connoître la Religion de ſon temps, lorſqu'après avoir parlé des Dieux étrangers adoptés par les Romains, & des folies auſquelles ils obligeoient ceux qui les ſervoient, comme de ſe déchiqueter la chair, de ſe mutiler, &c. « Toutefois, ajoute-t-il, cette fureur a un » temps limité ; on peut être fou une fois l'année; mais mon- » tez au Capitole, vous aurez honte des extravagances qui » s'y font, & que la folie ſoit devenue ſi publique & ſi uni- » verſelle. On y rend les mêmes offices à une ſtatue de pier- » re, qu'on rendroit à un homme vivant. L'un rapporte à Ju- » piter les noms des Dieux qui viennent lui faire la cour ; l'au- » tre lui apprend l'heure qu'il eſt : celui-ci lui ſert d'huiſſier ; » celui-là de parfumeur On y voit des femmes qui coëffent » Junon & Minerve, & bien qu'elles ſoient éloignées de leurs » ſtatues & même du Temple, elles remuent les doigts com- » me feroit une coéfeuſe, ou elles tiennent le miroir. Il y en » a qui prient les Dieux d'aſſiſter à la plaidoirie de leurs cau- » ſes, qui leur préſentent leurs requêtes, & les inſtruiſent de » leurs affaires. Un maître Baladin repréſentoit tous les jours » dans ce même Capitole, comme ſi les Dieux euſſent pris plai- » ſir à le voir, lui que les hommes ne pouvoient plus ſouffrir. » Enfin on y rencontre des artiſans de toute eſpece, qui cha- » cun dans leur métier travaillent pour les Dieux ; mais ce qui » eſt pis que tout cela, on y trouve des femmes qui s'y tien- » nent, parce qu'elles croyent que Jupiter eſt amoureux d'el- » les, ſans être retenues par la conſidération de Junon, qui » ſuivant les Poëtes étoit une Déeſſe jalouſe, colere & vin- » dicative ».

Nous marions les Dieux, dit-il dans un autre endroit, & nous y obſervons moins de bienſéances que dans les mariages des hommes, joignant enſemble les freres & les ſœurs.

Mais pourſuivons l'hiſtoire de cette même Religion. Le culte de Mithras qui étoit paſſé à Rome du temps de Pompée, & qui y avoit été aſſez negligé, prit alors une nouvelle vigueur, & les infames céremonies dont il étoit chargé, y furent pratiquées avec tout l'appareil poſſible. Les Divinités Egyptiennes, ces monſtres que les Romains avoient ſi long-

temps déteſtés, s'y répandirent de tous côtés. Iſis, Oſiris, Harpocrate, Anubis, Serapis, &c. y avoient des Temples, des Autels & des Prêtres. Il eſt vrai qu'ils ne furent introduits dans Rome qu'avec quelque ménagement, puiſqu'avant que de commencer les cérémonies particulieres au culte de ces Dieux, les Prêtres en demandoient la permiſſion aux anciennes Divinités de la République; mais cet uſage qui au fond n'étoit que de parade, s'abolit bien-tôt lui-même, & tout fut inondé de ce culte étranger, culte le plus indécent que l'homme abandonné à ſa propre foibleſſe ait pû établir. On fit encore quelques efforts pour le reprimer. Agrippa gendre d'Auguſte & Gouverneur de Rome, ne permit la pratique de ces céremonies qu'à 500. pas hors des murs de la ville. Tibere fit plus: il exila (1) de Rome tous ceux qui ne vouloient pas renoncer aux pratiques ſuperſtitieuſes de ces nouveaux cultes. Mais ſoit qu'il changeât d'avis par la ſuite, ou qu'il ne tint pas la main à l'exécution de ſon Decret, toutes les cérémonies ſe renouvellerent dans les regnes ſuivans. Il y eut même des Empereurs qui ſe mêlerent parmi les Prêtres d'Iſis, & qui prirent part aux myſteres qu'on célébroit en ſon honneur; d'autres ſe firent initier à toutes les pratiques Egyptiennes, & la Magie ſur-tout fut du goût d'Adrien, de Marc-Aurele & de quelques-autres.

(1) Tacite, Ann. l. 5. Suet. in Tib.

Enfin la Religion Romaine prit une nouvelle face, du moins parmi les Philoſophes Platoniciens, qui pour la rendre plus ſupportable & plus raiſonnable, imaginerent ces Génies intermédiaires, entre l'Etre ſuprême & les hommes, & qui lui portoient leurs vœux & leurs prieres, ſur quoi on peut conſulter ce qui a été dit à ce ſujet dans les Livres quatriéme & cinquiéme du premier Tome.

Long-temps auparavant de ſages Romains avoient déclamé contre cette foule de Dieux adoptés par les Romains, & contre les excès où l'on s'étoit porté. Varron, au rapport de S. Auguſtin (2), avoit obſervé au ſujet de ces Dieux tant de choſes ridicules, mépriſables, & même déteſtables, qu'il faiſoit bien voir qu'il n'en avoit pas une idée fort avantageuſe. Ce ſçavant Romain diſtinguoit la Theolo-

(2) De Civ. Dei. l. 4. c. 31. & l. 6. c. 2.

gie civile de la fabuleuſe, & rejettoit ordinairement cette derniere, quoique ce fût la plus générale, étant celle du peuple. On ſçait ce que penſoit Ciceron de tous ces Dieux qu'une vaine ſuperſtition avoit porté à honorer, & on n'a qu'à lire à ce ſujet ſes trois Livres ſur la Nature des Dieux. Senéque dans S. Auguſtin (1) reprend cette Theologie civile encore avec plus d'aigreur que Varron n'avoit blâmé ſa Theologie fabuleuſe. On conſerve, diſoit-il, les Dieux immortels dans une matiere vile & inſenſible ; on les repréſente ſous la figure de bêtes, de poiſſons, & on appelle des Dieux des choſes qui ſeroient des monſtres, ſi elles étoient animées. Voilà pour la Theologie populaire, puis parlant de la civile : Quoi, diſoit-il, eſt ce donc que les rêveries de Titus Tatius, ou de Romulus, ou de Tullus Hoſtilius, nous paroiſſent plus raiſonnables ? L'un a conſacré la Déeſſe Cloacine, l'autre Picus & Tyberinus, & le dernier la Crainte & la Paleur, deux vilaines paſſions des hommes, dont l'une eſt un mouvement de l'ame étonnée, l'autre des eſprits animaux, & plûrôt une couleur qu'une maladie.

(1) De Civ. Dei. l. 6. c. 10.

Après ce préliminaire que j'ai crû néceſſaire, je dois entrer dans le détail de ces Dieux que j'ai dit être particuliers aux Romains. On a déja parlé de quelques uns : de ceux du mariage à l'occaſion de Junon, de ceux des campagnes & des fruits dans l'hiſtoire des Dieux de la Terre. Mais pour ne rien laiſſer à délirer ſur ce ſujet, je dois encore faire mention de pluſieurs autres qui n'étoient guéres connus que des Romains, & qui regardent la plûpart les differens états de la vie. D'abord on en reconnoiſſoit un grand nombre pour les femmes groſſes & pour les enfans. La Déeſſe *Partunda* préſidoit à leurs couches ; & Egerie, qu'elles invoquoient avec une grande dévotion, employoit tous ſes ſoins à leur procurer une heureuſe délivrance, pendant que les Dieux appellés *Nixii*, ſoulageoient les douleurs de l'enfantement. *Proſa* procuroit d'heureuſes couches, & *Poſtverta* préſidoit aux accouchemens difficiles. A peine l'enfant étoit conçû, que les Dieux *Viturnus* & *Sentinus* donnoient l'un la vie, & l'autre le ſentiment (2). La Déeſſe *Naſcio*, ou *Natio*, pré-

(2) Auguſt. de Civ. Dei. L. 7.

ſidoit à la naiſſance, & *Nondina* au neuviéme jour, qui étoit celui où les parens le nommoient. *Vagitanus* (1) étoit invoqué pour les cris & les pleurs de l'enfant, & la Déeſſe *Cunina* (2) pour avoir ſoin du berceau. Comme on avoit coutume de mettre l'enfant nouveau né nud à terre, ainſi que nous l'apprenons de Pline (*a*), de Macrobe & de Seneque (*b*), on imploroit en ſa faveur la Déeſſe *Levana*, comme pour aider à le relever : lorſqu'il commençoit à tetter, c'étoit, ſelon S. Auguſtin, (3) la Déeſſe *Rumina* ou *Rumia* (4) qui préſidoit à cette opération. Lorſqu'il étoit en état de manger & de boire, c'étoit alors la fonction des Déeſſes *Eduſa* ou *Edulia*, & *Potina*, dont les noms dénotent l'emploi. Dès qu'il commençoit à parler, ou plutôt à bégayer, on invoquoit *Fabulinus*, Dieu de la parole ; & la Déeſſe *Paventia*, pour en écarter les ſujets de crainte. Enfin lorſqu'il étoit grand, & qu'il falloit commencer à lui donner de l'éducation, c'étoit aux Dieux *Statilinus* & *Statanus* qu'on s'adreſſoit. *Oſſilago* leur affermiſſoit les os, comme nous l'apprenons d'Arnobe (*c*). Il y avoit encore d'autres Divinités du Mariage & de ſes ſuites, telles que les Déeſſes *Virginicuris*, *Prema*, &c. dont on me ſçaura gré de n'avoir pas expliqué les fonctions.

(1) Ainſi nommé du mot latin *Vagitus*, qui exprimoit les cris des enfans.

(2) *Acunis*, berceau.

(3) De Civit. Dei.

(4) *Ruma* en vieux Latin ſignifioit *mammelle*.

(a) *Omnes infantes terra nudos excipit.* Plin.

(b) *Natura hominem tantum nudum, & in nuda humo natali die objicit.* Senec.

. . . . . *Tellure cadentem*
Excepi, fovique ſinu, &c. Stat. in Syl.

(c) *Namque durare & ſolidare infantibus parvis oſſa, Oſſilago memoratur.*

CHAPI-

CHAPITRE VIII.

Suite du même Sujet.

VOICI trois Divinités que je ne connois que par le ſeul paſſage de Seneque rapporté par S. Auguſtin (1). Ces trois Déeſſes étoient Populonie, Fulgore & Rumine. Nous laiſſons, diſoit ce Philoſophe, quelques-unes de nos Déeſſes dans le célibat, comme ſi elles n'avoient pû trouver de parti ; bien qu'il y en ait de veuves comme Populonie, Fulgore & Rumine, que je ne m'étonne point qu'on n'ait pas recherchées. Je ne connois guéres non plus ces Déeſſes que les Romains appelloient *Fetriæ Deæ*, parmi leſquelles Macrobe nomme *Semonie* ; ni les Dieux que Plaute appelle *Patellarii Dii*, & qu'il ſemble placer dans la derniere des claſſes : *Dei me omnes magni minutique, & Patellarii ; que les grands & les petits Dieux, & les Patellariens mêmes me ſoient favorables.* Horace penſe comme Plaute en les appellant les petits Dieux. On ne ſera guéres plus éclairé ſur ce ſujet, lorſque j'aurai dit que les Sçavans tirent ce nom des pateres, inſtrument dont on ſe ſervoit dans les ſacrifices : car auroit-on fait un Dieu de cet inſtrument même ? C'eſt ce qu'on ne nous apprend point.

(1) De Civ. Dei. l. 6. c. 2.

Je ne ferai preſque que nommer une foule d'autres Divinités dont le culte s'étoit établi à Rome, telles que *Juturna*, comme qui diroit *adjutrice*, que Varron & Servius diſent qu'on invoquoit lorſqu'on croyoit avoir beſoin de ſecours dans quelque entrepriſe. Les Dieux *Novenſiles*, comme qui diroit les *Dieux nouvellement arrivés*. On mettoit de ce nombre Hercule, Veſta, *Salus*, la Fortune & la Foi. Comme les Romains reçurent ces Dieux des Sabins, ils les appellerent les Dieux nouveaux, ſur quoi on peut conſulter Varron (2) & Tite-Live, qui en font mention. Les Dieux nommés *Divipotes*, dont il étoit parlé, ſuivant le même Varron,

(2) De ling. Lat. l. 8.

dans les livres des Augures, & que les Sçavans confondent avec les Dieux de Samothrace.

La Déeſſe Caca.

LACTANCE nous apprend que les Romains avoient mis au rang de leurs Déeſſes, *Caca* la ſœur du célebre Cacus, parce qu'elle avoit averti Hercule du vol qu'il lui avoit fait de ſes bœufs : & Servius (1) nous apprend qu'elle avoit une Chapelle deſſervie par les Veſtales mêmes qui lui offroient des ſacrifices. Virgile, qui dans le livre huitiéme de ſon Eneide a ſi bien décrit l'avanture de Cacus, au lieu de parler de ſa ſœur, dit au contraire ſeulement que ce fut un des bœufs enfermés dans l'antre de ce brigand, qui ſe mit à mugir à l'approche de ceux qu'Hercule conduiſoit, & décela le vol.

(1) Sur le huitiéme Liv. de l'En.

Quies.

LE Repos, *Quies* : cette Déeſſe, car ſon nom feminin marque que c'en étoit une, étoit invoquée pour jouir du repos & de la tranquillité. Elle avoit un Temple hors la porte colline, & un autre ſelon Tite-Live (2) dans la rue Labicane.

(2) Liv 4.

Murcia, Strenua & Ageronia.

MURCIA étoit la Déeſſe de la Pareſſe, & rendoit ſes devots pareſſeux : ſon Temple, ſelon Feſtus, étoit ſur le mont Aventin. Il faut diſtinguer cette Déeſſe de *Murtia*, ſurnom de Venus, ainſi que nous l'avons dit. Si Murcia faiſoit les pareſſeux, *Strenua* & *Agenoria*, autres Divinités Romaines, rendoient courageux & vigilant. La Chapelle de la premiere, ſi nous en croyons Varron (3), étoit près de la rue Sacrée. Nous ne connoiſſons le Dieu *Minutius* que par Feſtus qui dit qu'il avoit une Chapelle près de la porte qui en avoit tiré ſon nom (*a*).

(3) De ling. Lat. l. 4.

(*a*) Aug. de Civ. Dei. l. 4. *Minutia porta Romæ appellata, eo quòd proxima eſſet ſacello Minutii.* Feſtus

Pellonia & Feſſoria.

De-même Arnobe eſt le ſeul qui nous faſſe connoître la Déeſſe *Pellonia*, à laquelle on avoit recours pour chaſſer les ennemis, & *Feſſoria*, pour préſider au repos que procuroit leur éloignement, après les fatigues qu'ils avoient données.

Nemeſtrinus.

ARNOBE eſt encore le ſeul des Anciens qui nous ait conſervé le nom du Dieu *Nemeſtrinus*, qui préſidoit aux Forêts appellées *Nemora*. Il étoit apparemment le Souverain des Dryades, des Hamadryades, des Faunes, des Satyres, & des autres Dieux habitans des bois : comme Lactance eſt le ſeul qui ait parlé de la Déeſſe *Faula*, maitreſſe d'Hercule.

Catius.

CATIUS étoit un Dieu qui donnoit de l'eſprit (1), ou ſi on lit avec d'autres, *Cautus*, il rendoit les hommes aviſés & prudens. (1) Ag. l. 4.

Adeona & Abeona ; Vacana, & Numeria.

Adeona & *Abeona* étoient, ſelon S. Auguſtin (2), les Dieux invoqués pour aller & venir ; *Vacana*, la Déeſſe des vacances, ou, pour parler plus juſte, de la ceſſation d'agir, du mot *vacare* ; & *Numeria* apprenoit à compter, c'étoit la Divinité de l'Arithmétique. (2) Ib. & l. 7.

Populonia & Fulgora.

POPULONIA & *Fulgora*, dont parlent Seneque & S. Auguſtin, étoient invoquées pour empêcher le ravage du tonnerre & de la foudre : mais il ne faut pas les diſtinguer de Jupiter & de Junon pris pour l'air, dont le premier portoit le ſurnom de *Fulgur*, & Junon celui de *Populonia*, du ravage que cauſent les vents & les orages.

Lateranus.

Le Dieu *Lateranus* préſidoit aux Foyers ; & ſon nom ; ſuivant Arnobe, venoit de la brique, *latercula*, dont on les faiſoit.

Panda.

La Déeſſe *Panda* étoit, ſelon le même Arnobe, ainſi nommée, parce qu'elle ouvrit le chemin du Capitole à T. Tatius.

Arculus, Forculus, Limentina & Cardea.

Le Dieu *Arculus* étoit prépoſé aux Citadelles & aux Fortifications, comme *Forculus* & *Limentina* aux portes des maiſons, & *Cardea* aux gonds de ces mêmes portes. Ovide nous (1) Faſt. L. 6. apprend (1) que cette derniere Déeſſe étoit appellée *Crana*, & que Janus lui ayant fait violence, voulut que dans la ſuite elle eût ſoin des portes.

Viriplaca, les Appiades.

Lorsqu'il ſurvenoit quelque brouillerie entre le mari & la femme, on s'adreſſoit pour les reconcilier à *Viriplaca*, car je ne ſçais point de mot François qui puiſſe exprimer le nom de cette Déeſſe. On ſe rendoit pour cela, ainſi que (2) L. 2. nous l'apprenons de Valere-Maxime (2), dans ſon Temple qui étoit au Mont-Palatin. Les Mythologues croyent que cette Déeſſe étoit du nombre de celles que les Romains nomment *Appiades*, deſquelles Ovide fait mention dans ſon Art d'aimer, & dans le Reméde contre l'amour. La plûpart des Sçavans nomment parmi ces Déeſſes Venus, Pallas, la Paix, la Concorde & Veſta ; mais Ciceron les diſtingue nettement, du moins de Pallas, lorſqu'il dit : *Non ſolum Pallada, ſed etiam Appiadas nominabo ; je nommerai non-ſeulement* (3) Liv. 3. Epiſt. ad Fam. *Pallas, mais auſſi les Appiades* (3). Quoiqu'il en ſoit ces Déeſſes avoient un Temple à Rome, & elles étoient repréſentées à cheval comme des Amazones.

Cloacina.

UNE ſtatue trouvée par hazard dans les cloaques donna lieu à T. Tatius de la conſacrer ſous le nom de *Cloacina.* Lactance (1), S. Cyprien & S. Auguſtin font mention de cette Déeſſe, au ſujet de laquelle ils n'ont pas manqué d'inſulter les Romains.

(1) Lact. de Inſt. l. 1.

Crepitus.

ILS auroient pû en faire autant de leur Dieu *Crepitus*, ſur lequel on peut lire, ſi on veut, une Diſſertation qui ſe trouve dans la ſuite des Mêlanges de Litterature du P. Deſmolets. Le temps nous a conſervé une figure de cette ridicule Divinité qui repréſente un jeune enfant en poſture de pouſſer les vents qui ont donné lieu au nom de ce Dieu.

Mephitis.

LA Déeſſe *Mephitis*, ou de mauvaiſe odeur, trouve ici naturellement ſa place. Servius, ſur cet endroit de Virgile (2), *Sævamque exhalat opaca mephitim*, dit que cette Déeſſe pourroit bien être la même que Junon priſe pour l'Air, parce que c'eſt par le moyen de l'air que ſe font ſentir les mauvaiſes odeurs.

(2) Æn. l. 7.

Salacer.

LES plus ſçavans Mythologues ignorent quel Dieu étoit *Salacer* : Varron qui lui donne l'épithete de *Divus pater*, nous apprend ſeulement (3) que ce Dieu avoit un Prêtre nommé *Flamen Salacris.*

(3) De lin. lat. l. 4.

Heres.

ON ne ſçait preſque rien non plus de la Déeſſe *Heres*, que remercioient ceux qui venoient de recevoir quelque ſucceſſion. En effet, ſon nom apprenoit qu'elle étoit la Divinité des Héritiers.

Stata Mater.

La Mere, ou la Déeſſe *Stata*, étoit honorée à Rome dans le Marché public, mais comme on y allumoit la nuit de grands feux, ce qui auroit pu cauſer quelque incendie, chaque particulier ſe contentoit de lui rendre ſes hommages dans ſa maiſon.

Ridiculus.

Le Dieu *Ridiculus* tiroit ſon origine d'une Terreur panique qui frappa Hannibal, lorſqu'il s'avançoit pour aſſiéger Rome, terreur dont, diſoit-on, les Dieux protecteurs de Rome l'avoient frappé ; & pour éterniſer la memoire de cet événement qui avoit obligé le Général Carthaginois de s'en retourner ſur ſes pas, on éleva un Temple au Dieu *Ridiculus*, hors de la porte Capene.

Feronia.

Feronia dont le nom vient du verbe *fero, j'apporte du ſecours, ou de la ville Feronia, près du Mont Soracte*, étoit, ſelon Servius, la Patrone des Affranchis, à laquelle on faiſoit beaucoup d'offrandes ; cette Déeſſe étant en grande vénération dans toute l'Italie. Le Grammairien que je viens de citer, prétend qu'elle étoit la même que Junon Vierge ; ce qui véritablement eſt autoriſé par une ancienne Inſcription rapportée par Fabretti, & conçue en ces mots, *Junoni Feron.*

Les Romains donnoient à cette Déeſſe le ſoin des bois & des vergers. Elle avoit un Temple au pied du Mont Soracte dont je viens de parler, où on lui offroit tous les ans un ſacrifice ; & c'étoit, dit-on, ceux qui étoient remplis de l'eſprit de cette Déeſſe, qui marchoient nuds pieds ſur des braſiers ardens, ſans ſe brûler, ni en ſouffrir aucune incommodité. Horace, dans une de ſes Satyres (1) fait mention des hommages qu'il avoit rendu à cette Divinité, en ſe lavant le viſage & les mains, ſelon la coutume, dans la Fontaine ſacrée qui couloit près de ſon Tample.

(1) Liv. 1. Sat. 5.

Ora manuſque tuâ lavimus, Feronia, lymphâ.

Furina.

ON ignore totalement les fonctions de la Déeſſe *Furina*, & même, ſi on s'en rapporte à Ciceron, elle n'étoit pas differente des Furies.

Camæna.

SAINT AUGUSTIN plaçe auſſi parmi les Divinités Romaines, *Camæna*, Déeſſe qui préſidoit aux Chants; mais comme c'eſt une épithete donnée aux Muſes, il y a apparence qu'elle n'étoit pas differente d'elles.

Carna.

CARNA avoit été établie pour préſider aux Parties vitales, & on l'invoquoit pour conſerver les entrailles ſaines. Elle avoit un Temple ſur le Mont Celius, où on lui offroit en ſacrifice de la bouillie, des feves, & du lard.

Cæleſtis bona Dea.

LA bonne Déeſſe céleſte d'Afrique, ſe trouve ſur une Inſcription; & Fabretti qui la rapporte, croit avec raiſon que c'étoit Junon elle-même honorée particulierement à Carthage.

Favor.

NOUS ne ſçavons rien du Dieu nommé *Favor*, *la faveur*, ſinon qu'Apelles en avoit fait un beau tableau.

Collatina & Vallonia, &c.

COLLATINA, ſelon ſaint Auguſtin (1) préſidoit aux montagnes, & *Vallonia* aux vallées. Car on n'avoit rien laiſſé ſur la Terre ſans quelque Divinité tutelaire. Ainſi *Educa & Edulia* avoient ſoin des viandes & de la boiſſon; *Fructuſea*, des

(1) De Civ. Dei. l. 1.

fruits ; *Intercidona*, de ceux qui travailloient avec la coignée, pour qu'ils n'en fuſſent point bleſſés, *Peta* (1) aux demandes ; *Puta* (2) à ceux qui émondoient les arbres *Rutina*, (3), aux Champs ainſi que *Rutor* ; *Sentia*, aux bonnes penſées, & aux déſirs légitimes.

(1) Du mot *petere, demander.*

(2) Du mot *putare, émonder.*

(3) Du mot *Rus*, champs.

Mana ou Mania.

On ne doit pas oublier une autre Déeſſe particuliere aux Romains, qu'ils appelloient *Mana* ou *Mania* : elle préſidoit aux maladies des femmes, & on lui offroit en ſacrifice de jeunes chiens qui tettoient, ainſi que nous l'apprenons de Pline, *genitæ Manæ catulo res divina fit* (4). Plutarque (5) demande la raiſon pourquoi on offroit ces jeunes chiens à cette Déeſſe ; mais Pline ſembloit avoir répondu d'avance à cette queſtion, lorſqu'il avoit dit dans l'endroit que j'ai cité, que la chair de ces tendres animaux étoit reputée ſi pure, qu'on l'offroit aux Dieux en ſacrifices (*a*), & qu'on ſervoit de la chair de chien dans les repas preparés pour les Dieux (*b*).

(4) L. 29.

(5) Q Q. Rom.

Saint Auguſtin (6) nomme cette Déeſſe *Mena*, & les plus ſçavans Mythologues la confondent avec cette *Mania* mere des Dieux Lares, à laquelle Macrobe (7) dit qu'on immoloit de jeunes enfans pour la rendre favorable à la famille de ceux qui offroient ce barbare ſacrifice.

(6) De Civ. Dei. l. 4. c. 11.

(7) Sat. l. 1. c. 7.

Que ſi on demande maintenant pourquoi on joignoit au nom de cette Déeſſe, l'épithete de *genita*, c'eſt qu'elle préſidoit auſſi à la naiſſance des enfans, & étoit chez les Romains au nombre des Dieux appellés *Genitales*, comme Lucine l'étoit parmi les Grecs. Nous avons dans le premier Tome de Triſtan une Médaille de l'Imperatrice Criſpine, avec cette Légende, *Genitalibus Diis.*

Anculus & Ancula.

Les Romains avoient auſſi au nombre de leurs Dieux,

(*a*) *Catulos lactentes adeò puros exiſtimabant ad cibum, ut etiam placandis numinibus hoſtiarum vice uterentur.* Plin. loc. cit.

(b) *Et in cœnis Deûm etiamnum ponitur Catulina.* Ibidem.

Anculus

Anculus & *Ancula*, que Feſtus dit avoir été les Divinités tutelaires des Servantes, d'où ſans doute eſt venu le nom d'*Ancilla* qu'elles portoient. Car comme on avoit des Dieux pour tous les états de la vie, il falloit bien que les Valets & les Servantes en euſſent auſſi.

Dieux de la Monnoye.

ON a de tout temps été trop attaché à l'or & à l'argent, pour n'avoir pas imaginé des Divinités qui préſidaſſent à la Fabrique des differentes Monnoyes. Nous avons vû dans l'article de Junon, que des Auteurs anciens & modernes croyoient que l'éthete de *Moneta* qu'on lui donnoit, marquoit qu'elle étoit la Déeſſe de la Monnoye, quoique tout le monde n'en convienne pas. Mais indépendamment de Junon, les Romains reconnoiſſoient pluſieurs autres Divinités, dont le Département étoit de veiller à la fabrique des eſpeces. Comme le ſymbole le plus ancien qui ait paru ſur la Monnoye, étoit quelque animal, *Pecus*, ce qui lui fit donner par les Latins le nom de *Pecunia*; on fit, ſelon le témoignage de ſaint Auguſtin (1), une Déeſſe de ce mot là-même, qu'on invoquoit pour s'en procurer en abondance.

(1) De Civ. Dei.

Mais comme on fabriquoit des eſpeces de differens métaux, ſur-tout d'or, d'argent & de cuivre, & qu'une ſeule Divinité auroit été trop occupée du ſoin des differentes fabriques, on en érablit une particuliere pour chacune.

Trois Déeſſes repréſentées ſur quelques Médailles de l'Empereur Commode & de ſes ſucceſſeurs, avec des balances, la corne d'abondance, & un monceau d'argent auprès (*b*), prouvent qu'il y en avoit au moins un pareil nombre, & les Antiquaires conviennent qu'elles préſidoïent à la fabrique de trois métaux. Indépendamment de ces trois Divinités, on reconnoiſſoit encore *Æs*, ou *Æſculanus*, pour la monnoye de cuivre.

(b) Les Legendes ordinaires de ces Médailles, ſont *Moneta Aug. Moneta noſtræ Urbis Romanæ, Moneta Jovi & Herculi Augg. Moneta Sacra Augg. & CC. &c.*

Ces trois Déeſſes, comme on vient de le dire, ont pour ſymbole chacune une balance, & quelques Antiquaires croyent même remarquer que ces balances ſont d'inégale grandeur, comme les trois métaux employés en monnoyes, ſont de different poids : mais peut-on ſur le petit champ d'une Médaille, s'aſſûrer d'une telle obſervation ?

On prétend même qu'il y avoit pour ce dernier métal la Déeſſe *Æres*. Le curieux M. de Peyreſc ayant examiné une Médaille du Cabinet de M. Petau, ſur laquelle étoit repréſentée une Déeſſe qu'on auroit pu croire être cette Æres, aima mieux, parce que le nom étoit un peu effacé, décider que c'étoit Cerès ; mais les balances qu'elle tenoit à la main, devoient le porter à croire que c'étoit la Déeſſe *Æres*. Aujourdhui la choſe n'eſt plus douteuſe. Une Médaille du Cabinet du Roi, de moyen bronze, de l'Empereur Tite, préſente au revers une femme debout, avec l'habillement ordinaire aux Déeſſes, appuyée de la main gauche ſur la Haſte pure, & tenant une balance avec ces mots : *Æres Auguſti*, *S. C.*

Il eſt vrai que le mot Æres n'eſt pas bien dans l'Analogie de la Langue Latine, & qu'on pourroit l'interpreter ainſi, *la monnoye de l'Empereur*. Mais comme la figure porte les ſymboles des Divinités, la *Haſte pure*, & le manteau appellé *Peplum* ; il y a apparence qu'on a voulu marquer par cette figure la Divinité qui, avec le Dieu Æs ou Æſculanus, préſidoit à la fabrique de la monnoye de cuivre.

On voit même ſur une médaille de Commode un Apollon nud, avec cette legende *Apolloni monetæ* : certainement il étoit juſte que le Dieu des Sciences & des Arts préſidât à la beauté & à l'élegance des Monnoyes.

On trouve auſſi dans l'ample Recueil de Gruter, des Inſcriptions par leſquelles il paroît que les Monetaires invoquoient Vulcain, & la raiſon n'eſt pas difficile à diviner ; mais pourquoi invoquoient-ils auſſi Hercule, comme le prouvent d'autres Inſcriptions, copiées par le même Auteur ? C'eſt ce que j'ignore parfaitement.

Il y avoit encore dans le Calendrier Romain une Déeſſe

pour ceux qui héritoient, qu'on appelloit pour cela *Heres*, dont il a déja été parlé. Mais pourquoi cette Déeſſe portoit-elle, ſuivant Feſtus, le nom de *Martea*, & étoit-elle miſe au nombre des compagnes de Mars ? Je n'en vois point d'autre raiſon, ſinon que ce Dieu fait plus qu'aucun autre vacquer des ſucceſſions.

La Déeſſe Rome.

La ville de Rome participoit auſſi aux honneurs divins, & elle fut une des plus grandes Divinités des Romains; & ſi cette ville ne fut pas la ſeule qui reçut ces honneurs, puiſque les médailles nous en font connoître pluſieurs autres dont l'Apotheoſe n'eſt pas douteuſe, elle fut du moins celle dont le culte fut & le plus célebre & le plus étendu. En effet on lui avoit élevé des Temples dans pluſieurs lieux de l'Empire, ſur-tout dans Nicée, dans Epheſe, dans Alabanda & dans d'autres villes. Mais les Romains ſur-tout ſe ſignalerent dans le culte qu'ils rendoient à cette Déeſſe, qui leur devoit ſon origine. Temples, ſacrifices, fêtes annuelles, tout étoit employé pour l'honorer. Elle étoit devenue le Type le plus ordinaire des médailles ſur leſquelles on la voit ſouvent, avec ſa tête couronnée de tours, tenant de la main une victoire. Du reſte on la peignoit ſi reſſemblante à Minerve, qu'il n'y a que quelques ſymboles particuliers qui puiſſent l'en diſtinguer. Une belle ſtatue Romaine la repréſente comme une grande femme aſſiſe ſur un roc, ayant des trophées d'armes à ſes pieds, & la tête couverte d'un caſque. Lorſqu'elle a près d'elle des moutons & une chevre, cela marque la tranquillité & la paix dont jouiſſoient les Peuples qu'on avoit conquis. Quand elle eſt accompagnée, comme elle l'eſt dans une figure donnée par M. de la Chauſſe, d'un vieux Berger & de la Louve qui allaita Remus & Romulus, on voit qu'elle déſigne ſon origine, & le Fauſtulus qui prit ſoin de ces deux jeunes Princes. Enfin d'autres monumens nous montrent Rome triomphante, couronnée par la victoire, avec quelques autres ſymboles; ſur quoi on peut conſulter les Antiquaires.

Romulus.

Les Romains ayant mis leur ville au nombre des Dieux ; on ne doit pas douter qu'ils n'ayent élevé au même rang Romulus fondateur de leur Empire.

(1) Denys d'Halic. l. 1. Plutarque, in Rom.

L'an de Rome 37. le 7. de Juillet (1) Romulus haranguant ſes ſoldats dans une plaine qui étoit près de l'étang de la chevre, où le Senat l'avoit accompagné, il ſurvint un orage mêlé de grêle & de tonnerre, ſi terrible que preſque tout le monde ſe retira, excepté les Senateurs qui profitant de cette conſternation mirent ce Prince en pieces ; & ſoit qu'ils l'euſſent ſoigneuſement caché, ou qu'ils en euſſent pris chacun un membre, qu'ils cacherent, dit-on, ſous leur robe, Romulus ne parut plus, & on ne trouva aucun veſtige de ce parricide. L'orage ceſſé ceux qui s'étoient écartés revinrent & demanderent leur Roi aux Senateurs, qui dirent qu'il avoit été tout d'un coup enlevé dans un tourbillon de flammes, & que le Ciel l'avoit dérobé à la terre ; qu'au reſte il falloit bien ſe conſoler de cette perte, puiſqu'au lieu d'un Roi qui à la verité devoit leur être cher, ils auroient parmi les Dieux un protecteur qui ne les abandonneroit pas. Les plus crédules parurent contens d'un récit qui ſuppoſoit leur Fondateur au rang des Dieux ; mais les plus pénétrans s'étant mis à murmurer contre les Senateurs qu'ils ſoupçonnerent avoir aſſaſſiné le Roi, ils furent obligés d'engager Julius Proculus qui paſſoit pour un des plus honnêtes hommes de toute la ville, à tenir ce Diſcours au Peuple, après avoir pris par un ſerment ſolemnel les Dieux à témoins de la verité qu'il alloit raconter : « J'étois en voyage, dit-il, lorſque tout-à-coup Romu-» lus s'eſt préſenté à mes yeux ; ſa taille étoit ſuperieure à » celle des autres hommes, & ſes armes répandoient un éclat » éblouiſſant. Saiſi d'une frayeur religieuſe, je lui adreſſai ces » paroles : Pourquoi nous avez-vous ſi-tôt quittés ? A quels » ſoupçons avons-nous donné lieu ? On nous prend pour les » auteurs de votre mort .... Les Dieux, me répondit Ro-» mulus, m'ont rappellé dans le Ciel d'où j'avois tiré mon

» origine, & ils m'ont placé parmi eux.... Allez donc, » cher Proculus, & avertiſſez mes Romains d'aimer la tem- » perance & les exercices de la guerre.... Pour moi ſous » le nom du Dieu Quirinus je leur ſerai toujours favorable ».

Ce diſcours tenu par un homme irreprochable calma les eſprits, & on ne ſongea plus qu'à honorer le nouveau Dieu ſous le nom de Quiris ou Quirinus, ſurnom de Mars qu'on crut devoir donner à ſon fils (*a*). On inſtitua en ſon honneur la fête nommée *Quirinale*, qu'on célebroit tous les ans le 17. Fevrier, & dans la ſuite Numa Pompilius créa un grand Pontiſe, nommé *Flamen Quirinalis*, qui devoit être tiré du corps des Patriciens pour avoir ſoin du culte de ce Dieu. Cette inſtitution & le nom du Pontife prouvent que ceux qui croyent qu'il n'y eut à Rome d'autre Dieu appellé *Quirinus* que Mars, ſe trompent groſſierement, puiſque le Prêtre de Mars s'appelloit *Flamen Martialis*. Herſilia femme de Romulus reçut le même honneur que ſon mari, & fut revérée ſous le nom d'*Horta*, ou de la Déeſſe de la jeuneſſe.

Les Romains contens de voir leur Fondateur au nombre des Dieux, ne ſongerent pas à y élever leurs autres Rois, ni aucuns de leurs grands hommes pendant pluſieurs ſiecles; juſqu'à ce qu'enfin ayant perdu leur liberté ſous Jules Céſar, ils ſouffrirent qu'Auguſte ſon ſucceſſeur le fit reconnoître comme un Dieu, faiſant courir le bruit que Venus étoit venue, comme le raconte ſi bien Ovide (1), au milieu du Senar dans le temps que ce grand homme fut aſſaſſiné; & avoit placé ſon ame parmi les Aſtres. Une nouvelle étoile, ou plutôt une comete, qui parut cette année-là, ſelon Suetone (2), fut favorable à l'Apotheoſe, & on voulut bien la regarder comme le ſéjour de l'ame de ce Prince. On bâtit des Temples en ſon honneur, où l'on offroit des ſacrifices, & ſa ſtatue ne parut depuis qu'avec une étoile ſur la tête (*b*).

(1) Met. l. 15.

(2) In Cæſ.

(*a*) Il y a pluſieurs opinions ſur le mot Quiris & Quirinus, épithete de Mars: quelques-uns croyent que dans la langue du pays il ſignifioit une lance, d'autres que c'étoit le nom d'un ancien Dieu nommé Quiris, & adoré par les Sabins; quoiqu'il en ſoit, Romulus prit ſa place, & fut le nouveau Mars de Rome.

(*b*) L'Apotheoſe de Jules-Ceſar ſouffrit quelques difficultés, dont j'ai rapporté le détail dans mes Métamorphoſes d'Ovide, liv. 15.

Mais à dire vrai cette Apotheoſe vint un peu tard ; le temps n'étoit plus ſi fertile en Divinités qu'il l'avoit été autrefois.

Quelque reſpect qu'on eût pour le petit neveu de Ceſar, cette Apotheoſe ne laiſſa pas de lui attirer quelques railleries ; les uns l'appellerent faiſeur de poupées (1), les autres dirent qu'il achevoit de peupler le ciel, qui depuis long-temps n'avoit reçû de nouvelle colonie. Mais Auguſte ſe moquoit des railleurs, eſperant qu'on lui rendroit un jour les mêmes honneurs. Car rien n'eſt tel que d'établir une nouvelle mode. Son eſperance ne fut pas vaine ; on n'attendit pas même ſa mort pour les lui rendre, & il avoit à peine vingt-huit ans, ſelon Appien, lorſqu'il fut reconnu comme un Dieu tutelaire dans toutes les villes de l'Empire. La fureur de l'Apotheoſe fut à un point dans la ſuite qu'on mit au nombre des Dieux non-ſeulement les Empereurs les plus ſcélerats, comme Tibere, mais auſſi les plus ſtupides, comme Claude. On fit les mêmes honneurs à pluſieurs Imperatrices ; & la folie d'Adrien alla même ſi loin, qu'il voulut qu'on regardât comme un Dieu l'infame Antinoüs qui s'étoit noyé dans le Nil, ayant fait élever dans la ville d'Antinopolis en Egypte, qu'il avoit fait bâtir en ſon honneur, un Temple magnifique où il voulut auſſi établir un oracle. Mais il faut avouer que ces nouveaux Dieux ni leurs oracles ne firent pas fortune, quelque ſoin qu'on prît pour les mettre en crédit. On ouvrit enfin les yeux ſur un uſage auſſi impie que ridicule, & on ne voit plus gueres de nouvelles Divinités depuis ce temps-là. En vain Alexandre qui aſſurément méritoit autant cet honneur qu'aucun autre, au prix où on le donnoit alors, avoit tenté plus de trois cens ans avant Auguſte, à être mis au nombre des Immortels ; en vain l'Orateur Demadès tâchoit, en employant toute ſon éloquence, de porter les Atheniens à regarder ce Conquerant comme le treiziéme des grands Dieux ; Alexandre ne fut point obéi, & l'Orateur fut mis à l'amende.

(1) Plin. l. 2. c. 15.

Enfin les Romains auſſi ſuperſtitieux en matiere de Religion, qu'ils étoient devenus célebres par leur ſçavante politique, de peur d'avoir oublié de mettre dans leur Calendrier

quelque Dieu ſecourable ou nuiſible, ſacrifierent aux Dieux inconnus, ainſi que les Grecs, comme nous l'avons dit dans le I. Volume. En effet Aulu-Gelle raconte (1) que pendant un furieux tremblement de terre qui ébranla toute la ville de Rome, comme on ignoroit à quel Dieu il falloit s'adreſſer, ils immolerent à bon compte des victimes à celui qui cauſoit ce funeſte évenement, ſans le nommer ni le connoître. Funeſte & ridicule effet de la ſuperſtition, qui refuſant de reconnoître le ſeul Dieu créateur de toutes choſes, en établiſſoit à chaque moment de nouveaux; & en alloit ramaſſer dans tous les pays du monde, de peur qu'il ne lui en échapât quelqu'un! Telle étoit l'origine des Dieux inconnus & anonymes qui étoit une eſpéce de ſupplément à la créance publique.

(1) L. 2.

CHAPITRE IX.

De quelques Dieux particuliers à l'Italie.

Comme l'Italie avoit reçû en différens temps pluſieurs colonies, que les Grecs & d'autres Peuples encore y avoient conduites, ainſi qu'on peut le voir dans les ſçavantes Diſſertations que Theodore Rickius a compoſées à ce ſujet, ces colonies, comme toutes les autres, porterent avec elles leurs Dieux & les céremonies de leur Religion. Je pourrois en citer en particulier un grand nombre d'exemples, mais comme ce n'eſt pas ici le lieu de traiter cette matiere, (2) je me contente de celui des fêtes appellées Lupercales que l'Arcadien Evandre y avoit établies. Comme la plûpart de ces Dieux étoient les mêmes que ceux des Nations qui y avoient conduit des colonies, il eſt inutile de repéter ce que nous avons dit; mais il y en avoit de particuliers à chaque canton, qu'il eſt bon du moins de nommer ici. Les anciens Toſcans avoient leur Tagès, le grand artiſan de la divination Etruſque, dont nous avons fait mention dans

(2) Voyez le Tome III

(1) T. I. l. 4. l'article de la Divination (1). Les Sabins reconnoiſſoient pour leur principale Divinité *Semo Sangus*, que l'on croit être Hercule, ainſi qu'on le dira dans l'hiſtoire de ce Heros. Les Albins rendoient un culte particulier à Jupiter & à Enée, qu'ils confondoient avec ce Dieu (2). Evandre & Carmenta ſa femme mériterent les honneurs divins dans le lieu où s'étoit établie la colonie que ce Chef y avoit conduite ; c'eſt-à-dire près du mont Aventin & aux environs. Hercule qui y avoit paſſé, lorſqu'il ramenoit d'Eſpagne les bœufs de Geryon, y reçut auſſi les mêmes honneurs. Janus, Faunus, Picus, Canente, & quelques autres dont on a déja parlé, devinrent les Dieux Indigetes & Topiques des lieux où ils avoient regné.

(2) Voyez l'Hiſt. d'Enée, Tom. 3.

Les habitans de la ville d'Antium & de Prænеſte honoroient d'un culte particulier la Fortune, & avoient pour la conſulter ces Sorts ſi célebres dans l'Antiquité.

Enfin les habitans de Breſſe en Italie avoient pluſieurs Divinités qui leur étoient particulieres, que le Roſſi, dans ſes *Memorie Breſciane*, a fait graver. Le premier de ces Dieux repréſente une femme aſſiſe, appuyée ſur une urne, tenant de la main droite un ſceptre. Cette figure a la tête rayonnante & couronnée de laurier, & à ſes pieds ſe voit une roue & un compas. L'Auteur des Memoires dont je viens de parler, prend cette ſtatue pour une Fortune ; mais ſans dire ici que la roue étoit auſſi un ſymbole de Nemeſis, le ſceptre & le compas conviennent encore mieux à cette Déeſſe qu'à la Fortune. Peut-être eſt-ce la Juſtice, à laquelle le ſceptre & le compas conviennent parfaitement. Je ne crois pas cependant qu'on puiſſe rien conclure de ce monument, ſinon qu'il repréſente une Divinité particuliere aux Breſſans, chez leſquels il y en avoit encore d'autres qu'on ne trouve point ailleurs.

Une autre figure trouvée dans le même pays repréſente un jeune homme enveloppé d'une draperie qui lui couvre tout le corps, avec cette inſcription, *Bergino M. Nonius M. F. Senecianus, V. S. Marc Nonius Senecianus, fils de Marc, de la Tribu Favienne, a accompli le vœu qu'il avoit fait à Berginus.*

La

La Toge Romaine que porte cette figure a fait croire au R. P. Dom Bernard de Montfaucon qu'elle repréſentoit celui-là même qui avoit accompli le vœu ; ce qui ſeroit bien extraordinaire. Il eſt vrai que la famille de ce Nonius Senecianus étoit une des plus conſidérables de Breſſe ; qu'on a trouvé même dans cette ville une ſtatue d'un autre Nonius, avec cette inſcription flatteuſe, *M. Nonius le jeune, la grande eſperance des Breſſans.* Cependant je ne ſçaurois me perſuader qu'un homme qui acquitte un vœu fait à une Divinité, en ait pris la figure ſur le monument qu'il fait élever à ce Dieu en action de graces du bienfait qu'il croit en avoir reçû. On ne ſçait rien à la verité de ce Berginus, qui inconteſtablement étoit honoré comme un Dieu par les Breſſans, puiſqu'il avoit un Autel que l'Hiſtorien des Antiquités de Breſſe a fait graver, & une Prêtreſſe qui avoit ſoin de ſon culte. Le même Auteur rapporte en effet une inſcription qui prouve que Nonia Maxima avoit exercé ce ſacerdoce. Berginus étoit ſans doute quelque Heros du pays. C'eſt tout ce qu'on en peut dire, & ſon habit à la Romaine n'a rien qui doive nous ſurprendre.

Tyllinus étoit un autre Dieu dont la figure a été auſſi déterrée près de Breſſe. Sa ſtatue, qui au rapport du Roſſi fut miſe en pieces l'an 840. par Rampat Evêque de Breſſe, & qui n'avoit pour inſcription que le nom du Dieu à qui elle étoit conſacrée, *Tyllino*, étoit de fer, la tête couronnée de laurier, appuyant le pied droit ſur le crane d'un mort, & tenant de la main gauche une pique de fer, terminée en haut par une main ouverte & étendue, ſur laquelle on voyoit entre l'indice & le poûce un œuf qu'un ſerpent entortillé dans la main venoit mordre : ſymboles auſſi obſcurs que myſterieux, ſur leſquels l'Antiquité ne nous apprend rien. Ce pied appuyé ſur une tête de mort, & le laurier, marquoient-ils, comme le conjecture le P. Montfaucon, que Tyllinus triomphoit de la mort & étoit immortel ? C'eſt ce que je n'oſerois aſſûrer. Qui ſera, dit-on, l'Antiquaire ou le Mythologue aſſez hardi pour expliquer ce que ſignifie le ſerpent qui ſe jette ſur l'œuf, que tient la main qui eſt au haut de la pique ?

Ne doit-on pas avouons que principalement parmi les Dieux Topiques, qui n'étoient gueres connus que dans quelques villes particulieres qui les avoient choiſis pour leurs patrons, il ſe trouve ſouvent des ſymboles inexplicables?

Cependant je crois qu'on pourroit dire, & même avec beaucoup de vraiſemblance, que c'étoit un myſtere emprunté des Gaulois, au ſujet de l'*œuf Anguinum*, ou *de ſerpent*, que ces peuples cherchoient avec empreſſement, & enlevoient avec précipitation, craignant que l'inſecte qui l'avoit formé, ne ſe jettât ſur eux, comme je le dirai dans un plus grand détail, dans l'hiſtoire de la Religion de cet ancien peuple (1). Les Breſſans étoient trop voiſins des Gaulois, & avoient trop de commerce avec eux pour avoir ignoré cet article de leur Religion.

(1) Liv. 6.

Voilà ce que j'avois à dire des Dieux des Grecs, des Romains & de quelques autres Peuples d'Italie. Il ne faut pas qu'on s'imagine que j'aye épuiſé la matiere. Il y en avoit tant qui n'étoient connus que dans une ſeule ville, ou tout au plus dans quelques petits cantons, qu'il ſeroit impoſſible de les nommer tous. On en déterre même tous les jours qui ſont entierement inconnus. J'ai crû qu'il ſuffiſoit de parler de ceux qui avoient quelque célébrité, & dont les Anciens ont fait mention.

SECONDE PARTIE.

DES DIEUX DES AUTRES PEUPLES de l'Europe, ſurtout de ceux des Gaulois & des Germains.

COMME l'Hiſtoire des autres Dieux de l'Europe n'eſt pas à beaucoup près auſſi intéreſſante que celle de ceux des Grecs & des Romains; qu'elle a moins de liaiſon avec les Belles-Lettres, & que ſouvent ces Dieux ſont, ſous d'autres noms, les mêmes que ceux dont j'ai parlé juſqu'ici, je ſerai beaucoup plus court dans cette Seconde Partie, que je ne l'ai été dans la premiere. Je tâcherai cependant de donner de ces Dieux une notion exacte; de rapporter ce qu'il y a de plus curieux à ſçavoir ſur leur ſujet, & de mettre ſous un point de vûe aiſé à ſaiſir, ce qui eſt répandu dans un grand nombre d'Auteurs qui en ont parlé avant moi: commençons par les Dieux de nos Ancêtres.

LIVRE SIXIEME.

DES DIEUX DES GAULOIS.

IL n'y a gueres parmi les Anciens que Ceſar, Diodore de Sicile, Mela, Strabon, & Pline qui nous ayent laiſſé quelques lumieres ſur la Religion des Gaulois; mais outre que ce qu'ils en diſent eſt peu conſiderable, il faut obſerver qu'ils parlent des Dieux de ce Peuple conformement à leurs idées; c'eſt-à-dire, que lorſqu'ils avoient remarqué dans quelqu'un de ces Dieux, ou quelque attribut, ou quelque ſymbole reſſemblants à ceux de leurs Divinités, il ne manquoient pas de leur donner les mêmes noms. Ainſi, ſelon eux, un tel étoit Hercule, ou Apollon, ou Mercure; parce qu'il avoit quelque choſe d'approchant de leur Mercure, de leur Apollon, ou de leur Hercule; car dans le fond les Anciens Dieux des Gaulois devoient être bien inconnus aux Grecs & aux Romains, puiſque dans un de ſes Dialogues (1) Lucien fait dire à Mercure, qu'il ne ſçait comment s'y prendre pour inviter ces Dieux à ſe trouver à l'aſſemblée des autres, parce que ne ſçachant pas leur langue, il ne peut ni les entendre, ni ſe faire entendre d'eux.

(1) Jup. Trag.

Si pour ſuppléer au peu que nous apprenent à ce ſujet les Grecs & les Romains, on avoit le ſecours de quelques Auteurs Gaulois, on pourroit y chercher l'origine & les fondemens de leur Religion; mais les Druydes, ſeuls dépoſitaires de leurs myſteres, n'écrivoient rien, & cachant ſoigneuſement au Peuple le fond de leur Religion, ils ſe contentoient d'inſtruire ceux qui aſpiroient à la même dignité, dont ils étoient extrémement jaloux.

Il eſt vrai que pluſieurs Monumens déterrés de temps en temps, ont excité la curioſité des Sçavans ; mais il ſe ſont contentés de les expliquer, ſans entreprendre d'approfondir la Religion des Peuples qui les avoient érigés en l'honneur de leurs Dieux. Schœdius qui a compoſé un Traité de la Religion des anciens Germains, a raſſemblé à la verité tous les paſſages des Anciens où il eſt fait mention de celle des Gaulois ; mais excepté le long Commentaire qu'il a fait ſur ces autorités, & où preſque toujours il s'écarte de ſon ſujet, il ne s'eſt pas arrêté ſur une Religion qui n'étoit pas l'objet principal de ſon Traité. Dom Bernard de Montfaucon, engagé à expliquer l'Antiquité par les figures, eſt celui de tous qui a fait graver un plus grand nombre de figures de Dieux Gaulois ; mais il n'y a ajouté que peu de reflexions. Enfin un de ſes ſçavants Confreres (1) ſe ſervant de ces mêmes figures, entreprit de donner il y a quelques années, un Traité complet de la Religion de ce Peuple, qu'il publia en 1727. en deux Volumes *in* 4°. & l'on peut dire que perſonne juſqu'à lui, n'étoit entré ſi avant dans les myſteres Gaulois ; mais on auroit deſiré dans cet ouvrage plus d'ordre & moins de repetitions.

(1) Dom Jacques Martin.

CHAPITRE I.

De la Religion des Gaulois.

Pour donner une idée exacte de la Religion de ces Peuples, il faut la conſiderer dans deux temps différens ; c'eſt-à-dire, avant & après la conquête de Jules-Ceſar, où les Gaulois commencerent à être en commerce avec les Romains. Ce n'eſt pas qu'ils n'euſſent été connus des Grecs & des Romains long-temps avant que ce Prince portât la guerre dans le ſein de leur pays, puiſqu'ils s'étoient une fois rendus maîtres de Rome même, & que d'autre part ils euſſent traverſé & ſaccagé la Grece : mais ces irruptions

ſubites & paſſageres, bien loin d'avoir établi quelque commerce entre ces Peuples, n'avoient ſervi qu'à les faire regarder comme des Barbares, dont la puiſſance ne pouvoit que leur être un jour funeſte ; & les Gaulois n'avoient gueres ſongé dans ces irruptions, à s'inſtruire de la Religion des Peuples qu'ils ne vouloient que ſaccager, & s'enrichir en pillant leurs Temples & leurs maiſons. Lorſque Ceſar après une guerre de dix ans ſe fût enfin rendu maître des Gaules, & que ce beau pays devint une Province Romaine, il ſe fit de grands changemens dans la Religion des Gaulois, qui adopterent la plûpart des Dieux Romains, & abandonnerent enfin preſque toutes leurs anciennes cérémonies, pour ſuivre celles de leurs vainqueurs.

Comme Jules Ceſar eut tout le temps de connoître un pays où il demeura ſi long-temps, c'eſt dans la relation qu'il fait de la guerre des Gaules, & dans quelques autres Auteurs Latins qu'on doit chercher l'hiſtoire de l'ancienne Religion des Gaulois ; mais, comme on l'a déja remarqué, ces Ecrivains en diſent peu de choſes : ſouvent même ils ſe contrediſent les uns les autres ; & ce qui eſt encore plus embarraſſant, c'eſt qu'ils en parlent tous ſuivant leurs préjugés, & ne ſemblent chercher qu'à identifier les Dieux de cet ancien Peuple avec ceux qu'ils adoroient eux-mêmes. L'Hiſtorien Joſephe leur reproche même d'avoir parlé d'une Religion dont ils n'étoient ni ne pouvoient être inſtruits. En effet les Druydes n'écrivoient rien, ſe contentant de charger leur memoire, & enſuite celle de leurs Novices, d'un nombre prodigieux de vers qui contenoient leur Theologie, vers barbares par rapport aux Romains, que certainement ils ne connoiſſoient gueres, & dont apparemment ils n'auroient pas fait beaucoup de cas, quand ils les auroient entendus. D'ailleurs ces mêmes Druydes, cachés dans le fond des forêts d'où ils ſortoient rarement, étoient peu communicatifs ; & bien loin de revéler leurs myſteres à des étrangers, ils les cachoient même aux Gaulois.

Cependant comme Ceſar eſt ſans contredit celui de tous les Anciens qui nous donne le plus de lumieres ſur la

Religion de ce Peuple, on ne ſera pas fâché de voir ici tout ce qu'il nous en apprend : « Les Gaulois, dit-il (1), ſont « fort ſuperſtitieux. Ceux qui ſont dangereuſement malades, « ceux qui ſe trouvent en péril, immolent des victimes, ou « font vœu d'en immoler, & ſe ſervent pour s'en acquitter « du miniſtere des Druydes; perſuadés qu'on ne peut obtenir « des Dieux la vie d'un homme, qu'en en immolant un au- « tre à ſa place : voici de quelle maniere ils font leurs ſacri- « fices publics. Ils font des repréſentations humaines d'une « grandeur énorme, avec de l'oſier, dont ils rempliſſent le « vuide d'hommes vivans, qu'ils font brûler enſemble. Com- « me ils croyent que le ſupplice des voleurs & des autres « ſcélerats eſt agréable aux Dieux, c'eſt parmi eux qu'ils choi- « ſiſſent leurs victimes, mais quand, ils en manquent, ils im- « molent des perſonnes innocentes.

(1) De Bell. Gall. l. 6.

« De tous les Dieux celui qu'ils honorent le plus parti- « culierement, & dont ils ont plus de ſtatues, c'eſt Mercu- « re, qu'ils croyent être l'inventeur de tous les Arts, le gui- « de des Voyageurs, & celui qui aide le plus à négocier « heureuſement, & à amaſſer par-là des richeſſes. A Mer- « cure ils joignent encore d'autres Dieux, tels qu'Apollon, « Mars, Jupiter & Minerve, dont ils ont preſque la même « opinion que les autres Peuples. Ils croyent, par exemple, « qu'Apollon éloigne les maladies ; que Minerve a donné « naiſſance aux Manufactures & aux autres Arts ; que Jupiter « a pour ſon partage l'empire du Ciel ; que Mars fait la guer- « re ; d'où vient que quand ils vont au combat, ils font vœu « de lui offrir tout ce qu'ils pourront prendre.... Tous les « Gaulois ſe vantent de deſcendre de Pluton, ce qu'ils ont, « diſent-ils, appris des Druydes ».

Il s'en faut bien, comme on le verra dans la ſuite, que Ceſar ait nommé tous les Dieux des Gaulois, il en a même omis quelques-uns dont les autres Hiſtoriens font mention. La Religion de ce Peuple étoit, ainſi que le dit Clement d'Alexandrie (2), une Religion de Philoſophes, comme celle des Perſes des premiers temps ; ce qui fait dire à Pline (3), que nonobſtant l'éloignement des pays, & l'impoſſibilité de

(2) In Protrept.

(3) Liv. 30.

ſe connoître, ils pratiquoient ſi bien les mêmes cérémonies, qu'on eût dit qu'ils ſe les éroient entre-communiquées.

D'abord, pour ce qui regarde l'origine de cette Religion, Ceſar & Tacite ſe contrediſent; le premier diſant qu'elle venoit d'Angleterre, & le ſecond, que c'étoient les Gaulois qui en peuplant cette Iſle, y avoient porté leurs myſteres: & ce qui ſembleroit donner gain de cauſe à Tacite, c'eſt qu'il y a bien de l'apparence que les Gaules furent peuplées avant l'Angleterre, ce qui peut s'entendre en général de toutes les Iſles dans leſquelles on ne ſe hazarda de paſſer que lorſqu'on eût peuplé la terre ferme. Cependant pour concilier ces deux Auteurs, on peut dire qu'à la verité les Gaulois paſſant en Angleterre y établirent leur Religion; mais que ces Inſulaires, moins répandus qu'eux, en conſerverent toute la pureté, pendant que dans les Gaules, que de frequentes guerres mettoient en commerce avec d'autres Nations, elle ſouffrit quelque alteration. Auſſi verrons-nous dans la ſuite que les Druydes des Gaules avoient un grand reſpect pour ceux d'Angleterre, & qu'ils y envoyoient ſouvent leurs éleves, pour y être inſtruits à fonds de leur propre Religion.

Mais, que les Anglois ayent pris leur Religion des Gaulois, ou que ceux-ci l'ayent portée en Angleterre, il reſtera toujours à ſçavoir d'où elle leur venoit; & comme la choſe eſt fort obſcure d'elle-même, il n'eſt pas étonnant qu'on trouve tant de diverſité dans ceux qui en ont parlé. Tous conviennent cependant qu'elle éroit, avant la conquête de Ceſar, trop differente de celle des Grecs & des Romains, pour en avoir tiré ſon origine; & le plus grand nombre croit qu'elle venoit d'Egypte ou de Phenicie. On s'appuye pour ſoutenir ce ſentiment, 1°. Sur je ne ſçais quelle reſſemblance qu'on trouve entre le culte des Egyptiens & des Pheniciens, & le culte des Gaulois, qui ſuppoſe que ceux-ci, comme preſque tous les autres Peuples Occidentaux de l'Europe, l'avoient reçû de ces deux Peuples qui commercetent, ſurtout les premiers, dans toutes les côtes des Gaules juſqu'à Cadis, où l'on a trouvé tant de veſtiges de leur ancienne Religion. 2°. Sur des figures d'Iſis, & de quelques autres Divinités

Divinités Egyptiennes, déterrées de temps en temps dans la Gaule, quelques-unes même depuis peu d'années.

Quelques Sçavans modernes (*a*) ſont perſuadés que cette Religion ne venoit d'aucun pays, qu'elle étoit particuliére aux Druydes, & qu'ils en étoient eux-mêmes les inventeurs. Mais pour ſoutenir cette prétention, il faudroit prouver que ceux qui vinrent peupler ce pays étoient ſans Religion & ſans culte, ce qu'on ne perſuadera jamais. Pour moi, je crois qu'elle tiroit ſon origine des Peuples d'Aſie, mais que c'étoit par le Nord qu'elle s'étoit répandue dans les Gaules. Les Celtes dont nos Gaulois étoient deſcendus, étoient extrêmement puiſſans, & occupoient la plus grande partie du Nord de l'Europe, d'où enfin ils ſe répandirent du côté du Midi, & occuperent le pays que nous habitons Leur empire, ſi toutefois on pouvoit appeller de ce nom une domination telle que celle de ces anciens Celtes, s'étendoit depuis les parties ſeptentrionales de l'Aſie Mineure (*b*), juſqu'aux côtes occidentales des Gaules : ils avoient pû apprendre leur Religion des Cappadociens & des Perſes leurs voiſins, & la reſſemblance qui s'y trouve en effet, avoit porté Pline à dire qu'elle n'en étoit pas fort différente, & qu'on croiroit, comme on l'a déja remarqué, qu'elle en tiroit ſon origine, ſi l'éloignement & l'impoſſibilité du commerce entre ces deux Peuples, ne s'oppoſoient à cette idée. Mais cet éloignement n'enferme plus aujourd'hui la même difficulté. Au commencement le monde étoit réduit à une ſeule famille & à une ſeule croyance ; & tous les Cultes qui ont eu cours dans la ſuite ne ſont qu'une corruption du véritable. Les hommes ſe ſont éloignés peu à peu du lieu de leur origine, ont peuplé la terre, & y ont alteré de différentes manieres la pureté de la Religion primitive. Les uns ſont venus par terre du côté du Nord, & ſous le nom de Scythes, de Celto-Scythes & de Celtes, ont peuplé ces vaſtes contrées qui nous ſéparent de l'Aſie ; les autres plus hardis ont tenté les périls de la Mer, & nous avons cent preuves qui atteſtent que les Phéniciens

(*a*) Dom Jacques Martin, Traité de la Religion des Gaulois, Tom. I.
(*b*) Voyez ce qu'on a dit là-deſſus dans l'Hiſtoire des Titans, liv. I.

& enſuite les Carthaginois ont pénétré juſqu'au fond de l'Occident. De-là ſans doute cette reſſemblance de culte & de cérémonies religieuſes entre des Peuples ſéparés par tant de mers & par tant de terres. Ainſi dès-là on n'eſt plus étonné du paralléle qu'on a fait tant de fois des Mages & des Druydes : puiſque les Gaulois & les Celtes avoient reçû leur Religion des Perſes, ou du moins des Peuples qui les approchoient du côté du Nord, à qui ils l'avoient communiquée, il n'eſt pas ſurprenant que ces Prêtres, ou, ſi l'on veut, ces Philoſophes ayent eu tant de rapport enſemble. Ils étoient les uns & les autres en grande eſtime dans leurs Pays, & on les conſultoit dans toutes les occaſions importantes ; ſeuls miniſtres de la Religion, il étoit défendu à toute autre perſonne de s'en mêler. Enfin les uns & les autres menoient une vie fort auſtere & fort retirée.

Les Mages s'oppoſoient de tout leur pouvoir à l'opinion qui donnoit aux Dieux une origine humaine, & qui les partageoit en Dieux mâles & en Dieux femelles ; il en étoit de même des Druydes, ſur-tout dans les commencemens. Les uns & les autres gouvernoient l'Etat, & le Roi ne manquoit jamais de prendre leurs conſeils dans toutes les occaſions importantes. Habillés de même, c'eſt-à-dire de blanc, du moins dans les cérémonies religieuſes, les ornemens d'or leur étoient interdits. Grands amateurs de la juſtice, ils la rendoient eux-mêmes, ou veilloient ſur la conduite de ceux qui étoient chargés de la rendre. L'immortalité de l'ame faiſoit & en Perſe & dans les Gaules un point capital de leur croyance. Anciennement les uns & les autres n'avoient ni Temples ni ſtatues, & on croit même que cet uſage duroit encore parmi les Gaulois, lorſque Ceſar en fit la conquête, & que les Temples dont il reſte encore quelques veſtiges en pluſieurs endroits, ne ſont que du ſecond temps de la Religion des Gaulois. Les Gaulois n'avoient donc d'autres Temples que les bois & les forêts, comme nous le dirons dans un Chapitre particulier. Les Perſes honoroient le feu comme le ſymbole de leur premiere Divinité ; les Gaulois, au rapport de Polyhiſtor cité par Solin, entretenoient ſur

Digitized by Google

leurs Autels un feu éternel, & Mithras étoit un Dieu également reſpecté chez les uns & chez les autres.

Les Perſes rendoient un culte particulier à l'eau, comme nous l'avons dit dans le premier volume ; l'hiſtoire nous apprend que les Gaulois rendoient les mêmes honneurs à cet élément, comme on le verra dans la ſuite. Mais ce que nous dirons encore ſur ce ſujet dans un parallele encore plus détaillé des Mages & des Druydes, achevera, je penſe, de convaincre les plus difficiles que c'eſt par le Nord que les Gaulois ont reçû leur Religion & leurs dogmes.

Il eſt vrai qu'il ſe trouvoit bien des pratiques différentes chez ces deux Peuples ; mais ſans répeter ce que j'ai dit ailleurs, que la Religion des Perſes reçut elle-même avec le temps pluſieurs changemens, on ne doit pas douter que cette même Religion portée par les Celtes dans des pays ſi éloignés les uns des autres, n'en ait reçû encore de plus grands. Cette ancienne Religion des Gaulois étoit d'abord aſſez pure ; ce Peuple, ſur-tout les Druydes, avoient de Dieu des idées bien plus juſtes & plus ſpirituelles que ni les Grecs ni les Romains. Tacite, Maxime de Tyr, & quelques autres nous apprennent que les Druydes étoient perſuadés qu'on devoit honorer le ſouverain Etre autant par le ſilence & le reſpect, que par les ſacrifices.

Mais cette premiere ſimplicité ne dura pas long-temps ; & les Gaulois avant même que d'être ſoumis aux Romains, avoient alteré leur Religion, au point de n'être plus reconnue. Les Druydes eux-mêmes eſtimés pour leur ſageſſe & leurs connoiſſances par toutes les Nations qui en avoient entendu parler, s'étoient adonnés à la Divination, à la Magie, & à toutes ſortes de ſuperſtitions ; & n'y eût-il que les ſacrifices de victimes humaines qu'ils immoloient à leur Eſus, à Teutatès & à Saturne, comme nous l'apprenons de Tacite (1), de Lactance (2) & de Lucain (*a*), coutume qui duroit encore du temps de Denys d'Halicarnaſſe, il n'en faudroit pas davantage pour nous convaincre que la Religion

(1) De Morib. Germ.
(2) Divin. Inſt. l. 1.

(a) *Et quibus immitis placatur ſanguine diro*
Theutates, horrenſque feris altaribus Eſus. Pharſ. lib. 1. verſ. 444.

de ce Peuple ne le ceda enfin à aucune autre en ſuperſtition & en cruauté.

Je regarde comme le ſecond temps de la Religion Gauloiſe, celui qui s'écoula depuis la conquête de Jules Ceſar juſqu'à l'établiſſement du Chriſtianiſme dans les Gaules. Or cette même Religion reçut dans cet intervalle differens changemens. D'abord elle adopta la plûpart des Dieux de leurs vainqueurs, le Vulcain, le Jupiter, l'Hercule, le Caſtor & Pollux : le monument élevé du temps de Tibere, dont nous parlerons dans la ſuite, & ſur lequel ſe trouve le nom de ces Dieux, en prouvant cette verité, fait voir qu'on ne fut pas long-temps, après la conquête de Jules Ceſar, à introduire ces nouveaux Dieux dans le pays. Enfin on ſe conforma preſqu'en tout aux pratiques religieuſes des Romains. On commença à bâtir comme eux des Temples, des Chapelles, & à faire des ſtatues des Dieux.

Mais pour entrer dans quelque détail ſur cette ancienne Religion des Gaulois, je crois pouvoir avancer qu'outre qu'ils avoient de leurs Dieux une idée plus pure que les autres idolâtres, puiſqu'ils ne croyoient pas qu'on pût les repréſenter ſous une figure, ni en renfermer la majeſté dans des Temples; ils avoient préferé pour l'exercice de leur Religion les bois ſolitaires & ſombres, dont l'aſpect ſeul inſpire je ne ſçai quelle frayeur religieuſe.

Je ſuis perſuadé même qu'à l'exemple des Perſes, dont ils avoient reçu une partie de leurs dogmes, ils commencerent par n'avoir d'autres Dieux que les Aſtres & les Elemens. En effet, nous verrons dans la ſuite qu'ils rendoient un culte particulier au Soleil, different de celui d'Apollon; qu'ils honoroient la Lune, qu'ils ſçavoient bien diſtinguer de leur Diane; & qu'ils rendoient auſſi un culte religieux à la Terre, qu'ils regardoient, ainſi que les autres Peuples idolâtres, comme la mere des Dieux & des hommes.

Le Feu éternel qu'ils entretenoient dans leurs forêts qui leur ſervoient de Pyrées, & le reſpect qu'ils avoient pour Mithras, font voir qu'ils rendoient à cet Element le même honneur que les Perſes.

Digitized by Google

Ils avoient encore un reſpect religieux pour les Lacs & pour les Marais ; qu'ils regardoient ou comme autant de Divinités, ou du moins comme des lieux qu'elles choiſiſſoient pour leur demeure. Ils donnoient même à ces Lacs, comme aux arbres, le nom de quelques Dieux particuliers. Le plus célébre de ces Lacs étoit celui de Toulouſe, dans lequel ils jettoient ſoit en eſpeces, ſoit en barres, ou lingots, l'or & l'argent qu'ils avoient ptis ſur leurs ennemis. Il y avoit auſſi dans le Gevaudan, au pied d'une montagne, un grand Lac conſacré à la Lune, ſous le nom d'*Elané*, où ſelon Gregoire de Tours, on s'aſſembloit tous les ans, des environs, pour y jetter les offrandes qu'on faiſoit à la Déeſſe. Strabon (1) parle encore d'un Lac célebre dans les Gaules, qu'on nommoit le Lac des deux Corbeaux, parce qu'il y avoit deux oiſeaux de cette eſpece qui y faiſoient leur ſejour, & deſquels on faiſoit mille contes ridicules ; mais ce qu'il y a de certain c'eſt que dans les differends qui arrivoient, les deux parties s'y rendoient & leur jettoient chacun un gâteau : celui que les Corbeaux mangeoient, ſe contentant déparpiller l'autre, avoit gain de cauſe.

(1) Liv. 4.

Au culte des Lacs & des Marais les Gaulois joignoient celui des Fleuves, des Rivieres, & des Fontaines, qu'ils croyoient autant de Divinités ; & ce qu'on a dit dans le Livre II. des honneurs rendus à l'Eau, regarde ces Peuples au moins autant qu'aucun autre. Ils lui ſacrifioient comme les autres Nations idolâtres, jettoient dans les eaux courantes des habits & d'autres choſes, & noyoient dans les gouffres les chevaux qu'ils avoient pris ſur leurs ennemis. Il eſt inutile d'entaſſer ici les témoignages des Anciens pour prouver cette propoſition : ils ſont tous d'accord ſur cet article, & on connoît ces beaux vers qu'Auſone a faits en l'honneur de la célébre Fontaine de Bordeaux qu'on nommoit *Divona*, ou Fontaine divine.

Comme les Egyptiens honoroient le Nil, & les Indiens le Gange, d'un culte particulier, les Gaulois avoient pour le Rhin un plus grand reſpect que pour les autres Fleuves : perſuadés qu'il les animoit au combat, ils comptoient beaucoup ſur ſon ſecours.

Mais ce qu'il y avoit de plus ſacré & de plus reſpectable dans la Religion des Gaulois, étoient les Bois & les Forêts, & parmi les autres arbres le chêne étoit celui de tous pour qui on avoit une plus grande vénération, comme on va le voir dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE II.

Des Temples des Gaulois.

LEs Gaulois n'avoient anciennement d'autres Temples, que les Bois & les Forêts, comme nous venons de le dire, ni d'autres Statues de leurs Dieux, ni d'autres Autels que les arbres de ces Bois : ces Bois étoient une choſe ſi ſacrée parmi eux, qu'il n'étoit pas permis de les abattre, ni de s'en approcher qu'avec un reſpect religieux, & ſeulement pour les orner de fleurs & de trophées, & y ſuſpendre les reſtes des Victimes immolées aux Dieux qu'ils repréſentoient. Il n'étoit pas permis de ſe ſervir de certains arbres, même lorſqu'ils étoient tombés par caducité, ou par quelqu'autre accident. En un mot, les Forêts & les arbres étoient leurs Temples, leurs Autels, & les Statues de leurs Dieux. C'étoit au milieu de ces Bois qu'on offroit les ſacrifices, que ſe faiſoient toutes les aſſemblées de Religion.

Ce ne fut que fort tard qu'ils ſe prêterent ſur cet article aux uſages des autres Nations Payennes. Ceſar en effet, ne dit rien de leurs Temples, ni des Statues de leurs Dieux : on a cent autres preuves de cette vérité, & le fait eſt inconteſtable. Cependant d'anciens Hiſtoriens parlent des Temples des Gaulois, au temps même de la Conquête de Jules Ceſar. Suetone (1) dit que ce Conquerant pilla & ſaccagea ces Temples, qui étoient remplis de tréſors ; Strabon, ſans citer les autres, fait auſſi mention des Temples & des Oratoires des Gaulois ; mais on peut répondre que ces Auteurs parlent le langage de leur Nation, & ſuivant leurs préjugés.

(1) In Cæſar.

Il eſt vrai que les Gaulois avoient des lieux deſtinés & conſacrés ſpécialement au culte de leurs Dieux ; que c'étoit dans ces lieux que ſe pratiquoient les cérémonies religieuſes ; qu'on y offroit les ſacrifices, &c. mais ces Temples, ſi on veut les appeller ainſi, n'étoient pas des édifices comme ceux des Grecs & des Romains : c'étoient des bois, c'étoient à Toulouſe les bords d'un Lac conſacré par la Religion, qui ſervoient de Temple. C'étoit dans ces lieux qu'on renfermoit les treſors. Ainſi les Auteurs que j'ai cités, ont eu raiſon en un ſens, de dire que Ceſar avoit pillé leurs Temples ; c'eſt-à-dire, les lieux qui leur en ſervoient. C'eſt ſuivant cette diſtinction qu'il faut entendre ce que dit Strabon, que c'étoit dans leurs Temples que les Gaulois crucifioient les hommes qu'ils immoloient à leurs Dieux, c'eſt-à-dire, dans ces Forêts mêmes qui leur ſervoient de Temples. Car comment ſeroient entrés dans des édifices, quelques ſpacieux qu'on les ſuppoſât, ces Coloſſes d'oſier, dans leſquels ils mettoient ou les criminels ou les captifs, & quel déſordre n'y auroit pas cauſé le feu qui les conſumoit ?

Rien au reſte, n'eſt ſi célebre dans l'Hiſtoire des anciens Gaulois que les Bois du Pays Chartrain, qui étoient, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, la Metropole du Pays, où l'on s'aſſembloit de toutes parts, autant pour les cérémonies de la Religion, que pour les affaires d'Etat, ainſi qu'on le dira plus au long dans l'Hiſtoire des Druydes : & la Forêt qui étoit près de Marſeille, où étoit le ſecond Collège de ces Prêtres, & le plus fréquenté après le Pays de Chartres.

Tacite (1) parlant des Semnons, Celtes d'origine, & qui ſuivoient la même Religion que les Gaulois, confirme ce qu'on vient de dire. « Ces Peuples, dit-il, n'ont pour Tem- » ple qu'une Forêt, où ils s'acquittent de tous les devoirs de » la Religion. Perſonne n'a entrée dans ce Bois, s'il ne porte » une chaîne, marque de la dépendance & du domaine ſu- » prême que Dieu a ſur lui.

(1) De Mor. Ger.

Ce ne fut donc que depuis l'entrée des Romains dans les Gaules, qu'on commença à y en bâtir, l'uſage même n'en fut pas d'abord général : on continua, malgré ces nouveaux

Temples, à ſacrifier dans les forêts, & à ſe ſervir des arbres mêmes pour repréſenter les Dieux; & cet uſage dura long-temps, puiſque Maxime de Tyr dit que la Statue de leur Jupiter n'étoit encore qu'un chêne fort élevé.

Ce culte rendu aux arbres étoit fort ancien dans cette nation, & dès-là ſi difficile à détruire, que malgré les Canons de differents Conciles, & les exhortations réiterées des Prélats, qui n'oublioient rien pour l'abolir, il ſubſiſta dans quelques cantons des Gaules, long-temps après que le Chriſtianiſme y eut triomphé de l'Idolâtrie, & on en découvroit encore quelques reſtes du temps de Charlemagne. L'Hiſtoire Eccléſiaſtique fait ſouvent mention des arbres que de ſaints Perſonnages faiſoient abbattre, parce qu'ils étoient encore l'objet de la vénération publique; & elle nous apprend en particulier que ſaint Severe de Vienne en fit déraciner un qui repréſentoit à la fois cent de leurs Dieux, ainſi qu'il paroiſſoit par l'Inſcription poſée dans l'Egliſe qui fut bâtie à la place de cet arbre. Mais les Gaulois s'accoutumerent enfin ſi bien aux mœurs & aux coutumes de leurs Vainqueurs, qu'on vit de tous côtés s'élever un grand nombre de Temples, où furent dépoſées les Statues qui repréſentoient également les anciens Dieux du Pays & ceux des Romains. Les Antiquaires, & ſurtout le R. P. Dom Bernard de Montfaucon, ont fait deſſiner les reſtes de pluſieurs de ces Temples, qu'on peut voir dans leurs Ouvrages. On remarque qu'ils ſont preſque tous de figure ronde, ou octogone, comme ſi on avoit cru ne devoir renfermer les Maîtres du monde que dans des lieux qui lui reſſemblaſſent par leur figure.

Les Sçavans ont recherché avec ſoin d'où venoit ce reſpect des Gaulois pour les arbres, & en particulier pour le chêne, pour lequel ils avoient tant de vénération, qu'on peut dire qu'il étoit en même temps leur Temple & leur Dieu; & le plus grand nombre eſt perſuadé qu'il tiroit ſon origine du chêne de Mambré ſous lequel Abraham, comme il eſt rapporté dans la Geneſe, invoqua le nom du Seigneur. On ne ſçauroit nier en effet que ce chêne ne ſoit devenu très-célébre

célébre ; & ce ſeroit perdre le temps que d'accumuler des témoignages pour le prouver. Dans la ſuite on y tint une Foire où s'aſſembloient des Marchands de pluſieurs Nations voiſines, & un grand concours de Peuples. Ce chêne que la Religion du pere des Croyans avoit conſacré, ayant été ſi connu, il y a apparence, dit-on, que les Colonies qui partirent de la Syrie & des autres Provinces voiſines, pour venir peupler l'Occident, en conſervetent le ſouvenir, & choiſirent dans les lieux où ils étoient venus s'établir, cet arbre préférablement à tout autre, pour y célébrer les myſteres de leur Religion. On ne ſçauroit diſconvenir de même, ajoute-t-on, que la Religion des Gaulois n'ait eu, du moins dans ſes commencemens, beaucoup de rapport avec celle des Juifs. Porphyre qui avoit ſaiſi ce rapport, en fit un ſujet de reproche aux Chrétiens, en leur oppoſant l'antiquité des Druydes, à la nouveauté de la religion Chrétienne.

Mais je crois qu'il eſt inutile de chercher ici du myſtere. La terre étoit autrefois toute couverte de bois ; & ceux qui venoient s'établir dans quelque pays inhabité, n'en défrichant qu'autant qu'il étoit néceſſaire pour y ſemer du grain, il falloit bien qu'ils priſſent les bois & les forêts pour célébrer leurs myſteres. D'ailleurs les lieux ſombres & ſolitaires ſemblent inſpirer je ne ſçais quelle ſainte frayeur qui les rend plus reſpectables. On doit juger de l'ancien monde comme du nouveau : or toutes les Relations nous apprennent que l'Amerique n'étoit qu'une vaſte forêt, & que ſans connoître le chêne de Mambré, les Sauvages pratiquoient dans les bois & aux pieds des arbres leurs cérémonies religieuſes.

Quoi qu'il en ſoit, rien n'eſt ſi ancien dans le Paganiſme, que ce reſpect pour les bois & les forêts, qui ont ſervi de Temples aux premiers hommes ; de ſorte même que quand on commença à en bâtir, on ne manquoit preſque jamais de planter des bois autour. De-là ſans doute l'origine de ces Bois ſactés, *Luci*, ſi célébres dans toute l'Antiquité, & dont l'uſage a duré ſi long-temps.

Lors même que toute la terre étoit remplie de Temples, à prendre ce mot dans ſa propre ſignification ; non ſeulement

les Poëtes les désignoient encore par le mot *Lucus, bois, bocage*, mais les Historiens aussi, & ce qui est encore plus fort, les Architectes même. Ainsi Vitruve parlant des proportions qu'on doit garder dans les Edifices d'ordre Toscan, & donnant pour exemple le Temple de Diane Aricine, appelle ce Bâtiment, *Aricino nemori Dianæ*, *le Bois de Diane.*

Comme l'exercice de la Religion étoit entre les mains des Druydes, il est nécessaire de faire connoître ces Prêtres si renommés dans l'Antiquité.

CHAPITRE III.

Des Ministres de la Religion parmi les Gaulois, & surtout des Druydes.

NOS anciens Gaulois avoient d'abord, ainsi qu'on l'a dit, beaucoup de Religion, & comme les Druydes la traitoient d'une maniere également grave & sérieuse, ils avoient inspiré un respect infini pour elle. Qu'on ne s'attende donc pas à trouver dans la Theologie ancienne de ce Peuple ces fables absurdes & impies, dont celle des Grecs & des Romains étoit chargée ; encore moins une Venus galante, un Jupiter incestueux, & ces mysteres impurs que les Auteurs profanes n'ont pas même osé réveler.

Quoique les Druydes fussent les principaux ministres de la Religion des Gaulois, ils n'étoient pas les seuls, & il y avoit differens degrés dans leur Hierarchie. Les Anciens nomment parmi ces différens ministres les Bardes, les Eubages, les Vates & les Druydes. Ceux-ci étoient les chefs, & les autres des subalternes qui les aidoient dans leur ministere, & qui en tout leur étoient beaucoup inférieurs. Les Bardes, dont le nom en langue Celtique veut dire, selon Festus, *un Chantre*, célébroient en vers les actions immortelles des grands hommes, & les chantoient ordinairement sur des instrumens de Musique. Leurs vers étoient d'un si grand prix

qu'ils ſuffiſoient pour immortaliſer la memoire de ceux qu'ils avoient entrepris de louer, & ces Bardes eux-mêmes étoient ſi eſtimés, que s'ils ſe préſentoient lorſque deux armées étoient prêtes d'en venir aux mains, & que le combat fût même déja commencé, on mettoit ſur le champ les armes bas pour écouter leurs propoſitions. Outre leur occupation ordinaire de célébrer les louanges de leurs Heros, & de ceux qui leur faiſoient du bien, ils ſe mêloient de cenſurer les actions des particuliers, ſur-tout lorſque leur conduite ne répondoit pas à leur devoir.

Les Sarronides inſtruiſoient la jeuneſſe, & lui inſpiroient des ſentimens vertueux. Les Vates, ou Eubages, avoient le ſoin des ſacrifices, & s'appliquoient à la contemplation de la Nature; mais ces trois ſortes de Miniſtres étoient inférieurs en tout & ſoumis aux Druydes, qui dans la ſuite réunirent à leur corps preſque toutes leurs fonctions, ſur-tout celles qui regardoient la Religion, leur laiſſant ſeulement le ſoin des autres choſes. Les fonctions des autres que j'ai nommés ſont peu connues, & Diodore de Sicile confond même les Sarronides avec les Druydes. Ceux-ci étoient tellement ſuperieurs aux autres, que non-ſeulement ils étoient chargés par leur état de tout ce qui concernoit la Religion, mais qu'ils donnoient encore la Loi à ces Miniſtres ſubalternes, qui ne pouvoient exercer leur emploi qu'avec leur permiſſion, & étoient obligés de ſe retirer lorſqu'ils paroiſſoient, à moins qu'ils ne leur permiſſent de demeurer.

Les Druydes, dont le nom venoit inconteſtablement du mot Celtique *Deru*, qui veut dire un chêne, que les Grecs nomment δρῦς, étoient donc chez nos anciens Gaulois les principaux Miniſtres de la Religion. Les Anciens les déſignent quelquefois par d'autres noms, mais qui marquent toujours leurs fonctions. Diodore de Sicile, en effet en parle aſſez au long ſous le nom de Sarronides, d'autres ſous celui de Samothées, & Diogene Laerce (1), ainſi que Suidas, nous apprennent qu'ils ont été appellés Semnothées, nom qui déſignoit la profeſſion qu'ils faiſoient d'honorer les Dieux, & d'être conſacrés à leur ſervice, comme celui de

(1) In proœm.

Sarronides faiſoit alluſion aux chênes auprès deſquels ils paſſoient leur vie (*a*) Enfin les monumens déterrés dans la Cathedrale de Paris, dont nous parlerons dans la ſuite, leur donnent le nom de *Senani*, qui ſera expliqué en ſon lieu.

Origine & Antiquité des Druydes.

Je ne m'amuſerai pas long-temps à la recherche de l'antiquité & de l'origine des Druydes. Ceux qui ont le plus approfondi cet article, ſont obligés d'avouer qu'ils n'ont rien de certain à propoſer, & qu'il faut ſe contenter de ſimples conjectures. Les Druydes deſcendoient-ils, comme le prétendent quelques Sçavans, des anciens Gymnoſophiſtes des Indes ? Mais quelles traces nous a laiſſées l'Hiſtoire du commerce de gens ſi éloignés les uns des autres ? Etoient-ils les diſciples de Pythagore dont la doctrine a tant de rapport à celle de ces Prêtres Gaulois ? Car enfin c'étoit en Italie, à Crotone que ce Philoſophe publioit ſes dogmes, & les Gaules ſont aſſez voiſines de l'Italie pour que ces mêmes dogmes ayent paſſé en-deçà des Alpes. Mais, 1°. Il y a bien plus d'apparence que Pythagore lui-même avoit adopté pluſieurs opinions des Druydes. 2°. Il n'eſt pas vrai que la doctrine de ce Philoſophe ait autant de rapport qu'on le croit avec celle des Druydes ; & ſur l'article principal qui eſt celui de la Métempſycoſe, que Pythagore avoit puiſée en Egypte, & qui étoit de ſon temps même répandue dans toutes les Indes ; il ne paroît pas, comme on le verra dans la ſuite, qu'ils ſe ſoient copiés les uns les autres. 3°. Quoique la diſtance de l'Italie aux Gaules ne ſoit pas bien conſidérable, les Italiens n'avoient que peu ou point de commerce avec les Gaulois, qu'ils regardoient comme des Barbares, contre leſquels ils ne cherchoient qu'à couvrir leurs frontieres.

Comme j'ai déja prouvé qu'il y a beaucoup d'apparence que les Celtes du Nord, peres de nos Gaulois, avoient puiſé une partie de leur doctrine chez les Perſes, ou chez leurs

(*a*) Voyez l'Auteur de l'Hiſtoire de la Religion des Gaulois, Tom. I. pag. 175.

voiſins, on peut penſer de même que c'étoit ſur le modele des Mages que les Druydes s'étoient formés ; & cerrainement la reſſemblance entre eux eſt mieux marquée qu'avec tous les autres Philoſophes du monde. Auſſi pluſieurs Anciens ont-ils été du ſentiment que je propoſe, ſans s'être embarraſſés de la route par laquelle la Religion des Perſes pouvoit avoir pénétré dans le fond de l'Occident. Après tout l'origine des Druydes ſe perd dans les ténebres de l'Antiquité, & tout ce que nous pouvons ſçavoir, c'eſt que les Philoſophes Grecs, Ariſtore, Soſion, & d'autres encore avant eux, qui en ont fait mention, car ils éroient connus dès les temps les plus reculés, en parlent comme de gens ſages, très-éclairés dans les matieres de Religion, & comme de Philoſophes conſommés dans la ſpeculation. On avoir une idée ſi avantageuſe de leur ſçavoir, que Ciceron dit que ce furent eux qui inventerent la Mythologie, & dès-là ils doivent paſſer pour les maîtres des Grecs & des Romains.

Mais on ne verra que trop dans la ſuite, car la verité m'engage à en dire le mal comme le bien, que toute leur ſageſſe n'étoit que folie, qu'ils étoient adonnés à des connoiſſances auſſi frivoles que dangereuſes, à la Magie, à la Divination, & à des pratiques pueriles & ſuperſtitieuſes ; & s'ils ont paſſé pour les plus ſages des hommes, c'eſt que les hommes admirent ordinairement ceux qui ſçavent le mieux leur en impoſer.

De leur maniere de vivre & de s'habiller, de leur Autorité, &c.

Les Druydes menoient une vie fort retirée & fort auſtere, du moins en apparence. Cachés dans le fond des forêts, ils n'en ſortoient que rarement, & c'étoit-là que toute la Nation alloit les conſulter. Cette vie auſtere attira l'admiration de Jules-Ceſar, lui qui n'admiroit gueres que les vertus d'éclat & de parade ; & il en fut ſi frappé, qu'il ne put leur refuſer ſon eſtime.

Quoique les Druydes formaſſent pluſieurs Colleges dans

les Gaules; celui du Pays Chartrain, comme nous venons de le dire, fut toujours regardé comme le plus conſidérable, & le Chef de ce College étoit le ſouverain Pontife des Gaules. C'étoit dans les boisde cette contrée que s'offroient les grands ſacrifices, & où ſe faiſoient toutes les grandes cérémonies que preſcrivoit la Religion. C'étoit-là enfin que s'aſſembloient les Grands du Pays, pour tenir les Etats généraux.

Après ce College celui de Marſeille étoit le plus conſiderable, & rien n'eſt ſi célebre que le bois où s'aſſembloient les Druydes. La deſcription qu'en fait Lucain, lorſqu'il raconte comment Ceſar le fit abattre, inſpire je ne ſçais quelle frayeur religieuſe qui frappe & qui ſaiſit (*a*).

Quoique les Druydes, vieux & jeunes, euſſent tous un même eſprit, il paroît par les monumens qui les repréſentent, qu'ils n'avoient pas tous la même maniere de s'habiller. Etoit-ce qu'il leur étoit permis de ſuivre la mode de la Province ; ou les differens habits marquoient-ils les differens degrés que poſſedoient les Aſpirans avant que d'être Profès ? C'eſt ce que je ne ſçaurois décider. Ce qui eſt ſûr, du moins, c'eſt qu'après la cérémonie de l'accolade, ou de la profeſſion, car c'étoit en recevant l'accolade des vieux Druydes que les Novices devenoient Profès, le Candidat quittoit l'habit du ſiecle, pour ſe revêtir de celui de Druyde, qui conſiſtoit en une tunique qui n'alloit qu'à mi-jambe. Cet habit, au reſte, ainſi que la robe qui étoit deſſous, s'ouvroit pardevant, & le Candidat étoit avant que d'être reçû, obligé de l'ouvrir, afin qu'on n'y fût pas trompé, & que par mépriſe on ne confiât le ſacerdoce au ſexe.

Leur autorité étoit ſi grande qu'on n'entreprenoit aucune affaire ſans les conſulter auparavant. Ils préſidoient aux Etats, reſolvoient la guerre ou la paix à leur gré, puniſſoient les coupables, & leur pouvoir alloit quelquefois juſqu'à dépoſer les Magiſtrats, & même les Rois, quand ils n'obſervoient pas les Loix du Pays. Ils étoient les premiers d'entre les Nobles qui compoſoient la République, & tout plioit devant eux. Com-

(*a*) Voyez ce qui a été dit à ce ſujet dans le premier Volume.

me ils compoſoient un corps diſtribué dans toutes les Provinces des Gaules, par le moyen de leurs Colleges, on leur confioit l'éducation de la Jeuneſſe la plus qualifiée du Royaume.

C'étoit à eux qu'appartenoit le droit de créer tous les ans dans chaque cité le Magiſtrat qui devoit la gouverner, quelquefois même avec le nom & l'autorité de Roi, ou de *Vergobret*; lequel ne pouvoit rien faire ſans eux, pas même aſſembler ſon Conſeil : en ſorte qu'à parler exactement c'étoient eux qui regnoient véritablement, & que les Rois n'étoient que leurs Miniſtres & leurs eſclaves.

La Juſtice ne ſe rendoit que par leur miniſtere. Arbitres de tous les différends & des intérêts de la Nation, ils décidoient également les affaires publiques & celles des particuliers, puniſſoient les crimes; & dans les procès ils adjugeoient un bien diſputé, à celui à qui ils croyoient qu'il appartenoit : ceux qui refuſoient de ſe rendre à leur déciſion, étoient frappés d'anathême; tout ſacrifice leur étoit interdit, & le reſte de la Nation les regardoit comme des impies, qu'on n'oſoit même fréquenter.

Leurs Fonctions.

Les Druydes étoient chargés de tout le détail de la Religion; ce qui leur donnoit encore un pouvoir ſans bornes. En effet ſacrifices, offrandes, prieres publiques & particulieres; Science de prédire l'avenir, de conſulter les Dieux, de répondre en leurs noms; leurs attributs, leur nombre; d'étudier la Nature; droit de rejetter ou d'établir de nouvelles cérémonies, de veiller au maintien des Loix anciennes, d'y en ajouter ſuivant les occurrences; de déclarer la guerre & de faire la paix, de confirmer ou annuller l'élection des Rois, des Vergobrets, c'eſt-à-dire, de ceux qui dans certains cantons des Gaules étoient comme les Archontes d'Athenes, mais dont le pouvoir ne duroit qu'un an; tout cela étoit de leur reſſort.

Leur état au reſte les diſpenſoit d'aller à la guerre, & les

exemptoit de toute ſorte de tribut, ce qui leur attiroit un grand nombre d'aſpirans, car on pouvoit être reçû dans leur corps, de quelque état & de quelque profeſſion qu'on fût ; & leur nombre ſe ſeroit accrû encore bien davantage, ſans les rigueurs d'un long noviciat, & la néceſſité qu'on impoſoit aux jeunes Candicats d'apprendre ce nombre prodigieux de vers qui contenoient leurs maximes ſur la Religion & ſur le gouvernement politique.

Anciennement les femmes Gauloiſes avoient joui d'une partie de ces prérogatives, & elles les poſſedoient encore lorſqu'Annibal paſſa par les Gaules, puiſqu'un des articles du Traité qu'il fit avec les Gaulois, portoit que ſi un Gaulois avoit quelque ſujet de ſe plaindre d'un Carthaginois, l'offenſé rendroit ſa plainte devant le Général, ou au Magiſtrat que le Senat de Carthage avoit établi en Eſpagne; & que quand un Gaulois auroit fait quelque tort à un Carthaginois, la cauſe ſeroit portée au tribunal des femmes Gauloiſes. Dans la ſuite les Druydes uſurperent entierement cette autorité; mais on ignore l'époque de cette uſurpation.

Doctrine & Sciences des Druydes.

TOUTES les maximes des Druydes tendoient à rendre les hommes ſages & équitables, religieux & vaillans. Les points fondamentaux de leur doctrine ſe réduiſoient à ces trois : à adorer les Dieux, à ne nuire à perſonne, & à être brave & courageux. Pomponius Mela (1) parlant de leur Philoſophie, dit qu'ils faiſoient profeſſion de ſçavoir la forme & la grandeur de la terre, & en general de tout l'univers, ainſi que le cours des Aſtres, leurs révolutions; & que les antres & les bois où ils faiſoient leur demeure, leur laiſſoient tout le temps de méditer ſur tous ces points.

(1) De Sylv. Arb. l. 3.

On ne ſçauroit douter que les Druydes, & en général les Gaulois, n'ayent crû l'immortalité de l'ame, & c'étoit la perſuaſion de ce dogme qui les faiſoit courir à la mort, comme à un moyen aſſûré de parvenir à une vie plus heureuſe. Il eſt vrai qu'ils mettoient une grande difference entre ceux qui

qui mouroient d'une mort naturelle au milieu de leurs parens & de leurs amis, & ceux qui perdoient la vie en ſervant la Patrie. Les premiers étoient enterrés ſans bruit, ſans éloges, ſans ces chanſons funebres, compoſées à la louange des morts : pour les autres au contraire qui venoient de ſe ſacrifier à l'intérêt commun, on croyoit qu'ils ſurvivoient à eux-mêmes, qu'ils alloient goûter dans le ſejour des Dieux un bonheur éternel. Enfin ce n'étoit qu'en leur faveur que les Prêtres oſoient élever des tombeaux, & compoſer des épitaphes : mais il ne faut pas conclure de-là qu'ils ne croyoient pas les premiers immortels. Le dogme de l'immortalité des ames ne ſouffre point de partage ; & il y a peu de Philoſophes qui l'ayent enſeigné plus clairement que les Druydes.

La raiſon de cet uſage en faveur des guerriers étoit fondée ſur le génie de cette vaillante Nation, & ſur le cas qu'on faiſoit de ceux qui ſuivoient la profeſſion des armes : les autres ſelon eux n'ayant rien qui meritât leur eſtime, ſembloient mourir tout-à-fait, c'eſt-à-dire, ne laiſſoient aucun ſouvenir d'eux. Cependant Strabon nous apprend que les Druydes enſeignoient qu'un jour le feu & l'eau abſorberoient toutes choſes.

Cette doctrine, ſuivant quelques Auteurs, étoit celle de la Metempſycoſe ; mais comme Ceſar, Diodore, Lucain, Valere-Maxime, & quelques autres encore, prétendent que les Druydes la croyoient & l'enſeignoient à leurs diſciples, je me rends d'autant plus volontiers à ce que rapportent ces Anciens, plus à portée que nous d'être inſtruits des ſentimens de ces Prêtres Gaulois, ſur-tout le premier qui demeura ſi long-temps parmi eux, qu'aux raiſons des Ecrivains modernes qui ne me paroiſſent pas auſſi convaincantes qu'ils le prétendent.

Je ſuis bien perſuadé d'abord, que ce n'étoit pas de Pythagore, encore moins de ſes diſciples, que les Druydes avoient appris cette doctrine (qui étoit connue long-temps avant lui en Egypte, & dans preſque tout l'Orient) puiſqu'ils l'enſeignoient dans les Gaules long-temps avant la naiſſance de ce Philoſophe ; mais il n'en eſt pas moins vrai qu'elle faiſoit par-

tie de la leur, quoique peut-être avec quelques différences : car combien de faces & de formes ne prit pas cette doctrine? La plus forte raiſon de ces Auteurs eſt que les autres Anciens, ſi nous exceptons ceux que j'ai nommés, n'en diſent rien ; mais outre qu'ils ont parlé très-ſuperficiellement des Druydes, étoient-ils auſſi bien inſtruits de ce qui les regardoit, que Ceſar, ſans parler des autres? Diſent-ils rien d'ailleurs qui détruiſe ce que les Anciens nous apprennent à ce ſujet ? Il eſt vrai qu'ils rapportent, ſur-tout Pomponius Mela (1), que les Gaulois en enſeveliſſant leurs morts, ou les cendres de ceux qu'ils faiſoient brûler, mettoient dans leurs tombeaux leurs meubles, leurs comptes, & les cédules de l'argent qu'ils avoient prêté, pour leur ſervir en l'autre monde ; qu'ils écrivoient même des lettres à leurs amis morts ; uſages, dit-on, qu'ils n'auroient point pratiqué, s'ils n'avoient été perſuadés que leurs ames alloient habiter de nouveaux corps. Mais ne ſçait-on pas que les partiſans de la doctrine de la Metempſycoſe enſeignoient que ce n'étoit pas toujours immédiatement après la mort que l'ame étoit introduite dans de nouveaux corps ; qu'elle alloit dans l'Enfer expier ſes fautes ; que de-là elle paſſoit ſouvent dans les Champs Eliſées, où après un ſejour, ſur la durée duquel on varioit beaucoup, elle bûvoit de l'eau du fleuve Lethé qui ôtoit la memoire de tout ce qui étoit arrivé, & revenoit dans ce monde habiter de nouveaux corps, plus ou moins nobles, ſuivant le mérite de ſes actions ? Rien n'eſt plus célebre dans les Anciens que ces expiations, dont Virgile, comme nous l'avons dit en parlant des Enfers (2), fixe le temps à mille ans. C'étoit donc pour leur ſervir dans cet intervalle que les Gaulois mettoient des hardes, des meubles & des cédules dans les tombeaux de leurs morts, & des lettres qu'ils avoient tout le temps de remettre à ceux à qui elles étoient adreſſées.

(1) De Situ Orbis. L 3.

(2) Liv. 4.

Ce que dit Valere-Maxime, que les Gaulois prêtoient ſouvent de l'argent pour en être payés en l'autre monde, ne prouve rien non plus contre la croyance de la Metempſicoſe ; on peut y appliquer la même réponſe, & dire qu'en ce cas-là cet argent auroit ſervi au préteur pour le temps de ſes expiations ; que les

preuves négatives, & les inductions même qui paroiſſent les plus néceſſaires, ſont foibles contre des preuves poſitives d'Auteurs contemporains & inſtruits.

Telles étoient les Sciences & la doctrine que les Druydes tâchoient d'inculquer à leurs Candidats, dont le noviciat étoit fort long. Lorſque ces Candidats avoient quelques diſpoſitions plus favorables que leurs compagnons aux Sciences ſpeculatives, les Maîtres les envoyoient dans la Grande Bretagne, afin de s'y perfectionner, & y faire de nouveaux progrès : car les Druydes de cette Iſle paſſoient pour les plus habiles de tous ; ſoit que moins occupés que ceux des Gaules, ils euſſent plus de temps pour étudier, ſoit pour les raiſons que nous avons rapportées plus haut. Malgré cette différence les uns & les autres entretenoient entr'eux une correſpondance reglée, & ſe conſultoient dans toutes les occaſions importantes.

Comme les Druydes n'écrivoient rien, & que c'étoit en vers qu'ils rédigeoient toutes leurs connoiſſances, ils obligeoient leurs Novices à les apprendre par cœur, & ces vers étoient en ſi grand nombre, qu'il falloit quelquefois employer quinze ou vingt ans à les apprendre. Jules-Ceſar qui rapporte ce fait, en rend deux raiſons : la premiere, afin que la doctrine des Druydes ne fût connue de perſonne, & qu'elle parût par-là plus myſtérieuſe ; la ſeconde, afin que les jeunes gens qui étoient obligés à apprendre ces vers, fuſſent plus ſoigneux de cultiver leur mémoire.

Leurs Superſtitions

Outre la ſcience de la Religion & celle de la Philoſophie, les Druydes cultivoient encore la Médecine ; mais ils ne devoient à cet égard leur reputation qu'à l'idée qu'on avoit qu'ils connoiſſoient parfaitement l'influence des Aſtres, & qu'ils perçoient dans l'avenir : car comme tout eſt mêlé dans l'homme de bien & de mal, ces Sages qui étoient ſi reſpectés, s'adonnoient particulierement à l'Aſtrologie, à la Divination & à la Magie ; connoiſſances ſi fort du goût du peuple, que quoique toujours la dupe, il ne revient jamais de ſes préjugés. Il eſt vrai que les Druydes faiſoient quelqu'uſage

de la Botanique ; mais ils y mêloient tant de pratiques ſuperſtitieuſes, qu'il eſt aiſé de voir qu'ils n'y avoient pas fait beaucoup de progrès. Quelle idée en effet doit-on avoir de la ſcience de ces pretendus Sages, lorſqu'on voit qu'ils enſeignoient & pratiquoient en même temps, comme nous l'apprenons de Pline (1), que pour cueillir la Plante nommée *Selage*, qu'on croit être la pulſatille, il falloit l'arracher ſans couteau, & de la main droite, qui devoit être couverte d'une partie de la robe, puis la faire paſſer ſecretement à la main gauche comme ſi on l'avoit volée ; & qu'enfin il falloit être vêtu de blanc & nuds pieds, & avoir préalablement offert un ſacrifice de pain & de vin.

(1) Liv. 24. c. 11.

Comme les Druydes étoient ſur-tout entêtés des prétendues vertus de la verveine, cette Plante ſi en uſage dans les operations de la Magie, on juge bien qu'ils ne la cueilloient & ne l'employoient qu'en y mêlant beaucoup de ſuperſtitions. D'abord, diſoient-ils (2), il falloit la cueillir au point que la canicule ſe levoit, & cela à la pointe du jour, avant que le ſoleil fût levé, & après avoir offert à la Terre un ſacrifice d'expiation, où les fruits & le miel étoient employés. Mais auſſi quelles vertus n'avoit pas alors cette Plante ? En s'en frottant on obtenoit tout ce qu'on vouloit ; elle chaſſoit les fiévres, guériſſoit toutes ſortes de maladies, &, qui plus eſt, concilioit les cœurs que l'inimitié avoit alienés : enfin repandue avec un rameau en forme d'aſperſion ſur des convives, ceux qu'elle touchoit ſe ſentoient & plus gais & plus contens que les autres ; comme ſi pour procurer cette gayeté, la plus ſimple perſuaſion des effets de cette Plante ne ſuffiſoit pas.

(2) Plin. l. 25.

On peut mettre auſſi au nombre des ſuperſtitions des Druydes l'opinion où ils étoient qu'à la mort des grands hommes il arrivoit toujours quelque changement conſidérable dans la nature, & que leurs ames ne manquoient guéres d'exciter des orages, des vents extraordinaires & des tempêtes ; qu'elles faiſoient entendre le bruit effrayant du tonnerre, luire des éclairs menaçans, & paroître des globes de feu qui infectoient l'air, & cauſoient des maladies populaires. Plutar-

Digitized by Google

que, dans ſon traité de la ceſſation des oracles, leur prête à ce ſujet un raiſonnement qui convaincra peu de monde. L'ame des grands hommes, diſoient-ils, eſt comme une chandelle, qui tant qu'elle eſt allumée ne produit que de bons effets, mais qui étant éteinte cauſe une odeur deſagréable. Si cette raiſon avoit quelque vraiſemblance, l'ame des méchans devroit donc cauſer encore de plus grands maux.

Il eſt vrai, & nous devons l'obſerver en paſſant, qu'on a quelquefois flatté les grands hommes, que la nature ſe mettoit en nouveaux frais pour les honorer, & ils n'ont pas été tous auſſi raiſonnables à ce ſujet que le Cardinal Mazarin, qui ſe moquant de ceux qui lui dirent que la Comete qui parut quelques jours avant ſa mort, étoit ſans doute un heureux pronoſtic pour lui, leur dit que la Comete lui faiſoit beaucoup d'honneur. On pourroit compter auſſi parmi leurs ſuperſtitions ce qu'ils affectoient de penſer au ſujet de ces miſerables victimes qu'ils immoloient à leurs Dieux, ſi je ne le regardois plutôt comme un effet de leur politique que de leur perſuaſion. Ils leur faiſoient entendre que ce ſacrifice les purifioit, les dépouillant de tout ce qu'ils avoient de mortel, & les rendoit ſemblables aux Dieux.

Une autre ſuperſtition de ces prétendus Sages, regarde l'œuf qu'ils nommoient *Anguinum*, & qu'ils diſoient être ſorti de la bave des Serpens, qui en certaine ſaiſon de l'année s'aſſemblent en grand nombre pour s'accoupler. Dès que cet œuf étoit formé, les Druydes publioient qu'aux ſifflemens des Serpens, il s'élevoit en l'air, & qu'il falloit, pour conſerver ſa vertu, l'attraper avant qu'il fût retombé à terre, puis monter à cheval & s'éloigner le plus vîte qu'on pouvoit, parce que les Serpens, jaloux de cette production, ne manquoient pas de courir après celui qui la leur enlevoit, juſqu'à ce que quelque riviere arrêtât leur pourſuite.

Quand quelqu'un avoit été aſſez heureux pour avoir un de ces œufs, & qu'il l'avoit reçû en l'air un certain jour de la Lune, on en faiſoit l'eſſai en le jettant dans l'eau, entouré d'un petit cercle d'or; & pour être jugé de bon aloi, il falloit qu'il ſurnageât.

Si l'experience réuſſiſſoit, ce qui apparemment ne manquoit pas d'arriver par quelque ſecret que nous ignorons, les Druydes preſens à cette cérémonie aſsûroient qu'il avoit la vertu de procurer gain de cauſe dans tous les differends qu'on pouvoit avoir, & que par ſon moyen encore, on obtenoit un libre accès auprès du Roi. Pline qui aſsûre (1), ce qu'on aura pas de peine à croire, que tout ce manége n'étoit qu'une vaine ſuperſtition, nous apprend que l'Empereur Claude fit mourir un Chevalier Romain du Dauphiné, pour cela ſeul qu'il portoit un de ces œufs dans ſon ſein, en vûe de gagner un procès qu'il avoit.

(1) Loc. cit.

On croit que la cérémonie de recevoir cet œuf myſterieux, eſt repréſentée ſur les Monumens déterrés dans la Cathedrale de Paris, ce que nous examinerons dans la ſuite : du moins eſt-il certain qu'elle ſe trouve ſur un tombeau gravé par les ſoins du R. P. Bernard de Montfaucon (2), ſur lequel on voit deux Serpens, dont l'un tient un œuf dans la gueule, que l'autre façonne avec ſa bave.

(2) Ant. Expl. Tom. 2.

Les Druydes éroient auſſi fort adonnés à la Magie, & à tous les preſtiges qui l'accompagnent ; & ils n'éroient pas fachés qu'on crût qu'il étoit en leur pouvoir de ſe transformer en differentes figures, d'aller à leur gré au milieu des airs, & de faire toutes les autres folies des Magiciens les plus experts. Mais de toutes leurs ſuperſtions, la plus cruelle étoit celle qui les portoit à immoler à quelques-uns de leurs Dieux des Victimes humaines ; uſage barbare qui dura long-temps parmi eux, & qu'on eut tant de peine à abolir.

Envain quelques Sçavans ont prétendu qu'on leur en impoſe ſur cet article, & que les Romains avoient eux-mêmes éré trompés, prenant pour de véritables ſacrifices la mort dont ils puniſſoient les coupables. Rien n'eſt ſi certain que ce que j'avance ici : toute l'Antiquité en rend témoignage, & il ſeroit inutile d'accumuler des autorités pour le prouver. En vain les Empereurs Romains tâchoient par de ſanglants Edits, de proſcrire un uſage ſi barbare, il dura, du moins dans quelques cantons des Gaules, juſqu'à l'entiere deſtruction du Druydiſme.

Digitized by Google

Cérémonie du Guy de Chêne.

DE toutes les cérémonies qui étoient du reſſort des Druydes, la plus ſolemnelle étoit celle de cueillir le Guy de Chêne, qu'ils croyoient que les Dieux avoient apporté du Ciel pour le bonheur des hommes (*a*). Le Guy, que les Latins nomment *Viſcum*, eſt une plante paraſite, qui ne vient pas de l'arbre qui la porte; *quod non ſua ſeminat arbos*, comme dit Virgile qui en a fait une deſcription brillante, le comparant au rameau d'or. « Ce rameau, dit-il, brilloit à travers les » branches, à peu-près comme on voit en hyver le Guy de » Chêne, qui ſans avoir été ſemé, produit par un arbre d'un » autre eſpece, conſerve ſa verdure, & revêtit de ſes fruits les » branches qui le portent (*b*). Cette Plante, qu'on ne trouve point ſur la terre, vient ſur les chênes, ſur les pommiers, les poiriers, les pruniers, le hêtre, & d'autres arbres : on croit communement que les Grives, friandes de la graine du Guy, après en avoir mangé avec excès, en rejettent quelques-unes ſur les arbres où elles vont ſe repoſer, & que cette graine, graſſe & viſqueuſe, y prend racine & pouſſe une touffe verte & jaunâtre, qui s'éleve peu, mais qui nuit beaucoup aux arbres ſur leſquels elle ſe trouve greffée. Le fruit de cet arbriſſeau ſont des bayes ovales, molles, graſſes, & couvertes d'une membrane argentée très-délicate, qui contient une colle gluante. C'eſt de ce Guy, ſur-tout lorſqu'il vient ſur le chêne, que les Druydes faiſoient un cas infini; & comme ils étoient un peu Medecins Botaniſtes, ils ſçavoient ſans doute qu'il étoit ſpecifique contre l'épilepſie, & qu'on s'en ſert auſſi utilement dans l'apoplexie, & les vertiges. Ils en exprimoient même une eau qu'ils regardoient comme un remede ſouverain contre toutes ſortes de maux. Mais comme la ſuperſtition faiſoit partie des pratiques de ces Prêtres (car il n'y auroit rien eu d'extraordinaire à employer une plante medecinale) d'abord ils ne faiſoient cas que de celui qui vient ſur le chêne, croyant, comme Pline le dit (1), que Dieu avoit

(1) Loc. cit.

(*a*) Pline, Liv. 16. Chap. 44. fait une deſcription détaillée de cette cérémonie, à peu-près telle qu'on la voit ici.

(a) *Quale ſolet Sylvîs brumali frigore viſcum*
Fronde virere novâ, quod non ſua ſeminat arbos,
Et croceo fœtu teretes circumdare ramos. Æneid. lib. 6. v. 205.

fait un choix particulier de cet arbre pour porter cette plante. Ils le cherchoient donc avec de grands ſoins dans les Forêts qu'ils habitoient ; & comme il étoit alors apparemment moins commun ſur le chêne qu'il ne l'eſt preſentement, ils ſe félicitoient lorſqu'après des fatigues immenſes, ils avoient le bonheur d'en rencontrer quelques plantes, comme s'ils avoient véritablement trouvé un tréſor. Cependant le temps de le cueillir n'étoit pas indifferent, & il n'y avoit qu'au mois de Decembre, qui étoit parmi eux un mois ſacré, & au ſixiéme jour de la Lune, qu'il fût permis de l'arracher.

On s'aſſembloit donc pour cette cérémonie, qui ſe faiſoit avec un grand éclat, & on alloit en proceſſion dans le lieu où l'on avoit découvert cette précieuſe plante. Les Devins marchoient les premiers, chantant des Hymnes & des Cantiques en l'honneur des Dieux : venoit enſuite un Heraut, le Caducée en main, qui étoit ſuivi de trois Druydes, portant les choſes néceſſaires pour le ſacrifice. Enfin paroiſſoit le Chef de ces Prêtres revêtu d'une robe blanche, & ſuivi d'une foule de peuple. Lorſqu'on étoit arrivé à l'endroit marqué, le Chef des Druydes montoit ſur le Chêne, & coupoit le Guy avec une faucille d'or ; les autres Druydes le recevoient avec grand reſpect dans le *Sagum*, ou une Saye blanche. Enſuite venoit le ſacrifice de deux Taureaux blancs, qui étoit ſuivi d'un feſtin, & l'on prioit les Dieux, ainſi que le dit Pline, d'attacher à cette plante un bonheur qui ſuivît ceux à qui on la diſtribuoit. Au premier jour de l'An, après avoir beni & ſacré le guy, on le diſtribuoit au peuple, en lui annonçant & lui ſouhaitant une bonne année : la Formule dont on ſe ſervoit pour cela, a été conſervée fort long-temps, par ces mots, *A Gui l'an neuf.*

Comme rien n'eſt plus difficile à déraciner que les uſages où la ſuperſtition ſe trouve mêlée, on fait encore le même cri en Picardie, en ajoutant, *plantez, plantez*, dans le deſſein de ſouhaiter une année abondante & fertile. En Bourgogne, dans la Beauce & dans d'autres Provinces encore, les enfans qui au premier jour de l'An ont coutume de demander leurs étrennes, ſe ſervent du même cri. On avoit même

même établi dans pluſieurs lieux une quête le premier jour de l'An, où l'on ſe ſervoit pour inciter à donner, du même mot, *A Guy l'an neuf.*

Quoique Pline ſoit entré dans un aſſez grand détail au ſujet de cette cérémonie, il n'a rien dit du lieu où elle ſe pratiquoit ; mais l'Auteur de l'Hiſtoire de la Religion des Gaulois croit que c'étoit dans le Pays Chartrain : 1°. parce que ſelon le Naturaliſte que je viens de citer, elle ſe faiſoit pendant l'Aſſemblée générale des Etats : or on ſçait que c'étoit dans ce Pays qu'on la tenoit, & cela une fois l'année. 2°. Parce que comme la cérémonie en queſtion étoit la plus ſolemnelle de toutes, il y a bien de l'apparence qu'elle ſe tenoit dans le grand College qui étoit à Chartres. 3°. Comme Ceſar obſerve que les Gaulois s'y rendoient avec un grand concours dans ce temps-là, il y a apparence qu'on profitoit de cette conjoncture pour rendre participans de la plus ſainte de leurs cérémonies, ceux qui s'y trouvoient alors.

Je ne ſçais au reſte, ſur quoi étoit fondé le reſpect religieux qu'avoient les Druydes pour le nombre de *ſix* ; mais il eſt sûr qu'ils le preferoient à tous les autres. C'étoit le ſix de la Lune qu'ils faiſoient leurs principaux actes de Religion, qu'ils commençoient leur année ; ils alloient au nombre de ſix, cueillir le Guy de Chêne ; & parmi les monumens qui nous reſtent, on les trouve ſouvent en pareil nombre.

Maximes des Druydes.

LES Druydes n'écrivant rien, comme on l'a dit, la tradition nous a conſervé peu de choſe de ce grand nombre de Maximes que contenoit ce nombre infini de vers qu'ils faiſoient apprendre à leurs éleves ; cependant Gollut (1) nous en a recueilli quelques-unes que je vais rapporter après lui, ſans leur donner plus d'autorité qu'elles n'en meritent : perſuadé qu'elles n'ont été compoſées que ſur ce que l'Antiquité nous apprend de leur doctrine.

(1) Mem. de la Franche-Comté.

Premiere Maxime. *Il faut être enſeigné dans les bocages par ces Prêtres ſacrés.*

2. *Le Guy doit être cueilli avec un grand reſpect, & s'il eſt poſſible, à la ſixiéme Lune. On doit ſe ſervir pour cela d'une ſerpe d'or.*
3. *Tout ce qui naît, tire ſon origine du Ciel.*
4. *On ne doit pas confier le ſecret des Sciences à l'Ecriture, mais à la memoire.*
5. *Il faut avoir un grand ſoin de l'éducation des Enfans.*
6. *Le Guy mis en poudre, rend les femmes fécondes.*
7. *Les deſobéiſſances doivent être éloignées des Sacrifices.*
8. *Les ames ſont immortelles.*
9. *Les ames paſſent dans d'autres corps, après la mort de ceux qu'ils ont animés.*
10. *Si le Monde perit, ce ſera par le feu ou l'eau.*
11. *Dans les occaſions extraordinaires, il faut immoler un homme. Selon que le corps tombera, ou ſelon qu'il remuera étant tombé; ſelon que ſon ſang coulera, ou ſelon que ſa playe s'ouvrira, on predira l'avenir.*
12. *Les Priſonniers de guerre doivent être égorgés ſur les Autels, ou être renfermés dans des Paniers d'oſier, pour être brûlés vifs à l'honneur des Dieux.*
13. *Il ne faut pas permettre le commerce étranger.*
14. *Celui qui arrivera le dernier à l'Aſſemblée des Etats, doit être puni de mort.*
15. *Les enfans doivent être élevés juſqu'à l'âge de quatorze ans, hors de la preſence de leurs peres & meres.*
16. *L'argent prêté en cette vie, ſera rendu aux créanciers dans l'autre monde.*
17. *Il y a un autre monde; & les amis qui ſe donnent la mort pour y accompagner leurs amis, y vivront avec eux.*
18. *Les lettres données aux mourants, ou jettées dans le bûcher des morts, ſont fidelement rendues dans l'autre monde.*
19. *La Lune guerit tout, comme ſon nom Celtique le porte.*
20. *Que le déſobéiſſant ſoit chaſſé; qu'il ne reçoive aucune juſtice; qu'il ne ſoit reçu dans aucune compagnie, ni admis dans aucun emploi.*
21. *Tous les peres de famille ſont Rois dans leur maiſon: ils ont puiſſance de vie & de mort ſur leurs femmes, ſur leurs enfans, & ſur leurs eſclaves.*

CHAPITRE IV.

Des Druydeſſes.

CEux qui ont lû les Commentaires de Ceſar, Tacite & quelques autres Anciens, ſçavent quelle conſidération les Germains & les Gaulois avoient pour les femmes. Celles des Druydes ſur-tout partageoient l'autorité avec leurs maris, quoiqu'avec quelque dépendance, & s'ingeroient comme eux, non-ſeulement dans les affaires politiques, mais encore dans celles de la Religion. Comme il y avoit dans les Gaules même, depuis la conquête des Romains, des Temples dont l'entrée étoit interdite aux hommes, c'étoient les Druydeſſes qui y ordonnoient, & y regloient tout ce qui concernoit les ſacrifices & les autres cérémonies de Religion : tout cela néanmoins eu égard à differens temps.

On peut diſtinguer trois ſortes de Druydeſſes : les unes vivoient dans le célibat, comme celles de l'iſle de Sain ; d'autres, quoique mariées (1), demeuroient regulierement dans les Temples qu'elles deſſervoient, hors un ſeul jour de l'année qu'il leur étoit permis d'avoir commerce avec leurs époux. Enfin les Druydeſſes du troiſiéme ordre ne ſe ſéparoient point de leurs maris, & prenoient ſoin de l'interieur de leur famille.

(1) V. Dom Jacques Martin, T. I. p. 206.

On peut encore les diviſer en deux claſſes : dans la premiere étoient les Prêtreſſes, pendant que celles qui n'étoient que Miniſtres ſous les ordres des premieres, compoſoient la ſeconde.

Comme rien ne donne plus de reputation que la prétendue connoiſſance de l'avenir, on peut juger de celle de ces Prêtreſſes qu'on croyoit la poſſeder en un degré éminent (2). Auſſi cette réputation n'étoit pas renfermée dans les Gaules : elle avoit paſſé dans les pays étrangers. On venoit de toutes parts les conſulter avec une grande confiance, & leurs

(2) V. Tacite, l. 4. Dion, &c.

déciſions étoient regardées comme des oracles Les Empereurs même (1), quand ils furent maîtres des Gaules, ne dédaignerent pas de les conſulter ; & quoiqu'il ſoit certain qu'ils n'étoient pas les ſeuls, l'hiſtoire cependant ne fait mention que de leurs conſultations, comme ſi celles des particuliers n'avoient pas merité d'être tranſmiſes à la poſterité.

(1) V. Lamprid. Vopiſcus, &c.

Il eſt vrai, comme on l'a dit dans le Chapitre précedent, que les Druydes ſe mêloient du même métier ; mais ſoit que leurs femmes y fuſſent plus habiles, c'eſt à dire, qu'elles ſçuſſent mieux tromper, ils le leur avoient preſqu'entierement abandonné.

Je dois ajouter que les Druydeſſes s'étoient établies dans preſque toutes les Iſles qui ſont ſur les côtes des Gaules, & ſur celles qui approchent de l'Angleterre : de maniere cependant que dans celles où il y avoit des Druydes, il n'y avoit point de Druydeſſes, & que celles-ci occupoient les autres.

Toutes ces Iſles au reſte étoient conſacrées à quelque Divinité particuliere, & en portoient le nom. Les Miniſtres de l'un & de l'autre ſexe, y faiſoient les mêmes fonctions que dans le reſte des Gaules. On croit même qu'ils s'y appliquoient plus particulierement qu'ailleurs à leurs operations magiques ; & c'étoit une opinion répandue dans toutes les Gaules, que maîtres des vents ils excitoient à leur gré les orages & les tempêtes.

J'ai dit qu'on ne nous avoit conſervé que celles des prédictions des Druydeſſes qui s'adreſſoient aux Empereurs : en voici trois ou quatre aſſez remarquables. Alexandre Severe étant en chemin pour une expedition qui fut la derniere de ſa vie, une de ces Prêtreſſes vint à ſa rencontre, & lui dit : *Seigneur, n'eſperez pas la victoire, & défiez-vous de vos Soldats.* Ce Prince fut en effet aſſaſſiné dans cette même campagne.

L'Empereur Aurelien en ayant voulu conſulter quelques-unes, pour ſçavoir ſi l'Empire ſeroit long-temps dans ſa famille, elles lui repondirent ſimplement que la famille de Claude devoit être un jour la plus illuſtre, & veritablement celle d'Aurelien ne ſubſiſta pas long-temps.

Diocletien n'étant encore que ſimple Officier dans les

Gaules, s'amuſoit un jour à compter ſa dépenſe, lorſque ſon hôteſſe, qui étoit une célebre Druydeſſe, lui tint ce diſcours : *En verité, Seigneur, vous êtes trop avare.* Hé bien, lui répondit Diocletien : *Je ſerai liberal quand je ſerai Empereur. Vous le ſerez*, lui dit bruſquement l'hôteſſe, *lorſque vous aurez tué un ſanglier* (1) ; *cum aprum occideris.* Diocletien frappé de cette réponſe, s'appliqua depuis beaucoup à tuer de ces animaux, ſans pour cela parvenir à l'Empire ; mais enfin s'étant aviſé que l'équivoque du mot Latin *Aper*, qui veut dire un ſanglier, pouvoit regarder Aper le beaupere de Numerien, il le fit mourir, & devint Empereur.

(1) Vopiſcus in Numeri.

Enfin pour terminer ce qui regarde ces Miniſtres de la Religion Gauloiſe, il eſt bon d'examiner en peu de mots en quel temps ils furent abolis. Suetone (2), Aurelius Victor & Seneque ſoutiennent que ce fut ſous l'empire de Claude, ce qui eſt abſolument faux, puiſqu'on voit qu'ils ſubſiſtoient encore long-temps après ; & il y a apparence qu'ils ne veulent parler que des ſacrifices humains dont cet Empereur leur interdit abſolument l'uſage, & c'eſt le ſens le plus naturel qu'on puiſſe donner aux paroles du premier de ces trois Auteurs (*a*).

(2) In Claudio.

Tibere avoit donné un Arrêt contre eux, mais qui ne fut pas mieux executé, que l'avoit été celui d'Auguſte. Adrien fit auſſi un reſcrit pour interdire l'uſage des ſacrifices de victimes humaines qu'on offroit à Mithras & à Jupiter ; mais cet Edit ne regardoit pas plus les Druydes que les autres Prêtres de l'Empire. Les Druydes ſubſiſtoient encore du temps d'Euſebe de Ceſarée, qui reproche aux Gaulois ces mêmes ſacrifices, ainſi que du temps d'Auſone qui en loue quelques-uns qui étoient ſes contemporains Enfin on en trouvoit encore du moins dans le Pays Chartrain, juſqu'au milieu du cinquiéme ſiecle ; & il y a apparence que leur ordre ne fut entierement aboli que lorſque le Chriſtianiſme triompha entierement dans les Gaules des ſuperſtitions du Paganiſme, ce qui n'arriva que tard, au moins dans quelques Provinces.

(a) *Druydorum Religionem apud Gallos diræ immanitatis, & tantum civibus ſub Auguſto interdictam, penitus abolevit.* Suet. *ibid.*

CHAPITRE V.

De quelques Superſtitions Gauloiſes.

L'ABOLITION des Druydes n'entraîna pas celle des ſuperſtitions qu'ils avoient répandues dans toutes les Gaules : elles y avoient jetté de trop profondes racines, & l'introduction même du Chriſtianiſme n'en put pas arrêter les déteſtables pratiques. Celle du premier Janvier, qui conſiſtoit à ſe couvrir de la peau de pluſieurs animaux, & de courir ainſi par les rues, dura juſqu'au ſeptiéme ſiecle de l'Ere chrétienne, malgré les efforts des Evêques, les défenſes des Peres, & les Canons des Conciles qui tendoient à les abolir. C'eſt cette pratique abominable, du moins dans ſes commencemens, qu'on appelloit *Cervoles* & *Vetula* (*a*). Avec quel ſcandale ne voyoit-on pas des gens ſe transformer en bêtes, contrefaire dans leurs courſes inſenſées le cerf, le faon, la biche, & d'autres animaux ? Mais on avoit beau déclamer contre cet uſage, on alloit toujours ſon train, & ces maſcarades ridicules eurent bien de la peine à être oubliées.

Le culte de quelques Divinités particulieres, & plus cheres que les autres à nos anciens Gaulois, dura encore bien avant dans le Chriſtianiſme, ſur-tout celui de Diane, ou *Arduina*, dont nous parlerons dans la ſuite, que ce Peuple, qui aimoit paſſionément la Chaſſe, prenoit pour ſa protectrice. On a découvert depuis peu de temps une petite ſtatue (1), qu'on croit être de cette Déeſſe, & qui étoit apparemment le Dieu Penate, ou le Genie particulier de quelque fameux Chaſſeur. Cette idole repréſente une femme couverte à moitié d'une eſpece de cuiraſſe, tenant d'une main un arc débandé, & ayant près d'elle un chien.

(1) Idem, ib.

Le funeſte uſage de la Magie & des preſtiges ſubſiſta encore

(*a*) Voyez la neuviéme Lettre de M. le Bœuf, dans l'Ouvrage intitulé, Divers Ecrits, &c. Tom. I. pag. 280.

plus long-temps. Comme c'étoient les Druydeſſes qui l'avoient mis en vogue, les femmes après l'extinction de ces Prêtreſſes, continuerent à en obſerver les pratiques, & dès-là on conçoit la difficulté qu'il y eut de les faire ceſſer. Ces femmes croyoient bonnement aller au Sabath, ou que Diane leur prêtoit la nuit des montures pour courir à travers les airs ; & on ſçait combien a duré cette folle credulité, ſi toutefois elle ne ſubſiſte pas encore parmi quelques femmes du bas peuple. Lorſqu'on fut venu à bout de détruire la maſcarade dont je viens de parler, les fêtes du premier jour de Janvier ne ceſſerent pas entierement : elles ne firent que changer d'objet, & au lieu de courir ſous la dépouille des bêtes, comme on faiſoit auparavant, on introduiſit la coutume de dire ce jour-là la bonne avanture, & d'employer pour cela pluſieurs pratiques ſuperſtitieuſes de la Magie & de la Divination. Il n'eſt pas douteux au reſte, que toutes ces pratiques de Magie, ainſi que les idées de Sabath & de voyages nocturnes, ne viennent de nos anciens Gaulois & des Druydeſſes qui les avoient exercées les premieres.

Une ſuperſtition encore bien ſinguliere, étoit celle que les Gaulois pratiquoient à l'égard du Rhin : lorſqu'ils ſoupçonnoient la fidelité de leurs femmes, ils les obligeoient d'expoſer ſur le fleuve les enfans dont ils croyoient n'être pas les peres ; & s'ils étoient engloutis dans les eaux, la femme étoit punie de mort comme adultere ; ſi au contraire ils ſurnageoient & revenoient à leur mere qui les ſuivoit ſur le rivage, le mari perſuadé de ſa chaſteté, lui rendoit ſa confiance & ſon amour. L'Empereur Julien de qui nous apprenons ce fait, dit que ce fleuve vengeoit par ſon diſcernement l'injure qu'on faiſoit à la pureté du lit conjugal.

Autre ſuperſtition encore du moins auſſi barbare. Avant de tenir conſeil ſur les affaires d'Etat, ces Peuples, au rapport de Strabon & de Diodore de Sicile, perçoient par derriere un homme d'un coup de poignard, & tiroient leurs augures de la maniere dont il tomboit, & de la forme de la playe.

Adonnés à la ſcience des Augures, particulierement au

vol & au chant des oiſeaux, autant au moins que les Grecs & les Romains, les Gaulois conſultoient auſſi les entrailles des victimes, & étoient en général ſi entêtés de toute ſorte de Divination, qu'ils regardoient avec un reſpect infini tous ceux qui faiſoient profeſſion de connoître & de prédire l'avenir. Differens Conciles tenus dans les Gaules, un Traité de S. Eloi, & les Auteurs de l'Hiſtoire Eccleſiaſtique, nous apprennent pluſieurs autres ſortes de ſuperſtitions pratiquées par nos anciens Gaulois, & qui durerent la plûpart bien longtemps après qu'ils eurent embraſſé le Chriſtianiſme : car rien au monde n'eſt ſi difficile à abolir que ces ſortes d'uſages.

On voit par ces autorités qu'ils conſultoient encore les Augures ; qu'ils étoient attentifs à obſerver le vol des oiſeaux ; les jours heureux & malheureux ; les jours de la Lune ; qu'on ſe maſquoit encore au premier jour de Janvier, & qu'on continuoit à faire une partie des folies dont nous avons parlé ; qu'on obſervoit les Solſtices, qu'on en tiroit des augures, & qu'on y chantoit des chanſons diſſolues : qu'on invoquoit encore les noms de quelques Divinités payennes ; qu'on chommoit les jours de la dédicace des villes ; qu'on alloit avec des cierges allumés aux bornes des champs, comme pour y honorer le Dieu Terme ; qu'on pratiquoit pluſieurs ſortes de luſtrations ; qu'on jettoit des charmes ſur les herbes & ſur les fruits ; qu'on juroit par les noms & ſurnoms du Soleil & de la Lune, qui étoient appellés le Seigneur & la Dame : que dans les maladies on avoit moins de foi aux Médecins qu'aux ſortileges, aux taliſmans, &c.

Quoique les Gaulois n'ayent pas pouſſé la ſuperſtition dans leurs funerailles auſſi loin que pluſieurs autres Nations idolâtres, ils ne laiſſoient pas d'y en pratiquer quelques-unes aſſez ſingulieres. Ils mettoient en effet les armes des morts & leurs boucliers dans leurs tombeaux, ainſi que pluſieurs autres uſtenciles qu'ils leurs croyoient neceſſaires dans l'autre monde, ce qui a paru à l'ouvertute de quelques-uns de ces monumens. Ils étoient même dans l'uſage de confier aux morts des lettres pour leurs parens défunts. Mais comme ce détail eſt plus du reſſort des Antiquaires que des Mythologues,

je

je me contente d'obſerver qu'il y a apparence que les tombeaux & les inſcriptions qu'ils ont fait graver, paroiſſent n'être pas plus anciens que la conquête des Romains, puiſqu'ils y pratiquoient les mêmes ſuperſtitions qu'eux.

On voit dans ceux des Gaulois comme dans ceux de leurs vainqueurs la formule ordinaire, *D. M. aux Dieux Manes, Diis Inferis, aux Dieux de l'Enfer*; & on y trouve enfin la célebre formule, *ſub Aſcia*, qui a donné & donne encore la torture aux Sçavans qui ont voulu l'expliquer, & qui ſe contrediſent preſque tous.

Après avoir parlé de la Religion des Gaulois, de leurs Miniſtres & de leurs ſuperſtitions, il eſt temps de donner l'hiſtoire de leurs Dieux. Je vais commencer par ceux qui ſont ſur les monumens déterrés dans la Cathedrale de Paris, où il s'en trouve qui étoient inconnus aux Hiſtoriens Romains. Il eſt vrai que pluſieurs Sçavans ont déja expliqué ces monumens; mais je crois qu'une hiſtoire abregée de cette découverte, & des ouvrages qui ont été compoſés à ce ſujet, jointe à quelque Reflexions nouvelles, ne déplaira pas à mes Lecteurs.

CHAPITRE VI.

Des Bas-Reliefs déterrés dans le Chœur de la Cathedrale de Paris.

DANS le temps que Louis XIV. pour exécuter le vœu de Louis XIII. faiſoit conſtruire le magnifique Autel de la Cathedrale de Paris, on fut obligé de changer le lieu de la ſépulture des Archevêques, & en fouillant la terre, on découvrit (1) un mur de près de trois pieds d'épaiſſeur; & un peu plus bas, un autre mur qui étoit en partie formé de pierres ſur leſquelles on apperçut des lettres & des figures: on retira promptement ces pierres & on jugea que les figures qui y étoient gravées repréſentoient des Divinités Gauloiſes, & qu'elles

(1) Le 16. Mars 1711.

avoient anciennement ſervi de baſe à quelque Autel. Quelques maltraitées qu'elles fuſſent, & par le temps & par les Ouvriers qui pour les ajuſter au mur où elles étoient employées, n'avoient fait aucune difficulté de les couper, & quelquefois même de les partager, la découverte en fit grand bruit, & attira nos Antiquaires qui vinrent pour les examiner. De l'examen aux Diſſertations l'intervalle ne fut pas conſiderable. M. Baudelot d'Airval, de l'Académie des Belles-Lettres, fut le premier qui fit deſſiner ces bas-reliefs, & y joignit une Diſſertation pour les expliquer. M. Moreau de Montour, de la même Académie, ſuivit de près ſon confrere, & ſe trouva preſque auſſi different de lui dans les deſſins que dans les explications qu'il en donna à ſon tour. Mais on doit convenir que ces deux Diſſertations ſe reſſentent un peu de la précipitation qu'avoient leurs Auteurs de les faire paroître. Le P. Daniel fit auſſi à ce ſujet une autre Diſſertation, qui eſt imprimée dans les Memoires de Trevoux de cette même année; mais ce ſçavant Ecrivain, qui auroit pû, s'il avoit voulu, répandre bien des lumieres ſur ce monument, ne s'attacha qu'à éclaircit ce qui regardoit la Communauté des Bateliers, ou plutôt des Negocians qui l'avoient fait élever. Et M. Leibnits, ſans parler des autres Etrangers, s'étant mis ſur les rangs, attaqua vivement la Diſſertation de M. Baudelot. Dom Bernard de Montfaucon, ſans entrer dans de grands détails, ſe contenta de faire graver ces monumens dans ſon Antiquité expliquée (1), avec le plus de ſoin qu'il lui fut poſſible. Le P. Lobineau ne voulant pas laiſſer ſon hiſtoire de Paris ſans un ornement ſi conſiderable, fit auſſi graver les mêmes Bas-reliefs, & y joignit ſes conjectures. Enfin Dom Jacques Martin, dans ſon Hiſtoire de la Religion des Gaulois, donna les mêmes deſſins, & y joignit des explications qui à mon avis ſont de toutes les plus ſatisfaiſantes; c'eſt le privilege des derniers venus: les conjectures des autres, quoique ſouvent peu fondées, ouvrent leur eſprit, & leur font quelquefois faire plus de chemin que n'en avoient fait ceux qui les avoient précedés dans la même carriere. Comme ce monument eſt précieux, & qu'il

(1) Tom. I.

nous fait connoître des Dieux Gaulois dont aucun Hiſtorien ne fait mention, j'ai crû devoir partir de-là, & commencer par l'explication de ce monument l'Hiſtoire de la Religion des Gaulois.

Ces pierres, qui ſont aujourd'hui depoſées dans une des Salles de l'Academie des Belles-Lettres, préſentent d'abord une inſcription conçûe en ces termes.

TIB. CÆSARE
AUG. JOVI OPTUM.
MAXUMO ARAM
NAUTÆ PARISIACI
PUBLICE POSUIRUNT.

Sous l'Empire de Tibere Auguſte, la Communauté des Batteliers, ou des Commerçants ſur la Riviere, ont élevé cet Autel en l'honneur de Jupiter très-bon & très-grand (*a*).

Les pierres qui compoſent les quatre faces de cet Autel préſentent, 1°. Quelques Gaulois armés, (ils l'étoient toujours) & ce ſont apparemment quelques-uns des Chefs de cette Dedicace. 2°. Quelques Druydes ſans armes, reconnoiſſables à leurs habits; c'étoient eux en effet à qui appartenoit uniquement, comme nous l'avons dit, tout ce qui concernoit la Religion. 3°. Des figures de differentes Divinités, parmi leſquelles ſont nommés *Euriſes*, *Senani*, *Veilo*, *Volcanus*, *Jovis*, *Eſus*, *Taruos Trigaranus*, *Caſtor*, *Pollux*, *Cernunnos*, & les dernieres lettres du nom d'un autre Dieu, *OS*. Le Chêne ſi reſpecté des Gaulois, ainſi que le Guy qu'on y trouvoit quelquefois, paroiſſent ſur deux de de ces pierres; ſur celle où eſt Eſus, & ſur celle où eſt le Taureau: le tout aſſez groſſierement gravé, & extrémement maltraité.

Euriſes.

D'ABORD ſe preſente la premiere pierre, ſur laquelle j'ai fait remarquer qu'on voyoit pluſieurs Gaulois armés de lances

(*a*) Les Auteurs que j'ai cités, varient un peu au ſujet de la traduction de cette Inſcription; mais c'eſt là le véritable ſens.

& de boucliers ; & le premier de tous porte un cercle, dont on ne peut connoître la matiere : ce ſont inconteſtablement les principaux Commerçans qui aſſiſtent à la Dédicace qui ſe fait à leurs dépens. C'eſt ſur cette pierre qu'il eſt écrit le mot *Euriſes* ; il doit donc marquer leur nom général : or, comme l'a fort bien prouvé le ſçavant Benedictin que j'ai nommé plus haut, ce mot eſt d'origine Celtique, & compoſé de *Eur*, *bonheur*, & de *Reiſer*, *Batelier*. Les Grecs, ajoute-t'il, ont un mot ſemblable, compoſé des mêmes lettres, & qui a la même ſignification ; c'eſt celui d'*ἐυρρείτης*, qui ſignifie *celui qui a les vagues à ſouhait*. On ſçait qu'on a mis ſouvent le T, pour l'S, & cela ſi communement que Lucien dans ſon Dialogue du Jugement des Voyelles, introduit la derniere de ces deux lettres, ſe plaignant que l'autre la baniſſoit de tous les mots. Ces gens armés qui ſe preſentent d'abord après l'inſcription de la Dédicace, ſont donc les chefs eux-mêmes de l'entrepriſe. Les armes qu'ils portent marquent, ce qui eſt vrai, que les Gaulois ne faiſoient aucun acte de Religion, ni aucune affaire publique, qu'en y aſſiſtant avec leurs armes, qu'ils ne quittoient preſque jamais. Le grand cercle que porte un de ces Gaulois, étoit une couronne, ou une eſpece de Diadême pour Jupiter à qui l'Auteur étoit conſacré.

Senani Veilo.

Sur la face de la pierre qui ſuit celle des Négocians de la Seine, on voit encore d'autres hommes, mais differents des premiers en ce qu'au lieu d'armes, ils ſont couverts d'habits graves & majeſtueux, ayant des couronnes ſur la tête. Ce ſont inconteſtablement des Druydes, & quand leur habillement different de celui des autres Gaulois, ne le prouveroient pas, on vient de voir qu'ils étoient les ſeuls Miniſtres de la Religion, ou du moins que les autres dont nous avons parlé après quelques Anciens, comme les Bardes, &c. leur étoient entierement ſoumis. Ils dûrent donc aſſiſter à cette Dédicace ſolemnelle ; & il n'eſt nullement ſurprenant de les y voir.

Les mots *Senani* ϒeilo qui ſont au bas de la même pierre, doivent donc les deſigner; mais il faut avouer qu'ils ſont difficiles à expliquer. M. Baudelot dit que le mot *Senani* eſt le même mor que *Sequani*, & denote encore les Bateliers; mais quelle apparence qu'après les avoir déſignés par le mot *Euriſes*, qui eſt au-deſſus d'eux, on ait encore eu le même deſſein, en employant le mot *Senani*, qui eſt ſur la face où ſont les hommes ſans armes? C'eſt donc les Druydes que ce mot deſigne, & j'embraſſe volontiers la conjecture de l'Auteur que viens de citer, qui dit que ce mot eſt le même que celui de *Seniores*, les Vieillards; termes propres à ces Miniſtres de la Religion, pour leſqnels les Gaulois avoient tant de vénération. Le même Auteur croit que c'eſt de ce mot qu'ont été formés ceux de *Senatus* & *Senatores*, & les Curieux pourront en lire les preuves dans l'Ouvrage même de ce ſçavant Benedictin. J'adopte auſſi ſa conjecture ſur le mot ϒeilo, qui ſelon lui, étoit le nom que les Gaulois donnoient au Guy de Chêne, dont nous avons tant parlé dans le Chapitre III. & ce qui le prouve, c'eſt que les Grecs exprimoient dans le propre, le Verre; & dans le figuré, ce qui eſt éclatant & luiſant, par le mot ὕελος: or le Guy a ces deux qualités, comme nous l'avons dit d'après la deſcription qu'en fait Virgile, qui le compare au Rameau d'or.

Si on me demande pourquoi le Guy eſt nommé dans cette cérémonie, je réponds qu'il étoit en ſi grande vénération parmi les Gaulois, que peu contens de le diſtribuer au peuple, & d'en exprimer une eau ſalutaire, ils le mêloient ſans doute dans toutes les pratiques religieuſes. Il eſt vrai que ce mot barbare ſe trouve joint à celui de *Senani*, ſur une face où cette plante ne paroît pas; mais outre qu'il eſt sûr qu'elle eſt repréſentée en deux autres endroits du même monument, ſçavoir ſur la face où eſt Eſus, qui paroît en tenir une branche à la main, & ſur celle où eſt le Taureau, *Taruos Trigaranus*, il peut très-bien s'être trouvé auſſi ſur celle où le mot ϒeilo eſt écrit, la pierre étant très-endommagée.

C'eſt encore à cauſe de l'état où eſt aujourd'hui cette pierre, qu'il eſt difficile de dire combien il y avoit de Druydes

deſſinés ſur la face en queſtion. M. Baudelot y en a vû ſix, les autres en trouvent moins : mais eſt-ce prévention, ou M. Baulelot a-t'il eu de meilleurs yeux que les autres Antiquaires qui ont expliqué ce monument ? C'eſt ce que je ne ſçaurois décider. Il ſeroit heureux effectivement qu'on pût y en trouver ſix ; ce nombre, comme on l'a vû dans le Chapitre précedent, étant ſacré parmi les Gaulois.

Vulcain.

VULCAIN qui paroît ſur le ſecond rang des pierres ; eſt peint entierement à la Romaine, avec un habit qui ne va qu'aux genoux, un bonnet ſur la tête, tenant d'une main ſon marteau, & de l'autre ſes tenailles. Il ne faut pourtant pas s'imaginer que les Gaulois n'ayent reçû le culte de ce Dieu que de leurs vainqueurs : ils l'honoroient près de 150. ans avant que Jules Ceſar fût entré dans les Gaules. Plutarque en effet nous apprend (1) que ces Peuples ayant declaré la guerre aux Romains, leur Roi Viridomarus fit vœu de conſacrer à ce Dieu toutes les armes qu'il pourroit prendre ſur eux. Il eſt vrai que le ſuccès ne répondit pas à ſes deſirs, puiſque ſon armée fut miſe en deroute, & lui-même tué par le Conſul ; mais il n'en eſt pas moins vrai qu'on connoiſſoit alors ce Dieu dans les Gaules. Leur adreſſe à mettre en œuvre les métaux, l'art d'étamer ſi proprement les vaiſſeaux de cuivre, qu'on les pouvoit prendre pour de l'argent, ainſi que le dit Pline ; & celui du vernis & de l'émail qu'ils appliquoient à l'or & à l'argent ; tout cela leur avoit fait adopter le Dieu des Forgerons, ſans que nous puiſſions ſçavoir par quelle voye ils l'avoient connu.

(1) In Marcell.

Remarquons en finiſſant cet article, que le Dieu Gaulois *Volcanus*, qui ne nous eſt connu que par une inſcription trouvée à Nantes, & par un manuſcrit, n'eſt point *Belenus*, comme le prétendent pluſieurs Sçavans, mais Vulcain : ſur quoi on peut lire dans l'Hiſtoire de la Religion des Gaulois, Tome II. les preuves qu'en donne l'Auteur.

Caſtor & Pollux.

SUR les deux premières faces du troiſiéme rang de pierres ſont Caſtor & Pollux, vêtus & ayans leur bonnet à l'ordinaire, tenans de la droite une pique, & ayant la gauche appuyée ſur la tête d'un cheval : dès-là il eſt clair que ces deux Heros étoient honorés dans les Gaules ; mais ſe trouvent-ils là, dans une dedicace faite par des Bateliers, comme des Dieux qui favoriſoient la navigation ? C'eſt ce qu'on ne ſçauroit penſer, attendu que les chevaux qui les accompagnent n'y ont aucun rapport ; & ce ſeroit plutôt en qualité d'Athletes qu'ils ſont ici repréſentés, les Gaulois les ayant choiſis pour préſider aux exercices & aux Jeux qui devoient accompagner cette Dédicace. Quoiqu'il en ſoit, ou ignore ſi leur culte n'étoit paſſé dans les Gaules que depuis la conquête des Romains, ou s'ils l'avoient reçû avant. Je ſerois aſſez porté à croire que la connoiſſance de ces Dieux originaires de la Grece leur venoit de ce pays-là, & que ce furent ceux des Gaulois qui échaperent aux dangers que courut leur armée ſous la conduite de Brennus, qui en porterent la connoiſſance & le culte dans leur pays. Cette conjecture vaut peut-être autant au moins, que celle des Auteurs qui prétendent que les Gaulois avoient connu les Argonautes, que Timée & Apollonius de Rhodes diſent avoir remonté le Tanaïs & être entrés dans l'Ocean; d'où étant ſortis par le Détroit de Gadès, ils avoient côtoyé les Gaules, & que nos deux Heros qui s'y étoient fait connoître, y avoient reçû les honneurs divins. Y a-t-il à cela la moindre apparence, & le retour des Argonautes par l'Ocean n'eſt-il pas une pure chimere (1) ?

Reineſius rapporte (2) une inſcription trouvée à Seiſſel, dans le Bugey, qui commence par ces mots, *Deo Vintio Polluci*, & prouve que ce Heros étoit honoré à Vence, qui s'appelloit *Vintium*, ou *Vincium* ; mais je renvoye au troiſiéme Tome ce que j'ai à dire de ces deux Dioſcures.

(1) V. l'Hiſt. des Argon. T. III.

(2) pag. 209.

Eſus.

Il paroît que la grande Divinité des Gaulois étoit Eſus, on l'écrit auſſi avec l'aſpiration, *Heſus*. Comme les Anciens nous apprennent peu de choſes de ce Dieu (1), les Sçavans ont debité à ſon ſujet pluſieurs conjectures ; mais ils s'accordent preſque tous à dire qu'il étoit le même que le Dieu de la guerre ; & j'embraſſe d'autant plus volontiers leur ſentiment, que celui des autres me paroît beaucoup moins vraiſemblable. L'Auteur de l'Hiſtoire de la Religion des Gaulois nous donne cependant de ce Dieu une toute autre idée. Il croit qu'il étoit chez ce Peuple le ſouverain Etre, le Dieu inconnu, ajoutant qu'on l'adoroit avec un grand reſpect, quoiqu'on n'en eût aucune figure, à moins qu'il ne fût repréſenté par le chêne, cet arbre ſi reſpectable aux Druydes, & en général à tous les Gaulois. C'étoit dans les bois, dit-il encore, & au pied des chênes qu'on lui offroit des ſacrifices, & qu'on lui adreſſoit ſes vœux & ſes prieres. Il faut avouer qu'il appuye ſon opinion par d'heureuſes conjectures, & par des étymologies qui ne le ſont pas moins (*a*) : mais quand il ſeroit vrai, comme il le dit, que le mot *Eſus* en Gaulois, & *Æſar* en langue Hetruſque vouloit dire *Dieu*, prouveroit-on par-là qu'il ſignifioit le Dieu par excellence, le Souverain des Dieux, le Dieu inconnu ? Comme des étymologies & des conjectures ne ſont pas des preuves, l'Auteur d'ailleurs s'éloigne non-ſeulement du ſentiment qui eſt le plus généralement reçû ; mais, ce qui eſt encore plus conſiderable, de l'idée que les Anciens nous donnent d'Eſus, qu'ils regardent comme un Dieu farouche & cruel, qu'on ne pouvoit appaiſer que par le ſacrifice barbare de victimes humaines ; idée qui convient mieux au Dieu de la guerre, qu'à un Etre ſpirituel, inviſible & ſuperieur à tous les autres (*b*).

(1) Lucain, Pharſ. l. 1. Lactance. Div. Inſt. l. 2.

N'eſt-il pas plus naturel encore de croire que les Gaulois,

(a) Voyez les pages 254. & 255. du Tome I. de l'Hiſt. de la Religion des Gaulois.

(b) *Et quibus immitis placatur ſanguine diro,*
Theutates, horrenſque feris altaribus Eſus. Luc. Pharſ. l. 1.

Nation

Nation courageuſe & guerriere, honoroient le Dieu des combats? Et on n'en trouve point d'autre parmi eux qu'Eſus, à qui cette qualité puiſſe convenir. D'ailleurs les Priſonniers qu'on lui offroit en ſacrifice préférablement aux autres victimes humaines, ne prouvent-ils pas que c'étoit pour le remercier, & lui rendre hommage pour les avantages qu'on avoit eus à la guerre?

Ajoutons encore que les Celtes, s'ils n'étoient pas eux-mêmes Scythes, avoient du moins demeuré dans leur voiſinage: car on doit convenir que le grand, & preſque l'unique Dieu de ceux-ci étoit le Dieu de la guerre (1), qu'ils repréſentoient par une épée.

(1) Voyez le Tom. I. Liv.

Enfin il eſt ſûr qu'Eſus avoit des ſtatues, puiſqu'on le trouve repréſenté ſur un des bas-reliefs de la Cathedrale de Paris, avec ſon nom au-deſſous, ſans qu'on puiſſe marquer le temps où il n'en avoit pas: car quoique l'Auteur que j'ai cité prétende que ce ne fut que fort tard qu'on commença à le repréſenter, & que cet uſage étoit tout nouveau du temps de Tibere, les Druydes s'étant défendus de le faire auſſi longtemps qu'ils avoient pû, on voit bien que ce n'eſt qu'une conjecture ſans aucun fondement, & qu'on n'a donné cette époque pour l'uſage des ſtatues de ce Dieu, que parce qu'il n'étoit plus permis de douter qu'il n'en eût. Il eſt vrai que ſa figure ne préſente rien qui convienne au Dieu de la guerre, puiſqu'il y paroît en jeune homme, les épaules nues, & ayant une main levée, qui tenoit apparemment un inſtrument que le temps a effacé, propre à porter quelque coup au chêne qui eſt près de lui; mais que peut-on conclure d'une figure unique, vû les manieres differentes dont les Payens repréſentoient leurs Dieux? Je ſçais que les Antiquaires qui ont expliqué ce monument, prétendent que ce Dieu eſt dans l'attitude de couper le Guy de chêne; mais quel inconvenient y a-t-il à dire qu'étant la grande Divinité des Gaulois, on lui ait attribué la fonction la plus ſacrée de leur Religion, & qu'on ait voulu nous apprendre en même temps que le Chef des Druydes à qui ſeul il appartenoit de le cueillir, ne devoit être regardé que comme l'inſtrument dont Eſus ſe ſer-

voit pour communiquer aux hommes une Plante qui avoit tant de vertus, & qu'il avoit lui-même fait deſcendre du ciel pour leur utilité ?

Quoiqu'il en ſoit, Eſus, ou Mars, étoit un des plus grands Dieux des Gaulois, & ils l'honoroient d'un culte particulier. Lorſqu'ils étoient ſur le point de donner bataille, ils faiſoient vœu de lui immoler non-ſeulement toutes les dépouilles & tous les chevaux qu'ils prendroient ſur l'ennemi, mais encore tous les captifs ; & rien n'étoit exécuté plus fidelement que cette promeſſe. En effet au ſortir du combat ils lui immoloient tous les chevaux, & aſſembloient en un monceau les armes & les dépouilles, qu'ils lui conſacroient, & auquel perſonne n'oſoit toucher. Si quelqu'un étoit convaincu d'avoir détourné quelque partie de ces dépouilles, il étoit puni ſans miſericorde & condamné à perdre la vie. Pour ce qui regarde les Captifs, la maniere d'acquitter leur vœu n'étoit pas uniforme, ſe contentant quelquefois d'en offrir l'élite, c'eſt-à-dire, les jeunes & les mieux faits, & de tuer les autres à coups de fleches, pendant que dans d'autres occaſions ils les immoloient tous, ſans aucune diſtinction d'âge & de naiſſance. Leur dévotion pour ce Dieu, diſons plutôt leur fureur, étoit portée quelquefois à un tel excès qu'ils lui ſacrifioient quelquefois leurs femmes & leurs enfans : c'eſt du moins ce qui, au rapport de Juſtin (1), arriva dans l'expedition qu'ils firent en Aſie, lorſque prêts à combattre contre Antigonus Roi de Macedoine, ayant conſulté les entrailles des victimes, & n'y ayant trouvé que de funeſtes préſages, ils prirent la barbare reſolution d'égorger leurs femmes & leurs enfans. Leur rage fut ſi grande, ſuivant la judicieuſe remarque de cet Hiſtorien ; « qu'ils n'épargnerent pas même ce que les ennemis » eux-mêmes auroient épargné, tournant leurs armes contre » des meres & de tendres enfans, pour la défenſe deſquels » ils auroient dû les prendre.

(1) Liv. 26. ch. 2.

Tauros Trigaranus.

La derniere figure de la ſeconde bande de ces pierres dé-

terrées à la Cathedrale de Paris, repréſente un taureau au milieu d'un bois avec trois grues, dont l'une eſt ſur ſa tête, l'autre au milieu de ſon corps, & la troiſiéme ſur le dos avec cette inſcription : *Tauros Trigaranus, le Taureau à trois Grues.* Il eſt certain que ces oiſeaux ſont des Grues, puiſque dans l'ancienne langue des Celtes, *Taro* veut dire un Taureau, *Tri* ſignifie trois, & *Garan*, une Grue. Les Grecs eux-mêmes exprimoient la même choſe par ces mots, ταῦρος τριγεράνος : voilà cependant un myſtere de la Religion Gauloiſe bien difficile à expliquer. Comme le Taureau ſe trouve mêlé avec les autres Dieux de ce Peuple, & qu'il eſt ſur la même bande que Vulcain, Jupiter & Eſus, il paroît que les Gaulois rendoient à cet animal un culte religieux. Mais ce n'eſt point une ſimple conjecture : Gregoire de Tours (1), après avoir dit que nos premiers François avoient érigé en Divinités les Forêts, les Eaux, les Oiſeaux & les Animaux, ajoute : « Helas, s'ils » avoient été en état de comprendre quelle terrible vengean- » ce tira le Seigneur du crime que les Juifs commirent en adorant le Veau d'or » ! Ce qui prouve certainement que le Taureau étoit compris dans le nombre des animaux qu'ils adoroient. Que le Taureau paroiſſe ſur ce monument dans un lieu où s'élevent des arbres autour de lui, cela prouve encore davantage que c'étoit un de leurs Dieux, puiſque c'étoit dans les bois qui ſervoient anciennement de Temples aux Gaulois, que ſe célebroient leurs myſteres. Enfin Plutarque (1), parlant du Traité que cette armée effroyable de Barbares, compoſée de Teutons, de Cimbres, &c. c'eſt-à-dire de Celtes, car c'étoit leur nom generique, & qui ſe diſpoſoit à aller aſſieger Rome, fit avec les Romains, dit qu'ils en jurerent l'obſervation par leur Taureau d'airain, qu'ils portoient apparemment dans leurs armées, puiſque Catulus après les avoir défaits, en fit porter un dans ſa maiſon comme une dépouille glorieuſe, & la marque la plus certaine de ſa victoire.

(1) Hiſt. l. 2. ch. 10.

(1) In Mario.

Pour ce qui regarde les Grues qui ſont ſur le Taureau ſacré, je crois qu'il ſuffit de dire que comme les Gaulois en portoient ſur leurs enſeignes, ainſi que les Romains des Ai-

gles, il n'eſt pas étonnant qu'ils les ayent mêlées dans les myſteres de leur Religion, & ayent eu une eſpece de veneration pour elles.

Cernunnos.

Sur la troiſiéme face de la premiere pierre de ces monumens, ſe voit une Divinité Gauloiſe, repréſentée ſous la figure d'un homme qui a ſur la tête, du côté des oreilles, des cornes entrelaſſées d'anneaux, & aſſez ſemblables à celles d'un Daguit, ou jeune Cerf, avec l'Inſcription *Cernunnos.* Feu M. de Mautour avoit une autre figure aſſez ſemblable d'un Dieu Gaulois, qui étoit nud, c'eſt-à-dire, n'ayant pour tout habillement qu'une petite draperie attachée ſur l'épaule gauche, & qui entortille le bras, dont les cornes étoient torſes vers la racine, & ſe terminoient en deux croiſſans (1); & M. de Chazelles en poſſedoit une autre entierement vêtue, dont les cornes avoient pluſieurs branches, à peu près comme une palme: cette figure portoit ſur le bras un petit animal qui reſſemble à un cabrit, ou à un agneau.

(1) Voyez l'Ant. expl. T. I.

Il n'eſt pas rare de trouver dans le Paganiſme des Dieux cornus: tels étoient Jupiter Ammon, Pan, les Faunes, les Satyres, &c. Cependant ce Dieu Gaulois n'a été connu ſous le nom de *Cernunnos*, que depuis la découverte du bas-relief de Notre-Dame. Ainſi il ne faut pas s'étonner ſi les Sçavans tant de France que d'Allemagne, qui ont voulu expliquer ces monumens, ſont ſi differens les uns des autres par rapport à ce Dieu; les deux ſentimens les plus vraiſemblables ſur ce ſujet, ſont celui de l'Auteur de l'Hiſtoire de la Religion des Gaulois, & celui de M. Eccart. Le premier croit que Cernunnos étoit un Dieu champêtre qui chez nos anciens Gaulois préſidoit à la Chaſſe, comme Alcès, ou Alcis, ſelon Tacite, étoit le Dieu du même exercice dans le canton de l'anciene Germanie, qu'occupoient les Naharvales. La raiſon la plus forte qu'il apporte pour appuyer ſon opinion, c'eſt que les cornes de Cernunnos, le diadême qu'il a ſur une de ſes figures, & l'animal qu'il tient à la main ſur celle de M. de Chazelles, ſont toutes marques d'un Dieu de la Chaſſe, ce que

juſtifient pluſieurs figures de Diane, la Déeſſe du même exercice chez les Grecs & les Romains, où l'on trouve tous ces ſymboles. M. Eccart croit que ce Dieu repréſente Bacchus, ou Dionyſius, opinion qui ne manque pas de vraiſemblance ; mais après tout, peut-on ſe flatter d'avoir deviné ce que les Gaulois penſoient certainement ſur un Dieu juſqu'à preſent auſſi peu connu ?

Au reſte le nom de Cernunnos eſt compoſé de deux mots Celtes, dont le premier, *Cern*, veut dire, *Corne*, & le ſecond, *yna*, ou *ona*, une lance.

Hercule ou Ogmios.

La derniere face du troiſiéme rang de pierres préſente le buſte d'un homme nud, tenant une eſpece de maſſue de la main droite, qui eſt élevée comme s'il vouloit frapper un ſerpent qui eſt vis-à-vis, & qui ſe dreſſe contre lui. L'inſcription de deſſus eſt preſqu'entierement effacée, & on l'a lûe differemment. M. Baudelot n'y a déchifré que ces deux lettres, *os* ; & Dom Jacques Martin y trouve, *ſeni vi os.* Comme la figure de l'homme eſt inconteſtablement Hercule, qui étoit fort honoré dans les Gaules ſous le nom d'*Ogmius*, ou d'*Ogmios* (*a*), je ſuis perſuadé que les deux lettres dont je viens de parler, ſont les dernieres du nom de ce Dieu ; les autres étant preſque entierement effacées, on y peut trouver tout ce qu'on veut. Le ſerpent qui paroît vouloir s'élever contre Hercule, eſt apparemment, ou un de ceux que ce Heros tua étant encore au berceau (1), ou une des têtes de l'Hydre de Lerne, les autres ou n'y ayant pas été miſes, ou étant effacées, comme la plus grande partie du bas-relief.

(1) Voyez l'Hiſt. d'Hercule, T. III.

Qu'Hercule ait voyagé dans les Gaules, qu'il y ait eu des enfans, & qu'il y ait été honoré d'un culte particulier, ce ſont des verités atteſtées par toute l'Antiquité, & on ne s'attend pas ſans doute que j'étale une vaine érudition pour les prouver : mais étoit-ce l'Hercule Grec, Alcide, ou l'Hercule

(*a*) Ce nom eſt tiré de la langue Celtique que parloient les Gaulois.

Egyptien, ou quelqu'autre enfin ? car, comme on le verra dans le troiſiéme Tome de cette Myrhologie, il y en a eu un grand nombre: c'eſt ce que je n'oſerois décider. Il ſuffit de dire que les Gaulois avoient de ce Dieu une idée bien differenre de celle qu'en avoient conçue les Grecs, puiſqu'ils le peignoienr aurrement qu'eux, & le regardoient, non comme un dompreur de monſtres & un redreſſeur de torts, mais comme le Dieu de l'éloquence, & d'une éloquence ſi douce & en même-temps ſi perſuaſive, qu'il n'étoit pas poſſible d'y réſiſter.

(1) Dialog. intitulé de de deux fois accuſé.

Lucien (1) qui avoit voyagé dans les Gaules, nous a laiſſé un portrait de ce Dieu, qui eſt rrès-propre à nous le faire connoître. « Les Gaulois, dit-il, appellent en leur langue » Hercule, *Ogmius*, & le repréſentent d'une maniere tout-à-» fait extraordinaire. C'eſt un Vieillard décrépit, preſque » chauve, & le peu de cheveux qu'il a, ſonr tous blancs: » hâlé & ridé comme nos vieux nautonniers, on le prendroit » pour Charon, mais cependant ſi l'on s'arrête à ſa peau de » lion, à ſa maſſue qu'il tient de la main droite, à ſon car-» quois, & à ſon arc qu'il tient de la gauche, il a tout l'air » d'Hercule. Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt qu'il tient » attachés par l'oreille & tire une multitude de perſonnes. » Ses chaînes ſont d'or & d'ambre; & quoiqu'elles ſoient » fort minces & fort déliées, on ne voit pas qu'aucun de ceux » qui y ſont attachés, faſſe le moindre effort pour les rom-» pre & pour s'en dégager: au contraire, tous ceux qui ſont » enchaînés, guais & contenrs ſuivent avec rant d'empreſſe-» ment celui qui les conduit, que ces chaînes ſont lâches, » & ne paroiſſent point tirer. Les deux mains d'Hercule étant » comme on l'a dit, embarraſſées, le Peintre ne ſçachant où » attacher le bout de ces chaînes, lui a percé la langue, & » c'eſt par où elles tiennent à la figure ».

Il eſt aiſé ſur ce portrait, de juger que les Gaulois regardoient Hercule comme le Dieu de l'éloquence, & la choſe n'eſt pas douteuſe. Cependant l'Auteur de l'Hiſtoire de la Religion de cet ancien Peuple, prétend que cette figure devoit être Mercure qui, ſelon lui, étoit dans les Gaules le

Dieu de l'éloquence, & que par conſéquent Ogmius n'eſt point Hercule. Mais outre que tous ceux qui ont parlé de l'Hercule Gaulois, lui donnent ce nom Celtique, & que Lucien, qui paroît bien informé, dit qu'Ogmius étoit très-reconnoiſſable, à ſa maſſue, à ſon arc, & à ſa peau de lion, ce que lui dit un Philoſophe Gaulois ne laiſſe aucun lieu à la replique. Car dans le temps que Lucien marquoit ſa ſurpriſe pour une figure ſi extraordinaire, un Philoſophe du Pays, dit-il lui-même, l'aborda, & lui tint ce diſcours : *Votre étonnement ceſſera dès que je vous aurai expliqué tout le myſtere. Nous autres Gaulois, nous nous éloignons des Grecs qui font Mercure le Dieu de l'éloquence : ſelon nous, c'eſt Hercule, parce qu'il ſurpaſſe Mercure en force. Nous le faiſons peindre avancé en âge parce que l'éloquence ne montre ce qu'elle a de plus vif & de plus animé, que dans la bouche des vieillards. Le rapport qu'il y a de l'oreille à la langue, autoriſe la peinture que nous faiſons de ce vieillard, qui tire avec la langue les hommes attachés par l'oreille.*

On a découvert en pluſieurs endroits des Gaules, de la Germanie, & dans des Pays encore plus ſeptentrionaux, des figures d'Hercule avec des ſurnoms aſſez ſinguliers, dont je dois dire un mot.

Hercule Maguſan, ou Macuſan.

On ne connoiſſoit gueres Hercule ſous le nom de Maguſan, que par quelques médailles, frappées ſous le regne de l'Empereur Commode, lorſqu'en 1514. on apperçut ſur le bord de la mer à Weſt-Capello, bourg de la Zelande, dans l'Iſle de Valkeren (1), une Statue fort extraordinaire, qui repréſente un homme entre deux âges, fort & robuſte, avec des ſymboles peu connus. La draperie, qui ne lui couvre que le derriere du corps, forme ſur ſa tête une eſpece de couvre-chef, qui tombant ſur l'épaule gauche, ſe partage & deſcend juſqu'aux pieds. L'homme repréſenté tient de la main droite un Dauphin, & de la gauche une eſpece de ſceptre, qui ſe termine par le bout d'enhaut en deux fourches. A

(1) Voyez Keiſler Ant. Celt. p. 200.

droite de la Statue eſt un Autel quarré, d'où s'élevent des flammes, & à ſa gauche un petit monſtre marin, qui n'eſt point connu. Je doute qu'on eût reconnu Hercule ſous une figure ſi bizare, & ſi éloignée de celles des Grecs & des Romains, ſans l'Inſcription qui porte ces mots :

Herculi Maguzano. M. T. Primis vis Tertius. V. S. L. M.

Marcus Primius, ou Primillus s'eſt acquitté du vœu qu'il avoit fait à Hercule Maguſan.

Les PP. Jeſuites de Bruxelles ont à l'entrée de leur Bibliotheque une Inſcription où il eſt auſſi fait mention d'un vœu fait à Hercule Maguſan ; & comme le même nom ſe trouve ſur quelques medailles de Poſthume, *Herculi Maguzano*, ſur leſquelles ce Heros eſt repréſenté tenant ſa maſſue d'une main, & de l'autre une arc avec une eſpece de dépouille ſur le bras, il n'eſt nullement douteux qu'il n'ait été honoré dans les Gaules, dans la Germanie, & dans quelques autres pays encore plus ſeptentrionaux.

Les Sçavans ſont embarraſſés à expliquer le ſurnom de *Maguſan*, donné à Hercule : l'Auteur de l'Hiſtoire de la Religion des Gaulois croit qu'il eſt tiré de la langue Celtique, & qu'il pourroit bien déſigner Poſthume lui-même, qui fit frapper des Médailles en l'honneur de ce Dieu (1). Cependant comme ſur une autre medaille frappée par le même Empereur en l'honneur d'Hercule *Duſanien*, le Heros paroît avec les mêmes attributs, & que le ſurnom *Duiſanienſis* qui lui eſt donné, eſt celui d'un lieu nommé Duiz, il y a bien de l'apparence que celui de Maguſan eſt auſſi un nom local, quoiqu'on ne connoiſſe point de lieu ainſi nommé.

(1) Tom. 2. pag. 26. & ſuiv.

Pour ce qui regarde les ſymboles ſinguliers qui accompagnent l'Hercule Zelandois, on doit peu s'en embarraſſer ; des Inſulaires ayant donné à l'Hercule qu'ils honoroient, des attributs convenables à un Dieu de la mer. En effet ſans le nom qui ſe trouve dans l'Inſcription, on prendroit volontiers la figure, pour un Neptune, quoique ſon ſceptre n'ait que deux fourches, puiſqu'on en a quelquefois donné trois à celui de Pluton, qui devoit n'en avoir que deux. D'ailleurs chaque pays varioit ſouvent au ſujet des ſymboles de ſes Dieux. Les

Hercules

Hercules Maguſans repréſentés ſur les Medailles de Poſthume, ont mieux conſervé les attributs de ce Dieu, quoiqu'ils ſe reſſentent un peu du temps où elles furent frappées.

Les Gaulois & les Germains donnoient encore d'autres ſurnoms à Hercule. Sur une Statue de bronze trouvée à Straſbourg, & qui depuis a paſſé en France, ce Dieu porte le nom de *Krutſanam*, qui veut dire un vaillant homme; & ſur un Autel trouvé en Lorraine, & deſſiné par les ſoins du R. P. Calmet, ce Dieu eſt nommé *Saſcan*, ou Hercule des Roches. (1) Hiſtoire de Lorraine.

Jupiter, ou Taranis.

QUE Jupiter ait été connu & honoré des Gaulois, la choſe n'eſt pas douteuſe : car outre que Ceſar le met au nombre des Dieux de cette Nation, il eſt repréſenté dans les basreliefs de la Cathedrale de Paris, avec le mot *Jovis*, qui eſt ſon veritable nom, puiſque les Celtes, ainſi que nous l'avons dit dans l'Hiſtoire des Titans, l'appelloient *Jou*, ou *le Jeune*. Le Mont *Jou* dans les Alpes, que les Latins appelloient *Mons Jovis*, qui lui étoit conſacré, & qui porte encore le même nom, prouve également & que ce Dieu étoit en veneration dans les Gaules, & que *Jou*, dont *Jovis* eſt le genitif, étoit ſon veritable nom. Le jour de la ſemaine qui portoit ſon nom, *Dies Jovis*, ſe prononce encore dans toutes les Provinces meridionales de France, *Di-Jov*. Mais ce Dieu n'a-t-il été connu des Gaulois que depuis la conquête des Romains, ou l'étoit-il anciennement ? Les ſentimens ſont partagés : je ſuis, pour moi, perſuadé que les Gaulois ont honoré ce Dieu avant les Romains; & puiſque les Titans avoient conquis les Gaules, & pénetré juſqu'au fond de l'Eſpagne, ainſi qu'on l'a dit dans leur Hiſtoire, il eſt plus que vraiſemblable que dès que ce célebre Conquerant fut mis au rang des Dieux, il fut honoré dans tout ſon Empire. Les Gaulois lui donnoient le nom de *Taranis*, au rapport de Lucien, & lui immoloient comme à Eſus des victimes humaines. Nous avons déja dit ailleurs (2) que le ſurnom de *Taranis* répondoit à celui du Jupiter Tonant des Romains; ce qui prouve que les (2) Hiſtoire de Jupiter, l. 1.

uns & les autres le regardoient comme celui qui avoit en ſon pouvoir la foudre & le tonnerre (*a*). Cependant cette Nation guerriere ne regardoit pas Jupiter, ou Taranis, comme le premier de leurs Dieux, & c'étoit Eſus, ou Mars, qui étoit leur premiere & leur grande Divinité.

On doit penſer cependant, comme l'a remarqué l'Auteur de l'Hiſtoire de la Religion des Gaulois (1), que depuis que les Romains furent les maîtres des Gaules, le culte d'Eſus alla toujours en diminuant, & que du temps même de Tibere, Jupiter étoit déja devenu le premier Dieu des Gaulois.

(1) Tom. I. l. 2. ch. 2.

Pour ce qui regarde les ſtatues du Jupiter des Gaules, les Antiquaires les regardent avec raiſon comme des monumens qui ne commencerent à paroître que lorſque les Romains furent maîtres des Gaules; car anciennement ils ne repréſentoient ce Dieu que ſous la forme d'un chêne brute, & ſans être taillé; pendant que les ſtatues, qui ſont venues juſqu'à nous, reſſemblent aſſez, & pour le goût, & pour leurs ſymboles, à celles des Romains. Dans celle qui eſt ſur une des pierres de Notre-Dame de Paris, ce Dieu a le ſein & le bras droit nuds, tenant une pique de la main gauche, & la droite étoit apparemment armée de la foudre, que le temps en a effacée, ou que les Ouvriers ont briſée. Une autre figure de ce Dieu, qui étoit autrefois au Mont-Jou, le repréſentoit couvert legerement d'un manteau qui lui deſcendoit de l'épaule gauche, ayant les bras étendus, avec une couronne radiale, & tenant la foudre de la main droite. Le temps en a conſervé encore quelques autres, mais qui n'ont rien de particulier (*b*).

(*a*) Le mot de Taranis eſt Celte dans ſon origine, & vient de *Taran*, qui dans cette langue ſignifie *Tonner*, ou *Tonnerre*.

(*b*) Voyez l'Antiquité expliquée, Tom. I & l'Hiſtoire de la Relig. des Gaulois, T. I. liv. 2. ch. 8.

CHAPITRE VII.

Des Dieux des Gaulois que nomme Jules Ceſar.

ON a déja remarqué qu'un Conquerant, occupé de mille ſoins, n'a gueres le temps de s'informer de la Religion des Peuples qu'il ſubjugue : ainſi il n'eſt pas étonnant, 1°. Si Jules Ceſar ne nomme que cinq Dieux Gaulois, n'ayant connu ni ceux dont on vient de faire mention dans le Chapitre précédent, ni ceux dont on parlera dans la ſuite. 2°. Qu'il diſe que Mercure étoit leur principale Divinité, puiſqu'il eſt ſûr que c'étoit Eſus. Quoiqu'il en ſoit, voici les cinq qu'il nomme (1), Mercure, Apollon, Mars, Jupiter & Minerve.

(1) De Bell. Gall. l. 6.

Mercure.

LES Gaulois, dit-il, honorent par-deſſus tous les autres le Dieu Mercure, dont ils ont un grand nombre de ſtatues, & diſent qu'il eſt l'inventeur de tous les Arts, le Dieu des Negocians & des Marchands (*a*). Ceſar ne dit point que les Gaulois donnaſſent à ce Dieu un autre nom : & je croirois volontiers au contraire, qu'ils ne le connoiſſoient pas anciennement ſous le nom de Mercure, mais ſous celui de *Teutates* ; mais comme il voyoit la reſſemblance de celui-ci avec le Mercure des Romains, il l'a appellé comme eux, ſans s'embarraſſer du nom qu'il portoit dans le pays. Il eſt conſtant en effet que les Gaulois appelloient ce Dieu Teutates, ainſi que le dit Lucain (2), & qu'on lui immoloit comme à Eſus des victimes humaines. Lactance (3) en parle de même que le Poëte que je viens de marquer : les Gaulois, dit-il, ſe rendoient Teutates favorable, par l'effuſion du ſang humain. Minutius Felix (4) dit encore la même choſe, ainſi que tous ceux qui ont fait mention de ce Dieu.

(2) Pharſ. liv. 1.
(3) Divin. Inſt. l. 1. c. 21.
(4) Ch. 30.

(b) *Deum maximè Mercurium colunt ; cujus ſunt plurima ſimulachra : hunc omnium inventorem artium ferunt.* De Bell. Gall. 6.

Comme les Eſpagnols honoroient auſſi Teutates, dont le nom eſt viſiblement tiré du Thot, qui étoit le Mercure des Egyptiens & de quelques autres Peuples voiſins, je ſuis perſuadé que ceux-ci en avoient eu connoiſſance par les Carthaginois, & qu'ils la communiquerent enſuite aux Gaulois, car la Religion de ces deux Peuples avoit beaucoup de rapport, comme on le verra dans la ſuite.

On m'objectera ſans doute que la plûpart des figures de Mercure, qu'on a déterrées en differens temps, reſſemblent à celles des Grecs & des Romains, & portent les mêmes ſymboles, & qu'ainſi c'eſt de ces Peuples, & non des Egyptiens ou des Carthaginois, que les Gaulois en reçurent la connoiſſance ; mais je réponds qu'il faut avoir recours aux deux temps que j'ai diſtingués dans la Religion de ces Peuples. Dans le premier, ils ne connoiſſoient Mercure que ſous le nom de Teutates, & le repréſentoient de pluſieurs manieres, toutes aſſez ſingulieres, ainſi qu'on peut le voir dans le R. P. de Montfaucon (1), qui en a fait deſſiner un grand nombre. Dans le ſecond, c'eſt-à-dire, lorſqu'ils furent ſoumis aux Romains, ils ajuſterent l'idée qu'ils avoient de ce Dieu avec celle qu'en avoient leurs Vainqueurs, & le repréſenterent de la même maniere qu'eux. Cette diſtinction ſera ſouvent néceſſaire, ainſi qu'on le verra dans la ſuite. D'ailleurs comme les Grecs, les Romains & les Gaulois avoient tous reçû d'Egypte la premiere connoiſſance de ce Dieu, quoique par des colonies différentes, ils devoient en avoir conçû les uns & les autres à peu près la même idée, puiſque les Egyptiens le regardoient eux-mêmes comme l'inventeur des Lettres, des Arts, &c.

(1) Ant. expliq. Tom. I. ſeconde Part.

Belenus, ou Apollon.

Le même Ceſar, en diſant que les Gaulois honoroient Apollon, ajoute qu'ils penſoient au ſujet de ce Dieu comme les autres Peuples, & qu'ils croyoient qu'il guériſſoit les maladies : *Eamdem ferè quam reliquæ gentes habent opinionem, Apollinem morbos depellere* (2). Les Gaulois honoroient ce Dieu ſous le nom de *Belenus*, comme le prétendent preſque

(2) Loc. cit.

tous les Anciens, quoique Ceſar ne le diſe pas. M. della Torré, Evêque d'Hadria, a fait au ſujet de Belenus une ſçavante Diſſertation, dans laquelle il prouve que ce Dieu avoit été fort honoré à Aquilée dans le Frioul, ainſi que le prouvent grand nombre d'Inſcriptions trouvées dans cette ville, & rapportées par Gruter & par Reineſius. D'Aquilée, ſuivant ce ſçavant Prelat, le culte de Belenus fut porté chez les Peuples de la Norique, aſſez voiſins d'Aquilée, ainſi qu'il le prouve par Tertullien (1), qui dit dans ſon Apologetique : *Chaque Peuple, chaque ville a ſon Dieu tutelaire ; les Syriens, Aſtarté ; les Arabes, Diſarès ; les Noriciens, Belenus, &c.* Ce même culte, continue-t-il, après avoir été reçû dans pluſieurs autres pays, paſſa enfin dans les Gaules, où Belenus devint une des grandes Divinités de ce Peuple (*a*) ; mais de toutes les Provinces des Gaules, il n'y en eut point où il fût plus honoré que dans l'Auvergne (2), où ſon nom étoit un peu changé, puiſque ſur une Inſcription rapportée par Gabriel Simeoni, il eſt appellé *Bellinus* ; & dans l'Aquitaine, ou dans la Breragne, ainſi qu'on peut le prouver par l'autorité d'Auſone (3), qui étant de Bordeaux, ſe trouvoit en état de connoître les Dieux & la Religion de cette Province.

(1) Apolog. c. 24.

(2) V. la deſcription de la Limagne d'Auvergne.

(1) De Prof. Burd. Car. 4. & 10.

Les Gaulois communiquerent la connoiſſance de Belenus aux habitans de la grande Bretagne, qui l'honorerent au rapport de Selden (4), ſous le nom de *Belertucadès*. Monſieur de Valois, dans ſa Notice des Gaules, trouve auſſi dans pluſieurs autres Provinces de ces Peuples des veſtiges du culte de Belenus ; & ni lui, ni l'Evêque d'Hadria, ni les autres Sçavans, ne doutent nullement qu'il ne ſoit le même que l'Apollon dont parle Ceſar, comme en font foi les Inſcriptions, qui joignent ordinairement le nom de Belenus à celui d'Apollon ; *Apollini Beleno.*

(4) De Diis Syr. Synt. 2. c. 1.

Si on me demande maintenant d'où étoit venu à Aquilée, & de-là dans les autres pays dont on vient de parler, le culte de Belenus, & ce que ſignifie ce nom, je repondrai

(*a*) Reineſius ne fait pas tenir la même route au culte de Belenus : il prétend au contraire que ce ſont les Gaulois qui le porterent à Aquilée ; mais ſon ſentiment eſt détruit par M. della Torré.

que ce nom peut venir de βέλος, une fleche; ou avec Voſſius (1), qu'il étoit venu de la Syrie ou de la Phenicie, & qu'il étoit le même que *Bel* ou *Beelſemen*; c'eſt-à dire, le Soleil. L'Auteur que je viens de citer n'eſt pas le ſeul qui ſoit de ce ſentiment, Bochart (2), Selden (3), Reineſius, Spon (4), en un mot, tous les Mythologues en conviennent, & il ſeroit inutile d'en rapporter les témoignages.

(1) De Orig. & progr. Idol. l. 2. c. 17.

(2) Geogr. Sacr. Part. 2. c. 14.

(3) De Diis Syr. Synt. 2. c. 7.

(4) Miſc. Sect. 4. Art. 1.

Quoique l'autorité des Sçavans, que je viens de nommer, ſoit d'un grand poids pour prouver que Belenus eſt le Bel des Syriens, l'Evêque d'Hadria ne s'y rend point, & ouvre un ſentiment nouveau. Il prouve d'abord la diſtinction du Soleil & d'Apollon, ſur les mêmes principes dont je me ſuis ſervi en parlant du Soleil (5), d'où il conclud que Belenus étoit à la vérité le même qu'Apollon; mais qu'il étoit très-différent du Soleil: les Inſcriptions déſignant *Apollo Belenus*, mais jamais, *Sol Belenus*; & par conſéquent il ne pouvoit être le Bel des Syriens, qui véritablement étoit le Soleil, & non Apollon, ni être venu de cette partie de l'Orient, où anciennement on ne connoiſſoit point l'Apollon des Grecs.

(5) Liv. 1.

Après avoir démontré cet article, le ſçavant Prélat penſe que Belenus eſt le même que Helenus fils de Priam; le changement de l'aſpiration en la conſone B, ne devant cauſer aucun embarras. Antenor, dit-il, étant parti de Troye avec Pyrrhus, ils conſulterent l'un & l'autre Helenus, que tout le monde ſçait avoir exercé l'art de prédire l'avenir: & comme il apprit à chacun de ces deux Chefs la ſuite de leurs avantures, Antenor ayant traverſé la mer Adriatique, (car Pyrrhus s'établit dans la partie occidentale de la Grece, qui depuis porta ſon nom) alla dans la partie orientale de l'Italie, aſſez près d'Aquilée, & fit honorer Helenus comme un Dieu qui connoiſſoit l'avenir, ce qui le fit confondre dans la ſuite avec *Apollon*. De cette partie de l'Italie le culte d'Helenus paſſa dans les Gaules, comme nous l'avons dit, ou peut-être, ajoute l'Auteur dont j'expoſe le ſentiment, que quelques-uns des Troyens qui accompagnoient Antenor, l'abandonnerent dans le temps qu'il traverſoit le Golfe Adriatique, & continuant leur navigation, vinrent s'établir dans

les Gaules, & y firent reconnoître ce nouveau Dieu.

On ignore au reſte, quelle étoit la nature du culte que les Gaulois rendoient à Belenus, & aucun Auteur ne dit qu'on lui ait immolé, comme à Eſus & à Teutatès, des Victimes humaines. Auſone parle (1) des Prêtres de ce Dieu ; mais il ne nous apprend rien au ſujet des ſacrifices qu'ils lui offroient ; tout ce qu'il en dit ſe réduiſant à ceci : Qu'Attius, de la race des Druydes, étoit au ſervice du Temple de Belenus, & qu'il portoit le ſurnom de *Patera* ; car c'eſt ainſi que ceux qui étoient initiés dans les myſteres, nommoient les Miniſtres d'Apollon (*a*) ; & dans un autre endroit il fait mention d'un Vieillard, nommé Phœbitius, Druyde qui avoit été Sacriſtain du Temple du même Dieu ; mais de tout cela même on peut conclure que le Belenus des Gaulois étoit, comme je l'ai dit d'abord, l'Apollon dont parle Ceſar.

(1) Loc. cit.

Outre les Inſcriptions qui font mention de Belenus, & qui ſont en grand nombre, on a trouvé encore dans les Gaules quelques monumens de ce Dieu. Le plus curieux eſt ſans doute cette tête rayonnante, avec une grande bouche ouverte, ſi long-temps conſervée au château de Polignac, & gravée pour la premiere fois par les ſoins de Gabriel Simeoni. Elle repréſente Apollon rendant des Oracles, & on croit qu'il les rendoit dans un Temple qu'il avoit à Polignac, nom qui eſt dérivé de celui d'Apollon même.

Le troiſiéme Dieu des Gaulois, que nomme Ceſar, eſt Mars ; mais comme il étoit chez ce Peuple le même que Heſus, je n'ajouterai rien à ce qui en a été dit dans le Chapitre précedent.

Minerve.

CESAR nomme enfin Minerve parmi les Divinités des Gaulois ; mais l'Antiquité ne nous apprend rien à ce ſujet. En avoient-ils reçu le culte des Egyptiens par les Pheniciens ou

(a). . . . *Sic Miniſtros nuncupant*
Apollinares myſtici. Auſon. loc. cit.
(2) *Non reticebo ſenem, nomine Phœbitium,*
Qui Beleni Ædituus, nil opis inde tulit. Idem ibid.

par les Carthaginois qui trafiquoient ſur leurs côtes ; ou ne le reçurent-ils que lorſque les Romains devinrent les maîtres de leur pays : quelle idée avoient-ils de cette Déeſſe ? C'eſt ce qu'on ne ſçauroit décider aujourd'hui. Ce que l'on ſçait, c'eſt que cette Déeſſe étoit nommée dans les Gaules, *Beliſana*, & qu'on la regardoit comme l'inventrice des Arts.

Les Antiquaires croyent remarquer ſur la Colomne de Cuſſi, la Minerve Gauloiſe. Le caſque qu'elle porte eſt orné d'une aigrette, & la Déeſſe eſt appuyée ſur un tronc d'arbre, revétue d'une tunique ſans manches, ſur laquelle eſt le manteau nommé *Peplum*, qui lui couvre le corps. Elle a les pieds croiſés, & la tête panchée ſur ſa main droite. Son attitude eſt celle d'une perſonne qui rêve profondément : à cela près, elle ne reſſemble en rien aux figures Grecques & Romaines de cette Déeſſe, & n'a point l'Egide comme celles-là.

Au reſte, comme parmi les figures qui ſont repréſentées ſur la Colomne dont je viens de parler, eſt celle (& c'eſt la derniere) d'un homme qui a les mains liées, avec un air triſte & abbatu, ſemblant attendre que le Druyde vienne le frapper du coup mortel, & qui eſt ſans doute le priſonnier qu'on alloit immoler, il s'enſuit que ce n'étoit pas ſeulement à Eſus & à Teutates qu'on offroit des Victimes humaines, & qu'on en immoloit auſſi aux autres Dieux, & en particulier à Minerve, qui ſe trouve ſur ce monument.

CHAPITRE VIII.

De quelques autres Dieux Gaulois : de Penin, Abelio, Dolichenius & Mithras.

ON vient de voir dans le Chapitre précedent que les Gaulois honoroient Apollon ſous le nom de Belenus, & que ce Dieu n'étoit point le Soleil ; ils rendoient cependant un culte religieux à cet Aſtre, mais ſous d'autres noms. D'abord, les

les habitans des Alpes Pennines reconnoiſſoient pour le Soleil le Dieu *Peninus*, ou Penin, dont cette chaîne de Montagnes avoit pris ſon nom, comme nous l'apprenons de Tite-Live (*a*). Guichenon, dans ſon Hiſtoire de Savoye (1), nous a conſervé l'Inſcription qui étoit ſur le Pied d'eſtal d'une belle Statue qui repréſentoit ce Dieu ſous la figure d'un jeune homme nud, & qui étoit conçue en ces termes: *L. Lucilius Deo Penino Optimo Maximo donum dedit.*

(1) Tome 1. l. 1. c. 4.

Il ne faut pas diſſimuler cependant que Caton l'ancien & Servius (2), diſent que ce n'étoit pas un Dieu, mais une Déeſſe, que l'un appelle *Penina*, & l'autre *Apenina*; mais tant la figure que l'Inſcription, nous aprennent le contraire. L'Hiſtorien de Savoye ajoute ces paroles: *Sur la montagne du petit ſaint Bernard, qui eſt de la Val-d'Aoſte, eſt une Colomne de marbre de la hauteur de quatorze pieds, dédiée auſſi autrefois au Dieu Peninus, ſur laquelle étoit un Eſcarboucle, que l'on appelloit l'œil de Peninus.* Dans la ſuite on enleva la Statue de ce Dieu pour mettre en ſa place celle de Jupiter, & alors l'Eſcarboucle fut appellé l'œil de Jupiter. Il eſt sûr cependant que malgré ce changement, le culte de Penin ne fut pas aboli, & les montagnards continuerent à l'honorer.

(2) In 3. Æneid.

Les Sçavans ſont embarraſſés à ſçavoir quel Dieu étoit ce Penin. Il paroîtroit d'abord que c'étoit Jupiter lui-même, comme les épithetes d'*Optimus Maximus* ſemblent l'inſinuer; mais l'Auteur de l'Hiſtoire de la Religion des Gaulois prouve ſolidement (3), que c'étoit le Soleil, & que cet œil dont on vient de parler, étoit le même que l'œil d'Oſiris, qui en Egypte repréſentoit le Soleil, comme je l'ai prouvé dans ſon Hiſtoire; mais pour ne pas m'étendre davantage ſur cet article, je renvoye à l'Auteur que je viens de citer.

(3) Tom. I. pag. 404. & ſuiv.

Abellio.

DANS le pays de Comminges on adoroit le Dieu *Abellio*, ainſi que le prouvent trois Inſcriptions rapportées par Gruter.

(a) *Neque mehercule montibus his .... ab tranſitu Pœnorum nomen inditum, ſed ab eo quem in ſummo ſacrorum vertice, Pennum montani appellant.* Dec. 3. l. 11. n. 38.

Cet Antiquaire, ſuivi en cela par Reineſius, eſt perſuadé que ce Dieu étoit le même que Belenus adoré dans toutes les Gaules, & le dernier prétend même dériver le nom d'*Abellio*, de celui de Belenus.

Dolichenius.

(1) En 1658. En creuſant le Port de Marſeille (1), on trouva un groupe de marbre de onze ou douze pieds de hauteur, qui repréſentoit le Dieu Dolichenius, debout ſur un Taureau, au bas duquel étoit un aigle éployé. Charles Patin fit graver ce beau Groupe, & enſuite le ſçavant Spon en orna ſes curieux Meſlanges d'Antiquité. Comme la figure du Dieu eſt armée de pied en cap, le caſque en tête, on crut d'abord que c'étoit le Dieu Mars. L'Auteur de l'Hiſtoire de la Religion des Gaulois eſt perſuadé que c'eſt le Soleil, ou du moins Jupiter Soleil; mais je m'en tiens au ſentiment de Spon, qui prétend que c'eſt Jupiter lui-même: & il ſe fonde ſur une Inſcription conſacrée à ce Dieu, avec ce ſurnom; *Jovi Optimo Maximo Dolicheno, &c.*

Le nom de Dolichenus venoit de l'Aſie, & en particulier de la Province de Comagene, où ſelon Stephanus, on rendoit un culte particulier à Jupiter Dolicheus, d'où les habitans eux-mêmes étoient appellés *Dolicheniens*; mais je renvoye à ce que j'ai dit de ce Dieu, dans l'Hiſtoire de Jupiter.

Mithras.

Que le Dieu Perſan Mithras ait été honoré dans les Gaules, c'eſt un fait qui n'eſt pas douteux. Une figure de ce Dieu trouvée à Lyon, & deſſinée en premier lieu par Gabriel Simeoni (2), & enſuite par Spon (3), par le P. Meneſtrier (4), ſur laquelle eſt l'Inſcription, *Deo invicto Mithræ Secundinus dat*, le prouve ſuffiſamment.

(2) Deſcript. de la Limagne d'Auvergne.
(3) Recherch. des Antiq. de Lyon.
(4) Hiſtoire de Lyon.

Lorſque Simeoni fit graver cette figure, elle avoit la tête d'une femme, & cette tête ne s'y trouve plus aujourd'hui, ce qui embarraſſe les Antiquaires: car enfin, diſent-ils,

Mithras étoit un Dieu mâle, & non une Déeſſe, & l'inſcription le qualifie de même; mais ſans dire ici que le viſage d'un jeune homme donné au Soleil qui ne vieillit point, reſſemble à celui d'une femme; il eſt sûr que chez les Perſes, comme je l'ai prouvé par l'autorité formelle d'Herodote, Mithras repréſentoit auſſi la Lune; ainſi les Gaulois pouvoient l'avoir peint en femme: mais j'ai parlé ſi au long de ce Dieu dans le premier Volume (1), que je n'ai rien à ajouter ici, faiſant ſeulement remarquer que ſon culte étoit paſſé dans les Gaules, de la maniere que je l'ai dit au commencement de ce Livre.

(1) Liv. 7.

CHAPITRE IX.

Des autres Dieux honorés dans les Gaules; Berecynthie, Saturne, Pluton, Proſerpine, & Bacchus.

SAINT Gregoire de Tours (1) nous apprend que nos Gaulois adoroient Cybele, qu'ils appelloient Berecynthie, du nom de la montagne Berecynthe dans la Phrygie, où l'on diſoit qu'elle étoit née; ajoutant que leur idolatrie au ſujet de cette Déeſſe duroit encore dans le quatriéme ſiecle. Un jour, dit cet Ecrivain, qu'on promenoit à travers les champs & les vignes Berecynthie ſur un char traîné par des bœufs, pour la conſervation des biens de la terre, & que la foule qui ſuivoit, chantoit & danſoit devant cette Idole, S. Simplicius touché de l'aveuglement de cette troupe idolatre, ayant fait ſa priere & le ſigne de la Croix, la ſtatue tomba par terre, & les bœufs demeurerent immobiles. On immola des victimes, & on frappa les bœufs pour les faire avancer: mais tous les efforts étant inutiles, il y en eut qui abandonnerent pour jamais cette folle ſuperſtition, & embraſſerent la Religion chrétienne. Les Actes de S. Symphorien, publiés par Dom Ruinart, confirment une partie du recit de Gregoire de Tours, puiſqu'on y lit qu'au jour conſacré à la fête de cette Déeſſe, on portoit ſa ſtatue ſur un

(1) In vita S. Simpl.

char traîné par des bœufs : mais indépendamment de ces deux autorités, nos Antiquaires croyent reconnoître la cérémonie que les Gaulois pratiquoient en l'honneur de cette Déeſſe, ſur une Monnoye rapportée par Bouteroue, qui d'un côté repréſente un char tiré par deux bœufs, ſur lequel eſt une Déeſſe debout.

Mais il faut remarquer que cette Monnoye, qu'on croit être celle des habitans d'Evreux, ne préſente qu'une partie du char, c'eſt-à-dire celle où eſt la Déeſſe.

Comme les Romains célebroient en l'honneur de la même Divinité une fête ſemblable, il y a apparence que c'étoit d'eux que les Gaulois avoient reçû le culte de Cybele. Ammian Marcellin (1) raconte que l'Empereur Julien, lorſqu'il alloit en Perſe, étant arrivé à Callinique, ville de Syrie, le ſixiéme jour avant les Kalendes d'Avril, ou le vingt-ſeptiéme de Mars, jour auquel on célebroit la fête en queſtion, s'y arrêta pour en faire la cérémonie à la maniere des Romains, qui portoient en pompe la ſtatue de la Mere des Dieux ſur un char, & alloient la laver dans l'Almon (*a*). Cette fête marquée dans le Calendrier Romain, & de laquelle parle auſſi Ovide dans ſes Faſtes, s'appelloit *Lavatio*.

(1) Liv. 23.

(2) De Flumin.

Vibius Sequeſter (2), parlant du ruiſſeau Almon, dit qu'on y lavoit tous les ans le ſixiéme des Kalendes d'Avril la ſtatue de la Mere des Dieux. Le Poëte Prudence qui fait auſſi la deſcription de cette fête, obſerve que tout ce qu'il y avoit de plus qualifié à Rome y aſſiſtoit nuds pieds ; & on ſçait d'ailleurs qu'on y accouroit de tout le voiſinage. Au retour, la Proceſſion rentroit à Rome environnée de torches & de flambeaux allumés. Comme chaque Peuple retenoit ou rejettoit des cérémonies étrangeres qu'il adoptoit, ce qui lui plaiſoit, il ne paroît pas que les Gaulois euſſent retenu celle de laver la ſtatue de leur Berecynthie.

Quoiqu'il en ſoit, cette cérémonie pratiquée par les Romains, & enſuite par les Gaulois ; venoit comme preſque toutes les autres, des Egyptiens qui, au rapport de Clement

(a) *Almon Romæ ubi Mater Deorum ſexto Kal. Apr. lavatur.*

d'Alexandrie (1), portoient en proceſſion dans les fêtes qu'ils nommoient κομαστὰς, les ſtatues d'or de leurs Dieux, deux chiens, un épervier & un ibis. (1) Strom. l. 5.

Obſervons que l'an 1689. on trouva dans le jardin de M. Berrier, à deux toiſes de profondeur, ſous les ruines d'une vieille tour, une belle tête de Cybele. Cette figure dont le viſage eſt plus gros que nature, & qui porte des tours ſur ſa tête, fut priſe d'abord pour celle d'Iſis, Déeſſe parriculierement honorée à Paris, comme je le dirai dans la ſuite; mais il y a plus d'apparence que c'eſt Cybele, quoique ſouvent ces deux Déeſſes ayent été confondues enſemble.

On en a déterré depuis une autre au bas de Montmartre, qui eſt de bronze : le viſage en eſt plus petit que celui de la figure dont on vient de parler, & la tour qu'elle porte ſur la tête un peu différente. Tels ſont les monumens & les autorités qui prouvent que nos anciens Gaulois honoroient Cybele d'un culte religieux.

Saturne.

ON ne ſçauroit douter que les Gaulois, après avoir long-temps honoré des Dieux inconnus aux Grecs & aux Romains, comme nous l'avons fait voir, n'ayent dans la ſuite adopté une grande partie de ceux de ces deux Nations, & en même temps pluſieurs de leurs fables; en voici un exemple bien ſenſible. Plutarque (2) fait dire à un certain Demetrius, qu'ayant voyagé dans une Iſle voiſine de l'Angleterre, on lui dit que Saturne étoit dans une autre Iſle, qui n'étoit pas éloignée, enſeveli dans un profond ſommeil qui lui tenoit lieu de chaînes, où Briarée le gardoit. On voit aiſément le rapport qu'a cette fiction avec ce que nous avons dit de ce Dieu dans l'Hiſtoire des Titans : cependant je ſuis perſuadé que ce n'étoit pas immédiatement des Grecs & des Romains, mais des Carthaginois que les Gaulois avoient reçû le culte de Saturne. La raiſon en eſt bien ſenſible, puiſqu'ils lui immoloient comme eux des victimes humaines, & que lorſque les Romains conquirent les Gaules, il y avoit long-temps que cet (2) Traité de la Ceſſ. des Oracles.

uſage impie & barbare avoit ceſſé parmi ces conquerans.

Que les Gaulois ayent immolé de ces victimes à Saturne, le fait eſt certain : Denys d'Halicarnaſſe (1) le dit expreſſément, & S. Auguſtin (2) nous apprend non-ſeulement que Varron étoit de ce ſentiment ; mais qu'il croyoit auſſi qu'ils lui offroient en ſacrifice des hommes faits, pendant que les Carthaginois, qui avoient adopté le culte que les Pheniciens rendoient à Moloch, le même que Saturne, ne lui immoloient que des enfans.

(1) Liv. 1.

(2) De Civ. Dei. l. 7.

Pluton & autres Dieux de l'Enfer.

(3) Liv. 6.

CESAR, dans ſes Commentaires (3) nous apprend que les Gaulois ſe vantoient de deſcendre de Pluton : *Galli ſe omnes à Dite patre progenitos prædicant* ; & dès-là on croiroit rencontrer dans l'Hiſtoire de leur Religion pluſieurs veſtiges du culte qu'ils rendoient à ce Dieu : cependant on en trouve très-peu de choſe. Une inſcription ſur le frontiſpice d'un Temple, rapportée par Gruter (4), mais qui n'eſt pas inconteſtablement antique ; une ſtatue équivoque ſur la colomne de Cuſſi, & un mot de S. Eloy, qui vivoit ſur la fin du ſeptiéme ſiecle, & qui nomme Pluton parmi les autres Dieux Gaulois ; voilà tout ce qui prouve qu'il a été honoré par cette Nation.

(4) pag. 112.

Pour Proſerpine qu'ils regardoient comme leur mere, Strabon (5) nous apprend qu'elle avoit un Temple dans les Gaules, deſſervi à la maniere des Samothraces.

(1) Liv. 4.

Une inſcription trouvée à Niſmes, & une autre à Mets, prouvent qu'ils rendoient auſſi un culte religieux aux Parques & à l'Erebe. Enfin une troiſiéme, déterrée dans la forêt de Belême, expliquée par feu M. Baudelot, & conçûe en ces termes ;

DIIS INFERIS
VENERI
MARTI ET
MERCURIO
SACRUM,

nous apprend qu'ils mettoient ces trois Divinités au nombre de celles des Enfers. Il eſt aiſé de voir la raiſon pourquoi ils y plaçoient Venus, ſur-tout en la confondant avec Libitine, *Venus Libitinaa infera*, les Anciens nous apprenant que dans les funerailles on lui offroit les mêmes victimes qu'à Pluton, à Proſerpine, & aux autres Dieux de l'Enfer.

Pour ce qui eſt de Mars, je ne ſçache pas que les Grecs ni les Romains l'ayent jamais mis au rang des Dieux de l'Enfer. Nos anciens Gaulois auroient-ils voulu nous marquer par-là qu'un Dieu auſſi meurtrier, & qui peuploit ſans ceſſe le Royaume de Pluton, méritoit bien d'avoir ſa place parmi les Dieux infernaux?

A l'égard de Mercure, il n'y a nulle difficulté: ce Dieu, qui étoit tantôt dans l'Olympe, tantôt dans le ſéjour des morts où il conduiſoit leurs ames, étoit également un Dieu céleſte & un Dieu infernal.

Bacchus.

Bacchus étoit particulierement honoré dans les Gaules, ainſi que le prouvent pluſieurs monumens trouvés en differens endroits: mais il l'étoit ſur-tout dans une petite Iſle ſituée à l'embouchure de la Loire; & comme ſon Temple (*a*) y étoit deſſervi par des femmes, qui y célebroient les Orgies à peu près comme dans la Grece, il y a apparence que c'étoit des Orientaux que les uns & les autres en avoient reçû le culte. Strabon (1) qui parle de cette Iſle & du culte qu'on y rendoit à Bacchus, ajoute que les femmes dont je viens de parler, enlevoient tous les ans, & remettoient dans le même jour le toit de cet édifice, & cela avant que le Soleil fût couché; & que c'étoit dans ce même temps-là qu'elles célebroient les Orgies, & qu'elles étoient agitées de cette fureur qui les poſſedoit; & ſi quelqu'une d'elles pouſſée par les autres, ou par quelqu'autre accident, laiſſoit tomber le fardeau qu'elle portoit, ou en enlevant, ou en remettant le toit, ſes compagnes ſe jettoient ſur elle, & la mettoient en

(1) Liv. 4.

(*a*) Ce n'étoit tout au plus qu'une très-petite Chapelle comme le prouve ce qu'on va lire.

peices ; manie inconnue aux Grecs, & qui prouve que dans chaque pays on ajoutoit, ou on retranchoit toujours quelque choſe au culte qu'on recevoit de quelqu'autre Peuple.

Pluſieurs Antiquaires croyent que le Bacchus des Gaulois étoit le même que le Cernunnos dont nous avons parlé, fondés ſur ce que l'un & l'autre avoient des cornes ; mais comme d'autres Dieux en avoient auſſi, je ne crois pas que cette raiſon ſuffiſe pour les confondre.

CHAPITRE X.

Cerès, Proſerpine, Diane & la Lune, Iſis & Teleſphore.

IL arrive quelquefois qu'au défaut d'autorités on ſe ſert de la découverte de quelques monumens dans un pays, pour prouver que les Dieux qu'ils repréſentent y étoient honorés ; quoiqu'il ſoit poſſible que ces monumens, portés d'ailleurs, y ayent été aſſemblés par la chute des maiſons & des Temples où ils étoient depoſés, ſoit à deſſein ou autrement ; c'eſt ce qu'on doit penſer de Cerès honorée dans les Gaules. Dom Bernard de Montfaucon a fait deſſiner dans le ſecond Tome de ſon Antiquité Expliquée, un Autel, ſur une des faces duquel eſt une Cerès avec une torche à chaque main, ſymbole qui fait alluſion, comme nous l'avons dit dans ſon Hiſtoire, aux ſoins qu'elle prit de chercher ſa fille que Pluton avoit enlevée.

Il eſt vrai que dans une petite Iſle près des côtes de la grande Bretagne, étoit un Temple de Cerès & de Proſerpine, & que le culte de ces deux Divinités, au rapport d'Artemidore cité par Strabon (1), participoit aux cérémonies de celui que leur rendoient les Samothraces ; mais comme anciennement les Gaulois n'avoient point de Temples, il en faut conclure qu'ils n'avoient eu connoiſſance de ces Dieux que depuis la conquête des Romains.

(1) Geogr. Liv. 4.

Diane

Diane.

Diane étoit fort honorée par les Gaulois, ſur-tout dans la forêt d'Ardenne, d'où lui étoit venu le nom d'*Arduina*, ſous lequel ces Peuples la connoiſſoient. Cette forêt, autrefois immenſe, lui étoit conſacrée, & étoit proprement ſon Temple. En effet, dit l'Auteur de l'Hiſtoire de la Religion des Gaulois (1), on peut juger de l'antiquité du culte de Diane dans les Gaules, par l'ancienneté de ſon nom; car on ne ſçauroit douter que le nom Celte *Arduenna*, mot compoſé de *Ar*, & de *Duen*, qui veut dire, *noir*, *ſombre*, & qui convient en cela aux forêts, ne ſoit tiré de la forêt que les Romains appelloient *Arduenna*. Or il eſt conſtant qu'elle portoit ce nom long-temps avant que les Romains fuſſent maîtres des Gaules. Quoiqu'après leur arrivée les Gaulois euſſent accommodé leurs idées touchant leurs Dieux avec celles de leurs vainqueurs, le culte qu'ils rendoient à cette Déeſſe ſe ſoutint encore long-temps, & elle ne changea pas pour cela de nom; ceux mêmes qui quittoient les Gaules pour aller s'établir ailleurs, le lui conſervoient toujours: ainſi fideles à leurs anciennes coutumes, ils les obſervoient religieuſement au milieu des étrangers; & c'eſt de quoi font foi quelques Inſcriptions trouvées en Italie, où Diane eſt toujours nommée *Arduina*.

(1) Tom. II. l. 4. pag 44.

Au reſte, les Gaulois penſoient pour le fond ſur leur Diane à peu près comme les Grecs & les Romains, & ils la regardoient comme une Déeſſe chaſte & vierge, qui faiſoit de la Chaſſe ſon unique occupation. Comme rien n'eſt plus difficile à abolir que les anciennes coutumes de Religion, le culte d'*Arduina* dura dans les Ardennes & dans les pays voiſins du Rhin juſques bien avant dans le Chriſtianiſme, où pluſieurs Saints, ou Evêques, ou Religieux, eurent toutes les peines du monde à l'abolir.

La Lune.

Quoique l'Antiquité ait ſouvent confondu Diane avec la

Lune, comme je l'ai prouvé dans l'hiſtoire des Dieux du Ciel, il eſt ſûr qu'on les diſtinguoit encore plus ſouvent ; & ſoit que les Gaulois euſſent reçû des Perſes une partie de leur Religion, ou de quelques autres Peuples de l'Orient, ils diſtinguoient comme eux ces deux Divinités. L'Auteur de l'Hiſtoire de la Religion des Gaulois prouve par un grand nombre de témoignages (1), que le culte de la Lune étoit répandu dans toutes les Gaules, & pour ne pas le copier, j'y renvoye les Lecteurs.

(1) Tom. II. l. 4.

C'étoit, ſelon lui, cette Déeſſe qui étoit particulierement honorée dans l'Iſle de Sain, ſituée ſur la côte méridionale de la baſſe Bretagne, vis-à-vis la province de Cornouaille ; quoique M. de Valois prétende (2) que c'étoit Mercure qui étoit le Dieu de cette petite Iſle. Il eſt vrai que Pomponius Mela (3), qui parle de l'Oracle qui étoit dans cette Iſle, ne nomme pas la Divinité qui le rendoit ; mais il y a tant de preuves que c'étoit la Lune, qu'on ne peut pas ſe refuſer au ſentiment du ſçavant Benedictin que je viens de nommer. Au reſte, c'étoient des filles qui deſſervoient cet Oracle : elles étoient neuf, quoique dans le commencement elles ne fuſſent que ſix. Ces filles, Druydeſſes de profeſſion, vouoient une chaſteté inviolable à la Déeſſe qu'elles ſervoient, & vivoient à peu près comme les Veſtales des Romains.

(2) Notice des Gaules.

(3) Liv. 3. c. 6.

A en croire les Auteurs qui en ont parlé, elles étoient ſouvent conſultées, ſur-tout pour la navigation, & on étoit perſuadé que le beau ou le mauvais temps dépendoit d'elles, & que les vents & les tempêtes étoient en leur pouvoir. L'idée qu'on avoit qu'elles pouvoient, quand il leur plaiſoit, s'élever dans les airs, diſparoître à leur gré, & ſe faire voir enſuite, ne contribuoit pas peu au grand crédit qu'elles s'étoient acquiſes. On ne parloit que de leurs aſſemblées nocturnes, des prodiges qu'elles operoient : en un mot, on les regardoit comme de veritables ſorcieres qui tenoient le Sabath. Rien n'eſt plus célebre dans les Anciens que ces prétendues Magiciennes de l'Iſle de Sain, qu'ils déſignoient par le nom de Gauloiſes.

Au reſte on les nommoient *Senæ*, ſoit parce qu'elles n'é-

toient d'abord qu'au nombre de ſix, ſoit que ce nom fût Celte d'origine, & ſignifiât *reſpectable, venerable.* C'eſt de ce nom que l'Iſle où elles habitoient fut nommée l'Iſle de *Sain.*

Iſis.

QUOIQUE je ſois bien éloigné de donner dans l'idée de la plûpart des Auteurs des Antiquités de Paris, qui prétendent que le nom de cette ville vient d'Iſis, *para-Iſidos*, il eſt ſûr cependant que cette Déeſſe fut fort honorée dans les Gaules. Sa ſtatue, qui étoit autrefois dans l'Egliſe de S. Germain-des-Prez, & que le Cardinal Briçonnet qui en étoit Abbé, fit abbattre & réduire en poudre; une Inſcription trouvée à Soiſſons; la ville de Melun, qui en recevant le culte de cette Déeſſe, changea ſon nom de *Melodunum*, en celui d'*Iſeos*, ou d'*Iſeæ*; le bourg d'Iſſi, près de Paris, dont le nom ſemble évidemment tiré de celui d'Iſis; la ſtatue détertée chez M. Berrier, qui reſſemble autant à celle d'Iſis qu'à celle de Cybele, ſi toutefois Cybele & Iſis n'étoient pas une même Divinité; enfin le culte de cette Déeſſe établi en Germanie (1), principalement chez les Suéves, dont la Religion avoit tant de rapport avec celle des Gaulois, qui avoient la même origine qu'eux: tout cela prouve ſans replique qu'Iſis étoit honorée dans les Gaules (*a*).

(1) Voyez le Livre ſuivant.

Teleſphore.

SUr une Médaille des Séguſiens, qu'on croit avoir été frappée avant l'arrivée de Ceſar dans les Gaules, & qui repréſente d'un côté la ville capitale de ces Peuples, & de l'autre un Hercule avec une petite figure, couverte depuis les pieds juſqu'à la tête; ſi, dis-je, cet enfant eſt Teleſphore, comme le croyent quelques Sçavans, ce ſera une preuve que les Gaulois rendoient quelque culte à ce Dieu de la Santé; & je le place ici d'autant plus volontiers, qu'Iſis étoit auſſi priſe

(*a*) On recherchera, en parlant de la Religion des anciens Germains, d'où ils pouvoient avoir reçû le culte de cette Déeſſe.

pour une Déeſſe qui y préſidoit, ſous le nom d'*Iſis Medica*, comme on l'a dit dans ſon hiſtoire.

CHAPITRE XI.

Autres Divinités Gauloiſes, Villes Déifiées, &c.

SUR le Portail de l'Hôtel-Dieu de Clermont en Auvergne, étoit autrefois une figure fort ſinguliere, qui repréſentoit une Divinité Gauloiſe, & que Gabriel Simeoni fit deſſiner dans ſon Hiſtoire de la Limagne d'Auvergne. Cette figure eſt une tête de femme, avec deux ailes éployées au-deſſus, & deux larges écailles qui ſortent de l'endroit où ſont les oreilles; cette tête eſt environnée de deux ſerpens, dont les queues vont ſe perdre dans les deux ailes.

Simeoni à la vûe de ces deux ſerpens prit cette tête pour celle de Meduſe. Elle eſt en effet celle d'une jeune & belle perſonne, telle qu'étoit cette Gorgone avant que ſon crime eût merité l'indignation de Minerve qui métamorphoſa ſes beaux cheveux en ſerpens; mais ici la tête a ſes cheveux bien arrangés, & les ſerpens ne paroiſſent pas en faire partie.

L'Auteur de l'Hiſtoire de la Religion des Gaulois qui appelle *Onuava* la Divinité que cette tête repréſente, eſt perſuadé que c'eſt la Venus Celeſte, ou la Derceto des Phéniciens, que Diodore de Sicile dit avoir été adorée à Aſcalon ſous une figure qui avoit la tête d'une femme, & dont le reſte du corps ſe terminoit en poiſſon (1). Cet Auteur ajoute que comme cette figure n'eſt qu'un buſte, on n'a pas pû y repréſenter le reſte du corps; mais que les écailles dont on vient de parler, font aſſez entendre ce qu'il auroit été, ſi on avoit voulu repréſenter la figure en entier. Puis rapprochant ce que l'Antiquité nous apprend ſur Oannès, Oen, & autres monſtres marins (*a*); dont le bas du corps étoit

(1) Voyez le Liv. 7. du Tom. I.

(*a*) Voyez ce qui en a été dit dans le Livre III. du premier Tome.

une queue de poiſſon, & ſur l'apotheoſe des ſerpens, reconnus en pluſieurs lieux comme des Divinités, il étale une grande érudition.

Marcel, dans ſon Hiſtoire de France, croit que cette figure étoit un hieroglyphe, & une vive expreſſion des myſteres de Belenus, une des grandes Divinités Gauloiſes. Pour moi je ſuis perſuadé que cette tête n'eſt ni Meduſe, pour la raiſon que j'ai rapportée, ni Derceto; car c'eſt une conjecture gratuite, & totalement dénuée de fondement, que de prétendre qu'on auroit repréſenté le reſte du corps en poiſſon ſi on l'avoit peinte en entier: on n'a voulu, & on n'a dû faire qu'une tête, & elle exprime nettement ce qu'on a prétendu qu'elle repréſentât; ni Belenus, que j'ai prouvé avoir été diſtingué du Soleil, non-ſeulement parmi les Grecs & les Romains, mais auſſi parmi nos anciens Gaulois; mais que c'eſt le Soleil lui-même: & indépendamment du coup d'œil qui le fait d'abord juger ſur ſa jeuneſſe & ſur ſon air brillant, ſes ailes marquent aſſez la rapidité de ſon cours; & les ſerpens qui environnent la tête à replis tortueux, prouvent clairement qu'il fait le tour du monde dans un cercle oblique. Ne pourroit-on pas même juger que les deux écailles, qui ſont en forme de nageoires, nous apprennent que cet Aſtre parcourt la mer auſſi bien que la terre?

Nos anciens Gaulois adoroient encore pluſieurs autres Divinités, comme les Suleves, les Commodeves, les Duſii, les Sylvatiques, &c dont nous parlerons dans l'article des Déeſſes-meres, comme auſſi pluſieurs Dieux & demi-Dieux champêtres, aſſez reſſemblans aux Faunes & aux Satyres des Grecs & des Romains: enfin d'autres Genies, qu'ils croyoient fréquenter les maiſons & aimer le commerce des femmes. Ceux-ci s'appelloient parmi eux Duſii. S. Auguſtin (1) qui parle de ces Genies, les compare pour l'incontinence aux Sylvains, aux Pans & aux Satyres, & va même juſqu'à aſſûrer qu'après le témoignage que rendent de ces Eſprits des perſonnes dignes de foi, ce ſeroit impudence que de nier qu'il n'y ait quelques Demons qui recherchent la compagnie des femmes. Ces Duſii, qu'Iſidore de Seville (2) dit que les Gaulois

(1) De Civ. Dei. l. 15.

(2) Orig. l. 8.

nommoient auſſi *les velus*, *piloſi*, étoient ces prétendus *Incubes* & *Sucubes*, qui reſſembloient en tout aux Ephialtes des Grecs.

Je n'ai pas deſſein de m'étendre ſur ce ſujet, ni ſur toutes les rêveries d'une cabale myſtérieuſe qui n'eſt fondée que ſur de pareilles imaginations : il ſuffit de dire que jamais opinion ne fut ni plus générale, ni ne dura plus long-temps, que celle qui admettoit ces Eſprits, dont on croyoit le monde rempli, comme je l'ai déja fait remarquer ailleurs.

Quelques Antiquaires prétendent que le Dieu *Syleianus*, connu ſeulement par une Inſcription trouvée à Feurs dans le Foreſt, étoit un de ces *Duſii*, ou *piloſi*, dont on vient de parler : mais il y a plus d'apparence que c'eſt le Dieu Sylvain, que j'ai dit dans les Dieux de la terre être honoré dans les Gaules, où il y avoit un College de ſes Prêtres, comme à Rome & en pluſieurs autres endroits.

Villes Déifiées.

Les Gaulois une fois ſoumis aux Romains, adopterent non-ſeulement pluſieurs de leurs Divinités, comme on peut l'avoir remarqué plus d'une fois, mais ils firent encore comme eux l'apothéoſe de leurs villes. C'eſt ainſi qu'ils mirent au nombre de leurs Déeſſes l'ancienne ville des Eduens, que Ceſar & Strabon nomment Bibracte, & qu'on croit être Autun, quoique M. de Valois (1) prétende que c'étoit une autre ville ; mais comme l'Inſcription qui parle de cette Déeſſe, & qui commence par ces mots, *Deæ Bibracti*, &c. fut trouvée (2) à Autun même, dans le fond d'un puits comblé de temps immemorial, il y a bien de l'apparence que Bibracte & Autun ne ſont qu'une même ville.

(1) Notice des Gaules, au mot *Auguſtodunum.*

(1) En 1679.

Une autre Inſcription déterrée à Vaiſon, conçûe en ces termes,

MARTI
ET VASIONI
TACITUS,

fait foi que cette ville avoit auſſi reçû l'honneur de l'apothéoſe, ainſi que celles de Perigueux, de Niſmes & pluſieurs autres.

Indépendamment de ces villes déifiées, les Gaulois reconnoiſſoient des Genies qui prenoient un ſoin particulier de chaque Province & de chaque canton, ainſi que le prouve l'Inſcription rapportée par le ſçavant Pere Sirmond dans ſes Notes ſur Sydonius Apollinaris. *Genio Arvernorum Sex. Orcius ſuavis Æduus.*

Mais pour développer le fond de cette partie de la Mythologie Payenne, il faut faire deux réflexions : l'une, que me fournit l'Auteur de l'Hiſtoire de la Religion des Gaulois (1), que quant à l'apotheoſe des villes, il eſt bon de ſçavoir que l'intention des Auteurs de ces apothéoſes étoit de conſacrer chaque ville à certaine Divinité, dont le nom étoit quelquefois le nom de la ville même, comme on le voit dans les Inſcriptions de Bibracte, de Vaiſon, de Niſmes, &c. & quelquefois différent.

(1) Tom II. liv. 4. p. 206.

Le fondement du culte qu'ils rendoient enſuite à ces villes, ou plutôt au Genie qui les protégeoit, & en devenoit la Divinité tutelaire, étoit pour l'engager à en prendre ſoin, à les défendre contre les ennemis, & à en éloigner tous les maux qui pourroient les affliger, comme les maladies épidemiques & les autres fleaux.

La ſeconde, que j'avois déja faite dans une autre occaſion, eſt qu'on tenoit caché le nom de ces Genies tutelaires, de peur que venant à être connus, on ne les évoquât, & on ne les obligeât enfin à abandonner les villes dont le ſoin leur étoit confié, pour paſſer en d'autres, où on leur promettoit un culte plus ſolemnel.

Indépendamment des Dieux tutelaires dont je viens de parler, il y avoit peu de villes dans les Gaules, qui n'en euſſent quelqu'un pour lequel on avoit une veneration ſinguliere, ainſi qu'en font foi pluſieurs Inſcriptions rapportées par Gruter, par Reineſius & par Spon.

Mais je ne dois pas oublier la Déeſſe *Tutele* adorée à Bordeaux ; où elle avoit un Temple magnifique, ſi toutefois c'étoit une Divinité particuliere ; car ce nom me paroît plutôt un nom generique qu'un nom appellatif. De ſçavans Antiquaires croyent que c'étoit une Divinité particuliere aux Na-

vigateurs & aux Negocians qui trafiquoient ſur les rivieres; & ils ſe fondent ſur ce qu'ils mettoient ſur leurs vaiſſeaux la figure de quelques Dieux qui leur donnoient leurs noms, & que les Anciens appellent *Tutela navis, la protectrice des vaiſſeaux*, comme nous l'avons dit en parlant des Dieux Pataïques (1); mais il eſt beaucoup plus naturel de croire que cette *Tutela* étoit la patrone de la ville de Bordeaux, comme ce qu'on vient de lire ſemble le prouver. Quoiqu'il en ſoit, cette Déeſſe avoit un Temple dans cette ville qu'on nomme encore aujourd'hui *les Pilliers de Tutele.* C'étoit un periſtyle oblong, dont huit colomnes ſoutenoient chaque face, & ſix les deux extrêmités. Chacune de ces colomnes étoit ſi haute qu'elle s'élevoit au-deſſus des plus hauts édifices de la ville. Louis XIV. fit abbattre les voûtes de ce Temple, que le temps avoit déja fort endommagées, pour former l'eſplanade qui eſt devant le Château-Trompette.

(1) T. I. L. 7.

Je ne parlerai point de quelques autres Dieux Gaulois, dont le nom s'eſt trouvé ſur des Inſcriptions, puiſque l'Antiquité ne nous apprend rien à leur ſujet. Tels ſont le Dieu *Leheven*, en l'honneur duquel Domeſticus fils de Rufus acquita le vœu qu'il lui avoit fait, comme il paroît par une inſcription trouvée à Saint Bertrand, capitale du pays de Comminges. Je ſçai que Keiſler prétend que c'étoit un Dieu de la Mer, mais j'ignore ſur quel fondement; car je ne ſçais s'il a donné au Public la Diſſertation qu'il avoit promiſe au ſujet de ce Dieu (2).

(2) Gruter, p. 1174.

Une autre Inſcription trouvée dans le même Pays, nomme *Boccus*, que Gruter qui l'a rapportée, croit être un Dieu; mais on n'en eſt pas plus inſtruit pour cela, non plus que de *Bacurdus*, dont le nom ſe lit ſur une Inſcription de Cologne (3), ou des Dieux *Propices*, *Propitiis Deis*, dont il eſt parlé ſur une autre Inſcription de Narbonne. Etoient-ce des Dieux particuliers, ou en général tous les Dieux bienfaiſans? C'eſt ce qu'on ne ſçauroit décider.

(3) Id. p. 86.

Le Lecteur ne ſera guéres plus inſtruit quand j'aurai nommé la Déeſſe *Aventia*, dont le nom paroît ſur quelques Inſcriptions trouvées dans les Cantons Suiſſes, & *Moviſtargus*, dont

dont le nom paroît ſur une autre Inſcription déterrée à Aliſe en Bourgogne; & s'il l'eſt un peu davantage lorſqu'il ſçaura qu'on adoroit dans la Gaſcogne les Dieux nommés *Aghoni*, qu'Héſychius dit avoir préſidé aux combats des Jeux publics; il tombera dans l'ennui lorſque je lui nommerai un *Verjugo-damnus*, adoré à Amiens ou aux environs, où s'eſt trouvée l'Inſcription que rapporte du Cange (1), & un *Dulovius* qu'on honoroit à Vaiſon dans le Comtat Venaiſſin. Ainſi je ferai mieux de paſſer à des Divinités plus connues, comme le ſont les Déeſſes Meres dont j'ai differé de parler juſqu'à preſent, parce qu'elles appartiennent également aux Gaulois, aux Eſpagnols, aux habitans de la Grande-Bretagne, & aux Germains; les Inſcriptions qui en font mention, ayant été déterrées dans ces différens Pays.

(1) Diſſ. ſur les Mer. du Emp. n. 54.

CHAPITRE XII.

Des Déeſſes Meres.

JE dois examiner dans ce Chapitre ce qu'étoient dans le Paganiſme, les Déeſſes Meres, leur nombre, leurs fonctions, quel culte on leur a rendu, dans quel pays on les honoroit, & enfin quelle étoit leur origine.

Parmi les Monumens qui nous reſtent de ces Déeſſes, il ſe trouve quelques bas-reliefs, & un très-grand nombre d'inſcriptions (*a*). Le premier des bas-reliefs eſt à Metz ſur le frontiſpice d'un ancien Temple. On y voit trois figures de femmes debout, dont deux tiennent ou des fruits, ou des pommes de pin à la main; la troiſiéme ſemble en renfermer dans ſa robe: on y lit cette Inſcription.

Ceux de la rue, ou du village de la Paix, ont conſacré aux Meres ce Monument de la gloire de la Maiſon Imperiale.

(a) Voyez Spon, Gruter, Reyneſius, le Traité ſur la Religion des anciens Gaulois, & ma Diſſertation ſur les Déeſſes Meres, imprimée dans le ſeptiéme Volume de l'Académie de Belles-Lettres.

Le ſecond eſt à Lyon ſur le Portail de l'Egliſe d'Aiſnay (1). Il repréſente auſſi trois femmes, mais aſſiſes; à peu-près du même air, & avec les mêmes draperies que celles du Monument de Metz. Celle du milieu tient d'une main une corne d'abondance, avec des fruits dans ſon giron; les deux autres tiennent une pomme à chaque main: l'Inſcription porte, *Matribus Auguſti.*

(1) Meneſtr. Hiſt. Conſ. de Lyon.

Le troiſiéme eſt à Munſter-Eilden, dans le Duché (2) de Julliers. On y voit auſſi trois jeunes Déeſſes aſſiſes, qui ont leurs girons pleins de fruits, avec cette inſcription,

(2) Gruter p. 91.

Tibere Claude Maternus s'acquitte de ſon vœu envers les Meres ou Matrones de Valchlendorf.

On voit au bas du bas-relief, un Prêtre & une Prêtreſſe, accompagnés d'un Camille, ou d'un Miniſtre.

Le quatriéme enfin fut trouvé dans un bourg de la (3) Zelande; & il repréſente trois Déeſſes aſſiſes, auprès deſquelles eſt un Prêtre debout, tandis que le Camille qui l'accompagne, verſe une liqueur ſur l'Autel, dont les côtés ſont chargés de cornes d'abondance.

(3) Keiſler Diſſ.

C'eſt ſur ces monumens, & ſur ces Inſcriptions, que quelques Sçavans ont débité leurs conjectures au ſujet de ces Déeſſes. Le Pere Meneſtrier (4) avoit cru d'abord, qu'elles étoient toujours au nombre de trois, & qu'elles marquoient les trois Gaules: mais il ne penſoit pas que les trois Gaules ſont repréſentées par trois têtes d'hommes, ainſi qu'on les voit ſur une Médaille de Galba, avec ces mots, *Tres Galliæ.* Auſſi cet Auteur abandonna dans la ſuite cette idée.

(4) Hiſt. Conſ. de Lyon.

M. Keiſler a fait depuis quelques années une Diſſertation, pour prouver que les Déeſſes Meres étoient les femmes des Druydes, qui étoient en grande vénération parmi les anciens Peuples des Gaules; & il ſe fonde principalement ſur ce que Ceſar les appelle *Matres-familias*, & que Plutarque leur donne l'épithete de *Sacrées*; mais on peut demander à cet Auteur, pourquoi les Gaulois n'avoient diviniſé que trois de ces Prêtreſſes: n'étoient-elles pas toutes également conſacrées au culte des Dieux; ne faiſoient-elles pas toutes profeſſion de connoître l'avenir; & leur miniſtere ne les rendoit-il pas également reſpectables?

D'autres Sçavans ſe ſont contentés de dire que les Meres étoient des Divinités champêtres, honorées dans les Gaules & dans la Germanie par les gens de la campagne ; comme ſi leur culte n'avoit point été connu dans les villes : car n'y eût-il que les Monumens de Metz & de Lyon, il ſeroit toujours certain que des villes célebres honoroient ces Déeſſes. Chorrier Hiſt. de Dauphiné.

Enfin Bochart, & aprés lui le Pere Meneſtrier, ont cru que les Déeſſes dont je parle, étoient les trois Parques ; & ce ſentiment, que ces deux Auteurs avoienr peu approfondi, vient d'être ſoutenu avec beaucoup d'érudition par l'Auteur de l'Hiſtoire de la Religion des anciens Gaulois.

Tous ces Antiquaires conviennent de deux choſes : la premiere, que les Déeſſes Meres n'étoient connues que dans les Gaules & dans la Germanie, puiſqu'on ne trouve gueres, diſent-ils, ni d'Inſcriptions ni de Monumens de ces Déeſſes, hors de ces deux pays : 2°. Que leur culte n'eſt pas ancien, puiſque l'inſcription la plus ancienne qui nous en reſte, ne remonte qu'au temps de Septime Severe.

Pour moi je penſe, & que ces Déeſſes ne tiroient pas leur origine des Gaules ni des Germains, & que leur culte eſt beaucoup plus ancien qu'on ne le croit communément. Pour établir ces deux propoſitions, je dois parler d'abord des differens pays où l'on trouve des traces du culte de ces Déeſſes ; & en ſecond lieu, en ſuivre l'Hiſtoire juſqu'à leur origine. La preuve de la premiere propoſition ne ſera pas difficile. Il eſt certain d'abord, que ces Déeſſes étoient connues en Eſpagne ; nous avons trois inſcriptions qui le prouvent : l'une trouvée à Gironne, l'autre dans l'Arragon, une troiſiéme dans la Galice. On en a découvert auſſi trois en Angleterre *; voilà donc d'abord le culte de ces Déeſſes établi en Eſpagne & en Angleterre. On ne m'objectera pas que ces deux Peuples l'avoient reçu immediatement des Germains & des Gaulois ; car ce ſeroit faire ſervir la queſtion de preuve, & on pourroit dire avec autant de vraiſemblance, que les Eſpagnols avoient eu connoiſſance de ces trois Déeſſes par les Pheniciens, qui avoient voyagé en Eſpagne avant que les Gaulois y euſſent pénétré. Du moins eſt-il très-probable que

* Selden.

les uns & les autres les avoient reçues des Romains, & des autres Peuples d'Italie, chez leſquels on trouve une infinité de ſemblables Inſcriptions en l'honneur des Suleves, des Meres, des Matrones, des Junons, & d'autres ſemblables Divinités. Mais les Romains eux-mêmes ne ſont pas les premiers qui ont honoré ces Déeſſes : ils avoient appris des Grecs, auſquels ces Divinités n'étoient pas inconnues, à leur rendre un culte religieux ; & c'eſt à quoi ont fait peu d'attention ceux qui ont traité cette matiere : car, ſans parler de leur *Mere Plaſtene*, qui ſelon Pauſanias (1) avoit un Temple ſur le mont Sypile, Spon (2) nous a conſervé une Inſcription Grecque des Déeſſes Meres, ΑΡΗΙ, ΜΑΤΡΑΣΙ, ΚΑΙ ΔΙΟΣΚΟΡΟΙΣ ; c'eſt-à-dire, *à Mars, aux Meres, & aux Dioſcures.*

(1) In Eliac. l. 1.
(2) Ch. 13. p. 105.

Les Grecs avoient reçû la plûpart de leurs Divinités des Egyptiens & des Pheniciens, par les colonies qui étoient venues s'établir dans leur pays. Ces colonies, avant que d'arriver dans la Grece, avoient laiſſé des traces de leur Religion dans les Iſles où ils s'étoient arrêtés ; & ſi nous trouvons dans quelques-unes de ces Iſles la connoiſſance des Déeſſes Meres, il n'eſt plus douteux que leur culte ne ſoit originaire de Phenicie. Un Paſſage de Plutarque, dans la vie de Marcellus, prouve clairement qu'elles étoient fort connues, & honorées d'un culte particulier dans la Sicile, & que c'étoient les Cretois, colonie Phenicienne, qui leur en avoient apporté la connoiſſance. Je me ſers de la Traduction de M. Dacier. « Il y a » dans la Sicile une ville appellée Enguie, qui eſt fort ancien- » ne, & célebre ſur-tout par l'apparition des Déeſſes qu'on » appelle Meres ἃς καλοῦσι Μητέρας. On aſſure que leur Tem- » ple eſt une fondation des Cretois. On y montre de grandes » lances & des caſques d'airain, dont les uns portent le nom » de Merion, les autres celui d'Ulyſſe, qui les ont conſacrés » à ces Déeſſes ». Plutarque raconte enſuite que cette ville favoriſant les Carthaginois, Nicias, un des premiers Citoyens, qui étoit pour les Romains, voyant qu'on avoit deſſein de le livrer aux ennemis, s'aviſa d'un ſtratagême ſingulier pour ſe tirer d'affaire. Il commença d'abord par tenir des propos injurieux contre les Déeſſes Meres, & contre leurs prétendues

apparitions ; puis, un jour que tout le peuple étoit aſſemblé, il parut tout d'un coup comme hors de lui-même, & tranſporté de fureur, criant de toute ſa force qu'il voyoit ces Déeſſes prêtes à ſe venger. Il ſe mit à courir, & chacun l'ayant laiſſé paſſer, il ſortit de la ville, & ſe rendit en un endroit où ſa femme & toute ſa famille l'attendoient.

Il paroît par ce paſſage que les Pheniciens honoroient d'un culte particulier, & dès les premiers temps, les Déeſſes Meres ; car puiſque c'étoient eux, ſelon Plutarque, qui avoient bâti le Temple d'Enguie en l'honneur de ces Déeſſes, on peut ſans témerité aſſûrer qu'ils les avoient eux-mêmes en grande vénération. Il paroît encore qu'on étoit perſuadé qu'elles répandoient la terreur par leurs apparitions ; & c'eſt peut-être pour cela que Theocrite (1) parlant des trois Nymphes, qu'il nomme *Eunique*, *Malis* & *Nichée*, & qui étoient apparemment les mêmes que les Déeſſes Meres, dit qu'elles étoient redoutables aux gens de la campagne.

(1) Idyl. 13. v. 44.

A ce que nous venons de rapporter, Diodore de Sicile ajoute que Merion, après la priſe de Troye, étant allé en Sicile avec quelques Crétois, y bâtit un Temple en l'honneur de ces Déeſſes, qui fut dans la ſuite en grande véneration. On dit, continue cet Hiſtorien, que c'étoit de Crete, où ces Déeſſes étoient extrêmement revérées, & de la ville d'Enguie qu'on avoit rapporté leur culte en Sicile. Les Hiſtoriens Mythologues, dit encore le même Auteur, racontent qu'elles avoient autrefois nourri Jupiter à l'inſçû de ſon pere Saturne, & qu'en récompenſe de ce bienfait, ce Dieu les avoit placées dans le Ciel, où elles forment la conſtellation de la grande Ourſe ; & le Poëte Aratus a ſuivi cette tradition dans ſon Poëme des Phenomenes. Nous ne ſçaurions paſſer ſous ſilence, c'eſt toujours le même Hiſtorien que je copie, la grande célebrité que la dévotion des Peuples a donnée à ces Déeſſes. Car non-ſeulement les habitans d'Enguie, mais encore leurs voiſins, leur offrent des ſacrifices magnifiques, & leur rendent des honneurs extraordinaires. Les Oracles d'Apollon avoient même ordonné à pluſieurs villes de les honorer, en leur promettant toutes ſortes de proſperités, & une longue

vie à leurs habitans. Enfin leur culte s'étoit tellement accrédité, que dans le temps que Diodore écrivoit ſon hiſtoire, les habitans du pays leur portoient encore de nombreuſes offrandes d'or & d'argent, & peu d'années auparavant leur avoient elevé un Temple remarquable, non ſeulement par ſa grandeur, mais encore par l'élegance de ſon architecture Ce Temple devint extrêmement opulent, puiſqu'on comptoit parmi ſes revenus trois mille bœufs, & une grande étendue de pays.

C'eſt donc dans la Phenicie même que prit ſon origine le culte des Déeſſes Meres ; & c'eſt auſſi le ſentiment de Selden (1), qui les confond avec Aſtarté, qui étoit, ſelon lui, la mere de tous les Dieux. Les Syriens multiplierent leur Aſtarté, & en firent pluſieurs qu'ils nommerent Ἀσταρτὰ, d'où les autres Peuples formerent leur Cybele, leur Veſta. & les Déeſſes Meres : ainſi c'étoient des Peuples d'Orient que la connoiſſance de ces Déeſſes étoit venue ; & puiſque dans l'Inſcription Grecque qui nous reſte de ces Déeſſes, & dans une de celles d'Angleterre, elles ſe trouvent jointes avec Mars & les Dioſcures, ou les fils de Jupiter, on ne ſçauroit douter de leur antiquité.

(1) De Diis Syriis Synt. 2.

Que ſi on vouloit remonter juſqu'à la premiere origine de ces Déeſſes, on la trouveroit peut-être dans l'ancienne tradition, qui portoit que le monde étoit rempli de Genies, bienfaiſans ou nuiſibles. Jamais tradition ne fut plus univerſelle : c'eſt à elle qu'on doit l'origine des Fées, des Fours des Fées, des Sylphes, des Gnomes, & de tout ce que la Cabale a inventé de plus extravagant.

Enfin, & cette derniere origine ſera plus particuliere à quelques-unes des Déeſſes Meres, il eſt très-probable que les Germains & les Gaulois, qui avoient un reſpect & une vénération particuliere pour les femmes, y ont mis, à l'exemple des autres Nations dont ils avoient reçû leur Religion, celles qui s'étoient diſtinguées, ou par leur valeur, ou pour avoir inventé quelque art utile, ou y avoir excellé : ainſi les Egyptiens avoient leur Iſis, les Africains leur Minerve *Tritonia*, les Pheniciens leur Decerto, les Grecs leur mere Plaſtene,

enfin les Allemands leur *Velleda* (1) : car le nom de leurs autres Déeſſes Meres n'eſt pas venu juſqu'à nous.

(1) Cæſar. Com. l. 6.

On ne ſçait rien, au reſte, de bien particulier ſur le culte qu'on rendoit à ces Déeſſes. Il étoit ſans doute le même que celui des autres Divinités champêtres, & on peut très-bien conjecturer, ſur ce qu'elles portent dans les bas-reliefs qui nous reſtent, des fleurs & des fruits à la main, que c'étoit-là la matiere des ſacrifices qu'on offroit en leur honneur, ainſi qu'aux autres Dieux de la campagne. Le miel & le lait entroient auſſi dans les offrandes qu'on leur faiſoit : on doit conclure même du bas-relief de la Zelande, qu'il y avoit des Prêtres qui leur étoient conſacrés, & que la liqueur que le Miniſtre qui l'accompagne répand ſur l'Autel, eſt du lait ou du vin.

On leur immoloit auſſi le cochon : c'eſt ce qui paroît dans le bas-relief de Rome, ſur lequel on voit des Miniſtres égorger une de ces victimes, pour l'offrir aux Déeſſes qui y ſont nommées *Sulevæ* & *Campeſtres*, & qui étoient les mêmes que les Déeſſes Meres, ou Matrones. On peut remarquer en paſſant, qu'on immoloit le cochon à Bacchus & aux Divinités de la campagne, parce que cet animal cauſe beaucoup de ravages dans les champs, dans les jardins & dans les vignes, & c'eſt pour cette même raiſon qu'on ſacrifioit la truye à Cerès.

Les Peuples des Gaules, qui honoroient d'un culte particulier les Déeſſes Meres, faiſoient conſtruire en leur honneur de petites Chapelles qui ont été nommées *Cancelli*, y portoient leurs offrandes, y allumoient de petites bougies ; & après avoir prononcé quelques paroles myſterieuſes ſur du pain ou ſur quelques herbes, ils retiroient de la Chapelle ces offrandes, pour aller les cacher ou dans un chemin creux, ou dans le tronc de quelques arbres, croyant par-là garantir leurs troupeaux des maladies contagieuſes & de la mort même. Ils joignoient encore à cette pratique pluſieurs autres ſuperſtitions ; dont on peut voir le détail dans les Capitulaires de nos Rois, & dans les anciens Rituels qui les défendent.

Voilà ce que j'ai crû pouvoir dire de plus raiſonnable ſur

un ſujet aſſez negligé par les autres Mythologues. Il eſt étonnant que ceux qui ont donné d'amples & de ſçavans Traités ſur les Dieux du Paganiſme, comme Gerard Voſſius ; ceux même qui en avoient donné de particuliers ſur les Divinités des Gaulois & des Germains, n'ayent pas davantage approfondi cette maniere : car on doit compter pour rien ce qu'en dit Schoédius, qui ne fait que copier le peu qu'en avoit dit Selden.

De tout ce que je viens de dire on doit conclute, 1°. Que les Déeſſes Meres étoient des Divinités communes à pluſieurs Peuples, & que les noms qu'elles portent dans les Inſcriptions, étoient ceux des lieux où elles étoient honorées. Ainſi celles où on lit *Matribus Gallaicis*, marquoient les Déeſſes Meres de la Galice : & veritablement le monument ſur lequel eſt cette Inſcription, fut trouvé à Coroña, ville de Galice. Les Meres de *Vaccelli* ſont celles d'un ancien bourg de l'ancienne Germanie, que Gruter nomme Vachlendorf. Les *Rumanées*, celles qui étoient honorées à Rhumaneim dans le pays de Juliers ; ainſi des autres. 2°. Que ces Déeſſes ont été particulierement honorées dans les Gaules & dans la Germanie, puiſque c'eſt dans ces deux pays qu'ont été trouvés la plûpart des monumens qui nous en reſtent ; mais qu'on ſe trompe, lorſqu'on prétend que c'eſt chez ces deux peuples qu'elles ont pris leur origine, puiſqu'on les connoiſſoit en pluſieurs autres endroits.

3°. Que ces Déeſſes préſidoient à la campagne & aux fruits de la terre. Les cornes d'abondance qu'elles portent ſur leurs monumens, & les fruits qu'on leur offroit en ſacrifice, en ſont des preuves convaincantes. Cependant on ne ſçauroit nier, quoiqu'en diſent quelques Antiquaires, qu'elles ne fuſſent auſſi honorées dans les villes, comme il paroît par le monument de Lyon, & par quelques autres, ainſi qu'on l'a dit.

4°. Que leur culte n'étoit pas borné aux choſes champêtres, puiſqu'on les invoquoit, non ſeulement pour la ſanté des Empereurs & de leurs familles ; mais auſſi pour celle des particuliers : deux exemples vont le prouver. Le premier eſt tiré d'une Inſcription trouvée dans la Pannonie, qui porte, *T. Pompilianus, Tribun des Soldats de la premiere Legion Minervia*,

Minervia, s'eſt acquitté, en offrant un Repoſoir & une Table aux Matrones d'Oſſen, & aux Meres de Pannonie & de Dalmatie, d'un vœu qu'il avoit fait pour la conſervation de l'Empereur Sept. Severe, & de toute ſa famille. L'autre Inſcription, qui regarde les particuliers, eſt conçue en ces termes : *Julius Regulus, ſoldat de la ſixiéme Legion Antonienne, s'acquite volontiers du vœu qu'il avoit fait aux Déeſſes Meres, pour lui & pour ſa famille.*

5°. Que c'eſt avec raiſon que j'ai cru que l'on confondoit ſouvent les Déeſſes Meres, avec les Génies particuliers de chaque lieu, ou avec les Junons, qui étoient les Génies des femmes; avec les *Suleves*, les Commodeves, les Matrones, les Sylvatiques, & autres ſemblables Divinités champêtres. De tous les exemples que je pourrois rapporter pour cette derniere propoſition, je n'en choiſirai que deux : on trouve les autres dans Gruter, dans Reyneſius, dans Spon, & dans les autres Antiquaires. Je tire ces deux exemples de deux Inſcriptions des Gabiens, dont l'une, rapportée par Etienne Broelman (1), dans ſon Hiſtoire de Cologne, eſt conçue en ces termes, *Matronis Gabiabus.* L'autre qu'on trouve dans Gruter, p. 91. porte, *Junonibus Gabiabus* : par où il paroît clairement que les Junons, les Génies, & d'autres ſemblables Divinités, étoient les mêmes que les Déeſſes Meres. Il paroît auſſi par tout ce que j'ai dit, que leur culte n'étoit pas renfermé dans les Gaules ſeules & dans la Germanie, puiſqu'il étoit auſſi ancien que celui des autres Divinités du Paganiſme; & qu'il faut chercher leur véritable origine dans la Phenicie, d'où étoient venus la plûpart des Dieux connus dans l'Occident.

(1) Specim. Hiſt. Agrip.

6°. Enfin que les Déeſſes Meres étoient deſſervies par des Prêtreſſes, & que leur Sacerdoce s'appelloit *ſacer Matratus*, comme qui diroit *le ſacré Mairage.* Sur une Inſcription trouvée depuis peu près de Cologne, ſur un Autel dédié à la Déeſſe Semelé & à ſes ſœurs, on lit que *Regina Paterna* qui prenoit ſoin du culte de ces Déeſſes, ſe qualifie de Prêtreſſe ou *Maireſſe* des Dames ou Déeſſes Meres du lieu, & qu'elle avoit érigé elle-même ce Monument en reconnoiſſance de l'honneur qu'on lui avoit fait de lui accorder ce Sacerdoce.

Regina Materna ob honorem ſacri Matratus Aram poſuit. On pourroit encore conclure de-là que les filles de Cadmus, Semélé, Autonoé, Ino & Agavé, étoient regardées dans les Gaules & dans la Germanie comme des Déeſſes Meres, puiſque *Regina Materna* qui ſe glorifie d'être Prêtreſſe des Déeſſes Meres, l'étoit des filles de Cadmus; car le raiſonnement de l'Auteur d'une Diſſertation au ſujet de cette Inſcription, rapportée dans les Mémoires de Trevoux, Juillet 1738. me paroît juſte. Je ſuppoſe, dit l'Auteur, que le ſacré Mairage emportoit de droit la dignité du Sacerdoce ou de la Prêtriſe des Déeſſes, à qui l'Autel en queſtion étoit dédié; & comme il l'étoit à Semélé & à ſes ſœurs, & que cette Materna s'y dit mere née, & de plus décorée de la dignité ſacrée du Mairage, il eſt naturel d'en conclure que cette même dignité étoit celle qui concernoit le culte de Semélé & de ſes ſœurs, qui par conſéquent devoient être les Déeſſes meres du canton où l'Inſcription a été déterrée.

Quoiqu'il en ſoit, il eſt certain par la découverte de ce Monument, que le culte des filles de Cadmus avoit pénétré dans les Gaules & dans la Germanie, & qu'on doit mettre ces quatre Déeſſes au nombre de celles qui y étoient honorées.

CHAPITRE XIII.

De la Religion des habitans de la Grande-Bretagne.

JE m'étendrai peu ſur la Religion de ces Peuples, parce qu'elle étoit preſqu'entierement ſemblable à celle de nos Gaulois; mêmes Divinités, même culte, même Sacerdoce.

(1) In Agric. c. 11. Tacite dit (1) formellement que les Anglois avoient les mêmes ſuperſtitions que les Gaulois, comme la même audace dans les combats, & à peu-près le même langage. Ce-

(2) De Bell. Gall. l. 6. ſar (2) en avoit penſé comme Tacite, & les autres Hiſtoriens ne s'éloignent pas de ce ſentiment. On a vû dans le commencement de ce Livre, que les Druydes étoient également

reſpectés en Angleterre & dans les Gaules ; qu'ils étoient chez les uns & chez les autres Miniſtres de la Religion, & que les premiers même paſſoient pour plus ſçavants & plus éclairés que ceux des Gaulois, qui y envoyoient leurs Eleves pour y être inſtruits dans les myſteres les plus profonds. Les Anglois avoient auſſi, comme les Gaulois, d'autres Miniſtres ſubalternes, les Bardes, & les Eubages, qui avoient chez l'un & l'autre Peuple les mêmes fonctions : on a pu remarquer auſſi que les mêmes Bretons rendoient comme les Gaulois, un culte particulier aux Déeſſes Meres, & qu'on en avoit déterré chez eux des monumens, auſſi-bien que dans les Gaules.

Ajoutons encore que ſelon Camden & Selden (1), leur Dieu *Belatucadua* étoit le même que le Belenus ou l'Apollon de nos Gaulois, & que ces deux Peuples lui rendoient le même culte ; que les uns & les autres honoroient *Dis*, ou Pluton, & Samothès. Enfin pour achever le parallele, Tacite (2) & Dion Caſſius (3), diſent que les uns & les autres immoloient à leurs Dieux des Victimes humaines.

(1) De Diis Syr. Synt. 2. c. 3.

(2) Loc. cit.
(3) Liv. 60.

Il eſt bon cependant d'obſerver, 1°. que comme l'Angleterre fut envahie par differens Peuples, ſur-tout par les Pictes & les Saxons, ſans parler des autres, il y a bien de l'apparence que ces Conquerants y porterent la connoiſſance de quelques-uns de leurs Dieux, & c'eſt peut-être de ce nombre qu'étoit leur *Andate*, Déeſſe de la Victoire, qu'ils honoroient d'un culte particulier.

J'obſerve, en ſecond lieu, que l'on doit employer ici la même diſtinction dont on s'eſt ſervi dans l'Hiſtoire de la Religion des Gaulois, c'eſt-à-dire, qu'il faut avoir égard au temps ; & que celle des Anglois dut changer de face, à la conquête qu'en firent les Romains, qui ſans doute y firent auſſi connoître pluſieurs de leurs Dieux.

3°. Que comme il eſt certain que les Pheniciens eurent dès les temps les plus reculés un grand commerce dans la Grande-Bretagne, d'où ils emportoient tous les ans beaucoup d'étain, ils leur avoient peut-être laiſſé la connoiſſance de quelques-uns de leurs Dieux. Je dis peut-être, parce qu'on

n'y en a trouvé aucuns veſtiges; & que d'ailleurs des Commerçans ne s'aviſent gueres de parler des matieres de Religion avec ceux chez qui ils ne vont que pour négocier, & s'arrêtant ſeulement dans les Ports, le temps néceſſaire à leur carguaiſon. C'eſt ce qui fait qu'on a ſi peu de connoiſſance des Dieux de ce peuple, & qui nous ſeroient encore plus inconnus ſans leur proximité avec les Gaules, dont la Religion nous eſt mieux connue.

CHAPITRE XIV.

De la Religion des anciens Iberiens ou Eſpagnols.

JE ne crois pas qu'on puiſſe douter que les anciens Eſpagnols n'ayent reçu leur Religion des Pheniciens, & enſuite des Carthaginois. Il eſt conſtant, & feu M. Huet Evêque d'Avranches l'a prouvé dans ſon ſçavant Traité du Commerce des Anciens, que ces deux Peuples avoient un grand commerce avec les Eſpagnols, ſurtout avec ceux qui habitoient la Bétique, aujourd'hui l'Andalouſie, où ils alloient principalement trafiquer de l'or, qui en ce temps-là y étoit très-commun. Cela ſuppoſé, il paroît évident que ces deux Peuples leur apprirent une partie de leur Religion, & introduiſirent chez eux le culte de quelques-unes de leurs Divinités. Le fait eſt au moins certain pour l'Hercule Phenicien, celui qu'on dit qui éleva ſur les bords de l'Ocean ces fameuſes Colomnes qui avertiſſoient que c'étoit là le bout du monde connu, & qu'on ne pouvoit paſſer outre. Cet Hercule en effet, fut dans la ſuite fort honoré dans le pays, & l'Antiquité fait mention plus d'une fois du Temple célebre qu'il avoit à Gadès, ou Cadis. Cependant, ſoit défaut d'Hiſtoriens anciens, ſoit manque de curioſité de la part des habitans, il y a peu de pays au monde dont la Religion nous ſoit moins connue que celle des anciens Eſpagnols Les Hiſtoriens, ſurtout Mariana, qui font peupler l Eſpagne par une Colonie conduite par Thubal,

environ cent trente-un ans après le Déluge, ne débitent que des fables auſſi groſſieres que mal aſſorties.

Ce n'eſt pas qu'on n'ait de temps en temps déterré dans ce Pays quelques Monumens anciens; mais la plupart ſe ſont trouvés totalement mutilés, & on n'a pu en tirer que des conjectures preſque entierement dénuées de preuves. On en a déterré pluſieurs en differens endroits, ſur leſquels on voit le nom d'Hercule; ce qui prouve que le culte de ce Dieu paſſa de Cadis, où il fut d'abord établi, dans les Provinces voiſines.

On lit encore ſur un aſſez grand nombre d'autres, qu'on trouve dans Gruter & dans Reineſius, le nom d'Endovellicus quelquefois joint à celui d'Hercule, quelquefois ſeul, & ces monumens ont preſque tous été deterrés près de la ville d'*Oſca*, aujourd'hui *Villa Vicioſa*. Perſonne ne doute que cet Endovellicus n'ait été un Dieu particulier à l'Eſpagne: mais étoit-il le même qu'Hercule, comme le prétendent quelques Sçavans, ou en étoit-il different? C'eſt ce qu'il eſt bien difficile de décider. Cependant comme dans une de ces inſcriptions on lit,

HERCULI P.
ENDOVELL.
TOLET. V. V.
DEIS TUTELARIBUS.

il paroît qu'on diſtinguoit en Eſpagne ces deux Dieux; car s'ils avoient été le même, on auroit mis *Dieu Tutelaire*, & non *Dieux Tutelaires*, au pluriel.

Comme on ignore quel étoit ce Dieu, adoré en Eſpagne, le ſeul pays où l'on ait trouvé ſon nom, les Sçavans ſe ſont donné carriere, & ont débité à ce ſujet pluſieurs conjectures. Quelques-uns ont cru que c'étoit le Dieu Mars, honoré en Eſpagne, comme on le verra dans la ſuite: d'autres ont prétendu qu'il étoit le Cupidon des anciens Iberiens, ou Hercule lui-même, le nom de l'un & de l'autre ſe trouvant ſur une de ces Inſcriptions; mais ſans m'y arrêter, je renvoye les Curieux à la Diſſertation de Reineſius, à celle d'un Allemand

qui a pris le nom de *Ludovicus Alphitandus*, & enfin à celle de M. Freret, dont l'Extrait eſt imprimé dans la Partie hiſtorique du troiſiéme Volume des Mémoires de l'Académie des
(1) Pag. 191. Belles-Lettres (1).

Nous trouvons encore parmi les Anciens, que les Eſpagnols honoroient Pluton, ou plutôt *Mouth*, ou la Mort, ainſi que les Pheniciens (*a*) : & ceux qui admettent l'Hiſtoire des Titans, telle que je l'ai racontée, n'auront pas de peine à comprendre qu'on ait adoré dans le pays le Prince qui l'eut pour ſon partage, & qui y finit ſes jours.

Mercure ou Teutatès étoit chez les Eſpagnols, comme chez les Gaulois, un Dieu fort reſpecté. Il y avoit, ſelon Tite-
(2) Dec. 4. l. 6. c. 44. Live (2), à Carthage la neuve une éminence qu'on appelloit Mercure Teutatès, & je ne doute pas, comme je l'ai déja dit, que les Eſpagnols n'ayent reçû la connoiſſance de ce Dieu immédiatement des Pheniciens ou des Carthaginois, & ne l'ayent enſuite communiquée aux Gaulois ; mais on ignore ſi les premiers lui offroient comme ceux-ci des victimes humaines. Il y a pourtant bien de l'apparence que les uns & les autres lui rendoient le même culte, puiſqu'il leur venoit
(3) Liv. 7. p. 106. par la même voye. D'ailleurs nous ſçavons par Strabon (3), que les Luſitaniens, ce ſont les Portugais d'aujourd'hui, peuple d'Eſpagne, immoloient à leurs Dieux les captifs qu'ils avoient fait à la guerre ; & comme ce ſçavant Auteur entre à ce ſujet dans un détail aſſez circonſtancié, je vais rapporter ce qu'il en dit : « Les Luſitaniens, dit-il, font ſouvent des » ſacrifices, & regardent attentivement les entrailles de la » victime, ſans toutefois y faire aucune inciſion. Ils obſervent » avec la même attention les veines, ſur-tout celles des côtés, & font ſervir à la Divination ces mêmes entrailles, en » les touchant avec la main. Ils ſe ſervent pour le même uſage, de celles des captifs qu'ils viennent d'immoler, après » avoir couvert leurs cadavres avec des ſayes. Après qu'on » leur a coupé les entrailles, le Devin tire le préſage qu'il » cherche du cadavre même: enſuite lui ayant coupé les mains, » ils les conſacrent à leurs Dieux ».

(*a*) Voyez le Fragment de Sanchoniathon, Tom. I. Liv. II.

Ces Peuples honoroient auſſi le Dieu Mars, au rapport du même Auteur (1); & ils lui immoloient des boucs, des chevaux, & des captifs. Ils offroient même à la maniere des Grecs, des Hecatombes en certaines occaſions. Ce qu'il y avoit de ſingulier, c'eſt que les habitans de Gadès repréſentoient ce Dieu comme Apollon, ou plûtôt le Soleil, la tête environnée de rayons, croyant que l'ardeur du ſang & le mouvement rapide des eſprits, qui ſelon eux formoient les guerriers, étoient produits immédiatement par le Soleil.

(1) Ibid.

Strabon ne nous apprend pas quel étoit le nom qu'ils donnoient au Dieu de la guerre; mais comme Macrobe dit que les Accitains, autre Peuple d'Eſpagne, honoroient auſſi d'un culte particulier le même Dieu, qu'ils appelloient Neton (*a*), il y a bien de l'apparence que les Luſitaniens lui donnoient le même nom.

Les Celtiberiens, au rapport de Strabon, & ceux qui habitoient vers les parties ſeptentrionales de l'Eſpagne, honoroient un Dieu ſans nom, un Dieu inconnu; & le culte qu'ils lui rendoient, conſiſtoit à s'aſſembler chacun avec ſa famille à la pleine lune, pour danſer toute la nuit à la porte de leurs maiſons.

Voilà à peu près ce que nous ſçavons ſur la Religion des anciens Eſpagnols, ou Iberiens; mais comme ils avoient reçû des Gaulois pluſieurs de leurs Dieux, de même qu'ils leur avoient auſſi communiqué la connoiſſance de quelques-uns des leurs, la Religion de ces deux Peuples ſe reſſembloit en bien des choſes: cependant on ne lit nulle part que les Eſpagnols euſſent des Druydes, & leur Sacerdoce par conſéquent étoit different de celui des Gaulois.

(a) *Simulachrum Martis radiis ornatum magnâ religione colebant, Neton vocantes.* Sat. l. 6. c. 19.

LIVRE SEPTIEME:

DE LA RELIGION DES ANCIENS GERMAINS, & de quelques autres Peuples du Nord.

SANS vouloir entrer dans la queſtion agitée parmi les Sçavans, ſi ce ſont les Gaulois qui ont peuplé la Germanie, comme le croient quelques-uns d'eux, ou plutôt, ſi ce ne ſont pas les Germains, qui venus d'abord du Nord, ſe ſont étendus peu à peu du côté du Midi, & ſe ſont répandus dans les Gaules & dans l'Eſpagne, ce que je crois plus vraiſemblable; il eſt sûr du moins que ces deux Peuples étoient Celtes, & avoient la même origine. De-là cette conformité de Religion, qui eſt ſi grande qu'ils honoroient preſque tous les mêmes Dieux. Les uns & les autres n'avoient point d'autres Temples que les Bois ſacrés, pour leſquels ils avoient un grand reſpect; ni d'autres Statues de leurs Dieux, que les Arbres, regardant comme indigne de la Divinité, de la repréſenter de quelque maniere que ce fût; ce qui chez les uns & chez les autres doit être entendu, eu égard à la Religion primitive. Ces bois au reſte portoient le nom des Dieux auſquels ils étoient conſacrés. Cette conformité de Religion nous diſpenſera de nous étendre beaucoup ſur celle des anciens Germains, à laquelle on peut rapporter une

une partie de ce que nous avons dit de celle des Gaulois.

Cependant comme chaque Peuple ſe donna la liberté de faire à la Religion de ſes Peres les changemens qu'il jugeoit à propos ; que ſouvent il introduiſoit de nouveaux Dieux à la place des anciens, & qu'il ne manquoit gueres d'adopter ceux des pays qu'il venoit habiter, il ſe trouve quelques différences entre la Religion des Gaulois & celle des Germains.

Le Sacerdoce auſſi n'étoit pas le même : car les Germains n'avoient pas de Druydes comme les Gaulois & les habitans de la Grande Bretagne, quoique les uns & les autres de ces trois Peuples euſſent un grand reſpect pour leurs Prêtres. Ceux des Germains, ſuivant Tacite (1), avoient un grand crédit, & il n'étoit permis qu'à eux ſeuls de reprendre quelqu'un, de le lier & de le battre ; encore n'étoit-ce point le plus ſouvent pour punir celui qu'ils traitoient ainſi, des fautes qu'il pouvoit avoir commiſes, ni pour exécuter des ordres ſuperieurs, mais parce, diſoient-ils, que les Dieux l'exigeoient ainſi. C'étoient eux encore qui tiroient des bois ſacrés les repréſentations des Dieux, qu'ils portoient dans les combats : ce que c'étoient que ces repréſentations, l'Auteur ne le dit pas ; il aſſûre ſeulement qu'ils n'avoient point de ſtatues, en ſorte que les deux paſſages que je vais citer, ſemblent difficiles à accorder : *Effigies & ſigna (Deorum) extracta lucis in prælium ferunt... Cæterùm nec cohiberi parietibus Deos, neque in ullam humani oris ſpeciem aſſimilari, ex magnitudine cæleſtium arbitrantur.* C'étoient apparemment quelques ſymboles informes, tels que l'épée, qui chez les Scythes repréſentoit le Dieu Mars. (*a*)

(1) De Mor. German.

A cela près les deux Religions ſe reſſembloient beaucoup. Comme Jules Ceſar eſt celui de tous les Anciens qui a parlé avec le plus de détail de la Religion des Gaulois, Tacite eſt auſſi celui qui s'eſt le plus étendu ſur celle des Getmains. En effet, ſoit que Céſar ne connût pas aſſez ces Peuples, ou

(*a*) La coutume de porter les images des Dieux à la Guerre étoit établie chez differens Peuples d'Allemagne, tels que les Cimbres, les Ambrons, les Germains, & pour abreger, preſque tous les Celtes ; d'où l'Auteur de l'Hiſtoire de la Religion des Gaulois, T. I. p. 57. conclud qu'ils avoient apris cet uſage des Philiſtins qui portoient pareillement leurs Dieux à la Guerre, ou même des Hebreux qui avoient ſouvent dans leur camp l'Arche d'Alliance.

que n'y ayant pas fait de conquêtes, il ſe ſoit moins embarraſſé d'étudier leurs mœurs & leur Religion ; ou qu'enfin depuis ſon temps juſqu'à Tacite, la Religion & les mœurs de cet ancien Peuple euſſent reçû bien des changemens, le premier dit ſeulement : « que les Germains ne connoiſſent point » d'autres Dieux que ceux qu'ils voyent, & ceux dont ils » reçoivent évidemment quelque bienfait, le Soleil, Vul» cain & la Lune : des autres ils n'en ont pas ſeulement oui » parler (*a*) «. Tacite, dans le Livre intitulé, *des mœurs des Germains*, & dans pluſieurs endroits de ſon Hiſtoire, eſt entré à ce ſujet dans un fort grand détail, & je ne ſçaurois mieux faire, que de raſſembler ici tout ce qu'il nous en apprend, en y joignant de courtes reflexions.

Il dit d'abord, au commencement de ce Livre, que les Germains reconnoiſſoient un Dieu Tuiſton, qui tiroit ſon origine de la terre, & qui avoit un fils nommé *Mannus*, dont ce Peuple étoit deſcendu : que Mannus avoit eu trois fils, deſquels avoient pris leurs noms les Ingevons, les Hermivons & les Iſtævons, auſquels on joignoit encore les Marſes, les Gambriviens, les Sueves & les Vandales. Comme les Germains, non plus que les Gaulois, n'écrivoient rien, c'étoit dans des vers retenus par cœur qu'étoient contenues ces anciennes généalogies.

Les Auteurs Allemands, & Schœdius en particulier qui a compoſé ſur ces Dieux des Germains un Traité fort ſçavant, ſe ſont donné la torture pour expliquer ces Généalogies, prétendans qu'ils appercevoient dans les mots rapportés par Tacite, des termes de la langue Teutonique, ce qui n'eſt pas ſans fondement. Pour moi, je croirois que l'origine de Tuiſton étoit totalement inconnue, & que ce fut pour cela qu'on avoit dit qu'il étoit fils de la terre. Pour ſon fils Mannus, il ne ſignifie dans la langue du Pays qu'un *Homme*, *Mann*. Comme le même Tacite (*a*) rapporte qu'un Ambaſſadeur des Tenctéres, nation Germanique près du Rhin, rendoit graces aux Dieux du Pays, & particulierement à Mars, le principal

(a) *Germani Deorum numero eos ſolos ducunt quos cernunt, & quorum opibus apertè juvantur, Solem, Vulcanum, Lunam.* De Bell. Gall. l. 6.

d'entr'eux, de ce que ceux de Cologne étoient rentrés dans le Corps Germanique, on conclut de-là que Mars étoit le premier & le principal des Dieux de cette Nation guerriere, & Voſſius (1) croit qu'il étoit parmi les Germains le même que le Soleil : mais Tacite dit dans un autre endroit que Mercure étoit leur premier Dieu ; *Deorum maximum Mercurium colunt*, & qu'on lui immoloit des victimes humaines. Un Peuple reculé dans le fond de la Germanie, dit le même Auteur (2), honore Cybele d'une maniere ſinguliere, puiſque ſon culte conſiſte à porter dans les fêtes de cette Déeſſe des figures de ſangliers ; ce qui tient lieu d'armes offenſives & défenſives à ceux qui les portent, & les met à l'abri de tous dangers, même au milieu du feu & du carnage.

(1) De orig. & progr. Idol. l. 2. c. 15.

(2) De Mor. German.

Tacite parle ſans doute en cet endroit conformément aux idées des Romains : cependant on peut croire que cette Nation rendoit un culte particulier à la Terre, regardée par tous les Idolâtres comme la mere commune des hommes & des Dieux. Ces Barbares ne vivoient apparemment que de la chaſſe, & des ſangliers qu'ils tuoient, qui étoient communs dans les forêts, & lui en offroient en ſacrifice ; car c'étoit toujours des choſes dont on ſe nourriſſoit qu'on tiroit les victimes.

« Une partie des Sueves, dit-il encore, ſacrifie à Iſis ; je » ne ſçais pourquoi ils ont adopté cette Divinité étrangere : » la figure qu'ils lui donnent d'une fregate, fait voir qu'elle » a été apportée d'ailleurs. Ces mêmes Peuples, continue- » t-il, honorent la Terre qu'ils nomment *Herta*, & Cybele » la mere des Dieux. La grandeur des choſes celeſtes leur » perſuade qu'on ne doit point faire de figures des Dieux, ni les » renfermer entre des murailles ; mais au lieu de Temples ils » conſacrent des bois & des forêts, & donnent les noms de » leurs Dieux à ces lieux ſecrets & reculés, ſur leſquels à pei- » ne oſent-ils jetter les yeux, à cauſe de la vénération qu'ils » leur portent. »

» Ils obſervent plus que toute autre Nation, le vol des oi- » ſeaux, & ſe ſervent des ſorts, auſquels ils ajoutent beaucoup » de foi ; ce qu'ils font d'une maniere fort ſimple. Ils coupent » une branche d'un arbre fruitier, qu'ils partagent enſuite en

» pluſieurs petites parties, à chacune deſquelles ils mettent » une marque particuliere, & ils les jettent enſuite au hazard » ſur un habit blanc. Si la conſultation eſt publique, c'eſt le » Prêtre de la Nation qui y preſide; ſi elle eſt particuliere, » c'eſt le pere de famille, qui après avoir fait ſa priere aux » Dieux, & élevé les yeux vers le ciel, prend trois fois ces » baguettes, & les interprete ſelon les marques qu'on y a tra- » cées. Si elles ne ſont pas favorables, ils ne conſultent plus » le même jour; ſi au contraire elles ſont de bon augure, ils » employent encore les auſpices, qu'ils tirent de la voix & » du vol des oiſeaux & des chevaux, qui ſont nourris aux » dépens du public dans ces bois ſacrés. Ces chevaux ſont » blancs, & perſonne ne peut les toucher. Le Prêtre avec le » Roy ou le Chef de la Nation les attachent à un chariot ſa- » cré, les accompagnent, & obſervent leurs henniſſemens » & leurs frémiſſemens; & il n'eſt point de préſage auquel » on ajoute plus de foi, qu'à celui qu'ils tirent par-là (*a*).

» Ils ont auſſi une autre ſorte d'augure, dont ils font uſa- » ge pendant la guerre, pour découvrir à qui demeurera la » victoire. Ils tâchent pour cela de prendre un ennemi, l'un » d'eux ſe bat contre lui; & on croit que l'avantage général » ſera du côté de celui qui eſt le vainqueur dans ce combat » ſingulier.

» Les Sueves, continue encore le même Ecrivain, s'aſ- » ſembloient dans une certaine ſaiſon de l'année dans un bois » que la Religion du pays avoit conſacré, & commençoient » les cérémonies qu'ils alloient y pratiquer par le meurtre » d'un homme : *Stato tempore in ſylvam, Auguriis patrum & priſcâ formidine ſacram, omnes ejuſdem ſanguinis populi legatio- nibus coëunt, cæſoque publicè homine celebrant barbari ritûs hor- renda primordia.*

Hercule, au reſte, étoit, ſuivant l'Auteur que je copie, un des grands Dieux des Germains, & on lui offroit ainſi qu'à Mars des animaux en ſacrifice. *Herculem ac Martem con- ciſis animalibus placant.*

(*a*) Preſque tous les Peuples de la terre ont donné dans la ſuperſtition dont parle ici Tacite; chacun y a employé des pratiques particulieres.

Les Naharvales, autre nation Germanique, avoient un bois ſacré, dont le Prêtre étoit vêtu d'un habit de femme. Les Romains croyoient que les Dieux qu'on y honoroit étoient Caſtor & Pollux, ſur ce qu'ils étoient freres & jeunes ; mais dans le pays ce Dieu étoit nommé Alcès (*a*), & on n'en avoit aucune ſtatue. L'idée, au reſte, des Hiſtoriens Latins, n'avoit pour fondement que la Tradition qui portoit que les Argonautes, à leur retour de la Colchide, avoient remonté quelques fleuves, comme je le dirai dans leur Hiſtoire (1), & étoient entrés dans les mers du Nord. C'étoit apparemment auſſi ſur les longues erreurs d'Ulyſſe, qu'on diſoit qu'il y avoit dans les mêmes pays des veſtiges de ſon ſéjour, & qu'on lui rendoit quelques honneurs ; mais l'Hiſtorien lui-même qui rapporte ce fait, paroît n'y ajouter aucune foi.

(1) Tom. III.

Quoique les Germains n'euſſent pas de Druydes, ainſi qu'on l'a dit, c'étoit dans les bois ſacrés qu'on tenoit les repréſentations des Dieux, comme dans les Gaules, & il ne leur étoit pas permis de les placer ailleurs. C'étoit dans les mêmes bois que les uns & les autres offroient leurs ſacrifices ; & de tous les arbres le chêne parmi les deux Nations étoit le plus reſpecté : on n'offroit point de ſacrifices ni dans les Gaules ni dans la Germanie, ſans avoir auparavant couvert l'Autel de fueilles & de branches de cet arbre. Les Grecs, pour le dire en paſſant, en uſoient de même ; Apollonius de Rhodes (2), parlant du ſacrifice ſolemnel qu'offrirent les Argonautes avant leur départ, dit qu'après avoir élevé l'Autel ſur le bord de la mer, ils le couvrirent de branches & de fueilles de chêne.

(2) Argon. L. I.

Je pourrois pouſſer plus loin le paralléle de la Religion de ces deux Peuples ; mais je me contenterai de rapporter encore deux traits de reſſemblance bien marqués. Le premier eſt que dans leurs aſſemblées de Religion, comme dans celles qui n'étoient que purement civiles, les uns & les autres

(a) *Apud Naharvales antiquæ religionis lucus oſtenditur : præſidet Sacerdos muliebri ornatu. Sed Deos interpretatione Romanâ Caſtorem Pollucemque memorant. Ejus numinis nomen, Alces. Nulla ſimulachra, nullum peregrinæ ſuperſtitionis veſtigium. Ut fratres tamen, ut juvenes venerantur.* De Mor. Germ. num. 43.

paroiſſoient armés : le ſecond eſt cette malheureuſe conformité de victimes humaines, que les uns & les autres offroient à leurs Dieux. Je ſçais que quelques Auteurs modernes prétendent que ces deux Peuples n'immoloient pas des hommes à leurs Dieux ; que ce qui a trompé ceux qui ont eu cette opinion, c'eſt que veritablement ils faiſoient mourir leurs captifs dans ces grandes cages dont on a dit qu'ils ſe ſervoient à cette occaſion ; mais que cette barbare cérémonie n'étoit pas un ſacrifice : prétention chimerique contre laquelle s'éleve toute l'Antiquité ; car non-ſeulement Ceſar, mais Tacite, Strabon, Lucain, & tant d'autres l'aſſurent ſi poſitivement, qu'il n'eſt pas poſſible d'en diſculper nos ancêtres. Si je voulois faire un vain étalage d'érudition, je rapporterois tous les paſſages de ces anciens Auteurs, mais la choſe eſt trop connue, & trop certaine en même temps, pour s'y arrêter davantage : revenons à nos anciens Germains.

Tacite après avoir parlé de leurs Dieux, fait mention de pluſieurs uſages pratiqués parmi ces Peuples, concernant la Religion. Un des plus ſinguliers eſt celui qui, ſelon cet Hiſtorien, ſe pratiquoit en l'honneur de la Terre, ou de Cybele, qu'on nommoit dans le pays *Herta*, dans une Iſle de l'Ocean habitée par des Germains ; & quoique j'en aye parlé dans le premier Volume, je crois devoir rapporter ici le paſſage entier de cet Auteur.

« Dans une Iſle de l'Ocean eſt un bois ſacré, au milieu » duquel on conſerve religieuſement un char couvert, auquel » il n'eſt permis qu'au ſeul Prêtre de toucher ; & lui ſeul » connoît le moment où la Divinité du lieu doit s'y placer. » Alors ce Miniſtre attele au char deux geniſſes, les fait mar» cher, & les accompagne avec toutes les démonſtrations » d'une ſinguliere veneration. Dans tous les lieux que la Di» vinité daigne viſiter, on ne voit que fêtes & que réjouiſſan» ces ; la guerre ceſſe, on met bas les armes, & c'eſt le ſeul » temps où la paix & la tranquillité regnent parmi ces Inſu» laires ; ce qui dure juſqu'à ce que le Prêtre croyant s'apper» cevoir que le Dieu ſe dégoute enfin du ſéjour des mortels, » il le ramene dans le bois ſacré, où le char, le voile qui le

» couvroit, & la Divinité même, s'enfoncent dans un lac » où les Miniſtres ſe précipitent auſſi. De-là naît parmi ce » Peuple je ne ſçais quelle terreur religieuſe, & un ſaint reſ- » pect pour ce que peuvent voir dans ce lac ceux qui expo- » ſent ainſi leur vie ».

A ces traits qui regardent la Religion & la ſuperſtition des anciens Germains, Tacite en ajoute d'autres ſur leurs mœurs, qui ne ſont pas de mon ſujet. Je choiſis ſeulement celui de leurs femmes, communément auſſi belles & bien faites que chaſtes & vertueuſes. Les Germains, dit-il, ont une conſideration infinie & un grand reſpect pour leurs femmes, dans leſquelles ils croyent appercevoir quelque choſe de ſaint & de divin. Il leur communiquent leurs affaires les plus ſecretes & les plus importantes; & ſouvent même leur en confient le ſoin, ainſi que l'adminiſtration de ce qui regarde le bien public. Ils ne les regardent cependant pas, continue-t-il, comme des Divinités.

De tout ce que je viens de recueillir de Ceſar & de Tacite, car les autres Anciens, Strabon, Mela, & tous ceux en un mot qui parlent de cet ancien Peuple, gardent un profond ſilence ſur ce qui regarde leur Religion, il paroît, 1°. Que les Germains, ſur-tout dans les premiers temps, adoroient d'abord les Aſtres & les Elemens, le Soleil, la Lune, la Terre; c'eſt-à-dire les Etres phyſiques qui furent les premiers Dieux de tous les Peuples Idolâtres: 2°. Qu'ils n'écrivoient rien, ſe contentant de faire apprendre par cœur ce qui regardoit la Religion & le culte des Dieux; 3°. Qu'ils n'avoient, non plus que les Gaulois, pour Temples que les bois, auſquels ils donnoient les noms de leurs Dieux, & qu'ils n'oſoient preſque regarder, tant étoit grande leur vénération pour ces lieux ſacrés: 4°. Qu'il leur étoit défendu de peindre & de repréſenter leurs Dieux; que cependant les premiers avoient certains ſimulacres de ces mêmes Dieux, qu'ils portoient dans les combats, quoiqu'on ignore ce que c'étoit que ces repréſentations ſymboliques: 5°. Que dans leurs ſacrifices ils offroient des victimes & des animaux, comme tous les autres Peuples idolâtres: 6°. Qu'ils immoloient

des victimes humaines, ſur-tout à Mercure & dans les aſſemblées dont j'ai parlé: 7°. Que leurs principales Divinités étoient le Soleil, la Lune, Mercure, ou plutôt Teutatès, Vulcain, Tuiſton, fils de la Terre, c'eſt-à-dire, un Dieu inconnu, Mars, ou le Dieu de la Guerre, Cybele, ou plutôt la Terre, Iſis, Hercule, Alcès ou Caſtor & Pollux, &c. 8°. Qu'ils étoient très-adonnés à la ſcience des Augures, à la Divination, & à d'autres ſuperſtitions qui leur étoient particulieres; enfin qu'ils avoient un grand reſpect pour leurs Prêtres qui avoient parmi eux beaucoup de crédit.

Voilà à quoi ſe réduit la connoiſſance que les Anciens avoient de la Religion des Peuples de la Germanie; ce qui n'eſt pas étonnant, ces Peuples leur étant très-peu connus, & n'ayant été ſubjugués que fort tard: d'où je crois qu'on peut conclure avec beaucoup de raiſon, qu'ils conſerverent leur Religion primitive plus long-temps que les Gaulois qui furent ſoumis aux Romains long-temps avant eux. Cependant comme ils le furent enfin à leur tour, il y a toute ſorte d'apparence qu'ils adopterent dans la ſuite une partie de la Religion de leurs Vainqueurs.

Comme les Dieux que je viens de nommer ſont aſſez connus, & que j'en ai déja parlé, on ne s'attend pas que j'imite la conduite d'Elias Schœdius, qui après avoir rapporté la plûpart des paſſages que j'ai cités, fait ſur chacun un commentaire d'une longueur exceſſive; va chercher dans la Syrie & l'Egypte l'origine de la plûpart de ces Dieux, & employe ſans choix & ſans ménagement une érudition ſouvent très-déplacée.

Je m'en tiendrois même à ce que je viens de dire de la Religion des anciens Germains, ſi le temps ne nous avoit conſervé quelques monumens qui nous préſentent des Dieux que ni Ceſar ni Tacite n'avoient pas connus: c'eſt de ceux-ci que je vais traiter avec quelque détail dans le reſte de ce Livre, après avoir parlé des ſuperſtitions de cet ancien Peuple.

CHAPITRE

CHAPITRE I.

Superſtitions des anciens Peuples de la Germanie.

UNE des plus anciennes ſuperſtitions des Germains, & des plus générales, puiſqu'elle étoit auſſi commune aux Suedois & aux Danois, eſt celle des *Alrunes*, au ſujet de laquelle un Auteur moderne vient de donner un petit Traité (*a*). Cette ſuperſtition conſiſtoit à avoir dans les maiſons de petites figures d'un demi-pied, ou tout au plus d'un pied, & très-rarement d'un pied & demi de hauteur, repréſentant quelques Magiciens ; & ils croyoient que ces figures avoient de ſi grandes vertus, qu'elles tenoient en leur pouvoir le deſtin & la fortune des hommes. On faiſoit, & on fait encore aujourd'hui, car la ſuperſtition dure toujours parmi le peuple, ces petites ſtatues des racines les plus dures des Plantes, ſur-tout de la Mandragore, & on leur donnoit la figure d'une femme, rarement d'un homme : on les habilloit proprement, & on les tenoit renfermées avec ſoin dans un lieu ſecret, d'où on ne les retiroit que pour les conſulter. On peut en voir de deſſinées dans les Antiquités Celtiques de Keiſler ; car l'Auteur que je viens de citer n'en a point fait graver. Lambecius, dans ſon Catalogue de la Bibliotheque Imperiale, en a donné d'autres qui ſont toutes velues & hériſſées de poil.

Ce ſeroit, je penſe, faire perdre le temps à mes Lecteurs, que de les engager à lire toutes les fables qu'on a publiées, & qu'on publie encore ſur l'origine de ces petites figures, qu'on croit naître d'une plante qui ſe forme de l'urine qu'un homme pendu innocemment laiſſe couler ſous le gibet. La racine de cette plante, dit-on, reſſemble entierement à un

(1) GOTIFR. Chriſt. ROTHII. *De Imagunculis Germanorum magicis, quas* Alrunas *vocant, &c.* HELMSTADII. 1737. *in octavo.*

homme; comme on le dit, mais ſans beaucoup de fondement de la Mandragore. L'arracher eſt une entrepriſe dangereuſe; car lorſqu'on l'oblige, dit-on, par quelque effort d'abandonner la terre où elle eſt née, elle jette un ſi grand cri, que l'homme qui l'arrache en meurt. Pour éviter cet accident, on ſe bouche exactement les oreilles avec de la cire, comme fit Ulyſſe, pour ne point entendre le chant dangereux des Sirenes; puis on attache la plante à la queue d'un chien noir, & préſentant enſuite à cet animal un morceau de viande ou de pain, il fait effort pour ſauter deſſus, entraîne avec lui la fatale racine, & tombe mort du bruit qu'elle fait.

J'ai honte de rapporter de pareilles puerilités; du moins ſont-elles capables de mortifier l'humanité, en lui faiſant voir à quels excès ſe livre une vaine & criminelle curioſité.

Comme l'occaſion qui fait naître ainſi ces Alrunes, les rendroit trop rares, on a ſçu leur trouver d'autres origines; mais le plus ſouvent ce ne ſont que de ſimples racines qu'on polit, auſquelles on forme des membres, des cheveux, &c. pour les faire reſſembler à ce qu'on veut.

Dès qu'on a le bonheur d'avoir chez ſoi ou ſur ſoi de pareilles figures, on ſe croit heureux, on ne craint plus aucun danger, & on en attend toutes ſortes de biens, ſur-tout la ſanté, car c'eſt principalement à cet uſage qu'on les employe. On les trempe dans de l'eau pour procurer la fécondité aux femmes ſtériles, & un heureux accouchement à celles qui ſont groſſes. Les maladies les plus rebelles aux remedes, celles même des beſtiaux & des troupeaux, ne tiennent pas contre le prétendu ſpécifique. Le Juge le plus contraire à une Partie, change de ſentiment en ſa faveur, ſi elle a ſur elle une de ces figures; mais ce qui eſt encore plus admirable, c'eſt que l'avenir n'a rien de caché pour elles, & qu'elles le revelent, ou par un mouvement de tête, ou même quelquefois en s'exprimant d'une maniere très-intelligible à leurs heureux poſſeſſeurs.

Il n'eſt pas étonnant après cela, ſi on les regardoit comme les plus conſiderables des Dieux Lares ou Domeſtiques; ſi on leur rendoit des devoirs religieux, & même ſi on étoit

Digitized by Google

obligé, quand on n'en avoit pas, de les acheter fort cher; car les charlatans en faiſoient un commerce public. Les devoirs dont je viens de parler, conſiſtoient à les changer d'habits toutes les nouvelles Lunes; de mettre dans le petit coffret où on les tenoit enfermées, de la ſoye & de la laine, pour qu'elles y fuſſent mollement couchées; de les laver tous les Samedis avec du vin & de l'eau, & de leur ſervir à chaque repas à boire & à manger, ſans quoi elles jettoient, dit-on, des cris comme des enfans qui ſouffrent la ſoif ou la faim.

Les Sçavans n'ont pas manqué de chercher l'origine d'un uſage ſi ancien en Allemagne, qu'il remonte juſqu'au temps de leur premiere Idolatrie; quoique dans les derniers temps on ait ajouté à la pratique un grand nombre de ſuperſtitions inconnues à la ſimplicité des anciens Germains.

Qelques-uns de ces Sçavans ont cru trouver l'origine de ces petites figures, dans l'imitation que les premiers Peuples firent de l'Arche d'Alliance; & comme ils croyoient que Moyſe y avoit enfermé des figures qu'on ne connoiſſoit pas, mais dont la vertu étoit telle, que cette Arche portoit bonheur à tous les lieux où elle repoſoit, comme dans la maiſon d'Obededon, ils firent ces petites images, qu'ils tenoient proprement renfermées dans de petits coffrets. D'autres qui n'en font pas remonter ſi haut l'origine, la tirent de l'uſage que les Grecs faiſoient de la Mandragore. L'Auteur qui donne lieu à cet article, croit que ces figures étoient plus vraiſemblablement l'ouvrage des femmes Germaines, qui paſſoient pour connoître l'avenir, & qu'on appelloit Alrunes (*a*). Sur ce principe, il regarde ces petites images comme des Dieux Penates, ou Lares, qui prenoient ſoin des maiſons & des perſonnes qui y habitoient. Mais en ce cas-là, il faut conclure qu'elles n'étoient pas auſſi anciennes qu'il le prétend, puiſque, ſelon Tacite, les Germains n'avoient dans les premiers temps aucunes images, aucunes figures humaines de leurs Dieux, qu'ils ne repréſentoient que par quelques ſymboles.

Quoiqu'il en ſoit, cette ſuperſtition tant de fois proſcrite

(*a*) Mot compoſé de *Al*, *omnis*, *univerſus*, *& de Runa myſterium.*

par les Conciles, dure encore parmi ce Peuple, ainſi qu'on l'a déja remarqué, tant l'erreur qui s'eſt perpetuée d'âge en âge, eſt difficile à déraciner.

Tacite nous apprend auſſi que les Germains étoient perſuadés que les Dieux apparoiſſoient quelquefois ſous une figure humaine, & converſoient avec les hommes, ſe mêloient de leurs affaires, & qu'ils n'avoient point de répugnance pour les mets qu'on leur preſentoit. Le même Auteur, ſuivi en cela par Gregoire de Tours, dit que ces mêmes Peuples, pour honorer leurs Dieux, avoient des jours de fêtes marqués, pendant leſquels ils leur préparoient des feſtins de tout ce qu'ils avoient de plus rare & de plus exquis ; qu'on en partageoit les viandes, & qu'après en avoir laiſſé une partie pour les Dieux, ceux qui étoient de la fête conſumoient le reſte, coutume qui reſſemble beaucoup aux Lectiſternes des Grecs & des Romains, dont il a été patlé dans l'article des Sacrifices (1).

(1) Tom. I. liv. 4.

Comme ils étoient auſſi dans l'opinion, ainſi que les autres Payens, que les ames des morts, revêtues d'un corps léger, ſe plaiſoient ou dans les tombeaux, ou à errer autour, ils ne manquoient pas de leur fournir de quoi boire & manger; coutume que les Germains pouvoient bien avoir reçue des Scythes, qui la pratiquoient anciennement, au rapport d'Herodote (2). De-là ces pots, ces vaſes, ces couteaux, & tant d'autres uſtenciles qu'on découvre tous les jours dans les anciens tombeaux des Germains, des Gaulois, & de quelques autres Peuples.

(2) Liv. 7.

Une coutume ſuperſtitieuſe encore bien marquée, étoit celle que pratiquoient les anciens Germains dans les repas, où pour lier une amitié inviolable, ils ſe tiroient du ſang, le verſoient dans un vaſe, & en bûvoient tous les uns après les autres (3). Je dois ajouter encore comme une ſuperſtition qui leur étoit particuliere, que quand ils faiſoient brûler leurs morts, ils jettoient dans le bûcher des Lettres qu'ils écrivoient à leurs parens en l'autre monde, coutume qui leur étoit commune avec les Gaulois.

(3) Athen. l. 1. c. 11.

Enfin une derniere ſuperſtition de ce peuple, ſur laquelle

je dois encore m'arrêter un moment, étoit la Divination à laquelle il étoit fort adonné. C'étoient les femmes qui s'en mêloient, & il n'y avoit point de ſortilege & de malefice qu'elles ne miſſent en uſage pour connoître l'avenir, qu'elles faiſoient profeſſion publique de déclarer à ceux qui venoient les conſulter. L'opinion qu'on avoit que ce myſterieux avenir leur étoit connu, étoit une des premieres cauſes de ce grand reſpect & de cette conſideration infinie, que nous avons dit après Tacite, que les anciens Germains avoient pour leurs femmes; & ſi cet Hiſtorien ajoute qu'on croyoit appercevoir en elles quelque choſe de divin, c'étoit ſans doure ce commerce qu'on s'imaginoit qu'elles avoient avec les Dieux, qui leur revéloient l'avenir. La mort de ces femmes ne faiſoit pas ceſſer le reſpect qu'on avoit pour elles; au contraire, elle l'augmentoit, & à une vénération putement civile, en ſuccédoit une religieuſe: on les regardoit la plupart après leur mort comme des Divinités, & on leur rendoit le même culte qu'aux autres Dieux. Il eſt vrai que Tacite ne nomme parmi ces femmes déifiées que Velleda; mais il y en avoit ſans doute bien d'autres. Les Sçavans du pays ſont même perſuadés que les Déeſſes Meres, dont j'ai parlé dans le Livre précedent, & dont on a découvert divers Monumens dans differens cantons de la Germanie, n'étoient que ces femmes devineresſes, qui après leurs Apotheoſes, étoient invoquées pour la ſanté des particuliers, & pour celles même des Empereurs.

CHAPITRE II.

D'Irminſul, Dieu des Saxons.

CHARLEMAGNE, dans un des voyages qu'il fit en Saxe, ayant pris en 772. la forteresſe d'Eresbourg, fit détruire le Temple d'Irminſul & l'Idole de ce Dieu. Les Sçavans, & en particulier M. l'Abbé Vertot (*a*), ont fait des Diſſertations au ſujet de cette Divinité Saxone, dont Schœdius avoit déja parlé (1).

(1) De Diis Germanor. Synt. 3. c. 1.

(*a*) Voyez la partie hiſtorique du cinquiéme Volume des Mem. de l'Acad. des Belles-Lettres, pag. 188.

Dans cette partie de l'ancienne Germanie habitée par les Saxons Weſtphaliens, près de la riviere Dimelie, s'élevoit une haute montagne, ſur laquelle étoit le Temple de ce Dieu, au milieu de la citadelle que je viens de nommer. Cet édifice, au rapport de Meibonius (2), étoit également recommandable par la beauté de ſon architecture, & par la vénération des Peuples qui l'avoient enrichi de leurs offrandes, dont Charlemagne ſçut bien profiter, en ayant retiré une grande ſomme d'or & d'argent. La ſtatue de ce Dieu étoit placée ſur une colomne d'un travail exquis, qui tenoit d'une main un étendart ſur lequel étoit peinte une roſe, & de l'autre une balance. Le premier de ces deux ſymboles marque combien eſt peu durable la gloire qu'on acquiert dans les combats; le ſecond, l'incertitude de la victoire qui dépend quelquefois d'un rien, comme il ne faut preſque rien pour faire pancher la balance qui eſt en équilibre. La figure d'un ours qu'Irminſul portoit ſur ſa poitrine, & celle d'un lion ſur ſon bouclier, apprenoient qu'il falloit de la force, du courage & de l'adreſſe dans les grandes entrepriſes.

(1) Antiq. Saxones.

Telle eſt la deſcription que Kranſius fait de cette ſtatue, & l'explication qu'il donne des ſymboles qu'elle portoit, mais ſans citer aucun garant; ce qui fait qu'on regarde cette deſcription comme une choſe purement imaginée. Les anciens Germains, ſelon Tacite, n'avoient point de ſtatues de leurs Dieux; c'eſt donc, dit-on, ſans fondement que l'Auteur Allemand parle de celle d'Irminſul, que l'Abbé d'Eſperh, qui vivoit dans le treiziéme ſiecle, dit n'avoir été qu'un ſimple tronc d'arbre: mais ne pourroit-on pas excuſer Kranſius, en diſant que depuis Tacite juſqu'à Charlemagne la Religion des anciens Germains avoit reçû bien des changemens, & que ces Peuples une fois ſoumis, avoient reçû comme les autres, les uſages & les coutumes de leurs Vainqueurs? Une preuve ſans replique de ces changemens, c'eſt que Tacite dit auſſi que les Germains n'avoient d'autres Temples que les bois; cependant on voit par l'Hiſtoire que du temps de Charlemagne Irminſul avoit ſur le haut d'une colline un Temple que cet Empereur fit détruire.

Quoiqu'il en ſoit, les Sçavans ſont partagés au ſujet de ce Dieu. Selon quelques-uns c'étoit Mercure, ou Hermès, comme ſon nom ſemble même l'inſinuer. Eresbourg, ſuivant d'autres, étant auſſi nommé Marſpurg, qui veut dire le Fort de Mars, on peut fort bien croire que les anciens Saxons, peuples belliqueux, adoroient le Dieu de la guerre, comme les Scythes & les autres Peuples du Nord. Wernerus Roſevincius prenoit cette idole pour une figure Panthée, qui repréſentoit en même temps Mars, Mercure, Apollon & Hercule. Il y a des Auteurs qui croyent que ce Dieu eſt le même qu'Arminius, Général des Cheruſques, qui après avoir défait trois Legions de Varus, & obligé ce Général à ſe paſſer ſon épée au travers du corps (1), fut regardé comme le liberateur de ſa patrie, & en devint le Dieu tutelaire. Tel eſt le ſentiment de Schœdius, que M. l'Abbé de Vertot a ſuivi.

(1) Velleius Paterc.

Irminſul avoit ſes Prêtres & ſes Prêtreſſes, & leurs fonctions n'étoient pas les mêmes. Dans les fêtes qu'on célebroit en ſon honneur, la Nobleſſe du pays s'y trouvoit à cheval (2) armée de toutes pieces; & après une cavalcade qu'on faiſoit autour de la colomne qui portoit l'Idole, on mettoit pied à terre, on ſe mettoit à genoux, & on faiſoit des preſens aux Prêtres, qui ſelon Meibonius, étoient choiſis parmi les plus conſidérables de la Nation. C'étoit en cette occaſion qu'on examinoit la conduite de ceux qui avoient ſervi dans la derniere guerre, & les Prêtres puniſſoient à coups de verges ceux qui n'avoient pas fait leur devoir. On pouſſoit même la rigueur juſqu'à punir de mort les Chefs qui avoient perdu la bataille par leur faute.

(2) Aventinus, Ann. Boior.

Charlemagne, maître d'Ereſbourg, fit démolir le Temple de ce faux Dieu, fit conſtruire ſur ſes ruines une Chapelle, & enterra la ſtatue & la colomne qui la portoit. Déterrée dans la ſuite par les ſoins de Louis le Debonnaire, elle fut tranſportée à Hildesheim, où l'on célebra depuis tous les ans, la veille du Dimanche *Lætare*, la memoire de la deſtruction de cette Idole.

CHAPITRE III.

De la Déeſſe Nehalennia.

CETTE Déeſſe adorée dans le fond ſeptentrional de la Germanie, étoit tout-à-fait inconnue, lorſque le 5. de Janvier 1646. un vent d'Eſt ſouflant avec violence vers la Zelande, le rivage de la mer ſe trouva à ſec proche Doesbourg, dans l'iſle de Valchren, & on y apperçut des maſures que l'eau couvroit auparavant. Parmi ces maſures étoient des Autels, des Vaſes, des Urnes & des Statues, & entre autres pluſieurs qui repréſentoient la Déeſſe *Nehalennia*, avec des Inſcriptions qui apprenoient ſon nom. Ce tréſor d'Antiquités fut bien-tôt connu des Sçavans, & Urcé dans ſon Hiſtoire des Comtes de Flandres (1), a fait graver quatorze de ces ſtatues, qui toutes portent le nom de cette Déeſſe, à l'exception d'une ſeule. Dom Bernard de Montfaucon ne les a pas negligées, & on en trouve ſept à la fin du ſecond Tome de ſon Antiquité expliquée par les figures.

(1) Tom. I. pag. 51.

Dom Jacques Martin (2) s'eſt donné la peine de nous marquer toutes les attitudes qu'a cette Déeſſe ſur ces différentes ſtatues, tantôt aſſiſe, tantôt debout ; un air toujours jeune, & un habillement qui la couvre depuis les pieds juſqu'à la tête, la caractériſent par-tout : & les ſymboles qui l'environnent, ſont ordinairement une corne d'abondance, des fruits qu'elle porte ſur ſon giron, un panier, un chien, &c.

(2) Hiſt. de la Rel. des Gaulois, T. 2. c. 17.

Comme une découverte eſt ſouvent favorable pour en amener d'autres, M. Keiſler (3) dit qu'en examinant avec ſoin les Idoles qu'on voit encore dans la Zelande, on en remarque quelques-unes qui avoient tout l'air de Nehalennia, quoiqu'on ne ſe fût pas aviſé auparavant de le ſoupçonner : du moins eſt-il ſûr que ce n'étoit pas dans cette Province ſeule qu'étoit connue & honorée cette Déeſſe, puiſque Gruter (4) rapporte une Inſcription trouvée ailleurs qui eſt conſacrée à cette

(3) Antiq. Septentr.

(4) P. 89. n. 1.

cette Divinité par Eriattius fils de Jucundus : *Deæ Nehal. Eriattius Jucundi pro ſe & ſuis votum ſolvit libens merito* ; car il n'eſt pas douteux que ce ne ſoit le nom de Nehalennia en abregé. Mais quand on voudroit n'en pas convenir, il eſt ſûr du moins que cette Déeſſe étoit honorée en Angleterre, puiſqu'on y a trouvé une Inſcription où ſon nom eſt tout du long. On prétend même qu'une image en moſaïque déterrée à Niſmes la repréſente ; mais la choſe n'eſt rien moins que certaine.

Les Auteurs que j'ai cités dans ce Chapitre ſont preſque tous d'accord que cette Déeſſe étoit la Lune, ou plutôt la nouvelle Lune ; mais tout bien conſideré & examiné, il me paroît que c'eſt une de ces Déeſſes Meres dont j'ai parlé à la fin du Livre précédent : les fruits, la corne d'abondance, le chien, en un mot, tous les ſymboles qui l'accompagnent regardent bien plus une Déeſſe champêtre, comme les Meres, que la Lune à laquelle ils n'ont certainement aucun rapport. On a trouvé des monumens de ces Déeſſes en France, en Angleterre, en Italie & en Allemagne, il n'eſt pas étonnant qu'on en ait trouvé dans la Zelande ; car, comme je l'ai prouvé, leur culte étoit fort étendu.

J'avois oublié de dire que Neptune ſe trouve trois fois joint aux figures de Nehalennia, ce qui donne lieu de croire que cette Déeſſe étoit auſſi invoquée pour la navigation ; & cela eſt confirmé par l'Inſcription d'Angleterre dont j'ai parlé, dans laquelle Secundus Sylvanus déclare qu'il a accompli le vœu qu'il avoit fait à cette Déeſſe pour l'heureux ſuccès du commerce de Craie qu'il faiſoit.

CHAPITRE IV.

Iſis, adorée chez les Sueves.

DE toutes les Divinités du Paganiſme, il n'y en eut peut-être aucune dont le culte ait été adopté plus généralement que celui d'Iſis. Ce n'eſt pas que les differens Peuples qui le reçûrent ayent toujours honoré cette Déeſſe ſous ce nom, mais dans le fond c'étoit toujours la même, quoiqu'on la prît pour la Terre, pour Cybele, pour Diane ou pour la Lune, &c. De-là ces mille noms qu'on dit qu'elle portoit. Tacite, qui nous apprend que ſon culte avoit pénétré juſque chez les Sueves, peuple diſtingué parmi les anciens Germains, avoue qu'il ne comprend pas comment il étoit paſſé dans un pays ſi éloigné (*a*) ; à quoi on peut ajouter, avec lequel on avoit ſi peu de commerce.

Ce qui a paru difficile à l'Hiſtorien Romain, doit nous le paroître auſſi ; mais de pareilles difficultés ne ſont qu'irriter la curioſité des Sçavans, & c'eſt dans ces ſortes de ſujets ſurtout que paroît la ſagacité. En effet combien de conjectures n'ont-ils pas débitées ſur la maniere dont ces Peuples éloignés ont pû connoître Iſis ? Si cette Déeſſe eſt Eve, dit Voſſius (1), comme elle l'eſt en effet, dit-il, puiſque ſon nom vient de l'Hebreu *Iſcha*, qui veut dire femme par excellence, quel inconvénient qu'elle ait été honorée d'un culte religieux par tant de Nations qui avoient appris ce nom par tradition ? Pourquoi, au rapport de Cluvier, le culte d'Iſis connu dans toute l'Aſie, n'auroit-il pas penétré dans le fond de la Germanie avec les Colonies qui y pénétrerent ? Les Sueves, ſelon Dom Pezron, étant ſortis d'Aſie, ont reçû ſans doute la Religion de ce Peuple. Si Oſiris, dans ces grands voyages que Diodore & les autres Anciens lui font entreprendre,

(1) De. orig. & progr. Idol.

(a) *Pars Suevorum & Iſidi ſacrificat : unde cauſa & origo peregrino ſacro, parum compert.* De Morib. Germanor.

pénétra juſqu'aux ſources du Danube, comme l'a crû M. Huet (1), la reconnoiſſance n'a-t-elle pas pû le faire recevoir au nombre des Dieux, lui & Iſis ſon épouſe, par les Peuples de cette contrée, qu'il avoit viſités, comme les autres qu'il avoit parcourus, d'où même ſon culte s'étoit étendu dans toute la Germanie, les Gaules & l'Eſpagne ? Il eſt vrai que le nom d'Oſiris a été inconnu aux Peuples que je viens de nommer ; mais ceux d'Apollon, de Belenus, de Soleil, qui étoient les mêmes que cet ancien Roy d'Egypte, ne l'étoient pas.

(1) Demonſtrat. p. 4.

Quoiqu'aucune de ces conjectures ne manque pas de vraiſemblance, car je ne rapporte pas celle d'Aventinus, qui dans ſes Annales des Boïens avance contre l'autorité de tous les Anciens, qu'Iſis accompagna ſon mari dans ſes expeditions, & alla avec lui juſqu'en Allemagne pour y voir Suevus qui y regnoit alors ; cependant je crois qu'il vaut mieux dire que le culte de cette Déeſſe a pû paſſer dans la Germanie par le moyen de Seſoſtris, qui certainement pénétra non ſeulement dans la Colchide, où ſelon Herodote, il laiſſa une colonie, mais même juſque dans la Thrace, où il en laiſſa une autre ſous la conduite de Maron, comme nous l'apprenons de Diodore ; ou plutôt par le moyen des Gaulois qui envoyerent des colonies dans la Germanie, & qui avoient reçû eux-mêmes le culte de cette Déeſſe ; ou par les Phéniciens qui en allant juſqu'à Gadès, ou Cadis, s'étoient ſouvent arrêtés ſur les côtes des Gaules, ſi même ils ne les peuplerent pas, comme le ſoutient Bochart ; ou par les Carthaginois qui furent long-temps en commerce avec les Gaulois, y porterent, comme nous l'avons dit, le culte de Saturne & de quelques autres Divinités.

Ce dernier ſentiment me paroît le plus vraiſemblable, & la figure d'un vaiſſeau ſous laquelle ils honoroient cette Déeſſe (a), prouve que c'étoit par mer que ſon culte avoit été porté, d'abord immédiatement dans les Gaules, puis chez eux avec les colonies Gauloiſes.

(a) *Signum ipſum Iſidis in modum Liburnæ figuratum.* Tacit. Ibid.

Il ne faut pas être étonné, au reſte, ſi les Sueves repréſentoient cette Déeſſe ſous la figure d'un vaiſſeau, puiſque comme l'aſſûre Tacite, il étoit défendu aux anciens Germains de peindre leurs Dieux ſous une figure humaine (*b*); cependant il leur étoit permis d'en avoir d'autres repréſentations, comme nous l'avons dit. Ils prirent le vaiſſeau pour ſymbole d'Iſis, pour marquer de quelle maniere ſon culte avoit paſſé dans l'Occident : car de dire avec quelques Auteurs que comme on croyoit que les Aſtres, premiers Dieux de l'Univers, étoient portés dans leur vaſte carriere par des vaiſſeaux, & qu'Iſis phyſiquement étant la même que la Lune, devoit avoir le ſien, & ſoutenir ſur ce principe que c'étoit la raiſon pour laquelle les Sueves la repréſentoient ſous la figure d'un navire, c'eſt une conjecture que je ne crois nullement probable. Les anciens Germains n'étoient pas ſans doute aſſez inſtruits de la Mythologie, pour donner dans ce raffinement. J'aimerois mieux croire que la Fable nous apprenant que cette Déeſſe avoit non ſeulement donné des regles pour la navigation, & en avoit porté le progrès juſqu'à l'invention des voiles, les Navigateurs ſe mettoient ſous ſa protection, & lui conſacroient au retour de leurs voyages de petits vaiſſeaux qu'ils dépoſoient dans ſes Temples. Il eſt ſûr que les Egyptiens rendoient un reſpect religieux au Navire d'Iſis, comme nous l'apprenons du Mythologue (*b*) Lactance ; circonſtances trop publiques pour avoir été ignorées de ceux qui reçûrent ſon culte : j'aimerois mieux croire, dis-je, que ce fut ce qui engagea les Sueves à préferer pour le ſymbole de cette Déeſſe la figure d'un navire, que toute autre, ne leur étant pas permis de la repréſenter ſous une figure humaine.

Au reſte comme on ne ſçait pas quelle ſorte de culte les Sueves lui rendoient, & que Tacite dit ſeulement qu'ils lui offroient des ſacrifices, toutes les conjectures ſeroient ici ſuperflues, & nous n'en ſçavons pas plus là-deſſus que l'Hiſtorien Romain.

(a) *Cæterum nec cohiberi parietibus Deos, nec in ullam humani oris ſpeciem aſſimilari ex magnitudine cæleſtium, arbitrantur.* Idem. Ibid.

(b) *Iſidis navigium Ægyptus colit.* Lact. l. 1. c. 2.

CHAPITRE V.

Tuiſton.

Tacite nomme parmi les Dieux des anciens Germains Tuiſton, fils de la Terre, dont les deſcendans par ſon fils Man, ou Mannus, peuplerent une grande partie du pays (1). Les Auteurs Allemands ne doutent pas que ce Tuiſton, qui n'a paſſé pour être le fils de la Terre, que parce qu'on ignoroit ſon origine, ne ſoit arrivé dès les premiers temps dans la Germanie. Schœdius (2) croit même qu'il étoit un des fils de Noé, & qu'il porta dans la Germanie la connoiſſance du vrai Dieu, & la Religion même de ce Patriarche. Il n'en demeure pas-là : il aſſûre que ce fut lui qui y communiqua l'uſage de l'écriture & l'alphabet, long-temps avant que Cadmus eût fait le même préſent aux Grecs. Enfin, ſi on l'en croit, c'eſt le vrai pere des anciens Germains ; il les poliça, leur donna des Loix, établit les cérémonies religieuſes, & s'acquit parmi ſon nouveau peuple tant de vénération, qu'il fut mis au rang des Dieux après ſa mort ; qu'on doit croire, dit l'Auteur Allemand, car il n'oſe pas l'aſſûrer, n'être arrivée qu'après une longue vie. Après avoir ainſi expoſé ſon ſentiment, Schœdius rapporte un long paſſage de Joſeph ſur la longue vie des Patriarches, tant l'érudition coûte peu à cet Ecrivain. Comme Tuiſton voyoit, dit-il encore, que rien n'étoit capable de contenir ſon peuple, il compoſa en vers les Loix qu'il lui donna, vers qu'on étoit obligé de chanter en public & en particulier, afin que chacun les ayant toujours preſens à l'eſprit, on ne pût les oublier.

(1) De Mor. German.
(2) De Diis Germ. paſſim.

Mannus ſucceda à ſon pere, & eut trois enfans, deſquels, au rapport de Tacite, ſortirent trois Peuples, les Ingevons, les Herviones & les Iſtevons (*a*). Pluſieurs même, continue

(a) *Manno tres filios aſſignant, quorum nominibus proximi oceano Ingævones, medii Herviones, cæteri Iſtævones vocantur.* Idem loc. cit.

le même Auteur, profitant de la liberté que laiſſe à l'imagination une Hiſtoire ſi ancienne, aſſûrent que ce Dieu eut encore pluſieurs autres enfans, d'où deſcendirent les Marſes, les Gambriviens, les Sueves & les Vandales (*a*). S'il ne faut, au reſte, que des étymologies pour prouver la deſcendance de ces Peuples des petits-fils de Tuiſton, les Auteurs Allemands, & des pays voiſins n'en laiſſent pas manquer. Ils ſe vantent même de trouver dans tous ces noms des traces de la Langue Teutonique: & à dire vrai, quelques-unes de leurs conjectures ne ſont pas dénuées de fondement.

Une des principales cérémonies du culte que les anciens Peuples de la Germanie rendoient à leur Fondateur & à ſon fils *Mannus*, étoit de chanter ſes louanges, qu'ils avoient miſes en vers que Tacite dit être très-anciens : *Celebrant carminibus antiquis Tuiſtonem Deum, terra editum, & filium Mannum, originem gentis conditoreſque* (1).

(1) Iem Ibid.

Comme les Germains avoient la même origine que les Gaulois, & étoient Celtes comme eux, les Sçavans ſont perſuadés que Tuiſton, le Fondateur de la Nation Germanique, étoit le même que Pluton, le pere des Gaulois; & il eſt vrai qu'un paſſage de Ceſar ne laiſſe aucun doute à cette conjecture : « Les Druydes, dit-il, publient que les Gaulois ſont » ſortis de *Dis* ou *Pluton*, lequel après ſa mort fut honoré » par les autres Peuples comme leur pere & leur fondateur; » chez les Gaulois, ſous le nom de Pluton, & chez les Ger» mains ſous celui de Tuiſton, & les uns & les autres lui » éleverent des ſtatues (*b*) dans les bois qui lui furent con» ſacrés ».

(a) *Quidam verò licentiâ veterum affis plures Deo ortos, pluresque gentis appellationes Marſos, Gambrivos, Suevos, Vandalos affirmant, eaque vera & antiqua nomina.* Idem. Ibid.

(b) *Gallos ſe omnes à Dite patre prognatos prædicare, idque à Druydibus proditum dicere: quem defunctum, tanquam familiæ patrem utriuſque populi, Germani ſub nomine Tuiſtonis, Galli ſub nomine Ditis honorarunt, ſtatuaſque in lucis erexerunt.* De Bell. Gall. lib. 6.

CHAPITRE VI.

De quelques autres Divinités des Germains & des autres Peuples voiſins.

Samuel Groſſer a donné dans ſon Hiſtoire de la Luſace les figures de quelques Divinités de ce pays-là, que Dom Bernard de Montfaucon a fait deſſiner dans le ſecond Tome de ſon Antiquité expliquée par les Figures : Schœdius avoit ſans doute vû de pareilles figures, puiſqu'il a parlé de tous ces Dieux (1). Les ſtatues de la plûpart ſont fort ſingulieres, ainſi que les ſymboles qui les accompagnent ; mais le coup d'œil vaut mieux que des deſcriptions détaillées. Leurs noms ne reſſemblent en aucune maniere à ceux des autres Dieux du monde payen, & il eſt bien difficile de deviner ce qu'ils ſignifient.

(1) De Diis German.

Chrodo.

La premiere de ces figures, qui porte le nom de *Chrodo* (2), repréſente un vieillard qui a la tête nue, & qui appuye ſes pieds ſur un grand poiſſon. Il eſt couvert d'une robe qui ne laiſſe voir que les pieds, & ceint d'une écharpe : il tient de la main gauche une roue, & de la droite un panier plein de fruits & de fleurs. Comme cette ſtatue avec ſon pié-d'eſtal fut trouvée dans la forteresſe d'Harſbourg, autrefois nommée Salſboury, Henninius (3) & Groſſer croyent que c'eſt un Saturne ; mais ſi cela eſt, la Mythologie des Saxons étoit donc bien différente de celle des Grecs & des Romains, qui n'ont jamais repréſenté ce Dieu avec de pareils ſymboles.

(2) Ant. expl. T. 2. pl. 184.

(3) Obſerv. ſur les Epitres de Tollius.

Proao.

La ſeconde eſt le Dieu *Proao*, qui tient d'une main une

pique, environnée d'une eſpece de banderolle, & de l'autre un écu d'armes, aſſez ſemblable aux nôtres. Groſſer prétend que ce Dieu avoit ſoin de la Juſtice ainſi que du Marché public, afin que tout s'y vendît avec équité.

Trigla.

La troiſiéme repréſente la Déeſſe *Trigla* avec ſes trois têtes; c'étoit ſans doute Diane *Trivia*, ou Hecate: *Tria virginis ora.*

Porevith.

Porevith que repréſente la quatriéme ſtatue, eſt une idole fort ſinguliere. Elle a cinq têtes, & une ſixiéme ſur la poitrine, à peu près comme celle que portoit Minerve dans ſon Egide; & autour du piédeſtal qui ſoutient la ſtatue de ce Dieu, eſt un grand amas d'épées, de lances, de poignards & d'autres armes; ce qui fait croire à quelques Antiquaires qu'il avoit ſoin des dépouilles qu'on prenoit ſur l'ennemi.

Suantovith.

Suantovith qui eſt la cinquiéme ſtatue, a quatre têtes; & eſt vêtu d'une cuiraſſe: Groſſer dit que c'étoit le Soleil, ou Apollon, la principale Divinité de la Luſace; mais on pourroit auſſi le prendre pour Mars.

Rodigaſt.

La ſixiéme figure eſt *Rodigaſt*, qui porte une tête de bœuf ſur la poitrine, un aigle ſur la tête, & tient une pique de la main gauche.

Siwa.

La Déeſſe Siwa eſt repréſentée dans la ſeptiéme ſtatue. Elle eſt nue, ſes cheveux lui deſcendent par derriere juſqu'aux genoux, & elle tient d'une main une grape de raiſin, & de l'autre une pomme: on la prend pour Venus, ou pour la Déeſſe de la Santé. Pour moi, ſi la figure eſt bien deſſinée, je crois que c'eſt une Divinité champêtre, la Pomone de la Luſace.

Flyas.

Flyas.

LA huitiéme eſt la Déeſſe Flyas ; & elle eſt repréſentée de trois manieres ſi différentes, qu'il faut que le même nom ſe trouve ſur les trois ſtatues, pour nous laiſſer croire que c'eſt la même Divinité. En effet elle paroît ſur l'une comme un homme couvert d'un grand manteau qui porte en partie ſur la tête, & en partie ſur l'épaule ; un lion dont elle ſoutient les pieds de la main gauche, pendant que de la droite elle tient une torche allumée. Sur la ſeconde elle paroît ſous la forme d'un ſquélete, à moitié couvert d'un manteau, avec le lion & la torche. Enfin ſur la troiſiéme, comme un homme contrefait, aſſis ſur un ſiége, la couronne ſur la tête, des pieds monſtrueux, tenant la torche allumée de la main gauche.

Latobius.

ENFIN on trouve dans Groſſer des Inſcriptions déterrées dans la Carinthie, ſur leſquelles il eſt fait mention du Dieu *Latobius*, & il paroît par ces mêmes Inſcriptions qu'on l'invoquoit comme un Dieu de la Santé : c'étoit l'Eſculape des Carinthiens. Une autre Inſcription du même pays fait mention d'Epone : deux autres trouvées en Suiſſe nomment la Déeſſe Aventice ; mais on ne ſçait que le nom de ces Déeſſes & de quelques autres.

CHAPITRE VII.

De quelques Heros des anciens Germains, & des Villes conſacrées aux Dieux.

CHAQUE Pays ayant eu ſes grands Hommes & ſes Heros qui meriterent de leurs compatriotes les honneurs divins, on doit bien penſer que la guerriere Germanie n'en manqua pas. Elle eut d'abord ſon Hercule ; car dans quel pays n'en trouve-t-on pas ? & nous avons vû que Tacite le met au nombre des principales Divinités des anciens Ger-

mains. Cet Hercule, dit-on, s'appelloit *Alemannus*: il étoit Roi des Boïens, qui le regarderent toujours comme le fondateur & le pere de leur Nation. Si on s'en rapporte à Aventinus (1), c'eſt le dernier Roi de Germanie dont Beroſe fait mention. On ignore en quel temps il a vêcu; mais ſi nous en croyons Euſebe & ſaint Jerôme, il eſt le plus ancien de tous les Hercules. Quoiqu'il en ſoit, ce Prince étoit extrêmement brave & courageux, & avoit pris le lion pour ſon ſymbole, en quoi il a été imité par pluſieurs Rois du Pays. Ses ſujets le mirent au nombre des Dieux après ſa mort, le regarderent comme le Dieu de la Guerre, & l'invoquerent toujours depuis, avant que de livrer bataille, faiſant retentir l'armée de ſes louanges, qu'on chantoit avec une grande ſolemnité.

(1) Annal. Boiorum. l. 1.

Les autres nations Germaniques eurent auſſi chacune ſes Heros: ainſi Irminſul étoit celui des Saxons; Radagaiſe celui des Herules. C'eſt ce guerrier Radagaiſe qui alla dans l'Italie avec une armée formidable, & qui fut défait par Stilicon. Baſin Roi des Francs eſt mis au nombre des Heros, & & merita après ſa mort les honneurs divins.

Parmi les villes d'Allemagne conſacrées à quelque Divinité particuliere, on compte Hambourg, qu'on croit l'avoir été à Jupiter Ammon; Marſpurg, ou la ville de Mars, de même que Aresbourg. Lunebourg porte véritablement le nom de la Lune.

Indépendamment de ces villes auſquelles on avoit donné le nom des Dieux qu'elles avoient pris pour Protecteurs, il y en avoit d'autres, ainſi que des Cantons particuliers, où l'on avoit choiſi quelque Dieu préférablement aux autres: ainſi les Naharvales, comme nous l'avons dit après Tacite, rendoient un culte particulier à Caſtor & Pollux; les Suéves à Iſis, les Boïens à Hercule. Venus étoit ſpécialement honorée à Magdebourg; Trigla, ou Diane *Triformis*, chez les Vandales, qui nourriſſoient en ſon honneur un Cheval noir, que le Prêtre qui en avoit ſoin menoit à la Guetre, pour en tirer des préſages. Ces mêmes Peuples rendoient auſſi les honneurs divins à Belbuch & à Zeomebuch, qu'ils regardoient comme le bon & le mauvais Génie; car les noms de ces deux Génies

ſignifioient l'un le Dieu blanc, l'autre le Dieu noir.

Si ces Peuples, au reſte, avoient comme les autres Nations payennes, leurs Dieux particuliers & Topiques, ils en avoient de même de communs, qui étoient honorés dans tout le pays; tels que le Soleil, & les autres que nomment Ceſar & Tacite.

Mais ce ſeroit perdre le temps & abuſer de la patience des Lecteurs, que de les conduire plus avant dans les Pays du Nord. Je terminerai donc ici mes Recherches: car enfin, que trouverions-nous dans ces pays éloignés & dans le fond du Septentrion, qu'une Idolatrie qui paroît moderne, & avoir pris la place d'une plus ancienne, où ces Peuples ſemblent avoir abandonné les Dieux de leurs Peres; c'eſt-à-dire, ſans doute, les Aſtres, & les Elemens, qui ont été l'objet général & univerſel du culte de tous les Payens, pour s'adonner uniquement à de folles ſuperſtitions, à l'odieuſe magie dont ils font profeſſion publique, à toutes ſortes de ſortileges & d'enchantemens, dont quelques-uns même, tels que quelques habitans des côtes de la Norvege, ſe vantent de tenir les vents ſous leur puiſſance, de pouvoir les empêcher à leur gré d'exciter des orages & des tempêtes, & qui les vendent même aux Voyageurs, plus crédules ſans doute que ceux qui en font un commerce public.

Si nous parcourons enſuite l'immenſe côte qu'habitent les trois ſortes de Lappons & les Siberiens, nous verrons des Peuples qui ſe croyent éternellement infeſtés par de mauvais Génies qui ne cherchent qu'à rendre leur chaſſe & leur pêche infructueuſes, à enſorceller leurs enfans, & à troubler le triſte repos dont ils jouiſſent dans leurs grottes & leurs tanieres; & qui dès-là s'éforcent par leurs prieres & les ſacrifices de les appaiſer & ſe les rendre favorables: en un mot, qui n'ont d'autre Oracle & d'autre Dieu que l'eſprit de ténebres & de menſonge.

Que ſi enfin nous entrons dans ces vaſtes plaines occupées par les differentes nations Tartares, nous y rencontrerons ou des Peuples qui gémiſſent ſous le poids d'une Idolâtrie également groſſiere & ridicule, ou de prétendus plus éclairés qui ſuivent les rêveries de leurs Bonzes & du grand Lama;

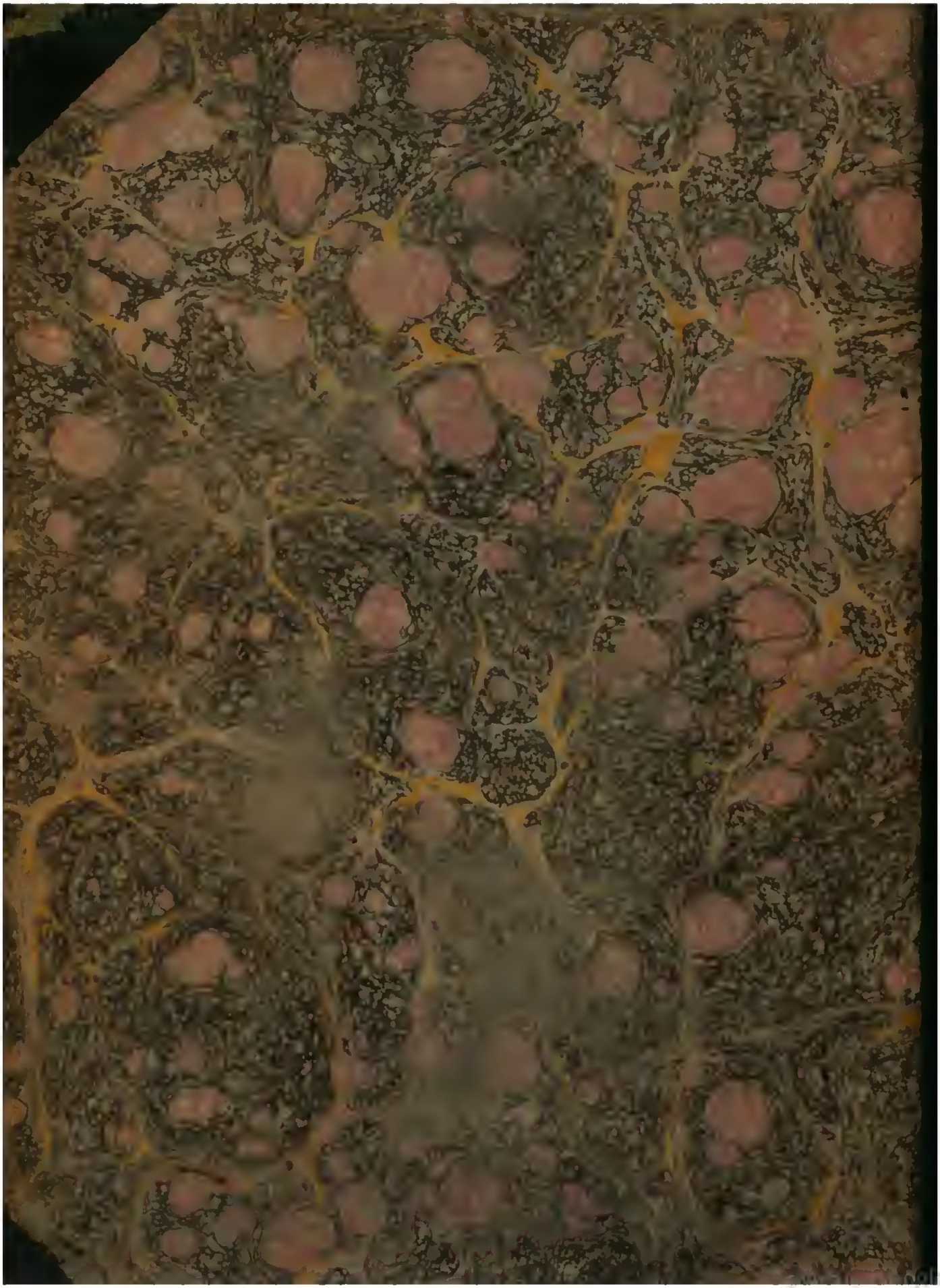
idolâtrie qui nous ramene à l'article des Theogonies des differens Peuples de la terre, que j'ai traitées assez au long dans le commencement de cette Mythologie (1); & qui enfin nous conduit à cette vérité attestée par les Livres saints; *omnes Dii Gentium dæmonia.*

(1) Tom. I. Liv. 2.

Il est vrai qu'on déterre de temps en temps des Idoles dans ces vastes climats, & que le R. P. Dom Bernard de Montfaucon en reçut un assez grand nombre de M. Chumaquer, Bibliothecaire du feu Czar Pierre le Grand, qu'il a fait dessiner dans le Suplément de son Antiquité Expliquée, mais en s'abstenant de les expliquer. Car que peut-on dire de ces figures plus bizarres que les monstres dont se glorifioit l'Egypte, déterrées dans un pays où regne la plus profonde ignorance, que hazarder quelques conjectures sans fondement, & sans avoir de regle certaine pour s'assûrer qu'on auroit quelquefois déviné?

Si cependant il se trouvoit des Curieux qui vouluſſent connoître plus en détail l'Idolâtrie des Peuples du fond du Nord, il est juste de leur indiquer les sources où ils doivent avoir recours. Pour les Peuples de la Suede & des Pays voisins, ils peuvent lire le Volume de l'Atlantique de Rudbekius, intitulé *Manheim*; en se défiant toutefois de l'esprit de systeme qui regne trop dans cet Ouvrage. Pour les autres Antiquités Septentrionales, les ouvrages qu'ont composés sur ce sujet le sçavant M. Keisler, Meibomius, & quelques autres. Pour les Dieux d'Islande & des Isles voisines, la Mythologie *in* 4o. de Snorron-Sturl, ou Sturleton, réimprimée par les soins de Resenius en 1665. Pour les Lappons, la Lapponie de Scheffer, sans oublier les Historiens de ces differens pays. Mais je puis assûrer d'avance ceux qui auront cette curiosité, qu'ils ne trouveront dans ces Ouvrages que l'histoire d'une Religion extrémement grossiere, sans principes, sans systême, sans liaison; & des Peuples qui gémissent sous la tyrannie de l'esprit de ténebres qui n'est pas enchaîné pour eux: que rien enfin n'y ramenera le Lecteur à la connoissance de la véritable & de la belle Antiquité, & à l'intelligence d'aucun Auteur du bon temps, motifs principaux qui m'ont fait entreprendre cette Mythologie.

Fin du second Volume.

Bibliot. Nazionale Vittorio Emanuele Napoli

Digitized by Google